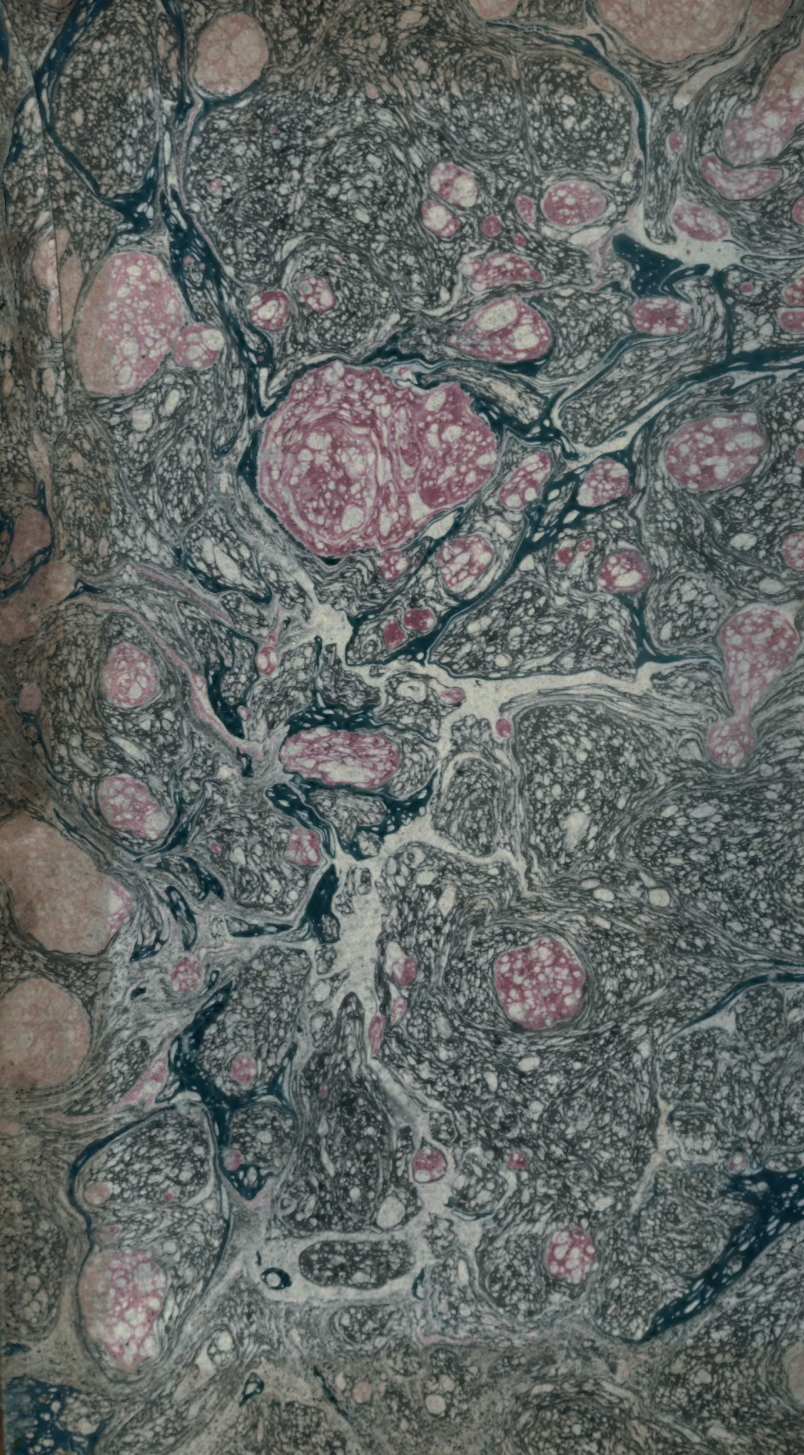
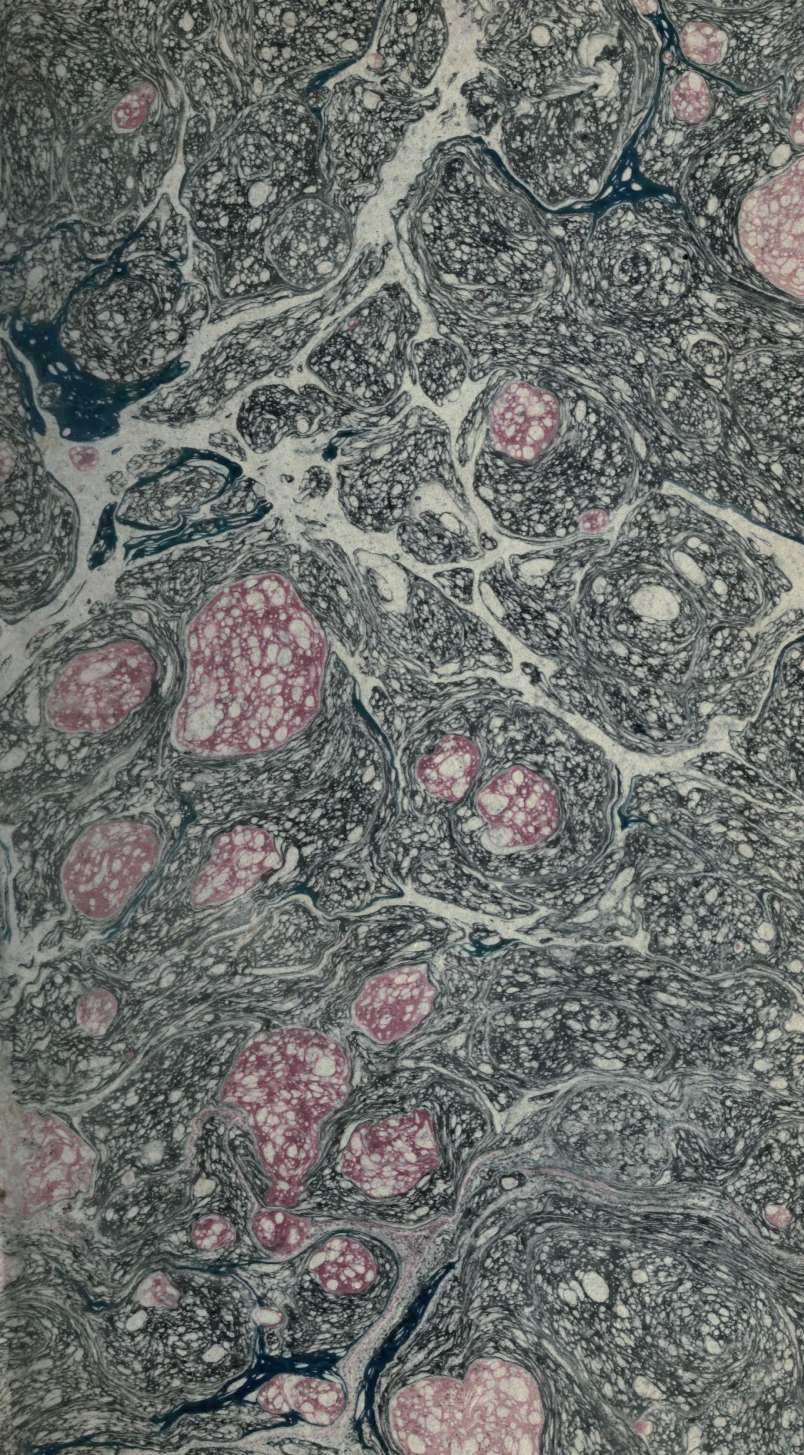




DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

M — N — O

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

M — N — O

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
OU
HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LE GÉNIE, LES TALENS, LES VERTUS, LES ERREURS, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE ET BEAUCOUP AUGMENTÉE.

Convenientia cuique. HOR. A. p.

TOME SIXIEME.

A LIEGE,

DE L'IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE,
RUE SOUS-LA-TOUR.

1797.

LIBRARY
APR 13 1978
UNIVERSITY OF TORONTO

CT
143
F45
1797
t 6

DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

M

MAACHA, roi de Geth, donna du ſecours à Hanon, roi des Ammonites, contre David; mais Joab, général des troupes de David, tailla en pieces les deux armées. — MAACHA eſt auſſi le nom d'une des épouſes de David, mere d'Abſalon. Elle étoit fille de Tholmas, roi de Geſſur.

MAAN, (Jean) docteur de Sorbonne, natif du Mans, chanoine & précenteur de l'égliſe de Tours, ſe fit connoître dans le 17e. ſiecle par un ouvrage intitulé : *Sancta & Metropolitana Eccleſia Turonenſis, Sacrorum Pontificum ſuorum ornata virtutibus, & ſanctiſſimis Conciliorum inſtitutis decorata ;* qui fut imprimé dans la maiſon même de l'auteur, à Tours en 1667, in-fol. Il eſt eſtimé pour les recherches, & s'étend depuis l'année de J. C. 251 juſqu'en 1655.

MABILLON, (Jean) né en 1632 à St-Pierre-Mont, village près de Mouſon, dans le diocèſe de Rheims, prit l'habit de Bénédictin de S. Maur à St. Remi de cette ville en 1654. Ses ſupérieurs l'envoyerent en 1663 à Saint-Denys, pour montrer aux étrangers le tréſor & les monumens antiques de cette abbaye; mais il ne tarda point d'être appellé à des occupations plus aſſorties à ſes talens. Dom d'Acheri le demanda pour travailler à ſon *Spicilege*, & eut beaucoup à ſe louer de ſes ſoins & de ſes recherches. Le nom du jeune Mabillon commença à être connu. La congrégation de St. Maur ayant projeté de publier de nouvelles éditions des Peres, il fut chargé de celle de St. Bernard, & s'acquitta de ce travail avec autant de diligence que de ſuccès (*voyez* S. BERNARD). Le grand Colbert, inſtruit de ſon mérite, l'envoya en Allemagne l'an 1683,

pour chercher dans cette partie de l'Europe tout ce qui pourroit ſervir à l'hiſtoire de France, & à la gloire de la nation & de la maiſon royale. Dom Mabillon déterra pluſieurs pieces curieuſes, & les fit connoître dans un *Journal* de ſon voyage. Cette ſavante courſe ayant été beaucoup applaudie, le roi l'envoya en Italie 2 ans après. Il fut reçu à Rome avec toute la diſtinction qu'il méritoit. La congrégation de l'*Index* lui fit l'honneur de le conſulter au ſujet de quelques opinions ſingulieres, contenues dans les écrits d'Iſaac Voſſius : mais ſon avis, qui parut trop indulgent, ne fut pas ſuivi (*voyez* VOSSIUS). On lui ouvrit toutes les archives, toutes les bibliotheques, & il en tira quantité de pieces nouvelles. De tous les objets qui piquerent ſa curioſité, aucun ne l'excita plus que les Catacombes de Rome. Il y fit des viſites fréquentes, & y porta à la fois l'eſprit de religion & celui de critique. Attaché fortement à la foi, mais en garde contre l'erreur, il crut voir de l'abus dans l'expoſition de quelques corps ſaints, & les dévoila dans une Lettre latine ſous le nom d'*Euſebe Romain à Théophile François, touchant le culte des Saints inconnus.* Cette brochure ſouleva contre lui quelques ſavans de Rome. Il y eut pluſieurs écrits pour & contre. On déféra à la congrégation de l'*Index* la *Lettre d'Euſebe*, & elle eût été proſcrite par ce tribunal, s'il n'en avoit donné une nouvelle édition, avec des changemens qui contenterent les juges. Une autre diſpute occupa Mabillon. Dom Rancé, abbé de la Trappe, attaqua les études des moines, & prétendit qu'elles leur étoient plus nuiſibles qu'utiles. Pour appuyer l'idée qu'ils ne devoient ni faire ni lire des livres, il en compoſa un lui-même, & l'intitula : *De la ſainteté des devoirs de l'état monaſtique.* La congrégation de St. Maur, alors entiérement conſacrée aux recherches profondes & à l'étude de l'antiquité, crut devoir réfuter l'ennemi des études des cloîtres. Elle choiſit le doux Mabillon, pour entrer en lice avec l'auſtere abbé de la Trappe. Il n'avoit ni l'imagination, ni l'éloquence de ce réformateur ; mais ſon eſprit étoit plus orné & plus méthodique ; & ſa diction claire, ſimple & preſqu'entiérement dénuée d'ornemens, ne manquoit pas d'une certaine force. Il oppoſa principes à principes, inductions à inductions. Dans ſon *Traité des Etudes Monaſtiques*, publié en 1691, in-12, il s'attacha à prouver que les moines peuvent non-ſeulement, mais doivent étudier. Il marqua le genre d'études qui leur convient, les livres qui leur ſont néceſſaires, les vues qu'ils ont à ſe propoſer en s'appliquant aux ſciences. L'exemple des ſolitaires de la Thébaïde, uniquement occupés du travail des mains, ne l'embarraſſa point. Le but de nos religieux, & l'eſprit de leur inſtitution, n'eſt pas de leur reſſembler. Leur vie eſt moins une vie monaſtique qu'une vie cléricale. Ils comptent mener celle d'un prêtre & d'un homme d'étude en entrant dans le cloître, & non celle d'un laboureur (*voyez* S. CLAUDE, S. FRANÇOIS).

L'abbé de la Trappe, fâché de voir contredire ſes idées, fit une réponſe vive au livre des *Etudes Monaſtiques*. Dom Mabillon y oppoſa des *Réflexions* ſages & modérées. Elles amenerent une réplique, ſous le nom de *Frere Côme*. L'abbé de la Trappe en étoit l'auteur ; mais ſon ouvrage ne ſortit point de ſon cloître. Mabillon, né avec un génie pacifique, laiſſa faire la guerre à quelques écrivains qui ſe mêlerent de cette querelle. Il ne voulut plus entrer dans aucune diſpute. Il s'occupa à perfectionner ſon ſavant ouvrage de la *Diplomatique*, qu'il avoit publié en 1681. Cette ſcience lui devoit tout ſon luſtre. Le docte Bénédictin avoit une ſagacité admirable, pour démêler ce qu'il y a de plus confus dans la nuit des tems, & pour approfondir ce que l'hiſtoire offre de plus difficile. Il donna des principes pour l'examen des diplomes de tous les âges & de tous les pays. Mais comme il eſt impoſſible d'être parfait, il eſſuya des critiques, dont quelques-unes parurent fondées (*voyez* GERMON). Mabillon donna à ſon livre un *Supplément*, qui vit le jour en 1704. L'amour de la paix, la candeur, & ſur-tout la modeſtie, formoient ſon caractere. Préſenté à Louis XIV par le Tellier, archevêque de Rheims, comme *le religieux le plus ſavant du royaume*, il mérita d'entendre ce mot de la bouche du grand Boſſuet : *Ajoutez, monſieur, & le plus humble.* Un étranger ayant été conſulter le ſavant du Cange, celui-ci l'envoya à Mabillon, ſon ami & ſon rival en érudition. *On vous trompe quand on vous adreſſe à moi*, répondit humblement le Bénédictin ; *allez voir M. du Cange. — C'eſt lui-même qui m'adreſſe à vous*, dit l'étranger. — *Il eſt mon maître*, répliqua Mabillon. *Si cependant vous m'honorez de vos viſites, je vous communiquerai le peu que je ſais.* Ce ſavant religieux mourut à Paris dans l'abbaye de St-Germain-des-Prés en 1707, à 75 ans. L'académie des inſcriptions s'étoit fait un honneur de ſe l'aſſocier. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Acta Sanctorum ordinis Sti. Benedicti*, à Paris, en 9 vol. in-fol. Le 1*er* volume de ce recueil, commencé par dom d'Acheri, parut en 1668. Il va juſqu'à l'année 1110. L'ouvrage eſt auſſi eſtimé pour les monumens qu'il renferme, que pour les Préfaces dont l'auteur l'a orné. Ces Préfaces ont été imprimées ſéparément, in-4°, 1732. II. *Analecta ;* ce ſont des pieces recueillies dans diverſes bibliotheques, & qui n'avoient pas été imprimées, en 4 vol. in-8°, dont le 1*er*. parut en 1675. Les Diſſertations qui enrichiſſent ce recueil, ne ſont pas ce qu'il y a de moins précieux. On en a donné une édition in-fol., à Paris en 1723, c'eſt la plus eſtimée. III. *De re Diplomaticâ*, 2 vol. in-fol. La meilleure édition eſt celle de 1709, par les ſoins de dom Ruinart, qui l'augmenta de nouveaux titres. IV. La *Liturgie Gallicane*, in-4°., 1685 & 1729. V. Une *Diſſertation ſur l'uſage du Pain azyme*, dans l'Euchariſtie, in-8°. VI. Une *Lettre* ſous le nom d'*Euſebe Romain*, touchant le *Culte des Saints inconnus*, 1698, in-4°, & 1705, in-12. VII. *Muſæum*

Italicum, 2 vol. in-4°. 1724, en société avec dom Germain. VIII. *Annales Ordinis Benedictini*, dont il a donné 4 vol. in-fol. qui contiennent l'hiſtoire de l'ordre des Bénédictins, depuis ſon origine juſqu'en 1066. Les volumes ſuivans ont été donnés par D. Ruinart & D. Vincent Thuillier. IX. L'*Epître* dédicatoire qui eſt à la tête de l'*Edition de S. Auguſtin*. X. *Sancti Bernardi Opera*, 2 vol. in-fol., Paris, 1690 : c'eſt la meilleure édition ; elle a été réimprimée en 1719. Tous les ouvrages précédens ſont en latin. Ceux que le P. Mabillon a donnés en françois, ſont : I. Un *Factum* avec une *Réplique* ſur l'*Antiquité des Chanoines-Réguliers & des Moines*, pour maintenir les droits de ſon ordre, contre les chanoines-réguliers de la province de Bourgogne. II. *Traité des Etudes Monaſtiques*, 2 vol. in-4°. ou in-12. III. Une *Traduction de la Regle de S. Benoît*, in-18, 1697. IV. Une *Lettre ſur la vérité de la ſainte larme de Vendôme*. Mabillon, par-tout ailleurs bon critique, paroit dans cet ouvrage trop crédule & peu judicieux. Dom Thuillier publia en 1724, les *Œuvres poſthumes* de dom Mabillon, & y joignit celles de D. Ruinart ; ce recueil eſt en 3 vol. in-4°. *Voyez l'Hiſtoire Littéraire de la Congrégation de S. Maur*. D. Ruinart écrivit ſa *Vie*, in-12, 1708.

MABLY, (Gabriel Bonnot de) ancien chanoine de l'égliſe abbatiale de l'Iſle-Barbe, né à Grenoble, en mars 1709, & mort à Paris le 23 avril 1785, avoit fait ſes premieres études à Lyon, chez les Jéſuites. Après ſon cours de philoſophie, il vint dans la capitale, où il entra, en arrivant, au ſéminaire de S. Sulpice, par les conſeils du cardinal de Tencin, ſon parent. Engagé de bonne heure dans les ordres ſacrés, & ſe ſentant plus de goût pour les lettres, que de talent pour le miniſtere évangélique, il s'en tint au ſous-diaconat. Après quelques légeres productions, telles que ſes *Lettres ſur l'Opéra*, l'abbé de Mably s'eſt fait connoître par des ouvrages de morale & de politique, tels que ſon *Droit public de l'Europe*, ſes *Obſervations ſur l'Hiſtoire de France*, ſes *Obſervations ſur les Grecs & ſur les Romains*, & ſur-tout ſes *Entretiens de Phocion*. Ce dernier ouvrage eſt celui qui lui a fait le plus de réputation. Il eſt écrit avec ſageſſe & plein de vues profondes, quoique tout n'y ſoit pas exact, & que l'auteur paroiſſe trop prévenu en faveur de la ſageſſe & de la vertu de quelques anciens peuples, & de ces hommes fameux qu'on célebre plutôt par une eſpece d'habitude que par une admiration réfléchie. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que cet ouvrage a ſervi de modele & fourni les matériaux à une des plus amphigouriques productions de ce ſiecle. « On ne ſe » ſeroit pas attendu, dit un cri» tique, que les *Entretiens de* » *Phocion* fuſſent devenus la » matiere du ravaudage inſi» pide d'un héros de roman. Il » ne faut lire que *Bélifaire* pour » y trouver Phocion traveſti. » C'eſt ainſi que la phi oſo» phie prétend faire des dé» couvertes. Tout ſon art con-

» fiſte à altérer les bonnes » choſes qu'on avoit dites » avant elle, ſemblable aux » harpies, qui vivoient de ra» pines, & infectoient, en y » touchant, les mets ſervis ſur » la table des ſages & des » héros ». Les ouvrages que l'abbé de Mably compoſa dans ſa vieilleſſe ne lui ont pas mérité les mêmes éloges; on n'y remarque que trop ſouvent la foibleſſe de l'âge, &, pour me ſervir d'un terme familier, *du rabachage*. Ce qui indiſpoſe ſurtout le lecteur contre lui, c'eſt ſon ton d'aigreur & de fierté. Avec quel mépris il parle de certains hiſtoriens très-eſtimables, dans ſa *Maniere d'étudier l'hiſtoire!* où l'on trouve d'ailleurs d'excellentes choſes, où Voltaire & Robertſon ſont bien jugés, & plus d'une prévention littéraire réfutée; mais qui dans ſon enſemble & les derniers réſultats de ſes leçons, ne peut que contribuer infiniment à la corruption déjà ſi avancée des annales des nations. Ce qui eſt bien plus déplorable encore, ce ſont les erreurs qu'il a oſé étaler dans les *Principes de morale*, ſupprimés par ordre du gouvernement, & cenſurés par la Sorbonne. Dans les *Obſervations ſur les loix des Etats-Unis de l'Amérique*, dernier de ſes ouvrages, on trouve encore des choſes très-repréhenſibles & propres à détruire, par une funeſte indifférence, les principes de religion, ſi néceſſaires à toutes les ſociétés. Par quel aveuglement un homme mûri par l'âge, un eccléſiaſtique ſur-tout, peut-il ſe permettre de pareils écarts? Et ſi l'impiété, ſi l'irrévérence pour les principes reçus, ſont odieuſes dans un homme du monde, parce qu'il donne par-là une très-mauvaiſe idée de ſon eſprit & de ſon cœur, à combien plus forte raiſon ſont-elles révoltantes dans un homme dont l'habit forme un contraſte ſi tranchant? Si ces gens-là ſavoient à quel mépris on les dévoue, en faiſant ſemblant de ſourire à leurs diſcours, ils ſeroient ſûrement beaucoup plus réſervés. On doit cependant obſerver que l'abbé de Mably n'étoit pas partiſan de ceux qu'on appelle *philoſophes*. Il y a des tirades très-vives contre eux, même dans ſes derniers ouvrages; il ne faut point douter que ce ne ſoit plutôt la foibleſſe de ſe prêter au ton du ſiecle, que l'eſprit d'incrédulité, qui a produit dans les ouvrages de l'abbé de Mably les écarts que les gens de bien ſont ſi fâchés d'y voir. Dès que ſa maladie prit un air ſérieux, & qu'il ſe vit en danger, ſes ſentimens de religion parurent à découvert; il demanda lui-même les Sacremens, & les reçut avec édification. Il étoit frere de l'abbé de Condillac.

MABOUL, (Jacques) né à Paris d'une famille diſtinguée dans la robe, ſe conſacra à la chaire & prêcha avec diſtinction à Paris & en province. Il fut long-tems grand-vicaire de Poitiers, & devint évêque d'Aleth en 1708. Il mourut dans cette ville en 1723. Ses *Oraiſons funebres* ont été recueillies en 1749, en un vol. in-12. Il n'a ni la mâle vigueur de Boſſuet, ni le ſtyle châtié &

poli de Fléchier ; mais il eſt touchant & affectueux. On a encore de lui deux *Mémoires* pour la conciliation des affaires de la Conſtitution, in-4°., 1749.

MABUSE, (Jean) peintre, natif d'un village de ce nom en Hongrie, mort en 1562, fit le voyage d'Italie avec fruit. Il peignoit très-bien un ſujet d'hiſtoire. On voit pluſieurs de ſes ouvrages à Amſterdam, entr'autres une *Décollation de S. Jean*, faite de blanc & noir, avec une certaine eau, ou un ſuc, qu'il inventa pour ſe paſſer de couleur & d'impreſſion : en ſorte qu'on peut plier & replier la toile de ſes tableaux, ſans gâter la peinture. Le roi d'Angleterre exerça long-tems ſon pinceau. Mabuſe fut fort ſobre dans ſa jeuneſſe ; mais dans un âge plus avancé, il s'adonna au vin, & cette paſſion lui faiſoit faire de tems en tems quelques tripponneries. Le marquis de Verens, au ſervice duquel il étoit, devant loger chez lui l'empereur Charles-Quint, habilla ſes domeſtiques en damas blanc. Mabuſe vendit ſon damas & en but l'argent au cabaret. Il le remplaça par une robe de papier blanc, qu'il peignit en damas à grandes fleurs. L'éclat des couleurs fit remarquer l'habit du peintre. L'empereur, ſurpris du brillant de ce damas, le fit approcher & découvrit ſa ruſe. On en rit beaucoup, & Mabuſe, qui avoit fait rougir ſon maître, en fut quitte pour quelques mois de priſon.

MACAIRE, (S.) *l'Ancien*, célebre ſolitaire du 4e. ſiecle, contemporain de S. Ephrem, & non diſciple de S. Antoine, comme le dit Poiret ; paſſa 60 ans dans un monaſtere de la montagne de Scété, partageant ſon tems entre la priere & le travail des mains. Il mourut vers l'an 391, à 90 ans. On lui attribue 50 *Homélies* en grec, Paris, 1526, in-fol., avec S. *Grégoire Thaumaturge* ; & ſéparément, Leipſig, 1698 & 1699, 2 vol. in-8°. Les myſtiques en font beaucoup de cas. On y trouve toute la ſubſtance de la théologie aſcétique. Quoique S. Macaire fût un homme ſans études, il étoit puiſſant en œuvres & en paroles.

MACAIRE, (S.) *le Jeune*, d'Alexandrie, autre célebre ſolitaire, ami du précédent, eut près de 5000 moines ſous ſa direction. La ſainteté de ſa vie & la pureté de ſa foi l'expoſerent à la perſécution des Ariens. Il fut exilé dans une iſle où il n'y avoit pas un ſeul Chrétien ; mais il en convertit preſque tous les habitans par ſes miracles. Macaire mourut en 394 ou 395. C'eſt à lui qu'on attribue les *Regles des Moines*, que nous avons en 30 chapitres dans le *Codex Regularum, collectus a S. Benedicto Ananienſi, auctus a Holſtenio*, Rome, 1661, 2 vol. in-4°. Jacques Tollius a publié dans ſes *Inſigna itinerarii Italici*, un *Diſcours* de S. Macaire ſur la mort des Juſtes.

MACARÉE, *voyez* CANACÉE.

MACASIUS, (François) né en 1686 à Joachimſthal en Bohême, entra dans la ſociété des Jéſuites, y enſeigna diverſes ſciences avec réputation. Il mourut à Prague en 1733. On a de lui : 1. *Manuale Theologico-*

Canonicum sponsalibus quæstionibus & resolutionibus compendiosè deductis, Olmutz, 1730 & 1731, Prague, 1745, in-8°. II. *Jus Ecclesiasticum Commentariis in V. Libros Decretalium Gregorii IX illustratum*, Prague, 1749, 2 vol. in-fol.

MACCIO, (Sébastien) natif d'Urbania dans le duché d'Urbin, mourut âgé seulement de 37 ans, au commencement du 17e. siecle. C'étoit un écrivain si laborieux, qu'il se forma, dit-on, des creux aux doigts dont il tenoit la plume. Ses principaux ouvrages sont : I. *De Historiâ scribendâ*, peu estimé. II. *De bello Asdrubalis*, Venise, 1613, in-4°. III. *De Historiâ Livianâ*. IV. Un *Poëme sur la vie de J. C.*, Rome, 1605, in-4°, & d'autres Poésies, qui ne sont connues que des savans de profession.

MACCOVIUS *ou* MAKOUSCKI, (Jean) gentilhomme Polonois, né à Lobzenie, près de Posnanie, en 1588, d'une famille noble, devint professeur de théologie à Franeker en 1616. Il remplit cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée en 1644. Il eut de grandes disputes avec les Sociniens, les Catholiques, les Anabaptistes, les Arminiens, &c. On a de lui des *Opuscules philosophiques*, *théologiques*, &c., imprimés d'abord séparément, puis réunis en trois volumes in-4°, Amsterdam, 1660. Il y enseigne les opinions les plus révoltantes du Calvinisme, & soutient cruement que *Dieu ne veut nullement le salut de tous les hommes ; mais qu'il veut le péché & qu'il destine les hommes au péché en tant que péché.* Il fut déféré au synode de Dordrecht, qui le déclara exempt de toute erreur, se contentant de l'avertir d'être plus circonspect dans ses expressions. Ce qui prouve qu'au jugement de ce synode, dont les décisions sont normales chez les Calvinistes, la prédestination calvinienne renferme bien réellement toutes les horreurs qu'on lui attribue, & que c'est à tort qu'on a accusé quelques théologiens catholiques de les avoir outrées.

MACÉ, *voyez* MASSÉ.

MACÉ, (Robert) imprimeur de Caen, mort vers 1490, est le premier qui en Normandie exerça l'imprimerie avec des caracteres de fonte. Il eut pour apprenti le célebre Christophe Plantin. — Gilles MACÉ, son arriere-petit-fils, né à Caen, avocat & mathématicien, publia un ouvrage *sur la Comete de 1618*. On a aussi de lui quelques vers. Il mourut à Paris en 1637.

MACÉ, (François) bachelier de Sorbonne, chanoine, chefecier & curé de Ste. Opportune à Paris, sa patrie, se fit estimer par son savoir & ses vertus. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus estimés sont : I. Un *Abrégé chronologique*, *historique & moral de l'Ancien & du Nouveau-Testament*, 1704, 2 vol. in-4° ; ouvrage utile & bien rédigé, qui pour bien des gens peut suppléer à des ouvrages plus vastes. II. Une Histoire morale, intitulée ; *Mélanie*, ou *la Veuve charitable*, production posthume qu'on attribua à l'abbé de Choisi, & qui eut beaucoup de cours. III. L'*Histoire des quatre Cicérons*, 1714, in-12 ;

morceau curieux & intéreſſant, attribué d'abord au P. Hardouin, Jéſuite. L'auteur tâche de prouver par les hiſtoriens grecs & latins, que le fils de Cicéron étoit auſſi illuſtre que ſon pere. IV. Une traduction de quelques ouvrages de piété du P. Buſée, & de l'*Imitation de J. Chriſt*. V. *Eſprit de S. Auguſtin*, ou *Analyſe de tous les Ouvrages de ce Pere*. Cet ouvrage eſt manuſcrit : il mériteroit, dit-on, les honneurs de la preſſe. L'abbé Macé mourut à Paris, en 1721, après s'être exercé avec ſuccès dans le cabinet & dans la chaire.

MACÉ, *voyez* LÉON de St.-Jean.

MACEDO, (François) Jéſuite, né à Conimbre en 1596, quitta l'habit de la Société pour prendre celui de Cordelier. Il fut l'un des plus ardens défenſeurs du duc de Bragance, élevé ſur le trône de Portugal. Macedo, dans un voyage à Rome, plut tellement à Alexandre VII, que ce pape le fit maître de controverſe au college de la Propagande, profeſſeur d'hiſtoire eccléſiaſtique à la Sapience, & conſulteur de l'Inquiſition. Le Cordelier, né avec une humeur bouillante, impétueuſe & fiere, ne ſut pas conſerver ſa faveur ; il déplut au Saint Pere, & paſſa à Veniſe, où il ſoutint en arrivant des theſes *de Omni ſcibili*. Eſpece de charlatanerie dont un vrai ſavant ſe gardera bien de donner le ſpectacle, parce qu'il ſait l'apprécier, & qui d'ailleurs lui réuſſiroit mal, faute d'avoir la contenance qu'un homme ſuperficiel ſait prendre, & qui abandonne le modeſte ſavoir. L'infatigable Macedo donna enſuite pendant 8 jours les fameuſes concluſions qu'il intitula : *Les Rugiſſemens littéraires du Lion de S. Marc*. Ses ſuccès lui valurent une chaire de philoſophie morale à Padoue. Il fut d'abord en grande conſidération à Veniſe ; mais s'étant mêlé de quelqu'affaire du gouvernement, il fut mis en priſon, & y mourut en 1681, à 85 ans. La *Bibliotheque Portugaiſe* compte juſqu'à 109 ouvrages de cet inépuiſable auteur, imprimés en différens endroits de l'Europe, & 30 manuſcrits. Le P. Macedo dit lui-même dans ſon *Myrothecium morale*, in-4°, qu'il avoit prononcé en public 53 Panégyriques, 60 Diſcours latins, 32 Oraiſons funebres ; & qu'il avoit fait 48 Poëmes épiques, 123 Elégies, 115 Epitaphes, 212 Epîtres dédicatoires, 700 Lettres familieres, 2600 Poëmes héroïques, 110 Odes, 3000 Epigrammes, 4 Comédies latines, & qu'il avoit écrit ou prononcé plus de 150,000 vers ſur le champ. Quelle étonnante fécondité ! Nous ne citerons que : I. Sa *Clavis Auguſtiniana liberi arbitrii*, contre le P. Noris, depuis cardinal. Il y avoit eu auparavant une querelle vive entre ces deux ſavans au ſujet du monachiſme de S. Auguſtin. On impoſa ſilence aux parties. II. *Schema ſanctæ Congregationis*, 1676, in-4°. C'eſt une diſſertation ſur l'Inquiſition, où l'érudition & les ſingularités ſont ſemées à pleines mains. L'auteur fait remonter l'origine de ce tribunal juſqu'au commencement du monde, idée qui, d'abord très-paradoxale, devient plus ſoutenable

quand on réfléchit, que tout ce qui sert à réprimer l'erreur & le vice, est une espece d'inquisition. III. *Encyclopedia in agonem litteratorum*, 1677, in-fol. IV. L'*Eloge des François*, Aix, 1641, in-4°, en latin. Macedo se déclara d'abord pour la doctrine de Jansenius dans *Cortina Sancti Augustini de prædestinatione*, in-4°; mais le pape Innocent X ayant condamné les cinq fameuses propositions, Macedo changea de sentiment, & soutint que Jansenius les avoit enseignées dans le sens condamné par le pape, & publia pour le prouver, un livre intitulé : *Mens divinitùs inspirata Innocentio X°*, in-4°. Macedo avoit une lecture prodigieuse, une mémoire surprenante, beaucoup de facilité à parler & à écrire; il ne lui manquoit que plus de jugement & de goût.

MACEDO, (Antoine) Jésuite Portugais, frere du précédent, né en 1612, fut envoyé missionnaire en Afrique, & à son retour, il accompagna l'ambassadeur de Portugal en Suede. Ce fut à lui que la reine Christine fit les premieres ouvertures du dessein qu'elle avoit d'abandonner le Luthéranisme. Macedo fut ensuite pénitencier de l'église du Vatican à Rome, depuis l'an 1651 jusqu'en 1671. Il retourna alors en Portugal, où il eut divers emplois. On a de lui : *Lusitania infulata & purpurata*, Paris, 1673, in-8°, &c.

MACEDONIUS, patriarche de Constantinople en 341, & fameux hérésiarque, soutenoit que le Saint-Esprit n'étoit pas Dieu. Il causa de grands désordres dans sa ville, & s'attira la disgrace de l'empereur Constance. Acace & Eudoxe le firent déposer dans un concile de Constantinople en 360. Il mourut ensuite misérablement. Les sectateurs de Macedonius s'appelloient *Macédoniens*. Leurs mœurs étoient, du moins en apparence, pures & austeres, leur extérieur grave, leur vie aussi dure que celle des moines. Ce simulacre de piété trompa les foibles. Un certain Marathon, autrefois trésorier, embrassa cette secte, & son or fit plus d'hérétiques que tous les argumens. Cette secte fut proscrite, & la divinité du Saint-Esprit clairement prononcée dans le concile général de Constantinople en 381. C'est à cette occasion que ce concile ajouta au symbole de Nicée, après les mots : *Et in Spiritum Sanctum*, les paroles suivantes : *Dominum, & vivificantem, ex Patre Filioque procedentem, & cum Patre & Filio adorandum & glorificandum.* Long-tems avant ce concile on avoit opposé le dogme des trois personnes à l'héréfie de Sabellius, dogme qui supposoit évidemment la divinité du Saint-Esprit (*voyez* GELASE de Cyzique). — Il ne faut pas confondre ce Macedonius avec un autre patriarche de Constantinople, qui défendit avec zele le concile de Chalcédoine contre l'empereur Anastase, & mourut en 516. Son nom fut d'abord mis dans les diptyques, mais il fut ensuite effacé, parce qu'il avoit été partisan de l'*Hénotique* de Zénon.

MACER, (*Æmilius*) poëte latin, natif de Vérone, composa un *Poëme sur les Serpens*,

les Plantes & les Oiseaux ; & un autre *sur la ruine de Troie*, pour servir de supplément à l'*Iliade* d'Homere. Mais ces deux poëmes sont perdus; car celui des Plantes, que nous avons sous le nom de *Macer*, est d'un auteur plus récent, puisqu'on y cite Pline, & que l'auteur est aussi mauvais botaniste que plat versificateur. L'édition la plus estimée est celle de Naples, 1477, in-fol. Il y en a une traduction françoise par Guillaume Gueroult, Rouen, 1588. Macer florissoit sous Auguste.

MACER, (*Lucius Clodius*) pro-préteur d'Afrique sous le regne de Néron, se fit déclarer empereur l'an 68 de J. C. dans la partie qu'il commandoit. Ayant levé de nouvelles troupes, il les joignit à celles qui étoient sous ses ordres, & s'en servit pour conserver le titre qu'il avoit usurpé. Il fit plus: il se saisit de la flotte qui transportoit le bled à Rome, & causa la famine dans cette capitale du monde. L'usurpateur avoit plus de courage que de politique. Il irrita les Africains par des vexations & des cruautés, & se joua également de leur sang & de leurs biens. Ces peuples irrités eurent recours à Galba, qui venoit d'être revêtu de la pourpre impériale. L'empereur donna ordre d'arrêter les brigandages de cette bête féroce. Trebonius Garucianus, intendant d'Afrique, & le centurion Papirius, chargés des ordres du prince, firent périr Macer dans la même année qu'il avoit pris le titre de *César*. Il avoit été engagé à la révolte par une femme nommée Cornelia Crispinilla, intendante des débauches de Néron, laquelle étoit passée en Afrique, pour se venger des mécontentemens que cet empereur lui avoit donnés.

MACHABÉES, sept freres Juifs, qui souffrirent le martyre à Antioche, dans la persécution d'Antiochus Epiphanes avec leur mere & le saint vieillard Eléazar, l'an 168 avant J. C. Ce prince ayant fait arrêter ces généreux confesseurs, n'oublia rien pour les porter à manger de la chair de porc. Les 7 freres souffrirent, en présence de leur mere, l'un après l'autre, qu'on leur coupât les pieds & les mains, sans marquer la moindre foiblesse au milieu des tourmens qu'on leur faisoit endurer. La mere de ces martyrs, après avoir assisté au triomphe de ses enfans, fut couronnée à son tour, & mourut avec la constance qu'elle leur avoit inspirée.

MACHABÉES, (les Princes) *ou* Asmonéens (*voyez* JUDAS-MACHABÉE, MATHATHIAS). — Nous avons sous le nom des *Machabées* IV Livres, dont les deux premiers sont canoniques, & les deux autres apocryphes. Le *1er.* fut, à ce qu'on croit, composé sous Jean Hyrcan, le dernier de la race des Asmonéens, & contient l'histoire de 40 ans, depuis le regne d'Antiochus Epiphanes jusqu'à la mort du grand-prêtre Simon. Le second est l'abrégé d'un grand ouvrage, qui avoit été composé par un nommé *Jason*, & qui comprenoit l'histoire des persécutions d'Epiphanes & d'Eupator contre les Juifs. L'un & l'autre sont remplis de grands traits d'histoire, & écrits avec

beaucoup d'intérêt. La persécution & la mort d'Antiochus, le châtiment d'Héliodore envoyé pour dépouiller le temple, la conduite sage & courageuse du pontife Onias, le martyre d'Eléazar, celui des 7 freres avec leur mere, les victoires incroyables de Judas-Machabée, remportées avec une poignée de monde contre des armées immenses, &c., tous ces événemens sont présentés avec beaucoup de force & de dignité. Les protestans ne reconnoissent pas la canonicité de ces deux livres. Ce qu'on y lit touchant la priere pour les morts (*voyez* JUDAS-MACHABÉE), & quelques autres considérations de cette nature, ont pu les engager à ne pas les recevoir. Le 3e. livre contient l'histoire de la persécution que Ptolomée Philopator, roi d'Egypte, fit aux Juifs de son royaume. Le dernier est une espece de résumé des 2 premiers livres; & contient ce qui s'est passé chez les Juifs dans un espace d'environ 200 ans. Quoique ces deux derniers livres ne soient pas canoniques, ils jouissent d'une considération distinguée, & tiennent une place honorable entre les histoires des nations; on peut les consulter avec confiance, touchant les faits qu'ils contiennent.

MACHAON, célebre médecin, fils d'Esculape & frere de Podalire, accompagna les Grecs au siege de Troie, & y fut tué par Euripile, suivant Q. Calaber.

MACHAULT, (Jean de) Jésuite Parisien, professa la rhétorique dans sa société, devint recteur du college des Jésuites à Rouen, puis de celui de Clermont à Paris, & mourut en 1619, à 58 ans. On a de lui des Notes en latin contre l'Histoire du président de Thou, sous le nom supposé de *Gallus*, c'est-a-dire *le Coq*, qui étoit le nom de sa mere. Ce livre est intitulé : *Jo. Galli Jur. Conf. Notationes in Historiam Thuani*, Ingolstadt, 1614, in-4°. La critique est trop violente & quelquefois peu fondée, mais il y a des choses raisonnables qui auroient pu être dites d'une autre façon. Il a traduit de l'italien l'*Histoire de ce qui s'est passé à la Chine & au Japon*, tirée de *Lettres* écrites en 1621 & 1622, Paris, 1627, in-8°.

MACHAULT, (Jean-Baptiste de) autre Jésuite, natif de Paris, mort en 1640, après avoir été recteur des colleges de Nevers & de Rouen, a composé *Gesta a Societate Jesu in regno Sinensi, Æthiopico & Tibetano*, & quelques ouvrages curieux & édifians.

MACHAULT, (Jacques de) aussi Jésuite, né à Paris en 1600, fut recteur à Alençon, à Orléans & à Caen, & mourut à Paris en 1680. On a de lui : I. *De Missionibus Paraguariæ & aliis in America meridionali.* II. *De rebus Japonicis.* III. *De Provinciis Goana, Malabarica & aliis.* IV. *De Regno Cochincinensi.* V. *De Missione Religiosorum Societatis Jesu in Perside.* VI. *De Regno Madurensi, Tangorensi*, &c. Ces ouvrages bien écrits offrent des détails intéressans, non-seulement pour ceux qui ont à cœur la propagation de la foi, la conversion des infideles, la civilisation des barbares, mais encore pour

ceux qui recherchent des notions historiques & géographiques, touchant diverses régions du globe.

MACHET, (Gérard) né à Blois en 1380 d'une famille ancienne, fut successivement principal du college de Navarre, conseiller-d'état & confesseur de Charles VII, enfin évêque de Castres. Il parut avec éclat au concile de Paris, tenu contre les erreurs de Jean Petit; harangua, à la tête de l'université, l'empereur Sigismond; fonda plusieurs hôpitaux & couvens; gouverna saintement son diocese, & mourut à Tours en 1448. On a de lui quelques Lettres manuscrites. Il fut l'un des commissaires nommés par la cour pour revoir le procès de la Pucelle d'Orléans, & se déclara en faveur de cette héroïne.

MACHIAVEL, (Nicolas) fameux politique, naquit à Florence en 1469 d'une famille noble & patricienne. Après s'être amusé à faire des comédies, il se mit à ourdir des trames, qui pouvoient fournir des sujets tragiques. Son caractere inquiet & remuant le rendoit propre à ces sortes d'entreprises. Il entra dans la conjuration de Soderini contre les Médicis: on le mit à la question; il n'avoua rien, mais on ne cessa pas de le croire coupable. Les éloges qu'il prodiguoit à Brutus & à Cassius, le firent soupçonner d'avoir trempé dans une autre conspiration contre Jules de Médicis, depuis pape sous le nom de Clément VII; mais comme ces soupçons étoient destitués de preuves positives & convaincantes, il se tira encore d'affaire, & fut nommé secrétaire & historiographe de la ville de Florence. Ces deux emplois ne purent le tirer de l'indigence, & il mourut misérable en 1527, d'un remede pris à contre-tems. C'étoit un de ces hommes qui parlent & se moquent de tout. Il avoit certainement de l'esprit, mais encore plus d'orgueil. Il exerçoit sa censure sur les grandes & les petites choses; il ne vouloit rien devoir à la Religion, & la proscrivoit même. On a de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose. Ceux du premier genre doivent être regardés, pour la plupart, comme des fruits empoisonnés d'une jeunesse déréglée. Les principaux sont: I. L'*Ane d'or*, à l'imitation de Lucien & d'Apulée. II. *Belphégor*, imité par la Fontaine. III. Quelques petits Poëmes. Ses productions en prose sont: I. Deux *Comédies*, dont l'une intitulée la *Mandragore*, a été librement traduite par J. B. Rousseau, encore jeune, & imprimée à Londres en 1723, dans le Supplément de ses Œuvres. II. Des *Discours* sur la *1re. Décade* de Tite-Live. Il y développe la politique du gouvernement populaire, & s'y montre zélé partisan de ce qu'il appelle la *liberté*. III. Son traité *du Prince*, qu'il composa dans sa vieillesse, pour servir de suite à l'ouvrage précédent. C'est un des ouvrages les plus pernicieux qui se soient répandus dans le monde. C'est le bréviaire des ambitieux, des fourbes & des scélérats. Machiavel professe le crime dans ce livre abominable, & y donne des leçons d'assassinat & d'empoison-

nement. En vain Amelot de la Houssaye, traducteur de cet ouvrage, a voulu le justifier; il n'a persuadé personne; ce qui n'a pas empêché les compilateurs du *Dictionnaire universel*, ou *Bibliotheque de l'homme d'état & du citoyen*, 1777, de répéter cette apologie. Fréderic II, roi de Prusse, a donné, dans son *Anti-Machiavel*, in-8°., un antidote contre le poison de l'auteur italien. Sa réfutation est beaucoup mieux faite & mieux écrite que l'ouvrage réfuté; on ne peut pas à la vérité acquiescer à tout ce que l'illustre critique avance dans son ouvrage, il y a même des passages très-répréhensibles, mais ses raisonnemens contre Machiavel sont parfaitement victorieux. Malheureusement la politique de l'auteur réfuté étoit celle du monarque réfutant, & est devenue celle de la plupart des rois. IV. L'*Histoire de Florence*, depuis 1205 jusqu'en 1494. L'édition des Juntes, 1532, in-4°., à Florence, est fort rare. Le commencement de cette Histoire est un tableau très-bien peint de l'origine des différentes souverainetés qui s'étoient élevées autrefois en Italie. L'historien y traite trop favorablement sa patrie, & avec trop peu de ménagement les étrangers. Il prodigue les réflexions; & ces réflexions tiennent plus du style d'un déclamateur que de celui d'un sage politique. V. La *Vie de Castrucio Castracani*, traduite en françois par Guillot & par Dreux du Radier. Elle est peu estimée par les politiques judicieux, & ne l'est guere plus par les gens de goût; c'est un roman plutôt qu'une histoire, & un roman mal écrit. VI. Un *Traité de l'Art Militaire*, dans lequel il a très-mal travesti Vegece. VII. Un *Traité des émigrations des Peuples Septentrionaux*. Jerôme Turlerus a traduit en latin ce Traité, avec la *Vie* de Castrucio & l'*Histoire* de Florence, Strasbourg, 1610, in-8°. Tous ces différens ouvrages sont en italien. Ils ont été recueillis en 2 vol. in-4°., en 1550, sans nom de ville. On en a fait diverses éditions. Ils ont été traduits en françois par Tilard, calviniste réfugié, 1723, en 6 vol. in-12. On en a donné une autre édition, augmentée de l'*Anti-Machiavel* du roi de Prusse, à La Haye, 1743, 6 vol. in-12.

MACKENSIE, (George) savant Ecossois, né vers 1612, fut avocat & conseiller-privé du roi Charles II. On lui ôta & on lui rendit ces charges sous Jacques II; mais il les abandonna en 1689, & mourut à Londres le 8 mai 1691. Il s'occupa toute sa vie de la philosophie & des loix, & écrivit des ouvrages relatifs à ces matieres; tels sont: I. *Le Vertueux*, ou *le Stoïque*, in-8°.; traité de morale, dans lequel l'auteur s'est peint lui-même. II. *Paradoxe moral*, qu'*il est plus aisé d'être vertueux que vicieux*, in-8°. III. *De humanæ mentis imbecillitate*, Utrecht, 1690, in-8°. IV. *Loix & Coutumes d'Ecosse*, vol. in-fol., qui renferme beaucoup de recherches. On trouve un assez long détail sur cet auteur dans les *Mémoires* du P. Nicéron. — Il faut le distinguer de George MACKENSIE, médecin d'E-

dimbourg, qui a donné en 1708 & 1711, 2 vol. de *Vies des Ecrivains Ecoſſois*, & une *Hiſtoire de la Santé*, 1 vol.

MACKI, (Jean) fameux intriguant, d'une famille noble d'Angleterre, joua un rôle dans les guerres qui ſuivirent la révolution qui chaſſa Jacques II du trône. Lorſque ce monarque ſe réfugia en France, Macki le ſuivit à Paris & à St.-Germain, épiant toutes ſes démarches, & en informa la cour de Londres. Ce fut lui qui donna les premiers avis de la deſcente que le roi détrôné devoit faire en Angleterre, & qui fut cauſe par-là de la défaite des François à la bataille de la Hogue en 1692. Ce ſervice & d'autres du même genre, dont un honnête homme ne voudroit pas charger ſon hiſtoire, lui valurent une inſpection ſur les côtes. En 1706, il fit manquer de la même maniere la fameuſe entrepriſe du roi Jacques ſur l'Ecoſſe. Cet aventurier mourut à Roterdam en 1726, avec la réputation d'un génie actif, mais inquiet & turbulent. On a de lui : I. *Tableau de la Cour de St-Germain*, 1691, en anglois, in-12, dont on vendit en Angleterre juſqu'à 30,000 exemplaires. Le roi Jacques II y eſt traité avec une indécence que les guerres & les haines les plus vives ne ſauroient jamais autoriſer. II. *Mémoires de la cour d'Angleterre ſous Guillaume III & Anne*, traduits en françois à La Haye en 1733, in-12. Ils offrent pluſieurs anecdotes curieuſes, quelques faits intéreſſans ; mais l'auteur a trop flatté dans pluſieurs endroits, & trop ſatyriſé dans d'autres.

MACLAURIN, (Colin) célebre mathématicien, né à Kilmoddan d'une famille noble d'Angleterre, mort en 1746 dans ſa 49e. année, montra dès 12 ans ſon goût pour les mathématiques. Ayant trouvé les *Elémens* d'Euclide chez un de ſes amis, il en comprit en peu de jours les ſix premiers livres. Il n'avoit encore que 16 ans, lorſqu'il imagina les principes d'une *Géométrie organique*, c'eſt-à-dire d'une géométrie qui a pour objet la deſcription des courbes par un mouvement continu. On a de lui : I. Un *Traité d'Algebre*. II. Une *Expoſition de la Philoſophie Newtonienne*, traduite par la Virotte, Paris, 1749, in-4°. ; écrite avec trop de confiance & peu d'égard pour des ſavans qui en méritoient ; des idées ſyſtématiques y ſont mêlées avec les découvertes ; accoutumé à démontrer géométriquement, l'auteur ne ſavoit pas douter avec prudence. Il y a des déciſions & des cenſures tranchantes & dures dans des matieres où les ſavans les plus profonds auroient au moins mis de la réſerve : c'eſt ce qui a fait traiter l'auteur de *jeune homme*, par ceux qui, ayant plus de titre à ce ton-là, étoient bien loin de l'employer. III. Un *Traité des Fluxions*, traduit par le P. Pezenas, Paris, 1749, 2 vol. in-4°.

MACLOT, (Edmond) chanoine Prémontré, mort dans ſon abbaye de Létange en 1711, à 74 ans, eſt auteur d'une *Hiſtoire de l'Ancien & du Nouveau-Teſtament*, en 2 vol. in-12 ; dans laquelle il mêle quantité d'obſervations & de re-

marques théologiques, morales & historiques. Cet auteur avoit beaucoup lu, mais il manque quelquefois de discernement. Le religieux étoit plus estimable en lui que l'écrivain; ceux qui l'ont connu, louent également sa piété, sa modestie & sa politesse.

MAÇON, *voyez* MASSON.

MAÇON, (Antoine le) trésorier de l'extraordinaire des guerres, étoit attaché à la reine Marguerite de Navarre, sœur de François I. Ce fut à sa sollicitation qu'il traduisit le *Décameron* de Bocace, Paris, 1545, in-fol., & souvent depuis in-8°; les dernieres éditions sont corrigées, ainsi que les italiennes. C'est lui qui a pris soin de l'édition des *Œuvres* de Jean le Maire, in-fol., & de celles de Clément Marot. Il est encore auteur des *Amours de Phydie & de Gelasine*, Lyon, 1550, in-8°. Si on en juge par le choix des sujets sur lesquels il a travaillé, il avoit peu de goût & de talens pour les choses sages & utiles.

MACQUART, (Henri-Jacques) médecin de la Faculté de Paris, & censeur-royal, naquit à Rheims en 1726. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, il vint à Paris, & obtint par son mérite la place de médecin de la Charité. Il la remplit avec l'exactitude d'un homme sensible aux maux de l'humanité, & instruit de leurs causes & de leurs remedes. Il rendit à la médecine un service important, en rédigeant en notre langue la collection des *Theses Medico-Chirurgicales*, que M. Haller, l'Esculape & l'Apollon de la Suisse, avoit publiées en latin en 5 vol. in-4°. Ce recueil ne forme que 5 vol. in-12, en françois. Il parut en 1757, & fut accueilli comme le mérite tout ouvrage où l'on sait être laconique sans être obscur. Les articles qu'on a de lui dans le *Journal des Savans*, donnent aussi une idée avantageuse de ses talens. Il mourut en 1768.

MACQUER, (Philippe) avocat au parlement de Paris, sa patrie, naquit en 1720 d'une famille honnête. La foiblesse de sa poitrine ne lui ayant pas permis de se consacrer aux exercices pénibles de la plaidoirie, il se voua à la littérature. Ses ouvrages sont: I. L'*Abrégé chronologique de l'Histoire Ecclésiastique*, en 2 vol. in-8°., composé dans le goût de celui de l'*Histoire de France* du président Hénault, mais écrit plus sèchement & avec moins de finesse. Les dernieres éditions ont été entiérement défigurées par les partisans des erreurs de Jansenius. Un troisieme tome, ajouté par l'abbé Dinouart, est l'ouvrage du fanatisme le plus complet. L'abbé Rauscher, ex-jésuite, a donné une édition allemande des ouvrages de Macquer, avec une suite, Vienne, 1788, 4 vol. in-8°, (*voy.* MARCEL Guillaume). II. Les *Annales Romaines*, 1756, in-8°: autre abrégé chronologique, mieux nourri que le précédent. L'auteur a profité de ce que St-Evremont, St-Réal, le président de Montesquieu, l'abbé de Mably ont écrit sur les Romains. III. *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne & de Portugal*, 1759, 1765, 2 vol. in-8°. Livre com-

mencé par le président Hénault, & qui est le meilleur des ouvrages de Macquer. Il mourut le 27 janvier 1770. C'étoit un homme laborieux; son esprit, avide de connoissances en tout genre, n'en avoit négligé aucune de celles qu'il croyoit pouvoir lui être utiles; comme il touchoit à l'époque où la philosophie devoit produire, dans les notions historiques, une confusion générale, ses écrits se ressentent, quoiqu'assez foiblement, de cette circonstance du tems. Il eut part au *Dictionnaire des Arts & Métiers*, en 2 vol. in-8°, & à la traduction du *Syphilis* de Fracastor, donnée par M. Lacombe.

MACQUER, (Pierre-Joseph) frere du précédent, né à Paris le 9 octobre 1718, s'appliqua avec succès à la médecine, & sur-tout à la chymie; ses talens lui procurerent la chaire de pharmacie, & ensuite celle de professeur de chymie au jardin du roi à Paris. Il fut membre de l'académie des sciences, censeur royal, & mourut en 1784. On a de lui: I. *Elémens de Chymie théorique*, Paris, 1749, 1753, in-12. Ils ont été traduits en anglois & en allemand. II. *Elémens de Chymie pratique*, 1751, 2 vol. in-12; ces deux ouvrages ensemble, 1756, 3 vol. in-12. III. *Plan d'un cours de Chymie expérimentale & raisonnée*, 1757, in-12; composé en société avec Baumé. IV. *Formulæ medicamentorum magistralium*, 1763. V. *L'Art de la Teinture en Soie*, 1763. VI. *Dictionnaire de Chymie, contenant la théorie & la pratique de cet art*, 4 vol. in-8°, 1780; il est traduit en allemand, avec des notes: malgré plusieurs inexactitudes, quelques contradictions & des expériences mal vues, on le regarde comme un très-bon ouvrage, d'une grande utilité aux médecins, & à ceux qui s'appliquent à la physique pratique. Macquer a beaucoup contribué à rendre utile un art, qui autrefois n'étoit que celui de ruiner la santé par des remedes exotiques, ou de se réduire à la mendicité, en cherchant à faire de l'or.

MACRIEN, (*Titus-Fulvius-Julius Macrianus*) né en Egypte d'une famille obscure, s'éleva du dernier grade de la milice aux premiers emplois. Il accompagna Valerien dans sa guerre contre les Perses en 258; mais ce prince ayant été fait prisonnier, il se fit donner la pourpre impériale. Macrien étoit alors sur le déclin de sa vie & estropié d'une jambe. Il distribua une partie de ses richesses aux légions, & les engagea par ses largesses à donner le titre d'*Auguste* à ses deux fils Macrien & Quietus. Baliste, préfet du prétoire, ayant secondé son usurpation, il le déclara son premier général, & combattit avec lui les Perses. La victoire suivit ses pas, & il se maintint avec gloire dans l'Orient pendant une année. Il passa ensuite en Occident pour détrôner Gallien. Mais il rencontra en Illyrie Domitien, général de cet empereur, qui lui livra bataille & le vainquit. Macrien se croyant trahi, conjura les soldats qui l'environnoient de le priver de la vie, ainsi que son fils Macrien: ce qui fut exécuté sur le champ vers le 8

mars de l'an 262. Macrien étoit un général habile, mais cruel. Ce fut lui qui inspira à Valérien l'idée de persécuter les Chrétiens, lesquels eurent beaucoup à souffrir pendant 3 ans. Ses deux fils se distinguerent par leur habileté dans les évolutions militaires, & par leur bravoure dans les dangers.

MACRIN, *Marcus-Opilius-Severus Macrinus*) né à Alger dans l'obscurité, d'abord gladiateur, chasseur de bêtes sauvages, notaire, intendant, avocat du fisc, enfin préfet du prétoire, fut élu empereur en 217, après Caracalla qu'il avoit fait assassiner. Son caractere doux & complaisant, son amour pour la justice, joints à une taille avantageuse & à une physionomie agréable, lui concilierent d'abord l'amitié du peuple. Ses premiers soins furent d'abolir les impôts. Il accorda au sénat la permission de punir tous les délateurs apostés par le dernier empereur. Les gens de marque qui se trouverent coupables de ce crime, furent exilés, & les esclaves mis en croix. Macrin ne soutint pas l'idée que donnerent de lui de si heureux commencemens. Artaban, roi des Parthes, lui ayant déclaré la guerre, il eut la bassesse d'acheter très-chérement une paix ignominieuse. Uniquement occupé de ses plaisirs, il négligea les affaires de l'empire, & traita avec la derniere sévérité les soldats de qui il le tenoit. Il ne pensoit pas qu'ils pouvoient le lui ôter aussi facilement qu'ils le lui avoient donné. Ils proclamerent empereur Heliogabale, en 218, à Emese. Macrin crut appaiser la révolte, en envoyant contre les rebelles Julien, préfet du prétoire; mais ce général fut battu & mis à mort. Un des conjurés eut la hardiesse de porter sa tête à Macrin, dans un paquet cacheté avec le cachet de Julien, lui disant que c'étoit celle d'Héliogabale. Il se sauva pendant qu'on ouvroit le paquet. Macrin, abandonné par ses sujets & par ses troupes, prit le parti de fuir déguisé; mais il fut atteint à Archelaïde, dans la Cappadoce, par quelques soldats, qui lui couperent la tête & la porterent au nouvel empereur. L'infortuné Diadumémien, son fils, subit le même sort. Macrin ne régna qu'un an, 2 mois & 3 jours, & ne régna encore que trop pour sa gloire.

MACRIN, (Jean) poëte latin, disciple de le Fêvre d'Etaples, & précepteur de Claude de Savoie, comte de Tende, & d'Honoré son frere, naquit à Loudun, & y mourut en 1557, dans un âge avancé. Son véritable nom étoit *Salmon*. Il fut surnommé *Macrinus* à cause de sa maigreur, & l'*Horace François*, par rapport à son talent pour la poésie. Il a surtout réussi dans le genre lyrique. Il réveilla le goût pour la poésie latine. Il a fait des *Hymnes*; un *Poëme* estimé sur *Gelonis* ou plutôt *Gillone Boursault* sa femme; un recueil intitulé: *Nœniæ*. Ces différens ouvrages parurent depuis 1522 jusqu'en 1550, en plusieurs vol. in-8°. Varillas rapporte que Macrin, ayant été menacé par le roi qui le soupçonnoit d'être infecté des nouvelles erreurs, en fut si effrayé, que de désespoir il

se précipita dans un puits; mais ce fait n'est pas appuyé sur les preuves qui doivent le faire regarder comme inconteſtable.

MACRINE, (Sainte) sœur de S. Basile & de S. Grégoire de Nysse, après la mort de son pere & l'établissement de ses freres & sœurs, se retira, avec sa mere Emmelie, dans un monastere qu'elles fonderent dans le Pont, près du fleuve d'Iris. Elle y mourut saintement en 379. S. Grégoire son frere a écrit sa *Vie*. On la trouve avec celles des Peres du Désert.

MACROBE, (Aurelius) étoit un des chambellans ou grands-maîtres de la garde-robe de l'empereur Théodose. Les citoyens de Parme assurent qu'il étoit de leur ville; mais il dit qu'il n'étoit pas né dans un pays où l'on parlât latin : ce qui ne s'accorde guere avec les prétentions des Parmesans. On a de lui : I. *Les Saturnales*, qui sont un mélange curieux de critique & d'antiquités. Ce recueil est précieux par plusieurs singularités agréables, & par des observations utiles sur *Homere* & sur *Virgile*. L'auteur y fait une mention expresse des enfans massacrés par le cruel Hérode; & on voit par son récit qu'il en parle d'après les païens & non d'après l'Evangile; son livre n'est d'ailleurs, quant à la partie historique, qu'un recueil d'anecdotes profanes prises dans d'anciens auteurs (*voyez* INNOCENS & HÉRODE). II. Un *Commentaire* sur le traité de Cicéron, intitulé : *Le Songe de Scipion*. La meilleure édition de Macrobe est celle de Leyde, 1670, in-8°., avec les remarques des commentateurs, connus sous le nom de *Variorum*. On estime aussi celle de Londres, 1694, in-8°. Celle de Venise, 1472, in-fol., est d'une rareté extrême.

MACRON, (*Nævius-Sertorius*) favori de l'empereur Tibere, l'instrument de la perte de Séjan, lui succéda dans la charge de capitaine-des-gardes. Il ne se servit de son crédit, que pour immoler à son ressentiment & à la cruauté de son maître, les plus grands hommes & les personnes les plus vertueuses de l'empire. Lorsque Tibere approcha de sa fin, Macron fit sa cour à Caligula, qu'il prévoyoit devoir succéder à l'empire. Il se l'attacha par les charmes de sa femme Ennia, que ce prince aima éperdument. Dans la suite, ayant appris d'un médecin que Tibere n'avoit plus que deux jours à vivre, il engagea Caligula à prendre possession du gouvernement; mais voyant que Tibere commençoit à se porter mieux, il le fit étouffer sous un tas de couvertures. Macron continua d'être en faveur auprès du nouvel empereur; mais son crédit ne fut pas de longue durée. Caligula l'obligea, lui & sa femme, à se donner la mort : ainsi le crime fut puni par le crime.

MACROPEDIUS, (George) savant littérateur, né à Gemert, près de Grave, vers l'an 1475, entra dans l'ordre des Hieronimites, enseigna les belles-lettres avec une réputation brillante à Bois-le-Duc, à Liege, à Utrecht. Il fut très-suivi; presque tous ceux qui se distinguerent dans les belles-lettres en Hollande, vers la

fin du 16e. siecle, étoient sortis de son école. Il possédoit les langues savantes & les mathématiques ; à ces connoissances il joignoit une piété exemplaire & une grande pureté de mœurs. Il mourut à Bois-le-Duc en 1558. On a de lui : I. *Computus Ecclesiasticus*, Bâle, 1591. II. *Calendarium Chirometricum*, Bâle, 1553. III. Des Notes sur l'Office Divin, pour en faciliter l'intelligence, Bois-le-Duc, 1599, in-4°. IV. *Grammaire Grecque & Latine ;* plusieurs autres ouvrages classiques, & un grand nombre de pieces dramatiques en vers. Son vrai nom est LANGVELDT, qu'il a gréciſé par les mots *μακρος longus* & *πεδιον campus*. C'étoit l'usage de son siecle.

MADELENET, Gabriel) né à St-Martin-du Pui, sur les confins de la Bourgogne, en 1587, mort à Auxerre en 1661, fut avocat au parlement de Paris, & interprete latin du cardinal de Richelieu, qui lui donna une pension de 700 livres, & lui en obtint une de 1500 du roi. Il avoit du talent pour la versification. Il a mieux réussi dans les vers latins que dans les françois. Ce poëte avoit plus d'étude & d'art que de génie. Ses Poésies latines sont beaucoup travaillées & assez châtiées ; ses Odes ont de la chaleur & de la véhémence ; mais elles ne méritent pas d'être comparées à celles d'Horace, comme l'a fait Balzac qui étoit un juge peu sûr en matiere de goût. On remarque qu'il a autant respecté la pureté des mœurs que celle du style ; il ne s'est même jamais permis rien de mordant ni de satyrique. Ses *Poésies* parurent à Paris en 1662, en un fort petit volume in-12. Elles ont été imprimées depuis chez Barbou en 1755, in-12, avec celles de Santel.

MADERNO, (Carlo) né en 1556 à Bissonne, au diocese de Côme, en Lombardie, étoit neveu du célebre architecte Dominique Fontana. Sa premiere profession fut celle de stuccateur. Etant venu à Rome, il s'adonna à l'architecture, & eut son oncle pour maître. Il s'acquit de la réputation dans cet art, & parvint à se faire nommer principal architecte de l'église de S. Pierre, dont il ne restoit plus à faire que la partie antérieure de la croix grecque, qu'il devoit former suivant le dessin de Michel-Ange Buonaroti, avec la façade. Maderno, pour donner plus de grandeur à ce superbe temple, au-lieu de terminer la croix grecque, imagina de la changer en croix latine : d'où sont résultés quelques défauts de proportion & de perspective, qui n'auroient point eu lieu en suivant le premier plan. C'est à la foiblesse de son ouvrage que l'abbé May (*Temples anciens & modernes*, Paris, in-8°.) attribue en partie l'ébranlement de la coupole de S. Pierre, mais M. Patte, continuateur du *Cours d'Architecture* de M. Blondel, t. 6, p. 24, fait voir que ce désordre vient uniquement, de ce qu'au-lieu de prolonger les contre-forts jusqu'au-dessus de la retombée des arcs doubleaux de la voûte, comme on prétend que Michel-Ange l'avoit proposé dans un de ses projets. Fontana, charge de la construction de cette partie,

les a placés environ 9 pieds au-dessous. M. Patte entre là-dessus dans un grand détail ; ses réflexions paroissent naturelles & vraies (*voyez* BERNINI). On blâme aussi l'architecture de la façade, quoiqu'elle présente de grandes beautés. Il est à croire que Maderno fut jugé moins sévérement par ses contemporains. Non-seulement il fut plus employé à Rome qu'aucun autre architecte ; mais on voulut avoir de ses dessins dans la plupart des grandes villes d'Italie, & même en France & en Espagne. Cet artiste mourut en 1629.

MADERUS, (Joachim-Jean) savant Allemand, vivoit encore en 1678. Son goût pour les recherches historiques lui fit fouiller beaucoup de bibliotheques. On lui doit : I. Des Editions de divers ouvrages anciens, relatifs à l'Histoire d'Allemagne. II. *Scriptores Lipsienses, Wittembergenses & Francofordienses*, 1660, in-4°. III. *De Bibliothecis*, joint au traité de Lomeïer, Helmstadt, 1702 & 1705, deux tomes in-4°.

MADRISI, (François) né à Udine vers la fin du siecle dernier, mort en 1750, entra de bonne heure dans la congrégation oratorienne d'Italie, & se livra aux devoirs & aux études de son état. Nous devons à ses soins une bonne édition des Œuvres de S. Paulin d'Aquilée, imprimée à Venise, 1737, in-fol.

MAFFÉE VEGIO, chanoine de S. Pierre à Rome, né à Lodi dans le Milanez, mort en 1458, étoit dataire du pape Eugene IV. Il illustra sa plume par plusieurs ouvrages écrits avec élégance. Les principaux sont : I. Un traité *De educatione liberorum*, Paris, 1511, in-4°, qui passe pour un des meilleurs livres que nous ayons en ce genre. II. Six livres *De la Persévérance dans la Religion*. III. *Discours des IV Fins de l'homme*. IV. *Dialogue de la Vérité exilée*. V. Plusieurs Pieces de Poésie, Milan, 1497, in-fol., & 1589, in-12. Celle qui lui fit le plus de réputation, fut son 13e. livre de l'*Eneide* ; quoique l'idée d'être le continuateur d'un poëte tel que Virgile, fût aussi téméraire que ridicule, il réussit autant qu'on le peut dans un tel projet. On a encore de lui un *Poëme sur les fripponneries des paysans*.

MAFFÉE, (Bernardin) célebre & savant cardinal sous le pape Paul III, naquit à Rome en 1514, & mourut en 1553, à 40 ans. La mort, à cette époque, lui fut avantageuse : elle lui épargna la douleur de voir un de ses parens tuer, deux ans après, son frere, sa belle-sœur & ses neveux, du moins si l'on en croit de Thou. Les monumens de son goût pour les lettres, sont : Des *Commentaires* sur les *Epîtres* de Cicéron, & un *Traité d'Inscriptions & de Médailles*.

MAFFÉE, (Raphaël) *voyez* VOLATERRAN.

MAFFÉE *ou* MAFFEI, (Jean-Pierre) célebre Jésuite, né à Bergame vers 1536, enseigna la rhétorique à Genes, avant que d'être de la compagnie de Jesus. Philippe II, roi d'Espagne, & Grégoire XIII, eurent pour lui une estime particuliere. On a dit qu'il étoit tellement jaloux de la belle la-

tinité, que, de peur de l'altérer, il demanda au pape la permission de dire son bréviaire en grec ; mais c'est une fable. Le cardinal Bentivoglio, ami de ce Jésuite, fait entre lui & Strada le parallele suivant : « Ils » se ressemblent dans la beauté » du style, dans la noblesse, » dans l'harmonie des pa» roles, & dans la clarté des » pensées : mais le P. Maffée » l'emporte par la pureté de » la langue, & Strada par l'élé» gance. L'un écrit avec gra» vité, & l'autre avec beaucoup » d'esprit ». L'extérieur du P. Maffei n'avoit rien qui annonçât son mérite ; sa conversation même étoit sans agrément. Il étoit d'un tempérament délicat, & ne conservoit sa santé que par un régime pénible. Il étoit prompt à s'enflammer ; mais il rentroit en lui-même, & demandoit pardon à ceux que sa vivacité avoit offensés ou scandalisés. Il donnoit à la perfection de ses ouvrages plus de tems que d'autres à la composition des leurs. Quand on lui paroissoit surpris de cette lenteur, il répondoit que les lecteurs ne s'informoient pas du tems, mais des beautés qu'on avoit mis en composant un ouvrage. Il mourut à Tivoli en 1603. On a de lui : I. *De vita & moribus Sti. Ignatii*, in-8°, Venise, 1685, & Bergame, 1747, 2 vol. in-4°. C'est un enfant qui peint son pere ; mais s'il a la tendresse & la naïveté de cet âge, il a les graces & la vigueur des meilleurs écrivains latins. II. *Historiarum Indicarum libri XVI*, plusieurs fois réimprimés in-fol. & in-8°. Le style en est très-pur & très-élégant ; les mémoires sur lesquels cet ouvrage a été composé, sont les plus sûrs que l'auteur eût pu se procurer sur ces régions lointaines ; on assure que c'est le travail de 10 années. Le début en est magnifique & sublime ; & en général les réflexions de l'auteur & sa maniere de présenter les grands événemens, sont pleins de dignité & de force. L'abbé de Pure l'a assez mal traduit en françois, Paris, 1665, in-4°. Elle va jusqu'en 1558. On y trouve à la fin la traduction des *Lettres* écrites des Indes par les missionnaires. Elles ont aussi paru séparément sous le titre de *Rerum à societate Jesu in Oriente gestarum volumen*, Cologne, 1574, in-8°. Cinq livres de ces Lettres sont *De Japonicis rebus*. Grégoire XIII chargea Maffei d'écrire l'*Histoire* de son pontificat. Cet ouvrage, qu'il laissa manuscrit, n'a été publié qu'en 1742, à Rome, en 2 vol. in-4°.

MAFFÉE *ou* MAFFEI, (François-Scipion) né à Vérone en 1675, d'une famille illustre, fut associé fort jeune à l'académie des Arcades de Rome. A 27 ans il soutint publiquement dans l'université de Vérone une These qui respiroit la gaieté de la jeunesse & de la poésie, quoique en prose. Elle rouloit toute *sur l'Amour* & contenoit cent conclusions, très-décentes & sages quoique dans une matiere où il est aisé de s'oublier. Le marquis, passionné pour tous les genres de gloire, voulut goûter celle des armes. Il se trouva en 1704 à la bataille de Donawert, en qualité de volontaire. L'amour des lettres le rappella bientôt en Italie. Il eut alors à soutenir

une autre espece de guerre ; il combattit contre le duel, à l'occasion d'une querelle où son frere aîné étoit engagé. Il fit un livre plein de savantes recherches sur les usages des anciens pour terminer les différends des particuliers. Il y fit voir aux duellistes, que ce prétendu point-d'honneur & le duel en lui-même sont opposés à la Religion, au bon sens & à l'intérêt de la vie civile. Le marquis Maffei s'attacha ensuite à réformer le théâtre de sa nation. Il composa sa *Mérope*, qui eut un succès brillant & soutenu ; une Comédie sous le titre de *La Cérémonie*, fut aussi fort applaudie. Sa réputation étoit répandue dans toute l'Europe, quand il vint en France en 1732. Son séjour à Paris fut de plus de 4 années. On vit en lui un génie étendu, un esprit vif, fin, pénétrant, avide de découvertes, & très-propre à en faire ; une humeur enjouée, un cœur naturellement bon, sincere, désintéressé, ouvert à l'amitié, plein de zele pour la Religion & fidele à en remplir les devoirs. A peine voulut-on s'appercevoir qu'il se prévenoit aisément de ses propres idées ; qu'il étoit délicat sur le point-d'honneur littéraire, rétif à la contradiction, trop absolu dans la dispute, & qu'il sembloit vouloir faire régner ses opinions comme par droit de conquête. De France, le marquis Maffei passa en Angleterre ; de là en Hollande, & ensuite à Vienne, où il reçut de l'empereur Charles VI des éloges plus flatteurs pour lui que les titres les plus honorables. De retour en Italie, il continua à s'occuper des sciences, & mourut en 1755. Les Véronois l'avoient chéri avec une espece d'idolatrie. Pendant sa derniere maladie on fit des prieres publiques, & le conseil lui décerna, après sa mort, des obseques solemnelles. On prononça dans la cathédrale de Vérone son oraison funebre. On a parlé beaucoup de l'inscription : *Av Marquis Scipion Maffei vivant*, mise au bas de son buste, qu'il trouva, à son retour à Vérone, placé à l'entrée d'une des salles de l'académie. Ce sont peut-être ces honneurs exagérés qui ont donné à ce savant estimable le ton décisif & les airs de suffisance qu'on lui a reprochés. S'il a pu trouver dans la cause une espece d'excuse de l'effet, il sera toujours difficile de le justifier d'avoir par une recherche la cause même. Les principaux de ses ouvrages sont : I. *Rime e Prose*, Venise, 1719, in-8°. II. *La Scienza Cavalleresca*, Rome, 1710, in-4°. Ce livre, contre l'usage barbare des duels, est excellent. Il en a paru 6 éditions. La derniere a été commentée par le P. Pali, membre de l'académie des Arcades, sous le nom de *Tedalgo*. III. La *Mérope*, tragédie. Il y en a eu plusieurs éditions. IV. *Traduttori Italiani, o sia notizia dei volgarizzamenti d'antichi Scrittori Latini è Græci* : Venise, 1720, in-8°. V. *Teatro Italiano, o sia Scelta di Tragedie per uso della scena*, en 3 vol. in-8°. VI. *Cassiodori complexiones in Epistolas & Acta Apostolorum & Apocalypsim, ex vetustissimis membranis erutæ*, Florence, 1721, & Roterdam, 1738. VII. *Istoria diplomatica, che serve d'intro-*

duzione all' arte critica in tal materia, 1727, in-4°. VIII. *De gli Amfiteatri, e fingolarmente de Veronefe*, Vérone, 1728. IX. *Supplementum Acaciarum, monumenta nunquam edita continens*, Veniſe, 1728. X. *Muſæum Veronenſe*, 1729, in-folio : c'eſt un recueil d'inſcriptions relatives à ſa patrie. XI. *Verona illuſtrata*, in-fol., Vérone, 1732, & en 4 vol. in-8°. La république de Veniſe, à qui l'auteur dédia cet ouvrage, le décora d'un titre qui ne ſe donne qu'à la premiere nobleſſe, avec des revenus, des immunités & des privileges. XII. *Il primo canto del' Iliade d'Omero, tradutto in verſi italiani*, Londres, 1737, en vers non rimés. XIII. *La Religione dei gentili nel morire, ricavata da un baſſo-relevo antico che ſi conſerva in Parigi*, Paris, 1736, in-4°. XIV. *Oſſervazioni Letterarie che poſſono ſervire di continuazione al Giornale de Letterati d'Italia.* XV. On a encore de lui un ouvrage *ſur la Grace*. C'eſt une hiſtoire théologique de la doctrine & des opinions qui ont eu cours dans les 5 premiers ſiecles de l'Egliſe, au ſujet de la Grace, du Libre-Arbitre & de la Prédeſtination : elle eſt en italien, & fut imprimée à Trente en 1742. Maffei y a joint quelques écrits théologiques qu'il avoit déjà compoſés. XVI. Des éditions eſtimées de quelques Peres. Son attachement aux vérités du Chriſtianiſme étoit auſſi vif que réfléchi. Il donnoit quelquefois dans des opinions qui paroiſſoient neuves & ſingulieres ; mais il ne les défendoit qu'autant qu'il les croyoit conformes à la ſaine doctrine. Une *Lettre au P. Anſaldi*, où il nie abſolument l'exiſtence actuelle de la magie, a été réfutée par les ſavans Muratori & Tartarotti. Le célebre marquis devoit ſe borner à rejeter la multitude de fables qu'on débite en cette matiere, ſans attaquer la poſſibilité ou la réalité de la choſe en elle-même. Il y a d'ailleurs de l'inconſéquence dans ſon opinion : puiſqu'il reconnoît que la magie a exiſté autrefois, qu'il y a encore aujourd'hui des poſſeſſions, &c., il admet d'un côté ce qu'il rejette de l'autre. Les paſſages des Peres qu'il allegue, ſont ou tronqués ou mal expliqués ; ceux où les mêmes Peres établiſſent clairement la magie, ne ſont pas rapportés, &c. (*voyez* ASMODÉE, DELRIO, HAEN, SPÉ, &c.). En général, on reconnoît dans ſes écrits une ſcience plus étendue que profonde, plus variée que réfléchie ; plus d'érudition que de logique, plus d'élocution que de penſées. Son ſtyle manque de préciſion & de nerf ; il eſt pour l'ordinaire languiſſant & paraſite. La marche de ſes idées eſt quelquefois dénuée d'ordre, plus ſouvent de fermeté & de vigueur. — Il ne faut pas le confondre avec Scipion Signello MAFFEI de Tortone, auteur d'une *Hiſtoire de la Ville de Mantoue*, en italien.

MAGALLIAN, (Côme) Jéſuite Portugais, dont on a des *Commentaires* ſur *Joſué*, les *Juges*, les *Epîtres à Tite* & *à Timothée*, & d'autres écrits, occupa une chaire de théologie à Conimbre, où il mourut en 1624, dans ſa 73e. année.

MAGALOTTI, (Laurent)

né à Florence en 1637, fut employé dans plusieurs négociations importantes. Il alla dans diverses cours de l'Europe, en qualité d'envoyé du grand-duc, qui l'honora de la charge de conseiller-d'état, & mourut en 1711. Magalotti étoit très-difficile sur ses écrits; rien ne pouvoit contenter sa délicatesse scrupuleuse. On frappa à son honneur une médaille, dont le revers est un Apollon rayonnant, & la légende : *Omnia lustrat.* On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. Le *Recueil des Expériences* faites par l'académie *del Cimento* dont il étoit secrétaire, Florence, 1667 & 1691, in-fol. II. *Lettres familieres contre les Athées*, 1741, in-12. III. Des *Relations de la Chine*, &c. IV. *Lettere scientifiche*, 1721, 2 vol. in-4°. V. *Canzonette anacreontiche di Lindoro Elateo*, 1723, in-8°. VI. *Opere*, 1762, in-8°. Salvino Salvini a donné sa Vie en latin.

MAGATUS, (César) né en 1579 à Scandiano, fut fait docteur en médecine à Bologne l'an 1597, & professeur à Ferrare en 1613. Il s'attacha particuliérement à montrer les défauts de la méthode de panser les plaies qui étoit alors en usage, & substitua une pratique appuyée d'une expérience suivie & réfléchie. Il donna à ce sujet un bon traité intitulé : *De rara medicatione vulnerum*, Venise, 1616, in-fol. Leipsig, 1733, 2 vol. in-4°. Sur la fin de ses jours il se fit Capucin, & mourut en 1647. — Son frere, Jean-Baptiste MAGATUS, se distingua aussi dans la médecine : on a de lui *Considerationes medicæ*, Bologne, 1637, in-4°.

MAGDALEN, prêtre Anglois, & chapelain de Richard II. Comme il ressembloit beaucoup au roi par les traits du visage & par la taille, quelques seigneurs révoltés le revêtirent en 1399 d'habits royaux après l'assassinat de Richard, & le firent reconnoître par un grand nombre d'Anglois. Mais le nouveau roi Henri IV ayant pris quelques-uns des principaux du parti, toute cette troupe se dissipa. Magdalen, & un autre chapelain du roi, tâcherent de se sauver en Ecosse; on les prit & on les enferma dans la tour de Londres. Ils furent tous deux pendus & écartelés en 1400.

MAGDELENE; (Ste. MARIE) ainsi nommée du bourg de Magdala, situé dans la Galilée, près la mer de Tibériade, fut guérie par Jesus, qui chassa 7 démons de son corps. Elle s'attacha à lui, le suivit au Calvaire, & après que son corps eut été déposé dans le tombeau, elle retourna à Jérusalem préparer des parfums pour l'embaumer. Le lendemain elle alla de grand matin au sépulcre avec les autres femmes, & n'ayant point trouvé le corps, elle courut en porter la nouvelle aux Apôtres, & revint au tombeau. S'étant tournée, elle vit Jesus debout, sans savoir que ce fût lui. Il lui demanda ce qu'elle cherchoit? Magdelene, pensant que c'étoit un jardinier, lui répondit : *Si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, & je l'emporterai.* Jesus lui dit : *Marie...* & aussi-tôt le connoissant à sa voix, elle se jeta à ses pieds pour les baiser; mais Jesus lui défendit de le toucher, lui apprit qu'il resteroit encore

quelque tems sur la terre avant que d'aller à son Pere, & lui ordonna d'aller annoncer cette nouvelle consolante à ses freres. On ne sait plus rien de certain de la vie de Magdelene. L'histoire de son voyage en Provence avec son frere Lazare & sa sœur Marthe, ne jouit pas du suffrage de la plupart des critiques; les témoignages des anciens lui manquent. Il faut convenir cependant, que si elle n'est point appuyée par des preuves positives, ce genre de preuve ne lui est cependant pas contraire; si rien ne prouve que ce voyage est vrai, rien aussi ne prouve positivement & par voie de fait qu'il est faux: on peut donc laisser subsister la tradition des Provençaux quelle qu'elle soit. Les savans auteurs des *Acta Sanctorum*, après avoir amplement discuté la matiere, conviennent que cette tradition n'a succombé jusqu'ici à aucun argument péremptoire. L'abbé Papon, dans son *Voyage de Provence*, paroît l'avoir traitée d'une maniere trop leste. On a beaucoup disputé contre l'opinion commune qui fait de Marie Magdelene, de la Pécheresse dont parle S. Luc, *chap. 7*, & de Marie sœur de Lazare, une seule & même personne. Le Fêvre d'Etaples, Josse Clicthoue & le docteur Launoy ont attaqué cette opinion avec autant d'ardeur, que s'il s'agissoit d'une vérité fondamentale de la religion & de la morale; mais ils n'ont pas eu plus raison pour le fond de la question que pour la maniere dont ils l'ont traitée. La tradition, le consentement des Peres, l'office de l'Eglise, la persuasion générale du peuple chrétien, mais surtout le caractere d'amour, qui se manifeste dans ces prétendues trois Maries d'une maniere si intéressante & si uniforme; ne laissent aucun lieu de douter que les raffinemens de la critique moderne n'aient ici manqué leur objet. On ne peut rien ajouter à la savante & lumineuse dissertation, que les Bollandistes ont publiée sur cette controverse, *Act. Sanct. tom. 5 julii.* Noël Alexandre (*Sæc. 1, Dissert. 17*) défend aussi l'ancienne & commune opinion. Noël Beda & Bernard Lami, & l'illustre martyr, Jean Fischer, l'avoient déjà prouvée, quoiqu'avec un succès moins marqué.

MAGDELENE DE PAZZI, (Sainte) Carmelite de Florence, morte en 1607, fut béatifiée par Urbain VIII en 1626, & canonisée par Alexandre VII en 1669. Elle brilla par de grandes vertus, fut tourmentée par diverses tentations, & exerça sur elle-même beaucoup d'austérités. Sa *Vie* a été écrite en italien par Vincent Puchini, & traduite en françois par Brochand, & en latin par Papebrock. On en trouve un abrégé dans la *Vie des Saints* de Baillet, au mois de mai.

MAGDELENEF, *voy.* MADELENET.

MAGELLAN, (Ferdinand) autrement *Fernando* de MAGALHAENS, capitaine Portugais, s'est immortalisé par ses découvertes. Il commença ses expéditions par la conquête de Malaca, faite en 1510, & dans laquelle il combattit sous le grand d'Albuquerque, appellé le *Mars Portugais*. Il se distingua bientôt, tant par sa bra-

voure que par son intelligence dans l'art de la navigation, & par une connoissance exacte des côtes des Indes Orientales. A son retour en Portugal, il se crut en droit de demander une récompense au roi Emmanuel. N'ayant pu l'obtenir, il renonça pour jamais à sa patrie, & alla offrir ses services à Charles-Quint pour la conquête des Isles Moluques. L'empereur n'hésita point à lui confier une flotte de 5 vaisseaux, & Magellan partit en 1519. Lorsqu'on fut à la hauteur de Rio-Janéiro, la chaleur de ce nouveau climat causa tant de maladies dans la flotte, que tout l'équipage découragé, jugea qu'il étoit impossible de poursuivre cette entreprise. Le tumulte alla si loin, que Magellan fut obligé de punir de mort les principaux chefs de la révolte, qui étoient Mendoce & Quexada, Castillans distingués. Il fit hiverner sa flotte dans la riviere & port de St.-Julien, au pays des Patagons, où l'on apperçut des hommes qu'on prit mal-à-propos pour des géans, parce qu'ils étoient un peu plus grands que les negres & quelques nations Indiennes, & qu'on ne se donna pas la peine de les bien examiner : comme Bougainville l'a vérifié depuis par des observations sûres & répétées. Magellan appella ce cap, le *Cap des Vierges*, parce qu'il avoit été découvert le jour de Ste. Ursule. A 12 lieues de là il entra dans un détroit, auquel il donna son nom, dont la bouche avoit une lieue de largeur, & qui étoit bordé de montagnes fort escarpées. Il y pénétra environ jusqu'à 50 lieues, & rencontra un autre détroit plus grand ; qui débouchoit dans les mers Occidentales ; il donna à celui-ci le nom de *Jason Portugais*. Enfin, après une navigation de 1500 lieues depuis ce cap, il découvrit plusieurs isles habitées par des idolâtres, & il prit terre à celle de Zebu. Les Espagnols y furent reçus avec hospitalité par le souverain du pays, qu'ils instruisirent & convertirent à la foi ; car il faut rendre à cette nation la justice, d'avoir toujours joint le zele pour la Religion à l'amour des conquêtes ; & si quelques-uns de ses voyageurs ou de ses colons ont exercé des barbaries comme ceux des autres peuples de l'Europe, l'esprit général de la nation a toujours été dirigé vers le bonheur de ses nouveaux sujets. Le roi de Zebu engagea Magellan à se joindre à lui pour faire la guerre au souverain de l'isle de Matan ; & à l'aide des Espagnols, il remporta sur lui de grands avantages ; mais ce prince perfide & ingrat fit périr Magellan en 1520. Le bibliographe Espagnol, Nicolas-Antonio, assure que le Routier des navigations de Magellan étoit manuscrit entre les mains d'Antonio Moreno, cosmographe de la contractation de Séville. On en trouve une description abrégée dans le Recueil de Ramusio.

MAGEOGHEGAN, (Jacques) prêtre Irlandois, habitué à la paroisse de S. Merry à Paris, mort en 1764, à 63 ans, est auteur d'une *Histoire d'Irlande*, Paris, 1758, 3 vol. in-4°. Cette Histoire est remplie de recherches que l'on ne trouve pas ailleurs. L'auteur

qui étoit catholique, fait des descriptions touchantes des maux que le schisme & l'hérésie ont faits à sa patrie. Son style pourroit être plus élégant. Son ouvrage cependant, à bien des égards, peut paroître préférable à celui de M. Leland.

MAGES, ce nom qui veut dire *Sages*, désigne particuliérement les illustres seigneurs qui conduits par un météore lumineux, que l'Ecriture appelle *étoile*, vinrent du fond de l'Orient adorer Jesus-Christ, troublerent la cour d'Hérode par la recherche qu'ils firent de cet enfant divin, & retournerent dans leur patrie après lui avoir rendu leurs hommages. On les appelle ordinairement *les trois Rois*. Claudien, poëte païen, leur donne aussi ce nom, & désigne les présens symboliques qu'ils firent au Sauveur des hommes.

Dant tibi Chaldæi prænuntia munera reges :
Myrrham Homo ; Rex aurum, suscipe thura Deus !

Ce passage est parfaitement conforme à ce qu'une ancienne tradition nous apprend sur ce sujet (*voy.* JUVENCUS). Chalcidius, philosophe païen, fait mention de l'apparition de l'étoile miraculeuse qui conduisit les Mages à Bethléem, dans son Commentaire sur le *Timée* de Platon, pag. 219. « Il y a, » dit-il, une autre histoire plus » digne de notre vénération » religieuse, qui raconte l'ap» parition d'une étoile destinée » à annoncer aux hommes, » non des maladies ou quel» que mortalité funeste, mais » la venue d'un Dieu, unique» ment descendu pour le salut » & le bonheur du genre-hu» main. Elle ajoute que cette » étoile ayant été observée » par des Chaldéens versés » dans l'astronomie, sa route » nocturne les conduisit à cher» cher le Dieu nouvellement » né, & qu'ayant trouvé cet » auguste enfant, ils lui ren» dirent les hommages dus à » un si grand Dieu ». On donne ordinairement aux trois Mages les noms de *Gaspar*, *Melchior*, *Balthasar*, & l'on croit que parmi eux il y en avoit un noir. La cathédrale de Cologne se glorifie de posséder les corps de ces illustres voyageurs ; mais cette prétention ne paroit pas fondée sur des titres qui puissent essuyer un examen sévere. Le monument ou lypsanotheque qui renferme ces reliques, est d'une richesse extraordinaire & d'un grand travail. Le P. Crombach, Jésuite, a écrit en faveur de cette tradition de l'église de Cologne, un grand volume in-fol., où il y a bien plus de recherches que de critique : *Primitiæ gentium*, *sive Historia SS. Trium Magorum*, Cologne, 1654. Le jour de l'Epiphanie, l'Eglise célebre dans la personne des trois Rois la vocation de toutes les nations à la foi de l'Evangile : comme l'on voit dans l'Office de ce jour, composé des passages les plus lumineux & les plus touchans de l'Ancien-Testament, relatifs aux effets merveilleux du Christianisme, & au rassemblement de tous les peuples sous la loi de Jesus-Christ.

MAGGI, (Jerôme) *Magigius*, d'Anghiari dans la Toscane, eut du goût pour tous les arts & pour toutes les

sciencès, & les cultiva avec succès. Ses talens déterminerent les Vénitiens à lui donner la charge de juge de l'amirauté dans l'isle de Chypre. Famagouste, assiégée par les Turcs, trouva dans lui toutes les ressources qu'elle auroit pu attendre du plus habile ingénieur. Il désespéra les assiégeans par les machines qu'il inventa pour détruire leurs travaux; mais ils eurent leur revanche. La ville ayant été prise en 1571, ils pillerent la bibliotheque de Maggi, l'emmenerent chargé de chaînes à Constantinople, & le traiterent de la maniere la plus barbare. Après avoir travaillé tout le jour à des ouvrages bas & méprisables, il passoit la nuit à écrire. Il composa, à l'aide de sa seule mémoire, des traités remplis d'érudition, qu'il dédia aux ambassadeurs de France & de l'empereur. Ces deux ministres, touchés de compassion, voulurent le racheter, mais tandis qu'ils traitoient de sa rançon, Maggi trouva le moyen de s'évader, & de se sauver chez l'ambassadeur de l'empereur. Le grand-visir, irrité de cette évasion, l'envoya reprendre, & le fit étrangler dans sa prison en 1572. C'étoit un homme d'une profonde érudition, laborieux, bon citoyen, ami sincere, & digne d'une meilleure fortune. Ses principaux ouvrages sont: I. Un traité: *De Tintinnabulis*, Hanau, 1608, in-8°. Ce traité des cloches est très-savant; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que, comme nous venons de le dire, l'auteur le fit de mémoire. II. Un autre: *De Equuleo*, Hanau, 1609, in-8°. III. *De la fin du Monde par le feu*, Bâle, 1562, in-fol. IV. Des *Commentaires* sur les *Vies des Hommes illustres* d'Emilius Probus, in-fol. V. Des *Commentaires sur les Institutes*, in-8°. VI. Des *Mélanges*, ou *diverses Leçons*, 1564, in-8°. Tous ces ouvrages, écrits assez élégamment en latin, sont remplis de recherches. On a encore de lui un *Traité des Fortifications*, en italien, 1589, in-fol., & un livre: *De la situation de l'ancienne Toscane.*

MAGGI, (Barthélemi) médecin, frere du précédent, naquit en 1477, & mourut à Bologne sa patrie en 1552. Nous avons de lui un *Traité sur la guérison des plaies faites par les armes à feu*, en latin, Bologne, 1552, in-4°. On a remarqué que Laurent Joubert, qui a composé un traité en françois sur le même sujet, a beaucoup copié celui de Maggi.

MAGGI, (François-Marie) *voyez* MAGIO.

MAGINI, (Jean-Antoine) célebre astronome & mathématicien, natif de Padoue, enseigna à Bologne avec réputation. Ce savant étoit infecté des erreurs trop communes alors de l'astrologie. Il mourut à Bologne le 11 février 1617, à 62 ans. On a de lui des *Ephémérides*; un *Traité du Miroir concave sphérique*, traduit en françois, 1620, in-4°, & un grand nombre d'autres ouvrages peu lus aujourd'hui.

MAGIO, (François-Marie) chanoine-régulier, né en 1612, mort l'an 1686 à Palerme, fut envoyé dans les missions de l'Orient l'an 1636 par la congrégation de la Propagande. Il

parcourut la Syrie, l'Arabie, l'Arménie, & y fit beaucoup de fruit. Par-tout il montra qu'il savoit allier un grand zele à beaucoup de prudence. On a de lui : I. *Syntagmata Linguarum Orientalium*, Rome, 1670, in-fol. II. *De sacris Cæremoniis.* III. *De Pauli IV inculpata vita disquisitiones historicæ.* IV. Plusieurs ouvrages sur le *Rituel* & ascétiques.

MAGLIABECCHI, (Antoine) né à Florence en 1633, fut d'abord destiné à l'orfevrerie; mais on lui laissa suivre ensuite son goût pour les belles-lettres, & il devint bibliothécaire de Cosme III, grand-duc de Toscane. Il mourut à Florence en 1714, à 81 ans, laissant sa nombreuse bibliotheque au public, avec un fonds pour l'entretenir. Il étoit consulté par tous les savans de l'Europe. Conseils, livres, manuscrits, rien n'étoit refusé à ceux dans qui il voyoit le germe de l'esprit. On a imprimé à Florence, en 1745, un recueil de différentes Lettres que des savans lui avoient écrites, in-8°.; mais ce recueil est incomplet, parce que Magliabecchi négligeoit de mettre en ordre ses papiers. On a encore de lui des éditions de quelques ouvrages.

MAGLOIRE, (S.) natif du pays de Galles, dans la Grande-Bretagne, embrassa la vie monastique, vint en France, fut abbé de Dol, puis évêque régionnaire en Bretagne. Il établit dans la suite un monastere dans l'isle de Gersey, où il mourut en octobre 575, à près de 80 ans. Ses reliques furent transférées à Paris au fauxbourg S. Jacques, dans un monastere de Bénédictins, cédé aux Peres de l'Oratoire en 1628. C'est aujourd'hui *le Séminaire S. Magloire*, célebre par les savans qu'il a produits.

MAGNAN, *voy.* MAIGNAN.

MAGNENCE, Germain d'origine, parvint du grade de simple soldat aux premiers emplois de l'empire. L'empereur Constant l'honora d'une amitié particuliere, & dans une révolte le délivra de la fureur des soldats, en le couvrant de sa robe. Magnence paya son bienfaiteur de la plus noire ingratitude; il le fit mourir en 350, après s'être fait proclamer empereur. Ce crime le rendit maître des Gaules, des isles Britanniques, de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Italie & de l'Illyrie. Constance II se disposa à venger la mort de son frere; il marcha contre Magnence, & lui livra bataille en 351, près de Mursie en Pannonie. L'usurpateur, après une vigoureuse résistance, fut obligé de prendre la fuite, & son armée fut taillée en pieces. Il perdit peu-à-peu tous les pays qui l'avoient reconnu. Il ne lui resta plus que les Gaules, où il se réfugia. La perte d'une bataille, entre Die & Gap, acheva de le jeter dans le désespoir. Il se sauva à Lyon, où après avoir fait mourir tous ses parens, entr'autres sa mere & son frere, il se donna la mort en 353, à 50 ans. Ce tyran aimoit les belles-lettres, & avoit une certaine éloquence guerriere qui plaisoit beaucoup. Son air étoit noble, sa taille avantageuse, son esprit vif & agréable; mais il étoit cruel, fourbe, dissimulé, & il se décourageoit aisément. Sa tête

fut portée par tout l'empire.

MAGNERIC, (S.) un des plus saints évêques du 6e. siecle, gouverna l'église de Treves, sous les regnes de Sigebert, Childebert & Childeric. Entr'autres monumens qu'il a laissés de sa piété, on compte la célebre abbaye de S. Martin qu'il fonda hors des murs de la ville, en mémoire du saint évêque de Tours, pour qui il avoit une singuliere vénération. Il mourut en 596. S. Grégoire de Tours nous a conservé quelques particularités de sa vie.

MAGNET, (Louis) Jésuite, né l'an 1575, mort en 1657, fut le rival de Buchanan en poésie sacrée. Il s'est fait un nom par sa *Paraphrase* en vers latins des *Psaumes* & des *Cantiques* de l'Ecriture-Sainte. Cet auteur est assez bien entré dans l'esprit des écrivains sacrés, & a rendu, autant qu'il est possible, la force de leurs expressions.

MAGNI, (Jacques) Augustin, né à Toulouse, mort vers 1422, fort âgé, est auteur d'une introduction à la philosophie, intitulée : *Sophologium*, Paris, 1471, in-4°.; édition assez rare. Il y en a une autre plus ancienne, sans date.

MAGNI, (Valerien) *Magnus*, Capucin, né à Milan en 1587 d'une famille illustre, fut élevé aux emplois les plus importans de son ordre. Le pape Urbain VIII le fit chef des missions du nord; mais ayant écrit avec beaucoup d'emportement contre les Jésuites, il encourut la disgrace d'Alexandre VII, qui lui défendit d'écrire. Le Capucin ne crut pas devoir obéir à cette défense, & publia quelque tems après son *Apologie*. On le mit en prison à Vienne, & il n'obtint sa liberté que par l'indulgence de Ferdinand III. Il se retira sur la fin de ses jours à Saltzbourg, & y mourut en 1661, à 75 ans. On trouve dans le tome 2e. du Recueil fanatique, intitulé : *Tuba Magna*, une lettre écrite dans sa prison même; il y répond aux accusations intentées contre lui, d'une maniere à le faire mettre en prison s'il n'y avoit pas été. On a encore de lui quelques livres de controverse contre les Protestans, qu'il haïssoit cependant moins que les Jésuites. On connoît sa réponse favorite : *Mentiris impudentissimè*.

MAGNIÈRE, (Laurent) sculpteur de Paris, mort en 1700, âgé de 62 ans, avoit été reçu en 1667 de l'académie royale de peinture. Ses talens l'ont placé au rang des plus célebres artistes du siecle de Louis XIV. Il a fait pour les jardins de Versailles plusieurs Thermes, représentant *Circé*, *Ulysse*, le *Printems*, &c.

MAGNIEZ, (Nicolas) studieux ecclésiastique, mort en 1749 dans un âge avancé, est auteur d'un Dictionnaire latin, connu sous le titre de *Novitius*, Paris, 1721, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage si utile aux maîtres, & qui jouit d'une estime méritée, n'a eu que cette édition; celle qui porte 1733, n'a de différence que le frontispice.

MAGNIN, (Antoine) poëte François, originaire de Bourg-en-Bresse, & subdélégué de l'intendant de Bourgogne, mourut en 1708, à 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on remarque plus de négligence que de goût. Il ne con-

nut point cet enthousiasme, qui est l'ame de la belle poésie.

MAGNOL, (Pierre) professeur en médecine, & directeur du jardin des plantes de Montpellier, sa patrie, mort en 1715, à 77 ans, a donné : I. *Botanicon Monspellienſe*, 1686, in-8°, fig. II. *Hortus Regius Monspellienſis*, 1697, in-8°, fig. III. *Prodromus hiſtoriæ generalis plantarum, in quo familiæ plantarum per tabulas diſponuntur*, Montpellier, 1689, in-8°.

MAGNOL, (Antoine) fils du précédent, né à Montpellier en 1676, succéda dans la chaire de son pere, & mourut en 1759, après avoir publié : I. *Novus character plantarum*, Montbeliard, 1725, ouvrage de son pere. II. *Diſſertatio de reſpiratione*. III. *De natura & cauſis fluiditatis ſanguinis*, & plusieurs autres dissertations.

MAGNON, (Jean) poëte François, né à Tournus dans le Mâconnois, exerça pendant quelque tems la profession d'avocat à Lyon. On a de lui plusieurs pieces de théâtre, dont la moins mauvaise est *Artaxercès*, tragédie. Il y a de la conduite, de beaux sentimens, & quelques caracteres passablement soutenus. Ce poëte quitta le genre dramatique, & conçut le dessein de produire en dix volumes, chacun de vingt mille vers, une *Encyclopédie*. Il n'eut pas le tems d'exécuter ce projet ridicule, ayant été assassiné une nuit par des voleurs à Paris en 1662. Une partie de son ouvrage parut en 1663, in-4°, sous le titre emphatique de *Science univerſelle*, & avec une préface encore plus emphatique. *Les Bibliotheques*, dit-il au lecteur, *ne te ſerviront plus que d'un ornement inutile.* Quelqu'un lui ayant demandé si son ouvrage seroit bientôt fait ? *Bientôt*, répondit-il ; *je n'ai plus que cent mille vers à faire.* On ne doit pas s'étonner de la merveilleuse facilité de Magnon. Ses vers sont peut-être ce que nous avons de plus lâche, de plus incorrect, de plus obscur & de plus rampant dans la poésie françoise.

MAGNUS, (Jean) archevêque d'Upsal en Suede, né à Lincoping en 1488, s'éleva avec force contre le Luthéranisme, & travailla en vain à empêcher le roi Gustave Wasa de l'introduire dans ses états. Ce monarque répondit à ses remontrances par des persécutions ; il le fit passer pour un rebelle, & tout récemment un peintre catholique de Flandre a eu la lâcheté de représenter ce grand prélat comme luttant contre l'autorité légitime ; c'est cependant ainsi que les Apôtres & les premiers prédicateurs de l'Evangile ont lutté contre les empereurs païens. Le zélé & courageux archevêque se rend à lui-même dans ses malheurs le témoignage consolant de ne souffrir que pour la défense de la foi de Jesus-Christ : *Ex primo regni ſenatore & feliciſſimo archiepiſcopo, propter tuendam fidem Chriſti, factus ſum humilis exul & peregrinus* (Hist. l. 22). Magnus, emportant les regrets des Catholiques, se retira à Rome, y reçut beaucoup de témoignages d'estime, & y mourut en 1544. On a de lui : I. Une Histoire de Suede en 24 livres, intitulée *Gothorum Sueonumque*

historia ex probatis antiquorum monumentis collecta, Rome, 1554, in-fol., Bâle, 1558, in-8°. Ouvrage publié avec des additions par Olaüs Magnus son frere. II. Celle des archevêques d'Upsal, sous le titre *Historia Metropolitanæ Ecclesiæ Upsalensis, in regnis Suetiæ & Gothiæ, a Joanne Magno Gotho, sedis apostolicæ legato, & ejusdem ecclesiæ archiepiscopo, collecta; operâ Olai Magni Gothi, ejus fratris, in lucem edita*: Rome, 1560, 1 vol. in-fol. On trouve dans ce livre de quoi rétablir la vérité des faits, & détruire les calomnies des Luthériens contre cet illustre archevêque, homme d'un zele ferme & d'une droiture inflexible. Sa résistance au progrès des nouvelles sectes fut d'autant plus forte & plus constante, qu'il connoissoit parfaitement les maux qui résultoient de toute innovation imaginée par des hommes oisifs & inquiets, au préjudice de l'ancienne religion, que 15 siecles avoient laissée dans la possession de passer pour la véritable.

MAGNUS, (Olaüs) frere du précédent, auquel il succéda l'an 1544 dans l'archevêché d'Upsal, parut avec éclat au concile de Trente en 1546, & souffrit beaucoup dans son pays pour la Religion Catholique. On a de lui : L'histoire des mœurs, des coutumes & des guerres des peuples du Septentrion, sous le titre : *Historia Gentium Septentrionalium*, Rome, 1555, in-fol. Cet ouvrage renferme des choses curieuses, mais quelques-unes semblent être le fruit de la crédulité. L'auteur y montre un grand attachement à la foi catholique. Il mourut à Rome vers 1560.

MAGNUS, *voyez* MAGNI.

MAGON BARCÉE, général Carthaginois, envoyé en Sicile, l'an 394 avant J. C., contre Denys le Tyran, fut défait dans le premier combat; mais ayant remis une puissante armée sur pied l'année suivante, il battit le tyran & lui accorda la paix. La guerre s'étant rallumée, les Carthaginois firent une nouvelle tentative sur la Sicile, Magon étoit à la tête. Il livra bataille aux ennemis & fut tué l'an 389 avant J. C. — MAGON BARCÉE, son fils, lui succéda dans le commandement, & fut encore moins heureux. Epouvanté par l'arrivée de Timoléon, général des Corinthiens, il quitta la Sicile avec précipitation. On lui fit son procès. Il prévint le supplice par une mort volontaire, l'an 343 avant J. C. Les Carthaginois firent attacher son cadavre à une croix, pour éterniser son infamie & sa lâcheté.

MAGON, frere d'Annibal, se signala avec lui à la bataille de Cannes, & porta la nouvelle de cette victoire à Carthage. Pour donner une idée sensible de cette action, il fit répandre au milieu du sénat trois boisseaux d'anneaux d'or, tirés des doigts des chevaliers Romains tués dans le combat, l'an 216 avant J. C. Magon fut envoyé ensuite contre Scipion en Espagne; mais il fut battu près de Carthagene, & poursuivi sur le bord de la mer. Il se retira dans les Isles Baléares, connues aujourd'hui sous les noms de *Majorque* & de *Minorque*. Les habitans de ces Isles passoient pour

les

les plus habiles frondeurs de l'univers: dès que les Carthaginois approcherent de la premiere, les Baléariens firent pleuvoir sur eux une si effroyable grêle de pierres, qu'ils furent obligés de regagner la mer. Ils aborderent plus heureusement à Minorque; & le Port-Mahon, *Portus Magonis*, retint le nom du général qui l'avoit conquis. Le héros Carthaginois passa ensuite en Italie, se rendit maître de Genes, fut battu & blessé dans un combat contre Quintilius-Varus, & mourut de ses blessures l'an 203 avant J. C.

MAGRI, (Dominique) né dans l'isle de Malte, prêtre de l'Oratoire & chanoine de Viterbe, mort en 1672, à 68 ans, avoit une érudition peu commune, embellie par les vertus sacerdotales. Il laissa deux ouvrages utiles: I. *Hierolexicon*, Rome, 1677, in-fol., composé avec son frere Charles; c'est un Dictionnaire qui peut beaucoup servir pour l'intelligence de l'Ecriture-Sainte. II. Un *Traité* en latin *des contradictions apparentes de l'Ecriture*, dont la meilleure édition est celle de 1685, in-12, à Paris, par l'abbé le Fêvre, qui l'augmenta considérablement, & qui pourtant n'a pas épuisé la matiere. III. La *Vie* de Latinus Latinius, qui est à la tête de la *Bibliotheca sacra & profana* de cet auteur, dont Charles Magri a donné l'édition, Rome, 1677, in-fol. IV. *Virtu del Café*, Rome, 1671, in-4°. V. *Viaggio al Monte Libano*, 1664, in-4°. On préfere celui de Jerôme Dandini, avec des notes de Richard Simon.

MAHADI, 3e. calife de la race des Abassides, fils & successeur d'Abon-Giafar Almanzor, se fit un nom par son courage & par sa sagesse. Après avoir remporté plusieurs victoires sur les Grecs, il conclut la paix avec l'impératrice Irene; à condition qu'elle lui paieroit tous les ans 70 mille écus d'or de tribut. Mahadi tenoit fréquemment son lit de justice, pour réparer les violences que les puissans exerçoient contre les foibles. Il recevoit sans s'offenser des leçons fortes & utiles, même de la part de ses sujets. Ayant demandé dans le temple de la Mecque à un homme de sa suite, « s'il ne vouloit point » avoir part aux largesses qu'il » répandoit alors dans la Mos- » quée? — Je mourrois de » honte, lui répondit cet hom- » me, de demander dans la » maison de Dieu à un autre » qu'à lui, & autre chose que » lui-même ». Ce prince mourut à la chasse, poursuivant une bête fauve qui s'étoit jetée dans une masure. Son cheval l'ayant engagé dans une porte qui étoit trop basse, il se cassa les reins & expira sur l'heure, l'an 785 de J. C., après un regne de dix ans & un mois.

MAHARBAL, capitaine Carthaginois, commanda la cavalerie à la bataille de Cannes, l'an 216 avant J. C. Aussi propre à donner un conseil qu'à faire un coup de main, il vouloit qu'après cette action mémorable, Annibal allât droit à Rome, lui promettant de le faire souper dans 5 jours au Capitole; mais comme ce général demandoit du tems pour se consulter sur cette proposition: « Je » vois bien, dit Maharbal, que » les dieux n'ont pas donné au

» même homme tous les talens » à la fois; vous savez vaincre, » Annibal, mais vous ne savez » pas profiter de la victoire ».

MAHAUD, *voy.* MATHILDE.

MAHI, *voyez* MAHY.

MAHIS, *voyez* DESMAHIS & GROSTESTE.

MAHOMET, naquit à la Mecque en 569 ou 570. Sa naissance fut accompagnée, suivant les dévots musulmans, de différens prodiges, qui se firent sentir jusque dans le palais de Chosroès. Eminah, sa mere, étoit veuve depuis dix mois, lorsqu'elle mit au monde cet enfant, futur auteur d'une superstition sanguinaire, étendue depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux Indes, & fondateur d'un empire devenu redoutable aux Chrétiens, destiné à punir leurs crimes & à être l'instrument des divines vengeances, dans une grande partie du globe. A l'âge de 20 ans, le jeune Mahomet s'engagea dans les caravanes qui négocioient de la Mecque à Damas. De retour à la Mecque, une femme riche, veuve d'un marchand, le prit pour conduire son négoce, & l'épousa 3 ans après. Mahomet étoit alors à la fleur de son âge; & quoique sa taille & sa figure n'eussent rien d'extraordinaire, il sut, par ses soupleſſes & ses complaisances, gagner le cœur de son épouse. Chadyse (c'est le nom de cette riche veuve) lui fit une donation de tous ses biens. Mahomet, parvenu à un état dont il n'auroit jamais osé se flatter, résolut de devenir le chef de sa nation: il jugea qu'il falloit pour cela mettre en usage l'ignorante crédulité & la superstition du peuple. A l'âge de 40 ans, cet imposteur commença à se donner pour prophete. Il feignit des révélations, il parla en inspiré; il persuada d'abord sa femme & 8 autres personnes. Ses disciples en firent d'autres, & en moins de trois ans il en eut près de 50, disposés à mourir pour sa doctrine. Il lui falloit des miracles, vrais ou faux. Le nouveau prophete trouva dans les attaques fréquentes d'épilepsie, à laquelle il étoit sujet, de quoi confirmer l'opinion de son commerce avec le Ciel. Il fit passer le tems de ses accès, pour celui que l'Être-Suprême destinoit à l'instruire; & ses convulsions, pour l'effet des vives impressions de la gloire du ministre que la Divinité lui envoyoit. A l'entendre, l'ange Gabriel l'avoit conduit, sur un âne, de la Mecque à Jérusalem, où, après lui avoir montré tous les Saints & tous les Patriarches depuis Adam, il l'avoit ramené la même nuit à la Mecque. Malgré l'impression que faisoient ses rêves, il se forma une conjuration contre le visionnaire. Le nouvel apôtre fut contraint de quitter le lieu de sa naissance pour se sauver à Medine. Cette retraite fut l'époque de sa gloire, & de la fondation de son empire & de sa religion. C'est ce que l'on nomma *Hégire* (c'est-à-dire, fuite *ou* persécution), dont le 1*er.* jour répond au 16 juillet de l'an 622 de J. C. Le prophete fugitif devint conquérant. Il défendit à ses disciples de disputer sur sa doctrine avec les étrangers, & leur ordonna de ne répondre aux objections des contradic-

teurs que par le glaive. Il disoit que *chaque prophete avoit son caractere*, que *celui de J. C. avoit été la douceur*, & que *le sien étoit la force*. Pour agir suivant ses principes, il leva des troupes qui appuyerent sa mission. Les Juifs Arabes, plus opiniâtres que les autres, furent un des principaux objets de sa fureur. Son courage & sa bonne fortune le rendirent maître de leur place forte. Après les avoir subjugués, il en fit mourir plusieurs, vendit les autres comme des esclaves, & distribua leurs biens à ses soldats. La victoire qu'il remporta en 627, fut suivie d'un traité qui lui procura un libre accès à la Mecque. Ce fut la ville qu'il choisit pour le lieu où ses sectateurs feroient dans la suite leur pélerinage. Ce pélerinage faisoit déjà une partie de l'ancien culte des Arabes païens, qui y alloient une fois tous les ans adorer leurs divinités, dans un temple aussi renommé parmi eux que celui de Delphes l'étoit chez les Grecs. Mahomet, fier de ses premiers succès, se fit déclarer roi, sans renoncer au caractere de chef de religion. Cet apôtre sanguinaire, ayant augmenté ses forces, oubliant la treve qu'il avoit faite 2 ans auparavant avec les habitans de la Mecque, met le siege devant cette ville; l'emporte de force; &, le fer & la flamme à la main, il donne aux vaincus le choix de sa religion, ou de la mort. On passe au fil de l'épée tous ceux qui résistent au prophete guerrier & barbare. Le vainqueur, maître de l'Arabie, & redoutable à tous ses voisins, se crut assez fort pour étendre ses conquêtes & sa religion chez les Grecs & chez les Perses. Il commença par attaquer la Syrie, soumise alors à l'empereur Heraclius; il lui prit quelques villes, & rendit tributaires les princes de Dauma & Deyla. Ce fut par ces exploits qu'il termina toutes les guerres où il avoit commandé en personne, & où il avoit montré l'intrépidité d'Alexandre. Ses généraux, aussi heureux que lui, accrurent encore ses conquêtes, & lui soumirent tout le pays à 400 lieues de Médine, tant au Levant qu'au Midi. C'est ainsi que Mahomet, de simple marchand de chameaux, devint un des plus puissans monarques de l'Asie. Il ne jouit pas long-tems du fruit de ses crimes. Il s'étoit toujours ressenti d'un poison qu'il avoit pris autrefois. Une Juive, voulant éprouver s'il étoit vraiment prophete, empoisonna une épaule de mouton qu'on devoit lui servir. Le fondateur du Mahométisme ne s'apperçut que la viande étoit empoisonnée qu'après en avoir mangé un morceau. Les impressions du poison le minerent peu-à-peu. Il fut attaqué d'une fievre violente, qui l'emporta dans la 62*e*. année de son âge, la 23*e*. depuis qu'il avoit usurpé la qualité de prophete, la onzieme de l'Hégire & la 632*e*. de J. C. Sa mort fut l'occasion d'une grave dispute entre ses disciples. Omar, qui de son persécuteur étoit devenu son apôtre, déclara, le sabre à la main, que *le prophete de Dieu ne pouvoit pas mourir*. Il soutint qu'il étoit disparu comme Moïse & Elie, & jura qu'il

mettroit en pieces quiconque oseroit soutenir le contraire. Il fallut qu'Abubeker lui prouvât par le fait, que leur maître étoit mort; & par plusieurs passages de l'Alcoran, qu'il devoit mourir. L'imposteur fut enterré dans la chambre d'une de ses femmes, & sous le lit où il étoit mort. C'est une erreur populaire, de croire qu'il est suspendu dans un coffre de fer, qu'une ou plusieurs pierres d'aimant tiennent élevé au haut de la grande mosquée de Médine. Son tombeau se voit encore aujourd'hui à l'un des angles de ce temple. C'est un cône de pierre placé dans une chapelle, dont l'entrée est défendue aux profanes par de gros barreaux de fer. Le livre qui contient les dogmes & les préceptes du Mahométisme, s'appelle *Coran* ou *Koran*. C'est une rapsodie de 6000 vers, sans ordre, sans liaison, sans art. Les contradictions, les absurdités, les anachronismes y sont répandus à pleines mains. Il recueilloit les fables les plus absurdes des Juifs & des hérétiques, & les mêloit à la narration des Livres-Saints sans discernement. On peut juger du chaos qui en a résulté. S'il se présente çà & là quelques passages raisonnables, des maximes d'une bonne morale & même des endroits sublimes & touchans, c'est que l'imposteur répete ou imite le langage des Chrétiens & des Juifs sur la Divinité, ses ouvrages & ses loix. « Si l'on nioit, dit un » savant moderne, que ce qu'il » a de bon sur la Divinité & » la morale, vient de nos Li- » vres-Saints, je me contenterois de renvoyer au *Coran* » même. On y verroit en combien d'endroits il copie Moïse » ou l'Evangile, mais aussi par » combien de folies & d'extravagances qui lui sont propres, il a défiguré ce qu'il » prenoit chez nous. Or, il » me semble que pour apprécier un homme, il faut s'appliquer très-spécialement à » distinguer ce qu'il a tiré de » son propre génie, de ce qu'il » prend ailleurs. Pour lui en » faire honneur, au moins » faudroit-il nous montrer le » degré de perfection qu'il » pourroit y avoir ajouté. Mais » très-certainement on n'es- » pérera pas nous montrer » quelque degré de perfection » ajouté par Zoroastre ou par » Mahomet à la doctrine de » Moïse, aux loix de l'Evan- » gile ». — Toute la théologie du législateur des Arabes se réduit à trois points principaux. Le 1*er.* est d'admettre l'existence & l'unité de Dieu, à l'exclusion de toute autre puissance, qui puisse partager ou modifier son pouvoir. Le 2*e.* est de croire que Dieu, créateur universel & tout-puissant, connoit toutes choses, punit le vice & récompense la vertu, non-seulement dans cette vie, mais encore après la mort. Le 3*e.* est de croire que Dieu, regardant d'un œil de miséricorde les hommes plongés dans les ténebres de l'idolâtrie (il n'y en avoit presque plus alors dans toutes les provinces que ses sectateurs ont subjuguées depuis) a suscité son prophete Mahomet pour leur apprendre les moyens de parvenir à la récompense des bons, & d'éviter les supplices des méchans. Cet imposteur adopta,

comme l'on voit, une grande partie des vérités fondamentales du Chriſtianiſme : l'unité de Dieu, la néceſſité de l'aimer, la réſurrection des morts, le jugement dernier, les récompenſes & les châtimens. Il prétendoit que la religion qu'il enſeignoit n'étoit pas nouvelle ; mais qu'elle étoit celle d'Abraham & d'Iſmaël, plus ancienne, diſoit-il, que celle des Juifs & des Chrétiens. Outre les prophetes de l'Ancien-Teſtament, il reconnoiſſoit Jeſus fils de Marie, né d'elle quoique vierge, Meſſie, Verbe & Eſprit de Dieu. Il donnoit même dans l'héréſie des impaſſibles, en aſſurant que J. C. n'avoit pas été crucifié. « La perfidie des » Juifs, dit-il, a été punie pour » avoir nié la virginité de » Marie, & avoir dit qu'ils » avoient mis à mort Jeſus le » Chriſt, fils de Marie, en» voyé de Dieu. Ils ne l'ont ni » tué, ni crucifié, ils n'ont eu » en leur pouvoir que ſon » image. Sa perſonne leur a » été enlevée & placée au» près de Dieu ». Quoiqu'il eût beaucoup puiſé dans la religion des Juifs & des Chrétiens, il haïſſoit cependant les uns & les autres : imitant en quelque ſorte les plagiaires qui affectent de mépriſer & de cenſurer les auteurs qu'ils ont volés. La circonciſion, les oblations, la priere cinq fois par jour, l'abſtinence du vin, des liqueurs, du ſang, de la chair de porc, le jeûne du mois Ramadan, & la ſanctification du vendredi, furent les pratiques extérieures de ſa religion. Il propoſa pour récompenſe à ceux qui la ſuivroient, la jouiſſance de toutes les voluptés charnelles. Un homme qui propoſoit pour paradis un ſerrail, ne pouvoit que ſe faire des proſélytes parmi des gens groſſiers & vicieux. Il n'y a point de religion ni de gouvernement qui ſoit moins favorable au ſexe que le Mahométiſme. L'auteur de ce culte anti-chrétien accorde aux hommes la permiſſion d'avoir pluſieurs femmes, de les battre quand elles ne voudront pas obéir, & de les répudier ſi elles viennent à déplaire ; mais il ne permet pas aux femmes de quitter des maris fâcheux, à moins qu'ils n'y conſentent. Il ordonne qu'une femme répudiée ne pourra ſe remarier que deux fois, & ſi elle eſt répudiée de ſon troiſieme mari, & que le premier ne la veuille point reprendre, elle doit renoncer au mariage pour toute ſa vie. Il veut que les femmes ſoient toujours voilées, & qu'on ne leur voie pas même le cou ni les pieds. En un mot toutes les loix, à l'égard de cette moitié du genre-humain, ſont dures & injuſtes. Les prétendus philoſophes qui ont entrepris de réhabiliter la mémoire de Mahomet, de juſtifier ſa religion, de réfuter les reproches qu'on lui a faits, ſeroient plutôt venus à bout de blanchir un negre. L'état d'ignorance, de ſtupidité, de ſervitude, de corruption dans lequel ſont plongés tous les peuples ſoumis à ſes loix, eſt une démonſtration contre laquelle les ſophiſmes & les ſubterfuges ne tiendront jamais, & qui couvrira toujours de confuſion les apologiſtes. Mahomet eſt le plus

ancien écrivain qui ait parlé clairement de l'Immaculée Conception de la Ste. Vierge ; c'eſt dans ſon Alcoran *Sura* 3. Voyez auſſi Maracci, *Prodrom. ad refutat. Alcor. pte.* 4, *p.* 86. Il avoit ſans doute pris cette opinion des Chrétiens Orientaux, qui s'étoient retirés de ſon tems en grand nombre dans l'Arabie, pour éviter les mauvais traitemens qu'on leur faiſoit éprouver dans leur patrie (*voy.* SIXTE IV.). La meilleure édition de l'*Alcoran* eſt celle de Maracci, *Alcorani textus univerſus*, en arabe & en latin, in-fol., 2 vol., Padoue, 1698, avec des notes. Il n'avance rien qu'il ne prouve par les textes formels de ce livre, & par les témoignages des auteurs Arabes : il avoit étudié cette langue pendant 40 ans. Il y en a une traduction angloiſe, in-4°., par M. Sale, avec une Introduction & des Notes critiques, dont pluſieurs n'ont pas paru juſtes à tout le monde. « Je ſuis fâché, (dit M. Porter, l'homme du monde le mieux inſtruit de la religion Muſulmane) « d'être obligé de » dire que ſouvent il montre » trop d'empreſſement à faire » l'apologie du *Koran*, & qu'il » cherche plutôt à pailler les » extravagances ſans nombre » qu'il y rencontre, qu'à les » expoſer dans leur véritable » point de vue. Il réſulte du » moins un avantage de cette » partialité : c'eſt qu'on peut » être aſſuré qu'il n'a pas ajouté » une ſeule abſurdité à celles » qui y ſont réellement, & qu'il » n'a point chargé le ridicule » qu'elles ont dans l'original. » Quelques faiſeurs d'eſprit hé- » térodoxes, pour ſe donner » un air de ſingularité, ſi ce » n'eſt aux dépens de l'hon- » nêteté, au moins aux dé- » pens du ſens commun, ne ſe » ſont point fait ſcrupule de ſe » déclarer les admirateurs du » Koran, d'en exalter les dogmes, & même d'oſer les » mettre en parallele avec ceux » qu'enſeignent nos livres ſa- » crés » (*Obſerv. ſur la religion, les loix, le gouvernement & les mœurs des Turcs*, Neufchâtel, 1770, t. 2, p. 22 & ſuiv.). Il faut voir tout ce que cet habile homme a dit ſur cette matiere ; il avoit long-tems demeuré à Conſtantinople en qualité d'ambaſſadeur du roi d'Angleterre, & rien n'avoit échappé à ſes obſervations. Du Ryer a donné une verſion françoiſe de l'*Alcoran*, Paris, 1647, in-4°. ; La Haye, 1683, in-12 (*voyez* du RYER & SAVARY). La traduction françoiſe de celle de M. Sale, a paru à Amſterdam, 1770, 2 vol. in-12 ; plus élégante que celle de du Ryer, elle eſt moins eſtimée de ceux qui cherchent le vrai : M. Sale s'eſt moins occupé à rendre fidellement le ſens de l'original, qu'à lui donner des tournures raiſonnables ; & quand il n'a pu atteindre ce but, il s'eſt permis des altérations & des omiſſions, que les regles d'une traduction ne comportent pas. La traduction italienne, attribuée à André Arrivabene, 1547, in-4°., eſt très-rare, mais peu eſtimée, ayant été faite ſur une mauvaiſe traduction latine. On fait encore Mahomet auteur d'un traité conclu à Médine avec les Chrétiens, intitulé : *Teſtamentum & Pactiones initæ inter Muhammedum & Chriſtianæ fidei*

cultores, imprimé à Paris, en latin & en arabe, en 1630; mais cet ouvrage paroît supposé. Hottinger, dans son *Histoire Orientale*, page 248, a renfermé dans 40 aphorismes ou sentences toute la morale de l'Alcoran. Albert Widmanstadius a expliqué la théologie de cet imposteur dans un *Dialogue* latin, curieux & peu commun, imprimé l'an 1540, in-4°. Le cardinal de Cusa a réfuté l'Alcoran sous le titre de *Cribrationes Alcorani*. Reland & quelques autres ont vainement entrepris de justifier la religion & le livre de ce brigand. Voyez la *Vie de Mahomet* par Prideaux & par Gagnier. On peut consulter encore l'*Alcorani textus universus* de Maracci, dont nous avons parlé; ainsi qu'un très-bon ouvrage imprimé à Tyrnau en 1717, *Mahometanus in lege Christi Alcorano suffragante instructus*; & la fin du Traité *De veritate Religionis Christianæ*, par Grotius, livre 6e. On lit une conférence curieuse de quelques missionnaires avec des Mahométans dans l'*Histor. Soc. Jesu*, *part.* 4.

MAHOMET I, empereur des Turcs, fils de Bajazet I, succéda à son frere Moïse, qu'il fit mourir en 1413, & parut moins sanguinaire quand il fut maître de l'empire. Il fit lever le siege de Bagdad au prince de Caramanie, qui fut fait prisonnier. Ce prince craignoit d'expirer par le dernier supplice. Mahomet le rassura, en lui disant: « Je suis ton vainqueur, » tu es vaincu & injuste; je » veux que tu vives. Ce seroit » ternir ma gloire que de punir » un infame comme toi. Ton » ame perfide t'a porté à violer » la foi que tu m'avois donnée: » la mienne m'inspire des sentimens plus magnanimes & » plus conformes à la majesté » de mon nom ». Mahomet rétablit la gloire de l'empire Ottoman, ébranlé par les ravages de Tamerlan & par les guerres civiles. Il remit le Pont & la Cappadoce sous son obéissance, subjugua la Servie, avec une partie de l'Esclavonie & de la Macédoine, & rendit les Valaques tributaires: mais il vécut en paix avec l'empereur Manuel, & lui rendit les places du Pont-Euxin, de la Propontide & de la Thessalie, que ses prédécesseurs lui avoient enlevées. Il établit le siege de son empire à Andrinople, & mourut d'un flux de sang en 1421, à 47 ans.

MAHOMET II, empereur des Turcs, surnommé *Bojuc*, c'est-à-dire, *le Grand*, naquit à Andrinople en 1430, & succéda à son pere Amurat II en 1451. Il pensa aussi-tôt à faire la guerre aux Grecs, & assiégea Constantinople. Dès les premiers jours du mois d'avril 1453, la campagne fut couverte de soldats qui presserent la ville par terre, tandis qu'une flotte de 300 galeres & de 206 petits vaisseaux la serroient par mer. Ces navires ne pouvoient entrer dans le port, fermé par les plus fortes chaînes de fer, & défendu avec avantage. Mahomet fait couvrir 2 lieues de chemin de planches de sapin enduites de suif & de graisse, disposées comme la creche d'un vaisseau. Il fait tirer, à force de machines & de bras, 80 galeres & 70 alleges du détroit

qu'il fait couler sur ces planches. Tout ce grand travail s'exécute en peu de jours. Les assiégés furent aussi surpris qu'affligés, de voir une flotte entiere descendre de la terre dans le port. Un pont de bateaux fut construit à leur vue, & servit à l'établissement d'une batterie de canons. Les Grecs ne laisserent pas de se défendre avec courage ; mais leur empereur ayant été tué dans une attaque, il n'y eut plus de résistance dans la ville, qui fut en un instant remplie de Turcs. Les soldats effrénés pillent, violent, massacrent ; 40,000 personnes furent égorgées, 60,000 faites esclaves, & le nombre des dispersés fut si prodigieux, que le sultan fut obligé de faire venir du monde des différentes provinces de son empire pour repeupler cette malheureuse ville. La Grece, cette patrie des Miltiade, des Leonidas, des Alexandre, des Sophocle & des Platon, devint le centre de la barbarie : contraste frappant avec le Christianisme, qui, par un effet diamétralement opposé, fait briller la lumiere des sciences & des arts dans les pays barbares qui reçoivent sa loi. Mahomet, possesseur de Constantinople, envoya son armée victorieuse contre Scanderberg, roi d'Albanie, qui la défit en plusieurs rencontres. Une autre armée sous ses ordres pénétra jusqu'au Danube, & vint mettre le siege devant Belgrade ; mais le célebre Huniade, secondé par le zélé Jean Capistran, dont les prédications animoient les Chrétiens, l'obligea de le lever. La mort de ce grand général lui donna une nouvelle confiance en ses armes. Il s'empara de Corinthe en 1458, rendit le Péloponnese tributaire, & marcha de conquêtes en conquêtes. En 1467, il acheva d'éteindre l'empire Grec par la prise de Sinople & de Trébizonde, & de la partie de la Cappadoce qui en dépendoit. Trébizonde étoit, depuis l'an 1204, le siege d'un empire fondé par les Comnenes. Le conquérant Turc vint ensuite sur la Mer-Noire se saisir de Caffa, autrefois Théodosie. Les Vénitiens eurent le courage de défier ses armes. Le sultan irrité fit le vœu impie d'exterminer tous les Chrétiens, & entendant parler de la cérémonie dans laquelle le doge de Venise épouse la Mer-Adriatique, il dit qu'*il l'enverroit bientôt au fond de cette mer consommer son mariage.* Pour exécuter son dessein, il attaqua d'abord en 1470 l'isle de Négrepont, s'empara de Chalcis sa capitale, la livra au pillage, & fit scier par le milieu du corps le gouverneur Arezzo contre sa promesse. Dix ans après il envoya une grande flotte pour s'emparer de l'isle de Rhodes. La vigoureuse résistance des chevaliers de S. Jean de Jérusalem, animés par Pierre d'Aubusson leur grand-maître, obligea les infideles à se retirer, après avoir perdu près de 10,000 hommes & une grande quantité de vaisseaux & de galeres. Les Turcs se vengerent de leur défaite sur la ville d'Otrante en Calabre, qu'ils prirent après 17 jours de siege. Le gouverneur & l'évêque furent mis à mort d'une maniere cruelle, & 12,000

habitans furent passés au fil de l'épée. Toute l'Italie tremblоit. Mahomet préparoit une nouvelle armée contre elle, tandis qu'il portoit d'un autre côté ses armes contre les sultans Mammelucs. L'Europe & l'Asie étoient en alarme ; elle cessa bientôt. Une colique délivra le monde de l'Attila Mahométan en 1481, à 52 ans, après en avoir régné 31, pendant lesquels il avoit renversé 2 empires, conquis 12 royaumes, pris plus de 200 villes sur les Chrétiens. Si une ambition vaste, un courage mesuré, des succès brillans font le grand prince; & si une cruauté inhumaine, une perfidie adroite, le mépris constant de toutes les loix font le méchant homme ; il faut avouer que Mahomet II a été l'un & l'autre. Il se moquoit de toutes les religions, & n'appelloit le fondateur de la sienne qu'un chef de bandits. La politique arrêta quelquefois l'impétuosité de son naturel & la barbarie de son caractere; mais il s'y livra presque toujours. Outre les cruautés dont on a parlé, il fit massacrer David Comnene & ses trois enfans après la prise de Trébizonde, malgré la foi donnée. Il en usa de même envers les princes de Bosnie & envers ceux de Metelin. Il fit périr toute la famille de Notaras, parce que ce seigneur avoit refusé d'accorder une de ses filles à sa brutale volupté. Quand même il n'auroit pas fait éventrer 14 de ses esclaves pour savoir lequel avoit mangé un melon qu'on lui avoit dérobé ; quand même il n'auroit pas coupé la tête à sa maîtresse Irene, pour faire cesser les murmures de ses soldats (faits que plusieurs historiens contemporains rapportent, & que Voltaire a niés sans raison), il reste assez de preuves pour pouvoir assurer que ce fameux dévastateur de l'Europe & de l'Asie étoit un monstre. Sa luxure brutale & insatiable égaloit sa cruauté, c'étoit le plus voluptueux & en même tems le plus sanguinaire des hommes : l'impiété qu'il professoit ouvertement, nourrissoit & encourageoit ces deux vices toujours étroitement unis. *Voyez* BARBEROUSSE, LAVAL, NÉRON, TUROCZI.

MAHOMET III, empereur des Turcs, monta sur le trône après son pere Amurat III, en 1595. Il commença son regne par faire étrangler 19 de ses freres, & noyer 10 femmes de son pere qu'on croyoit enceintes. Il vint en personne dans la Hongrie, à la tête de 200 mille hommes, assiégea Agria qui se rendit à composition ; mais la garnison fut massacrée en sortant de la ville. Dans toutes ces guerres, les Turcs n'ont presque jamais gardé la foi jurée aux Chrétiens qui se rendoient à eux ; & cette observation, qui est d'une vérité incontestable, suffit pour apprécier ce que certains auteurs nous disent de leur fidélité à observer leur parole. Au premier siege d'Agria en 1552, Achomat, général des Turcs, convaincu lui-même que les assiégés ne pouvoient se fier à sa parole, s'offrit de s'éloigner de trois milles pour en laisser sortir la garnison, & de lui donner des ôtages, que ceux-ci refuserent & l'oblige-

rent de lever le siege (*voyez* Isthuanfi, *De Reb. Pann.*, l. 17 & 18). Cependant pour affoiblir l'idée que les nations voisines concevoient de la perfidie turque, & empêcher que les villes assiégées ne se défendissent avec toutes les ressources du désespoir, Mahomet fit cette fois-ci trancher la tête à l'Aga des Janissaires qui avoit permis ce massacre. L'archiduc Maximilien, frere de l'empereur Rodolphe, marcha contre lui, prit son artillerie, lui tailla en pieces 12,000 hommes, & auroit remporté une victoire complette; mais Mahomet, averti par un apostat Italien que les vainqueurs s'amusoient au pillage, revint à la charge, & leur enleva la victoire le 26 octobre 1596. Les années suivantes furent moins heureuses pour lui. Ses armées furent chassées de la Haute-Hongrie, de la Moldavie, de la Valachie & de la Transylvanie. Mahomet demanda la paix aux princes chrétiens, qui la lui refuserent. Il se consola dans son serrail, & s'y plongea dans les débauches, sans que ni les guerres domestiques, ni les étrangeres pussent l'en tirer. Son indolence fit murmurer les Janissaires. Pour les appaiser, il livra ses plus chers amis à leur rage, & exila sa mere qu'on croyoit être la cause de tous les malheurs de l'état. Ce scélérat mourut de la peste en 1603, à 59 ans, après avoir fait étrangler l'aîné de ses fils, & noyer la sultane qui en étoit la mere.

MAHOMET IV, né en 1642, fut reconnu empereur des Turcs en 1649, après la mort tragique d'Ibrahim I, son pere, étranglé par les Janissaires. Les Turcs étoient en guerre avec les Vénitiens lorsqu'il monta sur le trône. Le commencement de son regne fut brillant. Le grand-visir Coprogli, battu d'abord à Raab par Montecuculli, mit toute sa gloire & celle de l'empire Ottoman à prendre l'isle de Candie. Les troubles du serrail, les irruptions des Turcs en Hongrie, firent languir cette entreprise pendant quelques années; mais jamais elle ne fut interrompue. Coprogli assiégea enfin en 1667, avec beaucoup de vivacité, Candie, fortement défendue par Morosini, capitaine-général des troupes de mer de Venise, & par Montbrun, officier François, commandant des troupes de terre. Les assiégés, secourus par Louis XIV, qui leur envoya 6 à 7000 hommes, sous le commandement des ducs de Beaufort & de Navailles, soutinrent pendant près de 2 années les efforts des assiégeans; mais enfin il fallut se rendre en 1669. Le duc de Beaufort périt dans une sortie (*voyez son article*). Coprogli entra par capitulation dans Candie, réduite en cendres. Le vainqueur acquit une gloire chérement achetée, car il perdit 100,000 de ses soldats. « Les Turcs dans ce » siege (dit l'auteur du *Siecle* » *de Louis XIV*) se montrerent » supérieurs aux Chrétiens, » même dans la connoissance » de l'art militaire. Les plus » gros canons qu'on ait vus en- » core en Europe, furent fon- » dus dans leur camp. Ils firent » pour la premiere fois des » lignes paralleles dans les tran-

» chées : usage que nous avons » pris d'eux, & qu'ils tenoient » d'un ingénieur Italien ». Après cette conquête, le torrent de la puissance Ottomane se porta vers le nord de l'Europe. Mahomet IV marcha en personne, l'an 1672, contre les Polonois, leur enleva l'Ukraine, la Podolie, la Volhinie, la ville de Kaminieck, & ne leur donna la paix qu'en leur imposant un tribut annuel de 20,000 écus. Sobieski ne voulut point ratifier un traité si honteux, & vengea sa nation l'année suivante par la défaite entiere de l'armée ennemie, aux environs de Choczim. Les Ottomans, battus à diverses reprises par ce grand homme, furent contraints de lui accorder une paix moins désavantageuse que la premiere, en 1676. Le comte Tekeli ayant soulevé la Hongrie contre l'empereur d'Allemagne quelques années après, le sultan favorisa sa révolte. Il leva une armée de plus de 140 mille hommes de troupes réglées, dont il donna le commandement au grand-visir Cara Mustapha : ce général vint mettre le siege devant Vienne en 1683, & il l'auroit emportée, s'il l'eût pressée plus vivement. Sobieski eut le tems d'accourir à son secours, joignit ses troupes aux Autrichiens, défit Mustapha, & l'obligea de tout abandonner en se sauvant avec les débris de son armée. Cette défaite coûta la vie au grand-visir, étranglé par l'ordre de son maître, & fut l'époque de la décadence des affaires des Turcs. Les Cosaques, joints aux Polonois, défirent peu de tems après une de leurs armées de 40,000 hommes. L'année 1684 commença par une ligue offensive & défensive contre les Ottomans, entre l'empereur, le roi de Pologne & les Vénitiens. Le prince Charles de Lorraine, général des armées impériales, les défit entiérement en 1687, dans la plaine de Mohacz, si fameuse par le malheur du jeune roi Louis, tandis que Morosini, général des Vénitiens, prenoit le Péloponnese, qui valoit mieux que Candie. Les Janissaires, qui attribuoient tant de malheurs à l'indolence du sultan, le déposerent le 8 octobre de la même année. Son frere Soliman III, élevé sur le trône à sa place, fit enfermer cet infortuné empereur dans la même prison d'où on venoit de le tirer pour lui donner le sceptre. Mahomet, accoutumé aux exercices violens de la chasse, étant réduit tout-à-coup à une inaction perpétuelle, tomba dans une langueur qui le conduisit au tombeau l'an 1693. Ce prince étoit d'un caractere fort inégal. Il fut moins abandonné à ses plaisirs que ses prédécesseurs. La chasse fut sa principale passion. Sa timidité naturelle lui faisoit craindre sans cesse de funestes événemens, sans que les appréhensions le rendissent cruel, comme le sont ordinairement les princes orageux.

MAHOMET V, *ou plutôt* MAAMOUD, fils de Mustapha II, empereur des Turcs, né en 1696, fut placé en 1730 sur le trône, vacant par la déposition d'Achmet III son oncle. Les Janissaires, qui lui avoient donné la couronne, exigeoient qu'il repr les pro-

vinces conquises par les Impériaux sous les regnes précédens. Mais la guerre que l'empire Ottoman avoit avec la Perse, empêcha Mahomet de porter ses vues du côté de l'Europe. Il avoit d'ailleurs le caractere très-pacifique, & il gouverna ses peuples avec douceur jusqu'à sa mort, arrivée en 1754. Thamas Kouli Kan lui enleva la Géorgie & l'Arménie.

MAHOMET GALADIN, *voyez ce dernier mot.*

MAHUDEL, (Nicolas) né à Langres en 1673; entra chez les Jésuites, en sortit; demeura onze mois à la Trappe, & en sortit encore; se fit médecin & se fixa à Paris, où il mena une vie laborieuse. Il fut pendant quelque tems de l'académie des inscriptions, & pendant quelque tems aussi détenu à la Bastile. Il mourut à Paris en 1747, dans de grands sentimens de piété. Il a composé: I. *Dissertation historique sur les Monnoies antiques d'Espagne*, Paris, in-4°, 725. II. *Lettres sur une Médaille de la Ville de Carthage*, in-8°., 1741.

MAIY, (Bernard) Jésuite, né à Nmur en 1684, prêcha avec réputation pendant 27 ans dans différentes villes des Pays-Bas. Il prêchoit à la cathédrale de Liege, lorsqu'une mort subite l'enleva le 8 avril 1744. Il a donné au public l'*Histoire du Peuple Hébreu jusqu'à la ruine de la Synagogue*, Liege, 1742, 3 vol. in-12. Le style en est trop ratoire,

MAIA, fille d'Atlas & de Pleïone fut aimée de Jupiter & en eut Mercure. Ce dieu lui donna à nourrir Arcas, qu'il avoit eu de la nymphe Calisto. Junon, déjà irritée contre Maïa, lui auroit fait ressentir les effets de sa colere, si Jupiter ne l'eût soustraite à sa vengeance, en la plaçant au ciel parmi les étoiles.

MAIDSTON, (Richard) Anglois, fut ainsi nommé du lieu de sa naissance. Il mourut le 1*er.* juin 1396, dans le couvent d'Arlesfort, de l'ordre des Carmes, où il avoit pris l'habit. C'étoit un homme versé dans la théologie, la philosophie & les mathématiques. Il a laissé plusieurs ouvrages. Les plus curieux & les plus rares, sont ses *Sermones breves intitulati: DORMI SECURÈ*; Lyon, 1491, in-4°. On a dit qu'effectivement ils n'étoient bons qu'à faire dormir; mais ce bon mot est au moins trop général; car il y a aussi des choses très-propres à réveiller.

MAIER, (Jean) Carme, natif de Ghela ou Geel, village du Brabant, étoit versé dans le grec & le latin; il mourut à Anvers en 1577, & laissa des *Commentaires* sur les *Epîtres de S. Paul*, sur le *Décalogue*, des *Discours latins & grecs*; mais on croit que ces ouvrages ont été la proie des flammes.

MAIER, (Michel) alchymiste, étoit de Rendsbourg dans le duché de Holstein. L'empereur Rodolphe II l'honora du titre de son médecin. Il se fixa en 1620 à Magdebourg, & y mourut en 1622, à 54 ans. Il livra sa raison, sa fortune & son tems à l'alchymie, cette folie ruineuse. Parmi les ouvrages qu'il a donnés au public sur cette matiere, les philosophes, qui le sont assez peu pour vouloir faire de l'or,

distinguent & recherchent son *Atalanta fugiens*, 1618, in-4°.; & sa *Septimana Philosophica*, 1620, in-4°; ouvrages où il a consigné ses délires. On a encore de lui : I. *Silentium post clamores, seu Tractatus revelationum fratrum Roseæ Crucis*, 1617, in-8°. II. *De fraternitate Roseæ Crucis*, 1618, in-8°. III. *Jocus severus*, 1617, in-4°. IV. *De Rosea Cruce*, 1618, in-4°. V. *Apologeticus revelationum fratrum Roseæ Crucis*, 1617, in-8°. Plusieurs écrivains ont cru que cette société des freres de la Rose-Croix, avoit été l'origine de celle des francs-maçons. Il paroît cependant que l'objet de celle-là tenoit à la physique, & si on en croit quelques auteurs, à la magie; & que la derniere a été d'abord proscrite par des motifs différens, tolérée ensuite par une suite du relâchement arrivé dans les mœurs de ce siecle, regardée enfin comme un des grands mobiles des révolutions dirigées contre la Religion & l'ordre public. On peut consulter *le Voile levé*, & la *Conjuration contre l'Eglise Catholique*, deux volumes qui ont paru en 1792. Voy. le *Journ. hist. & litt.*, 1 juin 1792, p. 188. VI. *Cantilenæ intellectuales*, Rome, 1622, in-16; Rostoch, 1623, in-8°. VII. *Musæum Chymicum*, 1708, in-4°. VIII. *Arcana arcanissima, id est, Hieroglyphica Ægyptio-Græca*, in-4°.

MAIER, (Christophe) savant controversiste Jésuite, natif d'Ausbourg, mort en 1626, âgé de 58 ans, dont on a quelques ouvrages écrits avec assez de chaleur.

MAIER, *voyez* MAYER.

MAIGNAN *ou* MAGNAN, (Emmanuel) *Magnanus*, religieux Minime, né à Toulouse en 1601, apprit les mathématiques sans maître, & les professa à Rome, où il y a toujours eu depuis, en cette science, un professeur Minime François. Kircher lui disputa la gloire de quelques-unes de ses découvertes en mathématiques & en physique (*voyez son article*). Revenu à Toulouse, le P. Maignan fut honoré d'une visite de Louis XIV, lorsque venant d'épouser l'infante d'Espagne, il passa par cette ville en 1660. Ce monarque frappé des talens de ce religieux, voulut l'attirer dans la capitale; mais le P. Maignan s'en défendit avec autant de douceur que de modestie. Il mourut à Toulouse en 1676, après avoir passé par les charges de son ordre. Sa patrie plaça son buste, avec une inscription honorable, dans la galerie des hommes illustres. Le P. Maignan enrichit le public des ouvrages suivans : I. *Perspectiva horaria*, 1648, in-fol., Rome. C'est un traité de catoptrique, dans lequel l'auteur donne de bonnes regles sur cette partie de la perspective. On y trouve aussi la méthode de polir les crystaux pour les lunettes d'approche. Celles que le P. Maignan fit, conformément à ses regles, étoient les plus longues qu'on eût encore vues. II. Un *Cours de Philosophie*, en latin, in-folio, Lyon, 1673, & Toulouse, 1763, 4 tom. in-4°. Il n'est plus d'aucun usage dans les écoles. L'auteur y attribue à la différente combinaison des atômes, tous les effets de la nature, que Des-

cartes fait naître de ses trois sortes de matieres. Si on jugeoit de son esprit par ce système, on n'en concevroit point une idée fort brillante. Il faut cependant observer qu'il s'éloignoit infiniment d'Epicure, en supposant, non-seulement pour l'existence, mais encore pour la combinaison des atômes, un Être souverainement puissant & sage. Il se défendit le mieux qu'il put contre ses critiques dans sa *Philosophia sacra*, qui fut suivie de plusieurs Appendices. III. *De usu licito pecuniæ*, 1673, in-12. Le P. Maignan s'écarte, dans ce traité sur l'usure, de l'opinion commune des théologiens, & son sentiment a depuis été adopté par une multitude de juristes & de commerçans. Cependant à bien prendre la chose, l'ancienne doctrine théologique subsiste toujours, & se retrouve dans les subtilités même qu'on imagine pour l'éluder, & qui prouvent précisément qu'on ne l'a pas bien comprise, & qu'on lui donne une rigueur & une étendue qu'elle n'a pas (Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 juill. 1790, p. 348, & autres cités, *ibid.*,). On remarque qu'en général il avoit du penchant pour les singularités. Il fit bien des efforts pour concilier les différentes opinions de l'école, entr'autres celles des Thomistes sur la grace, avec celles des sectateurs de Molina; mais ces efforts ne servirent qu'à montrer combien cette matiere est obscure & impénétrable (*Voy.* MERLIN Charles). Le P. Saguens, son éleve, a écrit sa *Vie*. Elle parut à Toulouse en 1697, in-4°, sous ce titre : *De vita, moribus & scriptis Emmanuelis Magnani.*

MAIGRET, *voy.* MEIGRET.

MAIGROT, (Charles) docteur de la maison de Sorbonne, vivoit dans le séminaire des Missions étrangeres, lorsqu'il fut envoyé à la Chine. A peine eut-il rempli quelque tems les fonctions de missionnaire, qu'il fut gratifié de l'évêché de Conon & du titre de vicaire apostolique. L'abbé Maigrot étoit un homme d'un zele ardent. Il désapprouva la conduite des Jésuites. Il condamna la mémoire de leur plus digne missionnaire, le P. Matthieu Ricci; il déclara les rits observés pour la sépulture, absolument superstitieux & idolâtres. Dans les Lettrés, il ne vit que des athées & des matérialistes. Le mandement publié en 1693, dans lequel il prononçoit ces anathêmes, déplut à la plupart des ouvriers évangéliques. L'empereur en fut fort irrité; M. de Tournon, patriarche d'Antioche, légat apostolique à la Chine, tâcha d'adoucir ce prince, & loua beaucoup dans l'audience publique qu'il eut de l'empereur en 1706, la science de M. de Conon dans la langue & les affaires chinoises. Le monarque le fit venir, l'interrogea, & fut fort surpris de ce que ses réponses ne répondoient pas à l'idée que lui en avoit donné M. de Tournon. De quatre caracteres gravés au-dessus du trône, dont on lui demanda l'explication, Maigrot n'en put lire que deux qui étoient des plus ordinaires, & n'en put expliquer aucun. L'empereur en témoigna sa surprise dans un décret qu'il lui adressa le second jour d'août de la même année;

peu après il l'exila, & se plaignit de ce que les missionnaires lui avoient caché plusieurs démarches de M. Maigrot, dont il n'avoit été instruit que par l'imprudence d'un ecclésiastique son ami, nommé *Guetti*, qui dans un interrogatoire n'eut pas la présence d'esprit de les voiler. Maigrot finit sa carriere à Rome, après avoir intrigué dans les affaires du jansénisme & cabalé contre la bulle *Unigenitus*. On a de lui des *Observations* latines sur le livre XIX de l'*Histoire des Jésuites* de Jouvenci. Cet ouvrage, plein d'animosités, a été traduit en françois sous ce titre : *Examen des Cultes Chinois*. Comme si un homme qui ignoroit la langue Chinoise au point que nous venons de le dire, pouvoit être juge du sens des paroles & des usages de ce peuple. « Ce qu'il y » a de plus singulier, dit l'abbé » Berault, c'est que M. Maigrot » ne put se défendre de les » avoir pratiqués lui-même » dans la province de sa juris» diction. Un mandarin étant » mort le 17 novembre 1699 » à Fotcheou, capitale du Fo» kien, sa famille lui rendit » pendant sept jours les hon» neurs accoutumés. Le corps » étoit exposé dans l'apparte» ment réservé pour cet usage; » on voyoit devant le cercueil » le cartouche ou petit tableau, » avec l'inscription ordinaire, » posé sur une table, qui étoit » ornée en forme d'autel, & » sur un retable, des chande» liers, des fleurs & des par» fums. Le vicaire apostolique, » en habit de deuil, alla par » civilité dans cette maison le » dernier jour de la cérémonie, » s'approcha de la table, offrit » devant le tableau des bougies » & des pastilles, qu'il mit » ensuite sur la table, puis fit » quatre prosternemens, & » frappa quatre fois la terre du » front. Le fait est constaté » par les reproches publics, & » demeurés sans réplique, que » lui firent ensuite les chrétiens » de Fotcheou, sur ce qu'il » n'étoit pas d'accord avec lui» même. De ces faits incon» testables, & qu'on n'a pas » contestés, parce qu'ils étoient » trop notoires, il s'ensuit au » moins que M. Maigrot ne » savoit pas trop à quoi s'en » tenir sur la question des cé» rémonies; & que ceux à qui » il en faisoit un crime, ou » n'étoient pas véritablement » coupables, ou qu'il l'étoit » lui-même beaucoup plus » qu'eux ».

MAILLA, (Joseph-Anne-Marie de Moyriac de) savant Jésuite, né au château de Maillac dans le Bugey, fut nommé missionnaire de la Chine, où il passa en 1703. Dès l'âge de 28 ans il étoit si versé dans les caracteres, les arts, les sciences, la mythologie & les anciens livres des Chinois, qu'il étonnoit les lettrés mêmes. L'empereur Kang-Hi, mort en 1722, l'aimoit & l'estimoit. Ce prince le chargea, avec d'autres missionnaires, de lever la *Carte de la Chine & de la Tartarie Chinoise*, qui fut gravée en France l'an 1732. Il leva encore des Cartes particulieres de quelques provinces de ce vaste empire. L'empereur en fut si satisfait, qu'il fixa l'auteur dans sa cour. Le P. de Mailla traduisit aussi les grandes *Annales de la*

Chine en françois, & fit passer son manuscrit en France l'an 1737. Cet ouvrage intitulé : *Histoire générale de la Chine*, a été publié à Paris par les soins de M. l'abbé Grosier, en 13 vol. in-4°., 1777 à 1785. Amas de contes, de fables & d'anacaronismes de tous les genres, si on en excepte les derniers tems qui en sont moins chargés. C'est le jugement qu'ont porté de ces fameuses *Annales* tous les savans non prévenus; & il est étonnant qu'après cela M. Grosier en ait entrepris l'édition. « Les histo- » riens Chinois (disent les auteurs Anglois de la nouvelle *Histoire universelle*, liv. 4, c. 11) » ont ridiculement appliqué à » l'état ancien de leur monar- » chie, les notions confuses » que la tradition leur avoit » transmises, touchant la créa- » tion du monde, la formation » de l'homme, le déluge & » l'institution des arts. De tout » cela ils ont composé un sys- » tême monstrueux d'histoire, » &c. ». M. Boyer, auteur très-versé dans l'histoire Chinoise, n'a pas meilleure opinion des anciens monumens de ce peuple. M. Fouquet, évêque titulaire d'Eleuthéropolis, a publié, en 1729, une table chronologique de l'empire Chinois, rédigée par un seigneur Tartare. Cette table fixe le commencement de la véritable chronologie des Chinois au regne de *Lye-Vang*, l'année 434 avant Jesus-Christ; & on pourroit, pour d'excellentes raisons, la fixer à un tems postérieur, comme a fait le célebre M. Goguet, dans son profond & lumineux ouvrage sur l'*Origine des Loix*, tom. 3, dissert. 3. » On peut assurer hardiment, » dit-il, que jusqu'à l'an 206 » avant J. C., leur histoire ne » mérite aucune croyance. » C'est un tissu perpétuel de » fables & de contradictions; » c'est un chaos monstrueux » dont on ne sauroit extraire » rien de suivi & de raison- » nable ». Le style de ces *Annales* ne vaut pas mieux que les choses. Aussi l'éditeur a-t-il tâché de le réformer, quoiqu'avec un foible succès; il a supprimé des harangues amphigouriques & insupportablement monotones, des hyperboles révoltantes, & une infinité d'endroits parfaitement ridicules.... Le P. de Mailla mourut à Pékin le 28 juin 1748, dans sa 79e. année, après un séjour de 45 ans à la Chine. L'empereur Kien-Lung fit les frais de ses funérailles. Ce Jésuite étoit un homme d'un caractere vif & doux; capable d'un travail opiniâtre & d'une activité que rien ne refroidissoit. Sa confiance apparente dans les rodomontades chinoises, doit être considérée comme une foiblesse indispensable chez cette nation vaine & violente. *Voyez* le COMTE, FOHI, du HALDE, CONFUCIUS, YAO.

MAILLARD, (Olivier) fameux prédicateur Cordelier, natif de Paris, docteur en théologie de la faculté de cette ville, fut chargé d'emplois honorables par le pape Innocent VIII, par Charles VIII, roi de France, par Ferdinand, roi d'Aragon, &c. Il mourut à Toulouse le 13 juin 1502. Il laissa des *Sermons*, remplis de plates bouffonneries & de traits ridicules. Ses *Sermons latins* furent

rent imprimées à Paris depuis 1511 jusqu'en 1530, en 7 parties qui forment 3 vol. in-8°. La piece la plus originale de ce prédicateur, est son Sermon prêché à Bruges le 5e. dimanche de Carême en 1500, imprimé sans date, in-4°., où sont marqués en marge, par des *hem ! hem !* les endroits où le prédicateur s'étoit arrêté pour tousser. On se tromperoit si on croyoit que la maniere de prêcher du P. Maillard, étoit celle généralement en usage de son tems. Nous avons des sermons de son siecle qui, sans être éloquens & méthodiques, sont du moins instructifs & décens. On a encore de lui : *La Confession générale*, Lyon, 1526, in-8°.

MAILLARD, *voyez* DES-FORGES-MAILLARD.

MAILLÉ DE BREZÉ, (Simon de) d'une des plus illustres & des plus anciennes maisons du royaume, d'abord religieux de Cîteaux & abbé de Loroux, devint évêque de Viviers, puis archevêque de Tours en 1554. Il accompagna le cardinal de Lorraine au concile de Trente, & tint un concile provincial à Tours, en 1583. Il traduisit de grec en latin quelques *Homélies de S. Basile*, & mourut en 1597, à 82 ans, avec une grande réputation de savoir & de sainteté. La maison de Maillé étoit très-florissante dès le 12e. siecle. Jacquelin de MAILLÉ, chevalier de l'ordre des Templiers, combattit avec tant de valeur contre les infideles, qu'ils crurent qu'il y avoit en lui quelque chose de divin. Ils le prirent pour le *S. George des Chrétiens*. Ayant été accablé sous la multitude de traits qu'on lança contre lui, on prétend que les barbares ramasserent avec une espece de superstition la poussiere arrosée de son sang, pour s'en frotter le corps.

MAILLÉ, (Urbain de) marquis de Brezé, maréchal de France, gouverneur d'Anjou, de la même famille que les précédens, se signala de bonne heure par son courage. Il commanda l'armée d'Allemagne en 1634, & gagna la bataille d'Avent (*voyez* le *Journ. hist. & litt.*, 1 octobre 1787, p. 187), & non pas d'*Avein*, comme l'écrivent la plupart des historiens, le 20 mai 1635. Il fut envoyé en ambassade en Suede & en Hollande, & élevé à divers honneurs par la faveur du cardinal de Richelieu, son beau-frere. Il mourut en février 1650, à 53 ans.

MAILLÉ DE BREZÉ, (Armand de) duc de Fronsac & de Caumont, marquis de Graville & de Brezé, commença à se distinguer en Flandre en 1638. L'année suivante il commanda les galeres du roi, puis l'armée navale, & défit la flotte d'Espagne à la vue de Cadix, en 1640. Il fut envoyé ambassadeur en Portugal en 1641, & remporta les années suivantes de grands avantages sur mer contre les Espagnols ; mais il échoua devant Tarragone. Ses services lui mériterent la charge de surintendant-général de la navigation & du commerce. Il fut tué sur mer d'un coup de canon, au siege d'Orbitello, en 1646, à 27 ans.

MAILLEBOIS, (Jean-Baptiste Desmarêts, marquis de) fils de Nicolas Desmarêts, contrôleur-général des finances sous

la fin du regne de Louis XIV, se signala d'abord dans la guerre de la succession d'Espagne. Les campagnes d'Italie en 1733 & 1734, où il donna diverses preuves de ses talens militaires, furent le principal fondement de sa réputation. Il fut ensuite envoyé en Corse, qui étoit toujours en guerre avec les Génois : il soumit cette isle, qui se révolta aussi-tôt après son départ; mais ce n'est qu'en suivant ses plans, que le roi de France la soumit de nouveau en 1769. Son expédition de Corse lui valut le bâton de maréchal. C'est en cette qualité qu'il commanda en Allemagne & en Italie, dans la guerre de 1741, où il cueillit de nouveaux lauriers. Il mourut le 7 février 1762, dans sa 80e. année. Le marquis de Pezay a donné ses *Campagnes d'Italie*, imprimées au Louvre, 1775, en 3 vol. in-4°, avec un vol. de Cartes, forme d'*Atlas*. — Son fils, Yves-Marie de MAILLEBOIS, passa du service de France à celui de Hollande, fut général d'infanterie & propriétaire d'un régiment, & mourut à Maëstricht, le 13 décembre 1791, à 73 ans.

MAILLET, (Benoît de) né en Lorraine en 1659 d'une famille noble, fut nommé, à l'âge de 33 ans, consul-général de France en Egypte : emploi qu'il exerça pendant 16 ans avec beaucoup d'intelligence. Il soutint l'autorité du roi contre les Janissaires, & étendit le commerce de la France dans cette partie de l'Afrique. Louis XIV récompensa ses services en lui conférant le consulat de Livourne, le premier & le plus considérable des consulats François. Enfin, ayant été nommé en 1715 pour faire la visite des Echelles du Levant & de Barbarie, il remplit cette commission avec tant de succès, qu'il obtint la permission de se retirer, & une pension considérable. Il se fixa à Marseille, où il mourut en 1738, à 79 ans. C'étoit un homme d'une imagination impétueuse & d'un jugement foible. Il aimoit beaucoup la louange, & la gloire de l'esprit le touchoit si vivement, que pour acquérir la réputation d'en avoir, il crut devoir s'abandonner aux plus étranges paradoxes. Il s'occupa sur-tout de l'origine de notre globe. Il laissa sur ce sujet des observations, qu'on a données au public sous le titre de *Telliamed*, in-8° : c'est le nom *de Maillet* renversé. L'abbé le Mascrier, éditeur de cet ouvrage, l'a mis en forme d'Entretiens. C'est un philosophe Indien, qui expose à un missionnaire François son sentiment sur la nature du globe & sur l'origine de l'homme. Croiroit-on qu'il le faisoit sortir des eaux, & qu'il donne pour lieu de la naissance de notre premier Pere, un séjour qu'aucun homme ne pourroit habiter? L'objet principal est de prouver que tous les terreins dont est composé notre globe, jusqu'aux plus hautes de nos montagnes, sont sortis du sein des eaux; qu'ils sont tous l'ouvrage de la mer, qui se retire sans cesse pour les laisser paroître successivement. *Telliamed* fait les honneurs de son livre à l'*Illustre* CYRANO *de* BERGERAC, *auteur des Voyages imaginaires dans le Soleil & dans*

la Lune. Dans l'Epître badine qu'il lui adresse, le philosophe Indien ne nous annonce ces Entretiens que comme un tissu de rêveries & de visions. On ne peut pas dire tout-à-fait qu'il ait manqué de parole; mais on pourroit lui reprocher de ne les avoir pas écrits dans le même goût que son Epître à Cyrano. Il traite de la maniere la plus grave le sujet le plus extravagant; il expose son sentiment ridicule, avec tout le sérieux d'un philosophe. De VI Entretiens dont l'ouvrage est composé, les quatre premiers offrent quelques observations curieuses. Dans les 2 autres on ne trouve que des conjectures, des rêveries, des fables quelquefois amusantes, mais toujours absurdes. M. de Buffon a adopté une partie du *Telliamed* dans son *Histoire naturelle;* mais il en a abandonné ou modifié plusieurs points de vue dans le système des *Epoques de la Nature*, attribuant au feu primitif & à celui des volcans, ce qu'il avoit regardé comme l'ouvrage des eaux. Personne n'a mieux apprécié les rêves de Maillet, que M. de Luc dans ses *Lettres physiques & morales*, t. 2, p. 312, 317, 376, 573. Il développe avec autant d'esprit que de vérité les prodiges d'extravagance, nés dans le cerveau de cet empirique spéculateur, dont la féconde imagination transformoit des schistes saillans en proues de vaisseau (*voyez* BOULANGER, LINNÉE). On a encore de Maillet une *Description de l'Egypte*, dressée, sur ses Mémoires par l'éditeur de *Telliamed*, 1743, in-4°, ou 2 vol. in-12. *Voyez* MASCRIER.

MAILLY, l'une des plus anciennes maisons du royaume de France, tire son nom de la terre de Mailly, près d'Amiens; elle est illustre par ses alliances & par les grands hommes qu'elle a produits. Un chevalier de cette famille donna en 1742 une *Histoire de Genes*, assez estimée, imprimée à Paris en 3 vol. in-12. Elle commence à la fondation de cette république, & finit en 1694.

MAILLY, (Louise-Julie de) fille du marquis de Nesle, née en 1710, épousa, en 1726, son cousin le comte de Mailly, mort en 1747. Cette dame tient une place dans l'histoire des foiblesses de Louis XV. Sa plus jeune sœur, Marie-Anne, veuve en 1740 du marquis de la Tournelle, la supplanta, & s'empara du cœur & de l'esprit du prince. Madame de Mailly se retira de la cour, & vécut chrétiennement jusqu'à sa mort en 1751. Pour madame de la Tournelle, le roi lui donna le duché de Châteauroux & la fit dame-du-palais de la reine. Ce prince l'avoit nommée surintendante de la maison de madame la dauphine, lorsqu'elle fut éloignée pendant la maladie de ce prince à Metz. Louis, toujours foible & inconstant, la rappella; mais une maladie violente prévint son retour, & l'emporta le 8 décembre 1744, à 27 ans.

MAIMBOURG, (Louis) célebre Jésuite, né à Nancy en 1610 de parens nobles, se fit un nom par ses prédications. Obligé de sortir de la compagnie de Jesus par ordre du pape Innocent XI, en 1682, pour avoir écrit contre la cour de Rome en faveur du clergé

de France, il fut gratifié d'une pension du roi, qui sollicita en vain ses supérieurs de ne pas l'exclure de la société. Les Jansénistes eurent en lui un ennemi ardent. Il se signala contre eux en chaire & dans le cabinet, & attaqua sur-tout le *Nouveau-Testament de Mons*. Il se choisit une retraite à l'abbaye S. Victor de Paris, où il mourut d'apoplexie en 1686, à 77 ans. Maimbourg étoit d'un caractere plein de hardiesse & de vivacité. On a de lui un grand nombre d'ouvrages historiques, qui forment 14 vol. in-4°, & 26 vol. in-12. Nous nommerons seulement: I. L'*Histoire des Croisades*, 2 vol. in-4°, ou 4 vol. in-12, écrite avec agrément, mais remplie de faits douteux, quoique l'auteur ait puisé ceux qui paroissent les moins croyables, dans des historiens célebres & souvent contemporains. II. L'*Histoire de la décadence de l'Empire de Charlemagne*, 2 vol. in-12. L'auteur y discute assez bien les querelles de l'Empire & du Sacerdoce. III. L'*Histoire de la Ligue*, in-4°, ou en 2 vol. in-12. On y trouve des choses assez curieuses, entr'autres la piece fondamentale de la ligue, qui est l'Acte de l'association de la noblesse Françoise. IV. *Histoire du pontificat de S. Grégoire le Grand, & de celui de S. Léon*, fortement attaquées, ainsi que l'ouvrage suivant, par le cardinal Sfondrati, dans sa *Gallia vindicata*, 2 vol. in-4° ou in-12. V. *Traité historique des prérogatives de l'Eglise de Rome*. Il y établit très-bien l'autorité de l'Eglise contre les Protestans; mais il n'a pas le même succès lorsqu'il sort delà, comme lorsqu'il prétend réfuter ce que Scheelstrate a écrit sur les actes du concile de Constance. VI. Plusieurs Ouvrages de controverse. VII. Les Histoires de l'*Arianisme*, des *Iconoclastes*, du *Luthéranisme*, du *Calvinisme*, du *Schisme des Grecs*, du *grand Schisme d'Occident*, &c. Il y a des inexactitudes, mais beaucoup de détails approfondis. » Les Protestans, dit un critique, dont il avoit peint la » secte au naturel, l'ont décrié » avec fureur; sur quoi bien » des orthodoxes l'ont jugé » d'abord, sans autre examen. » Sans l'approuver en tout, » on rend aujourd'hui beaucoup plus de justice à sa fidélité dans les citations. Ce qui » empêche peut-être le plus de » dissiper entiérement les fortes préventions qu'on avoit » conçues contre lui, c'est la » qualité de son style pompeux » jusqu'à l'emphase, avec une » surcharge de traits pittoresques, qui dans le genre » grave de l'Histoire, ôtent » à la vérité l'air de la vraisemblance ». VIII. Des *Sermons contre le Nouveau-Testament de Mons*, 2 vol. in-8°. On sent assez qu'Arnauld & Nicole ne l'ont pas laissé parler seul. Il eut quelques différends avec le P. Bouhours, qui avoit critiqué non sans raison plusieurs de ses expressions. Ceux qui ont dit qu'il avoit été mécontent de l'*Exposition de la Foi* de M. Bossuet, & que, dans son *Histoire du Luthéranisme*, il avoit fait le portrait de ce prélat & la critique de son ouvrage, sous le nom du cardinal *Contarini*, ont écrit

une calomnie grossiere, suffisamment réfutée par la simple lecture de cet endroit (*liv. 3, ann.* 1541). On a remarqué que ses *Sermons*, tous d'une froideur insupportable, ont été le fruit de sa jeunesse, & que ses histoires où respire tant de vivacité, ont été composées dans un âge mûr. Il est vraisemblable qu'il n'avoit pas d'abord connu ses véritables dispositions.

MAIMBOURG, (Théodore) cousin du précédent, se fit Calviniste, rentra ensuite dans l'Eglise Catholique, puis retourna de nouveau à la religion prétendue réformée, & mourut socinien à Londres vers 1693. On a de lui une *Réponse* à l'*Exposition de la Foi Catholique* de Bossuet, qui n'eut pas de succès, & qui ne fit que prouver que l'ouvrage de ce prélat est un chef-d'œuvre; & d'autres Opuscules au-dessous du médiocre.

MAIMONIDE *ou* BEN MAIMON, (Moïse) célebre Rabbin, né à Cordoue en 1139, & selon d'autres en 1135, étudia sous les plus habiles maîtres, & en particulier sous Averroès. Après avoir fait de grands progrès dans les langues & dans les sciences, il alla en Egypte, & devint premier médecin du sultan. Maimonide eut un grand crédit auprès de ce prince, & mourut comblé de gloire, d'honneur & de richesses, en 1209, & selon quelques-uns en 1205. On a de lui : I. Un excellent *Commentaire* en arabe sur la *Mischne*, qui a été traduit en hébreu & en latin, & imprimé avec la *Mischne*, Amsterdam, 1698, 16 vol. in-fol. II. Un *Abrégé du Talmud*, en 4 parties, sous le titre de *Iad Chazakha*, c'est-à-dire, *Main-Forte*, Venise, 1550, 4 vol. in-fol. Cet Abrégé est écrit très-élégamment en hébreu, & passe chez les Juifs pour un excellent ouvrage. III. Un traité intitulé : *More Nebochim* ou *Nevochim*; c'est-à-dire *le Guide de ceux qui chancellent*. Maimonide l'avoit composé en arabe; mais un Juif le traduisit en hébreu, du vivant même de l'auteur : il parut à Venise en 1551, in-fol. Buxtorf en a donné une bonne traduction latine, 1629, in-4°. Ce livre contient en abrégé la théologie des Juifs, appuyée sur des raisonnemens philosophiques, qui déplurent d'abord & firent grand bruit, mais qui furent dans la suite adoptés presque généralement. IV. Un ouvrage intitulé : *Sepher Hammisoth*, c'est-à-dire, *le Livre des Préceptes*, hébreu-latin, Amsterdam, 1640, in-4°. C'est une explication des 613 préceptes affirmatifs & négatifs de la Loi. V. Un traité *de Idololatriâ*, traduit par Vossius, Amsterdam, 1642, 2 vol. in-4°. VI. *De rebus Christi*, traduit par Genebrard, 1573, in-8°. VII. *Aphorismi secundùm doctrinam Galeni*, Bologne, 1489, in-4°. VIII. *Tractatus de regimine Sanitatis*, Lyon, 1535, in-fol. IX. *Liber de cibis vetitis*; ouvrage curieux, traduit en latin par Marc Woeldicke, & publié à Coppenhague en 1734, in-4°. On a encore de Maimonide plusieurs *Epîtres* & d'autres ouvrages, qui lui ont acquis une grande réputation. Les Juifs l'appellent l'*Aigle des Docteurs*, & le regardent com-

me le plus beau génie qui ait paru depuis Moïse le Législateur. Maimonide est souvent cité sous les noms de *Moses Ægyptius*, à cause de son séjour en Egypte ; de *Moses Cordubensis*, parce qu'il étoit de Cordoue. On l'appelle aussi *le Docteur*. Il est souvent désigné par le nom de *Rambam*, composé des lettres initiales *R. M. B. M.*, qui indiquent son nom entier, c'est-à-dire, *Rabbi, Moyse, Ben* (fils de) *Maimon*. Les Juifs ont coutume de désigner ainsi les noms de leurs fameux Rabbins par des lettres initiales.

MAINARD, *voyez* MAYNARD.

MAINE, (la Croix-du-) *voyez* CROIX & MAYNE.

MAINE, (Anne-Louise-Bénédictine de BOURBON, duchesse du) petite-fille du grand Condé, eut l'esprit & l'élévation de sentimens de son grand-pere. Elle naquit en 1676, & donna dès son enfance les espérances les plus heureuses. Elle fut mariée en 1692 à Louis-Auguste de BOURBON, duc du Maine, fils de Louis XIV & de madame de Montespan, né en 1670. Ce prince montra de bonne heure beaucoup d'esprit. Madame de Maintenon, chargée de veiller à son éducation, fit imprimer en 1677 le recueil de ses thêmes, sous ce titre : *Œuvres d'un jeune Enfant qui n'a pas encore sept ans*, que Louis XIV vit avec le plus grand plaisir. Tout ce qui concernoit cet enfant, l'intéressoit extrêmement ; aussi le combla-t-il de bienfaits. Il fut colonel-général des Suisses & Grisons, fit plusieurs campagnes, & fut pourvu de la charge de grand-maître de l'artillerie en 1688. Madame la duchesse du Maine, devenue son épouse, sut gagner son cœur, & le gouverner sans lui déplaire. Elle employa son esprit & son crédit à procurer au duc du Maine & à ses enfans un rang égal au sien. De degrés en degrés, ils parvinrent à tous les honneurs des princes du sang, & obtinrent en 1714 de Louis le Grand un édit qui les appelloit, eux & leur postérité, à la succession à la couronne. Cet édit fut en partie l'ouvrage de madame du Maine, qui eut la douleur de voir son édifice ébranlé du tems de la régence. Le duc fut seulement confirmé dans les honneurs de prince du sang. Louis XIV l'avoit aussi nommé surintendant de l'éducation de son successeur ; mais cette clause de son testament n'eut pas son exécution. Madame la duchesse du Maine fut arrêtée en 1718, & conduite au château de Dijon, & son époux à celui de Dourlens, & ils ne furent mis en liberté qu'en 1720. Le duc du Maine mourut en 1736, avec de grands sentimens de religion. La duchesse se livra alors entiérement à son goût pour les sciences & les arts. Elle les recueillit à Sceaux, dont elle avoit fait un séjour enchanté (*voy.* MALEZIEU) ; & les protégea jusqu'à sa mort, arrivée en 1753, dans la 76e. année de son âge. « Personne, » dit madame de Staal, n'a jamais parlé avec plus de justesse, de netteté & de rapidité, ni d'une maniere plus noble & plus naturelle. Son » esprit, frappé vivement des

» objets, les rendoit comme » la glace d'un miroir qui les » réfléchit, sans ajouter, sans » orner, sans rien changer ». Les enfans du duc du Maine furent: Louis-Auguste de BOURBON, prince de DOMBES, mort en 1775, à 55 ans; & Louis-Charles de BOURBON, comte d'Eu, mort en 1755, l'un & l'autre sans alliance.

MAINFERME, (Jean de la) religieux de Fontevrault, né à Orléans, mort en 1693, à 47 ans, a publié une défense de Robert d'Arbrissel, sous le titre de *Bouclier de l'Ordre de Fontevrault naissant*, en 3 vol. in-8°. Le principal objet de cet ouvrage est de le justifier du reproche d'avoir été trop familier avec ses religieuses: il le fait d'une maniere pleinement satisfaisante; mais ce qu'il dit de l'autorité que les religieuses de Fontevrault ont sur les religieux & les prêtres qui dépendent d'elles, n'a pas paru également solide. *Voyez* ARBRISSEL.

MAINFROI, *Manfredus*, tyran de Sicile, fils naturel de l'empereur Fréderic II, étouffa, dit-on, son propre pere. On ajoute qu'il fit empoisonner Conrad IV, fils légitime de cet empereur. Conrad étant mort en 1254, laissa un fils, nommé *Conradin*, dont le meurtrier ne craignit pas de se faire le tuteur. Ce fut à la faveur de ce titre qu'il se rendit maître du royaume de Sicile, qu'il gouverna despotiquement pendant près de 11 ans. Toujours inquiet & violent, il fit la guerre au pape Innocent IV, dévasta ses états & battit ses troupes. Il enleva à l'Eglise le comté de Fondi, & fut enfin excommunié par Urbain IV. Ce pontife François appella Charles d'Anjou, frere de S. Louis, en Italie, & lui donna l'investiture des royaumes de Naples & de Sicile. Le nouveau roi fit la guerre au tyran Mainfroi, usurpateur de ces deux royaumes. On prétend que celui-ci fit proposer un accommodement à Charles, qui lui répondit en ces termes: *Allez vers le sultan de Luceria* (il appelloit ainsi Mainfroi, qui tiroit du secours des Sarrasins de Luceria) *& lui dites que je ne veux ni paix ni treve avec lui, & que dans peu je l'enverrai en enfer, ou qu'il m'enverra en paradis.* Une bataille dans les plaines de Bénévent, en 1266, décida de tout: Mainfroi y périt, & la terre fut délivrée d'un monstre. Sa femme, ses enfans, ses trésors furent livrés au vainqueur. On trouva son cadavre tout couvert de sang & de boue; on l'enterra dans un fossé près du pont de Bénévent. On crut devoir le priver de la sépulture ecclésiastique, pour intimider les tyrans & réprimer le crime par cet exemple.

MAINGRE, *voyez* BOUCICAUT.

MAINTENON, (Françoise d'Aubigné, marquise de) petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, naquit en 1635 dans une prison de Niort, où étoient enfermés Constant d'Aubigné son pere (ardent calviniste, ami des Anglois, & suspect au cardinal de Richelieu), & sa mere Anne de Cardillac, fille du gouverneur du Château-Trompette à Bourdeaux. Françoise d'Aubigné étoit destinée à éprouver toutes les vicissitudes de la fortune. Menée à l'âge de 3 ans en Amé-

rique ; crue morte d'une maladie aiguë, & sur le point d'être jetée dans la mer lorsqu'elle donna quelque symptôme de vie ; laissée par la négligence d'un domestique sur le rivage, prête à y être dévorée par un serpent ; ramenée orphéline à l'âge de 12 ans ; élevée avec la plus grande dureté chez madame de Neuillant sa parente, elle fut trop heureuse d'épouser Scarron, qui logeoit auprès d'elle à Paris dans la rue d'Enfer. Ce poëte, ayant appris combien Mlle. d'Aubigné avoit à souffrir avec sa parente, lui proposa de payer sa dot, si elle vouloit se faire religieuse ; ou de l'épouser, si elle vouloit se marier. Mlle. d'Aubigné prit ce dernier parti, & un an après, n'étant âgée que de 16 ans, elle donna sa main au burlesque Scarron. Cet homme singulier étoit sans bien, & perclus de tous ses membres ; mais sa famille étoit ancienne dans la robe, & illustrée par de grandes alliances. Son oncle étoit évêque de Grenoble, & son pere conseiller au parlement de Paris. Mlle. d'Aubigné fut plutôt son amie & sa compagne, que son épouse. Elle se fit aimer & estimer par le talent de la conversation, par son esprit, par sa modestie & sa vertu. Scarron étant mort le 27 juin 1660, sa veuve retomba dans la misere. On lui proposa un mariage qui l'auroit mise à l'aise ; elle refusa. Ce fut vers ce tems qu'un maçon nommé Barbé lui annonça sa future grandeur. » Après bien des peines, lui » dit-il d'un ton prophétique, » un grand roi vous aimera ; » vous régnerez : mais quoi- » qu'au comble de la faveur, » vous n'aurez jamais un grand » bien ». Il ajouta des détails singuliers qui, malgré qu'elle n'y ajoutât pas foi, parurent lui causer un peu d'émotion. Ses amis s'en amuserent ; & le devin leur répondit, comme un homme assuré de sa prédiction : » Vous feriez bien mieux de » baiser sa robe, que de plai- » santer (*) ». Elle fit solliciter long-tems & vainement auprès de Louis XIV une pension dont son mari avoit joui. Ne pouvant l'obtenir, elle résolut de s'expatrier. Une princesse de Portugal, élevée à Paris, écrivit à l'ambassadeur, & le chargea de lui chercher une dame de condition & de mérite

(*) Ce fait, quoique merveilleux, est attesté de maniere à n'en pouvoir douter, & sert à prouver qu'il y a des vérités qui ne sont pas toujours vraisemblables, & qu'une trop grande défiance dans les histoires, induit quelquefois en erreur. L'oracle étant accompli, elle fit chercher Barbé, mais il étoit mort, & le bien qu'elle voulut lui faire, rejaillit sur ses enfans. Mademoiselle d'Aumale, aussi distinguée par ses rares qualités que par sa naissance, & qui jouissoit à juste titre de l'intimité de madame de Maintenon, rapporte qu'en lui lisant un jour la vie du chevalier Bayard, où on lui prédit qu'il monteroit au plus haut degré de considération, elle s'écria : *Voilà mon histoire ; & c'est Barbé qui l'avoit prononstiqué.* — On peut voir une prédiction semblable à l'article Apchon. Il seroit aisé d'en citer d'autres également constatées. Dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article Pressentimens, on convient qu'*il y a sur cet article des choses qu'on ne pourra jamais expliquer*. Voyez le *Jour. hist. & litt.* 15 juin 1789, p. 255.

pour élever ses enfans. On jeta les yeux sur madame Scarron, & elle accepta. Avant de partir, elle fut présentée à madame de Montespan, qui l'accueillit beaucoup, & lui dit qu'*il falloit rester en France;* elle lui demanda un placet, qu'elle se chargea de présenter au roi. Lorsqu'elle présenta ce placet: *Quoi*, s'écria le roi, *encore la veuve Scarron! N'entendrai-je jamais parler d'autre chose?* — *En vérité, Sire*, dit madame de Montespan, *il y a long-tems que vous ne devriez plus en entendre parler.* La pension fut accordée, & le voyage de Portugal rompu. Madame Scarron alla remercier madame de Montespan, qui fut si charmée des graces de sa conversation, qu'elle la présenta au roi. On rapporte que le roi lui dit: « Madame, je vous ai » fait attendre long-tems; mais » vous avez tant d'amis, que » j'ai voulu avoir seul ce mé» rite auprès de vous » (anecdote que M. Bury prétend être fausse, par des raisons qui paroissent peu décisives). Sa fortune devint bientôt meilleure. Madame de Montespan, voulant cacher la naissance des enfans qu'elle alloit avoir du roi, jeta les yeux sur madame Scarron, comme sur la personne la plus capable de garder le secret & de les bien élever. Celle-ci s'en chargea & en devint la gouvernante. Elle mena alors une vie gênante & retirée, avec sa pension de 2000 livres seulement, & le chagrin de savoir qu'elle ne plaisoit point au roi. Ce prince avoit un certain éloignement pour elle. Il la regardoit comme un bel-esprit; & quoiqu'il eût beaucoup d'esprit lui-même, il ne pouvoit souffrir ceux qui vouloient le faire briller. Louis XIV l'estimoit d'ailleurs; il se souvint d'elle, lorsqu'il fut question de chercher une personne de confiance pour mener aux eaux de Barege le duc du Maine, né avec un pied difforme. Madame Scarron conduisit cet enfant; & comme elle écrivoit au roi directement, ses lettres effacerent peu-à-peu les impressions désavantageuses que ce monarque avoit prises sur elle. Le petit duc du Maine contribua aussi beaucoup à le faire revenir de ses préventions. Le roi jouoit souvent avec lui, content de l'air de bon sens qu'il mettoit jusques dans ses jeux, & satisfait de la maniere dont il répondoit à ses questions: *Vous êtes bien raisonnable!* lui dit-il un jour. — *Il faut bien que je le sois*, répondit l'enfant, *j'ai une gouvernante qui est la raison même.* — *Allez*, reprit le roi, *allez lui dire que vous lui donnerez cent mille francs pour vos dragées.* Elle profita de ces bienfaits pour acheter en 1674 la terre de Maintenon, dont elle prit le nom. Ce monarque, qui ne pouvoit pas d'abord s'accoutumer à elle, passa de l'aversion à la confiance, & de la confiance à l'amour. Madame de Montespan, inégale, bizarre, impérieuse, servit beaucoup par son caractere à l'élévation de madame de Maintenon. Le roi lui donna la place de dame-d'atour de madame la dauphine, & pensa bientôt à l'élever plus haut. Ce prince étoit résolu de rompre tout attachement où la conscience & l'exemple qu'il devoit à ses sujets, pou-

voient être compromis. Il vouloit mêler aux fatigues du gouvernement, les douceurs innocentes d'une vie privée. L'esprit doux & conciliant de madame de Maintenon lui promettoit une compagne aussi agréable qu'une confidente sûre. Elle avoit trop de vertu pour prendre la qualité de maîtresse, & trop peu de naissance pour pouvoir aspirer à celle de reine. Ce titre lui manqua, elle eut tout le reste. Le P. de la Chaise, confesseur du roi, lui proposa de légitimer sa passion pour elle par les liens indissolubles d'un mariage secret, mais revêtu de toutes les formalités de l'Eglise. La bénédiction nuptiale fut donnée vers la fin de 1685, par Harlai, archevêque de Paris, en présence du confesseur & de deux autres témoins. Louis XIV étoit alors dans sa 48e. année, & la personne qu'il épousoit dans sa 50e. Ce mariage fut long-tems problématique à la cour, quoiqu'il y en eût mille indices. Madame de Maintenon entendoit la Messe dans une de ces tribunes qui semblent n'être que pour la famille royale; elle s'habilloit & se déshabilloit devant le roi, qui l'appelloit *Madame* tout court. Louis l'honora comme si elle avoit été sur le trône; il l'aima autant & plus qu'il n'avoit fait les autres personnes du sexe à qui il s'étoit attaché. Le bonheur de madame de Maintenon fut de peu de durée. C'est ce qu'elle dit depuis elle-même dans un épanchement de cœur: « J'étois née ambitieuse, je combattois ce penchant: quand » des desirs que je n'avois plus » furent remplis, je me crus » heureuse; mais cette ivresse » ne dura que trois semaines ». Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite. Renfermée dans son appartement, elle se bornoit à une société de deux ou trois dames retirées comme elle; encore les voyoit-elle rarement. Louis XIV venoit tous les jours chez elle après son dîné, avant & après le soupé. Il y travailloit avec ses ministres, pendant que madame de Maintenon s'occupoit à la lecture, ou à quelqu'ouvrage de main, ne s'empressant jamais de parler d'affaire d'état, paroissant souvent les ignorer, & rejetant bien loin ce qui avoit la moindre apparence d'intrigue & de cabale. Elle étoit plus occupée de complaire à celui qui gouvernoit, que de gouverner; & cette servitude continuelle dans un âge avancé la rendit plus malheureuse, que l'état d'indigence qu'elle avoit éprouvé dans sa jeunesse. La modération qu'elle s'étoit prescrite, l'empêcha de profiter de sa place, autant qu'elle auroit pu pour faire tomber des dignités & de grands emplois dans sa famille. Elle n'avoit elle-même que la terre de Maintenon, qu'elle avoit achetée des bienfaits du roi, & une pension de 48,000 livres. Le roi lui disoit souvent: *Mais, madame, vous n'avez rien à vous — Sire*, répondoit-elle, *il ne vous est pas permis de me rien donner.* Elle n'oublia pas pourtant ses amis, ni les pauvres. Le marquis de Dangeau Barillon, l'abbé Testu, Racine, Despréaux, Vardes, Bussi, Montchevreuil, mademoiselle Scuderi, madame Deshoulieres, n'eurent qu'à se féli-

citer de l'avoir connue. Madame de Maintenon ne regardoit sa faveur que comme un fardeau que la bienfaisance seule pouvoit rendre léger. *Ma place*, disoit-elle, *a bien des côtés fâcheux ; mais aussi elle me procure le plaisir de donner.* Dès qu'elle vit luire les premiers rayons de sa fortune, elle conçut le dessein de quelque établissement en faveur des filles de condition nées sans bien. Ce fut à sa priere que Louis XIV fonda, en 1686, dans l'abbaye de St.-Cyr, village situé à une lieue de Versailles, une communauté de 36 dames religieuses & de 24 sœurs converses, pour élever & instruire *gratis* 300 jeunes demoiselles, qui devoient faire preuve de 4 degrés de noblesse du côté paternel. Cette maison fut dotée de 40 mille écus de rente, & Louis XIV voulut qu'elle ne reçût de bienfaits que des rois & des reines de France. Les demoiselles devoient être âgées de 7 ans au moins, & de 12 au plus ; elles n'y pouvoient demeurer que jusqu'à l'âge de 20 ans & 3 mois, & en sortant on leur remettoit mille écus. Madame de Maintenon donna à cet établissement toute sa forme. Elle en fit les réglemens avec Godet Desmarêts, évêque de Chartres. Il seroit à souhaiter que ses constitutions, le chef-d'œuvre du bons sens & de la spiritualité, fussent publiées ; elles serviroient à réformer bien des communautés. La fondatrice sut tenir un milieu entre l'orgueil des chapitres & les petitesses des couvens. Elle unit une vie très-réguliere à une vie commode. L'éducation de St.-Cyr devint, sous ses yeux, un modele pour toutes les éducations publiques. Les exercices y étoient distribués avec intelligence, & les demoiselles instruites avec douceur. On ne forçoit point leurs talens, on aidoit leur naturel ; on leur inspiroit la vertu ; on leur apprenoit l'histoire ancienne & moderne, la géographie, la musique, le dessin ; on formoit leur style par de petites compositions ; on cultivoit leur mémoire ; on les corrigeoit des prononciations de province. Le goût de madame de Maintenon pour cet établissement devint d'autant plus vif, qu'il eut un succès inespéré. A la mort du roi, arrivée en 1715, elle se retira tout-à-fait à St.-Cyr, où elle donna l'exemple de toutes les vertus. Tantôt elle instruisoit les novices, tantôt elle partageoit avec les maîtresses des classes les soins pénibles de l'éducation. Souvent elle avoit des demoiselles dans sa chambre, & leur enseignoit les élémens de la Religion, à lire, à écrire, à travailler, avec la douceur & la patience qu'on a pour tout ce que l'on fait par religion & par les goûts qu'elle inspire. La veuve de Louis XIV assistoit régulièrement aux récréations, étoit de tous les jeux, & en inventoit elle-même. Cette femme illustre mourut en 1719, à 84 ans, pleurée à St.-Cyr, dont elle étoit la mere, & des pauvres dont elle étoit la plus généreuse bienfaitrice. Entre les portraits divers qu'on en a faits, nous rapporterons celui du Dauphin, duc de Bourgogne, esprit juste & solide, & dont le témoignage est ici particuliérement remarquable. « Une fem-

» me que la Providence éleve » au-dessus de son état, & qui » ne se méconnoît pas ; une » femme qui se voit au comble » de la faveur & n'a point d'ambition, qui n'a de richesses que » pour secourir les malheureux, de crédit que pour les » protéger ; une femme qui ne » donna jamais que des conseils » pleins de sagesse, & qui ne » craint rien tant que d'en donner ; qui seroit capable de » conduire les plus grandes affaires, & qui ne voit de » grande affaire pour elle-même que celle de son salut ». — Son frere, le comte d'Aubigné, lieutenant-général, gouverneur de Berry, homme dissipé & un peu vain, se retira sur la fin de ses jours dans une communauté, qu'il édifia par sa conversion. Sa sœur lui fit une pension de 10,000 livres, & se chargea de la régie de ses biens & du paiement de ses dettes. Il mourut en 1703 ; il n'avoit qu'une fille, Françoise d'Aubigné, mariée en 1698 au duc de Noailles. Le pere de madame de Maintenon avoit une sœur (Artemise d'Aubigné) qui épousa Benjamin de Valois, marquis de Villette. Madame de Maintenon maria sa petite-fille, Marthe-Marguerite, à Jean-Anne de Tubiere, marquis de Caylus : elle fut mere du comte de Caylus (*voyez* ce mot) ; l'on a imprimé ses *Souvenirs* en 1770, in-8°., qui contiennent quelques anecdotes. — Madame de Maintenon est auteur comme madame de Sévigné, parce qu'on a imprimé ses *Lettres* après sa mort. Elles ont paru en 1756, en 9 vol. in-12. Elles sont écrites avec beaucoup d'esprit comme celles de madame de Sévigné, mais avec un esprit différent. Le cœur & l'imagination dictoient celles-ci ; elles respirent le sentiment, la liberté, la gaieté. Celles de madame de Maintenon sont plus sérieuses, ou, si l'on veut, plus réfléchies : il semble qu'elle ait toujours prévu qu'elles seroient un jour publiques. Son style froid, précis & austere, est plutôt celui d'un auteur, mais d'un bon auteur, que celui d'une femme. Il y a moins de négligence, de répétitions, de minuties, que dans celles de madame de Sévigné. Mais une chose qu'il est nécessaire de savoir, c'est que l'éditeur des *Lettres* de madame de Maintenon (la Beaumelle) les a altérées en une infinité d'endroits, où il fait dire à l'illustre dame des choses qu'elle n'a jamais pensées, & celles qu'elle a pensées, d'une maniere dont elle ne les a jamais dites. L'éditeur publia en même tems 6 vol. de *Mémoires pour servir à l'Histoire de madame de Maintenon.* Ils sont écrits d'un style pétillant & singulier, mais avec trop peu de circonspection, & encore avec moins d'exactitude. S'il y a plusieurs faits vrais & intéressans, il y en a un aussi grand nombre de hasardés & de faux (*voyez* BEAUMELLE). Les *Lettres* & les *Mémoires* avec les *Souvenirs de Caylus*, ont été réimprimés en 16 vol. in-12, Maëstricht, 1778. On a encore un *Maintenoniana*, qui est un recueil d'anecdotes, de portraits, de pensées, de bons mots, &c., tirés des lettres de cette dame, 1 vol. in-8°. L'auteur de ce recueil a fait pis que la Beaumelle : non-seule-

ment il répete ſans diſcernement les additions & altérations faites à ces lettres, mais il y ajoint des notes auſſi inutiles que plates & mauvaiſes. Sa *Vie*, publiée par M. Caraccioli en 1786, à Paris, 2 vol. in-12, eſt pleine de détails intéreſſans, & en général ſagement écrite, mais pas d'une maniere aſſez ferme & conſéquente (voyez le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 octobre 1786, p. 241). Depuis que le philoſophiſme s'eſt élevé contre tout ce qui tient aux intérêts & à la gloire de la Religion, cette femme illuſtre eſt traitée d'une maniere indigne dans une multitude de brochures. Ce n'eſt qu'en repréſentant (quoique très-fauſſement) madame de Maintenon, comme oppoſée à la révocation de l'Edit de Nantes, que l'auteur de ſa *Vie* eſpere la ſauver de la haine philoſophique. Encore convient-il lui-même que la calomnie ne l'a point épargnée. Mais la choſe n'en reſtera pas-là. A meſure que la révolution qui efface la Religion & la piété, ſe conſommera, ſa mémoire deviendra plus odieuſe, & participera d'une maniere plus marquée à l'opprobre des héros chrétiens. Et indépendamment de cette conſidération, quel tort n'a déjà pas fait à ſa mémoire l'infidele éditeur de ſes *Lettres* & des *Mémoires pour ſervir à ſon Hiſtoire*, cet être amphibie que les uns diſent proteſtant, les autres catholique, mais qu'aucune des deux communions ne doit être fort tentée de revendiquer?... Adorons l'éternelle Providence qui abandonne la mémoire de ſes ſerviteurs au parti de ſes ennemis, qui permet qu'elle ſoit barbouillée par les ſots & les méchans, pour nous détromper profondément de ce fantôme d'immortalité, que les inſenſés ſe promettent dans la penſée & l'admiration des hommes. Voilà ce qui faiſoit dire à un philoſophe qui avoit cependant quelque droit au bruit humain: » Puiſſé-je mourir ſans être » pleuré! puiſſé-je me dérober » au monde, & n'y pas laiſſer » ſeulement une pierre qui ap- » prenne où repoſent mes cen- » dres »!

MAINUS, (Jaſon) né à Pézaro en 1435 d'une famille obſcure, fut l'artiſan de ſa fortune. Auſſi prit-il pour deviſe: *Virtuti fortuna comes non deficit.* Il enſeigna le droit avec tant de réputation, qu'il eut juſqu'à 3000 diſciples, & que Louis XII, roi de France, étant en Italie, honora ſon école par ſa préſence. Ce prince lui ayant demandé *pourquoi il ne s'étoit pas marié?* il répondit que *c'étoit pour obtenir la pourpre à ſa recommandation;* mais Louis XII ne jugea pas à propos de la demander. Ce juriſconſulte mourut à Padoue en 1519, à 84 ans. Sa jeuneſſe avoit été orageuſe & libertine; mais l'âge le corrigea de tous ſes vices. On a de lui des *Commentaires ſur les Pandectes & ſur le Code de Juſtinien*, in-fol. & d'autres ouvrages qui pour la plupart ne ſont que des compilations.

MAJO, *voyez* MAIUS.

MAJOLI, (Simon) né à Aouſt en Piémont, devint évêque de Volturara dans le royaume de Naples, & mourut vers l'an 1598. C'étoit un grand compilateur. Il s'eſt fait connoître ſur-tout par ſon ouvrage

intitulé : *Dies Caniculares*, imprimé plusieurs fois in-4° & in-fol., traduit en françois par Rosset. Paris, 1610 & 1643, in-4°.

MAJOR, (George) disciple de Luther, naquit à Nuremberg en 1502. Il fut élevé à la cour de Fréderic III, duc de Saxe; enseigna à Magdebourg, puis à Wittemberg; fut ministre à Islebe, & mourut en 1574, à 72 ans. Tandis que le maître rejetoit la nécessité des bonnes œuvres, le disciple soutenoit qu'elles étoient si essentiellement nécessaires pour le salut, que les petits enfans ne sauroient être justifiés sans elles. On a de lui divers ouvrages en 3 vol. in-fol. Ses partisans furent nommés *Majorites*.

MAJOR *ou* LE MAIRE, (Jean) d'Adington en Ecosse, vint jeune à Paris, & fit ses études au college de Montaigu, où il enseigna ensuite la philosophie & la théologie avec réputation. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1506, & mourut en Ecosse l'an 1548, à 62 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. Une *Histoire de la Grande-Bretagne*, en 6 livres, qui finit au mariage de Henri VIII avec Catherine d'Aragon. Cet ouvrage, superficiel & peu exact, fut publié en 1521. II. Des *Commentaires* sur les *Evangiles*, sur le *Maître des Sentences*, &c., in-fol. 1529, où l'on a cru voir des principes peu différens de ceux de Richer. On lui attribue faussement un livre intitulé : *Le grand Miroir des exemples*, imprimé à Douay, 1603, in-4°; mais dont la premiere édition est de 1481, & qui ne peut par conséquent être de lui.

MAJOR, (Jean-Daniel) médecin, né à Breslaw en 1634, exerça long-tems ses talens à Hambourg. Il fut fait en 1665 professeur en médecine dans l'université de Kiel qui venoit d'être fondée, & directeur du jardin des plantes. Il mourut en 1693 à Stockholm, où il avoit été appellé par Charles XI. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *Lithologia curiosa sive de animalibus & plantis in lapidem conversis*, 1662, in-4°. II. *De cancris & serpentibus petrefactis*, 1664, in-4°. III. *Historia anatomiæ*, 1666, in-fol.

MAJORAGIO, (Marc-Antoine) ainsi nommé d'un village dans le territoire de Milan, se rendit habile dans les belles-lettres, & enseigna à Milan avec une réputation extraordinaire. Il introduisit dans les écoles l'usage des déclamations pratiqué parmi les anciens, & qui excita le génie de quelques jeunes gens. Ses succès lui firent des jaloux. Ses ennemis lui intenterent un procès, sur ce qu'il avoit changé son nom d'*Antonius Maria* en celui de *Marcus Antonius Majorianus*. Il se tira d'affaire en disant qu'il n'y avoit aucun exemple dans les auteurs de la pure latinité, qu'un homme ait été appellé *Antonius Maria*. Cette raison pédantesque ferma cependant la bouche à l'envie. Majoragio jouit tranquillement de son nom & de sa gloire jusqu'à sa mort, arrivée en 1555, à 41 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur la *Rhétorique* d'Aristote, in-fol.; sur l'*Orateur* de Cicéron & sur *Virgile*, in-fol. II. Plusieurs traités, entr'autres: *De Senatu Romano*, in-4°.

De risu oratorio & urbano. *De nominibus propriis veterum Romanorum*. III. Un recueil de *Harangues latines*, &c., Leipsig, 1628, in-8°. Tous ces ouvrages respirent l'érudition.

MAJORIEN, (*Julius-Valerius Majorianus*) empereur d'Occident, étoit fort jeune lorsqu'il fut élevé à l'empire en 457, du consentement de Léon, empereur d'Orient. Tout ce qu'on sait de sa famille, c'est que son pere avoit toujours été attaché au célebre Aëtius, général sous Valentinien III, & que son aïeul maternel avoit été général des troupes de la Pannonie sous le grand Théodose. Les vertus civiles & militaires de Majorien lui mériterent le trône impérial. Dès qu'il y fut monté, il réduisit les Visigoths, & forma le projet de perdre les Vandales. Pour mieux connoître les forces de ses ennemis, il se déguise, passe en Afrique, & va trouver Genseric leur roi, en qualité d'ambassadeur, sous prétexte de lui faire des propositions de paix. Il remarque dans le monarque Vandale plus de fierté que de valeur; dans ses troupes, ni discipline, ni courage; & dans ses sujets, un penchant extrême à la révolte. De retour en Italie, il hâta les préparatifs de la guerre & passa en Afrique. Genseric n'avoit plus d'espoir & sa perte étoit assurée, s'il n'eût trouvé des traîtres parmi les Romains, qui lui livrerent la plus grande partie de leurs vaisseaux. Majorien repassa en Italie pour réparer sa perte. Le Vandale, craignant les armes de ce héros, lui fit demander la paix & l'obtint. Ricimer, généralissime des troupes de Majorien, jaloux de la gloire que ce prince s'étoit acquise, fit soulever l'armée, & massacra l'empereur en 461, après un regne de 3 ans & quelques mois. Majorien étoit un prince courageux, entreprenant, actif, vigilant, l'amour de ses peuples & la terreur de ses ennemis. Aussi aimable dans le particulier que grand en public, il étoit doux, gai, complaisant. Les belles-lettres étoient sa principale occupation.

MAJORIN, premier évêque des Donatistes en Afrique, vers l'an 306, avoit été domestique de Lucile, dame fameuse dans cette secte, & fut ordonné pour l'opposer à Cécilien. Quoique Majorin ait été le *ier.* évêque de ce peuple de rebelles, il ne lui donna pas son nom; Donat, son successeur, eut ce malheureux avantage.

MAIRAN, (Jean-Jacques d'Ortous de) d'une famille noble de Beziers, naquit dans cette ville en 1678, & mourut d'une fluxion de poitrine à Paris le 20 février 1771. Il fut un des membres les plus illustres de l'académie des sciences & de l'académie françoise. Attaché de bonne heure à cette premiere compagnie, il succéda en 1741 à Fontenelle dans la place de secrétaire perpétuel. Il la remplit avec un succès distingué jusqu'en 1744, & montra le talent d'exprimer avec clarté les matieres les plus abstraites. Ses principaux ouvrages sont: I. *Dissertation sur la Glace*, dont la derniere édition est de 1749, in-12. Ce morceau de physique, où il y a quelques idées systématiques, a été traduit en allemand

& en italien. II. *Dissertation sur la cause de la lumiere des Phosphores*, 1717, in-12. III. *Traité historique & physique de l'Aurore Boréale*, imprimé, in-12, en 1733; & fort augmenté, 1754, in-4°. L'auteur y développe un système plus savant que vraisemblable, & cherche dans l'atmosphere solaire ce qu'il faut certainement chercher dans la nôtre (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 1 avril 1777, p. 497. — 1 nov. 1781, p. 406). IV. *Lettres au Pere Parennin, contenant diverses questions sur la Chine*, in-12 : ouvrage curieux, & où l'auteur cherchant à s'instruire, instruit lui-même. V. Un grand nombre de *Mémoires*, parmi ceux de l'académie des sciences (depuis 1719), dont il donna quelques volumes. VI. Plusieurs *Dissertations* sur des matieres particulieres, qui ne forment que de petites brochures. Il seroit à desirer qu'on les réunit. VII. *Eloges des Académiciens de l'Académie des Sciences, morts en 1741, 1742, 1743*, in-12, 1747. Il n'a pas cherché à imiter Fontenelle, mais à mieux faire que lui, & au jugement de bien des gens il y a réussi. Il étoit très-sensible aux critiques & aux éloges; & s'associoit volontiers aux hommes & aux femmes qui distribuoient la célébrité; delà ses liaisons avec la Géofrin, qu'il fit sa légataire. A une physionomie spirituelle & agréable unissant beaucoup de douceur, il eut l'art de s'insinuer dans les esprits & de se frayer un chemin à la fortune. Le duc d'Orléans, régent, l'honora d'une protection particuliere, & lui légua sa montre par son testament. M. le prince de Conti le combla de bienfaits. Le chancelier d'Agueſseau, remarquant en lui des vues nouvelles & des idées aussi fines qu'ingénieuses, le nomma président du *Journal des Savans* : place qu'il remplit à la satisfaction du public & des gens-de-lettres.

MAIRAULT, (Adrien-Maurice) fils d'un receveur des décimes du clergé, mourut à Paris en 1746, à 38 ans. Il étoit veuf de la fille du marquis de Villiers. Cet écrivain avoit l'esprit cultivé, un goût sain & beaucoup de littérature. Il fut très-lié avec l'abbé des Fontaines, & il travailla avec ce critique aux *Jugemens sur les Ecrits modernes*. Nous connoissons de lui : I. Une *Traduction* des *Eglogues* de Néméſien & Calpurnius, en françois, in-12, recommandable par sa fidélité & son élégance. II. L'*Histoire de la derniere révolution de Maroc*. III. Diverses *Pieces fugitives*.

MAIRE, (Guillaume le) né dans le bourg de Baracé en Anjou, eut part aux affaires les plus importantes de son tems, fut nommé évêque d'Angers en 1290, assista au concile général de Vienne en 1311, & mourut en 1317. On a de lui : I. Un *Mémoire* sur ce qu'il convenoit de régler au concile de Vienne. On le trouve dans *Raynaldus*, sans nom d'auteur. II. Un *Journal* important des principaux événemens arrivés sous son épiscopat. Le P. d'Achéri l'a inséré dans le tome 10e. de son *Spicilege*. III. Des *Statuts Synodaux*, qui se trouvent dans le Recueil des Statuts du diocese d'Angers. Gouvello

a écrit sa *Vie*, in-12, à Angers 1730.

MAIRE, *voyez* MAJOR (Jean).

MAIRE, (Jacques le) fameux pilote Hollandois, partit du Texel le 14 juin 1615 avec deux vaisseaux qu'il commandoit, & découvrit en 1616 le détroit qui porte son nom, vers la pointe la plus méridionale de l'Amérique. Il mourut à Batavia en prison, pour avoir donné atteinte aux privileges de la compagnie Hollandoise. On a une *Relation* de son Voyage dans un *Recueil de Voyages à l'Amérique*, Amsterdam, 1622, in-fol., en latin.

MAIRE, (Jean le) poëte François, né à Bavai dans le Hainaut, en 1473, mourut, suivant les uns, en 1524, & suivant d'autres, vers l'an 1548. Il est auteur d'un Poëme allégorique, sous ce titre : *Les trois Contes de* CUPIDON *&* ATROPOS, *dont le premier fut inventé par Séraphin, poëte Italien ; le* 2e. *&* 3e. *de maître Jean le* MAIRE ; Paris, 1525, in-8°. On a encore de lui plusieurs autres Poésies ; dans lesquelles on remarque une imagination enjouée, de l'esprit & de la facilité ; mais peu de justesse, point de goût, ni de délicatesse, ni même de décence. Une de ses productions les plus rares, est le *Triomphe de très-haute & très-puissante Dame.... Royne du Puits d'Amour ;* Lyon, 1539, in-8° : piece licencieuse, & qui déshonore les lettres. Ses *Illustrations des Gaules & singularités de Troyes*, Paris, 1512, in-fol., tiennent plus du roman que de l'histoire. L'*Odyssée* d'Homere, l'*Enéide* de Virgile, & les *Métamorphoses* d'Ovide sont presque les seuls garans des faits qu'il avance. Il composa, à la louange de Marguerite d'Autriche, un livre intitulé : *La Couronne Margueritique*, imprimé à Lyon en 1549, où il rapporte des choses assez particulieres de l'esprit & des réponses de cette princesse. On a encore de lui : *Traité des Schismes & des Conciles*, &c., Paris, 1547. Ce Traité qui n'est qu'une invective sanglante contre Jules II, a été reçu avec avidité par les protestans qui l'ont traduit en latin, & en ont donné plusieurs éditions. Pierre de St.-Julien, *De l'antiq. & origine des Bourgongnons*, liv. 2, p. 389, parle en ces termes de notre auteur : « Le témoignage » (de Jean le Maire) ne doit » estre receu, quand il est ques- » tion de parler des papes, n'y » de tout l'estat ecclésiastique » de l'Eglise Romaine. Joinct » que tous ceux qui l'ont pri- » vément congneu, savent » qu'à l'infirmité de sa cer- » velle, le vin adjousta tant, » qu'enfin il mourut fol, & » transporté en un hospital ».

MAIRET, (Jean) poëte François, né à Besançon en 1604, fut gentilhomme du duc de Montmorency, auprès duquel il se signala dans deux batailles contre Soubise, chef du parti huguenot. Sa *Sophonisbe* eut un grand succès, quoique les bienséances les plus communes y fussent violées. Mairet, retiré sur la fin de ses jours à Besançon, y mourut en 1686. On a de lui : I. Douze *Tragédies*, qui offrent quelques belles tirades, mais encore plus de mauvaises pointes & d'insipides jeux de mots. Quelques-

unes de ſes pieces pechent contre les bonnes mœurs, & elles ſont très-foiblement verſifiées. On a imprimé en 1773 la *Sophonisbe* ſeule, in-4°. II. *Le Courtiſan ſolitaire*, piece qui n'eſt pas ſans mérite. III. Des *Poéſies diverſes*, aſſez médiocres. IV. Quelques Ecrits contre Corneille, qui firent plus de tort au cenſeur qu'à l'auteur critiqué.

MAIRONIS, (François de) fameux Cordelier, vit le jour à Maironès, village dans la vallée de Barcelonette en Provence. Il enſeigna à Paris avec tant de réputation, qu'il y fut ſurnommé *le Docteur éclairé*. C'eſt le premier qui ſoutint l'acte ſingulier appellé *Sorbonique*, dans lequel celui qui ſoutient, eſt obligé de répondre aux difficultés qu'on lui propoſe depuis ſix heures du matin juſqu'à ſix heures du ſoir, ſans interruption. On a de François de Maironis divers *Traités* de philoſophie & de théologie, in-folio. Il mourut à Plaiſance, ville de France, en 1325.

MAISEAUX, *voyez* DES-MAISEAUX.

MAISEROI, (N. Joly de) natif de Metz, lieutenant-colonel du régiment de Breſſe infanterie, s'appliqua autant à la théorie qu'à la pratique de ſa profeſſion; l'académie des inſcriptions le reçut au nombre de ſes membres. Il mourut le 9 février 1780 après avoir publié pluſieurs ouvrages eſtimés; tels ſont: I. *Eſſais militaires*, 1763, in-8°. II. *Traité des ſtratagêmes permis à la guerre*, 1765, in-8°. III. *Traité des armes défenſives*, 1767, in-8°. IV. *Nouveau cours de tactique théorique, pratique & hiſtorique*, 1766, 2 vol. in-8°. V. *Tableau général de la Cavalerie Grecque*. VI. *Inſtitutions militaires de l'empereur Léon*, traduites du grec avec des notes, 1770, 2 vol. in-8°.

MAISIERES, (Philippe de) naquit dans le château de Maiſieres, au dioceſe d'Amiens, vers 1327, porta ſucceſſivement les armes en Sicile & en Aragon; revint en ſa patrie, où il obtint un canonicat; entreprit enſuite le voyage de la Terre-Sainte, & ſervit un an dans les troupes des infideles pour s'inſtruire de leurs forces. Son mérite lui procura la place de chancelier de Pierre, ſucceſſeur de Hugues de Luzignan, roi de Chypre & de Jéruſalem. Ses conſeils lui furent très-utiles. De retour en France l'an 1372, Charles V lui donna une charge de conſeiller-d'état, & le fit gouverneur du dauphin, depuis Charles VI. Enfin Maiſieres, dégoûté du monde, ſe retira l'an 1380 chez les Céleſtins de Paris. Il y finit le reſte de ſes jours, ſans prendre l'habit, ni faire les vœux; & mourut en 1405, après leur avoir légué tous ſes biens. C'eſt lui qui obtint de Charles VI, en 1395, l'abrogation de la coutume que l'on avoit alors de refuſer le Sacrement de pénitence aux criminels condamnés à mort. Les principaux ouvrages de Maiſieres ſont: I. *Le Pélérinage du pauvre Pélerin*. II. *Le Songe du pieux Pélerin*. Dans l'un il expoſe les regles de la vertu, & dans l'autre il donne les moyens de faire ceſſer les vices. III. *Le Poirier fleuri en faveur d'un grand Prince*, manuſcrit, &c. On lui a attribué le *Songe*

du Vergier, 1491, in-fol., mais il est plutôt de Raoul de Presle.

MAISTRE, (Raoul le) né à Rouen, embrassa l'ordre de S. Dominique en 1570, y enseigna la théologie, & fut chargé de divers emplois honorables. Il est auteur d'un livre intitulé : *Origine des troubles de ce tems, discourant briévement des Princes illustres de la maison de Luxembourg.* Il donna aussi, en 1595, une *Description du siege de Rouen.*

MAISTRE, (Antoine le) avocat au parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1608 d'Isaac le Maistre, maître-des-comptes, & de Catherine Arnauld, sœur du fameux Arnauld. Il plaida dès l'âge de 21 ans, & obtint tous les suffrages. Le chancelier Séguier le fit recevoir conseiller-d'état, & lui offrit la charge d'avocat-général au parlement de Metz; mais il ne crut pas devoir l'accepter. Il se retira peu de tems après à Port-Royal, & y mourut en 1658, à 51 ans. On a de lui : I. Des *Plaidoyers*, imprimés plusieurs fois, & beaucoup moins applaudis à présent qu'ils ne le furent lorsqu'il les prononça. » On trouve, dit un auteur, » en parlant de Patru & de le » Maistre, dans ces deux » hommes, appellés les lu- » mieres du barreau, des ap- » plications forcées, un assem- » blage d'idées singulieres & » de mots emphatiques, un ton » de déclamateur ; quelques » belles images, il est vrai, » mais souvent hors de place ; » le naturel sacrifié à l'art, & » l'état de la question presque » toujours perdu de vue ». De semblables plaidoyers ne doivent exciter d'autre admiration, que celle d'avoir passé long-tems pour des modeles. II. La *Traduction du Traité du Sacerdoce de S. Jean-Chrysostome*, avec une belle préface, in-12. III. Une *Vie de S. Bernard*, in-4°. & in-8°., sous le nom du sieur *Lamy* (toutes les éditions ne portent pas ce nom) : elle est moins estimée que celle du même Saint par Villefore. IV. La *Traduction* de plusieurs Traités de ce Pere. V. Plusieurs *Ecrits* en faveur de Port-Royal. VI. La *Vie de D. Barthélemi des Martyrs*, avec du Fossé, Paris, 1663, in-4°. ; Liege, 1697, in-8°., bien écrite. Dupin, dans sa Bibliotheque Ecclésiastique du 17e. siecle, & l'abbé Goujet, dans son Supplément au *Moreri*, lui attribuent *Apologie pour feu M. l'abbé de St.-Cyran*, 1644, in-4°.

MAISTRE, (Louis-Isaac le) plus connu sous le nom de *Sacy*, étoit frere du précédent & neveu d'Antoine Arnauld, naquit à Paris en 1613. Après avoir fait ses études sous les yeux de l'abbé de St.-Cyran, il fut élevé au sacerdoce en 1648, & choisi pour diriger les religieuses & les solitaires de Port-Royal-des-Champs. La réputation de jansénisme qu'avoit ce monastere, lui occasionna des désagrémens. Le directeur fut obligé de se cacher en 1661, & en 1666 il fut renfermé à la Bastille, d'où il sortit en 1668. Il demeura à Paris jusqu'en 1675, qu'il se retira à Port-Royal, d'où il fut obligé de sortir en 1679. Il alla se fixer à Pompone, & y mourut en 1684, à 71 ans. On a de lui : I. La *Traduction de la Bible*, avec

des explications du sens spirituel & littéral, tirées des SS. Peres, dont du Fossé, Huré, le Tourneux ont fait la plus grande partie. Cet ouvrage, plus élégant que savant, est en 32 vol. in-8°., Paris, 1682, & années suivantes. C'est l'édition la plus estimée. L'auteur refit trois fois la traduction du Nouveau-Testament, parce que la 1re. fois le style lui en parut trop recherché, & la seconde fois trop simple. On contrefit l'édition de 32 vol. in-8°., à Bruxelles, en 40 vol. in-12. Les meilleures éditions de cette version ont été faites à Bruxelles, 1700, 3 vol. in-4°.; à Amsterdam, sous le nom de Paris, 1711, 8 vol. in-12; à Paris en 1713, 2 vol. in-4°.; & en 1715, avec des Notes & Concordes, 4 vol. in-fol. II. Une *Traduction des Psaumes*, selon l'hébreu & la Vulgate, in-12. III. Une *Version des Homélies de S. Chrysostome* sur S. *Matthieu*, en 3 vol. in-8°. IV. La *Traduction* de l'*Imitation de* JESUS-CHRIST, sous le nom de *Beuil*, prieur de St.-Val, Paris, 1663, in-8°. V. Celle de *Phedre*, in-12, sous le nom de *St.-Aubin*. VI. De trois *Comédies* de Térence, in-12. VII. Des *Lettres* de Bongars. VIII. Du *Poëme* de S. Prosper *sur les Ingrats*, in-12, en vers & en prose. IX. *Les Enluminures de l'Almanach des Jésuites*, 1654, in-12, réimprimées en 1733. Il parut en 1653 une Estampe, qui représentoit la déroute du Jansénisme foudroyé par les deux puissances; & la confusion des disciples de l'évêque d'Ypres, qui vont chercher un asyle chez les Calvinistes. Cette estampe irrita beaucoup les solitaires de Port-Royal. Sacy crut la faire tomber par ses *Enluminures*, dont Racine s'est moqué dans une de ses Lettres. Il est assez étrange en effet que des gens de goût & de piété pussent écrire des satyres qui blessoient l'un & l'autre. X. *Heures de Port-Royal*, que les Jésuites appelloient *Heures à la Janséniste*; & elles méritoient ce nom. L'Exercice durant la Messe est tiré sans aucun changement de la *Théologie familiere* de St.-Cyran, condamnée en 1643 par M. de Gondy, archevêque de Paris, & à Rome en 1654. XI. *Lettres de Piété*, Paris, 1690, 2 vol. in-8°. L'*Abrégé de l'Histoire de la Bible*, avec des figures, publié sous le nom de *Royaumont*, qu'on attribue communément à M. de Sacy, est, selon quelques-uns, de Nicolas Fontaine, qui avoit été son compagnon de prison, & qui a fait son éloge dans les *Mémoires de Port-Royal*. Cet ouvrage, beaucoup répandu, est sèchement écrit, d'une narration froide & parasite, quelquefois indiscrete & peu assortie à l'âge pour lequel elle fut faite. Quoique les erreurs du parti n'y soient pas prodiguées, elles ne laissent pas de se montrer dans l'occasion. On l'a remplacé avantageusement par l'*Histoire abrégée de la Religion avant la venue de Jesus-Christ*, Paris, 1 vol. in-12; et l'*Histoire abrégée de l'Eglise*, par M. Lhomond, 1 vol. in-12, Paris & Liege. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 mai 1791, p. 3.

MAISTRE, (Pierre le) avocat au parlement de Paris, mort nonagénaire en 1728, ac-

quit de grandes connoissances dans les détours obliques de la jurisprudence, & les consigna dans un excellent *Commentaire* sur la *Coutume* de Paris, imprimé plusieurs fois; la derniere édition est de 1741, in-fol. — On connoît encore de ce nom, Charles-François-Nicolas le MAISTRE, sieur de Claville, mort en 1740, président au bureau des finances de Rouen, & auteur du *Traité du vrai mérite*, 2 parties in-12, Paris, 1734; ouvrage qui a eu une vogue étonnante. C'est un mélange de prose, de vers, de faits historiques, de bons mots, de morale, de philosophie, de littérature, &c.

MAITRE-JEAN, (Antoine) de Méry, près Troyes. Après d'excellentes études à Paris, l'amour de la patrie le ramena à Méry, où il a passé ses jours dans l'exercice de la chirurgie. Il donna au commencement du 18*e.* siecle, chez le Febvre, imprimeur à Troyes, un *Traité des Maladies de l'œil*. Cet ouvrage qui, faute de prôneurs, fut d'un débit très-difficile, est devenu loi pour tous les oculistes: il a été 5 ou 6 fois réimprimé, & traduit en toutes les langues. Les lumieres de Maître-Jean, dans la chirurgie, étoient le résultat des connoissances profondes qu'il avoit cultivées, en étudiant, dans tout le cours de sa vie, sur tous les objets relatifs à l'art de guérir. Il avoit été élève du célebre Méry, avec qui il entretint une correspondance suivie.

MAITTAIRE, (Michel) grammairien & bibliographe de Londres, dans le 18*e.* siecle, s'est signalé par sa vaste érudition. La république des lettres lui doit: I. De bonnes éditions de quelques auteurs anciens, entr'autres, du *Corpus Poëtarum Latinorum*, Londres, 1721, 2 vol. in-fol. II. *Annales Typographici*, La Haye, 1719, in-4°. Le tome 2*e.* en 1722, le tome 3*e.* en 1725. Cet ouvrage, plein de détails bibliographiques curieux & recherchés, & auquel on ne peut reprocher que très-peu de fautes, comprend le titre de tous les livres imprimés depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1557. En 1733, Maittaire donna une nouvelle édition du tome 1*er.*, qui porte pour titre tome 4*e.*; elle est considérablement augmentée. Cependant l'auteur avertit qu'il y faut toujours joindre la 1*re.* édition de 1719, parce qu'il s'y trouve des choses non réimprimées dans la seconde. Enfin, en 1741 a paru la *Table* de tout l'ouvrage, sous le titre de tome 5*e.*, en 2 parties. Ce volume est le plus utile. III. *Historia Stephanorum*, Londres, 1709, in-8°: c'est l'histoire des Etiennes, imprimeurs de Paris. IV. *Historia Typographorum aliquot Parisiensium*, 1717, 2 tomes en 1 vol. in-8°. V. *Græcæ Linguæ Dialecti*, La Haye, 1738, in-8°. VI. *Miscellanea Græcorum aliquot scriptorum Carmina*, gr.-lat., Londres, 1722, in-4°.

MAÏUS, (*Junianus*) gentilhomme Napolitain, enseigna les belles-lettres à Naples, avec réputation, sur la fin du 15*e.* siecle, & eut pour disciple le célebre Sannazar. Il se mêloit d'interpréter les songes, & il se fit une réputation en ce genre: tant il est facile d'abuser

le public, curieux de savoir l'avenir ! On a de lui : I. Des *Epîtres*. II. Un Dictionnaire intitulé : *Opus de priscorum proprietate verborum*, Naples, 1475, in-fol., réimprimé à Treviſe en 1477. III. Une édition de Pline le Jeune, Naples, 1476, in-fol.

MAÏUS, (Jean-Henri) théologien luthérien, né à Pforzheim, dans le marquiſat de Bade-Dourlach, en 1653, étoit très-verſé dans la littérature hébraïque. Il enſeigna les langues orientales avec réputation dans pluſieurs académies, & en dernier lieu à Gieſſen, où il fut paſteur, & où il mourut l'an 1719. Il étoit profond dans l'antiquité ſacrée & profane. On a de Maïus un très-grand nombre d'ouvrages ; on y trouve beaucoup de ſavoir ; mais auſſi preſque par-tout les préjugés de ſa ſecte. Les principaux ſont : I. *Hiſtoria animalium Scripturæ ſacræ*, in-8°. II. *Vita J. Reuchlini*, 1687, in-8°. III. *Examen Hiſtoriæ criticæ Ricardi Simonis*, in-4°. IV. *Synopſis Theologiæ Symbolicæ*, in-4°. V. — *Moralis*, in-4°. — & *Judaïcæ*, in-4°. VI. *Introductio, ad ſtudium philologicum, criticum & exegeticum*, in-4°. VII. *Paraphraſis Epiſtolæ ad Hebræos*, in-4°. VIII. *Theologia Evangelica*, 1701 & 1719, 4 parties in-4°. IX. *Animadverſiones & ſupplementa ad Cocceii Lexicon hebræum*, 1703, in-fol. X. *Œconomia temporum Veteris & Novi Teſtamenti*, in-4°. XI. *Synopſis Theologiæ Chriſtianæ*, in-4°. XII. *Theologia Lutheri*, in-4°. XIII. *Theologia Prophetica*, in-4°. XIV. *Harmonia Evangelica*, in-4°. XV. *Hiſtoria reformationis Lutheri*, in-4°. XVI. *Diſſertationes philologicæ & exegeticæ*, Francfort, 1711, 2 vol. in-4°, &c. Il a auſſi donné une édition de la *Bible hébraïque*, in-4°. Son fils du même nom que lui, s'eſt diſtingué dans la connoiſſance du grec & des langues orientales.

MAIZIERES, *voyez* MAISIERES.

MAKOWSKI, *voyez* MACCOVIUS.

MALABRANCA, (Latin) Dominicain, neveu du pape Nicolas III, fut fait cardinal & évêque de Velletri en 1278, puis légat de Bologne. Il fut chargé des affaires les plus délicates, mit la paix dans Florence déchirée par les Guelfes & les Gibelins, & s'acquit l'eſtime & l'affection des peuples par ſon intégrité & ſes talens. Il mourut en 1294. On lui attribue la proſe *Dies iræ*, que d'autres croient être de Humbert, 5e. général des Dominicains. Il avoit pour parent Hugolin MALABRANCA, qui de religieux Auguſtin devint évêque de Rimini, puis patriarche de Conſtantinople vers 1290, & dont on a quelques ouvrages de théologie.

MALACHIE, le dernier des *XII Petits Prophetes*, & de tous les Prophetes de l'Ancien-Teſtament. Origene & Tertullien ont pris occaſion de ce nom, qui ſignifie *Ange du Seigneur*, pour avancer que ce prophete avoit été effectivement un ange, qui prenoit une forme humaine pour prophétiſer. Mais ce ſentiment n'eſt pas ſuivi & ne doit pas l'être ; il ſert ſeulement à prouver que les grands hommes ont quelquefois du goût pour l'extraor-

dinaire. D'autres croient avec les Juifs que Malachie eſt le même qu'Eſdras ; mais cette opinion manque de preuves ; preſque tous les SS. Peres & les meilleurs interpretes ſont d'un avis contraire. L'opinion commune eſt qu'il étoit de la tribu de Zabulon, né à Sopha. Quoi qu'il en ſoit, il paroît certain que Malachie a prophétiſé du tems de Néhémie, ſous le regne d'Artaxercès Longuemain, dans le tems où il y avoit parmi les prêtres & le peuple de Juda de grands déſordres, contre leſquels le prophete s'éleve. Les prophéties qui nous reſtent de lui ſont en hébreu, & contiennent 3 chapitres. Il prédit l'abolition des ſacrifices judaïques, l'inſtitution d'un nouveau ſacrifice qui ſeroit offert dans tout l'univers. Il inſtruit les prêtres de la pureté qu'ils doivent apporter dans leurs offrandes, & prédit le jugement dernier & la venue d'Elie.

MALACHIE, (S.) né à Armach en Irlande, l'an 1094, fut ſucceſſivement abbé de Benchor, évêque de Connor, & enfin archevêque d'Armach en 1127. Il ſe démit de ſon archevêché en 1135, après avoir donné une nouvelle face à ſon dioceſe par ſon zele & ſes exemples. Il mourut à Clairvaux entre les bras de S. Bernard, ſon ami, en 1148. On lui attribue des *Prophéties* ſur tous les papes, depuis Céleſtin II juſqu'à la fin du monde; mais cet ouvrage a été fabriqué, dit-on, dans le conclave de 1590, par les partiſans du cardinal Simoncelli, qui eurent ſoin de bien caractériſer celui qu'ils vouloient élever au ſouverain pontificat. S. Bernard, qui a écrit la *Vie de S. Malachie*, & qui a rapporté ſes moindres prédictions, ne fait aucune mention de celles-ci. Aucun auteur n'en a parlé avant le commencement du 17e. ſiecle. Ce ſilence de 400 ans eſt une forte preuve de ſuppoſition. On peut voir le P. Meneſtrier dans ſon *Traité ſur les Prophéties attribuées à S. Malachie*. Ceux qui ſe ſont mêlés d'expliquer les ſymboles prophétiques, trouvent toujours quelqu'alluſion, forcée ou vraiſemblable, dans les pays des papes, leur nom, leurs armes, leur naiſſance, leurs talens, le titre de leur cardinalat, les dignités qu'ils ont poſſédées, &c., &c. Par exemple, la prophétie qui regarde Urbain VIII, étoit *Lilium & Roſa*. Elle s'eſt accomplie à la lettre, diſent les interpretes : car ce pape avoit dans ſes armoiries, des abeilles qui ſucent les lys & les roſes. Il faut convenir néanmoins qu'il y a quelques-unes de ces dénominations qui s'accordent avec des circonſtances rares & remarquables; comme celle de *Peregrinus apoſtolicus*, qui dans cette longue liſte de ſucceſſion déſigne Pie VI, & qui paroît bien vérifiée par le voyage de ce pape en Allemagne, entrepris pour les intérêts de l'Egliſe & du ſiege apoſtolique.

MALAGRIDA, (Gabriel) Jéſuite Italien, paſſa de bonne heure en Amérique, où il remplit pendant 29 ans les fonctions de miſſionnaire dans le Maragnon & le Bréſil. Il y auroit probablement terminé

ſes jours, ſi la reine de Portugal, Marie-Anne d'Autriche, ne l'eût rappellé à Lisbonne pour lui donner ſa confiance dans les affaires qui regardoient la Religion. D. Jean V n'en eut pas moins en ce religieux, qu'il regardoit comme un homme de Dieu. En 1750, lorſqu'il revint pour la ſeconde fois, le roi Joſeph l'alla recevoir en perſonne, tant étoit grande la vénération qu'il avoit pour ce religieux. Dans le tems du tremblement de terre, en 1755, il s'éleva avec beaucoup de liberté contre les déſordres de la capitale, & publia : *Judicium de verâ cauſâ terræ motûs quem paſſa eſt Ulyſſipo die* 1â. *nov.* 1755. Ce zele déplut à certaines perſonnes, & ceux qui étoient perſuadés que les événemens naturels ne tenoient en rien aux diſpoſitions de la Providence, le regarderent comme un homme égaré : tandis que la plupart ne voyoient dans ſes prédications, que les notions toutes ſimples du Chriſtianiſme. Un ancien Pere de l'Egliſe (S. Ephrem) avoit fait ſur le même ſujet une touchante Homélie, où l'on trouve toutes les raiſons que Malagrida développoit dans ſon ouvrage, conforme d'ailleurs au ſentiment de l'Egliſe, qui dans l'oraiſon *Contra terræ motus*, s'exprime de la ſorte : *Terram quam vidimus noſtris iniquitatibus trementem, ſuperno munere firma, ut mortalium corda cognoſcant, & te indignante talia flagella prodire, & te miſerante ceſſare* (*). Le 11 janvier 1759, il fut arrêté comme complice du duc d'Aveiro (*voyez ce mot*) & le 12 déclaré coupable de lezemajeſté. Après 3 ans de priſon on le tira de ſon cachot, & ſans dire un mot du crime qu'on lui avoit attribué, on le livra à l'Inquiſition comme faux prophete & faux dévot. L'inquiſiteur-général, D. Jean de Bragance, frere du roi, avec tous les aſſeſſeurs du tribunal, refuſerent de le trouver coupable. On créa un nouveau tribunal, préſidé par Paul Carvalho, frere du miniſtre, & on inſtruiſit le jugement du priſonnier ſur deux ouvrages qu'on prétend qu'il a compoſés dans ſa priſon ; la *Vie de Ste. Anne* & l'*Hiſtoire de l'Antechriſt:* ouvrages qui, s'ils étoient réels, ne prouveroient qu'un véritable délire dans ce vieillard, affoibli par les horreurs d'une priſon de 3 ans. Mais il paroît certain que les prétendus fragmens qui en ont été cités dans le procès de Malagrida, ſont de la compoſition du fameux P. Norbert, qui écrivoit alors à la ſolde de Carvalho, ſous le nom de l'abbé Platel. C'eſt au moins ce qu'avance un auteur, dont la ſaine critique égale l'élégance du ſtyle. Nous le laiſſerons parler un moment : *Duo illa opuſcula, quæ nullus mortalium adhuc vidit, aut videbit unquam, al-*

(*) On peut voir ſur ce ſujet la *Diſſertation ſur les tremblemens de terre, les épidémies, les orages, les inondations*, &c., qui ſe trouve à la fin des *Obſervations ſur les Syſtêmes*, Liege, 1758, avec l'épigraphe : *Non hæc ſine numine Divûm eveniunt.* Il y a des points de vue particuliérement relatifs au déſaſtre de Lisbonne.

terum inscriptum: Vita S. Annæ, *alterum* Historia imperii Antichristi, *a Malagrida, ut fingunt, in carcere conscripta merum fuisse boni Platelii commentum, multi non sine argumentis arbitrantur. Quid enim? Abhorrebatne iste Platelius a moribus illius Norberti, qui supposititiam Juliopolitani episcopi approbationem, nimirùm episcopi manum mentitus, famosæ orationi funebri apposuit? qui, teste P. Thoma de Poitiers, alia multa in hoc ipso genere facilitavit? Adde, quòd absurdissimæ deliriationes, perridiculæ ineptiæ, fatuitas & stultitia, quibus redundant illa fragmenta, quæ ex commemoratis Malagridæ suppositiis opusculis excerpta esse dicuntur, sanè olent cerebrum hominis aut mente capti, aut super, quàm dici possit, stolidi, hardi atque insciti. Nego igitur ea Malagridæ fuisse: nam cujus Malagridæ ea fuisse dicamus? Malagridæne mente capti? at reclamant DD. Quæsitores, qui eum capitis damnarunt, &, quàm maxima possunt contentione, nobis persuadere conantur, Malagridam mentis compotem ea scripsisse; qua quidem tanta, tamque diligenti asseveratione existimationi suæ consulere voluerunt, ne scilicet quispiam suspicari posset, hominem amentem ob ea, quæ in amentia ipsa scripsisset, ultimo supplicio ab æquissimis judicibus affectum fuisse. An Malagridæ sana mente utentis? at quis sibi persuadeat, tam ineptè, tamque stolidè scribere potuisse Jesuitam, qualis erat Malagrida, non mediocriter litteratum, & non modò in severioribus disciplinis satis eruditum, verùm etiam in amœnioribus probè versatum, ut argumento sunt multa, quæ diversis temporibus scripsit quorum nonnulla, cùm in carcerem abreptus fuit, intercepta fuerunt, in quibus reperta est tragœdia inscripta:* Aman, *opus ingenio elaboratum, perpolitum & in suo genere perfectum? Cùm igitur opera illa neque Malagridæ mente capto, neque Malagridæ sanæ mentis compoti adscribi possint, restat, ut insigni scriptori nostro Platelio tribuantur; præsertim quia neque hominis ingenium, neque confingendi quodlibet, comminiscendique inveterata consuetudo multùm videtur ab hac scribendi ratione discrepare.* Quoi qu'il en soit, Malagrida, d'après la teneur de ces deux écrits, fut jugé hérétique, & livré au bras séculier, qui le condamna à être brûlé vif; ce qui fut exécuté le 21 septembre 1761. » L'excès du ridicule, dit » Voltaire, & de l'absurdité » fut joint à l'excès d'horreur. » Malagrida ne fut mis en ju» gement que comme un pro» phete, & ne fut brûlé que » pour avoir été fou, & non » pas pour avoir été parri» cide ». *Siecle de Louis XV, chap. 33.* L'auteur du *Testament politique* du maréchal de Belle-Isle, imprimé en 1762, p. 95, s'exprime de la sorte sur cet événement: « Je ne parle point » ici d'une société de religieux » que le ministere de Lisbonne » a voulu associer à ce régi» cide; mais j'ose dire qu'il » est aussi facile de prouver » que les Jésuites n'ont point » trempé dans cette conjura» tion, que de démontrer les » ressorts de l'accusation.... » J'ai d'excellens Mémoires

» qui éclairciſſent cette af-
» faire.... Malheur aux rois
» qui, dans des cas auſſi gra-
» ves, négligent de voir tout
» par eux-mêmes ». Le philoſophe Maupertuis, dans une réponſe à une lettre de M. de la Condamine (datée de Mantoue, le 27 mars 1759), où celui-ci avoit fait l'apologie des Jéſuites, relativement à cette affaire, dit : « Je vous remercie
» de la relation que vous m'a-
» vez envoyée de la conjura-
» tion de Portugal. Pour ce
» qui concerne les Jéſuites, je
» penſe en tout comme vous
» penſez vous-même. Il faut
» qu'ils ſoient bien innocens,
» s'ils peuvent échapper au
» ſupplice ; mais je ne ſaurois
» les croire coupables quand
» même j'apprendrois qu'on les
» a fait brûler vifs ». La reine ayant déclaré innocentes toutes les perſonnes impliquées dans la prétendue conſpiration, par un décret ſolemnel du 7 avril 1781, il ne doit pas reſter plus de doute à l'égard du P. Malagrida, qu'à l'égard des autres. *Voyez* AVEIRO, MICHEL DELL'ANNUNCIATA, POMBAL, TAVORA.

MALALA, *voyez* JEAN MALALA.

MALAPERT, (Charles) poëte & mathématicien, né à Mons en Hainaut en 1581, ſe fit Jéſuite, enſeigna la philoſophie à Pont-à-Mouſſon, alla en Pologne, où il fut profeſſeur de mathématiques, & eut enſuite le même emploi à Douay. Philippe IV le demanda pour enſeigner cette ſcience à Madrid, dans l'univerſité qu'il venoit d'y fonder, mais il mourut en chemin à Victoria en Catalogne, le 5 novembre 1630. Il nous a laiſſé : I. Des *Poéſies*, imprimées à Anvers en 1634. Sa latinité eſt pure, ſa diction nette, ſes images vives & toujours variées ; il n'a nullement donné dans les jeux de mots & les mauvaiſes pointes ſi communes de ſon tems. II. Pluſieurs ouvrages concernant les Mathématiques, imprimés à Douay 1620-1633.

MALATESTA, (Sigiſmond) ſeigneur de Rimini, fameux capitaine du 15e. ſiecle, réunit dans ſa perſonne un mélange ſingulier de bonnes & de mauvaiſes qualités. Philoſophe, hiſtorien, & homme de guerre très-expérimenté, il étoit à la fois ambitieux, impie, ſans foi & ſans humanité. Malgré l'excommunication lancée contre lui par le pape Pie II, pour ſon impiété, il ſe rendit très-redoutable dans les guerres qu'il eut avec ſes voiſins. Etant entré au ſervice des Vénitiens, il prit Miſiſtra, qui eſt l'ancienne Sparte, & pluſieurs autres places de la Morée ſur les Turcs. A ſon retour, il tourna les armes contre le pontife qui l'avoit anathématiſé ; mais ce fut ſans ſuccès, & il mourut en 1467, âgé de 51 ans. Il laiſſa des enfans qui l'imiterent dans ſa bravoure, mais non pas dans ſes vices & ſon irréligion.

MALAVAL, (François) né à Marſeille en 1627, perdit la vue dès l'âge de 9 mois. Cet accident n'empêcha pas qu'il n'apprit le latin, & qu'il ne ſe rendit habile par les lectures qu'on lui faiſoit. Il s'attacha ſurtout aux auteurs myſtiques, & ne ſut pas aſſez diſtinguer

ceux qui méritoient sa confiance d'avec ceux dont il devoit se défier. La perte de sa vue lui facilitoit le recueillement qu'exigent les écrivains remplis des idées du quiétiste Molinos. Il les publia en France, mais avec quelques adoucissemens, dans sa *Pratique facile pour élever l'Ame à la contemplation* : livre qui fut censuré à Rome dans le tems de l'affaire du quiétisme. L'auteur n'avoit erré que par surprise ; il se rétracta, & se déclara ouvertement contre les erreurs de Molinos. Cette docilité peut faire croire que, comme d'autres mystiques de bonne foi, mais peu accoutumés au langage d'une théologie exacte, il s'étoit moins égaré quant aux fond des choses, que quant aux expressions, difficilement justes dans des matieres qui embrassent les voies intérieures & quelquefois extraordinaires, par où Dieu conduit les ames, & dont le secret n'est pas susceptible d'une explication générale & précise (*voyez* RUSBROCH, TAULERE, FÉNÉLON, JEAN DE LA CROIX, &c.). Sa piété lui mérita un commerce de lettres avec plusieurs personnes distinguées, entr'autres avec le cardinal Bona, qui lui obtint une dispense pour recevoir la cléricature, quoiqu'aveugle. Ce pieux ecclésiastique mourut à Marseille en 1719, à 92 ans. On a de lui : I. *Des Poésies spirituelles*, réimprimées à Amsterdam en 1714, in-8°., sous le titre de Cologne. Elles sont plus de plaisir aux personnes pieuses qu'aux gens de goût. II. Des *Vies des Saints*. III. La *Vie de S. Philippe Benizzi*, général des Servites. IV. Plusieurs ouvrages manuscrits.

MALAVAL, (Jean) chirurgien, né à Pezan, diocese de Nîmes, en 1669, mort en 1758, âgé de 89 ans, vint de bonne heure à Paris. Il contracta une liaison étroite avec Hecquet, qui lui fit abjurer la religion protestante dans laquelle il étoit né. Malaval s'adonna particuliérement à ce qu'on appelle la *petite Chirurgie*, à la saignée, à l'application des cauteres, des ventouses, &c., & il excella dans cette partie. Les *Mémoires* de l'académie royale de chirurgie renferment plusieurs observations de cet habile homme.

MALBOUROUGH *ou* MARLEBOROUGH, *voyez* COURCHIL.

MALCHUS, serviteur du grand-prêtre Caïphe, qui s'étant trouvé dans le jardin des Oliviers avec ceux qui étoient envoyés pour arrêter JESUS, eut l'oreille coupée d'un coup d'épée par saint Pierre ; mais JESUS l'ayant touchée, la guérit.

MALCHUS, célebre solitaire du 4e. siecle, natif du territoire de Nisibe, se retira dans une communauté de moines qui habitoient dans le désert de Chalcide en Syrie : il la quitta sous prétexte d'aller consoler sa mere, devenue veuve ; mais il fut pris par les Sarrasins, qui en vain voulurent le forcer d'épouser une captive. Après des aventures singulieres, il fut rendu à son monastere. S. Jerôme a écrit son histoire avec autant d'élégance que d'énergie ; c'est un des plus beaux morceaux des écrits de ce S. Docteur. La Fontaine a mis la

Vie de S. Malchus en vers françois ; ce poëme étoit estimé de Rousseau le Lyrique.

MALCOLM III, roi d'Ecosse, *voy.* Ste. MARGUERITE, reine d'Ecosse.

MALCOLM IV, petit-fils de David, roi d'Ecosse, monta sur le trône de ce royaume l'an 1153, & mourut l'an 1165. Ce prince aima la paix, fonda des églises & des monasteres, & se rendit recommandable par sa pureté, sa douceur & sa piété. On trouve le détail de ses vertus dans l'*Histoire d'Angleterre* par Guillaume de Newbridge ou Litle, *liv. 1, c. 25, liv. 2, c. 18.*

MALDONADO, (Diego de Coria) Carme Espagnol du 16e. siecle, connu par deux ouvrages singuliers, à cause des prétentions ridicules qu'il y fait valoir. L'un est un *Traité du Tiers-Ordre des Carmes*, en espagnol. Il y assure que les freres qui le composent, descendent immédiatement du prophete Elie : il compte parmi les grands hommes qui en ont fait profession, le prophete Abdias ; & parmi les femmes illustres, la bisaïeule du Sauveur du monde, qu'il appelle Ste. Emérintienne. L'autre ouvrage que ce bon Pere a composé, est une *Chronique de l'Ordre des Carmes*, in-fol., Cordoue, 1598, en espagnol. Il y avance des propositions fort singulieres.

MALDONAT, (Jean) né à Casas de la Reina, dans l'Extremadure, en 1534, fit ses études à Salamanque. Il s'y distingua, & enseigna le grec, la philosophie & la théologie avec un succès peu commun. Il entra chez les Jésuites à Rome en 1562, & vint à Paris l'année suivante pour y professer la philosophie & la théologie. Maldonat y eut un nombre si prodigieux d'écoliers, que son auditoire étoit rempli trois heures avant qu'il donnât sa leçon ; & la salle étant trop petite, il étoit souvent obligé d'enseigner dans la cour du college. Il enseigna ensuite à Poitiers. Le cardinal de Lorraine voulant accréditer un établissement qu'il avoit à cœur, l'attira dans l'université qu'il avoit fondée à Pont-à-Mousson. De retour à Paris, il continua d'enseigner avec réputation ; mais on lui suscita des affaires qui troublerent son repos. Il fut accusé d'avoir fait faire au président Montbrun un legs universel en faveur de sa Société, & d'enseigner des erreurs sur l'Immaculée Conception. Maldonat fut mis à couvert de la premiere affaire, par un arrêt du parlement de Paris ; & de la seconde, par une sentence de Pierre de Gondi, évêque de la même ville l'an 1575. La Sorbonne lui avoit fait cette querelle, parce qu'il avoit dit que l'Immaculée Conception n'étoit pas une doctrine certaine & inconteſtable, ce qui étoit & ce qui est encore vrai. Sa justification ne rendit l'envie que plus ardente à le persécuter ; le savant Jésuite se déroba à ses poursuites en se retirant à Bourges. Il y demeura environ 18 mois, au bout desquels le pape Grégoire XIII l'appella à Rome, pour se servir de lui dans l'édition de la *Bible Grecque* des Septante. Maldonat y mourut quelque tems après, en 1583, à 50 ans. Ce Jésuite étoit un des plus savans théologiens de sa société, & un des plus

beaux génies de son siecle. Il savoit le grec & l'hébreu ; il s'étoit rendu habile dans la littérature sacrée & profane. Il avoit bien lu les Peres & les théologiens ; & c'est sans fondement que Richard Simon avance « qu'il n'avoit pas lu » dans la source ce grand » nombre d'écrivains qu'il cite, » qu'il a profité du travail de » ceux qui l'avoient précédé » &c. ». Le même critique rend d'ailleurs justice à Maldonat. » On voit bien, dit-il, que ce » Jésuite a travaillé avec beaucoup d'application à cet excellent ouvrage. Il ne laisse » passer aucune difficulté, qu'il » ne l'examine à fond. Lorsqu'il se présente plusieurs sens » littéraux d'un même passage, » il a coutume de choisir le » meilleur, sans avoir trop d'égard à l'autorité des anciens » commentateurs, ni même au » plus grand nombre, ne considérant que la vérité en elle-» même ». Son style est clair, vif & aisé. Beaucoup de facilité à s'énoncer, beaucoup de vivacité, de présence d'esprit & de soupleſſe, le rendoient très-redoutable dans la dispute. Maldonat n'étoit point servilement attaché aux opinions des théologiens scholastiques ; il pensoit par lui-même, & avoit des sentimens assez libres, & quelquefois singuliers, mais toujours orthodoxes. On a de lui : I. D'excellens *Commentaires* sur les *Evangiles*, dont les meilleures éditions sont celles de Pont-à-Mousson, in-fol., 1595, & les suivantes jusqu'en 1617 ; car celles qui ont été faites depuis, sont altérées. Les savans en font beaucoup de cas. II. Des *Commentaires* sur *Jérémie*, *Baruch*, *Ezéchiel* & *Daniel*, imprimés en 1609, in-4°. III. Un *Traité des Sacremens* avec d'autres *Opuscules*, imprimés à Lyon en 1614, in-4°. IV. Un *Traité de la Grace*, un *du Péché originel*, un des *Rites de l'Eglise ;* des *Scholies sur les Psaumes*, les *Proverbes*, les *Cantiques*, l'*Ecclésiaſte & Isaïe ;* & plusieurs Pieces publiées à Paris en 1677, in-fol. Ce volume est orné d'une préface consacrée à son éloge. V. Un *Traité des Anges & des Démons*, Paris, 1617. Cet ouvrage curieux & rare n'a été imprimé qu'en françois, & a été traduit sur le latin qui n'a jamais vu le jour, par François Arnault, seigneur de Laborie. VI. *Summula Casuum conscientiæ*, dont la morale a paru un peu relâchée. VII. *Tractatus de Cæremoniis*, qui a été imprimé pour la premiere fois à Rome, en 1781, in-4°., par les soins de François-Antoine Zaccaria, dans la *Bibliotheca ritualis*. — Il ne faut pas le confondre avec Jean MALDONAT, prêtre de Burgos vers 1550, qui a dressé les leçons du *Bréviaire Romain*.

MALEBRANCHE *ou* MALBRANCQ, (Jacques) savant Jésuite, né à St-Omer en 1580, mort en 1653 à Tournay, a traduit en latin plusieurs livres de piété, & a donné une Histoire estimée *De Morinis & Morinorum rebus*, 1629, 1647 & 1654, en 3 tom. in-4°. Elle commence à l'an 309 avant J. C., & finit à l'an 1313. Il a continué cette histoire jusqu'à l'an 1553, que Térouane, capitale de ces peuples, fut détruite par Charles-Quint : événement exprimé par

ce chronographe : DELETI MORINI. On conservoit ce manuscrit à Tournay, au noviciat des Jésuites ; on ignore ce qu'il est devenu depuis la destruction de la Société.

MALEBRANCHE, (Nicolas) né à Paris en 1638 d'un secrétaire du roi, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1660. Il s'adonna d'abord par le conseil d'un de ses confreres qui ne connoissoit pas la trempe de son esprit, à un genre d'étude pour lequel il n'étoit pas né. Il abandonna les commentaires sur l'Ecriture-Sainte & les discussions théologiques, qui avoient servi à fortifier ses bons principes, pour se livrer tout entier aux méditations philosophiques. Le *Traité de l'Homme* de Descartes, qu'il eut occasion de voir, fut pour lui un trait de lumiere. Il lut ce livre avec transport. Il connut dès-lors son talent, & fut en peu d'années autant que Descartes. Ses progrès furent si rapides, qu'au bout de dix ans il avoit composé le livre de la *Recherche de la Vérité*. Cet ouvrage vit le jour en 1673. Il est peu d'ouvrages où l'on sente plus les derniers efforts de l'esprit humain. Personne ne possédoit, à un plus haut degré que lui, l'art si rare de mettre des idées abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, & de les fortifier par cette liaison. Sa diction, outre qu'elle est pure & châtiée, a toute la dignité que les matieres demandent, & toute la grace qu'elles peuvent souffrir. Son imagination forte & brillante y dévoile les erreurs des sens, & de cette imagination qu'il décrioit sans cesse, quoique la sienne fût fort noble & fort vive. La *Recherche de la Vérité* eut trop de succès pour n'être pas critiquée. On attaqua sur-tout l'opinion qu'*on voit tout en Dieu* : opinion chimérique peut-être, mais admirablement exposée. L'illustre philosophe compare l'Être-Suprême à un miroir qui représente tous les objets, & dans lequel nous regardons continuellement. Dans ce système nos idées découlent du sein de Dieu même : mais elles se dénaturent & se corrompent dans des intelligences souillées par les erreurs & les crimes. Ces opinions déplurent à M. Arnauld. Le *Traité de la Nature & de la Grace*, publié en 1680, ne contribua pas beaucoup à les lui faire goûter. Ce Traité, dans lequel l'auteur propose sur la Grace un système différent de celui du célebre docteur, fut l'origine d'une guerre (*voyez* ARNAULD). La mort de cet athlete redoutable, arrivée en 1694, la termina. Tandis que le P. Malebranche essuyoit ces contradictions dans son pays, sa philosophie pénétroit à la Chine. Un missionnaire Jésuite écrivit à ceux de France, « qu'ils n'envoyassent » à la Chine que des gens qui » fussent les mathématiques & » les ouvrages du P. Male» branche ». L'académie des sciences fut aussi lui rendre justice ; elle lui ouvrit ses portes en 1699. L'illustre Oratorien reçut d'autres témoignages d'estime. Jacques II, roi d'Angleterre, lui fit une visite. Il ne venoit presque point d'étrangers à Paris, qui ne lui rendissent le même hommage. Des princes Allemands firent, dit-on, le

voyage de Paris pour le voir. Les qualités perſonnelles du P. Malebranche aidoient à faire goûter ſa philoſophie. Cet homme d'un ſi grand génie étoit, dans la vie ordinaire, modeſte, ſimple, enjoué, complaiſant. Ses récréations étoient des divertiſſemens d'enfant. Cette ſimplicité, qui relève dans les grands hommes tout ce qu'ils ont de rare, étoit parfaite en lui. Dans la converſation il avoit autant de ſoin de ſe dépouiller de la ſupériorité qui lui appartenoit, que les petits eſprits en ont de prendre celle qui ne leur appartient pas. Quoique d'une ſanté toujours très-foible, il parvint à une longue vie, parce qu'il ſut la conſerver par le régime. Son corps étoit devenu tranſparent à cauſe de ſa maigreur; on voyoit, pour ainſi dire, avec une bougie, à travers ce ſquelette. Sa vieilleſſe fut une longue mort, dont le dernier inſtant arriva le 15 octobre 1715, à l'âge de 78 ans. Le P. Malebranche, plus occupé d'éclairer ſon eſprit que de charger ſa mémoire, retrancha de bonne heure de ſes lectures celles qui n'étoient que de pure érudition. Un inſecte le touchoit plus que toute l'hiſtoire grecque & romaine. Il mépriſoit auſſi, & peut-être avec plus de raiſon, cette eſpece de philoſophie, qui ne conſiſte qu'à apprendre les ſentimens des différens philoſophes. On peut ſavoir l'hiſtoire des penſées des hommes, ſans ſavoir penſer; & ces penſées contradictoires, inconſiſtantes, ſans ſanction & ſans garantie, n'apprennent rien qu'il ne ſoit utile d'oublier; mais les événemens, les faits hiſtoriques ſont des leçons qui éclairent l'eſprit, dirigent la conduite, ouvrent en quelque ſorte l'abyme du cœur humain aux yeux du philoſophe, & exaltent ſon ame par le grand ſpectacle des malheurs & de la chûte de toutes les nations. Le P. Malebranche eut de ſon tems des diſciples qui étoient tout à la fois ſes amis, car on ne pouvoit pas être l'un ſans l'autre. Il y eut des Malbranchiſtes; mais il y en a beaucoup moins aujourd'hui qu'autrefois. On ne ſera pas ſurpris de cette diminution, s'il eſt vrai, comme l'a dit un critique judicieux, qu'un ſyſtême ne peut avoir beaucoup de ſectateurs, quand pour le goûter il faut ne pas être ſeulement homme de bien, mais pieux. Le P. Malebranche eſt plus lu à préſent comme écrivain que comme philoſophe. Ses ſyſtêmes ſont preſque généralement regardés comme des illuſions ſublimes. Son principal mérite, du moins celui qui le ſoutiendra le plus long-tems, n'eſt pas d'avoir eu des idées neuves, mais de les avoir expoſées d'une maniere brillante, &, pour ainſi dire, avec tout le feu d'un poëte, quoique l'auteur n'aimât pas les vers. Il rioit de bon cœur de la contrainte que les poëtes s'impoſent; contrainte qui eſt plus ſouvent une occaſion de fautes que de beautés. *Je n'ai fait que deux vers en ma vie*, diſoit-il quelquefois; *les voici :*

Il fait, en ce beau jour, le plus
beau tems du monde,
Pour aller à cheval ſur la terre &
ſur l'onde.

Mais, lui disoit-on, *on ne va point à cheval sur l'onde.* — *J'en conviens*, répondit-il; *mais passez-le moi en faveur de la rime, vous en passez bien d'autres tous les jours à de meilleurs poëtes que moi.* On a contesté la vérité de cette anecdote; mais elle est aussi vraie, dit l'abbé Trublet, que finement plaisante. Les principaux fruits de sa plume non moins vive & noble que brillante & lumineuse, sont: I. La *Recherche de la Vérité*, dont la meilleure édition est celle de 1712, in-4°., & même année, 4 vol. in-12. II. *Conversations chrétiennes*, 1677, in-12. L'auteur y expose la maniere dont il accordoit la Religion avec son système de philosophie. « Le » dialogue, dit Fontenelle, y » est bien entendu, & les ca» racteres finement observés; » mais l'ouvrage parut si obscur » aux censeurs, que la plu» part refuserent leur approba» tion ». Mézerai l'approuva enfin comme un livre de géométrie. III. *Traité de la Nature & de la Grace*, 1684, in-12., avec plusieurs *Lettres* & autres écrits pour le défendre contre Arnauld, 4 vol. in-12. Le P. Malebranche y soupçonne de mauvaise foi son adversaire; mais il est peut-être plus naturel de croire que l'ardeur du théologien fit tort à ses lumieres, & l'empêcha de comprendre le philosophe. Arnauld avoit cru voir dans l'*Etendue intelligible* de Malebranche, une étendue réelle, & par conséquent matérielle suivant Descartes; & en tirer des conséquences qui étoient bien loin des principes de l'auteur. Un des grands sujets de leur dispute, fut cette proposition métaphysique & exactement vraie: *Le plaisir rend heureux.* Arnauld ne l'entendit pas, & prétendit y trouver cette proposition morale & fausse: *Les plaisirs rendent heureux;* confondant *gaudium* avec *voluptates;* ce qui paroissoit impardonnable à un vieux théologien, qui sans doute avoit lu dans les Epitres de S. Paul: *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* Arnauld connoissoit d'ailleurs la vertu & la religieuse philosophie de Malebranche, & ne devoit pas aisément s'imaginer de trouver dans ses écrits le système d'Epicure. IV. *Méditations chrétiennes & métaphysiques*, 1683, in-12. C'est un dialogue entre le Verbe & lui, & le style a une noblesse digne d'un tel interlocuteur. L'auteur sut y répandre un certain sombre auguste & majestueux, propre à tenir les sens & l'imagination dans le silence, & la raison dans l'attention & le respect. V. *Entretiens sur la Métaphysique & la Religion*, 2 vol. in-12, 1688. Il n'y a rien dans ce livre qu'il n'eût déjà dit en partie dans ses autres ouvrages; mais il présente les mêmes vérités dans de nouveaux jours. Le vrai a besoin de prendre diverses formes, suivant la différence des esprits. VI. *Traité de l'amour de Dieu*, 1697, in-12. Cet ouvrage renferme tout ce que l'auteur pouvoit dire d'instructif sur ce sujet; mais il ne produira jamais ces mouvemens tendres & affectueux qu'on éprouve en lisant d'autres traités sur la même matiere. VII. *Entretiens entre un Chrétien & un Philosophe Chinois sur la nature de Dieu*, 1708, in-12.

VIII.

VIII. Une Réfutation du livre de Bourſier, intitulé : *Action de Dieu ſur les créatures*, in-12. Dans ce livre, Bourſier avoit détruit la liberté de l'homme, Malebranche la rétablit; quoiqu'il y ait peu d'hommes qui dans leurs ouvrages aient plus employé que lui l'action de Dieu. Il l'a fait entrer dans toutes les parties de ſa philoſophie. Ses adverſaires le lui ont reproché plus d'une fois, & c'eſt la vraie cauſe peut-être pourquoi dans le tems actuel ſa philoſophie eſt ſi peu goûtée : » mais ceux, dit un critique » impartial, qui regardent l'action immédiate du Créateur » comme un agent qui intervient dans un grand nombre » de choſes, ſur-tout de celles » que l'ombre du myſtere couvre depuis cinq mille ans » aux yeux & aux ſpéculations » des plus habiles phyſiciens » & des plus profonds métaphyſiciens, n'en ont pas une » opinion défavorable : pluſieurs même ſont perſuadés » qu'on y trouve des ſolutions » & des explications qu'on » chercheroit en vain ailleurs : on ne peut nier qu'elles » n'aient un rapport ſenſible » avec la doctrine du grand » homme qui a dit : *Non longè » eſt ab unoquoque noſtrûm; in » ipſo enim vivimus, & movemur, & ſumus* ». IX. *Traité de l'Ame*, in-12, imprimé en Hollande. Nous ne connoiſſons, ſelon lui, notre ame que par le ſentiment intérieur, par conſcience, & nous n'en avons point d'idée. « Cela peut ſervir, dit-il » dans la *Recherche de la Vérité*, » à accorder les différens ſentimens de ceux qui diſent » qu'il n'y a rien qu'on connoiſſe mieux que l'ame, & » de ceux qui aſſurent qu'il » n'y a rien qu'ils connoiſſent » moins ». Quoi qu'il en ſoit de cet accord, il eſt inconteſtable que le ſentiment intérieur du *moi* produit une connoiſſance plus intime, plus vive, plus évidente que toutes celles qui réſultent des idées. X. *Défenſe de l'Auteur de la* Recherche de la Vérité, *contre l'accuſation de M. de la Ville*, Cologne, 1682, in-12. Ce *la Ville* eſt le P. *le Valois*, Jéſuite, auteur des *Sentimens de Deſcartes*, &c. Le P. Malebranche fait voir dans cette réponſe intéreſſante, que s'il étoit permis à un particulier de rendre ſuſpecte la foi des autres hommes, ſur des conſéquences bien ou mal tirées de leurs principes, il n'y auroit perſonne à l'abri des reproches d'héréſie. L'illuſtre Oratorien laiſſa pluſieurs critiques ſans réponſe, entr'autres celles des journaliſtes de Trévoux. *Je ne veux pas me battre*, diſoit-il, *avec des gens qui font un livre tous les 15 jours.* On a publié en 1769, à Amſterdam, chez Marc-Michel Rey, un ouvrage poſthume de P. Malebranche, avec ce titre : *Traité de l'Infini créé, avec l'Explication de la poſſibilité de la Tranſſubſtantiation.* Ce livre renferme une métaphyſique ſinguliere, mais expoſée de la maniere la plus claire & la plus intelligible.

MALERMI *ou* MALERBI, (Nicolas) Vénitien, moine camaldule du 15e. ſiecle, eſt auteur d'une traduction italienne de la Bible, imprimée pour la 1re. fois à Veniſe, en 2 vol.

in-fol., 1471, sous le titre de *Biblia volgare Istoriata*. Cette édition est rare; celles de 1477 & 1481 le sont beaucoup moins. C'est mal-à-propos que quelques bibliographes ont dit, que cette traduction est la première qui ait été faite de la Bible en langue italienne. Elle est bien la première qui ait été imprimée; mais on en connoît de plus anciennes en manuscrit dans quelques bibliotheques d'Italie. On a encore de lui : *La Legenda di tutti Santi*, Venise, 1475, in-fol., rare.

MALESPEINES, (Marc-Antoine-Léonard de) conseiller du Châtelet, mort en 1768, naquit à Paris en 1700, de Léonard, imprimeur du roi, distingué dans sa profession. Il eut à la fois le goût des lettres & de la jurisprudence, & sut se concilier l'amitié de ses confreres & l'estime du public. Nous avons de lui une traduction de l'*Essai sur les Hiéroglyphes* de Warburton, 1744, in-12, 2 vol. Il a laissé d'autres ouvrages manuscrits. — Il étoit frere de Martin-Augustin LÉONARD, prêtre, mort en 1768, à 72 ans, dont nous avons : I. *Réfutation du Livre des Regles pour l'intelligence de l'Ecriture-Sainte*, in-12. 1727. II. *Traité du sens littéral des Saintes-Ecritures*, in-12.

MALEZIEU, (Nicolas de) né à Paris en 1650 d'une famille noble, reçut de la nature des dispositions heureuses pour toutes les sciences. Le grand Bossuet & le duc de Montausier le connurent, & ils n'eurent pas besoin de leur pénétration pour sentir son mérite. Ces deux grands hommes, chargés de chercher des gens-de-lettres propres à être mis auprès du duc du Maine, jeterent les yeux sur Malezieu. Ce choix eut l'agrément du roi & le suffrage du public. Son éleve se maria avec la petite fille du grand Condé. Cette princesse avide de savoir & propre à savoir tout, trouva le maître qu'il lui falloit dans sa maison. Les conversations devinrent instructives. On voyoit Malezieu, un *Sophocle*, un *Euripide* à la main, traduire sur le champ en françois une de leurs Tragédies. L'admiration, l'enthousiasme dont il étoit saisi, lui inspiroient des expressions qui approchoient de la mâle & harmonieuse énergie des vers grecs. En 1696, Malezieu fut choisi pour enseigner les mathématiques au duc de Bourgogne. L'académie des sciences se l'associa en 1699, & 2 ans après il entra à l'académie françoise. C'étoit l'homme de toutes les sociétés & de toutes les heures. Falloit-il imaginer ou ordonner à Sceaux une fête? il étoit lui-même auteur & acteur. Les *Impromptu* couloient de source; mais ces fruits de l'imagination étoient souvent légers comme elle, & il faut avouer qu'il n'a rien laissé en poésie qui mérite une attention particuliere. Le duc du Maine le nomma chef de ses conseils, & chancelier de Dombes. Malezieu mourut en 1727, à 77 ans. On a de lui : I. *Elémens de Géométrie de M. le duc de Bourgogne*, in-8°., 1715. C'est le recueil des leçons données pendant 4 ans à ce prince, qui écrivoit le lendemain les leçons de la veille. Elles furent assemblées par Boissiere, bibliothécaire du duc du Maine. Il y a à la fin

quelques problêmes résolus par la méthode analytique, que l'on croit être de Malezieu. On voit par plusieurs passages de cet ouvrage, combien la philosophie de l'auteur étoit sage, & son attachement à la Religion réfléchi & conséquent. « Notre » raison, disoit-il, est réduite » à d'étranges extrémités. La » raison nous démontre la di- » visibilité de la matiere à l'in- » fini, & nous trouvons en » même tems qu'elle est com- » posée d'indivisibles. Humi- » lions-nous encore une fois, » reconnoissons qu'il n'appar- » tient pas à une créature quel- » qu'excellente qu'elle puisse » être, de vouloir concilier » des vérités, dont le Créateur » a voulu lui cacher la compa- » tibilité. Ces dispositions nous » rendront plus soumis aux » mysteres, & nous accoutu- » meront à respecter des véri- » tés qui sont par leur nature » impénétrables à notre esprit, » que nous venons de trouver » assez borné, pour ne pou- » voir pas même concilier des » démonstrations mathémati- » ques » (*voyez* MARIO BETTINO). II. Plusieurs Pieces de vers, Chansons, Lettres, Sonnets, Contes, dans les *Divertissemens de Sceaux*, Trévoux, 1712 & 1715. III. On lui attribue *Polichinelle demandant une place à l'Académie*, comédie en un acte, représentée à plusieurs reprises par les Marionnettes de Brioché. Elle se trouve dans les *Pieces échappées du feu*, Plaisance, 1717, in-12.

MALFILLASTRE *ou* MALFILATRE, (Jacques-Charles-Louis) né à St. Jean de Caen, le 8 octobre 1732, baptisé sous condition le 14 juillet 1740, mort à Paris en 1767, cultiva les Muses, & vécut presque toujours dans l'indigence qu'elles traînent après elles. Son Poëme de *Narcisse dans l'Isle de Vénus*, imprimé en 1769, offre des détails heureux, mais l'invention en est médiocre. Les mœurs de l'auteur étoient douces & simples, son caractere timide; &, par une suite naturelle de ce caractere, il fuyoit le grand monde & aimoit la solitude. On trouve dans les Recueils Palinodiques de Caen & de Rouen, des *Odes* de Malfillastre, qui étincellent de strophes vives & sublimes. Les *Observations critiques* par M. Clément, & le Journal de M. Palissot, contiennent aussi de lui quelques fragmens de poésies, & des morceaux d'imitation des *Géorgiques* de Virgile, qui font regretter qu'une mort prématurée l'ait enlevé à la littérature & à sa patrie. « Ce jeune » homme, dit Linguet, est » mort malheureux & inconnu, » quoique enrôlé dans la milice » philosophique; mais n'ayant » ni l'impudence qui se rend » l'organe des mensonges, ni la » bassesse qui dévore les ou- » trages, & mene à l'*Académie*; n'étant né qu'avec de » la modestie & du talent, ses » maîtres l'ont laissé languir & » périr dans l'obscurité. Tandis » qu'ils prônoient, qu'ils sou- » doyoient, qu'ils couron- » noient les H., Malfillastre n'a » jamais reçu d'eux aucune es- » pece de secours. Il est vrai » que le lendemain de sa mort, » Mrs. d'A. & T. lui por- » terent cent écus; & comme » un mort n'a besoin que de

» *Requiem*, ils remporterent » prudemment la bourſe : mais » ils arroſerent le cercueil..... » d'eau bénite ».

MALHERBE, (François de) né à Caen vers 1556 d'une famille noble & ancienne, ſe retira en Provence, où il s'attacha à la maiſon de Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II, & s'y maria avec une demoiſelle de la maiſon de Coriolis. Tous ſes enfans moururent avant lui. Un d'eux ayant été tué en duel par de Piles, gentilhomme Provençal, il voulut ſe battre à l'âge de 73 ans contre le meurtrier. Ses amis lui repréſenterent que la partie n'étoit pas égale entre un vieillard & un jeune homme. Il leur répondit : *C'eſt pour cela que je veux me battre, je ne haſarde qu'un denier contre une piſtole.* On vint à bout de le calmer, & de l'argent qu'il conſentit à prendre pour ne pas pourſuivre de Piles, il fit élever un mauſolée à ſon fils. Malherbe aima beaucoup moins ſes autres parens. Il plaida toute ſa vie contr'eux. Un de ſes amis le lui ayant reproché : *Avec qui donc voulez-vous que je plaide*, lui répondit-il? *Avec les Turcs & les Moſcovites, qui ne me diſputent rien?* L'humeur le dominoit abſolument, & cette humeur étoit bruſque & violente. Il eut pluſieurs démêlés. Le premier fut avec Racan, ſon ami & ſon éleve en poéſie. Malherbe aimoit à réciter ſes productions, & s'en acquittoit ſi mal, que perſonne ne l'entendoit. Il falloit qu'il crachât cinq ou ſix fois en récitant une ſtance de quatre vers. Auſſi le cavalier Marini diſoit-il de lui : *Je n'ai jamais vu d'homme plus humide, ni de poëte plus ſec* : Racan ayant oſé lui repréſenter que la foibleſſe de ſa voix & l'embarras de ſa langue l'empêchoient d'entendre les pieces qu'il lui liſoit ; Malherbe le quitta bruſquement & fut pluſieurs années ſans le voir. Ce poëte, vraiment poëte, eut une autre diſpute avec un jeune homme de la plus grande condition dans la robe. Cet enfant de Thémis vouloit auſſi l'être d'Apollon ; il avoit fait quelques mauvais vers, qu'il croyoit excellens ; il les montre à Malherbe, & en obtint pour toute réponſe cette dureté cruelle : » Avez-vous eu l'alternative » de faire ces vers ou d'être » pendu? A moins de cela, » vous ne devez pas expoſer » votre réputation en produi- » ſant une piece ſi ridicule ». Jamais ſa langue ne put ſe refuſer un bon mot. Ayant un jour dîné chez l'archevêque de Rouen, il s'endormit après le repas. Ce prélat le réveille pour le mener à un ſermon qu'il devoit prêcher : *Diſpenſez-m'en*, lui répond le poëte d'un ton bruſque, *je dormirai bien ſans cela.* L'avarice étoit un autre défaut, dont l'ame de Malherbe fut fouillée. On diſoit de lui » qu'il demandoit l'aumône le » ſonnet à la main ». Son appartement étoit meublé comme celui d'un vieux avare. Faute de chaiſes, il ne recevoit les perſonnes qui venoient le voir, que les unes après les autres ; il crioit à celles qui heurtoient à la porte : *Attendez, il n'y a plus de ſieges.* Sa licence étoit extrême lorſqu'il parloit des femmes. Rien ne l'affligeoit plus

dans ses derniers jours, que de n'avoir plus les talens qui l'avoient fait rechercher par elles dans sa jeunesse. Il ne respectoit pas plus la Religion que les femmes. *Les honnêtes gens*, disoit-il ordinairement, *n'en ont point d'autre que celle de leur prince.* Lorsque les pauvres lui demandoient l'aumône en l'assurant qu'ils prieroient Dieu pour lui, il leur répondoit : Je » ne vous crois pas en grande » faveur dans le ciel; il vau- « droit bien mieux que vous le » fussiez à la cour ». Il refusoit de se confesser dans sa derniere maladie, par la raison qu'il n'avoit accoutumé de le faire qu'à Pâques. Une heure avant de mourir il reprit sa garde, d'un mot qui n'étoit pas bien françois. On ajoute même, que son confesseur lui représentant le bonheur de l'autre vie avec des expressions plates & triviales, le moribond l'interrompit en lui disant : *Ne m'en parlez plus, votre mauvais style m'en dégoûteroit.* Ce poëte singulier, d'une humeur caustique, dure, fiere & bizarre, & d'un caractere sinistre, mourut en 1628, sous le regne de Louis XIII, après avoir vécu sous six rois, étant né sous Henri II. Il fut regardé comme le prince des poëtes de son tems. Il mépriſoit cependant son art, & traitoit la rime de puérilité. Lorsqu'on se plaignoit à lui de ce que les versificateurs n'avoient rien, tandis que les militaires, les financiers & les courtisans avoient tout, il répondoit : « Rien de plus » juste que cette conduite. Faire » autrement, ce seroit une sot- » tise. La poésie ne doit pas » être un métier; elle n'est » faite que pour nous procurer » de l'amusement, & ne mé- » rite aucune récompense ». Il ajoutoit, « qu'un bon poëte » n'est pas plus utile à l'état » qu'un bon joueur de quilles ». Il se donna cependant la torture pour le devenir, & travailloit avec une lenteur prodigieuse. Aussi ses Œuvres Poétiques sont-elles en petit nombre. Elles consistent en *Odes*, *Stances*, *Sonnets*, *Epigrammes*, *Chansons*, &c. Ce qui éternise sa mémoire, c'est d'avoir, pour ainsi dire, fait sortir la langue françoise de son berceau. Semblable à un habile maître, qui développe les talens de son disciple, il saisit le génie de la langue françoise, & en fut en quelque sorte le créateur. Les meilleures éditions de ses *Poésies*, sont celle de 1722, 3 vol. in-12, avec les remarques de Ménage; & celle de St-Marc, à Paris en 1757, in-8°. Cette édition est enrichie de notes intéressantes, de pieces curieuses & d'un beau portrait de l'auteur, au bas duquel on lit ce demi-vers de Boileau :

Enfin Malherbe vint.

Outre ses *Poésies*, on a encore de Malherbe une traduction très-médiocre de quelques lettres de Séneque, & celle du 33e. livre de l'*Histoire Romaine* de Tite-Live.

MALINGRE, (Claude) sieur de St Lazare, né à Sens, mort vers l'an 1655, a travaillé beaucoup, mais avec peu de succès, sur l'Histoire Romaine, sur l'Histoire de France & sur celle de Paris. C'étoit un auteur famélique, qui publioit le même ouvrage sous plusieurs titres

différens, & qui avec toutes ses ruses parvenoit difficilement à les vendre. Tout ce que nous avons de lui, est écrit de la maniere la plus plate & la plus rampante. On ne peut pas même profiter de ses recherches; car il est aussi inexact dans les faits qu'incorrect dans le style. Le moins mauvais de tous ses livres est son *Histoire des Dignités honoraires de France*, in-8°, parce qu'il y cite ses garans. Ses autres écrits sont: I. L'*Histoire générale des derniers troubles*, arrivés en France sous Henri III & sous Louis XIII, in-4°. II. *Histoire de Louis XIII*, in-4°. III. *Histoire de la naissance & des progrès de l'Hérésie de ce siecle*, 3 vol. in-4°; le premier est du P. Richeome. IV. *Continuation de l'Histoire Romaine depuis Constantin jusqu'à Ferdinand III*, 2 vol. in-fol.; compilation indigne de servir de suite à l'Histoire de Coeffeteau. V. *Histoire générale des Guerres de Piémont*; c'est le second volume des *Mémoires* du chevalier Boivin du Villars, qui sont très-curieux, 2 vol. in-8°. VI. *Histoire de notre tems sous Louis XIV*, continuée par du Verdier, 2 vol. in-8°; mauvais recueil de ce qui est arrivé en France depuis 1643 jusqu'en 1645. VII. *Les Annales & les Antiquités de la ville de Paris*, 2 vol. in-folio.

MALLEMANS: il y a eu quatre freres de ce nom, tous les quatre natifs de Beaune, d'une ancienne famille, & auteurs de divers ouvrages. Le premier, *Claude*, entra dans l'Oratoire, d'où il sortit peu de tems après. Il fut pendant 34 ans professeur de philosophie au college du Plessis à Paris, & fut un des plus grands partisans de celle de Descartes. Dans la suite, la pauvreté le contraignit de se retirer dans la communauté des prêtres de S. François de Sales, où il mourut en 1723, à 77 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. Le *Traité physique du Monde*, *nouveau Système*, 1679, in-12. II. *Le fameux Problème de la Quadrature du Cercle*, 1683, in-12. III. La *Réponse à l'Apothéose du Dictionnaire de l'Académie*, &c. Ces ouvrages font une preuve de sa sagacité & de ses connoissances. — Le second étoit chanoine de Ste. Opportune. On lui attribue quelques ouvrages de géographie. — Le 3e., *Etienne*, mourut à Paris en 1716, à plus de 70 ans, laissant quelques poésies. — Le 4e., *Jean*, d'abord capitaine de dragons & marié, embrassa ensuite l'état ecclésiastique, & devint chanoine de Ste. Opportune à Paris, où il mourut en 1740, à 91 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. Diverses *Dissertations* sur des passages difficiles de l'Ecriture-Sainte. II. *Traduction françoise de Virgile*, en prose, 1706, 3 vol. in-12. L'auteur prétend avoir expliqué cent endroits de ce poëte, dont toute l'antiquité avoit ignoré le vrai sens. Cette traduction, entreprise pour les dames, a été trouvée généralement rampante & même barbare. III. *Histoire de la Religion, depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Jovien*, 6 vol. in-12: ouvrage qui eut peu de succès, parce qu'il est écrit d'un style languissant

IV. *Pensées sur le sens littéral des 18 premiers versets de l'Evangile de S. Jean*, 1718, in-12. L'auteur appelle cet ouvrage l'*Histoire de l'Eternité*, & cette expression énergique a un sens très-vrai relativement à l'ouvrage commenté; mais ce commentaire est plein de singularités & de rêveries. Mallemans étoit un savant d'un esprit bizarre & opiniâtre, plein de lui-même & toujours prêt à mépriser les autres.

MALLEROT, (Pierre) sculpteur, connu sous le nom de *la Pierre*, est célebre par plusieurs beaux morceaux. Les principaux sont : I. La *Colonnade* du parc de Versailles. II. Le *Péristile* & la *Galerie* du château de Trianon. III. Le *Tombeau* du cardinal de Richelieu en Sorbonne, sous les ordres de Girardon. IV. Le *Mausolée* de Girardon, à S. Landry à Paris. V. La *Chapelle* de Mrs. de Pompone à S. Merry, & de Mrs. de Crequi & de Louvois aux Capucins de Paris, &c.

MALLET, (Charles) né en 1608 à Montdidier, docteur de Sorbonne, archidiacre & grand-vicaire de Rouen, mourut en 1680, à 72 ans, durant la chaleur des disputes où il étoit entré avec Arnauld à l'occasion de la *Version* du *Nouveau-Testament de Mons*. Cette querelle produisit divers écrits de part & d'autre. Ceux de Mallet sont : I. *Examen de quelques passages de la Version du Nouveau-Testament*, &c., 1667, in-12. Il y accuse les traducteurs d'un grand nombre de falsifications, & même d'avoir une morale corrompue touchant la chasteté. II. *Traité de la lecture de l'Ecriture-Sainte*, Rouen, 1669, in-12. L'auteur prétend qu'elle ne doit point être donnée au peuple en langue vulgaire. Il est certain que cet usage peut avoir des inconvéniens. Si la lecture des livres sacrés, & particuliérement celle du Nouveau-Testament est en général très-avantageuse, il y a aussi beaucoup de passages dont les ignorans ou les esprits mal disposés peuvent abuser, puisque dès le tems de S. Pierre, les hommes foibles & peu instruits, comme dit cet Apôtre, trouvoient dans les Epîtres de S. Paul de quoi s'égarer. Il faut donc en cela, comme dans les meilleures choses, de la circonspection, des modifications & des exceptions raisonnables, qu'on doit abandonner aux jugemens des pasteurs des ames (*voyez* ALGASIE, ARUNDEL, EUSTOCHIUM, MARCELLE, PRODICUS). III. *Réponse* aux principales raisons qui servent de fondement à la *Nouvelle Défense du Nouveau-Testament de Mons* : ouvrage posthume, Rouen, 1682, in-8°. Arnauld répondit à ces écrits d'une maniere qui ne fit pas plus d'honneur à sa modération qu'à sa théologie & sa logique.

MALLET, (Edme) né à Melun en 1713, occupa une cure auprès de sa patrie jusqu'en 1751, qu'il vint à Paris pour y être professeur de théologie dans le college de Navarre. Il étoit docteur aggrégé de cette maison. L'ancien évêque de Mirepoix, Boyer, d'abord prévenu contre lui, ensuite mieux instruit, récompensa d'un canonicat de Verdun sa doctrine

& ſes mœurs. On l'avoit accuſé de Janſéniſme auprès de ce prélat, tandis que la *Gazette* qu'on nomme *Eccléſiaſtique*, l'accuſoit d'impiété. L'abbé Mallet ne méritoit ni l'une ni l'autre de ces imputations. Il mourut à Paris en 1755. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Principes pour la lecture des Poëtes*, 1745, in-12, 2 vol. II. *Eſſai ſur l'Etude des Belles-Lettres*, 1747, in-12. III. *Eſſai ſur les bienſéances oratoires*, 1753, in-12. IV. *Principes pour la lecture des Orateurs*, 1753, in-12, 3 vol. V. *Hiſtoire des Guerres civiles de France ſous les regnes de François II, Charles IX, Henri III & Henri IV, traduite de l'italien d'Avila*, 1757, 3 vol. in-4°. L'abbé Mallet ſe borne, dans ſes ouvrages ſur les poëtes, ſur les orateurs & ſur les belles-lettres, à expoſer d'une maniere préciſe les préceptes des grands maîtres, & à les appuyer par des exemples choiſis, tirés des auteurs anciens & modernes. Les leçons de la morale chrétienne ſont très-bien fondues avec les regles de la littérature ; attention très-importante & du plus grand effet, quand on veut inſtruire la jeuneſſe. Le ſtyle de ces différens écrits eſt net, facile, ſans affectation. Il s'étoit engagé à fournir à l'*Encyclopédie* les articles de la *Théologie* & des *Belles-Lettres* ; & en a effectivement fourni pluſieurs : mais s'il a ſu éviter les écueils du faux bel-eſprit & de la fauſſe philoſophie, dans leſquels ont donné ſes aſſociés ; il eût été prudent de ne pas ſe joindre à eux, de ne pas mêler ſon travail avec le leur, & ne point accréditer par de bons articles une compilation informe & mauvaiſe, dirigée principalement contre la Religion (*voyez* DIDEROT). Le même reproche a été fait depuis à M. Bergier, & les eſprits juſtes l'ont trouvé bien fondé.

MALLET, *voy.* MANESSON.

MALLEVILLE, (Claude) natif de Paris, l'un des premiers membres de l'académie françoiſe, mourut en 1647, âgé d'environ 50 ans. Il avoit été ſecrétaire du maréchal de Baſſompierre, auquel il rendit de grands ſervices dans ſa priſon. Les bienfaits que cet illuſtre infortuné répandit ſur lui, le mirent en état d'acheter une charge de ſecrétaire du roi. Malleville avoit un eſprit aſſez délicat, & un génie heureux pour la poéſie ; mais il négligea de mettre la derniere main à ſes vers. Ses *Poëſies* conſiſtent en *Sonnets*, *Stances*, *Elégies*, *Epigrammes*, *Rondeaux*, *Chanſons*, *Madrigaux*, & quelques *Paraphraſes de pluſieurs Pſaumes*. Elles ont été imprimées en 1649, à Paris, in-4°., & en 1659, in-12.

MALLINCKROT, (Bernard) doyen de l'égliſe cathédrale de Munſter, donnoit à l'étude une partie de la nuit & paſſoit le jour à ſe divertir. L'empereur Ferdinand le nomma à l'évêché de Ratzebourg, & quelque tems après, il fut élu évêque de Minden ; mais il ne put prendre poſſeſſion de l'un ni de l'autre de ces deux évêchés. Son ambition étoit extrême ; il voulut ſe faire élire, en 1650, évêque de Munſter ; mais n'ayant pu réuſſir, il s'éleva contre le nouveau

prélat, & fuscita des séditions jusqu'en 1655, qu'il fut déposé de sa dignité de doyen. L'évêque de Munster le fit arrêter en 1657, & conduire au château d'Ottenzheim, où on lui donna des gardes. Mallinckrot mourut dans ce château en 1664, regardé comme un génie inquiet, & un homme fier & hautain. On a de lui en latin : I. Un *Traité de l'invention & du progrès de l'Imprimerie*, Cologne, 1639, in-4°. II. Un autre *De la nature & de l'usage des Lettres*, Cologne, 1656, in-4°. III. Un *Traité des Archichanceliers du saint Empire Romain ; des Papes & des Cardinaux Allemands ; de la primauté des trois Métropoles d'Allemagne, & des Chanceliers de la Cour de Rome*, 1715, in-4°. Cette derniere édition est ornée d'une Préface historique. Ces ouvrages sont recommandables par la profondeur des recherches.

MALO *ou* MACLOU *ou* MAHOULT, (S.) fils d'un gentilhomme de la Grande-Bretagne, & cousin-germain de S. Samson & de S. Magloire, fut élevé dans un monastere d'Irlande, puis élu évêque de Gui-Castel ; mais son humilité lui fit refuser cette dignité. Le peuple voulant le contraindre d'accepter la crosse, il passa en Bretagne, & se mit sous la conduite d'un saint solitaire nommé *Aaron*, proche d'Aleth en Bretagne (*voyez* AARON). Quelque tems après, vers 541, il fut élu évêque de cette ville, & y fit fleurir la Religion & la piété. Il se retira ensuite dans la solitude auprès de Xaintes, & y mourut le 15 novembre 565. C'est de lui que la ville de St-Malo tire son nom, parce que son corps y fut transporté, après que la ville d'Aleth eut été réduite en village, nommé *Guidalet* ou *Guichalet*, & que le siege épiscopal fut transféré à St-Malo.

MALOUIN, (Paul-Jacques) né à Caen, mort à Paris en 1778, fut professeur de médecine au college-royal, médecin ordinaire de la reine, & membre de la société royale de Londres & de l'académie des sciences de Paris. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité de Chymie*, 1734, in-12. II. *Chymie médicinale*, 1755, 2 vol. in-12 : livre plein de choses curieuses, & écrit d'un style qui fait autant d'honneur à l'académicien, que le fonds même en fait au savant ; mais peut-être l'auteur montra trop de goût pour les préparations chymiques. III. Les *Arts du Meûnier, du Boulanger & du Vermicelier*, dans le Recueil que l'académie des sciences a publié sur les arts & métiers. IV. Il est auteur des articles de Chymie employés dans les deux premiers volumes de l'*Encyclopédie*. — De la même famille étoit Charles MALOUIN, docteur aggrégé en médecine dans l'université de Caen, mort en 1718, à 23 ans, dont on a un *Traité des Corps solides & des Fluides*, Paris, 1718, in-12.

MALPIGHI, (Marcel) vit le jour à Crevalcuore, dans le voisinage de Bologne, en 1628. Ses talens lui mériterent une place de professeur de médecine dans cette derniere ville en 1656. Le grand-duc l'appella ensuite à Pise ; mais l'air lui étant contraire, il retourna à

Bologne en 1659. Il remplit la place de premier professeur en médecine à Messine, en 1662, & retourna encore à Bologne 4 ans après. La société royale de Londres se l'associa en 1669. Il continua d'enseigner avec réputation jusqu'en 1691. Le cardinal Antoine Pignatelli, qui l'avoit connu à Bologne pendant sa légation, étant monté sur le trône pontifical sous le nom d'*Innocent XII*, l'appella à Rome, & le fit son premier médecin. Ce savant étoit d'un caractere sérieux & mélancolique. On sait que les personnes de ce tempérament sont constantes au travail. Dès qu'il vouloit savoir quelque chose, il se donnoit avec plaisir toutes les peines nécessaires pour l'apprendre. Quoiqu'il aimât la gloire, il étoit modeste au milieu des éloges que son mérite lui procuroit. Sa santé étoit très-délicate; & il eut besoin, pendant toute sa vie, des ressources de son art pour la ménager ou pour la rétablir. Malpighi mourut d'apoplexie à Rome, dans le Palais Quirinal, en 1694, âgé de 67 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages en latin, qui prouvent qu'il s'étoit beaucoup occupé de l'anatomie, mais aussi qu'il étoit peu versé dans les belles-lettres; sa diction est mauvaise & difficile à comprendre. Les principaux sont: I. *Plantarum anatome*, Londres, 1675 & 1679, 2 tom. en 1 vol. in-fol., fig. II. *Epistolæ variæ*. III. *Dissertationes Epistolicæ de Bombyce*, Londres, 1669, in-4°, fig. IV. *De formatione Pulli in ovo*. Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en françois. V. *Consultationes*, in-4°, 1713. VI. *De cerebro, de linguâ, de externo tactûs organo, de omento, de pinguedine & adipositis ductibus*. VII. *Exercitatio anatomica de Viscerum structurâ*. VIII. *Dissertationes de Polypo cordis, & de Pulmonibus*, &c. Les ouvrages de Malpighi ont été imprimés à Londres en 1686, 2 vol. in-fol., & ses *Œuvres posthumes*, précédées de sa *Vie*, ont paru à Londres en 1697, à Venise en 1698, in-fol., & à Amsterdam, même année, in-4°. On a réimprimé tous ses ouvrages à Venise, 1733, in-fol., avec des notes de Faustin Gavinelli. Ce savant homme n'étoit pas égoïste; il ne rougissoit pas d'attribuer la plupart de ses découvertes à son ami Borelli qu'il avoit connu à Pise.

MALVASIA, (Charles-César) noble bolonois & chanoine de la cathédrale, cultiva les arts & les lettres dans le 17e. siecle; nous lui devons une assez bonne *Histoire* en italien *des Peintres de Bologne*, in-4°, 2 vol., 1678. Le comte Malvasia y fait paroître un peu trop d'enthousiasme; mais ce sentiment est pardonnable dans un compatriote. On attaqua son livre avec chaleur, & il fut défendu de même. On a encore de lui un ouvrage qui a pour titre: *Marmora Felsinea*, 1690, in-4°.

MALVENDA, (Thomas) Dominicain, né à Xativa en 1566, professa la philosophie & la théologie dans son ordre avec beaucoup de succès. Le cardinal Baronius, à qui il écrivoit pour lui indiquer quelques fautes, qui lui étoient échappées

dans l'édition de ſon *Martyrologe*, trouva tant de diſcernement dans la lettre de ce Dominicain, qu'il ſouhaita l'avoir auprès de lui. Il engagea ſon général à le faire venir à Rome, afin de profiter de ſes avis. Malvenda fut d'un grand ſecours à ce célebre cardinal. On le chargea en même tems de réformer tous les livres eccléſiaſtiques de ſon ordre : commiſſion dont il s'acquitta avec applaudiſſement. Il mourut à Valence, en Eſpagne, le 7 mai 1628, à 63 ans. Ses ouvrages ſont : I. Un traité *De Anti-Chriſto*, dont la meilleure édition eſt celle de Veniſe, 1621, in-fol. II. Une nouvelle *Verſion* du texte hébreu de la *Bible*, avec des notes, imprimée à Lyon en 1650, en 5 vol. in-fol. Ces ouvrages ſont eſtimés des ſavans. Mais ſon *Traité de l'Antechriſt* renferme quelques idées qui pourroient être appuyées ſur des preuves plus ſolides. On a encore de lui : *Annales ordinis Prædicatorum*, Naples, 1627, in-fol.

MALVEZZI, (Virgilio, marquis de) gentilhomme Bolonois, ſavoit les belles-lettres, la muſique, le droit, la médecine, les mathématiques & même la théologie. Il ſervit avec diſtinction dans les armées de Philippe IV, roi d'Eſpagne, qui l'employa dans la guerre & dans les négociations. Il réuſſit dans ces deux genres. Il mourut à Bologne en 1654, à 55 ans, laiſſant divers écrits : I. *Diſcorſi ſopra Cornelio Tacito*, Veniſe, 1635, in-4°. II. *Opere Iſtoriche*, 1656, in-12. III. *Ragioni per li quali li letterati credono non poter avantagiarſi nella corte*, &c. Ces écrits lui firent un nom. — Il y a eu un cardinal de ce nom, archevêque de Bologne, qui s'eſt beaucoup diſtingué par ſon animoſité contre les Jéſuites à l'époque de leur deſtruction.

MAMBRÉ, Amorrhéen, homme puiſſant qui a donné ſon nom à une portion de la terre de Chanaan, nommé la *Vallée de Mambré*, frere d'Aner & d'Eſchol; ils étoient tous trois amis d'Abraham. Ils lui aiderent à combattre les Aſſyriens, & à délivrer Loth que ces peuples avoient fait priſonnier.

MAMBRÈS, l'un des magiciens qui s'oppoſerent à Moïſe dans l'Egypte, & qui s'efforcerent d'imiter par leurs preſtiges les vrais miracles de ce légiſlateur. Les noms de Janès & Mambrès ne ſe trouvent pas dans l'Ancien-Teſtament, mais dans les Epîtres de S. Paul (2 *Tim.* 3), qui les avoit appris ſans doute par quelque tradition ou quelque hiſtoire encore ſubſiſtante de ſon tems.

MAM-BRUN, (Pierre) poëte latin de la Société des Jéſuites, né à Montferrand en Auvergne l'an 1600, mort à la Fleche en 1661. Ce Jéſuite avoit de l'élévation dans le génie, de l'élégance & de la facilité dans la compoſition. Ses ouvrages ſont écrits purement, & ſa verſification eſt exacte & harmonieuſe. Il poſſédoit parfaitement ſon *Virgile*, & a été un de ſes plus heureux imitateurs. Nous avons de lui : I. Des *Eglogues*. II. Des *Géorgiques* en 4 liv. *De la culture de l'ame & de l'eſprit*. III. Un Poëme héroïque en 12 livres, intitulé : *Conſtantin*, ou l'*Idolâ-*

trie terraſſée, la Fleche, 1661, in-fol., & Paris, 1652, in-4°.; il eſt précédé d'une *Diſſertation* latine ſur le Poëme épique, écrite & raiſonnée ſupérieurement.

MAMERT, (S.) célebre évêque de Vienne en Dauphiné, inſtitua, dit-on, les *Rogations* en 469; mais il paroît qu'elles ont été plutôt en uſage à Milan, où S. Lazare, archevêque de cette ville, les avoit déjà inſtituées. Des calamités publiques, que quelques auteurs prétendent avoir été des volcans ou des tremblemens de terre, furent l'occaſion des pieuſes ſupplications établies ou adoptées par S. Mamert, & qui ont paſſé depuis dans toute l'Egliſe. Ce vertueux prélat mourut en 475. On lui attribue deux *Sermons*, l'un ſur les *Rogations*, l'autre ſur *la Pénitence des Ninivites*; & le beau Cantique *Pange lingua glorioſi prælium certaminis*, qui néanmoins eſt plus vraiſemblablement de ſon frere Claudien MAMERT (*voy.* CLAUDIEN & VENANCE FORTUNAT.

MAMERTIN, (Claude) orateur du 4e. ſiecle, fut élevé au conſulat par Julien l'Apoſtat en 362. Pour remercier ce prince, il prononça en ſa préſence un *Panégyrique* en latin, que nous avons encore (*voyez* l'Hiſtoire Littéraire de France par dom Rivet, tom. 1). On le croit fils de Claude MAMERTIN, qui prononça vers l'an 291 deux *Panégyriques* à la louange de Maximien Hercule, prince qui méritoit cet honneur à-peu-près autant que Julien. On les trouve dans les *Panegyrici veteres*, *ad uſum Delphini*, 1677, in-4°. Le pere & le fils ſe déshonorerent par la flatterie la plus lâche.

MAMMÉE, (Julie) étoit fille de Julius Avitus, & mere de l'empereur Alexandre Sévere. Cette princeſſe avoit de l'eſprit & des mœurs. Elle donna une excellente éducation à ſon fils, & fut ſon conſeil, lorſqu'il fut parvenu au trône impérial. Elle écarta les flatteurs & les corrupteurs, & ne mit dans les premieres places que des hommes de mérite. Prévenue en faveur du Chriſtianiſme, elle envoya chercher Origene, pour s'entretenir avec lui ſur cette Religion, qu'elle embraſſa, ſelon pluſieurs auteurs. Des ſoldats Gaulois mécontens de la diſcipline que ſon fils leur faiſoit garder, & pouſſés à la rebellion par le Goth Maximin, la maſſacrerent avec ce prince à Mayence en 235.

MAMMONE, dieu des richeſſes chez les Phéniciens, étoit le même que Plutus chez les Romains. Delà cette grande leçon dans l'Evangile, qui rend ſi bien l'oppoſition du culte de Dieu avec l'eſprit d'avarice : *Non poteſtis Deo ſervire & Mammonæ.* Souvent ce mot ſe prend pour les richeſſes mêmes, comme lorſque le Sauveur dit : *Facite vobis amicos de Mammona iniquitatis.*

MAMURRA, chevalier Romain, natif de Formium, accompagna Jules Céſar dans les Gaules, en qualité d'intendant des ouvriers. Il y amaſſa des richeſſes immenſes, qu'il dépenſa avec la même facilité qu'il les avoit acquiſes. Il fit

bâtir un palais magnifique à Rome, sur le Mont-Cœlius. C'est le premier qui fit incruster de marbre les murailles & les colonnes. Catulle a fait des épigrammes très-satyriques contre lui. Il l'y accuse, non-seulement de concussion, mais encore de débauche avec César : abomination devenue très-commune parmi les hommes les plus célébrés de l'ancienne Rome.

MANAHEM, fils de Gaddi, général de l'armée de Zacharie, roi d'Israël, étoit à Théria, lorsqu'il apprit la mort de son maître, que Sellum avoit tué pour régner en sa place. Il marcha contre l'usurpateur, qui s'étoit enfermé dans Samarie, le tua, & monta sur le trône, où il s'affermit par le secours de Phul, roi des Assyriens, auquel il s'engagea de payer un tribut. Ce prince gouverna pendant 10 ans, & fut aussi impie envers Dieu, qu'injuste envers ses sujets. Il mourut l'an 761 avant J. C.

MANAHEM, de la secte des Esséniens, se mêloit de prophétiser. Il prédit à Hérode (depuis nommé *le Grand*), encore jeune, qu'il seroit un jour roi des Juifs, mais qu'il souffriroit beaucoup dans sa royauté. Cette prédiction fit que ce prince eut toujours beaucoup de respect pour les Esséniens.

MANAHEM, fils de Judas Galiléen, & chef des séditieux contre les Romains, prit de force la forteresse de Massada, pilla l'arsenal d'Hérode le Grand, qui étoit mort depuis peu, arma ses gens & se fit reconnoître roi de Jérusalem. Un nommé Eléazar, homme puissant & riche, souleva le peuple contre cet usurpateur, qui fut pris & puni du dernier supplice. *Voy.* Josephe, *Guerre des Juifs contre les Romains*, liv. 2, chap. 32.

MANAHEN, prophete chrétien, frere de lait d'Hérode Antipas, fut un des prêtres d'Antioche, à qui le St-Esprit ordonna d'imposer les mains à Paul & à Barnabé, pour les envoyer prêcher l'Évangile aux Gentils. On croit que ce Manahen étoit du nombre des 72 disciples, & qu'il mourut à Antioche. Il en est parlé au chap. 13 des Actes des Apôtres.

MANASSÈS, fils aîné de Joseph & d'Aseneth, & petit-fils de Jacob, dont le nom signifie l'*oubli*, parce que Joseph dit : *Dieu m'a fait oublier toutes mes peines, & la maison de mon pere ;* naquit l'an 1712 avant J. C. Jacob étant au lit de la mort, Joseph lui amena ses deux fils Manassès & Ephraïm, afin que le saint vieillard leur donnât sa bénédiction ; & comme il vit que son pere mettoit sa main gauche sur Manassès, il voulut lui faire changer cette disposition : Jacob insista à vouloir les bénir de cette maniere, en lui disant que l'aîné seroit pere de plusieurs grandes familles ; mais que son cadet seroit plus grand que lui, & que des nations entieres sortiroient de son sang. On voit encore ici, comme dans tant d'autres endroits de l'Histoire Sainte, la confiance religieuse que l'on avoit dans la bénédiction paternelle ; confiance si bien d'accord avec les événemens, & si bien assortie

à l'esprit du commandement qui prescrit le respect envers nos progéniteurs, & en fait découler notre prospérité terrestre.

MANASSÈS, roi de Juda, ayant succédé à son pere Ezéchias à l'âge de 12 ans, signala les commencemens de son regne par tous les crimes & toutes les abominations de l'idolâtrie. Il rebâtit les hauts-lieux que son pere avoit détruits, dressa des autels à Baal, & fit passer son fils par le feu en l'honneur de Moloc. Le prophete Isaïe, qui étoit beau-pere du roi, s'éleva fortement contre tant de désordres; mais Manassès, loin de profiter de ses avis, le fit saisir & couper par le milieu du corps avec une scie de bois. La colere de Dieu éclata enfin contre ce tyran vers la 22e. année de son regne, l'an 677 avant J. C. Assarhaddon, roi d'Assyrie, envoya une armée dans ses états. Il fut pris, chargé de chaînes, & emmené captif à Babylone. Son malheur le fit rentrer en lui-même. Dieu, touché de son repentir, le tira des fers du roi de Babylone, qui lui rendit ses états. Manassès revint à Jérusalem, où il s'appliqua à réparer le mal qu'il avoit fait. Il abattit les autels profanes qu'il avoit élevés, rétablit ceux du vrai Dieu, & ne négligea rien pour porter son peuple à revenir au culte du Seigneur. Il mourut l'an 643 avant J. C., à 67 ans, après en avoir régné 55. Nous avons sous son nom une *Priere* que l'on suppose qu'il fit pendant sa captivité; on la trouve ordinairement à la fin de la *Bible*, avec les livres non canoniques; plusieurs saints Peres la citent: elle est pleine d'onction, & exprime les sentimens d'une pénitence vive & sincere. Amon, son fils, lui succéda.

MANASSÈS, jeune clerc d'une famille distinguée de Rheims, usurpa par simonie en 1069 le siege épiscopal de cette ville. Ses mauvais procédés dans l'exercice de sa dignité ayant excité des murmures, il fut cité en vain au tribunal des légats du pape & dans plusieurs conciles: on fut obligé de le condamner par contumace, & on prononça sa sentence de déposition au concile de Lyon, tenu l'an 1080, qui fut confirmé par celui de Rome la même année. Manassès, non moins indocile que coupable, voulut encore se maintenir sur son siege par les armes; mais après de vains efforts, il quitta Rheims & passa en Palestine, alors le théâtre des Croisades, où il ne fut pas meilleur guerrier qu'il n'avoit été bon prélat: il fut fait prisonnier dans un combat, & ne recouvra sa liberté qu'en 1099. On a cependant fait son *Apologie*, qui se trouve dans le *Musæum Italicum* de dom Mabillon.

MANASSÈS, *voyez* CONSTANTIN MANASSÈS.

MANCINELLI, (Antoine) né à Velletri en 1452, enseigna les belles-lettres en divers endroits d'Italie avec beaucoup de succès, & mourut après 1506. On a de lui quatre Poëmes latins: I. *De Floribus, de figuris, de Poetica virtute, de vita sua*, Paris, 1506, in-4°. II. *Epigrammata*, Venise, 1500, in-4°. III. Des *Notes* sur quelques auteurs latins.

MANCINI, (Paul) baron

Romain, se fit prêtre après la mort de sa femme, Vittoria Coppoti. Il avoit eu deux fils de ce mariage : l'aîné, François-Marie Mancini, fut nommé cardinal à la recommandation de Louis XIV, le 5 avril 1660. Le cadet, Michel-Laurent Mancini, épousa Jeronyme Mazarin, sœur puînée du cardinal Mazarin, dont il eut plusieurs enfans : entr'autres, Philippe-Julien, qui joignoit à son nom celui de Mazarin ; & Laure-Victoire Mancini, mariée en 1651 à Louis, duc de Vendôme, dont elle eut les deux fameux princes de ce nom. Olympe Mancini, niece du cardinal, comtesse de Soissons, fut obligée de quitter la France, étant impliquée dans l'affaire de la Voisin (*voyez ce mot*), & mourut à Bruxelles. Sa sœur, Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon, également accusée, s'en tira mieux. Tout le monde connoît les illustres descendans de Michel-Laurent Mancini (*voyez* NEVERS, COLONNE, MAZARIN). Paul Mancini cultivoit la littérature & aimoit les gens-de-lettres ; & c'est un goût qui passa à sa famille. L'académie des Humoristes lui doit son origine.

MANCINI, (Jean-Baptiste) né d'une famille différente du précédent, mort à Bologne, sa patrie, vers l'an 1640, se fit des amis illustres, & composa divers ouvrages de morale, dont Scuderi a traduit une partie en françois. Cet auteur avoit de l'imagination, mais sans goût. Son style est enflé & extravagant.

MANCO-CAPAC, fondateur & premier Incas de l'empire du Pérou. Après avoir rassemblé un certain nombre de Péruviens, il leur persuada qu'il étoit fils du Soleil, leur apprit à adorer intérieurement & comme un dieu suprême, mais inconnu, Pachacamac, c'est-à-dire, l'ame ou le soutien de l'univers ; & extérieurement & comme un dieu inférieur, mais visible & connu, le Soleil son pere. Il lui fit dresser des autels & offrir des sacrifices où le sang humain ne fut pas épargné. Le Pérou, avant la révolution de 1557, étoit un empire particulier, dont les souverains étoient très-riches, à cause des mines d'or & d'argent que renferme ce pays : mais les Espagnols commandés par François Pizarre & Diegue d'Almagro, soumirent ce royaume au roi d'Espagne (*voy.* ATABALIPA, PIZARRE) ; & depuis ce tems le Pérou est habité par des Espagnols Créoles & par des Indiens naturels du pays, dont une partie a embrassé le Christianisme, & obéit à un vice-roi puissant, nommé par la couronne d'Espagne ; de maniere que ce royaume, quoiqu'asservi à un prince étranger, est dans une situation beaucoup plus heureuse, que lorsque des guerres destructives & atroces, les sacrifices humains, & d'autres fléaux dévastoient ses provinces. M. Marmontel a fait sur cette révolution un poëme larmoyant, intitulé les *Incas*, qu'un homme de génie a appellé *une Capucinade* ; toutes les notions historiques y sont sacrifiées au fanatisme de la philosophie du jour. *Voyez* CORTEZ, ATABALIPA, MONTEZUMA.

MANDAGOT, (Guil-

laume de) d'une illustre famille de Lodeve, compila le 6e. livre des Décrétales, par ordre du pape Boniface VIII. Il mourut à Avignon en 1321, après avoir été successivement archidiacre de Nîmes, prévôt de Toulouse, archevêque d'Embrun, puis d'Aix, & enfin cardinal & évêque de Palestrine. On a de lui un *Traité de l'élection des Prélats*, dont il y a eu plusieurs éditions. Nous connoissons celle de Cologne, 1601, in-8°.

MANDAJORS, *voyez* MENDAJORS.

MANDANES, philosophe & prince Indien, renommé par sa sagesse, fut invité par les ambassadeurs d'Alexandre le Grand, de venir au banquet du fils de Jupiter. Il les renvoya en leur disant « qu'Alexandre » n'étoit point le fils de Jupiter, » quoiqu'il commandât une » grande partie de l'univers; » qu'il ne se soucioit point des » présens d'un homme qui n'a- » voit pas de quoi se contenter » lui-même.... Je méprise ses » menaces, ajouta-t-il: l'Inde » est suffisante pour me faire » subsister si je vis; & la mort » ne m'effraie point, parce » qu'elle changera ma vieil- » lesse & mes infirmités en une » meilleure vie ». Peut-être Mandanes est-il un des hommes vertueux qui, au milieu de la gentilité, ont conservé la notion du vrai Dieu, de ses jugemens & de ses récompenses, comme Jethro, Job, les trois Mages, le centurion Cornelius, &c. *Voyez* le *Catéch. phil.* n. 401.

MANDESLO, (Jean-Albert) natif du pays de Mekelbourg, fut page du duc de Holstein, & suivit en qualité de gentilhomme les ambassadeurs que ce prince envoya en Moscovie & en Perse l'an 1636. Il alla ensuite à Ormuz, & de là aux Indes. On a de lui une *Relation de ses Voyages*, 1727, in-fol., traduite par Wicquefort. Elle est estimée.

MANDEVILLE, (Jean de) médecin Anglois au 14e. siecle, voyagea pendant 34 ans en Asie & en Afrique. Il publia à son retour une *Relation de ses Voyages* en latin, en françois & en anglois. On la trouve dans le Recueil de Bergeron, La Haye, 1735, in-4°. Elle est pleine de fautes & de faits incroyables. Le voyage de Jérusalem a paru en latin sous ce titre: *Itinerarius a terra Angliæ ad partes Jerosolimitanas*, en caracteres gothiques, in-4°; à la fin du livre on lit *Editus anno MCCCCLV in civitate Leodiensi*; mais ce ne peut être que la date du manuscrit sur lequel s'est fait cette impression. Il mourut à Liege le 17 novembre 1372. On voit son épitaphe chez les Guillelmins, où il s'étoit retiré & où il fut enterré. — Il ne faut pas le confondre avec Henri de MANDEVILLE ou Mondeville, médecin-chirurgien de Philippe le Bel: c'est le même que Hermondanville. *Voyez ce mot.*

MANDEVILLE, (Bernard de) médecin Hollandois, né à Dordrecht, mort à Londres en 1733, à 63 ans, s'est fait un nom malheureusement célebre par des ouvrages impies & scandaleux. On dit qu'il vivoit comme il écrivoit, & que sa conduite ne valoit pas mieux que ses livres. On a de lui: I. Un poëme anglois, intitulé: *The Grumbling hive*, c'est-à-dire, l'Essaim

l'Essaim d'Abeilles murmurant, sur lequel il fit ensuite des Remarques. Il publia le tout à Londres en 1732, in-8°, en anglois, & l'intitula : *La Fable des Abeilles*. Il prétend dans cet ouvrage, que le luxe & les vices des particuliers tournent au bien & à l'avantage de la société. Il s'oublie jusqu'à dire que les crimes mêmes sont utiles, en ce qu'ils servent à établir une bonne législation. Ce livre, traduit de l'anglois en françois, parut à Londres en 1740, en 4 vol. in-8°. II. *Pensées libres sur la Religion*, qui, aussi-bien que sa *Fable des Abeilles*, firent grand bruit dans un tems que l'impiété n'étoit pas encore si commune qu'elle est devenue depuis. III. *Recherches sur l'origine de l'Honneur & sur l'utilité du Christianisme dans la guerre*, 1730, in-8°. Il contredit dans ce livre beaucoup d'idées fausses & téméraires qu'il avoit avancées dans sa *Fable des Abeilles*, & il reconnoît la nécessité de la vertu par rapport au bonheur. Van Effen traduisit en françois les *Pensées libres*, La Haye, 1723, in-12. Son paradoxe, touchant le luxe, a été solidement réfuté par J. J. Rousseau, & sur-tout par M. l'abbé Pluquet dans son *Traité philosophique & politique sur le Luxe*, Paris, 1786.

MANDRIN, (Louis) naquit à St.-Etienne de S. Geoirs, village près de la côte St.-André en Dauphiné, d'un maréchal. Il porta le mousquet de bonne heure ; mais las des assujettissemens du métier de soldat, il déserta, fit la fausse monnoie & enfin la contrebande. Devenu chef d'une troupe de brigands, au commencement de 1754, il exerça un grand nombre de violences, & commit plusieurs assassinats. On le poursuivit pendant plus d'une année, sans pouvoir le prendre. Enfin on le trouva caché sous un amas de fagots dans un vieux château dépendant du roi de Sardaigne, d'où on l'arracha malgré l'immunité du territoire étranger, sauf à satisfaire à S. M. Sarde pour cette espece d'infraction. Il fut condamné à la roue le 24 mai 1755 par la chambre criminelle de Valence, & exécuté le 26 du même mois. Comme ce malheureux excita pendant quelque tems la ridicule curiosité des François, & qu'on en a parlé même beaucoup chez l'étranger, il n'est pas déraisonnable de lui donner une place dans ce Dictionnaire. Ce scélérat avoit une physionomie intéressante, le regard hardi, la repartie vive ; mais il étoit d'ailleurs gangrené de vices, jureur, buveur, débauché, & il ne mérite pas plus l'attention des lecteurs philosophes que CARTOUCHE, dont les oisifs parlent tant. Celui-ci étoit fils d'un tonnelier de Paris. Adonné de bonne heure au jeu, au vin & aux femmes, il se fit chef d'une bande qui se signala par des vols considérables & par des meurtres. Comme il étoit rusé, adroit & robuste, on fut quelque tems sans pouvoir l'arrêter. Enfin un soldat aux gardes avertit qu'il étoit couché au cabaret à la Courtille ; on le trouva sur une paillasse avec un méchant habit, sans chemise, sans argent & couvert de vermine. Il subit la peine de ses crimes ; il fut rompu vif en 1721. Son nom étoit *Bour-*

guignon. Il avoit pris celui de *Cartouche*, comme les voleurs & les écrivains de livres scandaleux changent de nom.

MANÈS, héréſiarque du 3*e*. ſiecle, fondateur de la ſecte des Manichéens né en Perſe dans l'eſclavage, avoit pour tout bien une figure agréable. Une veuve dont il étoit l'eſclave, le prit en amitié, l'adopta, & le fit inſtruire par les mages dans la philoſophie des Perſes. Manès trouva chez ſa bienfaitrice les livres de l'hérétique Therebinthus, & y puiſa les dogmes les plus extravagans. Il les ſema d'abord dans la Perſe, où ils ſe répandirent rapidement. L'impoſteur ſe qualifioit d'*Apôtre de J. C.* & ſe diſoit le *St.-Eſprit qu'il avoit promis d'envoyer*. Il s'attribuoit le don des miracles; & le peuple, ſéduit par l'auſtérité apparente de ſes mœurs, ne parloit que de l'aſcendant qu'il avoit ſur toutes ſortes d'eſprits. Sa renommée parvint juſqu'à la cour de Perſe. Le roi l'ayant appellé pour voir un de ſes fils attaqué d'une maladie dangereuſe, ce charlatan chaſſa tous les médecins, & promit la guériſon du malade avec le ſeul remede de ſes prieres. Le jeune prince étant mort entre ſes bras, ſon pere fit mettre aux fers cet impoſteur, qui ſe ſauva de priſon. Il fut repris peu de tems après par les gardes du roi de Perſe, qui le fit écorcher vif. La doctrine de Manès (laquelle avoit déjà eu dans le 2*e*. ſiecle Cerdon pour apôtre) rouloit principalement ſur la diſtinction de *deux Principes*, l'un *bon*, l'autre *mauvais*; mais tous deux ſouverains, tous deux indépendans l'un de l'autre. L'homme avoit auſſi *deux ames*, l'une *bonne*, l'autre *mauvaiſe*. La chair étoit, ſelon lui, l'ouvrage du mauvais principe; par conſéquent il falloit empêcher la génération & le mariage. C'étoit un crime à ſes yeux que de donner la vie à ſon ſemblable. Ce fou d'une eſpece ſinguliere attribuoit auſſi l'ancienne loi au mauvais principe, & prétendoit que tous les prophetes étoient damnés. Il défendoit de donner l'aumône, traitoit d'idolâtrie le culte des reliques, & ne vouloit pas qu'on crût que J. C. ſe fût incarné & eût véritablement ſouffert. Il ajoutoit à ces abſurdités un grand nombre d'autres. Il ſoutenoit, par exemple, que « celui qui arrache une plante, ou qui tuoit » un animal, ſeroit lui-même » changé en cet animal ou en » cette plante ». Ses diſciples, avant que de couper un pain, avoient ſoin de maudire celui qui l'avoit fait, lui ſouhaitant » d'être ſemé, moiſſonné & » cuit lui-même comme cet » aliment ». Ces abſurdités, loin de nuire aux progrès de cette ſecte, ne ſervirent qu'à l'étendre. Le Manichéiſme eſt, de toutes les héréſies, celle qui a ſubſiſté le plus long-tems. Après la mort de Manès, les débris de ſa ſecte ſe diſperſerent du côté de l'Orient, ſe firent quelques établiſſemens dans la Bulgarie, & vers le 10*e*. ſiecle ſe répandirent dans l'Italie; ils eurent des établiſſemens conſidérables dans la Lombardie, d'où ils envoyoient des prédicateurs qui pervertirent beaucoup de monde. Les nouveaux Manichéens avoient fait des changemens dans leur doctrine.

Le système des deux principes n'y étoit pas toujours bien développé; mais ils en avoient conservé toutes les conséquences sur l'Incarnation, sur l'Eucharistie, sur la Ste. Vierge & sur les Sacremens. Beaucoup de ceux qui embrasserent ces erreurs étoient des enthousiastes, que la prétendue sublimité de la morale manichéenne avoit séduits : tels furent quelques chanoines d'Orléans, qui étoient en grande réputation de piété. Le roi Robert les condamna au feu; & ils se précipiterent dans les flammes avec de grands transports de joie en 1022. Les Manichéens firent beaucoup plus de progrès dans le Languedoc & la Provence. On assembla plusieurs conciles contr'eux, & on brûla plusieurs sectaires, mais sans éteindre la secte. Ils pénétrerent même en Allemagne, & passerent en Angleterre. Par-tout ils firent des prosélites; mais par-tout on les combattit & on les réfuta. Le Manichéisme, perpétué à travers tous ces obstacles, dégénéra insensiblement, & produisit dans le 12e. siecle & dans le 13e. cette multitude de sectes qui faisoient profession de réformer la Religion & l'Eglise : tels furent les *Albigeois*, les *Petrobrusiens*, les *Henriciens*, les disciples de Tanchelin, les *Popelicains*, les *Cathares*. Les anciens Manichéens étoient divisés en deux ordres; les *Auditeurs*, qui devoient s'abstenir du vin, de la chair, des œufs & du fromage; & les *Elus* qui, outre une abstinence très-rigoureuse, faisoient profession de pauvreté. Ces Elus avoient seuls le secret de tous les mysteres, c'est-à-dire, des rêveries les plus extravagantes de la secte. Il y en avoit 12 parmi eux qu'on nommoit *Maîtres*, & un 13e. qui étoit le chef de tous les autres, à l'imitation de Manès, qui, se disant le Paraclet, avoit choisi 12 apôtres. Les savans ne sont pas d'accord sur le tems auquel cet hérésiarque, dont le premier nom étoit *Curbicus*, commença à paroître : l'opinion la plus probable est que ce fut sous l'empire de Probus, vers l'an 280. S. Augustin, qui avoit été dans leur secte, est celui de tous les Peres qui les a combattus avec plus de force. Beausobre, savant protestant, a publié une *Histoire du Manichéisme*, in-4°, 2 vol. pleine de recherches; mais il fait trop d'efforts pour justifier cette secte, des infamies & des abominations qu'on lui a imputées; il peut se faire qu'il y ait eu de l'exagération dans ce que certains auteurs en ont écrit, mais il en reste assez de vrai pour qu'un homme sage ne s'intéresse pas à leur apologie. « Les empereurs chrétiens, dit un auteur moderne, furent principalement déterminés à sévir contre eux, par les crimes dont ils s'étoient rendus coupables : la morale corrompue qui s'ensuivoit de leurs principes, leur aversion pour le mariage & pour l'agriculture, le libertinage secret par lequel ils séduisoient les femmes, leurs parjures, la licence avec laquelle ils calomnioient l'Eglise & ses ministres, &c, sont des excès qui ne peuvent être tolérés par un gouvernement sage. Lorsque l'impératrice Théo-

» dora les poursuivit à feu & » à sang, ils étoient mêlés avec » les ennemis de l'empire & » placés sur les frontieres ; la » politique plus que la Religion » dirigeoit sa conduite..... C'est » toujours la conduite des hé- » rétiques, encore plus que leur » doctrine, qui a décidé de la » douceur ou de la rigueur avec » laquelle on les a traités ». Aucune hérésie ne s'est reproduite sous des formes plus différentes que celle des Manichéens. On peut consulter là-dessus un traité plein de recherches : *Laurentii Anticottii dissertatio de antiquis novisque Manichæis.* L'auteur auroit pu donner encore plus d'étendue à son catalogue, en y plaçant plusieurs nouveaux philosophes ; Bayle entr'autres, qui a fait tous ses efforts pour justifier la doctrine de cette vieille secte ; & Voltaire, dont les déclamations perpétuelles contre la Providence, ne sont réellement qu'une espece de manichéisme. Les théologiens observent que cette hérésie, ainsi que quelques autres, ont pris leur source dans l'ignorance du péché originel, ou dans le refus de reconnoître ce dogme fondamental qui explique toutes les especes de contrariétés qu'on trouve dans l'ordre moral & même dans l'ordre physique. *Voyez* MARCION.

MANESSON-MALLET, (Alain) Parisien, fut ingénieur des camps & armées du roi de Portugal, & ensuite maître de mathématiques des pages de Louis XIV. Il étoit habile dans sa profession, & bon mathématicien. Il a fait quelques ouvrages : I. *Les Travaux de Mars*, ou l'*Art de la Guerre*, en 1691, 3 vol. in-8°, avec une figure à chaque page, dont quelques-unes offrent des plans intéressans. II. *Description de l'Univers, contenant les différens Systêmes du monde, les Cartes générales & particulieres de la Géographie ancienne & moderne, & les mœurs, religion & gouvernement de chaque nation*, Paris, 1683, en 5 vol. in-8°. Ce livre est plus recherché pour les figures que pour l'exactitude. Comme l'auteur avoit beaucoup voyagé & levé lui-même les plans qu'il a fait graver dans son livre, les curieux ne sont pas fâchés de l'avoir dans leur bibliotheque. III. Une *Géométrie*, 1702, 4 vol. in-8°.

MANETHON, fameux prêtre Égyptien, natif d'Héliopolis, & originaire de Sebenne, florissoit du tems de Ptolomée Philadelphe, vers l'an 304 avant J. C. Il composa en grec l'*Histoire d'Egypte*, ouvrage célebre, souvent cité par Flave Josephe & par les auteurs anciens. Il l'avoit tirée, si on l'en croit, des écrits de Mercure & des anciens Mémoires conservés dans les archives des temples confiés à sa garde. Jules Africain en avoit fait un abrégé dans sa Chronologie. L'ouvrage de Manethon s'est perdu, & il ne nous reste que des fragmens des Extraits de Jules Africain. Ils se trouvent dans Georges Syncelle. Gronovius a publié un Poëme de Manethon, sur le pouvoir des astres qui président à la naissance des hommes, grec-latin, Leyde, 1698, in-4°. Ce Poëme a été traduit en vers italiens par l'abbé Salvini.

MANFRED, *voy.* MAINFROI.

MANFREDI, (Lelio) auteur Italien du 16e. siecle, traduisit de l'espagnol, *Tyran le Blanc*, Venise, 1538, in-4°. L'original espagnol est de Barcelone, 1497, in-fol., & fort rare. M. de Caylus l'a mis en françois, 2 vol. in-12.

MANFREDI, (Eustache) célebre mathématicien, naquit à Bologne en 1674. Dès ses premieres années, son esprit donna les espérances les plus flatteuses. Il devint professeur de mathématiques à Bologne en 1698, & surintendant des eaux du Bolonois en 1704. La même année, il fut mis à la tête du college de Montalte, fondé par Sixte-Quint à Bologne, pour de jeunes gens destinés à l'état ecclésiastique. Il y rétablit la discipline, les bonnes mœurs & l'amour de l'étude, qui en étoient presqu'entiérement bannis. En 1711 il eut une place d'astronome à l'institut de Bologne, & dès-lors il renonça absolument au college pontifical, & à la poésie même qu'il avoit toujours cultivée jusquelà. Ses *Sonnets*, ses *Canzoni*, & plusieurs autres morceaux imprimés à Bologne, 1713, in-16, sont une preuve de la supériorité de ses talens dans ce genre. L'académie des sciences de Paris & la société royale de Londres se l'associerent, l'une en 1726, l'autre en 1729, & elles le perdirent en 1739. Cet illustre astronome n'étoit ni sauvage comme mathématicien, ni fantasque comme poëte. Les qualités de son cœur égaloient celles de son esprit. Bienfaisant, officieux, libéral, modeste, il se fit peu de jaloux & beaucoup d'amis. On a de lui : I. *Ephemerides motuum cœlestium, ab anno 1715, ad annum 1750, cum Introductione & variis Tabulis;* Bologne, 1715-1725, en 4 vol. in-4°. Le 1er. vol. est une excellente Introduction à l'astronomie. Les trois autres contiennent les Calculs. Ses deux sœurs l'aiderent beaucoup dans cet ouvrage si pénible & si estimé pour son exactitude & sa justesse. II. *De transitu Mercurii per Solem anno 1723*, Bologne, 1724, in-4°. III. *De annuis inerrantium Stellarum aberrationibus*, Bologne, 1729, in-4°. Il y réfute les astronomes qui regardoient ces *aberrations* comme l'effet de la parallaxe annuelle de la terre; sentiment aujourd'hui généralement reconnu pour faux, & qui étoit le fruit d'une excessive prévention en faveur du système de Copernic, auquel l'auteur fut toujours opposé. *Voyez* TYCHO.

MANFREDI, (Barthélemi) peintre de Mantoue, disciple de Michel-Ange de Caravage, avoit une facilité prodigieuse. Il a si bien saisi la maniere de son maître, qu'il est difficile de ne pas confondre les ouvrages des deux artistes. Ses sujets les plus ordinaires étoient des *Joueurs de cartes* ou *de dez*, & des *Assemblées de soldats*.

MANFRONE, *voyez* GONZAGUE Lucrece.

MANGEANT, (Luc-Urbain) pieux & savant prêtre de Paris, naquit dans cette ville en 1656, & y mourut en 1727. Nous avons de lui deux *Editions* estimées; l'une de *S. Fulgence*, évêque de Ruspe, Paris, 1684, in-4°.; & l'autre de *S. Prosper*, Paris, 1711, in-fol.,

avec des Avertiſſemens fort inſtructifs.

MANGEART, (Dom Thomas) Bénédictin de la congrégation de S. Vanne & de S. Hidulphe, fit beaucoup d'honneur à ſon ordre par ſes connoiſſances. Elles lui mériterent les titres d'antiquaire, bibliothécaire & conſeiller du duc Charles de Lorraine. Il préparoit un ouvrage fort conſidérable, lorſque la mort l'enleva en 1763, avant qu'il eût mis le dernier ordre à ſon livre, dont on doit la publication à M. l'abbé Jacquin. Cette production a paru en 1763, in-fol., ſous ce titre : *Introduction à la ſcience des Médailles, pour ſervir à la connoiſſance des Dieux, de la Religion, des Sciences, des Arts & de tout ce qui appartient à l'Hiſtoire ancienne, avec les preuves tirées des Médailles.* Les Traités élémentaires ſur la ſcience numiſmatique étant trop peu étendus, & les Diſſertations particulieres trop prolixes; le ſavant Bénédictin a réuni en un ſeul vol. tous les principes contenus dans les premiers, & les notions intéreſſantes répandues dans les autres. Son ouvrage peut ſervir de ſupplément à l'*Antiquité expliquée* de dom Montfaucon. On a encore de lui une *Octave de Sermons*, avec un *Traité ſur le Purgatoire*, Nanci, 1739, 2 vol. in-12.

MANGENOT, (Louis) chanoine du Temple, né à Paris en 1694, mort en cette ville en 1768, eſt connu par quelques *Eglogues*, dont la meilleure eſt le *Rendez-vous*; on y trouve agréablement réuni tout ce qui forme la beauté de ce genre de poéſie. On a donné ſes *Œuvres*, 1 vol. in-8°., 1776.

MANGET, (Jean-Jacques) né à Geneve en 1652, s'étoit d'abord deſtiné à la théologie; mais il quitta cette étude pour celle de la médecine. L'électeur de Brandebourg lui donna des lettres de médecin honoraire de ſa perſonne, en 1699; & Manget conſerva ce titre juſqu'à ſa mort, arrivée à Geneve en 1742, à 91 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les plus connus ſont : I. *Bibliotheca Anatomica*, 1699, 2 vol. in-fol. C'eſt un recueil de ce que les écrivains du 17e. ſiecle ont publié de plus intéreſſant ſur l'anatomie. II. Une *Collection de diverſes Pharmacopées*, Geneve, 1683, in-fol. III. *Bibliotheca Pharmaceutico-Medica*, 1703, 2 vol. in-fol. IV. *Bibliotheca Medico-Practica*, 1739, 4 vol. in-fol. V. Le *Sepulchretum* de Bonnet, avec des Commentaires, 1700, 3 vol. in-folio. VI. *Bibliotheca Chymica*, 1702, 2 vol. in-fol. avec fig. VII. *Bibliotheca Chirurgica*, 4 tom. en 2 vol. in-folio. VIII. *Bibliotheca Scriptorum Medicorum veterum & recentiorum*, Geneve, 1731, 4 tom. en 2 vol. in-fol. Il a fait entrer dans cet ouvrage la Bibliotheque des Ecrivains médecins de Lindanus, augmentée par Merklein, avec un grand nombre de fautes qui s'y trouvoient. M. Eloy, médecin de Mons, en a donné une beaucoup plus exacte; Mons, 1778, 4 vol. in-4°., &c. Tous les ouvrages de Manget ſont en latin. Daniel le Clerc, auteur d'une *Hiſtoire de la Médecine*, l'aida beaucoup. Un écrivain qui a enfanté tant de volumes, n'a

pas pu être toujours original & exact ; mais ses recueils sont utiles à ceux qui ne peuvent pas avoir des bibliotheques nombreuses.

MANGEY, (Thomas) savant théologien Anglois, chapelain de Vith-Hal à Londres, prébendier de Durham, mourut le 11 mars 1755. C'est à ses soins que l'on doit la belle édition de *Philon*, grec & latin, Londres, 1742, 2 vol. in-fol. Il a publié aussi plusieurs Traités contre Toland, pour prouver la divinité de J. C., & des *Sermons*.

MANGOLD, (Joseph) né à Rhelingen en Suabe, en 1716, entra chez les Jésuites & enseigna avec réputation la philosophie dans l'université d'Ingolstadt ; il y publia un traité sur la nature de la lumiere & les couleurs qui fit beaucoup de bruit, intitulé : *Systema Luminis & Colorum, novam de refractione theoriam complectens, cum praviâ dissertatione de Sono*, Ingolstadt, 1753, in-8° ; on y observa des vues neuves, qui, dans une matiere où il s'en faut bien que toutes les recherches soient épuisées, pouvoient conduire à des résultats intéressans (*voyez* GRIMALDI). Il donna ensuite un cours entier de *Philosophie*, Ingolstadt, 1755, 3 vol. in-4°. Il enseigna la théologie pendant 7 ans, & remplit divers emplois honorables, jusqu'à la suppression de la société. A cette époque, il fut continué dans le gouvernement du college, par la volonté expresse de l'évêque-prince & du magistrat d'Ausbourg, & s'acquitta de cette charge avec autant de zele que de prudence pendant 14 ans. Le pape Pie VI à son passage par Ausbourg en 1782, lui fit un accueil très-distingué, l'appellant *venerabilis Pater*. Il mourut à Ausbourg, le 11 mai 1787, à l'âge de 71 ans.

MANGOT, (Claude) fils d'un avocat de Loudun en Poitou, fut protégé par le maréchal d'Ancre, & par un caprice singulier de la fortune, il devint en moins de dix-huit mois premier président de Bourdeaux, secrétaire d'état & garde-des-sceaux en 1616. Après le bruit du massacre de son protecteur, il fut obligé de remettre les sceaux, & mourut dans l'obscurité. — Son frere Jacques MANGOT, célebre avocat-général au parlement de Paris, mort en 1587, à 36 ans, étoit un magistrat éloquent, integre, ennemi de la brigue, de la fraude & des factions. Il donnoit tous les ans aux pauvres la dixieme partie de son revenu. On ne lui reprochoit qu'une longueur assommante dans ses Plaidoyers, qui ont été publiés, de même que quelques pieces de vers latins.

MANHART, (François-Xavier) né à Inspruck en 1696, Jésuite en 1712, mort à Hall, petite ville du Tirol, en 1773, s'est distingué dans divers genres de littérature, & enseigna la plupart des sciences dans différens colleges & académies, avec une réputation brillante. On a de lui : I. *Dissertationes Theologicæ de indole, ortu, ac progressu & Fontibus Sacræ doctrinæ*, Ausbourg, 1749, in-8°. II. *Bibliotheca domestica bonarum artium, ac eruditionis, studiosorum usui instructa & aperta*,

Ausbourg, 1762, in-8°. III. *Idea Magni Dei, contra Atheiſmum hujus ævi*, Ausbourg, 1765, in-8°. IV. *Antiquitates Chriſtianorum*, Ausbourg, 1767, in-8°.

MANILIUS *ou* MANLIUS, (*Marcus*) poëte latin ſous Tibere, a compoſé, en vers, un ouvrage intitulé *Aſtronomiques*, dont il ne nous reſte que cinq livres, qui traitent des étoiles fixes. Il ne faut pas s'attendre à y trouver des lumieres propres à éclaircir la marche ou la nature des globes céleſtes, ni même d'une maniere directe, les notions d'aſtronomie, telles que Ptolomée & les anciens obſervateurs du ciel nous les ont tranſmiſes. C'eſt à proprement parler un traité d'aſtrologie, où ſont raſſemblés tous les contes que la crédulité des païens avoit adoptés ſur la puiſſance des aſtres; mais où l'on voit cependant en même tems l'idée qu'ils avoient de l'état phyſique du ciel. Manilius étoit vraiment poëte, ſon imagination étoit riche & féconde, ſes deſcriptions pittoreſques & attachantes; mais il eſt ſouvent négligé, obſcur, prolixe, verbiageur & inégal: ſes chutes répondent quelquefois ſi peu aux paſſages qu'elles terminent, qu'on aimeroit preſque mieux de voir le vers imparfait. Ce Poëme contient des paſſages admirablement conformes aux notions que nous donne l'Hiſtoire-Sainte. Manilius avoit une idée plus juſte du déluge, que tous nos faiſeurs de ſyſtêmes; il rend d'une maniere énergique & vraie le tableau de ce mémorable événement.

Concutitur tellus, validis compagibus hærens;
Subducitque ſolum pedibus: natat orbis in ipſo;
Et vomit oceanus pontum, ſitiensque reſorbet;
Nec ſeſe ipſe capit: ſic quondam merſerat urbes,
Humani generis cùm ſolus conſtitit hæres
Deucalion, ſcopulosque orbem poſſedit in uno.

Les meilleures éditions de cet ouvrage ſont celles de Paris, *ad uſum Delphini*, 1679, in-4°; de Londres avec les notes de Bentlei, 1739, in-4°; de Londres, 1783, avec les notes de Scaliger, de Bentlei & de Burton. M. Pingré, chanoine & bibliothécaire de Ste. Genevieve, en a donné une traduction françoiſe, avec de très-bonnes notes, Paris, 1787, 2 vol. in-8°; il y a joint les *Aratées* de Cicéron.

MANLIUS CAPITOLINUS, (*Marcus*) célebre conſul & capitaine Romain, ſe ſignala dans les armées dès l'âge de 16 ans. Il ſe réveilla dans le Capitole, aux cris des oies, lorſque Rome fut priſe par les Gaulois, & repouſſa les ennemis qui vouloient ſurprendre cette forteresſe. Ce ſervice important lui fit donner le ſurnom de *Capitolin* & de *Conſervateur de la ville*, l'an 390 avant J. C. Manlius ſe ſervit du crédit que lui donnerent ſes exploits, pour ſoulever la populace. Il propoſa l'abolition de toutes les dettes dont le peuple étoit chargé: projet injuſte, invaſion de la propriété des citoyens, & un des moyens favoris, que les ambitieux qui ont voulu faire ſervir le peuple à leurs intrigues, ont ſouvent employés (*voyez* GRACCHUS, DRUSUS), A. Cornelius Coſſus, dictateur,

le fit arrêter comme un rebelle. Le peuple prit le deuil & délivra son défenseur. L'ambitieux Romain profita mal de sa liberté ; il excita une nouvelle sédition. La conjuration éclate ; les tribuns du peuple citent Manlius, le chef des factieux, & se rendent ses accusateurs. L'assemblée se tenoit dans le champ de Mars, à la vue du Capitole que Manlius avoit sauvé. Cet objet parloit fortement en sa faveur : les juges s'en apperçurent ; on transporta ailleurs le lieu des comices, & Manlius, condamné comme conspirateur, fut précipité du haut du roc Tarpeïen, l'an 384 avant J. C. Il y eut une défense expresse qu'aucun de sa famille portât à l'avenir le surnom de *Marcus*, & qu'aucun patricien habitât dans la citadelle où il avoit eu sa maison.

MANLIUS TORQUATUS, consul & capitaine Romain, fils de *Manlius Imperiosus*, avoit l'esprit vif, mais peu de facilité à parler. Son pere, n'osant le produire à la ville, le retint à la campagne parmi des esclaves. Ce procédé parut si injuste à Marcus Pomponius, tribun du peuple, qu'il le cita pour en rendre compte. Manlius le fils, indigné qu'on poursuivît son pere, alla secrettement chez le tribun, & le poignard à la main, lui fit jurer qu'il abandonneroit son accusation. Cette action de générosité toucha le peuple, qui le nomma l'année d'après tribun militaire. La guerre contre les Gaulois s'étant allumée, un d'entr'eux proposa un combat singulier avec le plus vaillant des Romains ; Manlius s'offrit à combattre ce téméraire, le tua, lui ôta une chaîne d'or qu'il avoit au cou & la mit au sien. Delà vint le surnom de *Torquatus*, qui passa ensuite à ses descendans. Quelques années après il fut créé dictateur, & il eut la gloire d'être le premier Romain qui fut élevé à la dictature avant que d'avoir géré le consulat. Il fut souvent consul depuis ; il l'étoit l'an 340 avant J. C. pendant la guerre contre les Latins. Le jeune Manlius, son fils, accepta, dans le cours de cette guerre, un défi qui lui fut présenté par un des chefs des ennemis. Les généraux Romains avoient fait défendre d'en accepter aucun ; mais le jeune héros, animé par le souvenir de la victoire que son pere avoit remportée dans une pareille occasion, attaqua & terrassa son adversaire. Victorieux, mais désobéissant, il revint au camp, où il reçut, par ordre de son pere, une couronne & la mort. Manlius Torquatus, après cette exécution vertueusement barbare, vainquit les ennemis, près du fleuve Visiris, dans le tems que son collegue Decius Mus se dévouoit à la mort pour sa patrie. On lui accorda l'honneur du triomphe ; mais les jeunes gens, indignés de sa cruauté, ne voulurent pas aller au-devant de lui : & l'on donna depuis le nom de *Manliana dicta* à tous les arrêts d'une justice trop exacte & trop sévere. Les vieux sénateurs l'en respecterent davantage, & ils voulurent l'élever de nouveau au consulat ; mais Manlius le refusa, en faisant valoir la foiblesse de ses yeux. « Rien ne seroit » plus imprudent, leur dit-il,

» qu'un homme qui ne pouvant rien voir que par des » yeux étrangers, prétendroit » ou souffriroit qu'en le faisant » chef & général, on lui con» nât la vie & la fortune des » autres ». Et comme quelques jeunes gens se joignoient aux anciens pour le presser, Torquatus ajouta : « Si j'étois con» sul, je ne pourrois souffrir la » licence de vos mœurs, ni » vous la sévérité de mon » joug ».

MANNORY, (Louis) né à Paris, en 1696, avocat au parlement, s'est distingué autant dans la littérature que dans le barreau. On a de lui : I. Une *Traduction* de l'Oraison funebre de Louis XIV par le P. Porée ; l'original est bien rendu. II. Des *Observations* critiques sur quelques Tragédies de Voltaire, qui montrent qu'il connoissoit les regles du Cothurne. III. Des *Mémoires & des Plaidoyers* qui ont été accueillis. Mannory mourut en 1777.

MANNOZI, (Jean) dit *JEAN de St-Jean*, du nom du lieu de sa naissance, qui est un village près de Florence, fut un peintre célebre. Cet artiste, mort en 1636, âgé de 46 ans, a illustré l'école de Florence, par la supériorité de son génie. Il entendoit parfaitement la poétique de son art : rien n'est plus ingénieux, & en même tems, rien n'est mieux exécuté, que ce qu'il peignit dans les salles du palais du grand-duc, pour honorer, non les vertus politiques de Laurent de Médicis, mais son caractere bienfaisant & son goût pour les beaux-arts. Mannozi réussissoit particuliérement dans la peinture à fresque. Le tems n'a point de prise sur les ouvrages qu'il a faits en ce genre : ses couleurs sont, après plus d'un siecle, aussi fraîches que si elles venoient d'être employées. Ce maître étoit savant dans la perspective & dans l'optique. Il a si bien imité des bas-reliefs de stuc, qu'il faut y porter la main pour s'assurer qu'ils ne sont point de sculpture.

MANRIQUEZ, (Ange) de Burgos, moine de l'ordre de Citeaux, docteur en théologie à Salamanque, évêque de Badajoz l'an 1644, mort l'an 1649, a donné les *Annales* de son ordre ; on y chercheroit en vain l'exactitude & la critique.

MANSARD, (François) fameux architecte François, né à Paris en 1598, mourut en 1666. Cet artiste, si applaudi du public, avoit beaucoup de peine à se satisfaire lui-même. Colbert, lui ayant demandé ses plans pour les façades du Louvre, il lui en fit voir dont ce ministre fut si content, qu'il voulut lui faire promettre qu'il n'y changeroit rien. L'architecte refusa de s'en charger à ces conditions, *voulant toujours*, répondit-il, *se réserver le droit de mieux faire*. Les magnifiques édifices, élevés sur les plans de Mansard, sont autant de monumens qui font honneur à son génie & à ses talens pour l'architecture. Il avoit des idées nobles & magnifiques pour le dessin général d'un édifice, & un goût exquis & délicat pour tous les membres d'architecture qu'il y employoit. Ses ouvrages ont embelli Paris & ses environs, & même plusieurs provinces. Les principaux sont,

le *Portail de l'Eglise des Feuillans*, rue S. Honoré; l'*Eglise des Filles Ste. Marie*, rue S. Antoine; le *Portail des Minimes* de la Place-Royale; une partie de l'*Hôtel de Conti*, l'*Hôtel de Bouillon*, celui *de Toulouse*, & l'*Hôtel de Jars*. L'*Eglise du Val-de Grace* a été bâtie sur son dessin, & conduite par ce célebre architecte jusqu'au-dessus de la grande corniche du dedans; mais des envieux lui firent interrompre ce magnifique bâtiment, dont on donna la conduite à d'autres architectes. Mansard a aussi fait les dessins du *Château de Maisons*, dont il a dirigé tous les bâtimens & les jardins. Il a fait encore construire une infinité d'autres superbes châteaux: ceux de *Balleroy* en Normandie, de *Choisi-sur-Seine*, de *Gevres en Brie;* une partie de celui de *Fresne*, où il y a une chapelle qu'on regarde comme un chef-d'œuvre d'architecture, &c. C'est lui qui a inventé cette sorte de couverture qu'on nomme *Mansarde*.

MANSARD, (Jules-Hardouin) neveu du précédent, mort en 1708, à 69 ans, fut chargé de la conduite de presque tous les bâtimens de Louis XIV. C'est sur ses dessins qu'on a construit la *Galerie du Palais-Royal*, la *Place de Louis le Grand*, celle *des Victoires*. Il a fait le *Dôme des Invalides*, & a mis la derniere main à cette magnifique église, dont le premier architecte fut Libéral Bruant. Mansard a encore donné le plan de la *Maison de St-Cyr*, de la *Cascade de St-Cloud:* de la *Ménagerie*, de l'*Orangerie*, des *Ecuries*, du *Château de Versailles;* & de la *Chapelle*, son dernier ouvrage, qu'il ne put voir finir avant sa mort.

MANSFELD, (Pierre-Ernest, comte de) d'une des plus illustres maisons d'Allemagne & des plus fécondes en personnages recommandables, fut fait prisonnier en 1552 dans Ivoy, où il commandoit: depuis il servit les Catholiques à la bataille de Montcontour, & contribua beaucoup à la victoire. Ses talens le firent employer dans les affaires les plus délicates. Devenu gouverneur de Luxembourg, il maintint la tranquillité dans cette province, tandis que le reste des Pays-Bas étoit en proie aux malheurs de la guerre civile. Les Etats lui témoignerent leur gratitude, en plaçant sur la porte de l'hôtel-de-ville l'inscription suivante: *In Belgio omnia dum vastat civile bellum, Mansfeldus bello & pace fidus, hanc provinciam in fide continet servatque illæsam, cum summo populi consensu & hilari jucunditate.* Il eut ensuite le commandement général des Pays-Bas, & mourut à Luxembourg en 1604, à 87 ans, avec le titre de *Prince du Saint-Empire*. Son mausolée en bronze, qu'on voit dans la chapelle de son nom, qui joint l'église des Récollets à Luxembourg, est un ouvrage admirable; Louis XIV ayant pris cette ville en 1684, fit enlever 4 pleureuses d'un grand fini, qui décoroient ce monument. Mansfeld réunissoit le goût des sciences & celui de la guerre, aimoit & encourageoit les arts, avoit l'esprit vaste & porté aux grandes choses. Pen-

dant qu'il étoit gouverneur du Luxembourg, il bâtit à côté de la capitale, dans un endroit intéressant & pittoresque, un palais superbe, qui dans son siecle a passé pour un chef-d'œuvre de magnificence & d'architecture, mais ce grand ouvrage a peu duré. La mort du maître a été l'époque de sa décadence. C'est bien à tort qu'on lit sur la porte du parc : *Immortalis gloriæ parens labor.* Ce vaste bâtiment qui se démolissoit assez bien lui-même, a été presqu'entiérement rasé, & le beau parc dévasté, en 1777 ; & cela sans aucun intérêt ni profit réel ; l'esprit rongeur de ce siecle s'attachant aux pierres même & aux arbres consacrés par la plus respectable vétusté. On peut voir ce magnifique palais gravé & décrit dans le *Theatrum urbium Belgicæ Regiæ* de Blaeu. Mansfeld y avoit placé, ou inséré dans les murs, des antiquités sans nombre, qu'il avoit rassemblées dans la province & les pays voisins : le P. Alexandre Wiltheim en a donné l'explication dans ses *Luciliburgensia.* Une chose singuliere, qui marque que ce gouverneur avoit l'esprit ou du moins le goût un peu païen, c'étoit une belle fontaine, dédiée aux mânes d'une de ses deux épouses (Marie de Montmorenci). Cette fontaine étoit environnée de toutes sortes d'antiquités. On y lisoit l'inscription suivante :

Quiescentibus carissimæ uxoris manibus
Tranquillam undam sacravit.
Æterni sui amoris testes
Latentes vastâ sub rupe lymphas erui,
Vivo lapide cingi
Æternasque fluere
jussit
P. E. C. M.

L'abbé Schannat a donné l'*Histoire* du comte de Mansfeld en latin, Luxembourg, 1707, in-12. — Charles, prince de MANSFELD, son fils, né en 1543, se signala dans les guerres de Flandre & de Hongrie, & mourut en 1595, sans postérité, après avoir battu les Turcs, qui vouloient secourir la ville de Gran (Strigonie) qu'il assiégeoit. — Charles, comte de MANSFELD, son frere, que Pierre Ernest engendra dans les dernieres années de sa vie, étudia en droit à Louvain, devint successivement chanoine de Ste. Gudule à Bruxelles, conseiller au conseil de Luxembourg, doyen de Ste. Gudule, maître de cérémonies de la chapelle de la cour de Bruxelles, & aumônier-général des troupes du Pays-Bas, mourut en 1647, après avoir montré par ses écrits & ses actions, qu'il avoit fait une étude particuliere des devoirs de son état & de ses emplois. On a de lui : I. *Paratitla Decreti*, Louvain, 1615, in-8°. ; il y parle des devoirs des ecclésiastiques. II. *Utriusque juris concors discordia*, Luxembourg, 1619, in-8°. Il y concilie les loix avec les canons qui paroissent se contredire. III. *Cænobitica*, ibid., 1625, in-8°. Il y traite de l'origine & de la vie des chanoines. IV. *Miles christianus*, in-12. V. *Castra Dei sive de Parochia, religione & disciplina militum*, 1642, in-4°.

MANSFELD, (Ernest de) fils naturel de Pierre-Ernest & d'une dame de Malines, fut

élevé à Bruxelles dans la Religion Catholique par son parrain, l'archiduc Ernest d'Autriche, & servit utilement le roi d'Espagne dans les Pays-Bas, & l'empereur en Hongrie, avec son frere Charles, comte de Mansfeld. Sa bravoure le fit légitimer par l'empereur Rodolphe II. Mais les charges de son pere, & les biens qu'il possédoit dans les Pays-Bas Espagnols, lui ayant été refusés, il se jeta, en 1610, dans le parti des Protestans; les sectes ennemies de l'Eglise catholique présentant dans tous les états une porte toujours ouverte, & des ressources toujours prêtes à la sédition & à la révolte. Devenu l'un des plus dangereux ennemis de la maison d'Autriche, qui l'appelloit l'*Attila de la Chrétienté*, il se mit en 1618 à la tête des révoltés de Bohême, & s'empara de Pilsen en 1619. La défaite de ses troupes, en différens combats, ne l'empêcha pas de se jeter dans le Palatinat. Il y prit plusieurs places, ravagea l'Alsace, s'empara d'Haguenau, & défit les Bavarois. Enfin, il fut entiérement défait lui-même par Walstein, à la bataille de Dassou, au mois d'avril 1626. Ayant cédé au duc de Weimar les troupes qui lui restoient, il voulut passer dans les états de Venise; mais il tomba malade dans un village, entre Zara & Spalatro, & y rendit les derniers soupirs le 20 novembre 1626, à 46 ans. Il ne voulut point mourir dans le lit. Revêtu de ses plus beaux habits, l'épée au côté, il expira droit, appuyé sur deux domestiques. Parmi les actions de ce fameux capitaine & de cet homme singulier, il n'y en a certes pas de plus singuliere que celle qu'on va lire. Instruit, à n'en pouvoir douter, que Cazel, celui de ses officiers auquel il se fioit le plus, communiquoit le plan de ses projets au chef des Autrichiens, il ne montra ni humeur ni ressentiment. Il fit donner au traître 300 richdales, avec une lettre pour le comte de Buquoy, conçue en ces termes: » Cazel étant votre affectionné » serviteur, & non pas le mien, » je vous l'envoie, afin que » vous profitiez de ses ser» vices ». Ernest passé, avec raison, pour l'un des plus grands généraux de son tems. Jamais capitaine ne fut plus patient, plus infatigable, ni plus endurci au travail, aux veilles, au froid & à la faim. Il mettoit des armées sur pied, & ravageoit les provinces de ses ennemis avec une promptitude presqu'incroyable. Les Hollandois disoient de lui: *Bonus in auxilio, carus in pretio*: c'est-à-dire, qu'il rendoit de grands services à ceux qui l'employoient, mais qu'il les faisoit payer bien cher.

MANSFELD, (Henri-François, comte de) de la même maison que les précédens, se signala dans les guerres pour la succession d'Espagne. Il mourut à Vienne en 1711, à 74 ans, après avoir été prince du Saint-Empire & de Fondi, Grand d'Espagne, maréchal-de-camp, général des armées de l'empereur, général de l'artillerie, ambassadeur en France & en Espagne, président du conseil-aulique de guerre, & grand-chambellan de l'empereur.

MANSI, (Jean-Dominique) de la congrégation des Clercs-Réguliers de la Mere de Dieu, puis archevêque de Lucques, mort le 27 septembre 1769, est connu par la *Traduction* en latin des *Commentaires* & du *Dictionnaire de la Bible* de dom Calmet, & par le supplément à la nouvelle Edition des *Conciles* faite à Venise, 1728-1732. On desireroit plus de netteté & de pureté dans le latin de ce pieux archevêque. On peut consulter *Commentaria de vita & scriptis Joannis Dominici Mansi*, par Antoine Zatta, Venise, 1772, in-fol.

MANSION, (Colard) imprimeur & écrivain du 15e. siecle, étoit, selon la plus commune opinion, de Bruges, où il a passé presque toute sa vie. On a de lui: I. Les *Métamorphoses d'Ovide moralisées, traduites en françois par Manſion, du latin de Thomas Waleys, jacobin, & par lui imprimées en 1484, in-fol.* II. *La Pénitence d'Adam* traduite du latin, manuscrit à la bibliotheque du roi de France, n°. 7864. III. On lui attribue encore la *Traduction* de la *Consolation* de Boëce, qu'il imprima en 1477, & du *Dialogue des Créatures*, Lyon, 1483.

MANSTEIN, (Christophe-Hermann de) né à Pétersbourg le 1 septembre 1711, servit long-tems & avec distinction dans les armées de Russie en qualité de colonel. Il passa en 1745 au service du roi de Prusse, fut nommé général-major d'infanterie en 1754, & se distingua dans toutes les occasions par sa bravoure & son habileté dans l'art de la guerre. En 1757, il fut blessé à la bataille de Kolin, & peu de tems après tué près de Leutmeritz, universellement regretté par tous ceux qui l'ont connu; les ennemis mêmes lui donnerent des larmes. Manstein, dans les momens de loisir que lui laissoit le métier pénible de la guerre, se livroit à l'étude. Il savoit la plupart des langues de l'Europe. On a de lui des *Mémoires historiques, politiques & militaires sur la Russie*, Lyon, 1772, 2 vol. in-8°, avec des plans & des cartes. Ces Mémoires commencent à la mort de Catherine I, en 1727, & finissent en 1744. Ils contiennent les événemens dont il a été le témoin oculaire, ou dont il a eu une connoissance particuliere. Il a ajouté un Supplément où il remonte aux tems des anciens czars, & s'étend sur-tout sur Pierre I. Il y donne à la fin de l'ouvrage une idée du militaire, de la marine, du commerce, &c., de ce vaste empire. C'est un morceau d'histoire aussi précieux par la candeur de l'historien, témoin des faits qu'il raconte, qu'intéressant par rapport aux faits eux-mêmes. Hume ayant reçu l'original françois de ces Mémoires, les fit traduire en anglois & les publia à Londres: il en parut peu après une traduction allemande à Hambourg. M. Huber publia une édition françoise à Leipsig en 1771, & l'année d'après Voltaire publia celle de Lyon. Il en a paru une nouvelle édition augmentée en 1781. On sait que Voltaire, à la priere de l'auteur, avoit retouché le style de ces *Mémoires*, & que cette correction donna lieu à l'anecdote du *linge sale*, qui a indisposé si fort le roi de

Prusse contre le *blanchisseur*. Voyez FRÉDERIC II.

MANTEGNA, (André) né dans un village près de Padoue en 1451, fut d'abord occupé à garder les moutons. On aperçut qu'au-lieu de veiller sur son troupeau, il s'amusoit à dessiner : on le plaça chez un peintre, qui, charmé de sa facilité & de son goût dans le travail, & de sa douceur dans la société, l'adopta pour son fils & l'institua son héritier. Mantegna, à l'âge de 17 ans, fut chargé de faire le tableau de l'autel de *Ste. Sophie* de Padoue, & les *IV Evangélistes*. Jacques Bellin, admirateur de ses talens, lui donna sa fille en mariage. Mantegna fit, pour le duc de Mantoue, le *Triomphe de César*, qui a été gravé de clair-obscur, en 9 feuilles : c'est le chef-d'œuvre de ce peintre. Le duc, par estime pour son rare mérite, le fit chevalier de son ordre. On attribue communément à Mantegna l'invention de la gravure au burin pour les estampes. Cet artiste mourut à Mantoue en 1517.

MANTELIUS, (Jean) né à Hasselt, ville du comté de Looz, dans la principauté de Liege, le 23 septembre 1599, se fit Augustin, enseigna les belles-lettres & sur-tout la rhétorique avec distinction, fut successivement prieur à Anvers, Bruxelles, Ypres, Hasselt, Cologne, visiteur de sa province, & mourut le 23 février 1676. On a de lui : I. *Hasseletum*, Louvain, 1663, in-4°. C'est une description de la ville de Hasselt & des environs. II. *Historiæ Lossensis libri decem*, Liege, 1717, in-4°. Cette histoire, écrite d'un beau style & mêlée de réflexions agréables, est utile pour l'histoire générale des Pays-Bas. On voit à la fin *Stemma comitum Lossensium* par le même auteur ; puis une collection de Diplômes & une petite description historique des villes du comté de Looz par Laurent Robyns, avocat de Liege. III. *Carte* de la principauté de Liege & comté de Looz, Amsterdam, 1639. Celle du P. le Clerc, Jésuite, est beaucoup plus exacte & mieux exécutée. Mantelius a encore fait un grand nombre d'ouvrages ascétiques, écrits en latin d'un style fort poli, & quelques pieces de vers.

MANTICA, (François) né à Udine en 1534, enseigna le droit à Padoue avec réputation, & fut ensuite attiré à Rome par le pape Sixte V, qui lui donna une charge d'auditeur de Rote. Clément VIII le fit cardinal en 1596. Il mourut à Rome en 1614, à 80 ans. On a de lui : I. *De Conjecturis ultimarum voluntatum libri XII*, in-fol. II. Un traité intitulé : *Lucubrationes Vaticanæ, seu De tacitis & ambiguis conventionibus*, 2 vol. in-fol. III. *Decisiones Rotæ Romanæ*, in-4°.

MANTINUS, (Jacques) médecin, né en Espagne, s'acquit par son art une grande réputation à Venise, au commencement du 16e. siecle ; il étoit d'ailleurs versé dans les langues savantes. On a de lui des traductions en latin de quelques ouvrages d'Avicenne & d'Averroës. I. *Paraphrasis Averrois de partibus & generatione animalium*, Rome, 1621, in-fol. Il a suivi une version hé-

braïque qui avoit été faite d'après l'arabe. II.... *super libros Platonis de Republica*, Rome, 1539. III. *Avicennæ Fen IV primi, de universali ratione medendi, versio latina*, Veniſe, 1530, &c.

MANTO, fille de Tireſias, & fameuſe devineresſe. Ayant été trouvée parmi les priſonniers que ceux d'Argos firent à Thebes, elle fut envoyée à Delphes, & vouée à Apollon. Alcméon, général de l'armée des Argiens, en devint amoureux, & en eut deux enfans : un fils nommé *Amphiloque*, & une fille appellée *Tiſiphone*.

MANTUA, (Marc) *voyez* BENAVIDIO.

MANTUAN, (Jean-Baptiſte) célebre graveur Italien, pere de Diana Mantuana, qui s'eſt auſſi diſtinguée dans cet art. Le pere & la fille ont laiſſé pluſieurs morceaux au burin.

MANTUAN, *voyez* SPAGNOLI.

MANUCE, (Alde) *Aldus-Pius-Manutius*, célebre imprimeur Italien, étoit de Baſſano dans la Marche Tréviſane : ce qui le fit ſurnommer *Baſſianus*. Il fut chef de la famille des Manuces, imprimeurs de Veniſe, illuſtres par leurs connoiſſances. Il fut le premier qui imprima le grec correctement & ſans beaucoup d'abréviations. Ce ſavant & laborieux artiſte mourut à Veniſe en 1515, âgé de près de 70 ans. Comme il craignoit d'être détourné par les oiſifs, dont les grandes villes ſont remplies ainſi que les petites, il avoit mis à la porte de ſon cabinet un avis à ceux qui venoient l'interrompre, *de ne l'importuner que pour des choſes néceſſaires, & de s'en aller dès qu'il les auroit ſatisfaits*. On a de lui : I. Une *Grammaire Grecque*, in-4°. II. Des *Notes* ſur *Horace* & *Homere*, & d'autres ouvrages qui ont rendu ſon nom immortel. Scaliger dit qu'Eraſme a été correcteur de l'imprimerie de Manuce ; mais Eraſme aſſure qu'il n'avoit point corrigé d'autres ouvrages de cet imprimeur, que ceux qu'il lui donnoit à mettre ſous la preſſe.

MANUCE, (Paul) fils du précédent, né à Veniſe en 1512, fut chargé pendant quelque tems de la bibliotheque Vaticane par Pie IV, qui le mit à la tête de l'imprimerie apoſtolique. C'étoit un homme d'une complexion foible & d'un travail infatigable. Pour que ſes livres euſſent toute la perfection qu'il étoit capable de leur donner, il laiſſoit un long intervalle entre la compoſition & l'impreſſion. On prétend même qu'il n'achevoit qu'à la fin de l'automne les lettres qu'il avoit commencées au printems. Son aſſiduité à l'étude avança ſa mort, arrivée à Rome en 1574. Tous ſes ouvrages ſont écrits en latin avec pureté & avec élégance. On eſtime principalement : I. Ses *Commentaires* ſur *Cicéron*, ſurtout ſur les Epîtres familieres & ſur celles à Atticus. II. Des *Epîtres* en latin & en italien, qui furent très-recherchées, in-12, 1566. III. Les Traités *De legibus Romanis*, in-8°. — *De dierum apud Romanos veteres ratione.* — *De ſenatu Romano.* — *De Comitiis Romanis.* Tous ces écrits ſont pleins d'érudition.

MANUCE, (Alde) *le Jeune*, né à Veniſe en 1545, hérita du ſavoir & de la vertu de Paul Manuce ſon pere. Il profeſſa à Veniſe, à Bologne & enſuite à Piſe. Clément VIII lui confia la direction de l'imprimerie du Vatican. Il ſe ſépara de ſa femme par un conſentement mutuel, comptant d'obtenir quelque bénéfice; & peu de tems après il fut pourvu de la charge de profeſſeur de belles-lettres. Mais quelque ſavoir qu'il eût, il fut aſſez malheureux pour ne trouver perſonne qui voulût être ſon éleve, & il employoit ordinairement le tems de ſes leçons à ſe promener devant ſa claſſe. Il mourut à Rome en 1597, après avoir été obligé de vendre ſa bibliotheque, amaſſée à grands frais par ſon pere & ſon aïeul, & compoſée, dit-on, de 80,000 vol. Manuce écrivoit en latin avec beaucoup de politeſſe. On a de lui: I. Un *Traité de l'Orthographe*, qu'il compoſa à l'âge de 14 ans. II. Des *Phraſes* ou différentes manieres d'exprimer la même choſe en latin: ouvrage où ſont déployées toutes les richeſſes de la langue romaine. III. De ſavans *Commentaires ſur Cicéron*, 2 vol. in-fol. IV. *Trois Livres d'Epîtres*, 2 vol. in-8°. V. Les *Vies de Coſme de Médicis*, 1586, in-fol., & de *Caſtruccio Caſtracani*, 1560, in-4°, en italien, &c.

MANUEL COMNENE, 4e. fils de l'empereur Jean Comnene & d'Irene de Hongrie, naquit à Conſtantinople en 1120. Il fut couronné empereur dans cette ville en 1143, au préjudice d'Iſaac, ſon frere aîné, homme farouche & emporté, que ſon pere avoit privé par ſon teſtament de la ſucceſſion impériale. Ses états ayant été inondés par les armées de la ſeconde croiſade, les Grecs ſe conduiſirent à leur égard comme des ennemis déclarés; il eſt vrai que tous les procédés des Croiſés n'étoient pas à l'abri de reproches. La guerre que Manuel ſoutint contre Roger, roi de Sicile, qui avoit pénétré dans l'empire, fut d'abord malheureuſe; mais enfin il vint à bout de chaſſer les Siciliens hors de ſes provinces. Il paſſa enſuite dans la Dalmatie & de là dans la Hongrie avec des ſuccès variés. Après avoir repouſſé les ſultans d'Alep & d'Icone, il deſcendit en Egypte à la tête d'une flotte & d'une armée. Quelques Grecs ont écrit qu'il auroit conquis ce royaume, ſans la trahiſon d'Amauri, roi de Jéruſalem, avec lequel il s'étoit ligué pour cette expédition; mais cette trahiſon eſt bien moins certaine que le mauvais ſuccès de Manuel. Il ne réuſſit pas mieux dans la guerre contre le ſultan d'Icone. Manuel mourut quelque tems après, le 24 ſeptembre 1180, à 60 ans. Comme il avoit ſcandaliſé l'Egliſe Grecque, en dogmatiſant ſur les myſteres, & en ſe livrant aux chimeres de l'aſtrologie judiciaire, il ſe ſentit des remords avant de mourir, & en ſigne de pénitence il ſe revêtit d'un habit de moine. Les Latins qui le regardent comme une des cauſes du mauvais ſuccès de la croiſade, n'en parlent pas favorablement, & les Grecs qu'il avoit ſurchargés d'impôts, n'en font pas tous l'éloge,

MANUEL PALÉOLOGUE, fils de Jean VI Paléologue, & empereur de Conſtantinople après lui, fut encore moins heureux que ſon pere. Les Turcs lui déclarerent la guerre l'an 1391, lui enleverent Theſſalonique, & faillirent de ſe rendre maîtres de Conſtantinople. Comme ſes prédeceſſeurs, il vint demander aux Latins des ſecours qu'il ne put obtenir. Enfin las des infortunes qu'il éprouvoit, il remit le ſceptre à Jean VII Paléologue ſon fils, & prit l'habit religieux deux jours avant ſa mort, arrivée en 1425. Il étoit âgé de 77 ans, & en avoit régné 35. La douceur de ſon caractere le fit aimer de ſes peuples. Il y avoit de la prudence & de la juſtice dans ſon gouvernement; mais comme il ne parut preſque point à la tête de ſes armées, qu'il n'employa que des troupes étrangeres, & qu'il négligea de diſcipliner les ſoldats de ſa nation, il prépara la ruine de l'empire. Il eſt auteur d'un Recueil d'Ouvrages imprimés ſous ſon nom; on y trouve du ſtyle & de l'éloquence.

MANUEL, (Nicolas) de Berne, fit jouer en cette ville en 1522 deux miſérables farces, qui furent imprimées; l'une eſt intitulée: *Le Mangeur de Morts*; & l'autre, l'*Antitheſe entre J. C. & le Pape*. Quoique Berne fût encore catholique en apparence, on ne lui fit point un crime de ces deux infames platitudes contre l'Egliſe; les nouvelles erreurs ayant déjà infecté la plupart des habitans. Il fut fait conſeiller peu de tems après, & employé à pluſieurs négociations. Il eſt le traducteur du *Recueil des Procédures contre des Jacobins, exécutés à Berne en 1509, pour crime de ſorcellerie, auquel Traité ſont accouplés des Cordeliers d'Orléans, pour pareille impoſture*, Geneve, 1566, in-8°. C'étoit une tête ſinguliérement exaltée par le fanatiſme de la prétendue réforme. Il mourut à Berne, le 30 avril 1530.

MANUEL, (N.) procureur de la commune de Paris pendant la révolution, ſe nommant l'ennemi des rois & des prêtres, avoit préludé aux ſcenes où il ſe diſtingua à cette époque d'horreurs, par une *Lettre ſur le procès du cardinal de Rohan*, publiée en 1786, qui lui avoit mérité les honneurs de la Baſtille; & par une mauvaiſe rapſodie, intitulée: *Année Françoiſe*, Paris, 1789, 4 vol. in-12. C'eſt une eſpece d'almanach où des hommes du ſiecle ſont ſubſtitués aux Saints qui ſont l'objet de la biographie annuelle, & dont les noms répondent aux divers jours du calendrier des Chrétiens: il n'y a ni choix, ni jugement, ni ſtyle (voyez le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 février 1789, pag. 269). Devenu odieux au parti dominant de la Convention nationale, il fut guillotiné le 6 novembre 1793, le même jour que le duc d'Orléans.

MANZO, (Jean-Baptiſte) marquis de Ville, ſervit quelques années dans les troupes du duc de Savoie & du roi d'Eſpagne, puis ſe retira à Naples ſa patrie, pour y cultiver à loiſir les Muſes & les lettres. Ce fut un des principaux fondateurs de l'académie des Gli Otioſi de Naples. Il y mourut

en 1645, à 84 ans. On a de lui : I. *Dell' amore Dialoghi*, Milan, 1603, in-8°. II. *Rime*, 1635, in-12. III. *Vita del Taſſo*, 1634, in-12. Manzo n'étoit pas un poëte du premier rang ; mais on ne doit pas le compter non plus parmi ceux du dernier.

MAPHÉE, *voyez* MAFFÉE.

MAPPUS, (Marc) né à Strasbourg le 28 octobre 1632, s'appliqua avec ſuccès à la médecine, & fut fait profeſſeur de botanique dans ſa patrie. Il étoit chanoine de S. Thomas, lorſqu'il mourut le 9 août 1701. On a de lui : I. *Hiſtoria medica de Acephalis*, Strasbourg, 1687, in-4°. II. *Catalogus plantarum horti medici Argentinenſis*, 1691, in-4°. III. *Hiſtoria plantarum, Alſaticarum*, publié par Jean-Chriſtian Ehrmann, Strasbourg, 1742, in-4°. ; ouvrage plein de recherches, diſpoſé en ordre alphabétique. IV. Un grand nombre de *Diſſertations* intéreſſantes, entr'autres ſur le *Thé*, *le Café*, *le Chocolat*, ſur la *Roſe*, nommée vulgairement de *Jéricho*, ſur les *Remedes ſuperſtitieux*, ſur les *Boiſſons chaudes*, &c.

MARACCI, (Louis) membre de la congrégation des Clercs-Réguliers de la Mere de Dieu, né à Lucques en 1612, mourut en 1700. Il s'eſt fait un nom célebre dans la république des lettres par pluſieurs ouvrages ſavans ; mais particuliérement par ſon *Alcorani textus univerſus*, Padoue, 1698, 2 vol. in-fol. C'eſt le texte arabe de l'Alcoran, avec une verſion latine fort exacte. L'auteur y a joint une Vie de Mahomet, des notes & une réfutation de l'Alcoran, appuyée ſur les paſſages formels des docteurs Muſulmans les plus accrédités. C'eſt de lui que Sale a emprunté toute ſon érudition arabique ſans lui en faire honneur, & en le critiquant même mal-à-propos. Il eut une grande part à l'édition de la *Bible Arabe*, Rome, 1671, 3 vol. in-fol. Ce ſavant profeſſa l'arabe dans le college de la Sapience avec beaucoup de ſuccès. Innocent XI, qui reſpectoit autant ſes vertus qu'il eſtimoit ſon ſavoir, le choiſit pour ſon confeſſeur.

MARAIS, (Marin) célebre muſicien, né à Paris en 1656, fit des progrès ſi rapides dans l'art de jouer de la viole, que Ste.-Colombe, ſon maître, ne voulut plus lui donner de leçons paſſé 6 mois. Il porta la viole à ſon plus haut degré de perfection, & imagina le premier de faire filer en laiton les trois dernieres cordes des baſſes, afin de rendre cet inſtrument plus ſonore. On a de lui diverſes *Pieces de Viole*, & pluſieurs *Opéra* ; celui d'*Alcione* paſſe pour ſon chef-d'œuvre. On y admire ſur-tout une tempête, qui fait un effet prodigieux. Un bruit ſourd & lugubre, s'uniſſant avec les tons aigus des flûtes & autres inſtrumens, rend toute l'horreur d'une mer agitée, & le ſifflement des vents déchaînés. Ce muſicien mourut en 1728.

MARAIS, *voyez* MARETS & REGNIER.

MARALDI, (Jacques-Philippe) ſavant mathématicien & célebre aſtronome de l'académie des ſciences, naquit à Périnaldo, dans le comté de Nice, en 1665, de François Maraldi, & d'Angele-Catherine Caſſini, ſœur du fameux aſtronome de

ce nom. Son oncle le fit venir en France l'an 1687, & Maraldi s'y acquit une grande réputation par son savoir & par ses observations. En 1700 il travailla à la prolongation de la fameuse Méridienne jusqu'à l'extrémité méridionale du royaume. En 1718 il alla avec 3 autres académiciens terminer la grande Méridienne du côté du septentrion. « A ces voyages » près, dit Fontenelle, il passa » toute sa vie renfermé dans » l'observatoire, ou plutôt dans » le ciel, d'où ses regards & » ses recherches ne sortoient » point ». Son caractere étoit celui que les sciences donnent ordinairement à ceux qui s'en occupent par goût & sans vanité : du sérieux, de la simplicité, de la droiture. L'académie & ses amis le perdirent en 1729, à 64 ans. Il donna un grand nombre d'*Observations* curieuses & intéressantes dans les *Mémoires de l'Académie*. Celles qu'il fit sur les *Abeilles* & sur les *Pétrifications*, reçurent un accueil distingué.

MARAN, (Dom Prudent) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Sezanne en Brie, fit profession en 1703, âgé de 19 ans, & mourut en 1762, après avoir donné du lustre à son ordre par son érudition & ses ouvrages. Sa charité, son amour pour l'Eglise, & les qualités de son cœur, lui méritèrent les regrets des gens de bien. On a de lui : I. Une bonne *Edition* des *Œuvres* de S. Cyprien ; il a eu beaucoup de part à celles de S. Basile & de S. Justin. II. *Divinitas Domini Jesu-Christi manifesta in Scripturis & traditione*, 1746, in-fol. III. La *Divinité de Notre-Seigneur Jesus-Christ prouvée contre les Hérétiques*, 1751, 3 vol. in-12. C'est la traduction du précédent, & quoique l'un & l'autre soient solides, ils ont eu peu de débit ; soit parce qu'ils traitoient d'une vérité reconnue parmi les fideles, soit parce que le goût d'un siecle frivole & dissipé ne se tourne pas vers des ouvrages si graves & si pieux. Ce sont sans doute les progrès alarmans du Socinianisme qui ont engagé le zélé & prévoyant auteur à l'entreprendre ; progrès qui, quelques années après, sont parvenus jusqu'à une apostasie & une conjuration générale. IV. La *Doctrine de l'Ecriture & des Peres sur les guérisons miraculeuses*, 1754, in-12, V. *Les grandeurs de Jesus-Christ & la défense de sa Divinité*, 1756, in-12. Ces différentes productions décelent un homme savant ; mais on y trouve rarement l'écrivain élégant & précis. La mort le surprit lorsqu'il s'occupoit à une nouvelle *Edition* des *Œuvres* de S. Grégoire de Nazianze, qui n'a pas vu le jour.

MARANA, (Jean-Paul) né à Genes ou aux environs, d'une famille distinguée, n'avoit que 27 à 28 ans, lorsqu'il fut impliqué dans la conjuration de Raphaël de la Torre, qui vouloit livrer Genes au duc de Savoie. Après 4 ans de prison il se retira à Monaco, où il écrivit l'*Histoire* de ce complot. S'étant rendu à Lyon, il la fit imprimer en 1682, in-12, en italien. Marana avoit toujours eu du goût pour Paris ; il s'y

rendit en 1682. C'eſt pendant ſon ſéjour dans cette capitale qu'il publia ſon *Eſpion Turc*, en 6 vol. in-12, augmenté d'un 7e. en 1742 : titre imaginé pour débiter des choſes hardies & répréhenſibles, & pour répandre des nouvelles fauſſes ou vraies. On a donné une ſuite de cet ouvrage qui eſt actuellement en 9 vol. in-12, mais qui n'eſt plus lu que par la jeuneſſe oiſive & crédule. Beaucoup d'auteurs l'ont imité, & nous avons eu une foule d'*Eſpions des Cours*, qui n'étoient jamais ſortis de leur cabinet ou de leur galetas. Marana vécut à Paris depuis 1682 juſqu'en 1689. Le deſir de la retraite le porta à ſe rendre dans une ſolitude d'Italie, où il mourut en 1693.

MARANDÉ, (N. de) conſeiller & aumônier de Louis XIII & de Louis XIV, a publié en 1654, un ouvrage curieux, intitulé, *Inconveniens d'eſtat, procedans du Janſeniſme*, in-4°. L'auteur y parle d'un projet formé pour bouleverſer la Religion, & rapporte à ce ſujet une lettre circulaire, où l'on trouve tout l'eſprit de l'aſſemblée de Bourgfontaine (*voy.* FILLEAU). Mais, indépendamment d'un deſſein formel & prémédité, il prouve que l'eſprit & les œuvres de cette ſecte opéreront ce funeſte effet, & cauſeront en même tems la perte de l'état : événement que le ſiecle ſuivant a vu pleinement réaliſé. Car c'eſt indubitablement au janſéniſme, réuni depuis long-tems ſecrettement & enfin ouvertement au philoſophiſme & au huguenotiſme, qu'il faut attribuer les ſcenes de 1789 & ſuiv., & particuliérement l'eſprit d'impiété & la haine de la Religion, qui, comme il eſt évident, en furent les grands mobiles. « Indépendamment des conſéquences » pernicieuſes, dit un judicieux » théologien, que l'on peut » tirer de la doctrine de Janſenius, la maniere dont elle a » été défendue, a produit les » plus triſtes effets ; elle a » ébranlé dans les eſprits le » fond même de la Religion, & » a préparé les voies à l'incrédulité. Les déclamations & » les ſatyres des Janſéniſtes » contre les ſouverains pontifes, contre les évêques, » contre tous les ordres de la » hiérarchie, ont avili la puiſſance eccléſiaſtique ; leur » mépris pour les Peres qui ont » précédé S. Auguſtin, a confirmé les prétentions des Proteſtans & des Sociniens contre la tradition des premiers » ſiecles. Les faux miracles » qu'ils ont forgés pour ſéduire » les ſimples, & qu'ils ont » ſoutenus avec un front d'airain, ont rendu ſuſpects aux » déiſtes tous les témoignages » rendus en fait de miracles ; » l'audace avec laquelle pluſieurs fanatiques ont bravé » les loix, les menaces, les » châtimens, a jeté un nuage » ſur le courage des anciens » martyrs. L'art avec lequel » les écrivains du parti ont ſu » déguiſer les faits, ou les inventer au gré de leur intérêt, a autoriſé le pyrrhoniſme hiſtorique des littérateurs modernes. Enfin le » maſque de piété ſous lequel » on a couvert mille impoſtures & ſouvent des crimes, » a fait regarder les dévots en » général comme des hypo-

» crites & des hommes dan-» gereux ». Le livre de Marandé eſt devenu fort rare, on peut en voir le précis dans le *Journ. hiſt. & lit.* 1 ſeptembre 1791, p. 13. *Voyez* JANSENIUS, MONTGERON, PÂRIS, VERGER, *&c.*

MARAT, (N.) docteur en médecine, s'eſt fait une étude particuliere de la lumiere, ſurtout relativement aux couleurs & à la maniere dont leur diverſité naît d'une ſubſtance ſimple & pure. Ses obſervations ont fixé le ſuffrage de pluſieurs ſavans, quoiqu'elles heurtaſſent de front le ſyſtême de Newton. Il réduit les 7 couleurs de Newton à trois; aſſure que les rayons ſont également réfrangibles, & combat la théorie de leur différente réfrangibilité par pluſieurs expériences qu'il croit péremptoires, & dont il rend compte dans le mémoire intitulé: *Découvertes conſtatées par une ſuite d'expériences nouvelles*, &c., Paris, 1782; & dans ſes *Mémoires Académiques, ou Nouvelles Découvertes relatives aux points les plus importans de l'Optique*, Paris, 1788 (voyez le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 novembre 1782, pag. 414. — 15 avril 1787, pag. 558. — 15 novembre 1788, pag. 421. — *Obſervations Philoſophiques ſur les Syſtêmes*, n°. 109). Cet homme qui eût pu tenir un rang paiſible & honorable parmi les ſavans, s'engoua tellement de la révolution, qu'il en devint un des principaux acteurs, ſur-tout en 1793, lorſque les jacobins, c'eſt-à-dire les plus forcenés démocrates, eurent abattu toutes les factions pour régner ſeuls. Il étoit le coriphée du parti, & aſpiroit, dit-on, à la dictature, lorſqu'il fut aſſaſſiné à Paris, par une fille, nommée Charlotte Cordey, le 15 juillet 1793.

MARATTE, (Charles) peintre & graveur, naquit en 1625 à Camerino, dans la Marche d'Ancone. Dès l'enfance il exprimoit le ſuc des herbes & des fleurs, pour peindre les figures qu'il deſſinoit ſur les murs de la maiſon de ſon pere. Envoyé à Rome à onze ans, il fut l'éleve de Sacchi & devint un maître dans cette école. Il étudia les ouvrages de Raphaël, des Carrache & du Guide; & ſe fit, d'après ces grands hommes, une maniere qui le mit dans une haute réputation. Le pape Clément XI lui accorda une penſion & le titre de chevalier du Chriſt. Louis XIV le nomma ſon peintre ordinaire. Il mourut comblé d'honneurs à Rome en 1713. Une extrême modeſtie, beaucoup de complaiſance & de douceur, formoient ſon caractere. Non content d'avoir contribué à la conſervation des peintures de Raphaël au Vatican, & de celles des Carrache dans la galerie du palais Farneſe, qui menaçoient une ruine prochaine, il leur fit encore ériger des monumens dans l'égliſe de la Rotonde. Ce peintre a ſu allier la nobleſſe avec la ſimplicité dans ſes airs de tête; il avoit un grand goût de deſſin. Ses expreſſions ſont raviſſantes, ſes idées heureuſes & pleines de majeſté, ſon coloris d'une fraîcheur admirable. Il a parfaitement traité l'Hiſtoire & l'Allégorie. Il étoit très-inſtruit de ce qui concerne l'architecture & la perſpective. On

a de lui plusieurs Planches gravées à l'eau forte, où il a mis beaucoup de goût & d'esprit. On a aussi gravé d'après cet habile maitre. Il a fait plusieurs éleves ; les plus connus sont Chiari, Berettonni & Passori. Ses principaux ouvrages sont à Rome.

MARBACH, (Jean) ministre protestant d'Allemagne, né à Lindaw en 1521, mort à Strasbourg en 1581, est auteur d'une satyre contre les Jésuites, imprimée en 1578 sous ce titre : *Fides JESU & Jesuitarum : hoc est collatio Doctrinæ Domini nostri JESU-CHRISTI, cum Doctrina Jesuitarum.* Il écrivit aussi contre le P. Canisius, un des plus redoutables adversaires de sa secte. — Il ne faut pas le confondre avec Philippe MARBACH, protestant, né à Strasbourg le 29 avril 1550, & mort le 28 septembre 1611, qui a publié une Apologie du fameux livre de la *Concorde*, composé par quelques Luthériens vers 1580, qui a donné naissance à la secte des Concordistes.

MARBODE, évêque de Rennes, natif d'Angers, & selon d'autres, du Mans, mérita ce siege par son savoir & sa piété : il en avoit donné des preuves à Angers, dont il avoit été chanoine, & où il avoit présidé aux écoles depuis 1067 jusqu'en 1081. Il fut fait ensuite archidiacre de la même église, puis élevé sur le siege de Rennes l'an 1096. Il gouverna son diocese avec beaucoup de sagesse & de capacité. Il fut aussi chargé de la conduite de celui d'Angers, pendant l'absence de Rainaud, évêque de cette ville. Son esprit brilla beaucoup au concile de Tours en 1096, & à celui de Troyes en 1114. Marbode, devenu aveugle, quitta son évêché sur la fin de sa vie, pour prendre l'habit monastique dans l'abbaye de S. Aubin d'Angers. Il mourut saintement dans cette retraite en 1123, à 88 ans. On a de lui *VI Lettres*, les *Vies* de S. Licinius, évêque, & de S. Robert, abbé de la Chaise-Dieu ; des *Eloges* de Saints en vers, un *Commentaire* sur les *Cantiques*, & plusieurs autres ouvrages, recueillis par dom Beaugendre & imprimés à Rennes, 1708, à la suite de ceux d'Hildebert, in-fol. Ils furent estimés dans leur tems, & ils peuvent servir dans le nôtre à éclaircir plusieurs points de discipline.

MARC, (S.) Evangéliste, converti à la foi après la résurrection de J. C., fut le disciple & l'interprête de S. Pierre. On croit que c'est lui que cet Apôtre appelle *son fils spirituel*, parce qu'il l'avoit engendré à J. C. Lorsque S. Pierre alla à Rome pour la seconde fois, Marc l'y accompagna. Ce fut-là qu'il écrivit son *Evangile*, à la priere des fideles, qui lui demanderent qu'il leur donnât par écrit ce qu'il avoit appris de la bouche de S. Pierre. On est fort partagé sur la langue dans laquelle il l'écrivit : quelques-uns soutiennent qu'il le composa en grec ; d'autres, en latin. On montre à Venise un ancien manuscrit de l'Evangile du Saint, que l'on prétend être l'original de sa main. Il est, non sur du papier d'Egypte comme le prétend Mabillon, mais sur un papier fait de coton comme le prouve

Scipion Maffei. Montfaucon a montré qu'il étoit en latin, & non en grec. Ce manuscrit fut envoyé d'Aquilée à Venise dans le 14e. siecle : l'empereur Charles IV en obtint les huit derniers feuillets que l'on garde précieusement à Prague. Cet Evangile n'est presque qu'un abrégé de celui de S. Matthieu. L'auteur emploie souvent les mêmes termes, rapporte les mêmes histoires, & releve les mêmes circonstances. Il ajoute quelquefois de nouvelles particularités, qui donnent un grand jour au texte de S. Matthieu. On y trouve, comme dans les trois autres historiens de J. C., cette simplicité inimitable, qui rend la vérité des faits sensible par la nature même de la narration. *Ce n'est pas ainsi qu'on invente*, dit un philosophe de ce siecle (J. J. R.). Ils ne visent pas à inspirer de l'admiration pour leur maître ; ils parlent froidement de sa doctrine, de ses miracles ; ils ne font point de réflexions pour en relever l'éclat ; ils racontent ses supplices & son ignominie, comme les honneurs & les acclamations des peuples : *Ibi crucifixerunt eum, & latrones unum a dextris & alterum a sinistris :* voilà la catastrophe & l'événement principal de cette histoire. S. Jerôme rapporte que le dernier chapitre de l'Evangile de S. Marc, depuis le verset 9, ne se trouvoit point de son tems dans les exemplaires grecs ; mais il n'en est pas moins authentique, puisqu'il est reconnu par S. Irenée & par plusieurs anciens Peres, & que d'ailleurs il se trouve dans d'autres exemplaires. Pour ce qui est de la *Liturgie* & de la *Vie de S. Barnabé*, qu'on a attribuées à cet écrivain sacré, il est certain que ni l'une ni l'autre n'est de lui. L'empereur Claude ayant chassé de Rome tous les Juifs, S. Marc alla en Egypte pour y prêcher l'Evangile, & fonda l'Eglise d'Alexandrie. Voilà ce qu'une tradition ancienne & constante nous apprend : les autres circonstances de la vie & de la mort de cet Evangéliste, rapportées dans ses *Actes*, sont incertaines ; cependant ces *Actes* sont anciens ; ils paroissent avoir été connus en Egypte dès le 4e. siecle. On croit posséder ses reliques à Venise.

MARC, hérétique & disciple de Valentin dans le deuxieme siecle, admettoit une *Quaternité* dans Dieu, composée de l'*Ineffable*, du *Silence*, du *Pere* & de la *Vérité*. Il s'attachoit particuliérement à séduire les femmes, sur-tout celles qui étoient ou riches ou belles. La cupidité, la luxure & l'ambition ont été de tout tems la source des hérésies. Marc prenoit des calices remplis d'eau & de vin, puis feignant de les consacrer à la façon des Catholiques, il les faisoit paroître pleins d'une liqueur rouge, à laquelle il donnoit le nom de sang. Il permettoit aux femmes de consacrer. S. Irenée décrit avec étendue les superstitions & les impostures de ce Marc, chef des Marcosiens. « Il est bon d'observer, » dit un habile théologien, » que si au second siecle, la » croyance de l'Eglise chrétienne n'avoit pas été que, » par la consécration de l'Eucharistie, le pain & le vin » sont changés au corps & au

» sang de J. C., l'héréſiarque » Marc ne ſe ſeroit pas aviſé de » vouloir rendre ce change- » ment ſenſible par un miracle » apparent ; & ſi l'on n'avoit » pas cru que le ſacerdoce don- » noit aux prêtres des pouvoirs » ſurnaturels, cet impoſteur » n'auroit pas eu recours à un » preſtige, pour perſuader qu'il » avoit la plénitude du ſacer- » doce. C'eſt pour cela qu'il eſt » utile à un théologien de con- » noître les divers égaremens » des hérétiques anciens & » modernes, quelque abſurdes » qu'ils ſoient : la vérité ne » brille jamais mieux que par » ſon oppoſition avec l'er- » reur ».

MARC, (S.) Romain, ſuccéda au pape Sylveſtre I, le 18 janvier 336, & mourut le 7 octobre de la même année. On lui attribue une *Epître*, adreſſée à S. Athanaſe & aux évêques d'Egypte ; mais les critiques la mettent au nombre des ouvrages ſuppoſés.

MARC, évêque d'Aréthuſe, ſous Conſtantin-le-Grand, ſauva la vie à Julien, qui fut depuis empereur. Il aſſiſta au concile de Sardique en 347, & à ceux de Sirmich en 351 & en 359 : quoique la formule qu'il dreſſa dans ce dernier concile, ne fût pas préciſe ni aſſez contraire aux Ariens, il paroît cependant que ſes ſentimens étoient orthodoxes. Les Païens le perſécuterent ſous le regne de Julien l'Apoſtat, parce qu'il avoit détruit un temple conſacré aux idoles. Il employa le reſte de ſes jours à convertir les partiſans du Paganiſme. Il mourut ſous Jovinien ou ſous Valens. S. Grégoire de Nazianze fait de lui un grand éloge. L'égliſe grecque honore ſa mémoire le 23 de mars.

MARC, ſurnommé l'*Aſcétique*, célebre ſolitaire du 4e. ſiecle, dont nous avons neuf *Traités* dans la Bibliotheque des Peres.

MARC-ANTOINE, *Triumvir*, voyez ANTOINE.

MARC-ANTOINE RAIMONDI, graveur, natif de Bologne, prit du goût pour la taille-douce à la vue des Eſtampes d'Albert Durer. Il eſſaya ſes forces contre ce célebre graveur. Il ſe mit à copier la *Paſſion* que ce maître avoit donnée en 36 morceaux, & grava ſur ſes planches, ainſi que lui, les lettres A. D. La preuve de ſes talens fut complette. Les connoiſſeurs s'y tromperent ; cependant Albert Durer s'en apperçut, & fit un voyage exprès à Veniſe pour porter ſes plaintes contre ſon rival. Marc-Antoine a été à l'égard de Raphaël, ce qu'Audran fut dans le ſiecle dernier pour le célebre le Brun ; il a été ſon graveur favori, & en répandant ſes ouvrages & ſa gloire, il s'eſt dreſſé à lui-même un trophée immortel. Il eſt à regretter qu'il ait fait ſouvent un abominable uſage de ſes talens. Ce fut lui qui grava d'après les deſſins de Jules Romain, les planches qui furent miſes au-devant des Sonnets infames de l'Arétin. Le pape Clément VII le fit mettre en priſon, d'où il s'échappa pour ſe retirer à Florence. Il mourut vers l'an 1540.

MARC-AURELE-ANTONIN, le *Philoſophe*, né l'an 121, de l'ancienne famille des Annius, fut adopté par An-

tonin le Pieux avec Lucius Verus. Après la mort d'Antonin en 161, on proclama, d'une voix unanime, Marc-Aurele, qui prit pour collegue Lucius Verus, & lui donna sa fille Lucille en mariage. Ce choix ne lui fit pas honneur; car Verus déshonora le trône par une vie molle & des mœurs infames. Marc-Aurele ménagea avec plus d'art l'honneur du manteau de philosophe, qu'il avoit pris dès l'âge de 12 ans. Sa vie publique parut sobre & austere. Devenu empereur, il remit en vigueur l'autorité du sénat, & assista à ses assemblées avec l'assiduité du moindre sénateur. Non-seulement il délibéroit de toutes les affaires militaires, civiles & politiques, avec les plus sages de la ville, de la cour & du sénat, mais encore il déféroit à leur avis plutôt qu'au sien. *Il est plus raisonnable*, disoit-il, *de suivre l'opinion de plusieurs personnes éclairées, que de les obliger de se soumettre à celle d'un seul homme.* S'il étoit attentif à consulter, il ne l'étoit pas moins à faire exécuter. Il disoit « qu'un » empereur ne devoit rien faire » ni lentement ni à la hâte, » & que la négligence dans » les plus petites choses in» fluoit dans les plus grandes ». Le peuple Romain depuis longtems dégradé, toujours porté à l'adulation & à la bassesse, voulut lui élever des temples & des autels. Marc-Aurele les refusa, en disant dans le style d'une vanité pardonnable en quelque sorte dans ces tems de ténebres : « La vertu seule » égale les hommes aux dieux. » Un roi juste a l'univers pour » son temple, & les gens de » bien en sont les prêtres & » les ministres ». Une peste générale ravagea l'empire sous son regne. A ce fléau si funeste succéderent les tremblemens de terre, la famine, les inondations, les chenilles; & tout cela ensemble devint si terrible, que l'empire Romain sembloit toucher à sa fin. Les Germains, les Sarmates, les Quades & les Marcomans, prenant occasion de ces calamités, firent une irruption dans l'empire l'an 170, pénétrerent en Italie, & ne furent chassés qu'après avoir fait beaucoup de ravages. Marc-Aurele s'en vengea sur les Chrétiens, qui n'en pouvoient rien, & qui avoient partagé les malheurs de l'empire avec les Païens. Il ordonna contre eux une persécution cruelle. Il y eut un grand nombre de martyrs, parmi lesquels on distingue l'illustre Ste. Félicité, dame Romaine, avec ses sept fils. Les Barbares ayant fait une nouvelle irruption dans l'empire, l'empereur les repoussa, & employa les momens de tranquillité, que la paix lui donna, à faire ou à réformer des loix, à combattre le luxe & la licence générale; mais tous ces projets eurent peu d'effets. Une nouvelle ligue des Marcomans & des Quades, jeta l'empereur dans de nouveaux embarras. Le peuple ne pouvant payer de nouveaux impôts, il fit vendre les plus riches meubles de l'empire, les pierreries, les statues, les tableaux, la vaisselle d'or & d'argent, les habits même de l'impératrice & ses perles. Cette guerre fut plus longue & d'un

succès plus douteux que les premieres. Ce fut durant cette guerre que Marc-Aurele, se trouvant resserré par les ennemis dans une forêt d'Allemagne, obtint par les prieres de la Légion Melitine, qui étoit chrétienne, une pluie abondante qui désaltéra son armée près de périr de soif. M. Warburton a démontré la vérité de ce miracle contre les mauvaises plaisanteries de Voltaire. Weston, autre Anglois protestant, l'a également établie, dans une Dissertation publiée en 1748, contre le Clerc & Moyle. L'événement a paru si peu naturel, même aux Païens, que Porphire & Claudien l'ont attribué à des enchanteurs. Tertullien en parle comme d'un fait public & incontestable, & renvoie deux fois les Romains à la lettre de Marc-Aurele, qui le rapporte & en fait honneur au Dieu des Chrétiens (*). S. Apollinaire en rappella le souvenir à Marc-Aurele lui-même, auquel il adressa une *Apologie* pleine de force & d'éloquence en faveur des Chrétiens. Cet empereur défendit alors qu'on accusât des hommes dont il connoissoit l'innocence & la vertu; il ordonna même, en renchérissant sur Trajan, qu'on punît les délateurs; mais par une inconséquence extrême, il voulut néanmoins que les accusés subissent la peine décernée contre eux. Tant il est vrai que la foiblesse, le respect humain, l'asservissement aux préjugés dominans, ont souvent les mêmes effets qu'une cruauté déclarée. Si les Chrétiens étoient des scélérats, pourquoi punir les accusateurs? & si c'étoient des gens de bien, pourquoi les punir eux-mêmes? Dans ces tems de ténebres, la justice des rois se ressentoit du désordre général de la morale.... Les Barbares vaincus se soumirent en 175, la même année qu'Avidius Cassius se fit proclamer empereur. Marc-Aurele fit des préparatifs pour marcher contre lui; mais ce rebelle fut tué par un centenier de son armée. On envoya la tête de ce misérable à l'empereur, qui refusa de la voir, & pardonna à toutes les villes qui avoient embrassé son parti. Il passa ensuite à Athenes, y établit des professeurs publics, auxquels il assigna des pensions & accorda des immunités. De retour à Rome, après huit ans d'absence, il donna à chaque citoyen huit pieces d'or, leur fit une remise générale de tout ce qu'ils devoient au trésor public, & brûla devant eux, dans la place publique, les actes qui les constituoient débiteurs. Il

(*) Marc-Aurele y disoit que par hasard il avoit obtenu de la pluie, par les prieres des soldats chrétiens : *Christianorum fortè militum precationibus impetrato imbri* (Tertull. *Apol.* c. 5. Eusebe, *Hist.* l. 5, c. 5). Tous les bons latinistes savent que le mot *fortè* n'exprime ici aucun doute, & qu'il ne signifie autre chose, que *par hasard*; comme si on disoit, *il arriva que*. Marc-Aurele eût craint de choquer les Païens, en parlant plus clairement. L'original de l'Edit de ce prince existoit encore, lorsque Tertullien & S. Jerôme écrivoient. *Voyez* S. Jerôme, sur la Chronique d'Eusebe, à l'an 176, Tertullien, *loc. cit.*

éleva aussi un grand nombre de statues aux capitaines de son armée, morts dans la derniere guerre. Après avoir désigné pour lui succéder son fils Commode, il se retira pour quelque tems à Lavinium, & se livra à la philosophie avec plus d'enthousiasme que jamais. Il disoit souvent : *Heureux le peuple dont les rois sont philosophes, & dont les philosophes sont des rois !* Maxime réprouvée par l'expérience, & qui, fût-elle vraie, n'eût été dans sa bouche & dans son application, que l'expression de l'orgueil & du plus lâche égoïsme : mais tel étoit l'aveuglement de ces prétendus sages ; ils ne pratiquoient le bien que pour en parler eux-mêmes avec emphase & en faire parler les autres. Une nouvelle irruption des peuples du nord le força à reprendre les armes. Marc-Aurele marcha contre eux, tomba malade à Vienne en Autriche, & mourut à Sirmich l'an 180, dans sa 59e. année, après un regne de 19 ans, regardé comme un prince doué de grandes vertus, mais qui avoit aussi des vices, entre lesquels on remarque une vanité incompatible avec la vraie sagesse ; une facilité qui dégénéroit en foiblesse, & qui a causé de très-grands maux, sur-tout aux Chrétiens ; un attachement déraisonnable à des hommes qui le déshonoroient, & qu'il eût dû écarter du trône, s'il avoit été aussi zélé pour le bien public que pour sa réputation personnelle. Le choix de Verus pour être son collegue, & celui de l'infame Commode pour lui succéder, suffit pour convaincre d'exagération les éloges que les philosophes modernes lui ont prodigués. Il avoit épousé la fameuse Annia Faustina, femme d'un libertinage effréné ; au-lieu de la contenir dans le devoir, il récompensoit ceux qui s'accommodoient de ses amours, & se couvroit lâchement d'une honte qui auroit ranimé l'honneur dans l'ame d'un sauvage. Jacques Marchand a fait une Dissertation pour réhabiliter la mémoire de cette Messaline ; mais toutes ces apologies faites au 18e. siecle, contre le témoignage de l'ancienne histoire, n'ont aucune prise sur un esprit solide. On a de Marc-Aurele XII livres de *Réflexions morales*, Londres, grec & latin, 1707, in-8° ; Glasgow, 1752, traduits du grec en françois par madame Dacier, avec des remarques, Paris, 1691, 2 vol. in-12. Jean-Pierre Joly a donné une version des *Pensées* de ce prince, Paris, 1770, in-8°. Cet empereur a renfermé, dans ses *Réflexions*, ce que la morale des stoïciens offre de mieux (*voy.* EPICTETE). On y reconnoît souvent les Livres-Saints où les anciens sages ont puisé la plupart de leurs maximes morales, comme dans le passage suivant, qui énonce une importante & sublime vérité, mais qui n'est rien moins qu'une découverte de Marc-Aurele : *L'ame vraiment grande & élevée, est celle qui reçoit sans répugnance ce que le Ciel lui envoie & de bien & de mal ;... qui se remet entiérement & de toute sa volonté, pour ce qui concerne sa destinée & sa conduite, entre les mains de la Divinité ;... qui ne demande qu'à*

marcher dans le chemin de sa loi ; qu'à suivre Dieu, dont toutes les voies sont droites & tous les jugemens sont justes. Ce même prince qui parloit si magnifiquement de la Divinité, porta la superstition aux plus grandes extravagances. On le vit multiplier les sacrifices, employer des exécrations de toute espece, & introduire des religions étrangeres, qui avant lui avoient été inconnues des Romains. Il fit des démarches humiliantes auprès du sénat, pour obtenir que l'on rendît les honneurs divins à Adrien son prédécesseur, dont plusieurs vices avoient rendu la mémoire infame. Il porta l'impiété encore plus loin, en mettant au nombre des déesses l'abominable Faustine, en lui élevant un temple, en lui érigeant des statues d'argent, en instituant en son honneur une communauté de filles, qui furent appellées *Faustiniennes* de son nom, en obligeant les nouvelles mariées de venir avec leurs maris offrir un sacrifice à la prétendue déesse. A la mort de Lucius Verus, son collegue, dont le nom étoit en exécration à tous les gens de bien, il força le sénat à l'honorer aussi comme un dieu. Gataker & les auteurs de la *Vie* de Marc-Aurele, qui est à la tête de ses *Réflexions morales*, édition de Glasgow, 1752, ont fait de vains efforts pour excuser l'idolâtrie & les différens vices de ce prince. Toute son histoire prouve un caractere faux, altier, égoïste & corrompu par système; l'égarement de son esprit égala celui de son cœur : il fut l'ennemi des Chrétiens par superstition & par philosophie. Aussi, comme le remarque un historien observateur, les tyrans les plus crapuleux ont moins persécuté le Christianisme, que les empereurs qui se décoroient du nom de philosophe. « Ce » Commode, dit-il, dont on » nous donne une si mauvaise » idée, ce brutal Caligula, ce » sanguinaire Tibere, n'ont » pas persécuté; mais le phi- » losophe Trajan, mais le phi- » losophe Antonin, mais le » philosophe Marc-Aurele, le » philosophe Julien, ont été » persécuteurs ; de tous les » empereurs philosophes, il » n'y a que Tite qui n'ait pas » persécuté; mais il ne régna » que deux ans ». *Voyez* SÉNEQUE, *& la fin de l'art.* TIBERE.

MARC D'AVIANO, ainsi nommé, parce qu'il étoit natif d'Aviano, bourg de Frioul, appartenant aux Vénitiens, fut célebre par le don des miracles qu'on lui attribuoit. L'empereur Léopold le fit venir à Vienne; & il parcourut un grand nombre de provinces, trouvant partout les peuples rassemblés pour le voir & recourir à l'efficace de sa bénédiction & de ses prieres. Il mourut vers l'an 1690.

MARC EUGENIQUE, qu'on appelle aussi MARC D'EPHESE, parce qu'il étoit archevêque de cette ville, fut envoyé en 1439 au concile de Florence, au nom des évêques Grecs. Il y soutint le schisme avec beaucoup d'ardeur, & ne voulut point signer le décret d'union. De retour à Constantinople, il s'éleva contre le concile de Florence. On a de lui plusieurs *Ecrits* composés à

ce sujet, qui se trouvent dans la Collection des Conciles; & d'autres ouvrages, dans lesquels il y a beaucoup d'emportement contre les Latins & le siege de Pierre. Il mourut peu de jours après sa dispute avec Barthélemi de Florence, en protestant qu'*il ne vouloit pas qu'aucun de ceux qui avoient signé l'union, assistât à ses funérailles, ni qu'ils priassent Dieu pour lui.* Tant il est vrai que le fanatisme érige en idoles les objets les plus hideux & les plus tristes! Marc d'Ephese jugeoit que la scission de l'Eglise chrétienne, de cette épouse unique de J. C., étoit un bien auquel il falloit tout sacrifier. Il avoit un frere appellé *Jean*, qui vint avec lui à Florence, & qui publia aussi un *Ecrit* contre le concile tenu dans cette ville.

MARC-PAUL, célebre voyageur, *voyez* PAUL.

MARCA, (Jacques Corneille à) Bénédictin de l'abbaye du Mont-Blandin, né à Gand en 1570, cultiva avec succès les belles-lettres, & mourut à Douay l'an 1629. Les bibliographes Flamands lui prodiguent des éloges qui paroissent exagérés, quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'il ne soit bon orateur & encore meilleur poëte. Une partie de ses opuscules a été imprimée à Louvain, 1613, in-8°. Ce recueil contient des Harangues, des Tragédies & un Eloge des ducs de Bourgogne. On a encore de lui *Diarium Sanctorum* en vers iambes, Douay, 1628, in-4°., & *Musæ lacrymantes*, 1628, in-4°.; ce sont sept tragédies dont les sujets sont pris de l'Ecriture-Sainte.

MARCA, (Pierre de) né à Gand en Béarn l'an 1594, d'une famille ancienne, originaire d'Espagne, se distingua de bonne heure par son esprit & par son zele pour la Religion Catholique; il travailla à la faire rétablir dans le Béarn, & eut le bonheur de réussir. C'est en reconnoissance de ses soins qu'il obtint la charge de président au parlement de Pau en 1621, & celle de conseiller-d'état en 1639. Après la mort de son épouse, il entra dans les ordres, & fut nommé à l'évêché de Conserans l'an 1642. Mais la cour de Rome, offensée de ce que dans le livre de la *Concorde du Sacerdoce & de l'Empire*, il avoit donné atteinte aux prérogatives du St.-Siege, lui refusa long-tems ses bulles, & il ne les obtint qu'en 1647, après avoir interprété ses sentimens d'une maniere favorable, & promis les corrections nécessaires, dans un autre ouvrage qu'il fit imprimer à Barcelone, in-4°, & qui se trouve dans les éditions in-fol. du livre précédent. Il fit plus, & déféra à Innocent X neuf propositions, réfutées par onze regles, où la vraie doctrine de la hiérarchie est établie: on remarque que ces neuf propositions contiennent presque tout le système de Febronius. L'habileté avec laquelle il remplit une commission qu'on lui donna en Catalogne, lui mérita l'archevêché de Toulouse en 1652. Il s'étoit tant fait aimer en Catalogne, qu'ayant été attaqué d'une maladie qui le mit à l'extrémité, la ville de Barcelone, entr'autres, fit un vœu public à Notre-Dame de Monserrat,

qui en eſt éloignée d'une journée, & y envoya en ſon nom 12 Capucins nus-pieds, ſans ſandales, & 12 jeunes filles auſſi pieds nus, les cheveux épars, & vêtues de longues robes blanches. Marca ſe diſpoſoit à ſe rendre à Toulouſe, lorſque le roi le fit miniſtre-d'état en 1658. Il étoit d'un caractere facile & flexible, mais ſans jamais ſe laiſſer aller à des impulſions contraires au devoir. Perſuadé de l'importance qu'il y avoit à s'oppoſer aux ſectes naiſſantes, il s'appliqua à arrêter les progrès du Janſéniſme. Il s'unit avec les Jéſuites contre le livre du fameux évêque d'Ypres, & dreſſa le premier le projet d'un *Formulaire* où l'on condamneroit les V Propoſitions dans le ſens de l'auteur. Son zele fut récompenſé par l'archevêché de Paris; mais il mourut le jour même que ſes bulles arriverent, en 1662, à 68 ans. Sa mort donna occaſion à cette épitaphe badine :

Ci-gît l'illuſtre de Marca,
Que le plus grand des rois marqua,
Pour le prélat de ſon égliſe;
Mais la mort qui le remarqua,
Et qui ſe plaît à la ſurpriſe,
Tout auſſi-tôt le démarqua.

Ce prélat réuniſſoit pluſieurs talens différens : l'érudition, la critique, la juriſprudence. Son ſtyle eſt ferme & mâle, aſſez pur, ſans affectation & ſans embarras. Ses principaux ouvrages ſont : I. *De concordia Sacerdotii & Imperii*, dont la meilleure édition eſt celle qui fut donnée après ſa mort par Baluze, Paris, 1704, in-fol. C'eſt un des ouvrages les plus ſavans que nous ayons ſur cette matiere. On ne peut guere lui comparer que l'excellent traité *De l'Autorité des deux Puiſſances*; ſi les principes n'en ſont pas toujours exactement les mêmes, c'eſt que Baluze n'a pas déféré à la volonté expreſſe du prélat, qui en mourant lui avoit indiqué divers changemens à faire. Quant au Supplément & aux notes de Baluze, ils ſont tout-à-fait étrangers à M. de Marca. II. *Hiſtoire de Béarn*, Paris, 1640, in-fol. On y trouve des éclairciſſemens utiles ſur l'origine des rois de Navarre, des ducs de Gaſcogne, des comtes de Toulouſe, &c.; on y prend une grande idée de l'érudition de l'auteur. III. *Marca Hiſpanica*, 1688, in-fol. C'eſt une deſcription ſavante & curieuſe de la Catalogne, du Rouſſillon & des frontieres. La partie hiſtorique & la géographique y ſont traitées avec une égale exactitude, & cet ouvrage peut être très-utile pour connoître les véritables bornes de la France & de l'Eſpagne. IV. *Diſſertatio de primatu Lugdunenſi & cæteris primatibus*, 1644, in-8°., très-ſavante. V. *Relation de ce qui s'eſt fait depuis 1653 dans les aſſemblées des évêques, au ſujet des V Propoſitions*, Paris, 1657, in-4°. C'eſt contre cette Relation peu favorable au Janſéniſme, que Nicole publia ſon *Belga percontator*, 1657, in-4°., dans lequel il expoſe les ſcrupules d'un prétendu théologien Flamand ſur l'aſſemblée du clergé de 1656. VI. Des *Opuſcules* publiés par Baluze en 1669, in-8°. VII. D'autres *Opuſcules* mis au jour par le même en 1681, in-8°. Ces Opuſcules renferment pluſieurs diſſertations intéreſſan-

tes, entr'autres : *De Tempore susceptæ in Galliis fidei : De Eucharistia & Missa : De Pœnitentia : De Matrimonio ; De Patriarchatu Constantinopolitano : De Stemmate Christi : De Magorum Adventu : De singulari Primatu Petri : De Discrimine clericorum & laicorum ex jure divino : De veteribus Collectionibus Canonum.* VIII. Un *Recueil* de quelques *Traités Théologiques*, les uns en latin, les autres en françois, donnés au public en 1668, in-4°., par l'abbé de Faget, cousin-germain du savant archevêque. L'éditeur orna cette collection d'une *Vie* en latin de son illustre parent. Elle est étendue & curieuse.

MARCASSUS, (Pierre de) né en Gascogne vers 1584, fut professeur de rhétorique au college de la Marche à Paris, où il mourut en 1664. On a de lui des Histoires, des Romans & des Pieces de théâtre, qui n'ont pas autant de mérite du côté de la composition que du côté de la décence & du respect pour les mœurs. On a aussi de lui des Traductions, qui sont au-dessous de celles de l'abbé de Marolles, son ami.

MARCEL I, (S.) Romain, successeur du pape Marcellin en 308, se signala par son zele & par sa sagesse. La juste sévérité dont il usa envers un apostat, le rendit odieux au tyran Maxence, qui le bannit de Rome. Il mourut en 310. Il est appellé martyr dans les Sacramentaires de Gelase I & de S. Grégoire, ainsi que dans les Martyrologes attribués à S. Jerôme & à Bede. Le pape S. Damase a composé son Epitaphe en vers.

MARCEL II, (Marcel Cervin) natif de Montepulciano, étoit fils du receveur-général des revenus du saint-siege à Alfano. Il fit ses études avec distinction & plut au pape Paul III, qui le nomma son premier secrétaire. Il accompagna en France le cardinal Farnese, neveu de ce pontife, & s'y fit estimer par ses mœurs & son savoir. De retour à Rome, il obtint de son bienfaiteur le chapeau de cardinal, & fut choisi pour être un des présidens du concile de Trente. Il succéda sous le nom de *Marcel*, au pape Jules III, le 9 avril 1555, & mourut d'apoplexie 21 jours après son élection, dans le tems qu'il se disposoit à pacifier les troubles, à réformer les abus, & à faire fleurir la science & la piété dans l'Eglise. Il étoit si ennemi du népotisme, qu'il ne voulut pas même permettre à ses neveux de venir à Rome.

MARCEL *ou* MARCEAU, (S.) célebre évêque de Paris, mort le 1*er.* novembre au commencement du 5*e.* siecle. Il y a eu plusieurs autres Saints de ce nom. S. Marcel, martyrisé à Châlons-sur-Saône l'an 179; S. Marcel, capitaine dans la légion Trajane, qui eut la tête tranchée pour la foi de J. C. à Tanger le 30 octobre, vers l'an 298; S. Marcel, évêque d'Apamée, & martyr en 385.

MARCEL, fameux évêque d'Ancyre dès l'an 314, assista au concile de Nicée en 325, & y signala son éloquence contre l'impiété arienne. Il s'opposa à la condamnation de S. Athanase, au concile de Tyr en 335, & à celui de Jérusalem, où il s'éleva avec zele contre Arius. Les

Ariens

Ariens irrités, le perſécuterent avec fureur & condamnerent ſon *Traité contre Aſtere*, ſurnommé l'avocat des Ariens, comme contenant les erreurs de Sabellius; ils le dépoſerent à Conſtantinople en 336, & mirent à ſa place Baſile, qui s'étoit acquis de la réputation par ſon éloquence. Marcel d'Ancyre alla à Rome trouver le pape Jules : car c'eſt toujours au ſiege de Pierre que les évêques opprimés ou calomniés avoient recours comme au centre de l'autorité & de l'unité de l'Egliſe (*voyez* ATHANASE, JULES I, INNOCENT I, *&c.*). Le pape qui le jugea innocent, le reçut à ſa communion, & déclara dans un concile tenu à Rome en 341, que la doctrine contenue dans ſon livre contre les Ariens, étoit conforme à celle de l'Egliſe. L'illuſtre perſécuté fut encore abſous & rétabli au concile de Sardique en 347. Marcel ayant été informé ſur la fin de ſa vie, que S. Baſile avoit donné à S. Athanaſe des ſoupçons ſur ſa catholicité, il lui envoya une profeſſion de foi, dans laquelle il condamnoit expreſſément le Sabellianiſme. Il mourut dans un âge très-avancé, en 374. Après ces témoignages ſi favorables à Marcel, on ne peut guere douter que S. Hilaire, S. Baſile, S. Chryſoſtome, Sulpice Sévere qui ont imputé le Sabellianiſme à cet évêque d'Ancyre, n'aient été trompés par les clameurs des Ariens (voyez ce point bien diſcuté dans *Collect. Patr.* tom. 2 de D. Montfaucon). Il ne nous reſte de Marcel qu'une *Lettre* écrite au pape Jules, deux *Confeſſions de Foi* dans S. Epiphane, & quelques fragmens de ſon *Livre contre Aſtere* dans la critique qu'en a faite Euſebe de Céſarée.

MARCEL, (S.) natif d'Apamée, d'une famille noble & riche, diſtribua tous ſes biens aux pauvres pour ſe retirer auprès de S. Alexandre, inſtituteur des Acemetes. S. Marcel fut abbé de ce monaſtere après Jean, ſucceſſeur d'Alexandre, vers 447, & mourut après l'an 485. Sa ſainteté & ſes miracles l'ont rendu célebre dans l'Orient.

MARCEL, (Chriſtophe) Vénitien, fut chanoine de Padoue & archevêque de Corfou. Il eut le malheur d'être pris au ſac de Rome en 1527. Comme il n'avoit pas le moyen de payer ſa rançon, les ſoldats Luthériens qui étoient dans l'armée impériale, l'attacherent à un arbre auprès de Gayette en pleine campagne, & lui arracherent un ongle chaque jour. Il mourut de l'excès des douleurs & de l'intempérie de l'air. On a de lui un traité *de Anima*, 1508, in-fol. & une édition des *Ritus Eccleſiaſtici*, 1516, in-fol. ouvrage compoſé par Auguſtin Patrice, ſous le pontificat d'Innocent VIII.

MARCEL, (Guillaume) connu par ſes vers, par ſes harangues & par divers autres écrits, étoit d'auprès de Bayeux. Etant entré chez les Peres de l'Oratoire, il fut envoyé profeſſer à Rouen en 1640, dans le college que l'archevêque François de Harlai venoit de rétablir. Il ſortit quelque tems après de l'Oratoire, pour remplir la place de profeſſeur d'é-

loquence, au college des Graſſins à Paris. Il étoit près de réciter en public l'oraiſon funebre du maréchal de Gaſſion, quand il lui fut défendu de prononcer dans une univerſité catholique, l'éloge d'un homme mort dans la religion proteſtante. Le goût de la patrie le rappella à Bayeux, pour être chanoine, & principal du college de cette ville; enfin voulant ſe repoſer des fatigues de ce pénible emploi, il ſe retira en 1671, dans la cure de Baſli, près Caen, & y mourut en 1702, âgé de 90 ans, laiſſant pluſieurs écrits en proſe & en vers latins & françois. C'eſt par ſes conſeils que le poëte Brébeuf, ſon ami, entreprit la traduction de la *Pharſale* de Lucain.

MARCEL, (Guillaume) avocat au conſeil, natif de Toulouſe, mort à Arles, commiſſaire de Marine, le 27 décembre 1708, à 61 ans, eſt auteur: I. De l'*Hiſtoire de l'origine & des progrès de la Monarchie Françoiſe*, en 4 vol. in-12. C'eſt moins un corps d'hiſtoire qu'une chronique ſeche & inexacte. II. Des *Tablettes Chronologiques pour l'hiſtoire profane*, in-12, qu'on lit moins depuis celles de l'abbé Lenglet du Freſnoy, mais qui n'ont point été inutiles à celui-ci. III. Des *Tablettes Chronologiques pour les affaires de l'Egliſe*, in-8°.: ouvrage eſtimé, qui réunit l'exactitude & l'eſprit de recherches à l'orthodoxie & à la ſageſſe des principes; en lui donnant un peu plus de développement & d'étendue, on en feroit le meilleur livre élémentaire d'hiſtoire eccléſiaſtique; genre où nous ſommes dans la plus grande pénurie, les janſéniſtes & philoſophiſtes ayant entiérement infecté cette partie de l'inſtitution (*voy.* MACQUER). L'*Hiſtoire abrégée de l'Egliſe*, par M. l'Homond, eſt preſque le ſeul ouvrage en ce genre qui puiſſe ſervir à l'inſtruction de la jeuneſſe (voyez le *Journ. hiſt. & littér.*, 15 ſeptembre 1787, p. 99). Marcel avoit le génie de la négociation. Ce fut lui qui conclut la paix d'Alger avec Louis XIV en 1677, & qui fit fleurir le commerce de France en Egypte.

MARCELLE, (Sainte) dame Romaine, étant devenue veuve après 7 mois de mariage, embraſſa la vie monaſtique. Pluſieurs vierges de qualité ſe mirent ſous ſa conduite, & la ville de Rome fut bientôt remplie de monaſteres où on imitoit la vie des ſolitaires d'Orient. Marcelle conſultoit ſouvent S. Jerôme dans ſes doutes, & nous avons les réponſes de ce S. Docteur dans les 11 Lettres qu'il lui écrivit. Ses grandes délices étoient la lecture des Livres-Saints, « non par eſprit de » diſpute ni pour en faire pa» rade comme les Phariſiens, » dit S. Jerôme, mais pour les » mettre en pratique, & mé» riter de les comprendre par » l'accompliſſement exact de » toutes les loix qu'ils renfer» ment ». *Meditationem legis non in replicando quæ ſcripta ſunt, ut Judæorum exiſtimant Phariſæi, ſed in opere intelligens... ut poſtquam mandata compleſſet, tunc ſe ſciret mereri intelligentiam Scripturarum* (voyez EUSTOCHIUM). Elle eut beaucoup à ſouffrir durant le ſac de la ville de Rome, l'an 409: les

barbares vouloient lui faire découvrir des tréfors qu'elle avoit cachés, à l'imitation de S. Laurent, dans le sein des pauvres. Alarmée du danger que couroit l'innocence de Principie, sa chere fille spirituelle, elle se jetta aux pieds des soldats & les conjura de l'épargner; ceux-ci oubliant leur férocité, conduisirent Marcelle & Principie dans l'église de S. Paul, qui, selon les ordres d'Alaric leur chef, devoit servir d'asyle, de même que celle de S. Pierre. Elle survécut peu au désastre de sa patrie, & mourut en 410. S. Jerôme a écrit élégamment sa *Vie* dans la *Lettre* à Principie, *Lib. 3*, *Epist. 9*, édition de Pierre Canisius.

MARCELLIN, (S.) succéda au pape S. Caïus en 296, & se signala par son courage durant la persécution. Les Donatistes l'ont accusé d'avoir sacrifié aux idoles; mais S. Augustin le justifie pleinement dans son livre: *De unico Bapt. contra Petilianum*, *cap. 16*. Eusebe, qu'on ne peut soupçonner d'une omission aussi considérable, ne dit pas un mot de ce fait, & Théodoret prouve bien davantage, puisqu'il parle expressément de Marcellin, ainsi que de la persécution où l'on veut qu'il ait idolâtré; cet historien assure au contraire que ce pape se distingua par la fermeté de son courage. C'est cependant sur cette calomnie que l'on a bâti la prétendue histoire du repentir de Marcellin dans un concile de Sinuesse qui n'a jamais existé. L'auteur de ce conte, aussi mal adroit qu'ignorant, tombe dans les contradictions les plus palpables & les plus ridicules (*voyez* le P. *Pagi*, ad an. 303, le P. *Alexandre*, *Tillemont*, & le cardinal *Orsi*). Il n'y a jamais eu que le donatiste Pétilien & les sectaires de son tems, qui soutinrent cette imputation, les premiers donatistes n'ayant jamais reproché à l'Eglise une pareille chute de son chef, tout attentifs qu'ils étoient, pour appuyer leur mauvaise cause, à recueillir les plus légeres fautes des évêques catholiques & sur-tout celles des papes. Marcellin tint le Saint-Siege un peu plus de 8 ans, & mourut le 24 octobre 304, également illustre par sa sainteté & par ses lumieres. Après sa mort, la chaire de Rome vaqua jusqu'en 308, tant il étoit périlleux d'y monter, à cause de l'implacable cruauté des persécuteurs.

MARCELLIN, (S.) est regardé comme le *1er.* évêque d'Embrun. Il mourut vers 374. Les Actes de sa vie sont fort incertains. — Il ne faut pas le confondre avec S. MARCELLIN prêtre, qui reçut la couronne du martyre à Rome avec S. Pierre Exorciste, en 304, ni avec Flavius MARCELLIN tribun, à qui S. Augustin adressa ses premiers écrits contre les Pélagiens, & son grand ouvrage de la *Cité de Dieu*. Il mourut l'an 413.

MARCELLIN, officier de l'Empire & comte d'Illyrie, né dans la Dalmatie, fut chancelier de l'empereur Justin, & selon Cassiodore, de l'empereur Justinien. Il est auteur d'une Chronique, intitulée: *Chronicon rerum Orientalium in ecclesia gestarum*, qui commence où celle de S. Jerôme se ter-

mine, en 379, & qui finit en 534. L'édition la plus correcte de cet ouvrage est celle que le P. Sirmond donna en 1619, in-8°. On l'a continuée jusqu'en 566. Cassiodore en parle avec éloge. Elle a été insérée dans la Bibliotheque des Peres, tom. 9. Cassiodore dit (*Divin. Lect. cap.* 17) que Marcellin avoit encore donné deux ouvrages, l'un intitulé : *De temporum qualitatibus & positionibus locorum ;* l'autre : *De urbibus Cœli & Hierosolymis ;* mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

MARCELLIN, *voyez* AMMIEN-MARCELLIN.

MARCELLIN, évêque d'Arezzo ; *voyez* INNOCENT IV.

MARCELLINUS, *voyez* FABIUS-MARCELLINUS.

MARCELLUS, *voyez* NONIUS.

MARCELLUS, (*Marcus-Claudius*) célebre général Romain, fit la guerre avec succès contre les Gaulois, & tua de sa propre main le roi Viridomare. Ayant eu ordre de passer en Sicile, & n'ayant pu ramener les Syracusains par la voie de la douceur, il les assiégea par terre & par mer. Archimede en retarda la prise pendant 3 ans, par des machines qui détruisoient de fond en comble les ouvrages des assiégeans ; mais leur ville fut enfin obligée de se rendre (*voyez* ARCHIMEDE, TZETZÈS). Marcellus avoit ordonné qu'on épargnât l'illustre ingénieur qui l'avoit si bien défendue, & il n'apprit sa mort qu'avec une douleur extrême. Ce général ne signala pas moins sa valeur dans la guerre contre Annibal. Il le vainquit deux fois sous les murs de Nole, & mérita qu'on l'appellât l'*Epée de la République*, comme Fabius, son collegue dans le consulat & dans le généralat, en avoit été appellé *le Bouclier*. Ses succès lui susciterent des envieux ; il fut accusé devant le peuple par un tribun jaloux de sa gloire. Ce grand homme vient à Rome, & s'y justifie par le seul récit de ses exploits : le lendemain il est élu consul pour la 5e. fois, & part tout de suite pour continuer la guerre. Sa mort ne fut point digne d'un si grand général. Quoiqu'âgé de 60 ans, il avoit la vivacité d'un jeune-homme. Cette vivacité l'emporta au point d'aller lui-même, presque sans escorte, à la découverte d'un poste qui séparoit le camp des Romains d'avec celui d'Annibal. Le général Carthaginois y avoit fait cacher un détachement de cavalerie numide ; il fondit à l'improviste sur la petite troupe des Romains, qui fut presqu'entiérement taillée en pieces. Marcellus fut tué dans cette embuscade, l'an 207 avant J. C. Annibal le fit enterrer avec pompe.

MARCELLUS, (*Marcus-Claudius*) un des descendans du précédent, joua un rôle dans les guerres civiles, & prit le parti de Pompée contre César. Celui-ci ayant été vainqueur, exila Marcellus, & le rappella ensuite, à la priere du sénat. C'est pour lui que Cicéron prononça son oraison *pro Marcello*, une des plus belles de cet orateur.

MARCELLUS, (*Marcus-Claudius*) petit-fils du précédent, & fils de *Marcellus* &

d'*Octavie*, sœur d'*Auguste*, épousa Julie, fille de cet empereur. Le sénat le créa édile. Marcellus se concilia, pendant son édilité, la bienveillance publique. Rien ne flattoit davantage les Romains, que la pensée qu'il succéderoit un jour à Auguste. Sa mort prématurée fit évanouir ces espérances : ce qui fit dire à Virgile que *les destins n'avoient fait que le montrer au monde*. Le *Tu Marcellus eris*, que ce grand poëte fut employer, avec tant d'art, au 6e. livre de son *Enéide*, fit verser bien des larmes aux Romains, & sur-tout à sa famille. Ses obsèques se firent aux dépens du public, & l'on honora sa mémoire par tout ce que l'estime & les regrets surent imaginer.

MARCELLUS, médecin de Séide en Pamphylie, vivoit sous l'empereur Marc-Aurele. Il composa deux poëmes en vers héroïques : l'un sur la *Lycanthropie*, espece de mélancolie, qui frappe ceux qui en sont attaqués, de l'idée opiniâtre qu'ils sont changés en loups : l'autre sur les *Poissons*. On trouve des fragmens du premier dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

MARCHAND, (Jean-Louis) natif de Lyon, passe pour le plus grand organiste qu'il y ait jamais eu ; Rameau le reconnut pour son maître, & apprit de lui les principes les plus lumineux de l'harmonie. Il vint fort jeune à Paris, & s'étant trouvé, comme par hasard, dans la chapelle du college de Louis-le-Grand, au moment qu'on attendoit l'organiste pour commencer l'Office divin, il s'offrit pour le remplacer. Son jeu plut tellement, que les Jésuites le retinrent dans le college, & fournirent tout ce qui étoit nécessaire pour perfectionner ses talens. Marchand conserva toujours l'orgue de leur chapelle, & refusa constamment les places avantageuses qu'on lui offrit. Le désintéressement eut autant de part à ces refus que la reconnoissance. Il étoit d'un esprit si indépendant, qu'il négligea autant sa célébrité que sa fortune. Il mourut à Paris en 1732, à 63 ans. On a de lui deux livres de *Pieces de Clavecin*, très-estimées des connoisseurs ; & tout ce que Rameau a écrit sur la musique, est en grande partie le fruit des leçons de ce grand maître.

MARCHAND, (Prosper) né en Picardie, fut élevé, dès sa jeunesse, dans la librairie à Paris & dans la connoissance des livres. Il entretint une correspondance réglée avec plusieurs savans, entr'autres avec Bernard, continuateur des *Nouvelles de la République des Lettres*, & il lui fournit les anecdotes littéraires de France. Marchand alla le joindre en Hollande, pour y professer en liberté la religion protestante qu'il avoit embrassée. Il y continua quelque tems la librairie ; mais il quitta ensuite ce négoce, pour se consacrer uniquement à la littérature. La connoissance des livres & de leurs auteurs, & l'étude de l'histoire de France, fut toujours son occupation favorite. Il fut aussi un des principaux auteurs du *Journal littéraire*, & il fournit des extraits dans la plupart des autres Journaux. Ce savant mourut dans un âge avancé, en 1756

Il légua le peu de bien qui lui restoit, à une société fondée à La Haye pour l'éducation & l'instruction d'un certain nombre de pauvres. Sa bibliothèque, l'une des mieux composées pour l'histoire littéraire, est restée par son testament avec ses manuscrits à l'université de Leyde. On a de lui : I. *L'Histoire de l'Imprimerie.* Cet ouvrage, rempli de discussions & de notes, parut en 1740 à La Haye, in-4°. L'érudition y est tellement prodiguée, l'auteur a tellement accumulé les remarques & les citations, que quand on est à la fin de ce chaos, on ne sait guere à quoi s'en tenir sur les points qu'il discute. M. Mercier, abbé de S. Leger de Soissons, a donné en 1773 un Supplément à cette *Histoire*, plein de recherches & d'une exactitude bien rare dans l'état actuel des sciences; il en a paru une seconde édition en 1775., in-4°. II. Un *Dictionnaire historique, ou Mémoires critiques & littéraires*, imprimé à La Haye en 1758, en 2 petits vol. in-fol. On y trouve des singularités historiques, des anecdotes littéraires, des points de bibliographie discutés; mais il y a trop de minuties, le style n'est pas pur, & l'auteur se livre trop à l'emportement de son caractere. Il est difficile d'entasser plus d'érudition sur des choses si peu intéressantes, du moins pour le commun des lecteurs. III. Une nouvelle édition du *Dictionnaire* & des *Lettres* de Bayle; du *Cymbalum mundi*, &c.

MARCHANT, (Pierre) né à Couvin dans l'Entre-Sambre-&-Meuse, principauté de Liege, l'an 1585, se fit Récollet, se distingua par sa science & sa régularité, & fut élevé aux premieres charges de son ordre. En 1639 il fut fait commissaire-général avec plein pouvoir sur les provinces de son ordre dans l'Allemagne, les Pays-Bas, les Isles Britanniques, &c. Il est le fondateur de la province dite de *St-Joseph*, dans la Flandre, & le principal auteur de la réforme des Franciscaines, avec la vénérable sœur Jeanne de Jesus, nommée *Neering* de Gand; cette congrégation est connue sous le nom de *Réforme des Sœurs Franciscaines de la pénitence de Limbourg*, qui fut approuvée par Urbain VIII l'an 1634. Cet homme plein de zele pour la discipline religieuse, mourut à Gand le 11 novembre 1661. On a de lui : I. *Expositio litteralis in regulam Sti Francisci*, Anvers, 1631, in-8°. II. *Tribunal sacramentale*, Gand, 1643, 2 vol. in-fol. & un troisieme à Anvers, 1650. Théologie aujourd'hui oubliée, qui renferme plusieurs choses plus pieuses que solides, entr'autres le traité intitulé : *Sanctificatio S. Joseph in utero*, qui a été aussi imprimé séparément, & condamné à Rome le 19 mars 1633, comme il devoit l'être de toute raison. III. Les *Constitutions de la congrégation des Religieuses* qu'il a établie, &c.

— Son frere Jacques MARCHANT, doyen & curé de Couvin, s'est distingué aussi par sa science & sa piété; on estime encore son *Hortus Pastorum*, ouvrage savant, quoique d'une critique peu sévere, édifiant & utile, & où il y a des choses curieuses, qu'il seroit difficile de trouver ailleurs; & quelques autres Traités, recueillis en 1

vol. in-folio, Cologne, 1635. Il mourut en 1648.

MARCHE, (Olivier de la) fils d'un gentilhomme Bourguignon, né vers l'an 1427, fut page, puis gentilhomme de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Louis XI, mécontent de la Marche, voulut que Philippe lui livrât ce fidele serviteur; mais ce prince lui fit répondre, que *si le roi ou quelqu'autre attentoit sur lui, il en feroit raison.* Devenu ensuite maître-d'hôtel & capitaine-des-gardes de Charles le Téméraire, il le servit avec zele. Après la mort de ce prince, tué à la bataille de Nancy en 1477, Olivier de la Marche eut la charge de grand-maître-d'hôtel de Maximilien d'Autriche, qui épousa l'héritiere de Bourgogne. Il eut la même charge sous l'archiduc Philippe, & fut envoyé en ambassade à la cour de France après la mort de Louis XI. Il mourut à Bruxelles en 1501. On a de lui : I. Des *Mémoires ou Chroniques*, imprimés à Lyon en 1562, & à Bruxelles en 1616, in-4°. Ces Mémoires, inférieurs à ceux de Comines pour le style, leur sont peut-être supérieurs pour la sincérité. On y trouve des anecdotes curieuses sur la cour des deux derniers ducs de Bourgogne, auxquels l'auteur avoit été attaché. Les faits y sont racontés d'une maniere plate & confuse; mais ils respirent la franchise. II. *Traité sur les duels & gages de bataille*, in-8°, Paris, 1586. III. *Triomphe des Dames d'honneur*, 1520, in-8°; & plusieurs autres ouvrages imprimés & manuscrits.

MARCHE-COURMONT, (Ignace Hugari de la) ancien chambellan du margrave de Bareith, & capitaine au service de France dans les Volontaires de Wurmser, naquit à Paris en 1723, & mourut à l'isle de Bourbon en 1768. Il avoit beaucoup voyagé en Italie, en Allemagne, en Pologne. On a de lui : I. Les *Lettres d'Aza* pour servir de suite aux *Lettres Péruviennes*, in-12; & qui ne vaut pas mieux que l'ouvrage sur lequel il est enté. II. *Essai politique sur les avantages que la France peut retirer de la conquête de Minorque.* III. *Le Littérateur impartial;* journal qui n'eut point de suite.

MARCHESINI, (N.) né à Reggio, se fit religieux dans l'ordre de S. François. Selon Sixte de Sienne, Possevin & Oudin, il vivoit vers 1450; & selon Wadding & du Cange, vers 1300. Ce pieux religieux est particuliérement connu par un ouvrage intitulé : *Mammotrectus sive Expositio in singula Bibliæ capitula*, publié par les soins de Hélie de Lauffen, chanoine de la collégiale de Lucerne, & imprimé à Mayence par Pierre Schœffer de Gernsheim, en 1470, in-fol.; édition très-rare. Le même ouvrage a été imprimé plusieurs fois depuis sous les différens titres de *Mammotractus*, *Mammetrectus* & *Mammotrepton*. Sixte de Sienne dit que l'auteur a donné ce titre à son ouvrage, comme pour signifier que c'étoit comme une mamelle qu'il présentoit aux jeunes clercs qui n'étoient point versés dans les sciences. Du reste, le style en est peu soigné. Wadding attribue à ce religieux d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits, & que

l'on conserve à Assise & à Rome.

MARCHETTI, (Alexandre) né à Pontormo, sur la route de Florence à Pise, en 1633, d'une famille illustre, montra dès ses premieres années des talens & du goût pour la poésie & les mathématiques. Il fut ami du savant Borelli, & lui succéda en 1679 dans la chaire de mathématiques à Pise. Il mourut d'apoplexie au château de Pontormo en 1714, à 82 ans. On a de lui des *Poésies*, 1704, in-4°.; & des *Traités* de physique & de mathématiques, estimés, parmi lesquels on distingue celui *De resistentia fluidorum*, 1669, in-4°. On a aussi de lui une *Traduction* en vers italiens de *Lucrece*, Londres, 1717, in-8°.; & Amsterdam, (Paris) 1754, en 2 vol. in-8°. Cette derniere édition, publiée par M. Gerbault, a plus d'éclat que de correction. Sa version est estimable par sa fidélité, & rend avec précision toutes les absurdités de l'original. Il a moins bien réussi dans sa *Traduction* en vers libres des *Œuvres* d'Anacréon, Lucques, 1707, in-4°. Sa *Vie* est à la tête de ses *Poésies*, réimprimées à Venise en 1755, in-4°. On voit assez par le choix des originaux qu'il traduisoit, quel étoit son goût en matiere de philosophie & de morale.

MARCHI, (François) gentilhomme Romain, né à Bologne dans le 16e. siecle, fut un des plus habiles ingénieurs de son tems. Il est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé : *Della Architettura militare*, imprimé à Bresse en 1599, grand in-fol. orné de 161 figures. C'est la seule édition qui en ait été faite, quoique plusieurs bibliographes aient écrit le contraire. Ce livre est très-rare; & s'il en faut croire les Italiens, cette grande rareté ne provient pas tant de ce qu'il n'a pas été réimprimé, que de ce que plusieurs ingénieurs François, qui se sont approprié beaucoup d'inventions de Marchi, en ont retiré du commerce autant d'exemplaires qu'il leur a été possible.

MARCHIN, (Ferdinand, comte de) d'une famille Liégeoise (quelques auteurs écrivent *Marsin*), étoit fils de Jean-Gaspard Ferdinand, qui, après avoir servi dans les troupes Françoises, passa au service de l'Espagne & de l'empire, & mourut en 1673. Son fils Ferdinand, né à Malines en 1656, alla en France après la mort de son pere. Il n'avoit que 17 ans; mais il montroit déjà beaucoup d'envie de se signaler. Nommé brigadier de cavalerie, il servit l'an 1690 en Flandre, & fut blessé à la bataille de Fleurus. En 1693, il se trouva à la bataille de Nervinde, à la prise de Charleroi; & passa ensuite en Italie. Dans la guerre de la succession, il fut employé comme négociateur & comme guerrier. Il étoit également propre à ces deux emplois, parce qu'il avoit du courage, de l'esprit & un sens droit. Louis XIV le nomma en 1701 ambassadeur extraordinaire auprès de Philippe V, roi d'Espagne, qui lui donna sa premiere audience dans le vaisseau qui le transportoit en Italie. Il alla ensuite en Allemagne continuer ses services, sous le duc de Bourgogne, qui lui remit

les patentes de maréchal en 1703. Il commanda la retraite de la bataille d'Hochſtet, en 1704, & y parut plutôt bon officier qu'habile général. Enfin, ayant été envoyé en Italie pour diriger les opérations du duc d'Orléans, ſuivant les ordres de la cour, il s'expoſa au péril en héros à la bataille de Turin, livrée en 1706. Bleſſé à mort, il fut fait priſonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuiſſe, & il mourut quelques momens après l'opération, ſans avoir été marié. En partant de Verſailles pour l'armée, il avoit repréſenté au roi qu'il falloit aller aux ennemis avec toutes les forces réunies, en cas qu'ils paruſſent devant Turin, & ne pas les attendre dans les lignes où l'on ne pouvoit mettre que huit mille hommes en bataille. Mais les malheurs de la France avoient rendu le Conſeil timide, & l'ordre de reſter dans les lignes fut confirmé. Le François réfugié qui a fait l'*Hiſtoire du prince Eugene* en 5 vol. in-12, n'a pas rendu aſſez de juſtice à M. de Marchin : il lui attribue mal à propos la perte de la bataille ; il ſe trompe également en diſant que le maréchal périt par l'exploſion de quelques barils de poudre : n'ayant fait en tout cela que répéter quelques mauvaiſes compilations de gazettes. Le duc de St.-Simon parle également de cette affaire d'une maniere auſſi inexacte qu'injurieuſe à M. de Marchin.

MARCHION, (N.) architecte & ſculpteur d'Arezzo, floriſſoit dans le 13e. ſiecle, ſous le pontificat d'Innocent III. Il fut employé à Rome & dans ſa patrie. Comme il vivoit dans un ſiecle qui ignoroit les regles judicieuſes des anciens dans l'architecture, il ne faut pas s'étonner ſi la plupart des ouvrages de Marchion ſont ſurchargés de ſculpture ſans goût & ſans choix.

MARCIANA, ſœur de l'empereur Trajan, morte vers l'an 113 de J. C., étoit, dit-on, un modele de vertu & de grandeur d'ame. Son frere la fit déclarer Auguſte. Elle vécut dans une intelligence parfaite avec Plotine ſa belle-ſœur, & cette union charma la cour. Marciana étoit veuve ; mais on ignore le nom de ſon mari.

MARCIEN, naquit vers l'an 391, d'une famille de Thrace peu illuſtrée. Cet homme, deſtiné à être empereur Romain, fut d'abord ſimple ſoldat. Comme il partit pour aller s'enrôler, il rencontra dans le chemin le corps d'un homme qui venoit d'être tué. Il s'arrêta pour conſidérer ce cadavre ; il fut apperçu : on le crut auteur de ce meurtre, & on alloit le faire périr par le dernier ſupplice, lorſqu'on découvrit le coupable. Enrôlé dans la milice, il parvint de grade en grade aux premieres dignités de l'empire. Le trône de Conſtantinople déshonoré par la foibleſſe de Théodoſe II, l'attendoit, & ſes vertus l'y porterent après la mort de cet empereur en 450. Pulcherie, ſœur de Théodoſe, devint par la mort de ce prince, maîtreſſe de l'empire d'Orient. Pour affermir ſon autorité, elle crut devoir la partager avec Marcien, homme très-verſé dans le métier de la guerre, & qui joignoit à une connoiſſance profonde des affaires, beaucoup de

zele pour la foi catholique, & une vertu rare. Il étoit veuf, & avoit eu de son premier mariage une fille nommée *Euphémie*, qui épousa Antheme, qui fut depuis empereur d'Occident. Pulcherie en lui offrant sa main, lui déclara le vœu qu'elle avoit fait de vivre dans la virginité, & il fut convenu entr'eux que le mariage n'y donneroit aucune atteinte (*voyez* Ste. PULCHERIE). Tout l'Orient changea de face, dès qu'il eut la couronne impériale. Attila envoya demander au nouvel empereur le tribut annuel que Théodose II lui payoit. Marcien lui répondit d'une maniere digne d'un ancien Romain : *Je n'ai de l'or que pour mes amis, & je garde le fer pour mes ennemis.* Les orthodoxes triompherent, & les hérétiques furent réprimés. Il publia une loi rigoureuse contre ces derniers, rappella les évêques exilés, fit assembler à la priere de S. Léon, en 451, un concile général à Chalcédoine, & donna plusieurs édits pour faire observer ce qui y avoit été décidé. On se rappelle avec plaisir ces belles paroles de cet empereur prenant séance parmi les Peres de ce concile : « Nous venons assister » à votre concile, à l'exemple » du pieux empereur Constan- » tin, non pour y exercer au- » cune autorité, mais pour y » protéger la foi, afin qu'on » ne puisse plus désormais in- » duire personne par de mau- » vais conseils à se séparer de » vous » (*Conc. Chalc. act. 6*). Les impôts furent abolis, le vice puni & la vertu récompensée. Son regne fut appellé l'*Age d'or*. Ce grand homme se préparoit à marcher contre Genseric, usurpateur de l'Afrique, lorsque la mort l'enleva à l'estime & à l'affection des deux empires d'Orient & d'Occident, en 457, après un regne de 6 années, à 69 ans, avec la réputation d'un homme laborieux & d'un génie facile.

MARCILE, (Théodore) *Marsilius*, naquit l'an 1548 à Arnheim dans la Gueldre, avec des dispositions heureuses. Ayant achevé ses études à Louvain, il vint à Paris, où il fut fait professeur-royal en éloquence. Il y mourut en 1617. On a de lui : I. *Historia Strenarum*, 1596, in-8°. II. *Lusus de* NEMINE, avec *Passeratii* NIHIL, *Guillimanni* ALIQUID, Paris, 1597, & Fribourg, 1611, in-8°. III. Des *Notes* & des *Remarques* savantes sur les *Satyres* de Perse, sur *Horace*, sur *Martial*, *Catulle*, *Suétone*, *Aulu-Gelle*, sur les *Loix des XII Tables*, in-8°, & sur les *Institutes* de Justinien. IV. Des *Dissertations*. V. Des *Harangues*, des *Poésies*, des *Hymnes*, & d'autres ouvrages savans en latin, pleins de goût & d'un style agréable. Il étoit si attaché à l'étude, qu'il fut dix ans sans sortir du college du Plessis où il enseignoit. Il aimoit si tendrement les pauvres, qu'il ne refusoit jamais l'aumône. Pierre Valens a fait un *Eloge historique* de Marcile.

MARCILE, *voyez* MARSILE.

MARCILLY, *voyez* CIPIERE.

MARCION, hérésiarque, né à Sinope dans le Pont, ville dont son pere étoit évêque, s'attacha d'abord à la philoso-

phie stoïcienne & montra quelques vertus. Mais ayant été convaincu d'avoir corrompu une vierge, il fut chassé de l'église par son pere. Le désespoir l'obligea de quitter sa patrie & de se rendre à Rome, où il prit l'hérétique Cerdon pour son maître l'an 143 de J. C. Cet enthousiaste initia son disciple dans la doctrine des *deux Principes*, l'un bon & l'autre mauvais, auteurs du bien & du mal, & partageant entr'eux l'empire & l'univers. Pour mieux soutenir ce faux dogme, il s'adonna tout entier à l'étude de la philosophie & à l'art des sophismes. Le fanatique élève de Cerdon, ajouta de nouvelles rêveries à celles de son maître. Il attaquoit l'Ancien-Testament par de mauvaises chicanes; on en jugera par l'objection suivante: Dieu, dans la Genèse, dit à Adam, après le péché, *Adam, où êtes-vous?* « Pourquoi cette » demande, observe gravement Marcion: Dieu ignoroit » donc où étoit Adam ». Une aussi misérable subtilité lui paroissoit un argument, tout comme aux philosophes d'aujourd'hui, qui ne rougissent pas de faire des objections plus puériles encore: leur chef sur-tout s'est distingué en ce genre. Marcion n'admettoit de résurrection que pour ceux qui suivroient sa doctrine. Ce corrupteur de vierges condamnoit le mariage, & ne recevoit que ceux qui faisoient profession de continence. La chair étoit, selon lui, l'ouvrage du mauvais principe, & J. C. n'avoit paru sur la terre qu'avec un corps fantastique. Il assuroit que le Messie, descendu aux enfers, avoit délivré Caïn, les Sodomites & tous les autres impies, ennemis du Dieu Créateur; mais qu'il y avoit laissé les Patriarches, les Prophetes & ces Justes qui étoient ses adorateurs fideles. Quelques anciens ont prétendu qu'il avoit admis *trois Principes:* un bon, Pere de J.C.: un méchant, qui étoit le diable: un 3e. entre l'un & l'autre, qui étoit le Créateur du monde. On assure qu'il admettoit aussi la *Métempsycose* & l'*Eternité de la matiere*. Cette hérésie, partagée en plusieurs sectes particulieres, se répandit à Rome, en Egypte, dans la Palestine, la Syrie, la Perse & l'isle de Chypre. Les Marcionites s'abstenoient de la chair, n'usoient que d'eau, même dans les sacrifices, & faisoient des jeûnes fréquens. Les disciples de Marcion avoient un grand mépris & une grande aversion pour le Dieu Créateur. Théodoret avoit connu un Marcionite, âgé de 90 ans, qui étoit pénétré de la plus vive douleur toutes les fois que le besoin de se nourrir l'obligeoit à user des productions du Dieu Créateur. » Comble d'absurdité, dit un » auteur, & dont on ne croiroit pas l'esprit humain capable, s'il n'en existoit tant » d'autres exemples; punition » éclatante de l'envie de dogmatiser contre la foi de l'Eglise, & qui devroit suffire » pour ôter toute croyance aux » novateurs quelconques ». On a vu courir ces fanatiques à la mort comme à une félicité assurée; mais l'on voit assez la grande différence qu'il faut mettre entre le délire de

quelques forcenés, & le courage calme & réfléchi avec lequel des millions de Chrétiens, des sages, des philosophes, des magistrats, des témoins oculaires, instruits & convaincus des faits par leurs yeux & leurs sens, ont souffert la mort dans toutes les plages de la terre. Tertullien dit : *De Præscript. c. 30*, que Marcion se repentit, & qu'on lui promit à Rome de le recevoir dans l'Eglise, à condition qu'il s'efforceroit de détromper ceux qu'il avoit pervertis. Il mourut en travaillant à ce qu'on lui avoit prescrit. Quelques auteurs pensent que cela convient plutôt à Cerdon qu'à Marcion. On dit que Marcion avoit fait un livre intitulé : *Les Antitheses*, dans lequel il prétendoit montrer plusieurs contrariétés entre l'Ancien & le Nouveau-Testament. C'est lui qui rencontrant S. Polycarpe à Rome, & lui demandant : *Noscis nos ?* reçut pour réponse : *Nosco primogenitum Satanæ.*

MARCIUS, (*Caius*) consul Romain, vainqueur des Privernates, des Toscans & des Falisques, fut le premier des Plébéiens qui fut honoré de la charge de dictateur, vers l'an 354 avant J. C.

MARCK, (Erard de la) nommé par quelques auteurs le *Cardinal de Bouillon*, étoit d'une maison illustre & fertile en grands hommes. Elu évêque de Liege en 1505, son premier soin fut de méditer sur les importantes obligations de son nouvel état. Il se prépara à recevoir la prêtrise, & à être sacré évêque par une retraite de six semaines dans la Chartreuse de Liege. Monté sur le siege épiscopal, il s'appliqua à réparer les maux que les guerres avoient faits dans la province qu'on venoit de lui confier ; à la mettre en état d'une bonne défense, en fortifiant les villes & plusieurs châteaux. Il empêcha par des loix séveres, que ses sujets ne prissent parti dans les guerres qui désoloient les pays voisins, fit fleurir la Religion, & signala sur-tout son regne par le plus grand zele à prémunir son dioceſe contre les nouvelles erreurs qui commencerent de son tems à infecter les contrées voisines : malgré sa vigilance extrême, l'hérésie s'étant glissée dans ses états, il ne se donna point de repos qu'il ne l'eût extirpée ; il employa à cet effet des gens zélés & éclairés ; ceux qui refuserent de se rendre à leurs instructions, furent bannis, & les plus obstinés à répandre l'erreur, punis du dernier supplice. Attaché d'abord aux intérêts de la France, Erard les abandonna, croyant pour le bien de son état & pour celui de l'Allemagne, devoir s'attacher à Charles d'Autriche, roi d'Espagne, qui lui donna l'archevêché de Valence & lui obtint le chapeau de cardinal du pape Léon X, l'an 1521. Le cardinal Polus, envoyé en Angleterre par Paul III pour y travailler à faire rentrer ce royaume dans le sein de l'Eglise, ayant appris que Henri VIII avoit mis sa tête à prix, trouva un asyle sûr auprès d'Erard, qui le reçut avec toutes les marques d'honneur & de distinction dues à son mérite & à sa dignité. Le pape l'en

récompensa en le créant légat *a Latere*. Il mourut le 15 février 1538. On voit dans la capitale, & dans tout le pays de Liege, un grand nombre de monumens de sa munificence. On admire sur-tout à Liege le vaste palais des évêques, & dans la cathédrale son tombeau de bronze doré, fait de son vivant, & qui est d'une grande exécution. Il enrichit d'un grand nombre de pieces rares & précieuses le trésor de son église, & fonda une procession mémorable, nommée la *Translation de S. Lambert*. Sleidan, disciple de Luther, a dit beaucoup de mal de ce prélat; mais on en sent facilement la raison. Il avoit consenti à recevoir du roi d'Espagne une abbaye des Pays-Bas en commende; mais les Belges s'opposerent fortement à cette violation de leurs droits. On peut voir dans la *Brabantia* de Sanderus, l'histoire de ce différend.

MARCK, (Robert de la) IIe. du nom, duc de Bouillon, prince de Sedan, frere du précédent, servit sous le roi Louis XII, & se trouva l'an 1513 à la bataille de Novare, avec deux de ses fils. On lui dit qu'ils sont restés blessés dans un fossé; il prend 100 hommes-d'armes, vole au lieu indiqué, malgré les obstacles fréquens d'un terrain entrecoupé, perce six ou sept rangs de Suisses victorieux, les écarte, trouve ses deux fils couchés par terre, & les fait emporter. Gagné par les instances de son frere, il passa dans le parti de Charles-Quint, avec lequel il ne tarda pas à se brouiller. Il se raccommoda alors avec la France, & eut l'extravagance d'envoyer à l'empereur un cartel de défi. Cet homme cruel & emporté fut surnommé *le grand Sanglier des Ardennes*, à cause des maux infinis qu'il commit sur les terres de l'empereur & de ses voisins; *de même qu'un sanglier*, dit Brantôme, *qui ravage les bleds & les vignes des pauvres bonnes gens*. Il portoit, ainsi que ses ancêtres, cette étrange devise : *Si Dieu ne me veult, le diable me prye* : alternative qui, dans cette famille, paroît s'être souvent arrêtée à la seconde partie de l'option.

MARCK, (Robert de la) IIIe. du nom, connu d'abord sous le nom de seigneur de Fleuranges, puis duc de Bouillon & prince de Sedan, fils aîné du précédent, se distingua par sa valeur sous les regnes de Louis XII & de François I, & fut surnommé *le jeune Aventureux*. Il se trouva avec son pere à la bataille de Novare, & y reçut 46 blessures; à celle de Marignan, & à celle de Pavie en 1525, où il fut fait prisonnier. Conduit à l'Ecluse en Flandre, il y écrivit l'*Histoire des choses mémorables arrivées en France, Italie & Allemagne, depuis l'an 1503 jusqu'en 1521*. Elle se trouve à la suite des *Mémoires* de Martin & Guillaume du Bellai-Langei, publiés par M. l'abbé Lambert, Paris, 1753, in-12, tome septieme, avec des notes critiques & historiques de l'éditeur. Le style en est simple, clair & naif; mais la partialité pour la France est trop marquée. Il fut fait maréchal de France en 1526. S'étant jetté dans Péronne en 1536,

il y fut assiégé par une armée d'Impériaux; il soutint quatre assauts, malgré le feu de 72 pieces de canon, & força les ennemis à se retirer avec une perte considérable. Il mourut l'année suivante.

MARCK, (Robert de la) IVe. du nom, fils du précédent, *dit* le duc & le maréchal de Bouillon, obtint le bâton l'an 1547, en épousant une des filles de la duchesse de Valentinois, maîtresse de Henri II. Il servit à la prise de Metz en 1552, & fut fait lieutenant-général en Normandie. Les Impériaux ayant assiégé Hesdin l'année d'après, il se défendit tant qu'il put, & fut pris en capitulant. Il mourut en 1556, de poison, à ce qu'il disoit. Il se flattoit que les Espagnols le craignoient assez pour s'être défaits de lui; mais cette persuasion romanesque n'a point trouvé de croyance. — Son fils Henri-Robert de la Marck, duc de Bouillon, lui succéda dans le gouvernement de Normandie, y favorisa les Protestans dont il suivoit les opinions en secret, & ne laissa qu'une fille morte en 1594. Elle avoit épousé Henri de la Tour-d'Auvergne, qu'elle fit son héritier, quoiqu'elle n'en eût point d'enfans.

MARCK, (Guillaume de la) comte de Lumay, d'abord chanoine-tréfoncier de Liege, puis un des généraux des calvinistes dans les Pays-Bas, se signala moins par son courage que par un fanatisme sanguinaire qui le fit considérer comme le Des Adrets de la Belgique. On ne peut se faire une idée des tourmens qu'il faisoit essuyer aux Catholiques, sur-tout aux prêtres & aux religieux qui tomboient entre ses mains. C'est lui qui fit périr les célebres martyrs de Gorcum, par des supplices que les Busiris n'avoient pas inventés (*voyez* PIECK), & qui exerça des tourmens plus affreux encore envers le savant & pieux Musius. Cette bête féroce mourut à Liege en 1578, dans les accès de la rage proprement dite; on prétend qu'un chien qui en étoit atteint, l'avoit mordu quelques jours auparavant. *Voy.* HALBERSTADT, MUSIUS, SONOI.

MARCK, (Jean de) *Marckius*, ministre protestant, né à Sneck, dans la Frise, en 1655, fut professeur en théologie à Franeker, puis ministre académique, professeur en théologie & de l'histoire ecclésiastique à Groningue, & passa en 1689 à Leyde, où on lui confia les mêmes emplois. Il y mourut le 30 janvier 1731, & laissa un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: I. Des *Dissertations* contre celle du P. Crasset *sur les Sybilles*, Franeker, 1682, in-8°. II. *Compendium theologiæ*, Amsterdam, 1722, in-4°. III. Plusieurs écrits contre J. Braunius, son collegue, qui donnoit dans le Coccéianisme. IV. *Des Commentaires sur les Prophetes Aggée, Zacharie & Malachie*, Amsterdam, 1701, 2 vol. V. — *sur l'Apocalypse*, Utrecht, 1699, 2 vol. Il a commenté encore plusieurs autres livres de l'Ecriture-Sainte. VI. *Exercitationes Biblicæ*, en 8 volumes, imprimés séparément & en différens lieux. VII. *Exercitationes Miscellaneæ*, Amsterdam, 1690. Elles roulent sur

les hérésies tant anciennes que modernes : entre celles-ci il compte celles des Enthousiastes & des Sociniens, se gardant bien en bon protestant d'oublier le *Papisme*. On a rassemblé quelques-uns de ses ouvrages philologiques en 2 vol. in-4°., Groningue, 1748. Tous ces ouvrages prouvent que Jean de Marck étoit versé dans la science de l'Ecriture-Sainte, des antiquités sacrées ; mais ils prouvent aussi qu'il n'avoit pas trop de jugement. Il se plaisoit à les charger d'un vain étalage d'érudition ; sa haine contre les Catholiques lui sert souvent de raisons. Son style est obscur & entortillé.

MARCONVILLE, (Jean de) seigneur de Montgoubert, vit le jour dans le Perche. Il n'est guere connu que par un Traité moral & singulier, assez bon pour son tems, & recherché encore par les bibliomanes. Il est intitulé : *De la bonté & la mauvaistié des Femmes*, un vol. in-16, Paris, 1576. On a encore de lui : *De l'heur & malheur du Mariage*, Paris, 1564, in-8°. *De la bonne & mauvaise Langue*, Paris, 1573, in-8°.

MARCOUL, (S.) *Marculphus*, né à Bayeux de parens nobles, devint un célebre prédicateur ; il fonda, secondé par le roi Childebert, un monastere à Nanteuil, près de Coutances, & mourut saintement l'an 558. Il y a sous son nom une église célebre à Corbeny, au diocese de Laon, dépendante de S. Remi de Rheims, où l'on conserve une partie de ses reliques. On réclame particuliérement son assistance contre le mal des écrouelles. C'est là que les rois de France vont faire eux-mêmes, ou par un de leurs aumôniers, une neuvaine après avoir été sacrés à Rheims, en reconnoissance de la grace qui leur a été communiquée de guérir les écrouelles par l'intercession de ce Saint.

MARCULFE, moine François, fit, à l'âge de 70 ans, un recueil des *Formules* des Actes les plus ordinaires. Si ces Formules sont dans un style barbare, ce n'est pas la faute de l'auteur ; on ne parloit pas mieux alors. Son ouvrage, très-utile pour la connoissance de l'antiquité ecclésiastique & de l'histoire des rois de France de la premiere race, est divisé en 2 livres. Le 1*er.* contient les Chartres royales, & le 2*e.* les Actes des particuliers. Jerôme Bignon publia cette Collection en 1613, in-8°, avec des remarques pleines d'érudition. Baluze en donna une nouvelle édition dans le *Recueil des Capitulaires*, 1677, 2 vol. in-folio, qui est la plus exacte & la plus complette. Launoi prétend que Marculfe vivoit dans le 8*e.* & non dans le 7*e.* siecle. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne sait rien de positif sur le tems dans lequel il a fleuri.

MARCY, (Balthasar) sculpteur de Cambray, mort en 1674, âgé de 54 ans, étoit frere de Gaspar, aussi sculpteur, mort en 1679, âgé de 56 ans. Ces deux savans artistes ont travaillé ensemble au *Bassin de Latone* à Versailles, où cette déesse & ses enfans sont représentés en marbre ; & au beau groupe qui étoit placé dans une des niches de la grotte d'Apollon, à Versailles, d'où il a

été transporté dans les jardins de ce palais. On voit encore plusieurs autres grands ouvrages qui font honneur à l'habileté & au goût exquis de ces deux freres. Les mêmes talens les unirent étroitement, loin d'être, comme c'est l'ordinaire, une occasion de division & de jalousie.

MARD, (St-) *voyez* REMOND.

MARDOCHÉE, oncle ou plutôt cousin-germain d'Esther, femme d'Assuerus, roi de Perse. Ce prince avoit un favori nommé Aman, devant qui il vouloit que tout le monde fléchît le genou. Le seul Mardochée refusa de se soumettre à cette bassesse, qui d'ailleurs dans les tems où les hommes s'érigeoient en dieux & en recherchoient les honneurs, pouvoit passer pour un rit d'idolâtrie : considération grave & plus que suffisante pour justifier le refus de Mardochée. Aman irrité obtint une permission du roi de faire massacrer tous les Juifs en un même jour. Il avoit déjà fait élever dans sa maison une potence de 50 coudées de haut, pour y faire attacher Mardochée. Celui-ci donna avis à la reine sa niece, de l'arrêt porté contre sa nation. Cette princesse profita de la tendresse que le roi lui témoignoit, pour lui découvrir les noirceurs de son favori. Le roi, heureusement détrompé, donna la place d'Aman à Mardochée, & obligea ce ministre scélérat à mener son ennemi en triomphe, monté sur un cheval, couvert du manteau royal & le sceptre à la main, dans les rues de la capitale, en criant devant lui : *C'est ainsi que le roi honore ceux qu'il veut honorer.* Aman fut pendu ensuite à ce gibet même qu'il avoit destiné à Mardochée (*voyez* ESTHER, AMAN). La plupart des critiques croient que Mardochée est auteur du livre canonique d'*Esther*, quoique quelques passages paroissent être d'une autre main, qui est vraisemblablement celle d'Esther (*voyez ce dernier mot*). On lui attribue aussi un *Traité des Rits* ou *Coutumes des Juifs* qui est entre les Talmudiques ; mais il est incontestable que ce dernier livre est d'un tems fort postérieur à Mardochée. Il peut avoir été composé par quelques Juifs du même nom.

MARDOCHÉE, Rabbin, fils d'Eliezer Comrino, Juif de Constantinople, est auteur d'un *Commentaire* manuscrit sur le *Pentateuque*. Simon, qui parle de cet ouvrage, ne marque pas le tems où son auteur a vécu.

MARDONIUS, gendre de Darius, beau-frere de Xercès, roi de Perse, commanda les armées de ce dernier prince contre les Grecs, prit la ville d'Athenes, & remporta divers autres avantages ; mais la fortune l'abandonna à la bataille de Platée, où il perdit la victoire & la vie l'an 479 avant Jesus-Christ.

MARE, (Guillaume de la) *Mara*, poëte latin, né d'une famille noble du Cotentin en Normandie, fut secrétaire de plusieurs chanceliers successivement. Dégoûté de la cour, il se retira à Caen, où l'université lui décerna le rectorat : puis il fut nommé vers 1510 trésorier & chanoine de l'église de Coutances,

tances, & il y mourut dans ces dignités. On a de lui deux Poëmes qui traitent à-peu-près la même matiere; l'un intitulé: *Chimæra*, Paris, 1513, in-4°; l'autre a pour titre: *De tribus fugiendis, Venere, Ventre, & Plumâ*, Paris, 1512, in-4°.

MARE, (Philibert de la) conseiller au parlement de Dijon, très-versé dans la littérature & dans l'histoire, écrivoit en latin presqu'aussi-bien que le président de Thou, sur lequel il s'étoit formé. Il mourut en 1687, après avoir publié plusieurs ouvrages. Le plus connu est *Commentarius de Bello Burgundico*. C'est l'Histoire de la guerre de 1635. Elle fait partie de son *Historicorum Burgundiæ conspectus*, in-4°, 1689. L'auteur donne dans cet ouvrage un catalogue des pieces relatives à l'histoire de Bourgogne, qu'il se proposoit de composer.

MARE, (Nicolas de la) doyen des commissaires du Châtelet, fut chargé de plusieurs affaires importantes sous le regne de Louis XIV. Ce monarque l'honora de son estime, & lui fit une pension de 2000 livres. La Mare mourut en 1723, âgé d'environ 82 ans. On a de lui un *Traité de la Police*, en 3 vol. in-fol., auxquels M. le Clerc du Brillet en a ajouté un 4e. Cet ouvrage est trop vaste pour qu'il ne s'y soit pas glissé quelques fautes; mais ces inexactitudes ne doivent pas fermer les yeux sur la profondeur des recherches. On y trouve dans un grand détail l'histoire de l'établissement de la police; les fonctions & les prérogatives de ses magistrats, & les réglemens qui la concernent. Les deux premiers volumes doivent avoir des Supplémens, qui sont refondus dans la 2e. édition de 1722; le 3e. est toujours de 1719, & le 4e. de 1738.

MARES, *voyez* DESMARES.

MARÉCHAL D'ANVERS, (le) *voyez* MESSI.

MARÉCHAL DE SALON, (le) dont le nom est François MICHEL, est aussi célebre dans l'histoire de Louis XIV que le *Masque-de-Fer*; & l'un comme l'autre y est un mystere impénétrable. Voici comme le duc de St-Simon raconte la chose dans ses *Mémoires*. « Un événement singulier fit beaucoup raisonner tout le monde. » Il arriva tout droit à Versailles un maréchal de la petite ville de Salon, en Provence, qui s'adressa à Brisac, » major des gardes du roi, » pour être conduit au roi, » à qui il vouloit parler en particulier; il ne se rebuta point » des rebuffades qu'il reçut, » & fit tant, que le roi en fut » informé, & lui fit dire qu'il » ne parloit pas ainsi à tout le » monde. Le maréchal insista, » dit que, s'il voyoit le roi, » il lui diroit des choses si secretes & tellement connues » de lui seul, qu'il verroit bien » qu'il avoit mission pour lui » parler, & pour lui dire des » choses importantes; qu'en » attendant, au moins il desiroit d'être interrogé, & qu'il » demandoit à être renvoyé à » un de ses ministres d'état. Là-dessus, le roi lui fit dire d'aller trouver Barbésieux, à qui » il avoit donné ordre de l'entendre; ce qui surprit beaucoup, c'est que ce maréchal, » qui ne faisoit que d'arriver,

» & qui n'étoit jamais sorti » de son pays, ni de son mé- » tier, ne voulut point de Bar- » bésieux, & répondit tout de » suite qu'il avoit demandé à » être renvoyé à un ministre » d'état, que Barbésieux ne » l'étoit point, & qu'il ne par- » leroit qu'à un ministre; sur » cela, le roi nomma Pom- » pone; & le maréchal, sans » faire difficulté, ni de ré- » ponse, l'alla trouver. Ce » qu'on sut de l'histoire est fort » court. Le voici. Cet homme » revenant tard de dehors, se » trouva investi d'une grande » lumiere auprès d'un arbre, » près de Salon. Une personne » vêtue de blanc, & par-dessus » à la royale, belle, blonde, » & fort éclatante, l'appella » par son nom, & lui dit de » la bien écouter, lui parla » plus d'une demi-heure, lui » confia qu'elle étoit la reine, » qui avoit été l'épouse du roi, » lui ordonna de l'aller trou- » ver, & de lui dire les choses » qu'elle lui avoit communi- » quées : que Dieu l'aideroit » dans tout son voyage; & » qu'à une chose secrete qu'il » diroit au roi, & que le roi » seul au monde savoit, & qui » ne pouvoit être sue que de » lui, il reconnoîtroit la vérité » de tout ce qu'il avoit à lui » apprendre; que, si d'abord » il ne pouvoit parler au roi, » il demandât à parler à un de » ses ministres d'état, & que » sur-tout il ne communiquât » rien aux autres, quels qu'ils » fussent, & qu'il réservât cer- » taines choses pour le roi tout » seul; qu'il partît prompte- » ment, & qu'il exécutât ce » qui lui étoit ordonné, hardi- » ment & diligemment; & » qu'il s'assurât qu'il seroit puni » de mort, s'il négligeoit de » s'acquitter de la commission. » Le maréchal promit tout; » & aussi-tôt la reine disparut; » & il se trouva dans l'obs- » curité auprès de son arbre; » il s'y coucha au pied, ne sa- » chant s'il rêvoit ou étoit » éveillé, & s'en alla après » chez lui, persuadé que c'étoit » une illusion & une folie dont » il ne se vanta à personne. A » deux jours de là, passant au » même endroit, la même vi- » sion lui arriva encore, & les » mêmes propos lui furent te- » nus; il y eut de plus des re- » proches de son doute & des » menaces réitérées, & pour » fin, d'aller dire à l'intendant » de Provence ce qu'il avoit » vu, & l'ordre qu'il avoit » reçu d'aller à Versailles, & » que sûrement il lui fourni- » roit de quoi faire son voyage. » A cette fois, le maréchal de- » meura convaincu; mais flot- » tant entre la crainte des me- » naces & les difficultés de » l'exécution, il ne sut à quoi » se résoudre, gardant toujours » le silence de ce qui lui étoit » arrivé; il demeura huit jours » dans cette perplexité; enfin, » comme résolu de ne point » faire le voyage, & repassant » par le même endroit, il vit » & entendit encore des me- » naces si effrayantes, qu'il ne » songea plus qu'à partir. A » deux jours de là, il fut trou- » ver, à Aix, l'intendant de » Provence, qui, sans balan- » cer, l'exhorta à suivre son » voyage, & lui donna de quoi » le faire dans une voiture pu- » blique. On n'en a jamais su

» davantage. Il entretint trois » fois M. de Pompone, & fut, » à chaque fois, plus de deux » heures avec lui. M. de Pom- » pone en rendit compte au roi » en particulier, qui voulut » que Pompone en parlât plus » amplement au conseil d'état, » où monseigneur n'étoit point, » & où il n'y avoit que les mi- » nistres qui lors, outre lui, » étoient le duc de Beauvil- » liers, Pontchartrain & Torcy, » & nul autre. Ce conseil fut » long, peut-être y parla-t-on » aussi d'autre chose après; ce » qui arriva ensuite, fut que le » roi voulut entretenir le ma- » réchal; il ne s'en cacha point; » il le vit dans ses cabinets, » & le fit monter par le petit » degré qui est sur la cour de » marbre, par où il passe pour » aller à la messe, ou se pro- » mener. Quelques jours après » il le vit encore de même; &, » à chaque fois, il resta plus » d'une heure avec lui, & prit » garde que personne ne fût à » portée d'eux. Le lendemain » de la premiere fois qu'il l'eut » entretenu, comme il descen- » doit par ce même petit esca- » lier pour aller à la chasse, » M. de Duras, qui avoit le » bâton, & qui étoit sur le » pied d'une considération & » d'une liberté à dire au roi » tout ce qu'il lui plaisoit, se » mit à parler de ce maréchal » avec mépris, & à dire le » mauvais proverbe, que c'é- » toit un fou, ou que le roi » n'étoit pas noble. A ce mot, » le roi s'arrêta, & se tour- » nant au maréchal de Duras, » ce qu'il ne faisoit presque ja- » mais en marchant: *Si cela* » *est*, lui dit-il, *je ne suis pas* » *noble; car je l'ai entretenu* » *long-tems: il m'a parlé de fort* » *bon sens; & je vous assure* » *qu'il est loin d'être fou.* Ces » derniers mots furent pro- » noncés avec une gravité im- » posante, qui surprit fort l'as- » sistance. Après le second en- » tretien, le roi convint que » cet homme lui avoit dit une » chose qui lui étoit arrivée, » il y avoit plus de vingt ans, » & que lui seul savoit, parce » qu'il ne l'avoit jamais dite à » qui que ce soit; & il ajouta » que c'étoit un fantôme qu'il » avoit vu dans la forêt de » Saint-Germain (*), & dont » il étoit sûr de n'avoir jamais » parlé. Il s'expliqua encore » plusieurs fois très-favorable- » ment sur ce maréchal, qui » étoit défrayé de tout par ses » ordres, qui fut renvoyé aux » dépens du roi, qui lui fit » donner assez d'argent outre » sa dépense, & qui fit écrire » à l'intendant de Provence » de le protéger particuliére- » ment, & d'avoir soin que, » sans le tirer de son état, & » de son métier, il ne manquât » de rien le reste de sa vie. Ce » qu'il y a de plus marqué, » c'est qu'aucun des ministres » d'alors n'a jamais voulu par- » ler là-dessus; leurs amis les » plus intimes les ont poussés » & tournés en tout sens & à » plusieurs reprises, sans avoir » pu en arracher un mot: tous

(*) Dans la *Vie* du Dauphin, duc de Bourgogne, il est dit que c'étoit dans la forêt de Fontainebleau; & le spectre y est nommé *une figure indéfinissable.*

» d'un même langage leur ont » donné le change, se sont mis » à rire & à plaisanter sans » jamais sortir de ce cercle ni » informer cette surface d'une » ligne: cela m'est arrivé avec » M. de Beauvilliers & M. de » Pontchartrain; & je sais par » leurs plus intimes & leurs » plus familiers, qu'ils n'en » ont rien tiré davantage, & » pareillement de ceux de M. » de Pompone & de Torcy. » Ce maréchal, qui étoit un » homme d'environ cinquante » ans, qui avoit une famille » bien famée dans son pays, » montra beaucoup de bon sens » dans sa simplicité, de désin- » téressement & de modestie. » Il trouvoit toujours qu'on lui » donnoit trop, ne parut d'au- » cune curiosité; &, dès qu'il » eut achevé de voir le roi & » M. de Pompone, il parut em- » pressé de s'en retourner, & » dit que, content d'avoir ac- » compli sa mission, il n'avoit » plus rien à faire que de s'en » retourner chez lui. Ceux qui » en avoient soin, firent tout » ce qu'ils purent pour en tirer » quelque chose; il ne répon- » doit rien, ou disoit: Il m'est » défendu de parler; & cou- » poit court, sans se laisser » émouvoir en rien de ce qu'il » étoit auparavant; ne parloit » ni de Paris, ni de la cour, » répondoit deux mots à ceux » qui l'interrogeoient, & mon- » troit qu'il n'aimoit pas à être » questionné; & sur ce qu'il » avoit été faire, pas un mot » que ce que je viens de rap- » porter; sur-tout nulle vante- » rie: il ne se laissoit pas entamer « sur les audiences qu'il avoit » obtenues, & se contentoit » de se louer du roi qu'il avoit » vu; mais en deux mots, sans » laisser entendre s'il l'avoit vu » en habits royaux, ou d'une » autre maniere, & ne vou- » lant jamais s'expliquer sur » M. de Pompone; & quand » on lui en parloit, il répon- » doit qu'il avoit vu un mi- » nistre, sans s'expliquer com- » ment, ni combien de fois; » qu'il ne le connoissoit pas; » puis il se taisoit, sans qu'on » pût lui en faire dire davan- » tage. Il reprit son métier, & » a vécu depuis à son ordi- » naire; c'est ce que les pre- » miers de la Provence en ont » rapporté, & ce que m'en a » dit l'archevêque d'Arles, qui » passoit quelque tems, tous » les ans, à Salon, qui est la » maison de campagne de l'ar- » chevêque. Il n'en faut pas » tant pour beaucoup faire rai- » sonner le monde; on raisonna » donc beaucoup sans avoir pu » rien trouver, ou qu'aucune » suite de ce singulier voyage » ait pu satisfaire les fureteurs».

Après avoir rapporté tous les détails de cette histoire singuliere avec toute la naïveté de la bonne foi, le duc de St-Simon eût pu se dispenser de rapporter ailleurs le propos d'un imbécille qui dit que ce n'étoit qu'une intrigue de madame de Maintenon; puisqu'il assure là même que *le maréchal ne la nomma jamais & ne la vit pas*, & que cette intrigue eût été sans but & sans résultat. — Il y a du reste dans sa relation quelques légeres différences, d'avec celle que donne de la même aventure, l'auteur de la *Vie du Dauphin duc de Bourgogne*; mais elles se réuniſſant pour le fond.

On lit dans ce dernier ouvrage quelques anecdotes qui paroiſſent avoir du rapport à l'hiſtoire de ce maréchal, qui ſeule ſemble pouvoir les expliquer. Telle eſt la ſuivante. « Louis » XIV avoit aſſez de confiance » dans la ſageſſe & la diſcrétion du Dauphin, pour s'ouvrir à lui ſur certaines affaires » les plus ſecretes, qui ne ſe » traitent pas même dans le » conſeil. *Le roi*, dit ce prince, » *peu de jours après la mort de* » *monſeigneur, me donna ſous* » *la foi du ſecret la plus grande* » *marque de confiance qu'un pere* » *puiſſe donner à ſon fils, &* » *qui ne ſortira jamais de ma* » *mémoire. Je lui fis, ſur ce qu'il* » *me diſoit, une queſtion ultérieure, touchant laquelle il ne* » *jugea pas à propos de me ſatisfaire ; & il me dit, avec* » *une démonſtration de tendreſſe* » *qui me toucha juſqu'aux larmes : JE VOUS EN AI DIT* » *ASSEZ, MON FILS, POUR* » *VOTRE INSTRUCTION, JE* » *DOIS GARDER LE RESTE* » *POUR LA MIENNE.... Qui* » *ne craindra vos jugemens, ô* » *mon Dieu !* ». Ce n'eſt encore qu'à cela qu'on peut rapporter ce que dit Louis XIV, en l'année 1700, après avoir conſenti à aſſurer à ſon petit-fils la couronne d'Eſpagne ; ſavoir « *qu'il ne met ſa confiance* » *ni dans ſa force, ni dans ſa* » *nombreuſe poſtérité ; & que,* » *les jugemens de Dieu étant* » *impénétrables, il enviſage* » *comme une choſe poſſible, un* » *triſte avenir qu'il prie le Ciel* » *d'éloigner* ». Dans les *Mémoires du maréchal de Villars*, il y a un paſſage qui ſemble avoir rapport au même événement. » L'année 1712 commença ſous » les auſpices les plus fâcheux. » Le pere, la mere, un enfant » enlevés en huit jours, & enfermés dans le même cercueil. Le duc d'Anjou, qui » eſt actuellement notre roi, » ne fut ſauvé que parce qu'on » lui fit moins de remede qu'aux » autres. Le roi ſupporta ces » malheurs avec un courage » héroïque, donnant lui-même » les ordres, & réglant le cérémonial qui, dans les cours, » & ſur-tout en France, eſt » une affaire d'état : mais la » premiere fois que j'eus l'honneur de le voir à Marly, » après ces fâcheux événemens, la fermeté du monarque fit place à la ſenſibilité » de l'homme. Il laiſſa échapper des larmes, & me dit » d'un ton pénétré, qui m'attendrit : *Vous voyez mon état,* » *M. le maréchal ; il y a peu* » *d'exemples de ce qui m'arrive,* » *& que l'on perde dans la même* » *ſemaine ſon petit-fils, ſa petite belle-fille & leur fils, tous* » *de très-grande eſpérance, &* » *très-tendrement aimés. Dieu* » *me punit : je l'ai bien mérité.* » *J'en ſouffrirai moins dans* » *l'autre monde* ». (*)

(*) Ces paroles de Louis XIV peuvent ſans doute n'être que l'expreſſion de la réſignation chrétienne, ſans ſuppoſer aucune préparation ni d'avertiſſement préalable : mais peut-être en jugera-t-on autrement par l'enſemble de cette hiſtoire, & ſur-tout en combinant ces paroles avec les réflexions ſuivantes de l'auteur de la *Vie du Dauphin*. " On » ne connoiſſoit plus d'autre ſujet d'entretiens, & chacun ſe perdoit dans

MARÊTS, (Joſſe des) Jéſuite, natif d'Anvers, ſe rendit habile dans la littérature grecque & latine, & donna une édition d'*Horace* avec des notes, qui ſont courtes, ſavantes & judicieuſes; Cologne, 1648. Il y a à la fin une table méthodique des termes & des phraſes d'Horace. Ce Jéſuite mourut le 13 décembre 1637, à 48 ans.

MARÊTS, (Roland des) né à Paris en 1594, avocat au parlement, fréquenta d'abord le barreau, mais il le quitta enſuite pour la littérature. Il mourut en 1653, à 59 ans, regardé comme un bon humaniſte & un excellent critique. Il avoit été diſciple du P. Petau, & il conféroit ſouvent avec lui ſur la bonne latinité. On a de lui un recueil de Lettres latines, écrites avec aſſez de pureté, & remplies de remarques de grammaire & de belles-lettres, très-ſenſées. Elles ſont intitulées : *Rolandi Mareſii Epiſtolarum Philologicarum libri duo.* Ces Lettres, qu'il faiſoit à plaiſir dans le cabinet, ne parurent qu'après ſa mort, en 1655, puis en 1686, in-12.

MARÊTS DE ST.-SORLIN, (Jean des) frere du précédent, né à Paris en 1595, fut un des premiers membres de l'académie françoiſe. Le cardinal de Richelieu, qu'il aidoit dans la compoſition de ſes tragédies, le fit contrôleur-général de l'extraordinaire des guerres & ſecrétaire-général de la marine du Levant. Il mourut à Paris en 1676, chez le duc de Richelieu, dont il étoit l'intendant, à 81 ans. Les derniers jours de des Marêts tinrent beaucoup de la folie, mais de cette folie ſombre & mélancolique, qui eſt la plus cruelle de toutes. Il a publié, outre pluſieurs pieces de théâtre : I. Les *Pſaumes de David paraphraſés.* II. Le *Tombeau du cardinal de Richelieu*, ode. III. L'*Office de la Vierge mis en vers.* IV. Les *Vertus Chrétiennes*, poëme en huit chants. V. Les IV liv. de l'*Imitation de J. C.*, 1654, in-12, très-mal traduits en vers françois. VI. *Clovis, ou la France Chrétienne*, en 26 liv., Elzevir, 1657, in-12; poëme ſans génie, ſur un ſujet qui devoit l'exciter. VII. La *Conquête de la Franche-Comté.* VIII. Le *Triomphe de la Grace;* c'eſt plutôt le triomphe

„ ſes conjectures. Du choc de mille opinions bizarres réſulta l'opinion „ qui prit depuis faveur, & qui s'accrédita parmi le peuple : que Michel „ étoit venu annoncer à Louis XIV, comme Nathan à David, que Dieu „ auroit égard à la pénitence qu'il faiſoit alors; mais qu'en expiation „ du ſcandale qu'il avoit donné à ſes peuples, dans les jours de ſa „ jeuneſſe, il verroit ſa puiſſance auſſi abaiſſée qu'elle étoit alors élevée : „ que la guerre & la famine déſoleroient ſes états, & qu'il aſſiſteroit „ lui-même aux funérailles de ſa nombreuſe poſtérité, dont à peine „ il échapperoit un foible rejeton. — Ce que nous avons de plus certain à „ cet égard, c'eſt qu'il eſt peu d'exemples, s'il en eſt, dans l'antiquité, „ qu'un prince, après un cours de proſpérités auſſi flatteuſes que l'avoient „ été celles de Louis-le-Grand, eût reçu, avec autant de réſignation „ & de conſtance que ce monarque, la dure leçon de l'adverſité. Les „ guerres malheureuſes, les horreurs de la famine, la perte de ſes „ enfans, rien ne l'ébranla, rien même ne parut l'étonner „

de l'ennui. IX. *Esther.* X. Les *Amours de Protée & de Philis;* poëmes héroïques, &c. Des Marêts a publié en prose : I. Les *Délices de l'Esprit;* ouvrage inintelligible, dont on s'est moqué, en disant qu'il falloit mettre dans l'errata : *Délices*, lisez *Délires.* Il prétend expliquer l'Apocalypse dans ce livre; mais il s'en acquitte comme Jurieu, Newton & Rondet s'en acquitterent depuis. II. *Avis du Saint-Esprit au Roi.* De tous ses écrits, c'est le plus extravagant. Il y assure que Dieu l'a envoyé pour faire une réformation du genre-humain. Il promet à Louis XIV l'empire des Mahométans, & une armée de 144,000 hommes qui rétabliront sous sa conduite la vraie religion. III. Des Romans ; entr'autres *Ariane*, production obscene & maussade, en 3 vol. in-12. IV. Une espece de *Dissertation* sur les *Poëtes Grecs, Latins & François*, dans laquelle il attaque les maximes d'Aristote & d'Horace sur l'art poétique. V. *La vérité des Fables*, 1648, 2 vol. in-8°. VI. Quelques *Ecrits* contre les *Satyres* de Boileau & contre les disciples de Jansenius. Ses vers sont lâches, traînans, incorrects; sa prose est semée d'expressions ampoulées & extatiques, qui en rendent la lecture encore plus fatigante que celle de ses poésies.

MARÊTS, (Samuel des) né à Oisemond en Picardie l'an 1599, fit ses études à Paris, à Saumur & à Geneve. Il devint ministre de plusieurs églises protestantes, puis professeur de théologie à Sedan, à Bois-le-Duc & à Groningue, & mourut dans cette derniere ville l'an 1673, à 74 ans. Bayle prétend nous faire admirer l'étendue de son savoir, mais ses productions déposent contre cette prétention. Le fruit de son travail se réduit à-peu-près à des matieres de controverses, & si l'on retranchoit de ce qu'il a publié en ce genre, les personnalités, les injures, les hors-d'œuvres, les sottises, par exemple, les dissertations pour prouver que le pape est l'Antechrist, &c., le recueil en deviendroit bien moins considérable. G. Burman dit, en parlant de des Marêts : *Virulentissimi ingenii homo nullis ferè theologis suo tempore viventibus pepercit.* (Traject. erud. 284). Plusieurs de ses ouvrages ont été réfutés par des Protestans qui estiment cependant son *Collegium Theologicum*, Groningue, 1673, in-4°. C'est à lui & à Henri son fils aîné qu'on doit l'édition de la Bible Françoise, imprimée en grand papier, in-fol., Elzevir 1669, sous ce titre : *La Sainte Bible Françoise, édit. nouv. sur la Version de Geneve, avec les notes de la Bible Flamande, celles de Jean Diodati & autres, &c., par les soins de Samuel & Henri des Marêts, pere & fils;* Amsterdam, Elzevir, 1669, 3 vol. in-fol. Voici le jugement qu'en porte Rich. Simon. « Des » Marêts cite les endroits qu'il » n'est pas besoin de citer, & » où il n'y a d'ordinaire aucune difficulté. S'il rapporte » quelque chose qu'il ait pris » des bons auteurs, il le gâte » entiérement par ce qu'il y » mêle. De plus, son langage » est un galimatias perpétuel.... » Dans les notes qu'il a prises

» des autres, il choisit ordinai-
» rement celles qui favorisent
» le plus ses préjugés, sans exa-
» miner si elles sont vraies....
» En un mot tout ce grand ou-
» vrage de remarques sur la
» Version de Geneve, a été
» entiérement gâté par les ad-
» ditions peu judicieuses de des
» Marêts qui les a recueillies;
» outre qu'il n'a pas eu assez
» de capacité pour en faire un
» bon choix ». *Hist. crit. du V. T., p. 359.* On a encore de ce théologien un *Catéchisme* latin *sur la Grace*, publié en 1651. Ce n'est presque qu'une traduction de celui que Feydeau, Janséniste fameux, avoit publié l'année d'auparavant. Dans ce Catéchisme, des Marêts soutient que les Jansénistes sont unis de sentimens avec les Calvinistes sur la Grace.

MARÊTS, *voyez* DESMARÊTS, MAILLEBOIS & REGNIER.

MARGARITONE, habile peintre & sculpteur, natif d'Arezzo, florissoit sous le pape Urbain IV, dont il étoit estimé. Il mourut dans sa patrie en 1317, à 77 ans.

MARGON, (Guillaume Plantavit de la Pause, de) né dans le diocese de Béziers, vint de bonne heure à Paris, & s'y fit rechercher pour la vivacité de son esprit. Il débuta en 1715 par une brochure intitulée: *Le Jansénisme démasqué*, qui cependant fut très-maltraitée par le P. de Tournemine, dans le *Journal de Trévoux*. L'abbé de Margon, d'autant plus sensible à la critique de ses ouvrages, qu'il l'exerçoit avec plaisir sur ceux des autres, lança plusieurs lettres contre le journaliste & contre ses confreres. De nouvelles satyres contre des personnes accréditées suivirent ces premieres productions de sa malignité. La cour se crut obligée de le reléguer aux isles de Lérins, d'où il fut transféré au château d'If lorsque ces isles furent prises par les Autrichiens, en 1746. Sa liberté lui fut rendue, à condition qu'il se retireroit dans quelque maison religieuse; il choisit un monastere de Bernardins, où il mourut en 1760. On a de lui plusieurs ouvrages, écrits avec chaleur. I. Les *Mémoires de Villars*, 3 vol. in-12. II. Les *Mémoires de Berwick*, 2 vol. in-12. Il en a paru de meilleurs. à tous égards en 1778, & qui paroissent effectivement avoir été écrits par le maréchal lui-même, comme le titre l'annonce. III. Ceux de *Tourville*, 3 vol. in-12. IV. *Lettres de Fitz Moritz*. V. Une brochure contre l'académie françoise, intitulée: *Premiere séance des Etats Calotins*. VI. Plusieurs *Brevets de la Calotte*. L'abbé de Margon eut beaucoup de part aux satyres publiées sous ce nom. VII. Quelques *Pieces de Poésie* manuscrites, qui valent beaucoup moins que sa prose.

MARGUERIN DE LA BIGNE, *voyez* BIGNE.

MARGUERITE, (Sainte) vierge célebre, que les Grecs appellent *Marine*, reçut la couronne du martyre, à ce qu'on croit, à Antioche de Pisidie, vers 275. Ses *Actes* n'ont pas beaucoup d'authenticité. Elle est nommée dans les Litanies qui ont été insérées dans l'ancien Ordre Romain, ainsi que dans les plus anciens Calen-

driers des Grecs. Ce fut dans le onzieme siecle, durant les Croisades, que son culte passa d'Orient en Occident; il y devint bientôt célebre. Vida a fait deux *Hymnes* à l'honneur de cette Sainte.

MARGUERITE, (Sainte) reine d'Ecosse, étoit petite-niece du roi S. Edouard *le Confesseur*, & sœur d'Edgar qui devoit succéder au saint roi. Guillaume le Conquérant les obligea de chercher leur salut dans la fuite. Ils aborderent en Ecosse, & furent accueillis par Malcolm III, qui s'intéressa d'autant plus à leur malheur, qu'il en avoit éprouvé un semblable, & soutint en leur faveur une guerre sanglante contre les généraux de Guillaume. Marguerite donna à l'Ecosse le spectacle de toutes les vertus, qui toucherent tellement Malcolm, qu'il lui demanda sa main. La princesse fut mariée & couronnée reine l'an 1070. Unie à Malcolm, elle ne se servit de l'ascendant qu'elle eut sur ce prince, que pour faire fleurir la Religion & la justice, pour procurer le bonheur des Ecossois, & pour inspirer à son mari ces sentimens qui en ont fait un des plus vertueux rois de l'Ecosse. Dieu bénit ce mariage en leur donnant des enfans qui ne dégénérerent pas de la vertu de ceux dont ils avoient reçu le jour; Edgard, Alexandre & David leur fils illustrerent successivement le trône d'Ecosse par leurs vertus & leur piété. Mathilde, leur fille, épousa Henri I, roi d'Angleterre (*voy.* MATHILDE, reine d'Angleterre). Ce qui distingua sur-tout ce couple heureux, fut leur tendresse pour les pauvres & les infortunés. Malcolm fit bâtir la cathédrale de Durham, & fonda les évêchés de Murray & de Cathneff, réforma sa maison, & porta des loix somptuaires. Marguerite eut la douleur de perdre son mari, tué au siege du château d'Alnwick, dans le Northumberland, & ne survécut pas long-tems à cette perte. Elle mourut le 16 novembre 1093, dans la 47e. année de son âge, & fut canonisée en 1251 par Innocent IV. Sa *Vie* a été écrite par Thieri, moine de Durham, son confesseur, & par S. Aelred. On lit le nom de Malcolm III dans plusieurs Calendriers d'Ecosse.

MARGUERITE DE CORTONE, (Sainte) née à Alviano en Toscane, se livra dans sa jeunesse à tous les desirs d'une nature corrompue, mais la vue du cadavre d'un homme auquel elle s'étoit abandonnée, la changea en un instant; elle expia ses fautes par une rude & longue pénitence, entra dans le Tiers-Ordre de S. François, où elle fut l'exemple de toutes les vertus, & mourut à Cortone le 22 février 1297. Benoît XIII la canonisa en 1728. Sa *Vie* écrite par son confesseur, a été publiée par Bollandus. On y voit des prédictions dont quelques-unes paroissent relatives à ces derniers tems.

MARGUERITE, fille de Waldemar III, roi de Danemarck, & femme de Haquin, roi de Norwege, fut placée l'an 1387 sur le trône de Danemarck, & sur celui de Norwege par la mort de son fils Olaüs, qui avoit uni dans sa personne ces deux royaumes.

Albert, roi de Suede, tyran de ſes ſujets nobles, les ſouleva contre lui; ils offrirent leur couronne à Marguerite, dans l'eſpérance qu'elle les délivreroit de leur roi. Le tyran ſuccomba après 7 ans d'une guerre auſſi cruelle qu'opiniâtre, & ſe vit forcé de renoncer au ſceptre en 1394, pour recouvrer ſa liberté qu'il avoit perdue dans la bataille de Falcoping. Marguerite, ſurnommée dès-lors la *Sémiramis du Nord*, maîtreſſe de trois couronnes par ſes victoires, forma le projet d'en rendre l'union perpétuelle. Les Etats-Généraux de Danemarck, de Suede & de Norwege, convoqués à Calmar en 1397, firent une loi ſolemnelle qui des trois royaumes ne faiſoit qu'une ſeule monarchie. Cet acte célebre, connu ſous le nom de l'*Union de Calmar*, portoit ſur trois baſes. La 1re., que le roi continueroit d'être électif. La 2e., que le ſouverain ſeroit obligé de faire tour-à-tour ſon ſéjour dans les trois royaumes. La 3e., que chaque état conſerveroit ſon ſénat, ſes loix, ſes privileges. Cette union des trois royaumes, ſi belle au premier coup-d'œil, fut la ſource de leur oppreſſion & de leurs malheurs. Marguerite elle-même viola toutes les conditions de l'union. Les Suédois ayant été obligés de lui rappeller ſes ſermens, elle leur demanda s'ils en avoient les titres. On lui répondit en les lui montrant : *Gardez-les donc bien*, répliqua-t-elle; *& moi je garderai encore mieux les villes, les places fortes & les citadelles du royaume...* Marguerite ne traita guere mieux les Danois que les Suédois; & elle mourut peu regrettée des uns & des autres à Flensbourg en 1412, à 59 ans. Le duc de Poméranie, ſon neveu, qu'elle avoit aſſocié au gouvernement des trois royaumes, lui ſuccéda ſous le nom d'Eric XIII. Marguerite eut les talens d'une héroïne, & quelques qualités d'une princeſſe. Lorſque ſes projets n'étoient pas traverſés par la loi, elle la faiſoit obſerver avec une fermeté louable; & l'ordre public étoit ce qu'elle aimoit le mieux, après ſes intérêts particuliers. Ses mœurs n'étoient pas trop régulieres; elle tâchoit de réparer cette irrégularité par de bonnes œuvres, & ſur-tout par les dons qu'elle faiſoit aux égliſes : mais dans la morale de l'Evangile, rien ne peut ſuppléer à la pureté du cœur & à la droiture de l'eſprit.

MARGUERITE, fille aînée de Raimond Berenger, comte de Provence, épouſa S. Louis en 1234. Elle ſuivit ce prince en Egypte l'an 1248, & accoucha à Damiette en 1250 d'un fils, ſurnommé *Triſtan*, parce qu'il vint au monde dans de fâcheuſes conjonctures. Trois jours auparavant elle avoit reçu la nouvelle que ſon époux avoit été fait priſonnier; elle en fut ſi troublée, que croyant voir à tout moment ſa chambre pleine de Sarraſins, elle fit veiller auprès d'elle un chevalier de 80 ans, qu'elle pria de lui couper la tête, s'ils ſe rendoient maîtres de la ville. Le chevalier le lui promit, & lui dit bonnement qu'*il en avoit eu la penſée, avant qu'elle lui en parlât.* » Tel étoit, dit un auteur mo-

» derne, dans ces tems que » nous regardons comme barbares, le respect pour la vertu & l'horreur de tout ce qui » pouvoit lui porter quelque » atteinte, même involontaire. » Si l'on doit en blâmer l'excès, on doit condamner tout » autrement la lâcheté basse » & l'infame corruption qui » prodigue ce que nos ancêtres » regardoient comme au-dessus » du prix de la vie ». Les Sarrasins ne purent surprendre Damiette ; mais le jour même qu'elle accoucha, les troupes Pisanes & Génoises, qui étoient en garnison, voulurent s'enfuir, parce qu'on ne les payoit pas. Cette princesse pleine de courage fit venir au pied de son lit les principaux officiers, & elle les harangua, non pas les larmes aux yeux, mais d'un ton si ferme & si mâle, qu'elle obligea ces lâches à ne point fortir de la place. De retour en France, elle fut le conseil de son époux, qui prenoit ses avis en tout, quoiqu'il ne les suivît pas toujours. Elle mourut à Paris en 1285, à 76 ans. Comme aînée de sa sœur Béatrix, qui avoit épousé le comte d'Anjou, frere du roi, elle voulut prétendre à la succession de la Provence ; mais elle n'y réussit pas, la coutume du pays étant que les peres ont droit de choisir un héritier. Son douaire étoit assigné sur les Juifs, qui lui payoient par quartier 219 liv. 7 sols 6 deniers. C'étoit une des plus belles femmes de son tems, & encore plus sage que belle. Un poëte Provençal lui ayant dédié une piece de galanterie, elle l'exila aux isles d'Hieres. Son esprit étoit si judicieux, que des princes la prirent plusieurs fois pour arbitre de leurs différends.

MARGUERITE DE BOURGOGNE, reine de France, fille de Robert II, duc de Bourgogne, petite-fille par sa mere de S. Louis, & femme de Louis le Hutin, roi de France, ayant été convaincue d'adultere, fut enfermée l'an 1314 dans le Château Gaillard, près d'Andeli, où elle fut étranglée avec une serviette l'année suivante, & Philippe d'Aunai son galant fut écorché vif.

MARGUERITE D'AUTRICHE, fille unique de l'empereur Maximilien I & de Marie de Bourgogne, naquit en 1480. Après la mort de sa mere on l'envoya en France, pour y être élevée avec les enfans du roi Louis XI. Peu de tems après elle fut fiancée au Dauphin, qui monta depuis sur le trône sous le nom de *Charles VIII*. Mais ce monarque ayant donné sa main, en 1491, à Anne héritiere de Bretagne, renvoya Marguerite à son pere avant la consommation du mariage. Ferdinand & Isabelle, roi & reine de Castille & d'Aragon, la firent demander en 1597 pour leur fils unique, Jean infant d'Espagne. Comme elle alloit joindre son époux, son vaisseau fut battu d'une furieuse tempête, qui la mit sur le point de périr. Ce fut dans cette extrémité qu'elle composa cette épitaphe badine :

Cy-gît Margot, la gente demoiselle,
Qu'eut deux maris & si mourut pucelle.

Si Marguerite fit effectivement cette plaisanterie au milieu du

naufrage, on ne doit pas avoir une foible idée de la fermeté de son ame ; & dans le fond elle en avoit beaucoup, comme elle fit voir en d'autres occasions. L'infant son époux étant mort peu de tems après, elle épousa en 1508 Philibert le Beau, duc de Savoie. Veuve trois ans après, & n'ayant point d'enfant, elle se retira en Allemagne auprès de l'empereur son pere. Elle fut dans la suite gouvernante des Pays-Bas, & s'y acquit l'estime publique par sa prudence, par son zele contre le Luthéranisme, & d'autres sectes naissantes, aussi contraires au repos de l'état qu'au bien de la Religion. Cette princesse mourut à Malines en 1532, à 50 ans. Marguerite laissa divers ouvrages en prose & en vers, entr'autres : le *Discours de ses infortunes & de sa vie*. Jean le Maire composa à sa louange *la Couronne Margaritique*, imprimée à Lyon en 1549. Toutes les fleurs de cette Couronne ne sont pas également vives ; mais l'on trouve dans ce recueil des choses assez curieuses sur cette princesse, & plusieurs de ses saillies.

MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre, sœur de François I, & fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême, & de Louise de Savoie, naquit à Angoulême en 1492. Elle épousa un 1509 Charles, dernier duc d'Alençon, premier prince du sang & connétable de France, mort à Lyon après la prise de Pavie, en 1525. La princesse Marguerite, affligée de la mort de son époux & de la prise de son frere qu'elle aimoit tendrement, fit un voyage à Madrid, pour y soulager le roi durant sa maladie. François I, de retour en France, lui témoigna sa gratitude. Il l'appelloit ordinairement *sa Mignonne*; & lui fit de très-grands avantages, lorsqu'elle se maria en 1526 à Henri d'Albret, roi de Navarre. Jeanne d'Albret, mere de Henri IV, fut le fruit de ce mariage. L'ardeur qu'elle avoit de tout apprendre, lui fit écouter quelques théologiens protestans, qui l'infecterent de leurs erreurs. Elle les déposa en 1533 dans un petit ouvrage de sa façon, intitulé : *Le Miroir de l'Ame pécheresse*, qui fut censuré par la Sorbonne. Sur la fin de ses jours elle rouvrit les yeux à la vérité, & mourut sincérement convertie en 1549, à 57 ans, au château d'Odos en Bigorre. Cette princesse aimoit les arts, & en cultivoit quelques-uns avec succès. Elle écrivoit facilement en vers & en prose. Ses poésies lui acquirent le surnom de *Dixieme Muse*. On la célébra en vers & en prose. On dit d'elle, que c'étoit une *Marguerite qui surpassoit en valeur les perles d'Orient*. Il est difficile de croire à la vertu, que quelques historiens lui ont supposée, quand on connoît ses ouvrages, qui sont très-souvent obscenes, & que les jeunes libertins lisent encore aujourd'hui avec plaisir. La Fontaine y a puisé le fond de plusieurs de ses Contes. On a d'elle : I. *Heptameron, ou les Nouvelles de la reine de Navarre*, 1560, in-4° ; & Amsterdam, 1698, 2 vol. in-8°, figures de Romain de Hoogue : ouvrage qui n'a été recherché par des lecteurs

corrompus, qu'à raison de son opposition avec les bonnes mœurs. II. Les *Marguerites de la Marguerite des Princesses*, recueillies en 1547, in-8°, par Jean de la Haye, son valet-de-chambre. On trouve dans ce recueil de Poésies : 1°. Quatre *Mysteres*, ou Comédies pieuses, & deux *Farces*. Ces pieces singulieres, où le sacré est mêlé avec le profane, sont sans élévation, & n'offrent que beaucoup de naïveté, parce que le naïf est une nuance du bas. 2°. Un Poëme fort long & fort insipide, intitulé : *Le Triomphe de l'Agneau*. 3°. La *Complainte pour un Prisonnier*, apparemment pour François I, est un peu moins mauvaise.

MARGUERITE DE FRANCE, fille de François I, née en 1523, cultiva les lettres & répandit ses bienfaits sur les savans, à l'exemple du roi son pere. Elle se maria en 1559 avec Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Ce prince connut tout le bonheur de posséder une telle épouse, & ses sujets la nommerent de concert la *Mere des Peuples*. Henri III ayant passé à Turin à son retour de Pologne, elle se donna tant de mouvement pour que ce monarque & les seigneurs de sa suite fussent bien traités, qu'elle gagna une pleurésie, dont elle mourut en 1574. Cette princesse savoit le grec & le latin, & joignoit à ces connoissances des vertus supérieures & une piété tendre.

MARGUERITE DE FRANCE, fille de Henri II, née le 14 mai 1552, épousa en 1572 le prince de Béarn, qui fut ensuite Henri IV. La jeune princesse avoit alors tout l'éclat de la beauté & de la jeunesse, mais son mari n'eut pas son cœur : elle prétendit même dans la suite n'avoir donné à ce mariage qu'un consentement apparent & forcé. Henri s'attacha à différentes maîtresses ; & Marguerite n'imita que trop ses désordres. Etant venue à la cour de France en 1582, elle s'abandonna à toutes ses foiblesses. Le roi Charles IX, son frere, beaucoup plus sage & plus vertueux que ne le dépeignent les carricateurs de la S. Barthélemi, la fit rentrer pour quelque tems en elle-même par un traitement ignominieux. Marguerite, profitant de l'excommunication lancée par Sixte-Quint contre son époux, s'empara de l'Agenois, & s'établit à Agen, d'où sa lubricité & ses vexations la firent chasser. Contrainte de se sauver en Auvergne, elle s'y conduisit en courtisanne & en aventuriere. Sa vie fut très-agitée, jusqu'au moment qu'elle fut enfermée aux château d'Usson, dont elle se rendit maîtresse, après avoir assujetti le cœur du marquis de Canillac qui l'y avoit renfermée. Henri IV devenu roi de France, fit solliciter la cassation de son mariage à Rome. Le pape nomma des commissaires pour examiner sur les lieux les motifs de cette demande, qui étoient que Marguerite avoit été violentée à contracter ce mariage, & que le roi & la princesse étant parens au troisieme degré, n'avoient pu se marier sans dispense. Marguerite prétendit qu'au moment même de contracter le mariage & en présence du prêtre, on lui donna un petit coup sur le derriere de

la tête pour la faire incliner, & que c'est la seule marque de consentement qu'on en obtint. Les commissaires ayant tout examiné, rendirent une sentence, par laquelle ils déclarerent que le mariage étoit nul; elle fut confirmée par Clément VIII en 1599. Marguerite, libre de ses liens, quitta son château d'Usson en 1605, & vint se fixer à Paris, où elle fit bâtir un beau palais, rue de Seine, avec de vastes jardins qui régnoient le long de la riviere. Elle y vécut jusqu'en 1615, année de sa mort, dans le commerce des gens-de-lettres & dans les exercices de piété. Ce fut la derniere princesse de la maison de Valois, dont tous les princes étoient morts sans postérité. On a d'elle : I. Des *Poésies*, parmi lesquelles il y a quelques vers heureux. II. Des *Mémoires* depuis 1565 jusqu'en 1582, publiés en 1628 par Auger de Mauléon. Marguerite s'y peint comme une Vestale. Le style en est naïf & agréable, & les anecdotes curieuses & amusantes. Godefroy en a donné une bonne édition à Liege, in-8°, 1713. M. Mongez, chanoine régulier, a donné l'*Histoire* de cette princesse, 1777, in-8°. Il y regne un ton leste & de philosophisme, que ci-devant l'histoire ne connoissoit pas.

MARGUERITE, fille & héritiere de Florent, comte de Hollande, est célebre par un conte répété par vingt compilateurs, par ceux de ce siecle même. Ayant refusé l'aumône à une femme qu'elle accusa en même tems d'adultere, Dieu la punit, en la faisant accoucher, l'an 1276, de 365 enfans, tant garçons que filles. Cette histoire est peinte dans un grand tableau d'un village peu éloigné de La Haye; & à côté du tableau on voit deux grands bassins d'airain, sur lesquels on prétend que les 365 enfans furent présentés au baptême. Mais combien de fables ne seroient point attestées, s'il suffisoit de citer un tableau en leur faveur? Il y a apparence que ce conte vient de ce qu'on aura dit que *Marguerite est accouchée d'autant d'enfans qu'il y a de jours dans l'année;* mauvais calembour qu'on répete encore quelquefois aujourd'hui le dernier jour de l'an, pour désigner l'unité sous l'apparence d'un grand nombre. Du reste, l'efficace des malédictions & imprécations est une chose inconteſtable, quoiqu'il soit apparent que jamais elle n'ait eu d'effet si extraordinaire : l'histoire en fournit des preuves sans réplique; l'Ecriture-Sainte dépose également en sa faveur: *Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecatio illius : exaudiet autem eum qui fecit illum* (Eccli. 4).—Il y a eu une autre MARGUERITE, femme d'un comte Palatin, qui accoucha dans Cracovie, en 1269, de 36 enfans, tous en vie, si l'on en croit Martin Cromer, Guichardin qui l'a copié, & cinquante auteurs qui ont rapporté cette anecdote après eux avec la plus confiante docilité. Il ne faut cependant pas nier qu'il n'y ait eu quelques exemples d'une fécondité prodigieuse. Pic de la Mirandole parle de deux femmes, dont l'une accoucha de 9, l'autre de 11 enfans. Joubert dans ses

Erreurs populaires, rapporte que la grand'mere de la maréchale de Montluc, héritiere de la maison de Boville en Agénois, eut d'une seule couche 9 filles, qui vécurent toutes & furent mariées, & dont on voyoit encore, du tems de Joubert, le tombeau dans l'église cathédrale d'Agen.

MARGUERITE D'ANJOU, fille de René d'Anjou, roi de Sicile, & femme de Henri VI, roi d'Angleterre, étoit une princesse entreprenante, courageuse, inébranlable. Elle eut tous les talens du gouvernement & toutes les vertus guerrieres. Elle prit un tel empire sur son mari, qu'elle régna sous son nom. La nation Angloise, que sa fermeté avoit irritée, résolut de changer de maître. Richard, duc d'Yorck, profita de la fermentation des esprits pour faire valoir ses droits à la couronne. Il se mit à la tête d'une armée, battit Henri VI en 1455 à St.-Albans, & le fit prisonnier. Marguerite voulut le rendre libre pour l'être elle-même. Son courage étoit plus grand que ses malheurs. Elle leve des troupes, délivre son mari par une victoire, devient général de son armée, & entre à Londres en triomphe. Les rebelles ne furent pas découragés. Ils livrerent bataille à la reine à Northampton, en 1460, le comte de Warwick à leur tête. Marguerite fut vaincue, Henri fait prisonnier une 2e. fois, & sa femme fugitive. Elle courut de province en province pour se faire une armée, quoique Londres & le parlement lui fussent opposés. Elle rassembla 18,000 hommes, marcha contre le duc d'Yorck, le vainquit & le tua à Wakefield; atteignit Warwick, & eut le bonheur de remporter sur lui une victoire complette, en 1461, à Barnds-Héats, près de St.-Albans. Le comte de la Marche, devenu duc d'Yorck par la mort de son pere, soutenu par Warwick, se fit couronner roi d'Angleterre sous le nom d'*Edouard IV.* Marguerite fut plus que jamais dans la nécessité de se battre. Les deux armées ennemies se trouverent en présence à Tawnton, aux confins de la province d'Yorck. Ce fut là que se donna la plus sanglante bataille qui ait jamais dépeuplé l'Angleterre. Warwick fut pleinement victorieux, & le jeune Edouard IV affermi sur le trône. Marguerite abandonnée passa en France, pour implorer le secours de Louis XI, qui le lui refusa. Cette princesse intrépide repasse en Angleterre, donne une nouvelle bataille vers Exham en 1462, & la perd encore. Obligée de se réfugier chez son pere, elle revint bientôt pour dompter les rebelles. Elle livre de nouveaux combats, & est faite prisonniere en 1471. Enfin, après avoir soutenu dans 12 batailles les droits de son mari & de son fils, elle mourut en 1482, la reine, l'épouse & la mere la plus malheureuse de l'Europe. La postérité l'auroit plus respectée, si elle n'avoit pas souillé sa gloire par le meurtre du duc de Glocester, oncle du roi son époux, dont le crédit excita son envie, & qu'elle fit périr sous prétexte d'une conspira-

tion. *Voyez* l'*Hiſtoire* de cette reine par l'abbé Prévôt, Amſterdam, 1740, 1 vol. in-12.

MARGUERITE, ducheſſe de Parme, gouvernante des Pays-Bas, étoit fille naturelle de l'empereur Charles V, & d'une demoiſelle noble de Flandre. Elle fut élevée auprès de Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien I, puis auprès de Marie, ſœur de Charles V, & veuve de Louis, roi de Hongrie, & fut mariée par l'empereur ſon pere à Alexandre de Médicis, duc de Florence. Après que ce prince eut été aſſaſſiné, l'an 1537, on la donna en ſecondes noces à Octave Farneſe, neveu du pape Paul III. Marguerite ne fut pas contente de ce mariage, & ſembloit mépriſer un mari qui n'étoit pas encore en âge. Elle diſoit agréablement à cette occaſion, que c'étoit ſon deſtin de n'avoir point de rapport avec ſes maris; parce que n'étant qu'une fille de 12 ans, elle avoit épouſé un homme âgé de 27 ans; & qu'en un âge où elle étoit déjà femme, on lui donnoit un jeune enfant de 13 ans. Octave ayant fait le voyage d'Afrique avec ſon beau-pere, revint après 2 ans d'abſence, & reçut de Marguerite de grands témoignages de tendreſſe. Il fut fait en même tems duc de Parme & de Plaiſance, & la ducheſſe accoucha de deux enfans mâles. Elle fut extrêmement aimée des peuples du Pays-Bas, auxquels le roi Philippe II, ſon frere, la donna pour gouvernante en 1559. Sa maxime étoit, dit Strada, que la terreur étoit un mauvais moyen pour s'attacher les Belges & ſe concilier leurs reſpects: *Malè apud Belgas terrore veneratio comparatur.* Le duc d'Albe étant venu la remplacer en 1567, elle ſe retira en Italie, & ſe livra plus particuliérement à la piété, dont elle avoit goûté autrefois les douces impreſſions ſous la direction de S. Ignace de Loyola. Avant que de mourir, elle eut la conſolation de voir, l'an 1578, ſon fils Alexandre de Parme, gouverneur des Pays-Bas, après don Juan d'Autriche, qui avoit eu cet emploi après don Louis de Requeſens, ſucceſſeur du duc d'Albe. Marguerite mourut à Ortone dans le royaume de Naples, au mois de janvier 1586 ou 1587. Les hiſtoriens parlent très-avantageuſement des qualités de cette princeſſe. Non-ſeulement elle avoit un eſprit très-ſupérieur à celui qu'on eût pu ſuppoſer dans une perſonne de ſon ſexe; mais elle avoit toute la force corporelle & le courage d'un homme. Elle étoit ſi vigoureuſe, que quand elle chaſſoit le cerf, elle avoit accoutumé de relayer d'autant de chevaux que les plus robuſtes chaſſeurs, qui ſuccomboient quelquefois dans la fatigue de pareilles chaſſes.

MARGUERITE DE RAVENNE, ainſi nommée du lieu où elle fit ſa demeure ordinaire, étoit née à Ruſſi, petite ville entre Faënza & Ravenne; elle perdit la vue n'ayant que 3 mois, & l'on aſſure que dès ſa plus tendre enfance, elle s'accoutuma aux plus grandes auſtérités. Les maladies dont elle fut accablée enſuite pendant 14 ans, ſa patience invin-

cible

cible dans les insultes qu'elle eut à souffrir, son empressement à gagner les ames à J. C., la rendirent l'objet de la vénération du public ; on lui demanda des avis de tous côtés, & D. Séraphin de Ferme, chanoine-régulier de S. Jean de Latran, écrivit ceux qu'elle lui dicta pour une société nommée *du bon Jesus*, où toutes sortes de personnes entrerent alors, & qui devint depuis une congrégation de Clercs-Réguliers. Rien n'est plus sage que ces avis, & à l'exception de ce qui concerne les austérités qui y sont marquées pour ceux & celles qui étoient entrés dans la société, il n'y a rien qui ne convienne parfaitement à tout chrétien. Marguerite mourut le 23 janvier 1505, étant âgée de 63 ans. A la demande de Fréderic II, duc de Mantoue, le pape Paul III fit informer, en 1537, des miracles qui se faisoient à son tombeau ; mais on ne suivit pas cette affaire : & c'est prématurément que Ferrarius lui a donné le titre de *Bienheureuse*, & l'a placée dans le catalogue des Saints d'Italie.

MARGUERITE-MARIE ALACOQUE, née en 1645 à Leuthecourt en Bourgogne, montra dès son enfance beaucoup de piété & de vertu. Dès l'âge de dix ans elle se dévoua à la contemplation, & parut être favorisée de graces extraordinaires. En 1671, elle entra au monastere de la Visitation de Ste. Marie de Paray-le-Monial en Charolois. Elle fut admise au noviciat après 3 mois d'épreuve, & fut dès-lors un modele de sagesse, de soumission & de patience. Elle mourut en 1690, après avoir servi à répandre la dévotion au CŒUR DE JESUS ; dévotion symbolique, qui consiste à conserver & à nourrir le souvenir de l'amour extrême de J. C. pour les hommes : dévotion que les gens de parti ont décriée comme un fanatisme horrible ; mais où les hommes sans passion n'ont rien vu que de simple & de raisonnable. L'évêque de Pistoie ayant également déclamé contre cette dévotion, dans une Instruction générale, le pape Pie VI lui écrivit en ces termes : *Nimis profectò mirati sumus, te in magistrum erectum esse, ut dissidia & studia partium jam providentiâ sanctæ sedis composita prorsùsque obsoleta iterùm excitares. Sancta hæc sedes modum jam turbis & quæstionibus imposuit, satisque declaravit, quo substantia illius devotionis ab omni certè superstitiosa materialitate immunis revera spectet, ut in symbolica cordis imagine, immensam caritatem, effusumque amorem divini Redemptoris nostri meditemur atque veneremur.* Le P. Galifet & M. Collet ont écrit un Traité sur cet objet (*voyez* GALIFET). M. Languet, archevêque de Sens, a écrit la *Vie* de cette Religieuse, & y a joint quelques-uns de ses écrits. Il y a des choses & des idées singulieres. *Voyez* ARMELLE, Ste. CATHERINE de Sienne.

MARGUNIO, (Massimo) fils d'un marchand de Candie, vint à Venise avec son pere en 1547, & y ouvrit une imprimerie grecque, de laquelle sont sortis beaucoup d'ouvrages. Sa

maison ayant été consumée par un incendie, il retourna dans sa patrie & devint évêque de Cerigo. Il mourut dans l'isle de Candie, en 1602, à 80 ans. On a de lui en grec des *Hymnes anacréontiques*, publiés à Ausbourg en 1592, par Hœschelius. Elles sont une preuve de ses talens pour le lyrique. On a encore de lui d'autres Poésies dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Geneve, 1606-1614, 2 vol. in-fol.

MARIALES, (Xantes) Dominicain Vénitien, d'une famille noble, enseigna quelque tems la philosophie & la théologie. Il se renferma ensuite dans son cabinet, sans vouloir aucun emploi dans son ordre, pour se livrer entiérement à l'étude. Il mourut à Venise en 1660, à plus de 80 ans. On a de lui : I. Plusieurs ouvrages de théologie, dont le plus connu est en 4 vol. in-fol. Il parut à Venise en 1669, sous le titre de : *Bibliotheca Interpretum ad universam Summam D. Thomæ.* Le Prolégomene *Contra novatores* qui est à la tête du premier volume, a été mis à l'Index par un décret du 20 juin 1662. II. Plusieurs Déclamations en italien contre la France, qui attirerent de fâcheuses affaires à l'auteur, & qui le firent chasser deux fois des états de Venise.

MARIAMNE, fille d'Alexandre fils du roi Aristobule, & d'Alexandra fille du grand-sacrificateur Hyrcan, épousa Hérode le Grand, dont elle eut Alexandre & Aristobule. Le roi l'aimoit éperdument. Sa beauté & sa faveur exciterent l'envie; ses ennemis vinrent à bout de la perdre dans l'esprit de son mari. Elle fut accusée faussement de lui avoir manqué de fidélité. Ce prince ombrageux, cruel & crédule, la fit mourir, 28 ans avant J. C., & en conçut ensuite un repentir si vif, qu'il en perdoit l'esprit dans certains momens, jusqu'à donner ordre à ceux qui le servoient, d'aller quérir la reine pour le venir voir & le consoler dans ses ennuis. Hérode se remaria à une princesse, nommée aussi MARIAMNE, fille de Simon, grand-sacrificateur des Juifs; mais cette princesse ayant été accusée d'avoir conspiré contre le roi son époux, elle fut envoyée en exil.

MARIANA, (Jean) né à Talavera, dans le diocese de Tolede, en 1537, entra chez les Jésuites en 1554, & devint dans cette savante école un des plus habiles hommes de son siecle. Il savoit les belles-lettres, le grec & l'hébreu; la théologie, l'histoire ecclésiastique & profane. Il enseigna à Rome, en Sicile, à Paris & en Espagne, avec réputation; & mourut à Tolede en 1624, à 87 ans. On a de lui : I. Une *Histoire d'Espagne* en 30 livres, qu'il traduisit lui-même de latin en espagnol. La meilleure édition du texte espagnol est celle de 1678, Madrid, en 2 vol. in-fol. Elle est conforme à celle de 1608, ibid. 2 vol. in-folio, à laquelle Mariana avoit présidé. Les éditions latines de l'*Histoire* de Mariana sont celles de Tolede, 1592, in-fol., qui ne contient que 20 livres; de Mayence en 1605, en 2 vol. in-4°., & de La Haye en 1733, en 4 vol. in-fol. Celle-ci est la plus belle & la plus correcte. Nous en avons une *Traduction* françoise par le P.

Charenton, Jésuite, imprimée à Paris en 1725, en 6 vol. in-4°. Mahudel y a ajouté une *Dissertation* historique sur les monnoies antiques d'Espagne. Mariana, comparable aux plus fameux historiens de l'antiquité, supérieur au président de Thou pour la noblesse & pour l'élégance du style, est encore plus juste & plus impartial que ce célebre historien. Son *Histoire* ne va que jusqu'en 1516. L'édition de Madrid, que nous avons indiquée, renferme des Continuations jusqu'en 1678. Pedro Mantuano, Cohon-Truel, Ribeyro de Macedo, ont relevé dans Mariana plusieurs fautes contre la chronologie, la géographie & l'histoire; mais leurs critiques ne sont pas toutes justes. En vain l'abbé de Mably, dans son traité *De la maniere d'écrire l'Histoire*, a tenté de ruiner la réputation de Mariana comme historien, en même tems qu'il avoue ne l'avoir pas lu : inconséquence qui devient plus saillante encore par l'estime extrême de cet abbé pour Tite-Live, dont aucun historien n'a autant approché que Mariana pour le style & la maniere, & qui, quant au fond des choses, montre par-tout une crédulité & une prévention, que l'historien d'Espagne n'a certainement ni surpassée ni égalée. II. Des *Scholies*, ou courtes Notes sur la *Bible*, in-fol. On y trouve une *Dissertation* sur l'édition de la Vulgate, très-savante & très-judicieuse; il y est aussi traité du texte & des anciennes versions de l'Ecriture. Cette Dissertation se trouve avec l'ouvrage suivant dans l'édition de *Menochius*, par le P. Tournemine. III. Un traité *De ponderibus & mensuris*, Tolede, 1599, in-4°.: rare & recherché de cette édition qui est l'originale. IV. Six Opuscules, imprimés à Cologne, 1609, in-fol.; parmi lesquels se trouve un traité *De Monetæ mutatione* : cet ouvrage, où il s'avisa de blâmer les changemens qui se faisoient en Espagne dans les monnoies, le fit mettre en prison. Plusieurs écrivains ont mal-à-propos confondu cet ouvrage avec le précédent (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 1 octobre 1786, p. 189). V. Un fameux traité *De Rege & Regis institutione* Tolede, 1599, in-4°. Il y enseigna sur le tyrannicide une doctrine qu'on ne sauroit trop condamner, « & a exposé par-là, dit » Bayle (au mot *Mariana*), » les Jésuites, sur-tout en » France, à de sanglans reproches, & à des injures très-» mortifiantes, que l'on renouvelle tous les jours, qui ne » finiront jamais, que les historiens copieront passionnément les uns des autres ». Ce traité fut condamné par le parlement de Paris, & censuré par la Sorbonne; mais avant qu'il essuyât aucune flétrissure, les Jésuites l'avoient désapprouvé. « Notre pere général, » dit Richeome dans l'*Examen* » *de l'Anti-Coton*, étant averti l'an 1599, commanda » qu'il fût corrigé, & on n'en » eût vu aucun exemplaire sans » correction, si les hérétiques, qui pensoient faire leur » profit de ce livre, ne l'eussent aussi-tôt réimprimé ». Du reste, long-tems avant lui & avant l'existence de la société, des théologiens d'un nom

tout autrement illustre, avoient enseigné la même opinion sur les tyrans (*voyez* JOUVENCY, SANTAREL). VI. On lui attribue un ouvrage en espagnol, touchant *les défauts du gouvernement de sa société*, qui a été imprimé en espagnol, en latin, en italien & en françois. Mariana, dit-on, ne vouloit pas le rendre public, mais un Franciscain le lui enleva dans sa prison, & le fit imprimer à Bourdeaux en 1625, in-8°. Les Jésuites demanderent qu'on produisît l'original espagnol, que personne ne put jamais montrer; d'où ils conclurent que le livre étoit pour le moins altéré & défiguré, & que l'éditeur pour cette raison ne l'avoit fait paroître qu'après la mort de Mariana. Il est vraisemblable néanmoins, que le fond de l'ouvrage étoit de lui. Et pourquoi n'auroit-il pas cru voir ou même vu réellement quelques défauts dans le régime de sa société? Quel est le gouvernement qui n'en ait pas? Le meilleur est celui qui en a le moins:

Optimus ille est
Qui minimis urgetur.

MARIANUS SCOTUS, habile moine Ecossois, né en 1028, se retira en 1056 dans un monastere à Cologne, puis en 1059 dans l'abbaye de Fulde, & mourut à Mayence en 1088, après avoir enseigné pendant quelque tems la théologie à Ratisbonne. Il étoit parent du vénérable Bede. On a de lui une *Chronique* qui est estimée. Elle va depuis la naissance de J. C. jusqu'en 1083, & a été continuée jusqu'en 1200 par Dodechin, abbé au diocese de Treves.

MARICA, nymphe que le roi Faunus épousa, & de qui il eut Latinus. Elle donna son nom à un Marais proche de Minturne, sur le bord duquel il y avoit un temple de Vénus, que quelques-uns confondent avec Marica: cette derniere est, selon Lactance, la même que Circé.

MARIE, sœur aînée de Moïse & d'Aaron, & fille d'Amram & de Jocabed, naquit vers l'an 1578 avant J. C. Lorsque la fille de Pharaon trouva Moïse exposé sur le bord du Nil, Marie, qui étoit présente, s'offrit pour aller chercher une nourrice à cet enfant. La princesse ayant agréé ses offres, Marie courut chercher sa mere, à qui l'on donna le jeune Moïse à nourrir. On croit que Marie épousa Hur, de la tribu de Juda; mais on ne voit pas qu'elle en ait eu des enfans. Après le passage de la Mer-Rouge & la destruction entiere de l'armée de Pharaon, Marie se mit à la tête des femmes de sa nation, & entonna avec elles le magnifique Cantique *Cantemus Domino*, pendant que Moïse le chantoit à la tête du chœur des hommes. Lorsque Séphora, femme de ce dernier, fut arrivée dans le camp; Marie eut quelques démêlés avec elle, & intéressa dans son différend son frere Aaron. L'un & l'autre murmurerent contre Moïse: Dieu en fut irrité, & il frappa Marie d'une lepre fâcheuse, dont il la guérit à la priere de Moïse, après l'avoir cependant condamnée à demeurer 7 jours hors du camp. Elle mourut vers l'an 1452 avant J. C., âgée d'environ 126 ans.

MARIE, vierge très-sainte, mere de N. S. JESUS-CHRIST, de la tribu de Juda, & de la famille royale de David, épousa S. Joseph, que Dieu lui donna pour être le gardien de sa virginité (*voyez* JOACHIM & AFRICAIN Jules). Ce fut à Nazareth que l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu, pour lui annoncer qu'elle concevroit le Fils du Très-Haut. La Ste. Vierge, surprise du discours de l'Ange, lui demanda humblement, *comment ce qu'il disoit pourroit s'accomplir, puisqu'elle ne connoissoit point d'homme?* L'ange Gabriel l'assura qu'*elle concevroit par l'opération du St.-Esprit*. Alors la Ste. Vierge témoigna sa soumission par ces paroles: *Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.* Le Fils de Dieu s'incarna dès-lors dans son chaste sein. Quelque tems après elle alla visiter Ste. Elizabeth, sa cousine, qui étoit enceinte de S. Jean-Baptiste. L'enfant d'Elizabeth tressaillit dans les flancs de sa mere, sentant approcher celui dont il devoit être le Précurseur. Ce fut en cette occasion que Marie prononça l'admirable Cantique: *Magnificat anima mea Dominum*, monument éternel de son humilité & de sa reconnoissance; Cantique rempli de sentimens profonds & des plus excellentes idées de la Divinité; tableau touchant de la Providence qui éleve les humbles, précipite les superbes, & confond la puissance pour protéger le foible & rassasier l'indigent. Que les vieux pédagogues, qu'on appelle *philosophes*, hommes à sentences & à bons mots, qui ont dit çà & là quelques apophthegmes bons ou mauvais sur la Divinité, sont petits vis-à-vis de cette Vierge simple & humble, qui, sans effort comme sans prétention, nous a donné cet ensemble parfait de grandes & magnifiques idées! (*voyez* ANNE, femme d'Elcana). La même année Marie se rendit avec Joseph à Bethléem, d'où sa famille étoit originaire, pour se faire inscrire sur le rôle public, suivant les ordres de l'empereur Auguste. Il se trouva alors dans cette petite ville une telle affluence de peuple, qu'ils se virent forcés de se retirer dans une étable. C'est là que naquit Jesus-Christ, au sein de la pauvreté & de cette privation des aisances & des splendeurs humaines, qui devoient faire le caractere de son regne. Marie vit avec admiration la visite des Pasteurs & l'adoration des Mages; & 40 jours après la naissance de son Fils, elle alla le présenter au Temple, & observa ce qui étoit ordonné pour la purification des femmes. Marie suivit ensuite Joseph, qui avoit eu ordre de se retirer en Egypte, pour soustraire l'enfant à la fureur d'Hérode. Ils ne revinrent à Nazareth qu'après la mort de ce tyran. Ils demeurerent dans cette ville, & n'en sortoient que pour aller tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâques. Ils y menerent Jesus quand il eut atteint sa 12e. année, & l'ayant perdu, ils le trouverent le 3e. jour au Temple, assis au milieu des docteurs. Il n'est plus parlé de la Ste. Vierge dans l'Evangile jusqu'aux noces de Cana, où elle se trouva avec Jesus, qui y fit

ſon premier miracle, à la priere de ſa mere. Elle ſuivit ſon Fils à Capharnaüm, & le voyant accablé par la foule de ceux qui venoient pour l'entendre, elle ſe préſenta pour l'en tirer. L'Evangile dit encore que cette ſainte Mere aſſiſta au ſupplice de ſon Fils ſur la croix, & que Jeſus-Chriſt la recommanda à ſon Diſciple bien-aimé, qui la reçut chez lui. On croit qu'après l'Aſcenſion dont elle fut témoin, ce ſaint Apôtre la mena à Epheſe, où elle mourut dans un âge très-avancé, ſans qu'on ſache aucune particularité de ſa mort. Ce n'eſt que par une pieuſe tradition, dont on trouve néanmoins des monumens dès le 6e. ſiecle, qu'on croit qu'elle reſſuſcita d'abord après ſa mort, & que ſon corps fut reçu dans le ciel. La fête de l'Aſſomption eſt proprement celle de ſa mort, ſans aucun rapport marqué (ſi on excepte les leçons tirées des ouvrages de S. Jean Damaſcene) à ſa réſurrection. C'eſt à tort cependant que Launoy, & après lui un docteur de Louvain, ont compilé force autorités & argumens, pour détruire l'opinion de l'aſſomption corporelle : opinion pieuſe & raiſonnable, & qu'on doit certainement mettre au nombre de celles qu'on ne riſque rien de laiſſer adopter au peuple chrétien, & qu'on ne peut guere attaquer, ſans produire une eſpece de ſcandale.

MARIE, autrement SALOMÉ; (*voyez ce dernier mot*).

MARIE DE CLÉOPHAS, ainſi nommée, parce qu'elle étoit épouſe de Cléophas, autrement Alphée, eſt appellée dans l'Evangile, *Sœur de la Mere de Jeſus*. Elle avoit pour fils S. Jacques le Mineur, S. Simon & S. Jude, & un nommé Joſeph, freres, c'eſt-à-dire, couſins-germains du Seigneur. Elle crut de bonne heure en Jeſus-Chriſt, le ſuivit au Calvaire, & fut préſente à ſa ſépulture. Etant allée à ſon tombeau le dimanche de grand matin avec quelques autres femmes, elles apprirent de la bouche des Anges que J. C. étoit reſſuſcité, & elles coururent en porter la nouvelle aux Apôtres. On ne ſait aucune autre particularité de la vie de Marie.

MARIE, ſœur de Marthe & de Lazare, *voy.* MAGDELENE.

MARIE, (Sainte) eſclave de Tertullus, ſénateur Romain, conſacroit ſpécialement au jeûne, les jours où les Païens célébroient leurs fêtes impies. Durant la perſécution de Dioclétien, ſon maître, qui l'eſtimoit à cauſe de ſon exactitude & de ſa fidélité à remplir tous ſes devoirs, craignant de la perdre, employa tous les moyens poſſibles pour l'engager à ſacrifier aux idoles; mais rien ne put ébranler ſa conſtance. A la fin, le juge fut informé de ce qui ſe paſſoit. Il la fit enlever, & la fit tourmenter avec tant de cruauté, que le peuple en murmura hautement; il fut obligé de la détacher de deſſus le chevalet, & la Sainte alla terminer ſa vie par une heureuſe mort dans une ſolitude. Baluze a publié les Actes ſinceres de cette Sainte, *Miſcel. tom.* 2, *page* 115.

MARIE, dame du bourg de Bathecor, fille d'Eléazar, s'é-

roit réfugiée avec ſon mari dans Jéruſalem ; elle s'y trouva pendant le ſiege de cette ville par Titus. Une horrible famine réduiſit les habitans à ſe nourrir de corps morts. Un jour les ſoldats, après lui avoir volé tous ſes bijoux, lui prirent encore tout ce qui lui étoit néceſſaire pour la vie. Cette femme mourante de faim, arracha de ſa mamelle ſon fils, le tua, le fit cuire, en mangea une partie, & garda le reſte pour une autre fois. Les ſoldats entrerent à l'odeur de ce mets cruel, & la forcerent de leur montrer ce qu'elle avoit fait cuire. Elle leur offrit d'en manger ; mais ils en eurent tant d'horreur, qu'ils ſe retirerent en frémiſſant. Ainſi ſe vérifioit la prophétie de Moïſe, dans le Cantique *Audite Cœli*, faite 15 ſiecles auparavant : *Congregabo ſuper illos mala, & ſagittas meas complebo in eis : conſumentur fame.*

MARIE Egyptienne, (Sainte) quitta ſon pere & ſa mere à l'âge de 12 ans, & mena une vie déréglée à Alexandrie, juſqu'à l'âge de 17 ans. La curioſité l'ayant conduite à Jéruſalem avec une troupe de pélerins, pour aſſiſter à la fête de l'Exaltation de la Ste. Croix, elle s'y livra aux derniers excès de la débauche. S'étant mêlée dans la foule pour entrer dans l'égliſe, elle ſe ſentit repouſſée par 3 ou 4 fois, ſans pouvoir y entrer. Marie, frappée d'un tel obſtacle, prit alors la réſolution de changer de vie & d'expier ſes déſordres par la pénitence. Puis étant retournée à l'égliſe, elle y entra facilement & adora la Croix. Le jour même elle ſortit de Jéruſalem, paſſa le Jourdain, & ſe retira dans la vaſte ſolitude qui eſt au-delà de ce fleuve. Elle y paſſa 47 ans, ſans voir perſonne, vivant de ce que produiſoit la terre, & menant la vie la plus auſtere. Un ſolitaire, nommé *Zozime*, l'ayant rencontrée vers l'an 430, la prit d'abord pour un ſpectre, tant les ardeurs du ſoleil & les injures de l'air l'avoient défigurée. Marie le raſſura, lui demanda ſa bénédiction, lui raconta ſon hiſtoire, & le pria de lui apporter l'Euchariſtie. Zozime l'alla trouver l'année ſuivante le jour du Jeudi-Saint, & lui adminiſtra ce Sacrement. Il y retourna l'année d'après, & trouva ſon corps étendu ſur le ſable, avec une inſcription tracée ſur la terre : « Abbé » Zozime, enterrez ici le corps » de la miſérable Marie. Je » ſuis morte le même jour » que j'ai reçu les ſaints Myſ- » teres. Priez pour moi ». On ajoute que Zozime étant embarraſſé pour creuſer une foſſe, un lion vint ſe charger de ce travail. L'hiſtoire de Marie a été écrite par un auteur contemporain ; cependant quelques critiques la révoquent en doute, à cauſe des circonſtances extraordinaires qu'elle contient ; mais ſi cette raiſon étoit ſuffiſante pour rejeter le témoignage des contemporains, les hiſtoires les plus avérées ſeroient en danger d'être reléguées parmi les fables.

MARIE d'Oignies, (Sainte) née à Nivelles vers 1177, fut mariée à l'âge de 14 ans, & continua les auſtérités qu'elle étoit accoutumée de pratiquer

dès sa plus tendre jeunesse. Les deux époux distribuèrent d'un commun accord leurs biens aux pauvres & se consacrèrent au service des lépreux dans une ladrerie nommée *Villembrouck*, peu éloignée de Nivelles. Au bout de douze ans, fatiguée par l'affluence du peuple que l'éclat de ses vertus y attiroit, Marie crut devoir se retirer au prieuré d'Oignies, nouvellement bâti sur la Sambre, & y mourut le 23 juin 1213, à l'âge de 36 ans. Le célèbre Jacques de Vitri, que la réputation de ses vertus avoit attiré dans ce désert, a écrit sa *Vie*, qui a été insérée dans *Surius* & les *Acta Sanctorum*. On en garde le manuscrit à Oignies. Buisseret, évêque de Namur, l'a traduite en françois, Louvain, 1609, in-12. On en a donné une nouvelle édition corrigée, Namur, 1719. Arnauld d'Andilly en a donné aussi une traduction, mais où il a fait plusieurs retranchemens, dont quelques-uns sont raisonnablement motivés. *Voyez* CHRISTINE DE BRUZO.

MARIE D'ARAGON, fille de Sanchez II, roi d'Aragon, & femme de l'empereur Othon III, périt par une mort aussi honteuse que sa vie, si l'on en croit plusieurs historiens. Ils prétendent que cette princesse, ayant en vain sollicité un comte de Modene de satisfaire ses desirs, l'accusa du crime qu'il n'avoit point voulu commettre. L'empereur, trop crédule, fit trancher la tête à cet innocent cru coupable. La femme du comte, ayant appris la vérité de son mari mourant, offrit de prouver son innocence par l'épreuve du feu. On apporta un fer dans un grand brasier, & lorsqu'il fut tout rouge, la comtesse le prit sans s'émouvoir & le tint entre ses mains sans se brûler. L'empereur, surpris & épouvanté, fit jeter dans un bûcher l'impératrice en 998, & expia par ce juste supplice la mort injuste du comte de Modene. Plus de vingt historiens, anciens & modernes, rapportent ce fait comme une vérité incontestable; Muratori l'a combattu, & a tâché de lui ôter toute croyance: mais quoi qu'il en soit de cette histoire en particulier, l'on ne peut nier que les épreuves judiciaires, qui pour de fréquens abus furent ensuite proscrites par les canons, ne servirent souvent à faire triompher la vérité avec éclat. « Le zele de la justice & » la difficulté de la découvrir, » dit un historien, la simplicité » des tems, la grande confiance » dans le Juge éternel, & l'es- » pece de théocratie qui gou- » vernoit les peuples chrétiens » durant ces siecles, rendirent » ces épreuves très-souvent ef- » ficaces; & il faudroit se ré- » soudre à nier les faits les » mieux avérés, si l'on vouloit » s'élever indifféremment con- » tre ce qui en est rapporté par » une multitude d'auteurs con- » temporains, souvent par des » témoins oculaires & irrépro- » chables » *Voyez* CHARLEMAGNE, EUGENE II, PIERRE IGNÉE.

MARIE, fille de Henri III, duc de Brabant, épousa Philippe le Hardi, roi de France, en 1274. Elle fut accusée, 2 ans après, d'avoir fait mourir par le poison l'aîné des fils que son

mari avoit eus de sa premiere femme. Marie auroit couru risque d'être punie de mort, tant les indices étoient forts, si son frere, Jean duc de Brabant, n'eût envoyé un chevalier pour justifier par le combat l'innocence de cette reine. Son accusateur n'ayant pas osé soutenir sa calomnie, fut pendu. Marie survécut à Philippe III 36 ans, & ne mourut que l'an 1321. Son corps est aux Cordeliers de Paris, & son cœur aux Jacobins.

MARIE D'ANJOU, fille aînée de Louis II, roi de Naples, & femme de Charles VII, roi de France, mourut en revenant de S. Jacques en Galice, à l'abbaye de Chateliers en Poitou, l'an 1463, à 39 ans. C'étoit une princesse d'un rare mérite, aimant son mari qui ne l'aimoit point; travaillant à le faire roi, tandis qu'il ne songeoit qu'à ses plaisirs, & qu'il poussoit l'indifférence jusqu'à refuser de lui adresser la parole.

MARIE D'AUTRICHE, reine de Hongrie & de Bohême, fille de Philippe, archiduc d'Autriche & roi d'Espagne, & de Jeanne d'Aragon, & sœur des empereurs Charles V, & Ferdinand I, née à Bruxelles le 13 septembre 1503, épousa en 1521 Louis, roi de Hongrie, qui périt l'an 1526 à la bataille de Mohats. Cette mort toucha sensiblement la reine, qui depuis ne voulut jamais songer à de secondes noces, quoiqu'elle fût recherchée par plusieurs princes. Son frere, Charles V, lui donna le gouvernement des Pays-Bas, dont elle se chargea en 1531. Elle fit la guerre au roi Henri II; & dans le tems que l'empereur Charles V, son frere, assiégeoit Metz l'an 1552, elle fit diversion d'armes en Picardie. Sa prudence la rendit extrêmement chere aux peuples, qu'elle gouverna pendant 24 ans: elle passa en Espagne en 1556, & y mourut en 1558, peu de jours après la mort de Charles V. Erasme lui dédia un livre intitulé: *Vidua Christiana*, imprimé en 1529.

MARIE, reine d'Angleterre, naquit en 1515, de Henri VIII & de Catherine d'Aragon. Edouard VI avoit déclaré en mourant, héritiere du trône, sa cousine Jeanne Grai, & en avoit écarté Marie à qui il appartenoit de droit: elle y monta malgré lui, & fit trancher la tête à sa rivale, au pere, au beau-pere & à l'époux de cette infortunée. La nouvelle reine étoit attachée à la Religion Catholique; pour la faire triompher, elle épousa en 1554 Philippe II, fils de Charles-Quint. Ces deux époux travaillerent à ce grand ouvrage avec un zele ardent, auquel ils crurent devoir joindre la sévérité. Le parlement entra dans leurs vues. Il avoit poursuivi sous Henri VIII les Protestans, dit Voltaire; il les encouragea sous Edouard VI, il les brûla sous Marie. « Huit cents personnes » furent, dit cet historien, li» vrées aux flammes »; mais on sait que sa haine contre la Religion Catholique lui fait tout défigurer; Houced, auteur Anglois, n'en compte que 277, & Rapin de Thoiras, 284; ces écrivains ne sont pas suspects, & on peut croire que ce nombre est encore exagéré. Le cardinal Polus, envoyé par le pape

Jules III pour réunir l'Angleterre à l'Eglise Romaine, désapprouva hautement ces exécutions. Ce prélat disoit avec raison, que le seul moyen d'éteindre l'hérésie, étoit d'édifier les hérétiques, & non pas de les égorger. Mais Henri VIII & Edouard avoient aigri les Catholiques en inondant l'Angleterre de leur sang, & cet exemple devint fatal aux partisans du schisme & de l'hérésie. Le caractere de Marie contrastoit d'ailleurs avec des moyens violens, & on la vit plus d'une fois opposer une raison souple & douce à la morgue de ses plus fougueux ennemis (*voyez* HAVIEL). Marie secourut Philippe son époux contre la France; sa flotte décida la victoire de Gravelines, précédée de l'entiere défaite des François à St.-Quentin; mais Calais lui fut enlevé par le duc de Guise, & la flotte qu'elle envoya, n'arriva que pour voir les étendards de la France arborés sur le port. Elle préparoit une seconde flotte de 120 vaisseaux, lorsqu'elle mourut en 1558. Son zele pour la Religion n'étoit point assez éclairé; mais elle avoit d'ailleurs d'excellentes qualités, des mœurs pures & des vertus solides: le luxe & le vice furent bannis de sa cour. M. Linguet, dans une très-mauvaise continuation de l'*Histoire universelle* de Hardion, peint Marie avec des couleurs affreuses, tandis qu'il prodigue des éloges à Elizabeth qui inonda l'Angleterre du sang des Catholiques. Telle est la justesse de la balance philosophique. Les rigueurs exercées contre les sectaires sont des crimes abominables, mais le massacre des Catholiques fait les héros. *Voyez* FERDINAND II, JACQUES II, PHILIPPE II.

MARIE STUART, fille de Jacques V, roi d'Ecosse, & de Marie de Lorraine, hérita du trône de son pere huit jours après sa naissance, en 1542. Henri VIII, roi d'Angleterre, voulut la marier avec le prince Edouard son fils, afin de réunir les deux royaumes; mais ce mariage n'ayant pas eu lieu, elle épousa en 1558 François, dauphin de France, fils & successeur de Henri II. Ce monarque étant mort en 1560, elle repassa en Ecosse, & se maria en secondes noces à Henri Stuart, son cousin. Ce prince ayant péri par la main des rebelles, Marie fut contrainte d'épouser le comte de Bothwell. Les factieux, à la tête desquels étoit le comte de Murray, fils naturel de Jacques V (*voyez* MURRAY), voulant perdre la reine comme ils s'étoient défaits du roi, déchirerent son honneur & sa vertu par des calomnies atroces que le fanatisme de secte & d'une philosophie ennemie de tous les héros chrétiens, a transmises jusqu'à nous. On supposa des lettres d'amour au comte de Bothwell, dont les originaux ne furent jamais exhibés; on l'accusa du meurtre de son mari, & par ces manœuvres on parvint à soulever l'Ecosse contre elle. Abandonnée de son armée, elle fut obligée de se rendre aux conjurés & de céder la couronne à son fils. On l'obligea de nommer régent le comte de Murray, qui l'accabla de mauvais traitemens, & déguisa d'autant

moins son caractere, qu'il se voyoit au but de ses vœux & de ses artifices. La brutalité du régent procura à la reine un parti. Elle se sauva de prison, leva 6000 hommes; mais elle fut vaincue & obligée de chercher un asyle en Angleterre, où elle ne trouva qu'une prison, & enfin la mort après 18 ans de misere & de captivité. Elizabeth la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlile; mais elle lui fit dire qu'*étant accusée de meurtre de son époux, elle devoit s'en justifier.* On nomma des commissaires, & on la retint prisonniere à Teuksburi, sous prétexte d'instruire son procès. Le grand malheur de la reine Marie fut d'avoir des amis dans sa disgrace; Elizabeth craignit qu'elle ne lui échappât & ne remontât sur le trône. Elle prétendit avoir découvert une conspiration. Le procès des accusés fut bientôt fait : un grand nombre d'hommes illustres & d'autres trop connus par leur attachement à la reine Marie ou à la foi catholique, périrent du dernier supplice. La plupart des historiens les ont considérés comme parfaitement innocens, & comme des victimes préparatoires à un plus grand sacrifice. On connoit ces beaux vers de l'élégant auteur du *Theatrum crudelitatis hæreticorum :*

Post varias clades miserorum & cædis acervos
Infontûm, comes exornat spectacula mater
Supplicio & regum soror & fidissima conjunx.

Après ces sanglantes exécutions Elizabeth fit juger Marie, son égale, comme si elle avoit été sa sujette. « Quarante-deux » membres du parlement (dit Voltaire, qui d'ailleurs applaudit toujours aux cruautés exercées contre les Catholiques) » & cinq juges du royaume, » allerent l'interroger dans sa » prison à Fotteringhai. Elle » protesta, mais elle répondit. » Jamais jugement ne fut plus » incompétent, & jamais procédure ne fut plus irréguliere. » On lui représenta de simples » copies de ses lettres, & jamais les originaux ; on fit » valoir contre elle les témoignages de ses secrétaires, & » on ne les lui confronta point; » on prétendit la convaincre » sur la déposition de trois conjurés qu'on avoit fait mourir, dont on auroit pu différer la mort pour les examiner avec elle. Enfin quand » on auroit procédé avec les » formalités que l'équité exige » pour le moindre des hommes, quand on auroit prouvé » que Marie cherchoit par-tout » des secours & des vengeurs, » on ne pouvoit la déclarer criminelle. Elizabeth n'avoit » d'autre juriſdiction sur elle, » que celle du puissant sur le » foible & sur le malheureux ». Mais sa politique cruelle demandoit le sacrifice de cette illustre victime. Marie fut condamnée à mort, & elle la reçut avec une fermeté d'ame, dont les plus grands hommes ne sont pas toujours capables. On lui refusa son aumônier, & toutes ses demandes relatives à sa sépulture. Le comte de Kent, prépose à l'exécution, lui reprocha jusqu'au dernier moment *sa superstition*, c'est-à-dire, la foi catholique. Il paroit

qu'on avoit résolu de lui arracher sa religion avec la vie ; mais son courage fut au-dessus de tout. Le comte insultant le Crucifix qu'elle avoit dans ses mains, lui dit que c'étoit dans le cœur qu'il falloit porter J. C. Marie répondit paisiblement : *Que quand on avoit son image sous les yeux, son amour s'allumoit plus aisément dans le cœur.* Lorsqu'il fallut quitter ses habits, elle ne voulut point que le bourreau fit cette fonction, disant qu'*elle n'étoit point accoutumée à se faire servir par de pareils gentilshommes.* Après avoir fait quelques prieres, elle eut la tête tranchée le 18 février 1587, à 44 ans. La tête ne fut séparée du corps qu'au 3e. coup, & le bourreau montra cette tête qui avoit porté 2 couronnes, aux quatre coins de l'échafaud, comme celle d'un scélérat. Telle fut la fin tragique de la célebre Marie Stuart, princesse aussi belle que vertueuse. Reine de France par son mariage avec François II, reine d'Ecosse par sa naissance, elle passa près de la moitié de sa vie dans les chaînes, & mourut d'une mort cruelle. Son attachement à la Religion Catholique, ses droits sur l'Angleterre, & si l'on en croit quelques historiens, sa beauté, firent tous ses crimes. Ce dernier grief seroit incroyable sans les anecdotes très-connues de la coquetterie d'Elizabeth & de sa jalousie contre Marie, qui alloit jusqu'à ne pouvoir entendre prononcer son nom. La douceur de son caractere, les graces de son esprit, la protection dont elle honora les lettres, le succès avec lequel elles les cultiva, sa fermeté dans ses malheurs, son attachement à la religion de ses peres, ont rendu sa mémoire chere à tous les hommes sensibles, mais surtout aux Catholiques, qui l'ont considérée comme une martyre de leur religion. L'année même de sa mort on publia un ouvrage intitulé : *Martyre de la reine d'Ecosse, douairiere de France ; contenant le vrai discours des trahisons à elle faites à la susciter d'Elizabeth, par lequel les mensonges, calomnies & fausses accusations dressées contre ceste très-vertueuse, très-catholique & très-illustre princesse, sont éclaircies & son innocence avérée*, Edimbourg, 1 vol. in-8°. Comme les faits étoient alors tout récens & qu'il eût été impossible d'en avancer impunément de faux, cet ouvrage mérite la plus grande confiance. Mais la vérité de l'histoire est discutée avec plus de force & de critique dans le savant ouvrage intitulé : *Recherches historiques & critiques sur les principales preuves de l'accusation intentée contre Marie Stuart, avec un examen des histoires du docteur Robertson & M. Hume, ouvrage traduit de l'anglois, à Paris, chez Edme, 1772, 1 vol. in-12.* Il faut lire sur-tout ce que l'auteur de ces *Recherches* dit du texte des fameuses lettres, tel qu'il existe aujourd'hui dans un libelle de Buchanan : on y prouve sans réplique, que ce texte, regardé comme le texte original, est faux & supposé. On démontre que les accusateurs de Marie Stuart étoient eux-mêmes les auteurs du crime dont ils accusoient leur souveraine. On les

voit former une association & se vendre au service d'Elizabeth. On voit Murray, poussé par son ambition & soutenu par l'espérance d'un secours promis par Elizabeth, se mettre à la tête d'un soulevement qui étoit son ouvrage, dans la résolution, bien connue, de tuer le roi & de s'emparer de la personne de la reine. On le voit, lui & ses associés, entrer dans une foule de conspirations contre leur souveraine jusqu'à la mort du roi; se réunir pour justifier solemnellement le comte de Bothwell de cette mort, dont ils le connoissoient pour un des principaux auteurs; travailler au mariage de la reine avec ce seigneur; & ce mariage une fois fait, accuser publiquement ce même Bothwell d'être le meurtrier du roi; soulever toute l'Ecosse contre lui & contre la reine qu'ils enveloppent dans son désastre, tandis qu'ils le laissent évader. Tels sont les faits amplement détaillés dans ces *Recherches* sur Marie Stuart. Ils sont de la plus grande importance pour servir à la Vie de cette malheureuse princesse, que ses ennemis sont parvenus à calomnier jusque dans la postérité la plus reculée; ils jettent un nouveau jour sur son histoire, & donnent l'explication la plus naturelle & la mieux prouvée des contradictions que sa conduite parut offrir. Tout ce que l'auteur avance dans cet ouvrage est appuyé par des citations, auxquelles il est impossible de rien opposer de raisonnable. Les objections de M. Hume & du docteur Robertson, machinalement répétées par tant d'écrivains ignorans & serviles, y sont réfutées de la maniere la plus solide. On peut consulter encore l'*Apologie de Marie Stuart*, par Gilbert Stuart, 2 vol. in-12. Mlle. Kéralio, dans son *Histoire d'Elizabeth*, a achevé de mettre en évidence l'innocence de cette reine & les atrocités d'Elizabeth, de Murray, &c. Ce qui doit couvrir de honte Hume, & les auteurs, échos de Buchanan, c'est la franchise de Cambden, qui, quoique ami & protégé d'Elizabeth, & partisan fanatique de la réforme anglicane, a refusé sa plume à la calomnie, & déchargé Marie de toute accusation. *Voy.* HESBURN, MURRAY.

MARIE DE MÉDICIS, fille de François II de Médicis, grand-duc de Toscane, & femme de Henri IV, roi de France, naquit à Florence en 1573. Son mariage avec Henri IV se célébra en 1600, & elle fut nommée régente du royaume en 1610, après la mort de ce roi. Le duc d'Epernon, colonel-général de l'infanterie, força le parlement à lui donner la régence: droit qui jusqu'alors n'avoit appartenu qu'aux Etats-Généraux. Marie de Médicis, à la fois tutrice & régente, acheta des créatures, de l'argent que Henri le Grand avoit amassé pour rendre sa nation puissante. L'état perdit sa considération au-dehors, & fut déchiré au-dedans par les princes & les grands seigneurs. Les factions furent appaisées par un traité en 1614, par lequel on accorda aux mécontens tout ce qu'ils voulurent; mais elles se réveillerent bientôt après. Marie, entiérement livrée au maréchal d'Ancre & à Galigaï son

épouse, irrita les rebelles par cette conduite. La mort de ce maréchal, assassiné par l'ordre de Louis XIII, éteignit la guerre civile. Marie fut reléguée à Blois, d'où elle se sauva à Angoulême. Richelieu, alors évêque de Luçon, & depuis cardinal, réconcilia la mere avec le fils en 1619. Mais Marie, mécontente de l'inexécution du traité, ralluma la guerre, & fut bientôt obligée de se soumettre. Après la mort du connétable de Luynes, son grand adversaire, elle fut à la tête du conseil; &, pour mieux affermir son autorité naissante, elle y fit entrer Richelieu, son favori & son surintendant. Ce cardinal, élevé au faite de la grandeur à la sollicitation de la reine, ne voulut plus dépendre d'elle: Marie de Médicis le fit dépouiller du ministere. Le roi, qui l'avoit sacrifié par foiblesse, lui sacrifia sa mere à son tour par une autre foiblesse. La reine se vit obligée de fuir à Bruxelles en 1631. Depuis ce moment elle ne revit plus son fils, ni Paris qu'elle avoit embelli de ce palais superbe, appellé *Luxembourg*, d'aqueducs ignorés jusqu'à elle, & de la promenade publique qui porte encore le nom de *la Reine*. Du fond de sa retraite, elle demanda justice au parlement de Paris, dont elle avoit tant de fois rejeté les remontrances. On voit encore aujourd'hui sa requête: « Supplie Marie, reine de France » & de Navarre, disant que » depuis le 23 février auroit » été prisonniere au château de » Compiegne, sans être ni » accusée, ni soupçonnée ». Quelle leçon & quelle consolation pour les malheureux! La veuve de Henri le Grand, la mere d'un roi de France, la belle-mere de trois souverains, manque du nécessaire & meurt dans l'indigence: ce fut à Cologne, en 1642, à 68 ans. La source des malheurs de cette princesse, née avec un caractere jaloux, opiniâtre & ambitieux, fut d'avoir reçu un esprit trop au-dessous de son ambition. Elle n'avoit pas été plus heureuse sous Henri IV, que sous Louis XIII. Les maîtresses de ce prince lui causoient les plus grands chagrins, & elle ne les dissimuloit pas. Elle ne cessoit de faire à son époux des reproches aussi fondés qu'inutiles; naturellement violente, elle poussa même un jour la vivacité au point de lever le bras pour le frapper. Cependant elle avoit de la religion & de la piété. Elle avoit fondé en 1620 le monastere des religieuses du Calvaire. *Voyez* sa *Vie* publiée à Paris en 1774, 3 vol. in-8°.

MARIE II, reine d'Angleterre, fille aînée de Jacques II, roi d'Angleterre, naquit au palais de St.-James en 1662, épousa, en 1677, Guillaume-Henri de Nassau, prince d'Orange, & passa en Hollande avec son époux, où elle demeura jusqu'en 1689. Elle aida ce prince à détrôner Jacques II, repassa en Angleterre, y fut proclamée reine conjointement avec son époux, & ne rougit pas d'occuper le trône de son pere. Elle mourut de la petite vérole dans le palais de Kinsington, en 1695, à 33 ans.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, née à Madrid

en 1638, épousa en 1660 Louis XIV, & mourut en 1683, à 45 ans. C'étoit une princesse foncièrement sage & vertueuse: mais Louis XIV qui étoit alors dans l'âge de la dissipation & de la galanterie, l'estima plus qu'il ne l'aima. La patience avec laquelle elle supporta ses infidélités, répondoit à toutes ses autres qualités. Louis la pleura, & dit à sa mort: *Voilà le seul chagrin qu'elle m'ait donné.* On prétend que c'est elle qui, occupée encore dans l'autre monde du salut de son époux, apparut au fameux *Maréchal de Salon* (voy. ce mot). Cette princesse pieuse & modeste avoit d'ailleurs des sentimens très-élevés : témoin la réponse qu'elle fit un jour à une Carmelite, qu'elle avoit priée de lui aider à faire son examen de conscience, pour une confession générale. Cette religieuse lui demanda si, avant son mariage, elle n'avoit pas cherché à plaire aux jeunes gens de la cour du roi son pere? *Oh non! ma mere*, répondit-elle, *il n'y avoit point de rois.*

MARIE-THÉRESE, impératrice, reine de Hongrie & de Bohême; naquit le 13 mai 1717, de l'empereur Charles VI & d'Elizabeth Christine de Brunswick-Wolfenbuttel. L'empereur ayant perdu l'archiduc Léopold son fils unique, avoit élevé sa fille aînée, Marie-Thérese, dans la perspective de la faire héritiere de ses vastes états. Dès 1713 il avoit fait la fameuse *Pragmatique-Sanction*, par laquelle, au défaut d'enfans mâles, sa succession devoit passer à l'aînée de ses filles; disposition à laquelle il travailla pendant près de 30 ans à donner un caractere sacré, en la faisant ratifier par toutes les puissances de l'Europe, qui pouvoient avoir quelqu'intérêt à en empêcher l'exécution. Marie-Thérese fut mariée le 12 février 1736 à François-Etienne de Lorraine, depuis empereur sous le nom de *François I* (voyez son article), & monta sur le trône après la mort de Charles VI, arrivée le 20 octobre 1740. Les événemens qui suivirent cette mort, firent bientôt voir que le prince Eugene avoit eu raison de dire qu'*une armée de cent mille hommes garantiroit mieux la Pragmatique-Sanction que cent mille traités.* L'Europe fut inondée de manifestes, avant-coureurs de l'orage qui se formoit contre cette princesse. Le roi de Prusse, au milieu des glaces & des frimas, parcourt à la tête de ses troupes la Silésie, & reçoit à Breslaw l'hommage des états de cette belle province; à cette conquête, il joint celle de la Moravie. D'un autre côté l'électeur de Baviere, Charles-Albert, pressoit la France de lui procurer les couronnes de Bohême & de l'Empire; il vint à bout de la mettre dans ses intérêts, quoiqu'elle eût adhéré solemnellement, lors de l'échange du grand-duché de Toscane contre les duchés de Lorraine & de Bar, à la Pragmatique-Sanction. Les premiers efforts de Charles-Albert furent suivis des succès les plus brillans : il se fait couronner archiduc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, & empereur sous le nom de *Charles VII* (voyez cet article) à Franc-

fort en 1742. Marie-Thérese ne se trouvant pas en sûreté à Vienne, avoit été obligée de prendre la fuite dès 1741. Dans ces tristes circonstances, elle va se jeter entre les bras des Hongrois, assemble les Etats de ce royaume, se présente à eux, tenant sur ses bras le fils qu'elle venoit de mettre au monde, & leur adresse en latin ces paroles: « Abandonnée de » mes amis, persécutée par mes » ennemis, attaquée par mes » plus proches parens, je n'ai » de ressource que dans votre » fidélité, dans votre courage » & ma constance. Je remets » entre vos mains la fille & » le fils de vos rois, qui at- » tendent de vous leur salut ». A ce spectacle, les Hongrois, ce peuple fier & belliqueux, qui depuis deux cents ans n'avoient cessé de repousser le joug de la maison d'Autriche, passent tout-à-coup de l'aversion au dévouement le plus sincere, tirent leurs sabres & s'écrient d'une voix unanime: *Moriamur pro rege nostro, Maria-Theresia.* Jamais secours ne vint plus à propos, & jamais peut-être n'en fut-il de moins attendu. A peine restoit-il à Marie-Thérese *une ville pour y faire ses couches*, comme elle l'écrivit, étant enceinte, à la princesse Charlotte de Lorraine, sa belle-mere, dans un moment d'une amertume profonde: mais c'étoit-là le terme de ses malheurs. Au milieu de tant de revers, cette auguste princesse a pour elle ses grands talens, sa fermeté & l'amour de ses peuples. Des bords de la Drave & de la Save, il sort des peuples inconnus jusqu'alors qui se joignent aux Hongrois: leur ardeur martiale, leur costume singulier, leur air farouche sont encore gravés dans la mémoire de leurs ennemis avec le souvenir de leurs actions. Kevenhuller à leur tête recouvre l'Autriche. Lintz, Passau, Munich ouvrent leurs portes aux Autrichiens; Marie-Thérese ménage une alliance avec l'Angleterre qui lui fournit des secours d'argent & de troupes, tâche d'ébranler le roi de Sardaigne, & détache le roi de Prusse de la ligue, en lui cédant le 11 juin 1742 presque toute la Silésie & le comté de Glatz (*voyez les divers événemens de ces guerres aux articles* FOUQUET, CHARLES de Lorraine, BROWN, CHARLES-EMMANUEL de Savoie). Marie-Thérese se fait couronner reine de Bohême à Prague, le 11 mai 1743. Seize mille Anglois traversent la mer, se joignent aux Autrichiens, Hanovriens, Hessois, marchent vers Francfort. Georges II & son fils, le duc de Cumberland, se rendent au camp; la bataille d'Ettingen se donne le 27 juin 1743; la victoire se déclare pour les armes de Marie-Thérese, & ôte à l'électeur de Baviere (*voy.* CHARLES VII) tout espoir de conserver l'Empire. Le roi de Sardaigne, à qui on avoit cédé la propriété de quelques contrées du Milanez, arma pour la reine de Hongrie. Ses armes furent souvent victorieuses, & procurerent à la maison d'Autriche des avantages qui compenserent bien les sacrifices qu'elle lui avoit faits. Le traité de Breslaw n'arrêta que pour un tems le roi de Prusse. Il fit

une

une nouvelle irruption en Bohême en 1744, pendant que l'électeur de Saxe, roi de Pologne, concluoit un traité d'alliance à Varsovie avec Marie-Thérese. En 1745, le foyer de la guerre fut transporté dans les Pays-Bas, province où, suivant l'expression de Strada, Mars semble avoir fixé sa demeure habituelle, tandis qu'il ne fait que voyager chez les autres peuples : *In alias terras peregrinari Mars, ac circumferre bellum, hic armorum sedem fixisse videtur.* Presque toutes les villes ouvroient leurs portes aux armes de Louis XV (*voyez son article*). Les plaines de Fontenoi, de Rocou, de Lawfeldt, étoient couvertes de morts, les eaux de la Meuse & de l'Escaut rougies du sang des vainqueurs & des vaincus : au milieu de revers & de succès qui se balançoient, Marie-Thérese a la consolation de placer, le 4 octobre 1745, la couronne impériale sur la tête de son époux ; la cérémonie se fit à Francfort comme en tems de paix. Sur ces entrefaites, le roi de Prusse remportoit de nouveaux avantages à Friedberg & à Prandnitz. Elle se délivra de nouveau de cet ennemi par le traité de Dresde, le 25 décembre de la même année. Enfin, après huit ans de guerre, une paix universelle fut accordée à l'Europe par le traité d'Aix-la-Chapelle, signé le 18 octobre 1748 ; & Marie-Thérese, qu'on avoit cru opprimer, parut y recevoir un triomphe éclatant. Tous ses soins furent après cela de fermer les plaies de son peuple, de réparer les maux occasionnés par la guerre. Mais à l'imitation de Fréderic, elle voulut conserver un grand nombre de troupes ; ce qui fit un grand tort à ses états, eut de mauvais effets sur les mœurs & le caractere des peuples, donna à l'administration une marche de violence & de despotisme, & prépara les événemens désagréables arrivés sous les regnes suivans. La bonne princesse ignoroit que, pour défendre ses états, c'étoit un moyen aussi mauvais qu'inutile, que d'avoir de grandes armées sur pied (*voyez* FRÉDERIC II, LOUIS VI). Cependant toutes ses vues se portoient sur la chose publique. Les ports de Trieste & de Fiume furent ouverts à toutes les nations ; Livourne étendit son commerce dans le Levant & dans les Indes Orientales ; le port d'Ostende reçut des navires chargés des productions de la Hongrie ; des canaux ouverts dans les Pays-Bas apporterent dans le sein de ses cités les richesses des deux Indes : Vienne fut agrandie & embellie : des manufactures de draps, de porcelaine, de glaces, d'étoffes de soie, &c., s'établirent dans ses vastes fauxbourgs, & on vit bientôt les imitateurs dans les arts se mettre au pair de leurs modeles. Pour faire fleurir les sciences, Marie-Thérese érige des universités, des colleges, parmi lesquels on admiroit celui qui porte son nom à Vienne, & qui fut détruit par son fils ; elle fonde des écoles pour le dessin, la peinture, l'arthitecture ; elle forme des bibliotheques publiques à Prague, à

Inſpruck : des obſervatoires magnifiques s'élevent à Vienne, à Gratz, à Tyrnaw, & ſont enrichis de téleſcopes qui découvrent le ſecret des cieux aux Hell, aux Boſcowich, aux Halloy : les Van-Swieten, les Storck, les Métaſtaſe, les Chapelain reçoivent les bienfaits que méritent leurs talens. L'on peut douter cependant, ſi en répandant ainſi les ſciences, & généraliſant l'inſtruction dans les lettres & les matieres de ſpéculation, elle a fait à ſes peuples autant de bien qu'elle a voulu leur en faire (*voyez* FRÉDERIC-GUILLAUME I). Ses ſoins s'étendoient ſur toutes les claſſes des citoyens de l'état ; les ſoldats bleſſés, vieux & infirmes reçurent les ſecours ſpirituels & temporels, dans des hôpitaux propres & ſalubres ; les veuves d'officiers, les demoiſelles nobles, &c., trouverent des reſſources dans divers établiſſemens formés par l'humanité & la piété de cette bonne princeſſe. La paix ſembloit devoir durer long-tems, ſur-tout après que la France, ſi long-tems rivale de l'Autriche, eut fait une alliance avec elle le 1 mai 1756 ; mais elle fut troublée par une irruption ſubite que fit le roi de Pruſſe en Saxe pendant le mois d'octobre de la même année : il marche vers la Bohême, Brown l'arrête par la bataille de Lowoſitz, où les deux partis s'attribuent la victoire. Au printems de l'an 1757, Fréderic paroît à la tête de cent mille combattans ſur les hauteurs de Prague : le combat s'engage ſous les murs de cette capitale ; Brown bleſſé, eſt obligé de céder & de ſe retirer dans la ville ; le vainqueur la bloque & la bombarde ; Daun arrive, repouſſe & culbute les Pruſſiens à Chotzemits, fait lever le ſiege, ſauve la Bohême par cette victoire, & rend aux troupes le courage & cette confiance que la réputation des victoires de Fréderic ſembloit leur avoir fait perdre. C'eſt à l'occaſion de cette victoire que Marie-Thereſe établit l'ordre militaire de ſon nom le 18 juin 1757. Cette guerre fut des plus ſanglantes, jamais on ne livra tant de combats. Les Autrichiens eurent des ſuccès & des revers ; mais ils furent plus ſouvent vainqueurs que vaincus. Ils triomphent à Hochkirchen, à Kunerſdorf, à Maxen, à Landshut, à Siplitz : le prince Charles s'empare de Breſlaw, Nadaſti de Schweidnitz, & Haddick & Laſcy de Berlin. On admira ſur-tout l'expédition de Laudon contre Schweidnitz, par laquelle il enleva le 1 octobre 1761 cette ville en une nuit, & avec la ville une nombreuſe garniſon, une artillerie formidable, & des magaſins immenſes. Les armes de Marie-Thereſe, ne parurent eſſuyer qu'un revers conſidérable pendant cette guerre ; ce fut la bataille de Leuthen ou de Liſſa, où l'armée fut preſque détruite le 5 décembre 1757 ; cette déroute fut ſuivie de la priſe de Breſlaw & de 17 mille Autrichiens. Le traité de Huberſbourg, conclu le 15 février 1763, remit l'Allemagne ſur le pied où elle étoit avant la guerre. Marie-Thereſe réuſſit à faire élire Joſeph ſon fils, roi des Romains l'an 1764 ; elle

rétablit l'ancien ordre de S. Etienne, & prit le titre de *Reine apoſtolique*, en mémoire du zele ardent pour la foi, & de l'eſpece d'apoſtolat que ce grand roi avoit exercé ſur le trône. Ce titre donné à Etienne par Sylveſtre II, avoit été renouvellé pour Marie-Thereſe par un bref de Clément XIII en 1758. Etant à Inſpruck avec toute ſon auguſte famille, à l'occaſion du mariage de ſon fils Léopold, depuis grand-duc de Toſcane avec l'infante Marie-Louiſe d'Eſpagne, elle perdit ſon époux l'empereur François I, qui y fut enlevé par une mort inopinée le 18 août 1765. Depuis ce moment elle ne quitta point le deuil, & elle ne crut pouvoir alléger ſa triſteſſe, qu'en fondant à Inſpruck un chapitre de Chanoineſſes, dont la fonction eſt de prier pour le repos de l'ame de cet époux chéri. En 1772 elle fit une convention avec le roi de Pruſſe & l'impératrice de Ruſſie, pour démembrer la Pologne en vertu d'anciens titres : ce traité lui donna preſque toute la Ruſſie-Rouge; Lemberg devint la capitale de ces nouveaux états, qui furent appellés *Lodomerie* & *Gallicie*. Cette acquiſition fit naître bien des raiſonnemens & des cenſures ameres; d'autres ne l'ont enviſagée que comme une imitation forcée de ce qu'avoient fait deux puiſſans voiſins. Par la mort de Maximilien-Joſeph, électeur de Baviere, arrivée en 1777, la guerre ſe ralluma entre la Pruſſe & l'Autriche; mais elle ne fut pas féconde en événemens, les armées paroiſſant toujours ſe tenir ſur la défenſive; elle fut terminée par la paix de Teſchen le 13 mai 1779, qui augmenta les états de la maiſon d'Autriche d'une petite portion de la Baviere. Après un regne long & heureux, Marie-Thereſe vit approcher ſa fin avec le courage qui la caractériſa pendant toute ſa vie. Sa mort fut celle d'un héros chrétien qui quitte la vie ſans ſe plaindre & les grandeurs ſans les regretter; elle expira à Vienne le 29 novembre 1780. La poſtérité la regardera toujours pour une des plus grandes princeſſes qui aient régné. Elle avoit un air de grandeur relevé par les charmes de la beauté qui la faiſoit paſſer pour la plus belle princeſſe de l'Europe; des mœurs pures & douces ennobliſſoient ſes graces; une élocution énergique, un ſon de voix majeſtueux, la connoiſſance des langues en uſage dans ſes états, un abord riant, en un mot, tout ſon extérieur montroit qu'elle étoit faite pour régner. Si on pouvoit deſirer quelques traits pour compléter ſon éloge, ce ſeroit un caractere plus ferme, des vues plus ſoutenues, & une oppoſition plus vigoureuſe, à des projets qui combattoient ſes véritables intentions. La Religion pendant ſon regne fut toujours reſpectée & regardée comme le plus ferme appui du trône, & comme le gage le plus aſſuré de la fidélité des ſujets. Les juremens furent ſévérement défendus, la débauche & la licence réprimées, les mauvais livres ſupprimés, les jeux de haſard interdits. Mais la pente d'un ſiecle entraîné par une fauſſe philoſophie, la contagion toujours

croissante des vices qui en sont les fruits nécessaires, l'altération des mœurs publiques, l'affoiblissement des anciens principes d'ordre & de vertus, n'ont pas permis que son zele fût couronné d'un plein succès. Dernier rejeton de la maison de Habsbourg, qui pendant plusieurs siecles avoit occupé le premier trône & tant d'autres trônes de l'Europe, avec une chaîne de prospérités qui la firent surnommer *Felix*, elle a paru, par les événemens qui ont suivi sa mort, avoir emporté dans le tombeau les bénédictions de sa famille.

MARIE LECZINSKA, reine de France, fille de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine, & de Catherine Opalinska, née le 23 juin 1703, suivit son pere & sa mere à Weissembourg en Alsace, quand ils furent obligés de quitter la Pologne. Elle y demeuroit depuis 6 ans, lorsqu'elle fut demandée en mariage par le roi Louis XV. Elle épousa ce monarque le 5 septembre 1725, dont elle eut 2 princes & 8 princesses. Instruite par un pere sage & éclairé, elle fut sur le trône le modele des vertus chrétiennes, ne s'occupant qu'à mériter la tendresse du roi son époux, à inspirer des sentimens de religion aux princes & princesses ses enfans, & à répandre des bienfaits sur les églises & dans le sein des malheureux. Ennemie des intrigues de cour, elle couloit des jours tranquilles au milieu des exercices de piété. Mais la mort prématurée du dauphin son fils, pere de Louis XVI, suivie bientôt après de celle du roi Stanislas son pere, la pénétra de la plus vive douleur. Cette princesse, si digne des regrets de la France, y succomba le 24 juin 1768, à l'âge de 65 ans (*voyez la fin de l'article* LOUIS dauphin).

MARIE DE GONZAGUE, *voyez* GONZAGUE.

MARIE-CHRISTINE-VICTOIRE DE BAVIERE, fille de Ferdinand de Baviere, naquit à Munich en 1660, & épousa en 1680, à Châlons en Champagne, Louis dauphin, fils de Louis XIV. Elle mourut en 1690, des suites des couches du duc de Berry. Prête à expirer, elle embrassa son fils en lui disant: « C'est de bon » cœur, quoique tu me coûtes » bien cher ». Elle dit au duc de Bourgogne: « N'oubliez ja- » mais, mon fils, l'état où » vous me voyez; que cela » vous excite à la crainte de » Dieu, à qui je vais rendre » compte de mes actions. Ai- » mez & respectez toujours le » roi & le dauphin votre pere; » chérissez vos freres, & con- » servez de la tendresse pour » ma mémoire ». C'est à cette occasion que Louis XIV dit au dauphin, en le tirant du chevet du lit de son épouse mourante: *Voilà ce que deviennent les grandeurs!* Elle eut d'abord cette envie de plaire, qui dans une particuliere paroît coquetterie, & qui dans une princesse supplée aux agrémens de la figure. Cette envie se dissipa bientôt. La dauphine n'aima que la retraite, & après les premieres fêtes, sa maison eut plutôt l'air d'un monastere que d'une cour; aussi elle ne fut pas autant regrettée qu'elle le méritoit: dans un pays de dissipation & de

frivolité, tel que la cour, la sagesse & la vertu sont très-peu de chose.

MARIE-ADÉLAIDE DE SAVOIE, fille aînée de Victor-Amédée II, naquit à Turin en 1685. Par le traité de paix conclu dans cette ville en 1696, elle fut promise au duc de Bourgogne, depuis dauphin. Ce mariage se célébra l'année d'après. La princesse étoit propre à faire le bonheur de son époux par son caractere, son esprit & sa beauté. La France la perdit en 1712, dans la 26e. année de son âge, tandis qu'elle lui annonçoit les plus beaux jours : *Je sens*, disoit-elle quelque tems avant sa mort, *que mon cœur grandit à mesure que ma fortune m'éleve.* Une maladie aiguë, attribuée au poison, l'emporta en peu de jours. « Le rapport de l'ouverture du corps, » dit le duc de St-Simon, n'eut » rien de consolant, nulle cause » naturelle de mort, mais » d'autres, vers les parties intérieures de la tête, voisines » de cet endroit fatal où elle » avoit tant souffert. Fagon » & Boudin ne douterent pas » du poison & le dirent nettement au roi en présence de » madame de Maintenon seule. » Boulduc & le peu des autres » à qui le roi voulut parler & » qui avoient assisté à l'ouverture, le confirmerent par » leur morne silence ». Le dauphin son époux & le duc de Bretagne son fils ne tarderent pas à la suivre : le jour même que la dauphine mourut, le dauphin tomba malade, & comme on s'entretenoit auprès de son lit de la maniere dont la princesse avoit été traitée : « Soit » que les médecins l'aient tuée, » dit le religieux prince, soit » que Dieu l'ait appellée, il » nous faut également adorer » ce qu'il permet & ce qu'il » ordonne ».

MARIE-JOSEPHE DE SAXE, naquit à Dresde le 4 novembre 1731, de Frédéric-Auguste III, roi de Pologne & électeur de Saxe. Elle fut mariée, en 1747, à Louis dauphin de France, mort à Fontainebleau en 1765. La tendresse qui unissoit ces deux époux étoit d'autant plus forte, que la vertu la plus pure en resserroit les liens. Les soins pénibles & assidus qu'elle donna au dauphin, pendant sa derniere maladie, & les larmes qu'elle ne cessa de répandre depuis la mort de ce prince, peut-être d'autres causes qui ne sont pas bien connues (*voyez la fin de l'article* LOUIS dauphin), hâterent la sienne. Une maladie de langueur qui la consumoit depuis plus d'un an, l'emporta le 13 mars 1767. Elle mourut avec la résignation qu'inspirent la Religion & la vertu.

MARIE DE BOURGOGNE, fille de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, née à Bruxelles en 1457, hérita dès l'âge de 20 ans de tous les états de son pere, tué au siege de Nancy en 1477. Louis XI, à qui les ambassadeurs de Bourgogne la proposerent pour son fils, la refusa par une mauvaise politique. Marie épousa Maximilien, fils de l'empereur Frédéric, & porta tous ses états des Pays-Bas à la maison d'Autriche. On dit que ce prince étoit si pauvre, qu'il fallut que sa femme fit la dépense des

noces, de son équipage & de ses gens. Cette princesse mourut à Bruges en 1482, d'une chute de cheval, fort regrettée des Flamands, qui cependant lui avoient donné de grands désagrémens, jusqu'à faire le procès à ses ministres qui avoient violé les loix & les privileges du pays, & les décapiter en sa présence. On voit à Bruges, dans l'église de Notre-Dame, son mausolée & celui du duc son pere en bronze doré; c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre.

MARIE, fille d'Albert V, duc de Baviere, épousa Charles d'Autriche, fils de l'empereur Ferdinand, auquel son pere avoit abandonné le gouvernement de la Styrie, de la Carinthie & du Carniole. Ayant appris que son mari, pressé par quelques gentilshommes luthériens, alloit accorder à ces sectaires une existence légale dans ses états, elle se disposa à retourner en Baviere & à y porter ses enfans dans une corbeille, allant à pied & mendiant son pain. L'archiduc informé des préparatifs de ce voyage secret, en ayant demandé les raisons, fut si frappé de la réponse de sa femme qu'il aimoit tendrement, qu'il ne fut plus question de ce projet. Marie mourut à Gratz en 1608, dans le couvent de Ste. Claire qu'elle avoit fondé. Ferdinand II son fils fut l'héritier de sa piété & de ses vertus.

MARIE-MAGDELENE DE LA TRINITÉ, fondatrice de l'*Ordre de la Miséricorde*, avec le P. Yvan, prêtre de l'Oratoire, naquit à Aix en Provence, en 1616, d'un pere soldat. Elle fut élevée avec grand soin par sa mere, & fut demandée en mariage à l'âge de 15 ans par un homme riche, dont elle refusa la main. Pour marcher plus sûrement dans la voie du salut, elle se mit sous la direction du P. Yvan, qui composa pour elle un livre intitulé : *Conduite à la perfection chrétienne*. Une maladie, dont elle fut affligée en 1632, lui fit prendre la résolution de fonder l'Ordre de la Miséricorde, pour y recevoir des filles de qualité sans biens & sans dot. Marie-Magdelene exécuta heureusement ce pieux dessein. Cette sainte fondatrice établit à Aix en 1637 la premiere maison de son institut, dont elle fut la premiere supérieure. Elle mourut saintement à Avignon en 1678, à 62 ans, après avoir fondé plusieurs maisons de son ordre. Voyez sa *Vie* par le P. Croiset, Jésuite, Lyon, 1696, in-8°.

MARIE DE L'INCARNATION, dont le nom étoit *Barbe d'Avrillot*, épousa M. Acarie, maître des comptes, & après sa mort se fit Carmélite, en 1614. Elle perfectionna dans ce nouvel état les grandes vertus dont elle avoit donné l'exemple dans le monde, & se sanctifia sur-tout par son zele, sa charité, sa patience & la mortification. Elle mourut à Pontoise l'an 1618, regardée comme la fondatrice des Carmélites en France. Pie VI la mit au nombre des *Bienheureux*, en 1791. André Duval, professeur en Sorbonne, & Maurice Marin, Barnabite, ont écrit sa *Vie*. L'abbé de Montis en a donné une autre en 1778. — Margue-

rite Acarie, sa fille, entra aussi chez les Carmélites, sous le nom de *Sœur Marguerite du S. Sacrement*, en 1605, quelques années avant sa mere, & mourut après de longs travaux & beaucoup de souffrances, en 1660, à l'âge de 70 ans. M. Tronson, curé de St. Sulpice, a écrit sa *Vie*, Paris, 1690, in-8°.

MARIE DE L'INCARNATION, nommée auparavant *Marie Guyert*, naquit à Tours en 1599. Après la mort de son mari, elle entra, à l'âge de 32 ans, chez les Ursulines à Tours, où elle composa, pour l'instruction des novices, un très-bon livre intitulé : L'*Ecole Chrétienne*. Appellée à la conversion des filles du Canada, elle passa à Québec en 1639, où elle établit un couvent de son ordre, qu'elle gouverna avec beaucoup de sagesse & de prudence. Elle y mourut en 1672, à 73 ans. Outre son *Ecole Chrétienne*, on a d'elle un vol. in-4°, de *Retraites* & de *Lettres*. Dom Claude-Martin, son fils, a publié sa *Vie*; elle a aussi été écrite par le P. de Charlevoix, Jésuite, 1724, in-12. Tous les écrits de cette Religieuse respirent cette onction sublime qu'on ne trouve que dans les Saints.

MARIE ALACOQUE, *voyez* MARGUERITE.

MARIE-ANTOINETTE, archiduchesse d'Autriche, reine de France, née à Vienne le 2 novembre 1755, épousa le 16 mai 1770 le dauphin, depuis Louis XVI. Les affaires publiques & particulieres auxquelles, par l'influence qu'elle avoit sur l'esprit du roi, elle eut toujours beaucoup de part, ainsi que les plaisirs de la cour, qu'elle regardoit comme le lot de son âge & de son rang, l'occupérent jusqu'à l'époque fatale de la révolution, où elle se ressentit vivement des secousses qu'éprouvoit le trône. Enlevée à son château de Versailles, renfermée aux Thuileries, arrêtée à Varennes lorsqu'elle essaya de se sauver avec le roi, reconduite prisonniere à Paris, elle ne survécut que 9 mois à son infortuné mari, & périt du même supplice le 16 octobre 1793. Des observateurs ont cru que des préfages & des pressentimens avoient annoncé l'affreuse catastrophe des deux époux. « Si les événemens pré-» sens, a dit un périodiste, » peuvent servir d'annonce à » l'avenir; les noces ensanglan-» tées de Louis XVI & d'An-» toinette, où près de 3000 » hommes ont péri par des » accidens uniques & inexpli-» cables, ont été un terrible » préfage. Si les pressentimens » sont quelque chose; que dira-» t-on des pleurs de Marie-An-» toinette, lorsqu'elle partit » pour la France, de la réso-» lution subite qu'elle prit à » Lintz de retourner à Vienne, » des cris plusieurs fois répétés » à Ausbourg, *du moins pas en* » *France*, *pas en France*; de » maniere que le résident im-» périal eut toute la peine du » monde d'obtenir la conti-» nuation du voyage? (*) ».

(*) Les préfages & les pressentimens fourniſſent sans doute à l'imagination un vaste champ où elle peut aisément s'égarer. L'on voit des

Quelques mois avant sa mort on lui avoit enlevé son fils Louis XVII, pour le mettre sous la conduite d'un cordonnier nommé *Simon*, & dans la société d'une troupe d'enfans de la lie du peuple, afin de dégrader son caractère, de corrompre son esprit & ses mœurs, & de le mettre hors d'état d'être placé sur le trône : projet abominable, imité de Denis le Tyran, qui l'exécuta à l'égard du fils de Dion (*).

MARIETTE, (Pierre-Jean) fils de Jean Mariette, libraire & graveur de Paris, mort en 1742, & libraire lui-même, avoit reçu de son pere le goût de la gravure, & l'avoit fortifié dans ses voyages en Allemagne & en Italie. Il vendit son fonds de librairie en 1750, & acheta une charge de secrétaire du roi, & de contrôleur de la chancellerie. Alors uniquement occupé du *Recueil* de ses Estampes, qu'il augmentoit & perfectionnoit sans cesse, il jouissoit dans sa vie retirée des plaisirs de l'esprit. Une maladie longue & douloureuse termina ses jours le 10 septembre 1774. On a de lui : I. *Traité des Pierres gravées*, Paris, 1750, 2 vol. in-fol. II. *Lettres à M. de Caylus.* III. *Lettres sur la Fontaine de la rue de Grenelle.* IV. Les *Descriptions* qui se trouvent dans le Recueil des Planches gravées, d'après les tableaux de M. Crozat, 1729, 2 vol. in-fol. Le *Catalogue* de ses Estampes a été dressé par M. Basan, & a paru en 1775, in-8°. C'est un des plus complets en ce genre.

MARIGNAN, (Jean-Jacques Medichino, marquis de) célebre capitaine du 16e. siecle, naquit à Milan de Bernardin de Médicis ou Medichino, administrateur des fermes ducales. Ayant donné dans sa jeunesse diverses preuves de valeur, il s'acquit la protection de Jerôme Morone, chancelier & principal ministre de François Sforce, duc de Milan. Ce prince

---

nations entieres habituées à interpréter tout ce qui arrive : *Gens quæ omnia interpretatur*, comme le P. Schmit l'a dit des Turcs. On ne doit cependant pas disconvenir que lorsque des événemens tout-à-fait extraordinaires ont été suivis de grandes catastrophes, on ne puisse les envisager comme des présages, comme des avis préliminaires de l'avenir, salutaires à ceux qui savent en profiter, & qui tiennent à cette Providence dont il est dit : *Dedisti metuentibus te significationem, ut fugiant a facie arcûs, ut liberentur dilecti tui.* Ptal. 59. Il en est, proportion gardée, de même des pressentimens. *Voyez* MAINTENON, Louis, roi de Hongrie.

(*) C'est le judicieux & ingénu *Cornelius Nepos*, qui nous a transmis cette anecdote, digne de la plus sale tyrannie. *Areten Dionis uxorem alii nuptum dedit, filiumque ejus sic educari jussit, ut indulgendo pessimis imbueretur voluptatibus. Nam puero, priusquàm pubes esset, scorta adducebantur, vino epulisque obruebatur, neque ullum tempus sobrio relinquebatur. is usque eò vitæ statum commutatum ferre non potuit, postquàm in patriam rediit pater (namque appositi erant custodes qui eum a pristino victu deducerent), ut se a superiore parte ædium dejecerit atque ità interierit.* Vitæ excell. imp. Dion. Cap. 4.

voulant se défaire d'Hector Visconti, seigneur Milanois, Medichino fut choisi par le conseil de Morone, avec un autre officier, pour l'assassiner. Mais le meurtre ne fut pas plutôt exécuté, que le duc résolut d'en sacrifier les instrumens à la crainte de passer pour l'auteur d'un si lâche assassinat. Le compagnon de Medichino fut le premier immolé; & la mort de l'un fut un avis pressant pour l'autre de mettre sa vie en sûreté. Il entra au service de l'empereur en 1528, auquel il livra le château de Musso dont il avoit eu le gouvernement on ne sait comment (car les historiens ne sont pas d'accord sur ce point), & reçut en échange la ville de Marignan, d'où il prit le nom de *Marquis de Marignan*. Dès-lors, chargé des emplois militaires les plus considérables, il acquit la réputation d'un grand capitaine. Il défit en 1554, à la bataille de Marciano en Toscane, l'armée françoise, commandée par le maréchal Strozzi, & s'empara l'année suivante, après un siege de 8 mois, de la ville de Sienne, qui s'étoit révoltée contre l'empereur. Le marquis de Marignan avoit autant d'esprit que de talens pour la guerre; mais sa fourberie, son avarice, & surtout sa cruauté, ternirent la gloire de ses exploits militaires. Irrité de la longue résistance des Siennois, il tourna sa rage contre les malheureux habitans de la campagne, & en fit pendre aux arbres (disent les historiens du tems) plus de 5000 de tout sexe & de tout âge. Il mourut à Milan en 1555, à l'âge d'environ 60 ans. Jean-Ange de Médicis, qui fut pape sous le nom de *Pie IV*, étoit son frere. La plupart des écrivains qui ont parlé du marquis de Marignan, disent qu'il n'étoit point de la maison des Médicis de Florence, dont il n'avoit pris le nom que par vanité, à la faveur de la ressemblance avec le sien; l'auteur de sa *Vie* assure le contraire, & prouve assez bien qu'il étoit issu d'une branche de Médicis établie à Milan.

MARIGNY, (Enguerrand de) comte de Longueville, d'une famille noble de Normandie, fut grand-chambellan, principal ministre & coadjuteur du royaume de France sous Philippe le Bel. Il s'avança à la cour par son esprit & par son mérite. Devenu capitaine du Louvre, intendant des finances & bâtimens, il usa, dit-on, mal de sa grandeur. Le comte de Valois, à qui il avoit donné un démenti en plein conseil, réussit à le faire condamner au dernier supplice, après la mort de Philippe le Bel, en 1315. Le confesseur du comte de Valois lui inspira des remords sur la condamnation de ce ministre, dont le procès n'avoit pas été instruit selon les formalités requises. Sa mémoire fut réhabilitée. Si on en croit M. de B., *Œuvres diverses*, Lausanne (Paris), 1770, 2 vol. in-8°, ce ministre fut un grand homme d'état, injustement maltraité par Mezerai, & par les autres historiens qui l'ont suivi sans examen. Les malheureux ont souvent tort, au tribunal de l'histoire comme aux autres.

MARIGNY, (Jacques Carpentier de) fils du seigneur du

village de ce nom, près de Nevers, se fit ecclésiastique & vécut en épicurien. De retour d'un voyage en Suede, il s'attacha au cardinal de Retz & entra dans toutes les intrigues de la Fronde. Il fut un des principaux auteurs des plaisanteries qu'on publia contre Mazarin dans le tumulte de ces troubles. Le parlement mit sa tête à prix. Après la détention du cardinal de Retz, Marigny suivit le prince de Condé en Flandre. C'étoit un de ces hommes libertins qui sacrifient tout à la saillie & au plaisir, & qui meurent dans la crapule, après avoir vécu dans la débauche. Une apoplexie l'emporta en 1670. On a de lui : I. Un *Recueil de Lettres* en prose & en vers, imprimées à La Haye en 1673, in-12. On y trouve quelques bonnes plaisanteries & quelques traits d'esprit. II. Un *Poëme sur le Pain bénit*, 1673, in-12, dans lequel il y a plus de sales équivoques que de véritables saillies. Son humeur satyrique lui attira des éloges & des coups de canne. Gui-Patin lui attribue un libelle devenu rare. Il est intitulé : *Traité politique composé par Williams Alleyn, où il est prouvé par l'exemple de Moïse, que tuer un tyran n'est pas un meurtre ;* Lyon, 1658, in-16 (*voyez* ALLEYN Guillaume). On prétend que l'auteur de cette production en vouloit à Cromwel, lorsqu'il la mit au jour. Dans une maladie qu'il eut en Allemagne & dont il pensa mourir, l'évêque luthérien d'Osnabruck lui ayant demandé si la crainte d'être enterré avec des Luthériens n'ajoutoit pas à l'inquiétude que lui donnoit son état ? *Monseigneur*, lui répondit Marigny mourant, *il suffira de creuser deux ou trois pieds plus bas, & je serai avec des Catholiques.* Réponse pleine de sens, & qui faisoit toucher au doigt à ce *Monseigneur* la nouveauté de sa religion.

MARIGNY, (l'abbé Augier de) mort à Paris en 1762, étoit un écrivain du troisieme ordre. Nous avons de lui : I. Une *Histoire du 12e. siecle*, en 5 vol. in-12, 1750. II. Une *Histoire des Arabes*, 1750, 4 vol. in-12. III. *Révolutions de l'empire des Arabes*, 4 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages sont farcis de contes, de fables, de visions, de conversations ridicules, d'anecdotes puériles, & enfin de toutes les rêveries des peuples orientaux. Le style est presque toujours conforme à la bizarrerie des faits.

MARIKOWSZKY, (Martin) né à Rosenau en Hongrie, dans le comté de Gömer, l'an 1728, fit ses études en médecine à Hall en Saxe, parcourut ensuite une grande partie de l'Europe, & retourna dans sa patrie en 1757. Il embrassa la Religion catholique à Presbourg, & alla ensuite seconder comme médecin la charité active de Paul, comte de Forgach, évêque de Watzen, pour les pauvres de son diocese. Après la mort de ce prélat, il se retira à Sirmich dans l'Esclavonie, où il s'appliqua à examiner les causes des épidémies qui avoient fait périr plus de soldats dans ces contrées que les armes des Turcs. Il consigna ses observations dans un Journal qu'il intitula : *Ephemerides Sirmienses*,

que l'on commença à imprimer à Vienne en 1763 ; ce Journal a été continué après sa mort arrivée en 1772. Les Hongrois lui sont encore redevables d'une traduction en leur langue du livre intitulé : *Avis au peuple sur la santé*, par M. Tissot.

MARILLAC, (Charles de) fils de Guillaume de Marillac, contrôleur-général des finances du duc de Bourbon, naquit en Auvergne vers 1510. Il fut d'abord avocat au parlement de Paris, & s'y signala tellement par son éloquence & par son savoir, que le roi François I le chargea de diverses ambassades importantes. Il devint abbé de S. Pierre de Melun, maître-des-requêtes, évêque de Vannes, puis archevêque de Vienne, & chef du conseil-privé. Dans l'assemblée des notables tenue à Fontainebleau en 1560, il se fit admirer par une belle harangue. Elle roula entiérement sur la réformation des désordres de l'état, & sur les moyens propres à prévenir les troubles qui menaçoient le royaume de la part des Huguenots. La douleur que lui causa la vue des maux qui alloient inonder la France, le mit au tombeau en 1560, à 50 ans. On a de lui des *Mémoires* manuscrits, qu'on trouve dans plusieurs bibliotheques. Le chancelier de l'Hôpital lui adressa un Poëme.

MARILLAC, (Michel de) neveu du précédent, avoit été dans sa jeunesse un des plus zélés partisans de la ligue formée par les Catholiques contre celle des Huguenots. Porté à la piété, il se fit faire un appartement dans l'avant-cour des Carmélites du fauxbourg St.-Jacques à Paris, afin de passer dans leur église quelques heures la nuit & le jour. Devenu maître-des-requêtes, il ne laissa pas de continuer à prendre soin des bâtimens & des affaires du couvent. C'est ce qui le fit connoître de Marie de Médicis qui y alloit souvent, parce qu'elle en étoit fondatrice. Cette princesse le recommanda au cardinal de Richelieu, qui le fit directeur des finances en 1624, & garde-des-sceaux 2 ans après. On verra dans l'article suivant les causes de sa disgrace auprès de ce ministre, qui le fit enfermer au château de Caën, puis dans celui de Châteaudun. Il y mourut en 1632, dans la pauvreté, quoiqu'il eût été pendant quelque tems dans les finances. Il ne subsista dans sa prison que des libéralités de Marie de Creil, sa belle-fille, qui fit encore les frais de ses modiques funérailles. (Jean-François MARILLAC, brigadier des armées du roi, gouverneur de Béthune, tué à la bataille d'Hochstet en 1704, un an après son mariage, a été le dernier rejeton de sa famille). Ce magistrat publia en 1628 une Ordonnance qui régloit presque tout. Mais ce Code, appellé par dérision le *Code Michau*, du nom de baptême de Marillac, fut rejeté par le parlement, & tourné en ridicule par les plaisans du barreau. Comme ce n'étoit qu'un recueil des anciennes Ordonnances, & de celles qui avoient été faites aux derniers Etats-Généraux, on voyoit bien que le mépris des officiers du parlement tomboit moins sur l'ouvrage que sur son auteur. On

a encore de lui : I. Une *Traduction des Psaumes*, 1630, in-8°., en vers françois, qui ne rendent que foiblement l'énergie de l'hébreu. II. D'autres *Poésies*, bonnes pour le fond, mais foibles dans la maniere. III. Une *Dissertation* sur l'auteur du livre de *l'Imitation*, qu'il attribue mal à propos à l'imaginaire Gerſen. *Voyez ce mot &* KEMPIS.

MARILLAC, (Louis de) frere du précédent, gentilhomme ordinaire de la chambre de Henri IV, mérita par ſes exploits le bâton de maréchal de France, que Louis XIII lui accorda en 1629. Son frere, Michel de Marillac, s'étoit élevé, comme nous l'avons dit, de la charge de conſeiller au parlement de Paris, à celles de garde-des-ſceaux & d'intendant des finances. Ces deux hommes, qui devoient leur fortune au cardinal de Richelieu, ſe flatterent, dit-on, de le perdre & de ſuccéder à ſon crédit. Le maréchal fut un des principaux acteurs de la *Journée des dupes*. Il offrit, à ce que l'on a prétendu, de tuer de ſa propre main ſon bienfaiteur. Mais ſi ces faits avoient été bien avérés, il n'eût pas fallu tant d'efforts pour obtenir contre lui un arrêt de mort. Richelieu fit arrêter le maréchal en 1630, dans le camp de Felizzo, en Piémont, au milieu de l'armée qu'il commandoit. Son procès dura près de deux années. « Le » cardinal ne ſe contenta pas (ſi l'on en doit croire l'auteur de l'*Hiſtoire générale*, toujours ſuſpect dans ces ſortes de récits) » de priver le maréchal du droit » d'être jugé par les chambres » du parlement aſſemblées ; » droit qu'on avoit déjà violé » tant de fois : ce ne fut pas » aſſez de lui donner dans Verdun des commiſſaires dont » il eſpéroit de la ſévérité ; » ces premiers juges ayant, » malgré les promeſſes & les » menaces, conclu que l'accuſé ſeroit reçu à ſe juſtifier, le miniſtre fit caſſer » l'arrêt. Il lui donna d'autres » juges, parmi leſquels on » comptoit les plus violens » ennemis de Marillac, & ſurtout ce Paul Hay du Chatelet, connu par une ſatyre » atroce contre les deux freres. » Jamais on n'avoit mépriſé » davantage les formes de la » juſtice & les bienſéances. Le » cardinal leur inſulta au point » de transférer l'accuſé, & de » continuer le procès à Ruel » dans ſa propre maiſon de » campagne.... Il fallut rechercher toutes les actions du maréchal. On déterra quelques » abus dans l'exercice de ſa » charge, quelques anciens » profits illicites & ordinaires, » faits autrefois par lui ou par » ſes domeſtiques dans la conſtruction de la citadelle de » Verdun : *Choſe étrange*, diſoit-il à ſes juges, *qu'un homme* » *de mon rang ſoit perſécuté* » *avec tant de rigueur & d'in-* » *juſtice ! Il ne s'agit dans tout* » *mon procès que de foin, de* » *paille, de pierres & de chaux.* » Cependant ce général, chargé » de bleſſures & de 40 années » de ſervice, fut condamné à » la mort ſous le même roi qui » avoit donné des récompenſes » à 30 ſujets rebelles ». Il eut la tête tranchée à la place de Greve à Paris, le 10 mai 1632.

Plusieurs de ses amis lui avoient offert de le tirer de prison; mais il avoit refusé, parce qu'il se reposoit sur son innocence. On peut voir les détails de son jugement & de son exécution dans le *Journal* du cardinal de Richelieu ou dans son *Histoire*, par le Clerc, de l'édition de 1753, 5 vol. in-12. Quelque tems après, le cardinal railla amérement les indignes magistrats qui avoient condamné l'infortuné Marillac. « Il faut » avouer, leur dit-il, que Dieu » donne aux juges des lumieres » qu'il n'accorde pas aux autres » hommes, puisque vous avez » condamné le maréchal de » Marillac à mort. Pour moi, » je ne croyois pas que ses » actions méritassent un si rude » châtiment ». Discours qui ne s'accorde guere avec le passage que nous venons de copier. Sa mémoire fut rétablie par arrêt du parlement, après la mort du cardinal ministre.

MARILLAC, (Louise de) *voyez* GRAS.

MARIN, *voyez* MARTIN II & MARTIN III, papes, & MARINI.

MARIN, (*P. Carvilius-Marinus*), prit la pourpre impériale dans la Mœsie, à la fin du regne de l'empereur Philippe. Il s'étoit distingué contre les Goths; c'est ce qui lui fit donner le titre de *Césat* par les troupes l'an 249; mais il n'en jouit pas long-tems. Les soldats, indignés de sa mauvaise conduite, le massacrerent dans le tems que Philippe envoyoit une armée pour dissiper son parti. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il fut mis au rang des dieux.

MARIN, (Michel-Ange) religieux Minime, vit le jour à Marseille en 1697, d'une famille noble originaire de Genes, & fut employé de bonne heure en son ordre dans les écoles, dans les chaires & dans la direction. Il fut 4 fois provincial. Fixé dès sa jeunesse à Avignon, il y prêcha la controverse aux Juifs avec un succès peu commun. C'est aussi dans cette ville qu'il fit imprimer différens ouvrages, qui lui firent une réputation distinguée parmi les écrivains ascétiques. Son nom pénétra jusqu'à Clément XIII, qui l'honora de trois Brefs pleins d'éloges flatteurs & mérités. Ce pontife le chargea de recueillir en un seul corps d'ouvrage les *Actes des Martyrs*. Il en avoit déjà composé 2 vol. in-12, lorsqu'une hydropisie de poitrine l'enleva à ses amis, c'est-à-dire, aux gens de bien, le 3 avril 1767, dans la 70e. année de son âge. Sa conversation respiroit la vertu; elle étoit animée par cette douce chaleur d'imagination qui se fait sentir dans ses livres. Les principaux sont: I. *Conduite de la sœur Violet, décédée en odeur de sainteté*, Avignon, in-12. II. *Adélaïde de Witsbury, ou la pieuse Pensionnaire*, in-12. III. *La parfaite Religieuse*, ouvrage solide & sagement écrit, in-12. IV. *Virginie, ou la Vierge Chrétienne*, roman pieux très-répandu, 2 vol. in-12. V. *La Vie des Solitaires d'Orient*, 9 vol. in-12, ou 3 in-4°. VI. *Le baron de Van-Hesden, ou la République des Incrédules*, 5 vol. in-12. VII. *Théodule, ou l'Enfant de bénédiction*, in-16. VIII. *Farfalla, ou la Comédienne convertie*, in-12. IX. *Agnès de*

Saint-Amour, ou la Fervente Novice, 2 vol. in-12. X. *Angélique, ou la Religieuse selon le cœur de Dieu*, 2 vol. in-12. XI. *La Marquise de los Valientes, ou la Dame Chrétienne*, 2 vol. in-12. XII. *Retraite pour un jour de chaque mois*, 2 vol. in-12. XIII. *Lettres ascétiques & morales*, ouvrage posthume; précédé de l'Eloge de l'auteur, 2 vol. in-12, 1769. Le P. Marin a su dans ses romans moraux conduire ses lecteurs à la vertu par les charmes de la fiction.

MARIN, (Jean) né à Ocana, petite ville du diocese de Calahorra, en 1654, se fit Jésuite en 1671, passa une grande partie de sa vie à expliquer l'Ecriture-Sainte & à enseigner la théologie. Il fut choisi pour être confesseur du prince Louis-Philippe, depuis roi d'Espagne, & mourut à Madrid le 20 juin 1725. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages ascétiques & théologiques, entr'autres d'une *Théologie* en trois vol. in-fol., peu connue hors de l'Espagne.

MARINE, (Sainte) vierge de Bithynie, vivoit, à ce qu'on croit, vers le 8e. siecle. Son pere, nommé *Eugene*, se retira dans un monastere, & la laissa dans le monde à l'âge de la dissipation & des plaisirs. Cette conduite imprudente lui causa des remords. Son abbé lui ayant demandé le sujet de sa tristesse, il lui dit qu'elle venoit du regret d'avoir laissé son enfant. L'abbé croyant que c'étoit un fils, lui permit de le faire venir dans le monastere. Eugene alla quérir sa fille, lui coupa les cheveux & la revêtit d'un habit de garçon, en lui recommandant le secret de son sexe jusqu'à sa mort. Elle fut reçue dans le monastere sous le nom de frere *Marin*, & y vécut d'une maniere exemplaire. On dit qu'ayant été accusée d'avoir abusé de la fille de l'hôtel où elle alloit quérir les provisions pour le monastere, elle aima mieux se charger de cette faute, que de déclarer son sexe. On le mit en pénitence à la porte du monastere, & on la chargea de l'éducation de l'enfant. Enfin elle mourut environ trois ans après. L'abbé ayant reconnu, après sa mort, ce qu'elle étoit, eut beaucoup de douleur de l'avoir traitée avec tant de rigueur. Ses reliques furent transportées de Constantinople à Venise en 1230.

MARINELLA, (Lucrece) dame Vénitienne du 17e. siecle, avoit beaucoup d'esprit. On a d'elle quelques ouvrages en italien: I. *La Nobiltà delle Donne*, Venise, 1601, in-8°: elle y soutient la prééminence de son sexe au-dessus des hommes. II. *La Vita di Maria Virgine*, en prose & en rime, Venise, 1602, in-4°, figur. III. *Arcadia felice*, 1705, in-12. IV. *Amore inamorato*, Parme, 1618, in-4°. V. *Rime*, 1693, in-12.

MARINELLO, (Jean) médecin Italien du 16e. siecle, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Gli ornamenti delle Donne, tratti dalle Scritture d'una Rena Greca*, Venise, 1574, in-12. Il est aussi sous ce titre: *Le Medicine partenenti alle infermita delle Donne*; mais le meilleur de ses ouvrages est un *Commentaire sur les Œuvres d'Hippocrate*, en latin, Venise, 1575, in-fol.

MARINEUS, (Luc) Sicilien, enſeigna avec réputation les belles-lettres à Salamanque, & s'acquit l'eſtime de Ferdinand le Catholique & de Charles-Quint, qui le fit chapelain de la cour. Il mourut en 1534. On a de lui : I. *De Laudibus Hiſpaniæ lib. VII.* II. *De Aragoniæ regibus & eorum rerum geſtarum lib. VI*, 1509. III. *De rebus Hiſpaniæ memorabilibus lib. XXII, ab origine gentis ad Carolum V*, Alcala, 1533, in-fol., en eſpagnol, *ibid.*, 1539, in-fol. IV. Des *Epîtres* familieres, 1514, in-fol., & un grand nombre de *Harangues* ſur des ſujets intéreſſans.

MARINI, (Jean-Baptiſte) connu ſous le nom de *Cavalier Marin*, naquit à Naples en 1569. Son pere, juriſconſulte habile, voulut que ſon fils le fût auſſi ; mais la nature l'avoit fait poëte. Obligé de fuir de la maiſon paternelle, il devint ſecrétaire du grand-amiral de Naples, & paſſa enſuite à Rome. Le cardinal Aldobrandin, neveu du pape Clément VIII, ſe l'attacha & le mena avec lui dans ſa légation de Savoie. Marini avoit l'humeur fort ſatyrique ; il ſe fit quelques partiſans à la cour de Turin, & beaucoup plus d'ennemis. La haine qu'il inſpira au poëte Murtola par ſa *Murtoleïde*, ſatyre ſanglante, fut ſi vive, que ce rimeur tira ſur lui un coup de piſtolet, qui porta à faux & bleſſa un favori du duc. Murtola fut arrêté ; mais Marini, ſachant de quoi eſt capable l'amour-propre d'un poëte humilié, demanda & obtint ſa grace. Les autres ennemis du poëte Italien vinrent enfin entiérement à bout de le perdre à la cour de Savoie. Marini, appellé en France par la reine Marie de Médicis, ſe rendit à Paris, & mit au jour ſon Poëme d'*Adonis*. On y trouve quelques allégories ingénieuſes, mais beaucoup plus de licence & de tableaux offenſans pour les mœurs. L'ouvrage manque de ſuite, de liaiſon, & eſt ſemé de *concetti* & de pointes. Son ſtyle, appellé *Marineſco*, corrompit la poéſie italienne, & fut le germe d'un mauvais goût qui régna pendant tout le 17e. ſiecle. Le cavalier Marini mourut à Naples en 1625, à 56 ans. Ses principaux ouvrages ſont : I. Le Poëme *de Strage de Gl'innocenti*, Veniſe, 1633, in-4°. II *Rime*, 3 parties in-16. III. *La Sampogna*, 1620, in-12. IV. *La Murtoleïde*, 1626, in-4°, & depuis in-12. V. *Lettere*, 1627, in-8°. VI. *Adone*. Freron a donné une Traduction libre du 8e. chant de ce Poëme (*voy. ſon article*). Il y a eu pluſieurs éditions de l'original italien. On diſtingue celles de Paris, 1623, in-folio ; de Veniſe, 1623, in-4° ; d'Elzevir, 1651, 2 vol. in-16 ; d'Amſterdam, 1678, 4 vol. in-24, avec les figures de Sébaſtien le Clerc.

MARINIANA, ſeconde femme de l'empereur Valérien, & mere de Valérien le Jeune, ſuivit ſon époux en Aſie l'an 258, & fut faite priſonniere en même tems que lui, par Sapor, roi de Perſe. Spectatrice des affronts inouis que ce prince barbare faiſoit ſouffrir à Valérien, elle fut elle-même expoſée aux inſultes de Sapor, & mourut dans la priſon où elle

avoit été enfermée. On la mit au rang des divinités ; & il eſt marqué ſur une de ſes médailles, qu'*elle faiſoit dans le ciel la félicité des dieux* : telle étoit l'abſurde théologie du Paganiſme.

MARINIS, (Léonard de) célebre Dominicain, fils du marquis de Caſa-Maggiore, d'une famille noble de Genes, naquit dans l'iſle de Chio en 1509. Le pape Jules III l'envoya nonce en Eſpagne. Il y plut tellement au roi Philippe II par ſon eſprit de conciliation, qu'il le nomma archevêque de Lanciano. Il parut avec éclat au concile de Trente, & ce fut lui qui dreſſa les articles qui concernent le ſacrifice de la Meſſe, dans la 22e. ſeſſion. Les papes Pie IV & Pie V, dont il avoit mérité l'eſtime, lui confierent diverſes affaires importantes. Ses vertus & ſes lumieres lui acquirent l'amitié de S. Charles Borromée. Marinis mourut évêque d'Albe en 1573, à 64 ans. Les Barnabites lui doivent leurs Conſtitutions. C'eſt l'un des évêques qui travaillerent par ordre du concile de Trente à dreſſer le *Catechiſmus ad Parochos*, Rome, 1566, in-folio ; & à rédiger le *Bréviaire* & le *Miſſel Romain*.

MARINIS, (Jean-Baptiſte de) petit-neveu du précédent, ſecrétaire de la congrégation de l'*Index*, puis général des Dominicains, mort en 1669, à 72 ans, écrivoit bien en latin, & étoit reſpectable par ſes mœurs.

MARINIS, (Dominique de) frere de ce dernier, ſe fit auſſi Dominicain, & devint archevêque d'Avignon, où il fonda 2 chaires pour ſon ordre, & où il mourut en 1669. On a de lui des *Commentaires* ſur la *Somme* de S. Thomas, imprimés à Lyon en 1663, 1666 & 1668, 3 vol. in-fol.

MARINONI, (Jean-Jacques) naquit à Udine, dans le Frioul, vers la fin du 17e. ſiecle, & mourut à Vienne en Autriche en 1755. Le génie, l'architecture & l'aſtronomie remplirent ſon tems & ſes études. Ses ſuccès lui mériterent une place dans l'académie de Berlin, & le firent appeller à la cour d'Autriche, qui l'employa à réparer diverſes fortifications. La république des lettres lui doit pluſieurs ouvrages, parmi leſquels on diſtingue : *Speculæ domeſtica de re Ichnographica*.

MARIO BETTINO, Jéſuite Italien de Bologne, entra dans la compagnie l'an 1595, à l'âge de 17 ans, enſeigna pendant 10 ans la morale & les mathématiques à Parme, & mourut à Bologne le 17 novembre 1657. On a de lui : I. *Rubenus, tragœdia paſtoralis*, Parme, 1614, in-4°. II. *Clodoveus ſeu Ludovicus, Tragicum Sylviludium*, imprimé pluſieurs fois en Italie & en France, en italien & en françois. III. *Lycæum è moralibus politicis & poëticis*, Veniſe, 1626, in-4°, en proſe. La ſeconde partie qui contient une variété ſinguliere de poéſies, eſt intitulée : *Eutrapeliarum ſeu urbanitatum poeticarum libri IV*. IV. *Apiarium Philoſophiæ mathematicæ*, Bologne, 1642, 1645, 2 vol. in-fol. : ouvrage curieux & plein de recherches. Il y montre que la phyſique & la géométrie renferment des paradoxes plus étonnans que tout

ce

ce que nous présente la foi des mysteres. On y trouve entr'autres celui-ci : *Le contenu est plus grand que le contenant.* Voyez MALEZIEU.

MARIO NUZZI, peintre, naquit l'an 1603 à Penna, dans le royaume de Naples. Il est plus connu sous le nom de *Mario di Fiori*, parce qu'il excelloit à peindre des fleurs. On admire dans ses tableaux un beau choix, une touche légere, un coloris brillant. Son pinceau lui acquit une grande réputation, des amis puissans & une fortune considérable. Il mourut à Rome en 1673, à 70 ans.

MARION, (Simon) avocat au parlement de Paris, natif de Nevers, plaida pendant 35 ans avec une réputation extraordinaire. Henri III, instruit de son mérite, le chargea du réglement des limites d'Artois avec les députés du roi d'Espagne. Des lettres de noblesse furent la récompense de ses services. Il devint ensuite président-aux-enquêtes, puis avocat-général au parlement de Paris, & mourut en cette ville en 1605, à 65 ans. On a de lui des plaidoyers, qu'il fit imprimer en 1594, sous le titre d'*Actiones Forenses*. Ils eurent beaucoup de succès dans leur tems.

MARIOTTE, (Edme) Bourguignon, & prieur de S. Martin-sous-Baune, fut reçu à l'académie des sciences en 1666, & mourut en 1684, après avoir mis au jour plusieurs écrits, qui sont encore estimés, & qui le furent beaucoup dans le 17e. siecle. Ce savant avoit un talent particulier pour les expériences. Il enrichit l'hydraulique d'une infinité de découvertes sur la mesure & sur la dépense des eaux, suivant les différentes hauteurs des réservoirs. C'est lui sur-tout qui a prouvé démonstrativement que la quantité des eaux résultant des pluies & des neiges, est abondamment suffisante pour nourrir les fontaines & les fleuves, & soutenir toute la végétation. « Son système sur l'o-» rigine des rivieres, dit un » physicien, est celui de la na-» ture; pour être celui de tous » les savans, il ne lui manquoit » que les calculs de propor-» tion, dont jusques-là on avoit » pu douter. Aussi depuis Ma-» riotte, l'opinion qui déri-» voit les fontaines immédiate-» ment de la mer, a-t-elle perdu » une multitude de sectateurs; » d'autant plus qu'elle avoit » déjà contre elle cette obser-» vation aussi simple que pé-» remptoire, que si les eaux » de la mer déposoient dans les » canaux souterrains le sel dont » elles sont empreintes, la mer » perdroit sa salure, & même » elle l'auroit déjà perd' 2, car » depuis que le monde existe, » elle a plus d'une fois passé en » fontaines ». Mariotte examina ensuite ce qui regarde la conduite des eaux, & la force que doivent avoir les tuyaux pour résister aux différentes charges. C'est une matiere assez délicate, qui demande beaucoup de sagacité dans l'esprit & une grande dextérité dans l'exécution. Mariotte fit la plupart de ses expériences à Chantilli & à l'Observatoire, devant de bons juges. On a de lui : I. *Traité du choc des Corps*, Paris, 1684, in-12. II. *Essai de Physique*. III. *Traité du*

mouvement des Eaux, 1686. IV. *Nouvelles Découvertes touchant la Vue*, Paris, 1668, in-4°. V. *Traité du Nivellement*. VI. *Traité du mouvement des Pendules*. VII. *Expériences sur les Couleurs*, 1681. Tous ces écrits furent recueillis à Leyde en 1717, en 2 vol. in-4°.

MARIVAULT, *voyez* MAROLLES Claude.

MARIVAUX, (Pierre Carlet de Chamblain de) né à Paris en 1688, d'un pere qui avoit été directeur de la monnoie à Riom en Auvergne, étoit d'une famille ancienne dans le parlement de Normandie. La fineſſe de ſon eſprit lui fit un nom dès ſa jeuneſſe. Le théâtre fut ſon premier goût; mais voyant que tous les ſujets des Comédies de caractere étoient épuiſés, il ſe livra à la compoſition des Pieces d'intrigue. Il ſe fraya une route nouvelle dans cette carriere ſi battue, en analyſant les replis les plus ſecrets du cœur humain, & en mêlant le ſentiment à l'épigramme. Ce qui régnoit principalement dans ſa converſation, dans ſes Comédies & dans ſes Romans, étoit un fonds de philoſophie, qui, malgré quelques écarts & des vues fauſſes, avoit pour l'ordinaire un but utile & moral. *Je voudrois rendre les hommes plus juſtes & plus humains*, diſoit-il; *je n'ai que cet objet en vue*: mais il faut convenir qu'il le perdoit ſouvent de *vue*. Son reſpect pour nos myſteres étoit ſincere: il ne comprenoit pas comment certains hommes ſe montroient ſi incrédules ſur des choſes eſſentielles & raiſonnables, & ſi crédules pour des futilités & des abſurdités. Il dit un jour à milord Bolyngbrocke, qui étoit de ce caractere: *Si vous ne croyez pas, ce n'eſt pas du moins faute de foi*: propos qui a beaucoup de rapport avec ce qu'a dit un autre du ſymbole des athées, réduit à ces trois mots: *Credo omnia incredibilia* (Je crois tout ce qui n'eſt pas croyable). Quoique ſes revenus fuſſent fort médiocres, ſa bourſe étoit toujours ouverte aux pauvres. Il mourut à Paris le 11 février 1763, à 75 ans. Ses ouvrages ſont: I. Ses *Pieces de Théâtre*, recueillies en 5 vol. in-12. II. L'*Homere traveſti*, 2 vol. in-12. III. *Le Spectateur François*, 2 vol. in-12: écrit d'un ſtyle maniéré, mais eſtimable d'ailleurs par un grand nombre de penſées fines & vraies. IV. *Le Philoſophe indigent*, 2 vol. in-12. Il offre de la gaieté & de la philoſophie. V. *Vie de Marianne*, 4 vol. in-12. *Marianne* a bien de l'eſprit, mais trop de babil; une imagination vive, mais peu ſolide. La derniere partie n'eſt pas de lui. VI. Le *Payſan parvenu*, 3 vol. in-12. On y trouve des peintures fort offenſantes pour les mœurs; & ce défaut, très-eſſentiel aux yeux des lecteurs ſages, ſe fait remarquer plus ou moins dans la plupart des ouvrages de Marivaux. VII. *Pharſamon*, en 2 vol.; autre roman, fort inférieur aux précédens. C'eſt le même qui a reparu ſous le titre de *Nouveau don Quichotte*. On avoit donné auparavant *l'Eſprit de Marivaux*, Paris, 1769, in-8°, avec ſa *Vie* à la tête. Il a paru en 1781 une édition complette de ſes *Œuvres*, Paris, 12 vol. in-8°.

MARIUS, (*Caïus*) célebre général Romain, fut sept fois consul. Né d'une famille obscure dans le territoire d'Arpinum, & occupé dans sa jeunesse à labourer la terre, il embrassa la profession des armes pour se tirer de son obscurité. Il se signala sous Scipion l'Africain, qui vit en lui un grand homme de guerre. Sa valeur & ses brigues l'éleverent aux premieres dignités de la république. Il passa en Afrique dans son premier consulat, l'an 107 avant J. C., & vainquit Jugurtha, roi de Numidie, & Bocchus, roi de Mauritanie. On l'envoya ensuite en Provence contre les Teutons & les Ambrons. On dit qu'il en tua 200,000 en deux batailles, & qu'il fit 80,000 prisonniers : nombre exagéré, comme dans presque toutes les anciennes relations de combats & de victoires. En mémoire de ce triomphe, le vainqueur fit élever une pyramide, dont on voit encore les fondemens sur le grand chemin d'Aix à St.-Maximin. L'année suivante fut marquée par la défaite des Cimbres. Il y en eut, dit-on, 100,000 de tués, & 60,000 faits prisonnier. Marius, devenu consul pour la sixieme fois, l'an 100 avant J. C., eut Sylla pour compétiteur & pour ennemi. Ce général vint à Rome à la tête de ses légions, & l'obligea de se cacher dans les marais de Minturne en Campanie. Un soldat Gaulois, chargé d'apporter sa tête qui étoit mise à prix, le découvrit dans sa retraite ; mais l'air fier & audacieux de Marius lui fit tomber les armes des mains. Les Minturnois, frappés de cette aventure, lui donnerent une barque pour passer en Afrique : il y rejoignit son fils, aux environs du lieu où fut Carthage. Là il reçut quelque consolation, à la vue des ruines d'une ville autrefois si redoutée, qui avoit éprouvé comme lui les cruelles vicissitudes de la fortune ; mais bientôt il fut contraint de quitter cette triste retraite. Le préteur d'Utique, attaché à Sylla, étoit résolu de le sacrifier aux vues de ce général. Marius, après avoir échappé à différens périls, fut rappellé à Rome par Cornelius Cinna, qui, privé par le sénat de la dignité consulaire, ne crut pouvoir mieux se venger, qu'en faisant révolter les légions & en mettant à leur tête Marius. Rome fut bientôt assiégée & obligée de se rendre. Cinna y entra en triomphateur, & fit prononcer l'arrêt du rappel de Marius. Des ruisseaux de sang coulerent aussi-tôt autour de ce héros vindicatif & sanguinaire. On tua sans pitié tous ceux qui venoient le saluer, & à qui il ne rendoit pas le salut. Tel étoit le signal dont il étoit convenu. Les plus illustres sénateurs périssent par les ordres de ce cruel vieillard ; on pille leurs maisons, on confisque leurs biens. Les satellites de Marius, choisis parmi tout ce qu'il y avoit de plus détestables bandits en Italie, se porterent à des excès si énormes, qu'il fallut enfin prendre la résolution de les exterminer. On les enveloppa de nuit dans leur quartier, & on les tua tous à coups de fleches. Cinna se désigna consul pour l'année suivante, & nomma Marius avec lui de sa propre

autorité. C'étoit le septieme consulat de ce vieillard barbare ; mais il n'en jouit que 15 ou 16 jours. Une maladie, causée par la grande quantité de vin qu'il prenoit pour s'étourdir sur les remords de ses crimes, l'emporta l'an 86 avant J. C. Marius, élevé parmi des pâtres & des laboureurs, conserva toujours quelque chose de sauvage & même de féroce. Son air étoit grossier, le son de sa voix dur & imposant, son regard terrible & farouche, ses manieres brusques & impérieuses. Sans autre qualité que celle d'excellent général, il parut long-tems le plus grand des Romains, parce qu'il étoit le plus nécessaire contre les Barbares qui inondoient l'Italie. Dès qu'il ne marcha plus contre des Cimbres & des Teutons, il fut toujours déplacé, toujours cruel, & le fléau de sa patrie & de l'humanité. S'il parut quelquefois sobre, austere dans ses mœurs, il le dut à la rusticité de son caractere ; s'il mépriſa les richesses, s'il préféra les travaux aux plaisirs, c'est qu'il sacrifioit tout à la passion de dominer, & ses vertus, comme presque toutes celles de ces anciens héros, prirent leur source dans ses vices. — MARIUS le Jeune, son fils, tenoit du caractere féroce de son pere. Après avoir usurpé le consulat à l'âge de 25 ans, l'an 82 avant J. C., il assiégea le sénat qui s'opposoit à ses entreprises, & fit périr tous ceux qu'il croyoit ses ennemis. Battu par Sylla, il s'enfuit à Preneste, où il se tua de désespoir.

MARIUS, (*Marcus Aurelius*) l'un des tyrans des Gaules sous le regne de Gallien, étoit un homme d'une force extraordinaire, qui avoit été ouvrier en fer. Il quitta sa forge pour porter les armes. Il s'avança par degrés, & se signala dans les guerres contre les Germains. Après la mort de Victorin, il fut revêtu de la pourpre impériale par le crédit de Victoria, mere de cet empereur. Il n'y avoit que trois jours qu'il portoit ce titre, lorsqu'un soldat, son compagnon dans le métier d'armurier ou de forgeron, l'assassina. Ce qui feroit penser cependant qu'il régna plus long-tems, c'est qu'on a de lui un grand nombre de médailles. On a prétendu que son assassin, en lui plongeant son épée dans le sein, lui dit ces paroles outrageantes : *C'est toi qui l'as forgée*. Parmi les preuves de sa force extrême, on en rapporte de romanesques & certainement fausses.

MARIUS, évêque d'Avenche, dont il transporta le siege à Lausanne en 590, mourut en 596, à 64 ans. Il est auteur d'une *Chronique*, que l'on trouve dans le Recueil des Historiens de France de du Chesne. Cette *Chronique*, qui commence à l'an 445 & finit à l'an 581, peche quelquefois contre la chronologie.

MARIUS, *Æquicola*, ainsi nommé, parce qu'il étoit né à Alvete, bourg de l'Abruzze, qu'il croyoit être le pays des anciens *Æques*, fut l'un des beaux-esprits de la cour de François de Gonzague, duc de Mantoue. Il mourut vers l'an 1526. On a de lui un livre *De la nature de l'Amour*, in-8°., en italien, traduit en françois par

Chapuis, auſſi in-8°., & d'autres ouvrages en latin & en italien, parmi leſquels on diſtingue ſon *Hiſtoire de Mantoue*, in-4°.

MARIUS, (Adrien) chancelier de Gueldre & de Zutphen, né à Malines, frere des poëtes Jean Second & Nicolas Grudius, mourut à Bruxelles en 1568. Il ſe fit un nom par ſon talent pour la poéſie latine. On trouve ce qu'il en a fait dans le *Recueil* de Grudius, de 1612. On a encore de lui *Cimba Amoris* parmi les Poéſies de Jean Second.

MARIUS, (Léonard) natif de Goës en Zélande, fut docteur & profeſſeur en théologie à Cologne, vicaire-général du chapitre de Harlem, & paſteur du Béguinage à Amſterdam. Il ſe rendit habile dans les langues grecque & hébraïque, & dans l'Ecriture-Sainte, & travailla avec zele & ſouvent avec un ſuccès éclatant à la converſion des hérétiques. Il laiſſa un bon *Commentaire* ſur le *Pentateuque*, Cologne, 1621, in-fol., & la *Défenſe Catholique de la Hiérarchie Eccléſiaſtique*, contre Marc-Antoine de Dominis, Cologne, 1619. Ces écrits ſont en latin : l'auteur mourut à Amſterdam le 18 octobre 1652, à l'âge de 64 ans. On conſerve au college de Ste. Pulcherie à Louvain, un grand nombre de précieux manuſcrits ſur l'Ecriture-Sainte de ce ſavant.

MARIUS-MERCATOR, *voyez* MERCATOR.

MARIUS-NIZOLIUS, *voyez* NIZOLIUS.

MARLEBOROUGH, *voyez* CHURCHILL.

MARLORAT, (Auguſtin) né en Lorraine l'an 1506, entra jeune chez les Auguſtins ; mais il ſortit de cet ordre pour embraſſer le Calviniſme, & s'acquit beaucoup de réputation dans ſon parti. Il déclama beaucoup contre la foi catholique au Colloque de Poiſſi en 1561. Les Calviniſtes ayant commencé les guerres civiles l'année ſuivante, le roi prit Rouen, & Marlorat, qui étoit miniſtre en cette ville & un boute-feu de ſédition, y fut pendu en 1562, à 56 ans. On a de lui des *Commentaires ſur l'Ecriture-Sainte*, peu eſtimés ; & un livre qui a été plus conſulté que ſes Commentaires ; il eſt intitulé : *Theſaurus locorum communium S. Scripturæ*, commenté par Feugueres, calviniſte de Rouen, mort en 1613, Londres, 1574, in-fol., & Geneve, 1624.

MARLOT, (Guillaume) né à Rheims, ſe fit Bénédictin, fut grand-prieur de S. Nicaiſe à Rheims, & mourut en 1667 au prieuré de Fives, près de Lille en Flandre. Il a donné : I. *Metropolis Rhemenſis Hiſtoria*, Lille, 1666 & Rheims, 1679, 2 vol. in-fol. II. *Le Théâtre d'honneur & de magnificence, préparé au ſacre des rois*, 1654, in-4°., & d'autres ouvrages.

MARMARÈS : c'eſt le nom du prince Scythe, qui périt avec grand nombre de ſes ſujets maſſacrés en trahiſon par les Medes, ſous le roi Cyaxare (*voyez ce mot*).

MARMOL, (Louis) célebre écrivain du 16e. ſiecle, natif de Grenade, laiſſa pluſieurs ouvrages. Le principal & le plus connu eſt la *Deſcription générale de l'Afrique*, que Nicolas Perrot d'Ablancourt a traduit

d'eſpagnol en françois. Cet ouvrage peu exact n'a été eſtimé pendant long-tems, que parce qu'on n'avoit rien de mieux ſur cette matiere (*voyez* Jean Léon, géographe). La verſion françoiſe parut à Paris en 1667, en 3 vol. in-4°. L'original eſpagnol fut imprimé à Grenade en 1573, en 3 vol. in-fol. Cette premiere édition eſt fort rare. L'auteur s'étoit trouvé au ſiege de Tunis en 1536, & avoit été huit ans priſonnier en Afrique.

MARNE, (Jean-Baptiſte de) né à Douay le 26 novembre 1699, ſe fit Jéſuite en 1716, devint confeſſeur de Jean-Théodore de Baviere, cardinal, évêque & prince de Liege, & mourut dans cette ville en 1756. Nous avons de lui : I. *La Vie de S. Jean Nepomucene*, Paris, 1741, in-12. II. *Hiſtoire du Comté de Namur*, Liege, 1754, in-4°., enrichie de pluſieurs Diſſertations critiques. En 1780, on en a donné une nouvelle édition, en 2 vol. in-8°., à Bruxelles, augmentée de la *Vie* de l'auteur, & de Notes par M. Paquot, qui dit que » cette hiſtoire eſt ſans contredit la mieux écrite que nous » ayons parmi toutes celles » des provinces Belgiques, & » preſque la ſeule qui mérite le » nom d'*Hiſtoire ;* toutes les » autres n'ayant guere que la » forme d'annales, ou de chroniques, ſans compter les » hors-d'œuvres, le défaut de » ſtyle & de critique ». Le P. de Marne avoit entrepris une Hiſtoire de la principauté de Liege, & les matériaux qu'il avoit aſſemblés à cet effet, lui paroiſſant ſuffire pour celle du comté de Namur, il donna celle-ci pour preſſentir le goût du public, en attendant qu'il fût en état de faire paroître l'autre ; mais la mort le prévint.

MARNIX, (Philippe de) ſeigneur du Mont-Ste.-Aldegonde, né à Bruxelles en 1538, fut diſciple de Calvin à Geneve, & ſe rendit habile dans les langues & dans le droit. A peine de retour aux Pays-Bas, il fut contraint d'en ſortir, & il ſe retira dans le Palatinat, où il fut conſeiller eccléſiaſtique de l'électeur. Mais Charles-Louis-Guillaume, prince d'Orange, l'ayant redemandé quelque tems après, l'employa dans différentes affaires. Elu conſul d'Anvers, il défendit vainement cette ville contre le duc de Parme, qui s'en rendit maître en 1585. Marnix mourut à Leyde en 1598, à 60 ans, dans le tems qu'il travailloit à une Verſion flamande de la *Bible*. On a de lui : I. Des *Theſes* de *Controverſe*, Anvers, 1580, in-fol. II. Une *Epître circulaire* aux Proteſtans. III. *Apiarium, ſive alvearium romanum*, Bois-le-Duc, 1571 : ouvrage où l'on trouve des germes d'athéiſme, réfuté victorieuſement par Jean Coens, curé à Courtray. IV. *Tableau où on montre la différence entre la Religion Chrétienne & le Papiſme*, Leyde, 1599, in-8°. Une haine forcenée contre l'Egliſe Catholique fait le caractere de tous ces ouvrages. Strada l'appelle *Hominem ingenioſiſſimé nequam*. Sa phyſionomie annonçoit cette odieuſe & dangereuſe qualité. Il paroît cependant qu'à la fin de ſes jours il avoit perdu beaucoup de ſon fanatiſme. Après

la prise d'Anvers, il publia un livre où il combloit d'éloges Alexandre de Parme, & condamnoit la rebellion. Aussi depuis ce moment ne fut-il plus employé par les Hollandois.

MAROLLES, (Claude de) gentilhomme de la province de Touraine, mérita par sa valeur, son adresse & sa probité, d'être fait gentilhomme ordinaire du roi, lieutenant des Cent-Suisses, & maréchal-de-camp. Il porta les armes de bonne heure, & se signala dans diverses occasions, sur-tout dans un combat singulier contre Marivault en 1589. Celui-ci ayant défié Marolles, le combat se donna avec grand appareil aux portes de Paris, le lendemain de l'assassinat du roi Henri III. Marivault étoit royaliste, & Marolles ligueur. Le premier rompit sa lance dans la cuirasse de son adversaire, qui en fut faussée; & l'autre porta si adroitement son coup dans l'œil de son ennemi, qu'il y laissa le fer de sa lance avec le tronçon, pénétrant jusqu'au derriere de la tête. Le royaliste renversé par terre expira dans un demi-quart d'heure. Marolles n'exigea d'autre marque de sa victoire, que l'épée & le cheval du vaincu. On le ramena à Paris en triomphe, au son des trompettes & au milieu des acclamations publiques. Marolles signala son courage en France, en Italie, en Hongrie & ailleurs, & mourut en 1633, à 69 ans.

MAROLLES, (Michel de) fils du précédent, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, & obtint par le crédit de son pere deux abbayes, celle de Beaugerais & celle de Villeloin. Il étoit né avec une ardeur extrême pour l'étude, & il la conserva jusqu'à sa mort. Depuis l'année 1619, qu'il mit au jour la traduction de Lucain, jusqu'en 1681, qu'il publia in-4°, l'*Histoire des Comtes d'Anjou*, il ne cessa de travailler avec une application infatigable. S'il ne fut pas le plus élégant des traducteurs, on lui a du moins l'obligation d'avoir frayé le chemin à ceux qui vinrent après lui. La plupart le traiterent avec indécence dans leurs préfaces, après avoir profité de son travail. Malgré sa sécheresse, il est communément exact & fidele à rendre, non-seulement le sens, mais tous les mots de la phrase qu'il traduit. Il entendoit très-bien la langue de ses originaux : mérite qui n'est pas toujours le partage de nos faiseurs modernes de traductions. L'abbé de Marolles avoit beaucoup d'érudition, & il se signala dans tout le cours de sa vie par son amour pour les arts. Il fut l'un des premiers qui rechercherent avec soin les estampes. Il en fit un *Recueil* de près de 100,000, qui est aujourd'hui un des ornemens du cabinet du roi. Il se mêla d'être poëte, & enfanta, en dépit d'Apollon, 153,124 vers, parmi lesquels il y en a 2 ou 3 de bons. Il disoit un jour à Linieres : *Mes vers me coûtent peu. — Ils vous coûtent ce qu'ils valent*, lui répondit ce satyrique. L'abbé de Marolles mourut à Paris en 1681, à 81 ans. Il avoit fait imprimer, avant sa mort, à l'imitation du président de Thou, ses *Mémoires*, publiés en 1755 par l'abbé Goujet, en 3 vol.

in-12. C'eſt un mélange de quelques faits intéreſſans, & d'une infinité d'anecdotes minutieuſes & inſipides. On a encore de lui : I. Des *Traductions* de *Plaute*, de *Térence*, de *Lucrece*, de *Catulle*, de *Virgile*, d'*Horace*, de *Juvenal*, de *Perſe*, de *Martial*, 1535, 2 vol. in-8°; de *Stace*, d'*Aurelius-Victor*, d'*Ammien Marcellin*, de *Grégoire de Tours*, 2 vol. in-8°; d'*Athenée* : celle-ci eſt très-rare. II. Une Suite de l'*Hiſtoire Romaine* de Coëffeteau, in-fol. III. Une Verſion du *Bréviaire Romain*, 4 vol. in-8°. IV. Les *Tableaux du Temple des Muſes*, tirés du cabinet de Favereau, ſont priſés des curieux. Ils virent le jour à Paris en 1655, in-fol.; mais cette édition a été effacée par celle d'Amſterdam, 1733, in-fol. Les planches furent deſſinées par Diépenbeck, & gravées la plupart par Bloëmaërt. V. Cet infatigable écrivain avoit commencé à traduire la Bible. Surpris, dit-on, par le fameux Iſaac la Peyrere, Marolles inſéra dans ſa verſion les Notes de ce viſionnaire. L'archevêque de Paris, de Harlay, en fit ſaiſir & brûler preſque tous les exemplaires. C'eſt pour cela qu'il ne nous reſte que la traduction des livres de la *Geneſe*, de l'*Exode*, & des 23 premiers chapitres du *Lévitique*. Cette verſion fut imprimée à Paris en 1671, in-fol. VI. Deux *Catalogues* d'eſtampes, curieux & recherchés, 1666, in-8°; & 1672, in-12.

MARON, (Jean) écrivain Syrien, du parti des Monothélites, a donné, ſelon quelques auteurs, ſon nom aux Maronites. Mais Fauſte Naïron, diſciple d'Abraham Echellenſis, a combattu fortement cette opinion, dans une Diſſertation publiée à Rome en 1679, & a dérivé le nom de *Maronites* de S. MARON, célebre anachorete du 4e. ſiecle, dont Théodoret a écrit la *Vie*. Il y a une lettre de S. Chryſoſtome à un Maron, moine & prêtre; c'eſt ſans doute le même. On peut conſulter la préface du Miſſel ſyriaque des Maronites, imprimé à Rome. *Voyez* NAIRON.

MAROSIE, dame Romaine, fille de Théodora, monſtre d'impudicité & de ſcélérateſſe, ne fut pas inférieure à ſa mere en méchanceté. Sa beauté, ſes charmes & ſon eſprit lui ſoumirent les cœurs des plus grands ſeigneurs de Rome. Elle ſe ſervit d'eux pour faire réuſſir ſes deſſeins ambitieux, s'empara du château St-Ange, & deſtitua les papes à ſa fantaiſie. Elle fit dépoſer & périr Jean X en 928; & plaça en 931, ſur le trône pontifical, Jean XI, qu'elle avoit eu du duc de Spolette. Elle avoit d'abord épouſé Adelbert, & après la mort de ſon époux, elle ſe maria à Gui, fils du même Adelbert. Gui étant mort, elle contracta un 3e. mariage avec Hugues, beau-frere de Gui. Alberic ſon fils, qu'elle avoit eu d'Adelbert, ayant reçu un ſoufflet de ce Hugues, aſſembla ſes amis en 932, le chaſſa de Rome, & mit Jean XI, ſon frere utérin, en priſon avec ſa mere, laquelle mourut miſérablement.

MAROT, (Jean) né à Matthieu, proche Caen, l'an 1463, mort en 1523, fut pere de Clément Marot. Jean Marot prenoit la qualité de *Secrétaire*

& de Poëte de la magnanime reine Anne de Bretagne. Il vécut sous Louis XII & sous François I. Si ce poëte n'eut point l'enjouement ni le génie de son fils, il n'en eut aussi ni la licence ni l'irréligion; ses Poésies ont été fort goûtées de son tems. Ses ouvrages en vers sont : La *Description des deux Voyages de Louis XII à Genes & à Venise;* le *Doctrinal des Princesses & nobles Dames*, en 24 rondeaux; *Epîtres des Dames de Paris au Roi François I;* autre *Epître des Dames de Paris aux Courtisans de France étant en Italie; Chant-Royal de la Conception Notre-Dame;* cinquante *Rondeaux*, &c. Ces ouvrages ont été imprimés à Paris en 1732, in-8°.

MAROT, (Clément) fils du précédent, naquit à Cahors en Querci l'an 1495. Il fut, comme son pere, valet-de-chambre de François I, & page de Marguerite de France, femme du duc d'Alençon. Il suivit ce prince en 1521, fut blessé & fait prisonnier à la bataille de Pavie. Clément Marot s'appliqua avec ardeur à la poésie, & s'y rendit infiniment supérieur à son pere. De retour à Paris, il fut accusé d'héréſie & mis en prison : son irréligion & son étourderie lui méritèrent ce châtiment. Il fut obligé de comparoître devant le lieutenant-criminel. On lui entendit reprocher ses écrits licencieux, & les histoires les plus scandaleuses de sa vie. Tout ce qu'il obtint, après bien des sollicitations, fut d'être transféré, des prisons obscures & malsaines du Châtelet, dans celles de Chartres. C'est là qu'il écrivit son *Enfer*, satyre sanglante contre les gens de justice, & qu'il retoucha le *Roman de la Rose.* Il ne sortit de sa prison qu'après la délivrance de François I, en 1526. A peine fut-il libre, qu'il reprit son ancienne vie. Une nouvelle intrigue avec la reine de Navarre, qu'il ne cacha pas davantage que la premiere, lui causa des chagrins non moins mérités. Toujours fougueux, toujours imprudent, il s'avisa de tirer un criminel des mains des archers. Il fut mis en prison, obtint son élargissement, donna dans de nouveaux travers, & fut obligé de s'enfuir à Geneve. On prétend que Marot corrompit dans cette ville la femme de son hôte, & que la peine rigoureuse qu'il avoit raison d'appréhender, fut commuée en celle du fouet, à la recommandation de Calvin. De Geneve, il passa à Turin, où il mourut dans l'indigence en 1544, à 50 ans. Ce poëte avoit beaucoup d'agrément & de fécondité dans l'imagination, mais le goût qui devoit la régler, lui a manqué. On a de lui des *Epîtres*, des *Elégies*, des *Rondeaux*, des *Ballades*, des *Sonnets*, des *Epigrammes.* L'ouvrage de Marot qui fit le plus de bruit, est sa *Traduction* en vers d'une partie des *Psaumes*, chantée à la cour de François I, & censurée par la Sorbonne. Cette Version est entiérement dénuée de cette sublimité ravissante & de cette poésie d'expression qui caractérisent l'original. Etoit-il possible que Marot, dont tout le mérite consiste dans l'art de plaisanter avec un tour épigrammatique, dans un style

le plus souvent comique, trivial & bas, rendit l'harmonie & la noble simplicité de l'hébreu? Il chante les louanges de l'Être-Suprême du même ton dont il avoit célébré les charmes d'Alix. Pour chanter des objets tels que ceux dont les Psaumes sont remplis, ou pour en parler dignement, il faut être pénétré de l'esprit qui a inspiré ces divins Cantiques; & cela est bien loin de l'esprit de secte & de la manie de dogmatiser. Delà le ton pédant & didactique, la sécheresse & l'ennuyeuse verbosité de presque tous les ouvrages de piété, composés par des gens de parti (*voyez* BARRAL, KEMPIS, le MAÎTRE, PASCAL). Du reste, le langage de Marot a tellement vieilli que ses Psaumes sont aujourd'hui inintelligibles: nouvelle preuve de la sagesse avec laquelle l'Eglise catholique emploie dans sa liturgie une langue immuable & universelle (*voy.* OVERKAMPE). — Michel MAROT, son fils, est aussi auteur de quelques vers. Les *Œuvres* des trois Marot ont été recueillies & imprimées ensemble à La Haye, en 1731, en 4 vol. in-4°, & en 6 vol. in-12.

MAROT, (François) peintre, né à Paris de la même famille que le poëte, fut l'élève de la Fosse, & personne n'approcha plus de son maître. On voit plusieurs de ses ouvrages à Notre-Dame de Paris, qui prouvent son habileté. L'académie de peinture se l'associa en 1702; il fut ensuite professeur, & mourut en 1719, à 52 ans.

MAROTTE, *voyez* MUIS Siméon.

MARQUARD-FREHER, né à Ausbourg en 1565, d'une famille féconde en personnes lettrées, étudia à Bourges sous le célebre Cujas, & se rendit habile dans les belles-lettres & dans le droit. De retour en Allemagne, il devint conseiller de l'électeur Palatin, & professeur de droit à Heidelberg. Peu de tems après il quitta sa chaire, & fut employé par l'électeur Fréderic IV dans les affaires les plus délicates. Ce prince l'envoya, en qualité de ministre en Pologne, à Mayence, & dans plusieurs autres cours. Freher mourut à Heidelberg, en 1614, à 49 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. *Origines Palatinæ*, in-folio, très-savant. II. *De Inquisitionis processu*, ouvrage de jurisprudence, dont la 5e. édition a paru à Wittemberg, 1679, in-4°. III. *De re Monetaria veterum Romanorum, & hodierni apud Germanos imperii*, 1605, in-4°: traité utile, qu'on trouve dans le tom. XIe. des *Antiquités Romaines* de Grævius. IV. *Rerum Bohemicarum Scriptores*, Hanau, 1602, in-fol.: ce recueil contient les meilleurs historiens de Bohême. V. *Rerum Germanicarum Scriptores*, in-fol., 3 vol., Francfort & Hanovre; le 1er. en 1600, le 2e. en 1602, le 3e. en 1611. Cette collection réimprimée en 1717, est utile & même nécessaire pour l'histoire d'Allemagne. VI. *Corpus Historia Francia*, in-fol., moins estimé, &c. Freher joignoit à une vaste littérature, beaucoup de goût pour la peinture antique & pour la science numismatique.—Il est différent de Jean

FREHER qui a écrit contre Francus.

MARQUEMONT, (Denys-Simon de) cardinal, archevêque de Lyon en 1612, né à Paris, se rendit célebre par ses diverses ambassades, & par l'étendue de son zele. Il avoit établi une congrégation de docteurs qui s'assembloient une fois la semaine dans son palais, pour traiter de toutes les affaires concernant le diocese dont il étoit chargé. Ce fut par son conseil que S. François de Sales mit en clôture les Religieuses de la Visitation qu'il avoit fondées. Ce cardinal mourut à Rome en 1626, à 54 ans.

MARQUES, (Jacques de) habile chirurgien, né à Paris en 1569, d'une famille originaire de Nantes, mourut dans cette capitale en 1622. On a de lui une excellente *Introduction à la Chirurgie*, qu'il composa en faveur des jeunes éleves; & un *Traité des Bandages de Chirurgie*, Paris, 1618 & 1662, in-8°. La clarté & la solidité étoient le caractere de son esprit, & sont celui de ses ouvrages.

MARQUET, (François-Nicolas) né à Nancy en 1687, pratiqua avec succès la médecine dans sa patrie, & s'occupa toute sa vie de l'étude de la botanique. Les fruits de ses recherches sur cette science sont consignés dans trois volumes in-folio, forme d'Atlas, qui sont entre les mains de son gendre, M. Buc'hoz, qui les a fait passer en grande partie dans un ouvrage publié à Paris en 1762, intitulé: *Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine & les trois Evêchés*, 10 vol. in-8°. Marquet est encore auteur: I. De la *Méthode pour apprendre par les notes de la musique à connoître le pouls*, Paris, 1768, in-12. II. Des *Observations sur la guérison de plusieurs maladies notables*, 2 vol. in-12. Il mourut le 29 mai 1759.

MARQUETS, (Anne des) native du comté d'Eu, Religieuse Dominicaine à Poissi, possédoit les langues grecque & latine, & faisoit assez bien les vers. On a d'elle: I. Une *Traduction* en vers françois des *Poésies* pieuses & des *Epigrammes* de Flamino, le latin à côté, Paris, 1569, in-8°. II. *Traduction*, d'après les vers latins de Claude d'Espense, des *Collectes* de tous les dimanches, Paris, 1605, in-8°. Elle entretenoit un commerce littéraire avec ce savant, qui dans son testament fit une gratification à son amie. III. *Sonnets & Devises*, Paris, 1562. Anne perdit la vue quelque tems avant sa mort, arrivée vers 1568.

MARQUETS, (Charles des) *voyez* DESMARQUETS.

MARRIER, (D. Martin) Religieux de Cluni, fut pendant 15 ans prieur de S. Martin-des-Champs. Il étoit né à Paris en 1572, & mourut dans la même ville en 1644, à 72 ans. On lui doit un recueil curieux & très-utile aux historiens ecclésiastiques: il le publia in-fol. en 1614, sous le titre de *Bibliotheca Cluniacensis*, avec des notes que lui fournit André du Chesne, son ami. C'est une collection de titres & de pieces concernant les abbés de l'ordre de Cluni; on y trouve quelques *Vies* des hommes illustres

de cet ordre. On a encore de lui l'*Hiſtoire* latine *du Monaſtere de S. Martin-des-Champs*, où il avoit fait profeſſion, in-4°, Paris, 1637.

MARS, dieu de la guerre, & fils de Junon. Cette déeſſe, piquée de ce que Jupiter avoit mis au monde ſans elle Pallas, voulut auſſi enfanter ſans la participation de ſon époux. Flore lui indiqua une fleur, ſur laquelle une femme s'aſſeyant, concevoit ſur le champ. Junon donna ainſi le jour à Mars, & le nomma le *Dieu de la Guerre*. Ce dieu préſidoit à tous les combats. Il aima paſſionnément Vénus, avec laquelle Vulcain le ſurprit. Son hiſtoire en général ne vaut pas mieux que celle des autres dieux, que la ſtupide gentilité affubla de toutes les paſſions & ſottiſes des hommes, s'imaginant les juſtifier en les faiſant régner juſques dans le ciel.

MARSAIS, (Céſar Cheſneau du) né à Marſeille en 1676, entra dans la congrégation de l'Oratoire; mais le deſir d'une plus grande liberté la lui fit quitter bientôt après. Il vint à Paris, s'y maria, fut reçu avocat & commença à travailler avec ſuccès. Des eſpérances flatteuſes l'avoient engagé dans cette profeſſion; mais trompé dans ſes vues, il ne tarda pas à l'abandonner. Sa femme lui ayant paru un peu trop ſage & trop chrétienne, il prit le parti de ſe ſéparer d'elle. Il ſe chargea de l'éducation du fils du préſident de Maiſons. La mort du pere l'ayant privé de la récompenſe qu'il eſpéroit, il entra chez le fameux Law, pour être auprès de ſon fils. Après la chute de ce charlatan, il entra chez le marquis de Beaufremont. L'éducation de Mrs. de Beaufremont finie, il prit une penſion, dans laquelle il éleva, ſuivant ſa méthode, un certain nombre de jeunes gens; mais le bruit s'étant répandu qu'il leur enſeignoit l'irréligion, cette penſion fut ſupprimée. Obligé à donner quelques leçons pour ſubſiſter, ſans fortune, ſans eſpérance & preſque ſans reſſource, il ſe réduiſit à un genre de vie fort étroit. Ce fut alors que les auteurs de l'*Encyclopédie* l'aſſocierent à leur informe compilation. Il y fit pluſieurs articles de grammaire, qui ſont répandus dans les 6 premiers volumes. Il mourut en 1756, à 80 ans, après avoir reçu les Sacremens. Du Marſais avoit donné plus d'une fois des ſcenes d'irréligion. Appellé pour préſider à l'éducation de trois freres dans une des premieres maiſons du royaume, il demanda: *Dans quelle religion on vouloit qu'il les élevât?* queſtion qui nuiſit infiniment à ſa fortune, dans un tems où la Religion étoit reſpectée & regardée comme l'unique ſanction des mœurs. Il s'étoit d'ailleurs fait connoître par divers ouvrages, où l'impiété paroiſſoit à découvert. Ceux qui avoient été liés avec lui par les mêmes ſentimens, lui firent un crime de ſon retour au Chriſtianiſme dans ſes derniers momens; quelques-uns prétendirent que ce retour n'avoit pas été ſincere, que c'étoit l'effet de la foibleſſe du malade, &c.: mais quand cela ſeroit, quand la révolution qui

se fait si fréquemment dans les esprits-forts, lorsqu'ils se voient au bord du tombeau, ne seroit pas le fruit d'une pleine conviction, elle prouveroit au moins qu'ils n'ont jamais été bien persuadés des erreurs qu'ils ont enseignées ou adoptées, & qu'ils n'ont jamais été incrédules de bonne foi. « Ce n'est » pas une foi éteinte (dit Bayle, qu'on peut bien citer en cette matiere), » ce n'est » qu'un feu caché sous la cendre. Ils en ressentent l'activité dès qu'ils se consultent, & principalement à la » vue de quelque péril. On » les voit alors plus tremblans » que les autres hommes. Le » souvenir d'avoir témoigné » plus de mépris qu'ils n'en » sentoient pour les choses » saintes, & d'avoir tâché de » se soustraire intérieurement » à ce joug, redouble leur » inquiétude ». Les principaux ouvrages de du Marsais sont : I. *Exposition de la Doctrine de l'Eglise Gallicane, par rapport aux prétentions de la Cour de Rome*, in-12. Cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de l'auteur : on s'imagine aisément comment cette matiere a été traitée par un homme aussi ennemi du Christianisme en général, que de la Religion Catholique & du siege de Rome en particulier. II. *Exposition d'une Méthode raisonnée pour apprendre la Langue Latine*, in-12, 1722. III. *Traité des Tropes*, 1730, in-8° ; réimprimé en 1771, in-12. Cet ouvrage explique les différens sens qu'on peut donner au même mot. Quelqu'un voulant lui faire compliment sur ce livre, lui dit qu'il avoit entendu dire beaucoup de bien de son *Histoire des Tropes* : il prenoit cette figure de rhétorique pour un nom de peuple. Dans les réputations à la mode, il faut compter bien des suffrages de cette nature. IV. *Les véritables Principes de la Grammaire, ou Nouvelle Grammaire raisonnée pour apprendre la Langue Latine*, 1729, in-4°. Il n'a paru que la préface de cet ouvrage. V. Un *Abrégé de la Fable* du P. Jouvenci, disposé suivant sa méthode, 1731, in-12. VI. Une *Réponse* manuscrite à la *Critique* de l'Histoire des Oracles, par le P. Baltus. On n'en a trouvé que des fragmens imparfaits dans ses papiers. Cet effort inutile & le silence de Fontenelle prouvent combien l'ouvrage de Baltus est solide : les raisonnemens sont vains contre des faits avérés, conformes d'ailleurs à des principes incontestables (*voyez* BALTUS). VII. *Logique ou Réflexions sur les opérations de l'Esprit* : ouvrage fort court & superficiel. On l'a réimprimé avec les articles qu'il avoit fournis à l'*Encyclopédie*, Paris, 1762, 2 part. in-12. Nous ne dirons rien de quelques autres ouvrages impies, tombés dans un oubli dont il ne faut pas les tirer. Un amour excessif des louanges, une grande idée de lui-même, & la foiblesse de la témoigner en toute occasion, font le caractere de cet écrivain. Les philosophes du jour en parlent avec beaucoup d'éloge, & le considerent comme le coriphée & le modele de cette nuée d'instituteurs initiés aux dogmes de la secte, qui

se sont répandus depuis dans toutes les provinces de l'Europe, pour détruire ce qu'ils appellent *les Préjugés*, c'est-à-dire toutes les notions cheres à l'homme chrétien & à l'homme solidement vertueux.

MARSHAM, (Jean) chevalier de la Jarretiere, né à Londres en 1602, étudia avec distinction à l'école de Westminster & à Oxford. Il voyagea ensuite en Italie, en France & en Allemagne, & se perfectionna par la vue des différens monumens antiques dans l'histoire ancienne & dans la chronologie. De retour à Londres il devint en 1638 l'un des six Clercs de la cour de la chancellerie. Le parlement le priva de cette place, parce que, dans le premier feu de la guerre civile, il suivit le roi & le grand-sceau à Oxford. Sur le déclin des affaires de l'infortuné Charles I, il retourna à Londres. Ne pouvant, comme la plupart des autres royalistes, avoir aucun emploi, il se renferma dans son cabinet, & se livra tout entier à l'étude jusqu'à sa mort, arrivée à Londres en 1672. Charles II honora ce bon citoyen du titre de chevalier & de baronet. On a de lui : I. *Diatriba Chronologica*, in-4°., Londres, 1645. L'auteur y examine assez légérement les principales difficultés qui se rencontrent dans la chronologie de l'Ancien-Testament. II. *Canon Chronicus Ægyptiacus, Hebraïcus, Græcus*; in-fol., 1672, Londres : ouvrage recherché & cher. L'auteur y a fondu une partie du livre précédent. On sait quele obscurité couvre les commencemens de la monarchie des Egyptiens. Le chevalier Marsham a tâche de débrouiller ce chaos. Il montre que les dynasties étoient non pas successives, mais collatérales (M. l'abbé Guerin du Rocher a dit des choses encore plus satisfaisantes sur cet objet. *Voyez* LAVAUR). On reproche à Marsham d'avoir mêlé aux vérités qu'il a mises au jour, plusieurs opinions fausses. Il prétend, par exemple, que les Juifs ont emprunté des Egyptiens la circoncision & les autres cérémonies ; & que l'accomplissement des 70 semaines de Daniel finit à Antiochus Epiphanes. Ces erreurs, plus d'une fois solidement réfutées, n'empêchent pas que Marsham ne fût un homme érudit ; elles prouvent seulement que le jugement & la solidité des principes ne dirigeoient pas toujours ses connoissances. Marsham est auteur de la savante Préface qui est à la tête du *Monasticon Anglicanum* de Dugdale.

MARSIGLI, (Antoine-Félix) évêque de Pérouse, mort en 1710, à 61 ans, est auteur d'un traité *De ovis Cochlearum*, 1684, in-4°. Il étoit frere du suivant, & se montra digne de lui par son savoir.

MARSIGLI, (Louis-Ferdinand) d'une ancienne maison patricienne de Bologne, naquit dans cette ville en 1658. Dès sa premiere jeunesse il fut en relation avec les plus illustres savans d'Italie, mathématiciens, anatomistes, physiciens, historiens & voyageurs. Un voyage qu'il fit à Constantinople avec le baile de Venise, lui donna le moyen de s'instruire par lui-même de l'état

des forces Ottomanes. Après onze mois de séjour en Turquie il revint à Bologne, & ramassa les différentes observations faites dans ses courses. L'empereur Léopold étoit alors en guerre contre les Turcs. Il entra à son service, & montra, par son intelligence dans les fortifications & dans la science de la guerre, combien il étoit au-dessus du simple officier. Blessé & fait prisonnier au passage du Raab, en 1683, il se crut heureux d'être acheté par deux Turcs, freres, avec qui il souffroit beaucoup plus par leur misere que par leur cruauté. On voit par une *Relation* de sa captivité, qu'un troisieme Turc qui vivoit avec eux, étoit chargé de l'enchaîner toutes les nuits à un pieu dans leur cabane. La liberté lui ayant été rendue l'année d'après, il fut fait colonel en 1683. Ce fut dans la même année qu'il fut envoyé 2 fois à Rome, pour faire part aux papes Innocent XI & Alexandre VIII des grands succès des armes chrétiennes. Lorsque les puissances belligérantes songerent à terminer la guerre par une paix durable, entre l'empereur & la république de Venise d'une part, & la Porte Ottomane de l'autre, le comte de Marsigli fut employé comme homme de guerre & comme négociateur pour établir les limites entre ces trois puissances. Cette négociation l'ayant obligé de se rendre dans le pays où il avoit été esclave, il demanda si ses patrons vivoient encore, & fit donner à l'un d'eux un *Timariot*, espece de bénéfice militaire. Le grand-visir, charmé de sa générosité, lui en accorda un beaucoup plus considérable qu'il n'eût osé espérer. La succession d'Espagne ayant rallumé en 1701 une guerre qui embrasa l'Europe, l'importante place de Brisach se rendit par capitulation au duc de Bourgogne, après 13 jours de tranchée ouverte, le 6 septembre 1703. Le comte d'Arco y commandoit, & sous lui Marsigli, parvenu alors au grade de général de bataille. Une si prompte capitulation surprit l'empereur; il nomma des juges, qui condamnerent le comté d'Arco à être décapité, & Marsigli à être dépossé de tous les honneurs & charges avec la rupture de l'épée, malgré les *Mémoires* qu'il publia pour sa défense. Louis XIV l'ayant vu à sa cour sans épée, lui donna la sienne & l'assura de ses bonnes graces. Le comte de Marsigli chercha dans les sciences la consolation, que les agitations du monde ne lui avoient pas procurée. Il parcourut la Suisse pour connoître les montagnes; il passa ensuite à Marseille pour étudier la mer. Etant un jour sur le port, il y trouva le Turc qui l'attachoit à un pieu dans son esclavage, & le racheta. Le pape Clément XI le rappella de Marseille en 1709, pour lui donner le commandement d'une armée qu'il étoit question d'opposer aux troupes de l'empereur Joseph, mais cela n'eut pas lieu. Il comptoit finir ses jours en Provence, où il étoit retourné en 1728; mais des affaires domestiques l'ayant rappellé à Bologne, il y mourut d'apoplexie en 1730. Sa patrie lui doit l'établissement d'une

académie des sciences & des arts, avantageusement connue dans l'Europe sous le nom d'*Institut*. Cette compagnie prit naissance en 1712, & s'ouvrit en 1714. Six professeurs y donnent des leçons réglées. Il y a un riche cabinet & une belle imprimerie. Se souvenant de ses malheurs, utilement pour les autres malheureux, il fit établir un tronc dans la chapelle de son Institut pour le rachat des Chrétiens, & principalement de ses compatriotes esclaves en Turquie. On a de lui : I. *Essai Physique de l'Histoire de la Mer*, traduit en françois par le Clerc, & publié à Amsterdam en 1725, in-fol., avec 40 planches. II. *Opus Danubiale*, en 6 vol. in-fol. C'est la description du Danube, depuis la montagne de Kalenberg, en Autriche, jusqu'au confluent de la riviere Jantra dans la Bulgarie. Ouvrage curieux & cher, mais qui renferme bien des hors-d'œuvres & des inutilités : on y a donné peut-être plus à l'ostentation, à la parade scientifique & typographique, qu'aux connoissances vraiment utiles & agréables. Il a été traduit en françois, & imprimé à La Haye, 1744, 6 vol. in-fol. III. *De potione Asiatica* CAFÉ, Vienne, 1685, in-12. IV. *De Fungorum generatione*, Rome, 1714, in-fol. V. *Etat des forces Ottomanes*, in-fol., 1732, en françois & en italien ; curieux & intéressant. VI. *Traité du Bosphore*, in-4° ; qu'il composa en italien, & qu'il dédia en 1681 à la reine Christine de Suede. Fontenelle a fait l'éloge de ce savant.

MARSILE *ou* MARSILLE *ou* MARCILE DE PADOUE, surnommé *Menandrin*, fut recteur de l'université de Paris, dans laquelle il avoit étudié & professé en 1312 la théologie. On a de lui plusieurs ouvrages sur les droits du Sacerdoce & de l'Empire ; mais en voulant défendre les empereurs contre les entreprises des papes, il tombe dans l'extrémité opposée, & écrit en homme passionné. Il est le premier qui, sans désavouer expressément la puissance ecclésiastique, entreprit de la ruiner, par un système qui l'enlevoit des mains des premiers pasteurs. Il enseigna dans son livre intitulé : *Defensor pacis* (car c'est toujours au nom de la paix que les ennemis de l'Eglise lui déclarent la guerre), qu'en tout genre de gouvernement, la souveraineté appartenoit à la nation ; que le peuple chrétien avoit seul la juridiction ecclésiastique en propriété ; que par conséquent il avoit seul le droit de faire des loix, de les modifier, de les interpréter, d'en dispenser, d'en punir l'infraction ; d'instituer ses chefs pour exercer la souveraineté en son nom, de les juger & de les déposer, même le souverain pontife ; que le peuple avoit confié la juridiction spirituelle au magistrat politique, s'il étoit fidele, que les pontifes la recevoient du magistrat ; mais que si le magistrat étoit infidele, le peuple la conféroit immédiatement aux pontifes mêmes ; que ceux-ci ne l'exerçoient jamais qu'avec subordination à l'égard du prince ou du peuple, & qu'ils n'avoient, par leur institution,

que

que le pouvoir de l'ordre, avec une simple autorité de direction & de conseil, sans aucun droit de juridiction dans le gouvernement ecclésiastique, telle que seroit l'autorité d'un médecin ou d'un jurisconsulte sur les objets de leur profession. Ce monstrueux système étoit trop favorable aux hérétiques pour ne pas trouver des partisans. Le moyen le plus sûr d'accréditer l'erreur, est de détruire, s'il est possible, l'autorité qui la proscrit. Aussi tous les sectaires qui sont venus après Marsile, ont-ils adopté la même doctrine, non-seulement contre l'Eglise, mais encore contre le prince (*voyez* RICHER). Mais jamais cette erreur n'a fait plus de progrès que dans le 18e. siecle, où des compilateurs & des brochuraires de toutes les nations ont entassé des volumes, pour faire de la hiérarchie un chaos politique & une véritable anarchie. Outre le *Defensor pacis*, on a de Marsile : I. *De translatione Imperii Romani*. II. Un Traité *De Jurisdictione Imperiali in causis matrimonialibus*, in-fol. Marsile se mêlant de tout, avoit exercé aussi la médecine.

MARSILE DE INGHEN, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un bourg dans le duché de Gueldre, fut chanoine & trésorier de S. André de Cologne, & fondateur du college d'Heidelberg. Il mourut dans cette ville en 1394, après avoir mené une vie extrêmement pénitente. On a de lui des *Commentaires* sur le *Maître des Sentences*, imprimés à Strasbourg en 1501, in-fol.

MARSILE FICIN, *voyez* FICIN.

MARSIN, *voy.* MARCHIN.

MARSOLLIER, (Jacques) né à Paris en 1647, d'une bonne famille de robe, prit l'habit de chanoine régulier de Ste. Genevieve. Il fut envoyé à Uzez pour rétablir le bon ordre dans le chapitre de cette ville, pour lors régulier. Marsollier s'y fixa, & en fut ensuite prévôt : dignité dont il se démit en faveur de l'abbé Poncet, depuis évêque d'Angers. On travailloit alors à séculariser la cathédrale d'Uzez ; mais cette affaire n'ayant pas été terminée dans ce tems-là, Marsollier fut fait archidiacre. Il mourut dans cette ville en 1724, à 78 ans, après avoir publié plusieurs Histoires qu'on lit avec plaisir. Son style est en général assez vif & assez coulant. Quoiqu'il emploie quelquefois des expressions très-familieres & même basses, il est pourtant facile de sentir qu'il cherche l'ornement. Il y a un air trop oratoire dans la plupart de ses discours : extrêmement long dans ses récits, il ne les finit qu'à regret, & y mêle souvent des circonstances minutieuses. Ses digressions sont trop fréquentes & trop prolixes. Ses portraits ont une espece d'uniformité ennuyeuse, & plus de vérité que de finesse. Il a encore le défaut d'annoncer fréquemment ce qu'il doit dire dans la suite de son Histoire, & ces annonces interrompent la narration & enlevent le plaisir de la surprise. On a de lui : I. L'*Histoire du cardinal Ximenès*, 1693, 2 vol. in-12, & réimprimée plusieurs fois depuis (*voy.*

FLÉCHIER). II. *Histoire de Henri VII*, roi d'Angleterre, réimprimée en 1727, en 2 vol. in-12. C'est, suivant quelques critiques, le chef-d'œuvre de l'auteur. III. *Histoire de l'Inquisition & de son origine*, in-12, 1693; reproduite depuis quelques années à Paris, avec des augmentations, en 2 vol. in-12 (*voyez* LIMBORCH). IV. *La Vie de S. François de Sales*, en 2 vol. in-12. Elle a été réimprimée plusieurs fois, & traduite en italien par l'abbé Salvini. V. *La Vie de madame de Chantal*, 2 vol. in-12. VI. *La Vie de dom Rancé, abbé & réformateur de la Trappe*, 1703, 2 vol. in-12. La vérité n'a pas toujours conduit sa plume, comme dom Gervaise le démontre dans un *Jugement critique*, &c., imprimé à Troyes en 1744, in-12 (*voyez* Armand-François GERVAISE). La conduite de l'abbé Marsollier est peinte d'une maniere fort désavantageuse dans la préface de cet ouvrage. VII. *Entretiens sur plusieurs devoirs de la Vie civile*, in-12, 1715. Sa morale est verbeuse. VIII. L'*Histoire de Henri de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon*, en 3 vol. in-12, peu estimée. IX. Une *Apologie d'Erasme*, in-12, qui a souffert des contradictions (*voy.* ERASME). X. *Histoire de l'origine des Dîmes & autres biens temporels de l'Eglise*, Paris, 1689, in-12. C'est le moins commun de tous les ouvrages de Marsollier, homme savant & laborieux, mais dont la maniere de voir avoit quelque chose de paradoxal, & dont le jugement ne paroissoit pas toujours dirigé par des principes bien fermement établis. On diroit quelquefois qu'il cherche plutôt à se distinguer qu'à dire le vrai. Dans son *Histoire de l'Inquisition* il n'a pas fait difficulté de copier le protestant & socinien Limborch, & dans son *Apologie d'Erasme*, il est de si bonne composition, qu'il auroit presque lui-même besoin d'apologie. On peut consulter sur cet écrivain, *Marsollier découvert & confondu dans ses contradictions*, 1708, in-12.

MARSI, *voyez* MARCY.

MARSY, (François-Marie de) né à Paris, entra de bonne heure chez les Jésuites, où il cultiva avec fruit les heureux talens qu'il avoit reçus de la nature. A peine avoit-il 20 ans, qu'il donna au public plusieurs Poëmes latins, qui furent applaudis des amateurs de la bonne latinité. Le plus estimé est celui qui parut en 1736, in-12, sous le titre *De Pictura*. Le jeune poëte y chante ce bel art avec ces graces, cette variété, cette harmonie si rares aujourd'hui. La sécheresse des préceptes est cachée sous les charmes de l'expression & des images. De Marsy ayant quitté les Jésuites, n'abandonna pas la carriere des lettres; mais s'il y acquit de la gloire par quelques ouvrages utiles, il se couvrit d'opprobre par son *Analyse de Bayle*, qu'il publia en 1754, en 4 vol. in-12, & qu'on a depuis réimprimée en Hollande avec une suite de 4 autres volumes. Cette compilation infame des ordures & des impiétés répandues dans les ouvrages du philosophe protestant, fut proscrite par le parlement de Paris, & l'auteur enfermé à la Bastille. En 1782, M.

du Bois de Launay a donné sous le même titre un ouvrage excellent, & une solide réfutation du premier; Paris, 2 vol. in-12 (*voy.* Jacques le FEBVRE). Dès que Marsy eut obtenu sa liberté, il continua l'*Histoire moderne, pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. Rollin*, dont il avoit déjà publié plusieurs volumes; c'est moins une histoire qu'une description géographique & historique. Il travailloit au 12e., lorsqu'une mort précipitée l'enleva en décembre 1763. L'ouvrage a été continué, & porté jusqu'à 30 vol. in-12. On a encore de lui: I. L'*Histoire de Marie Stuart*, 1742, en 3 vol in-12. M. Fréron travailla avec lui à cet ouvrage, qui auroit été plus complet & d'un résultat plus tranchant, si les auteurs avoient eu les *Recherches* qui ont paru depuis, & quelques autres ouvrages où les calomnies de Buchanan répétées par Hume, Robertson, &c., sont péremptoirement réfutées (*voyez* MARIE STUART). II. *Mémoires de Melvill, traduits de l'anglois*, 1745, 3 vol. in-12. Cette traduction paroit faite avec soin. III. *Dictionnaire abrégé de Peinture & d'Architecture*, 2 vol. in-12, assez bien fait. IV. *Le Rabelais moderne, ou les Œuvres de Rabelais mises à la portée de la plupart des lecteurs*, 1752, 8 vol. in-12. C'est la seule édition de Rabelais, qui mérite quelqu'attention; mais il ne falloit pas tant de volumes pour des turlupinades. V. *Le Prince*, traduit de Fra-Paolo, 1751, in-12. VI. Un Poëme latin sur la *Tragédie*.

MARSYAS, né en Phrygie, excelloit à jouer de la flûte; il mit le premier en chant les Hymnes consacrées aux dieux. Etant arrivé à Nysa avec Cybele, dont il étoit aimé, il osa disputer à Apollon le prix de l'harmonie. Mais en vain il déploya toutes les ressources de son art à emboucher son instrument. Apollon, ayant marié avec grace sa voix mélodieuse aux sons de sa lyre, enleva tous les suffrages, hormis celui de Midas (*voy. ce mot*). Le très-peu généreux vainqueur fit attacher son rival à un chêne, où il fut écorché vif. Il le changea ensuite en un fleuve de Phrygie, qui porte le nom de Marsyas. *Marsyas amnis*, dit Quinte-Curce, *fabulosis Græcorum carminibus inclytus*.

MARTEL, *voy.* CHARLES.

MARTEL, (François) chirurgien de Henri IV, vers l'an 1590, est auteur de l'*Apologie pour les Chirurgiens, contre ceux qui publient qu'ils ne doivent se mêler de remettre des os rompus & démis*. Dans cet ouvrage il rapporte plusieurs guérisons qu'il avoit faites à la cour, sous les yeux des médecins & chirurgiens que le roi avoit nommés pour examiner son habileté. Il a encore écrit des *Paradoxes sur la pratique de Chirurgie*, où l'on trouve beaucoup de choses que les chirurgiens modernes ont introduites dans leur art, comme les panſemens à froid, l'abus des futures, les bandages, &c. Ses *Œuvres* sont imprimées avec la *Chirurgie* de Philippe de Flasselle, médecin à Paris, chez P. Trichar, in-12, 1635.

MARTEL, (Gabriel) Jésuite, né au Puy en Velay le 14 avril 1680, remplit avec

ſuccès les différens emplois de ſa compagnie juſqu'à ſa mort, arrivée le 14 février 1756. Il eſt connu par un ouvrage intitulé: *Le Chrétien dirigé dans les exercices d'une retraite ſpirituelle*, 2 vol. in-12. Ce livre a été réimprimé en 1764 avec des augmentations conſidérables. On a encore de lui: *Exercice de la préparation à la mort*; 1725, in-12.

MARTELIERE, (Pierre de la) avocat au parlement de Paris, & enſuite conſeiller-d'état, étoit fils du lieutenant-général au bailliage du Perche, & mourut en 1631. Il ſe diſtingua dans la cauſe de l'univerſité de Paris contre les Jéſuites qui ſollicitoient leur rétabliſſement. Après ce que les Paſquier & les Arnauld avoient dit contre la ſociété, il ſembloit que la ſatyre devoit être épuiſée; mais la Marteliere montra qu'ils avoient été réſervés. Il appelle les Jéſuites *faux*, *ambitieux*, *politiques*, *vindicatifs*, *aſſaſſins des rois*, *corrupteurs de la morale*; *perturbateurs des états de Veniſe*, *d'Angleterre*, *de Suiſſe*, *de Hongrie*, *de Tranſilvanie*, *de Pologne*, *de l'univers entier*. Il les peint tous comme des Châtel & des Barriere, portant le flambeau de la diſcorde depuis 30 ans dans la France, & y allumant un feu qui ne devoit jamais s'éteindre. Son *Plaidoyer*, extrêmement applaudi au barreau, le fut encore à l'impreſſion, lorſqu'il vit le jour en 1612, in-4°. On le mit à côté des *Philippiques* de Démoſthenes, des *Catilinaires* de Cicéron; mais il n'eſt comparable en rien aux ouvrages de ces grands hommes; il en remplace la véhémence par un emportement qui tient de la fureur. C'eſt un tas de toutes les figures de la rhétorique, raſſemblées ſans choix, avec tous les traits de l'hiſtoire ancienne & moderne que ſa mémoire put lui fournir. Jacques de Montholon fit voir dans un Plaidoyer, que tout ce que Marteliere avoit avancé, n'étoit qu'un tiſſu de calomnies & de faits ſuppoſés, démentis par les témoignages les plus authentiques qu'il produiſit. Le Plaidoyer de la Marteliere fut ſupprimé à Rouen, à Amiens, en Guyenne, &c., & les libraires qui ſe chargeoient de le répandre, punis ſévérement.

MARTELLI, (Louis) poëte Italien, né à Florence vers 1500, mort à Salerne, dans le royaume de Naples, en 1527, âgé de 28 ans, fit des vers ſérieux & bouffons. Les premiers furent imprimés à Florence, 1548, in-8°. Les autres ſe trouvent dans le 2e. tom. des *Poéſies à la Berneſque*. Cet auteur fut compté parmi les princes du théâtre italien. Sa tragédie de *Tullia* eſt fameuſe parmi ſes compatriotes. On la trouve dans le Recueil de ſes vers de l'édition de Florence. — Vincent MARTELLI, ſon frere, ſe fit auſſi connoître par le talent de la verſification. En 1607, on publia à Florence, in-8°, le recueil de ſes *Lettres* & de ſes *Poéſies* italiennes.

MARTELLI, (Hugolin) de Florence, fut amené en France par la reine Catherine de Médicis, & nommé en 1572 évêque de Glandeves. On a de lui: I. *De anni integrâ in integrum reſtitutione*, Florence, 1578.

II. *Sacrorum temporum assertio.* III. *La Chiave del Calendario Gregoriano.*

MARTELLI, (Pierre-Jacques) secrétaire du sénat de Bologne & professeur en belles-lettres dans l'université de cette ville au 17e. siècle, a écrit en vers & en prose avec un grand succès. Ses *Versi e Prose* ont été recueillis en 7 vol. in-8°, & imprimés à Rome en 1729. Ce recueil renferme diverses *Tragédies* & quelques Romans.

MARTENNE, (Edmond) Bénédictin de St. Maur, né en 1654, à St-Jean-de-Losne, au diocese de Langres, se signala dans sa congrégation par des vertus & par des recherches. L'étendue de ses connoissances n'ôta rien à la simplicité de ses mœurs, & son amour pour l'étude ne ralentit point son assiduité aux offices & aux autres exercices claustraux. Une attaque subite d'apoplexie l'enleva à la république des lettres en 1739, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. Un *Commentaire* latin sur la *Regle de S. Benoît*, Paris, 1690, in-4°. C'est une compilation, mais elle est bien faite; & c'est en partie dans ce livre que D. Calmet a puisé le sien sur la même matiere. II. Un traité: *De antiquis Monachorum ritibus*, Lyon, 1690, 2 vol. in-4°; & 1738, in-fol. III. Un autre *Traité sur les anciens Rits Ecclésiastiques, touchant les Sacremens*, en latin, Rheims, 1700 & 1701, 3 vol. in-4°. Il y a un tom. 4e., publié en 1706. IV. Un *Traité* latin *sur la discipline de l'Eglise dans la célébration des Offices Divins*, in-4°. V. Un Recueil d'écrivains & des monumens ecclésiastiques, qui peut servir de continuation au *Spicilege* de D. d'Achery. Il parut en 1717 sous ce titre: *Thesaurus novus Anecdotorum*, 5 vol. in-fol. VI. *Voyage Littéraire*, publié avec D. Durand, Paris, 1717 & 1724, en 2 vol. in-4°. VII. *Veterum Scriptorum.... amplissima Collectio*, Paris, 9 vol. in-fol., &c. Tous ces ouvrages sont des trésors d'érudition. L'auteur y ramasse avec beaucoup de soin tout ce que des recherches laborieuses & une lecture immense ont pu lui procurer; mais il se borne à recueillir, & il ne se pique pas d'orner ce qu'il écrit. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires* pour servir à l'Histoire de sa congrégation. Le P. Labat, dans son Voyage d'Italie & d'Espagne, tome 5, p. 297, fait contre lui une sortie qui contient des reproches fondés, mais qui à la fin devient si véhémente, qu'elle est presque comique.

MARTHE, sœur de Lazare & de Marie, étoit une fille de qualité, qui demeuroit avec son frere & sa sœur à Béthanie, près de Jérusalem. Le Sauveur honora plusieurs fois de sa présence la maison de cette vertueuse famille. Un jour que Marthe étoit fort occupée à le bien recevoir, & se plaignoit de ce que sa sœur étoit assise aux pieds de N. S. pour l'écouter, au-lieu de la seconder dans son travail, le Sauveur lui répondit: « Marthe, Marthe, » vous vous empressez & vous » vous troublez par le soin de » beaucoup de choses: une » seule chose cependant est » nécessaire ». Après la mort

de Lazare, ſon frere, elle alla au-devant de J. C., & lui dit : *Seigneur, ſi vous aviez été ici, mon frere ne ſeroit pas mort ;* Jeſus lui répondit : *Votre frere reſſuſcitera.* Marthe témoigna depuis, qu'elle le reconnoiſſoit pour le *Chriſt & le Fils du Dieu vivant.* Elle le ſervit à table quelque tems après à Béthanie, dans la maiſon de Simon le lépreux, & depuis ce tems il n'eſt plus parlé d'elle dans l'Evangile. *Voyez* LAZARE & MAGDELENE.

MARTHE, (Scévole de Ste-) *voyez* SAINTE-MARTHE.

MARTIA, *voy.* COMMODE.

MARTIAL, (Marc-Valere) de Bilbilis, aujourd'hui Calatajud (qui n'a cependant pas exactement le ſite de l'ancienne *Bilbilis*), dans le royaume d'Aragon en Eſpagne, vint à Rome à l'âge de 20 ans, & y eut tout le ſuccès qu'un eſprit ſatyrique peut avoir dans une grande ville livrée à l'oiſiveté & à la malignité. Il y demeura 35 ans ſous le regne de Galba & des empereurs ſuivans, qui lui donnerent des marques d'amitié & d'eſtime. Domitien le créa tribun ; Martial fit un dieu de cet empereur pendant ſa vie, & le traita comme un monſtre après ſa mort. Trajan, ne lui ayant pas témoigné les mêmes bontés, il ſe retira dans ſon pays, où il mourut vers l'an 100. Ce poëte eſt principalement connu par ſes *Epigrammes*, dont il a dit lui-même avec raiſon : *Sunt bona, ſunt quædam mediocria, ſunt mala plura.* Par un faux goût, ſuite de la décadence des belles-lettres, il chercha dans le contraſte des mots de quoi faire une pointe. Cette chute, à laquelle on ne s'attend pas, & qui préſente un ſens double à l'eſprit, fait ſouvent toute la fineſſe de ſes ſaillies. Quelques anciens l'ont appellé un *Sophiſme agréable*, & nos gens de goût modernes lui ont donné le nom de *Calembour.* On trouve quelques-unes de ſes Epigrammes, mais en plus petit nombre, pleines de graces & d'eſprit, & aſſaiſonnées d'un ſel véritablement attique. L'auteur n'y reſpecte pas toujours la pudeur. Les meilleures éditions des XIV livres d'*Epigrammes* de Martial, ſont celle de Veniſe par Vendelin de Spire, 1470, in-fol. ; celle *cum notis Variorum*, Leyde, 1670, in-8° ; celle *ad uſum Delphini*, 1680, in-4°. ; celle d'Amſterdam, 1701, in-8°. L'abbé le Maſcrier en donna une fort jolie, Paris, 1754, in-12, 2 vol., avec pluſieurs corrections. L'abbé de Marolles a traduit ſes *Epigrammes* en 2 vol. in-8° ; & comme il a rendu cet auteur fort platement, Ménage appelloit cette verſion, des *Epigrammes contre Martial* : mais il étoit difficile de les traduire d'une maniere qui fût *pour* lui.

MARTIAL, (S.) évêque & apôtre de Limoges ſous l'empire de Dece, eſt plus connu par la tradition que par les anciens hiſtoriens. On lui attribue deux *Epîtres* qui ne ſont pas de lui.

MARTIAL D'AUVERGNE, (c'étoit ſon nom de famille) fut procureur au parlement & notaire au Châtelet de Paris, ſa patrie. Il mourut en 1508, regardé comme un des hommes les plus aimables & un des en-

prits les plus faciles de son siecle. Ses ouvrages sont: I. Les *Arrêts d'Amour;* les poëtes Provençaux lui en avoient fourni le modele. Ce sont des pieces badines, assez ingénieuses, & dont le principal mérite est une grande naïveté. Benoît de Court, savant jurisconsulte, a commenté fort sérieusement ces badinages. Il étale une très-grande érudition dans son Commentaire, où il développe fort bien plusieurs questions du droit civil que l'on ne seroit pas tenté d'y aller chercher. Ce *Commentaire* avec les *Arrêts* fut imprimé chez Griphe, à Lyon, in-4°, 1533; in-8°, à Rouen, 1587; & en Hollande, 1731, in-12. Ces Arrêts, au nombre de 53, sont écrits en prose, au commencement près qui est en vers, ainsi que la fin. II. Un Poëme historique de Charles VII, en 6 ou 7000 vers de différentes mesures, sous le titre de *Vigiles de la mort du roi*, &c., Paris, 1493, in-fol. L'auteur lui a donné fort mal-à-propos, & par une idée très-peu ingénieuse, la forme de l'office de l'Eglise, que l'on nomme *Vigiles*. Au-lieu de Psaumes, ce sont des récits historiques, dans lesquels le poëte raconte les malheurs & les glorieux exploits de son héros. Les Leçons sont des complaintes sur la mort du roi. Le cœur du poëte parle dans tous ses récits avec beaucoup de naïveté. Il seme sur sa route des portraits fideles, mais grossiers; des peintures énergiques, mais basses, de tous les états qu'il passe en revue; des maximes solides, qui respirent l'amour de la vertu & la haine du vice. Il y a de l'invention & du jugement dans le Poëme, mais peu d'exactitude dans la versification. III. L'*Amant rendu Cordelier de l'Observance d'Amour*, poëme de 234 strophes, in-16. C'est un tableau des extravagances où jette la passion de l'amour. La scene se passe dans un couvent de Cordeliers, où l'auteur est transporté en songe. IV. *Dévotes Louanges à la Vierge Marie*, in-8°; poëme historique de la vie de la Ste. Vierge, rempli des fables pieuses que le peuple adoptoit alors, & qui n'est qu'une légende mal versifiée. Les *Poésies* de Martial d'Auvergne ont été réimprimées à Paris, en 2 vol. in-8°, 1724.

MARTIANAY, (Jean) né à St-Sever-Cap, au diocese d'Aires en Gascogne, en 1647, entra dans la congrégation de S. Maur. Il s'y distingua par son application à l'étude du grec & de l'hébreu; il s'attacha sur-tout à la critique de l'Ecriture-Sainte, & ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée à St-Germain-des-Prés en 1717, à 70 ans. On a de lui: I. Une nouvelle édition de *S. Jerôme*, avec le P. Pouget, en 5 vol. in-fol., dont le premier parut en 1693, & le dernier en 1706. Cette édition offre des prolégomenes savans; mais elle n'est ni aussi méthodique, ni aussi-bien exécutée que celles de plusieurs autres Peres, données par quelques-uns de ses confreres. Elle eut divers censeurs parmi les Protestans & parmi les Catholiques. Simon & le Clerc la critiquerent avec vivacité & quelquefois avec justesse. On lui reprocha principalement de n'avoir par orné son texte de notes

grammaticales & théologiques, & d'avoir distribué dans un ordre embarrassant les *Lettres* de S. Jerôme, qu'il mêla tantôt avec ses Commentaires, tantôt avec ses ouvrages polémiques. Le style de ses Préfaces, de ses Prolégomenes & de ses Notes n'est pas assez naturel. Malgré ces défauts l'édition de ce saint Pere par Martianay est la meilleure que nous ayons. II. *La Vie de S. Jerôme*, 1706, in-4°. L'auteur l'a tirée des propres écrits du Saint : aussi est-elle un tableau fidele. III. Deux *Ecrits* en françois, 1689 & 1693, 2 vol. in-12, dans lesquels il défend, contre le P. Pezron, Bernardin, l'autorité & la chronologie du texte hébreu de la Bible. Ils sont savans, mais mal écrits & pleins d'aigreur. IV. *Vie de Magdelene du S. Sacrement*, Carmélite, 1711, in-12. V. Il a encore donné le *Nouveau-Testament* en françois avec des *Scholies*, les trois *Psautiers de S. Jerôme*, & une ancienne *Version* de l'*Evangile* selon S. Matthieu, qui n'avoit pas vu le jour ; elle parut l'an 1695. VI. Un *Commentaire* manuscrit sur l'Ecriture-Sainte, où il se proposoit d'y expliquer le texte sacré par lui-même ; mais il n'eut pas le tems d'achever cet ouvrage utile. Le dernier ouvrage qu'il fit imprimer est une *Apologie* de la Bulle *Unigenitus*.

MARTIGNAC, (Etienne Algai, sieur de) a donné en françois diverses Traductions en prose de quelques poëtes latins. Elles sont meilleures que celles qu'on avoit publiées avant lui sur les mêmes auteurs ; mais elles sont fort au-dessous de celles qui ont vu le jour après lui. Il traduit : I. Les trois *Comédies* de Térence. II. *Horace*. III. *Perse* & *Juvenal*. IV. *Virgile*. V. *Ovide* tout entier, en 9 vol. in-12. Ces versions sont en général fidelles, exactes & claires ; mais elles manquent d'élégance & de correction. On a aussi de lui une *Traduction de l'Imitation de J. C.* Il avoit commencé celle de la *Bible*. Son dernier ouvrage fut *la Vie des Archevêques & derniers Evêques de Paris, du 17e. siecle*, in-4°. Ce laborieux écrivain mourut en 1698, âgé de 70 ans. Martignac avoit été l'un des confidens de Jean-Baptiste Gaston, duc d'Orléans, & ce fut lui qui rédigea les *Mémoires*, in-12, de ce prince, qui s'étendent depuis 1608, jusqu'à la fin de janvier, 1636.

MARTIN, (S.) né vers 316 à Sabarie, dans la Pannonie (aujourd'hui Szombathely, dans le comté d'Eisenstadt, siege épiscopal), d'un tribun militaire, fut forcé de porter les armes, quoiqu'il eût beaucoup de goût pour la solitude. Il donna l'exemple de toutes les vertus, dans une profession qui est ordinairement l'asyle des vices. Il coupa son habit en deux, pour couvrir un pauvre qu'il rencontra à la porte d'Amiens. On prétend que J. C. se montra à lui la nuit suivante, revêtu de cette moitié d'habit. Martin étoit alors catéchumene ; il reçut bientôt après le baptême, & renonça à la milice séculiere, pour entrer dans la milice ecclésiastique. Après avoir passé plusieurs années dans la retraite, S. Hilaire, évêque de Poitiers, lui con-

féra l'ordre d'exorciſte. De retour en Pannonie, il convertit ſa mere, & s'oppoſa avec zele aux Ariens, qui dominoient dans l'Illyrie. Fouetté publiquement pour avoir rendu témoignage à la divinité de J. C., il montra au milieu de ce ſupplice la conſtance des premiers martyrs. Cet illuſtre confeſſeur de la foi, ayant appris que S. Hilaire étoit revenu de ſon exil, alla s'établir près de Poitiers. Il y raſſembla un nombre de Religieux, qui ſe mirent ſous ſa conduite. Ses vertus éclatant de plus en plus, on l'arracha à ſa ſolitude en 374. Il fut ordonné évêque de Tours, avec l'applaudiſſement général du clergé & du peuple. Sa nouvelle dignité ne changea point ſa maniere de vivre. Au zele & à la charité d'un évêque, il joignit l'humilité & la pauvreté d'un anachorete. Pour vivre moins avec le monde, il bâtit auprès de la ville, entre la Loire & une roche eſcarpée, le célebre monaſtere de Marmoutier, qui ſubſiſte encore, & que l'on croit être la plus ancienne abbaye de France. S. Martin y raſſembla 80 moines, qui retraçoient dans leur vie celle des ſolitaires de la Thébaïde. Après avoir converti tout ſon dioceſe, il fut l'apôtre de toutes les Gaules; il diſſipa l'incrédulité des Gentils, détruiſit les temples des idoles, & confirma ſes prédications par des miracles ſans nombre : les élémens lui obéiſſoient au nom du Dieu de la nature. L'empereur Valentinien, étant venu dans les Gaules, le reçut avec honneur. Le tyran Maxime qui, après s'être révolté contre l'empereur Gratien, s'étoit emparé des Gaules, de l'Angleterre & de l'Eſpagne, l'accueillit d'une maniere non moins diſtinguée. Le ſaint évêque ſe rendit auprès de lui à Treves vers l'an 383, pour en obtenir quelques graces. Maxime le fit manger à ſa table, avec les plus illuſtres perſonnes de ſa cour, & le fit aſſeoir à ſa droite. Quand on donna à boire, l'officier préſenta la coupe à Maxime, qui la fit donner à Martin pour la recevoir enſuite de ſa main; mais l'illuſtre prélat la donna au prêtre qui l'avoit accompagné à la cour. Cette ſainte hardieſſe loin de déplaire à l'empereur, obtint ſon ſuffrage & celui des courtiſans. Martin, ennemi des hérétiques, mais ami des hommes, profita de ſon crédit auprès de ce prince, pour empêcher qu'on ne condamnât à mort les Priſcillianiſtes, pourſuivis par Ithace & Idace, évêques d'Eſpagne. L'évêque de Tours ne voulut pas d'abord communiquer avec des hommes qui avoient pouſſé le zele trop loin (car s'ils avoient mérité la mort, ce n'étoit pas à des évêques à la ſolliciter); mais il le fit enſuite pour ſauver la vie à des ſectaires, qu'il eſpéroit pouvoir être gagnés à la vérité, & pour empêcher que dans leur punition des innocens fuſſent enveloppés (ce qui, ſelon la remarque de Sulpice Sévere, ſeroit infailliblement arrivé). Il ne tarda pas à ſe repentir de cette complaiſance, comme d'une foibleſſe indigne de l'épiſcopat, & ce fut l'époque (dit le même

auteur) d'une espece d'affoiblissement du don des miracles qui l'avoient illustré jusqu'alors. Il paroît néanmoins qu'il avoit pris le bon parti, n'y ayant encore aucune loi qui défendît de communiquer avec ces évêques, qui n'étoient ni hérétiques, ni excommuniés; mais peut-être avoit-il agi avec un peu d'incertitude & de pusillanimité, sans cette conscience éclairée & assurée, qui exclut la perplexité & prévient les remords. Retournant à Tours, il s'enfonça, à 8 lieues de Treves, dans la sombre forêt du Grunewald, à une demi-lieue d'Andethanna (aujourd'hui Antwen) & y pleura sa foiblesse; là un Ange lui apparut & le consola. Rendu à son diocese, il s'y prépara à aller jouir de la récompense de ses travaux. Il mourut à Candes le 11 novembre de l'an 400. On a conservé sous son nom une *Profession de Foi*, touchant le mystere de la Ste. Trinité. S. Martin est le premier des saints confesseurs, auxquels l'Eglise Latine a rendu un culte public. L'église où repose son corps, a toujours été considérée comme l'asyle le plus sûr de la France, que les rois les plus violens & les moins religieux n'osoient violer. Son tombeau a été illustré par une multitude de miracles avérés, les peuples y recouroient dans toutes les calamités avec une extrême confiance (*voy.* CLOVIS & FRANÇOIS I). Sulpice Sévere, son disciple, a écrit sa *Vie*: on ne peut conseiller une meilleure lecture aux prêtres & aux évêques. On y trouve la pureté & l'élégance du siecle d'Auguste, réunies à la fidélité de l'histoire & à l'édification des vertus chrétiennes (*voyez* SULPICE SÉVERE). Paulin de Périgueux, & Fortunat de Poitiers, ont donné en vers, d'après Sulpice Sévere, la *Vie* de S. Martin; mais ils ont défiguré, par une poésie un peu agreste, la belle prose de l'auteur qu'ils copioient. Nicolas Gervaise a aussi donné une *Vie* de ce Saint, pleine de recherches, Tours, 1699, in-4°. La tradition d'Amiens est que S. Martin exerça l'acte de charité qui l'a rendu si célebre, proche d'une ancienne porte de la ville, dont on voit des restes auprès des Célestins. On y a inscrit ces deux vers, plus propres à faire honneur au Saint qu'au poëte:

Hic Martinus eques mantellum dimidiavit,
Ut faceremus idem, nobis exemplificavit.

MARTIN de Dume, (S.) originaire de la Pannonie, alla visiter les Lieux-Saints, & débarqua ensuite en Galice, où les Sueves, infectés de l'Arianisme, avoient établi leur domination; il y instruisit dans la foi le roi Théodomir, & ramena les peuples de ces contrées à l'unité catholique. Il y fonda plusieurs monasteres, dont le principal fut celui de Dume, près de la ville de Brague, autrefois dans la Galice, aujourd'hui en Portugal. On érigea Dume en évêché par respect pour le mérite de Martin, qu'on éleva sur ce nouveau siege en 567. Les rois des Sueves voulurent qu'il fût l'évêque de la cour; ce qui l'a fait appeller *Evêque de la famille royale.*

Il monta ensuite sur le siege de Brague, & mourut le 20 mars 580. Nous avons de lui : I. Une *Collection de 84 Canons*, divisée en deux parties ; l'une pour les devoirs des clercs, l'autre pour ceux des laïques ; elle se trouve dans le Recueil des Conciles & dans le 1*er.* tome de la Bibliotheque Canonique de Justel. II. *Formule d'une vie honnête, ou Traité des IV Vertus Cardinales.* Ce Traité est adressé à Myron, roi de Galice, qui avoit prié le Saint de lui donner une regle de conduite ; on le voit dans le *Spicilege* de D. d'Achery, tom. 10, pag. 626, & dans la Bibliotheque des Peres, où il est suivi d'un livre du même Saint, intitulé : *Des Mœurs.* III. Il a traduit du grec en latin un *Recueil de Sentences des Solitaires d'Egypte*, qu'on trouve dans l'Appendice des Vies des Peres par Rosweide, Anvers, 1628. Voyez sur les écrits de ce Saint le savant cardinal d'Aguirre, *Notit. Conc. Hispan.* pag. 92.

MARTIN, (S.) de Todi, dans le duché de Spolette, pape après Théodore, en 649, mérita la chaire pontificale par ses vertus & ses lumieres. Il tint d'abord après son élévation, un nombreux concile à Rome, dans lequel il condamna l'hérésie des Monothélites, avec l'*Ecthese* d'Heraclius & le *Type* de Constant. Ce fut la cause de sa disgrace auprès de ce dernier prince. Après qu'on eut vainement tenté de l'assassiner, on l'enleva scandaleusement du milieu de Rome pour le conduire dans l'isle de Naxos, où il fut retenu prisonnier pendant un an ; Constant le fit ensuite transporter à Constantinople, où il essuya la prison, les fers, la calomnie & toutes sortes d'outrages. Enfin, il fut relégué dans la Chersonese-Taurique, aujourd'hui la Crimée, où ce saint pape mourut de misere & de souffrances, le 16 septembre 655, après plus de 2 ans de captivité & 6 de pontificat. On a de lui XVIII *Epîtres* dans la Bibliotheque des Peres, & dans l'édition des Conciles de Labbe.

MARTIN II *ou* MARIN I, archevêque de l'Eglise Romaine, trois fois légat à Constantinople pour l'affaire de Photius, occupa le Saint-Siege après le pape Jean VIII, en 882. Il condamna Photius, rétablit Formose dans son siege de Porto, & mourut en 884, avec la réputation d'un homme pieux & éclairé.

MARTIN III *ou* MARIN II, Romain de naissance, successeur du pape Etienne VIII en 942, mourut en 946, après avoir signalé son zele & sa piété dans la réparation des églises & le soulagement des pauvres.

MARTIN IV, appellé *Simon de Brion*, & non de *Brie*, né au château de Montpencien, dans la Touraine, d'une famille illustre, fut successivement garde-des-sceaux du roi S. Louis, cardinal & enfin pape après la mort de Nicolas III en 1281. Il avoit été chanoine & trésorier de l'église de S. Martin de Tours : ce qui l'engagea à prendre le nom de *Martin*, en l'honneur de ce Saint. Il résista à son élection jusqu'à faire déchirer son manteau, quand on voulut le revêtir de celui de pape. Ce pontife, né avec un amour vif pour la vérité

& la justice, signala son regne par plusieurs anathêmes. Après avoir excommunié l'empereur Michel Paléologue, comme fauteur de l'ancien schisme & de l'hérésie des Grecs, il lança ses foudres sur Pierre III, roi d'Aragon, usurpateur de la Sicile, après le massacre des Vêpres Siciliennes, dont ce prince avoit été le promoteur. Le pontife alla plus loin, & l'on peut dire trop loin, il le priva non-seulement de la Sicile, mais encore de l'Aragon qu'il donna à Philippe le Hardi, roi de France, pour un de ses fils, qui ne tarda point d'aller avec une armée faire valoir cette donation. Si l'on doit être surpris que les papes donnassent des royaumes qui ne leur appartenoient pas, faut-il l'être moins en voyant des princes accepter de pareils présens ? N'étoit-ce pas convenir que les papes avoient le droit de disposer des couronnes & de déposer les monarques à leur gré ? Rien ne prouve mieux que cette jurisprudence étoit alors généralement reçue ; que les rois même ne la contestoient pas, & que l'on a tort aujourd'hui d'en accuser uniquement les papes (*voy.* GRÉGOIRE VII). » La conduite des autres cours, » dit le comte d'Albon (*Discours sur l'histoire, le gouvernement, &c., de plusieurs nations de l'Europe*), « est non moins » répréhensible & bien plus » inconcevable. Dans ces tems » de vertige, dès que le pape » avoit prononcé contre un » prince la sentence d'excommunication, les autres potentats se hâtoient d'entrer » avec toutes leurs forces dans » les états de cet infortuné, » non pour les lui conserver, » mais pour les envahir & s'enrichir inhumainement de ses » dépouilles. Pouvoit-on mieux » s'y prendre pour accréditer » l'erreur ? & les usurpateurs » avoient-ils à se plaindre, si » l'exemple, qu'ils ne rougissoient pas de donner, leur » devenoit jamais funeste ? Au » second concile de Lyon, l'ambassadeur d'Angleterre fut le » seul qui osa prononcer quelques paroles pour soutenir » les droits de l'empereur; tous » les ministres des autres cours » garderent un profond silence. » Ce consentement tacite, dont » on affecte aujourd'hui de ne » point parler, étonne bien » plus que ce qu'on fit dans » l'assemblée contre Frédéric. » D'ailleurs, les souverains » pontifes eussent-ils les premiers donné cours à cette » fausse opinion, ils n'en abusèrent pas pour soumettre » à leur empire de nouvelles » contrées; ils ne tirerent de » leur politique aucun avantage : pourquoi leur en faire » un crime, tandis qu'on ne » dit rien de ceux qui furent » plus d'une fois la mettre à » profit » ? L'expédition de Philippe fut malheureuse ; il mourut en 1285, d'une contagion qui s'étoit mise dans son armée. Le pape mourut la même année à Pérouse, après avoir tenu le siege 4 ans & 5 jours depuis sa consécration.

MARTIN V, Romain, nommé auparavant *Othon Colonne*, de l'ancienne & illustre maison de ce nom, cardinal-diacre, fut intronisé sur la chaire pontificale en 1417, après l'ab-

dication de Grégoire XII, & la dépoſition de l'antipape Benoît XIII, pendant la tenue du concile de Conſtance. Jamais pontife ne fut inauguré plus ſolemnellement: il marcha à l'égliſe monté ſur un cheval blanc, dont l'empereur & l'électeur Palatin à pied tenoient les rênes. Une foule de princes & un concile entier formoient la marche. On le couronna de la triple couronne, que les papes portoient depuis environ deux ſiecles, après l'avoir ordonné prêtre & évêque. Son premier ſoin fut de donner une Bulle contre les Huſſites de Bohême, dont les ravages s'étendoient tous les jours. Le premier article de cette Bulle eſt remarquable, en ce que le pape y veut que « celui qui ſera ſuſpect » d'héréſie, jure qu'il reçoit » les conciles généraux, & en » particulier celui de Conſ- » tance, repréſentant l'Egliſe » Univerſelle; & qu'il recon- » noiſſe que tout ce que ce » dernier concile a approuvé » & condamné, doit être ap- » prouvé & condamné par » tous les fideles ». Il paroît ſuivre naturellement delà, que Martin V approuve la ſupériorité du concile ſur les papes, qui fut décidée dans les 4e. & 5e. ſeſſions; mais d'autres prétendent que Martin ne parloit que des décrets doctrinaux contre les ſectaires; & s'appuient ſur un acte authentique, pour ſervir de monument à la poſtérité, par lequel ce pape déclara ſolemnellement dans la derniere ſeſſion, « qu'il » vouloit tenir & obſerver in- » violablement tout ce qui » avoit été décerné, conclu » & déterminé *conciliairement* » *dans les matieres de foi* par » le concile de Conſtance; » qu'il approuvoit & ratifioit » tout ce qui avoit été fait » ainſi conciliairement dans les » matieres de foi, *mais non ce* » *qui avoit été fait autrement* » *& d'une autre maniere* ». Ils ajoutent que les décrets des 4e. & 5e. ſeſſions ne regardent que les tems de ſchiſme, & les papes dont la légitimité eſt conteſtée, comme elle l'étoit alors. Martin préſida aux dernieres ſeſſions du concile au commencement de 1418. La joie de l'arrivée du pape à Rome fut ſi grande, qu'on en marqua le jour dans les faſtes de la ville, pour en conſerver éternellement la mémoire. Le ſchiſme n'étoit pas encore bien éteint. L'antipape Benoît XIII vivoit encore, & après ſa mort, arrivée en 1424, les deux ſeuls cardinaux de ſa faction élurent un chanoine Eſpagnol, Gilles de Mugnos, qui prit le nom de *Clément VIII*. Ce prétendu pape ſe démit quelque tems après, en 1429; & pour le dédommager de cette ombre de pontificat qu'il perdoit, le pape lui donna l'évêché de Majorque. C'eſt ainſi que Martin termina heureuſement le ſchiſme funeſte, qui avoit fait tant de plaies à l'Egliſe pendant un demi-ſiecle. Le pape, toujours preſſé par les princes de réformer l'Egliſe, avoit convoqué un concile à Pavie, transféré enſuite à Sienne, & enfin diſſous ſans avoir rien ſtatué. Martin crut devoir appaiſer les murmures des gens de bien; il indiqua un concile à Bâle, qui ne devoit

être tenu que 7 ans après. Il mourut d'apoplexie dans cet intervalle en 1431, à 63 ans. Ce pape avoit les qualités d'un prince, & les vertus d'un évêque. L'Eglise lui fut redevable de son union, l'Italie de son repos, & Rome de son rétablissement. Les censeurs déterminés à chicaner tous les papes, l'accusent d'avoir aimé à thésauriser; mais le témoignage que S. Antonin lui rend sur cet article, joint à l'usage qu'il a fait de ces trésors, le justifie surabondamment. On a de lui quelques ouvrages.

MARTIN LE POLONOIS *ou* DE POLOGNE, *Martinus Polonus*, né à Troppau en Silésie, de la famille noble de Strepori, Dominicain, fut pénitencier, & chapelain des papes Clément IV, Grégoire X, Innocent V, Jean XXI & Nicolas III, qui le nomma en 1278 à l'archevêché de Gnesne. Il mourut la même année à Bologne, lorsqu'il alloit en prendre possession. On a de lui des *Sermons*, 1484, in-4°, & une *Chronique* des papes. Cette Chronique parut imprimée pour la *1re.* fois par les soins de Jean Herold à la suite de celle de *Marianus Scotus*, Bâle, 1559. Elle finit dans cette édition à l'élection de Nicolas III. Dans le corps de l'ouvrage est le fameux passage de la papesse Jeanne. Il se trouve aussi dans l'édition de Suffridus Petri, Anvers, 1574, qui dit y avoir inséré des additions qui font un tiers de la Chronique, ajoutant qu'il a rempli les lacunes, &c. On estime beaucoup plus celle de Jean-Fabricus Cæsar, Prémontré, Cologne, 1616, in-fol. & qui a été suivie dans celle de Strasbourg, 1685, in-fol. Dans ces dernieres, la Chronique finit à Clément IV, & l'on n'y trouve point ce fameux passage dont la supposition a été démontrée par Blondel, ministre protestant, dans un traité particulier, & par Bayle (Dict. crit. art. *Polonus* & *Papesse*), par les Peres Echard & Quetif, &c. (*Scriptores Ord. Præd. p. 365 & seqq.*). Voyez BENOÎT III. On en a une traduction françoise, 1503, in-fol. Cet historien manquoit de critique & de philosophie; mais son ouvrage ne laisse pas d'être utile. Il est connu sous le nom de *Chronique Martinienne*. Elle n'est pas commune. On y trouve des particularités curieuses, qu'on chercheroit vainement ailleurs.

MARTIN, (Raimond) Dominicain, l'un des plus savans hommes de son siecle dans les langues hébraïque & arabe, étoit de Subirat en Catalogne. Il fut employé l'an 1264 par Jacques I, roi d'Aragon, pour examiner le *Talmud*, & envoyé à Tunis vers 1268 pour travailler à la conversion des Maures. Ce pieux & savant Religieux mourut vers 1286. On a de lui un excellent Traité contre les Juifs, fruit de son zele & de son érudition. Il parut en 1651 à Paris, avec de savantes remarques de Joseph de Voisin, & à Leipsig en 1687, sous le titre de *Pugio fidei Christianæ*. L'édition de Leipsig est enrichie d'une savante introduction par Carpzovius. Cet ouvrage est divisé en 3 parties. La *1re.* n'est écrite qu'en latin: les deux dernieres sont en latin & en hé-

breu. Les curieux peuvent consulter ce que dit, sur ce livre & sur son auteur, le P. Touron, dans le tom. 1*er.* de son *Histoire des Hommes illustres de l'ordre de S. Dominique.*

MARTIN, MARTENS & MERTENS, (Thierri) né à Asch, grand village près d'Alost en Flandre, fut un des premiers qui cultiverent l'art de l'imprimerie dans les Pays-Bas, & en particulier à Alost, à Anvers & à Louvain, après l'avoir appris, selon quelques-uns, de Jean de Westphalie d'Osnabruck : mais plusieurs savans pensent qu'il est aussi ancien imprimeur que Jean de Westphalie, & observent que ses caracteres sont trop différens de ceux de Jean, pour en être une imitation. Quoi qu'il en soit, Martin exerça aussi cette profession à Nimegue, & mourut à Alost en 1533, où l'on voit sa sépulture dans l'église des Guillelmins, avec une inscription qui commence : *Theodorico Martino Aloſtano, Germaniæ, Galliæ & Belgii hujus Proto-Chalcographo*, &c. ; ce qui ne doit pas se prendre à la lettre, & signifie précisément que Martin a introduit l'imprimerie dans les Pays-Bas & dans quelques contrées voisines. Cet imprimeur jouissoit de la réputation d'un savant honnête-homme. On a de lui, outre les impressions de plusieurs livres, quelques ouvrages de sa composition. Il eut des amis illustres, entr'autres, Barland, le célebre Erasme, & Martin Dorp, dont il est parlé dans l'article suivant.

MARTIN DORP, savant professeur de Louvain, fut, selon le témoignage d'Erasme, le premier qui allia l'étude des belles-lettres à celle de la philosophie & de la théologie. Il mourut à la fleur de son âge en 1525. Barland, son ami, lui a consacré un bel éloge dans sa Chronique des ducs de Brabant. On a de lui : I. *Epistola de Hollandorum moribus*, imprimé par Martin d'Alost. II. *Oratio de laudibus Academiæ Lovanienſis*, Louvain, 1513, &c.

MARTIN, (André) prêtre de l'Oratoire, Poitevin, mort à Poitiers en 1695, se signala dans sa congrégation par son savoir. On a de lui : I. La *Philoſophie Chrétienne*, imprimée en 7 vol. sous le nom d'*Ambroiſe Victor*, & tirée de S. Augustin, dont cet Oratorien avoit fait une étude particuliere. II. Des *Theſes* fort recherchées, qu'il fit imprimer à Saumur, in-4°, lorsqu'il y professoit la théologie.

MARTIN, (Dom Claude) Bénédictin de la congrégation de St. Maur, naquit à Tours en 1619, d'une mere pieuse, qui fut dans la suite premiere supérieure des Ursulines de Québec, où elle mourut saintement (*voy.* MARIE DE L'INCARNATION). Le fils, héritier de ses vertus, se consacra à Dieu de bonne heure, & devint supérieur du monastere des Blancs-Manteaux à Paris, où il demeura 6 ans. Il mourut en odeur de sainteté, en 1696, à 78 ans, dans l'abbaye de Marmoutier, dont il étoit prieur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété : I. Des *Méditations Chrétiennes*, Paris, 1669, en 2 vol. in-4°, peu recherchées à présent. II. Les *Lettres* & la *Vie* de sa mere,

1677, in-4° : ouvrage édifiant. III. La *Pratique de la Regle de S. Benoît*, plusieurs fois réimprimée. *Voyez* sa *Vie* par D. Martenne, Tours, 1697, in-8°.

MARTIN, (N.) poëte François, né en 1616, mort en 1705, a donné une *Traduction* en vers françois des *Géorgiques* de Virgile, qui ne vit le jour qu'après la mort de son auteur, en 1713, & qui a été effacée par celles que M. De Lille & M. le Franc de Pompignan ont données depuis.

MARTIN, (David) né à Revel, dans le diocese de Lavaur, en 1639, se rendit habile dans l'Ecriture-Sainte, dans la théologie & dans la philosophie. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Hollande, fut ministre à Utrecht, & mourut en cette ville d'une fievre violente, en 1721, à 82 ans. Il écrivoit, il parloit avec aisance, & cependant d'une maniere un peu dure. Son style n'a ni assez de douceur, ni assez de correction. On a de lui : I. Une *Histoire du Vieux & du Nouveau-Testament*, imprimée à Amsterdam en 1700, en 2 vol. in-fol. avec 424 belles estampes. Elle est appellée *Bible de Mortier*, du nom de l'imprimeur. II. Huit *Sermons*, sur divers textes de l'Ecriture-Sainte, 1708, vol. in-8°. III. Un *Traité de la Religion Naturelle*, 1713, in-8°. IV. *Le vrai sens du Psaume* cx, in-8°, 1715, contre Jean Masson. V. Deux *Dissertations critiques*, Utrecht, 1722, in-8°; l'une sur le verset 7 du chapitre v de la 1re. Epître de S. Jean.... *Tres sunt in Cœlo*, &c., dans laquelle il prouve l'authenticité de ce texte : l'autre sur le passage de Joseph touchant J. C., où il fait voir que ce passage n'est point supposé. VI. Une *Bible*, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-fol., & avec de plus courtes notes, in-4°. VII. Une édition du *Nouveau-Testament* de la traduction de Geneve, Utrecht, 1696, in-4°. VIII. *Traité de la Religion révélée*, où il fait voir que les livres du Vieux & du Nouveau-Testament sont d'inspiration divine, &c., réimprimé à Amsterdam, en 1723, en 2 vol. in-8°. Cet ouvrage estimable fut traduit en anglois.

MARTIN, (Jean-Baptiste) peintre, né à Paris d'un entrepreneur de bâtimens, mourut dans la même ville en 1735, âgé de 76 ans. Après avoir appris le dessin de la Hire, il fut envoyé en qualité d'ingénieur pour servir sous le célebre Vauban. Ce grand ingénieur fut si content de lui, qu'à sa recommandation Louis XIV le plaça chez Vander Meulen, peintre de batailles, qu'il remplaça aux Gobelins, & lui accorda une pension. Martin fit plusieurs campagnes sous le grand dauphin, & sous le roi même. Il peignit plusieurs conquêtes de ce monarque à Versailles, & les plus belles actions de Charles V, duc de Lorraine, dans la galerie du château de Lunéville, que le duc Léopold son fils avoit fait bâtir.

MARTIN, (dom Jacques) Bénédictin de S. Maur, né à Fanjaux, petite ville du haut Languedoc, en 1694, entra dans cette savante congrégation en 1709. Après avoir professé les humanités en province, il parut en 1727 à la capitale. Il

y fut regardé comme un homme bouillant & singulier, un savant bizarre, un écrivain indécent & présomptueux. Ses ouvrages se ressentent de son caractere. Les principaux sont : I. *Traité de la Religion des anciens Gaulois*, Paris, 1727, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage offre des recherches profondes & des nouveautés curieuses ; mais son auteur paroît avoir trop bonne opinion de lui-même, & ne rend pas assez de justice aux autres. Il prétend que, la religion des Gaulois étant, à quelques égards, un écoulement de celle des patriarches, l'explication des objets de leur culte peut servir à l'interprétation de divers passages de l'Ecriture. Ce système est plus singulier que vrai. II. *Histoire des Gaulois*, 1754, 2 vol. in-4°, mise au jour par D. de Brezillac, neveu de l'auteur. III. *Explication de plusieurs Textes difficiles de l'Ecriture*, Paris, 1730, 2 vol. in-4°. On y trouve le même goût de critique, le même feu, la même force d'imagination, le même ton de hauteur & d'amertume que dans les ouvrages précédens. Plusieurs estampes indécentes dont il souilla ce Commentaire sur l'Ecriture-Sainte, & une foule de traits satyriques, aussi déplacés que les estampes, obligerent l'autorité séculiere d'en arrêter le débit. IV. *Explication de divers Monumens singuliers, qui ont rapport à la Religion des plus anciens peuples, avec l'Examen de la derniere édition des Ouvrages de S. Jerôme*, & un *Traité sur l'astrologie judiciaire ;* enrichie de figures en taille-douce, Paris, 1739, in-4°. La vaste érudition de cet ouvrage est ornée de traits agréables, mais le style en est trop animé. V. *Eclaircissemens Littéraires sur un projet de Bibliotheque Alphabétique.* L'érudition & les mauvaises plaisanteries sont prodiguées dans cet écrit, qui ne plaira point à ceux qui aiment le choix & la précision. VI. Une *Traduction des Confessions de S. Augustin*, qui parut à Paris en 1741, in-8° & in-12. Dom Martin mourut à St.-Germain-des-Prés en 1751. C'étoit un des plus savans & des meilleurs écrivains qu'ait produit la congrégation de S. Maur ; il n'auroit fallu qu'un ami éclairé pour diriger son goût & son imagination.

MARTIN DE VOS, *voyez* VOS.

MARTIN-GUERRE, *voy.* GUERRE.

MARTINE, (Sainte) issue d'une des plus illustres familles de Rome, scella sa foi par l'effusion de son sang dans le 3e. siecle. Son culte est très-ancien ; & nous voyons que du tems de S. Grégoire le Grand, les fideles alloient dans la chapelle consacrée à sa mémoire. En 1256, le pape Alexandre IV dédia une église sous son invocation. On fit en 1634 la translation de ses reliques trouvées dans les ruines de l'ancienne église. Urbain VIII en fit bâtir une plus grande & plus belle, inséra l'office de la Sainte dans le Bréviaire Romain, & en composa lui-même les Hymnes.

MARTINE, (Georges) médecin Ecossois, mort vers l'an 1743, a publié : I. *De similibus animalibus & animalium calore*,

libri duo, Londres, 1740, in-8°, traduit en françois, Paris, 1751. Ce qu'il dit de la force du cœur est fondé sur des procédés algébriques, & des théorêmes de géométrie qui ont pu le faire regarder pour savant par ceux qui s'extasient toujours à la vue de longs calculs, mais qui n'ont pas pu tromper M. Senac : ce médecin en a fait une critique sévere dans son *Traité du Cœur;* il y montre que la géométrie n'est pas une clef qui ouvre tous les secrets de la nature. II. *In Bartholomæi Eustachii tabulas anatomicas Commentaria*, Edimbourg, 1755, in-8°. Ces Commentaires sont estimés.

MARTINEAU, (Isaac) Jésuite d'Angers, né en 1640, mort en 1720, professa dans son ordre, & y occupa les premieres places. La petite-vérole l'avoit défiguré. En 1682, le jeune duc de Bourbon devant passer de rhétorique en philosophie dans le college de Louis le Grand, les Jésuites dirent au prince de Condé « qu'ils avoient » un excellent professeur de » philosophie pour monsieur le » duc; mais qu'ils n'osoient le » faire venir à Paris, parce » qu'il étoit horriblement laid ». Le prince voulut qu'on l'appellât, & dès qu'il l'eut vu, il dit : *Il ne doit pas faire peur à qui connoit Péliſſon. Qu'il vienne chez moi, on s'accoutumera à le voir & on le trouvera beau.* Il plut effectivement à la cour. Si sa figure étoit désagréable, son ame étoit belle. On le choisit pour confesseur du duc de Bourgogne, qu'il assista de ses conseils pendant sa vie & à la mort. On a de lui : I. *Les Pſaumes de la Pénitence, avec des Réflexions*, in-12. II. *Des Méditations pour une Retraite*, in-12. III. Les *Vertus du duc de Bourgogne*, in-4°, 1712. *Voyez* Louis dauphin, pere de Louis XV.

MARTINENGI, (Ascagne) natif de Berne, fut chanoine régulier, abbé & général de l'ordre de S. Augustin, & mourut en 1600. On a de lui un grand *Commentaire* latin *sur la Geneſe*, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est une compilation savante, mais assez mal digérée. On y trouve toutes les différentes éditions, les phrases & les expressions hébraïques, avec les explications littérales & mystiques de près de 200 Peres.

MARTINEZ DE WAUCQUIER, (Mathias) grammairien du 17e. siecle, né à Middelbourg, fut long-tems correcteur d'imprimerie chez Jean & Balthasar Moret à Anvers, & mourut en 1642. L'exactitude avec laquelle il s'acquitta de son emploi, ne l'empêcha pas de traduire en latin divers ouvrages de piété françois & espagnols, & de donner un *Dictionnaire* latin & grec, françois & flamand, Anvers, 1632, & Amsterdam, 1714.

MARTINÈS DEL PRADO, (Jean) Dominicain Espagnol, né à Ségovie d'une famille noble, devint provincial de son ordre en 1662, après avoir professé avec beaucoup de succès. Philippe IV l'exila, pour s'être opposé à la loi imposée aux prédicateurs Espagnols, de louer l'Immaculée Conception au commencement de leurs sermons. Il n'obtint sa liberté, qu'à condition qu'il écriroit aux prédicateurs dont il étoit supé-

rieur, de suivre l'exemple des autres. Il mourut à Ségovie en 1668. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : I. Deux volumes in-fol. sur la *Théologie Morale*. II. Trois autres in-fol. sur les *Sacremens*. Ces productions sont méthodiques, mais trop diffuses.

MARTINI, (Martin) Jésuite, né à Trente, en 1614, & missionnaire à la Chine, instruisit les savans de ce pays dans la Religion & dans les sciences, qui, comme l'on sait, sont encore dans l'enfance chez les Chinois. Il revint en Europe en 1653, & il rapporta plusieurs remarques curieuses sur l'Histoire & la Géographie de cet empire lointain (il étoit parti de Pekin en 1651, mais il fut fait prisonnier par les Hollandois, & retenu à Batavia). On a de lui : I. *Sinicæ Historiæ Decas*, &c., in-4° & in-8°. Cette histoire va jusque vers le tems de la naissance de J. C. Elle a été traduite en françois par le Pelletier, 2 vol. in-12, 1692. On y trouve des choses curieuses. II. *Atlas Sinicus*, in-fol. C'est ce que nous avions de plus exact pour la description de l'empire de la Chine, avant le P. du Halde. Il faut se souvenir en lisant ces ouvrages, de l'esprit exagérateur qui défigure tout ce qui vient de la Chine (*voyez* du HALDE, le COMTE, MAILLA). III. Une bonne *Histoire* en latin *de la Guerre des Tartares contre la Chine*, Anvers, 1654, in-12. IV. Une *Relation du nombre & de la qualité des Chrétiens chez les Chinois*, in-12. Le P. Martini retourna à la Chine, & mourut à Hangcheu le 6 juin 1661, à l'âge de 74 ans.

MARTINIEN, (*Martius Martinianus*) s'avança par son courage dans les armées de Licinius, qui lui avoit donné le titre de maître des officiers du palais. Cet empereur, poursuivi par Constantin, prit Martinien pour collegue en juillet 323. Ces deux princes réunis résolurent de livrer bataille à leur compétiteur. Elle se donna le 18 septembre auprès de Chalcédoine. Constantin ayant été vainqueur, fit périr Licinius & Martinien.

MARTINIERE, *voyez* BRUZEN.

MARTINIUS, (Mathias) écrivain protestant, né à Freinhague, dans le comté de Waldec, en 1572, fut disciple de Piscator, & enseigna avec réputation à Paderborn & à Brême. Il parla beaucoup au synode de Dordrecht en 1618, & mourut en 1630, à 58 ans. Son principal ouvrage est un *Lexicon Philologicum*, 1701, 2 vol. in-fol. C'est une source dans laquelle plusieurs savans ont puisé. Cet ouvrage est fait avec assez de soin. Sa *Vie* est à la tête de son Dictionnaire.

MARTINON, (Jean) né à Brioude en Auvergne l'an 1585, se fit Jésuite en 1603, professa la théologie avec distinction pendant 20 ans à Bourdeaux, & y mourut le 5 février 1662. On a de lui une *Théologie* en 5 vol. in-fol., & un sixieme contre Jansenius.

MARTINUSIUS, (George) dont le vrai nom étoit VTISINOVISCH, cardinal & ministre d'état du royaume de Hongrie, naquit l'an 1482, dans la Croa-

tie, & eut l'emploi, étant jeune, de chauffer les étuves à la cour de Jean Zapol. Il embrassa ensuite la vie monastique dans l'ordre de S. Paul, premier hermite, ordre qui n'est établi qu'en Hongrie; il y apprit les belles-lettres, & retourna à la cour de Jean Zapol. Il le suivit, pendant le revers de sa fortune, en Pologne, & lui rendit les services les plus signalés souvent au péril de sa vie. Il gagna par-là tellement les bonnes graces de ce prince, qu'il le fit son premier ministre, lorsqu'en 1536, par un accord fait avec l'empereur Ferdinand I, il fut assuré dans la possession de ce que les armes lui avoient acquis, & lui confia à sa mort, arrivée en 1540, la tutelle de son fils Jean Sigismond. Il l'avoit nommé auparavant à l'évêché du Grand-Waradin. Martinusius gouverna alors en despote, se brouilla avec Isabelle, veuve du prince qui l'avoit tiré du néant, & s'attacha à l'empereur Ferdinand I, qui lui obtint un chapeau de cardinal de Jules III. Quelque tems après on l'accusa de négocier avec les Turcs; Ferdinand crut même l'effet de ces négociations si prochain, qu'il pensa ne pouvoir le prévenir qu'en faisant assassiner Martinusius, vers l'an 1551, dans le château de Vints, que le cardinal avoit fait bâtir sur les ruines d'un monastere qu'il avoit détruit, & dont le supérieur, au rapport de M. de Thou & d'Ascagne Centurio, lui prédit sa fatale destinée. Bechet, chanoine de l'église d'Usez, a écrit sa *Vie*, mais sans exactitude, & même sans discernement; car il n'en faut pas avoir pour dire que Charles-Quint engagea Ferdinand à se défaire de Martinusius pour *s'assurer de la monarchie universelle*, p. 464; si Bechet fait un héros de Martinusius, un philosophiste nommé *Sacy*, en fait un monstre; on ne doit croire ni l'un ni l'autre, mais s'en tenir au sage, judicieux & véridique Isthuanfi, *De Rebus Pannonicis*. Martinusius étoit un grand ministre, un ecclésiastique zélé & de mœurs integres; mais sa conduite, à l'égard de Ferdinand, devenu son souverain, ne paroît point être à l'abri de reproches. *Voyez* BECHET.

MARTIO, *voyez* GALEOTI.

MARTYR, (Pierre) d'Anghiera, dans le Milanez, né l'an 1455, se rendit célebre par sa capacité dans les négociations. Ferdinand V le Catholique, roi de Castille & d'Aragon, lui confia l'éducation de ses enfans, & l'envoya ensuite en qualité d'ambassadeur extraordinaire, d'abord à Venise, & de là en Egypte. Il se signala dans l'exercice de ses fonctions par son intégrité & son intelligence. De retour en Castille, il obtint des pensions & des bénéfices considérables. Il mourut âgé de 70 ans, en 1525. On a de lui divers ouvrages écrits avec clarté, élégance & intérêt. I. Une Histoire en latin de la découverte du Nouveau-Monde, intitulée: *De Rebus Oceanicis, sive De Navigatione, & Terris de novo repertis*, 1575, in-4°. II. Une Relation curieuse de son ambassade en Egypte, 1500, in-fol., intitulée *de Legatione Babylonica* (on donnoit

alors quelquefois le nom de *Babylone* au Grand-Caire), III. Un Recueil de Lettres, 1530, in-folio; & Amsterdam 1670, in-fol., sous le titre de *Epistolæ de rebus Hispanicis*, très-rare. Quoique la plupart aient été composées long-tems après les événemens, elles renferment des détails exacts sur l'histoire du 15e. siecle.

MARTYR, (Pierre) natif de Novare en Italie, est auteur d'un livre intitulé: *De ulceribus & vulneribus Capitis*, in-4°, Pavie, 1584. — On doit éviter de le confondre avec Pierre MARTYR, Espagnol, dont on a *Summarium Constitutionum pro regimine ordinis Prædicatorum*, Paris, 1619, in-4°. Cet écrivain & le précédent vivoient dans le 16e. siecle.

MARTYR, (Pierre) fameux hérétique; *voyez* VERMIGLI.

MARTYRS, (Barthélemi des) *voyez* BARTHÉLEMI.

MARVELL, (André) natif de Kingston, mort en 1673, à 58 ans, est auteur d'un *Petit Essai historique, touchant les Conciles Généraux, les Symboles*, &c., en anglois. Il est estimé. On a encore de lui d'autres ouvrages moins connus.

MARVILLE, (Vigneul de) *voyez* ARGONNE.

MARULLE, (Pompée) habile grammairien de Rome, osa reprendre l'empereur Tibere sur un mot qu'il avoit laissé échapper; & comme Capiton, l'un de ses courtisans, soutenoit par flatterie que ce mot étoit latin, Marulle répondit que « l'empereur pouvoit » bien donner le droit de » bourgeoisie à des hommes, » mais non pas à des mots ».

MARULLE, (Tacite) poëte de Calabre au 5e. siecle, présenta un Poëme à Attila, dans lequel il le faisoit descendre des dieux. Il osa même traiter de divinité ce conquérant barbare. Attila ne répondit à ces basses flatteries, qu'en ordonnant qu'on brûlât l'ouvrage & l'auteur. Il adoucit pourtant cette peine, de peur que sa sévérité n'arrêtât la verve des poëtes qui auroient voulu célébrer sa gloire.

MARULLE, (Michel) savant grec de Constantinople, se retira en Italie, après la prise de cette ville par les Turcs. Il s'adonna ensuite au métier des armes, & se noya l'an 1500, en traversant à cheval la Cecina, riviere près de Volterre; où il est enterré. On a de lui des *Epigrammes*, & d'autres Pieces de Poésie, en grec & en latin, pleines d'images licencieuses. Elles furent imprimées à Florence en 1497, in-4°, à Paris en 1561, in-16; & avec les *Poésies* de Jean Second, Paris, 1582, in-16. On a encore de lui: *Marulli Næniæ*, 1515, in-8°, peu commun.

MARULLE, (Marc) natif de Spalatro en Dalmatie, dont on a plusieurs ouvrages recueillis en 1601 à Anvers; cette collection contient: I. *Dalmatiæ, Croatiæ gesta, latinè reddita*: c'est une version d'un abrégé historique ancien, dont on ne connoît pas l'auteur. II. *Animadversio in eos, qui B. Hieronymum Italum esse contendunt.* III. Un traité *De religiosè vivendi institutione per exempla.* Cet auteur florissoit dans le 16e. siecle.

MAS, (Hil. du) *voy.* DUMAS.

MAS, (Louis du) fils naturel de Jean-Louis de Montcalm seigneur de Candiac, naquit à Nîmes en 1676. La jurisprudence l'occupa d'abord; mais les mathématiques & les langues le posséderent ensuite. Quoique d'un abord très-froid & d'un caractere tranquille, il avoit une imagination vive & singuliere. C'est lui qui inventa le Bureau Typographique, dont on s'est servi pendant quelque tems à Paris & dans plusieurs provinces, pour apprendre les premiers élémens des langues. Il en fit les premiers essais sur le jeune de Candiac. Son éleve se fit admirer à Paris & dans les principales villes du royaume, où du Mas l'accompagna toujours (*voyez* CANDIAC). La mort lui ayant enlevé en 1726 cette petite curiosité (car ce n'étoit point autre chose), avant qu'elle eût atteint sa septieme année, il pensa en perdre la tête; Boindin, avec lequel il étoit lié, le tira de son galetas & le fit traiter chez lui. Il alla ensuite chez madame de Vaujour, à 2 lieues de Paris, & y mourut en 1744, âgé de 68 ans. Nous avons de lui: l'*Art de transposer toutes sortes de Musiques, sans être obligé de connoître ni le tems ni le mode*, Paris, 1711, in-4°: production de cet esprit novateur, qui tend à décréditer des méthodes éprouvées, pour leur substituer des pratiques exotiques, toujours démenties à l'expérience. II. Un vol. in-4°, imprimé à Paris en 1733, sous le titre de *Bibliotheque des Enfans*, en 4 parties, où il explique l'économie de son Bureau Typographique: machine qui n'eut jamais l'approbation des gens sensés, & qui est regardée aujourd'hui comme une pure charlatanerie, malgré les efforts que quelques faméliques instituteurs ont faits pour l'accréditer par un pompeux *Prospectus*, publié en 1780. On voit au premier coup-d'œil que c'est une invention exactement romanesque & empirique, fruit d'une tête oisive & exaltée, propre seulement à réprimer l'essor de l'être spirituel qui nous anime, en l'attachant à des opérations méchaniques & stériles.

MASACCIO, (Thomas) né en Toscane, en 1402, mort à Florence en 1443, à 41 ans, fut le premier de son siecle, qui apprit la bonne maniere de peindre. Il fit paroître ses figures dans l'attitude qui leur convenoit, & leur donna de la force, du relief & de la grace; mais ayant été enlevé à la fleur de son âge, il ne put atteindre le point de perfection, non sans soupçon d'avoir été empoisonné.

MASCARDI, (Augustin) né à Sarzane, dans l'état de Gênes, en 1591, d'une famille illustre, se fit un nom par ses talens. Son éloquence lui mérita le titre de camérier-d'honneur du pape Urbain VIII, qui lui donna une pension de 500 écus, & fonda pour lui en 1628 une chaire de rhétorique dans le college de la Sapience. Il mourut à Sarzane en 1640, à 49 ans. On a de lui des *Harangues*, des *Poésies* latines, 1524, in-4°; & italiennes, 1663, in-12; & divers autres ouvrages dans ces deux langues. Le plus connu est son traité; in-4°, *Dell'arte historica*, assez bien écrit, & qui renferme quelques bonnes ré-

flexions. Son *Hiſtoire de la Conjuration du comte de Fieſque*, aſſez médiocre, & ſur-tout remplie de harangues qui ne finiſſent point, a fait dire de lui qu'il enſeignoit mieux les préceptes de l'art d'écrire l'hiſtoire, qu'il ne les pratiquoit. Celle qu'a donnée depuis le cardinal de Retz, n'eſt, pour ainſi dire, qu'une traduction libre de Maſcardi.

MASCARENHAS, *voyez* MONTARROYO.

MASCARON, (Jules) fils d'un fameux avocat au parlement d'Aix, naquit à Marſeille en 1634. L'héritage le plus conſidérable que ſon pere lui laiſſa, fut ſon talent pour l'éloquence. Il entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où ſes diſpoſitions extraordinaires pour la chaire lui firent bientôt une grande réputation. Il parut avec éclat d'abord à Saumur. Le fameux Tannegui le Fêvre, touché de ſon talent qui s'annonçoit avec tant d'éclat & de ſuccès qui en étoient le fruit, dit un jour: *Malheur à ceux qui prêcheront ici après Maſcaron!* Le jeune orateur s'étant ſignalé dans les plus grandes villes de la Province, ſe montra à la capitale, & enſuite à la cour, où il remplit 12 ſtations, ſans qu'on parût ſe laſſer de l'entendre. Quelques courtiſans crurent faire leur cour à Louis XIV en attaquant la liberté avec laquelle l'orateur annonçoit les vérités évangéliques; mais ce monarque leur ferma la bouche en diſant: *Il a fait ſon devoir, faiſons le nôtre* (anecdote que pluſieurs rapportent au P. Bourdaloue). L'évêché de Tulles fut la récompenſe de ſes talens. Le roi lui demanda, la même année 1671, deux oraiſons funebres: une pour madame Henriette d'Angleterre, & l'autre pour le duc de Beaufort. Comme le prince ordonnoit les deux ſervices ſolemnels à deux jours près l'un de l'autre, le maître des cérémonies lui fit obſerver, que le même orateur étant chargé des deux diſcours, pourroit être embarraſſé. *C'eſt l'évêque de Tulles*, répondit le roi, *à coup ſûr il s'en tirera bien.* Au dernier ſermon que Maſcaron prêcha avant que d'aller à ſon évêché, il fit ſes adieux. Le roi lui dit: « Vous nous avez » touchés dans vos autres ſermons pour Dieu; hier vous » nous touchâtes pour Dieu & » pour vous ». De Tulles il paſſa en 1678 à Agen, où le Calviniſme lui offrit un champ proportionné à l'étendue & à la vivacité de ſon zele. Les hérétiques, entraînés par le torrent de ſon éloquence, & gagnés par les charmes de ſa vertu, rentrerent dans le bercail. L'illuſtre prélat eut, dit-on, la conſolation de ne laiſſer à ſa mort que 2000 Calviniſtes endurcis dans leurs erreurs, de 30,000 qu'il avoit trouvés dans ſon dioceſe. Maſcaron parut pour la derniere fois à la cour en 1694, & y recueillit les mêmes applaudiſſemens que dans les jours les plus brillans de ſa jeuneſſe. Louis XIV en fut ſi charmé, qu'il lui dit: *Il n'y a que votre éloquence qui ne vieillit point.* De retour dans ſon dioceſe, il continua de l'édifier & de le régler juſqu'à ſa mort, arrivée en 1703, à 69 ans. Sa mémoire eſt encore chere à Agen par l'hôpital qu'il y fonda. La piété de ce vertueux évêque

alloit jusqu'au scrupule. Ayant été ordonné prêtre par Lavardin, évêque du Mans, qui avoit déclaré en mourant qu'il n'avoit jamais eu intention de faire aucune ordination, l'Oratorien se fit réordonner, malgré la décision de la Sorbonne (*voy.* CATHARINUS). Les *Oraisons funebres* de Mascaron ont été recueillies, 1740, in-12. On trouve dans cet orateur le nerf de Bossuet, mais il n'a ni son élévation ni sa chaleur, moins encore la politesse & l'élégance de Fléchier. S'il avoit eu autant de goût que l'un & l'autre; s'il avoit su éviter les faux brillans, les antitheses recherchées, il eût pu marcher avec eux d'un pas égal. « Quelquefois, dit » M. Thomas, son ame s'éleve; mais quand il veut être » grand, il trouve rarement » l'expression simple. Sa grandeur est plus dans les mots » que dans les idées. Trop souvent il retombe dans la métaphysique de l'esprit, qui » paroît une espece de luxe, » mais un luxe faux, qui annonce plus de pauvreté que » de richesses (*diroit-on que c'est* » *M. Thomas qui parle ainsi?*). » On lui trouve aussi des raisonnemens vagues & subtils; » & l'on sait combien ce langage est opposé à celui de la » vraie éloquence ». Il ne faut cependant pas confondre Mascaron avec les orateurs médiocres; en lisant attentivement ses sermons, on y trouve une supériorité très-décidée sur le plus grand nombre de nos prédicateurs modernes, qui ne l'estiment peut-être pas, & qui seroient heureux de lui ressembler.

MASCEZEL, *voy.* GILDON.

MASCLEF, (François) d'abord curé de Raincheval, dans le diocese d'Amiens sa patrie, ensuite le théologien & l'homme de confiance de M. de Brou, son évêque, eut la direction du séminaire sous ce prélat. Après la mort de Brou, arrivée en 1706, sa façon de penser sur le Jansénisme n'étant point du goût de Sabbatier, successeur de ce prélat, qui vouloit dans ses ecclésiastiques une entiere soumission à l'Eglise, on lui ôta le soin du séminaire, & toute autre fonction publique. Masclef mourut en 1728, à 66 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. Une *Grammaire Hébraïque*, en latin, selon sa nouvelle méthode, imprimée à Paris en 1716, in-12. Cette *Grammaire* fut réimprimée en 1730, en 2 vol. in-12; par les soins de M. de la Bletterie, alors prêtre de l'Oratoire, & ami de Masclef. On y trouve des réponses aux difficultés que le P. Guarin a faites dans sa Grammaire hébraïque, contre la nouvelle méthode que Masclef avoit inventée, pour lire l'hébreu sans se servir de points. Il ne s'agit, selon lui, que de mettre après la consonne de l'hébreu, la premiere voyelle qui sert à exprimer le nom de la consonne précédente: par exemple, après la consonne *daleth*, il plaçoit un *a*, après *beth* un *e*, &c., système rejetté par la plupart des savans; préférable cependant à l'emploi insidieux des points massorétiques, invention rabbinique & sans autorité (*voyez* CAPPEL, GIRAUDEAU, GUARIN). La meilleure regle que nous ayons à cet égard, ce sont

les anciennes versions, celle des Septante sur-tout, & la Vulgate, antérieures à l'invention massorétique, & faites dans le tems où l'hébreu étoit encore une langue vivante, ou du moins assez généralement connue pour n'être pas le jouet d'un système grammatical; où le texte sacré sur-tout avoit une consistance & une uniformité de leçons, que les hermeneutes modernes tâchent en vain de lui ravir par des chicanes alphabétiques & puériles (*voyez* ELÉAZAR). II. *Les Conférences Ecclésiastiques du diocese d'Amiens*, in-12. III. *Le Catéchisme d'Amiens*, in-4°. IV. Une Philosophie & une Théologie manuscrites, qui auroient vu le jour, si on n'y avoit pas découvert les traces des nouvelles erreurs.

MASCRIER, (l'abbé Jean-Baptiste le) de Caen, mort à Paris en 1760, à 63 ans, est un de ces auteurs qui sont plus connus par l'art qu'ils ont de rassembler des Mémoires sur les ouvrages des autres, que par le talent d'en enfanter eux-mêmes. On a de lui : I. *Description de l'Egypte sur les Mémoires de M. Maillet*, 1735, in-4°, & en 2 vol. in-12. Il y a des remarques judicieuses, & des anecdotes curieuses, mais il s'en faut bien que tout y soit exact; à l'égard de la forme, l'éditeur auroit pu proscrire l'enflure, l'affectation, la déclamation, la superfluité des mots & les répétitions importunes. II. *Idée du gouvernement ancien & moderne de l'Egypte*, 1745, in-12 : livre moins recherché que le précédent. III. La Traduction des *Commentaires de César*, latin & françois, 1755, in-12. IV. *Réflexions Chrétiennes sur les grandes vérités de la Foi*, 1757, in-12. V. Il a eu part à la nouvelle édition corrigée de l'*Histoire générale des cérémonies religieuses*, Paris, 1741 (*voyez* PICARD); & à la *Traduction de l'Histoire* du président de Thou. VI. *Histoire de la derniere Révolution des Indes Orientales* : curieuse, mais peu exacte. VII. *Tableau des Maladies* de Lomnius, traduit du latin, 1760, in-12. VIII. Des éditions des *Mémoires du marquis de Feuquieres*; de l'*Histoire de Louis XIV*, par Pelisson; & de *Telliamed* (voyez MAILLET). On voit par le contraste de ces divers ouvrages, que Mascrier ne savoit pas choisir les objets de son travail, & qu'il publioit les délires du Matérialisme avec autant de zele que des ouvrages de piété.

MASCULUS, (Jean-Baptiste, né à Naples en 1583, entra chez les Jésuites en 1598. Après avoir enseigné les belles-lettres & la philosophie, il s'adonna entiérement à la poésie, qui avoit pour lui des attraits puissans, & dans laquelle il réussissoit supérieurement. Son latin est pur & élégant, ses pensées nobles & vraies, sa maniere aisée, riche & abondante. Ses *Lyricorum libri decem* lui ont fait sur-tout un nom distingué. Son *Vesuvianum incendium anni 1631*, en dix livres, est d'un pittoresque magnifique & terrible. On estime aussi ses *Persecutiones Ecclesiæ*, & ses *Encomia Cœlitum*, en style lapidaire. Ce dernier ouvrage ne se trouvant plus chez les li-

braires, quoiqu'on en eût fait deux éditions, dont la derniere à Veniſe, 1669, a été réimprimée en 1763, Vienne & Auſbourg, 12 petits vol. avec fig. Il mourut de la peſte à Naples, en 1756, à l'âge de 74 ans. On a encore de lui : *Lectiones veterum Patrum, cum ponderatione & uſu ſententiarum, ad conciones*, & d'autres ouvrages. Urbain VIII eſtimoit beaucoup ce poëte, & lui fit diverſes offres que le refus conſtant de Maſculus rendit inutiles.

MASENIUS, (Jacques) Jéſuite, né à Dalen, dans le duché de Juliers, en 1606, ſe diſtingua dans ſa Société par ſa littérature & par ſes talens. Il profeſſa avec grand applaudiſſement l'éloquence & la poéſie à Cologne, où il mourut le 27 ſeptembre 1681. De tous les ouvrages qu'il donna au public, celui qui a fait le plus de bruit de notre tems, eſt ſon Poëme intitulé : *Sarcotis*, ou *Sarcothea*, de 2486 vers latins. *Sarcothea* eſt le nom que Maſenius donne à la nature humaine, qu'il repréſente comme la déeſſe ſouveraine de tout ce qui porte un corps. La perte de *Sarcothée*, ou de la nature humaine (c'eſt-à-dire, *la chute du premier homme*), en eſt le ſujet. Ce Poëme a été tiré de l'oubli par M. Lauder, ſavant Ecoſſois, qui a prétendu prouver que Milton avoit beaucoup profité de cet ouvrage. Un homme d'eſprit a répondu à ce reproche de plagiat, de la maniere ſuivante : « Milton, dit-il, » peut avoir imité pluſieurs » morceaux du grand nombre » des Poëmes latins faits de » tout tems ſur ce ſujet : de » l'*Adamus exul* de Grotius ; » du Poëme de Maſen ou Maſenius, & de beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu » prendre dans le Taſſe la deſcription de l'enfer, le caractere de ſatan, le conſeil des » démons. Imiter ainſi, ce » n'eſt point être plagiaire ; » c'eſt lutter, comme dit Boileau, contre ſon original ; » c'eſt enrichir ſa langue des » beautés des langues étrangeres ; c'eſt nourrir ſon génie & l'accroître du génie » des autres ; c'eſt reſſembler » à Virgile, qui imita Homere » en l'embelliſſant ». Quant à ce qui regarde Maſenius en particulier, il eſt vrai que l'on trouve dans ſon Poëme les richeſſes de l'imagination réunies à celles de la langue romaine ; mais le plan de l'ouvrage n'eſt pas heureuſement conçu, & l'exécution a je ne ſais quoi de languiſſant & de monotone. L'auteur fait à la vérité de très-beaux vers, mais il entaſſe les mêmes idées ſous différens mots, met tableaux ſur tableaux, traits ſur traits, nuances ſur nuances, & épuiſe ſon ſujet, juſqu'à laſſer la patience la plus intrépide. C'eſt un vrai abus des richeſſes ; c'eſt une imagination féconde qui ne ſait s'arrêter où il faut. L'accuſation de plagiat, intentée contre Milton, a produit pluſieurs écrits, raſſemblés en un vol. in-12, à Paris, chez Barbou, 1759. M. l'abbé Dinouart, éditeur de ce recueil, y a ajouté le Poëme de Maſenius, avec une traduction paraphraſée, & les pieces de ce procès. Les autres ouvrages du Jéſuite ſont : 1. Une

espece d'Art Poétique, sous le titre de *Palæstra Eloquentiæ ligatæ*, 4 vol. in-12. II. Un Traité intitulé : *Palæstra styli Romani*. III. *Anima historiæ, seu Vita Caroli V & Ferdinandi*, in-4°. IV. Une *Edition* des *Annales de Treves* de Brouwer, Liege, 1670, in-fol. Masenius est auteur des trois derniers livres. V. *Epitome Annalium Trevirensium*, &c., &c., Treves, 1676, in-8°.

MASIANELLO, *ou* THOMAS ANIELLO, fils d'un poissonnier de Naples, se mit à la tête d'une révolte, & s'érigea en tyran de cette capitale. Son regne ne fut que de dix jours; mais dans ce court espace de tems il fit d'étranges choses. Il arma plus de 50 mille hommes, gouverna un peuple effréné comme des esclaves, effraya le vice-roi, les sénateurs, les nobles, dispersa leurs trésors, immola leurs gardes, & eût porté bien plus loin ses attentats, sans la prudente conduite de l'archevêque qui sut captiver sa confiance & son respect. « L'histoire prouve, dit » un auteur à cette occasion, » que dans ces sortes de com» motions, quelque terribles » qu'elles fussent, les prêtres » ont cent fois sauvé l'état, » le peuple n'écoutant & ne » craignant plus rien, mais se » désarmant au nom de son » Dieu ». Masianello fut tué le dixieme jour de son regne, l'an 1646. M. Meissner a donné l'*Histoire* de cette révolution, en allemand; il en a paru une traduction françoise à Vienne, 1789, 1 vol. in-8°.

MASINISSA, roi d'une petite contrée d'Afrique, prit d'abord le parti des Carthaginois contre les Romains. Ils eurent en lui un ennemi d'autant plus redoutable, que sa haine étoit soutenue par beaucoup de courage. Après la défaite d'Asdrubal, Scipion l'Ancien ayant trouvé parmi les prisonniers le neveu de Masinissa, le renvoya comblé de présens, & lui donna une escorte pour l'accompagner. Ce trait de générosité fit tant d'impression sur l'oncle, que de l'aversion la plus forte il passa tout-à-coup à une admiration sans bornes. Il joignit ses troupes à celles des Romains, & contribua beaucoup par sa valeur & par sa conduite à la victoire qu'ils remporterent sur Asdrubal & Syphax. Il épousa la fameuse Sophonisbe, femme de ce dernier prince, aux charmes de laquelle il ne put résister. Scipion n'ayant pas approuvé un mariage si brusquement contracté avec une captive, la plus implacable ennemie de Rome; Masinissa s'en défit par un breuvage. Le général Romain récompensa cette action atroce en lui accordant en présence de l'armée, le titre & les honneurs de roi. Le sénat ajouta à ses états tout ce qui avoit appartenu à Syphax dans la Numidie. Masinissa donna une marque de confiance bien distinguée à Scipion le Jeune; il le fit prier au lit de la mort de venir partager ses états entre ses enfans. Il mourut à l'âge de 90 ans, l'an 149 avant J. C. Ce prince laissa 44 enfans de différentes femmes.

MASIUS, (André) né à Lennich, près de Bruxelles, l'an 1516, fut un des plus sa-

vans hommes du 16e. siecle. Il fit d'abord de grands progrès dans l'étude de la philosophie & de la jurisprudence, & devint secrétaire de Jean de Weze, évêque de Constance : après la mort de cet évêque, il fut envoyé en qualité d'agent à Rome, & profita de son séjour en cette ville pour se rendre habile dans le syriaque. En 1558, il se maria à Cleves, & fut fait conseiller de Guillaume, duc de Cleves. Il y mourut le 7 avril 1573, âgé de 57 ans, dans des sentimens vraiment chrétiens. Masius possédoit, outre plusieurs langues vivantes, le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen & le syriaque : il étoit très-versé dans l'histoire & la géographie ancienne, & personne de son tems ne le surpassa, ni peut-être même ne l'égala dans la critique sacrée. Sébastien Munster disoit que Masius sembloit avoir été élevé dans l'ancienne Rome ou dans l'ancienne Jérusalem. On a de lui : I. Un *Recueil* de différentes pieces anciennes & modernes, traduites du syriaque, Anvers, 1569, dans la Bibliotheque des Peres de Margarin de la Bigne, & dans les *Critici sacri*, 2e. édition, tom. 2. II. *Syrorum Peculium*, Anvers, 1571, in-fol. C'est un Dictionnaire Syriaque. III. *Grammatica Linguæ Syricæ*, Anvers, 1571, in-fol. Arias Montan ayant prié Masius de contribuer à l'édition de la *Polyglotte* d'Anvers, il fit ces deux ouvrages qui y ont été insérés. IV. Un *Commentaire* sur le livre de *Josué;* Anvers, 1574, in-fol. & dans les *Critici sacri* de Londres & d'Amsterdam, tome 2. Ce Commentaire renferme des choses excellentes. V. *Disputatio de cœna Domini, opposita Calviniſtarum impiis corruptelis*, Anvers, 1575. VI. Des *Commentaires* sur quelques chapitres du *Deuteronome*, insérés dans les *Critici sacri*. Il préparoit des Commentaires sur les livres historiques de l'Ecriture lorsqu'il mourut. Il avoit possédé le célebre *Manuscrit Syriaque*, écrit en 616, qui passa depuis au savant Daniel Ernest Jablonsky. C'est le seul manuscrit connu qui nous ait conservé l'édition donnée par Origene du livre de Josué, & des autres livres historiques suivant l'Ancien-Testament. Il est traduit mot à mot sur un exemplaire grec, corrigé de la main d'Eusebe.

MASIUS, (Gisbert) évêque de Bois-le-Duc, mort en 1614, étoit natif de Bommel, petite ville du duché de Gueldre. Plein d'un zele vraiment apostolique, il fit fleurir la vertu & la science dans son diocese, & publia à Cologne en 1613 d'excellentes *Ordonnances Synodales*, en latin, réimprimées en 1700 à Louvain, par les soins de Steyart.

MASO, (Thomas *Finiguerra*, dit) orfevre de Florence, né au 15e. siecle, passe pour être l'inventeur de l'art de graver les Estampes sur le cuivre vers 1480; ou plutôt le hasard, qui fit trouver la poudre, l'imprimerie, & tant d'autres secrets admirables, donna l'idée de multiplier un tableau, ou un dessin, par les Estampes. L'orfevre de Florence qui gravoit sur ses ouvrages, s'apperçut que le soufre fondu dont il

faisoit usage, marquoit dans ses empreintes les mêmes choses que la gravure, par le moyen du noir que le soufre avoit tiré des tailles. Il fit quelques essais qui lui réussirent. Un autre orfevre de la même ville, instruit de cette découverte, grava plusieurs planches du dessin de Sandro Botticello. André Montegna grava aussi d'après ses ouvrages. Cette invention passa en Flandre; Martin d'Anvers & Albert Durer furent les premiers qui en profiterent; ils produisirent une infinité de belles Estampes au burin, qui firent admirer par toute l'Europe leurs noms & leurs talens, déjà connus pour la gravure en bois.

MASQUE DE FER (Le): c'est sous ce nom que l'on désigne un prisonnier inconnu, envoyé dans le plus grand secret au château de Pignerol, & de là transféré aux isles Ste.-Marguerite. C'étoit un homme d'une taille au-dessus de l'ordinaire, & admirablement bien fait. Sa peau étoit un peu brune, mais fort douce, & il avoit autant de soin de la conserver dans cet état que la femme la plus coquette. Son plus grand goût étoit pour le linge fin, pour les dentelles, pour les colifichets. Il jouoit de la guitarre, & paroissoit avoir reçu une excellente éducation. Il intéressoit par le seul son de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, & ne laissant point entrevoir ce qu'il étoit. Dans les maladies où il avoit besoin du médecin ou du chirurgien, & dans les voyages que ses différentes translations lui occasionnerent, il portoit un masque, dont la mentonniere avoit des ressorts d'acier, qui lui laissoient la liberté de manger & de boire. On avoit ordre de le tuer s'il se découvroit; mais lorsqu'il étoit seul, il pouvoit se démasquer, & alors il s'amusoit à s'arracher le poil de la barbe avec des pincettes d'acier. Il resta à Pignerol, jusqu'à ce que St.-Mars, officier de confiance, commandant de ce château, obtint la lieutenance-de-roi des isles de Lérins. Il le mena avec lui dans cette solitude maritime, & lorsqu'il fut fait gouverneur de la Bastille, son captif le suivit toujours masqué. Il fut logé dans cette prison aussi-bien qu'on peut l'être. On ne lui refusoit rien de ce qu'il demandoit; on lui donnoit les plus riches habits, on lui faisoit la plus grande chere, & le gouverneur s'asseyoit rarement devant lui. Le marquis de Louvois étant allé le voir à Ste.-Marguerite, avant sa translation à Paris, lui parla avec une considération qui tenoit du respect. Cet illustre inconnu mourut le 19 novembre 1703, & fut enterré sous le nom de *Marchiali* le lendemain à quatre heures après-midi, dans le cimetiere de la paroisse de S. Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que quand on l'envoya au château de Pignerol, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'étoit sans doute; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il fut dans l'isle Ste.-Marguerite. Le gouverneur mettoit lui-même les plats sur sa table, & ensuite se retiroit après l'avoir enfermé. Un jour il écrivit avec un couteau sur une as-

siette d'argent, & jetta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui étoit au rivage, presque au pied de la tour. Un pêcheur à qui ce bateau appartenoit, ramassa l'assiette & la rapporta au gouverneur. Celui-ci étonné demanda au pêcheur : *Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, & quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains? — Je ne sais pas lire*, répondit le pêcheur: *Je viens de la trouver, personne ne l'a vue.* Ce pêcheur fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avoit jamais lu, & que l'assiette n'avoit été vue de personne: *Allez*, lui dit-il, *vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire.* La Grange-Chancel raconte, dans une lettre à l'auteur de l'*Année Littéraire*, que lorsque St.-Mars alla prendre le *Masque de fer* pour le conduire à la Bastille, le prisonnier dit à son conducteur : *Est-ce que le roi en veut à ma vie? — Non, mon prince*, répondit Saint-Mars, *votre vie est en sûreté; vous n'avez qu'à vous laisser conduire.* « J'ai su, ajoute-t-il, » d'un nommé Dubuisson, » caissier du fameux Samuel » Bernard, qui, après avoir » été quelques années à la Bas- » tille, fut conduit aux isles » Ste.-Marguerite, qu'il étoit » dans une chambre avec quel- » ques autres prisonniers, pré- » cisément au-dessus de celle » qui étoit occupée par cet » inconnu : que, par le tuyau » de la cheminée, ils pou- » voient s'entretenir & se com- » muniquer leurs pensées; mais » que ceux-ci lui ayant de- » mandé pourquoi il s'obsti- » noit à leur taire son nom & » ses aventures, il leur avoit » répondu que cet aveu lui coû- » teroit la vie, ainsi qu'à ceux » auxquels il auroit révélé son » secret ». Toutes ces anecdotes prouvent que le Masque de fer étoit un prisonnier de la plus grande importance; mais quel étoit ce captif? Ce n'étoit pas le duc de Beaufort : nous l'avons prouvé dans son article (*voyez* BEAUFORT). Etoit-ce le comte de Vermandois, comme le prétend l'auteur des *Mémoires de Perse?* Cet écrivain raconte que ce prince, fils légitimé de Louis XIV & de la duchesse de la Valiere, qui menoit une vie très-déréglée, & se montroit depuis long-tems incorrigible, fut dérobé à la connoissance des hommes par son propre pere, pour le punir d'un soufflet donné à monseigneur le dauphin. On a fait encore d'autres conjectures sur le Masque de fer, dont aucune ne paroît soutenir un examen sérieux. M. de Sainte-Foix prétend montrer que c'étoit le duc de Montmouht (*voyez ce mot*), & réfuter le P. Griffet qui avoit jugé cette supposition invraisemblable. Quelques auteurs ont tourné leurs conjectures sur l'intendant Foucquet (*voyez ce mot*). En 1770, il a paru dans le *Journal Encyclopédique* (août, p. 132) une Dissertation pour prouver que ce prisonnier étoit le secrétaire du duc de Mantoue, enlevé, à ce que prétend l'auteur, par ordre de Louis XIV, dont il traversoit quelque dessein. Cette opinion d'ailleurs peu plausible, semble recevoir quelqu'appui du sejour que le prisonnier fit à Pignerol

avant d'être transporté à Ste-Marguerite. Quelques-uns, sur des conjectures romanesques, ont imaginé un événement où la succession au trône se trouvoit compromise, & dont par-là même, il est tout au moins inutile de faire mention; d'autres ont rembruni la peau du prisonnier, réellement un peu basanné, jusqu'à en faire une espece de negre, & ont cru que cette difformité avoit fait séquestrer un enfant de très-grande naissance. On voit par l'exposition même de ces opinions diverses, que la véritable est probablement encore un secret. Mais l'on ne peut disconvenir que la plus vraisemblable est celle qui se rapporte au comte de Vermandois. Le P. Griffet & l'auteur de la *Vie du Dauphin, pere de Louis XV*, paroissent satisfaire à toutes les difficultés. On trouve plusieurs particularités relatives à cet objet, dans le Journal de Dujonca, lieutenant-de-roi de la Bastille quand le prisonnier y arriva. Ce Journal, imprimé dans le *Traité des différentes sortes de preuves qui établissent la vérité de l'Histoire* du P. Griffet, est très-curieux. Dujonca ne dit point que le masque fût de fer; il dit seulement que c'étoit un *masque de velours noir*. Mais le nom de *Masque de fer* a prévalu, parce que quand le prisonnier traversoit les cours de la prison, on couvroit le masque de velours d'un masque de fer. On lit dans les prétendus *Mémoires* du maréchal de Richelieu, publiés en 1790, que ce prisonnier étoit un fils puîné de Louis XIV, hypothese romanesque & absurde, évidemment réfutée par le récit même du calomnieux inventeur. Voyez le *Journ. hist. & littér.*, 1 août 1791, p. 496.

MASQUIERES, (Françoise) morte à Paris en 1728, étoit fille d'un maître-d'hôtel du roi. Elle fit son occupation de l'étude des belles-lettres, & particuliérement de la poésie françoise, pour laquelle elle avoit du goût & du talent. Ses ouvrages poétiques, qui se trouvent dans un *Nouveau Choix de Poésies*, 1715, in-12, sont: I. La *Description de la Galerie de St-Cloud*. II. L'*Origine du Luth*. III. Une *Elégie*, &c. Sa versification a de la douceur; mais elle est foible, & offre peu d'images.

MASSAC, (Raymond de) médecin d'Orléans du 16e. siecle, s'occupoit autant des belles-lettres que de sa profession. On a de lui: I. *Pæan Aurelianus*; c'est un poëme considérable, inséré dans le Recueil des Poëmes & Panégyriques de la ville d'Orléans, 1646, in-4°. Il y célebre l'heureuse température du climat d'Orléans, & fait l'éloge du college de médecine & des médecins qui s'y sont distingués par leur science & leurs talens. II. *Pugeæ, sive de Lymphis Pugiacis libri duo, cum notis J. le Vasseur*, Paris, 1599. C'est un poëme sur la fontaine minérale de Pougues, à 2 lieues de Nevers. Charles de Massac, fils de l'auteur, l'a traduit en vers françois, Paris, 1605, in-8°.

MASSARIA, (Alexandre) célebre médecin, natif de Vicence, pratiqua son art avec succès à Venise, & l'enseigna avec beaucoup de réputation à

Padoue, où il mourut le 17 octobre 1598, dans un âge avancé. Sa grande charité pour les pauvres le distingua encore plus que sa science. Il étoit singuliérement attaché à la doctrine de Galien, & disoit qu'il aimoit mieux errer avec cet ancien que d'avoir raison avec les modernes. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entr'autres : I. *De Peste*, Venise, 1579, in-4°. II. *Disputationes duæ quarum prima de Scopis mittendi sanguinem in febribus, altera de purgatione in morborum principio*, Lyon, 1622, in-4°. Le traité de la saignée est encore regardé comme un chef-d'œuvre ; il y détaille savamment les cas où elle convient, & ceux où elle est nuisible. Si on avoit suivi sa pratique au lieu de celle de Botal, chez qui la saignée étoit un remede presqu'universel, on n'auroit pas tant prodigué le sang des hommes ni peut-être leur vie. III. *Practica medica*, Venise, 1622, in-fol.

MASSÆUS, (Chrétien) surnommé *Cameracenas*, à cause du long séjour qu'il fit à Cambray, naquit à Warneton en 1469. Il entra dans la congrégation des Clercs de la Vie Commune ; enseigna les humanités à Gand ; de là se rendit à Cambray, où il exerça le même emploi depuis 1509 jusqu'à sa mort, qui arriva en 1546. Nous avons de lui : I. Une *Grammaire Latine*, Anvers, 1536, in-4°. Despautere prétendit que Massæus avoit pillé dans sa *Grammatistice*, & le traita fort durement : Massæus lui répondit solidement, mais avec autant de modération que Despautere l'avoit attaqué avec emportement. II. *Chronicorum multiplicis historiæ utriusque Testamenti, lib. XX*, Anvers, 1540, in-fol. Cette Chronique est estimée. On dit que l'auteur y employa cinquante ans. Il a mis à la tête un Calendrier égyptien, hébraïque, macédonien & romain, qui montre qu'il étoit versé dans les mathématiques, aussi bien que dans l'histoire & les belles-lettres.

MASSÉ, (Jean-Baptiste) peintre du roi de France, né à Paris le 29 décembre 1687, mort le 26 septembre 1767, excelloit dans la miniature. Il étoit protestant, mais il rendoit justice aux Catholiques ; il congédia un domestique de cette religion, qui l'avoit servi long-tems avec fidélité, & qui vouloit se faire calviniste pour lui plaire. Le recueil d'Estampes, représentant la grande galerie de Versailles & les deux sallons qui l'accompagnent, peints par le Brun, fut dessiné par Massé, & gravé sous ses yeux par les plus habiles maîtres. Cette Collection parut en 1753, in-fol, avec une Explication, in-8°.

MASSEVILLE, (Louis le Vavasseur de) né à Juganville au diocese de Coutances, mourut à Valogne en 1733, à 86 ans, après avoir publié l'*Histoire sommaire de Normandie*, en 6 vol. in-12, dont il y a eu plusieurs éditions : ouvrage foiblement écrit ; mais rare & utile, faute d'un meilleur. Il faut, pour l'avoir complet, qu'il soit accompagné de l'*Etat géographique de Normandie*, Rouen, 1722, 2 vol. in-12. Masseville avoit fait encore le *Nobiliaire*

Nobiliaire de Normandie; mais sur les instances d'un directeur, qui sans doute y vit des choses répréhensibles, il jeta son manuscrit au feu dans sa derniere maladie.

MASSIEU, (Guillaume) membre de l'académie des belles-lettres & de l'académie françoise, naquit à Caen en 1665. Etant venu achever ses études à Paris; il entra chez les Jésuites. Il en sortit dans la suite, & se chargea de l'éducation du fils de M. Sacy, de l'académie françoise. L'abbé Massieu contracta alors une amitié étroite avec Tourreil, & avec plusieurs autres savans. Il fut nommé, en 1710, professeur en langue grecque au college-royal; place qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1722. L'abbé Massieu étoit un homme vrai, simple, modeste, orné seulement de sa vertu & des richesses de son savoir. Profond dans la connoissance des langues anciennes, il en profita pour connoître les génies des plus beaux siecles d'Athenes & de Rome. On a de lui: I. Plusieurs savantes *Dissertations*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. II. Une belle *Préface* à la tête des *Œuvres* de Tourreil, dont il donna une nouvelle édition en 1721. III. Il avoit entrepris une *Traduction* de *Pindare*, avec des notes; mais il n'en a donné que six Odes. Le feu & l'enthousiasme de l'original n'a nullement passé dans cette version. On estime davantage les notes que M. de Vauvilliers a jugées propres à orner son *Essai de Traduction* du même poëte. IV. *Histoire de la Poésie Françoise*, in-12, &c. Les recherches curieuses dont elle est remplie & l'élégante simplicité du style, rendent cet ouvrage aussi utile qu'agréable. V. Un *Poëme* latin *sur le Café*, que l'abbé d'Olivet a publié dans son recueil de quelques poëtes latins modernes. L'ouvrage de l'abbé Massieu ne dépare point cette collection. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé MASSIEU, qui nous a donné une bonne traduction de Lucien avec des notes, Paris, 1781 à 1787, 6 vol. in-12.

MASSILLON, (Jean-Baptiste) fils d'un notaire d'Hieres en Provence, naquit en 1663, & entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1681. Ses supérieurs lui ayant soupçonné, pendant son cours de régence, des intrigues avec quelques femmes, l'envoyerent dans une de leurs maisons au diocese de Meaux. Il fit ses premiers essais de l'art oratoire à Vienne en Dauphiné, pendant qu'il professoit la théologie. L'Oraison funebre de Henri de Villars, archevêque de cette ville, obtint tous les suffrages. Ce succès engagea le P. de la Tour, alors général de sa congrégation, à l'appeller à Paris. Lorsqu'il y eut fait quelque séjour, il lui demanda ce qu'il pensoit des prédicateurs qui brilloient sur ce grand théâtre: *Je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'esprit & du talent; mais si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux.* Il tint parole: il prêcha, & il s'ouvrit une route nouvelle. Le P. Bourdaloue fut excepté du nombre de ceux qu'il ne se proposoit point d'i-

d'imiter. S'il ne le prit pas en tout pour ſon modele, c'eſt que ſon génie le portoit à un autre genre d'éloquence. Bourdaloue, comme un conquérant redoutable, entraîne, ſubjugue, force de ſe rendre aux armes de la raiſon : Maſſillon, comme un négociateur habile, procede avec moins de rapidité, avec plus de douceur. L'un s'adreſſe à l'eſprit, & le domine : l'autre s'attache à l'ame, la captive & l'attendrit. Le premier a la dignité, la force & le feu continu de Démoſthenes : le ſecond, l'adreſſe & l'art de Cicéron. Après avoir prêché ſon premier Avent à Verſailles, il reçut cet éloge de la bouche même de Louis XIV : « Mon » Pere, quand j'ai entendu les » autres prédicateurs, j'ai été » très-content d'eux. Pour vous » toutes les fois que je vous » ai entendu, j'ai été très- » mécontent de moi-même ». En 1704, le P. Maſſillon parut pour la ſeconde fois à la cour, & y parut encore plus éloquent que la premiere. Les éloges flatteurs qu'il y recueillit, n'altérerent point ſa modeſtie. Un de ſes confreres le félicitant ſur ce qu'il venoit de prêcher admirablement, ſuivant ſa coutume : *Eh! laiſſez, mon Pere*, lui répondit-il, *le diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous*. Les occupations du miniſtere ne l'empêcherent pas de ſe livrer à la ſociété ; il oublioit à la campagne qu'il étoit prédicateur, ſans pourtant bleſſer la décence. S'y trouvant chez M. de Crozat, celui-ci lui dit un jour : *Mon Pere, votre morale m'effraie ; mais votre façon de vivre me raſſure*. Il ſe peut qu'il ait quelquefois accordé un peu trop à la complaiſance ou à de preſſantes ſollicitations, comme il lui arriva dans la ſuite à l'égard du licencieux du Bois, auquel il eut la foibleſſe de donner une atteſtation pour être prêtre ; & ce qui eſt plus grave encore, de le conſacrer évêque. Son eſprit de conciliation le fit choiſir dans les affaires de la Conſtitution, pour raccommoder le cardinal de Noailles avec le Saint-Siege : il ne négligea rien pour lui perſuader l'indiſpenſable néceſſité d'acquieſcer aux décrets du ſouverain pontife, acceptés de l'Egliſe univerſelle ; mais le tems où le cardinal devoit être perſuadé, n'étoit pas encore venu. Le régent le nomma en 1717 à l'évêché de Clermont. Deſtiné l'année ſuivante à prêcher devant Louis XV, qui n'avoit que neuf ans, il compoſa ces Diſcours ſi connus ſous le nom de *Petit-Carême*, qu'on regarde communément comme ſon meilleur ouvrage, quoiqu'un homme de l'art en ait jugé très-différemment. On ſouhaiteroit que les ornemens y fuſſent moins prodigués, les répétitions & les paraphraſes plus rares. Mais les circonſtances peuvent ſervir à excuſer ces défauts. L'abbaye de Savigny ayant vaqué, le cardinal du Bois la lui fit accorder. L'Oraiſon funebre de la ducheſſe d'Orléans en 1723, fut le dernier diſcours qu'il prononça à Paris. Depuis, il ne ſortit plus de ſon dioceſe, où ſa douceur, ſa politeſſe & ſes bienfaits lui avoient gagné tous les cœurs. En deux ans, il fit porter ſecrettement

20,000 livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont. Il se faisoit un plaisir de rassembler des Oratoriens & des Jésuites à sa maison de campagne, & de les faire jouer ensemble. Son diocese le perdit en 1742. Il étoit âgé de 79 ans. Le caractere de son éloquence est un ton simple, noble, intéressant, affectueux, naturel; un style pur, correct, élégant, qui pénetre l'ame, sans la contraindre ni l'agiter. « Massillon, » dit l'abbé Maury, a rarement des traits sublimes; » mais s'il est au-dessous de » sa propre renommée comme » orateur, il est sans doute au » premier rang comme écrivain, & nul n'a porté le » mérite du style à un plus » haut degré de perfection: » il s'est occupé de cette partie » de l'éloquence jusqu'à la fin » de ses jours. On trouva dans » son porte-feuille, après sa » mort, douze éditions de ses » Sermons, qu'il retouchoit » sans cesse depuis sa promotion à l'épiscopat; & qui par » conséquent n'ont jamais été » prononcés en chaire, tels » que nous les lisons aujourd'hui. Massillon avoit conservé dans sa vieillesse toute » la pureté de son goût; mais » il avoit perdu toute la vivacité de son imagination, » & il travailloit beaucoup » plus alors le style que le » fond de ses discours; aussi » ne voulut-il jamais revenir » à son *Petit-Carême*, qu'il » avoit écrit d'abord avec plus » de soin, & je ne crois point » attaquer la gloire de l'immortel Massillon, je pense » au contraire lui rendre ici » un nouvel hommage, en » osant avancer que ce *Petit-Carême*, cité long-tems » comme son chef-d'œuvre, me » paroit l'une de ses plus foibles productions oratoires. » Tous les plans de Massillon » se ressemblent; & outre cette » monotonie, dont on est frappé quand on lit ses sermons » de suite, il s'y borne ordinairement à combattre les prétextes, & n'entre peut-être » pas assez avant dans le fond » de ses sujets.... Souvent cet » excellent auteur, trompé » par sa fécondité, ne nourrit » point assez d'idées son style » enchanteur, & il perdroit » beaucoup, sans doute, s'il » étoit jugé sur cette maxime » de Fénelon: *Un bon discours* » *est celui où on ne peut rien* » *retrancher, sans couper dans* » *le vif.* Quelquefois ses raisonnemens sont dénués de » la justesse, de la force, peut-» être même de la gravité, » qu'il étoit si digne de leur » donner ». Le neveu de Massillon nous a donné une bonne édition des *Œuvres* de son oncle, à Paris, en 1745 & 1746, en 14 volumes grand in-12, & 12 tomes petit format. On y trouve: I. Un *Avent* & un *Carême* complets. II. Plusieurs *Oraisons funebres*, des *Discours*, des *Panégyriques* qui n'avoient jamais vu le jour. » Les *Oraisons funebres*, dit » l'auteur des *Trois Siecles de* » *Littérature*, sont la partie la » plus foible. On peut dire que » Massillon, avec tout l'appareil de l'éloquence, y est » moins éloquent que par-tout » ailleurs. Quelques-uns des » sujets qu'il a traités, étoient

» propres à lui fournir de » grands traits. Il paroît avoir » méconnu & le ton qui leur » convenoit, & les grandes » ressources par lesquelles il » pouvoit les faire valoir. L'O- » raison funebre du prince de » Conti sent le rhéteur; elle » offroit cependant mille ta- » bleaux intéressans au grand » peintre ». III. Dix Discours connus sous le nom de *Petit-Carême*. Les *Conférences Ecclésiastiques*, qu'il fit dans le séminaire de St.-Magloire, en arrivant à Paris; celles qu'il a faites à ses curés pendant le cours de son épiscopat; & les *Discours* qu'il prononçoit à la tête des synodes qu'il assembloit tous les ans. V. Des *Paraphrases* touchantes sur plusieurs Psaumes. L'auteur de tant de morceaux d'éloquence, auroit souhaité qu'on eût introduit l'usage de lire les Sermons, au-lieu de les prêcher de mémoire: il lui étoit arrivé, aussi-bien qu'à deux autres de ses confreres, de rester court en chaire précisément le même jour. Ils prêchoient tous les trois à différentes heures un Vendredi-Saint. Ils voulurent s'aller entendre alternativement. La mémoire manqua au premier; la crainte saisit les deux autres, & leur fit éprouver le même sort. Quand on demandoit à notre orateur, quel étoit son meilleur Sermon: *Celui que je fais le mieux*, répondoit-il. On attribue la même réponse au P. Bourdaloue. Le célebre P. la Rue pensoit comme Massillon, que la coutume d'apprendre par cœur avoit bien des inconvéniens; mais il faut convenir que l'usage contraire en auroit de plus grands encore; qu'il anéantiroit l'action de l'orateur, en gêneroit la déclamation, & affoibliroit infiniment l'attention de l'auditoire. On pourroit peut-être concilier les difficultés, en autorisant l'usage de jeter de tems à autre un coup-d'œil sur le papier. L'abbé de la Porte a recueilli en 1 vol. in-12, les idées les plus brillantes & les traits les plus saillans, répandus dans les ouvrages de l'évêque de Clermont. Ce recueil a paru à Paris en 1748, in-12, & forme le 15*e*. vol. de l'édition grand in-12; & le 13*e*. du petit in-12; il est intitulé: *Pensées sur différens sujets de morale & de piété, tirées*, &c.

MASSINGER, (Philippe) poëte Anglois au 17*e*. siecle, fut élevé à Oxford, & quitta ensuite l'université de cette ville, pour aller à Londres, où il se livra tout entier à la poésie. Ses *Tragédies* & ses *Comédies* eurent un applaudissement universel en Angleterre. Il les composoit conjointement avec les plus grands poëtes Anglois de son tems, tel que Fletcher, Midleton, Rowe, Fielding, &c.

MASSON, (Antoine) graveur du 17*e*. siecle, natif de Louri, près Orléans, excella dans les portraits. Les *Disciples d'Emmaüs*, le Portrait du vicomte de Turenne, ceux du duc d'Harcourt, du lieutenant criminel de Lyon, &c, sont regardés comme des chef-d'œuvres. Son burin est ferme & gracieux. On prétend qu'il s'étoit fait une maniere de graver toute particuliere, & qu'au-lieu de faire agir sa main sur la planche (comme c'est l'ordi-

naire) pour conduire le burin selon la forme du trait que l'on y veut exprimer, il tenoit au contraire sa main droite fixe, & avec la main gauche il faisoit agir la planche suivant le sens que la taille exigeoit. Plusieurs de nos graveurs modernes suivent cette maniere. Cet habile artiste, membre de l'académie royale de peinture, mourut à Paris en 1702, âgé de 66 ans.

MASSON, (Innocent le) Chartreux, né à Noyon en 1628, fut élu général en 1675, & fit rebâtir la grande Chartreuse, qui avoit été presqu'entiérement réduite en cendres. Il s'acquit un nom par sa vertu & par ses livres de piété. Son meilleur ouvrage est sa nouvelle collection des *Statuts des Chartreux* avec des notes savantes, Paris, 1703, in-fol., très-rare. Il y a 5 parties. La 5e., contenant les Privileges de l'ordre, manque quelquefois. Il avoit donné en 1683, l'*Explication de quelques endroits des Statuts de l'ordre des Chartreux*, petit in-4°, qui doit avoir 166 pages. Ceux qui finissent à la page 122, ne sont pas complets. C'est une réponse à ce que l'abbé de Rancé avoit dit des Chartreux dans ses *Devoirs de la vie monastique*. Cet auteur mourut en 1703, à 76 ans, après avoir été pendant toute sa vie ennemi zélé des disciples de Jansenius, qui ne l'ont pas épargné dans leurs écrits, & l'ont traité de mauvais théologien, de faux mystique, &c. Si en se déclarant pour une secte l'on peut être sûr d'être exalté jusqu'aux nues par ses partisans, il faut s'attendre aussi d'être ravalé jusqu'au néant, lorsqu'on se déclare contre. *Voyez* COMMIRE, VINCENT DE PAUL.

MASSON, (Antoine) Religieux Minime, mort à Vincennes en 1700, dans un âge avancé, se fit un nom dans son ordre par sa piété, par son savoir & par ses ouvrages. Les principaux sont: I. *Questions curieuses, historiques & morales sur la Genese*, in-12. II. L'*Histoire de Noé & du Déluge universel*, 1687, in-12. III. L'*Histoire du Patriarche Abraham*, 1688, in-12. IV. Un *Traité des marques de la Prédestination*, & quelques autres livres de piété, nourris des passages de l'Ecriture-Sainte & des Peres. — Il ne faut pas le confondre avec Claude MASSON, Prêtre de l'Oratoire, dont on a des *Sermons* pour un Avent, un Carême, des *Mysteres*, Panégyriques, &c., Lyon 1693.

MASSON, (Jean) ministre réformé, mort en Hollande avant le milieu du 18e. siecle. Il étoit originaire de France, & s'étoit retiré en Angleterre pour y professer les nouvelles opinions. Ses principaux ouvrages sont: I. *Histoire critique de la République des Lettres*, depuis 1712 jusqu'en 1716, en 16 vol in-12. L'érudition y est profonde, mais mal digérée. Masson écrivoit en pédant; l'auteur du *Mathanasius* l'a eu en vue dans plusieurs de ses remarques. II. Les *Vies* d'*Horace*, d'*Ovide* & de *Pline le Jeune*, en latin, 3 vol. in-8°. On y trouve des recherches qui peuvent servir à éclaircir les ouvrages de ces auteurs. Dacier, attaqué par Masson, se défendit avec vivacité: sa

Défense est à la tête de la 2e. édition de sa Traduction des Œuvres d'Horace. III. *Histoire de Pierre Bayle & de ses Ouvrages*, Amsterdam, 1716, in-12. Elle lui est du moins communément attribuée à présent, quoiqu'on l'eût donnée d'abord à la Monnoye.

MASSON, (Papire) *voyez* PAPIRE MASSON.

MASSON, *voyez* MAÇON.

MASSON, *voyez* LATOMUS (Jacques).

MASSON DES GRANGES, (Daniel le) Prêtre, né en 1700, mort en 1760, avoit autant d'esprit que de piété. Les particularités de sa vie sont ignorées; mais on connoît beaucoup son excellent ouvrage intitulé : *Le Philosophe moderne, ou l'Incrédule condamné au tribunal de sa Raison*, 1759, in-12; réimprimé en 1765, avec des additions considérables. Les vérités que l'auteur traite, sont rebattues; mais il les présente dans un nouveau jour; & en dépouillant les preuves de la Religion, de ce qu'elles ont de trop abstrait, il les met à la portée de tout le monde.

MASSOULIÉ, (Antonin) né à Toulouse en 1632, se fit Dominicain en 1647. Il fut prieur dans la maison du noviciat à Paris, puis provincial de la province de Toulouse, enfin assistant du général de son ordre en 1686. Ce modeste Religieux refusa un évêché, qui lui fut offert par le grand-duc de Toscane. Il mourut à Rome en 1706, à 74 ans, honoré des regrets & de l'estime des savans de son ordre. Son principal ouvrage est un livre en 2 vol. in-fol., intitulé : *Divus Thomas sui interpres*. Il tâche d'y prouver que les sentimens de l'école des Dominicains, sur la Promotion physique, la Grace & la Prédestination, sont véritablement les sentimens de S. Thomas, & non point des inventions de Bannez, comme quelques auteurs l'ont prétendu. L'ouvrage fut attaqué par les théologiens de Douay l'an 1722, & l'affaire fut portée à Rome, qui rendit le 18 juillet 1729, un décret favorable à Massoulié (*voyez* BENOÎT XIII). Il réfuta aussi les Quiétistes dans deux *Ecrits*, publiés in-12, 1699 & 1703.

MASSUET, (Dom René) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à St.-Ouen de Mancelles, au diocese d'Evreux, en 1665, donna au public : I. Une Edition de *S. Irenée*, imprimée chez Coignard, à Paris, in-fol., 1710; plus ample & plus correcte que les précédentes, & enrichie de Préfaces, de Dissertations & de Notes. Ses *Dissertations* donnent un nouveau jour à des matieres qui peut-être n'avoient jamais été bien éclaircies. II. Le 5e. volume des *Annales de l'ordre de S. Benoît*. III. Une *Lettre d'un Ecclésiastique* au R. P. E. L. J. (révérend P. Etienne Langlois Jésuite), dans laquelle il répond à une brochure contre l'Edition de *S. Augustin*, donnée par ses confreres (*voyez* AUGUSTIN). IV. Une seconde Edition de *S. Bernard* de dom Mabillon. Dom Massuet mourut en 1716, à 50 ans. Son érudition, son application au travail, & les qualités de son cœur lui mériterent

les regrets de sa congrégation; son éloge seroit complet sans ses liaisons avec un parti occupé à semer dans l'Eglise la division & le trouble, en combattant ses plus solemnelles décisions; comme on le voit par ses *Lettres* publiées par Schelhorn, dans le tome 13e. des *Amœnitates litterariæ*.

MASSYS, *voyez* MESSIS.

MASTELLETA, (Jean-André *Donducci*, dit) peintre, né à Bologne en 1577, entra d'abord dans l'école des Carraches, & étudia quelque tems les ouvrages du Parmesan; mais on ne peut point dire qu'il ait travaillé dans le goût de ces grands maîtres. Il se fit une maniere singuliere, sans vouloir consulter la nature. Il employoit le noir plus qu'aucune autre couleur, & cette affectation déparoit ses ouvrages. Il se retira dans un couvent où il mourut fort vieux. Ses mœurs étoient pures & son esprit modeste.

MASUCCIO DE SALERNE, (*Masutius Salernitanus*) issu d'une famille noble, a fait 50 *Nouvelles* à l'imitation de Bocace, imprimées en italien, à Naples, 1476, in-fol., puis à Venise, 1484, in-fol. Elles sont intitulées: *Il Novellino*, &c. Cet auteur mourut vers la fin du 15e. siecle. Il est fort au-dessous de son modele, & eût beaucoup mieux fait d'en choisir un autre, dans un genre plus sage & plus utile.

MASURES, *voy.* MAZURES.

MATAMOROS, (Alfonse Garcias) chanoine de Séville, sa patrie, au 16e. siecle, fut professeur d'éloquence dans l'université d'Alcala. On a de lui un *Traité des Académies & des Hommes doctes d'Espagne*, à Alcala, 1553, in-8°. C'est une apologie des Espagnols, contre ceux qui paroissent douter du savoir de cette nation. Matamoros étoit un homme de goût: son style est élégant, mais il affecte trop d'y répandre des fleurs.

MATANI, (Antoine) né à Pistoie le 27 juillet 1730, s'appliqua avec succès à la médecine, prit le bonnet de docteur à Pise en 1754, fut fait successivement professeur en philosophie & en médecine dans la même université, & mourut dans de grands sentimens de piété le 21 juin 1769 à Pistoie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: I. *De Anevrismaticis præcordiorum morbis animadversiones*, Florence, 1756; Francfort, 1766. II. *Heliodori Larissæi Capita opticorum e græco latinè conversa*, Pistoie, 1658. III. *Relation historique & philosophique des productions naturelles du territoire de Pistoie*, en italien, Pistoie, 1762. IV. *De Nosocomiorum regimine*, Venise, 1768. V. *De Remediis tractatus*, Pise, 1769. Matani a fourni un grand nombre d'articles à divers journaux d'Italie, & a laissé des manuscrits, entr'autres une *Histoire Littéraire* des écrivains de son pays fort avancée; ces manuscrits sont entre les mains de Joseph Matani, son frere, professeur en théologie au séminaire de Pise, qui avoit le plaisir lorsque son frere vivoit, de se délasser avec lui de ses occupations pénibles, par des entretiens fréquens sur la Religion & la critique sacrée &

profane. C'eſt à la perſuaſion du médecin que celui-ci s'eſt livré à l'étude des langues ſavantes. En 1780, Ventura di Samuel Fua préparoit une édition complette des Œuvres de ce médecin à Piſe.

MATERNE, (S.) ſuccéda à S. Valere, dans le gouvernement de l'égliſe de Treves, vers la fin du 3e. ſiecle. Il quitta ce ſiege pour fonder celui de Cologne, qu'il remplit juſqu'à ſa mort. Il aſſiſta à deux conciles tenus contre les Donatiſtes, l'un à Rome, l'autre à Arles. Son corps fut tranſporté à Treves, dans l'égliſe de S. Mathias, où il fut enterré auprès de S. Eucher & S. Valere ſes prédéceſſeurs. Pappo, archevêque de Treves, le transféra de là dans l'égliſe métropolitaine en 1037. Quelques Légendes le font mal-à-propos diſciple de S. Pierre.

MATERNUS DE CILANO, (George Chrétien) né à Preſbourg, s'appliqua avec ſuccès aux belles-lettres, à la phyſique, à la médecine, à l'étude de l'antiquité; & enſeigna ces ſciences à Altenau, dans la Baſſe-Saxe, où il mourut le 9 juillet 1773. Les monumens de ſa ſcience ſont: I. *De terræ Concuſſionibus.* II. *De Cauſis lucis borealis.* III. *De Motu humorum progreſſivo veteribus non ignoto*, 1754, in-4°. IV. *De Saturnalium origine & celebrandi ritu apud Romanos*, 1759, in-4°. V. *Proluſio de modo furtum quærendi apud Athenienſes & Romanos*, 1769, in-4°. VI. Une *Deſcription de l'état ſacré, civil & militaire de la République Romaine*, en allemand, 3 vol. in-8°. VII. Pluſieurs Diſſertations inſérées dans les journaux *des Curieux de la nature.*

MATERNUS, *voy.* FIRMICUS Maternus.

MATHA, *voyez* JEAN de Matha.

MATHAN, prêtre de Baal, fut tué devant l'autel de ce faux dieu, par les ordres du grand-prêtre Joïada, vers l'an 880 avant J. C.

MATHAN, fils d'Eléazar, fut pere de Jacob, & aïeul de Joſeph, époux de la Ste. Vierge.

MATHANASIUS, *voyez* SAINT-HYACINTHE.

MATHANIAS, *voy.* SÉDÉCIAS.

MATHAT, fils de Lévi, & pere d'Héli que l'on croit être le même que Joachim, pere de la Vierge Marie. *Voyez* JOACHIM.

MATHATA, fils de Nathan, & pere de Menna, un des ancêtres de J. C., ſelon la chair.

MATHATHIAS, fils de Jean, de la famille des Machabées, prêtre du Seigneur, deſcendant d'Aaron par Eléazar, ſe rendit fort célebre pendant la perſécution d'Antiochus Epiphanes. Les abominations qui ſe commettoient à Jéruſalem après la priſe de cette ville, l'obligerent de ſe retirer avec ſes fils dans celle de Modin, où il étoit né. Ses fils étoient Jean, Simon, Judas, Eléazar & Jonathas. Il n'y fut pas long-tems ſans voir arriver les commiſſaires envoyés par Antiochus, pour contraindre ceux de Modin à renoncer à la loi de Dieu, & à ſacrifier aux idoles. Pluſieurs céderent à la violence; mais Mathathias déclara publiquement qu'il n'obéiroit jamais aux ordres in-

juſtes d'Antiochus. Comme il ceſſoit de parler, il apperçut un Iſraélite qui s'avançoit pour ſacrifier aux idoles. Animé à l'inſtant d'un enthouſiaſme divin, il ſe jette ſur cet homme & ſur l'officier qui vouloit le forcer à cette impiété, & les tue tous les deux ſur l'autel même où ils alloient ſacrifier. Cette action ayant fait du bruit, il s'enfuit ſur les montagnes avec ſes fils & un grand nombre d'Iſraélites. Alors formant un corps d'armée, il parcourut tout le pays, détruiſit les autels dédiés aux faux dieux, & rétablit le culte du Seigneur. Ce grand homme, ſentant que ſa fin approchoit, ordonna à ſes fils de choiſir pour général de leurs troupes Judas Machabée. Il les bénit enſuite, & mourut après avoir gouverné Iſraël durant l'eſpace d'une année, vers la 166e. avant J. C. C'eſt par lui que commença la principauté des Aſmonéens, qui dura juſqu'à Hérode. La grande ſacrificature y fut toujours jointe, depuis ſon fils Judas Machabée, qui en fut revêtu le premier. *Voyez* JUDAS MACHABÉE.

MATHATHIAS, fils de Simon, petit-fils du grand Mathathias, fut tué en trahiſon avec ſon pere & un de ſes freres, par Ptolomée ſon beau-frere, dans le château de Doch, l'an 135 avant J. C.

MATHENEZ, (Jean-Frédéric de) né à Cologne vers 1580, docteur en théologie, profeſſeur d'hiſtoire & de la langue grecque, puis chanoine & curé de S. Cunibert, dans ſa ville natale, donna ſes ſoins aux peſtiférés, & mourut de la contagion le 24 août 1622. C'étoit un critique ſavant, qui exerça ſa plume ſur des matieres ſingulieres; ſon ſtyle eſt trop négligé. On a de lui: I. *De triplici Coronatione Germanica, Lombardica & Romana*, Cologne, 1622, in-4°. II. *De Luxu & abuſu veſtium.* III. *Critices Chriſtianæ lib. duo.* Voyez *Bibliot. Colon.* du P. Hartzheim.

MATHIAS. (S.) Le perfide Judas, ayant laiſſé, par ſa mort, la place d'Apôtre vacante; Joſeph appellé *Barſabas*, que ſa piété avoit fait ſurnommer *le Juſte*, & Mathias, furent les deux hommes ſur leſquels on jetta les yeux pour l'apoſtolat. Les fideles prierent Dieu de ſe déclarer ſur un des deux. Le ſort tomba ſur Mathias l'an 33 de J. C. On ne ſait rien de certain ſur la vie & la mort de cet Apôtre. Ce que l'on dit de ſa prédication en Ethiopie & de ſon martyre, n'eſt point appuyé ſur des témoignages contemporains (*voyez la fin de l'art.* S. JACQUES le Majeur). Les anciens hérétiques lui ont attribué un *Evangile* & un *Livre de Tradition*, reconnus pour apocryphes par toute l'Egliſe. On croit avoir à Rome les reliques de cet Apôtre; mais la fameuſe abbaye de S. Mathias, près de Treves, prétend, avec autant de fondement, avoir cet avantage; prétentions douteuſes de part & d'autre. Il ſe pourroit faire, diſent les Bollandiſtes, que les reliques qui ſont à Ste.-Marie-Majeure, ne fuſſent point de l'Apôtre, mais d'un Saint de ce nom, évêque de Jéruſalem, vers l'an 120.

MATHIAS, empereur d'Al-

lemagne, fils de Maximilien II, & frere de Rodolphe II, contre lequel il fut quelque tems révolté, succéda à celui-ci en 1612. L'Empire étoit alors en guerre avec les Turcs. Après des succès contrebalancés par des pertes, Mathias eut le bonheur de la finir en 1615, par un traité conclu avec le sultan Achmet. Mais il en vit commencer une autre en 1618, qui désola l'Allemagne pendant 30 ans, & qui fut excitée par les Protestans de Bohême, pour la défense des nouvelles erreurs. Il mourut à Vienne en 1619, à 62 ans. L'enlevement du cardinal Eleſel, son premier ministre, que l'archiduc Ferdinand, depuis son successeur, crut devoir éloigner des affaires, le conduisit au tombeau. La capitulation que Mathias signa en montant sur le trône, differe essentiellement de celle de ses prédécesseurs. Elle borne l'emploi des subsides donnés par les Etats, au seul usage pour lequel ils sont accordés. Elle lui défend de traduire les procès pour les péages électoraux, devant un autre tribunal que celui des Sept Electeurs. Elle l'oblige de prendre lui-même les investitures des fiefs possédés par la maison d'Autriche. Elle permet aux électeurs d'élire un roi des Romains, du vivant de l'empereur, quand ils le jugeront utile & nécessaire pour le bien de l'Empire, & même malgré les oppositions de l'empereur régnant.

MATHIAS CORVIN, roi de Hongrie, &c. fils de Jean Huniade, s'acquit par sa bravoure le nom de *Grand*. Ladislas V d'Autriche, roi de Hongrie & de Bohême, le renferma dans une prison en Bohême; ce qui n'empêcha pas qu'après la mort de ce prince, il ne fût élu roi de Hongrie le 24 janvier 1458. George Podiebrack, successeur de Ladislas en Bohême, rendit la liberté à Mathias. Plusieurs grands seigneurs Hongrois s'opposerent à son élection, & solliciterent Frédéric IV de se faire couronner. Les Turcs profiterent de ces divisions; mais Mathias les chassa de la haute Hongrie, après avoir forcé l'empereur Frédéric de lui rendre la couronne sacrée de S. Etienne dont il s'étoit emparé, & qui, selon les loix du royaume, étoit nécessaire au couronnement des rois (*voyez* S. ETIENNE). Podiebrack, fauteur des Hussites, ayant été excommunié par Paul II, les Catholiques de Bohême qu'il persécutoit, présenterent la couronne du royaume à Mathias; mais elle lui fut disputée par Uladislas VI, fils de Casimir roi de Pologne, qui succéda enfin à Podiebrack. La guerre se ralluma ensuite entre l'empereur & Mathias. La fortune lui fut si favorable, qu'ayant assujetti une partie de l'Autriche, il prit enfin Vienne & Neustadt qui en sont les principaux boulevards. L'empereur vaincu désarma le vainqueur, en lui laissant la basse Autriche en 1487. L'année d'auparavant Mathias avoit convoqué une assemblée à Bude, dans laquelle il donna plusieurs loix contre les duels, les chicanes dans les procès, & quelques autres abus. Il se préparoit de nouveau à la guerre contre le Turcs, lors-

qu'il mourut d'apoplexie à Vienne en Autriche, l'an 1490. Ce héros, heureux dans la paix & dans la guerre, n'ignoroit rien de ce qu'un prince doit savoir. Il parloit une partie des langues de l'Europe ; il étoit d'un caractere fort enjoué, & se plaisoit à dire des bons mots. Galeoti Martio de Narni, son secrétaire, les publia. Les lettres & les beaux-arts eurent en luiun protecteur. Il employa les meilleurs peintres d'Italie, & appella à sa cour les savans de l'Europe. Il avoit à Bude une très-belle bibliotheque, riche en livres & en manuscrits.

MATHIAS A CORONA, Carme de Liege, mort l'an 1676, âgé de 78 ans, est auteur d'une vaste *Théologie* en plusieurs vol. in-fol., Liege, 1663, aujourd'hui ignorée.

MATHIAS DE SUEDE, que quelques-uns nomment mal-à-propos *Matthieu*. Il fut chanoine de Lincoping, confesseur de Ste. Brigitte, & mourut à Stockholm avant cette Sainte ; car, selon les auteurs de sa vie, elle eut connoissance de sa mort par révélation, lorsqu'elle étoit à Rome. Mathias a traduit la *Bible* en gothique ou suédois, & y a joint de courtes notes pour l'usage de Ste. Brigitte : le P. Possevin croit que cet ouvrage a été anéanti pendant les révolutions de la Suede.

MATHIEU, *voyez* MATTHIEU.

MATHILDE *ou* MAHAUD, (Sainte) reine d'Allemagne, mere de l'empereur Othon dit *le Grand*, & aïeule maternelle de Hugues Capet, étoit fille de Thierri, comte de Ringelheim, seigneur Saxon. Elle épousa Henri l'Oiseleur, roi de Germanie, dont elle eut l'empereur Othon, Henri duc de Baviere, & Brunon évêque de Cologne, honoré dans l'église d'un culte public. Après la mort de son époux en 936, elle fut maltraitée par ses fils Othon & Henri, & obligée de se retirer en Westphalie ; mais Othon la fit revenir, & se servit utilement de ses conseils ; Henri se réconcilia aussi avec sa mere. Elle fonda plusieurs monasteres & un grand nombre d'hôpitaux, & mourut dans l'abbaye de Quedlinbourg en 968. Sa *Vie* écrite 40 ans après sa mort, par l'ordre de l'empereur S. Henri, a été publiée par les Bollandistes, *Act. Sanct.* tom. 7. pag. 361.

MATHILDE *ou* MAUD, (Sainte) fille de Ste. Marguerite, reine d'Ecosse, & premiere femme de Henri I, roi d'Angleterre, imita fidellement les vertus de sa mere. Elle fit bâtir à Londres deux grands hôpitaux, celui de l'église de Christ, & celui de S. Gilles. Elle mourut l'an 1118, & fut enterrée à Westminster, auprès de S. Edouard le confesseur. C'est par son ordre que Thierri, moine de Durham, écrivit la *Vie* de Ste. Marguerite, dont il avoit été le confesseur. On l'honore le 30 avril.

MATHILDE, comtesse de Toscane, fille de Boniface marquis de Toscane, soutint avec zele les intérêts des papes Grégoire VII & Urbain II, contre l'empereur Henri IV, son cousin, & remporta sur ce prince de grands avantages. Elle fit ensuite une donation solemnelle de ses biens au Saint-Siege, &

mourut en 1115, à 76 ans. Les ennemis des souverains pontifes l'ont accusée d'avoir eu des liaisons trop étroites avec Grégoire VII; mais la vertu de ce pape & celle de Mathilde, ont fait passer cette accusation pour une calomnie dans l'esprit de tous les historiens équitables. Aucun fait, aucun indice n'a jamais fait tourner ces soupçons en vraisemblances. La vérité de la donation de la comtesse Mathilde n'a jamais été révoquée en doute, c'est un des titres les plus authentiques que les papes aient réclamés; mais ce titre même fut un sujet de querelle. Elle possédoit la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modene, une partie de l'Ombrie, le duché de Spolete, Vérone, presque tout ce qui est appellé aujourd'hui le *Patrimoine de S. Pierre*, depuis Viterbe jusqu'à Orviette, avec une partie de la Marche d'Ancône. Le pape Pascal II ayant voulu se mettre en possession de ces états, Henri IV, empereur d'Allemagne, s'y opposa. Il prétendit que la plupart des fiefs que la comtesse avoit donnés, étoient mouvans de l'Empire. Ces prétentions furent une nouvelle étincelle de guerre entre l'Empire & la Papauté; cependant à la longue il fallut céder au Saint-Siege une partie de l'héritage de Mathilde.

MATHILDE, (CAROLINE) princesse de Brunswick-Hanovre, reine de Danemarck, sœur du roi d'Angleterre, George III, fut enveloppée dans l'affaire des comtes Brandt & Struensée (*voyez ces mots*), & mourut à Zell en 1775.

MATHOU, (Dom Claude-Hugues) né à Mâcon d'une bonne famille, embrassa la regle de S. Benoît dans la congrégation de S. Maur, l'an 1639, à l'âge de 17 ans, & s'y distingua par ses connoissances dans la philosophie & la théologie. Gondrin, archevêque de Sens, si connu par ses variations à l'égard du formulaire d'Alexandre VII, voulut l'avoir pour grand-vicaire, & le fit entrer dans son conseil. Ce Religieux mourut à Châlons-sur-Saone, le 29 avril 1705, âgé de 85 ans, dans le monastere de S. Pierre, où il s'étoit retiré dès l'an 1685. Nous avons de lui: I. L'Edition en latin des *Œuvres* du cardinal Robert Pullus, & de Pierre de Poitiers, Paris, 1655, in-fol., avec dom Hilarion le Febvre. II. *De verâ Senonum origine christianâ*, contre Launoy, Paris, 1687, in-4°. III. *Catalogus Archiepiscoporum Senonensium*. Paris, 1688, in-4°. Cet ouvrage manque d'ordre & de critique, &c.

MATHURIN, (S.) prêtre & confesseur en Gâtinois, au 4e. ou au 5e. siecle. Les Actes de sa vie donnés par Mombritius ne méritent aucune croyance. *Voyez* la *Gallia Christiana*, & les nouveaux Bréviaires de Paris & de Sens. Il y a à Paris une ancienne église, sous l'invocation de S. Mathurin. Le chapitre de Paris la donna en 1226 aux Religieux de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs; & c'est d'où ils ont été appellés Mathurins.

MATHURIN DE FLORENCE, habile peintre, lia une étroite amitié avec Polidore, & ces deux peintres travail-

lerent de concert. Ils firent une étude particuliere de l'antique, & l'imiterent. Il eſt difficile de diſtinguer leurs tableaux, & de ne pas confondre les ouvrages de ces deux amis. Ils excelloient à repréſenter les habits, les armes, les vaſes, les ſacrifices, le goût & le caractere des anciens. Mathurin mourut en 1526, aimé & eſtimé.

MATHUSALEM, fils d'Hénoch, pere de Lamech, & aïeul de Noé, de la race de Seth, naquit l'an 3317 avant J. C., & mourut l'année même du déluge 2348 avant J. C., âgé de 969 ans : c'eſt le plus grand âge qu'ait atteint aucun mortel ſur la terre. Il faut éviter de le confondre avec MATHUSAEL, arriere-petit-fils de Caïn, & pere d'un autre Lamech.

MATHYS, *voyez* MESSIS.

MATIGNON, (Jacques de) prince de Mortagne, comte de Thorigni, né à Gacé en Normandie l'an 1525, ſignala ſon courage à la défenſe de Metz, d'Heſdin & à la journée de St.-Quentin, où il fut fait priſonnier en 1557. Deux ans après, la reine Catherine de Médicis, qui le conſultoit dans les affaires les plus importantes, lui fit donner la lieutenance-générale de Normandie. Cette province fut témoin pluſieurs fois de ſa valeur. Il battit les Anglois, contribua à la priſe de Rouen en 1567, empêcha d'Andelot de joindre, avant le combat de S. Denys, l'armée du prince de Condé, & ſe diſtingua à la bataille de Jarnac, à celles de la Roche-Abeille & de Montcontour. Il pacifia la baſſe Normandie où il commandoit l'armée du roi en 1574, & prit le comte de Montgommery dans Domfront. Henri III récompenſa ſes ſervices en 1579, par le bâton de maréchal de France & par le collier de ſes ordres. Les années 1586 & 1587 ne furent pour lui qu'une ſuite de victoires. Il ſecourut Brouage, défit les Huguenots en pluſieurs rencontres, prit les meilleures places, & leur eût enlevé la victoire de Coutras, ſi le duc de Joyeuſe, qu'il alloit joindre, n'eût témérairement précipité le combat. Au ſacre de Henri IV, en 1594, il fit la fonction de connétable; & à la reddition de Paris, il entra dans cette ville à la tête des Suiſſes. Ce général mourut dans ſon château de l'Eſparre en 1597, à 72 ans, également regretté par ſon prince & par les ſoldats. La mort le ſurprit en mangeant.

MATIGNON, (Charles-Auguſtin de) comte de Gacé, 6e. fils de François de Matignon, comte de Thorigny, ſervit en Candie ſous le duc de la Feuillade, & fut bleſſé dangereuſement dans une ſortie. De retour en France, il fut employé en diverſes occaſions, & ſe ſignala à la bataille de Fleurus, aux ſieges de Mons & de Namur, & fut nommé lieutenant-général en 1693. La guerre s'étant rallumée, il ſuivit en 1703 le duc de Bourgogne en Flandre, obtint le bâton de maréchal en 1708 & fut deſtiné à paſſer en Ecoſſe à la tête des troupes françoiſes, en faveur du roi Jacques. Cette expédition n'ayant pas réuſſi, il revint en Flandre, & ſervit ſous le duc de Bourgogne à la

bataille d'Oudenarde. Il mourut à Paris en 1729, à 83 ans.

MATTER, (Chriſtophe), Jéſuite, né en Siléſie l'an 1661, ſe dévoua aux miſſions parmi les infideles, & partit pour les Indes en 1708. Il n'étoit pas prêtre, & ne pouvoit que ſeconder les travaux des autres. Il rendit de grands ſervices par ſes connoiſſances médicinales. On a de lui une *relation* curieuſe de ſon voyage & des notions exactes ſur les peuples & les différentes productions des environs de Goa. Stœcklein l'a inſérée dans ſon *Weltbote*, t. 24, n. 508.

MATTHEI, *voyez* LÉONARD d'Udine.

MATTHIAS, *voyez* MATHIAS.

MATTHIEU *ou* LÉVI, fils d'Alphée, & ſelon toutes les apparences, du pays de Galilée, étoit commis du receveur des impôts qui ſe levoient à Capharnaüm. Il avoit ſon bureau hors de la ville, & ſur le bord de la mer de Tibériade. JESUS-CHRIST enſeignoit depuis un an dans ce pays; Matthieu quitta tout pour ſuivre le Sauveur qu'il mena dans ſa maiſon, où il lui fit un grand feſtin. Il fut mis au nombre des XII Apôtres. Voilà tout ce que l'Evangile en dit. Les ſentimens ſont fort partagés ſur ſa mort, & ſur le lieu de ſa prédication. Le plus commun parmi les anciens & les modernes, eſt qu'après avoir prêché pendant quelques années l'Evangile en Judée, il alla porter la parole de Dieu dans la Perſe, ou chez les Parthes, où il ſouffrit le martyre (*voyez* la Réflexion qui eſt à la fin de l'art. S. JACQUES le Majeur). Avant que d'aller annoncer la foi hors de la Judée, il écrivit, par l'inſpiration du St.-Eſprit, l'*Evangile* qui porte ſon nom, vers l'an 36 de J. C. On croit qu'il le compoſa en la langue que parloient alors les Juifs, c'eſt-à-dire, en un hébreu mêlé de chaldéen & de ſyriaque, & que l'original a été corrompu peu de tems après par les Nazaréens, ou Juifs convertis, qui étoient attachés aux cérémonies légales. Le texte grec que nous avons aujourd'hui, qui eſt une ancienne verſion faite du tems des Apôtres, nous tient lieu d'original. Le texte chaldaïque, imprimé pluſieurs fois, n'eſt qu'une traduction moderne faite d'après le grec. Aucun Evangéliſte n'eſt entré dans un plus grand détail des actions de J. C. que S. Matthieu. *Voyez* S. MARC.

MATTHIEU CANTACUZENE, fils de Jean, empereur d'Orient, fut aſſocié à l'empire par ſon pere en 1354. Jean Cantacuzene ayant abdiqué peu de tems après le pouvoir ſouverain, Matthieu reſta empereur avec Jean Paléologue. Ces deux princes ne furent pas longtems unis; ils prirent les armes, & une bataille donnée près de Philippes, ville de la Thrace, décida du ſort de Matthieu: il fut vaincu, fait priſonnier, & relégué dans une forteresſe, d'où il ne ſortit qu'en renonçant à l'empire. Paléologue lui permit cependant de garder le titre de *Deſpote*, & lui aſſigna des revenus pour achever ſes jours, avec ce vain nom, dans une vie privée. On prétend qu'il ſe retira dans un

monaſtere du mont Athos, où il compoſa des *Commentaires* ſur le *Cantique des Cantiques*, qui ont été publiés à Rome.

MATTHIEU DE VENDOME, célebre abbé de St-Denys, ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance, fut régent du royaume pendant la 2e. Croiſade de S. Louis, & principal miniſtre ſous Philippe le Hardi. Il ſe ſignala par ſes vertus, & ſur-tout par ſa douceur & ſa prudence. Il jouit auſſi d'une grande conſidération ſous le regne de Philippe le Bel. Il mourut en 1286. On lui attribue une *Hiſtoire de Tobie*, en vers élégiaques, Lyon, 1505, in-4°; & ce n'eſt pas certainement pour honorer ſa mémoire qu'on lui donne cet ouvrage, car il eſt écrit d'un ſtyle barbare.

MATTHIEU DE WESTMINSTER, Bénédictin de l'abbaye de ce nom en Angleterre, au 14e. ſiecle, laiſſa une *Chronique* en latin, depuis le commencement du monde juſqu'à l'an 1307, imprimée à Londres en 1570, in-fol. Cet hiſtorien eſt crédule, peu exact, & écrit d'une maniere rampante.

MATTHIEU de Cracaw, & non pas de Cracovie, comme pluſieurs l'ont dit par erreur, fut ainſi nommé d'un château appartenant à ſa famille, ſitué en Poméranie. Docteur en théologie, il ſe diſtingua dans cette ſcience d'abord à Prague, d'où il fut chaſſé par les Huſſites, enſuite à Paris & enfin à Heidelberg. Il fut élu en 1405, évêque de Worms où il mourut en 1410. On conſerve ſes écrits ſur la Meſſe, ſur l'Euchariſtie, &c., dans le monaſtere des chanoines-réguliers de Francfenthal. Rainaldi (*ad an.* 1408, *n°.* 59) dit qu'ayant été envoyé à Rome par l'empereur Robert, il avoit été fait cardinal par Grégoire XII.

MATTHIEU, (Pierre) hiſtoriographe de France, né en 1563, ſuivant les uns à Salins, ſuivant d'autres à Porentru, fut d'abord principal du college de Verceil, enſuite avocat à Lyon. Il fut zélé ligueur & fort attaché au parti des Guiſes. Etant venu à Paris, il abandonna la poéſie qu'il avoit cultivée juſqu'alors, pour s'attacher à l'hiſtoire. Henri IV, qui l'eſtimoit, lui donna le titre d'hiſtoriographe de France, & lui fournit tous les Mémoires néceſſaires pour en remplir l'emploi. Il ſuivit Louis XIII au ſiege de Montauban. Il y tomba malade, & fut tranſporté à Toulouſe, où il mourut en 1621, à 58 ans. Matthieu étoit un de ces auteurs ſubalternes, qui écrivent facilement, mais avec platitude & avec baſſeſſe. Il a compoſé : I. L'*Hiſtoire des choſes mémorables arrivées ſous le regne de Henri le Grand*, 1624, in-8°. Elle eſt ſemée d'anecdotes ſingulieres & de faits curieux. II. *Hiſtoire de la mort déplorable d'Henri le Grand*, Paris, 1611, in-fol., 1612, in-8°. III. *Hiſtoire de S. Louis*, 1618, in-8°. IV. *Hiſtoire de Louis XI*, in-fol., eſtimée. V. *Hiſtoire de France ſous François I, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV & Louis XIII*; Paris, 1631, 2 vol. in-fol., publiée par les ſoins de ſon fils, qui a ajouté à l'ouvrage de ſon pere l'*Hiſtoire de Louis XIII*, juſqu'en 1621. Le grand défaut de Matthieu

est d'affecter, dans le récit de l'histoire moderne, une grande connoissance de l'histoire ancienne. Il en rappelle mille traits qui ne font rien à son sujet, & dont l'entassement met de la confusion & de l'obscurité dans la narration. VI. *Quatrains sur la Vie & la Mort*, dont la morale est utile & la versification languissante. VII. *La Guisiade*, tragédie, Lyon, 1589, in-8°. Cette piece est recherchée, parce que le massacre du duc de Guise y est représenté au naturel & avec toutes les horreurs qui ont accompagné ce lâche assassinat.

MATTHIEU DEL NASSARO, excellent graveur en pierres fines, natif de Vérone, passa en France où François I le combla de bienfaits. Ce prince lui fit faire un magnifique Oratoire, qu'il portoit avec lui dans toutes ses campagnes. Matthieu grava des Camées de toute espece. On l'employa aussi à graver sur des crystaux. La gravure n'étoit pas son seul talent; il dessinoit très-bien. Il possédoit aussi parfaitement la musique; le roi se plaisoit souvent à l'entendre jouer du luth. Après la malheureuse journée de Pavie, Matthieu avoit quitté la France & s'étoit établi à Vérone; mais François I dépêcha vers cet illustre graveur, des couriers pour le rappeller en France. Matthieu y revint, & fut nommé graveur-général des monnoies. Une fortune honnête, & son mariage avec une Françoise, le fixerent dans le royaume jusqu'à sa mort, qui arriva peu de tems après celle de François I. Matthieu étoit d'un caractere liant. Il avoit un cœur bienfaisant & l'esprit enjoué; mais il connoissoit la supériorité de son mérite. Il brisa un jour une pierre d'un grand prix, parce qu'un seigneur, en ayant offert une somme trop modique, refusa de l'accepter en présent. Il mourut vers l'an 1548.

MATTHIEU de Paris, *voyez* PARIS.

MATTHIOLE, (Pierre-André) né à Sienne vers l'an 1500, fit de grands progrès dans les langues grecque & latine, dans la botanique & la médecine. Il joignoit à ces connoissances une littérature agréable. On a de lui des *Commentaires sur les VI Livres de Dioscoride*, en latin, à Venise, chez Valgrise, 1565, très-gros in-fol., avec de grandes figures excellemment gravées en bois. Les vertus que Dioscoride attribue aux plantes & aux animaux, paroissent fort suspectes. Matthiole qui a corrigé Pline, Aristote & Dioscoride, est tombé lui-même dans quelques fautes. A l'article *Grenouilles*, p. 333, il semble reconnoître la naissance spontanée de celles qu'on voit éclore dans la poussiere après une pluie d'été. Art. *Eléphant*, p. 354, il dit: *Elephanti ingenio & intellectu proximi sunt*, ce qui n'est vrai que dans le sens, que cet animal est plus rapproché de l'homme que le singe & d'autres brutes, qu'une mauvaise philosophie a voulu associer à ce roi de la nature: mais il en reste encore assez loin pour laisser entre lui & le negre le plus stupide un espace immense: il rapporte d'ailleurs, sans aucun correctif, ce que les peuples de Mauritanie débitent

tent ridiculement du culte que l'éléphant rend aux astres, & des sermens qu'il exige. Malgré ces défauts, ces commentaires sont supérieurs à tout ce que les anciens ont écrit sur la botanique. L'original de ces Commentaires avoit paru en italien, Venise, 1548, in-4°. L'auteur les traduisit en latin : outre l'édition dont nous avons fait mention, il y en a une antérieure, moins bonne, Venise, 1554. Nous en avons une Traduction françoise par du Pinet, Lyon, 1565. Matthiole laissa encore d'autres ouvrages sur la médecine, entr'autres, l'*Art de distiller*, des *Lettres*, &c. On a donné une Edition complette de ces ouvrages, Bâle, 1598, in-folio, avec des notes de Gaspard Bartholin. Matthiole mourut à Trente de la peste en 1577. Il avoit servi Ferdinand, archiduc d'Autriche, pendant 10 ans, en qualité de premier médecin.

MATTHYS, (Gerard) né dans le duché de Gueldre vers l'an 1523, enseigna long-tems le grec à Cologne, où il fut chanoine de la collégiale des Douze Apôtres; puis chanoine du second rang dans la métropole. Il y mourut le 11 avril 1574. Nous avons de lui : I. Des *Commentaires* sur *Aristote*, Cologne, 1559-1566, 2 vol. in-4°. Son style est pur, aisé & dégagé des vaines subtilités si communes dans les commentaires des Péripatéticiens. II. Un *Commentaire* sur l'*Epître* de S. Paul *aux Romains*, Cologne, 1562.

MATTHYS, (Chrétien) *Matthias*, docteur Luthérien, né vers l'an 1584, à Meldorp, ville du Holstein, dans le comté de Dithmarse. Son esprit inquiet & son caractere austere & inconstant firent qu'il ne fut se fixer dans aucun pays. Il fut successivement professeur de philosophie à Strasbourg, recteur du college de Bade-Dourlach, professeur en théologie à Altorf, prédicant à Meldorp, ministre & professeur en théologie à Sora, puis se retira à Leyde, fut ensuite pasteur à La Haye, & enfin alla terminer ses jours à Utrecht l'an 1655. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de philosophie, d'histoire, de controverse, & sur l'Ecriture-Sainte. Les principaux sont : I. *Historia Patriarcharum*, Lubeck, 1640, in-4°. II. *Theatrum historicum*, Amsterdam, Elzevir, 1668, in-4°. Cet ouvrage est moitié morale, moitié historique.

MATTI, (Dom Emmanuel) né l'an 1663 à Oropesa, ville de la nouvelle Castille, réussit de bonne heure dans la poésie, & fit paroître ses essais l'an 1682, en un vol. in-4°. Cet heureux début fit naître dans le cœur d'une dame de très-haut rang, des sentimens trop tendres pour ce jeune poëte. Il fit, pour s'y soustraire, un voyage à Rome. Innocent XII, charmé de son esprit & plus encore de sa vertu, le nomma au doyenné d'Alicante, où il mourut en 1737. Il avoit aidé le cardinal d'Aguirre à faire sa collection des *Conciles d'Espagne*. Ses *Lettres* & ses *Poésies Latines* (Madrid, 1735, 2 vol. in-12, Amsterdam, 1738, 2 vol. in-4°) prouvent qu'il avoit de la facilité & de l'imagination.

MATY, *voyez* BAUDRAND.

MAUBERT, *voyez* GOUVEST de Maubert.

MAUCHARD, (Burchard-David) né à Marbach en 1696, devint médecin du duc de Würtemberg, & professeur en médecine, en chirurgie & en anatomie à Tubinge, où il mourut le 11 avril 1752, avec une réputation distinguée. On a de lui un grand nombre de *Theses de Médecine* estimées. *Voyez* ST.-YVES.

MAUCOMBLE, (Jean-François-Dieudonné de) officier dans le régiment de Ségur, né à Metz en 1735, quitta l'état militaire pour cultiver la littérature. Il donna une Tragédie bourgeoise, qui n'eut pas de succès, & ensuite deux mauvais Romans. Il est encore auteur d'un *Abrégé de l'Histoire de Nimes*, in-8°: compilation pleine de tableaux passionnés, en faveur du Calvinisme. Ces ouvrages ne sembloient pas devoir lui mériter les éloges qu'on lui donne dans le *Nécrologe François*. Une maladie de poitrine termina les jours de cet écrivain en 1768.

MAUCROIX, (François de) né à Noyon en 1619, chanoine de l'église de Rheims, fréquenta d'abord le barreau; mais dégoûté de la sécheresse de la jurisprudence, il se livra à la belle littérature. Il mourut à Rheims en 1708, à l'âge de 90 ans. Sa vieillesse fut celle d'un philosophe chrétien, qui jouit des biens que lui accorde la Providence & supporte les maux, en attendant patiemment un sort meilleur. On a de lui plusieurs traductions écrites d'un style pur, mais languissant. Les principales sont: I. Celle des *Philippiques* de Démosthenes. II. De l'*Euthydemas*, Dialogue de Platon. III. De quelques *Harangues* de Cicéron. IV. Du *Rationarium Temporum* du P. Petau, Paris, 1683, 3 vol. in-12. V. De l'*Histoire du Schisme d'Angleterre*, par Nicolas Sanderus. VI. Des *Homélies de S. Jean-Chrysostome* au peuple d'Antioche, 1681, in-8°. VII. du traité de Lactance, *De Morte persecutorum*. VIII. Des *Vies* des *cardinaux Polus & Campege*, 1675 & 1677, 2 vol. in-12. Maucroix étoit très-lié avec Boileau, Racine, & sur-tout avec la Fontaine. Cette union l'engagea de donner avec ce fabuliste, en 1685, en 2 vol. in-12, un Recueil d'*Œuvres diverses*. On donna aussi en 1726 les *Nouvelles Œuvres* de Maucroix. On y trouve des poésies qui manquent d'imagination & de coloris, mais qui ont du naturel & de la naïveté.

MAUDEN, (David de) théologien, né à Anvers en 1575, fut prévôt de Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles, & doyen de S. Pierre de Breda. Il mourut à Bruxelles en 1641, dans sa 66e. année. On a de lui, en latin: I. Une Vie de Tobie, intitulée: *Le Miroir de la Vie morale*, Anvers, 1631, in-fol. II. Des *Discours moraux sur le Décalogue*, Louvain, 1625, in-fol. III. *Apologie des Monts de piété*, Louvain, 1627, in-4°. IV. L'*Alethologie*, ou *Explication de la vérité*, Bruxelles, 1635, in-4°. Cette *vérité* ne regarde qu'un point historique assez peu important.

MAUDUIT, (Michel) prêtre de l'Oratoire, né à Vire en Normandie, mort à Paris en

1709, à 75 ans, professa les humanités dans sa congrégation avec succès. Il se consacra ensuite à la chaire & aux missions. Après avoir rempli dignement ce ministere, il donna plusieurs ouvrages au public. Les principaux sont: I. *Traité de la Religion contre les Athées, les Déistes & les nouveaux Pyrrhoniens :* livre solide, dont la meilleure édition est de 1698. II. Les *Psaumes de David*, traduits en vers françois, in-12. La versification en est foible & incorrecte. III. Des *Mélanges* de diverses *Poésies*, en 1681, in-12 : recueil mêlé de bon & de mauvais. IV. Des *Analyses* des *Evangiles*, 4 vol. in-12; des *Actes des Apôtres*, 2 vol.; des *Epîtres*, 2 vol.; de l'*Apocalypse*, 1 vol.; à Paris, Rouen & Lyon; avec des Dissertations qui sont très-recherchées aujourd'hui, & qui ont été réimprimées à Toulouse avec quelques changemens. Ces *Analyses* prouvent l'esprit d'ordre, le jugement & le savoir de l'auteur; on lui reproche cependant, non sans fondement, d'avoir recherché plutôt la subtilité que la solidité, & d'avoir souvent adopté les sentimens qui ne pouvoient lui plaire que parce qu'ils étoient nouveaux. Il s'appesantit sur des détails inutiles, en faveur de quelque point d'érudition très-indifférent au résultat de la chose; & n'hésite point à critiquer non-seulement la Vulgate, mais encore l'opinion commune des Interpretes & des Peres, en leur opposant quelque subtilité grammaticale grecque ou hébraïque. V. *Méditations* pour une retraite ecclésiastique de dix jours, in-12. VI. *Dissertation sur la Goutte*, 1689, in-12.

MAUGIS, (Joseph) né à Namur en 1711, entra dans l'ordre de S. Augustin, où il se distingua par sa piété & son savoir. Il enseigna avec réputation la théologie dans l'université de Louvain, où il mourut en 1780. On a de lui plusieurs Dissertations imprimées, & des Traités manuscrits.

MAUGRAS, (Jean-François) Parisien, prêtre de la Doctrine Chrétienne, enseigna avec succès les humanités dans les colleges de sa congrégation. Les chaires de Paris retentirent ensuite de son éloquence. Il se signala sur-tout par ses instructions familieres; mais l'ardeur extrême avec laquelle il se livra à ce saint exercice, lui causa un crachement de sang, dont il mourut en 1726, à 44 ans. On de lui : I. Des *Instructions chrétiennes, pour faire un saint usage des afflictions*, en 2 petits vol. in-12. II. Une *Instruction chrétienne sur les dangers du luxe.* III. Quatre *Lettres*, en forme de consultation, *en faveur des pauvres des paroisses.* IV. Les *Vies des deux Tobies, de Ste. Monique & de Ste. Genevieve; avec des Réflexions à l'usage des familles & des écoles chrétiennes*, &c. Une piété tendre & éclairée, une douceur & une modestie peu communes, étoient les vertus qui distinguoient le P. Maugras dans le monde. On les retrouve dans ses ouvrages.

MAUGUIN, (Gilbert) président de la cour des monnoies de Paris, publia contre le P. Sirmond, une Dissertation intitulée : *Vindiciæ Prædestinationis*

& Gratiæ, qu'on trouve dans le Recueil publié à Paris en 1650, 2 vol. in-4°, sous ce titre : *Veterum Scriptorum qui in IX°. sæculo de Gratiâ scripsêre, Opera* (voy. QUATREMAIRE). Il y soutient que Gotescalc n'a point enseigné l'hérésie prédestinatienne. L'auteur n'a pas raison, mais il n'a rien oublié pour l'avoir (*voyez* GOTESCALC). Ce magistrat mourut en 1674, dans un âge fort avancé.

MAULÉON, (Auger de) sieur de Grenier, ecclésiastique, natif de Bresse, se fit connoître au 17e. siecle, par l'édition des *Mémoires de la reine Marguerite*, Paris, 1628; de ceux de M. de Villeroi; des *Lettres* du cardinal d'Ossat, &c. Il fut reçu de l'académie françoise en 1635; mais on l'en retrancha l'année suivante.

MAUNOIR, (Julien) né en Bretagne en 1606, entra chez les Jésuites, où il se distingua par les missions qu'il fit dans sa patrie depuis 1640 jusqu'en 1683. Epuisé de travaux & de fatigues, il mourut saintement à Plevin en Bretagne, âgé de 77 ans. Le P. Boschet, son confrere, a écrit sa vie sous ce titre : *Le parfait Missionnaire*, in-8°.

MAUPEOU, (N. de) chancelier de France, célebre sous le regne de Louis XV, surtout à l'époque où ce monarque fit enfin justice des parlemens, est mort au mois d'août 1792, dans sa terre en Normandie. La paisible & heureuse obscurité où il a vécu depuis sa disgrace, la fermeté avec laquelle il a constamment refusé de rendre les sceaux à moins qu'on ne lui fit son procès, condition qu'on n'a osé accepter, & l'acharnement avec lequel le parti philosophique l'a dénigré, honorent sa mémoire. Quelque jugement qu'on porte de sa conduite dans l'affaire des parlemens, il est très-apparent que si son ouvrage eût subsisté, la révolution n'auroit pas eu lieu; & que l'opération par laquelle Louis XVI l'a anéanti, est la premiere des fausses démarches de ce bon mais inconsidéré prince, & comme l'anneau de la chaîne des autres.

MAUPERTUIS, (Pierre-Louis Moreau de) né à St.-Malo en 1698, d'une famille noble, montra dès sa jeunesse beaucoup de penchant pour les mathématiques & pour la guerre. Il entra dans les mousquetaires en 1718, & donna à l'étude le loisir que lui laissoit le service. Après avoir passé 2 années dans ce corps, il obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de la Roche-Guyon; mais il ne la garda pas long-tems. Son goût pour les mathématiques l'engagea à quitter la profession des armes, pour se livrer entiérement aux sciences exactes. Il remit sa compagnie, & obtint une place à l'académie des sciences en 1723. Quatre ou cinq ans après, le desir de s'instruire le conduisit à Londres, où la société royale lui ouvrit ses portes. De retour en France, il passa à Bâle pour converser avec les freres Bernoulli, l'ornement de la Suisse. Des connoissances nouvelles, & l'amitié de ces deux célebres mathématiciens furent le fruit de ce voyage. Sa réputation & ses talens le firent choisir en 1736, pour être à la tête des académiciens que Louis XV envoya

dans le nord pour déterminer la figure de la terre. Il fut le chef & l'auteur de cette entreprise, exécutée avec beaucoup de diligence, quoique le succès ne répondît pas tout-à-fait aux espérances qu'on en avoit conçues (*voyez* CONDAMINE). Le prince royal de Prusse devenu roi, l'appella auprès de lui pour lui confier la présidence & la direction de l'académie de Berlin. Ce monarque étoit alors en guerre avec la reine de Hongrie, Maupertuis en voulut partager les périls : il s'exposa à la bataille de Molwits, fut pris par les hussards. Sa captivité ne fut ni dure ni longue. Dès qu'il fut mis en liberté, il partit pour la France; puis retourna en Prusse, où il ne fut pas plutôt, qu'il se repentit d'avoir renoncé à sa patrie. Frédéric le dédommagea de ses pertes par des bienfaits, par la confiance la plus intime; mais né avec une triste inquiétude d'esprit, il eut plusieurs querelles qui empoisonnerent ses jours. Les plus célebres sont sa dispute avec Koënig, professeur de philosophie à Franeker, & celle qu'il eut avec Voltaire, querelle qui fut une suite de la précédente. Le président de l'académie de Berlin avoit inséré dans un volume des Mémoires de cette compagnie pour l'année 1746, un *Ecrit sur les Loix du mouvement & du repos*, déduites d'un principe métaphysique : ce principe est celui de *la moindre quantité d'action*. Koënig ne se contenta pas de l'attaquer, mais il en attribua l'invention à Leibnitz, en citant un fragment d'une Lettre qu'il prétendoit que ce savant avoit écrite autrefois à Hermann, professeur à Bâle en Suisse. Maupertuis, piqué du soupçon de plagiat, engagea l'académie de Berlin à sommer Koënig de produire l'original de la lettre citée. Le professeur n'ayant pas pu satisfaire à cette demande, fut exclu de l'académie de Berlin dont il étoit membre (*voyez* KOENIG). Plusieurs écrits furent la suite de cette guerre : ce fut alors que Voltaire se mit sous les armes. Il avoit été d'abord lié très-étroitement avec Maupertuis, qu'il regardoit comme son maître dans les mathématiques; mais leurs talens étant différens, ils étoient mutuellement jaloux l'un de l'autre : le philosophe l'étoit du bel-esprit, & le bel-esprit du philosophe. Cette jalousie éclata à la cour du roi de Prusse, dont les faveurs ne pouvoient être partagées assez également pour écarter loin d'eux les petitesses de l'envie. Voltaire, sensible à quelques procédés de Maupertuis, prit occasion de la querelle de Koënig pour soulager sa bile. En vain le roi de Prusse lui ordonna de rester neutre dans ce procès : il débuta par une *Réponse* fort amere *d'un académicien de Berlin à un académicien de Paris*, au sujet du démêlé du président de l'académie de Berlin & du professeur de Franeker. Cette premiere satyre fut suivie de la *Diatribe du docteur Akakia :* critique sanglante de la personne & des ouvrages de son ennemi. Il y regne une finesse d'ironie & une gaieté tout-à-fait rares. L'auteur se moque de toutes les idées que son adversaire avoit consignées dans ses *Œuvres* & sur-

tout dans ſes *Lettres*. Il ſe divertit principalement du projet d'établir une ville latine ; de celui de ne point payer les médecins lorſqu'ils ne guériſſent pas les malades ; de la démonſtration de l'exiſtence de Dieu par une formule d'algebre ; du conſeil de diſſéquer des cerveaux de géans, afin de ſonder la nature de l'ame ; de celui de faire un trou qui allât juſqu'au centre de la terre, &c. (*voyez* LEIBNITZ, TICHO, WOLFF Chriſtian). Les traits lancés ſur l'auteur du *Voyage* au pôle, étonnerent ſes partiſans, & firent rire les vrais philoſophes, inſtruits & pleinement convaincus de la charlatanerie de tous les ſavans à ſyſtêmes & à prétentions. On oppoſa aux ſatyres de Voltaire, les éloges dont il avoit comblé ſon ennemi ; mais ils prouverent mieux la foibleſſe & les petites vûes du poëte, que la ſageſſe de ſon adverſaire. En 1738, Maupertuis étoit un *génie ſublime* ; un *grand mathématicien* ; un *Archimede*, un *Chriſtophe Colomb* pour les découvertes, un *Michel-Ange*, un *Albane* pour le ſtyle. En 1752 ce n'étoit plus qu'un *eſprit bizarre*, un *raiſonneur extravagant*, un *philoſophe inſenſé*. Si Voltaire ſe ſatisfit en ſuivant ſa vengeance, il s'attira une diſgrace éclatante. Les déſagrémens qu'il eſſuya l'ayant obligé de ſe retirer de la cour de Pruſſe au commencement de 1753, il ſe conſola dans ſon malheur par de nouvelles Satyres. Il peignit Maupertuis comme un *vieux capitaine de cavalerie traveſti en philoſophe* ; l'*air diſtrait & précipité*, l'*œil rond & petit*, la *perruque de même*, le *nez écraſé*, la *phyſionomie mauvaiſe*, le *viſage plat*, & l'*eſprit plein de lui-même*. Celui-ci lui envoya un cartel, auquel il ne répondit que par cette plaiſanterie qui exprimoit d'une maniere piquante le caractere & le favoir de ſon antagoniſte : » Dès que j'aurai un peu de » force, je ferai charger mes » piſtolets *cum pulvere pyrio* ; » & en multipliant la maſſe par » le quarré de la viteſſe, juſ- » qu'à ce que l'*action* & *nous* » ſoyons réduits à zéro, je vous » mettrai du plomb dans la » cervelle ; elle paroît en avoir » beſoin ». Cette farce finit d'une maniere triſte. Le roi de Pruſſe fit arrêter Voltaire à Francfort, avec ſa niece qui étoit venue l'y joindre ; & on aſſure que le poëte n'en fut pas quitte à ce prix. Cependant des maux de poitrine, des crachemens de ſang obligerent le préſident de l'académie de Berlin de revenir de nouveau en France. Il y paſſa depuis 1756 juſqu'au mois de mai 1758, qu'il ſe rendit à Bâle auprès de Mrs. Bernoulli, où il mourut très-chrétiennement entre les bras de deux Religieux, le 27 juillet 1759, à 62 ans. Voltaire ne ceſſant de l'outrager après ſa mort, le roi de Pruſſe défendit ſa mémoire en adreſſant au poëte les vers ſuivans :

Laiſſez en paix la froide cendre
Et les mânes de Maupertui ;
La vérité va le défendre,
Elle s'arme déjà pour lui.
Son ame étoit noble & fidelle ;
Qu'elle vous ſerve de modele.
Maupertuis ſut vous pardonner
Ce noir écrit, ce vil libelle
Que votre fureur criminelle
Prit ſoin chez moi de griffonner.

Voyez quelle eſt votre manie.
Quoi! ce beau, quoi! ce grand génie,
Que j'admirois avec tranſport,
Se ſouille par la calomnie,
Même il s'acharne ſur un mort!
Ainſi jetant des cris de joie,
Planant en l'air, de vils corbeaux
S'aſſemblent autour des tombeaux,
Et des cadavres font leur proie.

Non, dans ces coupables excès,
Je ne reconnois plus les traits
De l'auteur de la Henriade :
Ces vertus dont il fait parade,
Toutes je les lui ſuppoſais.

Hélas! ſi votre ame eſt ſenſible,
Rougiſſez-en pour votre honneur,
Et gémiſſez de la noirceur
De votre cœur incorrigible.

Maupertuis étoit d'une vivacité extrême, qui éclatoit dans ſa tête & dans ſes yeux continuellement agités. Cet air de vivacité, joint à la maniere dont il s'habilloit & dont il ſe préſentoit, le rendoit aſſez ſingulier. Un amour-propre trop ſenſible, je ne ſais quoi d'ardent, de ſombre, d'impérieux, de tranchant dans le caractere, une envie extrême de parvenir & de faire ſa cour, firent tort à ſon bonheur & à ſa philoſophie. Il fut quelquefois dans ſon ſtyle le ſinge de Fontenelle; mais il ne put jamais atteindre la molle indifférence, l'égoïſme tranquille & raiſonné du convive de madame Tencin. Ses ouvrages ont été recueillis à Lyon en 1756, en 4 vol. in-8°. Comme écrivain, il avoit du génie, de l'eſprit, du feu, de l'imagination; mais on lui reproche des tours recherchés, une conciſion affectée, un ton ſec & bruſque, un ſtyle plus roide que ferme, des paradoxes, des idées fauſſes, &c. Ses principaux ouvrages ſont : I. La *Figure de la Terre, déterminée.* II. La *Meſure d'un degré du Méridien.* III. *Diſcours ſur la figure des Aſtres.* IV. *Elémens de Géographie.* V. *Aſtronomie Nautique.* VI. *Elémens d'Aſtronomie.* VII. *Diſſertation phyſique à l'occaſion d'un Negre blanc.* VIII. *Vénus phyſique ;* ouvrage que les libertins ont plus lu que les phyſiciens, & qu'un d'eux a reproduit en françois, ſous un titre & une forme différente, en y couſant quelques morceaux de l'*Amour conjugal* de Venette. L'auteur cependant y a mis toute la décence que la matiere comportoit; il trace même quelquefois des images vaſtes & ſublimes, lorſqu'il généraliſe ſes idées, & voit la nature en grand. IX. *Eſſai de Coſmographie.* X. *Réflexions ſur l'origine des Langues.* XI. *Eſſai de Philoſophie morale*, où il y a d'excellentes choſes, mais qui eſt de la plus verbiageuſe prolixité. XII. Pluſieurs *Lettres.* XIII. *Eloge de M. de Monteſquieu.* Quoique dans ce qu'il a écrit ſur divers points de la Phyſique du Monde, il y ait des imaginations qui favoriſent ouvertement le Matérialiſme, on auroit cependant tort de le ranger parmi les ennemis du Chriſtianiſme. Il paroît qu'il ne s'eſt abandonné à ces rêves, que dans des momens où la manie des ſyſtêmes l'avoit ſaiſi; car dans d'autres momens il rendoit un hommage ſincere à la Religion : » Nous ſommes, dit-il (*tom. 2 de ſes Œuvres, p. 174*), » ſi remplis de reſpect pour la » Religion, que nous n'héſi- » terions jamais de lui ſacri-

» fier notre hypothese, & » mille hypotheses semblables, » si on nous faisoit voir qu'elles » continssent rien qui fût opposé aux vérités de la foi, » ou si cette autorité à laquelle » tout Chrétien doit être soumis, les désapprouvoit ». Dans son *Essai de Philosophie morale*, il réfute victorieusement ceux qui ont osé comparer la morale de Zenon, d'Epictete & d'autres froids raisonneurs, à la divine morale de l'Evangile.

MAUPERTUY, (Jean-Baptiste Drouet de) né à Paris en 1650, d'une famille noble originaire du Berri, fit ses études au college de Louis le Grand. Son esprit & son goût pour l'éloquence & pour la poésie, lui firent des admirateurs de ses maitres. Il parut ensuite dans le barreau, & s'en dégoûta. Les fleurs d'une littérature légere & frivole, lui avoient fait perdre le goût des fruits de la jurisprudence. Un de ses oncles, fermier-général, crut le guérir de son penchant pour le théâtre & pour les romans, en lui procurant un emploi considérable dans une des provinces du royaume. Maupertuy, qui n'avoit alors que 22 ans, se reposa sur des commis fideles & laborieux; & bien loin d'amasser du bien, il dissipa son patrimoine. De retour à Paris, à l'âge d'environ 40 ans, il renonça subitement au monde. Après une retraite de 2 ans, il prit l'habit ecclésiastique en 1692, passa 5 ans dans un séminaire, se retira ensuite dans l'abbaye de Sept-Fonts, & 5 ans après dans une solitude du Berri. Son mérite lui procura un canonicat à Bourges en 1702. De Bourges il passa à Vienne, d'où il revint à Paris, après avoir reçu les ordres sacrés. Il se retira quelque tems après à St.-Germain-en-Laye, où il mourut en 1730, âgé de 80 ans. On a de lui un très-grand nombre de Traductions françoises. Les principales sont celles: I. Du 1*er.* livre des *Institutions* de Lactance, in-12. II. Du *Traité de la Providence* & du *Timothée* de Salvien, chacun un vol. in-12. III. Des *Actes des Martyrs* recueillis par dom Ruinart. IV. De l'*Histoire des Goths* de Jornandès, in-12. V. De la *Vie du Frere Arsene de Janson, Religieux de la Trappe*, connu sous le nom *du Comte de Rosemberg*, in-12. VI. De la *Pratique des Exercices spirituels de S. Ignace*, in-12. VII. Du *Traité* latin de Lessius, *sur le choix d'une Religion*, in-12. VIII. De l'*Euphormion* de Barclai, 1711, 3 vol. ou 1713, un vol. in-12. On a encore de lui plusieurs livres de piété. I. Les *Sentimens d'un Chrétien touché d'un véritable amour de Dieu.* II. L'*Histoire de la Réforme de l'Abbaye de Sept-Fonts*, in-12. Cette Histoire fut mal reçue & accusée d'infidélité. III. L'*Histoire de la Ste. Eglise de Vienne*, in-4°. IV. *Prieres pour le tems de l'affliction & des calamités publiques*, in-12. V. *De la Vénération rendue aux Reliques des Saints*, in-12. VI. Le *Commerce dangereux entre les deux Sexes*, in-12. VII. La *Femme foible*, ou *les Dangers d'un commerce fréquent & assidu avec les Hommes*, in-12, &c. Le style de ces différens ouvrages est ferme & énergique;

mais il manque quelquefois de pureté & de précision.

MAUR, (S.) célebre disciple de S. Benoît, abbé de Glanfeuil, en Anjou, aujourd'hui St-Maur-sur-Loire; mort en 584. Quelques critiques modernes ont prétendu que S. Maur, abbé en Anjou, étoit différent de S. Maur, disciple de S. Benoît; mais dom Ruinart les a réfutés dans son Appendice des Annales des Bénédictins, t. 1, p. 630. Il y a une congrégation de Bénédictins qui porte le nom de *S. Maur*. C'est une réforme approuvée par le pape Grégoire XV, en 1621 (*voyez* COUR). Cette congrégation s'est distinguée par les vertus & le savoir de ses membres; mais elle n'a pas eu le don de persévérance. Voici ce que nous écrivions en 1783. « Elle se soutient encore avec assez de gloire. Il » y a peut-être moins d'érudition, moins d'activité & de » zele qu'autrefois; mais il faut » s'en prendre au siecle qui, » entiérement livré à la frivolité, ne fait aucun accueil » aux recherches savantes: ou » bien le malheur des tems » influeroit-il sur cette espece » de relâchement? Le bruit des » ruines réprimeroit-il l'essor » du génie qui nourrit & qui » provoque le travail? regarderoit-on comme un décret » de silence, l'incertitude que » la Providence semble avoir » répandue sur la durée de ces » solitudes illustrées par de si » longues & si utiles études »? En 1789, lorsque ces Religieux voulurent se charger de l'instruction publique, en secondant l'esprit & les œuvres de la révolution, nous fûmes obligés de changer ce jugement contre celui-ci: « Malheur à la jeu» nesse dont l'éducation tom» beroit en partage à des Reli» gieux, que l'esprit du monde, » l'esprit d'apostasie, de cor» ruption & d'erreur, engage à » quitter ces retraites saintes, » où des vœux inviolables les » avoient enfermés; à faire » des offrandes consacrées au » Seigneur, la proie de la poli» tique mondaine & des vio» lences de l'anarchie ». Les années suivantes présenterent une dissolution plus complette encore, & en faisant éclater la constance religieuse de quelques individus vertueux, offrirent une multitude d'apostats. Tous ceux qui s'étoient voilés du janséniſme, particuliérement les *Blancs-Manteaux*, se jetterent ouvertement dans tous les délires du philosophisme.

MAUR, (Raban) *voyez* RABAN-MAUR.

MAURAN, (Pierre) homme riche, fut regardé dans le 13e. siecle comme le chef des Albigeois en Languedoc. Il se disoit S. Jean l'Evangéliste, & attaquoit la divinité de J. C., tantôt à découvert, & tantôt avec des mots équivoques. Raymond V, comte de Toulouse, l'obligea de comparoître devant le légat du pape. Dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il déclara que *le pain consacré par le prêtre n'étoit pas le corps de J. C.* Les évêques affligés du blasphême qu'ils venoient d'entendre & du malheur de celui qui l'avoit prononcé, déclarerent Mauran *hérétique*, & le laisserent entre les mains du comte de Tou-

louse. Mauran qui avoit trop d'esprit pour ignorer le foible de sa secte, eut trop de raison pour sacrifier sa vie au faux honneur qu'on trouve quelquefois à ne point se démentir. La grace agit en même tems sur son cœur, & il prit le parti de réparer le scandale qu'il avoit donné. Il alla, pieds nus & les épaules découvertes, se présenter à la porte de l'église: l'évêque de Toulouse & l'abbé de S. Sernin l'y reçurent, & le frapperent de verges pendant qu'il avançoit vers l'autel, où le légat l'attendoit. Mauran y fit abjuration de ses erreurs. Il promit de partir dans 40 jours pour la Palestine, & d'y servir trois ans les pauvres. Il vit raser sans regret celui de ses châteaux où les hérétiques tenoient auparavant leurs assemblées, & distribuer une partie de ses biens aux malheureux qu'il avoit opprimés par sa puissance ou ruiné par ses usures. Une conversion d'un si grand éclat eut un grand effet : l'hérésie soutenue par le crédit de Mauran tomba en grande partie.

MAURE, *voy.* STE-MAURE.

MAUREPAS, *voyez* PONTCHARTRAIN.

MAURICE, (S.) chef de la légion Thébéenne, étoit chrétien avec tous les officiers & les soldats de cette légion, composée de 6600 hommes. Les Bagaudes ayant excité des troubles dans les Gaules, Dioclétien y envoya cette légion, appellée sans doute *Thébéenne*, parce qu'elle avoit été levée dans la Thébaïde en Egypte. Maurice ayant passé les Alpes, à la tête des troupes qu'il commandoit, l'empereur Maximien ordonna que toute l'armée feroit un sacrifice aux dieux pour obtenir le succès des armes de l'empire. Cette proposition fit horreur à Maurice & à sa troupe ; il s'éloigna avec sa légion de l'armée, pour aller camper près d'Agaune, à trois lieues d'Octodurum. L'empereur, irrité de leur résistance, ordonna que la légion fût décimée. Ceux qui restoient protestant toujours qu'ils mourroient plutôt que de rien faire contre leur foi, l'empereur en fit encore mourir la dixieme partie. Enfin, Maximien les voyant persévérer dans la Religion de J. C., ordonna qu'on les fit tous massacrer. Ses troupes les environnerent & les taillerent en pieces. Cependant si on en croit la Tradition des églises de Treves & de Cologne, quelques cohortes de la légion s'échapperent, sans doute dans le tems qu'elle campoit à Octodurum, & furent mises à mort en divers endroits des Gaules. Maurice, chef de cette légion de héros chrétiens, Exupere & Candide, officiers de la même troupe, se signalerent par leur constance & la vivacité de leur foi. Ce furent eux qui engagerent les soldats à ce généreux refus. Ce massacre fut exécuté vers l'an 286. S. Maurice est le patron d'un ordre célebre dans les états du roi de Sardaigne, créé par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, pour récompenser le mérite militaire, & approuvé par Grégoire XIII en 1572. Malgré les preuves qui déposent en faveur de l'histoire de ces saints martyrs, plusieurs Protestans, entr'autres Dubor-

dier, Hottinger, Moyle, Burnet & Mosheim l'ont attaquée. Georges Hickes, savant Anglois, l'a défendue avec force, & a mis au néant les sophismes que Burnet avoit accumulés dans sa Préface sur *Lactance*. M. Félix de Balthasar en publia également la *Défense*, Lucerne, 1760, in-8°, contre une mauvaise critique qu'en avoit faite M. Spreng, dans sa *Basle Chrétienne*. Dom Joseph de Lisle, Bénédictin de la congrégation de S. Vannes, a porté la vérité de cette histoire jusqu'à l'évidence, dans son ouvrage intitulé : *Défense de la vérité du martyre de la Légion Thébéenne*, 1737, in-8°. Voyez aussi *Historia di S. Mauritio*, par le Pere Rossignoli, Jésuite ; les *Acta Sanctorum* du mois de septembre ; les *Eclaircissemens sur le martyre de la Légion Thébéenne*, &c., par le P. de Rivaz, Paris, 1779, in-8°. Les Actes du martyre de cette légion, écrits par S. Eucher, évêque de Lyon, ont été donnés, mais fort défectueux, par Surius. Le P. Chifflet, Jésuite, en ayant découvert une copie plus exacte, la fit imprimer. Dom Ruinart soutient que c'est-là le véritable ouvrage du saint évêque de Lyon. — Il ne faut pas confondre *S. Maurice*, chef de la légion Thébéenne, avec un autre Saint du même nom, martyrisé à Apamée, dans la Syrie, dont parle Théodoret. Si Mosheim les avoit distingués, il se seroit épargné bien des objections qui tombent à faux dans son *Commentarius de rebus Ecclesiæ ante Constantinum*, Helmstadt, 1753, pag. 588. Voltaire a pris une voie toute différente & bien digne de lui pour nier le massacre de cette légion. « Nous avons, » dit-il, les noms des trente-» deux légions, qui faisoient » les principales forces de l'em-» pire Romain, & assurément » la légion Thébéenne ne s'y » trouve pas ». Si cet écrivain superficiel & si peu jaloux de sa réputation, avoit consulté la liste des légions, il auroit trouvé le nom de celle-ci en dix endroits ; il y auroit lu, sect. VII, que sous Dioclétien la 3e. légion étoit la Thébéenne : *Tertia Diocletiana, Thebæorum* ; cette même légion se trouve encore dans la sect. XX ; elle étoit la seconde sous Flavia Constantia : *Secunda Flavia Constantia, Thebæorum* ; elle conservoit le même rang sous Valens : *Secunda Valentis, Thebæorum*, section VI ; elle étoit la premiere sous ce même Maximien qui la fit massacrer : *Prima Maximiana, Thebæorum*, sect. VII. Voyez la Notice des Dignités de l'Empire Romain par le P. Labbe.

MAURICE, (*Mauritius Tiberius*) né à Arabisse en Cappadoce l'an 539, étoit d'une famille distinguée, originaire de Rome. Après avoir occupé quelques places à la cour de Tibere Constantin, il obtint le commandement des armées contre les Perses. Il donna tant de marques de bravoure, que l'empereur lui donna sa fille Constantine en mariage, & le fit couronner empereur en 582. Les Perses ne cessoient de faire des incursions sur les terres des Romains. Maurice envoya contre eux Philippicus son beau-frere, qui eut d'abord

des succès brillans, mais qui ne se soutint pas toujours avec le même avantage. Comme les gens de guerre étoient extrêmement nécessaires dans ce tems malheureux, l'empereur ordonna en 592, qu'aucun soldat ne se fît moine, qu'après avoir accompli le tems de la milice; mais sur les remontrances de S. Grégoire, il révoqua cet édit. Maurice donna un nouveau lustre à son regne, en rétablissant sur son trône Chosroès II, roi de Perse, qui en avoit été chassé par ses sujets. L'empire étoit alors en proie aux ravages des Abares. Maurice leur accorda un tribut d'environ 100,000 écus, pour obtenir la paix; mais ces barbares recommencerent la guerre à diverses reprises. Les Romains en firent périr plus de 50,000 dans différens combats, & firent près de 17,000 prisonniers. On leur rendit la liberté, après avoir fait promettre à Chagar, roi des Abares, qu'il renverroit tous les Romains qu'il retenoit dans les liens. Le prince Abare, infidele à sa promesse, demanda une rançon de 10,000 écus. Maurice refusa la somme. Alors ce barbare furieux fit passer les captifs au fil de l'épée. Théophylacte, auteur contemporain, qui a écrit l'Histoire du regne de Maurice, ne dit rien de l'offre du prince des Abares pour le rachat des prisonniers, ni du refus de Maurice, ni de leur massacre: & il est difficile de croire que cet empereur ait refusé, pour la délivrance de 12,000 soldats, une somme aussi modique, dans le tems qu'il accordoit à ce même peuple un tribut considérable pour obtenir la paix. Quoi qu'il en soit, Phocas, qui de simple centurion étoit parvenu aux premieres dignités militaires, se fit proclamer empereur. Il poursuivit Maurice jusqu'auprès de Chalcédoine, le fit prisonnier, & le condamna à perdre la tête. On égorgea les cinq fils de ce prince infortuné aux yeux de leur pere. Maurice, s'humiliant sous la main de Dieu, ne laissa échapper que ces paroles: *Vous êtes juste, Seigneur, & vos jugemens sont équitables.* Sa mort suivit celle de ses fils, l'an 602. Plusieurs écrivains ont jugé ce prince par ses malheurs au-lieu de le juger par ses actions: ils l'ont cru coupable, & l'ont condamné. Il est vrai qu'il souffrit que l'Italie fût vexée; mais il fut le pere des autres parties de son empire. Il rétablit la discipline militaire, abattit la fierté des ennemis de l'état, soutint la foi chancelante par ses loix, & la piété par son exemple. Il aima les sciences, & protégea les savans.

MAURICE, arriere-petit-fils de Frédéric II électeur de Saxe, né en 1521, se signala dès sa jeunesse par son courage, & eut toujours les armes à la main tant qu'il vécut. Il servit l'empereur Charles-Quint en 1544 contre la France, & en 1546 contre la ligue de Smalkalde, à laquelle, quoique protestant & zélé protecteur de Luther, il ne voulut jamais s'unir avec les rebelles. L'empereur, pour le récompenser de ses services, l'investit l'an 1548 de l'électorat de Saxe, dont il

avoit dépouillé Jean-Frédéric ſon couſin. Maurice ſe ligua depuis avec quelques princes de l'Empire pour la délivrance du landgrave de Heſſe, que Charles V retenoit priſonnier ; & enfin avec cet empereur contre le margrave de Brandebourg, qui ravageoit les provinces d'Allemagne. Il l'attaqua en 1553, gagna ſur lui la bataille de Sivershauſen, & mourut deux jours après, des bleſſures qu'il y reçut.

MAURICE, *voy.* MORICE.

MAURICE de Naſſau, *voyez* NASSAU.

MAURICEAU, (François) chirurgien de Paris, s'appliqua pendant pluſieurs années avec beaucoup de ſuccès à la théorie & à la pratique de ſon art. Il ſe borna enſuite aux opérations qui regardent les accouchemens des femmes, & il fut à la tête de tous les opérateurs en ce genre. On a de lui pluſieurs ouvrages, fruits de ſon expérience & de ſes réflexions. I. *Traité des maladies des Femmes groſſes & de celles qui ſont accouchées*, 1694, in-4°, avec figures. Il y a pluſieurs autres éditions de ce livre excellent, traduit en allemand, en anglois, en flamand, en italien & en latin. Cette derniere verſion eſt de l'auteur lui-même. II. *Obſervation ſur la groſſeſſe & l'accouchement des Femmes, & ſur leurs maladies & celles des Enfans nouveaux-nés*, 1694. III. *Dernieres obſervations ſur les maladies des Femmes groſſes & accouchées*, in-4°, 1708 : ces deux derniers ouvrages forment le 2e. vol. de ſon *Traité*. L'auteur mourut en 1709, avec la réputation d'un homme d'une très-grande probité & d'une prudence conſommée. Quelques années avant ſa mort il s'étoit retiré à la campagne, pour ſe préparer dans la retraite au dernier paſſage.

MAUROLICO, (François) né à Meſſine en 1494, abbé de Ste.-Marie-du-Port en Sicile, ſe rendit très-habile dans les belles-lettres & dans les ſciences. Il enſeigna les mathématiques à Meſſine avec réputation. Ce ſavant poſſédoit à un tel degré l'art ſi néceſſaire & ſi rare de s'exprimer avec clarté, qu'il rendoit ſenſibles les queſtions les plus abſtraites. Ses principaux ouvrages ſont : I. Une *Edition* des *Sphériques* de Théodoſe, in-fol. II. *Emendatio & reſtitutio Conicorum Apollonii Pergæi*, in-fol. III. *Archimedis monumenta omnia*, in-fol. IV. *Euclidis Phenomena*, in-4°. V. *Martyrologium*, in-4°. VI. *Sicanicarum rerum compendium*, in-8°. VII. *Rime*, 1552, in-8°. VIII. *Opuſcula Mathematica*, 1575, in-4°. IX. *Arithmeticorum libri duo*, in-8°. X. *Photiſmus de lumine & umbra*, in-4°. XI. *Problemata mechanica ad Magnetem & ad Pyxidem nauticam pertinentia*, in-4°. XII. *Coſmographia de forma, ſitu, numeroque Cœlorum Elementariorum*, in-4°. Maurolico à une mémoire étendue joignoit un eſprit pénétrant & aiſé. C'étoit un génie propre à la méditation : il étoit toujours renfermé en lui-même, & ce n'étoit qu'avec peine qu'on lui arrachoit quelques paroles ſur d'autres objets que celui de ſes études favorites. Il fut enlevé aux lettres en 1575, à 81 ans.

MAURUS, (Firmus) *voyez* FIRMUS.

MAURUS-HONORATUS, *voyez* SERVIUS.

MAURUS, (Hortensius) né à Vérone, s'attacha de bonne heure à la poésie latine, & plut à Ferdinand de Furstenberg, évêque de Paderborn, qui cultivoit lui-même les lettres avec goût, & conserva à Maurus son amitié jusqu'à sa mort. Ce poëte se retira alors à Hanovre, où il jouit de la considération de tous les citoyens distingués, quoiqu'il fût bon catholique, & même engagé dans les ordres. Il mourut dans cette ville à l'âge de 92 ans, le 14 septembre 1724, & fut enterré dans l'église des Catholiques, où l'on voit son épitaphe. Le célebre jurisconsulte Christian Boëhmer s'étoit engagé à donner une édition de ses poésies, que Maurus avoit à la fin de sa vie copiées de sa main; mais il fut prévenu par la mort. Quelques-unes ont paru dans la Collection des Poëtes Allemands, par Roenickius. L'abbé Weissembach les a recueillies, & publiées à Bâle, 1782, avec d'autres poésies, sous le titre de *Selecta veterum & recentiorum Poemata, in gratiam litteratæ Juventutis*, in-12. Il les avoit déja publiées séparément. Voici le jugement qu'il en porte: *Stylus Hortensii purus est, tener, splendidus, plenus acuminis, atque munditiarum.*

MAURUS, (Terentianus) florissoit sous Trajan, suivant les uns, & sous les derniers Antonins, suivant d'autres. Il étoit gouverneur de Sienne, aujourd'hui Asna, dans la haute Egypte. Nous avons de lui un petit *Poëme* latin sur les *Regles de la Poésie & de la Versification*, écrit avec goût & avec élégance. On le trouve dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire; & séparément sous le titre *De arte metrica*, 1531, in-4°.

MAUSCHBERGER, (Léopold) né à Kralup en Bohême l'an 1718, entra chez les Jésuites, & enseigna les sciences avec beaucoup de réputation. On estime son *Motus localis gravium solidorum*, Olmutz, 1751, in-8°. On a encore de lui des *Commentaires* sur divers livres de l'Ecriture-Sainte; & un *Cours de Théologie*, & un *Traité sur les Loix.*

MAUSOLE, roi de la Carie. Après sa mort, Artemise sa femme lui fit faire un tombeau si superbe, qu'il passa pour l'une des sept merveilles du monde. C'est delà qu'on a appellé *Mausolées* les sépulcres magnifiques qu'on éleve aux grands, ou même les représentations des tombeaux dans les pompes funebres.

MAUSSAC, (Philippe-Jacques) conseiller au parlement de Toulouse sa patrie, & président en la cour des Aides à Montpellier, mort en 1650, à 70 ans, passoit pour le premier homme de son tems dans l'intelligence du grec. On a de lui: I. Des *Notes* très-estimées sur *Harpocration*. II. Des *Remarques* savantes sur le *Traité des Monts & des Fleuves*, attribué à Plutarque. III. Quelques *Opuscules*, qui décelent, ainsi que ses autres ouvrages, un critique judicieux.

MAUTOUR, (Philibert-Bernard Moreau de) auditeur de la chambre des comptes de Paris, membre de l'académie des inscriptions, naquit à Beaune en 1654, & mourut

en 1737. Il est au rang des poëtes médiocres, qui ont produit quelques vers heureux. Ses *poésies* sont répandues dans le *Mercure*, dans le *Journal de Verdun*, & dans d'autres recueils. On a encore de lui : I. Une Traduction du *Rationarium temporum* du P. Petau, en 4 vol. in-12. II. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. Elles font honneur à son savoir & à sa sagacité.

MAXENCE, (*Marcus-Aurelius Valerius Maxentius*) fils de l'empereur Maximien-Hercule, & gendre de Galere-Maximien, profita de l'abdication de son pere pour avoir part au gouvernement. Il se fit déclarer Auguste en Italie le 28 octobre 306. Il engagea ensuite son pere à reprendre la pourpre, contraignit Sévere de se renfermer dans Ravenne, & le fit mourir quelque tems après, contre la parole qu'il lui avoit donnée. Galere-Maximien marcha contre lui, & fut obligé de prendre la fuite, ce qui rétablit la paix en Italie. On crut d'abord qu'elle alloit être rompue, par les démêlés qui s'éleverent entre le pere & le fils; mais Maximien-Hercule, convaincu d'avoir conspiré contre la vie de Constantin, s'étant étranglé l'an 310, on en fut quitte pour la peur. Après sa mort, Maxence s'empara de l'Afrique, & s'y fit détester par ses cruautés & par les persécutions qu'il suscita contre les Chrétiens. Ce fut alors que Constantin résolut de faire la guerre à Maxence, qui étoit revenu à Rome. Ce tyran sortit de cette capitale le 28 octobre 312, pour lui livrer bataille. Il la perdit, & tenta d'y rentrer; mais le pont sur lequel il passoit en donnant ses ordres, ayant croulé sous lui, il tomba dans le Tibre & s'y noya. Le lendemain, Constantin entra triomphant dans Rome, & publia un édit en faveur des Chrétiens. On sait que c'est en marchant contre Maxence, que Constantin fut encouragé par l'apparition de la Croix; événement que quelques critiques ont nié avec si peu de raison (*voyez* CONSTANTIN). Un poëte latin a exprimé de la sorte cette vision célebre, & la défaite de Maxence :

Ecce coruſco
Ætbere, nixa ſuper croceo glomeramine nubis
Alta crucis ſpecies & inenarrabile lumen
Maximus Auſoniis ut Conſtantinus in oris
Viderat, iuſandos fidei dum fortis in hoſtes
Irruit, & Tibris ruhens proſtravit ad undas,
Arripienſque fugam poſtis Maxentius armis
Perditus immani fœdavit corpora fluctus.

MAXENCE, (Jean) moine de Scythie au 6e. siecle, soutint à Constantinople, devant les légats du pape Hormisdas, la vérité de cette proposition : *Un de la Trinité a souffert dans sa chair.* Il eut, en Orient & en Occident, des partisans & des adversaires. Sa proposition fut approuvée dans la suite par le 5e. concile général & par le pape Martin (*voyez* JEAN II, pape). Il composa un ouvrage contre les Acéphales, que nous avons dans la *Bibliotheque des*

Peres, & fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine de S. Augustin.

MAXIME, (*Magnus-Maximus*) Espagnol, général de l'armée Romaine en Angleterre, s'y fit proclamer empereur en 383, & passa dans les Gaules, où les légions mécontentes de Gratien le reconnurent. Treves fut le siege de son empire. Gratien marcha contre ce rebelle; mais il perdit une bataille près de Paris, par la trahison d'un de ses officiers, & fut tué à Lyon par Andragate dans un festin. Maître des Gaules, de l'Espagne & de l'Angleterre, il envoya des ambassadeurs à Théodose, pour insinuer à ce prince de l'associer à l'empire. On lui donna des espérances; mais comme il vit qu'on ne vouloit que l'amuser, il passa les Alpes, & marcha contre Valentinien le Jeune, qui chercha un asyle à Thessalonique, auprès de Théodose. Maxime, fondant sur l'Italie à la faveur de cette fuite s'empara de Plaisance, de Modene, de Reggio, de Bologne, de Rome même. Théodose se disposa à punir l'usurpateur; pour tromper Maxime, il fait les préparatifs d'une armée navale. Maxime donne dans le piege, & fait embarquer la plus grande partie de ses troupes. Théodose, à cette nouvelle, précipite sa marche, atteint son armée, la défait; marche vers Aquilée, où le tyran s'étoit réfugié, & la prend d'assaut. Alors les propres soldats de Maxime l'amenent au vainqueur, les pieds nus & les mains liées. Théodose s'attendrit sur son malheur, après lui avoir reproché ses crimes; & il alloit lui accorder la vie, lorsque les soldats lui trancherent la tête le 26 août de l'an 388. Victor son fils, qu'il avoit fait Auguste, fut pris au mois de septembre suivant, & décapité comme son pere. Andragate, général de la flotte de Maxime & assassin de Gratien, n'espérant aucune grace, se précipita dans la mer. Ainsi finit cette sanglante tragédie. Maxime avoit de bonnes qualités, le Christianisme avoit eu d'heureux effets sur ses mœurs, & on ne peut guere lui reprocher que l'usurpation du trône; encore Sulpice Sévere insinue-t-il qu'il fut proclamé malgré lui : *Vir omni vitæ merito prædicandus, si vel ei diadema non legitimè, tumultuante milite, impositum repudiare, vel armis civilibus abstinere licuisset.* Cependant le même historien l'appelle ailleurs : *Ferocis ingenii virum*, & cette dénomination n'est pas trop forte, s'il est vrai qu'il a refusé à Gratien les honneurs de la sépulture : mais son caractere s'adoucit beaucoup par les leçons de la foi chrétienne. *Voyez* S. MARTIN.

MAXIME, (*Petronius-Maximus*) né l'an 395 d'une illustre famille, d'abord sénateur & consul Romain, se revêtit de la pourpre impériale en 455, après avoir fait assassiner Valentinien III. Pour s'affermir sur le trône, il épousa Eudoxie, veuve de ce prince infortuné. L'impératrice ignoroit son crime; Maxime lui avoua, dans un transport d'amour, que l'envie d'être son époux le lui avoit fait commettre. Alors

Eudoxie

Eudoxie appella secrettement Genseric, roi des Vandales, qui vint en Italie le fer & la flamme à la main. Il entre dans Rome, où l'usurpateur étoit alors. Ce malheureux prend la fuite; mais les soldats & le peuple, indignés de sa lâcheté, se jeterent sur lui & l'assommerent à coups de pierres. Son corps fut traîné par les rues pendant 3 jours, & après l'avoir couvert d'opprobres, ils le jeterent dans le Tibre le 12 juin de la même année 455. Son regne ne fut que de 77 jours.

MAXIME, (S.) évêque de Jérusalem, successeur de S. Macaire en 331, fut condamné aux mines sous l'empire de Maximien, après avoir perdu l'œil droit & le jarret pour la défense de la foi. Il parut avec éclat au concile de Nicée en 325, & à celui de Tyr en 335. Les Ariens dominoient dans cette derniere assemblée. S. Paphnuce, voyant qu'ils étoient les plus puissans, prit S. Maxime par la main, en lui disant: » Puisque j'ai l'honneur de » porter les mêmes marques » que vous de mes souffrances » pour J. C., & que j'ai perdu, » comme vous, un de ces » yeux corporels pour jouir » plus abondamment de la lu- » miere divine, je ne saurois » vous voir assis dans une as- » semblée de méchans, ni vous » voir tenir de rang entre les » ouvriers d'iniquité ». Il le fit ensuite sortir de ce lieu, & l'instruisit de toutes les intrigues des Ariens. Maxime ne se signala pas moins au concile de Sardique en 347. Il tint, 2 ans après, un concile à Jérusalem, où S. Athanase fut reçu à la communion de l'Eglise. Les Ariens furent si irrités du résultat de ce concile, qu'ils déposerent Maxime. Ce saint évêque termina sa carriere en 350.

MAXIME DE TURIN, (S.) ainsi nommé, parce qu'il étoit évêque de cette ville au 5e. siecle, est célebre par sa piété & par sa science. Il assista au concile de Milan en 451, & à celui de Rome en 465. Sa souscription s'y voit la premiere après celle du pape Hilaire. Il ne survécut pas longtems à ce concile. On a de lui des *Homélies*, dont quelques-unes portent mal-à-propos le nom de *S. Ambroise*, de *S. Augustin* & d'*Eusebe d'Emese*. Elles sont dans la Bibliotheque des Peres. Muratori a donné tous les *Sermons de S. Maxime*, avec des remarques, à la fin de l'édition des *Œuvres* de S. Léon, Venise, 1748. Il en avoit publié auparavant dans ses *Anecdota*, tom. 3, p. 6, plusieurs qui avoient jusqu'alors été inconnus, d'après un manuscrit de la bibliotheque Ambrosienne, qui a plus de mille ans d'antiquité, & qui est écrit en caracteres lombards. Il a paru à Rome, 1785, une collection des Œuvres de Maxime du Turin: *Opera Maximi Taurinensis*, in-fol., avec une Préface du pape Pie VI.

MAXIME, (S.) abbé & confesseur dans le 7e. siecle, étoit de Constantinople, d'une famille noble & ancienne. Il s'éleva avec zele contre l'hérésie des Monothélites, qui le persécuterent avec une violence inouie. Il mourut dans les fers, en 662, des tourmens qu'on lui fit endurer. Il nous

reste de lui plusieurs ouvrages, dont le P. Combefis, Dominicain, a donné une bonne édition, Paris, 1675, en 2 vol. in-fol. Ils consistent en des Commentaires allégoriques sur plusieurs Livres de l'Ecriture-Sainte, sur les Livres attribués à S. Denys l'Aréopagite, & en des Traités contre les Monothélites, &c.: mais il en reste quelques autres qui ne sont pas renfermés dans cette édition.

MAXIME DE TYR, philosophe Platonicien, vint l'an 146 à Rome sous Marc-Aurele, qui voulut bien être son disciple, & vécut, à ce qu'on croit, jusqu'au tems de l'empereur Commode. Les 41 *Discours* qui nous restent de lui, ont été publiés à Cambridge, 1703, in-8°; à Londres, 1740, in-4°; & traduits en françois par M. Formey, Leyde, 1762, in-12. Il y a dans ces Discours de l'éloquence, de l'énergie & souvent des vues profondes & vraiment philosophiques. Le tableau qu'il fait de l'amour en général, sans distinction physique & morale de son objet, est une espece de chef-d'œuvre; il semble se rapporter particuliérement à la poursuite des choses pures, sublimes, sans honte & sans remords.

MAXIME le *Sophiste*, natif d'Ephese, se mêloit de philosophie & de magie. Il fut le maitre de Julien l'Apostat (*voy. ce mot*), qui le combla d'honneurs & soumit ses ouvrages à sa cènsure. Ce prince, résolu de faire la guerre aux Perses, consulta divers oracles; mais aucun ne le flatta autant que la promesse que lui fit ce philosophe magicien. Il l'assura qu'il remporteroit des victoires aussi mémorables que celles d'Alexandre, & lui persuada, dit-on, que l'ame de ce héros avoit passé dans son corps. Il arriva précisément tout le contraire de ce qu'il avoit prédit. Julien périt, & sa perte entraîna celle de Maxime. L'empereur Valens ayant donné un arrêt de mort contre les Magico-Sophistes, le maître de Julien expira à Ephese dans les tortures, en 366. — Il faut le distinguer de MAXIME, natif d'Alexandrie, qui, quoique Chrétien, faisoit profession de la philosophie cynique, dont il portoit l'habit, le bâton & les grands cheveux; ce qui le fit surnommer le *Cynique*. Il étoit d'une vie déréglée, & fut pour ses infamies fouetté publiquement en Egypte, & relégué dans un désert. Il vint ensuite à Constantinople, & fut si bien feindre, qu'il en imposa à S. Grégoire de Nazianze. Ayant acquis quelque crédit, il s'en servit pour supplanter le saint prélat, & se faire ordonner évêque de Constantinople en 380. On ne tarda pas à le chasser du siege qu'il avoit usurpé: il s'adressa à l'empereur Théodose qui le rejeta avec indignation, & son ordination fut désapprouvée au concile de Constantinople en 381. Il surprit ensuite le suffrage des évêques d'Italie, dans un concile où présida S. Ambroise, tenu la même année; mais l'empereur Théodose les désabusa en leur faisant connoître les artifices de cet imposteur.

MAXIME, *voyez* PUPIEN.

MAXIMIEN-HERCULE, *ou* VALERE-MAXIMIEN, (*Ma-*

rius-Aurelius-Valerius-Maximianus-Herculius) naquit près de Sirmich l'an 250. Ses parens étoient très-pauvres; il s'avança, par ses qualités guerrieres, dans les armées. Dioclétien, avec qui il avoit été soldat, l'associa à l'empire en 286, & lui donna pour partage l'Italie, l'Afrique, les Gaules & l'Espagne. Sa valeur éclata contre plusieurs nations barbares; mais il fut repoussé avec beaucoup de perte par Carausius, qui l'obligea à lui céder la Bretagne par un traité. Il fut plus heureux contre Aurelius Julianus, qui, après avoir pris le titre d'empereur, s'étoit retiré en Afrique; il le défit & le tua. Les Maures furent vaincus peu de tems après. Il les poursuivit dans leurs montagnes, les força à se rendre & les transporta dans d'autres pays. L'empereur Dioclétien, s'étant dépouillé de la pourpre impériale en 305, engagea Maximien à l'imiter. Il obéit; mais sur la fin de l'année, Maxence son fils l'engagea à la reprendre. Maximien, ingrat envers son enfant, voulut le faire rentrer dans l'état de particulier. Le peuple & les soldats s'étant soulevés contre lui, il fut obligé de se retirer dans les Gaules auprès de Constantin, qui épousa sa fille Fausta. Aussi peu fidele à son gendre qu'il l'avoit été à son fils, il engagea sa fille à trahir son mari, & à faire en sorte que la chambre où il couchoit, fût ouverte toute la nuit. Fausta lui promit tout dans le dessein d'avertir Constantin, qui fit coucher un eunuque à sa place. Le meurtrier vient au milieu de la nuit, tue l'eunuque, & crie que Constantin est mort. Constantin paroît à l'instant avec ses gardes, reproche à ce monstre son ingratitude & ses crimes, le condamne à perdre la vie, lui accordant pour toute grace la liberté de choisir son genre de mort. Le malheureux s'étrangla en 310, à l'âge de 60 ans, à Marseille. Féroce, cruel & avare, il avoit toujours conservé la rusticité de sa naissance. Ses vices étoient peints sur sa figure. Sa haine contre les Chrétiens alla jusqu'à faire massacrer des légions entieres. *Voyez* S. MAURICE.

MAXIMIEN, (*Galerius-Valerius-Maximianus*) plus connu sous le nom de GALERE, naquit près de Sardique, de parens si pauvres, que dans sa jeunesse il garda les troupeaux: ce qui lui fit donner le surnom d'*Armentaire*. Il s'avança par sa valeur dans les troupes. Dioclétien, qui l'avoit créé César en Orient l'an 292, lui fit épouser sa fille Valeria. Il fit d'abord la guerre aux Goths, puis aux Sarmates; ensuite à Narsès, roi des Perses, qui le défit entiérement l'an 297. Comme c'étoit par sa faute qu'il avoit été vaincu, Dioclétien lui témoigna beaucoup de mépris, jusqu'à le laisser marcher à pied près de son char l'espace d'un mille, tout revêtu qu'il étoit de la pourpre impériale. Ayant enfin obtenu la permission de lever de nouvelles troupes, il tailla en pieces les Perses dans un second combat. Narsès abandonna son camp aux vainqueurs, qui y trouverent des richesses immenses, les femmes & les enfans du vaincu. Galere les

traita avec toute la politeſſe due à leur rang; mais il ne les céda à Narſès, qu'à condition qu'il lui abandonneroit cinq provinces en deçà du Tigre. Cette victoire flatta tellement ſon amour-propre, qu'il voulut ſe faire paſſer pour le fils de Mars. Dioclétien commença à le craindre & avec raiſon; Galere le força à abdiquer le trône en 305. Proclamé Auguſte en même tems, il gouverna comme Néron. Les peuples furent accablés d'impôts, & lorſqu'ils ne pouvoient payer, on leur faiſoit ſouffrir les plus cruels ſupplices. On prétend qu'il faiſoit dévorer les hommes par des ours pour s'amuſer. Les Chrétiens eurent en lui un ennemi implacable; il les avoit déjà perſécutés ſous Dioclétien, & avoit fait mettre ſecrettement le feu à ſon palais de Nicomédie, pour allumer la colere de cet empereur, à qui il perſuada que les Chrétiens étoient auteurs de cet incendie. Ses cruautés augmenterent avec ſon âge : il força chaque particulier à donner une déclaration exacte de ſon bien, fit crucifier ou brûler à petit feu ceux qu'il ſoupçonnoit n'avoir pas accuſé juſte. Un grand nombre de pauvres furent jetés dans la mer, parce que ce tyran s'imaginoit qu'ils cachoient leurs richeſſes pour ne pas payer. Le peuple Romain, craignant d'être expoſé à ces exécutions barbares, proclama empereur Maxence, qui le chaſſa de l'Italie en 306. Galere, obligé de fuir, fut bientôt attaqué d'une maladie qui ne fit qu'un ulcere de tout ſon corps. Dans cet état déplorable, il s'adreſſa au Dieu des Chrétiens, après avoir imploré vainement ſes fauſſes divinités, & publia un édit en faveur du Chriſtianiſme. Il mourut en 311 dans des douleurs horribles. Ce monſtre conſerva toujours la dureté féroce qu'il tenoit de ſa naiſſance. A ſon défaut d'éducation, il joignoit un caractere cruel & barbare. Sa figure annonçoit ſon ame, il étoit exceſſivement grand & d'une épaiſſeur monſtrueuſe. Son aſpect, ſa voix, ſes geſtes, tout en lui faiſoit peur, & portoit un caractere de réprobation.

MAXIMILIEN I, fils de Frédéric IV le *Pacifique*, archiduc d'Autriche, naquit en 1459. Son mariage avec Marie, fille de Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne, le rendit un des plus puiſſans princes de l'Europe. Créé roi des Romains en 1486, il ſe ſignala contre les François; & monta ſur le trône impérial après la mort de ſon pere, en 1493. Nul roi des Romains n'avoit commencé ſa carriere plus glorieuſement que Maximilien. La victoire de Guinegatte ſur les François, Arras pris avec une partie de l'Artois, lui avoient fait conclure une paix avantageuſe, par laquelle le roi de France lui cédoit la Franche-Comté en pure ſouveraineté; l'Artois, le Charolois & Nogent, à condition d'hommage. Jouiſſant en paix de toutes ces conquêtes, il épouſa en ſecondes noces Blanche, fille de Galéas-Marie Sforce, duc de Milan. Ce n'étoit pas une alliance fort illuſtre, mais la nouvelle épouſe lui apporta des tréſors dont il

avoit besoin. Charles VIII, roi de France, s'étant emparé de royaume de Naples, Maximilien, appellé en Italie par Jules II, courut lui disputer cette acquisition. Il s'étoit ligué avec le pape & divers autres princes pour chasser les François, qui eurent bien de la peine à rentrer en France, en abandonnant toutes leurs conquêtes; ils durent leur heureux retour à la journée de Fornoue, dont le succès leur ouvrit un passage. Maximilien eut ensuite à combattre les Suisses, qui achevoient d'ôter à la maison d'Autriche ce qui lui restoit dans leur pays. L'année 1508 fut célebre par la Ligue de Cambray, dont le pape Jules II fut le moteur. Maximilien y entra: ses troupes s'avancerent dans le Frioul & s'emparerent de Trieste; mais elles furent forcées de lever le siege de Padoue. Après s'être uni avec le roi de France contre Venise, il s'unit avec l'Espagne & le pape contre la France. Il ménageoit le pontife Romain, flatté de l'espérance qu'il le prendroit pour coadjuteur dans le pontificat; il ne voyoit plus d'autre maniere de rétablir l'Aigle Impériale en Italie. Le pape s'étant moqué de la proposition de la coadjutorerie, Maximilien pensa sérieusement à lui succéder. Une de ses Lettres à l'archiducheſſe Marguerite sa fille, est un témoignage subsistant de ce dessein bizarre. Jules II avoit badiné plusieurs fois sur ses inclinations & sur celles de Maximilien. *Les Electeurs*, disoit-il, *au-lieu de donner l'empire à Jules, l'ont accordé à Maximilien; & les cardinaux, au-lieu de faire Maximilien pape, ont élevé Jules à cette dignité.* Maximilien irrité par plusieurs motifs contre la France, s'unit contre elle avec l'Angleterre. Il servit en qualité de volontaire au siege de Térouane en 1513, sous les ordres de Henri VIII. Pour ne pas oublier les torts qu'il croyoit devoir venger, il relisoit souvent ce qu'il appelloit *son Livre rouge*. Ce livre étoit un regiſtre où il avoit consigné toutes les mortifications que la France lui donnoit, dans le dessein de s'acquitter à sa commodité. Il forma le projet de chasser les François du Milanez, & assiégea Milan avec 15000 Suisses; mais ce prince, qui prenoit toujours de l'argent & qui en manquoit toujours, n'en eut pas pour payer ces mercenaires. Ils se mutinerent, & l'empereur fut obligé de s'enfuir, de crainte qu'ils ne le livrassent aux François. Il mourut peu de tems après d'un excès de melon, à Inspruck, le 12 janvier 1519, à 60 ans, où l'on voit son mausolée dans l'église des Cordeliers, un des plus beaux qui ait jamais été élevé à la mémoire des rois. Il y eut un interregne jusqu'au 20 octobre. Maximilien, né doux, affable, bienfaisant, étoit sensible aux charmes de l'amitié, aux agrémens des arts, à la liberté d'un commerce intime. Son attachement à la justice & à la Religion le rendirent respectable à ses sujets, qui attribuerent à sa piété & à sa vertu la maniere toute singuliere dont il fut retiré d'entre les précipices des Alpes Tyroliennes, où il s'étoit engagé en poursuivant des

chamois : c'étoit sur le Czirleberg, à deux lieues d'Inspruck. L'empereur étoit sur le point d'y mourir, & on avoit déjà porté le S. Sacrement au pied de la montagne, qu'il adora de loin, ne pouvant le recevoir; lorsqu'un jeune homme qui ne parut plus depuis, le tira hors du danger. Ses bonnes qualités furent ternies pas quelques défauts. Il régnoit dans toutes ses démarches un air d'incertitude, qui le faisoit courir d'engagemens en engagemens, sans en tenir presqu'aucun. Son caractere étoit rempli de contradictions. Il étoit à la fois laborieux & négligent, constant & léger, entreprenant & timide, le plus avide & le plus prodigue de tous les hommes. Il rendit un service important à l'humanité, en abolissant, l'an 1512, la juridiction barbare & redoutable, connue sous le nom latin de *Judicium occultum Westphaliæ*, & sous celui de *Vehem-Gericht* en allemand. Ce tribunal consistoit à députer des juges & des échevins si secrets, que leurs noms ont échappé aux plus laborieux érudits. Ces juges, en parcourant les provinces, prenoient note des criminels, les déféroient, les accusoient & prouvoient leurs accusations à leur maniere. Les malheureux inscrits sur ces livres funettes, étoient condamnés sans être ni entendus, ni cités. Quelques empereurs réformerent, à diverses reprises, ce tribunal odieux; mais Maximilien eut assez d'humanité, pour rougir des horreurs qu'on y commettoit en son nom, & le supprima entiérement. Dans des momens de loisir, il cultivoit les lettres, & le faisoit avec succès : il composa quelques *Poésies*, & des *Mémoires de sa vie*. Il laissa de Marie de Bourgogne, Philippe, qui épousa Jeanne héritiere d'Espagne, & qui fut le pere de l'empereur Charles V & de Ferdinand I. C'est ce bonheur des princes de la maison d'Autriche, d'épouser de riches héritieres, qui a donné lieu à ce distique :

Bella gerant alii, tu felix Austria nube;
Quæ dat Mars aliis, dat tibi regna Venus.

MAXIMILIEN II, empereur d'Allemagne, fils de l'empereur Ferdinand I, né à Vienne en 1527, fut élu roi des Romains en 1562. Il avoit déjà épousé Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint, dont il eut 15 enfans. Il se fit élire roi de Hongrie & de Bohême, & succéda à l'empereur son pere en 1564. Il eut la douleur de laisser prendre Zigeth par les Turcs, n'ayant pas d'armée à opposer à celle du grand Soliman, qui assiégeoit la place en personne (*voyez* ZRINI Nicolas). En 1572, il concourut pour la couronne de Pologne, avec le prince Sigismond, fils de Sigismond II, qui lui fut préféré. Cet empereur mourut à Ratisbonne en 1576, à 50 ans, après en avoir régné 12. Son gouvernement fut gêné & foible. Les nouvelles erreurs qui faisoient d'étranges ravages dans les provinces héréditaires, lui donnerent un caractere d'inquiétude & d'ombrage, qui nuisit beaucoup à la chose publique. C'étoit d'ail-

leurs un prince juste, équitable, pacifique; il disoit « que » la force de l'empire & l'autorité de l'empereur consistoient toutes dans les Catholiques & dans leur obéissance, » parce que les hérétiques n'obéissoient que par caprice & » qu'autant qu'ils trouvoient » leur compte à obéir ».

MAXIMILIEN, duc de Baviere, s'est distingué dans le 17e. siecle par son courage, qui lui a acquis le titre de *Défenseur de l'Allemagne;* sa prudence lui mérita le surnom de *Salomon*, & son grand zele contre les nouvelles sectes qui dévastoient l'Allemagne par le fer & le feu, le fit considérer comme un des principaux appuis de la Religion Catholique. Il gagna la bataille de Prague en 1620, ayant le comte de Tilly pour lieutenant-général, contre Frédéric, électeur Palatin, qui s'étoit fait déclarer roi de Bohême. En reconnoissance de ses services, il fut nommé électeur de l'empire en 1623 à la place du même comte Palatin. Il mourut en 1651, âgé de 70 ans.

MAXIMILIEN-EMMANUEL, électeur de Baviere, né le 10 juillet 1662, rendit de grands services à l'empereur Léopold, se signala au siege de Neuheusel en 1685, & à la défaite des Turcs avant la prise de cette place; au siege de Bude en 1686, à la bataille de Mohatz en 1687; commanda la principale armée de Hongrie l'année suivante; & emporta Belgrade l'épée à la main le 6 septembre 1689. Il se trouva ensuite au siege de Mayence, conduisit l'armée impériale sur le Rhin en 1690, & passa au Pays-Bas en 1692, dont le roi d'Espagne lui donna le gouvernement, qui lui fut continué à vie en 1699. Mais ayant pris le parti de la France dans la guerre de la succession d'Espagne, il fut entiérement défait en 1704 à Hochstedt, avec le maréchal de Tallard, & mis au ban de l'empire le 29 avril 1706, en même tems que l'électeur de Cologne, son frere. L'Espagne & la France ne pouvant le dédommager des pertes qu'il avoit faites pour soutenir la cause de la maison de Bourbon, lui laisserent Luxembourg & Namur, où il exerça une espece de souveraineté, jusqu'à la paix de Rastadt, qui le rétablit dans ses états. Il mourut à Munich, le 26 février 1726. C'étoit un prince courageux, plein de sentimens nobles & généreux; bon général, quoique malheureux dans les dernieres années; très-zélé pour la Religion, mais ses mœurs n'étoient pas à l'abri de reproches. Son fils, Charles-Albert, depuis empereur, lui succéda.

MAXIMILIEN-LÉOPOLD-JOSEPH-FERDINAND, électeur de Baviere, né le 28 mars 1727, succéda le 20 janvier 1746 à son pere Charles VII, empereur, dans les états héréditaires de la maison de Baviere. Le 13 juin 1747 il épousa Marie-Anne-Sophie, duchesse de Saxe, dont il n'eut point d'enfans, & mourut le 30 décembre 1777. En lui finit la branche Bavaroise des comtes de Wittelsbach. Sa mort occasionna une guerre entre l'impératrice Marie-Thérese & le roi de Prusse, qui fut terminée par le traité de Teschen en 1779.

MAXIMIN, (S.) né à

Poitiers d'une famille illuſtre, gouverna l'Egliſe de Treves ſous les empereurs Conſtantin & Conſtant. Il ſe diſtingua par ſon zele contre les Ariens. S. Athanaſe & S. Paul de Conſtantinople ayant été chaſſés de leurs ſieges par la faction de ces hérétiques, S. Maximin les retira chez lui; & ayant obtenu par ſon crédit auprès de l'empereur Conſtant la convocation d'un concile à Sardique, il y parla avec tant de force, que ces deux illuſtres confeſſeurs furent reſtitués à leurs Egliſes. Etant allé revoir la ville de Poitiers ſa patrie, il y mourut vers l'an 349. S. Paulin, ſon ſucceſſeur, fit tranſporter ſon corps & le dépoſa à Treves dans la chapelle de S. Hilaire, d'où S. Hidulphe le transféra dans l'égliſe appellée depuis *S. Maximin*, où il repoſe juſqu'à nos jours.

MAXIMIN, (*Caïus-Julius-Verus-Maximinus*) né l'an 173, dans un village de Thrace, étoit fils d'un payſan Goth. Son premier état fut celui de berger. Lorſque les pâtres de ſon pays s'attroupoient pour ſe défendre contre les voleurs, il ſe mettoit à leur tête. Sa valeur l'éleva, de degré en degré, aux premieres dignités militaires. L'empereur Alexandre-Sévere, ayant été aſſaſſiné dans une émeute de ſoldats pour ſa rigueur, il ſe fit proclamer à ſa place en 235. Maximin avoit été bon général, il fut mauvais prince. Il exerça des barbaries inouies contre pluſieurs perſonnes de diſtinction, dont la naiſſance ſembloit lui reprocher la ſienne. Il fit mourir plus de 4000 perſonnes, ſous prétexte qu'elles avoient conjuré contre ſa vie. Incapable de modérer ſa férocité, il faiſoit la guerre en brigand. Dans une expédition contre les Germains, il coupa tous les bleds, brûla un nombre infini de bourgs, ruina près de 150 lieues de pays, & en abandonna le pillage à ſes ſoldats. Ces victoires lui firent donner le nom de *Germanique*, & ſes inhumanités, ceux de *Cyclope*, de *Phalaris*, de *Buſiris*. Les Chrétiens furent les victimes de ſa fureur. La perſécution contre eux commença avec ſon regne: ce fut à l'occaſion d'un ſoldat chrétien, qui ne voulut pas garder une couronne de laurier dont Maximin l'avoit honoré, parce qu'il crut que c'étoit une marque d'idolâtrie. L'empire fut inondé de ſang. Les peuples, las d'obéir à ce tyran, ſe révolterent. Ils revêtirent les Gordiens de la pourpre impériale, & après la fin malheureuſe de ces deux hommes illuſtres, le ſénat nomma 22 hommes pour gouverner la république. Maximin en conçut une telle colere, que, dans les accès de ſa fureur, il hurloit comme une bête féroce, & ſe heurtoit la tête contre les murailles de ſa chambre. Après avoir un peu calmé ſes chagrins par le vin, il réſolut de ſe mettre en marche pour punir Rome. Il étoit devant Aquilée, lorſque ſes ſoldats, craignant que tout l'empire ne ſe tournât contre eux, le ſacrifierent à la tranquillité publique & à leur propre dépit, en 238; il étoit alors âgé de 65 ans. Jamais bête plus cruelle, dit *Capitolin*, n'a marché ſur la terre. Cet homme féroce étoit d'une taille énorme. On prétend qu'il avoit plus de

huit pieds de hauteur. Tous les hiſtoriens en parlent comme d'un géant. Les bracelets de ſa femme pouvoient, dit-on, lui ſervir de bague. On dit qu'il lui falloit 40 livres de viande par jour pour ſa nourriture, & huit bouteilles de vin pour ſa boiſſon. Sa force étoit prodigieuſe; il traînoit, dit-on, ſeul un chariot chargé, faiſoit ſauter les dents d'un cheval d'un ſeul coup de poing, écraſoit entre ſes doigts des pierres, & fendoit les arbres avec ſes mains. Mais il ne faut pas douter qu'il n'y ait en cela beaucoup d'exagération; on a voulu ſans doute en faire un Goliath, un Samſon & un Milon.

MAXIMIN, ſurnommé DAÏA, (*Galerius-Valerius-Maximinus*) fils d'un berger de l'Illyrie & berger lui-même, étoit neveu de Maximien-Galere par ſa mere. Dioclétien lui donna le titre de Céſar en 305, & il prit lui-même celui d'Auguſte en 308. Le Chriſtianiſme eut en lui un ennemi d'autant plus furieux que ſes mœurs étoient totalement oppoſées à la morale de l'Evangile. On prétend qu'il arma en 312 contre les peuples de la grande Arménie, uniquement parce qu'ils étoient Chrétiens. Maximin avoit toujours été jaloux de Licinius, empereur Romain comme lui. Il oſa lui déclarer la guerre; mais il fut vaincu en 313, entre Héraclée & Andrinople. Le vainqueur le pourſuivit juſqu'au Mont-Taurus. Maximin furieux fait maſſacrer un grand nombre de prêtres & de prophetes païens qui lui avoient promis la victoire, & donne un édit en faveur des Chrétiens. Ce malheureux cherchoit, mais en vain, à réparer ſes fautes: le mal étoit ſans remede. Son armée l'avoit abandonné, & Licinius ne ceſſoit de le pourſuivre. La mort lui parut le ſeul remede à ſes malheurs. Il eſſaya inutilement de ſe la donner par le poiſon, lorſque tout-à-coup il ſe ſentit frappé d'une plaie mortelle qui l'emporta, vers le mois d'août de la même année, après avoir ſouffert des douleurs horribles. Un feu intérieur le dévoroit. Il commença par perdre les yeux; & il ne lui reſta que les os & la peau, qui paroiſſoit comme un ſépulcre horrible où ſon ame atroce étoit enſevelie. Depuis qu'il avoit été élevé à l'empire, il ne s'étoit occupé qu'à tyranniſer ſes ſujets, à boire & à manger. Le vin lui faiſoit ſouvent ordonner des choſes extravagantes, dont il rougiſſoit lui-même, lorſque ſon ivreſſe étoit diſſipée. Tout cruel qu'il étoit, il eut la ſage précaution d'ordonner qu'on n'exécuteroit que le lendemain les ordres qu'il donneroit pendant le repas.

MAXIMINUS, *voyez* MESMIN.

MAY, (Thomas) né dans le Suſſex, prit le parti du parlement durant les guerres civiles, & en fut fait ſecrétaire. Il mourut ſubitement le 15 novembre 1650. On a de lui pluſieurs ouvrages en vers & en proſe, entr'autres la traduction des *Géorgiques* & de la *Pharſale* de Lucain, en vers anglois; il a continué ce dernier ouvrage en vers latins & anglois, juſqu'à la mort de Céſar, 1630, in-8°; pluſieurs Tragé-

dies. Le plus connu de ſes ouvrages eſt *Hiſtoriæ Parlamenti Angliæ breviarium ab anno 1640, uſque ad Regis cædem*, Londres, 1651, in-12.

MAY, (Louis du) hiſtorien & politique du 17e. ſiecle, François de nation, mais proteſtant, paſſa ſa vie dans quelques cours d'Allemagne, & mourut le 22 ſeptembre 1681. Il a donné : I. *Etat de l'Empire, ou Abrégé du Droit Public d'Allemagne*, in-12, que M. Pfeffel a rendu un peu plus moderne, en mêlant les idées du proteſtantiſme à celles du philoſophiſme. II. *Science des Princes, ou Conſidérations politiques ſur les coups d'Etat*, par Gabriel Naudé, avec des *Réflexions*, in-8°. III. *Le prudent Voyageur*, in-12. IV. *Diſcours hiſtorique & politique ſur les cauſes de la guerre de Hongrie*, Lyon, 1665, in-12. V. *Mémoires des guerres de Hongrie entre Léopold I & Mehemet IV*, Amſterdam, 1680, 2 vol. in-12. VI. *L'Avocat comdamné, ou Réfutation du Traité que le ſieur Auberi a fait des prétentions du roi de France ſur l'Empire.* C'eſt une des meilleures productions de cet auteur. Quoiqu'en général ſes ouvrages ſoient foiblement écrits, & qu'il ne ſoit pas toujours impartial; cependant on ne peut diſconvenir qu'il n'y faſſe paroître une profonde connoiſſance de la politique & du droit public. — Il y a un abbé MAY, dont nous avons un Traité fort eſtimé ſur les *Temples anciens & modernes* (voyez le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 juin 1780, p. 79).

MAYENNE, *voy.* CHARLES de Lorraine, duc de Mayenne.

MAYER, *voyez* MAIER.

MAYER, (Jean-Frédéric) Luthérien, né à Leipſig en 1650, mort à Stetin le 30 mars 1712, enſeigna la théologie à Wittemberg, fut fait miniſtre à Hambourg en 1686, puis profeſſeur honoraire à Kiel, enfin en 1701 il devint ſurintendant des égliſes de la Poméranie & de l'iſle de Rugen, vice-chancelier de l'univerſité de Gripſwalde. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ſur l'Ecriture-Sainte; les principaux ſont : I. La *Bibliotheque de la Bible*, dont la meilleure édition eſt celle de Roſtock, en 1713, in-4°. L'auteur y juge à ſa mode les différens écrivains juifs, chrétiens, catholiques, proteſtans, qui ont travaillé ſur l'Ecriture-Sainte. II. Un *Traité de la maniere d'étudier l'Ecriture-Sainte*, in-4°. III. Un grand nombre de *Diſſertations* ſur les endroits importans de la Bible. IV. *Tractatus de Oſculo pedum Pontificis Romani*, Leipſig, 1714, in-4°; ſatyre triviale, indigne d'un homme de lettres. Mayer mourut en 1712. Il avoit de l'érudition; mais elle étoit ſeche, & ſon ſtyle ne l'embelliſſoit pas.

MAYER, (Tobie) fameux aſtronome, naquit en 1723 à Marbach, dans le duché de Würtemberg. Son pere excelloit dans l'art de conduire les eaux; le fils le vit opérer, & ne le vit pas ſans fruit. Dès l'âge de quatre ans il deſſinoit des machines avec autant de dextérité que de juſteſſe. En 1750, l'univerſité de Gottingue le nomma profeſſeur de mathématiques, & la ſociété royale de cette ville le

mit bientôt dans la liſte de ſes membres. Il imagina pluſieurs inſtrumens propres à meſurer des angles en pleine campagne, avec plus de commodité & d'exactitude; il rendit par-là de grands ſervices à ceux qui veulent pouſſer la pratique de la géométrie plus loin que l'arpentage. Il montra qu'on pouvoit encore trouver bien des choſes dans la géométrie élémentaire même, & arriver à divers uſages intéreſſans, en changeant les figures rectilignes en triangles. Il fit appercevoir la ſource de bien des erreurs qui ſe commettent dans la géométrie pratique; & prouva l'inexactitude des meſures, par des diſcuſſions fort ſubtiles ſur la portée & la force de la vue. Il s'attacha enſuite à décrire plus exactement la ſurface de la lune, & dreſſa des tables des mouvemens de ce corps céleſte, qui ſont regardées comme les plus exactes. Par ce moyen il a approché, plus que perſonne n'avoit encore fait, de la ſolution du fameux problême des longitudes; ce qui a mérité une gratification à ſes héritiers de la part du parlement d'Angleterre. Les modernes nous repréſentent la lune comme un globe ſemblable au nôtre, ayant une atmoſphere, des rivieres, &c., & n'héſitent pas à y ſuppoſer des habitans. Mayer ne croyoit pas la lune ſi reſſemblante à la terre; & ſi elle eſt environnée d'une ſorte d'air (ce qui eſt au moins très-douteux), il le regardoit comme une matiere extrêmement ſubtile, & d'une toute autre nature que l'air néceſſaire à la reſpiration des êtres vivans tels que nous les connoiſſons: ce qui ſuffit pour détruire l'imagination qui y place des hommes (*voyez* HUYGHENS), Vers la fin de ſa vie il étoit occupé de l'aimant, dont il aſſigna des loix différentes de celles qui ſont reçues. Un épuiſement total arrêta ſes travaux & l'enleva à l'aſtronomie. Il mourut le 20 février 1762, à 39 ans. Quoique proteſtant par les préjugés de l'éducation, Mayer étoit fort attaché au Chriſtianiſme. Il en donna des preuves durant ſa vie & ſur-tout à la mort. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Nouvelle maniere générale de réſoudre tous les Problêmes de Géométrie, au moyen des Lignes géométriques*; en allemand, Eſlingen, 1741, in-8°. II. *Atlas Mathématique, dans lequel toutes les Mathématiques ſont repréſentées en LX Tables*; en allemand, Ausbourg, 1748, in-fol. III. *Relation concernant un Globe Lunaire conſtruit par la Société Coſmographique de Nuremberg, d'après les nouvelles obſervations*; en allemand, 1750, in-4°. IV. Pluſieurs *Cartes Géographiques* très-exactes. V. *Huit Mémoires*, dont il enrichit ceux de la ſociété royale de Gottingue. Ils ſont tous dignes de lui. Ses *Tables du mouvement du Soleil & de la Lune* ſe trouvent dans le 2e. vol. des *Mémoires* de cette académie. On a publié en 1775, à Gottingue, in-fol., le tome premier de ſes *Œuvres*.

MAYERBERG, (Auguſtin, baron de) ſe diſtingua ſous le regne de l'empereur Léopold I, qui l'envoya en qualité d'ambaſſadeur auprès d'Alexis Michaëlowitz, grand-duc de Moſ-

covie. Il s'acquitta de son ambassade avec dignité & en philosophe observateur. Nous devons à ses observations une *Relation de son Voyage* faite en 1661, imprimée en latin, in-folio, sans nom de ville & sans date; conjointement avec celui de Calvucci, son compagnon d'ambassade. On en a fait un Abrégé en françois, in-12.

MAYERNE, (Théodore Turquet, sieur de) baron d'Aubonne, né près de Geneve en 1573, fut appellé en Angleterre pour y être médecin du roi Jacques I. Il s'y acquit une grande réputation, & mourut à Chelsey, près de Londres, en 1655, à 82 ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Londres en 1700, en un gros vol. in-fol. Il étoit calviniste, & le cardinal du Perron travailla en vain à sa conversion. — Louis Turquet de MAYERNE, son pere, se fit connoître par une *Histoire générale d'Espagne*, en 1 vol. in-fol., & par sa *Monarchie Aristo-Démocratique*, ouvrage supprimé en France.

MAYEUL *ou* MAYOL, (S.) 4e. abbé de Cluni, né à Avignon ou à Valensole, dans le diocese de Riez, vers l'an 906, d'une famille riche & noble, fut chanoine, puis archidiacre de Mâcon. L'amour de la retraite & de l'étude lui fit refuser les plus brillantes dignités de l'Eglise. Il s'enferma dans le monastere de Cluni, & en devint abbé après Aymar. Les princes de l'Église & les princes de la terre eurent une estime particuliere pour ses vertus. L'empereur Othon le Grand le fit venir auprès de lui pour profiter de ses lumieres. En passant par les Alpes l'an 973, il fut pris par les Sarrasins, mis dans les fers & racheté malgré lui. L'empereur voulut lui procurer la tiare, mais il refusa ce fardeau. Il mourut le 11 mai 994, avec une grande réputation de sainteté & de savoir. Il fut regardé comme le second fondateur de Cluni, par les soins qu'il prit d'augmenter les revenus de cette abbaye & de multiplier les monasteres de son ordre. Syrus, moine de Cluni, & contemporain de S. Mayeul, a écrit sa Vie, publiée par D. Mabillon, *Act. Ben.* tome 7.

MAYNARD, (François) poëte François, & l'un des Quarante de l'académie françoise, étoit fils de Geraud, savant conseiller au parlement de Toulouse, dont on a un Recueil d'Arrêts, sous le titre de *Bobliotheque Toulousaine;* Toulouse, 1751, 2 vol. in-fol. Il fut secrétaire de la reine Marguerite, & plut à la cour de cette princesse par son enjouement. Noailles, ambassadeur à Rome, le mena avec lui en 1634. De retour en France, il fit la cour à plusieurs grands, & n'en recueillit que le regret de la leur avoir faite. Il y mourut en 1646, à 64 ans, avec le titre de conseiller-d'état, que le roi venoit de lui accorder. Tout le monde connoît ces vers qu'il écrivit sur la porte de son cabinet :

Las d'espérer & de me plaindre
Des Muses, des Grands & du sort;
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la desirer, ni la craindre.

Il est bien commun de ne pas desirer la mort, il est bien rare

de ne pas la craindre; sur-tout quand on a couru toute sa vie après la faveur des grands. On a de lui : I. Des *Epigrammes* assez jolies. II. Des *Chansons* qui ont quelqu'agrément. III. Des *Odes* moins estimables. IV. Des *Lettres* en prose, 1646, in-4°, mêlées de bon & de mauvais. V. Un Poëme, intitulé *Philandre*, d'environ 300 vers, parmi lesquels il y en a quelques-uns d'heureux. Malherbe disoit de lui qu'il tournoit fort bien un vers, mais que son style manquoit de force. Maynard étoit encore connu de son tems par ses *Priapées*, poésies infames, dignes d'un éternel oubli. Elles n'ont pas vu le jour.

MAYNE, (Jasper) poëte & théologien Anglois, au 17e. siecle, fit ses études à Oxford, & entra dans l'état ecclésiastique. Il fut prédicateur du roi d'Angleterre, & se fit un nom dans sa patrie par ses ouvrages, entr'autres par *La Guerre du Peuple, examinée selon les principes de la raison & de l'Ecriture*, 1647, in-4°; & par un *Poëme* sur la victoire navale, remportée par le duc d'Yorck sur les Hollandois, le 13 juin 1665.

MAYR, (George) savant Jésuite, né en Baviere, a donné entr'autres ouvrages une traduction en grec de la *Vie* du fondateur de son ordre, par Ribadeneira, Ausbourg, 1616. Il mourut à Rome le 25 août 1623, âgé de 58 ans.

MAZARIN, (Jules) né à Piscina dans l'Abruzze, en 1602, d'une famille noble, s'attacha au cardinal Sachetti. Après avoir pris le bonnet de docteur, il le suivit en Lombardie, & y étudia les intérêts des princes qui étoient alors en guerre pour Casal & le Montferrat. Le cardinal Antoine Barberin, neveu du pape, s'étant rendu en qualité de légat dans le Milanez & en Piémont pour travailler à la paix, Mazarin l'aida beaucoup à mettre la derniere main à ce grand ouvrage. Il fit divers voyages pour cet objet : & comme les Espagnols tenoient Casal assiégé, il sortit de leurs retranchemens, & courant à toute bride du côté des François, qui étoient prêts à forcer les lignes, il leur cria *la paix! la paix!* Elle fut acceptée & conclue à Queraſque en 1631. La gloire que lui acquit cette négociation, lui mérita l'amitié du cardinal de Richelieu & la protection de Louis XIII. Ce prince le fit revêtir de la pourpre par Urbain VIII, & après la mort de Richelieu, il le nomma conseiller d'état & l'un de ses exécuteurs-testamentaires. Louis XIII étant mort l'année d'après, 1643, la reine Anne d'Autriche, régente absolue, le chargea du gouvernement de l'état pendant la minorité de Louis XIV. « Le nouveau » ministre affecta dans le com» mencement de sa grandeur » (dit Voltaire), autant de sim» plicité, que Richelieu avoit » déployé de hauteur. Loin » de prendre des gardes & de » marcher avec un faste royal, » il eut d'abord le train le plus » modeste. Il mit de l'affabi» lité & même de la molleſſe, » où son prédécesseur avoit » fait paroître une fierté in» flexible ». Malgré ces ménagemens, il se forma un puissant parti contre lui. Les peuples

accablés d'impôts, & excités à la révolte par le duc de Beaufort, par le coadjuteur de Paris, par le prince de Conti, par la duchesse de Longueville, se soulevèrent. Le parlement ayant refusé de vérifier de nouveaux édits bursaux, le cardinal fit empriſonner le préſident de Blancmeſnil & le conſeiller Brouſſel. Cet acte de violence fut l'occaſion des premiers mouvemens de la guerre civile, en 1648. Le peuple cria aux armes, & bientôt les chaînes furent tendues dans Paris comme du tems de la ligue. Cette journée, connue ſous le nom des *Barricades*, ainſi que celle du 12 mai 1588, fut la premiere étincelle du feu de la ſédition. La reine fut obligée de s'enfuir de Paris à St.-Germain avec le roi & ſon miniſtre, que le parlement venoit de proſcrire comme perturbateur du repos public. L'Eſpagne, ſollicitée par les rebelles, prend part aux troubles pour les fortifier; l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas, ſe prépare, à la tête de 15,000 hommes. La reine, juſtement alarmée, écoute les propoſitions du parlement, las de la guerre & hors d'état de la ſoutenir. Les troubles s'appaiſent, & les conditions de l'accommodement ſont ſignés à Ruel le 11 mars 1649. Le parlement conſerva la liberté de s'aſſembler, qu'on avoit voulu lui ravir; & la cour garda ſon miniſtre, dont le peuple & le parlement avoient conjuré la perte. Le prince de Condé fut le principal auteur de cette réconciliation. L'état lui devoit ſa gloire, & le cardinal ſa ſûreté; mais il fit trop valoir ſes ſervices, & ne ménagea pas aſſez ceux à qui il les avoit rendus. Il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule après l'avoir ſervi, à braver la reine qu'il avoit ramenée triomphante à Paris, & à inſulter le gouvernement qu'il défendoit & qu'il dédaignoit. On prétend qu'il écrivit au cardinal: *A l'illuſtriſſimo Signor Fachino.* Mazarin, forcé à être ingrat, engagea la reine à le faire arrêter, avec le prince de Conti ſon frere, & le duc de Longueville. On les conduiſit d'abord à Vincennes, enſuite à Marcouſſi, puis au Havre-de-Grace, ſans que le peuple ſe remuât pour ce défenſeur de la France. Le parlement fut moins tranquille; il donna en 1651 un arrêt qui banniſſoit Mazarin du royaume, & demanda la liberté des princes avec tant de réſolution, que la cour fut forcée d'ouvrir leurs priſons. Ils rentrerent comme en triomphe à Paris, tandis que le cardinal prit la fuite du côté de Cologne. Ce miniſtre gouverna la cour & la France du fond de ſon exil. Il laiſſa calmer l'orage, & rentra dans le royaume l'année d'après. Aux premieres nouvelles de ſon retour, Gaſton d'Orléans, frere de Louis XIII, qui avoit demandé l'éloignement du cardinal, leva des troupes dans Paris. Le parlement renouvella ſes arrêts; il proſcrivit Mazarin & mit ſa tête à prix. Le prince de Condé, ligué avec les Eſpagnols, ſe mit en campagne contre le roi; & Turenne, ayant quitté ces mêmes Eſpagnols, commanda l'armée royale. Il y eut de pe-

tites batailles données, mais aucune ne fut décisive. Le cardinal se vit forcé de nouveau à quitter la cour. Pour surcroît de honte, il fallut que le roi, qui le sacrifioit à la haine publique, donnât une déclaration, par laquelle il renvoyoit son ministre en vantant ses services & en se plaignant de son exil. Il ne tarda pas à le rappeller. Le cardinal fut étonné de rentrer dans Paris, tout-puissant & tranquille. Louis XIV le reçut comme un pere, & le peuple comme un maître. Les princes, les ambassadeurs, le parlement, le peuple, tout s'empressa à lui faire la cour. Telles sont les vicissitudes qui caractérisent l'esprit françois. On lui fit un festin à l'hôtel-de-ville, au milieu des acclamations des citoyens. Il fut logé au Louvre. Un des plus importans services qu'il rendit depuis son retour, fut celui de la paix. Il alla lui-même la négocier en 1659, dans l'isle des Faisans, avec don Louis de Haro, ministre du roi d'Espagne. Cette grande affaire y fut heureusement terminée, & la paix fut suivie du mariage du roi avec l'infante. Ce traité fit beaucoup d'honneur à son génie & à sa politique. Le mariage du roi avec l'infante n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, ni l'idée d'un premier moment, mais le fruit de plusieurs années de réflexions. Cet habile ministre, dès l'an 1645 (c'est-à-dire quatorze ans auparavant) méditoit cette alliance, non-seulement pour faire céder alors au roi ce qu'il obtint par la paix de Munster, mais pour lui acquérir des droits bien plus importans encore, tels que ceux de la succession à la couronne d'Espagne. Ces vues sont consignées dans une de ses lettres aux ministres du roi à Munster (*voyez l'Abrégé de l'Histoire de France*, par le président Hénault, année 1659). Le cardinal Mazarin ramena, en 1660, le roi & la nouvelle reine à Paris. Maître en quelque sorte absolu, sous le nom modeste de ministre, il ne laissa paroître Louis XIV, ni comme prince, ni comme guerrier, persuadé que rien ne nuit aux princes, aussi-bien & plus encore qu'aux autres hommes, que de paroître trop tôt. Il étoit charmé qu'on lui donnât peu de savoir, quoiqu'il fût surintendant de son éducation : peut-être pensoit-il qu'un roi scientifique régneroit moins bien qu'un roi honnête homme : il avoit des exemples pour le croire, & l'événement le justifia. Il mourut en 1661, à 59 ans. Il tâcha de conserver jusqu'à la fin cette figure noble, cet air ouvert & caressant qui attache les cœurs. Il se mit un jour, à ce qu'on prétend, un peu de rouge, pour faire accroire qu'il se portoit mieux, & donna audience à tout le monde. Quoiqu'il ne passât point pour avoir la conscience timorée, il eut en mourant des scrupules sur ses richesses. Un Théatin, son confesseur, lui dit nettement « qu'il » seroit damné, s'il ne restituoit le bien qu'il avoit mal » acquis ». *Hélas*, dit-il, *je n'ai rien que des bienfaits du roi.* — *Mais*, reprit le Théatin, *il faut bien distinguer ce que le roi vous a donné, d'avec ce que vous vous êtes attribué.* Pour le

tirer d'embarras, Colbert lui conseilla de faire une donation entiere de ses biens au roi. Il le fit, & Louis XIV lui remit la donation au bout de 3 jours. Le roi & la cour porterent le deuil à sa mort : honneur peu ordinaire, & que Henri IV avoit rendu plus mal-à-propos à la mémoire de Gabrielle d'Estrées. Outre les biens immenses qu'il avoit amassés, il posséda en même tems l'évêché de Metz, & les abbayes de S. Arnould, de S. Clément & de S. Vincent de la même ville ; celles de S. Denys en France, de Cluni, de S. Victor de Marseille, de S. Médard de Soissons, de S. Taurin d'Evreux, &c. Il laissa pour héritier de son nom & de ses biens, le marquis de la Meilleraie, qui épousa Hortense Mancini sa niece, & prit le titre de duc de Mazarin. Il avoit un neveu qui fut duc de Nevers (*voyez ce mot*), & 4 autres nieces : l'une, nommée Martinozzi, fut mariée au prince de Conti ; les autres, nommées *Mancini*, le furent au connétable Colonne, au duc de Mercœur, au duc de Bouillon (*voyez* COLONNE, MANCINI). On dit que Charles II, fils de l'infortuné Charles I roi d'Angleterre, lui en demanda une, & que le mauvais état de ses affaires lui attira un refus. On ajoute que lorsqu'il vit le chemin du trône moins fermé à Charles II, il voulut renouer cette alliance, & qu'il fut refusé à son tour. De tous les portraits qu'on a faits de Mazarin, aucun ne nous paroît plus fidele que celui qu'en a tracé le président Hénault. » Ce ministre, dit ce célebre » historien, étoit aussi doux, » que le cardinal de Richelieu étoit violent : un de ses » plus grands talens fut de bien » connoître les hommes. Le » caractere de sa politique étoit » plutôt la finesse & la patience, que la force.... Il pensoit que la force ne doit jamais être employée qu'au » défaut des autres moyens, » & son esprit lui fournissoit » le courage conforme aux circonstances. Hardi à Casal, » tranquille & agissant dans sa » retraite à Cologne, entreprenant lorsqu'il fallut arrêter les princes, mais insensible aux plaisanteries de la » Fronde : méprisant les bravades du coadjuteur, & écoutant les murmures de la populace, comme on écoute du » rivage le bruit des flots de » la mer. Il y avoit dans le » cardinal de Richelieu quelque chose de plus grand, de » plus vaste & de moins concerté ; & dans le cardinal » Mazarin, plus d'adresse, plus » de mesures & moins d'écarts. » On haïssoit l'un, & l'on se » moquoit de l'autre ; mais tous » deux furent les maitres de » l'état ». La France lui doit l'Alsace, qu'il acquit dans le tems que la France étoit déchaînée contre lui. M. l'abbé d'Alainval a publié en 1745, en 2 vol. in-12, les *Lettres du cardinal Mazarin, où l'on voit le secret de la Négociation de la Paix des Pyrénées, & la Relation des Conférences qu'il a eues pour ce sujet avec don Louis de Haro, ministre d'Etat* (voy. HARO). Ce recueil est intéressant. Le cardinal développe ce qui s'est passé dans ces conférences,

rences, avec une netteté & une précision, qui met en quelque façon le lecteur en tiers avec les deux plénipotentiaires. On a recueilli en plusieurs vol. in-4°, la plupart des Pieces faites contre Mazarin, durant les guerres de la Fronde. La collection la plus complette en ce genre, est celle de la bibliotheque de Colbert, en 46 vol. in-4°: on y trouve un peu de sel, noyé dans un déluge de mauvaises plaisanteries. Antoine Aubery a donné son *Histoire*, 1651, 4 vol. in-12. Elle est lâchement écrite, & dégénere souvent en panégyrique.

MAZARIN, (Hortense Mancini, duchesse de) niece du cardinal Mazarin, joignit aux avantages de la fortune ceux de la beauté. Elle épousa, en 1661, Armand-Charles de la Porte de la Meilleraie, mais elle ne tarda pas à vouloir en être séparée. N'ayant pu l'obtenir, elle passa en Angleterre l'an 1667. Elle autorisa son séjour à Londres de sa parenté avec la reine. Mais quand cette princesse fut obligée de passer en France l'an 1688, son mari la fit solliciter de revenir; les prieres n'ayant rien opéré, il lui intenta un procès, qu'elle perdit. Elle fut condamnée à retourner avec son époux; mais elle persista à rester à Londres, où elle avoit une petite cour, composée des beaux-esprits de cette capitale. Le vieux épicurien St.-Evremont fut un de ses courtisans les plus assidus. Elle mourut le 2 juillet 1699, avant le duc, qui vécut jusqu'en 1713. Ils ont laissé postérité. Les *Mémoires* de madame Mazarin, & ceux qu'elle opposa aux *Factum* de son mari, se trouvent dans les Œuvres de St.-Evremont. Il ne faut pas croire au portrait trop flatteur que ce philosophe a fait de la dame, ni aux contes ridicules que le duc de St.-Simon raconte du mari.

MAZEL *ou* Mazeli, (David) ministre François, réfugié en Angleterre, traduisit quelques traités écrits en anglois; mais comme il n'étoit pas assez versé dans cette langue, ses versions ne passent pas pour fidelles. Celle qu'il fit du *Traité* de Sherlock sur la *Mort* & le *Jugement dernier*, 2 tomes en 1 vol. in-8°, est cependant estimée. On fait beaucoup moins de cas de sa *Traduction* du *Traité* de Locke, *du Gouvernement Civil*, in-12 (*voyez* Locke); ainsi que de l'*Essai* de Gilbert Burnet sur la *Vie de la reine Marie*, in-12; ouvrage partial & passionné, qui ne méritoit point de traduction. Mazel mourut à Londres en 1725.

MAZELINE, (Pierre) sculpteur de Rouen, reçu à l'académie de peinture & de sculpture en 1668, mort en 1708, âgé de 76 ans, a fait plusieurs morceaux estimés. On voit de ses ouvrages dans les jardins de Versailles; l'*Europe*, *Apollon Pithien*, d'après l'antique, &c.

MAZEPPA, (Jean) général des Cosaques, étoit gentilhomme Polonois & naquit dans l'Ukraine. Après avoir rempli divers emplois, il s'engagea chez les Cosaques, qui charmés de sa valeur, l'élurent pour leur chef. Ses premiers soins furent de fortifier les frontieres de son pays contre les Tartares,

& de se faire des protecteurs puissans. Il se lia d'abord avec le czar Pierre, qu'il servit pendant 24 ans avec beaucoup de fidélité. Mais le dessein qu'il avoit de se faire roi des Cosaques, lui fit trahir ses engagemens en 1708. Il avoit alors 84 ans. Il prit le parti de Charles XII, roi de Suede, & grossit son armée de quelques régimens. Le czar envoya des troupes contre lui; la capitale de son pays fut prise & rasée, & lui-même pendu en effigie, tandis que quelques-uns de ses complices mouroient par le supplice de la roue. Mazeppa, après la bataille de Pultava, se sauva en Valachie, & de là à Bender, où il termina bientôt après sa longue carriere.

MAZOCHI, (Alexis-Symmaque) né à Burgo de Ste.-Marie, près Capoue, l'an 1684, fut fait prêtre l'an 1709, & professeur des langues grecque & hébraïque dans le séminaire archiépiscopal de Naples. En 1711, il fut fait chanoine de Capoue, & successivement théologal de Naples, professeur royal de l'Ecriture-Sainte. Son humilité lui fit refuser l'archevêché de Rossane qui lui fut offert par le roi. Il mourut à Naples l'an 1772. Il a beaucoup écrit sur les anciennes inscriptions, les médailles, &c., & on a de lui: I. Des *Notes sur le Nouveau-Testament*. II. Des *Dissertations sur la Poésie des Hébreux*. III. *Les Antiquités de la campagne de Rome*. IV. *Origine de la ville de Capoue*, manuscrit.

MAZURES, (Louis des) poëte, natif de Tournay, fut premier secrétaire du cardinal de Lorraine, en 1547. Après la mort de ce cardinal il fut appellé à Nanci, où il remplit le même emploi auprès de Charles III, qui l'ennoblit en 1553. Des Mazures de catholique se fit protestant & prédicant; il fit venir un huguenot de Metz pour le former à ce nouvel emploi. Le duc Charles, informé des désordres qu'il causoit, ordonna de le saisir; mais il prit la fuite à tems, & se fit ministre à Metz. On a de lui quelques *Tragédies saintes*, Geneve, 1566, in-8°, où il n'y a ni régularité dans le plan, ni élégance dans les détails; une *Traduction* de l'*Enéide* en vers françois, Lyon, 1560, in-4°. Quoiqu'il se dise saisi de la fureur poétique, sa Traduction n'en est pas moins plus froide que glace. On a aussi de lui une Traduction, de la même valeur, de quelques Psaumes.

MAZURIE, *voy.* TOUTAIN.

MAZZONI, (Jacques) donna sur la fin du 16e. siecle des leçons d'une philosophie saine & judicieuse, & se distingua aussi comme écrivain. Celui de ses ouvrages qui a le plus fixé les yeux de la postérité, est son traité: *De triplici Hominum vitâ*. L'auteur, né à Césene, mourut à Ferrare en 1603, dans sa 50e. année.

MAZZUOLI, (François) appellé communément *le Parmesan*, né à Parme en 1504, mort en 1540, fit connoître dès son jeune âge son talent pour la peinture. L'envie de se perfectionner le conduisit à Rome; il s'attacha aux ouvrages de Michel-Ange, & sur-tout à ceux de Raphaël. Il a si bien saisi la maniere de ce maître, qu'on disoit, même de son tems, qu'il

avoit hérité de ſon génie. On rapporte qu'il travailloit avec tant de ſécurité pendant le ſac de Rome, en 1527, que les ſoldats Eſpagnols qui entrerent chez lui, en furent frappés. Les premiers ſe contenterent de quelques deſſins; les ſuivans enleverent tout ce qu'il avoit. Protogene ſe trouva à Rhodes dans des circonſtances pareilles; mais il fut plus heureux. Le Parmeſan a fait beaucoup d'ouvrages à Rome, à Bologne, & à Parme ſa patrie. Son talent à jouer du luth, & ſon amour pour la muſique, le détournoient ſouvent de ſon travail; mais ſon goût dominant étoit pour l'alchymie, qui le rendit miſérable toute ſa vie. La maniere du Parmeſan eſt gracieuſe; ſes figures ſont légeres & charmantes, ſes attitudes bien contraſtées; rien de plus agréable que ſes airs de tête. Ses draperies ſont d'une légéreté admirable; ſon pinceau eſt flou & ſéduiſant. Il a réuſſi principalement dans les vierges & dans les enfans, & a parfaitement touché le payſage. Le Parmeſan a gravé à l'eau-forte & au clair-obſcur. On a auſſi beaucoup gravé d'après ce maître.

MÉAD, (Richard) né en 1673, à Stephey, village près de Londres, d'une famille diſtinguée, fit ſes humanités à Utrecht ſous le célebre Græ-vius, & de là ſe rendit à Leyde, où il étudia en médecine. Il voyagea enſuite en Italie, & prit le bonnet de docteur à Padoue. De retour dans ſa patrie en 1696, il exerça le grand art de guérir, avec un ſuccès qui décida de ſa réputation. Il joignit à la théorie, la pratique la plus brillante, la plus étendue & la plus heureuſe. La ſociété royale de Londres lui accorda une place parmi ſes membres, le college des médecins ſe l'aſſocia, & l'univerſité d'Oxford confirma le diplôme de celle de Padoue. Nommé médecin de Georges II en 1727, il fut l'Eſculape de la cour & de la ville. On aſſure que ſa profeſſion lui rapportoit par an près de cent mille livres, monnoie de France; ſa table étoit ſervie avec la magnificence d'un financier. Ce médecin mourut en 1754, à 81 ans. Tout le monde connoît ce qu'il fit pour ſon confrere Freind, renfermé dans la tour de Londres. Le premier miniſtre étant tombé malade, Méad ne voulut lui ordonner aucun remede que Freind ne fût ſorti de la tour; & ſon refus obſtiné procura l'élargiſſement du priſonnier. Des auteurs inconſidérés ont fait de grands éloges de cette action, mais elle ne les mérite pas. L'erreur où conduit un excès d'amitié, demande grace à tous les cœurs ſenſibles; mais elle n'obtient pas le ſuffrage de la raiſon qui ſeule a droit de diſpenſer les louanges, parce qu'elle peut ſeule apprécier les mérites. « Je vous blâme (dit un écrivain bien ſage, en adreſſant la parole à ce médecin célebre) » d'avoir violenté les » opérations du miniſtere, qui » devoient pour le moins être » auſſi libres que votre ami » Freind. Il falloit demander » qu'on le jugeât, qu'on lui fit » juſtice: mais il ne falloit pas » demander qu'innocent ou » coupable, il fût rendu à la » ſociété & à ſes fonctions. » Ainſi penſe tout homme qui

» aime l'ordre, & qui ne dé-
» teste pas moins l'arbitraire
» dans l'obéissance que dans le
» commandement, dans les
» sujets que dans les monar-
» ques. Peut-être que les loix
» s'opposoient à la détention
» de votre ami, mais elles s'op-
» posoient encore davantage à
» la maniere dont vous procu-
» râtes son élargissement : s'il
» eût mérité de perdre la tête,
» il n'en étoit pas moins élargi.
» Vous aviez abusé de votre
» talent & de la foiblesse d'un
» homme mourant, pour re-
» mettre dans la société un
» monstre ou un brouillon ».
Ses principaux ouvrages sont : I. *Essai sur les Poisons*, 1702, en anglois ; traduit en latin par Josué Nelson, Leyde, 1737, in-8°. Un pareil livre ne pouvoit être composé que d'après grand nombre d'expériences ; Méad en fit plusieurs sur les viperes, qui lui servirent beaucoup pour cet ouvrage. II. *Conseils & Préceptes de Médecine*, en latin, Londres, 1751, in-8°. C'est sa derniere production. On y trouve deux *Traités* : l'un, *de la Folie ;* & l'autre *des Maladies dont il est parlé dans la Bible.* Dans ce dernier il prétend que les démoniaques dont il est parlé dans l'Evangile, n'ont eu que des maladies purement naturelles. L'erreur qui regne dans toute cette diatribe, dérive du désordre par lequel on confond la possibilité avec le fait. Sur ce que telle maladie peut avoir une cause naturelle, Méad décide que dans aucun cas elle ne peut être l'effet d'un agent invisible : comme si les démons ne pouvoient pas produire les mêmes effets que des causes physiques ; comme si pouvant remuer des corps entiers, ainsi que l'observe Bossuet, ils ne pouvoient agiter quelques fibres dans le corps humain. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'auteur fait profession de croire à l'Evangile ; or, l'Evangile nous dit expressément que telle maladie étoit l'opération de l'esprit malin. Peu importe que le même mal puisse être naturel, si la vérité divine nous assure que dans tel cas il ne l'étoit pas. Le langage insidieux & faux que Méad attribue à J. C. & aux Apôtres, dans une matiere aussi grave, est une imputation sacrilege & absurde que tout bon Chrétien trouvera suffisamment réfutée par la seule idée de la chose. Méad en combattant le pouvoir du démon, n'a pas même saisi l'état de la question. *L'on ne se persuadera jamais*, dit-il, *que Dieu ait accordé aux diables le pouvoir de tourmenter les hommes à leur gré.* Eh, qui a jamais pensé *que les diables tourmentoient les hommes à leur gré ?* Ils tourmentent autant que Dieu le leur permet, & l'étendue de cette permission a d'autres regles que *leur gré.* On a démontré les erreurs de Méad sur cette matiere, dans un ouvrage imprimé à Londres en 1775, intitulé : *A Dissertation of the demoniacs* (voyez le Brun, Delrio, Haen, Scipion Maffée, Spé). III. Des *Opuscules*, Paris, 1757, 2 vol. in-8°. La *Description* de son Cabinet a été imprimée à Londres, 1755, in-8°.

MEAN, (Charles de) seigneur d'Atrin, né à Liege en 1604, & mort en 1674, se distingua dans divers emplois ho-

norables, par son zele pour le bien public & ses lumieres dans l'administration des affaires. Dans le tems que les nouvelles sectes infectoient les provinces voisines, il signala son attachement à la Religion Catholique par les mesures les plus propres à fermer l'entrée de l'hérésie dans sa patrie. Ses vastes connoissances dans les matieres de droit, le font considérer comme un des plus grands jurisconsultes de l'Europe. Quoique dans son grand ouvrage intitulé : *Observationes & res judicatæ ad Jus Civile Leodiense, Romanorum, aliarumque gentium*, il semble avoir eu particuliérement en vue l'utilité de ses compatriotes, les savans étrangers en font grand cas; on y trouve effectivement des vues sûres & vastes sur la jurisprudence de diverses nations. Des différentes éditions qu'on en a faites, la meilleure est celle de Liege, 1740, 8 vol. in-folio, qui se relient en 4, avec des notes savantes de Louvrex (*voyez ce mot*) & une table des matieres très-étendue.

MECARINO, *voyez* BECCAFUMI.

MECENE, (*C. Clinius Mecænas*) Romain célebre par la faveur dont il jouit sous Auguste, & la protection qu'il accorda aux lettres, ne voulut jamais monter plus haut qu'au rang de chevalier, dans lequel il étoit né : il étoit regardé comme la gloire de cet ordre, & Horace l'appelle avec raison *Mecænas equitum decus*. Ce fut lui qui conseilla à Auguste de conserver le trône impérial, » de peur qu'il ne fût le dernier des Romains, s'il cessoit d'être le premier ». Il ajouta à cet avis quelques maximes auxquelles Auguste dut ce qu'il a fait de bon & d'utile pendant son regne. « Une conduite vertueuse, lui dit-il, » sera pour vous une garde » plus sûre que celle des légions.... La meilleure regle » en matiere de gouvernement, est d'acquérir l'amitié » du peuple, & de faire pour » ses sujets ce qu'un prince vou- » droit qu'on fît pour lui, s'il » devoit obéir, au-lieu de com- » mander... Evitez les noms » de monarque ou de roi, & » contentez-vous de celui de » César, en y ajoutant le titre » d'empereur (*Imperator*, nom » qu'on donnoit aux généraux » d'armées) ou quelqu'autre, » propre à concilier à la fois » le respect & l'amour »... Mecene prit tant d'empire sur l'esprit d'Auguste par sa prudence, qu'il lui reprochoit durement ses fautes, sans qu'il s'en offensât. Un jour Mecene passant par la place publique, vit l'empereur jugeant des criminels avec un air colere; il lui jeta ses tablettes, sur lesquelles il avoit écrit ces mots : *Sors de là, bourreau, & te retire!* Auguste prit en bonne part cette remontrance, quoique dure, & descendit aussi-tôt de son tribunal. Dans la suite, ce prince s'étant engagé après la mort de Mecene dans de fausses démarches : *O Mecene*, s'écria-t-il dans l'amertume de sa douleur, *si tu avois été encore en vie, je n'aurois pas aujourd'hui fujet de me repentir.* Lorsque cet empereur étoit indisposé, il logeoit dans la maison de son favori, qui fut

brouillé pendant quelque tems avec ſon maître, qu'il croyoit être amoureux de ſa femme Terentilla ; car il ne faut pas croire que tout alloit bien, ſagement & ſûrement parmi les amis les plus vantés de ces anciens tems : les querelles les plus vives ſuccédoient rapidement aux plus grands témoignages d'affection & de concorde, & cela pour des cauſes ſouvent très-ſcandaleuſes. Les amitiés philoſophiques de tous les tems ſe reſſemblent. Ce qui a tranſmis le nom de Mecene à la poſtérité plus ſûrement que la faveur d'Auguſte & les honneurs du miniſtere, c'eſt la protection qu'il accorda aux ſciences, & les égards qu'il eut pour les gens-de-lettres. Il vivoit avec Virgile & Horace dans la douceur d'un commerce libre & aiſé. Virgile lui dédia ſes *Géorgiques*, & Horace ſes *Odes*. Il conſerva au premier, dans les fureurs des guerres civiles, l'héritage de ſes peres ; & obtint le pardon de l'autre, qui avoit combattu pour Brutus à la bataille de Philippes. On a quelques fragmens de ſes poéſies dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire. Il mourut 8 ans avant l'ere chrétienne. Il deſcendoit des anciens rois d'Etrurie : & c'eſt pourquoi la premiere Ode d'Horace lui eſt adreſſée en ces termes :

Mecœnas atavis edite regibus !

Meibomius & l'abbé Souchay ont fait des recherches ſur ſa vie, ſon caractere & ſur ſes ouvrages ; l'un, dans un traité particulier ; l'autre, dans le 13e. vol. des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Henri Richer a écrit ſa *Vie*.

MÉDA, *voy.* JEAN de Méda.

MÉDARD, (S.) né l'an 457 au village de Salency, à une lieue de Noyon, d'une famille illuſtre, fut élevé ſur le ſiege épiſcopal de la ville de Vermand en 530. Mais cette ville ayant été ruinée par les Huns & les Vandales, le Saint tranſporta ſon ſiege à Noyon. (La ville de S. Quentin bâtie près des ruines de Vermand, eſt devenue depuis la capitale de la contrée de la Picardie, appellée le *Vermandois*, & quelques géographes la nomment *Auguſta Veromanduorum*). Il monta enſuite ſur celui de Tournay en 532. Il montra à ſon peuple le zele d'un apôtre & les entrailles d'un pere. On le força à garder ces deux évêchés, parce qu'on prévoyoit qu'il en réſulteroit beaucoup de bien pour la propagation de l'Evangile. Depuis, ces deux dioceſes reſterent unis pendant l'eſpace de cinq ſiecles. S. Médard fit changer de face au dioceſe de Tournay, convertit les idolâtres & les libertins, & retourna enſuite à Noyon, où il mourut le 8 juin vers l'an 545. Ses reliques furent tranſportées peu après ſa mort au bourg de Croui, à 200 pas de Soiſſons, où on éleva un oratoire, en attendant que l'égliſe de l'abbaye que l'on bâtiſſoit dans la ville, fût en état de les recevoir. Ce monaſtere qui porte le nom de ce Saint, devint bientôt très-célebre ; ſous S. Grégoire pape, il fut déclaré le chef des autres monaſteres des Bénédictins de France. Fortunat de Poitiers a écrit ſa *Vie* en vers. Nous avons encore

une *Vie* du même Saint par Radbod II, évêque de Noyon & de Tournay. Celle qui fut écrite par un moine de Soiſſons vers l'an 892, publiée par D. d'Achery, n'eſt d'aucune autorité. C'eſt S. Médard qui inſtitua la *Fête* ſi fameuſe *de la Roſiere de Salency*, inſtitution auſſi digne du zele du ſaint évêque pour les bonnes mœurs, que parfaitement aſſortie au génie de ſon ſiecle: tems d'une heureuſe ſimplicité, où la vertu n'avoit rien de commun avec la vanité & le bruit, où elle n'étoit connue que par ſes traits propres & recherchée pour elle-même. L'imitation qu'on en a eſſayée en divers endroits dans un tems où tout eſt mis en oſtentation, n'a ſervi qu'à montrer combien les meilleures choſes dégénéroient, & que les philoſophes n'ont pas comme les Saints le talent de diſtinguer & d'encourager la ſageſſe. — On appelle quelquefois *Secte de S. Médard*, celle des janſéniſtes, parce que le cimetiere de S. Médard, à Paris, a été long-tems le lieu de leurs convulſions & farces ſacrileges. *Voyez* PARIS. MONTGERON.

MÉDAVY, *voy.* GRANCEY.

MEDE, (Joſeph) né à Eſſex en 1586, membre du college de Chriſt à Cambridge, & profeſſeur en langue grecque, refuſa la prévôté du college de la Trinité de Dublin, & pluſieurs autres places pour ſe livrer à l'étude ſans diſtraction. Il mourut le 31 octobre 1638, à 52 ans. Ses ouvrages furent imprimés à Londres en 1664, en 2 vol. in-fol. On y trouve: I. Des *Diſſertations* ſur pluſieurs paſſages de l'Ecriture-Sainte. II. Un grand ouvrage qu'il a intitulé: *La Clef de l'Apocalypſe*. III. Des *Diſſertations* eccléſiaſtiques. Pluſieurs de ſes écrits, ſur-tout la prétendue *Clef de l'Apocalypſe*, ſont remplis de fiel & d'une haine de l'Egliſe Catholique qui va juſqu'au fanatiſme le plus conſommé.

MÉDÉE, magicienne, fille d'Æeta, roi de Colchos, épouſa Jaſon, à qui elle facilita par ſes enchantemens la conquête de la Toiſon d'or. Elle le ſuivit dans ſon pays, & retarda ſon pere qui la pourſuivoit, en ſemant le long du chemin les membres de ſon frere Abſyrthe. Cicéron dans ſon oraiſon *Pro lege Maniliâ*, fait alluſion à cette fuite de Médée, & la compare à celle de Mithridate, qui arrêta les Romains par un artifice ſemblable, quoique moins cruel. Arrivée en Theſſalie, elle rajeunit le vieil Eſon, pere de Jaſon. Pour venger ſon mari de la perfidie de Pélias, qui l'avoit envoyé à la conquête de la Toiſon d'or, eſpérant qu'il y périroit; elle conſeilla aux filles de ce Pélias d'égorger leur pere, & leur promit de le rajeunir. Ces filles crédules ſuivirent ce conſeil abominable, & firent bouillir dans des chaudieres les membres de Pélias, comme Médée le leur avoit ordonné; mais ce fut inutilement. Jaſon indigné abandonna ce monſtre, & épouſa Créuſe, fille de Créon. Médée, pour ſe venger encore, empoiſonna le beau-pere, la femme de Jaſon, & deux enfans qu'elle-même avoit eus de lui, & ſe ſauva ſur un char traîné par 2 dragons ailés. De

retour dans la Colchide, elle remit son pere Æeta sur le trône, d'où on l'avoit chassé pendant son absence (*voyez* MEDUS). Quelques auteurs prétendent que Médée est la même qu'Angitia (*voyez ce mot*). Quelque horreur que son nom inspire, les anciens cependant y attachoient une idée de courage & de fermeté héroïque. Horace a dit :

Sit Medea ferox invictaque.

MÉDICIS, (Côme de) dit l'*Ancien*, né en 1389 de Jean de Médicis, gonfalonier de Florence, mort en 1428, joua dans une condition privée un rôle aussi brillant que le plus puissant souverain. La fortune favorisa tellement son commerce, qu'il y avoit peu de princes qui approchassent de son opulence. Il répandit ses bienfaits sur les sciences & sur les savans. Il rassembla une nombreuse bibliotheque, & l'enrichit des manuscrits les plus rares. L'envie qu'inspirerent ses richesses, lui suscita des ennemis qui le firent bannir de sa patrie. Il se retira à Venise, où il fut reçu comme un monarque. Ses concitoyens ouvrirent les yeux & le rappellerent. Il fut, pendant 34 ans, l'unique arbitre de la république, & le conseil de la plupart des villes & des souverains de l'Italie. Ce grand homme mourut à Florence en 1464, à 75 ans, comblé de félicité & de gloire. On fit graver sur son tombeau une inscription dans laquelle on lui donnoit le glorieux titre de *Pere du Peuple* & de *Libérateur de la Patrie*.

MÉDICIS, (Laurent de) surnommé *le Grand* & *le Pere des Lettres*, né en 1448, étoit fils de Pierre, petit-fils de Côme, & frere de Julien de Médicis. Les Pazzi, d'une ancienne famille fort riche & puissante de Florence, conçurent de la jalousie contre les Médicis; ils firent éclater une conjuration, le 26 avril 1478. Julien fut assassiné en entendant la messe. Laurent ne fut que blessé, & reconduit à son palais par le peuple, & au milieu de ses acclamations. Ayant hérité d'une partie des grandes qualités de son aïeul, il fut comme lui le Mécene de son siecle. « C'étoit, » dit un historien, une chose » aussi admirable qu'éloignée » de nos mœurs, de voir ce » citoyen qui faisoit toujours » le commerce, vendre d'une » main les denrées du Levant, » & soutenir de l'autre le far- » deau des affaires publiques; » entretenir des facteurs, & » recevoir des ambassadeurs ». Il attira à sa cour un grand nombre de savans par ses libéralités; il envoya Jean Lascaris dans la Grece, pour y recouvrer des manuscrits dont il enrichit sa bibliotheque. Il cultiva lui-même les lettres, mais avec peu de goût, & encore avec moins de sagesse. On a de lui : I. Des *Poésies* italiennes, Venise, 1554, in-12. II. *Canzone à ballo*, Florence, 1568, in-4°. III. *La Compagnia del Mantellaccio*, *Beoni*, avec les *Sonnets* de Burchiello, 1558 ou 1568, in-8°. Toutes bagatelles qui ne montrent que trop qu'il y avoit plus de parade que de solidité d'esprit, dans le zele qu'il montroit pour les sciences. Il mourut en 1492, à 44 ans.

Sa passion pour les femmes & son irréligion ont fait tort à sa mémoire. Ses deux fils (Pierre qui lui succéda, & qui fut chassé de Florence en 1494; & Jean, pape sous le nom de *Léon X*) se signalerent comme leur pere par la générosité & par l'amour des arts. Pierre mourut en 1504, laissant Laurent, dernier mâle de cette branche; celui-ci, qui termina sa vie en 1519, fut pere de Catherine de Médicis, laquelle épousa Henri II, roi de France. On peut consulter la *Vie* de Laurent de Médicis, traduite du latin de Nicolas de Valori, Paris, 1761, in-12; mais il faut se souvenir qu'il y a bien des choses hasardées.

MÉDICIS, (Jean de) surnommé l'*Invincible*, à cause de sa valeur & de sa science militaire, étoit fils de Jean, autrement dit *Jourdain* de Médicis, & eut pour fils unique Côme I, dit le *Grand*, qui à l'âge de 18 ans fut élu duc de Florence, après le meurtre d'Alexandre de Médicis en 1537. Il fit ses premieres armes sous Laurent de Médicis contre le duc d'Urbin; servit ensuite le pape Léon X, après la mort duquel il passa au service de François I, qu'il quitta pour s'attacher à la fortune de François Sforce, duc de Milan. Lorsque François I se ligua avec le pape & les Vénitiens contre l'empereur, il rentra au service de France. Il fut blessé à Governolo, petite ville du Mantouan, d'une arquebusade dans le genou, & s'étant fait transporter à Mantoue, il y mourut le 29 novembre 1526, à l'âge de 28 ans. « Comme on lui dit (rapporte Brantôme), ayant été » blessé à la jambe, qu'il falloit » des gens pour la tenir pendant qu'on la lui couperoit: » *Coupez hardiment*, répondit-il, » *il n'est besoin de personne*; & » tint lui-même la bougie pendant qu'on la lui coupa, le » duc de Mantoue étant présent ». Varchi rapporte le même trait. Ses soldats s'habillerent de noir, & prirent des enseignes de la même couleur, pour témoigner leurs regrets de sa perte; ce qui fit surnommer l'infanterie Toscane qu'il avoit commandée, les *Bandes Noires*.

MÉDICIS, (Laurent *ou* Laurencin de) descendant d'un frere de Côme le Grand, affecta le nom de *Populaire*. Il tua en 1537 Alexandre de Médicis, que Charles-Quint avoit fait duc de Florence, couvrant la jalousie contre ce prince sous le nom d'amour de la patrie (*voyez* ALEXANDRE de Médicis). Il fut assassiné lui-même à Venise en 1547, ne laissant point de postérité. On a de lui: I. *Lamenti*, Modene, in-12. II. *Aridosio*, *Comedia*, Florence, 1595, in-12.

MÉDICIS, *voyez* COSME, FERDINAND, ALEXANDRE, CATHERINE & MARIE.

MÉDICIS *ou* MÉDICHINO, *voyez* MARIGNAN.

MÉDINA, (Jean) célebre théologien Espagnol, natif d'Alcala, enseigna la théologie dans l'université de cette ville avec réputation, & mourut en 1546, âgé d'environ 56 ans. On a de lui divers Traités, qui furent bien accueillis par les théologiens; mais qui dans un siecle très-fécond en ouvrages de ce genre, parurent bientôt céder leur faveur à d'autres.

MEDINA, (Barthélemi) théologien Espagnol de l'ordre de S. Dominique, mort à Salamanque en 1581, à 53 ans. On a de lui des *Commentaires* sur *S. Thomas*, & une *Instruction* sur le *Sacrement de Pénitence*. Il passe pour avoir introduit l'opinion de la probabilité; quelques-uns de ses confreres ont fait de vains efforts pour lui enlever cette attribution : il faut bien se garder, au reste, de croire que cette opinion, quelque fausse qu'elle puisse être, ait produit les maux que quelques déclamateurs lui attribuent. *Voyez* ESCOBAR.

MEDINA, (Michel de) théologien Espagnol, & Religieux Franciscain, mort à Tolede vers 1580, assista au concile de Trente, & se distingua dans son ordre par son érudition & par ses ouvrages. Les plus connus sont deux *Traités*; l'un *du Purgatoire*, & l'autre *de la Foi*, dont on fait encore cas aujourd'hui.

MEDON, surnommé *le Boiteux*, étoit fils de Codrus, 17e. & dernier roi d'Athenes. Après la mort de son pere, il n'y eut plus de rois à Athenes. On leur substitua les Archontes, magistrats qui, au commencement, gouvernoient la république pendant toute leur vie. Medon fut le premier Archonte, & fut préféré à son frere Nélée par l'oracle de Delphes, vers l'an 1068 avant J. C. Il fit aimer & respecter son autorité.

MEDUS, fils d'Egée & de Médée, fut reconnu de sa mere dans le moment qu'elle presloit Persès, roi de Colchide, au pouvoir de qui il étoit, de le faire mourir, le croyant fils de Créon. Revenue de son erreur, elle demanda à lui parler en particulier, & lui donna une épée, dont il se servit pour tuer Persès lui-même. Medus remonta ainsi sur le trône d'Æeta son aïeul, que Persès avoit usurpé. Voilà ce que la Fable raconte de Medus.

MEDUSE, l'une des trois Gorgones, étoit fille aînée de Ceto & du dieu marin Phorcus. Neptune, épris de ses charmes, abusa d'elle dans le temple de Minerve. Cette déesse, irritée de ce sacrilege, métamorphosa les cheveux de Meduse, qui étoient d'un blond doré, en serpens, & donna à sa tête la vertu de changer en pierres tous ceux qui la regarderoient. Persée, muni des talonnieres de Mercure, coupa la tête de Meduse, du sang de laquelle naquit le cheval Pégase, qui, frappant du pied contre terre, fit jaillir la fontaine d'Hippocrene.

MEERBECA, *voy.* MOERBECA.

MEERBEECK, (Adrien Van) né à Anvers en 1563, régenta les humanités à Bornhem & à Alost. Il mourut vers l'an 1627. Il est connu par une *Chronique universelle*, mais principalement des Pays-Bas, depuis l'an 1500 jusqu'en 1620, en flamand, Anvers, 1620, in-fol., avec des portraits bien gravés. Elle est estimée. Le but de l'auteur est de rétablir la vérité de l'histoire étrangement altérée par les historiens protestans, & sur-tout par Emmanuel Van Meteren. Meerbeeck a soin de toujours citer ses garans.

MEGAPENTHE, fils de Prætus, roi de Tyrinthe, changea ses états contre ceux de Persée, quand celui-ci eut tué son pere Acrise. — Il y eut un autre MEGAPENTHE, fils de Menelas.

MEGARE, fille de Créon & femme d'Hercule. Pendant la descente d'Hercule aux enfers, Lycus voulut forcer Megare de lui céder le royaume & de se livrer à lui : mais Hercule, revenu du Tartare, tua l'usurpateur. Junon toujours irritée contre Hercule, parce qu'il étoit fils d'une des concubines de Jupiter, trouva que cette mort étoit injuste, & lui inspira une telle fureur, qu'il massacra Megare & les enfans qu'il avoit eus d'elle.

MEGASTHENE, historien Grec, composa sous Seleucus Nicanor, vers l'an 292 avant J. C., une *Histoire des Indes*, qui est citée par les anciens, mais qui s'est perdue. Celle que nous avons aujourd'hui sous son nom, est une ridicule supposition d'Annius de Viterbe, ou bien de quelque auteur compilé par celui-ci. Car quelques savans prétendent qu'Annius n'est point coupable de l'imposture qu'on lui a tant de fois reprochée, mais seulement de trop de crédulité & de défaut de critique, ayant rassemblé ses *Livres d'Antiquités* sans discernement & sans examen.

MEGE, (Don Antoine-Joseph) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Clermont en Auvergne, mourut à St.-Germain-des-Prés en 1691, à 66 ans. Son *Commentaire* françois sur la *Regle de S. Benoît*, Paris, 1687, in-4°, & la *Vie* du même Saint, in-4°, 1690, sont estimés à cause de l'érudition qu'il y a répandue. Sa piété égaloit son savoir.

MEGERE, l'une des trois Furies, *voyez* EUMENIDES.

MÉHÉGAN, (Guillaume-Alexandre de) vit le jour en 1721 à la Salle, dans les Cévennes, d'une famille originaire d'Irlande. Il se consacra de bonne heure aux lettres, & fit paroître, en 1752, un ouvrage intitulé : *L'Origine des Guerres, ou la Religion naturelle mise en action* : livre plein des délires philosophiques, devenus si communs dans ce siecle. En 1755, il donna des *Considérations sur les révolutions des Arts*, remplies de paradoxes & de jugemens faux ; & un petit volume de *Pieces fugitives* en vers, qui valent moins encore que sa prose. L'année d'après, il publia les *Mémoires de la Marquise de Terville* & les *Lettres d'Aspasie*, in-12. Le fond n'a rien de solide, le style en est guindé & précieux ; & c'est en général le défaut dont l'auteur avoit le plus à se défendre. Il étoit, si on l'ose dire, trop concerté, trop arrangé dans sa personne, ainsi que dans ses écrits ; tout étoit affecté chez lui, jusqu'au son de sa voix. Il donna, en 1759 : *L'Origine, les progrès & la décadence de l'Idolâtrie*, in-12 ; & en 1766, son *Tableau de l'Histoire moderne*, en 3 vol. in-12. Il mourut le 23 janvier de la même année, avant que ce livre vît le jour. C'est de tous ses ouvrages celui qui prête le moins à la critique. Ce qui en rend la lecture fati-

gante, c'eſt que l'auteur a la manie ambitieuſe de peindre tous les objets avec des couleurs brillantes. Pour animer ſes récits, il raconte tout au préſent, & il prodigue les images. On trouve le même défaut dans l'*Hiſtoire conſidérée vis-à-vis la Religion, les Beaux-Arts & l'Etat*; 1767, 3 vol. in-12. L'amour du ſingulier dominoit l'auteur, & ſe fait ſentir tant dans la maniere que dans le fond des choſes. Il n'a pas craint, dans ſes *Conſidérations ſur les révolutions des Arts*, de donner la préférence au ſiecle de Louis XV, ſur celui de Louis XIV; de dire que *la morale n'a jamais été développée avec plus de vérité & plus de charmes que de nos jours*; que *ce ſont nos écrivains modernes qui ont réduit les romans à être l'image de la nature & l'école de la vertu*; que *nos tragédies modernes ont plus de pathétique & d'utilité que celles de Corneille & de Racine*; que *les maximes des tragédiens de nos jours ſont plus vraies, & inſpirent plus d'humanité*. « Mé-» hégan, dit un critique judi-» cieux, n'avoit ſans doute » pas lu tous ces ouvrages, » où la morale eſt ſi fort dé-» figurée ſous le pinceau phi-» loſophique; ces romans où » la vertu n'eſt rien moins que » le but de ceux qui les ont » compoſés; ces tragédies où » le ſentiment a beaucoup plus » d'appareil & de machiniſme, » que de naturel & de réalité; » ces tirades auſſi déplacées » qu'audacieuſes, qui ne peu-» vent plaire qu'à des eſprits » gâtés, qui ne peuvent être » pardonnées que par des igno-» rans qui ne ſentent pas com-» bien elles ſont hors de » propos ».

MEIBOMIUS, (Henri) médecin de Helmſtadt, mort en 1625, joignoit à la connoiſſance de ſon art celle de la littérature. On a de lui quelques ouvrages de ce dernier genre, imprimés à Helmſtadt en 1660, in-4°, & inſérés depuis dans les *Rerum Germanicarum Scriptores*, que publia ſon petit-fils (*voyez* WITIKIND, Bénédictin). Il fut pere de celui dont nous allons parler.

MEIBOMIUS, (Jean-Henri) profeſſeur en médecine à Helmſtadt ſa patrie, où il étoit né le 27 août 1590, & enſuite premier médecin de Lubeck, eſt connu par pluſieurs ouvrages. Les plus célebres ſont: I. *Mecœnas, ſive De C. Clinii Mecœnatis vita, moribus & geſtis, liber ſingularis*, Leyde, 1653, in-4°. Ce n'eſt qu'une compilation ſans méthode & ſans critique. II. *De Cereviſiis*, Helmſtadt, 1668, in-4°. III. *Tractatus de uſu flagrorum in re Medica & Venerea*, Leyde, 1643, in-4°, avec des augmentations de Thomas Bartholin, Francfort, 1670, in-8°. Meibomius mourut le 16 mai 1655.

MEIBOMIUS, (Henri) fils du précédent, eſt plus célebre que ſon pere. Il naquit à Lubeck en 1638, parcourut l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie; profeſſa la médecine, l'hiſtoire & la poéſie dans l'univerſité de Helmſtadt, & mourut en 1700. Quelqu'occupation que lui donnaſſent ſes emplois & la pratique de la médecine, il trouva du tems pour publier divers ouvrages. Les principaux

font : I. *Scriptores rerum Germanicarum*, in-fol., 1688, 3 vol. Cette collection, commencée par son aïeul, renferme beaucoup de pieces sur les différentes parties de l'Histoire d'Allemagne. II. *Ad Saxoniæ inferioris Historiam Introductio*, 1687, in-4°. L'auteur y examine la plupart des écrivains de l'Histoire de Saxe, dont les ouvrages sont imprimés ou manuscrits. III. *Valentini-Henrici Vogleri Introductio universalis in notitiam cujuscumque generis bonorum Scriptorum*, Helmstadt, 1700, in-4° : édition accompagnée des *Notes* de Meibomius. IV. *Chronicon Bergense*, compilation utile pour l'Histoire de Saxe. V. *De Vasis palbebrarum novis*, Helmstadt, 1666, in-4°. On a écrit que Meibomius avoit fait des découvertes sur les glandes & les vaisseaux des paupieres : il est vrai qu'il en a donné une description exacte, mais Casserius les avoit connus long-temps avant lui.

MEIBOMIUS, (Marc) de la même famille que les précédens, mort en 1710, se consacra comme eux à l'érudition. Il mit au jour en 1652, en 2 vol. in-4°, un *Recueil* & une *Traduction* des Auteurs qui ont écrit *sur la Musique des Anciens*. La reine Christine, à qui il le dédia, l'appella à sa cour. Cette princesse l'engagea à chanter un air de musique ancienne, tandis que Naudé danseroit les danses grecques au son de sa voix. Ce spectacle le couvrit de ridicule. Meibomius se vengea sur Bourdelot, médecin, favori & bouffon de la reine, à laquelle il avoit persuadé de se donner cette comédie. Il lui meurtrit le visage à coups de poing, & abandonna brusquement la cour de Suede. On a encore de lui : I. Une Edition des anciens Mythologues Grecs. II. *De fabricâ Triremium*, Amsterdam, 1671, in-4°. III. Des *Corrections* pour l'exemplaire hébreu de la Bible, qui fourmilloit de fautes selon lui. Cet ouvrage téméraire parut à Amsterdam en 1698, in-fol., sous ce titre : *Davidis Psalmi, & totidem Sacræ Scripturæ Veteris Testamenti capita restituta*, &c. C'est une extravagance hermeneutique, comme tant d'autres qui ont paru depuis. *Voyez* HOUBIGANT.

MEIGRET *ou* MAIGRET, (Louis) écrivain Lyonnois, s'est fait connoître par plusieurs ouvrages, mais sur-tout par un *Traité* singulier *sur l'Orthographe Françoise*, 1542, in-4°. Cet ouvrage eut des partisans & des adversaires ; il étoit conforme à la prononciation, qui a presqu'autant changé depuis que l'orthographe : ce qui prouve que ce système, souvent renouvellé, n'est pas le meilleur, & que les spéculateurs modernes qui proposent des innovations de ce genre, pourroient s'occuper de choses plus utiles. — Il ne faut pas le confondre avec George MAIGRET, dont on a 1°. *Martyrographia augustiniana*, Anvers, 1625. 2°. *Ichnographia martyrum Ord. Erem. S. Aug.*, Anvers, 1615, avec de belles figures.

MEILLERAIE, *voyez* PORTE (la).

MEINGRE, (Jean le) *voy.* BOUCICAUT.

MEIR, (Joseph) fameux Rabbin, *voyez* JOSEPH.

MEISNER, (Balthasar) luthérien, professeur de théologie à Wittemberg, né en 1587, mort en 1628; a laissé une *Anthropologie*, 1663, 2 vol. in-4°, & une *Philosophie sobre*, 1655, 3 vol. in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un auteur de ce nom, beaucoup plus moderne, dont nous avons de petits traités latins sur le *Thé*, le *Café*, &c., écrits avec élégance & intérêt; ni avec Ferdinand MEISNER, Jésuite, né à Glogau en Silésie, en 1730, dont on a des Traités de physique estimés, entr'autres *de Figura Terraquei; de Viribus corporum; de Electricitate*, Breslau, 1765, 1766 & 1767.

MEISSONIER, (Juste-Aurele) né à Turin en 1695, mort à Paris en 1750, dessinateur, peintre, sculpteur, architecte & orfevre. Il montra, dans tous ces différens genres, un génie fécond & une exécution facile. Ses talens lui mériterent la place d'orfevre & de dessinateur du roi de France. Les morceaux d'orfevrerie qu'il a terminés, sont de la plus grande perfection. Ses autres ouvrages ont été admirés des uns comme ayant la noble simplicité de l'antique, & critiqués des autres comme portant les traits d'une imagination baroque & contraire au bon goût. Hoquier a gravé, sous la conduite de ce maître, un grand nombre de Planches.

MELA, *voyez* POMPONIUS-MELA.

MELAMPUS, fameux devin parmi les anciens Païens, & habile médecin, étoit fils d'Amythaon & d'Aglaïa, & frere de Bias. Il vivoit du tems de Prœtus, roi d'Argos, avant la guerre de Troie, & vers l'an 1380 avant J. C. Il témoigna tant d'amitié & d'affection à son frere Bias, qu'il lui procura une femme, puis une couronne. Nelée, roi de Pyle, exigeoit de ceux qui vouloient se marier avec sa fille, qu'ils lui amenassent des bœufs d'une grande beauté, qu'Iphiclus nourrissoit dans la Thessalie. Melampus, pour mettre son frere en état de faire à Nelée ce présent, entreprit d'enlever ces bœufs. Il n'y réussit pas, & fut mis en prison; mais ayant prédit dans sa prison les choses qu'Iphiclus desiroit savoir, il obtint pour récompense les bœufs qu'il vouloit avoir, & fut ainsi cause du mariage de son frere. Quelque tems après, les filles de Prœtus & les autres femmes d'Argos étant devenues furieuses, il offrit de les guérir, à condition que Prœtus lui donneroit un tiers de son royaume & un autre tiers à son frere Bias. La maladie augmentant de jour en jour, l'on consentit à ces conditions, & Melampus guérit les Argiennes en leur donnant de l'ellébore, qu'on nomma depuis *Melampodium*. Il épousa Iphianasse, l'une des filles de Prœtus, & fut le premier qui apprit aux Grecs les cérémonies du culte de Bacchus. Dans la suite on lui éleva des temples & on lui offrit des sacrifices. Il entendoit, selon la Fable, le langage des oiseaux, & il apprenoit d'eux ce qui devoit arriver. Les vers qui rongent les bois, répondoient à ses questions. Nous avons sous son nom plusieurs *Traités de Médecine* en

grec, qui ſont conſtamment ſuppoſés.

MELAN, *voyez* MELLAN.

MELANCHTHON, (Philippe) né à Bretten, dans le Palatinat du Rhin, en 1497, fit ſes études ſous la direction du célebre Reuchlin, ſon parent, lequel changea ſon nom allemand de Schwartzerdt, qui ſignifie *Terre-Noire*, en celui de Melanchthon qui a la même ſignification en grec. C'étoit une eſpece de pédantiſme en uſage chez les ſavans de ce ſiecle. Il fut envoyé à l'univerſité de Heidelberg en 1509. Ses progrès furent ſi rapides, qu'on lui donna à inſtruire le fils d'un comte, quoiqu'il n'eût encore que 14 ans. Melanchthon alla continuer ſes études en 1512 dans l'académie de Tubinge, y expliqua publiquement *Virgile*, *Cicéron* & *Tite-Live*. La chaire de profeſſeur en langue grecque dans l'univerſité de Wittemberg, lui fut accordée en 1518, par Frédéric électeur de Saxe, à la recommandation de Reuchlin. Les leçons qu'il fit ſur *Homere*, & ſur le texte grec de l'*Epître* de S. Paul à Tite, lui attirerent une grande foule d'auditeurs, & effacerent le mépris auquel ſa taille & ſa mine l'avoient expoſé. Son nom pénétra dans toute l'Allemagne, & il eut quelquefois juſqu'à 2500 auditeurs. Il ſe forma bientôt une liaiſon intime entre lui & Luther, qui enſeignoit la théologie dans la même univerſité. Ils allerent enſemble à Leipſig en 1519, pour diſputer avec Echius, la terreur & le fléau des novateurs. Les années ſuivantes furent une complication de travaux pour Melanchthon. Il compoſa quantité de livres, il enſeigna la théologie, fit pluſieurs voyages pour les fondations de colleges & pour la viſite des égliſes, & dreſſa en 1530 la confeſſion de foi, connue ſous le nom de *Confeſſion d'Ausbourg*, parce qu'elle fut préſentée à l'empereur à la diete de cette ville. Son eſprit de conciliation engagea le roi de France François I à lui écrire en 1535, pour le prier de venir conférer avec les docteurs de Sorbonne. Ce prince le connoiſſoit par les douze articles qu'il lui avoit fait préſenter, où on eſt ſurpris de trouver celui-ci: *Primùm igitur hoc omnes unanimiter profitemur politiam eccleſiaſticam rem eſſe ſanctam & utilem, ut ſint utique aliqui epiſcopi qui præſint pluribus eccleſiarum miniſtris, item ut* ROMANUS PONTIFEX PRÆSIT OMNIBUS EPISCOPIS. *Opus eſt enim in Eccleſia gubernatoribus, qui vocatos ad miniſteria eccleſiaſtica explorent & ordinent.... & inſpiciant doctrinam ſacerdotum; & ſi nulli eſſent epiſcopi, tamen creari tales oporteret.* D'Argentré, *Coll. judic.* tom. 1, part. 2, pag. 387. (*Voyez* GROTIUS, LOCKE). « Plût-à-Dieu (s'écrie-t-il dans un autre endroit) » que je puſſe, non pas infirmer la domination ſpirituelle » des évêques, mais en rétablir la domination; car je » vois quelle égliſe nous allons » avoir, ſi nous renverſons la » police eccléſiaſtique. Je vois » que la tyrannie ſera plus inſupportable que jamais ». *Lib.* 4, *Epiſt.* 104. Voyez encore *lib.* 1, *Epiſt.* 17. Le diſciple de Luther ſouhaitoit ardemment

de se rendre aux invitations, assez peu réfléchies, de François I; mais l'électeur de Saxe ne voulut jamais le permettre, soit qu'il se défiât de la modération de Melanchthon, soit qu'il craignît de se brouiller avec Charles-Quint. Melanchthon assista en 1529 aux conférences de Spire, & il y fit paroître beaucoup de science. Ayant eu occasion de voir sa mere pendant ce voyage, cette bonne femme, qui étoit catholique, lui demanda ce qu'il falloit qu'elle crût au milieu de tant de disputes? *Continuez*, lui répondit son fils, *de croire & de prier comme vous avez fait jusqu'à présent, & ne vous laissez point troubler par le conflit des disputes de religion.* Réponse qui prouve bien que l'esprit de parti ne s'accordoit pas dans Melanchthon avec ses persuasions les plus intimes. Il parut ensuite aux fameuses conférences de Ratisbonne, en 1541; & à celles qui se tinrent en 1548, au sujet de l'*Interim* de Charles-Quint. Il composa la censure de cet *Interim*, avec tous les écrits qui furent présentés à ces conférences. Enfin, après avoir essuyé bien des fatigues & des traverses pour son parti, il mourut à Wittemberg en 1560, âgé de 64 ans. Melanchthon n'avoit rien du génie impétueux de Luther & de Zuingle. Il haïssoit les disputes, & il n'y étoit entraîné que par le rôle qu'il avoit à jouer dans ces querelles. Il paroît, par sa conduite & par ses ouvrages, qu'il n'étoit pas éloigné, comme Luther, des voies d'accommodement, & qu'il eût sacrifié beaucoup de choses pour la réunion des Protestans avec les Catholiques. Mais quel plan de réunion peut réussir à l'égard de ceux qui n'écoutent pas l'Eglise? & quelle sanction auroit-il quel qu'il puisse être? (*voyez* MODREVIUS, MOLANUS). Quoiqu'il eût embrassé d'abord toutes les erreurs de son maître, il ne laissa pas d'être ensuite zuinglien sur quelques points, calviniste sur d'autres, incrédule sur plusieurs, & fort irrésolu sur presque tous. On prétend qu'il changea 14 fois de sentiment sur la justification; ce qui lui mérita le nom de *Brodequin d'Allemagne.* Dans le fond, cette inconstance étoit l'effet d'un esprit juste & conséquent. Après avoir rejeté l'autorité infaillible que Dieu a laissée à son Eglise, quelle autre autorité eût pu fixer sa croyance? Dès qu'on se détache de l'Eglise Catholique, du sein de cette mere commune qui nous instruit & nous rassure, on perd de vue le point unique où se tient la précieuse & indivisible vérité, pour se perdre dans les régions immenses de l'erreur: sorti une fois de la barque de Pierre, symbole de l'Eglise & de la grande assemblée des fideles, l'on devient infailliblement le jouet des vents & des flots, & l'on peut dire comme cet infortuné pilote dont parle un ancien:

Nunc me pontus habet, jactant-que in littore venti.

(*Voyez* Scipion LENTULUS, SERVET). Les inquiétudes de sa conscience augmentoient encore les incertitudes de son esprit. L'arrogance fougueuse de Luther, tant de sectes élevées sous ses drapeaux, tant de changemens

changemens bizarres dans les choses les plus saintes, bourreloient son cœur. Ses nombreux ouvrages ont été imprimés plusieurs fois dans différentes villes d'Allemagne. La plus ancienne édition est celle de 1561 ; & la plus complette est celle qu'en a donnée Gaspar Peucer à Wittemberg, 15 tom. en 4 vol. in-fol., 1601. On y remarque beaucoup d'esprit, une érudition très-étendue, & sur-tout plus de modération qu'on n'en trouve dans les chefs de secte. Il se plaint amérement de la tyrannie de ses collegues, *avides de son sang*, dit-il, *parce que, pour empêcher la discorde, il voudroit les ramener à cette autorité qu'ils appellent servitude.* Il écrit que l'*Eglise est retombée dans son ancienne tyrannie;* que *les chefs de la populace, flatteurs & ignorans, peu jaloux de la saine doctrine & de la discipline ecclésiastique, au-lieu de pratiquer les œuvres de piété, ne cherchent qu'à dominer ;* qu'*il se trouve au milieu d'eux, comme Daniel au milieu des lions ;* que *ne pouvant les empêcher de dominer, il prend la résolution de les fuir.... Ces héros*, dit-il, *qui suscitent pour des bagatelles, les guerres les plus cruelles à l'Eglise & à la patrie, ne sont nullement touchés de sa situation.... Nos gens me blâment, de ce que je rends la juridiction aux évêques* (nous avons vu qu'il reconnoissoit celle du pape sur les évêques également indispensable). *Le peuple accoutumé à vivre en liberté, après avoir secoué le joug, ne veut plus le recevoir. Les villes de l'empire sont celles qui haïssent le plus la domination ; peu en peine de la doctrine & de la Religion, elles ne sont jalouses que de l'empire & de la liberté.* Il faut convenir que Melanchthon paroissoit chercher la vérité ; mais il ne prenoit pas les chemins qui y conduisent. A ses erreurs sur la foi il joignoit mille rêveries sur les prodiges, sur l'astrologie, sur les songes pour lesquels il avoit une crédulité surprenante. Joachim Camerarius a écrit sa *Vie* en latin, 1655, in-8°.

MÉLANIE, dame célebre par sa piété, sortoit d'une illustre famille Espagnole qui étoit originaire de Rome : elle étoit petite-fille de Marcellin, qui avoit été élevé au consulat, & patente de S. Paulin de Nole. Après avoir perdu son mari & deux de ses fils, elle fit un voyage en Egypte, & visita les solitaires de Nitrie. Sa charité industrieuse & libérale répandit ses bienfaits sur les confesseurs orthodoxes que l'Arianisme persécutoit : elle en nourrit jusqu'à 5000 pendant 3 jours. Plusieurs Catholiques ayant été relégués dans la Palestine, elle les suivit & se rendit à Jérusalem avec le prêtre Rufin d'Aquilée. Elle y bâtit un monastere, où elle mena une vie pénitente, sous la direction de ce Rufin. Publicola, fils de Mélanie & préteur de Rome, avoit épousé en cette ville, une femme de qualité, nommée *Albine*. Il en eut une fille, nommée aussi MÉLANIE, vers 388, qui épousa Pinien, fils de Sévere, gouverneur de Rome, & en eut 2 enfans qu'elle perdit peu de tems après leur naissance. Elle résolut alors de vivre dans la continence per-

pétuelle : elle fit part de ſes ſentimens à ſon mari qui les approuva. Sa grand'mere fit un voyage en Italie vers 405, pour la confirmer dans ſa réſolution. L'ancienne Mélanie paſſa en Sicile, avec Albine & ſa petite-fille, en 410, lorſque les Goths allerent aſſiéger Rome. Elle retourna enſuite à Jéruſalem, où elle mourut 40 jours après ſon arrivée. On lui a reproché d'avoir montré pendant quelque tems trop de chaleur pour la cauſe d'Origene, que Rufin défendoit; mais les louanges que lui ont donné S. Auguſtin, S. Paulin, S. Jerôme, &c., ne permettent pas de douter de ſes vertus, ni de ſon orthodoxie. Albine, Pinien & la jeune Mélanie paſſerent en Afrique, affranchirent 8000 eſclaves, y virent S. Auguſtin, & bâtirent 2 monaſteres à Tagaſte, l'un pour les hommes & l'autre pour les filles. Six ans après ils allerent s'établir à Jéruſalem. La jeune Mélanie y mourut dans une cellule du Mont des Oliviers le 31 décembre 439, après avoir conſumé ſes jours dans des auſtérités incroyables.

MELANION, fils d'Amphidamas & petit-fils de Lycurgue, roi d'Arcadie, épouſa Atalante, fille d'Iaſius, roi du pays, & en eut un fils nommé Parthenope.

MÉLANIPPE, fille d'Eole, épouſa clandeſtinement Neptune, de qui elle eut deux fils. Son pere en fut ſi irrité, qu'il fit expoſer ces deux enfans auſſi-tôt après leur naiſſance, & crever les yeux à Mélanippe, qu'il renferma dans une étroite priſon. Les enfans ayant été nourris par des bergers, délivrerent leur mere de la priſon où elle étoit enfermée; & Neptune lui ayant rendu la vue, elle épouſa Méraponte, roi d'Icarie.

MELANIPPIDES : il y a eu deux poëtes Grecs de ce nom. L'un vivoit 520 ans avant J. C.; l'autre, petit-fils du premier par une fille, floriſſoit 60 ans après, & mourut à la cour de Perdiccas II, roi de Macédoine. On trouve des fragmens de leurs poéſies, dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-fol.

MELART, (Laurent) né à Hui, dans la principauté de Liege, l'an 1578, devint bourgmeſtre de cette ville, & conſacra ſes momens de loiſir à l'étude de l'hiſtoire de ſa patrie. Les fruits de ſes recherches ſont conſignés dans l'*Hiſtoire de la ville & château de Hui & de ſes antiquités, avec une Chronologie de ſes Comtes & des Evêques* de Liege, qui en ſont devenus comtes par donation qu'en a fait Auſroi ou Anſfride, Liege, 1641, in-4°. Il y a aſſez de critique pour le tems où l'auteur vivoit; mais le ſtyle en eſt ſi furanné, qu'il faut avoir un Gloſſaire pour en comprendre tous les termes.

MELCHIADE *ou* MILTIADE, (S.) pape après S. Euſebe, en 311, étoit originaire d'Afrique. Il eut le bonheur de voir, durant ſon pontificat, la Religion Chrétienne s'étendre par toute la terre, & adoptée par Conſtantin qui s'en rendit protecteur; cette joie fut troublée par le ſchiſme des Donatiſtes. Il fit tous ſes efforts pour les engager à ſe ſoumettre à la

pénitence; mais il n'y réussit pas. Il mourut le 10 janvier de l'an 314.

MELCHIOR, *voy.* MAGES.

MELCHIOR-ADAM, MELCHIOR-CANUS, *voy.* ADAM & CANUS.

MELCHISÉDECH, roi de Salem, & prêtre du Très-Haut, vint à la rencontre d'Abraham, victorieux de Chodorlahomor, jusque dans la vallée de Savé. Figure du Messie, *Pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech*, il offrit à Dieu le pain & le vin, les présenta à Abraham, & le bénit. Le saint patriarche voulant reconnoître en lui la qualité de prêtre du vrai Dieu, lui donna la dîme de tout ce qu'il avoit pris sur l'ennemi. Il n'est plus parlé dans la suite de Melchisédech; & l'Écriture ne nous apprend rien, ni de son pere, ni de sa généalogie, ni de sa naissance, ni de sa mort. Les savans ont fait une infinité de questions inutiles, soit sur sa personne, soit sur la ville où il régnoit. Quelques-uns ont cru qu'il étoit roi de Jérusalem; d'autres, que Salem étoit une ville différente, située près de Scythopolis, la même où arriva Jacob à son retour de Mésopotamie. Les Juifs prétendoient que Melchisédech étoit le même que Sem, fils de Noë; Origène a cru que c'étoit un Ange. Les hérétiques nommés *Melchisédéciens*, prenant à la lettre ce que dit S. Paul, que Melchisédech n'avoit ni pere ni mere, ni généalogie, soutenoient que ce n'étoit pas un homme, mais une vertu céleste, supérieure à JESUS-CHRIST même (*voyez la fin de l'article* THÉODOTE de Bizance); d'autres ont prétendu que c'étoit le St.-Esprit; mais il paroît certain que S. Paul a voulu précisément faire remarquer le silence de l'Écriture, sur l'origine & les liaisons terrestres de Melchisédech (tandis que dans toute autre occasion elle fait mention des ancêtres au moins immédiats) comme un trait d'une plus grande ressemblance avec le Pontife éternel, dont il étoit déjà la figure par son titre de *Prêtre du Très-Haut*, & par la matiere de son sacrifice.

MELCHTAL, (Arnold de) natif du canton d'Underwald en Suisse, est un des principaux auteurs de la liberté helvétique. Irrité de ce que Grisler, gouverneur de l'empereur Albert I, avoit fait crever les yeux à son pere, il se joignit à Werner Stouffacher, à Walter Furst & à Guillaume Tell, & les fit soulever contre la domination de la maison d'Autriche. Tel fut, dit-on, le commencement de la république des Suisses. Il paroît cependant que l'événement qui décida la révolte des Suisses, & provoqua les armes des Autrichiens, est différent de tout ce que l'on raconte communément à ce sujet, & n'est pas tout-à-fait si honorable à la liberté helvétique (*voyez* TELL). Quoi qu'il en soit, l'empereur Albert d'Autriche, qui vouloit punir les révoltés, fut prévenu par la mort. Le duc d'Autriche Léopold assembla contre eux 20,000 hommes. Les Suisses se conduisirent comme les Lacédémoniens, tout leur pays étoit une espece de Thermopyles. Ils attendirent, au nombre de 4 ou

500, la plus grande partie de l'armée Autrichienne au pas de Morgarten, & la mirent en fuite, en lançant sur elle des fleches & des pierres. Les autres corps de l'armée ennemie furent battus en même tems par un aussi petit nombre de Suisses. Cette victoire ayant été gagnée dans le canton de Schweitz, les deux autres cantons donnerent ce nom à leur confédération. Petit-à-petit les autres cantons entrerent dans l'alliance. Berne ne se ligua qu'en 1352; & ce ne fut qu'en 1513 que le petit pays d'Appenzel se joignit aux autres cantons, & acheva le nombre de XIII. Depuis cette époque, la liberté des Suisses s'est toujours maintenue malgré le défaut de leur constitution, qui est l'ensemble le plus mal ourdi qu'il y ait jamais eu dans aucun genre de gouvernement, ou plutôt qui ne forme aucun ensemble & qui n'est qu'une union précaire de plusieurs petits états isolés, souvent opposés entre eux & affoiblis par de cruelles guerres civiles. Aussi les Suisses, tant soit peu versés dans la politique, sont-ils eux-mêmes surpris de leur indépendance: ils appellent leur république, *Confusio divinitùs servata.* On croit communément que c'est aux montagnes du pays qu'ils sont redevables de la conservation de leur liberté; cependant les cantons de Schaffhausen, Zurich, Berne, Fribourg, Soleure, Bâle, ne sont pas plus défendus par les montagnes, qu'une multitude d'autres provinces qu'on envahit tous les jours; & si une fois ces cantons étoient subjugués, le reste formeroit difficilement un état florissant & durable.

MÉLÉAGRE, fils d'Œnée roi de Calydon & d'Althée. Sa mere accouchant de lui, vit les trois Parques auprès du feu, qui y mettoient un tison, en disant: *Cet enfant vivra tant que ce tison durera.* Althée alla promptement se saisir du tison, l'éteignit, & le garda bien soigneusement. Son fils, à l'âge de 15 ans, oublia de sacrifier à Diane, qui, pour s'en venger, envoya un sanglier ravager tout le pays de Calydon. Les princes Grecs s'assemblerent pour tuer ce monstre, & Méléagre à leur tête fit paroître beaucoup de courage. Atalante blessa la premiere le sanglier, & cette beauté guerriere lui en offrit la hure, comme la plus considérable dépouille. Les freres d'Althée, mécontens de cette déférence, prétendirent l'avoir; mais le jeune prince, jaloux d'un présent qui flattoit son orgueil, & qui venoit sur-tout d'une main chere, tua ses oncles, & en resta possesseur. Althée vengea la mort de ses freres, en jetant au feu le tison fatal; & Méléagre aussi-tôt se sentit dévorer les entrailles, & périt misérablement. — Il ne faut pas le confondre avec MÉLÉAGRE, roi de Macédoine, l'an 280 avant J. C.

MÉLÉAGRE, poëte Grec, natif de Gadare (autrement Seleucie) en Syrie, florissoit sous le regne de Seleucus VI, dernier des rois de Syrie. Il fut élevé à Tyr, & il finit ses jours dans l'isle de Coos, anciennement appellée *Mérope.* C'est-là qu'il fit le Recueil d'Epigrammes grecques, que nous appel-

lons l'*Anthologie*. Il y rassembla ce qu'il avoit trouvé de plus fin & de plus saillant dans les ouvrages de 46 poëtes. La disposition des Epigrammes de ce Recueil fut souvent changée dans la suite, & l'on fit plusieurs additions. Le moine Planudes le mit, en 1380, dans l'état où nous l'avons actuellement, Francfort, 1600, in-folio. Il y en a quelques-unes de jolies, mais la plupart manquent de sel.

MELECE, ou plutôt MELICE, *Melicius*, évêque de Lycopolis en Egypte, fut déposé dans un synode, tenu vers 305, par S. Pierre d'Alexandrie, pour avoir sacrifié aux idoles pendant la persécution. Ce prélat indocile forma un schisme en 306, & eut un grand nombre de partisans, qu'on appella *Méléciens*. Les Méléciens n'errerent pas d'abord dans la foi; ils furent même des premiers & des plus ardens à combattre les Ariens; mais ceux-ci gagnerent insensiblement leur amitié, & enfin il se forma entr'eux une ligue solemnelle pour calomnier & persécuter S. Athanase; suivant la politique générale des sectaires, qui tous divisés qu'ils sont, se réunissent dans le dessein de déchirer le sein de l'Eglise, & d'outrager les défenseurs de la doctrine catholique. Il ne faut pas confondre ces *Méléciens* avec les *Mélétiens* Catholiques, dont il est fait mention dans l'article suivant. Melece mourut vers 326, dans l'esprit de rebellion qui l'avoit animé pendant sa vie.

MELECE DE MELITINE, (S.) ville de la petite Arménie, homme irrépréhensible, juste, sincere, craignant Dieu, & d'une douceur admirable, fut élu évêque de Sebaste en 357. Affligé & lassé de l'indocilité de son peuple, il se retira à Berée, d'où il fut appellé à Antioche & mis sur le siege de cette ville, du consentement des Ariens & des orthodoxes, en 360. Plusieurs Catholiques refuserent de reconnoître Melece, sous prétexte que les Ariens ayant eu part à son élection, elle devoit être censée irréguliere: ils furent appellés *Eustathiens*, parce qu'ils continuerent de tenir leurs assemblées à part depuis la mort de S. Eustathe. On donna le nom de *Méléciens* aux orthodoxes qui se soumirent à S. Melece. Telle fut l'origine du schisme qui divisa long-tems l'église d'Antioche. Quelque tems après, ayant défendu avec zele la doctrine catholique, Melece fut déposé par les Ariens, qui ordonnerent à sa place un des leurs, nommé *Euzoïus*, & firent reléguer Melece au lieu de sa naissance, par l'empereur Constance. Les Eustathiens élurent Paulin pour leur évêque, & il fut sacré par Lucifer de Cagliari, qui passoit par Antioche en revenant du lieu de son exil: le schisme n'en fut que plus difficile à éteindre. Melece, de retour à Antioche, fut persécuté de nouveau, & envoyé en exil par deux fois sous l'empire de Julien l'apostat & sous celui de Valens. Enfin l'an 378, Melece qui n'avoit que des vues pacifiques, proposa à Paulin qu'après la mort de l'un des deux, le survivant demeureroit seul évêque; & que cependant ils gouverne-

roient l'un & l'autre, dans l'église d'Antioche, les ouailles qui les reconnoissoient pour leurs pasteurs : la proposition fut acceptée ; le schisme ne fut cependant pas terminé à la mort de Melece, & ne finit que sous l'épiscopat de S. Alexandre d'Antioche, vers l'an 415. Théodose, associé à l'empire par Gratien, convoqua un concile à Constantinople en 381, auquel Melece présida. L'empereur ne le connoissoit que de réputation ; mais peu de jours avant que d'être élevé à l'empire, il avoit vu en songe l'illustre prélat le revêtir d'un manteau impérial. Quand les évêques assemblés en concile vinrent le saluer pour la premiere fois, il défendit qu'on lui montrât Melece, & à l'instant il courut à lui & baisa la main qui l'avoit couronné. Mélece mourut à Constantinople, pendant la tenue du concile, avec la gloire d'avoir souffert trois exils pour la vérité. Les évêques le pleurerent comme leur pere.

MELECE SYRIQUE, protosyncele de la grande église de Constantinople au 17e. siecle, se distingua par son savoir. Il fut envoyé par son patriarche en Moldavie, pour examiner une Profession de Foi, composée par l'église de Russie. Cette confession fut adoptée en 1658 par toutes les églises d'Orient, dans un concile de Constantinople; Panagiotti, premier interprete de la Porte, la fit imprimer en Hollande. On a encore de Melece une *Dissertation*, que Renaudot a fait imprimer dans un recueil de *Traités sur l'Eucharistie*, 1709, Paris, in-4°. On la trouve en grec & en latin dans le *Traité de la croyance de l'Eglise Orientale sur la Transsubstantiation*, par Richard Simon.

MELÈS, roi de Lydie, succéda à son pere Aliarte, 747 ans avant J. C., & fut pere de Candaule, le dernier des Héraclides.

MELICERTE, *voyez* PALEMON.

MÊLIER, *voyez* MESLIER.

MELIN, *voyez* ST-GELAIS.

MELISSA, fille de Mélisseus roi de Crete, eut le soin, avec sa sœur Amalthée, selon la Fable, de nourrir Jupiter de lait de chevre & de miel. On dit qu'elle inventa la maniere de préparer le miel: ce qui a donné lieu de feindre qu'elle avoit été changée en abeille.

MELISSUS DE SAMOS, philosophe Grec, disciple de Parménide d'Elée, exerça dans sa patrie la charge d'amiral avec un pouvoir & des privileges particuliers. Il prétendoit que cet univers est infini, immuable, immobile, unique & sans aucun vide ; & qu'on ne pouvoit rien avancer sur la Divinité, parce qu'on n'en avoit qu'une connoissance imparfaite. Ce philosophe vivoit vers l'an 444 avant J. C.

MÉLITON, (S.) né dans l'Asie, gouverna l'église de Sardes en Lydie sous Marc-Aurele. Il présenta à ce prince en 171 une *Apologie pour les Chrétiens*, dont Eusebe & les autres anciens écrivains ecclésiastiques font l'éloge. Cette Apologie & tous les autres ouvrages de Méliton ne sont point parvenus à la postérité, excepté quelques fragmens qu'on

trouve dans la Bibliotheque des Peres. On voit par ces fragmens qu'il enſeignoit de la maniere la plus claire, que Jeſus-Chriſt étoit véritablement Dieu avant tous les ſiecles; & véritablement homme depuis ſa naiſſance de la ſainte Vierge. Ces paſſages ont ſervi merveilleuſement à confondre les Ariens & les Euſébiens. Il donna dans un de ſes ouvrages le Catalogue des livres de l'Ancien-Teſtament, que l'Egliſe univerſelle reconnoît pour canoniques: ce Catalogue nous a été conſervé par Euſebe, Tertullien & S. Jerôme parlent de lui comme d'un excellent orateur & d'un habile écrivain. Sa vertu & ſa modeſtie relevoient l'éclat de ſes talens.

MELITON *ou* MELITHON, eſt le nom du plus jeune des 40 martyrs de Sébaſte, qui ſouffrirent la mort ſous l'empereur Licinius. Comme il vivoit encore lorſque les Païens emmenerent les corps de ſes généreux compagnons, ſa mere ſuivit le convoi en portant ſon fils mourant, reçut ſes derniers ſoupirs, & le dépoſa ſur le bûcher, qui conſuma toutes ces victimes.

MELITUS, orateur & poëte Grec, fut l'un des principaux accuſateurs de Socrate l'an 400 avant Jeſus-Chriſt. Il ſoutint ſon accuſation par un diſcours travaillé, plein d'une éloquence vive & brillante. On prétend que l'accuſation d'athéiſme, intentée contre Socrate, tomboit à faux, puiſque le philoſophe ne ſe moquoit que des faux dieux: mais comme il ne conſte pas qu'il ait prêché l'unité de Dieu, d'une maniere à confondre cette accuſation, il ne faut pas s'étonner qu'elle ait prévalu. Les Athéniens, accoutumés à abſoudre & à condamner par caprice & ſelon l'humeur volage qui faiſoit leur caractere, condamnerent Melitus à mourir quelque tems après qu'ils eurent fait ſubir la mort à Socrate. *Voyez* ANYTUS.

MELLAN, (Claude) deſſinateur & graveur François, né à Abbeville en 1601, mort en 1688, à 87 ans. L'œuvre de ce maître eſt conſidérable. Ses Eſtampes ſont la plupart d'après ſes deſſins: ſa maniere eſt des plus ſingulieres. Il travailloit peu ſes planches, ſouvent même il n'employoit qu'une ſeule taille; mais l'art avec lequel il ſavoit l'enfler ou la diminuer, donne à ſes gravures un très-bel effet. Ses plus beaux ouvrages ſont: I. Le *Portrait* du marquis *Juſtiniani*. II. Celui du pape *Clément VIII*. III. La *Galerie Juſtinienne*. IV. Une *Sainte Face*, qui eſt d'un ſeul trait en rond, commençant par le bout du nez, & continuant de cette maniere à marquer tous les traits du viſage. Mellan n'a été ſurpaſſé par aucun graveur, dans cette maniere de graver d'un ſeul trait, dont il eſt l'inventeur.

MELON, (Jean-François) né à Tulle, alla s'établir à Bourdeaux, où il engagea le duc de la Force à fonder une académie. Il fut ſecrétaire perpétuel de cette compagnie, qui embraſſe tous les objets des différentes académies de Paris. Le duc de la Force l'ayant appellé auprès de lui, lorſqu'il prit part au miniſtere ſous la régence, la cour l'employa dans

les affaires les plus importantes. Il mourut à Paris en 1738. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Essai politique sur le Commerce*, dont la 2e. édition de 1736, in-12, est la meilleure. Cet essai contient, dans un petit espace, de grands principes de commerce, de politique & de finance, appuyés par des exemples qui se présentent lorsque le sujet le demande. Son style, comme ses pensées, est mâle & nerveux, quoique défiguré par des fautes de langage & d'impression. Quelques-unes de ses opinions ont été réfutées par M. du Tot, dans ses *Réflexions sur le Commerce & les Finances*, 1738, 2 vol. in-12. II. *Mahmoud le Gasnevide*, in-12, avec des notes. C'est une histoire allégorique de la régence du duc d'Orléans. III. Plusieurs *Dissertations* pour l'académie de Bourdeaux.

MELOT, (Jean-Baptiste) né à Dijon en 1697, acquit dans sa patrie & à Paris, où il continua ses études, des connoissances très-variées. Elles lui firent un nom, & l'académie des inscriptions l'appella dans son sein en 1738. Elle n'eut point à se repentir de son choix : il enrichit ses Mémoires de plusieurs Dissertations intéressantes. Nommé en 1741 pour être garde des manuscrits de la bibliotheque du roi, il travailla au Catalogue des richesses que renferment ces immenses archives de la littérature. L'abbé Sallier ayant découvert un manuscrit de l'*Histoire de S. Louis* par Joinville, manuscrit de l'an 1309, & le plus ancien qu'on connoisse, il s'agissoit de donner au public ce morceau curieux. On vouloit y joindre deux autres ouvrages qui n'avoient point encore paru : la *Vie* du même S. Louis par Guillaume de Nangis, & les *Miracles* de ce prince, décrits par le confesseur de la reine Marguerite sa femme. Un glossaire devenoit d'une nécessité indispensable pour entendre ces auteurs. C'est à ce travail que Melot s'appliqua pendant deux ans ; & il commençoit à mettre en œuvre ses matériaux, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie le 8 septembre 1760. Il mourut 2 jours après, à 63 ans. Les qualités de son ame faisoient aimer les lettres ; on admiroit moins en lui la science que la candeur, la droiture, l'égalité, la modestie, la simplicité, la complaisance, la douceur, la probité. Son édition de *Joinville* parut en 1761, in-fol.

MELPOMENE, l'une des IX Muses, déesse de la Tragédie. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune fille, chaussée d'un cothurne, tenant des sceptres & des couronnes d'une main, & un poignard de l'autre.

MELVILL, (Jacques de) gentilhomme Ecossois, fut page, puis conseiller-privé de Marie-Stuart, reine d'Ecosse. Le roi Jacques, fils de Marie, le mit dans son conseil, & lui confia l'administration des finances. Ce prince voulut l'emmener avec lui, lorsqu'après la mort de la reine Elizabeth, il alla prendre possession de la couronne d'Angleterre ; mais il s'en excusa, & obtint la permission de vivre dans la retraite. On a de lui des *Mémoires historiques* des regnes d'Elizabeth, Marie

Stuart & Jacques I, en anglois, Londres, 1683, in-fol.; en françois, 1694, 2 vol., & 1745, 3 vol. L'abbé de Marsy, dernier éditeur, a recrépi l'ancienne traduction françoise de cet ouvrage, & l'a augmenté d'un volume, composé de matieres liées avec celles de ces Mémoires.

MELUN, (Simon de) seigneur de la Loupe, d'une maison ancienne, féconde en grands hommes, suivit S. Louis en Afrique l'an 1270, & se signala au siege de Tunis. A son retour il fut fait maréchal de France en 1293, & fut tué à la bataille de Courtray en 1302.

MELUN, (Jean II, vicomte de) succéda en 1350, à son pere Jean I, dans la charge de grand-chambellan de France. Il se trouva à la bataille de Poitiers avec Guillaume, archevêque de Sens, son frere, & à la paix de Bretigni en 1359. Il eut part à toutes les grandes affaires de son tems, & mourut en 1382, avec la réputation d'un homme intelligent.

MELUN, (Charles de) seigneur de Nantouillet, étoit un homme plein d'esprit & de valeur. Louis XI le fit, en 1465, son lieutenant-général dans tout le royaume. Mais ses envieux conspirerent sa perte. Il fut accusé d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état, & il eut la tête tranchée en 1468.

MÊMES, *voyez* MESMES.

MEMMI, (Simon) peintre, natif de Sienne, mort en 1345, âgé de 60 ans, mettoit beaucoup de génie & de facilité dans ses dessins; mais son principal talent étoit pour les portraits. Il peignit celui de la belle Laure, maîtresse de Pétrarque, poëte célebre, dont Memmi étoit très-estimé.

MEMMIA, (Sulpicia) femme de l'empereur Alexandre Sévere, mourut à la fleur de son âge. Elle avoit des vertus; mais son caractere étoit fier & mépriſant. Elle reprochoit sans cesse à son époux son extrême affabilité. Ce prince lui répondit un jour: *J'affermis mon autorité, en me rendant populaire.*

MEMMIUS, (C.) chevalier Romain, cultivoit l'éloquence & la poésie. Il fut gouverneur de Bithynie; mais ayant pillé cette province, il fut envoyé en exil par César, l'an 61 avant J. C. Lucrece lui dédia son Poëme, bien propre par les principes qu'il renferme à tranquilliser Memmius, sur ses rapines, ses concussions, & ses autres délits.

MEMNON, roi d'Abydos & fils de Tithon & de l'Aurore. Achille le tua devant Troie, parce qu'il avoit amené du secours à Priam. Il étoit de couleur noire, si on en croit Virgile:

Et nigri Memnonis arma.

Lorsque son corps fut sur le bûcher, Apollon le métamorphosa en oiseau à la priere d'Aurore. On dit que la statue de Memnon rendoit des sons harmonieux, lorsqu'elle étoit frappée des premiers rayons du soleil.

MEMNON, de l'isle de Rhodes, fut le plus habile des généraux de Darius, roi de Perse. Il conseilla à ce prince de ruiner son propre pays, pour ôter les vivres à l'armée d'Alexandre le Grand, & d'attaquer ensuite la Macédoine; mais

ce conseil fut désapprouvé des autres généraux. On se battit, & les Perses furent vaincus au passage du Granique, l'an 333 avant J. C. Il défendit ensuite la ville de Milet avec vigueur, s'empara des isles de Chio & de Lesbos, porta la terreur dans toute la Grece, & auroit arrêté les conquêtes d'Alexandre, s'il ne fût mort quelque tems après. La perte de ce héros, grand capitaine & homme actif, également propre à donner un conseil & à l'exécuter, entraîna la ruine de l'empire des Perses. Barsine, veuve de Memnon, fut faite prisonniere avec la femme de Darius, & Alexandre en eut un fils nommé Hercules.

MENABENUS, (Apollon) poëte, naturaliste, & premier médecin de Jean III, roi de Suede, quitta ce royaume en 1581, passa à Vienne & de là à Milan, d'où il étoit natif. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, entr'autres, *De causis fluxûs & refluxûs aquarum Stockholmensium*, & *Tractatus de magno animali quod Alcen vocant* (en françois *Elan*) Cologne, 1581, in-12.

MÉNADES, femmes transportées de fureur qui suivoient Bacchus, & qui mirent en pieces Orphée. On les appelloit aussi *Bacchantes*.

MÉNAGE, (Gilles) né en 1613 à Angers, d'une famille honnête, montra de bonne heure des dispositions pour les sciences. Après avoir fait avec succès ses humanités & sa philosophie, il se fit recevoir avocat, & plaida pendant quelque tems à Angers, à Paris & à Poitiers. Il se dégoûta ensuite du barreau, embrassa l'état ecclésiastique, & obtint des bénéfices qui le mirent dans l'aisance. Il se livra tout entier à l'étude des belles-lettres. Chapelain le fit entrer chez le cardinal de Retz; mais s'étant brouillé avec les personnes qui demeuroient chez cette éminence, il en sortit. Il alla demeurer dans le Cloître de Notre-Dame, où il tenoit chez lui, tous les mercredis, une assemblée de gens-de-lettres. Il avoit beaucoup d'érudition, & citoit sans cesse, dans ses conversations, des vers grecs, latins, italiens, françois. Ses vers italiens lui mériterent une place à l'académie de la Crusca. L'académie françoise lui auroit aussi ouvert ses portes, sans sa *Requête des Dictionnaires*, satyre plaisante contre le Dictionnaire de cette compagnie. Ce qui fit dire à Montmaur : « C'est juste-» ment à cause de cette piece » qu'il faut condamner Mé-» nage à être de l'académie; » comme on condamne un » homme qui a déshonoré une » fille, à l'épouser ». L'humeur de Ménage étoit celle d'un homme aigre, méprisant & présomptueux. Sa vie fut une guerre continuelle. L'abbé d'Aubignac, Gilles Boileau, frere du satyrique, Cotin, Sallo, Bouhours, Baillet furent les principaux objets de sa haine. Sa querelle avec l'abbé d'Aubignac vint de ce qu'après avoir discuté les beautés de détail des comédies de Térence, ils ne furent pas d'accord sur celle de ses pieces qui méritoit le premier rang. Après divers écrits de part & d'autre, & beaucoup d'injures répandues sur le papier, tout le feu de Ménage s'éteignit. Il affecta des

remords de conscience; il dit qu'il avoit juré de ne jamais écrire ni lire des libelles. Ses scrupules furent mal interprétés. On plaisanta sur sa dévotion, qui ne paroissoit pas trop s'accorder avec d'autres goûts. Ménage avoit eu des attentions tendres pour mesdames de la Fayette & de Sévigné. Il aima sur-tout la premiere, lorsqu'elle s'appelloit Mlle. de la Vergne, & la célébra sous le nom de *Laverna*. L'équivoque de ce mot avec le mot latin *Laverna*, déesse des voleurs, occasionna une Epigramme en vers latins, dont le sel tombe sur la réputation de *Fripier de vers* que s'étoit faite Ménage. Il mourut en 1692, à 79 ans. Ses ennemis le poursuivirent jusques dans le tombeau. C'est à ce sujet que le célebre la Monnoye fit cette Epigramme :

Laissons en paix monsieur Ménage ;
C'étoit un trop bon personnage,
Pour n'être pas de ses amis.
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui dont les vers & dont la prose
Nous ont si souvent endormis.

On l'accusoit de n'avoir que de la mémoire. Un jour s'étant trouvé chez madame de Rambouillet avec plusieurs dames, il les entretint de choses fort agréables qu'il avoit retenues de ses lectures. Madame de Rambouillet, qui s'en apperçevoit bien, lui dit : « Tout ce » que vos dites, Monsieur, » est agréable ; mais dites-» nous quelque chose présen-» tement de vous ». On a de ce savant : I. *Dictionnaire Etymologique, ou Origines de la Langue Françoise*, dont la meilleure édition est celle de 1750, en 2 vol. in-fol., par les soins de M. Jault, professeur au college-royal, qui a beaucoup augmenté cet ouvrage, utile à plusieurs égards, mais très-souvent ridicule par le grand nombre d'étymologies fausses, ridicules & impertinentes dont il fourmille. II. *Origines de la Langue Italienne*, Geneve, 1685, in-fol.; ouvrage qui a le mérite & les défauts du précédent. Ménage a recueilli ce qu'il a trouvé sur ce sujet dans divers ouvrages italiens; & plusieurs académiciens de Florence lui ont fourni des matériaux. III. Une *Edition* de *Diogene Laërce*, avec des observations & des corrections estimées. IV. *Remarques sur la Langue Françoise*, en 2 vol. in-12, peu importantes. V. L'*Anti-Baillet*, en 2 vol. in-12: c'est une réfutation des *Jugemens des Savans*. Baillet l'y avoit fort maltraité; Ménage voulut s'en venger; mais en relevant les fautes de Baillet, il en fit de nouvelles que la Monnoye releva à son tour dans ses *Remarques sur l'Anti-Baillet*. VI. *Histoire de Sablé*, 1686, in-folio, savante & minutieuse. VII. Des *Satyres contre Montmaur*, dont la meilleure est la *Métamorphose* de ce pédant *en Perroquet*. On les trouve dans le Recueil de Sallengre. VIII. Des *Poésies Latines, Italiennes, Grecques & Françoises*, Amsterdam, 1687, in-12. Les dernieres sont les moins estimées. On n'y trouve que des épithetes, de grands mots vides de sens, des vers pillés de tous côtés & souvent mal choisis. IX. *Juris Civilis amœnitates*, Paris, 1667, in-8°. On donna après sa mort un *Menagiana*,

d'abord en un volume, ensuite en 2, enfin en 4 l'an 1715. Cette derniere édition est due à la Monnoye, qui a enrichi ce recueil de plusieurs remarques qui l'ont tiré de la foule des *Ana*. Il y a pourtant bien des choses inutiles. Le 3e. & le 4e. sont entiérement de l'éditeur.

MENAGER, *voyez* MESNAGER.

MENALIPPE, citoyen de Thebes, qui ayant blessé à mort Tydée au siege de cette ville, fut ensuite tué lui-même. Tydée se fit apporter la tête de son ennemi, & assouvit sa vengeance en la déchirant avec ses dents, après quoi il expira.... Une fille du centaure Chiron se nommoit MENALIPPE. Ayant épousé Eole elle fut changée en jument, & placée parmi les constellations.

MENANDRE, né à Athenes, l'an 342 avant J. C., est regardé comme l'inventeur de la nouvelle comédie parmi les Grecs. Ce poëte n'avoit pas le nerf & la chaleur d'Aristophane, mais ses comédies ont plus de méthode, & sont mieux assorties aux regles du théâtre. Le langage en est plus décent, mais les passions n'y parlent pas moins vivement. De 108 *Comédies* que ce poëte avoit composées, & qu'on dit avoir été toutes traduites par Térence, il ne nous reste que peu de fragmens. Ils ont été recueillis par le Clerc, qui les publia en Hollande en 1709, in-8°. Un critique donna des *Observations* sur les *Remarques* de le Clerc, en 1710 & 1711, in-8°. Menandre se noya près du port de Pirée l'an 293 avant J. C. à 52 ans.

MENANDRE, disciple de Simon le Magicien, se fit chef d'une secte particuliere, en changeant quelque chose à la doctrine de son maître. Il prétendoit que ses sectateurs recevoient l'immortalité par son baptême. Ses rêveries eurent beaucoup de cours à Antioche.

MENANDRIN, *voyez* MARSILE de Padoue.

MENARD, (Claude) lieutenant de la prévôté d'Angers sa patrie, se signala par son savoir & sa vertu. Après la mort de son épouse, il embrassa l'état ecclésiastique & mena une vie très-austere. Il eut beaucoup de part aux réformes de plusieurs monasteres d'Anjou. Ce magistrat aimoit passionnément l'antiquité. Une partie de sa vie se consuma en recherches dans les archives, d'où il tira plusieurs pieces curieuses. Il mourut en 1652, à 72 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages : I. L'*Histoire de S. Louis* par Joinville, 1617, in-4°, avec des notes pleines de jugement & d'érudition. II. Les 2 *Livres de S. Augustin contre Julien*, qu'il tira de la bibliotheque d'Angers. III. *Recherches sur le corps de S. Jacques le Majeur*, qu'il prétend reposer dans la collégiale d'Angers. On trouve dans cet ouvrage & dans ses autres productions, du savoir, mais peu de critique, & un style dur & pesant. IV. *Histoire de Bertrand du Guesclin*, 1618, in-4°.

MENARD, (Dom Nicolas-Hugues) né à Paris en 1585, Bénédictin dans le monastere de S. Denys en 1612, embrassa la réforme de l'ordre en 1614, & fut admis dans la congréga-

tion de S. Maur. Il fut un des premiers Religieux de cette congrégation, qui s'appliquerent à l'étude. Il mourut à Paris en 1644 dans l'abbaye de S. Germain-des-Prés, regardé comme un homme de beaucoup d'érudition & d'une grande justesse d'esprit. Il embellit son savoir par une modestie rare & par une solide piété. On a de lui : I. Une édition du *Martyrologe des Saints de son Ordre*, par Arnould Wion, in-8°, 1629. II. *Concordia Regularum*, de S. Benoît d'Aniane, avec la *Vie* de ce Saint ; 1628, in-4°. III. Le *Sacramentaire de S. Grégoire le Grand*, 1642, in-4°. Ces ouvrages sont pleins de recherches curieuses & de notes savantes qui viennent à leur sujet. Elles respirent le goût de l'antiquité & de la plus saine critique. IV. *Diatriba de unico Dionysio*, 1643, in-8°. Il y fait tous les efforts possibles pour soutenir que S. Denys de Paris est le même que S. Denys l'Aréopagite ; mais en cela il a montré peu de critique. C'est lui qui déterra l'*Epître* attribuée à S. Barnabé dans un manuscrit de l'abbaye de Corbie. Elle ne parut, enrichie de ses remarques, qu'après sa mort, par les soins de D. d'Achery, qui mit une préface à la tête, Paris, 1645, in-4°.

MENARD, (Pierre) avocat au parlement de Paris, natif de Tours, après s'être distingué dans le barreau, retourna dans sa patrie. Il s'y livra uniquement à l'étude, & y mourut vers 1701, à 75 ans. On a de lui des ouvrages qui eurent quelque succès : tels sont, l'*Académie des Princes* ; l'*Accord de tous les Chronologues*. Cet auteur jouissoit d'une estime générale ; sa probité, sa douceur, sa droiture, ses connoissances la lui avoient conciliée.

MENARD, (Jean de la Noë) prêtre du diocese de Nantes, né dans cette ville en 1650, d'une bonne famille, fut d'abord avocat. Son éloquence lui obtint les suffrages des gens de goût, & ses vertus, les éloges des gens de bien. La perte d'une cause juste l'ayant dégoûté du barreau, il embrassa l'état ecclésiastique. Pendant 30 ans qu'il fut directeur du séminaire de Nantes, il travailla à la conversion des hérétiques, & y réussit autant par l'exemple de ses vertus que par la force de ses discours. Cet homme de Dieu mourut en 1717, à 67 ans, après avoir fondé une maison du Bon-Pasteur pour les filles corrompues. On a de lui un *Catéchisme*, in-8°, qui est estimé, & dont il y a eu plusieurs éditions. Sa *Vie* a été donnée au public en 1734, in-12. Elle est très-édifiante.

MENARD, (Léon) conseiller au présidial de Nîmes, naquit à Tarascon en 1706. La science de l'histoire & des antiquités, qu'il cultiva dès sa jeunesse, lui valut une place à l'académie des inscriptions & belles-lettres. Il vécut depuis presque toujours à Paris, dans un état assez mal-aisé : ses ouvrages, quoique savans, n'étoient pas de ceux qui enrichissent un auteur. Nous avons de lui : I. L'*Histoire Civile, Ecclésiastique & Littéraire de la ville de Nimes*, 1750 & années suiv., 7 vol. in-4°. On ne peut re-

procher à ce livre instructif & curieux que son excessive prolixité. II. *Mœurs & Usages des Grecs*, 1743, in-12 : ouvrage utile & assez bien fait. III. *Les Amours de Callistene & d'Aristoclie*, 1766, in-12. Roman lâchement écrit, & où il n'y a rien d'utile à recueillir. Ménard mourut en 1767. On doit aussi à cet académicien un recueil de *Pieces fugitives* pour servir à l'Histoire de France, 1748, 3 vol. in-4°.

MENARDAIE, *voyez l'article* GRANDIER, *à la fin.*

MENARDIERE, (la) *voy.* MESNARDIERE.

MENASSEH-BEN-ISRAEL, célebre rabbin, né en Portugal vers 1604, d'un riche marchand, suivit son pere en Hollande. Il succéda au rabbin Isaac Uriel, à l'âge de 18 ans, dans la synagogue d'Amsterdam. La modicité de ses appointemens ne pouvant suffire à sa subsistance & à celle de sa famille, il passa à Bâle, & de là en Angleterre. Cromwel le reçut très-bien, & le laissa dans l'indigence. Menasseh-Ben-Israël n'ayant pas trouvé en Angleterre ce qu'il espéroit, se retira en Zélande, & mourut à Middelbourg vers 1657, âgé d'environ 53 ans. Ce rabbin étoit de la secte des Pharisiens; il avoit l'esprit vif & le jugement solide. Sa bonne mine, sa propreté & ses manieres honnêtes lui concilioient l'amitié & l'estime. Il étoit indulgent, & vivoit également bien avec les Juifs & les Chrétiens. Le célebre M. Huet revenant de Suede en 1652, s'entretint beaucoup avec lui sur les cérémonies des Juifs & sur le Christianisme. Menasseh étoit habile dans la philosophie, dans l'Ecriture-Sainte, dans le Talmud & dans la littérature des Juifs. Sa probité étoit un reproche continuel pour sa nation, qui ne se pique guere de l'imiter. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en hébreu, en latin, en espagnol & en anglois. Les principaux sont : I. Une *Bible Hébraïque*, sans points, Amsterdam, 1635, 2 vol. in-4° : édition fort belle, avec une préface latine. II. Le *Talmud* corrigé avec des notes, en hébreu, Amsterdam, 1633, in-8°. III. *El Conciliador*, Francfort, 1632, in-4° ; traduit en partie en latin par Denis Vossius : ouvrage savant & curieux, dans lequel il concilie les passages de l'Ecriture qui semblent se contredire. IV. *De resurrectione mortuorum*, *Libri tres*, Amsterdam, 1636, in-8°. V. De *Fragilitate humana ex lapsu Adami*, *deque divino Auxilio*, Amsterdam, 1642 ; ouvrage qui prouve que l'idée du péché originel & de ses suites, existe bien positivement chez les Juifs modernes, ou du moins chez les docteurs les plus instruits, comme elle existoit chez les anciens : ainsi que les Livres-Saints nous l'apprennent par des passages bien précis, & plus clairement encore le 4e. livre d'Esdras (*voyez ce mot*), qui, quoique non canonique, n'en contient pas moins la doctrine reçue chez les Juifs. VI. *Spes Israëlis*, Amsterdam, 1650, in-12. Menasseh, ayant ouï dire qu'il y avoit des restes des anciens Israélites dans l'Amérique méridionale, se persuada que les dix tribus enle-

vées par Salmanasar, s'étoient établies dans ce pays-là, & que telle étoit l'origine des habitans de l'Amérique. Théophile Spizelius, ministre protestant d'Ausbourg, a réfuté cet ouvrage. L'on ne doit cependant pas disconvenir que plusieurs nations Américaines semblent descendre des anciens Juifs. Guillaume Penn, le P. Lafitau, M. Adair, &c., en ont donné des preuves, que Robertson s'est vainement efforcé d'affoiblir. VII. *Le Souffle de Vie* (*Spiraculum Vitæ*), en hébreu, Amsterdam, 1652, in-4° : ouvrage divisé en 4 livres, où il prouve la spiritualité & l'immortalité de l'ame. VIII. *De termino vitæ*, *Libri tres*, in-12. Thomas Pocock a écrit sa *Vie* en anglois à la tête de sa traduction du livre précédent, 1699, in-12.

MENCKE, (Louis-Othon) *Menckenius*, né à Oldembourg en 1644, d'un sénateur de cette ville, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne. Ses connoissances dans la philosophie, la jurisprudence & la théologie, lui méritèrent la chaire de professeur de morale à Leipsig en 1668. Il fut 5 fois recteur de l'université de cette ville, & 7 fois doyen de la faculté de philosophie. C'est lui qui est le premier auteur du *Journal de Leipsig*, dont il y avoit déjà 30 vol. lorsqu'il mourut en 1707, à 63 ans. Il donna les éditions de plusieurs savans ouvrages, & composa des Traités de Jurisprudence, dans lesquels il y a un grand fonds d'érudition. Les principaux sont : I. Un Traité intitulé : *Micropolitia*, *seu Respublica in Microcosmo conspicua*, Leipsig, 1666, in-4°. II. *Jus Majestatis circa venationem*, 1674, in-4°.

MENCKE, (Jean-Burchard) fils du précédent, né à Leipsig en 1674, devint professeur en histoire dans cette ville, & ensuite historiographe & conseiller-aulique de Frédéric-Auguste de Saxe, roi de Pologne. Ce savant mourut en 1732, à 58 ans. On a de lui : I. *Scriptores rerum Germanicarum*, *speciatim Saxonicarum*, 3 vol. in-fol., 1728 & 1730. II. Deux *Discours* latins *sur la Charlatanerie des Savans*, Amsterdam, 1716, in-12. Ce titre promet beaucoup; mais l'exécution n'y répond pas; il est à croire que s'il écrivoit aujourd'hui, il réussiroit mieux, l'objet de son ouvrage étant devenu bien plus saillant, plus étendu & plus palpable; de sorte qu'il est bien plus aisé de l'exprimer & de le peindre avec succès. Ces *Discours* ont été traduits en diverses langues. Il y en a une *Version Françoise*, imprimée en 1721, avec les remarques critiques de différens auteurs. Il en a paru une édition à Lucques, avec des notes de Jean-Dominique Mansi, 1726. III. Plusieurs *Dissertations* sur des sujets intéressans, &c. IV. Il a publié 33 vol. du *Journal de Leipsig*, qu'il continua après la mort de son pere, & que Frédéric-Othon, son fils aîné, continua après lui. V. *De viris militiâ æquè ac scriptis illustribus*, Leipsig, 1708, in-4°. VI. Une édition de la *Méthode pour étudier l'Histoire*, de l'abbé Lenglet du Fresnoy, avec des additions & des remarques, dont plusieurs ne sont pas de nature à

améliorer l'ouvrage commenté.

MENDAJORS, (Pierre des Ours de) gentilhomme de Languedoc, né à Alais en 1679, vint à Paris, fut reçu à l'académie des inscriptions en 1712, déclaré vétéran en 1715, & retourna à Alais, où il mourut le 15 novembre 1747. On a de lui l'*Histoire de la Gaule Narbonnoise*, Paris, 1733, in-12 : ouvrage estimé; & plusieurs Dissertations dans les Mémoires de l'Académie. La plupart roulent sur des points de la géographie ancienne, tels que la *position du camp d'Annibal le long des bords du Rhône; les limites de la Flandre, de la Gothie*, &c., &c.

MENDELSOHN *ou* MANDELSOHN, (Moïse) Juif célebre, né à Dessau en 1729, mort à Berlin le 4 janvier 1786, surmonta tous les obstacles que lui présentoient sa religion & son état (il étoit dans le commerce), pour parvenir à la réputation d'un savant distingué. Son ouvrage intitulé *Phédon, ou Dialogues sur l'immortalité de l'ame*, a eu nombre d'éditions en Allemagne, & il est traduit dans presque toutes les langues. Long-tems avant *Phédon*, il en avoit publié d'autres qui ne méritent pas moins d'être connus : nous en indiquerons quelques-uns; ils sont tous écrits en allemand. I. *Sur les sensations*, Berlin, 1755. II. *Dialogues philosophiques*. III. Traduction du discours de *Rousseau*, sur l'inégalité des conditions, avec des remarques importantes; Berlin, 1756. IV. *Pope métaphysicien*. V. *Ecrits philosophiques*, 2 vol, 1761. VI. Traité sur *l'évidence dans les sciences métaphysiques*; qui fut publié en 1754. *Phédon* ne parut que trois ans après, en 1767; & dès 1769, on en donna une seconde édition. Il a publié en outre un grand nombre d'écrits théologiques, où l'on doit bien s'attendre que tout n'est pas exact. Il a toujours vécu très-attaché à sa religion, dont il a pris plus d'une fois la défense; & a soutenu néanmoins des opinions qui ne s'accordent guere plus avec le judaïsme qu'avec la doctrine chrétienne; comme lorsqu'il refuse aux miracles la force de convaincre, sous prétexte qu'il y a eu des imposteurs. Ses qualités personnelles lui ont attiré l'estime & la considération, non-seulement de ceux de sa religion & de la ville qu'il habitoit, mais encore de tous ceux dont il étoit connu. Le jour de sa mort, tous les Juifs de cette capitale ont fermé leurs boutiques & leurs magasins, en signe de deuil, coutume qu'ils n'observent qu'à la mort de leur premier Rabbin.

MENDEZ PINTO, (Ferdinand) né à Monte-mor-o-velho, dans le Portugal, fut d'abord laquais d'un gentilhomme Portugais. Le desir de faire fortune le détermina à s'embarquer pour les Indes en 1537. Sur la route, le vaisseau qu'il montoit ayant été pris par les Turcs, il fut conduit à Moka & vendu à un renégat Grec, qui le revendit à un Juif, des mains duquel il fut tiré par le gouverneur du fort portugais d'Ormus. Celui-ci lui ménagea l'occasion d'aller aux Indes, suivant son premier dessein. Pendant 21 ans de séjour, il

y fut témoin des plus grands événemens, & y essuya les plus singulieres aventures. Il revint en Portugal en 1558, où il jouit du fruit de ses travaux, après avoir été 13 fois esclave, & vendu 16 fois. On a de lui une *Relation* très-rare & très-curieuse de ses voyages, publiée à Lisbonne en 1614, in-folio; traduite du portugais en françois par Bernard Figuier, gentilhomme Portugais, & imprimée à Paris en 1645, in-4°. Cet ouvrage est écrit d'une maniere intéressante, & d'un style plus élégant qu'on n'auroit dû l'attendre d'un soldat, tel qu'étoit Mendez Pinto. On y trouve un grand nombre de particularités remarquables, sur la géographie, l'histoire & les mœurs des royaumes de la Chine, du Japon, de Pegu, de Siam, d'Achem, de Java, &c. Plusieurs des faits qu'il raconte avoient paru fabuleux; mais ils ont été vérifiés depuis. M. de Surgi a extrait de la Relation de Mendez Pinto ce qu'il y a de plus curieux, & en a formé une Histoire intéressante, qu'il a fait imprimer dans les *Vicissitudes de la Fortune*, Paris, 2 vol. in-12.

MENDOZA, (Pierre Gonzalez de) célebre cardinal, archevêque de Séville, puis de Tolede, chancelier de Castille & de Léon, naquit en 1428, de la maison de Mendoza, l'une des plus illustres d'Espagne & très-féconde en grands hommes. Il fut chargé des plus importantes affaires par Henri IV, roi de Castille, qui lui procura la pourpre Romaine en 1473. Il rendit des services importans à Ferdinand & à Isabelle dans la guerre contre le roi de Portugal, & dans la conquête du royaume de Grenade sur les Maures. On l'appelloit le *Cardinal d'Espagne*. Il mourut en 1495, après avoir montré autant de sagacité que de prudence dans les différens emplois qu'il exerça. Il aimoit les belles-lettres, & il avoit traduit dans sa jeunesse *Salluste*, *Homere* & *Virgile*.

MENDOZA, (François de) de la même maison que le précédent, cardinal, évêque de Burgos, & gouverneur de Sienne en Italie pour l'empereur Charles-Quint, se retira sur la fin de ses jours dans son diocese. Il y mena une vie douce & tranquille, remplissant les devoirs de son ministere, & se délassant de ses travaux par les charmes de la littérature. Il mourut en 1566, à 50 ans.

MENDOZA, (Diego Hurtado de) comte de Tendilla, servit l'empereur Charles-Quint de sa plume & de son épée. Il se signala dans les armées & dans les ambassades. Il fut envoyé à Rome, puis au concile de Trente. Ce seigneur aimoit les lettres & les cultivoit. On a de lui divers ouvrages de Poésie, 1610, in-4°, & on lui attribue la 1re. partie du roman comique & plaisant, intitulé : Les *Aventures de Lazarille de Tormes*. Il mourut vers 1575, laissant une bibliotheque riche en manuscrits. Elle a été fondue depuis dans celle de l'Escurial. — Il faut le distinguer d'Antoine Hurtado de MENDOZA, commandeur de Zurita dans l'ordre de Calatrava, qui parut avec éclat à la cour de

Philippe IV, roi d'Eſpagne. On a de lui des *Comédies* & d'autres pieces en eſpagnol.

MENDOZA, (Ferdinand de) de la même famille, étoit profond dans les langues & dans le droit; il publia en 1589 un ouvrage: *De confirmando Concilio Illiberitano, ad Clementem VIII*, 1665, in-fol. Son extrême application à l'étude le rendit fou.

MENDOZA, (Jean Gonzalez de) porta les armes, puis ſe fit religieux Auguſtin. Il fut envoyé l'an 1580 par Philippe II, roi d'Eſpagne, dans la Chine, dont il publia une *Hiſtoire*. Luc de la Porte en donna une traduction françoiſe à Paris, en 1589, in-8°; elle a été auſſi traduite en italien, Rome, 1585; en allemand, Francfort, 1589; en latin par le P. Bruel, Auguſtin, Anvers, 1655. Mendoza devint enſuite évêque de Lippari, & fut envoyé en 1607 dans l'Amérique, en qualité de vicaire apoſtolique. Il eut l'évêché de Chiapa, puis celui de Popaïan. Ce prélat fut la lumiere & l'exemple de ſon clergé & de ſon peuple.

MENECÉE, fils de Créon roi de Thebes, ſe dévoua pour le ſalut de ſa patrie, en ſe tuant volontairement pour obéir à un oracle qui promettoit à ce prix la fin des malheurs de Thebes.

MENECRATE, médecin de Syracuſe, eſt fameux par ſa ridicule vanité. Il ſe faiſoit toujours accompagner par quelques-uns des malades qu'il avoit guéris. Il habilloit l'un en Apollon, l'autre en Eſculape, d'autres en Hercule; ſe réſervant pour lui la couronne, le ſceptre, les attributs & le nom de Jupiter, comme le maître de ces divinités ſubalternes. Il pouſſa la folie juſqu'à écrire une lettre à Philippe, pere d'Alexandre le Grand, avec cette adreſſe: *Menecrate Jupiter, au roi Philippe, ſalut.* Ce prince lui répondit: *Philippe à Menecrate, ſanté & bon ſens.* Pour le guérir plus efficacement de ſon extravagance, il l'invita à un grand repas. Menecrate eut une table à part, où on ne lui ſervoit pour tous mets que de l'encens & des parfums, pendant que les autres conviés faiſoient bonne chere. Menecrate avoit compoſé un *Livre de Remedes* qui eſt perdu; il eſt à croire que ce n'étoit rien qui mérite des regrets. Il vivoit vers l'an 360 avant J. C.

MENEDEME, philoſophe grec, diſciple de Stilpon, étoit d'Erythrée & vivoit vers l'an 300 avant J. C. Il fit d'abord le métier de coudre des tentes; il prit enſuite le parti des armes, défendit ſa patrie avec valeur, & exerça des emplois importans. Mais après qu'il eut entendu Platon, il renonça à tout, pour s'adonner à la philoſophie. Il mourut de regret, lorſqu'Antigone, l'un des généraux d'Alexandre le Grand, ſe fut rendu maître de ſon pays. D'autres diſent qu'ayant été accuſé comme traître à ſa patrie, il fut ſi affecté de cette inculpation, qu'il mourut de triſteſſe & de faim, après avoir été ſept jours ſans manger. On peut remarquer en paſſant que très-peu de ces vieux docteurs, qu'on appelle *philoſophes*, ont terminé leur vie d'une maniere raiſonnable. On l'appelloit le *Taureau Erythrien*, à cauſe de ſa peſanteur. Quelqu'un lui diſant

un jour : *C'eſt un grand bonheur d'avoir ce que l'on deſire*, il répondit : *C'en eſt un bien plus grand, de ne deſirer que ce qu'on a.* Bonne maxime, mais qui n'étoit guere dans le cœur d'un homme que quelques déſagrémens faiſoient mourir de douleur ou de faim.

MENEDEME, philoſophe cynique, diſciple de Colotès de Lampſaque, étoit un homme d'un eſprit bizarre. Il diſoit » qu'il étoit venu des enfers » pour conſidérer les actions » des hommes, & en faire » rapport aux dieux infer» naux ». Il avoit une robe de couleur tannée, avec un ceinturon rouge ; une eſpece de turban à la tête, ſur lequel étoient marqués les 12 ſignes du Zodiaque ; des brodequins de théâtre, une longue barbe, & un bâton de frêne, ſur lequel il s'appuyoit de tems en tems. Tel étoit à-peu-près l'habit des Furies.

MENELAS, (*Menelaüs*) frere d'Agamemnon, & roi de Lacédémone, avoit épouſé Hélene, que Pâris vint lui enlever ; ce qui cauſa le fameux ſiege de Troie. Il s'y fit une grande réputation. Ce prince reprit ſa femme, & la conduiſit à Lacédémone, où il mourut peu après ſon arrivée.

MENELAUS, Juif, ayant enchéri de 300 talens ſur le tribut que Jaſon, grand-ſacrificateur, payoit à Antiochus Epiphanes, ce prince dépouilla celui-ci de ſa dignité pour la donner à Menelaüs, qui bientôt après apoſtaſia. Il introduiſit Antiochus dans Jéruſalem, & aida à placer dans le ſanctuaire la ſtatue de Jupiter. Mais enfin Dieu, fatigué de ſes crimes, ſe ſervit d'Antiochus-Eupator pour le punir : ce prince le fit précipiter du haut d'une tour.

MENELAUS, mathématicien ſous Trajan, a laiſſé un traité *Sur la Sphere*, publié par le P. Merſenne, Minime ; & depuis par Edme Halley, Oxford, 1758, in-8°.

MENÈS, premier roi & fondateur de l'empire des Égyptiens, fit bâtir Memphis, à ce qu'on prétend. Il arrêta le Nil près de cette ville, par une chauſſée de cent ſtades de large, & lui fit prendre un autre cours, entre les montagnes, par où ce fleuve paſſe à préſent. Cette chauſſée fut entretenue avec grand ſoin par les rois ſes ſucceſſeurs. On donne trois fils à Menès, qui ſe partagerent ſon empire : Athotis, qui régna à Thebes dans la haute Egypte : Curudès, qui fonda Héliopolis dans la baſſe Egypte ; & Torſothros, qui régna à Memphis entre la baſſe & la haute Egypte. Mais ces faits ſont fort incertains, ainſi que tout ce qu'on raconte ſur ce prince. On le croit communément le même que Meſraïm, fils de Cham & petit-fils de Noë ; mais l'auteur de l'*Hiſtoire véritable des tems fabuleux*, a prouvé, d'une maniere bien ſatisfaiſante, que Menès eſt Noë lui-même, t. 1, p. 226. On peut voir encore *Hérodote, hiſtorien du peuple hébreu, ſans le ſavoir*, Liege, 1790; *Journ. hiſt. & litt.*, 1 décembre 1790, p. 518, où ſe trouve une Table de rapprochemens qui, dans leur enſemble, peuvent être regardés comme démonſtratifs.

MENESÈS, (Antonio Padilla)

jurisconsulte de Talavera en Espagne, fut élevé à de grands emplois. Il mourut de déplaisir vers 1598, pour avoir eu l'imprudence de révéler à la reine la disposition du testament de Philippe II.

MENESÈS, (Alexis de) né à Lisbonne d'une maison considérable, embrassa l'état monastique chez les Hermites de S. Augustin en 1574. Ayant été tiré de son couvent pour être fait archevêque de Goa, il alla dans les Indes, travailla avec zele à la conversion des infideles, & eut la satisfaction d'en baptiser un grand nombre; y visita les Chrétiens de S. Thomas dans le Malabar, & y tint le synode dont nous avons les actes, sous le titre de *Synodus Diamperensis*. A son retour en Portugal, en 1611, il fut nommé archevêque de Brague, & vice-roi de ce royaume, par Philippe III, roi d'Espagne. Il mourut à Madrid en 1617, âgé de 58 ans. C'étoit un prélat vertueux & très-zélé. On l'a blâmé d'avoir fait brûler les livres des Chrétiens de S. Thomas; mais il est plus que vraisemblable qu'il n'y avoit guere de lumiere à y recueillir, & que le prélat, en les faisant brûler, n'a fait que détruire une source d'erreurs. On a de lui une *Histoire de son ordre en Portugal*, & de l'*Origine des Religieux Augustins*, publiée par Jean Marquesius.

MENESSIER, *voyez* CHRÉTIEN.

MENESTHÉE *ou* MNESTHÉE, descendant d'Ericthée, s'empara du trône d'Athenes, avec le secours de Castor & Pollux, pendant l'absence de Thésée. Il fut un des princes qui allerent au siege de Troie, & mourut à son retour dans l'isle de Melos, l'an 1183 avant J. C., après un regne de 23 ans.

MENESTRIER, (Claude-François) Jésuite, né à Lyon en 1633, joignit à l'étude des langues & à la lecture des anciens, tout ce qui étoit capable de perfectionner ses connoissances sur le blason, les ballets, les décorations. Il avoit un génie particulier pour ce genre de littérature. Sa mémoire étoit un prodige. La reine Christine, passant par Lyon, fit prononcer en sa présence & écrire 300 mots les plus bizarres qu'on put imaginer : le Jésuite les répéta tous dans l'ordre qu'ils avoient été écrits. Son goût pour ce qui regarde les fêtes publiques, les cérémonies éclatantes (canonisations, pompes funebres, entrées de princes), étoit si connu, qu'on lui demandoit des dessins de tous les côtés. Ces dessins étoient ordinairement enrichis d'une si grande quantité de devises, d'inscriptions & de médailles, qu'on ne se lassoit pas d'admirer la fécondité de son imagination. Il voyagea en Italie, en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, & par-tout avec fruit & avec agrément. La théologie & la prédication partagerent ses travaux, & il se fit honneur dans ces deux genres. La société le perdit en 1705, à 74 ans. Sa mémoire étoit ornée d'un grand nombre d'anecdotes, & il parloit avec une égale facilité le françois, le grec & le latin. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : I.

L'*Hiſtoire du regne de Louis le Grand, par les médailles, emblémes, deviſes*, &c. II. L'*Hiſtoire Conſulaire de la ville de Lyon*, 1693, in-fol. III. Divers petits Traités ſur les deviſes, les médailles, les tournois, le blaſon, les armoiries, &c. Le plus connu eſt ſa *Méthode du Blaſon*, Lyon, 1770, in-8°., avec beaucoup d'augmentations. IV. La *Philoſophie des Images*, 1694, in-12.

MENESTRIER, (Jean-Baptiſte le) Dijonois, l'un des plus ſavans & des plus curieux antiquaires de ſon tems, mourut en 1634, à 70 ans. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Médailles, Monnoies & Monumens antiques d'Impératrices Romaines*, in-fol. II. *Médailles illuſtres des anciens Empereurs & Impératrices de Rome*, in-4°. Ces ouvrages ſont eſtimés. On voyoit autrefois ſon épitaphe ſur une des vîtres de la paroiſſe de S. Médard de Dijon, en ces termes :

Ci-gît Jean le Meneſtrier;
L'an de ſa vie ſoixante & dix,
Il mit le pied dans l'étrier
Pour s'en aller en Paradis.

Il faut le diſtinguer de Claude le MENESTRIER, auſſi antiquaire & natif de Dijon, mort vers 1657, dont on a un ouvrage intitulé : *Symbolica Dianæ Epheſiæ Statua*, in-4°.

MENGOLI, (Pierre) profeſſeur de méchanique au college des Nobles à Bologne, ſe diſtingua par la ſolidité de ſes leçons & par ſes ouvrages. On a de lui, en latin : I. Une *Géométrie ſpécieuſe*, in-4°. II. Une *Arithmetica rationalis*. III. Un *Traité du Cercle*, 1672, in-4°. IV. Une *Muſique ſpéculative*. V. Une *Arithmétique réelle*, &c.; ouvrages eſtimés. Il vivoit encore en 1678. Il avoit été un des diſciples du P. Cavalieri, Jéſuate, inventeur des premiers principes du calcul des Infiniment-Petits.

MENGS, (Antoine-Raphaël) un des plus habiles peintres du 18e. ſiecle, né à Auſſic, petite ville de Bohême, le 12 mars 1728, eut pour maître dans ſon art ſon pere, peintre d'Auguſte III, roi de Pologne. Voyant des diſpoſitions heureuſes dans ſon fils, il le mena lui-même en Italie pour y étudier les beaux modeles, & le dirigea dans ſes études à Rome, comme il l'avoit fait à Dreſde. Après 3 ans, Mengs retourna à Dreſde avec ſon pere. Auguſte III, ſatisfait de ſon portrait que le jeune-homme avoit fait, le nomma peintre de la chambre, avec des appointemens conſidérables; mais Rome avoit trop d'attrait pour lui, il y retourna avec ſon pere, & après quatre ans de nouvelles études, il ſe livra à la compoſition, & débuta par une *Sainte famille*, qui lui fit une grande réputation. En 1749, il retourna à Dreſde, où le roi de Pologne le combla de bienfaits. Il y fit des tableaux pour l'égliſe qu'Auguſte avoit fait conſtruire dans ſon palais, & obtint encore la permiſſion de retourner à Rome. Il fut enſuite appellé à Naples, où il travailla pour don Carlos. Ce prince étant monté ſur le trône d'Eſpagne, fit venir Mengs deux fois à Madrid. Il jouit le reſte de ſes jours des libéralités de ce monarque, qui paſſerent après lui à ſes enfans. Mengs

mourut à Rome en 1779. L'académie de S. Luc assista à ses funérailles, & son portrait en bronze fut placé dans le Panthéon, à côté de celui de Raphaël. Mengs étoit d'un caractere franc, mais vif & emporté. Mari fidele, pere tendre, il a cependant fait tort à sa famille par son trop grand désintéressement : à sa mort on ne trouva pas de quoi le faire enterrer. Il a fait un grand nombre de tableaux ; les principaux sont à Madrid, à Rome, à Londres & à Dresde. On y trouve l'expression de Raphaël, & les graces du Correge, avec le coloris du Titien. On a aussi de lui plusieurs Ecrits réunis en 2 vol. in-4°, Parme, 1780, publiés par le chevalier d'Azara avec des notes, & la Vie de Mengs. Le premier vol. contient, 1°. des Réflexions sur le beau & sur le goût en peinture ; 2°. Réflexions sur Raphaël, Correge, Titien, &c. ; 3°... sur le moyen de faire fleurir les beaux-arts en Espagne. Le second renferme, 1°. deux Lettres sur le groupe de *Niobé ;* 2°. Lettre sur les principaux tableaux de Madrid ; 3°. Lettre sur l'origine, le progrès & la décadence du dessin ; 4°. Mémoires sur la vie & les ouvrages de Correge ; 5°. Mémoires sur l'académie des beau-xarts de Madrid ; 6°. des Leçons pratiques de peinture. Ses *Œuvres* ont été traduites en partie par M. Doray de Longrais, Paris, 1762, in-8°. ; elles ont été données complettes, Paris, 1787, 2 vol. in-4°. M. Jansen en a fait aussi une traduction, imprimée à Amsterdam.

MÊNIL, *voyez* MESNIL.

MENINSKI, (François de Meignien) a publié *Thesaurus Linguarum Orientalium*, Vienne en Autriche, 1680 à 1687, 5 vol. in-fol. ; rare.

MENJOT, (Antoine) habile médecin François, mort à Paris en 1685. On a de lui un livre intitulé : L'*Histoire & la guérison des fievres malignes*, avec plusieurs Dissertations, en 4 parties, Paris, 1674, 3 vol. in-4°. ; & des *Opuscules*, Amsterdam, 1697, in-4°. Ces ouvrages sont très-bien écrits en latin. Ce médecin étoit protestant, mais protestant modéré.

MENIPPE, philosophe cynique de Phénicie, étoit esclave. Il racheta sa liberté, & devint citoyen de Thebes & usurier ; métier indigne d'un vrai philosophe, mais qui s'accordoit, ainsi que bien d'autres, avec la philosophie de ces prétendus sages. N'ayant pas eu le courage de supporter quelques affronts, que son inconduite & son inconséquence lui procurerent, il se pendit de désespoir. Il avoit composé 13 livres de *Satyres*, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

MENNON-SIMONIS, chef des Anabaptistes, appellés *Mennonites*, dont les erreurs sont moins grossieres que celles des autres, étoit d'un village de Frise, & prêtre. Il vivoit vers 1536.

MENOCHIUS, (Jacques) jurisconsulte de Pavie, étoit si habile, qu'il fut appellé *le Balde* & *le Bartole* de son siecle. Après avoir professé dans différentes universités d'Italie, il devint président du conseil de Milan, & mourut en 1607, à 75 ans. On a de lui : I. *De re-*

cuperanda Possessione, *De adipiscenda Possessione*, Cologne, 1624, in-fol. II. *De Præsumptionibus*, Geneve, 1670, 2 vol. in-fol., & Cologne, 1686. III. *De arbitrariis judicum Quæstionibus*, Cologne, 1628, in-fol., & d'autres ouvrages qui sont recherchés & estimés.

MENOCHIUS, *en italien* MENOCCHIO, (Jean-Etienne) fils du précédent, né à Pavie en 1576, se fit Jésuite en 1593, à l'âge de 17 ans. Il se distingua par son savoir & par sa vertu jusqu'à sa mort, arrivée à Rome le 4 février 1655, à 80 ans. On a de lui : I. Des *Institutions politiques & économiques*, tirées de l'Ecriture-Sainte. II. Un savant *Traité de la République des Hébreux*. III. Un *Commentaire sur l'Ecriture-Sainte*, dont la meilleure édition est celle du P. Tournemine, Jésuite, Paris, 1719, 2 vol. in-fol. Le second volume contient différens Traités & Dissertations sur l'Ecriture-Sainte par les auteurs les plus généralement estimés. Tous ces ouvrages sont en latin, & le dernier est estimé pour la clarté & la précision qui le caractérisent. Il s'attache sur-tout à expliquer la lettre de l'Ecriture. On l'a réimprimé en 1767, en 4 vol. in-4°, à Avignon, chez Aubert, & on a suivi l'édition de Tournemine.

MENOT, (Michel) Cordelier, mort en 1518, se fit un nom célebre par les farces qu'il donna en chaire. On a publié ses Sermons ; mélange barbare du sérieux & du comique, du burlesque & du sacré, des bouffonneries les plus plates & des plus sublimes vérités de l'Evangile. Ils ont été imprimés en quatre parties in-8°. Le plus recherché des curieux, est le volume intitulé : *Sermones Quadragesimales*, *olim Turonis declamati*, 1519 ou 1525. Celui qui contient les Sermons prononcés à Paris, l'est beaucoup moins ; il parut en 1530, in-8°.

MENOUX, (Joseph de) Jésuite, né à Besançon, fut fait supérieur du séminaire de Nancy, & prédicateur de Staniſlas, roi de Pologne. Il mourut le 11 février 1766, à 71 ans, après avoir publié : *Notions philosophiques des vérités fondamentales de la Religion*, 1738, in-8° ; & plusieurs Ecrits en faveur de sa société.

MENTEL, (Jean) imprimeur de Strasbourg, auquel quelques auteurs ont attribué mal-à-propos l'invention de l'imprimerie. Jacques Mentel, entre autres, médecin de la faculté de Paris, mort l'an 1671, qui se disoit un de ses descendans, publia inutilement deux *Dissertations* latines pour le prouver. Si depuis qu'on s'est attaché davantage à éclaircir l'origine de cet art célebre, on n'est pas encore parvenu à dissiper tous les nuages qui l'ont enveloppé, au moins est-on d'accord que Mentel n'en est pas l'auteur. C'est encore une chose très-douteuse, pour ne rien dire de plus, que l'extraction noble de cet imprimeur, qui n'a d'autre garant que l'assertion sans preuve du même Jacques Mentel. Sa premiere profession n'étoit guere celle d'un gentilhomme. Il étoit originairement écrivain & enlumineur de lettres ; ce qu'on appelloit

en ce tems-là *Chrysographus*. Comme tel, il fut admis parmi les notaires de l'évêque de Strasbourg, & en 1447, dans la communauté des peintres de cette ville. Mais si Mentel ne fut pas l'inventeur de la typographie, on ne peut lui refuser d'avoir été le premier qui se distingua dans cet art à Strasbourg, où il publia d'abord une *Bible* en 1466, en 2 vol. in-fol., & ensuite, depuis 1473 jusqu'en 1476, une compilation énorme en 10 vol. in-fol., intitulée : *Vincentii Bellovacensis Speculum historiale, morale, physicum & doctrinale.* Il mourut en 1478, après s'être enrichi par son industrie, & jouissant d'une grande réputation. L'empereur Frédéric IV lui avoit accordé des armoiries en 1466. Il est vrai que Jacques Mentel prétend que ce prince ne fit alors que renouveller l'ancien écusson de sa famille ; mais il ne le prouve pas, & cette concession présente l'idée d'un anoblissement, plutôt que celle d'une réhabilitation. Au reste, le diplôme impérial ne qualifie point Mentel d'inventeur de l'imprimerie (*voy.* FUST & GUTTEMBERG). Dans le fond, ces arides discussions qui ont occupé tant de têtes, ces disputes pour ou contre les vrais ou prétendus inventeurs de l'imprimerie, devroient paroître fort indifférentes & intéresser très-peu les amateurs des recherches utiles. A-t-on eu tant de raison de se disputer la gloire de cette invention ? Est-elle réellement aussi importante, aussi utile qu'on la croit ? Sommes-nous depuis cette découverte meilleurs chrétiens, meilleurs citoyens ? N'est-elle pas l'époque des dernieres hérésies & de la fausse philosophie ? Est-il bien certain que les sciences en ont profité ? On a fait quelques découvertes ; mais ne les eût-on pas faites aussi-bien sans la typographie, ainsi que tant d'autres qui ont précédé l'existence de cet art. Les erreurs n'ont-elles pas plus circulé que les vérités ? Les connoissances humaines n'ont-elles pas perdu en profondeur ce qu'elles ont gagné en superficie ? L'art d'écrire s'est affoibli, & tel qu'il étoit alors, on peut dire qu'il s'est perdu. L'usage de copier perpétuoit la connoissance des originaux aujourd'hui presqu'entiérement inconnus, &c., &c.

MENTÈS, roi des Taphiens, dont Minerve prit la ressemblance pour assurer Pénélope qu'Ulysse étoit vivant, & pour engager Télémaque à aller le chercher. Homere le distingue de Mentor.

MENTOR, gouverneur de Télémaque. C'étoit, dit-on, le grec le plus sage & le plus prudent de son siecle : ce qui cependant n'en fait pas un éloge complet pour ceux qui savent quelle étoit la sagesse de ce tems & de ce pays-là. Son nom de *Mentor* est devenu une espece d'antonomase, pour dire un instituteur.

MENTZEL, (Christian) né en 1622 à Furstenwald, dans la moyenne Marche, se rendit célebre par ses connoissances dans la médecine & la botanique, & voyagea long-tems pour les perfectionner. Il servit longtems les électeurs de Brandebourg en qualité de médecin.

Il s'étoit procuré des relations dans les pays les plus éloignés, jusques dans les Indes. Il mourut en 1701, âgé de près de 79 ans. Il étoit de l'académie des curieux de la nature. On a de lui : I. *Index nominum Plantarum*, Berlin, 1696, in-fol., réimprimé en 1715, avec des augmentations sous le titre de *Lexicon plantarum Polyglotton universale*. II. Une *Chronologie de la Chine*, Berlin, 1696, in-4°, en allemand. On conserve de lui dans la bibliotheque royale de Berlin, des manuscrits : I. Sur l'histoire naturelle du Brésil, 4 vol. in-fol. II. Sur les fleurs & les plantes du Japon, avec des fig. enluminées, 2 vol. in-fol., &c.

MENTZER, (Balthasar) théologien Luthérien, né à Allendorf, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, en 1565, se fit un nom parmi ceux de sa communion, & mourut en 1627. Il a laissé une *Explication de la Confession d'Ausbourg*, & d'autres ouvrages.

MENZIKOW, (Alexandre) garçon pâtissier sur la place du palais de Moskou, fut tiré de son premier état dans son enfance par un hasard heureux, qui le plaça dans la maison du czar Pierre. Ayant appris plusieurs langues, & s'étant formé aux armes & aux affaires, il commença par se rendre agréable à son maître, & finit par se rendre nécessaire. Il seconda tous ses projets, & mérita par ses services le gouvernement de l'Ingrie, le rang de prince & le titre de général-major. Il se signala en Pologne en 1708 & 1709; mais en 1713 il fut accusé de péculat & condamné à une amende de 300 mille écus. Le czar lui remit l'amende, & lui ayant rendu ses bonnes graces en 1719, il l'envoya commander en Ukraine, & ambassadeur en Pologne l'an 1722. Toujours occupé du soin de se maintenir, même après la mort de Pierre, dont la santé étoit assez mauvaise, Menzikow découvrit alors à qui le czar destinoit la succession à la couronne. Le prince lui en fut mauvais gré, & le punit en le dépouillant de la principauté de Plescow. Mais sous la czarine Catherine il fut plus en faveur que jamais, parce qu'à la mort du czar en 1725, il disposa tous les partis à la laisser jouir du trône de son époux. Cette princesse ne fut pas ingrate. En désignant le petit-fils de son mari, Pierre II, pour son successeur, elle ordonna qu'il épouseroit la fille de Menzikow, & que son fils épouseroit la sœur du czar. Les époux furent fiancés; Menzikow fut fait duc de Cozel, & grand-maître-d'hôtel du czar; mais ce comble d'élévation fut le moment de sa chute. Les Dolgorouki, favoris du czar, & maîtres de l'esprit de ce prince, le firent exiler avec toute sa famille à 250 lieues de Moskou, dans une de ses terres. Il eut l'imprudence de partir de Moskou avec la splendeur & le faste d'un homme qui iroit prendre possession du gouvernement d'une grande province. Ses ennemis en profiterent pour augmenter l'indignation du czar. A quelque distance de Moskou, il rencontra un détachement de soldats. L'officier qui les commandoit, le fit descendre de ses voitures,

qu'il renvoya à Moskou, & le fit monter lui & toute sa famille sur des chariots couverts, pour être conduit en Sibérie, en habit de payſan. Arrivé au lieu de son exil, on lui amena des vaches & des brebis pleines, avec de la volaille, sans qu'il pût savoir à qui il étoit redevable de ce bienfait. Son occupation dans ce lieu sauvage, où il étoit réduit à une simple cabane, fut de cultiver & de faire cultiver la terre. De nouveaux chagrins aggraverent les peines de son exil. Il avoit perdu sa femme dans la route; il eut la douleur de voir périr une de ses filles de la petite vérole; ses deux autres enfans, attaqués de la même maladie, en revinrent. Il succomba lui-même le 2 novembre 1729, & fut enterré auprès de sa fille, dans un petit oratoire qu'il avoit fait bâtir. Ses malheurs lui avoient inspiré des sentimens de piété, que son élévation lui fit long-tems oublier. Les deux enfans qui restoient, eurent un peu plus de liberté après sa mort. L'officier leur permit d'aller à l'office à la ville le dimanche, mais non pas ensemble : l'un y alloit un dimanche, & l'autre y alloit le dimanche suivant. Un jour que la fille revenoit, elle s'entendit appeller par un payſan qui avoit la tête à la lucarne d'une cabane, & connut avec la plus grande surprise, que ce payſan étoit Dolgorouki, la cause du malheur de sa famille, & victime à son tour des intrigues de cour. Elle vint apprendre cette nouvelle à son frere, qui ne vit pas sans étonnement ce nouvel exemple du néant des grandeurs. Peu de tems après, Menzikow & sa sœur, rappellés à Moskou par la czarine Anne, laisserent à Dolgorouki leur cabane, qui étoit plus commode que la sienne, & se rendirent à la cour. Le fils y fut capitaine-des-gardes, & reçut la 5e. partie des biens de son pere. La fille devint dame-d'honneur de l'impératrice, & fut mariée avantageusement. *Voyez* DOLGOROUKI.

MENZINI, (Benoit) poëte Italien, né à Florence en 1646, mort en 1704 à Rome, où il étoit professeur au college de la Sapience, & membre de l'académie des Arcades. Il s'attacha à la reine Christine, qui protégea & encouragea ses talens. Il fut un de ceux qui releverent la gloire de la poésie italienne. On a de lui divers ouvrages, entr'autres des *Satyres*, réimprimées à Amsterdam en 1718, in-4°. Elles sont recherchées pour les graces du style & la finesse des pensées. Il a encore composé un *Art Poëtique*, des *Elégies*, des *Hymnes*, une *Paraphrase* des *Lamentations de Jérémie; Academia Tusculana*, ouvrage mêlé de vers & de prose, qui offre plusieurs morceaux pleins de chaleur, quoique composé dans la langueur d'une hydropisie; des Poésies diverses. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Florence en 1731, 2 vol. in-4°.

MEONIUS, cousin de l'empereur Odenat, étoit de toutes les parties de plaisir de ce prince; mais il ne sut pas se conserver ses bonnes graces. Odenat lui reprocha en termes injurieux, que pour lui ôter le plaisir de la chasse, il affec-

toit de tirer le premier sur les bêtes qui se présentoient à eux. Il conserva un vif ressentiment de cet outrage, & fit assassiner Odenat & Hérodien son fils en 267. Après avoir satisfait sa vengeance, il prit la pourpre impériale, & ne la porta pas long-tems. Les mêmes soldats qui l'en avoient revêtû, le poignarderent, aussi indignés de son incapacité, que du déréglement de ses mœurs.

MERATI, *voyez* GAVANTUS.

MERBÈS, (Bon de) natif de Montdidier, docteur en théologie & prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation, après y avoir enseigné les belles-lettres avec succès. Il composa, à la sollicitation de le Tellier, archevêque de Rheims, une Théologie qu'il publia à Paris en 1683, en 2 vol. in-fol. sous ce titre: *Summa Christiana*, réimprimée à Turin, 1770 & 1771, 4 vol. in-4°. Ses principes ne sont pas ceux des casuistes relâchés; il paroît même donner quelquefois dans l'extrémité opposée. Quelques-unes de ses assertions semblent ne pas s'éloigner assez de la doctrine de Bajus, de Jansenius & de Quesnel. Son style, quoiqu'assez pur, est affecté & sent le rhéteur. Ce théologien mourut au college de Beauvais à Paris en 1684, à 86 ans.

MERCADO, (Louis de) *Mercatus*, natif de Valladolid en Espagne, premier médecin des rois Philippe II & Philippe III, mort âgé de 86 ans, vers 1606, a laissé divers ouvrages, recueillis en 1654 à Francfort, en 5 vol.

MERCATI, (Michel) né à San-Miniato en Toscane, & premier médecin du pape Clément VIII, mourut en 1593, à 53 ans. On eut une si haute idée de son mérite, que Ferdinand, grand-duc de Toscane, le mit au rang des familles nobles de Florence, & que le sénat Romain le décora aussi de la noblesse Romaine. C'étoit l'ami de S. Philippe de Néri & du cardinal Baronius. On a de lui des ouvrages sur son art & sur les obélisques de Rome, qui le firent beaucoup estimer; ils sont en italien, Rome, 1576, in-4°. Etant intendant du jardin des plantes du Vatican, il y avoit formé un beau cabinet de métaux & de fossiles, & en avoit fait une description savante qui est restée long-tems manuscrite. Jean-Marie Lancisi l'a publiée à Rome en 1717, sous le titre de *Metallotheca*, in-fol., avec un *Appendix*, 1719, in-fol.

MERCATOR, (Marius) auteur ecclésiastique, ami de S. Augustin, écrivit contre les Nestoriens & les Pélagiens, & mourut vers 451. Tous ses ouvrages furent publiés en 1673, in-fol., par le P. Garnier, Jésuite, avec des Dissertations très-estimées, & qui jettent un grand jour sur les véritables sentimens des Pélagiens. Baluze en donna une nouvelle édition à Paris, en 1684, in-8°.

MERCATOR, (Gérard) né à Rupelmonde, dans la Flandre, l'an 1512 (& non à Ruremonde comme la plupart des bibliographes le marquent) d'une famille originaire du duché de Juliers, oublioit de manger & de dormir pour s'appliquer à la géographie & aux

mathématiques. L'empereur Charles-Quint en faisoit un cas particulier, & le duc de Juliers le fit son cosmographe. Abraham Ortelius en fait un grand éloge, & le nomme *Mathematicorum sui temporis facilè princeps, ac geographorum nostri sæculi coryphæus.* Il mourut à Duisbourg en 1594, à 83 ans. On a de lui: I. Une *Chronologie*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1568, prouvée par les éclipses, & des observations astronomiques, Cologne, 1568, & Bâle, 1577, in-fol. Onuphre Panvini estimoit cet ouvrage. II. Des Tables ou Descriptions géographiques de toute la terre, auxquelles il donna le nom d'*Atlas*, Duisbourg, 1595, in-4°. Judocus Hondius en a donné une édition, augmentée d'un grand nombre de cartes, Amsterdam, 1666. III. *Harmonia Evangelistarum*, contre Charles du Moulin, Duisbourg, 1592, in-4°. IV. Un traité *De creatione ac fabrica mundi.* Cet ouvrage fut condamné, à cause de quelques propositions répréhensibles sur le péché originel. V. Une Edition des *Tables géographiques de Ptolomée*, corrigées, 1589, in-fol. Mercator joignoit à la sagacité de l'esprit, la dextérité de la main; il gravoit & enluminoit lui-même ses cartes, & faisoit ses instrumens de mathématiques. On a aussi de lui des Globes terrestre & céleste. Gualtere Ghymnius a écrit sa *Vie.* Voyez le jugement que Possevin porte de Mercator & de ses écrits dans sa Bibliotheque choisie, tom. 2.

MERCATOR, (Nicolas) mathématicien du 17e. siecle, natif du Holstein, & membre de la société royale de Londres, se retira en Angleterre, où il demeura jusqu'à sa mort. On a de lui une *Cosmographie*, & d'autres ouvrages estimés. C'étoit un homme de mérite, qui fit quelques découvertes, & qui remarqua le défaut des premieres *Cartes marines.*

MERCATUS, *voyez* MERCADO.

MERCI, *voyez* MERCY.

MERCIER, *Mercerus*, (Jean) d'Usez en Languedoc, étudia le droit à Toulouse & à Avignon, & y fit de grands progrès. Il quitta la jurisprudence pour s'appliquer aux belles-lettres & aux langues grecque, latine, hébraïque & chaldaïque. Il succéda à Vatable, dans la chaire d'hébreu au college-royal à Paris, en 1547. Obligé de sortir de la France, où on le regardoit comme un boute-feu des guerres civiles, il se retira à Venise, auprès de l'ambassadeur de cette couronne, qui le ramena dans sa patrie. Il mourut à Usez en 1572. Parmi les ouvrages dont il enrichit son siecle, on distingue: I. Des *Leçons sur la Genese & les Prophetes*, Geneve, 1598, in-fol. II. Ses *Commentaires* sur *Job*, sur les *Proverbes*, sur l'*Ecclesiaste*, sur le *Cantique des Cantiques*, 1573, 2 vol. in-fol., qui sont estimés. III. *Tabulæ in Grammaticam Chaldaicam*, Paris, 1550, in-4°.

MERCIER, (Josias) fils du précédent, & non moins savant que son pere, étoit habile critique. Il mourut en 1625. Quoiqu'employé à diverses affaires importantes, il ne négligea

pas les travaux du cabinet. On a de lui : I. Une excellente Edition de *Nonius-Marcellus*. II. Des *Notes* sur *Aristenete*, sur *Tacite*, sur *Dictys* de Crete, & sur le *Livre* d'Apulée *de Deo Socratis*. Claude Saumaise étoit son gendre.

MERCIER (Nicolas) de Poissy, mort en 1647, régent de Troisieme au college de Navarre à Paris, & sous-principal des grammairiens de ce college, s'acquit beaucoup de réputation par son habileté à élever la jeunesse, & par ses ouvrages. On a de lui : I. Le *Manuel des Grammairiens*, in-12; ouvrage confus, du moins aux yeux de la plupart des jeunes gens. On s'est servi pourtant de ce livre dans divers colleges, parce qu'il y a des principes excellens pour la belle latinité. II. Un *Traité de l'Epigramme*, en latin, in-8°: ouvrage très-estimé. III. Une Edition des *Colloques d'Erasme*, purgée des endroits dangereux, & enrichie de notes.

MERCKLEIN, *voyez* MERKLIN.

MERCŒUR, (Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de) naquit en 1558 de Nicolas de Lorraine, & de Jeanne de Savoie-Nemours sa 2e. femme. Il s'endurcit dès sa premiere jeunesse aux fatigues de la guerre, & se distingua dans plusieurs occasions. Lié avec le duc de Guise, il fut sur le point d'être arrêté, comme lui, aux Etats de Blois, en 1588; mais la reine Louise de Lorraine, sa sœur, l'en ayant averti, il échappa à ce péril. Ce fut alors qu'il embrassa ouvertement le parti de la ligue. Il se cantonna dans son gouvernement de Bretagne, y appella les Espagnols, & leur donna le port de Blavet en 1591. Les agens de Henri IV l'engagerent, en 1595, à conclure une treve qui devoit durer jusqu'au mois de mars de l'année suivante. On vint à bout ensuite de la lui faire prolonger jusqu'au mois de juillet. Ses amis lui reprocherent alors ce qu'il avoit reproché plusieurs fois au duc de Mayenne, que *les occasions ne lui avoient pas manqué*, mais qu'*il avoit souvent manqué aux occasions*. Cependant, comme tous les chefs de la ligue avoient fait leur paix avec le roi, il fit la sienne en 1598. Le mariage de sa fille Françoise, riche héritiere, avec César de Vendôme, fut le prix de la réconciliation. Le duc de Mercœur ne songea plus qu'à trouver quelqu'occasion brillante de signaler son courage; elle se présenta bientôt. L'empereur Rodolphe II lui fit offrir, en 1601, le commandement de son armée en Hongrie contre les Turcs. Le duc partit pour cette expédition; & on le vit, à la tête de 15000 hommes seulement, entreprendre de faire lever le siege qu'Ibrahim Bacha avoit mis devant Kaniska avec 60,000 combattans. Il voulut l'obliger à donner bataille; mais ayant bientôt manqué de vivres, il fut contraint de se retirer. Sa retraite passa pour la plus belle que l'Europe eût vue depuis longtems. L'année suivante il prit Albe-Royale, & défit les Turcs qui venoient la secourir. Ce héros, obligé de retourner en France, fut attaqué d'une fievre pourprée à Nuremberg, où il mourut en 1602. S. François de

Sales prononça son oraison funebre à Paris.

MERCURE, fils de Jupiter & de Maïa étoit dieu de l'éloquence, du commerce & des voleurs. On le regardoit comme le messager des dieux, principalement de Jupiter, dont il portoit les ordres & exécutoit les arrêts dans tout l'univers. Il conduisoit les ames dans les enfers, & avoit le pouvoir de les en tirer. Il savoit parfaitement bien la musique. Ce fut lui qui déroba les troupeaux, les armes & la lyre d'Apollon, & se servit de cette lyre pour endormir & tuer Argus qui gardoit la vache Io. Il métamorphosa Battus en pierre de touche, délivra Mars de la prison où Vulcain l'avoit enfermé, & attacha Prométhée sur le Mont-Caucase. On le représente ordinairement tenant un caducée (baguette entortillée de deux serpens) à la main, avec des ailes à la tête & aux talons. Comme la plupart des fables présentent des traits altérés de l'Histoire-Sainte, quelques écrivains ont cru voir du rapport entre la baguette de Moïse & celle de Mercure, tant à raison des serpens, qu'à cause de la merveilleuse efficace que l'histoire attribue à l'une, & la mythologie à l'autre. L'on connoit ces vers de Virgile :

Tum virgam capit. Hâc animas ille evocat Orco
Pallentes; alias sub tristia Tartara mittit;
Dat somnos adimitque, & lumina morte resignat.
Illâ fretus agit ventos, & turbida tranat
Nubila. Æncid. IV.

Voy. LAVAUR, OPHIONÉE, &c.

MERCURE TRISMEGISTE, *voyez* HERMÈS.

MERCURIALIS, (Jerôme) célebre médecin, appellé par quelques-uns l'*Esculape de son tems*, naquit à Forli en 1530, & y mourut le 9 novembre 1606, à 76 ans. Il pratiqua & professa la médecine à Padoue, à Bologne & à Pise. Il donna la santé à bien des malades, & des instructions salutaires à ceux qui se portoient bien. Les habitans de Forli mirent sa statue dans leur place publique, pour honorer la mémoire d'un homme qui avoit tant illustré & obligé sa patrie. Son mérite lui acquit non-seulement beaucoup de réputation, mais encore des richesses immenses. Il laissa à son fils 120,000 écus d'or, après avoir vécu avec éclat, & fait des libéralités considérables à ses amis & de grandes charités aux pauvres. C'étoit un homme bien fait & de bonne mine. Il étoit d'une douceur angélique & d'une piété exemplaire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *De Arte Gymnastica*, Venise, 1587, in-4°; & Amsterdam, 1672, in-4°. On y trouve des recherches curieuses sur les jeux d'exercices des anciens avec de savantes explications. II. *De Morbis mulierum*, 1601, in-4°. III. Des *Notes* sur *Hippocrate*, & sur quelques endroits de Pline l'Ancien. IV. *De Morbis puerorum.* V. *Consultationes & responsa medicinalia*, Venise, 1624, in-fol., avec les notes de Mundinus. VI. *Medicina practica*, Venise, 1627, in-fol.

MERCURIEN, (Everard) général des Jésuites, né dans

un petit village de la province de Luxembourg & du diocese de Liege, dont il porta le nom, étudia à Louvain, & s'y avança dans les lettres & la piété. Son zele pour le salut des ames, lui fit préférer une cure de campagne à un canonicat dans Liege. Depuis il se fit Jésuite à Paris, le 8 septembre 1540, & fut envoyé à Rome l'an 1551. S. Ignace qui vivoit encore, en porta un jugement avantageux. Après la mort de S. François de Borgia, il fut élu général en 1573, gouverna avec beaucoup de douceur & de prudence, & mourut le 1 août 1580. On a de lui une *Lettre Encyclique* adressée aux supérieurs de la Société, remplie de sages préceptes.

MERCY, (François de) général de l'armée du duc de Baviere, né à Longwy, petite ville sur les frontieres de France, se signala dans diverses occasions. Il prit Rotweil en 1643, & Fribourg en 1644. Peu de tems après il perdit la bataille donnée proche cette ville, fut blessé à celle de Nortlingue le 3 août 1645, & mourut de ses blessures. On l'enterra dans le champ de bataille, & on grava sur sa tombe ces mots honorables : *Sta, Viator, Heroem calcas.* Une chose singuliere de Mercy, c'est que, dans tout le cours de deux campagnes que le duc d'Enghien, le maréchal de Grammont & Turenne avoient faites contre lui, ils n'avoient jamais rien projetté dans leur conseil de guerre, que Mercy ne l'eût deviné & ne l'eût prévenu, comme s'ils lui eussent fait la confidence de leur dessein. C'est un éloge que peu d'autres généraux ont mérité.

MERCY, (Florimond, comte de) petit-fils du précédent, né en Lorraine l'an 1666, se signala tellement par sa valeur dans les armées impériales, qu'il devint feld-maréchal de l'empereur en 1704. L'année suivante il força les lignes de Pfaffenhoven, & fut vaincu en Alsace par le comte du Bourg, en 1709. Le comte de Mercy s'acquit beaucoup de gloire dans les guerres de l'empereur contre les Turcs. Il fut tué à la bataille de Parme le 29 juin 1734. Le comte d'Argenteau (belle terre & château entre Liege & Maëstricht), colonel impérial, son cousin, qu'il avoit adopté, fut son héritier, à charge de prendre le nom & les armes de *Mercy*.

MERÉ, (George Brossin, chevalier de) écrivain de Poitou, d'une famille des plus illustres de cette province, se distingua par son esprit & par son érudition. *Homere, Platon, Plutarque*, & les autres excellens auteurs Grecs, lui étoient aussi familiers que les François. Après avoir fait quelques campagnes sur mer, il parut à la cour avec distinction, & se fit généralement estimer & rechercher des grands, des savans, & de toutes les personnes de mérite. Sur la fin de sa vie, il se retira dans une belle terre qu'il avoit en Poitou, & il y mourut dans un âge fort avancé, vers 1690, très-persuadé de toutes les vérités du Christianisme, que les lumieres de son esprit lui avoient toujours rendues respectables. Le chevalier de Meré étoit un homme d'un

esprit délicat, & un philosophe aimable. Ses ouvrages sont : I. *Conversations de M. de Clerambaut & du chevalier de Meré*, in-12. II. Deux *Discours*, l'un *de l'Esprit*, & l'autre *de la Conversation*, in-12. III. Les *Agrémens du Discours*. IV. Des *Lettres*. V. *Traité de la vraie Honnêteté, de l'Eloquence & de l'Entretien*, publiés par l'abbé Nadal, avec quelques autres *Œuvres posthumes*, in-12. Voici le jugement qu'on en porte dans le 3e. tome des *Mélanges d'Histoire & de Littérature* de Vigneul-Marville. « Le chevalier de Meré étoit un homme » à réflexion : il avoit une » grande abondance de pen» sées, & pensoit bien ; mais » il faut avouer aussi, qu'à » force d'avoir voulu polir son » style, il l'a exténué, qu'il » est quelquefois guindé & peu » naturel ». Voyez la *Bibliotheque historique du Poitou*, par M. Dreux du Radier, tom. IV.

MERENDA, (Antoine) né à Forli en 1578, enseigna pendant 20 ans le droit à Pavie, avec une réputation extraordinaire, & mourut à Bologne en 1657, à l'âge de 77 ans. On a de lui *Controversiarum Juris lib. 24*, publiés à Brûxelles en 1745, avec des notes de Jean Michel van Langendonck, 5 vol. in-fol.

MERIAN, (Marie-Sibylle) fille de Matthieu Merian, né à Bâle en 1593, mort à Schwalbach en 1651, libraire, habile graveur & savant géographe. Elle naquit à Francfort en 1647, & mourut en 1717 à Amsterdam. Le goût, l'intelligence & la vérité avec lesquels elle a su peindre à détrempe les fleurs, les papillons, les chenilles & autres insectes, lui ont fait beaucoup de réputation. Elle étoit si curieuse de cette partie de l'histoire naturelle, qu'elle entreprit plusieurs voyages pour voir les collections que des curieux en avoient faites. Elle avoit épousé Jean Andriesz Graff, habile peintre & architecte de Nuremberg ; mais elle est plus connue sous son nom propre. Les Hollandois attirerent par leurs offres, les deux époux chez eux. Mde. Merian ne quitta son pays que parce qu'elle n'avoit plus rien à y observer ; elle eut le courage d'affronter les dangers & les périls de la mer, pour aller chercher de nouvelles connoissances en Amérique : elle s'arrêta deux ans (& non pas deux mois comme on le dit dans *Moreri*) à Surinam, & elle s'y occupa à dessiner tout ce qu'elle y put trouver de reptiles & d'insectes, de même que les plantes, les fleurs & les fruits qui leur servent d'alimens. Elle peignit tout cela sur velin, & les connoisseurs conviennent qu'il ne se peut rien ajouter à ce travail. On a de cette dame : I. *Origine des Chenilles, leurs nourritures & leurs changemens*, Nuremberg, 1679-1688, 2 vol. in-4°, avec fig. en allemand ; on l'a traduit en latin sous ce titre : *Erucarum ortus*, Amsterdam, 1705. Sa fille donna un 3e. volume comme l'ouvrage posthume de sa mere. Nous avons le tout en françois, sous ce titre : *Histoire des Insectes de l'Europe*, traduite par Jean Marret, Amsterdam, 1730, in-fol., avec 36 planches de plus, & des notes. II. *Dissertation sur la*

la génération & les transformations des Insectes de Surinam, en flamand, Amsterdam, 1705, in-4°. Item en latin, Amsterdam, 1705, in-fol., avec 60 magnifiques planches; item en françois & en latin, Amsterdam, 1726, in-fol. Ces deux ouvrages ont été réunis en françois sous ce titre : *Histoire des Insectes de l'Europe & de l'Amérique*, Amsterdam, 1730, in-fol. On les a réimprimés en françois & en latin à Paris en 1768; & on y a ajouté le *Florilegium* d'Emmanuel Sweerts, traduit en françois, dont il y a des exemplaires enluminés. Les Dessins de cette dame ont été déposés dans l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, & multipliés par la gravure. Son pere (Matthieu Merian) est connu par sa *Collection topographique de l'univers*, 31 tom. in-folio; & par son *Florilegium*, Francfort, 1612, 2 vol. in-fol. *Voyez* ZEILLER.

MERILLE, (Edmond) l'un des plus savans jurisconsultes du 17e. siecle, étoit de Troyes en Champagne. Il enseigna le droit à Bourges avec une réputation extraordinaire, & mourut en 1647, à 68 ans, après s'être distingué par divers écrits. On a fait une édition de ses *Œuvres* à Naples, en 2 vol. in-4°, 1720.

MERION, conducteur du char d'Idoménée, se distingua beaucoup au siege de Troie. Homere le compare à Mars pour la valeur. — Il y eut un autre MERION, fils de Jason, célebre par ses richesses & par son avarice.

MERKLIN, (George-Abraham) médecin, né à Weissembourg, dans la Franconie, mort en 1702, à 58 ans, a donné : I. *Tractatio medica de ortu & occasu transfusionis sanguinis*, Nuremberg, 1679, in-8°. Il s'y éleve avec force contre cette invention empirique aussi inutile que révoltante (*voyez* LIBAVIUS, Jean-Baptiste DENIS). II. Une nouvelle Edition de Vander-Linden : *De Scriptis Medicis*, 1686, 2 vol. in-4°. III. *De incantamentis*, 1715, in-4°. Ces Traités offrent des choses qu'on ne trouve point ailleurs.

MERLAT, (Elie) théologien de la religion prétendue-réformée, né à Saintes en 1634, voyagea en Suisse, à Geneve, en Hollande & en Angleterre. Il devint ensuite ministre de Saintes, où il se distingua pendant 19 ans par sa science & par sa probité. Une réponse violente qu'il fit au livre d'Arnauld, intitulé : *Le Renversement de la Morale de J. C. par les Calvinistes*, l'obligea de sortir de France en 1680. Il se retira alors à Geneve, & de là à Lausanne, où il fut pasteur & professeur, & où il mourut en 1705. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, on a de lui : I. Plusieurs *Sermons*. II. Un *Traité de l'autorité des Rois*. III. Un autre traité *De conversione hominis peccatoris* : ouvrages qui ont eu quelque succès dans la réforme.

MERLIN, (Ambroise) écrivain Anglois, vivoit vers l'an 480, & fut regardé comme un grand magicien, & dont on raconte des choses surprenantes. Plusieurs auteurs ont écrit qu'il avoit été engendré d'un Incube, & qu'il avoit transporté d'Irlande en Angleterre les

pierres énormes qu'on voit près de Salisbury, & qui, par leur masse, leur disposition & leur nature étrangere au sol, ont épuisé les spéculations des savans (*voyez* SALISBURY dans le *Dict. géog.*). On lui attribue des *Prophéties* & d'autres ouvrages, sur lesquels quelques auteurs ont fait des commentaires, parmi lesquels est Alain de Lille, & Géoffroi de Monmouth, qui a aussi inséré la Vie du roi Artus par Merlin, dans son *Histoire de la Grande-Bretagne*. L'*Histoire de Merlin* & ses *Prophéties* parurent à Paris en 1530, in-fol., & furent traduites en italien à Venise en 1539 & 1554, in-8°. Quant à la naissance exotique de Merlin, les savans sont partagés. Ceux même qui reconnoissent la réalité des Incubes, ne sont pas tous d'avis qu'il peut en résulter une génération véritable : d'autres, en supposant des moyens physiques, & entrant en quelque sorte dans l'ordre naturel de la reproduction, sont d'une opinion contraire. On peut voir quant au premier sentiment, Ulricus Molitor, *De Python. Mulieb.*, & pour le second, Delrio, *lib.* 2, *Q.* 15. Quoi qu'il en soit, l'existence des Incubes paroît si certaine, que S. Augustin, qu'on n'accusera pas de crédulité, croit qu'*on ne peut la nier sans impudence*. Il y en a effectivement des exemples anciens & modernes, que la plus chicaneuse critique auroit bien de la peine de contester. Voyez l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, t. 8, p. 571. Malherbe rapporte aussi un fait très-curieux en ce genre.

MERLIN, (Jacques) docteur de Sorbonne, natif du diocese de Limoges, fut curé de Montmartre, puis chanoine & grand-pénitencier de Paris. Un Sermon véhément contre quelques grands seigneurs, soupçonnés d'être favorables aux nouvelles erreurs, ayant fait beaucoup de bruit à Paris & à la cour, François I le fit mettre en prison dans le château du Louvre, en 1527, & l'envoya en exil à Nantes 2 ans après. Ce monarque s'étant ensuite appaisé, lui permit de revenir à Paris en 1530. Il y mourut en 1541, après avoir occupé la place de grand-vicaire & la cure de la Magdelene. Ses ouailles trouverent en lui le plus tendre & le plus zélé des pasteurs. Merlin est le premier qui a donné une *Collection des Conciles*. Il y en a eu 3 éditions. Cette Collection est cependant très-imparfaite & contient quantité de faux actes, que la sagacité des critiques du 17e. siecle a su séparer des véritables. On a encore de lui des *Editions* de *Richard de St.-Victor*, de *Pierre de Blois*, de *Durand de St.-Pourçain*, & d'*Origene*. Il a mis à la tête des Œuvres de ce Pere, une *Apologie*, dans laquelle il tâche de justifier Origene des erreurs qu'on lui impute.

MERLIN, (Charles) Jésuite du diocese d'Amiens, mort à Paris dans le college de Louis-le-Grand, en 1747, enseigna avec distinction les humanités & la théologie ; il s'appliqua ensuite aux travaux du cabinet, & recueillit des éloges. On a de lui : I. Un *Traité historique & dogmatique sur la forme des Sacremens*. II. Plusieurs *Disserta-*

tions, la plupart insérées dans les *Mémoires* de Trévoux, parmi lesquelles on distingue une *Défense* du pape Honorius, pleine d'érudition & d'une critique sage ; & sur-tout une nouvelle *Exposition* de la doctrine catholique sur la *Prédestination*, où l'auteur tâche de concilier les deux sentimens qui partagent l'école sur cette matiere, en admettant que la prédestination précede les bonnes œuvres & le mérite de l'homme en général, quoiqu'elle ne soit prononcée qu'après quelque action d'épreuve, telle que l'obéissance d'Abraham, &c. Quoi qu'il en soit de ce sentiment, que l'auteur appuie sur un grand nombre de passages de l'Ecriture, des saints Peres, des théologiens & des plus célebres prédicateurs ; il est au moins propre à prouver que c'est à tort qu'on se passionne pour tout ce qu'on appelle système, opinion, explication, &c. ; puisqu'il y a souvent entre les assertions qui se combattent, un milieu plus ou moins vraisemblable, vrai peut-être, qui peut au moins faire soupçonner que les deux partis ont tort.

MERLIN COCCAYE, *voy.* FOLENGO Théophile.

MERLON, *voyez* HORSTIUS Jacques.

MERODACH-BALADAN, *voyez* BALADAN.

MÉROPE, fille d'Atlas & de Pléïone, & l'une des sept Pléïades, rendoit une lumiere assez obscure, selon la Fable, parce qu'elle avoit épousé Sisiphe, homme mortel : au-lieu que ses sœurs avoient été mariées à des dieux. — MÉRORE est aussi le nom de l'épouse de Cresphonte, héros Grec, laquelle reconnut son fils dans l'instant même où elle alloit l'immoler.

MEROVÉE *ou* MEROUÉE, roi de France, succéda à Clodion en 448, & combattit Attila en 451, dans les plaines de Châlons-sur-Saône, assisté d'Aëtius & de Théodoric. Sa victoire fut complette (*voyez* ATTILA). On dit qu'il étendit les bornes de son empire, depuis les bords de la Somme jusqu'à Treves qu'il prit & qu'il saccagea. Il mourut en 456, laissant pour successeur Childéric I son fils. Sa valeur a fait donner aux rois de France de la 1re. race le nom de *Mérovingiens*. On ne connoît ni sa famille, ni l'année de sa naissance. On lit dans une chronique fabuleuse que, pendant que sa mere se baignoit au bord de la mer, il sortit un taureau marin, qui la rendit grosse de ce prince. Cette fable semble être fondée sur ce que *Mer Veich*, signifie *Veau de Mer*. On prétend que Mérouée est le même dont parle Priscus Panites (auteur Grec, qui vivoit du tems de Théodose le Jeune, & dont il nous reste quelques fragmens dans le *Recueil* ou *Extrait des Légations*, que David Hoeschelius publia le premier en grec, à Ausbourg, l'an 1603). Cet auteur dit » qu'ayant été envoyé en ambassade à Rome, il y vit le » jeune fils du roi des François, » mort depuis peu ; qu'il avoit » une belle chevelure blonde ; » & que le patrice Aëtius » l'ayant adopté pour son fils, » l'avoit envoyé à l'empereur » Valentinien III, pour faire » alliance avec lui ».

MÉROUÉE, fils aîné de Chilpéric, roi de France, fut envoyé par son pere l'an 576, pour s'emparer du Poitou qui appartenoit au jeune Childebert II, son cousin, fils de Sigebert, roi d'Austrasie. Au-lieu d'exécuter les ordres de son pere, il se retira à Tours & de là à Rouen, où il entretint avec sa tante Brunehaut un commerce scandaleux. Prétextat, archevêque de Rouen, voulant mettre fin au scandale, les maria, sans égard aux Saints-Canons qui défendent ces sortes d'alliances (*voy.* PRÉTEXTAT). Chilpéric réduisit les deux époux à se sauver dans une église, d'où il les tira, en leur donnant parole de leur conserver la vie; il donna des gardes à Brunehaut, & mena son fils avec lui. Quelque tems après, Mérouée étant accusé par Frédegonde, femme de Chilpéric, d'être d'intelligence avec les ennemis du roi, fut enfermé dans un couvent, d'où s'étant sauvé, il se retira dans l'église de S. Martin de Tours, alors l'asyle le plus sacré de la France, qui le mettoit à couvert de la colere de son pere & des intrigues de sa marâtre: preuve frappante du respect, que dans ces tems barbares on avoit pour les Lieux-Saints, & combien sont efficaces les obstacles que la Religion oppose à la violence & à la tyrannie. Il erra ensuite, en essuyant diverses aventures, & formant divers projets, jusqu'à ce qu'il fut poignardé par ordre de Frédegonde, qui fit croire à son mari qu'il s'étoit tué lui-même.

MERRE, (Pierre le) avocat au parlement de Paris & professeur royal en droit canon, mort en 1728, se rendit très-habile dans les affaires ecclésiastiques. On a de lui: I. Un Mémoire intitulé: *Justification des Usages de France, sur les mariages des enfans de famille, faits sans le consentement de leurs parens*, 1686. II. *Sommaire touchant la Juris-diction*, in-fol., 1705. Ces deux ouvrages sont estimables par l'érudition qu'ils renferment.

MERRE, (Pierre le) fils du précédent, mort à Paris sa patrie en 1763, étoit un avocat célebre, qui obtint une chaire de professeur royal en droit canon, qu'il remplit avec distinction. Il ne se distingua pas moins que son pere, & c'est à eux qu'on doit le *Recueil des Actes, Titres & Mémoires* concernant les affaires du clergé de France; augmenté d'un grand nombre de *Pieces* & *d'Observations* sur la discipline présente de l'Eglise, & mis en nouvel ordre suivant la délibération de l'assemblée générale du clergé du 29 août 1705, 12 vol. in-fol., 1716 à 1750. On en a imprimé un Abrégé, 1767 & années suivantes, en 6 vol. in-fol., qui a pour titre: *Collection des Procès verbaux des Assemblées générales du Clergé*, rédigés par ordre des matieres, & réduits à ce qu'ils ont d'essentiel. Ce recueil a été fait sous la direction de l'évêque de Mâcon. On a réimprimé à-peu-près au même tems le *Recueil* des *Actes, Titres & Mémoires du Clergé*, chez Garigan à Avignon, en 14 vol. in-4°, plus commodes, mais moins exacts que l'édition in-fol.

MERSCH, (François) né à Leobschiz en Silésie, l'an 1690,

entra chez les Jéſuites, & ſe diſtingua dans le miniſtere de la prédication. On a de lui un recueil de *Sermons*, Breſlaw, 1751, in 4°; un autre, Prague, 1754.

MERSENNE, (Marin) religieux Minime, né au bourg d'Oyſé, dans le Maine, en 1588, étudia à la Fleche avec Deſcartes, & forma avec lui une liaiſon qui ne finit qu'avec leur vie. Les mêmes goûts fortifierent leur amitié. Le P. Merſenne étoit né avec un génie heureux pour les mathématiques & la philoſophie. Il inventa la *Cicloïde*, nouvelle courbe, qui fut auſſi nommée *Roulette*, parce que cette ligne eſt décrite par un point de la circonférence d'un cercle qu'on fait rouler ſur un plan. Ce Religieux, également propre à la théologie & à la philoſophie, enſeigna ces deux ſciences depuis 1615 juſqu'en 1619. Il voyagea enſuite en Allemagne, en Italie & dans les Pays-Bas. Son caractere doux, poli & engageant, lui firent par-tout d'illuſtres amis. Il mourut à Paris en 1648, à 60 ans, regretté comme un génie pénétrant & comme un philoſophe plein de ſagacité. On a de lui pluſieurs ouvrages; les plus connus ſont: I. *Quæſtiones celebres in Geneſim*, 1623, in-folio. C'eſt dans ce livre qu'il parle de Vanini. Il fait mention en même tems, depuis la colonne 669e. juſqu'à la 676e., des autres athées de ſon tems. Il prétend qu'il y en avoit plus de 50 mille à Paris. Sans examiner ſi ce compte étoit juſte, ni s'il regardoit les athées de ſpéculation ou de pratique, il paroît par les événemens, que le tems a fait éclore, qu'une telle diſpoſition des eſprits devoit déjà être bien avancée du tems du P. Merſenne. On lui fit cependant remplacer cette liſte imprudente & inutile par deux cartons. Il eſt rare de trouver des exemplaires avec les pages ſupprimées. II. *L'Harmonie univerſelle, contenant la théorie & la pratique de la Muſique*, 2 vol. in-fol., dont le premier eſt de 1636, & le ſecond de 1637. Il y en a une édition latine de 1648, avec des améliorations, ſous le titre *Harmonicorum Libri, de Sonorum natura, cauſis & effectibus*: ouvrage profond, mais effacé par la *Muſurgia univerſalis* & la *Phonurgia nova* du P. Kircher. III. *Cogitata phyſicomathematica*, in-4°. IV. La *Vérité des Sciences*, in-12. V. Les *Queſtions inouies*, in-4°. On trouve pluſieurs *Lettres* latines de ce ſavant Minime parmi celles de Martin Ruar, fameux Socinien. Le P. Merſenne ſavoit employer les penſées des autres: la Mothe-le-Vayer l'appelloit *le bon Larron*. Voyez ſa *Vie*, in-8°, par le P. Hilarion de Coſte.

MERVESIN, (Joſeph) Religieux de l'ordre de Cluny non-réformé, obtint le prieuré de Baret, & mourut de la peſte en 1721 à Apt ſa patrie. Il avoit contracté cette maladie en ſe conſacrant au ſervice des peſtiférés. Son *Hiſtoire de la Poéſie Françoiſe*, Paris, 1706, in-12, fut recherchée dans le tems, quoiqu'elle ne ſoit ni exacte, ni correctement écrite.

MERVILLE, (Michel Guyot de) né à Verſailles, du préſident du grenier à ſel de cette ville, en 1696; ſe fixa à

La Haye, où il ouvrit une boutique de libraire. Il vendoit non-seulement des livres, il en composoit. Il mit au jour en 1726 un *Journal*, & ensuite quelques pieces de théâtre : il retourna à Paris. Des chagrins causés par le dérangement de ses affaires, le déterminerent au bout de quelques années à quitter la capitale, & à se retirer en Suisse, où il lui prit envie de terminer ses jours, en se noyant dans le lac de Geneve en 1765. On a publié ses *Œuvres de Théâtre* à Paris en 1736, 3 vol. in-12.

MERULA, (George) d'Alexandrie de la Paille, enseigna le latin & le grec à Venise & à Milan; & mourut dans cette derniere ville en 1494. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Antiquitatis Vicecomitum Mediolanensium libri x*, Milan, 1625, in-fol. On trouve à la suite de cet ouvrage : *Duodecim Vicecomitum Mediolani principum Vitæ, auct. Paulo Jovio; & Philippi Mariæ Vicecomitis Vita, auct. Petro Candido Decembrio.* II. La *Description du Mont-Vésuve & Mont-Ferrat.* III. Des *Commentaires* sur *Martial*, *Stace*, *Juvenal*, *Varron*, *Columelle.* IV. Des *Epîtres*, &c. Erasme, Hermolaüs-Barbarus, & plusieurs autres savans font de lui un grand éloge. Tristanus Calchus, disciple de Merula, fut jugé capable par son maître d'être associé à son travail pour l'*Histoire de Milan;* mais le disciple craignant qu'on n'attribuât toute la gloire de cet ouvrage au maître, en donna une autre de son propre fonds, Milan, 1624, où il critiqua d'une maniere outrageante celle de son maître; artifice de jalousie, que les lecteurs judicieux n'eurent point de peine à démêler. Merula se défendoit avec vivacité contre les censeurs qui l'attaquoient, mais il ne tardoit point à reprendre des sentimens de paix & de bonne volonté. *Voyez* POLITIEN.

MERULA *ou* Van MERLE, (Paul) né l'an 1558 à Dordrecht, se rendit habile dans le droit, dans l'histoire, dans les langues & dans les belles-lettres. Pour donner plus d'étendue à ses connoissances, il voyagea en France, en Italie, en Allemagne & en Angleterre. De retour dans sa patrie, il succéda en 1592, dans la chaire d'histoire de l'université de Leyde, à Juste-Lipse, qui aima mieux rentrer dans la religion de ses peres, que de briller par l'enseignement des sciences profanes dans une école hétérodoxe. Les ouvrages de Merula sont : I. Des *Commentaires* sur les *Fragmens d'Ennius*, in-4°. II. Une Edition de la *Vie d'Erasme* & de celle de *Junius*, l'une & l'autre in-4°. III. Un ouvrage très-utile pour la géographie, tant ancienne que moderne : *Cosmographiæ generalis lib. III, & Geographiæ particularis lib. IV;* Leyde, 1605, in-4°; Amsterdam, 1636, 6 vol in-12. Il n'a achevé que l'Espagne, la France & l'Italie. IV. *Maniere de procéder en Hollande*, &c., en flamand : l'édition la plus complette est celle de Delft, 1705, in-4°. V. *Opera posthuma*, 1684, in-4° : ils contiennent cinq traités *de Sacrificiis Romanorum*, *de Sacerdotibus*, *de Legibus*, *de Comitiis*, *de Præmiis*

militaribus. Ils ſont fort ſavans. VI. *Urbis Romæ delineatio*, Leyde, 1599. VII. *Hiſtoire univerſelle*, depuis la naiſſance de J. C. juſqu'à l'an 1200, continuée par ſon fils juſqu'en 1614, &c., en flamand, Leyde, 1627, in-fol. La Continuation eſt farcie de traits injurieux contre l'Egliſe Catholique. VIII. *Diſſertatio de Maribus*. Ce ſavant mourut à Roſtock en 1607, à 49 ans.

MERY *ou* MERRI, (S.) *Medericus*, abbé de S. Martin d'Autun, ſa patrie, voulant vivre en ſimple religieux, quitta ſon monaſtere, & vint à Paris, où il mourut l'an 700. On bâtit ſur ſon tombeau une chapelle, qui eſt devenue dans la ſuite une égliſe collégiale & paroiſſiale.

MERY, (Jean) chirurgien célebre, né à Vatan en Berri l'an 1645, fut fait chirurgien-major des Invalides en 1683. Louvois, qui lui avoit donné ce poſte, l'envoya l'année ſuivante en Portugal, pour porter du ſecours à la reine, qui mourut avant ſon arrivée. Il revint en France, & obtint une place à l'académie des ſciences. Louis XIV lui confia la ſanté du duc de Bourgogne, encore enfant; mais il ſe trouva, dit Fontenelle, encore plus étranger à la cour, qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Eſpagne. Il revint à Paris, fut fait premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu en 1700, & mourut en 1722, à 77 ans. Mery eut toute ſa vie beaucoup de religion, & des mœurs telles que la Religion les demande & les inſpire. On a de lui : I. Pluſieurs *Diſſertations* dans les *Mémoires* de l'académie des ſciences. II. *Deſcription de l'oreille de l'homme*, Paris, 1687, in-12. III. Des *Obſervations* ſur la maniere de tailler, par Frere Jacques, in-12. IV. Des *Problêmes de Phyſique* ſur le *Fœtus*. Cet habile homme n'avoit pas une idée exagérée de ſa profeſſion : il obſervoit que pour connoître la ſtructure des animaux, on n'en ignoroit pas moins l'action & le jeu des liqueurs. *Nous autres anatomiſtes*, diſoit-il facétieuſement, *nous ſommes comme les crocheteurs de Paris, qui en connoiſſent toutes les rues, juſqu'aux plus petites & aux plus écartées, mais qui ne ſavent pas ce qui ſe paſſe dans les maiſons*. Voyez HÉROPHILE, HIPPOCRATE.

MESA, roi des Moabites, refuſa de payer à Joram, roi d'Iſraël, le tribut qu'il payoit à ſon pere Achab. Joram leva une armée pour obliger ce prince à le payer; & ſecouru de Joſaphat, roi de Juda, & du roi d'Idumée, il pourſuivit Meſa juſques dans ſa capitale. Elle alloit être forcée, lorſque Meſa déſeſpéré fit monter ſon fils ſur les murs de la ville; & pour montrer que ni lui ni ſon ſucceſſeur ne ſe ſoumettroient jamais à payer le tribut, il ſacrifia ce fils ſon ſucceſſeur en préſence des trois rois, qui furent ſaiſis d'horreur & leverent incontinent le ſiege. *IV. Reg. 3.*

MESANGE (Matthieu) de Vernon, mort à Paris en 1758, avoit été garde de la bibliotheque de S. Germain-des-Prés. On a de lui : I. *Tarif de la Maçonnerie*, 1746, in-8°. II. *Traité de la Charpenterie & Bois*, 1753, 2 vol. in-8°. III.

Calculs tout faits, in-12. Ce dernier ouvrage eſt plus ample, & les opérations à faire plus courtes, plus faciles que dans les *Comptes-Faits* de Barrême. On y trouve des Tarifs ſur l'eſcompte, le change & la vente des marchandiſes, le pair des aunages & des poids de l'Europe.

MÉSENGUY, (François-Philippe) né à Beauvais en 1677, profeſſa pendant pluſieurs années les humanités & la rhétorique au college de cette ville. Ses amis l'appellerent à Paris; il obtint la place de gouverneur de la chambre commune des rhétoriciens au college de Beauvais. Coffin devenu principal de ce college après le célebre Rollin, prit l'abbé de Méſenguy pour ſon coadjuteur, & le chargea d'enſeigner le catéchiſme aux penſionnaires. Ce fut pour eux qu'il écrivit ſon *Expoſition de la Doctrine Chrétienne*. Son oppoſition à la Bulle *Unigenitus* l'obligea à quitter le college de Beauvais en 1728. Il mourut en 1763, à l'âge de 86 ans. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Abrégé de l'Hiſtoire & de la Morale de l'Ancien-Teſtament*, un vol. in-12, Paris, 1728: livre dont Rollin fait un grand éloge. II. *Abrégé de l'Hiſtoire de l'Ancien-Teſtament, avec des éclairciſſemens & des réflexions*, à Paris, chez Deſaint & Saillant, en 10 vol. in-12, 1737. III. Une Edition du *Nouveau-Teſtament*, en un ſeul vol. in-8°; & en 3 vol. in-12, avec de courtes notes. IV. *Expoſition de la Doctrine Chrétienne*, ou *Inſtructions ſur les principales vérités de la Religion*, en 6 vol. in-12. Clément XIII l'a condamné par un bref particulier du 14 juin 1761. Un Italien nommé Serrao, dans une brochure intitulée: *De præclaris Catechiſtis*, fait de cet ouvrage de Méſenguy un éloge immenſe & amphigourique: c'eſt, ſelon lui, le catéchiſme des catéchiſmes; apparemment parce que l'auteur en établiſſant l'exiſtence des miracles, en trouve la preuve la plus évidente dans ceux du très-bienheureux diacre Pâris (*tom. 4, pag. 393, édit. de Paris, 1777 en 4 vol.*). A ces miracles, il faut joindre ſans doute celui que M. Serrao dit très-ſérieuſement être arrivé lors de la condamnation du *Cathéchiſme* de Méſenguy. Le cardinal Paſſionnei ayant eu la foibleſſe de ſigner le bref de Clément XIII, qui proſcrivoit cet ouvrage divin, entra tout-à-coup dans une eſpece de manie, & mourut peu de jours après: *Alienatæ mentis indicium in eo apparuiſſe, ſudoremque conſecutum ferunt; ex eoque die cùm corruiſſet, morbo levari deinde nunquàm potuit, neque ità multos poſt dies extinctus eſt* (pag. 233). « C'eſt, dit un auteur » orthodoxe, au milieu de la » corruption & de la ſéduction » de ces tems malheureux, » que ce parti inquiet, actif & » fécond en artifices, cherche » ſur-tout à décrier les ſources » connues d'une inſtruction » ſûre, pour leur ſubſtituer » celles où coule ſous l'appa- » rence d'une onde pure le » poiſon de l'erreur ». V. *La Conſtitution* Unigenitus, *avec des remarques*, in-12. VI. *Lettre à un ami ſur la Conſtitution* Unigenitus, in-12. VII. *Eu-*

tretiens sur la Religion, in-12. L'abbé Méſenguy a eu beaucoup de part aux *Vies des Saints* de l'abbé Goujet, & il a travaillé au Miſſel de Paris. « On » peut, dit un critique, louer » ſes ouvrages du côté du ſavoir, du ſtyle & de l'onction; » mais ceux qui aiment l'exactitude dans le dogme, la » conſéquence dans les principes, la franchiſe dans la » maniere d'exprimer ſes penſées, ne trouveront pas ces » qualités dans ſon *Abrégé de* » *l'Hiſtoire de l'Ancien-Teſtament*, non plus que dans ſon » *Expoſition de la Doctrine Chrétienne*, condamnée par le » pape. Ceux qui exigent l'impartialité dans les ſentimens, » la ſoumiſſion à l'autorité, la » modération dans la diſpute, » goûteront encore moins ſes » ouvrages polémiques, où il » eſt aiſé d'appercevoir que les » illuſions du préjugé l'emportent ſur ſa raiſon, & peut-être » ſur ſes propres ſentimens ».

MESCHINOT, (Jean) ſieur de Mortieres, né à Nantes en Bretagne, fut maître-d'hôtel du duc François II & de la reine Anne ſa fille. Il mourut en 1509. On a de lui des Poéſies intitulées : Les *Lunettes des Princes*, avec pluſieurs *Ballades*; Paris, 1534, in-16.

MESLE, (Jean) avocat au parlement de Paris, mort en 1756, à 75 ans, eſt auteur d'un *Traité des Minorités, Tutelles & Curatelles*, 1752, in-4°, eſtimé. Il travailla auſſi au *Traité de la maniere de pourſuivre les crimes en jugement*.

MESLIER, (Jean) curé du village d'Etrepigni en Champagne, étoit fils d'un ouvrier en ſerge, du village de Mazerni. Il eſt malheureuſement célebre par un écrit impie, publié après ſa mort, ſous le titre de *Teſtament de Jean Meſlier*. C'eſt une déclamation groſſiere contre tous les dogmes du Chriſtianiſme. Le ſtyle eſt très-rebutant, tel qu'on devoit l'attendre d'un curé peu inſtruit. On le trouve dans l'*Evangile de la Raiſon*, in-8°, & dans le *Recueil néceſſaire*, 1765, in-8°. Meſlier, malheureux par ſon déſolant ſyſtême d'impiété, & travaillant cruellement à y entraîner les autres, mourut en 1733, âgé de 55 ans.

MESMES, (Jean-Jacques de) ſeigneur de Roiſſy, naquit en 1490, d'une maiſon illuſtre de Guienne, qui a produit pluſieurs grands hommes. Catherine de Foix, reine de Navarre, l'envoya en qualité d'ambaſſadeur à l'aſſemblée de Noyon, pour y revendiquer la partie de la Navarre, dont les Eſpagnols s'étoient emparés. Cette commiſſion le mit à portée d'être connu de François I, qui le fit lieutenant-civil au Châtelet, maître-des-requêtes en 1544, & enfin premier préſident de Normandie. Il mourut en 1569, à 79 ans.

MESMES, (Henri de) fils aîné du précédent, profeſſa avec éclat la juriſprudence à Toulouſe. Ses talens lui mériterent les places de conſeiller au grand-conſeil, de maître-des-requêtes, de conſeiller-d'état, de chancelier du royaume de Navarre, de garde du tréſor des chartres, enfin de chancelier de la reine Louiſe, veuve de Henri III. Egalement propre aux armes & aux affaires, il

reprit plusieurs places-fortes sur les Espagnols. Ce fut lui qui négocia, avec le maréchal de Biron, la paix en 1570 avec les huguenots. Cette paix passagere fut appellée *boiteuse* & *mal-assise*, parce que Biron étoit boiteux, & que Mesmes prenoit le surnom de sa terre de Mal-assise. Il mourut en 1596.

MESMES, (Claude de) plus connu sous le nom de *Comte d'Avaux*, ambassadeur plénipotentiaire, ministre, surintendant des finances, commandeur des ordres du roi, étoit 2e. fils de Jean-Jacques de Mesmes. Il fut d'abord conseiller au grand-conseil, maître-des-requêtes, ensuite conseiller-d'état en 1623. Le roi, instruit de son mérite, l'envoya en 1627 ambassadeur à Venise, puis à Rome, à Mantoue, à Florence & à Turin, & de là en Allemagne, où il vit la plupart des princes de l'empire. A son retour, le roi fut si satisfait de ses négociations, qu'il l'envoya peu après en Danemarck, en Suede & en Pologne. Il fut plénipotentiaire au traité de Munster & d'Osnabruck, conclu en 1648. Sa réputation de probité étoit telle, que dans les cours où il négocioit, sa parole valoit un serment. Il mourut à Paris, en 1650, avec la réputation d'un magistrat integre, d'un négociateur adroit & prudent, qui avoit su concilier la probité avec la politique, d'un homme généreux, le pere des pauvres & le consolateur des malheureux.

MESMES, (Jean-Antoine de) comte d'Avaux, & marquis de Givry, neveu du précédent, eut les mêmes talens & les mêmes emplois que son oncle. Il fut conseiller au parlement, puis maître-des-requêtes, conseiller-d'état, ambassadeur extraordinaire à Venise, plénipotentiaire à la paix de Nimegue, qu'il conclut heureusement; puis ambassadeur en Hollande, en Angleterre & en Suede. Il mourut à Paris en 1709, à 69 ans. Ses vertus religieuses, son zele pour le bien public, & sa bienfaisance, le firent autant considérer que ses talens. On a recueilli ses *Lettres* & ses *Négociations*, 1752, 6 vol. in-12.

MESMIN, *Maximinus*, (S.) 2e. abbé de Mici, près d'Orléans, en 510, mourut le 15 décembre vers 520, après avoir donné des exemples de toutes les vertus.

MESNARDIERE, (Hippolyte-Jules Pilet de la) poëte François, né à Loudun en 1610, reçu à l'académie françoise en 1655, mort à Paris en 1663. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine, qu'il quitta pour se livrer tout entier aux belles-lettres. Le cardinal de Richelieu le protégea. Marc Duncan, médecin Ecossois, ayant avancé que la possession des Religieuses de Loudun, n'étoit que l'effet d'un cerveau dérangé, la Mesnardiere le réfuta. Son écrit intitulé : *Traité de la Mélancolie* 1635, in-8°, fut goûté du cardinal, qui le fit son médecin, & qui lui procura la charge de maître-d'hôtel du roi. Duncan vouloit expliquer par la mélancolie ce que d'autres regardoient comme l'effet de l'artifice & de l'imposture; cette diversité de sentiment donnoit de l'avantage à la Mesnardiere,

qui s'efforça de prouver la réalité de cette fameuse poſſeſſion (*voyez* GRANDIER). On a encore de lui : I. Une *Poétique* qui n'eſt point achevée, & qui ne comprend preſque que le traité de la tragédie & celui de l'élégie, in-4°, 1650. Elle devoit avoir encore 2 vol.; mais la mort du cardinal, par l'ordre duquel il l'avoit entrepriſe, l'empêcha d'y mettre la derniere main. II. Deux mauvaiſes Tragédies, *Alinde*, & la *Pucelle d'Orléans* III. Une *Traduction* aſſez fidelle, mais trop ſervile, des 3 premiers livres des *Lettres* de Pline. IV. Une *Verſion*, ou plutôt une Paraphraſe du *Panégyrique de Trajan*. V. Un Recueil de *Poéſies*, in-fol. Ce ſont des riens écrits d'un ſtyle emphatique. VI. *Relations de Guerre*, in-8°.

MESNIER, (N.) prêtre, mort en 1761, eſt l'auteur du *Problême hiſtorique : Qui des Jéſuites, de Luther & de Calvin, a fait plus de mal à l'Egliſe ?* & de l'Addition à cet ouvrage, où il s'éleve contre l'Inquiſition qui avoit condamné cet ouvrage fanatique & emporté, fruit de la haine que les janſéniſtes ont toujours portée à la Société. Le *Problême* a été d'autant plus mal-habilement imaginé, qu'il eſt prouvé que le Janſéniſme n'eſt qu'un rejetton du Calviniſme.

MESNIL, (Jean-Baptiſte du) né à Paris, d'une famille noble, originaire du pays Chartrain, devint avocat du roi au parlement de Paris, à 38 ans. Il eſt le premier qui ait fait des Harangues aux ouvertures du parlement, ce qui s'eſt continué depuis. Il mourut en 1569, à 52 ans, après avoir publié pluſieurs ouvrages. On trouve quelques-uns de ſes écrits dans les *Opuſcules* de Loiſel.

MESNIL, (Jean-Baptiſte du) dit *Roſimond*, comédien de la troupe du Marais, mourut en 1686. Il fut enterré ſans luminaire dans le cimetiere de S. Sulpice, à l'endroit où l'on met les enfans morts ſans baptême; il avoit cependant fait une *Vie des Saints*, Rouen, 1680, in-4°. Mais ſa profeſſion lui fit refuſer la ſépulture ordinaire, dans un tems où l'on apprécioit mieux qu'aujourd'hui la nature & les effets de l'hiſtrioniſme. On a de lui quelques Comédies très-médiocres.

MESNIL, (Louis du) Jéſuite, eſt auteur d'un ouvrage volumineux & très-eſtimé : *Doctrina & diſciplina Eccleſiæ, ipſis verbis veterum monumentorum expoſita*, Cologne, 1730, 4 vol. in-fol. Le titre de l'ouvrage en annonce aſſez l'importance, ainſi que le ſavoir & le diſcernement qu'il a fallu pour le bien exécuter : c'eſt le tableau de la doctrine & de la diſcipline de l'Egliſe durant les 12 premiers ſiecles. Nous n'avons rien de mieux dans ce genre; & ce qui eſt un titre déciſif à une préférence marquée, c'eſt que l'auteur, exempt de tout eſprit de parti, de tout ſyſtême, de toute opinion particuliere, n'eſt que le ſimple & fidele rapporteur des paſſages qui expriment la croyance & la pratique de l'Egliſe.

MESSALA, *voy.* VALERIUS.

MESSALINE, (Valerie) fille de Meſſala Barbatus, & femme de l'empereur Claude, pouſſa l'impudicité juſqu'à la

prostitution la plus infame. Elle eut pour amans toute la maison de son époux. Officiers, soldats, esclaves, comédiens, tout lui étoit bon. A peine y avoit-il un jeune-homme dans Rome, qui ne fût l'objet ou l'aiguillon de sa turpitude. Un de ses plaisirs ordinaires étoit d'obliger des femmes à se prostituer en présence de leurs maris; & celles qu'un reste de modestie retenoit, couroient presque toujours risque de perdre la vie. Ce monstre de dissolution quittoit souvent le lit de l'empereur, lorsqu'elle le voyoit endormi, pour aller s'abandonner aux plaisirs les plus effrénés dans les lieux publics. Elle porta ses regards sur son beau-pere, Appius Silanus; car la luxure, comme dit judicieusement Montesquieu, est comme l'avarice; ses desirs vont en croissant à mesure qu'ils se satisfont; les caprices bizarres, les goûts dépravés, l'humeur féroce & sanguinaire (*voyez* NÉRON), en sont des suites inévitables. Silanus fut mis à mort, parce qu'il se refusoit à cette monstrueuse passion. Après avoir sacrifié à sa fureur plusieurs de ses amans, que leurs excès avec elle avoient mis hors d'état de répondre à ses desirs immodérés, elle devint éperdument amoureuse de Silius, jeune-homme qu'elle épousa solemnellement, comme si Claude l'eût répudiée. L'empereur, informé de ses désordres, la fit mourir avec son nouvel époux, l'an 48 de J. C. C'est d'elle qu'un fameux satyrique a dit :

Et lassata viris, necdum satiata, recessit.

MESSALINE, (Statilie) 3e. femme de Néron, d'une famille consulaire, fut mariée d'abord au consul Atticus Vestinus, que l'empereur fit assassiner. Ce prince avoit déja eu les faveurs de Statilie, qui n'eut point horreur de recevoir sa main, encore dégouttante du sang de son mari. Ses galanteries avoient éclaté dans Rome & ne l'avoient point empêchée de trouver quatre époux, avant que de parvenir au trône impérial. Après la mort de Néron, elle s'amusa avec quelques beaux-esprits, & essaya d'allier les lettres avec la débauche. Othon étoit sur le point de l'épouser, lorsqu'il se donna la mort. Il écrivit, dans ses derniers momens, un adieu très-touchant à Messaline, & se poignarda ensuite. C'est ainsi que la luxure va de pair avec la fureur, la folie & la cruauté. *Voyez* NÉRON.

MESSENIUS, (Jean) savant Suédois de la fin du 16e. siecle, mort en 1636, se distingua dans plusieurs genres de littérature, mérita la confiance du roi Gustave-Adolphe, & fut fait professeur de droit & de politique à Upsal. Il eut pour adversaire Jean Rudbeck, théologien savant. Le roi de Suede termina leur dispute d'une maniere honorable pour tous les deux. Il donna à Rudbeck une place d'aumônier, & à Messenius celle de conseiller au sénat nouvellement érigé à Stockholm. En 1615, Messenius, accusé d'être partisan secret du roi Sigismond, fut condamné à une prison perpétuelle, où il mourut quelques années après. On a de lui : *Scandia illustrata*,

complectens chronologiam Scandiæ, hoc est, Sueciæ, Daniæ Norvegiæ, &c., Stockholm, 1640, 12 vol. in 4°; réimprimé dans la même ville, 1700 à 1704, en 14 vol. in-fol., avec des additions considérables par les soins de Peringskiold. C'est une collection des différens traités que Messenius avoit déjà publiés; tels que, I. *Chronicon episcoporum Sueciæ*, 1611, in-8°. II. *Tumbæ regum apud Suiones*. III. *Theatrum nobilitatis Suecanæ*, 1616, in-fol. IV. *Gustaïdum prosapia*, 1610. — Son fils, Arnold Messenius, fut décapité en 1648 avec son fils, âgé seulement de 17 ans, pour avoir fait quelques Satyres contre la cour. C'est mal-à-propos que quelques-uns lui attribuent le *Theatrum nobilitatis*, qui est de son frere Jean.

MESSIA, *voyez* Mexia.

MESSIER, (Robert) Religieux Franciscain, supérieur de la province de France, prêcha avec distinction vers la fin du 15e. siecle. Ses *Sermons*, publiés à Paris en 1524, sont le pendant de ceux de Menot. Applications singulieres de l'Ecriture, explications forcées des Peres, raisonnemens indignes de la majesté de la chaire, jeux de mots puérils: tels sont les défauts qui le distinguent.

MESSIS, *Messius*, (Quintin) dit *le Maréchal d'Anvers*, peintre, mort à Anvers en 1529, exerça jusqu'à l'âge de 20 ans la profession de maréchal, ou plutôt de ferrurier (ces deux professions étoient alors désignées par un même nom). Passionnément épris de la fille d'un peintre, il la demanda en mariage; mais le pere déclara qu'il ne donneroit sa fille qu'à une personne exerçant son art. Dès ce moment Messis s'appliqua à dessiner. Le premier tableau qu'il fit, fut le portrait de sa maîtresse, qu'il obtint par sa constance & ses talens. Van-Mander, son historien, révoque en doute ces anecdotes. Ce peintre ne faisoit ordinairement que des demi-figures & des portraits; son coloris est vigoureux, sa maniere très-fine; mais son pinceau est un peu dur & sec. Il fut enterré à l'entrée de l'église cathédrale, & Lampson mit au bas de son portrait cette inscription:

Connubialis Amor de Mulcibre fecit Apellem.

La plupart des écrivains nomment ce peintre *Massys*, *Mathys* ou *Mathysis*. Nous lui donnons celui de *Messis*, *Messius*, d'après une lettre écrite d'Anvers, & collée au dos de son portrait, qui est dans la galerie des peintres de Florence. On l'appelle aussi quelquefois *Messeys*.

MESTENSKI, (Jacques) gouverneur de Brezin en Pologne, conçut, l'an 1548, l'idée absurde de se faire passer pour J. C. Il avoit avec lui 12 prétendus apôtres; il couroit de village en village, prêchant & amusant le peuple par des tours de subtilité qu'il appelloit des miracles. Mais les fourberies de cet enthousiaste ayant été reconnues, des payſans le chasserent & le maltraiterent lui & sa troupe, de façon qu'ils n'oserent plus se montrer.

MESTREZAT, (Jean) théologien Protestant, né à Paris

vers 1592, mourut en 1656, après avoir été employé par ceux de son parti dans différentes affaires. On a de lui des *Sermons*, in-8°, & divers autres ouvrages.

MESTREZAT, (Philippe) neveu du précédent, fut aussi ministre, & enseigna la théologie à Geneve. On a de lui un Traité contre Socin, & d'autres ouvrages de controverse, que peu de gens connoissent & que personne ne lit. *Voyez* LENTULUS Scipion.

MÉTAPHRASTE, *voyez* SIMÉON.

METASTASE *ou* TREPASSI, (Pierre) né à Assise le 3 janvier 1698, embrassa l'état ecclésiastique, & se distingua par ses poésies italiennes. En 1729, il se rendit à Vienne en Autriche, & fut attaché en qualité de poëte à la cour impériale jusqu'à sa mort, arrivée le 12 avril 1782. On a recueilli ses Poésies à Paris, 1755, en 10 vol. in-12; cette édition très-belle est nommée vulgairement *Pompadour*, parce qu'elle est dédiée à la marquise de ce nom: elle renferme un grand nombre de *Tragi-Comédies* ou *grands Opéra*, entre lesquels on estime particuliérement la *Mort d'Abel*, le *Sacrifice d'Isaac*, *Joseph*, *Joas*, *Hélene au Calvaire*: ces sujets sont traités avec un développement, un intérêt, une correspondance de paroles, de musique & de spectacle, qui produisent la plus grande impression. Mais comme dans les pieces profanes, la sensibilité est excitée par les mêmes moyens, on comprend facilement que les mœurs y sont exposées à plus d'un écueil. En 1788, le cardinal Riminaldi a fait placer à Rome, dans l'église de Ste. Marie, appellée la Rotonde, son buste avec cette inscription: *Petro Metastasio, civi Romano, principi Italici dramatis; ne viro ubique gentium clarissimo honor in patriâ deesset.* C'est à cette occasion qu'un auteur a fait la réflexion suivante. « On ne peut disconvenir que ce ne soit un » abus de placer ainsi dans les » églises des bustes & des » inscriptions qui n'ont aucun » rapport avec la sépulture, » & qui consacre un souvenir » purement profane. Ce désordre, qui fait des temples » du Dieu Vivant une espece » de musée profane, gagne de » plus en plus, & se propage » par l'exemple de ceux qui, » par état, devroient s'y opposer avec le plus de zele: bientôt l'ancienne idée qu'avoient » les Chrétiens de la sainteté » des églises, sera entiérement » effacée parmi nous ».

METEL, *voy* BOISROBERT.

METEL, (Hugues) pieux & savant abbé de S. Léon de Toul, ordre de prémontré, se distingua dans le 13*e*. siecle par ses connoissances dans les matieres ecclésiastiques. Don Hugo, Prémontré & abbé d'Etival, a fait connoître ce pieux écrivain, par l'édition de ses *Lettres*, in-fol. On y trouve des choses utiles aux théologiens, & curieuses par rapport à l'Histoire des 11*e*. & 12*e*. siecles.

METELLI, (Augustin) peintre, né à Bologne en 1609, excelloit à peindre à fresque l'architecture & les ornemens. Il travailloit ordinairement de concert avec Anne Michel Co-

lonna, autre peintre habile en ce genre. Il mourut à Madrid en 1660, avec un nom célebre.

METELLUS, *voy.* LABEO.

METELLUS CELER, (*Quintus Cæcilius*) consul Romain l'an 60 avant J. C., fut préteur l'année du consulat de Cicéron. Il rendit des services importans à la république, en s'opposant aux troupes de Catilina, qui vouloient entrer dans la Gaule Cisalpine; & obtint, après sa préture, le gouvernement de cette province. Il épousa la sœur de Clodius, qui le déshonora par ses impudicités, & l'empoisonna. C'est elle qui, sous le nom de *Lesbia*, est si décriée par Catulle. Metellus mourut l'an 57 avant J. C., & fut pleuré par Cicéron, qui perdit en lui un ami zélé, un consolateur & un conseil.

METELLUS, (*Lucius Cæcilius*) dont l'un des aïeux dompta le terrible Jugurtha, étoit tribun du peuple. Lorsque J. César se rendit maître de Rome, il eut plus de courage que tous les autres magistrats, qui se soumirent comme s'ils avoient été accoutumés depuis long-tems au joug de la servitude. Le seul Metellus osa s'opposer au destructeur de la liberté romaine. Ce conquérant vouloit se saisir du trésor que l'on gardoit dans le temple de Saturne; Metellus lui en refusa les clefs. César ordonna alors qu'on rompît les portes; & comme le tribun renouvelloit son opposition, le tyran menaça de le tuer, en disant: » Jeune homme, tu n'ignores » pas qu'il me seroit plus facile » de le faire que de le dire ». Metellus ne résista plus, & se retira. César a entiérement déguisé ce fait dans son *Histoire des Guerres civiles*, qui est plutôt l'apologie de sa conduite, qu'un récit fidele de la vérité.

METEREN, (Emmanuel Van) naquit à Anvers le 9 juillet 1535. Attaché aux nouvelles erreurs, il fut obligé de quitter son pays; il se réfugia en Angleterre, où il mourut en 1612. Il est connu par une *Histoire des Pays-Bas*, depuis 1500 jusqu'en 1612, imprimée d'abord en latin, 1598, in-fol., puis traduite en flamand, augmentée par l'auteur même, & imprimée plusieurs fois depuis en Hollande; elle a été aussi traduite en allemand & en françois. Adrien Van Meerbeck dit « qu'il a trouvé dans l'hist» toire de Meteren tant de » mensonges, tant de blas» phêmes, tant de calomnies » contre l'Eglise, & contre » les souverains légitimes des » Pays-Bas, qu'il en a eu hor» reur ». Everard Van Reyd, quoique zélé protestant, ne put s'empêcher de reprocher à Meteren, sa crédulité, ses flatteries & ses dissimulations. Voyez la préface de l'ouvrage de Van Reyd, *Belli civilis in Belgio gesti Historia*, 1610, in-fol.

MÉTÉZEAU, (Clément) architecte du roi, natif de Dreux, vivoit sous le regne de Louis XIII. Cet artiste d'un génie hardi, capable des plus grandes entreprises, s'est immortalisé par la fameuse digue de la Rochelle; ouvrage, en quelque sorte, téméraire, contre lequel les plus célebres ingénieurs avoient échoué, & qu'il exécuta l'an 1628 avec le plus grand succès. Il fut secondé

dans son projet par Jean Tiriot, maître maçon de Paris, appellé depuis *le Capitaine Tiriot*. Cette digue avoit 747 toises de longueur.

MÉTÉZEAU, (Paul) frere du précédent, né à Paris, s'engagea dans l'état ecclésiastique, & fut avec Bérulle l'un des premiers fondateurs de la congrégation de l'Oratoire. Il avoit beaucoup de talens pour la prédication, & il exerça ce ministere dans plusieurs villes de France avec un succès peu commun. Il mourut à Calais dans le cours d'un carême, en 1632, à 50 ans, après avoir opéré des conversions éclatantes. On a de lui : I. Un corps de Théologie propre aux prédicateurs, intitulé : *Theologia Sacra, juxta formam Evangelicæ prædicationis distributa*, &c., 1625, in-fol. II. Un autre ouvrage qui a pour titre : *De sancto Sacerdotio, ejus dignitate & functionibus sacris*, &c., in-8°.

MÉTHOCHITE *ou* METOCHITE, (Théodore) logothete de Constantinople, eut des emplois considérables sous l'empereur Andronic l'Ancien, & mourut en 1332, honoré du titre de *Bibliotheque vivante*, titre que sa mémoire étendue lui avoit mérité. On a de lui : I. *Histoire Romaine, depuis Jules-César jusqu'à Constantin*, in-4° ; ouvrage assez foible. L'auteur négligeant le style des anciens, s'en est fait un qui est moins simple, moins clair & moins noble. Jean Meursius l'a traduite en latin, avec des notes. II. *Histoire Sacrée*, en 2 liv. qui ne vaut pas mieux, & qui a été cependant traduite par Hervé, Paris, 1555, in-8°. III. *Histoire de Constantinople*, beaucoup plus détaillée, mais qui n'est pas toujours exacte.

METHODIUS, (S.) surnommé *Eubulius*, célebre évêque de Tyr vers 311, & martyr peu de tems après, avoit composé un grand nombre d'ouvrages. Il ne nous reste que celui qui est intitulé : *Le Festin des Vierges*, publié à Rome, 1656, in-8°, par Leo Allatius ; Paris, 1657, par le P. Poussines, Jésuite ; & 1672, par le P. Combefis, avec des notes ; & à Hambourg, 1718, à la fin du second tome des *Œuvres* de S. Hippolyte, par Fabricius. C'est un Dialogue sur l'excellence de la chasteté, qui donne une idée avantageuse de l'auteur ; mais il s'y est glissé quelques expressions peu orthodoxes, soit par l'inadvertance de Methodius, qui avoit d'abord embrassé les erreurs d'Origene, qu'il réfuta ensuite ; soit par la malice des hérétiques qui mêloient alors leur venin aux sources les plus pures. Nous avons des fragmens considérables des autres ouvrages de ce Saint, dans *Photius*, S. *Epiphane*, S. *Jerôme* & *Théodoret*. Ceux dont il nous en reste le plus, sont les livres *du Libre-Arbitre*, contre les Valentiniens, & de la *Résurrection des Corps*, contre Origene. Les ouvrages de ce Saint étoient fort estimés des anciens, quoique le style en soit prolixe, enflé, plein de comparaisons & d'allégories.

METHODIUS I, natif de Syracuse, pieux patriarche de Constantinople en 842, & l'un des plus zélés défenseurs du culte

culte des images, avoit été enfermé dans une prison obscure par l'ordre de l'empereur Michel le Begue, après avoir reçu cent coups de fouet. La douceur de son caractere ne fit pas moins rentrer d'hérétiques dans l'Eglise, que la force de son éloquence. Cet illustre persécuté mourut en 846. — Il ne faut pas le confondre avec METHODIUS, pieux solitaire, qui présenta dans le courant du même siecle, au roi Bogoris, chef des Bulgares, un tableau du dernier jugement, qui occasionna la conversion de ce prince au Christianisme.

METHODIUS DE THESSALONIQUE, *voyez* S. CYRILLE de Thessalonique.

METIUS-SUFFETIUS, dictateur de la ville d'Albe, sous le regne de Tullus Hostilius, roi de Rome, combattit contre les Romains avec peu d'avantage. Pour terminer la guerre qui traînoit en longueur, on proposa, dit-on, le combat des trois Horaces contre les trois Curiaces. Les Romains furent vainqueurs (*voyez* HORACES). Tullus tourna alors ses armes contre les Veïens & les Fidenates. Suffetius joignit ses troupes à celles du roi des Romains; mais dès le premier choc il quitta son poste, comme il l'avoit promis secrettement aux Veïens, & se retira sur une éminence: résolu, si la victoire se déclaroit pour eux, de charger les vaincus. Tullus, outré de cette perfidie, fit attacher Metius entre deux chariots & le fit tirer par quatre chevaux, qui le mirent en pieces aux yeux de l'armée victorieuse, l'an 669 avant J. C.

— Horace, dans l'*Art poétique*, parle d'un METIUS, habile littérateur, censeur judicieux & sévere, homme à consulter par ceux qui écrivent & qui donnent leurs écrits au jour:

Si quid tamen olim
Scripseris, in Metii descendat judicis aures.

METIUS, (Jacques) natif d'Alcmaër en Hollande, inventa les lunettes d'approche. Il en présenta une aux Etats-Généraux en 1609. On se servoit depuis long-tems de tubes à plusieurs tuyaux, pour diriger la vue vers les objets éloignés & en rendre l'aspect plus net. Le P. Mabillon assure, dans son *Voyage d'Italie*, qu'il avoit vu dans un monastere de son ordre, les *Œuvres* de Comestor, écrites au 13*e*. siecle, dans lesquelles on trouve un portrait de Ptolomée, qui contemple les astres avec un tube à 4 tuyaux: mais ces tubes n'étoient point garnis de verre, & c'est Jacques Metius qui le premier a joint les verres aux tubes. Cette invention fut, comme la plupart des découvertes, l'effet d'un heureux hasard: Metius vit des écoliers qui, en se jouant en hiver sur la glace, se servoient du dessus de leurs écritoires comme de tubes, & qui ayant mis en badinant des morceaux de glace au bout de ces deux tubes, étoient fort étonnés de voir que par ce moyen les objets éloignés se rapprochoient d'eux. L'habile artiste profita de cette observation, & inventa aisément les lunettes d'approche. D'autres disent que ce furent les enfans d'un lunetier de Middelbourg qui donnerent occasion à cette découverte,

en badinant avec des verres dans la boutique de leur pere. Quelques-uns néanmoins attribuent la découverte des lunettes d'approche à Drebel : mais il paroît que c'est avec peu de fondement. — Adrien METIUS, son frere, enseigna les mathématiques en Allemagne avec beaucoup de réputation ; mais l'amour de la patrie lui fit quitter cet emploi ; il se fixa à Franeker, où il professa la médecine & la géométrie pendant 38 ans. Il y mourut le 17 septembre 1635. On a de lui divers ouvrages sur les mathématiques. I. *Doctrinæ sphæricæ lib. 5*, Francfort, 1591. II. *Astronomiæ universæ Institutio*, Franeker, 1605, in-8°. III. *Arithmeticæ & Geometricæ practica*, 1611, in-4°. IV. *De gemino usu utriusque Globi*, Amsterdam, 1611, in-4°. V. *Geometrices per usum Circini nova praxis*, 1623, in-8°. C'est un de ceux qui ont paru déterminer avec le plus d'exactitude le rapport du diametre à la circonférence, qu'il a cru être de 113 à 355. *Voyez* VAN-CEULEN.

METKERKE, (Adolphe) littérateur, historien, philologue & jurisconsulte protestant, né à Bruges en 1528, mourut à Londres le 6 octobre 1591, laissant un mémoire écrit de sa main, où il déclaroit qu'il n'y a pas de vraie religion hors de l'Eglise Catholique Romaine, & exhortoit sa fille de retourner à Bruges & d'y professer hautement la foi de ses ancêtres : exhortation qui eut un heureux effet. Il travailla aux *Vies des Césars*, aux *Médailles de la grande Grece*, & aux *Fastes consulaires*, publiés par Goltzius. On a encore de lui : I. La *Traduction* de quelques *Epigrammes* de Théocrite en vers latins, Heidelberg, 1595, in-8°. II. — de *Moschus* & *Bion*, avec des notes, Bruges, 1565, in-8°. III. *De veteri & recta pronuntiatione Linguæ Græcæ*, Anvers, 1576, in-12, & dans le *Sylloge Scriptorum* de Sigebert Haverkamp, Leyde, 1736. M. de Thou & Valere André lui attribuent un Recueil des Actes de la pacification de Cologne. Ils se trompent : il est d'Aggée Albada.

METON *ou* METHON, mathématicien d'Athenes, publia l'an 432 avant J. C. son *Enneadecateride*, c'est-à-dire son Cycle de 19 ans, par lequel il prétendoit ajuster le cours du soleil à celui de la lune, & faire que les années solaires & lunaires commençassent au même point : c'est ce qu'on appelle le *Nombre d'Or*. Les Athéniens ayant résolu d'envoyer une flotte en Sicile, voulurent faire embarquer Meton, qui contrefit le fou. Cet astronome avoit Euctemon pour le seconder dans ses observations solaires.

METRA, *voyez* ERESICTHON.

MÉTRIE, *voyez* METTRIE.

MÉTRODORE, médecin de Chio, disciple de Démocrite & maître d'Hippocrate, vers l'an 444 avant J. C., composa divers ouvrages de médecine qui sont perdus. Il croyoit le monde éternel & infini.

MÉTRODORE, peintre & philosophe, fut choisi par les Athéniens, pour être envoyé

à Paul-Emile. Ce général, après avoir vaincu Persée roi de Macédoine, leur demanda 2 hommes : un philosophe pour élever ses enfans, & un peintre pour peindre son triomphe. On choisit Métrodore, qui réunissoit ces deux talens.

METROPHANE, évêque de Byzance, mort vers 312, mérita le titre de confesseur durant la persécution de Dioclétien. Sa mémoire est en honneur dans l'église d'Orient.

METROPHANE, évêque de Smyrne au 9e. siecle. L'ambition & la discorde n'eurent point de prise sur son ame éclairée & pacifique, dans un tems où l'Eglise d'Orient ne respiroit que le schisme & la haine contre l'Eglise Romaine. Attaché à S. Ignace de Constantinople, il s'opposa avec vigueur au turbulent Photius en 867, & consigna ses sentimens de paix & de concorde dans une *Lettre* très-estimée, insérée dans les Collections des Conciles.

METROPHANE-CRITOPULE, protosyncele de la grande église de Constantinople, fut envoyé dans le 17e. siècle par Cyrille-Lucar en Angleterre, pour s'informer exactement de la doctrine des églises protestantes. Critopule parcourut une partie de l'Allemagne, & y composa une *Confession de Foi de l'Eglise Grecque*, imprimée à Helmstadt, en grec & en latin, en 1661. Cette Confession de Foi favorise en quelques endroits la doctrine des Protestans contre les sentimens les plus déclarés des Grecs ; mais elle est conforme dans d'autres endroits aux dogmes de l'Eglise Catholique. *Voyez* CYRILLE Lucar.

METTRIE, (Julien Offray de la) naquit à St.-Malo en 1709, d'un négociant. Son goût pour la médecine engagea ses parens à l'envoyer en Hollande étudier sous Boërhaave. Il vint ensuite à Paris & fut placé auprès du duc de Gramont, colonel des Gardes-Françoises, qui le fit médecin de son régiment. La Mettrie, ayant suivi son protecteur au siege de Fribourg, y tomba dangereusement malade. Cette maladie, qui auroit dû être pour lui une source de réflexions, fut une source de délires. Il crut voir que cette intelligence immortelle qu'on nomme *Ame*, baissoit avec le corps & se flétrissoit avec lui. Il prétendit faire l'*Histoire naturelle de l'Ame*. Cet ouvrage qui respire l'impiété & l'absurdité à chaque page, souleva tout le monde. Le duc de Gramont le soutint contre cet orage ; mais ce seigneur ayant été tué peu de tems après, le médecin perdit sa place, & n'en valut pas mieux. Il tourna ses armes contre ses confreres. Il mit au jour sa *Pénélope ou le Machiavel en Médecine*, in-12, 3 vol., 1748. Le soulevement de la faculté contre cette satyre, obligea l'auteur de se retirer à Leyde. C'est-là qu'il publia son *Homme Machine*. Une supposition continuelle des principes en question ; des comparaisons ou des analogies imparfaites érigées en preuves ; des observations particulieres, d'où il tire des conclusions générales qui n'en naissent point ; l'affirmation la plus absolue, con-

tinuellement mise à la place du doute : voilà la philosophie de l'auteur. L'enthousiasme avec lequel il déclame, l'air de persuasion qu'il prend, étoient capables de séduire ces esprits foibles qui aspirent à l'esprit-fort pour cacher leur foiblesse ; mais ce n'étoit pas ce que l'auteur desiroit le plus : il vouloit seulement, dit un homme d'esprit, avoir le titre d'*Animal spirituel* & de *Machine curieuse*. Poursuivi en Hollande, où son livre fut livré aux flammes, il se sauva en 1748 à Berlin. Il y devint lecteur du roi de Prusse & membre de son académie. Il y vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1751. Elle fut la suite d'un trait de cette folie qui perçoit dans toute sa conduite. Il avoit une fievre d'indigestion, il prit les bains, & se fit saigner huit fois. Se voyant à l'extrémité, il s'occupa à détester l'absurde philosophie qui l'avoit jeté dans les plus monstrueux excès. Le premier hommage de cette raison désabusée, a été un retour sincere vers la Religion, & le désaveu public de toutes ses erreurs. Il a voulu constater son repentir par des preuves non équivoques. L'approche de sa derniere heure lui fit comprendre que le triste honneur de mourir dans l'impiété, ne valoit pas le sacrifice des espérances qui lui restoient de fléchir la colere de Dieu. Les philosophes, ses collegues, n'en ont pas jugé de même. L'un d'eux ne put s'empêcher de dire que *la Mettrie les avoit déshonorés pendant sa vie, & surtout à sa mort.* Sa conversation amusoit beaucoup, lorsque sa gaieté n'alloit pas jusqu'à l'extravagance, & elle y alloit souvent. On voyoit quelquefois cet homme qui se paroit du nom de philosophe, jeter sa perruque par terre, se déshabiller & se mettre presque tout nu au milieu d'une grande compagnie. On trouve dans toutes ses productions du feu, de l'imagination ; mais peu de justesse, peu de précision, peu de goût. C'étoit, suivant Voltaire qui l'avoit beaucoup connu, *un fou qui n'écrivoit que dans l'ivresse.* Maupertuis dit à-peu-près la même chose dans sa Lettre à Haller (tom. 3e. de ses *Œuvres*, édition de Lyon). Le marquis d'Argens n'en fait pas un portrait plus favorable (voyez le *Journal Encyclopédique*, janvier 1762). On a recueilli à Berlin, 1751, in-4°, & en 2 vol. in-12, ses *Œuvres philosophiques*, renfermant l'*Homme Machine*, l'*Homme Plante*, l'*Histoire de l'Ame*, l'*Art de jouir*, le *Discours sur le Bonheur*, &c., &c. Il pose pour base du bonheur, qu'il faut étouffer les remords & se livrer à tous ses penchans ; il conseille au brigand de voler, au tyran de se baigner dans le sang de ses sujets, au débauché de se vautrer dans les plus dégoûtantes infamies, &c. On a encore de lui : I. *Réflexions philosophiques sur l'origine des Animaux*, Berlin, sous le nom de Londres, 1750, in-4°. Il fait sortir les animaux de la terre comme les herbes des champs. II. La traduction des *Aphorismes de Boërhaave*, son maître, en 10 vol. in-12, avec un long Commentaire, où, parmi des observations vraies,

il y en a beaucoup de fausses & des sentimens singuliers. Il savoit à peine assez de latin pour comprendre les ouvrages de médecine. « Il faisoit des livres » (dit Maupertuis) sans dessein, sans s'embarrasser de » leur sort, & quelquefois » sans savoir ce qu'ils contenoient ».

METZ, (Claude Barbier du) lieutenant-général d'artillerie & des armées du roi, naquit à Rosnay en Champagne, l'an 1638. Il se signala dès ses premieres années dans la profession des armes. Ayant reçu un coup de canon en 1657, il ne put pas servir pendant la campagne de 1658, la seule qu'il manqua depuis qu'il entra au service, jusqu'à sa mort. Il se distingua sur-tout par son application à perfectionner l'artillerie; il la mit dans un état où elle n'avoit jamais été, & la fit servir presqu'avec la même intelligence. Il fut tué d'un coup de mousquet en 1690, à la bataille de Fleurus. Il étoit alors lieutenant-général. On le regardoit comme le plus habile ingénieur qu'eût eu la France avant Vauban, & comme un des hommes les plus bienfaisans & les plus vertueux que l'état militaire ait produits.

METZU, (Gabriël) peintre, né à Leyde en 1615, mort dans cette ville en 1658, a laissé peu de tableaux; mais ils sont précieux par la finesse & la légéreté de sa touche, la fraîcheur du coloris, l'intelligence du clair-obscur & l'exactitude du dessin. Il ne peignit qu'en petit.

MEVIUS *ou* MÆVIUS, poëte du tems d'Auguste, ridiculisé par Virgile & par Horace. On connoît cette imprécation plaisante du premier :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi!

MEVIUS, (David) né à Grypswald en Poméranie l'an 1609, conseiller-privé du roi de Suede, & président du conseil souverain de Wismar, fut envoyé par Charles XI, roi de Suede, pour terminer les différends de ce monarque avec l'empereur sur les provinces d'Allemagne cédées à la Suede par la paix de Westphalie. Il eut part à d'autres affaires non moins importantes, & mourut le 17 septembre 1670 à Wismar. On a de lui : I. Des *Commentaires sur le Droit de Lubeck* & des *Décisions*. II. Un *Traité de l'Amnistie*. III. Une *Jurisprudence universelle*, & un grand nombre d'autres écrits, qui sont une preuve de son savoir.

MEULEN, *voyez* VANDER-MEULEN.

MEUN, (Jean de) *voyez* CLOPINEL.

MEUNIER, *voyez* MEUSNIER.

MEURISSE, (Henri-Emmanuel) habile chirurgien de Paris, né à Saint-Quentin, mort en 1694, dont on a un *Traité de la Saignée*, in-12, qui renferme des préceptes utiles & des réflexions judicieuses.

MEURISSE, (Martin) de Roye, évêque de Madaure, suffragant de Metz, fonda les Bénédictines de Montigny, près de Metz, & mourut en 1644. On a de lui : L'*Histoire des Evêques de Metz*, 1684, in-folio. II. *Histoire de la naissance*, *du*

progrès & de la décadence de l'hérésie à Metz, 1670, in-4°.

MEURSIUS, (Jean) né à Losdun, près de La Haye, en 1579, fit paroître, dès son enfance, des dispositions extraordinaires pour les belles-lettres & pour les sciences. Il alla étudier le droit à Orléans avec les fils de Barneveldt, qu'il accompagna dans leurs voyages. Ses courses lui donnerent occasion de connoître les cours des princes de l'Europe, & de converser avec les savans. De retour en Hollande, il obtint la chaire d'histoire à Leyde en 1610, & ensuite celle de la langue grecque. Sa réputation augmentant de jour en jour, Christiern IV, roi de Danemarck, le fit professeur en histoire & en politique, dans l'université de Sora, le 20 septembre 1625. Meursius remplit cette place avec succès. Ce docte & laborieux écrivain mourut en 1639. On a de lui un grand nombre de savans ouvrages, dont plusieurs regardent l'état de l'ancienne Grece : I. *De populis Atticæ*. II. *Atticarum lectionum libri IV*. III. *Archontes Athenienses*. IV. *Fortuna Attica, de Athenarum origine*, &c. V. *De Festis Græcorum*. Ces différens traités, remplis d'érudition, se trouvent dans le Recueil de Gronovius. VI. *Historia Danica*, 1630, in-4° : c'est l'histoire des rois Christiern I, Jean, & Christiern II. VII. Un grand nombre de Traductions d'auteurs grecs qu'il a enrichies de notes, entr'autres : De l'*Histoire Romaine* de Théodore Metechite; des *Lettres* de Théophylacte; de la *Tactique* de Constantin Porphyrogenete; de l'*Origine de Constantinople* de George Codinus; des *Harangues* des Peres Grecs qui n'avoient pas encore été publiées, &c. VIII. Une Histoire de l'Université de Leyde, sous le titre d'*Athenæ Batavæ*, 1625, in-4°. IX. *Glossarium Græco-Barbarum*, Leyde, 1614, in-4°. X. *Creta, Cyprus, Rhodus*, Amsterdam, 1675, in-4° ; c'est une description de ces isles & de leurs antiquités. XI. *Rerum Belgicarum lib. I*, 1612 — *lib. IV*, 1614, in-4°. C'est l'histoire de ce qui s'est passé dans les Pays-Bas sous le duc d'Albe. La premiere édition ayant déplu à ses concitoyens, & les ayant même irrités au point de le vouloir dépouiller de ses emplois ; il en fit une seconde plus ample, où il montra beaucoup de complaisance pour ses critiques, aux dépens de la vérité & de l'exactitude des faits ; mais sa complaisance ne les appaisa pas : il voulut la dédier aux États-Généraux ; mais ils le refuserent, craignant la trop grande sincérité de l'auteur. Tous les ouvrages de ce savant ont été recueillis à Florence, 1741, en 12 vol. in-fol.

MEURSIUS, (Jean) fils du précédent, né à Leyde en 1613, mourut en Danemarck à la fleur de son âge. Il publia divers ouvrages, parmi lesquels on distingue : I. *Arboretum sacrum, sive De arborum consecratione ;* Leyde, 1642, in-8°. II. *De Tibiis veterum* dans Gronovius.

MEURSIUS, *voyez* CHORIER.

MEUSNIER, (Philippe) habile peintre, né à Paris en 1655, y mourut en 1734. Il fut

reçu à l'académie, & en devint trésorier. Louis XIV & Louis XV visiterent Meusnier dans son atelier, & lui donnerent de justes éloges. On lui accorda une pension & un logement aux galeries du Louvre. Cet artiste excelloit à peindre l'architecture; ce fut lui qu'on choisit pour représenter l'architecture de la voûte de la chapelle de Versailles. Le duc d'Orléans l'employa à décorer la célebre galerie de Coypel, au Palais-Royal. Le château de Marly est encore orné des peintures de cet habile maître.

MEXIA *ou* MESSIA, (Pierre) natif de Seville, chronographe de Charles-Quint, mort l'an 1552, laissa plusieurs ouvrages en espagnol & en latin, entre autres: I. *Sylva variarum lectionum.* II. *Laus Asini.* III. *Los Cesares*, &c. Ses *Diverses Leçons* ont été traduites en françois, in-8°.

MEY, (Jean de) docteur en médecine, & professeur de théologie à Middelbourg, né en Zélande, & mort en 1678, à 61 ans, a donné en flamand plusieurs ouvrages dont on a donné la collection à Delft, en 1704, in-fol., & un en latin, sous ce titre: *Physiologia sacra*, Middelbourg, 1661, in-4°. C'est un commentaire sur les objets physiques, dont il est parlé dans le Pentateuque.

MEYER, (Jacques) historien & littérateur, né le 7 janvier 1491 à Vleteren, dans la chatellenie de Cassel en Flandre, près de Bailleul, d'où il avoit pris le nom de *Baliolanus*, s'appliqua à instruire, à Bruges, la jeunesse dans les belles-lettres & dans la piété. Il mourut curé de Blanckenberg, le 5 février 1552. Ses principales productions sont: I. *Annales rerum Flandricarum*, Anvers, 1561, in-folio. Ces Annales vont jusqu'à l'an 1477. Elles sont estimées; le style en est aisé, coulant & assez pur. On les a réimprimées dans la Collection des *Histoires Belgiques*, Francfort, 1580. II. *Flandricarum rerum decas*, Bruges, 1531, in-4°, &c. Antoine Meyer neveu, & Philippe Meyer, petit-neveu de Jacques, se sont distingués dans les belles-lettres, & ont donné plusieurs pieces de vers latins.

MEYER, (Livinus de) né d'une famille noble de Gand, se fit Jésuite & se distingua dans la théologie, l'histoire & la poésie. Son Poëme *sur la Colere*, divisé en trois livres, est généralement estimé des amateurs de la langue de l'ancienne Rome; on y trouve des vers dignes du siecle d'Auguste. Parmi ses ouvrages théologiques, celui qui a fait le plus de bruit, est une *Histoire des Congrégations de Auxiliis*, contre le P. Jacques Hyacinthe Serry, Anvers, 1705, in-fol.; elle est diffuse, mais assez exacte, & même aussi impartiale que peuvent l'être ces sortes de relations: il est certain qu'il est plus modéré que l'auteur qu'il réfute. Il a beaucoup écrit contre les Apologistes de Quesnel. Il mourut à Louvain le 19 mars 1730, à l'âge de 75 ans.

MEYER, *voyez* MAÏER & MAYER.

MEZENCE, *Mezentius*, roi des Tyrrhéniens, que Virgile appelle *Contemptor Divûm*. Ses

peuples se révolterent contre lui, parce qu'il faisoit égorger ceux qui lui déplaisoient, ou les faisoit mourir attachés bouche à bouche à des cadavres. Enée défit ce tyran, non moins impie que barbare: deux qualités rarement séparées dans le fait, conformément à l'observation du Sage : *Cùm impii sumpserint principatum, gemet populus.* Prov. 29.

MEZERAI, (François Eudes de) né l'an 1610 à Ry en basse Normandie, d'un pere chirurgien, s'adonna d'abord à la poésie; mais il la quitta ensuite pour l'histoire & la politique. Il obtint dans l'armée de Flandre, l'emploi d'officier-pointeur, qu'il exerça pendant 2 campagnes avec assez de dégoût, & qu'il abandonna pour s'enfermer au college de Ste. Barbe, au milieu des livres & des manuscrits, dans le dessein de donner une *Histoire de France*, dont il publia le premier tome en 1643, à 32 ans. La cour le récompensa de ses travaux par une pension de 4000 livres. Conrart, un des premiers membres de l'académie françoise, étant mort, cette compagnie lui donna la place de secrétaire perpétuel, que cet académicien laissoit vacante. Il travailla en cette qualité au *Dictionnaire de l'Académie*, & mourut en 1683. Mezerai affecta pendant tout le cours de sa vie un pyrrhonisme, qui étoit plus dans sa bouche que dans son cœur. C'est ce qu'il fit paroître durant sa derniere maladie : car ayant fait venir ceux de ses amis qui avoient été les témoins les plus ordinaires de sa licence à parler sur les choses de la Religion, il en fit devant eux une espece d'amende-honorable. Il la termina en les priant d'oublier ce qu'il avoit pu leur dire autrefois de contraire : *Souvenez-vous*, ajouta-t-il, *que Mezerai mourant est plus croyable que Mezerai en santé.* Ses principaux ouvrages sont : I. *Histoire de France*, en 3 vol. in-fol., 1643, 1646 & 1651. Les deux derniers volumes valent mieux que le 1*er.*; mais ni les uns, ni les autres ne feront jamais une Histoire agréable. Il y auroit moins de fautes, si au lieu de composer son Histoire sur Paul Emile, du Haillan, Dupleix, &c., l'auteur avoit été aux sources. Mais il disoit ingénument, que les reproches que quelques inexactitudes procuroient, étoient fort au-dessous de la peine qu'il falloit prendre en consultant les originaux. Trop d'écrivains ont pensé & agi comme lui, surtout dans ce siecle paresseux & frivole, où l'on vous tient quitte des recherches, pourvu que vous donniez de l'esprit & des saillies. II. *Abrégé Chronologique de l'Histoire de France*, 1668, en 3 vol. in-4°, & réimprimé en Hollande en 1673, 6 vol. in-12. Du Puy, Launoi & Dirois, trois des plus savans critiques de leur tems, le dirigerent dans cet Abrégé, incomparablement meilleur que sa grande Histoire; mais on ne laisse pas d'y trouver des fautes, & même des fautes considérables. L'esprit républicain de Mezerai y perce à chaque page. Il eut la hardiesse d'y faire l'Histoire de l'origine de toutes les especes d'impôts des Fran-

çois, avec des réflexions fort libres. Colbert s'en plaignit; Mezerai promit de se corriger dans une 2e. édition : il le fit, mais en annonçant au public qu'on l'y avoit forcé. Ses corrections n'étant d'ailleurs que de vraies palliations, le ministre fit supprimer la moitié de sa pension. Mezerai, quoiqu'à son aise, en murmura, parce qu'il étoit attaché à l'argent, & n'obtint d'autre réponse que la suppression de l'autre moitié. Son aversion pour les traitans n'en devint que plus forte. Il avoit coutume de dire, qu'il réservoit deux écus d'or frappés au coin de Louis XII, surnommé le *Pere du peuple* : il en destinoit un pour louer une place en greve, lorsqu'on exécuteroit quelques-uns d'eux, & l'autre à boire à la vue de leur supplice. On voit par-là que cet homme auroit joué un rôle dans la révolution de 1789. Il s'avisa aussi, en travaillant au *Dictionnaire de l'Académie Françoise*, d'ajouter cette phrase au mot COMPTABLE : *Tout comptable est pendable*, phrase que les autres académiciens ne voulurent jamais lui passer. La derniere édition de son *Abrégé* est de 1755, 14 vol. in-12. On y a joint les endroits de l'édition de 1668, qui avoient été supprimés, la continuation de Limiers & une Table des matieres. III. *Traité de l'Origine des François*, qui fit beaucoup d'honneur à son érudition. IV. Une *Histoire des Turcs*, contenant ce qui s'est passé dans l'empire Ottoman depuis 1612 jusqu'en 1649. V. Une *Traduction* françoise, grossiérement écrite, du traité latin de Jean Sarisbery, intitulé : *Les vanités de la Cour*, 1640, in-4°. VI. *Mémoires historiques & critiques sur divers points de l'Histoire de France*, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12. Il y a des propositions qui sont contraires à la constitution monarchique de la France. VII. On lui attribue plusieurs Satyres contre le gouvernement, & en particulier celles qui portent le nom de *Sandricourt : Histoire de la Mere & du Fils*, Amsterdam, 1730, in-4°, ou 2 vol. in-12, &c. Mezerai avoit deux freres : l'aîné, nommé *Jean Eudes*, fut instituteur des *Eudistes*, (voyez EUDES.) L'autre fut habile chirurgien-accoucheur ; il s'appelloit *Charles Eudes*, & prit le nom de *Douay*. Il étoit plus jeune que Mezerai.... Voyez la *Vie de Mezerai* par la Roque, in-12, où l'on trouve bien des contes, peut-être plus satyriques que vrais.

MEZIRIAC, (Claude-Gaspar Bachet de) naquit à Bourg en Bresse, d'une famille noble. Il se fit Jésuite, & dès l'âge de 20 ans il étoit professeur de rhétorique à Milan. Sa santé trop délicate ne pouvant soutenir les exercices de cette société laborieuse, il en sortit. Meziriac avoit des connoissances profondes dans les mathématiques, & sur-tout dans la littérature. Les gens de lettres les plus distingués de Paris & de Rome le rechercherent. L'académie françoise lui ouvrit ses portes. Il mourut en 1638, âgé d'environ 60 ans. Son caractere libre & familier, joint à son mérite, à sa naissance & à sa

fortune, lui donnerent dans sa patrie un empire dont il ne se servit que pour faire du bien. On a de lui : I. La *Vie d'Esope*, à Bourg en Bresse, 1632, in-16 ; dans laquelle il combat ce que Planudes a écrit sur ce fabuliste. Il prétend qu'Esope n'étoit ni bossu, ni contrefait ; dispute inutile si Esope n'est qu'un personnage factice (*voyez* ESOPE, PLANUDES, LOCMAN). II. Une *Traduction* de *Diophante* en latin, avec un *Commentaire*, Paris, 1621, in-fol., réimprimée en 1670 avec les observations de Fermat. III. On a donné de cet académicien (sous le nom de *Bachet*) huit *Héroïdes* d'Ovide, traduites en mauvais vers françois, & accompagnées d'un Commentaire : La Haye, 1716, 2 vol. in-8°. La 1re. édition n'étoit qu'en un seul volume, dans la 2e. on y a joint plusieurs ouvrages du même auteur. Ce Commentaire est une source d'érudition, dans laquelle les mythologistes ne cessent de puiser.

MEZRAIM, fils de Cham, petit-fils de Noé, peupla l'Egypte qui lui avoit été destinée, & qui de son nom est appellée dans l'Ecriture, *Terre de Mezraïm*. Il eut pour fils Ludim, Ananim, Laabim, Nephtuim, Phetrusim & Chasluim ; c'est d'eux qne sortirent tous les différens peuples qui habiterent l'Egypte & les pays voisins. Mezraïm étant mort, fut adoré, dit-on, comme un dieu, sous les noms d'*Osiris*, de *Serapis* & d'*Adonis*.

MICHAELIS, (Sébastien) Dominicain, né à St-Zacharie, petite ville du diocese de Marseille, vers 1543, introduisit la réforme dans plusieurs maisons de son ordre. Il obtint de la cour de Rome, que les Religieux de cette réforme composeroient une congrégation séparée. Le P. Michaëlis en fut le premier vicaire-général. Il mourut à Paris en 1618, à 74 ans, avec la gloire d'avoir fait revivre dans son ordre l'esprit de son fondateur. On a de lui l'*Histoire véritable de ce qui s'est passé sous l'exorcisme de trois Filles possédées au pays de Flandre*, avec un *Traité des Sorciers & des Magiciens* ; à Paris, 1623, 2 vol. in-12 : ce livre n'est pas commun, & ne sera guere lu dans ce siecle. Nos peres croyoient à la magie, nous n'y croyons pas ; il faut pour décider ce différend, attendre un siecle où des juges impartiaux examineront la chose sans prévention, & avec une entiere indifférence à l'égard des contendans. Telle est la réflexion toute simple qui se présente ici à tout esprit juste, qui fait abstraction de l'autorité de l'Ecriture-Sainte & de la croyance générale des Chrétiens. « Si » nous consultons les écrits des » philosophes modernes sur ce » sujet, dit un critique judi- » cieux, nous y apprendrons » peu de chose. Pour s'épargner » la peine de discuter la ques- » tion, ils l'ont supposée dé- » cidée selon leurs préjugés ; » ils n'ont pas distingué suffi- » samment les différentes es- » peces de magie, comme les » charmes, la divination, les » enchantemens, les sorts ou » sortileges : toutes ces prati- » ques sont différentes, & de- » mandent chacune un examen

» particulier. Si nous leur en » demandons l'origine, ils di- » sent que tout cela eſt venu » de l'ignorance; mais l'igno- » rance n'eſt qu'un défaut de » connoiſſance; une négation » ne produit rien, ne rend » raiſon de rien, & il nous » faut des cauſes poſitives. Ils » prétendent que de nos jours » la philoſophie, ou la connoiſ- » ſance de la nature a réduit à » rien le pouvoir du démon » & celui des magiciens; ils » ſe trompent. Si la magie eſt » très-rare parmi nous, elle » y a été commune autrefois, » & on l'exerce encore ail- » leurs: pourquoi y a-t-on cru? » & pourquoi ne devons-nous » plus y croire? Voilà ce que » des philoſophes auroient dû » nous apprendre ». (*Voyez* ASMODÉE, HAEN, MAFFÉE, MÉAD, *&c.*). Mais déjà les philoſophes les plus modernes recommencent à y croire; au nom près, ils reconnoiſſent la choſe, & ſont très-avides des ſcenes qu'elle produit. *Voy.* FAUSTUS.

MICHAUT, (Jean-Bernard) contrôleur-ordinaire des guerres de Bourgogne, né à Dijon en 1707, mort dans la même ville en 1770, s'eſt fait connoître par des *Mélanges hiſtoriques & philologiques*, Paris, 1754, 2 vol. in-12. Les jugemens y ſont bien motivés, & prouvent de l'impartialité. Le ſecond volume eſt en grande partie employé à la *Vie* du P. Oudin, & à une notice raiſonnée de ſes ouvrages (*voyez* OUDIN). On a encore de lui: *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Vie & des Ouvrages de l'abbé Lenglet du Freſnoy*, Paris, 1761, in-12. On y trouve un long détail des petites querelles que cet écrivain a eues avec différens auteurs & des libraires, & d'autres anecdotes qui le montrent comme un homme bizarre, fougueux & cynique.

MICHAULT, (Pierre) Bourguignon, ſecrétaire du duc de Bourgogne Charles le Téméraire, vivoit encore en 1466. Il eſt auteur de quelques ouvrages que les bibliomanes recherchent. I. *Doctrinal du Temps*, in-fol., gothique, plus rare que l'édition intitulée: *Doctrinal de Cour*, in-8°, 1522, & in-4° ſans date. II. *La Danſe aux Aveugles*, in-4° ſans date; Lyon, in-8°, 1748, & Amſterdam, 1749, même format. L'un & l'autre ſont mêlés de proſe & de vers.

MICHÉE, dit l'*Ancien*, fils de Jamba, prophétiſoit dans le royaume d'Iſraël, ſous le regne d'Achab, l'an 897 avant J. C. Il fut mis en priſon, pour avoir annoncé à ce prince, que la guerre qu'il avoit entrepriſe avec Joſaphat, roi de Juda, contre les Syriens, auroit un mauvais ſuccès. L'événement confirma ſa prédiction. Achab fut tué. C'eſt de ce prophete qu'il eſt fait mention dans le 22e. chapitre du 3e. livre des *Rois*.

MICHÉE, le 6e. des XII petits Prophetes, ſurnommé le *Moraſthite*, parce qu'il étoit de Moraſthit, bourg de Judée, prophétiſa pendant près de 50 ans, ſous les regnes de Joathan, d'Achaz & d'Ezechias, depuis l'année 770 juſqu'à 724 avant J. C. On ne ſait aucune particularité de la vie ni de la mort de Michée. Sa *Prophétie* en hébreu ne contient que 7 chapitres; elle eſt écrite contre les royaumes de Juda & d'Iſraël,

dont il prédit les malheurs & la ruine en punition de leurs crimes. Il annonce la captivité des deux tribus par les Chaldéens, & celle des dix autres par les Assyriens, & leur premiere délivrance par Cyrus. Après ces tristes prédictions, le prophete parle du regne du Messie, & de l'établissement de l'Eglise Chrétienne. Il annonce en particulier, d'une maniere très-claire, la naissance du Messie à Bethléem, sa domination qui doit s'étendre jusqu'aux extrémités du monde, & l'état florissant de son Eglise.

MICHEL, Archange, un des principaux des esprits célestes, connus parmi les Chrétiens & même parmi toutes les nations de la terre, sous le nom d'*Anges*. Dans le tems que le Créateur avoit marqué pour éprouver la fidélité & la persévérance de ces êtres privilégiés, un grand nombre s'étant enorgueillis par le sentiment de leur excellence & élevés contre l'auteur de tant de dons sublimes, Michel précipita dans l'abyme les rebelles par l'impression irrésistible du nom de Dieu : victoire exprimée par le nom même de cet Archange (*Quis ut Deus*) (Voyez LUCIFER & OPHIONÉE). S. Michel a toujours été regardé comme l'Ange défenseur des nations fidelles. Ancien protecteur de la France, il fut pris pour patron de l'ordre militaire, établi l'an 1469, par le roi Louis XI. La devise de cet ordre est : *Immensi tremor Oceani*.

MICHEL I, CUROPALATE, surnommé *Rhangabe*, épousa Procopie, fille de l'empereur Nicéphore, & succéda en 811 à Staurace son beau-frere. Son premier soin fut de réparer les maux que Nicéphore avoit faits au peuple. Il diminua les impôts, renvoya aux sénateurs les sommes qu'on leur avoit enlevées, essuya les larmes des veuves qui avoient vu leurs maris immolés à la cruauté de Nicéphore, pourvut au besoin de leurs enfans, fit rétablir les images dans les églises, distribua de l'argent aux pauvres & au clergé, & apprit au peuple par ses bienfaits & par son équité, qu'un tyran avoit été remplacé par un pere. Après avoir réglé l'intérieur de l'empire, il songea à l'extérieur. Il eut une guerre à soutenir contre les Sarrasins, & il les défit par la valeur de Léon l'Arménien, général de ses troupes. Il ne fut pas si heureux contre les Bulgares qui s'emparerent de Melembrie, place-forte, la clef de l'empire sur le Pont-Euxin. Léon profita de cette circonstance pour s'emparer de la couronne, & se révolta. Michel aima mieux abandonner le diadême, que de le conserver au prix du sang de ses peuples. Il descendit du trône en 813, se réfugia dans une église avec sa femme & ses enfans, & prit l'habit monastique. Léon leur épargna la vie, & pourvut à leur subsistance.

MICHEL II, *le Begue*, né à Amorium dans la haute Phrygie, d'une famille obscure, plut à l'empereur Léon l'Arménien, qui l'avança dans ses troupes & le fit patricien. Sa faveur excita l'envie ; il fut accusé d'avoir conjuré contre l'empereur, mis en prison & con-

damné à être brûlé. Le malheureux auroit été exécuté le même jour, veille de Noël, si l'impératrice Théodosie n'eût représenté à l'empereur que c'étoit manquer de respect pour la fête. Léon différa l'exécution : mais la nuit même il fut assassiné dans son palais. Michel, tiré de prison, & salué empereur d'Orient l'an 820, rappella aussi-tôt ceux qui avoient été exilés pour la défense des images ; mais quelque tems après il devint, de protecteur des Catholiques, leur plus violent persécuteur. Il voulut les forcer à observer le Sabbat, à célébrer la Pâque selon l'usage des Juifs ; fit des loix contre la virginité, & força même les veuves à se marier, quelque répugnance qu'elles en eussent : despotisme personnel, le plus tyrannique de tous. Euphemius, général des troupes de Sicile, se fait proclamer empereur, & se met sous la protection des Sarrasins d'Afrique. Les Barbares lui envoient des troupes, & soumettent presque toute l'isle ; mais Euphemius est tué devant Syracuse qu'il assiégeoit. Les Sarrasins continuerent la guerre après sa mort, s'emparerent de toute l'isle, & de ce que l'empereur d'Orient possédoit dans la Pouille & la Calabre. Michel, tranquille à Constantinople, s'abandonnoit aux plaisirs des femmes & de la table. Ses excès lui causerent une violente chaleur d'entrailles, qui produisit une rétention d'urine. Il en mourut l'an 829, au milieu des douleurs & des remords.

MICHEL III, dit l'*Ivrogne*, empereur d'Orient, succéda à Théophile son pere en 842, sous la régence de Théodora sa mere. Bardas, frere de Théodora, jaloux de l'autorité de cette vertueuse princesse, s'empara tellement de l'esprit de Michel en favorisant ses débauches, que ce prince, par son conseil, obligea sa mere de se faire couper les cheveux, & de se renfermer dans un monastere avec ses filles (*voyez* THEODORA Despuna). Saint Ignace, patriarche de Constantinople, n'ayant pas voulu la contraindre d'embrasser l'état monastique, & reprochant sans cesse à Bardas ses déréglemens, fut chassé de son siege, & Photius mis à sa place en 857 : année que l'on peut regarder comme l'époque de l'origine du schisme qui sépare l'Eglise grecque d'avec la latine. « C'est » ainsi, dit un historien, que » la luxure, au défaut de l'a» varice, de l'orgueil, de la » jalousie, de la vengeance, » & des autres passions hu» maines, a désolé le champ » du Seigneur : l'hérésie & le » schisme n'ont été que des » moyens secondaires, mépri» sés par ceux même qui les » faisoient servir à leur but ». Michel, après avoir laissé régner Bardas avec le titre de *César*, le fit mourir à la sollicitation de Basile le Macédonien en 866, parce qu'il lui étoit devenu suspect, & associa ce Basile à l'empire. Basile, voyant que Michel se faisoit mépriser de tout le monde par ses déréglemens, l'exhorta à changer de conduite, & pour l'y engager par son exemple, il se comporta avec toute la

décence convenable à un empereur. Michel ne put souffrir ce censeur rigide ; il voulut le déposer, & mettre à sa place un rameur. Comme il ne pouvoit y réussir, il forma le dessein de le faire périr ; mais Basile en fut instruit, & le fit assassiner le 24 septembre 867. Michel III doit être mis au nombre de ces monstres qui ont déshonoré l'empire. Il s'abandonna à toutes ses passions. Le meurtre, l'inceste, le parjure furent les voies par lesquelles il apprit sa puissance aux peuples. Il commit tous les crimes, & ne fit aucune action digne d'un empereur.

MICHEL IV, *Paphlagonien*, ainsi nommé, parce qu'il étoit né en Paphlagonie, de parens obscurs, monta sur le trône impérial d'Orient après Romain Argyre, en 1034, par les intrigues de l'impératrice Zoé. Cette princesse, amoureuse de lui, procura la couronne à son amant, en faisant mourir l'empereur Argyre son mari. Peu propre au gouvernement, il en abandonna le soin à l'eunuque Jean son frere. Zoé, trompée dans ses espérances, voulut s'en venger, & n'y réussit pas. Michel, agité par les remords, tomba peu de tems après dans des convulsions qui le mirent hors d'état de tenir les rênes de l'empire. Il eut néanmoins de bons intervalles, & parut un prince doux & sage; il fit la guerre avec succès par ses deux freres contre les Sarrasins & contre les Bulgares. Après avoir soumis ces peuples, il se retira dans un monastere en 1041, y prit l'habit religieux, & y mourut, avec de grands sentimens de piété & de pénitence, le 10 décembre de la même année.

MICHEL V, dit *Calafates*; parce que son pere étoit calfateur de vaisseaux, succéda en 1041 à Michel IV son oncle, après avoir été adopté par l'impératrice Zoé ; mais au bout de 4 mois, craignant que cette princesse ne le fit périr, il l'exila dans l'Isle du Prince. Le peuple, irrité de cette ingratitude, se souleva contre Michel. On lui creva les yeux, & on le renferma dans un monastere en 1042. Zoé & Théodora sa sœur regnerent ensuite environ 3 mois ensemble ; & ce fut la premiere fois que l'on vit l'empire soumis à deux femmes. Michel perdit sur le trône la réputation qu'il avoit acquise étant particulier, d'homme habile, intelligent, capable de former de grands projets, & aussi propre à les exécuter. Il devint ingrat, soupçonneux, inhumain, cruel à l'excès; & ses vices éclaterent principalement aux dépens des personnes, qui ne devoient attendre de lui que de la reconnoissance ou des bienfaits.

MICHEL VI, *Stratiotique*, (c'est-à-dire *Guerrier*), à raison des preuves de valeur qu'il avoit données en portant les armes, empereur d'Orient, régna après l'impératrice Théodora, en 1056 ; mais étant vieux, & n'ayant pas le talent de gouverner, il fut obligé de céder son sceptre à Isaac Comnene en 1057, & de se retirer dans un monastere.

MICHEL VII, *Parapinace*, empereur d'Orient, étoit fils aîné de Constantin Ducas &

d'Eudoxie. Cette princeſſe, après la mort de ſon époux, gouverna d'abord l'empire avec ce fils, Andronic & Conſtantin ſes deux autres enfans : puis s'étant remariée au bout de 7 mois à Romain Diogene, elle le fit nommer empereur. Mais cet uſurpateur ayant été pris en 1071 par les Turcs, Michel remonta ſur le trône. Nicéphore Botoniate ſe ſouleva contre lui, & s'empara de Conſtantinople, avec le ſecours des Turcs, en 1078. Michel fut relégué dans le monaſtere de Stude, & en fut retiré dans la ſuite pour être fait archevêque d'Epheſe. C'étoit un prince foible, qui abandonna les rênes de l'empire à ceux qui voulurent s'en ſaiſir, & ne s'occupa que de jeux d'enfant. Les ennemis ravagerent ſes états, ſes miniſtres ruinerent les peuples, & le prince ne ſentit ſes malheurs que quand il en fut accablé.

MICHEL VIII, *Paléologue*, régent de l'empire d'Orient durant la minorité de Jean Laſcaris, monta ſur le trône à ſa place en 1260; puis fit crever les yeux à ce jeune prince ſon pupille, malgré les ſermens de fidélité qu'il lui avoit faits. L'année d'après il reprit Conſtantinople par trahiſon ſur Baudouin II. Cette conquête faite au milieu d'une treve, & contre la foi des ſermens, lui fit peu d'honneur. Il travailla beaucoup pendant ſon regne à la réunion de l'Egliſe Orientale avec l'Occidentale. Il ſigna l'acte de réunion en 1277, & envoya au pape la formule de ſa profeſſion de foi & du ſerment d'obéiſſance. Cette réunion déplut aux Grecs & n'intéreſſa guere les Latins. Le pape Martin IV, ne la croyant pas ſincere, l'excommunia *comme fauteur du ſchiſme & de l'héréſie des Grecs*, en 1281. Ce ſont les expreſſions de ce pape. » Il fut excommunié, dit » Fleury, comme un moqueur, » qui n'avoit point agi ſincé- » rement, mais ſeulement uſé » de contraintes ». Michel mourut le 11 décembre de l'année ſuivante. Les Grecs lui refuſerent la ſépulture eccléſiaſtique, parce qu'il avoit voulu les réunir avec l'Egliſe Latine, & qu'il avoit paru perſiſter dans cette union juſqu'à la mort, malgré le déſagrément qu'elle lui occaſionna. Ces traitemens de la part des ſchiſmatiques, ſemblent prouver que les démarches de Michel pour l'union étoient ſinceres, ou du moins que les Grecs les conſidéroient comme telles. Auſſi pluſieurs écrivains ont-ils conſidéré Michel comme un martyr de l'unité catholique; mais les vices de ce prince ſemblent contraſter d'une maniere trop ſenſible avec une qualité ſi honorable & ſi ſainte. Il avoit reçu de la nature de grands talens, & toutes les qualités aimables qui concilient l'eſtime & l'affection des hommes; il ſe diſtingua dans ſa jeuneſſe par une conduite & par des actions qui le rendoient digne du diadême; mais il ne fut pas plutôt monté ſur le trône, que toutes les vertus qui ſembloient l'y avoir appellé, commencerent à s'éloigner de lui, & ne tarderent pas à être remplacées par ces paſſions violentes qu'enfante l'ambition ardente d'un grand pouvoir, & en même tems tous les

vices des petites ames, la ruse & la perfidie. Le meurtre du jeune & innocent Lascaris a rendu sur-tout sa mémoire odieuse. Il n'est point surprenant que le ciel n'ait pas permis que des mains si profanes eussent la gloire de faire tomber le mur de séparation qui divise les deux églises. — Il ne faut pas le confondre avec MICHEL Paléologue, qui, couronné empereur en 1214, gouverna l'empire sous son pere Andronic dit *le Vieux*, & mourut l'an 1220.

MICHEL FŒDEROWITZ, czar de Russie, fut élu en 1613, dans des tems difficiles. Il descendoit d'une fille du czar Jean Basilowitz. Quoiqu'il ne fût âgé que de 17 ans, il travailla de concert avec ses ministres à terminer la guerre que les Russes avoient avec la Pologne & la Suede, qui l'une & l'autre avoient voulu leur donner un roi. Les Polonois, après s'être avancés jusqu'à Moscow, conclurent une treve de 14 ans. Les Suédois firent aussi la paix, & resterent en possession de l'Ingrie. Michel avoit commencé son regne par le supplice du fils du second imposteur Demetrius, de peur que ce rejeton ne causât des troubles dans l'empire. Il mourut en 1645. On le peint comme un prince doux & ami de la paix.

MICHEL, (Jean) natif de Beauvais. Après avoir été secrétaire de Louis II, roi de Sicile, il embrassa l'état ecclésiastique, & devint chanoine d'Aix en Provence, puis d'Angers. Il fut élu, malgré lui, évêque de cette derniere ville, qu'il édifia & qu'il instruisit. Sa mort, arrivée en 1447, fut celle d'un Saint. On a de lui des *Statuts* & des *Ordonnances* pour le réglement de la discipline dans son dioceſe.

MICHEL DE CESENE, *voyez* OCCAM.

MICHEL, (Jean) natif d'Angers, médecin de Charles VIII, qui lui donna une charge de conseiller au parlement, mourut en 1495. Il laissa une fille mariée à Pierre le Clerc du Tremblay, un des aïeux du P. Joseph, Capucin. On a de lui pusieurs Pieces dramatiques, jouées avec de grands applaudissemens, sous le nom de *Mysteres de la Nativité*, *de la Passion*. Les éditions les plus rares de ces drames sont celles de 1486, 1490, 1499, in-fol. Les éditions in-4°, faites au 16e. siecle, sont plus communes; celle de Lyon, Rigaud, in-4°, sans date, en lettres rondes, est différentes de toutes les autres. La piece de *la Résurrection*, Paris, Verard, sans date, in-fol., est l'édition la plus rare; celle de 1507, in-fol., est plus complette.

MICHEL, (Jean) de Nîmes, est célebre par ses Poésies gasconnes, sur-tout par son *Poëme sur les embarras de la Foire de Beaucaire*, de plus de 4200 vers. Cet ouvrage est le fruit d'une imagination peu réglée; mais il ne faut pas juger à la rigueur ces sortes d'ouvrages. La satyre de Boileau sur les *Embarras de Paris*, n'a peut-être sur celle-là que le mérite de la briéveté.

MICHEL-ANGE DE CARAVAGE, *voyez* CARAVAGE.

MICHEL-ANGE, *voyez* BONAROTA.

MICHEL-ANGE DES BATAILLES, peintre, né à Rome en

en 1682, mort dans la même ville en 1660, étoit fils d'un jouaillier nommé Marcello Cerquozzi. Son surnom *des Batailles* lui vint de son habileté à représenter ces sortes de sujets. Il se plaisoit aussi à peindre des marchés, des pastorales, des foires & des animaux; ce qui le fit encore appeller *Michel-Ange des Bambochades*. De trois maîtres dont il reçut des leçons, Pierre de Laër, dit *Bamboche*, fut le dernier, & celui dont il goûta la maniere. Son imagination étoit vive; il avoit une prestesse de main extraordinaire. Plus d'une fois il a représenté une bataille, un naufrage, ou quelqu'aventure singuliere, au seul récit qu'on lui en faisoit. Il mettoit beaucoup de force & de vérité dans ses ouvrages. Son coloris est vigoureux, & sa touche d'une légéreté admirable; rarement il faisoit le dessin ou l'esquisse de son tableau. Il excelloit aussi à peindre des fruits.

MICHEL-CERULARIUS, patriarche de Constantinople après Alexis, en 1043, se déclara en 1053 contre l'Eglise Romaine dans une lettre qu'il écrivit à Jean, évêque de Trani dans la Pouille, afin qu'il la communiquât au pape & à toute l'Eglise d'Occident. Léon IX y fit faire réponse, & envoya l'année suivante des légats à Constantinople, qui excommunierent Cerularius. Ce patriarche les excommunia à son tour, & depuis ce tems-là, l'Eglise d'Orient demeura séparée de l'Eglise Romaine. Ce prélat ambitieux, non content d'avoir déchiré l'Eglise, voulut avilir le trône: car jamais les ennemis de l'une n'ont été les amis de l'autre. Il ne cessoit de demander à l'empereur des graces; quand il les lui refusoit, il osoit le menacer de lui faire ôter la couronne qu'il lui avoit mise sur la tête. Il eut même la témérité de prendre la chaussure de pourpre qui n'appartenoit qu'au souverain, disant qu'il n'y avoit que peu ou point de différence entre l'empire & le sacerdoce: propos insensé, mais qui dans le désordre d'idées, qui régnoit chez les Grecs, n'a rien d'étonnant. « La source » des malheurs des Grecs, dit » Montesquieu, fut de n'avoir » jamais connu les bornes, ni » la nature des deux puissances » ecclésiastique & civile; ce » qui fit que l'on tomba de » part & d'autre dans des égaremens continuels. Et quoique le clergé ne fît pas un » corps séparé chez les Romains, cette distinction y » étoit aussi connue que parmi » nous ». L'empereur Isaac Comnene, indigné de son audace & redoutant son ambition, le fit déposer en 1059 & l'exila dans l'isle Proconese, où il mourut de chagrin peu de tems après. Baronius nous a conservé trois *Lettres* de ce patriarche. C'est lui qui le premier reprocha aux Latins l'usage du pain azyme pour l'Eucharistie; reproche si mal fondé, que Photius lui-même ne s'étoit pas avisé de le faire. « Les » prétentions des hérétiques » (dit un auteur à cette occasion) ainsi que leurs erreurs » vont toujours en croissant, » & pour l'étendue & pour le » nombre: ayant abandonné » la pierre sur laquelle repose

» la vérité, ils raisonnent sans » regle fixe : croient ou ne » croient pas, rejetant ou ap- » prouvant, selon l'impulsion » du caprice, & souvent de la » colere ou de la vengeance ».

MICHEL DEL L'ANNUNCIATA, comte d'Arganil, évêque de Conimbre en Portugal, célebre par ses vertus, sa piété & son zele, fut une des plus illustres victimes de la violence du marquis de Pombal, qui le fit saisir dans son palais épiscopal, en 1768, pour avoir condamné des livres dont le ministre avoit autorisé la circulation, & enfermer dans un cachot, où il fut trouvé presque nu 9 ans après, lorsque la reine Marie-Françoise, convaincue de son innocence, l'en fit retirer. Il parut à la cour en 1777, & fixa tous les regards par la longueur de sa barbe & l'état hideux où l'avoit réduit une si longue captivité. Il ne tarda pas à reprendre le gouvernement de son diocese, qu'il instruisit par ses leçons & ses exemples, dont ses souffrances avoient renforcé l'impression. Visitant son diocese en 1778, il vit le marquis de Pombal dans sa terre, lui parla avec douceur & les plus grands égards, sans dire un mot de sa captivité. Il mourut d'une fluxion de poitrine le 29 août 1779. On a de lui une *Lettre pastorale* sur la lecture des livres impies. Il est vrai que sa censure s'étend sur quelques ouvrages qui ne méritoient pas une qualification si odieuse ; mais en général ceux qu'il proscrit, méritent de l'être. *Voyez* AVEIRO & POMBAL.

MICHEL, (*Augustinus*) chanoine-régulier d'Understorff, professeur en théologie & en droit, mort en 1751, à l'âge de 90 ans, après avoir publié : *Jus & justitia juridico-theologicè tractata*, Ausbourg & Dillingen, 1697, in-4°. *Theologia canonico-moralis*, 3 vol. in-fol., & d'autres ouvrages.

MICHEL, (François) *voyez* MARÉCHAL DE SALON.

MICHELI, (Pierre-Antoine) né à Florence, de parens pauvres, fut d'abord destiné à la profession de libraire, qu'il abandonna pour s'adonner à la connoissance des plantes. Il lut *Matthiole*, & examina avec soin la nature, dans les campagnes, dans les bois & sur les montagnes. Il étudioit en même tems, seul & sans maître, la langue latine. Le grand-duc, instruit de ses talens, lui fit donner tous les livres qui lui étoient nécessaires, & l'honora bientôt du titre de son botaniste. Micheli voyagea ensuite dans divers pays, recueillant par-tout des observations sur l'histoire naturelle. On a de lui : I. *Nova Plantarum genera*, Florence, 1729, in-fol. C'est un des meilleurs ouvrages publiés sur cette matiere ; Boërhaave en faisoit un cas infini. II. *Catalogus Plantarum horti Cæsarei Florentini*, Florence, 1748, in-fol. III. *Observationes Itinerariæ* : manuscrit relatif à la botanique. IV. Plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle, qui sont aussi restés manuscrits. Cet habile homme mourut en 1737, à 57 ans, avec la réputation d'un savant modeste & désin-

téreſſé. Il refuſa des établiſſemens avantageux hors de ſa patrie. Sans avoir cultivé les langues ſavantes, il s'étoit formé un bon ſtyle. Sa mémoire, dans tout ce qui concernoit la botanique, étoit prodigieuſe. Quand il avoit vu une plante, c'étoit aſſez pour qu'il n'oubliât jamais ſa figure. — Il ne faut pas le confondre avec MICHELI *ou* MIKELI DU CREST, célebre géometre, dont nous avons la détermination, quoique ſouvent défectueuſe, d'un grand nombre de pics helvétiques.

MICHOL, fille de Saül, qui fut promiſe à David, à condition qu'il tueroit cent Philiſtins ennemis irréconciliables des Iſraélites : David en tua 200, & obtint Michol quelque tems après. Saül, voulant ſe défaire de ſon gendre, envoya des archers dans ſa maiſon, pour ſe ſaiſir de lui ; mais Michol fit deſcendre ſon mari par une fenêtre, & ſubſtitua à ſa place une ſtatue qu'elle habilla. Saül, outré de ce ſtratagême, donna Michol à Phalti, de la ville de Gallim, avec lequel elle demeura juſqu'à la mort de ſon pere : alors David, devenu roi, la reprit. Cette princeſſe ayant vu ſon mari danſer avec le tranſport d'une ſainte alégreſſe devant l'Arche, conçut du mépris pour lui, & le railla avec aigreur. En punition d'un reproche ſi injuſte, elle devint ſtérile.

MICHON, *voyez* BOURDELOT.

MICIPSA, roi des Numides en Afrique, étoit fils de Maſiniſſa, qui l'avoit préféré à Manaſtabal & à Gulaſſa, ſes autres fils. Manaſtabal eut un fils nommé Jugurtha, que ſon oncle Micipſa envoya commander en Eſpagne les ſecours qu'il donnoit aux Romains. Micipſa mourut l'an 120 avant J. C. Il laiſſa deux fils, Adherbal & Hiempſal, que Jugurtha fit périr, & ſur leſquels il uſurpa le royaume de Numidie. *Voyez* ADHERBAL.

MICRÆLIUS, (Jean) Luthérien, né à Kolin dans la Poméranie, en 1597, fut profeſſeur d'éloquence, de philoſophie & de théologie : places qu'il remplit juſqu'à ſa mort, arrivée en 1658. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Lexicon Philoſophicum*, 1661, in-4°. II. *Syntagma hiſtoriarum Mundi & Eccleſiæ*, in-8°. III. *Ethnophronium contra Gentiles de principiis Religionis Chriſtianæ*, 1674, in-4°. IV. *Tractatus de copiâ verborum*. V. *Archeologiâ*. VI. *Hiſtoria Eccleſiaſtica*, Leipſig, 1699, 2 vol. in-4°. VII. *Orthodoxia Lutherana contra Bergium*. VIII. Des *Notes* ſur *Aphton* & ſur les *Offices* de Cicéron. IX. Des *Comédies*, & d'autres Pieces en vers & en proſe. Ces ouvrages décelent un homme qui avoit beaucoup d'érudition & de littérature.

MICYLLE *ou* MOLTZLER, (Jacques) humaniſte & poëte latin, né à Strasbourg en 1503, & mort à Heidelberg le 28 janvier en 1558, laiſſa pluſieurs ouvrages. Les principaux ſont : I. Des *Poéſies latines*. II. Des *Scholies* ſur *Homere*, *Virgile*, *Martial*, *Lucien*, &c. III. *Arithmetica Logiſtica*, &c. IV. *De re metrica*, Francfort, 1595, in-8°. — Il eut un fils, Jules MICYLLE, digne de ſon pere

par ſes connoiſſances dans le droit, & qui fut chancelier de l'électeur Palatin.

MIDAS, fils de Gordius, roi de Phrygie, reçut Bacchus avec magnificence dans ſes états. Ce dieu, en reconnoiſſance de ce bon office, lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderoit. Midas demanda que tout ce qu'il toucheroit, ſe changeât en or. Il ſe repentit bientôt d'avoir fait une telle demande ; car tout ſe changeoit en or, juſqu'à ſes alimens, dès qu'il les touchoit. Il pria Bacchus de reprendre ce don, & alla par ſon ordre ſe laver dans le Pactole, qui depuis ce tems-là roula des paillettes d'or. Quelque tems après, ayant été choiſi pour juge entre Pan ou Marſyas & Apollon, il donna une autre marque de ſon peu de goût, en préférant les chants ruſtiques du dieu des bergers, aux chants mélodieux d'Apollon. Le dieu des vers & de la muſique, irrité, lui fit croître des oreilles d'âne.

MIDDELBOURG, (Paul Germain de) appellé de ce nom, parce qu'il étoit né à Middelbourg en Zélande l'an 1445, enſeigna la philoſophie & les mathématiques dans ſon pays. Son ſavoir lui fit des ennemis qui pouſſerent les choſes ſi loin, qu'ils l'obligerent de quitter ſon pays. Il fut bien dédommagé de ces mauvais traitemens par l'accueil qu'on lui fit en Italie, où il ſe fit connoître avantageuſement par ſon éloquence & ſa belle latinité. On lui donna une chaire de mathématiques à Padoue, & il fut fait évêque de Foſſombrone dans le duché d'Urbin, en 1494. Le zele de ce prélat & ſon ſavoir profond lui acquirent l'eſtime & l'affection des papes Jules II & Léon X, qui le députerent pour préſider au cinquieme concile de Latran, tenu ſous le pontificat de ces deux papes. Il ſollicita ces deux papes, les cardinaux & les Peres du concile, de réformer le calendrier ; réformation devenue néceſſaire depuis que la préceſſion des équinoxes & l'anticipation des nouvelles lunes, avoient tellement dérangé l'ordre des tems, que l'on célébroit quelquefois la Pâque un mois entier après le terme marqué par le concile de Nicée ; mais des beſoins plus preſſans obligerent le St-Siege de renvoyer cette affaire à un autre tems (voyez GRÉGOIRE XIII). Middelbourg s'eſt rendu célebre par un traité curieux & aſſez rare, imprimé à Foſſombrone même, en 1513, in-fol., ſous ce titre : *De recta Paſchæ celebratione & de die Paſſionis J. C.* L'auteur ne s'y borne pas au Calendrier Romain ; il examine auſſi ceux des Juifs, des Egyptiens & des Arabes. Il avoit fait précéder cet ouvrage de pluſieurs lettres ſur le tems qu'il faut célébrer la fête de Pâque, qui furent attaquées par Pierre de Rivo, docteur de Louvain. Ce ſavant évêque mourut à Rome en 1534, âgé de 89 ans.

MIDDENDORP, (Jacques) né à Ootmerſſum, village de l'Over-Yſſel, vers l'an 1537, devint chanoine de la métropole & doyen de la collégiale de S. André à Cologne, docteur en droit, vice-chancelier de l'univerſité, y enſeigna la philoſophie, & s'acquit tant

de réputation, que divers princes le choisirent pour être leur conseiller ordinaire. On a de lui : I. Un Traité *De Academiis Orbis universi*, 1594, in-8° ; ouvrage fait avec peu d'ordre & sans critique. II. *Historia monastica*, Cologne, 1603. III. *Sylva originum Anachoreticarum*, Cologne, 1615, in-8°. Il mourut en 1611.

MIDLETON, (Richard de) *Ricardus de Media-Villa*, théologien scholastique d'Angleterre, & Cordelier. Il se distingua tellement à Oxford & à Paris, qu'il fut surnommé le *Docteur solide & abondant*, le *Docteur très-fondé & autorisé*. On a de lui des *Commentaires* sur le *Maître des Sentences*, & d'autres écrits qui ne justifient guere ces titres pompeux. Il mourut en 1304.

MIDLETON, (Convers) théologien Anglois, né à Yorck en 1683, obtint la chaire de physique, fondée par Woodward à Cambridge, & mourut le 28 juillet 1750. On lui doit : I. Une *Histoire de la Vie de Cicéron, tirée de ses écrits & des monumens de son siecle*, &c., 2 vol. in-4° ; plusieurs fois réimprimée, & traduite de l'anglois en françois par l'abbé Prévôt, Paris, 1743, 4 vol. in-12 (voyez PRÉVÔT d'Exiles). II. *Traité sur le Sénat Romain*, Londres, 1747, in-8°, en anglois. III. *Origine de l'Imprimerie en Angleterre*, Cambridge, 1735, in-4°. IV. *Germana quædam antiquitatis erudita monumenta*, 1747, in-4°. V. *De latinarum litterarum pronuntiatione*. VI. Une *Réfutation de Tindal*. Ces ouvrages étoient vraiment faits pour lui concilier l'estime des savans ; mais peu content de cela, il voulut s'attirer aussi l'estime des enthousiastes ou fanatiques de sa secte, & c'est pour eux qu'il publia : *Lettre sur la conformité de la Religion Romaine avec le Paganisme*, 1729. Il y parle des Saints Peres avec la plus révoltante indécence, précisément parce qu'ils sont contraires aux erreurs qu'il veut défendre. Ses *Œuvres diverses* ont été récueillies & publiées en 1752, 4 vol. in-4°.

MIDORGE, *voyez* MYDORGE.

MIEL, (Jean) célebre peintre Flamand, né à Ulœnderen, à deux lieues d'Anvers, en 1599, & mort à Turin en 1664, à 65 ans, a traité de grands sujets, dont il a orné plusieurs églises ; mais son goût le portoit à peindre des *Pastorales*, des *Paysages*, des *Chasses* & des *Bambochades*. L'Italie, qui a formé tant de grands hommes, a été aussi l'école de Jean Miel. Il se mit sous la discipline d'André Sacchi ; mais ayant traité d'une maniere grotesque un grand tableau d'histoire que ce maître lui avoit confié, il fut obligé de fuir pour éviter sa colere. Son séjour en Lombardie, & l'étude qu'il y fit des ouvrages des Carrache & du Correge, perfectionnerent ses talens. Le duc de Savoie, Charles Emmanuel, attira cet artiste à sa cour, & l'y fixa par ses bienfaits : ce prince le décora du cordon de l'ordre de S. Maurice. Le pinceau de Miel est gras, onctueux, son coloris vigoureux & son dessin correct ; mais ses têtes manquent de noblesse. On a de lui plusieurs morceaux gra-

vés avec beaucoup de goût.

MIERIS, (François) surnommé *le Vieux*, né à Leyde en 1635, excelloit à peindre des étoffes, & se servoit d'un miroir convexe pour arrondir les objets. Ses tableaux sont très-rares & d'un grand prix. Il mourut à la fleur de son âge, en prison à Leyde, l'an 1681. Ses dettes l'y avoient fait renfermer. On lui proposa de s'acquitter en travaillant; mais il refusa, disant que *son esprit étoit aussi captif que son corps*. Sa touche étoit légere & son coloris brillant. — Guillaume MIERIS, son fils, surnommé *le Jeune*, pour le distinguer du précédent, fut un des bons peintres de la Hollande, quoiqu'inférieur à son pere. Il naquit à Leyde en 1662, & y mourut le 14 janvier 1747, âgé de 85 ans, laissant un fils, peintre comme lui, appellé François MIERIS, qui eut moins de réputation que son pere & son aïeul.

MIGNARD, (Nicolas) peintre, né à Troyes en Champagne vers l'an 1608, fut surnommé *Mignard d'Avignon*, à cause du long séjour qu'il fit en cette ville, où il s'étoit marié, & dans laquelle il mourut en 1668. Il n'a pas eu la même réputation que Pierre Mignard, son frere puîné; cependant il avoit beaucoup de mérite. Le roi l'employa à divers ouvrages dans le palais des Tuileries. Ce peintre fit beaucoup de *Portraits*; mais son talent particulier étoit pour l'*Histoire* & pour les *Sujets poétiques*. Il inventoit facilement, & mettoit beaucoup d'exactitude & de propreté dans son travail.

MIGNARD, (Pierre) surnommé *Mignard le Romain*, à cause du long séjour qu'il fit à Rome, naquit à Troyes en 1610, & mourut à Paris en 1695. Il fut destiné par son pere à la médecine; mais les grands hommes naissent ce qu'ils doivent être: Pierre Mignard étoit né peintre. A l'âge de onze ans il dessinoit des portraits très-ressemblans. Dans le cours des visites qu'il faisoit avec le médecin qu'on avoit choisi pour l'instruire, au-lieu d'écouter, il remarquoit l'attitude du malade & des personnes qui l'approchoient, pour les dessiner ensuite. Il peignit à 12 ans la famille du médecin. Ce tableau frappa les connoisseurs; on le donnoit à un artiste consommé. Ses progrès furent si rapides, que le maréchal de Vitry le chargea de peindre la chapelle de son château de Coubert en Brie: il n'avoit alors que 15 ans. On le fit entrer ensuite dans l'école de Vouet, & il saisit tellement la maniere de son maître, que leurs ouvrages paroissoient être de la même main. Il quitta cette école pour aller à Rome. Son application à dessiner d'après l'antique & d'après les ouvrages des meilleurs maîtres, sur-tout d'après ceux de Raphaël & du Titien, formerent son goût pour le dessin & pour le coloris. Il avoit un talent singulier pour le portrait; son art alloit jusqu'à rendre les graces délicates du sentiment: il ne laissoit échapper rien de ce qui pouvoit non-seulement rendre la ressemblance parfaite, mais encore faire connoître le caractere & le tempérament des personnes qui se faisoient peindre. De re-

tour en France il fut élu chef de l'académie de S. Luc, qu'il avoit préférée à l'académie royale de peinture, parce que le Brun étoit directeur de celle-ci. Le roi lui donna des lettres de nobleſſe, & le nomma ſon premier peintre, après la mort de le Brun. Ce peintre avoit une douceur de caractere attrayante, un eſprit agréable, & des talens ſupérieurs, qualités qui lui firent d'illuſtres amis. Il ſe trouvoit ſouvent avec Chapelle, Boileau, Racine & Moliere. Ce dernier a célébré en vers le grand ouvrage à freſque qu'il fit au Val-de-Grace. Mignard auroit été un peintre parfait, s'il eût mis plus de correction dans ſon deſſin, & plus de feu dans ſes compoſitions. Il avoit un génie élevé, & donnoit à ſes figures des attitudes aiſées. Son coloris eſt d'une fraîcheur admirable, ſes carnations vraies, ſa touche légere & facile, ſes compoſitions riches & gracieuſes. L'abbé de Monville a écrit ſa *Vie*, 1730, in-12.

MIGNAULT, (Claude) avocat du roi au bailliage d'Etampes, eſt plus connu ſous le nom de *Minos*. Il étoit natif de Talant, ancien château des ducs de Bourgogne, à 3 quarts de lieue de Dijon. Il étudia en droit à Orléans en 1578, & revint enſuite à Paris, où il fut doyen de cette faculté en 1597. Ami du docteur Richer, il entra dans quelques-unes de ſes querelles, & mourut en 1603. On a de lui: I. Les *Éditions* d'un grand nombre d'auteurs, avec de ſavantes notes. II. *De liberali Adoleſcentûm inſtitutione.* III. *An ſit commodius Adoleſcentes extra Gymnaſia, quàm in Gymnaſiis ipſis inſtitui?* 1575, in-8°. Ce ſont deux diſcours judicieux qu'il prononça à l'ouverture de ſes claſſes. IV. Pluſieurs Poëmes, un entr'autres ſur la guerre des Turcs, latin & françois, 1572, in-4°.

MIGNON, (Abraham) né à Francfort en 1640, avoit beaucoup de diſpoſition pour la peinture; il fut mis chez des maîtres dont le talent étoit de peindre des fleurs: Jean-David de Heem d'Utrecht avança rapidement ſon élève en ce genre. Mignon n'épargna ni ſes ſoins ni ſes peines pour faire des études d'après la nature; ce travail aſſidu, joint à ſes talens, le mit dans une haute réputation. Ses compatriotes & les étrangers recherchoient ſes ouvrages avec empreſſement. Ils ſont en effet précieux, par l'art avec lequel il repréſentoit les fleurs dans tout leur éclat, & les fruits dans toute leur fraîcheur. Il rendoit auſſi, avec beaucoup de vérité, des inſectes, des papillons, des mouches, des oiſeaux, des poiſſons. La roſée, & les gouttes d'eau qu'elle répand ſur les fleurs, ſont ſi bien imitées dans ſes tableaux, qu'on eſt tenté d'y porter la main. Il laiſſa deux filles qui peignirent dans ſon goût. Il mourut en 1679.

MIGNOT, (Etienne) docteur de Sorbonne, né à Paris en 1698, ſe rendit habile dans la ſcience de l'Ecriture-Sainte, des Peres, de l'hiſtoire de l'Egliſe, & du droit canonique. Il étoit de l'académie des inſcriptions, où il fut reçu à plus de 60 ans. On a de lui: I. *Traité des Prêts de Commerce*, 1767,

4 vol. in-12. II. *Les Droits de l'Etat & du Prince sur les biens du Clergé*, 6 vol. in-12. III. *L'Histoire des démêlés de Henri II, avec S. Thomas de Cantorbery*, in-12. IV. La *Réception du Concile de Trente dans les Etats Catholiques*, 2 vol. in-12. V. *Paraphrase sur les Psaumes*, 1755, in-12. VI.... sur les *Livres Sapientiaux*, 1754, 2 vol. in-12. VII.... sur le *Nouveau-Testament*, 1754, 4 vol. in-12. VIII. *Analyse des vérités de la Religion Chrétienne*, 1755, in-12. IX. *Réflexions sur les connoissances préliminaires au Christianisme*, in-12. X. *Mémoire sur les Libertés de l'Eglise Gallicane*, 1756, in-12. Ce docteur mourut en 1771, âgé de 73 ans.

MIKOLA, (Ladislas) né en Transilvanie, d'une famille noble, a publié une *Histoire Généalogique de la Transilvanie*, en latin, Colosvar, 1631, in-4°, estimée dans ce pays.

MILAN, (Jean de) *voyez* JEAN Milanois.

MILAN, (Jean) né en Silésie en 1662, se distingua chez les Jésuites, en enseignant les mathématiques & d'autres sciences. Suivant ensuite les mouvemens de son zele, il parcourut les royaumes de Casan & d'Astracan, & d'autres plages de la Russie, & y prêcha avec fruit. De retour dans sa patrie, il s'appliqua particuliérement à la conversion des Schwenckfeldistes, & réfuta solidement leurs erreurs (*voy.* SCHWENCKFELD). On a encore de lui quelques autres ouvrages de controverse, en latin & en allemand. Il mourut à Marienschein en Bohême, l'an 1738.

MILE, (Francisque) peintre, né à Anvers en 1644, mort à Paris en 1680, finit sa courte carriere à 36 ans. On prétend que son mérite excita la jalousie de ses confreres, & que l'un d'eux l'empoisonna. Ce maître, éleve de Franck, fut bon dessinateur & grand payságiste. Il avoit une mémoire fidelle, qui lui retraçoit tout ce qu'il avoit remarqué une fois, soit dans la nature, soit dans les ouvrages des grands maîtres. Sa touche est facile, ses têtes d'un beau choix, & son feuiller d'un bon goût. Un génie fécond & capricieux lui fournissoit abondamment ses sujets, dans la composition desquels il a trop négligé de consulter la nature. Ses tableaux n'ont point d'effets piquans; ses couleurs sont trop uniformes.

MILET, (Jacques) poëte François du 15e. siecle, est connu des bouquineurs, par son espece de Tragédie intitulée *Destruction de Troye la grant, mise en ryme françoise*, in-fol., Paris, 1484, gothique, & plusieurs fois depuis; cependant elle est peu commune. L'édition de Lyon, 1544, est la seule en caracteres ronds.

MILETUS, fils d'Apollon & de Deïone, & selon d'autres d'Acasis fille de Minos, voulut, mais en vain, détrôner son aïeul. Pour se soustraire à la colere de Jupiter, il passa de Crete en Carie, où il s'acquit, par son mérite & son courage, l'estime du roi Eurytus, qui lui donna sa fille Dothée & lui assura son trône. Miletus devenu roi, fit bâtir la ville de Milet, capitale de Carie.

MILICH, (Jacques) pro-

feſſeur en médecine à Wittemberg, né à Fribourg en Briſgaw l'an 1501, s'acquit une juſte réputation par ſes connoiſſances. Il mourut à Wittemberg d'un excès de travail en 1559. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Commentaria in librum ſecundum Plinii, de Hiſtoria mundi*, in-4°. II. Des *Diſcours latins* ſur les *Vies d'Hippocrate, de Galien & d'Avicenne.* III. *Oratio de conſiderandâ ſympathiâ & antipathiâ in rerum naturâ.* IV.... *de arte Medicâ*, &c. On trouve ces diſcours dans le recueil des Oraiſons de Mélanchthon, Strasbourg, 1558, in-8°. Il étoit ami de ce réformateur, & imbu des mêmes erreurs ; modéré comme lui, & plus honnête, plus équitable que les premiers diſciples de Luther.

MILIEU, (Antoine) Jéſuite, né à Lyon en 1573, enſeigna long-tems les humanités, la rhétorique & la philoſophie. Il fut enſuite élevé à la place de recteur & à celle de provincial. Le P. Milieu avoit du talent pour la littérature & ſur-tout pour la poéſie. Il avoit enfanté, dans ſes momens de récréation, plus de 20,000 vers, qu'il brûla dans une maladie dont il ne croyoit pas revenir. Il n'en échappa que le 1*er.* livre de ſon *Moïſes Viator.* Le cardinal Alfonſe de Richelieu, ſon archevêque, voulut qu'il achevât ce poëme. Il en publia la 1*re.* partie à Lyon en 1636, & la 2*e.* en 1639, ſous le titre de *Moïſes Viator ſeu Imago militantis Eccleſiæ, Moſaïcis peregrinantis Synagogæ typis adumbrata*, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, écrit d'un latin pur, plein d'allégories ingénieuſes & touchantes, fut très-applaudi. L'auteur mourut à Rome en 1646, à 72 ans, aimé & eſtimé.

MILL, (Jean) célebre théologien Anglois, chapelain ordinaire de Charles II, roi d'Angleterre, a donné une excellente édition du *Nouveau-Teſtament Grec*, dans laquelle il a recueilli toutes les variantes ou diverſes leçons qu'il a pu trouver. Ce ſavant mourut en 1707, après s'être fait une grande réputation dans le monde littéraire. La meilleure édition de ſon Nouveau-Teſtament a été donnée par Kuſter, Amſterdam, 1710, in-fol. Il y a des exemplaires en grand papier, qui ſont rares. — Il faut le diſtinguer d'Abraham MIL *ou* MILIUS, calviniſte du 17*e.* ſiecle, qui a publié : *De Diluvii univerſalitate ;* item *De origine animalium & migratione populorum*, Geneve, 1667, in-12 ; ouvrage fait pour confondre toutes les notions reçues. Mil ne ſuit pas les routes battues, il lui faut des explications ſingulieres & originales de l'Ecriture-Sainte, & qui contraſtent avec les preuves les plus démonſtratives. Dans ſa diſſertation ſur le déluge, il prétend contre les témoignages hiſtoriques & phyſiques de tout l'univers, non-ſeulement qu'il n'a pas été univerſel, mais qu'il a eu lieu ſeulement dans la Judée & les provinces voiſines.

MILLET, (Jean-Baptiſte) né à Paris en 1746, s'eſt diſtingué dans l'étude des belles-lettres, & promettoit de plus grands ſuccès lorſqu'il mourut à la fleur de ſon âge en 1775, après avoir donné : I. *Vie des*

Poëtes Grecs, 2 vol. in-12, compilation assez bien faite; il y a quelques bonnes remarques sur les ouvrages de ceux dont il rapporte la vie. II. *Vie des Poëtes Latins*, 4 vol. in-12. Les notes y sont plus étendues, parce qu'il a trouvé plus de matériaux, le style en est peu soigné, quoique quelquefois affecté. III. *Réflexions sur la Poésie en général*, in-12. IV. *Lettre sur la Peinture en pastel*. V. *Choix de Poésies*, 8 vol.

MILLETIERE, (Théophile Brachet, sieur de la) avocat protestant, écrivit pour engager les Calvinistes de la Rochelle à soutenir par les armes la liberté de leur religion contre le roi de France, leur souverain. Il fut arrêté à Toulouse en 1628, & retenu en prison pendant quatre ans. Sa liberté lui ayant été rendue, il publia, pour la réunion des Calvinistes avec les Catholiques, quelques écrits qui déplurent à son parti. Las de combattre pour des ingrats, il fit abjuration publique du Calvinisme en 1645. Il signala son entrée dans l'Eglise par un grand nombre d'ouvrages contre les Protestans. On remarque dans ses écrits plus de déclamations & de vivacité, que de science & de jugement. Il avance quelques principes erronés, qu'aucun Catholique n'a jamais soutenus. Il mourut en 1665, âgé d'environ 69 ans, haï des Protestans & mépriſé des Catholiques.

MILLEY, (François) Jésuite, mort en odeur de sainteté, en assistant les pestiférés à Marseille, le 2 septembre 1720. On a de lui quelques fragmens de *Lettres*, imprimés à Maestricht en 1791. On y découvre un homme profondément versé dans les voies de Dieu. Voyez le *Journ. hist. & litt.* 15 octobre 1791, p. 247.

MILLOT, (Claude-François-Xavier) mort à Paris le 21 mars 1785, étoit né à Besançon en 1726. Entré chez les Jésuites, il s'appliqua à traduire, à prêcher & à composer des *Discours* sur différens sujets, proposés par des académies. Si on en croit un de ses panégyristes, c'est pour l'éloge de Montesquieu, inséré dans un de ces *Discours*, & les *persécutions* qui en furent la suite, que l'abbé Millot fut obligé de quitter les Jésuites; mais cette raison présente une grande invraisemblance, pour ne rien dire de plus. Si l'orateur a loué tout sans restriction dans Montesquieu, peut-on nommer *persécution*, le mécontentement que la société lui en a témoigné? Et s'il n'a loué que ce qu'il y a de réellement louable dans les ouvrages du célebre président, est-il croyable que ses confreres lui en aient fait un crime? Le duc de Parme, voulant établir dans cette ville une chaire d'histoire pour l'instruction de la jeune noblesse, s'adressa à M. de Nivernois qui lui envoya l'abbé Millot: mais on dit que le duc n'en fut pas content, & que l'abbé, de retour à Paris, ne fit pas difficulté d'en raconter les raisons, & de parler du prince comme d'un ennemi de la philosophie. Il devint ensuite précepteur du duc d'Enghien, fut aggrégé à l'académie françoise, &c. Sa réputation littéraire est particuliérement fondée sur ses *Elémens d'histoire*,

auxquels, selon la remarque de M. l'abbé Morellet, le nom d'*Abrégés* eût mieux convenu, parce que les *sciences seules ont des élémens*. Quoi qu'il en soit, ce sont les *Elémens de l'histoire ancienne*, *Elémens de l'histoire moderne*, *Elémens de l'histoire d'Angleterre*, *Elémens de l'histoire de France*, &c. Ces sortes de compilations, plus utiles à l'imprimeurqu'honorables pour l'auteur, ont ordinairement plus de débit que de réputation; mais celles de l'abbé Millot lui ont procuré des louangeurs. Le compilateur, qui n'étoit pas né plaisant, a forcé la nature, & s'est épuisé en sarcasmes & en railleries ameres contre les papes, les prêtres & les moines, toujours sous le spécieux prétexte de guérir les esprits de la superstition: c'est ce qui a donné quelque sel à ses fades abrégés, mais en même tems c'est ce qui les rend très-dangereux pour les jeunes gens, auxquels cependant ils paroissent destinés. M. l'abbé Millot n'étoit pas assez philosophe pour savoir qu'il ne faut jamais employer la raillerie contre la religion de l'Etat, même lorsqu'on en releve les abus; il n'a pas songé que les enfans, peu capables de distinguer l'abus de la chose même, apprendroient dans ses livres à mépriser les ministres des autels, & ne tarderoient pas à étendre ce mépris jusques sur la Religion. On a encore de lui l'*Histoire des Troubadours*, Paris, 1775, 3 vol. in-12; recueil de poésies barbares & grossiérement galantes, où bien sûrement, il n'y a rien d'intéressant à recueillir, à moins qu'on ne regarde comme tel quelques injures d'énergumene vomies contre l'Eglise Catholique par des chansonneurs Vaudois & Albigeois, que l'abbé Millot nous présente comme des pieces importantes. Dans les *Mémoires politiques & militaires du duc de Noailles*, Paris, 1777, ouvrage écrit sechement & sans intérêt, & qui de 6 volumes pourroit être réduit à deux, le sensible abbé s'épuise en lamentations sur la conduite que le gouvernement a tenue à l'égard des Camisars, quoique M. de Berwick & M. de Noailles lui-même, aient démontré qu'avec ces fanatiques les voies de douceur étoient inutiles & dangereuses. On ne doit cependant pas croire que la prédilection apparente de l'abbé Millot pour les sectaires, sa haine affichée contre les ministres de l'Eglise, son application à rendre odieuse cette grande & antique Mere des Chrétiens, fussent l'expression de son cœur & le vrai résultat de ses persuasions. Il couroit après la célébrité & les petits bruits académiques, qu'il croyoit ne pouvoir s'assurer sans étouffer ou sans déguiser des sentimens qui avoient été long-tems chers à son cœur, & qui ont reparu avec vivacité, dès que la proximité de la mort eut replié son ame sur les vérités éternelles, & dissipé l'illusion qui l'égaroit.

MILON, fameux athlete de Crotone, s'étoit accoutumé, dès sa jeunesse, à porter de gros fardeaux. En augmentant tous les jours leur poids, il étoit parvenu à charger sur ses épaules des poids énormes. C'est ainsi qu'ayant acheté un veau,

il le porta tous les jours à une certaine distance ; & continua à le porter lorsqu'il fut devenu un très-grand taureau. Il en donna le spectacle aux Jeux-Olympiques, & après l'avoir porté l'espace de 120 pas, il le tua d'un coup de poing, & le mangea, dit-on, tout entier en un seul jour. Il se tenoit si ferme sur un disque qu'on avoit huilé pour le rendre glissant, qu'il étoit impossible de l'y ébranler. On ne pouvoit séparer un de ses doigts de l'autre, quelque facilité qu'il donnât en présentant la main ouverte & tendue. Par le gonflement des veines, il rompoit un nerf de bœuf, dont il s'étoit entouré la gorge. Cet athlete assistoit exactement aux leçons de Pythagore. On rapporte que la colonne de la salle où ce philosophe tenoit école, s'étant ébranlée, il la soutint lui seul, & donna le tems aux auditeurs de se retirer. Milon remporta sept victoires aux Jeux-Pythiens, & six aux Jeux-Olympiques. Il se présenta une 7e. fois ; mais il ne put combattre, faute d'antagoniste. Devenu vieux, il voulut avec ses mains rompre le tronc d'un gros arbre. Il en vint à bout ; mais les longs efforts qu'il fit l'ayant épuisé, les deux parties du tronc se réunirent, & il ne put en arracher ses mains. Il étoit seul, & fut dévoré par les bêtes sauvages, l'an 500 avant J. C. On ne risque rien à croire que plusieurs de ces faits sont défigurés & exagérés. Plusieurs de ces traits, tel que celui de la colonne, paroissent être pris de l'histoire de Samson. *Voyez* ATHANATOS, SAMSON.

MILON, (*Titus-Annius*) brigua le consulat, & pour l'obtenir il excita dans Rome plusieurs factions. Ces cabales produisirent la mort de Clodius, tribun du peuple, qu'il tua l'an 52 avant J. C. Cicéron se chargea de le défendre contre ses accusateurs ; mais comme la tribune de l'orateur étoit assiégée de soldats, leur aspect, leurs murmures & les cris que poussoient les partisans de Clodius, troublerent sa mémoire. Il ne put prononcer son plaidoyer tel qu'il l'avoit composé. Milon fut exilé à Marseille, où Cicéron lui envoya son discours. Après l'avoir lu, il s'écria : « O Cicéron, si vous » aviez parlé ainsi, Milon ne » mangeroit pas des barbeaux » à Marseille ».

MILON, Bénédictin, précepteur du fils de Charles le Chauve, mort dans l'abbaye de S. Amand, au diocese de Tournay, en 872, est auteur de plusieurs Pieces. L'une, qui a pour titre : Le *Combat du Printems & de l'Hiver*, est insérée dans l'ouvrage de Casimir Oudin sur les Auteurs Ecclésiastiques ; & l'autre, qui est une *Vie de S. Amand* en vers, se trouve dans *Surius* & *Bollandus*.

MILTIADE, général Athénien, fonda une colonie dans la Chersonese de la Thrace, après avoir vaincu les peuples qui s'opposoient à cet établissement. Les Perses ayant déclaré la guerre aux Athéniens, s'avancerent, dit-on, au nombre de 300,000 hommes vers Marathon, petite ville située sur le bord de la mer (mais il faut se souvenir que ces dé-

nombremens se régloient autrefois, comme aujourd'hui, sur la prévention & l'esprit national). Athenes n'eut que dix mille hommes à y opposer. L'armée avoit à sa tête dix chefs, qui devoient commander tour-à-tour; mais l'amour public l'emportant sur le desir de gouverner, chacun de ces chefs se démit de ses droits en faveur de Miltiade. Ce général habile rangea ses troupes auprès d'une montagne, & fit jeter sur les deux côtés de grands arbres, afin de couvrir les flancs de son armée, & de rendre inutile la cavalerie des Perses. Le combat fut rude & opiniâtre. Le nombre accabla d'abord les Grecs; enfin ils mirent les Perses en déroute, les poursuivirent jusqu'à leurs vaisseaux, & détruisirent une partie de leur flotte, l'an 490 avant J. C. Quelques années après les Athéniens donnerent au vainqueur une flotte de 70 vaisseaux, pour aller tirer vengeance des isles qui avoient prêté leur secours aux Perses. Il en conquit plusieurs; mais sur un faux bruit de l'arrivée de la flotte des Perses, il leva le siege qu'il avoit mis devant une ville de l'isle de Paros. Il revint à Athenes avec sa flotte. Une blessure qu'il avoit reçue au siege, l'empêcha de paroître en public. On profita des circonstances pour jeter des soupçons sur sa conduite. Xantippe l'accusa, devant l'assemblée du peuple, d'intelligence avec le roi de Perse. Le crime ne put pas être prouvé; cependant on le condamne à être précipité dans le Baratre, lieu où l'on jetoit les plus grands criminels. Le magistrat s'oppose à un jugement si inique; tout ce qu'il peut obtenir, en exposant les services signalés que Miltiade avoit rendus à la patrie, c'est de faire commuer la peine de mort en une amende de 50 talens qu'il étoit hors d'état de payer. Il fut jeté en prison, où il mourut bientôt après de sa blessure, l'an 489 avant J. C. Son fils Cimon emprunta les 50 talens pour acheter la permission d'ensevelir le corps de son pere. Miltiade avoit été tyran dans la Chersonese, & il pouvoit tenter de l'être dans Athenes. C'en étoit assez auprès de ce peuple si jaloux de sa liberté, qui aimoit mieux faire périr un innocent, que d'avoir un sujet de crainte devant les yeux. Il faut au reste se souvenir que si les affections des Athéniens étoient inconstantes, la vertu de leurs héros n'avoit guere plus de stabilité. *Voyez* ARISTIDE, PERICLÈS, SOCRATE.

MILTIADE, *voyez* MELCHIADE.

MILTON, (Jean) né à Londres en 1608, d'une famille noble, donna, dès sa plus tendre enfance, des marques de son talent pour les vers. A 15 ans il paraphrasa quelques Psaumes, & à 17 il composa plusieurs Pieces de Poésie en anglois & en latin, pleines de chaleur & d'enthousiasme. Il parcourut ensuite la France & l'Italie, & retourna dans sa patrie vers le tems de la seconde expédition de Charles I contre les Ecossois. On le chargea alors de la tutelle de deux fils de sa sœur, auxquels il voulut bien servir de précep-

teur. Il prit auſſi ſoin de l'éducation de quelques enfans de ſes amis, & leur apprit les langues, l'hiſtoire, la géographie, &c. Il épouſa en 1643 la fille d'un gentilhomme de la province d'Oxford. Sa femme le quitta au bout d'un mois, proteſtant qu'elle ne retourneroit jamais chez lui. Le poëte publia pluſieurs écrits en faveur du divorce, & ſe prépara à un ſecond mariage; mais ſa femme ſe raviſa, & le ſupplia ſi ardemment de la reprendre, qu'il ſe laiſſa attendrir. La mort tragique de Charles I, arrivée en 1648, étonna toutes les puiſſances de l'Europe, & enchanta Milton. Les factieux qui avoient oſé, Cromwel à leur tête, porter leurs mains parricides ſur ce prince infortuné, crurent leur attentat légitime, & choiſirent Milton pour le juſtifier. Cet écrivain, échauffé par le fanatiſme de la révolte, compoſa ſon livre, intitulé : *Tenure ou Droit des Rois & des Magiſtrats.* Il veut y prouver qu'un tyran ſur le trône eſt comptable à ſes ſujets; qu'on peut lui faire ſon procès; qu'on peut le dépoſer & le mettre à mort. Milton porta d'autres coups à l'autorité royale dans pluſieurs libelles inſolens. Les factieux récompenſerent l'écrivain qui les ſervoit ſi bien : Milton fut ſecrétaire d'Olivier Cromwel, de Richard Cromwel & du parlement qui dura juſqu'au tems de la reſtauration. Saumaiſe prit la défenſe de Charles I, dans ſon livre intitulé : *Defenſio Regis.* Milton lui répliqua par un autre ouvrage ſous ce titre : *Défenſe pour le Peuple Anglois*, imprimé en latin en 1651. Cette réponſe fut brûlée à Paris par la main du bourreau; & l'auteur eut à Londres un préſent de 1000 liv. ſterling. Devenu aveugle, il ne ceſſa de publier des libelles, & ne quitta la plume que lorſque les ennemis de la maiſon de Stuart poſerent les armes. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il ne fut point inquiété après le rétabliſſement de Charles II. On le laiſſa tranquille dans ſa maiſon. Il ſe tint néanmoins renfermé, & ne ſe montra qu'après la proclamation de l'amniſtie. Il obtint des lettres d'abolition, & ne fut ſoumis qu'à la peine d'être exclus des charges publiques. Cet ennemi forcené des rois n'avoit point de religion bien déterminée. Il avoit été Puritain dans ſa jeuneſſe; il prit le parti des Indépendans & des Anabaptiſtes dans ſa virilité, & ſe détacha de toutes ſortes de communions durant ſa vieilleſſe. Il n'exclut du ſalut aucune ſociété chrétienne, excepté les Catholiques Romains, comme on le voit dans ſon livre *De la vraie Religion :* diſtinction honorable à cette Religion ſainte, de la part d'un écrivain ſanguinaire & furieux, ſouillé des erreurs de toutes les ſectes. Il ne fréquenta aucune aſſemblée, & n'obſerva dans ſa maiſon le rit d'aucune ſecte. Milton, rendu à lui-même, après les agitations des guerres civiles, mit la derniere main à ſon poëme du *Paradis perdu*, qu'il publia en 1667. Il employa neuf années à cet ouvrage, qui fut négligé dans ſa naiſſance. Le libraire Tompſon eut bien de la peine à lui donner 30 piſ-

toles d'un écrit qui valut plus de 100,000 écus à ſes héritiers. Ce Poëme ne trouva d'abord ni lecteurs, ni admirateurs. Ce fut le célebre Addiſſon qui découvrit à l'Angleterre & à l'Europe les beautés de ce tréſor caché. Ce judicieux critique voulut lire le *Paradis perdu*, ſur l'éloge que lui en firent quelques amateurs. Il fut frappé de tout ce qu'il y trouva; des images grandes & ſublimes; des idées neuves, hardies, effrayantes; des coups de lumiere. Addiſſon écrivit pour faire connoître le Poëme, & lui procura un grand nombre d'admirateurs, ſur-tout en Angleterre. Les étrangers, plus ſéveres, virent des beautés dans le *Paradis perdu*, qui étincelle de traits de génie; mais ils ne fermerent pas les yeux ſur les imperfections. On lui reproche la triſte extravagance de ſes peintures; ſon Paradis des ſots; ſes murailles d'albâtre qui entourent le Paradis terreſtre; ſes diables qui, de géans qu'ils étoient, ſe transforment en pygmées, pour tenir moins de place au conſeil, dans une grande ſalle toute d'or, bâtie en l'air; les canons qu'on tire dans le ciel; les montagnes qu'on s'y jette à la tête; des anges à cheval qu'on coupe en deux, & dont les parties ſe rejoignent ſoudain. C'eſt le Poëme de Milton que Boileau avoit en vue lorſqu'il diſoit, après avoir vanté les agrémens de l'ancienne Mythologie :

C'eſt donc vainement que nos auteurs déçus,
Banniſſant de leurs vers ces ornemens reçus,
Penſent faire agir Dieu, ſes Saints & ſes Prophetes,
Comme des dieux éclos du cerveau des poëtes;
Mettent, à chaque pas, le lecteur en enfer,
N'offrent rien qu'Aſtaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un Chrétien, les myſteres terribles,
D'ornemens égayés ne ſont point ſuſceptibles;
L'Evangile, à l'eſprit n'offre, de tous côtés,
Que pénitence à faire, & tourmens mérités;
Et, de vos fictions, le mélange coupable,
Même à ſes vérités, donne l'air de la fable;
Et quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux;
Qui de votre héros veut rabaiſſer la gloire,
Et ſouvent avec Dieu balance la victoire, &c.

L'enthouſiaſme de Boileau pour l'antiquité le rend peut-être ici un peu trop ſévere. La Religion Chrétienne offre à la poéſie une foule de traits ſublimes & intéreſſans; mais ce choix demande un goût & une délicateſſe que la nature n'accorde pas toujours aux plus grands génies, & qui ſur-tout étoient fort rares dans le ſiecle où Milton écrivoit : ce poëte lui-même, quoiqu'avec plus d'imagination que de diſcernement, n'a-t-il pas ſu tirer des Saintes-Ecritures, un grand nombre de beautés qu'on ne ſe laſſe point d'admirer? Car malgré toutes les critiques, Milton reſtera la gloire & l'admiration de l'Angleterre : on le comparera toujours à Homere, dont les défauts ſont auſſi grands; & on le mettra au-deſſus du Dante,

dont les imaginations ſont encore plus bizarres. Un écrivain érudit publia à Londres, il y a quelques années, différens ouvrages, dans leſquels il prétendit démontrer que Milton a beaucoup profité d'un très-élégant Poëme latin intitulé : *Sarcothea* (voyez MASENIUS). On a écrit pour & contre cette imputation, ſans que la choſe ſoit bien éclaircie. Le *Paradis perdu* eſt en vers anglois non rimés. Dupré de St.-Maur, de l'académie Françoiſe, & Racine le fils, l'ont traduit en françois. Mad. Dubocage en a donné une Imitation en vers en 3 chants. La Traduction qui a paru en 1786, Paris, 3 vol., eſt plus littérale; mais *elle tue*, dit un critique, *le délire du poëte*. Milton donna, en 1671, un ſecond Poëme en vers anglois non rimés, ſur la tentation de J. C. & la réparation de l'homme, qu'il intitula : *Le Paradis recouvré*, ou *le Paradis reconquis*. Il faiſoit plus de cas de ce ſecond Poëme que du premier; mais il n'eſt pas ſi bon, à beaucoup près. On n'y trouve point les grandes idées, les images frappantes, la ſublimité de génie, ni la force d'imagination qu'on admire dans le premier. Un homme d'eſprit épigrammatique a dit de ces deux Poëmes, que *l'on trouve bien Milton dans le Paradis perdu, mais non pas dans le Paradis recouvré*. Le Pere de Mareuil, Jéſuite, a donné une Traduction françoiſe, in-12, de ce dernier Poëme. Milton, épuiſé par le travail & par les maladies, mourut à Brunhill en 1674, à 66 ans. Il laiſſa une riche ſucceſſion, & il n'eſt pas vrai, comme on l'a dit tant de fois, qu'il paſſa ſes derniers jours dans l'indigence. Son imagination étoit dans la plus grande vivacité, depuis le mois de ſeptembre juſqu'à l'équinoxe du printems. Ce poëte célebre, mais mauvais citoyen, mauvais ſujet, mauvais chrétien, lâche apologiſte des plus repouſſantes atrocités, flatteur & eſclave des tyrans, avoit un frere très-doux & qui fut toujours attaché au parti royal. Outre ſes *Poëmes*, on a de lui un grand nombre d'écrits de controverſe, dans leſquels il prend un ton de fanatique & quelquefois d'énergumene. Toutes les *Œuvres* de Milton furent imprimées à Londres en 1699, en 3 vol. in-fol. On mit dans les 2 premiers ce qu'il a écrit en anglois, & dans le 3e. ſes Traités latins. On trouve à la tête de cette édition la *Vie de Milton*, par Toland. Thomas Birch en donna une meilleure édition à Londres en 1738, en 3 vol. in-fol., avec le portrait de Milton à la tête. Peck publia à Londres en 1740, in-4°, de nouveaux Mémoires anglois ſur la vie & les productions poétiques de Milton, qui ſont curieux. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Traité de la Réformation de l'Egliſe Anglicane, & des cauſes qui l'ont empêchée juſqu'ici* (1641), & 4 autres Traités ſur le gouvernement de l'Egliſe en Angleterre. II. *Pro populo anglicano Defenſio*, 1651. III. *Defenſio ſecunda*, 1654. IV. *Defenſio pro ſe*, 1655, contre Alexandre Morus, auquel il attribuoit le livre qui a pour titre : *Clamor Regii ſanguinis adverſus parricidas Anglos*, quoique

quoique ce livre fût de Pierre du Moulin le fils. Du reste, l'ouvrage qui mettoit Milton en fureur, étoit très-bon : & Milton n'y opposa rien qui méritât le suffrage des gens sensés. V. *Traité de la puissance civile dans les matieres ecclésiastiques*, 1659. VI. Milton publia en 1670 son *Histoire d'Angleterre ;* elle s'étend jusqu'à Guillaume le Conquérant, & n'est pas tout-à-fait conforme à l'original de l'auteur, les censeurs des livres en ayant effacé divers endroits. VII. *Artis Logicæ plenior institutio, ad Rami methodum accommodata*, 1672. VIII. *Traité de la vraie Religion, de l'Hérésie, du Schisme, de la Tolérance, & des meilleurs moyens qu'on puisse employer pour prévenir la propagation du Papisme.* IX. Plusieurs *Pieces de Poésie*, en anglois & en latin, sur divers sujets. X. *Lettres familieres*, en latin. Voyez une Réponse à Voltaire, à l'article YOUNG.

MIMNERME, poëte & musicien Grec, vivoit du tems de Solon. Il s'acquit une grande réputation par ses Elégies. Properce dit qu'en matiere d'amour, un vers de ce poëte valoit mieux que tout Homere :

Plus in amore valet Mimnermi versus Homero.

Cela est très-vrai, mais n'est rien moins qu'un éloge. Le moindre rimeur surpassera en ce genre sans effort Homere & Virgile. Quelques savans le regardent comme l'inventeur de l'Elégie ; d'autres disent qu'il est le premier qui la transporta des funérailles à des objets plus gais : il est certain du reste, comme dit Horace, qu'elle a subi cette révolution :

Versibus impariter junctis querimonia primùm,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.

Il ne nous reste de lui que des fragmens, dont l'un des plus considérables se trouve dans *Stobée* avec d'autres lyriques, 1568, in-8°.

MINELLIUS, (Jean) habile humaniste, né à Roterdam vers 1625, y enseigna les belles-lettres, & mourut vers 1683. On a de lui des Notes sur *Térence*, *Salluste*, *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, *Valere-Maxime*, &c. La plupart de ces notes ne sont que grammaticales, & expliquent des choses que tout littérateur entend : elles ne peuvent être utiles qu'aux apprentis & aux régens de peu de capacité.

MINERVE *ou* PALLAS, déesse de la sagesse, de la guerre & des arts, fut fille de Jupiter, qui ayant dévoré la nymphe Methys, conçut par ce moyen, & fit sortir de son cerveau la déesse armée de pied en cap. Son pere se fit donner un coup de hache sur la tête par Vulcain, pour la mettre au monde. Minerve est représentée avec le casque sur la tête, l'égide au bras, tenant une lance comme déesse de la guerre ; & ayant auprès d'elle une chouette, & divers instrumens de mathématiques, comme déesse des sciences & des arts. Quelques savans ont cru que la génération de Pallas, déesse de la sagesse, dans le cerveau de Jupiter, étoit une corruption de la doctrine contenue dans les Livres-Saints, touchant le Verbe Eternel (*voyez* OPHIONÉE). Il est remarquable encore que les Païens mettoient Pallas

immédiatement après le Dieu Suprême, à l'exclusion de tout autre dieu & déesse : comme on voit dans la belle Ode d'Horace : *Quem virum aut heroa ;* où l'on trouve la plus grande idée de la Divinité, puis celle de la Sagesse, entremêlée d'une sorte d'arianisme :

Quid prius dicam solitis parentis
Laudibus, qui res hominum ac deorum,
Qui mare & terras, variisque mundum
Temperat horis ?
Unde nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile aut secundum :
Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.

MINES-CORONEL, (Gregorio) définiteur-général de l'ordre des Augustins, mort en 1623, fut secrétaire de la congrégation *de Auxiliis*. On a de lui un *Traité de l'Eglise*, & une *Réfutation* de Machiavel.

MINETTI, (Bernard) Jésuite, né à Prague, en 1692, enseigna la théologie & la philosophie, fut prédicateur Italien, & mourut à Olmutz, dans l'exercice des œuvres de charité, en 1742 ; après avoir publié un traité plein d'onction & d'une solide piété : *Salubres morientis seque pro felici æternitate disponentis affectus*, Olmutz, 1741, in-8°.

MINI, (Paul) médecin de Florence au 16e. siecle, remplit son tems par les soins de sa profession & par l'étude de l'histoire de sa patrie. Son *Discours* en italien *sur la nature & l'usage du Vin*, n'a pas joui d'un accueil aussi marqué que ses trois ouvrages sur l'Histoire de Florence. Le 1er. est un *Discours* italien *sur la Noblesse de Florence & des Florentins ;* le 2e., des *Remarques & Additions* à ce Discours ; & le 3e., la *Défense* des deux précédens. Ce dernier est le plus recherché.

MINIANA, (Joseph-Emmanuel) né à Valence en Espagne en 1572, entra chez les Religieux de la Rédemption, & mourut en 1630, après avoir donné au public la Continuation en latin de l'*Histoire* de Mariana. On ne trouve pas chez lui le style net & élégant de son modele.

MINOS I, fils de Jupiter & d'Europe, régna dans l'isle de Crete, & rendit ses sujets heureux par ses loix & par ses bienfaits. Il bâtit des villes, il les peupla de citoyens vertueux, en écarta l'oisiveté, la volupté, le luxe, les plaisirs. Il eut un fils nommé Lycaste, pere de Minos II, roi de Crete, d'Eaque & de Rhadamanthe, qui exercerent la justice avec tant de rigueur, qu'ils eurent aux enfers l'emploi de juges des humains. On voit que tout cela appartient à l'histoire des tems fabuleux. Les marbres d'Arundel fixent le regne de Minos, à l'an 223 avant la prise de Troie (dont l'existence est encore un problême), & 1432 avant J. C.

MINOS III, roi de Crete, de la même famille que les précédens. Il défit les Athéniens & les Mégariens, auxquels il avoit déclaré la guerre pour venger la mort de son fils Androgée. Il prit Mégare par le secours de Scylla, fille de Nisus roi de cette contrée, laquelle coupa à son pere le cheveu fatal, dont dépendoit la desti-

née des habitans, pour le donner à Minos. Il réduisit les Athéniens à une si grande extrémité, que, par un article du traité qu'il leur fit accepter, il les contraignit de lui livrer tous les ans 7 jeunes hommes & 7 jeunes filles, pour être la proie du Minotaure. C'étoit un monstre moitié homme & moitié taureau, né de Pasiphaé, femme de Minos, & d'un taureau : *Veneris monumenta nefandæ*, selon l'expression de Virgile, mais qui est aussi fabuleux dans l'ordre de la physique, que dans celui de l'histoire. Minos enferma ce monstre dans un labyrinthe, parce qu'il ravageoit tout, & ne se nourrissoit que de chair humaine. Thésée, ayant été du nombre des jeunes Grecs qui en devoient être la proie, le tua, & sortit du labyrinthe par le moyen d'un peloton de fil qu'Ariadne, fille de Minos, lui avoit donné.

MINOS, *voy.* MIGNAULT.

MINTURNI, (Antoine-Sébastien) après avoir professé la rhétorique, fut évêque d'Ugento, puis de Cortone dans la Calabre, & mourut vers l'an 1570. Nous avons de lui : I. Des *Lettres*, Venise, 1549, in-12. II. L'*Amore inamorato*, 1559, in-12. Ce livre fut approuvé par le cardinal de Montalte, depuis pape sous le nom de Sixte V. III. L'*Arte Poética*, 1563, in-4°; & à Naples, 1725, in-4°.

MINUTIUS-AUGURINUS, (M.) consul Romain, & frere de Publius Minutius, aussi consul, fut chef d'une famille illustre qui donna à la république plusieurs grands magistrats. Il vivoit l'an 490 avant J. C. Minutius Rufus partagea le commandement de l'armée, avec Fabius Maximus. *Voyez ce mot.*

MINUTIUS-FELIX, célebre orateur Romain au commencement du 3e. siecle, né en Afrique selon la plus commune opinion, dont nous avons un Dialogue, intitulé *Octavius*. Il y introduit un Chrétien & un Païen, qui disputent ensemble. C'est plutôt la production d'un esprit qui se délasse de ses occupations, qu'un ouvrage composé avec soin. L'auteur s'occupe moins à établir le Christianisme dont il paroît connoître peu les mysteres, qu'à jeter du ridicule sur les fables du paganisme. Il y a quelques passages qui semblent favoriser le Matérialisme, & qui ont besoin d'une interprétation favorable. Cet ouvrage est écrit avec élégance, & se fait lire avec plaisir. Nous en avons une excellente édition publiée par Rigault en 1643, & une version passable par d'Ablancourt. On estime aussi l'édition de Hollande, 1672, in-8°, *cum notis Variorum*; celle de Cambridge, 1707, in-8°, donnée par Jean Davis; & celle de Leyde, 1709, in-8°.

MIPHIBOSETH, fils de Saül & de Respha sa concubine, que David abandonna aux Gabaonites, avec Armoni son frere & les cinq fils de Michol & d'Adriel. Le royaume de Juda étant attaqué par une cruelle famine qui porta partout la désolation pendant trois ans, le pieux roi s'adressa au Seigneur pour savoir la cause de cette vengeance du Ciel,

& apprit que c'étoit en punition de la cruauté de Saül à l'égard des Gabaonites. Pour fléchir la colere du Seigneur, David abandonna à ce peuple les malheureux enfans d'un pere coupable, qui furent mis à mort dans la ville de Gabaa, patrie de Saül. Toſtat obſerve qu'ils avoient ou imité la cruauté de leur pere, ou commis d'autres crimes qui avoient mérité cet abandon ſévere : obſervation conforme à l'Ecriture : *Propter Saül & domum ejus ſanguinum.* II Reg. 21.

MIPHIBOSETH, fils de Jonathas, petit-fils de Saül, étoit encore enfant, lorſque ces deux princes furent tués à la bataille de Gelboé. Sa nourrice, ſaiſie d'effroi à cette nouvelle, le laiſſa tomber, & cette chute le rendit boiteux. David, devenu poſſeſſeur du royaume, en conſidération de Jonathas ſon ami, traita favorablement ſon fils. Il lui fit rendre tous les biens de ſon aïeul, & voulut qu'il mangeât toujours à ſa table. Quelques années après, vers l'an 1040 avant J. C., lorſqu'Abſalon ſe révolta contre ſon pere, & le contraignit de ſortir de Jéruſalem, Miphibоſeth vouloit ſuivre David. Siba ſon domeſtique, profitant de l'infirmité de ſon maître, laquelle l'empêchoit d'aller à pied, courut vers David, & accuſa Miphibоſeth de ſuivre le parti d'Abſalon. Le monarque, trompé par le rapport de ce méchant ſerviteur, lui donna tous les biens de Miphibоſeth ; mais ce prince ayant prouvé ſon innocence, David qui étoit dans des circonſtances où il ne croyoit pas pouvoir faire une entiere juſtice, ni punir le menſonge de l'avide & arrogant Siba, lui ordonna de reſtituer la moitié des biens qu'il lui avoit adjugés : mais Miphibоſeth qui regardoit ces biens comme une récompenſe du ſervice que Siba, quoique coupable envers lui, avoit rendu au roi en lui portant des rafraîchiſſemens dans le déſert, répondit : C'eſt trop peu que la moitié de mes biens ; je les cede tous volontiers à un homme aſſez heureux, pour avoir pu vous ſervir à propos ; je n'ai rien à deſirer en ce jour que je vois mon maître & mon roi rentrer triomphant dans ſon palais : *Etiam cuncta accipiat, poſtquam reverſus eſt Dominus meus rex pacificè in domum ſuam.* II. Reg. 30.

MIRABAUD, (Jean-Baptiſte de) ſecrétaire perpétuel de l'académie françoiſe, mort le 24 juin 1760, âgé de 86 ans, étoit né en Provence. Il fit honneur à ſa patrie par ſes talens & par ſa probité, qui lui mériterent la protection des grands & l'eſtime de ſes confreres. On a de lui : I. *Traduction* de la *Jéruſalem délivrée* du Taſſe, in-12, pluſieurs fois réimprimée. C'étoit la meilleure avant celle qui a paru en 1776, attribuée mal-à-propos à J. J. Rouſſeau, & qui eſt de monſieur le Brun. Les graces du poëte italien ſont fort affoiblies par Mirabaud. Ce traducteur a effacé de l'original, tout ce qui auroit pu déplaire dans ſa copie ; mais il a pouſſé cette liberté un peu loin, & il a mieux ſu retrancher les défauts, qu'imiter les beautés. II. *Roland*

furieux, *Poëme traduit de l'Arioſte*, 1741, 4 vol. in-12. Quoique dans cette verſion Mirabaud ait ſupprimé des octaves entieres, on la lit encore malgré celle du comte de Treſſan. Mirabaud étoit ennemi de toute prétention, & *n'avoit*, dit M. de Buffon, *nul empreſſement de ſe faire valoir, nul penchant à parler de ſoi, nul déſir ni apparent ni caché de ſe mettre au-deſſus des autres.* « Un homme » de ce caractere (ajoute l'auteur des *Trois Siecles*) devoit-il jamais s'attendre qu'après ſa mort, ſon nom paroîtroit à la tête d'une production auſſi extravagante qu'odieuſe? Que penſer de l'audace philoſophique, qui a oſé lui attribuer l'aſſemblage de tous ſes délires en eſſayant de le faire paſſer pour l'auteur du *Syſtême de la Nature?* Un tel renverſement de toutes les loix n'a pu qu'indigner les honnêtes gens, & ceux même des ſectateurs de l'incrédulité, qui ont conſervé quelques ſentimens d'honneur & de bonne foi. Quel citoyen pourra donc ſe flatter de ſauver ſa cendre de l'ignominie, tant qu'il exiſtera des auteurs aſſez téméraires, des calomniateurs aſſez intrépides pour répandre ſur le tombeau des hommes reſpectables les funeſtes vapeurs de la frénéſie qui les domine? C'eſt cependant ce que notre ſiecle a vu. L'artifice de nos philoſophes s'eſt efforcé de ſuppléer au courage qui leur manque. Intrépides ſeulement lorſqu'il s'agit de débiter des maximes, ils n'ont pas rougi d'évoquer des ombres, & de chercher dans les tombeaux, un aſyle contre l'indignation publique & les pourſuites de l'autorité. Il ne falloit, en effet, rien moins que cette précaution pour débiter, ſans riſque, des principes auſſi impies, auſſi ſéditieux que flétriſſans pour l'humanité. Deſtructeurs de la ſociété, ils en avoient tout à craindre, & c'eſt à la faveur de ceux qui ne ſont plus, qu'ils ont cru pouvoir travailler en ſûreté à l'avilir & à la déchirer » (*voyez la fin de l'art.* BROTIER). Ceux qui avec les auteurs de la *France Littéraire* attribuent cet ouvrage à Mérian, de l'académie de Berlin, ſe perſuadent que c'eſt l'initiale M*** & les trois étoiles, qui ont fait ſuppoſer le nom de Mirabaud: il paroît aujourd'hui hors de doute que c'eſt effectivement l'ouvrage de Mérian, non-ſeulement d'après différentes obſervations plauſibles (voyez le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 mai 1788, p. 98), mais parce que depuis que cette attribution eſt publique, il ne l'a jamais repouſſée. Du reſte, ce ſpinoſiſme réchauffé a été ſolidement réfuté par divers ſavans, ſur-tout par M. Bergier: *Examen du Matérialiſme*, 2 vol. in-12. M. Caſtilhon, de la ſociété royale de Londres; M. Holland dans ſes *Réflexions philoſophiques*; l'auteur du traité *De la Religion par un homme du monde*, en ont auſſi montré les abſurdités. Voltaire lui-même, ce grand avocat des rêves philoſophiques, l'a regardé *comme une déclamation pleine de contradictions, appuyée*

sur de prétendues expériences dont la fausseté & le ridicule sont aujourd'hui reconnus & fiflés de tout le monde.

MIRABEAU, *voyez* RIQUETI.

MIRABELLA, (Vincent) savant historien de Sicile, mourut en 1624 à Motica, dans cette isle. On a de lui : I. *Ichnographiæ Syracusarum antiquarum explicatio*, dans la collection de Muratori. II. Une *Histoire de Syracuse*, en italien, Naples, 1613, in-folio, pleine de recherches sur les antiquités de cette ville. Cet ouvrage fort rare étoit très-cher avant que Bonanni en donnât une édition avec sa *Syracusa illustrata*, Palerme, 1717, 2 vol. in-folio, en italien.

MIRÆUS, *voyez* le MIRE.

MIRAMION, (Marie Bonneau, dame de) née à Paris en 1629, de Jacques Bonneau, seigneur de Rubelle, fut mariée en 1645 à Jean-Jacques de Beauharnois, seigneur de Miramion, qui mourut la même année. Sa jeunesse, sa fortune & sa beauté la firent rechercher, mais inutilement, par ce qu'il y avoit de plus distingué & de plus aimable. Bussi-Rabutin, violemment amoureux d'elle, la fit enlever. La douleur qu'elle en eut, la jeta dans une maladie qui la conduisit presqu'au tombeau. Dès qu'elle eut recouvré sa santé, elle l'employa à visiter & à soulager les pauvres & les malades. Les guerres civiles de Paris augmenterent le nombre des misérables de cette grande ville. Madame de Miramion, touchée de leurs malheurs, vendit son collier estimé 24,000 livres, & sa vaisselle d'argent. Elle fonda ensuite la maison du *Refuge* pour les femmes & les filles débauchées, qu'on enfermeroit malgré elles ; & la maison de *Ste. Pélagie*, pour celles qui s'y retireroient de bonne volonté. En 1661, elle établit une communauté de 12 filles, appellée la *Sainte Famille*, pour instruire les jeunes personnes de leur sexe & pour assister les malades. Elle la réunit ensuite à celle de Ste. Genevieve, qui avoit le même objet. Ses bienfaits mériterent qu'on donnât à ces filles le nom de *Dames Miramionnes*. Elle fonda dans sa communauté des Retraites 2 fois l'année pour les dames, & 4 fois par an pour les pauvres. Madame de Miramion conduisit sa *Famille* avec une prudence & une régularité admirables. Elle fit un grand nombre d'autres œuvres de piété & de charité, & mourut saintement en 1696, à 66 ans. L'abbé de Choisy a écrit sa *Vie*, imprimée à Paris en 1706, in-8° ; elle est curieuse & édifiante. Les remedes de madame de Miramion ont été souvent employés avec succès. Ses charitables & généreuses filles ont souffert en 1791 les traitemens les plus indignes, plutôt que de participer au schisme & à la subversion du culte catholique.

MIRAUMONT, (Pierre de) natif d'Amiens, fut conseiller en la chambre du trésor à Paris, & lieutenant de la prévôté de l'Hôtel. Ses ouvrages sont : I. *Origine des Cours Souveraines*, Paris, 1612, in-8°. II. *Mémoires sur la Pré-*

vôté de l'Hôtel, 1615, in-8°. III. *Traité des Chancelleries*, 1610, in-8°. Ils sont remplis d'érudition & de recherches curieuses. L'auteur mourut en 1611, à 60 ans.

MIRE, (Jean le) *Miræus*, né à Bruxelles le 6 janvier 1560, évêque d'Anvers en 1604, prélat orné de toutes les vertus & de la science, qui font l'honneur de l'épiscopat, fondateur du séminaire d'Anvers & de plusieurs bourses pour de pauvres étudians à Douay, mourut en 1611, après avoir tenu un synode pour la réforme des abus, dont les statuts furent imprimés à Anvers, 1610, & dans les Conciles du P. Labbe.

MIRE, (Aubert le) *Miræus*, neveu du précédent, naquit à Bruxelles en 1573. Albert, archiduc d'Autriche, le fit son premier aumônier & son bibliothécaire. Il fut envoyé en Hollande en 1610 par son oncle, évêque d'Anvers, pour s'opposer aux troubles que les hérétiques ne cessoient d'occasionner dans son diocese contre la foi des traités. En 1624, il devint doyen de la cathédrale, & travailla toute sa vie pour le bien de l'Eglise & de sa patrie. Il mourut à Anvers le 19 octobre 1640, à 67 ans, avec la réputation d'un écrivain actif, curieux, laborieux, & très-érudit, mais qui manque quelquefois d'exactitude & de critique ; Baillet, à son ordinaire, en parle trop lestement. « Les écrivains qui ont » le plus besoin d'indulgence, » dit un littérateur, sont presque toujours ceux qui n'en » ont point pour les autres ». On a de lui : I. *Elogia illustrium Belgii Scriptorum*, Anvers, 1609, in-4°. Ces éloges sont fort courts. II. *Vita Justi Lipsii*. III. *Chronicon Cisterciense*, Cologne, 1614; on y trouve un traité de l'*Origine des Béguines*. Il leur donne pour fondateur le vénérable Lambert le Begue (voyez LAMBERT &c.). IV. *Origines Cœnobiorum Benedictorum*, — *Cartusianorum*, — *Ordinum militarium*, — *Canonicorum regularium*, — *Ordinis Carmelitani*, — *Virginum ordinis B. M. Virginis Annuntiatæ*, — *Congregationum clericorum*, — *Omnium ordinum religiosorum*. Ces ouvrages sont superficiels. V. *Bibliotheca Ecclesiastica*, 2 vol. in-fol., 1639-1649. C'est une bibliotheque des historiens ecclésiastiques. Le second volume a été publié par Aubert Van-den-Eede son neveu, qui devint évêque d'Anvers. Jean-Albert Fabricius en a donné une nouvelle édition à Hambourg en 1718. VI. *Opera Historica & Diplomatica*, &c. C'est un recueil de Chartres & de Diplomes sur les Pays-Bas. La meilleure édition est de 1722, 2 vol. in-fol., par Jean-François Foppens, qui l'a enrichie de notes, de corrections & d'augmentations. Ce recueil a été augmenté de 2 vol. de Supplément, par le même Foppens, 1734-1748. VII. *Rerum Belgicarum Chronicon*, Anvers, 1636, in-folio. VIII. *De Statu Religionis Christianæ per totum orbem*, Helmstadt, 1671. IX. *Notitia episcopatuum orbis Christiani*, Anvers, 1613. X. *Geographia Ecclesiastica*. XI. *Chronicon rerum toto orbe gestarum a Christo nato*. Cette Chronique tirée d'Eu-

febe, de S. Jerôme, de Sigebert & Anſelme, moines de Gemblours, eſt continuée par le Mire depuis 1200 juſqu'à l'an 1608. XII. *Codex regularum & Conſtitutionum clericalium*, avec des notes, 1638, in-fol.

MIREVELT, (Michel-Janſon) peintre Hollandois, né à Delft le 1 mai 1567, mort dans la même ville en 1641, s'eſt adonné principalement au portrait, genre dans lequel il réuſſiſſoit parfaitement. Il a auſſi repréſenté des *Sujets d'Hiſtoire*, des *Bambochades* & des *Cuiſines* pleines de gibier : tableaux rares & recherchés, pour le bon ton de couleur, la fineſſe & la vérité de la touche. Il laiſſa un fils ſon éleve.

MIRIS, *voyez* MIERIS.

MIRIWEYSS, fameux rebelle de Perſe, qui, en 1722, ſe ſouleva contre le Sophi. Il étoit fils de cet émir, qui avoit enlevé la province de Candahar au Sophi qui en étoit légitime ſouverain. Il prenoit le titre de *Prince de Candahar*. La religion avoit été le prétexte de la révolte de l'émir. Il n'avoit d'autre deſſein, diſoit-il, que d'obliger le Sophi à embraſſer la ſecte d'Omar, & à abjurer celle d'Ali. Son fils, qui commandoit un corps de 12,000 hommes, remporta la *1re.* victoire ſur le Sophi, le 8 mars 1722, & s'empara de la ville d'Iſpahan. Il s'y montra non-ſeulement un vainqueur cruel, mais un barbare violateur des traités que les rois de Perſe ont faits avec les marchands de l'Europe pour la ſûreté de leurs marchandiſes. Cette victoire accrédita le rebelle. Il ſe vit appuyé, en 1724, du Mogol & du Turc. Mais les affaires changerent de face en 1725. La cour Ottomane ouvrit les yeux ſur les deſſeins de l'uſurpateur, retira ſes troupes, & commença même d'agir contre lui. Miriweyſs fit face à tout; il ſe défendit contre le Turc avec valeur, & remporta ſur lui pluſieurs avantages. Mais au milieu de ſes ſuccès, Eſchrep-Chan, fils de ſa femme (que le rebelle avoit enlevée à ſon mari légitime), prince d'une partie de la province de Candahar, irrité de cette inſulte, le tua au mois d'octobre 1725.

MIRON, (Charles) célebre évêque d'Angers, fils du premie rmédecin du roi Henri III, fut nommé par ce prince à l'évêché d'Angers, en 1588, à l'âge de 18 ans. Il s'en démit, & après avoir vécu long-tems comme ſimple eccléſiaſtique, le cardinal de Richelieu le fit nommer de nouveau évêque d'Angers en 1621. Louis XIII le transféra en 1626 à l'archevêché de Lyon, où il mourut en 1628, après avoir joui d'une grande réputation, & avoir eu avec le parlement de Paris un démêlé aſſez vif touchant les appels comme d'abus, auxquels l'archidiacre d'Angers avoit eu recours contre l'excommunication prononcée contre lui.

MISAEL, un des trois Hébreux, que le roi de Babylone fit jeter dans une fournaiſe (*voy* ABDENAGO). Son nom chaldaïque eſt *Miſach*.

MISITHÉE, homme d'une grande érudition, & d'un mérite ſingulier, fut en très-

grande considération auprès de l'empereur GORDIEN *le Jeune*. Voyez ce mot.

MISRAIM, *voy.* MEZRAIM.

MISSON, (Maximilien) fut d'abord au parlement de Paris en qualité de conseiller pour les Réformés. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Angleterre, où il se donna pour zélé protestant : ce zele tenoit beaucoup de la petitesse & de l'emportement. Il mourut à Londres en 1721. On a de lui : I. Un livre intitulé : *Nouveau Voyage d'Italie*, dont la meilleure édition est celle de La Haye, 1702, en 3 vol. in-12. Cet ouvrage, ainsi que tous les autres de Misson, est rempli de contes faux & ridicules sur la croyance de l'Eglise Romaine. Il ne consulte pas même la vraisemblance dans les fables de tous les genres, & les calomnies souvent atroces, dont il nourrit la haine qu'il lui avoit vouée. « Si l'auteur, dit le » P. Labat, n'est pas mieux » instruit des principes de sa » religion, qu'il l'est des prin» cipes de la Religion Catho» lique, contre laquelle il ne » cesse de déclamer à tort & » à travers, il est à plaindre » de professer une religion » qu'il ne sait pas. Il n'en im» posera à personne de bon » sens, & ne fera paroître que » de l'ignorance ou de la mau» vaise volonté dans ce qu'il » avance contre la nôtre ». On y découvre plusieurs traits de déisme & de matérialisme, qui montrent que l'auteur ne tenoit pas plus à sa secte qu'à la Religion contre laquelle il invectivoit. On lit peu ce *Voyage*, depuis que nous avons ceux de Mrs Grosley, Richard & Lalande. Addison l'a augmenté d'un *Supplément*, écrit avec plus de modération & de discernement. II. *Le Théâtre sacré des Cévenes, ou Récit des Prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc & des petits Prophetes*, Londres, 1707, in-8°. Cet homme qui s'élevoit contre les miracles de l'Eglise Catholique, y raconte, avec le plus grand sérieux, des puérilités dont on ne trouve point d'exemples dans les plus absurdes légendes. Misson étoit né avec beaucoup d'esprit & de raison; mais le fanatisme changea ces qualités en enthousiasme & en délire. III. *Mémoires d'un Voyageur en Angleterre* in-12.

MITHRIDATE, roi de Pont, monta sur le trône dans sa 12*e.* année, la 123*e.* avant J. C., après la mort de son pere Mithridate Evergete ou le Bienfaisant. Confié à des tuteurs ambitieux, il se précautionna, dit-on, contre le poison qu'ils auroient pu lui donner, en faisant usage tous les jours des venins les plus subtils qu'il combattoit par des contrepoisons. La chasse & les autres exercices violens occuperent sa jeunesse; il la passa dans les campagnes & dans les forêts, & y contracta une dureté féroce, qui dégénéra bientôt en cruauté. Il fit périr plusieurs de ses parens, & même, à ce qu'on assure, sa propre mere. Laodice sa sœur, femme d'Ariarathe roi de Cappadoce, avoit deux enfans qui devoient hériter du trône de leur pere : Mithridate les fit périr avec tous les princes de la famille royale, & mit sur le trône un

de ſes propres fils, âgé de 8 ans, ſous la tutelle de Gordius, l'un de ſes favoris. Nicomede roi de Bithynie, craignant que Mithridate, maître de la Cappadoce, n'envahît ſes états, ſuborna un jeune-homme, afin qu'il ſe dît 3e. fils d'Ariarathe, & envoya à Rome Laodice, qu'il avoit épouſée après la mort du roi de Cappadoce, pour aſſurer le ſénat qu'elle avoit eu trois enfans, & que celui qui ſe préſentoit étoit le 3e. Mithridate uſa du même ſtratagême, & envoya à Rome Gordius, gouverneur de ſon fils, pour aſſurer le ſénat, que celui à qui il avoit fait tomber la Cappadoce, étoit fils d'Ariarathe. Le ſénat, pour les accorder, ôta la Cappadoce à Mithridate, & la Paphlagonie à Nicomede, & déclara libres les peuples de ces deux provinces. Mais les Cappadociens, ne voulant point jouir de cette liberté, choiſirent pour roi Ariobarzane, qui dans la ſuite s'oppoſa aux grands deſſeins que Mithridate avoit ſur toute l'Aſie. Telle fut l'origine de la haine de ce roi de Pont contre les Romains. Il porta ſes armes dans l'Aſie mineure & dans les colonies Romaines, & y exerça par-tout des cruautés inouies. Pour mériter de plus en plus la haine de Rome, il fit égorger, contre le droit des gens, tous les ſujets de la république établis en Aſie. Plutarque fait monter le nombre des victimes à 150,000; Appien le réduit à 80,000. Plutarque n'eſt pas croyable, & Appien même exagere. Il n'eſt pas vraiſemblable que tant de citoyens Romains demeuraſſent dans l'Aſie mineure, où ils avoient alors très-peu d'établiſſemens. Mais quand ce nombre ſeroit réduit à la moitié, Mithridate n'en ſeroit pas moins abominable. Tous les hiſtoriens conviennent que le maſſacre fut général, que ni les femmes ni les enfans ne furent épargnés. Aquilius, perſonnage conſulaire, chef des commiſſaires Romains, fait priſonnier par le vainqueur, fut conduit à Pergame, où il lui fit verſer de l'or fondu dans la bouche, *pour venger*, diſoit-il, *les Pergamiens de l'avarice des Romains*. Sylla, envoyé contre lui, remporta, proche d'Athenes, une premiere victoire ſur Archelaüs, l'un des généraux de Mithridate. Une autre défaite ſuivit de près celle-là, & fit perdre au roi de Pont, la Grece, la Macédoine, l'Ionie, l'Aſie, & tous les autres pays qu'il s'étoit ſoumis. Il perdit plus de 200,000 hommes dans ces différens combats. Auſſi malheureux ſur mer que ſur terre, il fut battu dans un combat naval & perdit tous ſes vaiſſeaux. Pluſieurs peuples d'Aſie, irrités contre le monarque vaincu, ſecouerent ſon joug tyrannique. Cette ſuite d'adverſités diminua l'orgueil de Mithridate; il demanda la paix, & on la lui accorda l'an 84 avant J. C. Les articles du traité portoient qu'il payeroit les frais de la guerre, & qu'il ſe borneroit aux états dont il avoit hérité de ſon pere. Le roi de Pont ne ſe hâta point de ratifier ce traité ignominieux. Il travailla ſourdement à ſe faire des alliés & des ſoldats: il eut l'un & l'autre. Ses forces,

jointes à celles de Tigrane roi d'Arménie, formerent une armée de 140,000 hommes de pied & 16000 chevaux. Il conquit sur la république toute la Bithynie, & avec d'autant plus de facilité, que, depuis la derniere paix faite avec lui, on avoit rappellé en Europe la meilleure partie des légions. Lucullus, consul cette année, vole au secours de l'Asie. Mithridate assiégeoit Cyzique dans la Propontide : le consul Romain, par un dessein nouveau, l'assiégea dans son camp. La famine & la maladie s'y mirent bientôt, & Mithridate fut obligé de prendre la fuite. Une flotte qu'il envoyoit en Italie, fut détruite dans deux combats, l'an 87 avant J. C. Désespéré de la perte de ses forces maritimes, il se retire dans le sein de son royaume : Lucullus l'y poursuit & y porte la guerre. Le roi de Pont le battit d'abord dans deux combats ; mais il fut entiérement vaincu dans un 3e. Il n'évita d'être pris que par l'avidité des soldats Romains, qui s'amuserent à dépouiller un mulet chargé d'or, qui se trouva près de lui par hasard ; ou plutôt à dessein, si l'ón en croit Cicéron, qui compare cette fuite de Mithridate à celle de Médée (*voyez ce mot*). Le vaincu désespérant de sauver ses états, se retira chez Tigrane, qui ne voulut pas le voir, de peur d'irriter les Romains. Ce fut alors que, dans la crainte que les vainqueurs n'attentassent à l'honneur de ses femmes & de ses sœurs, il leur envoya signifier de se donner la mort : telles sont les amours des tyrans, & les sentimens que produit une effrénée luxure. Glabrio ayant été envoyé à la place de Lucullus, ce changement fut très-avantageux à Mithridate, qui recouvra presque tout son royaume. Pompée s'offrit pour le combattre, & le vainquit auprès de l'Euphrate l'an 65 avant J. C. Il étoit nuit quand les deux armées se rencontrerent, la lune éclairoit les combattans ; comme les Romains l'avoient à dos, elle allongeoit leurs ombres : de façon que les Asiatiques, qui les croyoient plus proches, tirerent de trop loin, userent vainement leurs fleches & furent entiérement défaits. Mithridate s'ouvrit un passage à la tête de 800 chevaux, dont 300 seulement échapperent avec lui. Tigrane, auquel il demanda un asyle, le lui ayant refusé, il passa chez les Scythes, qui le reçurent avec plus d'humanité que son gendre. Assuré de leur attachement, il se proposa de pénétrer par terre en Italie, avec les forces de ses nouveaux alliés, d'aller attaquer les Romains dans le centre de leur empire. Il fut bientôt détrompé des espérances qu'il avoit conçues si légérement : les soldats épouvantés refuserent de s'exposer de nouveau. Dans cette extrémité il envoya demander la paix à Pompée, mais par des ambassadeurs. Le général Romain vouloit qu'il la demandât lui-même en personne, & toutes ses prieres furent inutiles. Le désespoir prit alors chez lui la place d'un vain desir de paix : il ne pensa plus qu'à périr les armes à la main. Mais ses sujets, qui aimoient plus la vie

que la gloire, proclamerent roi Pharnace son fils. Ce pere infortuné, mais qui méritoit bien son infortune, lui demande la permission d'aller passer le reste de ses jours hors de ses états qu'il lui ravit. Le fils dénaturé lui refuse cette consolation, & prononce contre l'auteur de sa vie ces horribles paroles : *Qu'il meure!* Mithridate, pour comble d'horreur, les entend sortir de la bouche de son fils (digne châtiment du parricide commis en la personne de sa mere); & transporté de douleur & de rage, il lui répond par cette imprécation : « Puisses-tu ouir » un jour de la bouche de tes » enfans, ce que la tienne pro- » nonce maintenant contre ton » pere »! Il passe ensuite tout furieux dans l'appartement de la reine, lui fait avaler du poison & en prend lui-même; mais le trop fréquent usage qu'il avoit fait des antidotes, en empêcha l'effet. (Celui que nos apothicaires préparent aujourd'hui sous son nom, est une composition moderne. L'antidote dont il se servoit, étoit beaucoup plus simple : au rapport de Serenus Sammonicus, il consistoit en vingt feuilles de rhue, un grain de sel, deux noix & deux figues seches). Le fer dont il se frappa à l'instant d'une main caduque & mal-assurée, ne l'ayant blessé que légérement, un officier Gaulois, lui rendit, à sa priere, le funeste service de l'achever, l'an 64 avant J. C. Ce prince plus féroce & plus perfide qu'Annibal, avoit beaucoup de son courage. Maître d'un grand état, tourmenté d'une ambition sans bornes, actif & capable des plus vastes desseins, il auroit fait trembler Rome, s'il n'avoit eu à combattre les Sylla, les Lucullus & les Pompée. Velleius Paterculus trace son portrait en ces termes, qu'il seroit difficile de traduire avec la même précision : *Vir neque silendus neque dicendus sine curâ; bello acerrimus, virtute eximius, aliquandò fortunâ, semper animo maximus, consiliis dux, miles manu, odio in Romanos Hannibal.* Lib. 2, cap. 14.

MIZAULD, (Antoine) en latin *Mizaldus*, médecin de Mont-Luçon dans le Bourbonnois, s'est fait connoître par un grand nombre d'ouvrages, non-seulement sur son art, mais sur les mathématiques, la physique, la météorologie, l'astronomie judiciaire, &c. Il y a des traits curieux & singuliers, qu'il faut démêler à travers les mensonges, que lui faisoit adopter une crédulité excessive. On a dit de lui :

Quælibet a quovis mendacia credere promptus.

Ses principaux livres sont : I. *Phœnomena, seu Temporum signa*, in-8°, traduit en françois, sous le titre de *Mirouer du Tems*, 1547, in-8°. II. *Planetologia*, in-4°. III. *Cometographia*. IV. *Harmonia cœlestium corporum & humanorum*, traduit en françois par de Montlvard, 1580, in-8°. V. *De arcanis Naturæ*, in-8°. VI. *Ephemerides Aëris perpetuæ*, in-8°. VII. *Methodica Pestis descriptio, ejus præcautio & salutaris curatio*; traduit en françois, 1562, in-8°. VIII. *Opuscula de re medicâ*, Cologne, 1577, in-8°, &c., &c.

Cet écrivain bizarre, mais savant & appliqué, mourut à Paris en 1578. On trouve dans ses ouvrages beaucoup de choses, que dans ce siecle copiste & plagiaire, on a fait passer pour des découvertes récentes.

MNEMOSYNE, ou la Déesse Mémoire. Jupiter l'aima tendrement & eut d'elle les Muses; elle en accoucha sur le Mont-Piérius.

MNESTHÉE, *voyez* MENESTHÉE.

MOAB, naquit de l'inceste involontaire de Loth avec sa fille aînée, vers l'an 1897 avant J. C. Il fut pere des Moabites, qui habiterent à l'Orient du Jourdain & de la Mer-Morte, sur le fleuve Arnon. Les fils de Moab conquirent ce pays sur la race Enacim; & les Amorrhéens, dans la suite, en reprirent une partie sur les Moabites.

MOAVIAS, général du calife Othman, vers l'an 643 de J. C., fit beaucoup de conquêtes & vengea la mort de ce prince. C'est ce Moavias, qui, s'étant rendu maître de l'isle de Rhodes vers 653, vendit les débris du célebre Colosse du Soleil à un marchand juif qui, dit-on, les fit porter à Alexandrie sur 900 chameaux. *Voyez* CHARÈS.

MOCENIGO, (Louis) noble Vénitien, d'une famille illustre, qui a donné plusieurs doges à sa patrie, obtint cette dignité en 1570. Il se ligua avec le pape & les Espagnols contre les Turcs, qui avoient pris l'isle de Chypre. Sébastien Veneri commandoit les galeres de la république, Marc-Antoine Colonne celles de l'Eglise, & don Juan d'Autriche celles du roi d'Espagne. L'armée chrétienne gagna la célebre bataille de Lépante, le 7 octobre de l'an 1571. Louis Mocenigo mourut l'an 1576, après avoir gouverné avec beaucoup de prudence & de bonheur. — Un de ses descendans, Sébastien MOCENIGO, qui avoit été proviteur général de la mer, général de la Dalmatie, & commissaire plénipotentiaire de la république pour le réglement des limites avec les commissaires Turcs, fut élu doge le 28 août 1722, & soutint avec honneur la gloire de son nom: il mourut en 1732. — Il y a encore eu de cette famille, André MOCENIGO, qui vivoit en 1522, & qui fut employé dans les grandes affaires de la république, qu'il mania avec succès. On a de lui deux ouvrages historiques. I. *De bello Turcarum.* II. *La Guerra di Cambrai 1500 & 1517;* Venise, 1544, in-8°. Cet ouvrage ne flatte pas les puissances liguées contre Venise. L'abbé Dubos en a profité dans son *Histoire de la Ligue de Cambrai.*

MODEL, (N.) docteur en médecine, né à Neustadt en Franconie, passa en Russie l'an 1737. Il eut la direction des apothicaireries impériales, & mourut à Pétersbourg le 2 avril 1775, à 64 ans. Il a publié plusieurs ouvrages de chymie, de physique & d'économie, que M. Parmentier a traduits en françois sous le titre de *Récréations Chymiques*, Paris, 1774, 2 vol. in-8°.

MODENE, *voyez* ALFONSE D'EST.

MODESTE, (S.) abbé du

monaſtere de S. Théodoſe, puis patriarche de Jéruſalem en 632, eſt connu par des *Homélies* dont Photius a donné des extraits. Il dit dans la 1re. que Marie-Magdelene avoit toujours été vierge, & étoit morte martyre à Epheſe, où elle étoit allée trouver S. Jean l'Evangéliſte, après la mort de la Ste. Vierge : ce qui eſt d'autant plus remarquable, qu'alors le ſentiment qui faiſoit de Marie-Magdelene & de la Femme péchereſſe une même perſonne, paroiſſoit être hors de doute, comme on le voit par les écrits de S. Grégoire pape, antérieur de pluſieurs années. Dans une autre de ces *Homélies*, l'on voit que du tems de Modeſte, la croyance de l'Aſſomption de la Vierge en corps & en ame étoit reçue en Orient, & que les fideles étoient pénétrés de reſpect pour elle. On trouve dans le même Sermon, une explication orthodoxe & préciſe des Myſteres de la Trinité & de l'Incarnation, ainſi que des preuves évidentes de la doctrine de l'Egliſe ſur l'interceſſion des Saints. M. Giecomelli, prélat domeſtique de Clément XIII, très-verſé dans la connoiſſance de l'antiquité & des langues orientales, a donné ce Sermon, d'après un manuſcrit authentique, ſous ce titre : *Panégyrique de notre Saint-Pere Modeſte, patriarche de Jéruſalem, ſur le paſſage de la très-ſainte Vierge, Mere de Dieu.* Cette édition, qui eſt en grec & en latin, parut à Rome en 1760, in-4°. Photius, p. 57, a cité le diſcours dont il s'agit. C'eſt d'après lui qu'il a été depuis cité par Papebroch, par Fabricius, &c. S. Modeſte mourut l'an 634. On fait ſa fête le 16 décembre.

MODREVIUS, (André Fricius) ſecrétaire de Sigiſmond-Auguſte, roi de Pologne, au milieu du 16e. ſiecle, avoit beaucoup d'eſprit ; mais il le déshonora, *dicendo quæ non oportuit, ſcribendo quæ non licuit, agendo quæ non decuit.* Son traité *De la Réforme de l'État* le fit chaſſer de Pologne & dépouiller de ſes biens. Il fut un malheureux vagabond, qui flotta toute ſa vie entre les Sociniens & les Luthériens, & qui finit par être mépriſé des uns & des autres. Il travailla beaucoup à réunir toutes les ſociétés chrétiennes en une même communion ; & Grotius le compte entre les conciliateurs de religion : comme s'il étoit poſſible que les imaginations d'un homme ſans autorité & ſans caractere, fuſſent plus efficaces pour contenir & réunir les eſprits inquiets & raiſonneurs, que les jugemens de l'Egliſe univerſelle, doués de la ſanction de J. C. & de la garantie de Dieu même (*voyez* MOLANUS, MELANCHTHON, LENTULUS Scipion, SERVET, &c). Son principal ouvrage : *De Republicâ emendandâ*, Bâle, 1569, in-fol. eſt en 5 livres : le 1er. traite *de Moribus ;* le 2e., *de Legibus ;* le 3e., *de Bello ;* le 4e., *de Eccleſiâ ;* & le 5e., *de Scholâ.* La liberté, ou plutôt la licence & la haine du bon ordre, dicta cet ouvrage ; mais ce n'eſt pas le goût qui l'a dirigé. Son traité *De Originali peccato*, 1562, in-4°, renferme des choſes hardies.

MOEBIUS, (Godefroi) professeur de médecine à Iene, né à Laucha en Thuringe l'an 1611, devint premier médecin de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, d'Auguste, duc de Saxe, & de Guillaume, duc de Saxe-Weimar. Il mourut à Hall en Saxe en 1664, à 53 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages de médecine, qui ne contiennent rien de neuf. Les principaux sont: I. *Fondemens physiologiques de la Médecine*, Francfort, 1678, in-4°. II. *De l'usage du Foie & de la Bile*. III. *Abrégé des élémens de médecine*, Iene, 1690, in-fol., tout y est traité superficiellement, & on n'y voit rien de bien intéressant. IV. *Anatomie du Camphre*, Iene, 1660, in-4°. Tous ces ouvrages sont en latin. Godefroi MOEBIUS, son fils, médecin comme lui, a donné *Synopsis Medicinæ practicæ*, 1667, in-fol.

MOEBIUS, (George) théologien luthérien, né à Laucha en Thuringe l'an 1616, fut professeur en théologie à Leipsig, & mourut en 1697. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin. Le plus connu est son traité *De l'origine, de la propagation, & de la durée des Oracles des Païens*, contre Vandale. Le P. Baltus a profité de cet ouvrage, dans sa réfutation des *Oracles* de Fontenelle, & en a développé & renforcé les preuves.

MOEGLING, (Louis) professeur dans l'université de Tubingen en Suabe, a publié en 1683 un traité curieux & intéressant, intitulé: *Palingenesis, seu resurrectio plantarum ejusque ad resurrectionem corporum nostrorum applicatio*. L'auteur nous montre un symbole frappant de la résurrection dans cette belle & étonnante expérience, qui a encore été perfectionnée depuis, où une plante, une fleur quelconque, réduite en cendres, se représente aux yeux dans sa premiere forme, & avec toutes ses couleurs. Le P. Kircher a traité le même sujet dans son *Mundus Subterraneus*, t. 2, p. 414, & termine les réflexions qu'il fait naître, de la maniere suivante: *Luculentissimum sanè argumentum, quo corporum nostrorum futuram resuscitationem humani imbecillitas intellectûs aliquomodò per ejusmodi umbratilem similitudinem concipiat*. Nous avons aussi deux volumes sur la *Palingenesie*, par M. Bonnet, mais l'auteur s'abandonne à des idées de systêmes & à des conséquences, qui annoncent plus d'enthousiasme que de jugement.

MOENIUS, (*Caius*) célebre consul Romain, vainquit les anciens Latins. Il fut le premier qui attacha près de la Tribune aux harangues, les *Becs* & les *Epérons* des navires qu'il avoit pris à la bataille d'Antium, l'an 338 avant J. C.: ce qui fit donner à ce lieu le nom de *Rostra*.

MOERBECA, (Guillaume) né vers l'an 1215 à Moerbeeck, en Flandre, près de Grammont, se fit Dominicain, & fut disciple d'Albert le grand. Il devint ensuite chapelain & pénitencier des papes Clément IV & Grégoire X. Celui-ci l'envoya au second concile général de Lyon l'an 1274. Sa science & ses vertus furent récompensées par l'archevêché de Co-

rinthe (alors sous la domination des Vénitiens), & les honneurs du *Pallium*. Monté sur ce siege, il se consacra entiérement aux devoirs pastoraux, & à traduire des livres grecs en latin. On croit qu'il mourut avant la fin du 13e. siecle. On a de lui une *Traduction* latine du *Commentaire* de Simplicius sur les livres d'Aristote *du Ciel & de la Terre*, Venise, 1563, in-fol. Il traduisit tous les ouvrages d'Aristote à la sollicitation de S. Thomas. On conserve dans plusieurs bibliotheques cette version manuscrite, de même que la version des ouvrages de Proclus le philosophe, &c. Voyez la *Bibliotheque des Ecrivains de l'ordre de S. Dominique*, par Echard.

MOESTLIN, (Michel) célebre mathématicien, mourut en 1650 à Heidelberg, après y avoir long-tems enseigné les sciences élevées. C'est lui qui découvrit le premier la raison de cette foible lumiere qui paroît sur la partie de la lune, qui n'est point éclairée du soleil avant & après sa conjonction, & qui est l'effet de la réflexion de la lumiere terrestre.

MOHAMMED, *voyez* AMIN BEN HAROUN.

MOINE, (Jean le) doyen de Bayeux, & ensuite cardinal, né à Cressi en Ponthieu, fut aimé & estimé du pape Boniface VIII. Ce Pontife l'envoya légat en France l'an 1303, pendant son démêlé avec le roi Philippe le Bel. Il mourut à Avignon en 1313. Son corps fut rapporté à Paris, & enterré dans l'église du college qu'il avoit fondé, & qui porte son nom. C'est à tort qu'on a dit qu'il avoit été évêque de Meaux : On a de lui un *Commentaire* sur les *Décrétales*, matiere qu'il possédoit à fond.

MOINE, (Etienne le) ministre de la religion prétendue réformée, né à Caen en 1624, se rendit habile dans les langues grecque & latine, ainsi que dans les orientales. Il enseigna la théologie à Leyde avec réputation, & avec plus de modération que la plupart de ses collegues. Il mourut en 1689, à 65 ans. On a de lui plusieurs Dissertations imprimées dans son recueil, intitulé : *Varia Sacra*, 1685, 2 vol. in-4°, & quelques autres ouvrages. Il a vengé très-bien l'antiquité chrétienne contre les assertions de Sandius (*voyez ce mot*) dans ses *Varia Sacra* : il a porté la vérité à un si haut dégré d'évidence, que Bayle ne pouvoit croire qu'il se trouvât des hommes assez opiniâtres pour s'y refuser. C'est lui qui publia le premier le livre de *Nilus Doxopatrius*, touchant les 5 patriarchats.

MOINE, (Pierre le) né à Chaumont en Bassigni l'an 1602, mort à Paris le 22 août 1671, entra chez les Jésuites & remplit divers emplois dans cette compagnie. Il est principalement connu par ses Vers françois, recueillis en 1671 en un vol. in-fol. Le P. le Moine est le premier des poëtes François de la société, qui se soit fait un nom dans ce genre d'écrire. On ne peut disconvenir que ce poëte n'ait de la verve & un génie élevé ; mais son imagination trop impétueuse & trop féconde, & le mauvais goût de son siecle qui sortoit

à peine de la barbarie, l'ont empêché d'être un des premiers poëtes François. Les ouvrages en vers qu'on a de lui, sont : I. Le *Triomphe de Louis XIII ;* c'eſt une Ode pleine de métaphores trop hardies ; mais elle a des ſtrophes dont l'enthouſiaſme & l'élévation le rendent égal à Malherbe. II. *La France guérie dans le rétabliſſement de la ſanté du Roi.* III. *Les Hymnes de la Sageſſe & de l'Amour de Dieu ;* les *Peintures morales.* IV. Un *Recueil de Vers théologiques, héroïques & moraux.* V. *Les Jeux Poétiques.* VI. *Saint Louis*, ou *la Couronne reconquiſe ſur les Infideles.* Ce Poëme diviſé en 18 livres, &c., offre des richeſſes qui, quoique barbares, ne laiſſent pas de faire naître la ſurpriſe & l'admiration. Deſpréaux, conſulté ſur ce poëte, répondit « qu'il étoit » trop fou pour qu'il en dît du » bien, & trop poëte pour » qu'il en dît du mal ». La proſe du P. le Moine a le même caractere que ſes vers : elle eſt brillante & ampoulée. Ses ouvrages dans ce dernier genre ſont : I. *La Dévotion aiſée*, Paris, 1652, in-8°. II. *Penſées morales ;* l'un & l'autre critiqués dans les Provinciales avec plus de plaiſanterie que de ſolidité. III. Un petit *Traité de l'Hiſtoire*, in-12, où il y a des traits piquans & curieux, & quelques lieux-communs. IV. Une Satyre, mêlée de vers & de proſe, ſous le titre d'*Etrille du Pégaſe Janſéniſte.* V. Le *Tableau des Paſſions.* VI. La *Galerie des Femmes fortes*, in-fol., & in-12. VII. Un *Manifeſte apologétique pour les Jéſuites*, in-8°, & d'autres ouvrages, parmi leſquels une *Vie du cardinal de Richelieu*, reſtée juſqu'ici en manuſcrit.

MOINE, (François le) peintre, né à Paris en 1688, prit les premiers principes de ſon art ſous Galloche, profeſſeur de l'académie de peinture. Il remporta pluſieurs prix à l'académie, & entra dans ce corps en 1718. Un amateur qui partoit pour l'Italie, l'emmena avec lui. Il n'y reſta qu'une année ; mais les études continuelles qu'il y fit d'après les plus grands maîtres, l'éleverent au plus haut rang. Il revint en France avec une réputation formée. On le choiſit pour peindre à freſque la Coupole de la chapelle de la Vierge, à S. Sulpice. Il s'acquitta de ce grand morceau avec une ſupériorité qui frappa tous les connoiſſeurs. On ne doit pourtant pas diſſimuler que les figures *tombent*, parce qu'elles ne ſont pas en perſpective. Le Moine apportoit au travail une activité & une aſſiduité qui altérerent beaucoup ſa ſanté ; il peignoit fort avant dans la nuit, à la lumiere d'une lampe. La gêne d'avoir eu le corps renverſé pendant les ſept années qu'il employa aux plafond de S. Sulpice & de Verſailles, la perte qu'il fit de ſa femme, beaucoup d'ambition & de jalouſie, dérangerent ſon eſprit. Il mourut de neuf coups d'épée dont il ſe perça, le 4 juin 1737, à 49 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-Baptiſte le MOINE, habile ſculpteur, né à Paris en 1704, & mort dans cette capitale en 1778. La plupart de ſes ouvrages, parmi

lesquels on admiroit le mausolée du cardinal Fleury, furent détruits par les Jacobins en 1792.

MOINE, (Abraham le) né en France sur la fin du 17e. siecle, se réfugia en Angleterre, où il exerça le ministere, & où il mourut en 1760. Ses écrits prouvent que malgré les erreurs de la secte où il étoit engagé, il avoit du zele pour le Christianisme. On a de lui plusieurs traductions d'ouvrages anglois en françois. Telles sont les *Lettres Pastorales* de l'évêque de Londres; *les Témoins de la Résurrection*, &c., de l'évêque Skerlock, in-12; l'*Usage & les fins de la Prophétie*, du même, in-8°. Ces Traductions sont ornées de Dissertations curieuses & intéressantes, sur les écrits & la vie des incrédules que ces prélats combattoient.

MOISANT, (Jacques) *voyez* BRIEUX.

MOÏSE, *voyez* MOYSE.

MOITHEY, (Maurice-Antoine) ingénieur & géographe du roi de France, mort à Paris sa patrie, en 1777, âgé de 44 ans, est connu par les *Recherches historiques sur les villes de Rheims, d'Orléans & d'Angers*, 1774, in-4°, & par un *Plan historique de Paris*.

MOITOREL DE BLAINVILLE, (Antoine) architecte & géometre de Pichange, à 4 lieues de Dijon, fut arpenteur & jaugeur royal du bailliage & de la vicomté de Rouen, où il mourut en 1710, âgé d'environ 60 ans. On a de lui un *Traité du Jauge universel*, & d'autres ouvrages estimés.

MOIVRE, (Abraham) né à Vitri en Champagne, l'an 1667, d'un chirurgien, mourut à Londres en 1754. La révocation de l'édit de Nantes le détermina à fuir en Angleterre, plutôt que d'abandonner les nouvelles erreurs. Ses connoissances dans les mathématiques lui ouvrirent les portes de la société royale de Londres, & de l'académie des sciences de Paris. On a de lui un *Traité des Chances* en anglois, 1738, in-8°; & un autre *des Rentes viageres*, 1752, in-8°: tous deux fort exacts. Les *Transactions philosophiques* renferment plusieurs de ses Mémoires très-intéressans. Les uns roulent sur la Méthode des fluxions ou différences, sur la Lunule d'Hippocrate, &c.; les autres sur l'Astronomie physique, en laquelle il résolut plusieurs problêmes; & d'autres enfin sur l'Analyse des jeux de hasard, dans laquelle il prit une route différente de celle pratiquée par Montmort. Sur la fin de ses jours il perdit la vue & l'ouïe; & le besoin de dormir augmenta au point, qu'un sommeil de 20 heures étoit pour lui une nécessité. Quoiqu'habile géometre, il n'étoit pas trop prévenu pour cette science; il dit un jour en parlant de Moliere, *qu'il eût mieux aimé être ce célebre comique que Newton*. Sa conversation étoit instructive, & offroit des choses aussi bien pensées que clairement exprimées. Il ne pouvoit souffrir qu'on se permît sur la Religion, des décisions hasardées, ni d'indécentes railleries. *Je vous prouve que je suis Chrétien* (répondit-il à un homme qui croyoit apparemment lui faire un compliment, en disant

que les mathématiciens n'avoient point de religion) *en vous pardonnant la sottise que vous venez d'avancer.*

MOLA, (Pierre-François) peintre, né en 1621 à Coldré, dans le Milanez, reçut les premiers élémens de la peinture, de son pere qui étoit peintre & architecte. Il fut ensuite disciple de Josepin, de l'Albane & du Guerchin. Sa grande réputation le fit rechercher des papes & des princes de Rome. La reine Christine de Suede le mit au rang de ses officiers. Appellé en France, il étoit sur le point de s'y rendre, lorsqu'il mourut à Rome en 1666. Ce peintre, bon coloriste, grand dessinateur & excellent paysagiste, a encore traité l'histoire avec succès. Le génie, l'invention & la facilité sont le caractere distinctif de ses ouvrages. Foreſt & Collandon, peintres François, sont au nombre de ses disciples. On a gravé quelques morceaux d'après lui. Il a gravé lui-même plusieurs morceaux de fort bon goût.

MOLA, (Jean-Baptiste) né vers l'an 1620, étoit, dit-on, originaire de France. Il portoit le même nom que le précédent, sans être son parent. Jean-Baptiste étudia dans l'école de Vouët à Paris, & prit à Bologne des leçons de l'Albane. Ce peintre a réussi dans le paysage; ses sites sont d'un beau choix; sa maniere de feuiller les arbres est admirable.

MOLAC, (Jean de Carcado, ou de Kercado de) sénéchal de Bretagne, d'une des meilleures & des plus anciennes maisons de cette province. Après avoir rempli avec honneur les premieres charges & les plus grands emplois à la cour des ducs de Bretagne, & s'être distingué en plusieurs combats, il passa au service du roi François I, dont il fut le premier gentilhomme de la chambre, & capitaine de cent hommes d'armes. A la fameuse bataille de Pavie en 1525, un arquebusier allant tirer sur le roi, le sénéchal de Molac se précipita au-devant du coup, se fit tuer, & sauva ainsi la vie à François I par le sacrifice de la sienne. C'est de lui que descendent les seigneurs de Kercado de Molac, dans la maison desquels la charge de grand-sénéchal de Bretagne est héréditaire.

MOLANUS *ou* VERMEULEN, (Jean) docteur & professeur de théologie à Louvain, & censeur-royal des livres, né à Lille l'an 1533, dans le tems que son pere & sa mere qui étoient domiciliés à Louvain, étoient allés faire un court séjour en cette ville, réclama toujours Louvain pour sa ville natale, & signa constamment *Molanus Lovanienſis*. Il mourut en 1585, après avoir publié: I. Une Edition du *Martyrologe* d'Usuard, accompagnée 1°. de Notes, 2°. d'un *Appendix*, 3°. d'un *Traité* des *Martyrologes*, 4°. d'un Abrégé des *Vies des Saints des Pays-Bas*, 5°. d'une *Chronique* des mêmes Saints; Louvain, 1573, in-8°. II. *Natales Sanctorum Belgii*, Louvain, 1595, in-12. Arnold Raissius, chanoine de S. Pierre à Douay, en a donné une édition plus ample l'an 1626. Les *Acta Sanctorum Belgii* par l'abbé Ghesquiere,

ont éminemment rempli le but de cet ouvrage. III. *Historia SS. Imaginum & Picturarum*, Louvain, 1574, in-8°, & 1771, in-4°, avec des annotations & des supplémens par M. Paquot. IV. *De Canonicis*, Louvain, 1670 : ouvrage savant & curieux. V. *De Fide Hæreticis servanda*, Louvain, 1585. VI. *De piis Testamentis*, 1584, in-12. VII. *Theologiæ practicæ Compendium.* VIII. *Militia sacra Ducum Brabantiæ.* IX. *Rerum Lovanienſium lib. XII*, manuscrit. Tous ces ouvrages montrent que Molanus étoit très-versé dans l'antiquité ecclésiastique & dans la critique au moins pour son tems. Baronius fait un grand éloge de ce docteur dans sa préface du Martyrologe Romain.

MOLANUS, (Gerard Walter) théologien luthérien, abbé de Lockum, mort en 1722, a été quelque tems en correspondance avec Bossuet, relativement à la réunion des Luthériens & des Catholiques (voy. les *Œuvres posthumes* de Bossuet). Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie & de mathématiques. C'étoit le célebre Leibnitz qui avoit lié cette correspondance; mais il ne paroît pas qu'il se soit sérieusement occupé à en favoriser le résultat. C'est au moins ce que l'évêque de Meaux sembloit croire d'après les incidens ou tergiversations, qui empêchèrent qu'on en vint à une conclusion satisfaisante. D'autres prétendent que Leibnitz fut lui-même contrarié dans son dessein, & que sans des obstacles supérieurs qui ne dépendoient pas de lui, la chose auroit pu réussir. Sans nous arrêter à discuter les causes qui firent échouer une si louable entreprise, adorons la Providence, & respectons les momens qu'elle a mis dans sa puissance, pour consommer des ouvrages auxquels les hommes, abandonnés à leurs efforts & à leurs lumieres, travailleront toujours inutilement. Quelle méditation ou conciliation, dit un théologien modéré & impartial, peuvent reconnoître ou admettre des gens, pour qui toute l'autorité de l'Eglise Catholique est de nulle considération? Où est le particulier de quelque savoir & de quelque vertu qu'il soit, qui puisse se flatter de jouir de plus de confiance ou d'avoir plus de force convaincante que la grande & féconde Mere des Chrétiens? » *Voyez* MODREVIUS.

MOLAY *ou* MOLÉ, (Jacques de) Bourguignon, fut le dernier grand-maître de l'ordre des Templiers, au commencement du 14e. siecle. Les grandes richesses de son ordre & l'orgueil de ses chevaliers, excitoient l'envie des grands & les murmures du peuple. L'an 1307, sur la dénonciation de deux scélérats de ce corps, l'un chevalier, l'autre bourgeois de Beziers; Philippe le Bel, roi de France, du consentement du pape Clément V, fit arrêter tous les chevaliers, & s'empara du Temple à Paris & de tous leurs titres. Le pape avoit mandé au grand-maître d'aller en France se justifier des crimes dont son ordre étoit accusé. Il étoit pour lors en Chypre, où il faisoit vaillam-

ment la guerre aux Turcs. Il vint à Paris, suivi de 60 chevaliers des plus qualifiés, du nombre desquels étoient Gui, dauphin d'Auvergne, & Hugues de Peralde. Ils furent tous arrêtés le même jour; la plupart périrent par le feu. L'ordre fut aboli en 1311 par Clément V dans le concile de Vienne. Molay, Gui & Hugues furent retenus en prison jusqu'en l'an 1313, qu'on leur fit leur procès. Ils eurent la lâcheté de confesser les crimes qu'on leur imputoit, dans l'espérance d'obtenir leur liberté aux dépens de leur honneur, & c'est peut-être là leur seul crime bien avéré (*voyez* CLÉMENT V). Mais voyant qu'on les retenoit toujours prisonniers, Molay & Gui se rétracterent. Ils furent brûlés vifs dans l'isle du Palais, le 11 mars 1314. Molay parut en héros chrétien sur le bûcher, & persuada à tout le monde qu'il étoit innocent. On rapporte qu'il ajourna le pape Clément à comparoître devant Dieu dans 40 jours, & le roi dans l'année. En effet, ils ne passèrent pas ce terme. Quelques auteurs croient que cet ajournement fut imaginé après l'événement; mais un auteur moderne en a solidement prouvé la réalité: « Ce n'est pas chose » rare, ajoute-t-il, de voir » mourir au tems indiqué des » princes & des juges, cités » au jugement de Dieu; outre » ce qu'on en trouve dans Richebourg, un écrivain dont » la Religion est aussi éclairée » que solide, en rapporte plus » de vingt exemples, & après » avoir rapporté celui-ci, il s'écrie: *Peut-on dire, en voyant* » *éclater ainsi la vengeance divine, qu'il y a du naturel* » *& de l'ordinaire dans ces événemens* » ? Quoi qu'il en soit, il est certain que de tout tems les hommes ont cru que Dieu exauçoit les malédictions des mourans (*voyez les articles* FERDINAND IV, NOGARET, TOLEDE; *& le* Journ. hist. & litt., *1 octobre 1790, p. 173*). Il est certain encore, que, dans la destruction des Templiers, il périt un grand nombre d'innocens; les désordres de quelques particuliers ont pu influer sur la réputation du corps, mais l'on ne peut croire qu'ils aient été ni universels, ni portés à l'extravagant excès qu'on a voulu supposer. « Je ne croirai jamais, dit un historien, qu'un » grand-maître & tant de » chevaliers, parmi lesquels » on comptoit des princes, » tous vénérables par leur âge » & par leurs services, fussent » coupables des bassesses absurdes & inutiles, dont on » les accusoit. Je ne croirai » jamais qu'un ordre entier de » Religieux ait renoncé en Europe à la Religion Chrétienne, pour laquelle il combattoit en Asie, en Afrique, » & pour laquelle même encore » plusieurs d'entr'eux gémissoient dans les fers des Turcs » & des Arabes, aimant mieux » mourir dans les cachots, que » de renier leur religion. Enfin, je crois sans difficulté à » plus de 80 chevaliers qui, en » mourant, prennent Dieu à » témoin de leur innocence ». D'un autre côté, il faut convenir que les premiers aveux des Templiers sont une chose très-

imposante, & suffisent, quand même ils seroient faux, pour justifier le décret de leur suppression, comme nous l'avons prouvé à l'article CLÉMENT V. L'auteur de l'*Histoire critique & apologétique des Templiers* convient qu'une multitude de chevaliers ont avoué les crimes qu'on leur imputoit, la plupart même librement, & sans violence ni tortures, sur de simples promesses ou menaces, & même dans de simples interrogatoires. On peut voir ces aveux plus ou moins clairement prononcés, t. 2, p. 270, 271, 276, 277, 281, &c.; & ce sont des Anglois sur lesquels Philippe le Bel ne pouvoit rien, & Clément V très-peu, qui font ces aveux. Pierre du Puy a donné l'*Histoire véritable de la condamnation de l'ordre des Templiers*, Bruxelles, 1751. Il a paru en 1779 l'*Histoire de l'abolition des Templiers*, Paris, in-12, brochure superficielle & pétrie de petites vues très-différentes de celles de l'histoire. Il n'en est pas de même de l'*Histoire critique & apologétique des Templiers* (que nous venons de citer), *par feu R. P. M. J. de l'ordre des Prémontrés*, Paris, 1789, 2 vol. in-4°; ouvrage savamment & sagement écrit, mais peut-être un peu trop favorable aux Templiers.

MOLÉ, (Edouard) seigneur de Champlastreux, fut conseiller, puis procureur-général du parlement de Paris pendant la ligue. Ce fut sur ses conclusions que le parlement donna ce fameux arrêt, par lequel il fut déclaré que *la couronne ne pouvoit passer ni à des femmes, ni à des étrangers.* Henri IV le fit président-à-mortier en 1602. Il mourut le 17 septembre 1616.

MOLÉ, (Matthieu) né à Paris en 1584, fils du précédent, entra dans le parlement, & fut d'abord conseiller, ensuite président-aux-requêtes, depuis procureur-général, & enfin premier président en 1641. Il montra, au milieu des troubles de la Fronde, autant de zele que de grandeur d'ame. Dans le tems des Barricades de 1648, le peuple s'étant attroupé pour l'assassiner dans son hôtel, il en fit ouvrir les portes, en disant que « la maison du premier président » devoit être ouverte à tout » le monde ». Lorsqu'on lui disoit qu'il devoit moins s'exposer à la fureur du peuple, il répondoit que « six pieds de » terre feroient toujours raison » au plus grand homme du » monde ». Cette intrépidité fit dire au cardinal de Retz, que « si ce n'étoit pas un blas» phême d'avancer que quel» qu'un a été plus brave que » le grand Condé, il diroit » que c'étoit Matthieu Molé ». Cet illustre magistrat mourut garde-des-sceaux en 1656, à 72 ans. — Edouard MOLÉ son fils, & Louis MOLÉ son petit-fils, se distinguerent aussi par leur probité & par les services qu'ils rendirent au public.

MOLE, (Joseph-Boniface de la) favori du duc d'Alençon, entra dans le projet d'enlever, de la cour de France, son maître avec le roi de Navarre, pour les mettre à la tête des mécontens. Il fut décapité en 1574; mais sa mémoire fut rétablie deux ans après.

MOLEZIO, (Joseph) *Mo-*

Ietius, philosophe, médecin & mathématicien, natif de Messine, mourut en 1588, dans sa 57e. année, à Padoue, où il étoit professeur de mathématiques. Les principaux ouvrages sortis de sa plume, sont des *Ephémérides*, in-4°; & des Tables qu'il nomma *Gregoriennes*, aussi in-4° : ces Tables servirent beaucoup à la réformation du Calendrier par le pape Grégoire XIII.

MOLIERE, (Jean-Baptiste Pocquelin de) fils & petit-fils de valet-de-chambre-tapissier du roi, naquit en 1620. Il commença ses études à 14 ans chez les Jésuites; ses progrès furent rapides. Son pere étant devenu infirme, il fut obligé d'exercer son emploi auprès de Louis XIII, qu'il suivit dans son voyage de Narbonne en 1641. Quelque tems après il quitta la charge de son pere, & s'associa quelques jeunes gens passionnés comme lui pour le théâtre. Ce fut alors qu'il changea de nom pour prendre celui de *Moliere*, soit par égard pour ses parens, soit pour suivre l'exemple des acteurs de ce tems-là. Les mêmes sentimens & les mêmes goûts l'unirent avec la Béjart, comédienne de campagne. Ils formerent de concert une troupe, qui représenta à Lyon, en 1653, la comédie de l'*Etourdi*. Moliere, à la fois auteur & acteur, & également applaudi sous ces deux titres, enleva presque tous les spectateurs à une autre troupe de comédiens établis dans cette ville. Louis XIV fut si satisfait des spectacles que lui donna la troupe de Moliere, qui avoit quitté la province pour la capitale, qu'il en fit ses comédiens ordinaires, & accorda à leur chef une pension de mille livres. En 1663, ses talens reçurent de nouvelles récompenses. « L'on ne » peut disconvenir, dit un écri- » vain très-moderne, que ces » libéralités de Louis XIV & la » haute protection, accordée » aux talens de dissipation & de » luxe, & sur-tout au théâtre, » n'aient préparé la nation à la » révolution, & si l'on veut, à » la décomposition du royaume » de France, arrivée un siecle » après, par la corruption gé- » nérale des mœurs ». Moliere termina sa carriere en jouant *le Malade imaginaire*. Il étoit incommodé lorsqu'on le représenta. Les efforts qu'il fit pour achever son rôle, lui causerent une convulsion, suivie d'un vomissement de sang, qui le suffoqua quelques heures après, le 17 février 1673, à 53 ans. L'archevêque de Paris refusant de lui accorder la sépulture, le roi engagea ce prélat à relâcher la rigueur des canons, & il fut enterré à St. Joseph, qui dépend de la paroisse de St. Eustache. La populace s'attroupa devant sa porte le jour de son convoi, & on ne put l'écarter qu'en jetant de l'argent par les fenêtres. Moliere, qui s'égayoit sur le théâtre aux dépens des foiblesses humaines, ne put se garantir de sa propre foiblesse. Séduit par un penchant violent pour la fille de la comédienne Béjart, il l'épousa, & se trouva exposé au ridicule qu'il avoit si souvent jeté sur les maris. On ne peut le justifier de n'avoir pas assez respecté les bienséances, d'avoir choisi même des sujets,

comme l'*Amphytrion*, dont la nature ne pouvoit s'allier avec les égards dus aux mœurs. La lecture de plusieurs de ses pieces laisse infailliblement dans l'ame une impression de vice; & en corrigeant quelques ridicules, il affoiblit le sentiment de la vertu. « On convient, dit un homme, auquel on ne peut supposer un zele excessif pour la morale chrétienne (J. J. Rousseau), « & on le sentira chaque jour davantage, que » Moliere est le plus parfait » auteur comique, dont les » ouvrages nous soient connus. » Mais qui peut disconvenir » aussi que le théâtre de ce » même Moliere, dont je suis » plus l'admirateur que personne, ne soit une école de » vices & de mauvaises mœurs, » plus dangereuse que les livres » mêmes où l'on fait profession de les enseigner? Son » plus grand soin est de tourner la bonté & la simplicité » en ridicule, & de mettre la » ruse & le mensonge du parti » pour lequel on prend intérêt. » Ses honnêtes gens ne sont » que des gens qui parlent; » ses vicieux sont des gens qui » agissent, & que les plus brillans succès favorisent le plus » souvent: enfin l'honneur des » applaudissemens, rarement » pour le plus estimable, est » presque toujours pour le plus » adroit. Il tourne en dérision » les respectables droits des » peres sur leurs enfans, des » maris sur leurs femmes, des » maîtres sur leurs serviteurs. » Il fait rire, il est vrai, & » n'en devient que plus coupable, en forçant, par un » charme invincible, les sages » mêmes de se prêter à des » railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les » vices: mais je voudrois bien » que l'on comparât ceux qu'il » attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blâmable, d'un bourgeois sans » esprit & vain, qui fait sottement le gentilhomme, ou » du gentilhomme fripon qui » le dupe? Dans la piece dont » je parle, ce dernier n'est-il » pas l'honnête homme? n'a-t-il pas pour lui l'intérêt? » & le public n'applaudit-il pas » à tous les tours qu'il fait à » l'autre? Quel est le plus » criminel, d'un payſan assez » fou pour épouser une demoiselle, ou d'une femme qui » cherche à déshonorer son » époux? Que penser d'une » piece où le parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de » celle-ci, & rit de la bêtise » du manant puni? C'est un » grand vice d'être avare & » de prêter à usure; mais n'en » est-ce pas un plus grand » encore à un fils de voler » son pere, de lui manquer de » respect, de lui faire mille » insultans reproches; & quand » ce pere irrité lui donne la » malédiction, de répondre » d'un air goguenard, qu'il » n'a que faire de ses dons? Si » la plaisanterie est excellente, » en est-elle moins punissable? » & la piece où l'on fait aimer » le fils insolent qui l'a faite, » en est-elle moins une école » de mauvaises mœurs? Le » Misantrope est la piece où » l'on joue le plus le ridicule » de la vertu. Alceste dans

» cette piece eſt un homme » droit, ſincere, eſtimable, » un véritable homme de bien; » l'auteur lui donne un per- » ſonnage ridicule : cependant » c'eſt la piece qui contient » la meilleure & la plus ſaine » morale. Sur celle-là jugeons » des autres, & convenons que » l'intention de l'auteur étant » de plaire à des eſprits cor- » rompus, ou ſa morale porte » au mal, ou le faux bien qu'elle » prêche eſt plus dangereux » que le mal même, en ce » qu'il fait préférer l'uſage & » les maximes du monde à » l'exacte probité; en ce qu'il » fait conſiſter la ſageſſe dans » un certain milieu, entre le » vice & la vertu; en ce qu'au » grand ſoulagement des ſpec- » tateurs, il leur perſuade que » pour être honnête homme, » il ſuffit de n'être pas un franc » ſcélérat » (voy. BOSSUET, ELMENHORST, MUY, QUINAULY, REGNARD, *&c.*). Parmi les diverſes éditions de ſes ouvrages, on diſtingue celle qu'en a donné M. Bret, Paris, 1772, 6 vol. in-8°, avec des commentaires, dans leſquels il fait ſentir les beautés & les défauts, & releve les expreſſions vicieuſes. M. Beffara a publié en 1777, en 2 vol. in-12, l'*Eſprit de Moliere*, avec un abrégé de ſa vie & un catalogue de ſes Pieces.

MOLIERES, (Joſeph Privat de) naquit à Taraſcon en 1677, d'une famille noble, qui a donné des grand'-croix à l'ordre de Malte. Il reçut de la nature un tempérament extrêmement délicat & un eſprit fort pénétrant. On le laiſſa maître de s'amuſer, ou de s'occuper; il choiſit l'occupation. La congrégation de l'Oratoire le poſſéda pendant quelque tems. Il y enſeigna avec ſuccès les humanités & la philoſophie. Les ouvrages du P. Malebranche lui ayant inſpiré une forte envie de connoître l'auteur, il quitta l'Oratoire, & ſe rendit à Paris pour converſer avec lui. Après la mort de ce célebre philoſophe, il ſe conſacra aux mathématiques qu'il avoit un peu négligées pour la métaphyſique. L'académie des ſciences ſe l'aſſocia en 1721, & 2 ans après il obtint la chaire de philoſophie au College-Royal, qu'il remplit avec un ſuccès diſtingué. Il mourut dans de grands ſentimens de religion, en 1742. Les qualités de ſon cœur le faiſoient autant aimer, que les talens de ſon eſprit le faiſoient eſtimer. On a de lui : I. *Leçons de Mathématiques néceſſaires pour l'intelligence des principes de Phyſique, qui s'enſeignent actuellement au College-Royal*, in-12, 1726. Ce livre, qui a été traduit en anglois, eſt un traité de la Grandeur en général. Les principes d'algebre & de calculs arithmétiques y ſont expoſés avec ordre, & les opérations bien démontrées. II. *Leçons de Phyſique, contenant les Elémens de la Phyſique, déterminés par les ſeules loix des Méchaniques, expliquées au College-Royal*, Paris, 1739, 4 vol. in-12; & traduites en italien à Veniſe, 1743, 3 vol. in-8°. En adoptant & en rejetant en partie le ſyſtême de Newton & de Deſcartes, il a montré le peu de ſolidité qu'ils avoient dans leur totalité; mais avec tout cela il n'a fait

lui-même qu'un ſyſtême. Il ſuppoſe de grands tourbillons compoſés de petits tourbillons, & il en fait la baſe & le fondement d'une multitude d'explications. Quant aux matieres qui ne dépendent pas des ſyſtêmes, telles que ſont ſes Leçons ſur les loix générales du mouvement & ſur celles qui s'obſervent dans les chocs des corps élaſtiques & non élaſtiques, on ne peut les préſenter avec plus de clarté, plus de méthode & plus de préciſion qu'il ne l'a fait. Cet ouvrage eſt terminé par une nouvelle démonſtration de l'exiſtence de Dieu, tirée de l'exiſtence du mouvement de la matiere. III. *Elémens de Géométrie*, in-12, 1741. Autant s'étoit-il éloigné des anciens dans ſa phyſique, autant s'en rapproche-t-il dans ſa géométrie, du moins pour leur ſyntheſe & leur maniere de démontrer.

MOLINA, (Louis) né à Cuença dans la Caſtille neuve, d'une famille noble, entra chez les Jéſuites en 1553, à l'âge de 18 ans. Il fit ſes études à Conimbre, & enſeigna pendant 20 ans la théologie dans l'univerſité d'Ebora, avec grand ſuccès. Son eſprit étoit vif & pénétrant, ſa mémoire heureuſe; il aimoit à ſe frayer des routes nouvelles, & à chercher de nouveaux ſentiers dans les anciennes. Cet habile Jéſuite mourut à Madrid en 1600, à 65 ans. Ses principaux ouvrages ſont: I. Des *Commentaires* ſur la *1re.* partie de la *Somme* de S. Thomas, en latin. II. Un grand & ſavant traité: *De Juſtitiâ & Jure.* III. Un livre: *De concordiâ Gratiæ & liberi Arbitrii*, imprimé à Lisbonne en 1588, en latin, avec un *Appendix*, imprimé l'année d'après, in-4°, fort cher. C'eſt cet ouvrage qui fit naître les diſputes ſur la Grace, & qui partagea les Dominicains & les Jéſuites, en Thomiſtes & en Moliniſtes. Dès que la production du Jéſuite parut, Henriquez, ſon confrere, la cenſura dans ſon traité *De Fine hominis.* Les Dominicains ſoutinrent theſes ſur theſes, pour foudroyer le nouveau ſyſtême. Le cardinal Quiroga, grand-inquiſiteur d'Eſpagne, fatigué de ces querelles, les porta au tribunal de Clément VIII. Ce pontife forma pour les terminer, en 1597, la célebre congrégation qu'on appelle *de Auxiliis.* Mais après pluſieurs aſſemblées des conſulteurs & des cardinaux, où les Dominicains & les Jéſuites diſputerent contradictoirement en préſence du pape & de la cour de Rome, il ne fut rien décidé. Paul V, ſous lequel ces diſputes avoient été continuées, ſe contenta de donner un Décret en 1607, par lequel il permit aux deux écoles d'enſeigner leurs ſentimens, leur défendit de ſe cenſurer mutuellement, & enjoignit aux ſupérieurs des deux ordres, de punir ſévérement ceux qui contreviendroient à cette défenſe: déciſion ſage & parfaitement équitable. Les deux écoles ſe réuniſſant dans tous les points décidés par l'Egliſe, & déteſtant les erreurs oppoſées, il étoit inutile de prononcer ſur la maniere dont elles établiſſoient leurs concluſions; il ſuffiſoit qu'elles y arrivaſſent bien ou mal. Le défaut de raiſonnement

quel qu'il pût être, devenoit une affaire de logique & point de théologie (*voyez* LEMOS, LESSIUS, MEYER LIVINUS, SERRY). Il pouvoit d'ailleurs se faire que les deux partis eussent tort; & en ce cas il eût été injuste de condamner l'un préférablement à l'autre (*voyez* MERLIN Charles). L'auteur de la *Théorie des Êtres insensibles*, ouvrage profond & d'une logique exacte, a parlé de l'hypothese de Molina d'une maniere qui ne plaira pas à ses adversaires, & qui peut consoler en quelque façon sa mémoire, déchirée d'une maniere cruelle pour une affaire d'opinion. « Je n'examine pas ici, » si Molina a saisi la vraie » marche du Créateur, & si » son système est quelque chose » de plus qu'un système: je » n'en sais rien. Mais je vois » & je sens que si Molina se » trompe dans son système, il » se trompe du moins en grand » homme, en homme de génie, & que s'il n'a pas atteint & saisi la vérité des » choses, il a du moins démontré qu'il n'y a point d'incompatibilité dans les dogmes qu'il a à concilier, point » de contradiction dans les » opérations du Créateur qu'il » a à justifier: puisqu'il est évident que les opérations du » Créateur, dans tout ce qui » concerne la liberté de l'homme, relativement à l'ordre » naturel & à l'ordre surnaturel, doivent être quelque » chose de mieux encore, que » ce que présente un système » destiné à en montrer l'action » & l'harmonie. En vain la rivalité aboya & cabala contre » cette très-ingénieuse & très-» philosophique hypothese. En » vain une plate & fabuleuse » histoire fut composée pour la » défigurer & pour la calomnier. En vain la fanatique » supercherie osa fabriquer une » Bulle supposée, pour l'anathématiser & pour la foudroyer. Tout cela n'a servi » qu'à démontrer au monde » philosophe, que le génie survit aux cabales, & que l'amour de la vérité ne préside » pas toujours aux bruyantes » disputes de l'école ». *Théorie des Êtres insens.*, T. 2, N°. 1027, p. 647. — C'est un artifice des Jansénistes d'appeller *Molinistes* tous ceux qui rejettent la doctrine de leurs coriphées, comme si tous les catholiques professoient la doctrine de Molina. Les nouveaux philosophes mettent en opposition le Molinisme & le Jansénisme, pour faire entendre que les Catholiques ne sont pas d'accord: en quoi il y a deux impostures grossieres, 1°. parce qu'on met de niveau un sentiment orthodoxe avec une hérésie proscrite; 2°. parce qu'on range parmi les Catholiques une secte anathématisée & plus ennemie de l'Eglise que les Nestoriens & les Ariens.

MOLINA, (Antoine) Chartreux de Villa-Nueva-de-Los-Infantes, dans la Castille, dont on a un Traité de l'*Instruction des Prêtres*. Cet ouvrage est très-propre à honorer le sacerdoce, & à sanctifier ceux qui en sont revêtus. On l'a traduit en latin, à Anvers, 1618, in-8°; & en françois, à Paris, chez Coignard, 1677, in-8°. Molina mourut vers 1612, après s'être

acquis une grande réputation de piété.

MOLINA, (Louis) jurisconsulte Espagnol, fut employé par Philippe II, roi d'Espagne, dans les conseils des Indes & de Castille. On a de lui un savant Traité sur les substitutions des terres anciennes de la noblesse d'Espagne, en 1603, in-fol. Il est intitulé : *De Hispanorum primogenitorum origine & naturâ.*

MOLINA, (Dominique) religieux Dominicain, natif de Séville, publia en 1626 un *Recueil des Bulles des Papes*, concernant les privileges des ordres religieux.

MOLINET, (Jean) né à Desurennes, dans le diocese de Boulogne, fut aumônier & bibliothécaire de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, & chanoine de Valenciennes. On a de lui plusieurs ouvrages en prose & en vers. Le plus connu est intitulé : *Les Dits & Faits de Molinet*, Paris, 1537, in-fol., 1540, in-8°. Les curieux le recherchent. Ses *Poésies* ont été réimprimées à Paris en 1723, in-12. On a encore de lui : I. Une *Paraphrase* en prose du roman de *la Rose*, Paris, 1521, in-fol., commencé par Guillaume de Lorris & achevé par Jean Clopinel (*voy. ce mot*). Jean Gerson, dans son Sermon pour le 4e. dimanche de l'Avent, fait une sortie fort vive contre ce roman, qu'il croyoit avec raison digne des flammes. II. Une *Chronique* depuis 1474 jusqu'en 1504, manuscrite. Il mourut en 1507.

MOLINET, (Claude du) chanoine-régulier & procureur-général de la congrégation de Ste. Genevieve, naquit à Châlons-sur-Marne en 1620, d'une famille ancienne. Il vint achever ses études à Paris, & s'appliqua ensuite à découvrir ce qu'il y a de plus caché dans l'antiquité. Il amassa un cabinet considérable de curiosités, & mit la bibliotheque de Ste. Genevieve à Paris, dans un état qui l'a rendue l'objet de l'attention des curieux. Louis XIV se servit de lui pour aider à ranger ses médailles & à lui en trouver de nouvelles. Le P. du Molinet en fournit à ce monarque plus de 800, qui lui mériterent des gratifications considérables. Ce savant antiquaire mourut en 1687, à 67 ans, regretté de plusieurs illustres amis, que son savoir, autant que son caractere, lui avoient procurés. Ses principaux ouvrages sont : I. Une édition des *Epitres d'Etienne, évêque de Tournay*, avec de savantes notes, 1682, in-8°. II. *L'Histoire des Papes par médailles*, depuis Martin V jusqu'à Innocent XI ; 1679, in-fol., en latin. III. Des *Réflexions sur l'origine & l'antiquité des Chanoines séculiers & réguliers.* IV. Un *Traité des différens habits des Chanoines.* V. Une *Dissertation sur la Mitre des Anciens.* VI. Une autre *Dissertation sur une Tête d'Isis*, &c. VII. *Le Cabinet de Ste. Genevieve*, Paris, 1692, in-fol., peu commun. Ces différens écrits offrent des choses curieuses & recherchées.

MOLINETTI, (Antoine) médecin de Venise, enseigna & pratiqua la médecine à Padoue avec une réputation extraordinaire. C'étoit un des plus habiles anatomistes de son

siecle. On estime beaucoup son *Traité des Sens & de leurs organes*, imprimé à Padoue en 1669, in-4°, en latin, & à Venise en 1675 avec des augmentations. Molinetti mourut à Venise vers 1675, avec la réputation d'un savant présomptueux, trop amoureux de ses idées, & trop ennemi de celles des autres.

MOLINEUX, *voyez* MOLYNEUX.

MOLINIER, (Jean-Baptiste) né à Arles en 1675, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1700, & prêcha dans la suite avec applaudissement à Aix, à Toulouse, à Lyon, à Orléans & à Paris. Massillon l'ayant entendu, fut frappé des traits vifs & saillans de son éloquence, & surpris de ce qu'avec un talent si décidé, il étoit si inégal; il lui dit alors : « Il ne » tient qu'à vous d'être le prédicateur du peuple ou des » grands ». Il est certain que lorsqu'il travailloit ses discours, il égaloit les plus célebres orateurs; mais il comptoit trop sur sa facilité, & il ne modéroit pas assez l'impétuosité de son imagination. Molinier quitta l'Oratoire vers 1720, pour se retirer dans le diocese de Sens, d'où il revint à Paris reprendre l'exercice du ministere de la prédication. Le successeur du cardinal de Noailles (Vintimille) le lui ayant interdit à cause de son opposition à la bulle *Unigenitus*, & de ses liaisons avec les Convulsionnaires, il ne s'occupa plus qu'à revoir ses Sermons. Il mourut en 1745, à 70 ans. On a de lui : I. *Sermons choisis*, en 14 vol. in-12, 1730 & années suivantes. Ces discours sont la production d'un génie heureux, qui s'exprime avec beaucoup de feu, d'énergie, de force, de dignité & de naturel. Il ne lui manquoit que le goût; son style est incorrect, inégal & déshonoré par des termes communs, qui font un étrange contraste avec plusieurs morceaux pleins de vie & de noblesse. De ces 14 volumes, il y en a trois de *Panégyriques*, & deux de *Discours* sur la vérité de la Religion Chrétienne. II. *Exercice du Pénitent & Office de la Pénitence*, in-18. III. *Instructions & Prieres de Pénitence*, in-12, pour servir de suite au *Directeur des Ames pénitentes* du P. Vauge. IV. *Prieres & Pensées Chrétiennes*, &c.

MOLINOS, prêtre Espagnol, naquit dans le diocese de Saragosse en 1627, d'une famille considérable par ses biens & par son rang. Né avec une imagination ardente, il s'établit à Rome, & y acquit la réputation d'un grand directeur. Il avoit un extérieur frappant de piété, & il refusa tous les bénéfices qu'on lui offrit. Le feu de son génie lui fit imaginer des folies nouvelles sur la mysticité. Il débita ses idées dans sa *Conduite spirituelle* : livre qui le fit enfermer dans les prisons de l'inquisition en 1685. Cet ouvrage parut d'abord admirable. « La Théologie mys» tique, disoit l'auteur dans sa » Préface, n'est pas une science » d'imagination, mais de senti» ment.... On ne l'apprend » point par l'étude, mais on » la reçoit du Ciel ». Cela étoit vrai à bien des égards, mais l'auteur en porta trop loin les

conséquences, & en fit de fausses applications. Ce ne fut qu'en creusant dans une espece d'abyme où Molinos s'enfonce & son lecteur avec lui, qu'on apperçut tout le danger de son système. Le P. Segneri, ayant entrepris d'en découvrir le venin dans un livre qu'il publia sous le titre de l'*Accord de l'action & du repos dans l'Oraison*, peu s'en fallut qu'il ne lui en coûtât la vie. On le regarda comme un homme jaloux, aveuglé par une basse envie, qui calomnioit un Saint. Son livre fut censuré, & on ne lui rendit justice que lorsque l'hypocrisie fut démasquée. « On » vit, dit le P. d'Avrigny, » que l'homme prétendu parfait de Molinos est un homme » qui ne raisonne point; qui » ne réfléchit ni sur Dieu, ni » sur lui-même; qui ne desire » rien, pas même son salut; » qui ne craint rien, pas même » l'enfer; à qui les pensées les » plus impures, comme les » bonnes œuvres, deviennent » absolument étrangeres & in» différentes ». La souveraine perfection, suivant le rêveur Espagnol, consiste à s'anéantir pour s'unir à Dieu : de façon que, toutes les facultés de l'ame étant absorbées par cette union, l'ame ne doit plus se troubler de ce qui peut se passer dans le corps. Peu importe que la partie inférieure se livre aux plus honteux excès, pourvu que la supérieure reste concentrée dans la Divinité par l'oraison de Quiétude. Cette hérésie se répandit en France, & y prit mille formes différentes. Malaval, madame Guyon & Fénélon en adopterent quelques idées, mais non pas les plus révoltantes. Celles de Molinos furent condamnées en 1687, au nombre de 68. Il fut obligé de faire une abjuration publique de ses erreurs, & il fut enfermé dans une prison, où il mourut en 1696, âgé de plus de 70 ans. Quelques-uns ont avancé que Molinos en étoit venu jusqu'à ouvrir la porte aux abominations des Gnostiques; mais d'autres le justifient sur ce point & soutiennent qu'il n'a pas admis cette horrible conséquence. Les sentimens dans lesquels on dit qu'il est mort, viennent à l'appui de cette assertion. Des lecteurs superficiels ont quelquefois confondu avec le Quiétisme ou la Quiétude de Molinos, cette paix de l'ame que nous devons garder même dans la détestation & la fuite du péché. Le Quiétisme enseigne qu'il n'y a pas de péchés pour les ames unies à Dieu; & que dès-lors il ne faut pas s'en inquiéter. La vraie théologie dit qu'il faut pleurer ses péchés sans agitation, sans se tracasser & s'abattre. « Il est difficile de compren» dre, dit un ascétique, qu'on » puisse confondre de telles dif» parates, & cela à la faveur » du misérable équivoque qui » porte sur le mot *quies;* la » douleur, la componction, les » regrets les plus vifs d'avoir » offensé Dieu, sont calmes » & paisibles. Le *Peccavi Do» mino* de David, le *Flevit » amarè* de S. Pierre, étoient » sans agitation & sans trouble. » La situation contraire vient » de la grande idée qu'on a de » soi-même, de ses vertus, » d'un desir de perfection rap-

» porté à soi & non pas à » Dieu.

MOLITOR, (Ulrich) est connu par un livre rare, intitulé : *De Pythonicis mulieribus*, Constance, 1489, in-4° ; où il y a des choses fort singulieres, qu'on traiteroit aujourd'hui de fables, & dont quelques-unes néanmoins paroissent avec tout l'appareil d'une critique savante. Son style est assez pur & nourri ; & dans ce qu'il raconte de plus extraordinaire, on reconnoit le ton d'un homme circonspect & réfléchi. Il mourut vers 1492.

MOLLER, (Henri) théologien protestant, se rendit très-habile dans la langue hébraïque, & professa long-tems dans l'université de Wittemberg. Il mourut à Hambourg sa patrie, en 1589, âgé de 59 ans. On a de lui des *Commentaires* sur *Isaïe* & sur les *Psaumes*, & des *Poésies* latines.

MOLLER, (Daniel-Guillaume) né à Presbourg en 1642, voyagea dans toutes les parties de l'Europe, fut professeur en histoire & en métaphysique, & bibliothécaire dans l'université d'Altorf, où il mourut le 25 février 1712. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Meditatio de Hungaricis quibusdam Insectis prodigiosis*, *ex aëre unà cum nive in agro delapsis*, 1673, in-12. II. *Opuscula Ethica & problematico-critica*, Francfort, 1674, in-12. III. *Opuscula Medico-historico-philologica*, 1674, in-12. IV. *Mensa Poëtica*, Altorf, 1678, in-12. V. *Indiculus Medicorum*, *Philologorum ex Germaniâ oriundorum*, &c., Altorf, 1691, in-4°. VI. Divers autres ouvrages, & une prodigieuse quantité de theses sur différens sujets qui prouvent son érudition.

MOLLER, (Jean) né à Hensbourg dans le duché de Schlesvick, en 1661, fut fait recteur du college de sa patrie en 1701. On lui offrit plusieurs chaires dans des colleges étrangers qu'il refusa. Il ne voulut pas même accepter l'emploi de bibliothécaire d'Oxford, quelques instances qu'on lui fit. Il mourut en 1725. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Introductio ad Historiam Ducatuum Schlesvicensis & Holsatici*, Hambourg, 1699, in-8°. II. *Cimbria litterata*, 1744, 3 vol. in-folio. Il contient l'histoire littéraire, ecclésiastique, civile & politique de Danemarck, de Schlesvick, de Holstein, de Hambourg, de Lubeck & des pays voisins. III. *Isagoge ad Historiam Chersonesi Cimbricæ*, in-8°, Hambourg, 1691 ; & dans la *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipsig, 1699, in-8°, qui renferme un détail circonstancié de ce qu'il faut lire pour l'histoire de ces provinces. IV. *De Cornutis & Hermaphroditis*, Berlin, 1708, in-4°. Sa *Vie* a été donnée par ses fils, en latin, à Schlesvick, 1734, in-4°.

MOLOCH, fameux dieu des Ammonites, à l'idole duquel ils sacrifioient des enfans & des animaux. La statue de cette divinité barbare étoit un buste ou demi-corps d'homme, qui avoit une tête de veau, & tenoit les bras étendus. Elle étoit creuse, & dans sa concavité on avoit ménagé 7 armoires, dont la 1re. étoit destinée pour la farine, les 5 sui-

vantes pour les différens animaux qu'on lui immoloit, & la 7e. pour les enfans qu'on vouloit lui sacrifier. Ce demi-corps étoit posé sur une espece de four, où on allumoit un grand feu; & de peur qu'on n'entendît les cris des enfans, on faisoit un grand bruit avec des tambours & d'autres instrumens qui étourdissoient les spectateurs. Quelques auteurs prétendent qu'on ne brûloit point absolument les enfans; mais que, pour les purifier, on se contentoit de les griller en les faisant passer entre deux feux que l'on allumoit devant l'idole. Après cela des philosophes ont paru surpris de ce que les adorateurs insensés de cette abominable divinité, aient été l'objet de l'anathême prononcé contre eux dans les Saintes-Lettres, & quelquefois exécuté par des princes zélés pour la raison, l'humanité, & la gloire du vrai Dieu. *Voyez* JOSUÉ.

MOLORCHUS, vieux pasteur du pays de Cléone, dans le royaume d'Argos, reçut magnifiquement chez lui Hercule. Ce héros, pénétré de reconnoissance, tua en sa faveur le lion Néméen, qui ravageoit tous les pays des environs. C'est en mémoire de ce bienfait, qu'on institua, en l'honneur de Molorchus, les fêtes appellées de son nom *Molorchéennes*.

MOLSA *ou* MOLZA, (François-Marie) de Modene, s'acquit une grande réputation par ses vers latins & italiens. Ses talens lui auroient procuré une fortune considérable dans le monde, si sa conduite avoit été plus réguliere & plus prudente. On estime sur-tout ses *Elégies*, & sa piece sur le *Divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, & de Catherine d'Aragon*. Son *Capitolo in lode del Fichi*, commenté par Annibal Caro, poëte italien, est rempli d'obscénités, sous ce titre : *La Ficheide del Padre ficeo, col comm. de ser Agresto*, 1549, in-4°. Ses *Poésies italiennes* se trouvent avec celles du Berni; ou séparément, 1513, in-8°; & 1750, 2 vol. in-8°, avec celles de Tarquina Molza, sa petite-fille. Ses *Poésies latines* se trouvent dans *Deliciæ Poët. Italor.* Molza écrivoit aussi en prose avec beaucoup d'éloquence; mais il déshonoroit ses talens par le commerce honteux qu'il eut avec les courtisannes de Modene. Il s'abandonna à ces misérables avec si peu de ménagement, qu'il contracta cette honteuse maladie, fruit & punition de la débauche. Il en mourut à la fleur de ses jours en 1544.

MOLTZLER, *voyez* MICYLLE.

MOLYNEUX, (Guillaume) né à Dublin en 1656, établit dans sa patrie une société de savans, semblable à la société royale de Londres. Il étoit ami intime de Locke. Molyneux mourut de la pierre en 1698. On a de lui : I. Un *Traité de Dioptrique*, in-4°. II. La *Description*, en latin, *d'un Télescope* de son invention, &c.

MOMBRITIUS, (Boninus) écrivain Milanois, est connu par son *Sanctuarium, seu Vitæ Sanctorum*, 2 vol. in-fol, sans nom de ville & sans date. Ce livre très-rare & très-cher est recherché par les bibliomanes, pour

pour l'ancienneté de l'édition. On croit qu'il parut vers l'an 1479. On a aussi des *Poésies* de cet auteur.

MOMUS, fils du Sommeil & de la Nuit, & le dieu de la raillerie, s'occupoit uniquement à examiner les actions des dieux & des hommes, & à les reprendre avec liberté. On le représente levant le masque de dessus un visage, & tenant une marotte à sa main. Neptune ayant fait un taureau, Vulcain un homme, & Minerve une maison, il les tourna tous trois en ridicule : Neptune, pour n'avoir pas mis au taureau les cornes devant les yeux, afin de frapper plus sûrement, ou du moins aux épaules, afin de donner des coups plus forts ; Minerve, pour n'avoir point bâti sa maison mobile, afin de pouvoir la transporter lorsqu'on auroit un mauvais voisin ; & Vulcain, de ce qu'il n'avoit pas mis une fenêtre au cœur de l'homme, pour que l'on pût voir ses pensées les plus secrettes. On voit par cet essai de critique, que Momus n'entendoit pas grand chose en ce genre. C'est la fable du Gland & de la Citrouille.

MONALDESCHI, (Louis de) gentilhomme d'Orviette, naquit en 1326. Il passa à Rome presque toute sa vie, pendant laquelle il jouit toujours d'une santé parfaite & d'un jugement très-sain. On a de lui des *Annales Romaines*, en italien, depuis 1328 jusqu'en 1340. On croit qu'il les avoit poussées beaucoup plus loin ; mais que le reste est perdu ou caché dans quelque bibliotheque.

MONALDESCHI, (Jean de) favori ou écuyer de la reine Christine de Suede, composa secrettement un libelle contre cette princesse, où il dévoiloit ses intrigues. Christine le fit traîner à ses pieds, l'interrogea, le confondit. Après les reproches les plus violens, elle ordonna au capitaine de ses gardes & à deux nouveaux favoris de l'égorger. Cet attentat contre l'humanité, l'opprobre de la vie de Christine, fut commis à Fontainebleau en 1657. Le Bel, Religieux de l'ordre de la Trinité, en a donné la Relation. *Voyez ce mot &* CHRISTINE.

MONARDÈS, (Nicolas) célebre médecin de Séville, dont on a : I. Un *Traité des Drogues de l'Amérique*, Séville, 1574, in-8°, en espagnol ; traduit en françois par Colin, Lyon, 1619, in-8°, & en latin par Charles de l'Escluse, Anvers, 1579. II. *De rosa*, Anvers, 1564, in-8°. III. Plusieurs autres ouvrages en latin & en espagnol. Ce savant, mort en 1577 ou 1578, n'y enseigne que ce qu'une longue expérience lui avoit appris. Ses livres ne sont pas communs.

MONBRON, (Fougeret de) mort au mois de septembre 1760, étoit né à Péronne. C'étoit un de ces auteurs qui ne peuvent vivre avec eux-mêmes, ni avec les autres ; frondant tout, n'approuvant rien, médisant de tout le genre humain, qui les hait par représailles. On a de lui : I. La *Henriade travestie*, in-12, qui ne vaut pas le *Virgile travesti* de Scarron, quoiqu'il y ait quelques bonnes plaisanteries. Voltaire lui-même en a ri. II. *Préservatif contre l'Anglomanie*,

in-12; ouvrage écrit avec emportement. III. Le *Cosmopolite*, ou le *Citoyen du Monde*, in-12: livre où l'on trouveroit quelques vérités morales assez utiles, si l'auteur ne paroissoit outré. IV. Des *Romans* infames & indignes d'être cités.

MONCADE, (Hugues de) d'une très-illustre & ancienne famille originaire de Catalogne, & autrefois souveraine du Béarn, accompagna dans sa jeunesse Charles VIII, roi de France, dans son expédition d'Italie. L'alliance de Ferdinand, roi d'Espagne, avec le monarque François étant rompue, il s'attacha à la fortune de César Borgia, neveu du pape Alexandre VI. Mais lorsqu'après la mort de son oncle, Borgia se déclara pour les François, Moncade passa dans l'armée Espagnole, commandée alors par le grand Gonsalve. La guerre étant terminée en Italie, il se distingua contre les pirates des côtes d'Afrique, par des actions éclatantes, qui lui méritèrent le riche prieuré de Messine. Les services importans qu'il continua de rendre sur mer à Charles-Quint, furent récompensés par la vice-royauté de Sicile. Il fut fait prisonnier, en 1524, par André Doria, sur la côte de Genes, & n'obtint sa liberté que par le traité de Madrid. Le pape Clément VII étant entré, en 1526, dans la ligue formée entre les Vénitiens & François I, pour le rétablissement de François Sforce dans le duché de Milan; Moncade, qui commandoit alors pour l'empereur en Italie, fit avancer vers Rome un corps de troupes considérable, s'en empara sans résistance, contraignit le pape à se réfugier dans le château St-Ange, abandonna au pillage le palais du Vatican & l'église de S. Pierre & S. Paul, qui se trouve dans son enceinte, & obligea le pape à signer une treve avec l'empereur; treve qui n'empêcha pas le duc de Bourbon d'attaquer Rome quelques mois après (voyez CLÉMENT VII). Paul Jove, qui se récrie beaucoup sur cette conduite, attribue à la vengeance céleste la mort de Moncade, arrivée deux ans après, en 1528, au combat naval de Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne, où Philippin Doria remporta une victoire complette sur la flotte impériale qu'il commandoit.

MONCEAUX, (François de) en latin *Moncæus*, jurisconsulte & poëte d'Arras, s'appliqua aussi à l'étude de l'Ecriture-Sainte; il étoit seigneur de Froideval, & fut envoyé, par Alexandre Farnese duc de Parme, en ambassade vers Henri IV roi de France. On a de lui: I. *Bucolica sacra*, in-8°, Paris, 1589. II. *Aaron purgatus, sive de Vitulo aureo non vitulo, Libri duo*, 1606, in-8°: livre qui a été réfuté par Robert Visorius. Il est inséré dans les *Critici sacri* de Pearson, & il a été prohibé à Rome l'an 1609. III. *L'Histoire des apparitions divines faites à Moïse*, Arras, 1594, in-4°. IV. *Templum justitiæ*, poëme, Douay, 1590, in-8°. V. *Lucubratio in Caput I & VII Cantici Canticorum*, Paris, 1587, in-4°. VI. Une *Paraphrase* en vers sur le *Psaume 44*. Tous ces ouvrages sont en latin; il y a des re-

cherches & des singularités.

MONCHESNAY, (Jacques Lôme de) né à Paris en 1666, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat, & se livra à la poésie. Il travailla pour le théâtre italien, & il y donna quelques pieces remplies de traits d'esprit, mais mal dialoguées & mal conduites. Dégoûté du théâtre par la Religion, suivant les uns, & par trop de sensibilité à la critique, suivant les autres, il fit une Satyre contre cet art qui l'avoit occupé pendant si longtems. Boileau, à qui il marqua ces sentimens, les approuva. Monchesnay étoit de la société de ce fameux satyrique; mais ayant fait imprimer quelques *Satyres*, que ce poëte ne goûta pas, leur liaison se refroidit. » Il me vient voir rarement, » disoit Boileau, parce que » quand il est avec moi, il est » toujours embarrassé de son » mérite & du mien »: propos où l'égoïsme de Boileau se montre au moins égal à celui de Monchesnay. Le théâtre n'étant plus une ressource pour lui, & la médiocrité de fortune ne lui permettant pas de rester à Paris, il se retira en 1720 à Chartres, où il mourut en 1740, dans sa 75e. année. Plusieurs de ses Poésies, qui consistent en *Epîtres*, en *Satyres* & en *Epigrammes* imitées de Martial, n'ont pas vu le jour. Il est encore auteur du *Bolœana*, ou *Entretiens de M. de Monchesnay avec Boileau*. Si cet ouvrage est vrai dans toutes ses parties, il donne une assez mauvaise idée du caractere de Boileau; & s'il est faux, il ne doit pas faire juger avantageusement de la probité de Monchesnay.

MONCHRÉTIEN, *voyez* MONTCHRESTIEN.

MONCHY, (Charles de) connu sous le nom de maréchal d'*Hocquincourt*, étoit d'une noble & ancienne famille de Picardie, féconde en personnes de mérite. Il se signala par sa valeur dans plusieurs sieges & batailles, à la Marfée & à Villefranche en Roussillon. Il commanda l'aile gauche de l'armée Françoise à celle de Rhétel en 1650. Cette journée lui valut, l'année suivante, le bâton de maréchal de France. Il défit ensuite les Espagnols en Catalogne, & força leurs lignes devant Arras; mais sur quelques mécontentemens qu'il prétendoit avoir reçus de la cour, il se jeta dans le parti des ennemis, & fut tué devant Dunkerque de trois coups de mousquet, l'an 1658, en voulant reconnoître les lignes de l'armée Françoise.

MONCHY, *voy.* MOUCHY.

MONCK, (Georges) duc d'Albemarle, né en 1608, d'une famille noble & ancienne, se signala dans les troupes de Charles I, roi d'Angleterre; mais ayant été fait prisonnier par le chevalier Fairfax, il fut mis en prison à la Tour de Londres. Il n'en sortit que plusieurs années après, pour conduire un régiment contre les Irlandois Catholiques. Après la mort tragique de Charles I, Monck eut le commandement des troupes de Cromwel en Ecosse. Il soumit ce pays; & la guerre de Hollande étant survenue, il remporta en 1653 une victoire contre la flotte Hollandoise, où l'amiral Tromp

fut tué. Cromwel étant mort en 1658, le général Monck fit proclamer protecteur Richard, fils de cet usurpateur. Charles II, instruit de ses dispositions favorables à la famille royale, lui écrivit alors pour l'exciter à le faire rentrer en Angleterre. Le général Monck forma aussitôt le dessein de rétablir ce prince sur le trône. Après avoir dissimulé quelque tems pour prendre des mesures plus efficaces, il se met en 1660 à la tête d'une armée attachée à ses intérêts, entre en Angleterre, détruit par ses lieutenans les restes du parti de Cromwel, pénetre jusqu'à Londres, où il casse le parlement factieux, en convoque un autre & lui communique son dessein. On s'y porte avec enthousiasme; Londres se déclare en faveur de son légitime souverain: Monck le fait proclamer roi, & va au-devant de lui à Douvres lui porter le sceptre qu'il lui a rendu. Charles II, pénétré de la plus vive reconnoissance, l'embrassa, le fit général de ses armées, son grand-écuyer, conseiller-d'état, trésorier de ses finances, & duc d'Albemarle. Le général Monck continua de rendre les services les plus importans au roi Charles II. Il mourut comblé de gloire & de biens, en 1679; fut pleuré de son prince, & enterré à Westminster au milieu des rois & des reines d'Angleterre. On a de lui des *Observations politiques & militaires*, Londres, 1671, in-fol., en anglois. Sa *Vie*, écrite par Thomas Gumble, in-8°, en anglois, a été traduite en françois par Guy Miege, in-12. On apperçoit dans toute la conduite de ce général un politique sage, qui, si l'on excepte la lâcheté qu'il eut de reconnoître & de servir Cromwel, n'enfanta que des projets avoués par la probité, ou ordonnés par le devoir.

MONCONIS, (Balthasar) étoit fils du lieutenant-criminel de Lyon. Après avoir étudié la philosophie & les mathématiques, il voyagea dans l'Orient, pour y chercher bonnement les traces de la philosophie de Mercure Trismégiste & de Zoroastre. Ses recherches n'ayant pas satisfait sa curiosité, tous ces philosophes Asiatiques étant plus célebres & plus grands en Europe que dans leur pays, il revint en France & mourut à Lyon en 1665. Ses connoissances le firent estimer des savans, sur-tout des amateurs de la chymie. Ses *Voyages* ont été imprimés en 3 vol. in-4°, Paris, 1695, & en 5 vol. in-12. Ils sont plus utiles aux savans qu'aux géographes. L'auteur s'est plutôt attaché à remarquer les choses rares & recherchées, qu'à donner des descriptions topographiques. Le style en est traînant & n'anime pas le lecteur.

MONCRIF, (François-Augustin Paradis de) secrétaire des commandemens de M. le comte de Clermont, lecteur de la reine, l'un des Quarante de l'académie françoise, naquit à Paris d'une famille honnête en 1687, & y mourut en 1770. Ses principaux ouvrages sont: I. *Essai sur la nécessité & sur les moyens de plaire*, plusieurs fois réimprimé in-12. Production agréablement & finement écrite, mais d'un style quelque-

fois affecté. II. *Les Ames rivales*, petit roman, & d'autres pieces, telles que des *Ballets*, des *Romances*, des *Pastorales*, &c. III. L'*Histoire des Chats*: bagatelle jugée trop sévérement dans le tems, & presqu'entiérement oubliée aujourd'hui. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1761, 4 vol. in-12.

MONDEJEU, *voyez* SCHULEMBERG.

MONDONVILLE, (Jeanne de) fille d'un conseiller au parlement de Toulouse, se distingua de bonne heure par sa beauté & son esprit. Recherchée par divers seigneurs, elle épousa en 1646 Turles, seigneur de Mondonville. Ayant perdu son époux, elle se mit sous la direction de l'abbé de Ciron, & forma le projet d'employer ses biens à la fondation d'une congrégation, dont l'abbé de Ciron dressa les statuts & les réglemens. Ce nouvel Institut fut confirmé par un Bref d'Alexandre VII, en 1662, & autorisé de lettres patentes en 1663. Peu de tems après, ces Constitutions furent imprimées avec l'approbation de dix-huit évêques & de plusieurs docteurs. C'est cet Institut si connu sous le nom de *Congrégation des Filles de l'Enfance*. Il avoit déjà formé des établissemens dans plusieurs dioceses, lorsqu'on prétendit qu'il servoit d'asyle à des factions & à des menées dangereuses pour l'Eglise & pour l'Etat. On nomma des commissaires, & après un mûr examen, la congrégation de l'*Enfance* fut supprimée par un arrêt du conseil de 1686. L'institutrice fut reléguée dans le couvent des Hospitalieres de Coutances, & privée de la liberté d'écrire & de parler à aucune personne de dehors. Elle y mourut en 1703. Les filles de l'*Enfance* furent dispersées. L'abbé Racine, dans son *Histoire Ecclésiastique*, en fait presque des martyres; les gens impartiaux les regarderent comme les victimes d'un fanatisme, dont elles ne connoissoient, ni les vues, ni les ressorts: « La cour (dit un auteur » très-instruit de cette affaire) » eut des preuves incontestables que cette fondatrice » avoit donné asyle à des » hommes de mauvaise doctrine & mal intentionnés » pour l'état; tels que le P. » Cerle & l'abbé Dorat; » qu'elle avoit fourni à ceux-» ci les moyens de sortir du » royaume; qu'elle avoit fait » imprimer, dans sa maison & » par ses filles, plusieurs Libelles contre la conduite du » roi & de son conseil. On » enleva cette imprimerie; on » dressa des procès-verbaux; » & sur tous ces faits, on eut » quantité de dépositions authentiques & juridiques, » avec les témoignages des » plus anciennes filles de cette » maison ». *Voyez* JULIARD & REBOULET.

MONDONVILLE, (Jean-Joseph Cassanéa de) l'un des plus célebres musiciens du 18*e*. siecle, vit le jour à Narbonne en 1715. Il acquit d'abord de la réputation à Paris, où il se rendit en 1737. Trois morceaux de génie annoncerent une lyre enchantereſſe & savante, qui égaloit celle de la Lande. C'étoient le *Magnus Dominus*, le *Jubilate* & le *Domninus regnavit*,

que l'on entend encore avec applaudiſſement. Il fut rival & ami de Guignon, qui tenoit alors le premier rang en ce genre. Ses *Sonates*, ſes *Simphonies* & ſes *Motets* lui mériterent la place de maître de muſique de la chapelle du roi. Il mourut à Belleville, près de Paris, le 8 octobre 1772.

MONDRAINVILLE, *voy.* DUVAL Etienne.

MONET, (Philibert) né en Savoie l'an 1566, mort à Lyon en 1643, ſe diſtingua chez les Jéſuites, où il entra par goût pour l'étude. Les langues l'occuperent d'abord, & elles lui durent quelques ouvrages, éclipſés par ceux qu'on a donnés après lui. Son Dictionnaire latin-françois, intitulé : *Inventaire des deux Langues*, Paris, 1636, in-folio, eut cours dans le tems. Monet ſe tourna enſuite du côté du blaſon & de la géographie de la Gaule : ce qu'il a fait ſur cette matiere eſt encore conſulté par les ſavans.

MONETA, (le Pere) Dominicain de Crémone, vivoit du tems même de S. Dominique, & mourut vers 1240. Il ſe rendit célebre par ſa ſcience & ſon zele contre les hérétiques de ſon tems. Le P. Riccinius, du même ordre, fit imprimer à Rome en 1643, in-folio, un *Traité* latin du P. Moneta *contre les Vaudois*.

MONFORT, *voy.* MONTFORT.

MONGAULT, (Nicolas-Hubert de) fils naturel de Colbert-Pouanges, né à Paris en 1674, entra dans la congrégation de l'Oratoire. En étant ſorti, il demeura ſucceſſivement auprès de l'archevêque de Toulouſe, Colbert, qui le protégeoit; & enſuite auprès de Foucault, qui lui procura une place à l'académie des inſcriptions, & celle de précepteur du duc de Chartres, fils du duc d'Orléans. L'académie françoiſe ſe l'aſſocia en 1718, & le perdit en 1746. On a de lui : I. Une traduction françoiſe de l'*Hiſtoire d'Hérodien*, 1 vol. in-12, Paris, 1745. II. Une traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus*, Paris, 1714 & 1738, 6 vol. in-12, réimprimée depuis en 4 vol. Cette verſion, auſſi élégante & auſſi exacte que celle d'*Hérodien*, eſt enrichie de notes qui font honneur à ſon goût & à ſon érudition. On apprend dans le texte & dans les remarques, à connoître l'eſprit & le cœur de Cicéron, & les perſonnages qui jouoient de ſon tems un grand rôle dans la république Romaine. III. Deux *Diſſertations* dans les *Mémoires de l'Académie*.

MONGIN, (Edme) né à Baroville, dans le dioceſe de Langres, en 1668, fut d'abord précepteur du duc de Bourbon & du comte de Charolois. Il mérita, par ſes talens pour la chaire, l'évêché de Bazas en 1724. C'étoit un homme d'eſprit & de goût. Ces deux qualités ſe ſont remarquer dans le recueil de ſes *Œuvres*, publié à Paris en 1745, in-4°. Cette collection renferme ſes *Sermons*, ſes *Panégyriques*, ſes *Oraiſons funebres*, & ſes *Pieces Académiques*. Ce prélat mourut en 1746 à Bazas.

MONGODIN, (André-Jacques) prêtre & curé, mérite une place entre les hommes illuſtres avec beaucoup plus de

raiſon que tant de guerriers qui ont déſolé la race humaine, & tant de beaux eſprits qui l'ont empoiſonnée de leurs erreurs ou amuſée par des ſottiſes d'un jour. Né de parens pauvres, mais d'une condition honnête, il embraſſa l'état eccléſiaſtique, & y porta les lumieres & les vertus convenables. Après s'être diſtingué pendant ſon vicariat par un zele infatigable, il fut à la demande, & au vœu unanime de toute la paroiſſe, nommé recteur, ou curé de ſaint Aubin, dans la ville de Rennes. Il trouva un écu de rente fondée pour les pauvres, & à ſa mort arrivée vingt ans après, il en a laiſſé une d'environ 700 livres conſtituée en leur faveur. Il ne permit jamais qu'on fît des quêtes dans ſa paroiſſe pour les pauvres; & lorſque le parlement permit à celles de Rennes de faire des emprunts, il ne conſentit point que la ſienne en fît; il pourvut lui-même à ſes beſoins; ſes dîmes y étoient employées : *Mon revenu*, diſoit-il, *appartient aux malheureux; je ſuis leur caiſſier, qu'ils viennent chez moi retirer ce qui leur eſt dû.* Il ſe trouva quelquefois dans des momens de diſette, & n'ayant rien à donner, il partagea avec eux ſon repas. Enfin épuiſé par des travaux vraiment apoſtoliques, & l'activité d'une charité intelligente, généreuſe, ſans partialité & ſans exception, toujours attentif, autant que les circonſtances le permettoient, à cacher ſes œuvres, il mourut en 1775 dans ſon confeſſional, en réconciliant les pécheurs avec Dieu : mort plus glorieuſe aux yeux du vrai ſage que celle de ces héros profanes qui expirent ſur un champ de bataille, couverts du ſang de leurs freres. Ses paroiſſiens lui ont dreſſé un monument avec cette inſcription ſimple, mais touchante & énergique :

Hìc jacet
Andreas Jacobus Mongodin
Hujus parochiæ rector,
Cleri diœceſani procurator;
Virtute, conſilio, exemploque potens,
Pauperum pater, pauper ipſe,
Ut divinæ Providentiæ, ſubſidio,
Sic in victu parcimoniâ dives,
Egenis alimenta, veſtes abundè ſuffecit;
Hanc ſacram ædem
Refecit, ampliavit, exornavit;
In ſacro pœnitentiæ tribunali ſedens
Animam Deo reddidit.

MONIN, (Jean-Edouard du) natif de Gy dans le comté de Bourgogne, publia un grand nombre de pieces de *Poéſies latines*, 1578 & 1579, 2 vol. in-8°; & *françoiſes*, 1582, in-12, ſous le regne de Henri III. On a encore de lui 2 *Tragédies* imprimées, l'une ſous le titre du *Quarême de du Monin*, Paris, 1584, in-4°; l'autre ſous celui de *Orbec-Oronte*, dans le *Phœnix* de du Monin, 1585, in-12. Il fut aſſaſſiné en 1586, à 29 ans, après avoir donné de grandes eſpérances. On le regardoit non-ſeulement comme un génie précoce, mais comme un des meilleurs eſprits de ſon ſiecle. On n'applaudit guere à ce jugement, quand on lit les vers de du Monin. Ils ſont ſi obſcurs, ſi plats, ſi traînans, ſi défigurés par une érudition pédanteſque, qu'on ne trouve pas étrange qu'à ſon âge il eût

enfanté de telles productions. Voetius a prétendu que le cardinal du Perron avoit eu part au meurtre de ce jeune-homme, pour se venger de quelques mauvaises satyres : calomnie atroce, avancée sans preuve & sans vraisemblance par cet écrivain téméraire & emporté.

MONIQUE, (Sainte) née en 332 de parens chrétiens, fut mariée à Patrice, bourgeois de Tagaste en Numidie, dont elle eut 2 fils & une fille. Elle convertit son mari qui étoit païen, & elle obtint, par ses prieres & par ses larmes, la conversion de S. Augustin, son fils aîné, qui étoit engagé dans les plaisirs du siecle & dans les erreurs du Manichéisme. Après avoir enfanté ce cher enfant à l'Eglise & à la Religion, elle mourut en 387 à Ostie, où elle s'étoit rendue avec lui pour passer en Afrique. L'Eglise fait sa fête le 4e. jour de mai. Par une application ingénieuse & touchante, on lit à l'Evangile de la Messe la résurrection du fils de la veuve de Naïm. L'oraison *Deus mœrentium consolator*, &c., est pleine d'onction & de la plus tendre piété.

MONMOREL, (Charles le Bourg de) né à Pontaudemer, fut fait aumônier de la duchesse de Bourgogne en 1697. L'abbaye de Lannoi fut la récompense de son talent pour la chaire, autant que l'effet de la protection de madame de Maintenon. Nous avons de lui un recueil d'*Homélies* estimées, sur les Evangiles des Dimanches, des jours du Carême, & des mysteres de J. C. & de la Ste. Vierge. Cette collection, précieuse aux curés de campagne & même à ceux des villes, forme 10 vol. in-12. L'auteur écrit avec simplicité, avec précision, & ne s'éloigne guere de la méthode & du style des saints Peres, dont il place à propos les plus belles sentences. Nous ignorons l'année de sa mort.

MONMORENCI, *voyez* MONTMORENCY.

MONMOUTH, *voyez* MONTMOUTH.

MONNEGRO *ou* DE TOLEDE, (Jean-Baptiste) sculpteur & architecte, mort l'an 1590 à Madrid sa patrie, dans un âge très-avancé, se fit une grande réputation en Espagne par son habileté. C'est lui qui fit bâtir, par ordre de Philippe II, l'église de l'Escurial, sous l'invocation de S. Laurent. Les statues des six rois qu'on voit sur la façade de ce temple, sont aussi l'ouvrage de son ciseau.

MONNIER, (Pierre le) né dans les environs de Lille, vers l'an 1552, mort vers l'an 1615, parcourut diverses contrées de l'Europe & particuliérement l'Italie. A son retour il publia une *Description des Monumens tant anciens que modernes* qu'il avoit observés dans ses voyages, Lille, 1614, in-12.

MONNIER, (Pierre le) né auprès de Vire d'une famille honnête, mérita par ses talens une chaire de philosophie au college d'Harcourt à Paris. L'académie des sciences se l'associa, & le perdit en 1757, à 82 ans. On a de lui, *Cursus philosophicus*, 1750, en 6 vol. in-12. Ce Cours a eu du succès; on le dicta dans plusieurs colleges de province. L'on y trouve

non-seulement les notions géométriques nécessaires à tout physicien, mais encore les questions de physique traitées avec assez d'étendue, & pour l'ordinaire avec méthode & clarté. Son système général est le cartésianisme corrigé, étayé de faux suppositions, si communs à tous les faiseurs d'hypothèses, qui supposent toujours ce qu'il faudroit démontrer, & qui élevent des colosses dont les pieds, comme ceux de la statue que Nabuchodonosor vit en songe, sont d'argile. L'académie dont il étoit membre, lui doit aussi divers *Mémoires*. — Pierre-Charles & Louis-Guillaume le MONNIER, ses deux fils (le premier, professeur de philosophie au collège royal, & savant astronome; le second, médecin ordinaire du roi à Saint-Germain-en-Laye) tous deux de l'académie des sciences, ont hérité de ses connoissances & les ont perfectionnées.

MONNOYE, (Bernard de la) né à Dijon en 1641, fit paroître dès son enfance de grandes dispositions pour les belles-lettres. On vouloit l'engager à se consacrer au barreau; mais son inclination l'entraînoit vers la littérature légère & la poésie. Il se contenta de se faire recevoir correcteur en la chambre-des-comptes de Dijon en 1672. L'exercice de cette charge ne l'empêcha point de se rendre habile dans les langues grecque, latine, italienne & espagnole, dans l'histoire & dans la littérature. Il remporta le prix à l'académie françoise en 1671, par son poëme du *Duel aboli*, qui fut le premier de ceux que l'académie a distribués. Le sujet de ses autres pieces qui remporterent aussi le prix, est: pour l'année 1673, *La gloire des Armes & des Belles-Lettres, sous Louis XIV*; pour 1677, *L'Education de Monseigneur le Dauphin*; pour 1683, *Les grandes choses faites par le Roi en faveur de la Religion*; enfin pour l'année 1685, *La gloire acquise par le Roi en se condamnant en sa propre cause*. Sa piece intitulée: *L'Académie Françoise sous la protection du Roi*, ayant été envoyée trop tard en 1673, ne put être admise à l'examen. L'académie françoise se l'associa en 1713, & il étoit bien juste qu'un athlete, qui avoit été couronné 5 fois, fût assis avec ses juges. La poésie ne faisoit pas la principale occupation de la Monnoye; il avoit su joindre dès sa jeunesse l'érudition aux belles-lettres. La parfaite connoissance des livres & des auteurs de tous les pays, & la discussion pénible des anecdotes littéraires dont aucune ne lui échappoit, formoient en lui une érudition presque unique. Les bibliographes le regardoient comme leur oracle, & c'est ainsi qu'ils l'appelloient, malgré le silence que sa modestie avoit exigé d'eux. Les qualités de son cœur égaloient celles de son esprit; son caractere étoit gai & égal, poli & officieux. Ce littérateur estimable mourut à Paris en 1728, à 88 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. Des *Poésies Françoises*, in-8°, imprimées en 1716 & 1721. II. De *Nouvelles poésies*, imprimées à Dijon, en 1743, in-8°. Ces deux recueils méritent des éloges; il y a plusieurs

vers heureux & quelques morceaux agréables. Le ſtyle en eſt quelquefois proſaïque, & la douce chaleur de la poéſie ne s'y fait pas toûjours ſentir; mais dans ces ſortes de collections tout ne peut pas être égal. III. Des *Noëls Bourguignons*, 1720 & 1737, in-8°, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de naïveté; mais il faut être Bourguignon pour la bien ſentir. Quand on ne l'eſt pas, on peut bien trouver groſſier ce qui paroît naïf à d'autres. IV. Les tomes 3 & 4 du *Menagiana*, de l'édition de 1715, en 4 vol. in-12, avec une Diſſertation curieuſe ſur le livre *De tribus Impoſtoribus*. Il s'attache à prouver que cette affreuſe production n'a jamais exiſté, du moins en latin. Il peut ſe faire effectivement que d'abord ce livre a été imaginaire, & que ceux qu'on a vus depuis, n'ont été faits que d'après le titre; mais il paroît que la Monnoye ſe trompe en croyant qu'il n'exiſtoit pas encore en 1712 : M. Crevenna, citoyen d'Amſterdam, en poſſédoit un exemplaire latin dans ſa riche bibliotheque, dont nous avons le Catalogue raiſonné en 5 vol. in-4°. Cet exemplaire de 46 p. in-8°, porte l'année 1598; il eſt vrai que M. Crevenna le croit poſtérieur à cette date, mais il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ſoit plus récent que la Diſſertation de la Monnoye. Il y a cependant des gens qui attribuent cette fraude à Straubius, qui fit imprimer ce livre à Vienne en Autriche en 1753, ſur une prétendue ancienne édition qui eſt très-ſuſpecte, & peut-être imaginaire. M. Crevenna a une traduction françoiſe qui n'a aucun rapport avec l'exemplaire latin. L'un & l'autre ſont des libelles très-plats, ſans eſprit & ſans raiſon, indignes d'attention, & plus encore d'une réfutation ſérieuſe (*voyez* VIGNES Pierre de). V. De ſavantes *Notes* ſur la *Bibliotheque choiſie* de Colomiès. VI. Des *Remarques* ſur les *Jugemens des Savans* de Baillet, & ſur l'*Anti-Baillet de Ménage* (voyez ce mot). VII. Des *Remarques* ſur les *Bibliotheques* de du Verdier & de la Croix-du-Maine. VIII. Des *Notes* ſur l'*Edition de Rabelais* de 1715 : elles ſont plus grammaticales qu'hiſtoriques. IX. C'eſt à la Monnoye qu'on doit l'Edition de pluſieurs poëtes françois, imprimés chez Couſtelier; & le *Recueil de Pieces choiſies en proſe & en vers*, publié en 1714, à Paris, ſous le titre d'Hollande. On a encore de lui la Traduction en vers françois de la *Gloſe de ſainte Théreſe* (voyez ce mot), ouvrage qui prouve autant les talens du poëte, que ſon goût pour le langage de la religion & d'une piété tendre.

MONOSZLOI, (André) d'une famille noble de Hongrie, fut élevé ſur le ſiege épiſcopal de Veſprin, après avoir rempli avec zele pluſieurs autres emplois. On a de lui *De Invocatione & Veneratione Sanctorum;* Tyrnaw, 1589, in-4°. Cette matiere y eſt amplement & ſavamment diſcutée. Nicolas Gyarmati, miniſtre réformé, attaqua cet ouvrage; mais Pierre Pazman, depuis cardinal, le fit repentir de ſa témérité par une très-ſolide & élégante réfutation, où il mit au néant tout ce que le miniſtre

avoit opposé à l'ouvrage du savant & pieux évêque.

MONOYER, (Jean-Baptiste) peintre, né en 1635 à Lille, mourut à Londres en 1699. On ne pouvoit avoir plus de talent que Monoyer pour peindre les fleurs. On trouve dans ses tableaux une fraîcheur, un éclat, un fini, enfin une vérité qui le dispute à la nature même. Milord Montaigu, ayant connu ce célebre artiste pendant son séjour en France, l'emmena à Londres, où il employa son pinceau à décorer son magnifique hôtel. On a aussi beaucoup de ses tableaux en France.—Antoine MONOYER, son fils, a été son éleve & membre de l'académie.

MONPENSIER, *voyez* MONTPENSIER.

MONRO, (Alexandre) célebre professeur d'anatomie en l'université d'Edimbourg, est auteur de différens traités en anglois très-estimés: I. *Anatomie*, Edimbourg, 1726, & réimprimée plusieurs fois depuis: ce que l'auteur dit des nerfs a été publié en latin à Franeker, 1754, sous le titre d'*Anatome nervorum contracta*. M. Sue a donné l'Ostéologie de Monro en françois, sous ce titre: *Traité de l'Ostéologie, traduit de l'anglois de M. Monro*, Paris, 1759, 2 vol. in-fol. avec un grand nombre de planches. C'est un vrai chef-d'œuvre de typographie. II. *Essai sur les Injections anatomiques*, traduit en latin, Leyde, 1741, in-8°. III. *Examen* des *Remarques de* Mrs. Winslow, Ferrein & Walthers, sur *les Muscles*, Edimbourg, 1752. IV. *Médecine d'Armée*, traduite en françois par le Begue de Presle. V. Il a enrichi les *Mémoires* de la société d'Edimbourg d'un grand nombre de pieces intéressantes. Il vivoit encore en 1765, dans un âge très-avancé. Un de ses fils a publié une *Dissertation sur l'Hydropisie*, que Savari a traduite en françois, Paris, 1760, in-8°, & qui peut être d'un grand secours dans le traitement de cette maladie.

MONS-AUREUS, *voyez* MONTDORÉ.

MONSIGNANI, (Elisæus) natif du Frioul, se fit Carme, fut fait quatre fois procureur du Pere-Général de l'ordre, & mourut à Rome en 1737, après avoir publié *Bullarium Carmelitarum*, Rome, 1715-1718, 2 vol. in-fol., ouvrage qui a demandé beaucoup de recherches.

MONSTIER, (Artus du) Récollet, né à Rouen, employa le tems que ses exercices de Religion lui laissoient libre, à travailler sur l'histoire de sa patrie. Il en a composé 5 vol. in-fol. Le 3e., qui traite des abbayes, a paru à Rouen en 1663, in-fol., sous le titre de *Neustria Pia*; livre rare. L'auteur mourut en 1662, pendant qu'on imprimoit ce volume, ce qui sans doute a empêché les autres de paroître. Les deux premiers traitent des archevêques & évêques, sous le titre de *Neustria Christiana*; le 4e., des Saints, sous le titre de *Neustria Sancta*; & le 5e., de différens objets, sous le titre de *Neustria Miscellanea*. On a encore du P. du Monstier: I. *De la sainteté de la Monarchie Françoise, des Rois très-chrétiens, & des Enfans de France*; Paris, 1638, in-8°. II. *La Piété*

Françoiſe envers la Ste. Vierge Notre-Dame de Lieſſe, Paris, 1637, in-8°.

MONSTRELET, (Enguerrand de) né à Cambray au 15e. ſiecle, d'une famille noble & ancienne, devint gouverneur de cette ville, & mourut en 1453. Il a laiſſé une *Chronique ou Hiſtoire curieuſe & intéreſſante des choſes mémorables arrivées de ſon tems*, depuis l'an 1400, où celle de Froiſſard finit, juſqu'en 1467, Paris, 3 vol. in-fol. L'Huillier l'imprima en 1572, 2 vol. in-fol. & Denys Sauvage en donna une édition en 1603. L'auteur y raconte d'une maniere ſimple & vraie, mais très-diffuſe, la priſe de Paris & de la Normandie par les Anglois, les guerres qui éclaterent entre les maiſons d'Orléans & de Bourgogne. Les 15 dernieres années de ſon Hiſtoire ſont d'une main étrangere.

MONT, *voyez* DUMONT & ROBERT.

MONTAGNE *ou* MONTAIGNE, (Michel de) naquit au château de ce nom dans le Périgord, en 1533, de Pierre Eyquem, ſeigneur de Montagne, élu maire de la ville de Bourdeaux. Son enfance annonça d'heureuſes diſpoſitions, & ſon pere les cultiva avec beaucoup de ſoin, & porta ſes attentions pour lui juſqu'au ſcrupule; il ne le faiſoit éveiller le matin qu'au ſon des inſtrumens, dans l'idée que c'étoit gâter le jugement des enfans, que de les éveiller en ſurſaut. Dès l'âge de 13 ans il eut fini ſon cours d'études, qu'il avoit commencé & achevé au college de Bourdeaux, ſous Grouchy, Buchanan & Muret. Deſtiné à la robe par ſon pere, il fut pourvu d'une charge de conſeiller au parlement de Bourdeaux, qu'il exerça quelque tems, & qu'il quitta enſuite par dégoût pour une profeſſion qui n'avoit pour lui que des ronces. Il parcourut la France, l'Allemagne, la Suiſſe, l'Italie; mais on voit par la relation qu'il a laiſſée de ces voyages, qu'il n'avoit pas l'eſprit obſervateur, & qu'il étoit bien plus occupé de lui-même que des objets qui attiroient ſa curioſité. On l'honora à Rome, où il ſe trouva en 1581, du titre de *Citoyen Romain*. Il fut élu la même année maire de Bourdeaux, après le maréchal de Biron. En 1582, les Bourdelois l'envoyerent à la cour pour y négocier leurs affaires. Après deux ans d'exercice, il fut encore continué deux autres années. Il parut quelque tems après aux Etats de Blois, en 1588. Ce fut ſans doute pendant quelque-uns de ſes voyages à la cour, que le roi Charles IX le décora du collier de l'ordre de S. Michel, *ſans qu'il l'eût*, dit-il, *ſollicité*. Mais la vanité qui perce dans tous ſes écrits, rend cette circonſtance très-douteuſe. Tranquille enfin, après différentes courſes, dans ſon château de Montagne, il s'y livra tout entier à la philoſophie, qui chez lui étoit une eſpece de ſcepticiſme, & une liberté de penſer qui ne tenoit à rien. Sa vieilleſſe fut affligée par les douleurs de la pierre & de la colique, & il refuſa toujours les ſecours de la médecine, à laquelle il n'avoit point de foi. Il mourut d'une eſquinancie en

1592, à 60 ans. Montagne s'eſt peint dans ſes *Eſſais*, mais il n'avoue pour l'ordinaire que quelques défauts indifférens, & dont même ſe parent certaines perſonnes. Il convient, par exemple, d'être indolent & pareſſeux; d'avoir la mémoire fort infidelle; d'être ennemi de toute contrainte & de toute cérémonie: « A quoi ſerviroit-» il de fuir la ſervitude des » cours, ſi on l'entraînoit juſ-» que dans ſa taniere »? Quelquefois il lui échappe des aveux plus graves, & ce ſont ceux qui rendent le mieux ſon caractere. « Je ſuis, dit-il, tantôt ſage, tantôt libertin; » tantôt vrai, tantôt menteur: » chaſte, impudique, puis li-» béral, prodigue, avare; & » tout cela ſelon que je me » vire ». Il ne ſuivoit dans ſa morale & dans ſa conduite que la raiſon humaine, ou plutôt l'idée & le caprice du moment, & fermant les yeux à la lumiere de la foi, il flottoit ſans ceſſe dans un doute univerſel: il ſe plaignoit de cette ſituation pénible, & regrettoit la Religion qu'une mauvaiſe philoſophie lui avoit fait perdre. » Quelle obligation, diſoit-il, » n'avons-nous pas à la bé-» nignité de notre ſouverain » Créateur, pour avoir dé-» niaiſé notre croyance de ces » vagabondes & arbitraires » opinions, de l'avoir logé ſur » l'éternelle baſe de ſa ſainte » parole. Tout eſt flottant en-» tre les mains de l'homme. » Puis-je avoir le jugement ſi » flexible »? Ailleurs il ſe reproche à lui-même que *ſes jugemens de la veille ne ſont jamais ceux du lendemain.* On a de lui:

I. Des *Eſſais*, ouvrage qui a été long-tems le ſeul livre qui attirât l'attention du petit nombre des étrangers qui pouvoient ſavoir le françois. Le ſtyle n'en eſt, à la vérité, ni pur, ni correct, ni précis, ni noble; mais il eſt ſimple, vif, hardi & naïf. Malbranche prétend que c'eſt la corruption du cœur humain qui donne de l'attachement pour cette lecture, où elle trouve de quoi ſe raſſurer & ſe nourrir, où elle reconnoît ſes traits propres & ſe contemple comme dans un portrait parfaitement reſſemblant. Nicole, Paſcal & d'autres hommes célebres ont porté de ce livre le même jugement. S'il eſt vrai que le cardinal du Perron l'a appellé *le Bréviaire des honnêtes gens*, il ne peût, par *honnêtes gens*, qu'avoir entendu les gens du beau monde, qui effectivement le liſoient alors avec autant d'aſſiduité que les prêtres leur *Bréviaire*. Le célebre Huet l'a bien mieux défini, *le Bréviaire des honnêtes pareſſeux & des ignorans ſtudieux qui veulent s'enfariner de quelque connoiſſance du monde & de quelque teinture des lettres.* Jamais auteur ne s'eſt moins gêné en écrivant que Montagne. Il lui venoit quelques penſées ſur un ſujet, & il ſe mettoit à les écrire: mais ſi ſes penſées lui en amenoient quelqu'autre qui eût avec elles le plus léger rapport; il ſuivoit cette nouvelle penſée, tant qu'elle lui fourniſſoit quelque choſe; revenoit enſuite à ſa matiere, qu'il quittoit encore, & quelquefois pour n'y plus revenir. Il effleure tous les ſujets, haſardant le bon pour le mauvais, & le mauvais

pour le bon, sans s'attacher ni à l'un ni à l'autre : delà les inconséquences & les contradictions sans nombre, dont les *Essais* fourmillent; delà le désordre dans les choses comme dans la maniere. Ce sont des digressions, des écarts continuels, des passages grecs, latins, italiens. Malbranche l'appelle un *pédant à la cavaliere*; parce qu'il prend avec son lecteur un ton de cavalier qui le distingue des pédans ordinaires. Sa liberté dégénere en licence : vrai cynique, il nomme toutes les choses par leur nom, brave tout & s'égaie de tout. Après cela on se demanderoit d'où vient la grande vogue de ce livre, si, comme nous venons de l'observer, tout ouvrage, d'accord avec la perversité de l'homme, ne devoit naturellement en avoir. Les meilleures éditions de ses *Essais* sont celles de Bruxelles, 1659, 3 vol. in-12; de Coste, 1725, en 3 vol. in-4°, avec des notes, diverses Lettres de Montagne, la Préface de mademoiselle de Gournai, & un Supplément, 1740, in-4°. En 1782, l'imprimeur Bastien a donné à Paris une édition des *Essais*, 2 vol. in-8°, où il se plaint beaucoup de l'altération du texte dans les éditions précédentes; comme si c'étoit une espece de Bible, dont la lettre fût sacrée. Ces altérations, s'il y en a, sont fort peu importantes, & personne ne s'est plaint jusqu'ici de n'avoir pas entendu Montagne. Ce philosophe donna une traduction françoise, in-8°, de la *Théologie naturelle* de Raimond de Sebonde, auteur Espagnol; & une édition, in-8°, de quelques ouvrages d'Etienne de la Boëtie, conseiller au parlement de Bourdeaux, son ami. Ses *Voyages en Italie*, ont été imprimés en 1772, par les soins de M. de Querlon, en un vol. in-4°, 2 vol. in-12, & en 3 vol. petit in-12, avec des notes. La découverte du manuscrit de ces Voyages, enseveli dans l'oubli pendant 180 ans, est due au hasard; mais ce n'est point un hasard heureux pour Montagne, car il a nui beaucoup à sa gloire. On se tromperoit beaucoup si l'on croyoit y trouver des observations savantes sur les antiquités de l'Italie, sur l'histoire naturelle, &c. Montagne n'en parle pas, parce que, dit-il, les autres en ont assez parlé. Pour dédommager le lecteur d'un silence si peu attendu de la part d'un philosophe observateur, Montagne parle très-amplement de sa santé & des différentes situations physiques où il se trouva. Il nous apprend « que tel jour il » eut une colique très-violente, » qu'elle dura quatre heures; » que tel autre il urina beau- » coup dans le bain, sua plus » qu'à l'ordinaire, & fit quel- » qu'autre évacuation; que » dans tel lieu il eut la mi- » graine, dans tel autre un mal » de dents, &c. ». Ceux qui sont curieux d'apprendre tout ce qui se passa dans ce voyage à la gloire de Montagne, sauront que dans tous les lieux fréquentés, il a soin de laisser le cartel de ses armes. Dans les auberges, ce n'est pas à l'hôte qu'il le donne, c'est à l'auberge même, afin qu'il reste quand même la maison chan-

geroit de maître. A Lorette il sollicite & il obtient de pouvoir placer dans la chapelle un tableau ou grouppe de quatre figures d'argent, celle de Notre-Dame, la sienne, celle de sa femme & celle de sa fille. Il y a cent prétentions de ce genre. Mais la derniere peut paroître étonnante dans un philosophe. Ce qui surprend encore davantage, c'est qu'arrivé à Lorette, Montagne y fit ses dévotions, & ce qui seroit incroyable, s'il ne nous l'apprenoit lui-même, c'est qu'il y a été convaincu de la certitude des miracles que Dieu y opere par l'intercession de la sainte Vierge. » Il y avoit, dit-il, en même » tems là, Michel Marteau, » seigneur de la Chapelle, Pa» risien, jeune-homme très» riche, avec grand trein; je » me fis fort particuliérement » & curieusement réciter, & » à lui, & à aucuns de sa suite, » l'événement de la guérison » d'une jambe, qu'il disoit » avoir eue de ce lieu; il n'est » pas possible de mieus n'y plus » exactement former l'effaict » d'un miracle. Tous les chi» rurgiens de Paris & d'Italie » s'y étoient faillis; il y avoit » despandus (dépensé) plus de » trois mille escus: son genou » enflé, inutile & très-dou» loureu, il y avoit plus de » trois ans, plus mal, plus » rouge, enflammé & enflé, » jusques à lui donner la fievre; » en ce même instant, tous » autres médicamens & secours » abandonnés, il y avoit plu» sieurs jours; dormant tout» à-coup, il songe qu'il est » guéri, apele ses jans, se » leve, se promene, ce qu'il » n'avoit faict onques puis son » mal; son genou desenfle, la » peau flétrie tout autour du » genou, & comme morte, » lui alla toujours depuis en » amandant, sans nul' autre » sorte d'eide, & alors il étoit » en cet état d'entiere guérison, » étant revenu à Lorette; car » c'étoit d'un autre voyage » d'un mois ou deus auparavant qu'il étoit guéri, & » avoit été cepandant à Rome » aveq nous. De sa bouche & » de tous les siens, il ne s'en » peut tirer pour certain que » cela ». Montagne, lorsqu'il croyoit à ce miracle, étoit âgé de 50 ans, & avoit fait ses *Essais*. Comment donc nos grands philosophes le mettent-ils au nombre de leurs confreres? Ce bon homme avoit des préjugés, il doit être rayé du catalogue.

MONTAGU, (Jean de) vidame du Laonnois, fils d'un maître-des-comptes du roi de France, eut la principale administration des affaires sous Charles V & sous Charles VI. Celui-ci lui confia la surintendance des finances, emploi qui lui procura de grands biens & encore plus d'ennemis. Montagu, né avec un esprit emporté & superbe, se fit revêtir de la charge de grand-maître de France en 1408, obtint l'archevêché de Sens & l'évêché de Paris pour deux de ses freres, & du haut de sa grandeur il mépriſa & irrita les premieres personnes du royaume. Le duc de Bourgogne, de concert avec le roi de Navarre, qui déteſtoit en lui son attachement pour la reine & pour la maison d'Orléans, lui impute-

rent divers crimes, & le firent arrêter comme coupable en 1409, pendant la maladie de Charles VI. Il eut la tête tranchée aux Halles de Paris, le 17 octobre de la même année. Son crime le plus avéré fut d'avoir détourné à son profit quelques parties des finances. Sa mémoire fut réhabilitée trois ans après, à la priere de Charles de Montagu, son fils, tué en 1415, à la bataille d'Azincourt; & alors les Célestins de Marcoussi, dont Jean avoit fondé le monastere, obtinrent le corps de leur bienfaiteur, lui firent de magnifiques funérailles, & lui érigerent un tombeau, monument de ses malheurs & de leur reconnoissance.

MONTAGU *ou* MONTAGUE, *voyez* WORTLEY.

MONTAGUE *ou* MONTAIGU, (Charles) comte de Hallifax, fils de Georges Montague comte de Northampton, montra de bonne heure une grande facilité à s'exprimer éloquemment. Cet avantage lui servit beaucoup dans les chambres des Communes, où il parla avec chaleur pour Guillaume III. Ce monarque étant parvenu à la couronne d'Angleterre, le récompensa de son zele par une pension, & par les charges de commissaire du trésor, de chancelier de l'échiquier, & de sous-trésorier. Ce fut lui qui donna la premiere idée des billets de l'échiquier, si commodes dans le commerce d'Angleterre. Après la mort de Guillaume, il travailla beaucoup sous la reine Anne, à avancer & à soutenir la réunion entre l'Angleterre & l'Ecosse, & à faire fixer la succession à la couronne dans la maison de Hanovre. Le ministere ayant changé, il fut disgracié par la reine; mais après la mort de cette princesse, il fut un des régens du royaume, jusqu'à l'arrivée de Georges I, qui le décora des titres de comte de Hallifax, de conseiller-privé, de chevalier de la Jarretiere, & de premier commissaire du trésor. Il mourut en 1715. On a de lui un poëme intitulé : L'*Homme d'honneur;* & d'autres ouvrages en anglois, en vers & en prose.

MONTAIGNE, *voy.* MONTAGNE & MONTAN Philippe.

MONTAIGNES, *voyez* SIRMOND.

MONTAIGU, (Guérin de) 13e. grand-maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, qui résidoit alors à Ptolémaïde, étoit de la province d'Auvergne. Il mena du secours au roi d'Arménie contre les Sarrasins, se signala à la prise de Damiette en 1219, & mourut en 1230, regretté de tous les princes chrétiens.

MONTAIGU, (Gilles Aicelin de) évêque de Téroüane, chancelier de France & proviseur de Sorbonne, sous le regne du roi Jean, fut garde-des-sceaux de ce prince pendant sa prison en Angleterre. Mais ayant refusé de sceller les dons indiscrets que le monarque faisoit à des seigneurs Anglois, il fut congédié. Le roi Jean le rappella ensuite avec honneur, & le fit décorer de la pourpre par le pape Innocent VI, en 1361. Il rendit des services importans à la France, par sa prudence & par sa sagesse. Cet illustre prélat mourut à Avignon

gnon en 1378, après avoir travaillé à la réforme de l'université de Paris.

MONTAIGU, (Pierre) frere du précédent, appellé *le Cardinal de Laon*, fut proviſeur de Sorbonne après lui, & rétablit le college de Montaigu qui tomboit en ruine. Ce college avoit été fondé à Paris, en 1314, par Gilles Aicelin de MONTAIGU, archevêque de Rouen, de la même famille que les précédens. Pierre mourut à Paris en 1389, regretté des gens de bien.

MONTAIGU, (Richard de) théologien Anglois, s'acquit une grande réputation par ſes ouvrages dans le parti proteſtant. Le roi Jacques I le chargea de purger l'Hiſtoire Eccléſiaſtique des fables dont quelques écrivains, plus pieux qu'éclairés, l'avoient remplie. Ce prince le connoiſſoit très-capable de s'acquitter de ce travail. Montaigu publia, en 1622, ſon livre intitulé : *Analecta eccleſiaſticarum exercitationum*, in-fol. Son mérite le fit nommer évêque de Chicheſter en 1628, puis de Norwich en 1638. Ce prélat penſoit preſqu'en tout comme l'Egliſe Catholique, à laquelle il ſe ſeroit réuni, ſi ſa mort, arrivée en 1641, ne l'avoit empêché d'exécuter cette réſolution. Il étoit aſſez habile dans la langue grecque. Il traduiſit 214 *Lettres* de S. Baſile, & toutes celles du patriarche Photius. On a de lui d'autres ouvrages pleins d'érudition.

MONTALBANI, (Ovide) profeſſeur en médecine & aſtronome du ſénat de Bologne; naquit vers 1602, & mourut ſeptuagénaire. On a de lui : I. *Index Plantarum*, 1624, in-4°. C'eſt la deſcription des plantes qu'il avoit ſéchées & collées ſur du papier, & qu'il avoit diſtribuées en quatre grands volumes. II. *Bibliotheca Botanica*, ſous le nom de Bumaldi, 1627, in-4°. Il la publia ſous ce nom, afin de pouvoir ſe louer à l'ombre de ce voile. On l'a réimprimée à La Haye en 1740, à la ſuite de la Bibliotheque Botanique de Jean-François Seguier. III. *Epiſtolæ de rebus in Bononienſi tractu indigenis*, 1634, in-4°. IV. *Cenotaphia clarorum doctorum Bononienſium*, 1640, in-4°. V. *Arboretum libri duo*, 1668, in-fol.; Francfort, 1690, in-fol.

MONTALEMBERT, (André de) ſeigneur d'Eſſé & de Panvilliers, né en 1483, ſe ſignala de bonne heure par ſa valeur. Il fit ſes premieres armes à la bataille de Fornoue, en 1495, & continua de ſe diſtinguer dans toutes les guerres de Louis XII. Sa bravoure étoit ſi connue, que François I le choiſit, dans un tournoi, pour un de ceux qui devoient ſoutenir l'effort des quatre plus rudes-lances qui ſe préſenteroient. En 1536, il ſe jeta avec une compagnie de chevaux-légers dans Turin, menacé d'un ſiege, & n'en ſortit que pour aller emporter Ciria par eſcalade. L'année 1543, il défendit Landrécies contre une armée commandée par l'empereur Charles-Quint, & donna le tems à l'armée Françoiſe de venir le dégager. Après la mort de François I, il fut envoyé en Ecoſſe par Henri II. Il mit le ſiege devant Hédington,

tailla en pieces les Anglois, & en moins d'un an il leur enleva tout ce qu'ils poſſédoient dans ce royaume. Henri II, qui avoit beſoin de ſon bras dans ſon royaume, le rappella en France, & s'en fit accompagner à la guerre du Boulonois contre les Anglois. Ambleteuſe, place forte, ayant été priſe d'aſſaut, le généreux Montalembert ſauva de la fureur du ſoldat, les femmes & les filles qui réclamerent ſa protection. La paix ayant été conclue en 1550, ce général ſe retira dans une de ſes terres en Poitou. Il défendit enſuite Térouane contre Charles-Quint, & y fut tué le 12 juin 1553.

MONTALTE: (Louis) c'eſt le nom ſous lequel s'eſt déguiſé Paſcal, lorſqu'il a fait paroître les *Lettres provinciales*, n'oſant avouer une production qu'il ſavoit bien n'être pas celle de la candeur, de la charité & de la vérité.

MONTAMY, (Didier-François d'Arclais, ſeigneur de) né à Montamy en baſſe Normandie, fut un amateur éclairé des beaux-arts: il mourut à Paris en 1764, âgé de 62 ans. Il eſt auteur des ouvrages ſuivans: I. *La Litogiognoſie*, traduite de l'allemand de Pott, 1753, 2 vol. in-12. II. *Traité des Couleurs pour la Peinture en émail & ſur la Porcelaine*, précédé de l'*Art de peindre ſur l'émail*; imprimé à Paris en 1765, in-12. M. Diderot, auquel il le remit en mourant, en a été l'éditeur, & l'a augmenté.

MONTAN, né à Ardaban dans la Myſie au 2e. ſiecle, fut un inſenſé qui joua le prophete. Il prétendit que Dieu avoit voulu ſauver d'abord le monde par Moïſe & par les prophetes; qu'ayant échoué dans ce deſſein, il s'étoit incarné; & que n'ayant pas encore réuſſi, il étoit deſcendu en lui par le moyen du St-Eſprit, & dans deux prophéteſſes, Priſcille & Maximille, toutes deux femmes de qualité, mais de mauvaiſe vie, qui abandonnerent leurs maris pour ſuivre ce nouveau prophete. Deſtiné (comme le prétendent être tous les Illuminés) à réformer les abus, & à tirer les fideles de l'enfance où ils avoient vécu juſqu'alors, il faiſoit pluſieurs carêmes, regardoit les ſecondes noces comme illicites, ordonnoit de ne point fuir la perſécution & de refuſer la pénitence à ceux qui étoient tombés. L'auſtérité apparente de ſes mœurs ſervit beaucoup à accréditer les délires de ſon eſprit. Ses diſciples furent appellés *Montaniſtes* de ſon nom, & *Pépuzéniens*, à cauſe de la petite ville de Pepuzium, dans la Phrygie, dont ils avoient fait leur chef-lieu, & qu'ils nommoient *Jéruſalem*. Euſebe dit que Montan & Maximille tomberent dans le déſeſpoir & ſe pendirent. S. Apollinaire d'Hiéraple fut le plus zélé adverſaire des Montaniſtes, qui, ainſi que leur maître, étoient enthouſiaſtes juſqu'à la démence. Ils furent condamnés & excommuniés par le concile d'Hiéraple avec Théodoſe le Corroyeur. Leurs erreurs furent réfutées par divers auteurs ſur la fin du ſecond ſiecle; par Miltiade, ſavant apologiſte de la Religion Chrétienne; par Aſterius Ur-

banus, prêtre catholique, & par Eusebe dans son Histoire Ecclésiastique, liv. 5, chap. 15 & 16. Ces écrivains reprocherent tous à Montan & à ses prophétesses, les accès de fureur & de démence dans lesquels ces visionnaires prétendoient prophétiser, indécence dans laquelle les vrais prophetes ne sont jamais tombés; la fausseté de leurs prophéties démontrée par l'événement; l'emportement avec lequel ils déclamoient contre les pasteurs de l'Eglise, qui les avoient excommuniés; l'opposition qui se trouvoit entre leur morale & leurs mœurs, leur mollesse, leur mondanité, les artifices dont ils se servoient pour extorquer de l'argent de leurs prosélytes. Ces sectaires se vantoient d'avoir eu des martyrs de leur croyance; mais Asterius Urbanus leur soutint qu'ils n'en avoient jamais eu; que, parmi ceux qu'ils citoient, les uns avoient donné de l'argent pour sortir de prison, les autres avoient été condamnés pour des crimes. Ils tromperent pour un moment le pape Victor, mais il ne tarda pas à les connoître. *Voyez* VICTOR.

MONTAN, archevêque de Tolede vers 530, aussi pieux que savant, fut en butte à la calomnie. On dit qu'ayant été accusé d'impudicité, il prouva son innocence en tenant, pendant la célébration des saints mysteres, des charbons ardens dans son aube, sans qu'elle en fût brûlée (*voyez* PIERRE IGNÉE). Il nous reste de lui deux *Epîtres*, qui décelent beaucoup de savoir & de piété.

MONTAN, (Jean-Baptiste) *voyez* MONTANUS.

MONTAN, (Philippe) *ou plutôt* PHILIPPE de la MONTAIGNE, savant docteur de Sorbonne, natif d'Armentieres, étoit bon critique, & se distingua autant par ses mœurs & sa piété que par sa science. Il vécut dans le célibat & ne fut point élevé aux ordres sacrés. Il enseigna le grec avec réputation dans l'université de Douay, où il fonda trois bourses pour de pauvres écoliers, & où il mourut l'an 1567, âgé de plus de 80 ans. Erasme étoit son ami. On lui doit la revision de quelques traités de S. Jean-Chrysostome & la Traduction du grec en latin des *Commentaires* de Théophilacte, archevêque d'Acride sur les *Evangiles*, les *Epîtres* de S. Paul & plusieurs *Petits Prophetes*, Bâle, 1554 & 1570.

MONTANARI, (Geminiano) astronome de Modene, enseigna les mathématiques à Bologne avec réputation, & y mourut vers la fin du 17e. siecle. On a de lui: I. Une *Dissertation sur les Cometes*, en latin. II. *De la maniere de faire des observations astronomiques.* III. *Discours sur les étoiles fixes qui ont disparu, & sur celles qui ont commencé à paroître*, &c. Bien des savans sont persuadés que ces prétendues étoiles fixes n'étoient que des météores qui avoient pris quelque consistance (voyez les *Observ. philos.* N°. 138, 207). Montanari avoit adopté plusieurs idées de Gassendi; mais n'ayant pas son génie, il les défendoit plus mal que lui.

MONTANUS, *voy.* NERON.

MONTANUS *ou* MONTI (Jean-Baptiſte) né à Vérone, d'une famille noble, pratiqua & enſeigna la médecine à Padoue, avec une réputation extraordinaire. Il fut regardé comme un ſecond Galien. On a de lui : I. *Medicina univerſa.* II. *Opuſcula varia medica*, in-fol. III. *De gradibus & facultatibus Medicamentorum*, in-8°. IV. *Lectiones in Galenum & Avicennam*, in-8°; & d'autres ouvrages qui eurent un ſuccès diſtingué de ſon tems; mais qui ne répondent pas à ſa grande célébrité. Il a cultivé auſſi la poéſie, & a eu des liaiſons avec les faux eſprits de ſon ſiecle. Il mourut en 1551, à 53 ans.

MONTANUS, *voy.* ARIAS.

MONTARGON, (Robert-François de) dit le Pere HYACINTHE *de l'Aſſomption*, Auguſtin de la place des Victoires, né à Paris le 27 mai 1705, ſe diſtingua dans la chaire. Le roi Staniſlas de Pologne l'honora du titre de ſon aumônier, en récompenſe d'un Avent qu'il prêcha devant ce prince. Il périt malheureuſement à Plombieres, dans la crûe d'eau qu'éprouva cette ville la nuit du 24 au 25 juillet de l'année 1770. On compte parmi ſes ouvrages : I. Le *Dictionnaire Apoſtolique*, 12 vol. in-8° & 14 vol. in-12. II. Le Recueil d'*Eloquence Sainte*, 1 vol. in-12. III. L'*Hiſtoire de l'Inſtitution de la fête du ſaint Sacrement*, vol. in-12. Le P. Bertholet en a donné une plus ample (*voy.* BERTHOLET). Son *Dictionnaire Apoſtolique* eſt un répertoire utile; & il le ſeroit davantage, ſi l'auteur avoit eu plus de goût & un ſtyle moins incorrect.

MONTARROYO MASCARENHAS, (Freyre de) né à Lisbonne en 1670, d'une famille noble, voyagea dans preſque toute l'Europe. Il ſervit enſuite en qualité de capitaine de cavalerie, depuis 1704 juſqu'en 1710. Il quitta le métier de la guerre pour ſe livrer à l'étude. Ce fut lui qui introduiſit le premier en Portugal l'uſage des gazettes : en quoi on peut douter qu'il ait rendu ſervice à cette nation qui, du tems d'Emmanuel & de Jean III, ne connoiſſoit rien de cela, & qui a bien dégénéré depuis qu'elle a ce qu'on appelle des *gens-de-lettres*. Il mourut en 1730. Ses ouvrages ſont : I. Les *Négociations de la Paix de Ryſwick*, 2 vol. in-8°. II. *Hiſtoire naturelle, chronologique & politique du Monde*. III. *La Conquête des Onixes*, peuple du Bréſil, in-4°. IV. *Relation de la Bataille de Peterwaradin*, in-4°. V. *Evénemens terribles, arrivés en Europe en 1717*, in-4°. VI. *Détail des progrès faits par les Ruſſes, contre les Turcs & les Tartares*, in-4°, &c.

MONTAUBAN, (Jacques-Pouſſet de) avocat & échevin de Paris, mort en 1685, eſt auteur de quelques Pieces de théâtre. Il étoit lié avec Deſpréaux, Racine & Chapelle.

MONTAULT, (Philippe de) duc de Navailles, pair & maréchal de France, d'une famille ancienne, fut reçu page chez le cardinal de Richelieu en 1635, à l'âge de 14 ans. Inſtruit par ce célebre cardinal, il abjura la religion Calviniſte. Il parvint enſuite aux premiers grades militaires, & fut toujours très-attaché aux cardinaux de Richelieu & Ma-

zarin. Il commanda l'aile gauche de l'armée Françoiſe à la bataille de Senef; obtint le bâton de maréchal de France, le cordon de l'ordre du St-Eſprit, la place de gouverneur du duc d'Orléans, depuis régent du royaume, & mourut à Paris en 1684, à 65 ans. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1701, in-12. L'auteur écrit en homme de qualité, avec une ſimplicité noble & élégante; il n'y manque que des faits curieux.

MONTAUSIER, *voyez* SAINTE-MAURE.

MONTAZET, (Antoine de Malvin de) né dans le dioceſe d'Agen en 1712, embraſſa l'état eccléſiaſtique, devint abbé commendataire de l'abbaye royale de St-Victor, & de celle de Monſtier en Argonne, &c. Zélé contre les philoſophes, qu'il démaſqua & réfuta par une ſolide *Inſtruction Paſtorale*; ardent défenſeur des prérogatives de ſon ſiege, qu'il prétendoit s'étendre juſqu'à réformer les jugemens des métropolitains; adverſaire fortuné des uſages & privileges de ſon chapitre, qu'il parvint à faire ſupprimer par l'autorité civile: ce prélat tient une place diſtinguée dans l'hiſtoire de l'Egliſe Gallicane de ce ſiecle. Comblé d'éloges les plus emphatiques, égalé aux Irénée & aux Auguſtin par les gens de la *petite égliſe*; il en a été outragé de la maniere la plus indigne, lorſque ſe roidiſſant contre les artifices de la ſecte, il a rendu aux déciſions de l'Egliſe univerſelle l'hommage qu'il leur devoit. C'eſt alors que l'auteur des *Nouvelles Eccléſiaſtiques* n'a pas craint de dire *que ſon ſyſtême pouvoit avoir ſa commodité pour ce monde, mais qu'il n'étoit pas ſûr pour l'autre.* Tranquille & heureux, s'il n'avoit eu que de tels adverſaires, il n'a pas peu dérogé à ſa félicité perſonnelle, en ſe déclarant dans pluſieurs occaſions en faveur d'un parti, dont ſans doute il ne connoiſſoit pas aſſez ni l'eſprit, ni le but. C'eſt ſous ſes auſpices qu'a paru la fameuſe *Théologie de Lyon*; ouvrage où toutes les erreurs de Janſenius ſont reproduites avec art, & qui a été apprécié avec juſteſſe dans des *Obſervations*, pluſieurs fois réimprimées (voy. le *Journ. hiſt. & littér.*, 1 ſeptembre 1787, p. 14). Ses démêlés avec M. de Beaumont, archevêque de Paris, ſont trop connus, pour que nous en faſſions ici un détail, qui d'ailleurs ne laiſſeroit que des impreſſions déſagréables dans l'eſprit des bons Chrétiens. On connoît cette ſtrophe d'une cantate fameuſe :

Le fier primat des Gaules
Voudra jouer un des premiers rôles:
Juge des métropoles,
Il fait dans tous les cas
Grand fracas.
Ce Hercule Gaulois
Fameux par tant d'exploits,
D'un coup de ſa maſſue
A ſu venger ſa ſœur Perpétue:
Si le Pape remue,
L'on peut au pere en Dieu
Dire adieu.

Il mourut à Paris le 3 mai 1788. Ses dernieres années ont été marquées, comme nous l'avons dit, par pluſieurs événemens déſagréables, qui ont contribué à déranger ſa ſanté & à abréger ſes jours (voyez le *Journ.*

cité, 15 avril 1788, p. 606). On dit qu'à sa mort un certain abbé.... s'est écrié, comme autrefois M. de Rancé, en apprenant la mort de M. Arnauld : *Voilà une grande perte pour le parti !* Il auroit dû ajouter aussi comme M. de Rancé : *Heureux qui n'en a point d'autre que celui de J. C.* On a de lui, outre l'*Instruction Pastorale*, dont nous avons parlé, un *Catéchisme du diocese de Lyon*, & une *Lettre à M. l'Archevêque de Paris*. Quoiqu'il n'ait point été du nombre des *Appellans* ; qu'il ait évité, ainsi que M. de Fitz-James, toute démarche d'opposition formelle à la Bulle *Unigenitus*, & que dans certaines occasions il ait montré la docilité des enfans de la foi, le parti de la *petite église* l'a regardé comme son patriarche, & les orthodoxes comme un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il évitoit l'éclat d'une rupture ouverte.

MONTBELIARD, (Philibert Gueneau de) né à Sémur en Auxois en 1720, fit ses premieres études à Dijon, puis acheva son cours à Paris ; retiré dans sa patrie, il se livra à l'étude de l'histoire naturelle. M. de Buffon l'associa à ses travaux, & c'est à lui que l'on doit l'*Histoire des Oiseaux*, 9 vol. in-4°, ou 18 vol. in-12, qui suivent les *Quadrupedes* de M. de Buffon. Il s'occupoit de l'insectologie, lorsque la mort l'enleva le 18 novembre 1785 à Sémur. M. de Buffon dit de lui, dans une Préface, que » c'est l'homme du monde dont » la façon de voir, de juger » & d'écrire, a le plus de » rapport avec la sienne ». Montbeliard a travaillé aux premiers volumes de la *Collection académique*, imprimée à Dijon, in-4°, où l'on a prétendu donner ce qu'il y avoit de plus intéressant dans les Mémoires des différentes académies de l'Europe. Romé de l'Isle a réfuté son opinion sur l'origine des cristaux. Il en a d'autres qui pourroient faire l'objet d'une critique plus grave.

MONTBRUN, (Charles Dupuy) fut l'un des plus fameux capitaines Calvinistes du 16e. siecle. Divers exploits par lesquels il se signala en faveur de sa secte, l'obligerent de se retirer à Geneve. Après environ 2 ans d'absence, Montbrun rentra en France, & se rendit maître de plusieurs places en Dauphiné & en Provence. Il se trouva aux batailles de Jarnac & de Montcontour. Ayant pris diverses places, il eut l'audace de marcher contre l'armée de Henri III, qui faisoit le siege de Livron, & d'ordonner à ses troupes de piller le bagage de ce prince en 1574. Enfin le marquis de Gordes poursuivit vivement ce sujet rebelle. Montbrun en fuyant se cassa la cuisse & fut pris. Le roi lui fit faire son procès à Grenoble, où il fut conduit le 29 du mois de juillet. Il fut condamné à la mort & exécuté le 12 août 1575.

MONTCALM, (Louis-Joseph de St.-Veran, marquis de) lieutenant-général des armées du roi, naquit en 1712 à Candiac, d'une famille de Rouergue qui, dit-on, a produit le fameux grand-maître Gozon, vainqueur du dragon qui désoloit l'isle de Rhodes (voyez

Gozon). Il porta les armes de bonne heure, & après avoir servi 17 ans dans le régiment de Hainaut, il fut fait colonel de celui d'Auxerrois en 1743. La connoissance que l'on avoit de ses talens & de son activité, lui fit confier des commandemens particuliers, & il ne perdit aucune occasion de se signaler. Il reçut trois blessures à la bataille donnée sous Plaisance le 3 juin 1746, & deux coups de feu à la malheureuse affaire de l'Assiette. Devenu brigadier des armées du roi en 1747, & mestre-de-camp du nouveau régiment de cavalerie de son nom en 1749, il mérita d'être fait en 1756 maréchal-de-camp, & commandant en chef des troupes Françoises dans l'Amérique. Il y arriva la même année, & arrêta par ses bonnes dispositions l'armée du lord Loudon au Lac St.-Sacrement. Les campagnes de 1757 & de 1758, ne furent pas moins glorieuses pour lui; il repoussa avec un petit nombre de troupes les armées ennemies, & prit des fortereſſes munies de garnisons fortes & nombreuses. Le froid, la faim accablerent ses soldats, depuis l'automne de 1757 jusqu'au printems de 1758. Il les soutint dans cette extrémité, & s'oublia lui-même pour les secourir. Le général Abercromby ayant succédé au lord Loudon, le marquis de Montcalm remporta sur lui, le 8 juillet 1758, une victoire complette, & reçut le titre de lieutenant-général. Enfin, après avoir éludé long-tems les efforts d'une armée supérieure à la sienne, & ceux d'une flotte formidable, il fut engagé malgré lui dans un combat près de Quebec. Il reçut au premier rang & au premier choc une profonde blessure, dont il mourut le lendemain le 14 septembre 1759, à 48 ans, en héros chrétien. La défaite entiere de l'armée fut suivie de la perte du Canada. Quelques auteurs, en particulier M. Carver (*Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale*), considerent ce malheur comme une punition de la conduite tenue envers la garnison du fort Guillaume-Henri, qui fut massacrée par les sauvages malgré la capitulation. S'il est vrai que les Anglois ont exagéré dans leurs relations les torts du général François, il est vrai aussi qu'il est impossible de le justifier entiérement (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 mai 1784, p. 89. Il avoit un frere qui fut compté parmi les savans précoces (voyez Candiac & Mas). En 1777, un Anglois a publié des *Lettres*, faussement attribuées à ce général.

MONTCHAL, (Charles de) né à Annonai en Vivarais, célebre & savant archevêque de Toulouse, est connu par des *Mémoires* imprimés à Roterdam, 1718, en 2 vol. in-12. Ils roulent sur le cardinal de Richelieu. Ce ministre l'avoit élevé à l'archevêché de Toulouse, sur la démission du cardinal de la Valette, dont il avoit été précepteur. Il gouverna ce diocese avec beaucoup de zele, & fit plusieurs établissemens qui font chérir sa mémoire. Il fut d'abord boursier, ensuite principal du college d'Autun à Paris, & s'éleva de degré en degré. Ses

Mémoires sont curieux ; mais ils ont été imprimés avec peu de soin, & d'une maniere incorrecte. Il travailla long-tems, & avec assiduité, à corriger *Eusebe*. On a de lui des *Lettres*, publiées par le P. Michel le Quien. Il possédoit très-bien les langues savantes. On lui attribue encore une *Dissertation*, pour prouver que *les Puissances séculieres ne peuvent imposer sur les biens de l'Eglise aucune taxe, sans le consentement du clergé* (dans l'*Europe savante*, novembre 1718). Effectivement, ces biens étant consacrés à Dieu, leur produit ne peut être employé à un usage quelconque, que du gré de leurs administrateurs naturels. Montchal étoit protecteur des savans & très-savant lui-même. Les gens-de-lettres répandirent des fleurs sur son tombeau. Il y descendit en 1651 à Carcassone.

MONTCHRESTIEN DE VATTEVILLE, (Antoine) poëte François, fils d'un apothicaire de Falaise en Normandie, est plus connu par ses intrigues, par son humeur querelleuse & par ses aventures, que par son talent pour la poésie. Un meurtre dont il fut accusé, le força de se sauver en Angleterre, où le roi Jacques I l'accueillit très-bien. Le poëte aventurier, ayant obtenu sa grace à la priere de ce monarque, revint à Paris, & y dressa boutique de lunettes, de couteaux & de canifs. Il s'occupa quelques années de ce métier, soupçonné pendant ce tems-là de faire de la fausse monnoie. Il leva ensuite des troupes pour les Huguenots, & fut tué au village de Tourrailles, à 5 lieues de Falaise, après avoir assassiné ceux qui vouloient le prendre. On transporta son corps à Domfront, où les juges le condamnerent à avoir les membres rompus, & à être jeté au feu & réduit en cendres. Cet arrêt fut exécuté le 21 octobre 1621. On a de lui un *Traité de l'Œconomie*, in-4° ; des Tragédies ; une *Pastorale* en 5 actes ; un *Poëme* divisé en 4 livres, intitulé *Susanne* ou *la Chasteté* ; in-12 & in-8° ; des *Sonnets*, &c. Ce sont autant de productions de la médiocrité, pour ne rien dire de plus.

MONT-DORÉ, (Pierre) en latin *Mons-Aureus*, natif de Paris, & conseiller, ou selon d'autres, maître-des-requêtes, fut chassé d'Orléans à cause de son attachement au Calvinisme. Il se retira à Sancerre, où il mourut en 1570. On a de lui un *Commentaire sur le 10e. livre d'Euclide*.

MONT-D'ORGE, (Antoine Gautier de) maître de chambre-aux-deniers du roi, membre de l'académie de Lyon sa patrie, naquit en 1727, & mourut à Paris en 1768. On a de lui : I. *Réflexions d'un Peintre sur l'Opéra*, en 1741, in-12. II. *L'Art d'imprimer les Tableaux en trois couleurs*, 1755, in-8°, brochure où l'on trouve des détails curieux. III. Un Ballet, un Opéra, &c.

MONTECLAIR, (Michel) né à 3 lieues de Chaumont en Bassigni, l'an 1666, mort en 1737 proche St.-Denys en France, fut le premier qui joua, dans l'orchestre de l'Opéra, de la contre-basse, instrument qui fait un si grand effet dans les chœurs, & dans les airs de

magiciens, de démons & dans ceux de tempêtes. On a de lui : I. Une *Méthode* pour apprendre la musique. II. Des *Principes pour le Violon*. III. Des *Trio* de violons. IV. Des *Cantates*. V. Des *Motets*, &c.

MONTECUCULI, (Sébastien) comte Italien de Ferrare, fut accusé d'avoir donné du poison dans une tasse d'eau fraîche au dauphin François, fils de François I, pendant qu'il jouoit à la paume à Valence en Dauphiné, & que très-échauffé il avoit demandé à boire. Il fut mis à la question, & en avouant ce crime par la force des tourmens, il déclara, dit-on, qu'Antoine de Leve & Ferdinand de Gonzague, attachés à Charles-Quint, l'avoient porté à le commettre ; mais ces grands généraux s'éleverent contre une imputation ridicule & absurde, & rejeterent ce forfait sur Catherine de Médicis, qui, en se défaisant de ce prince, assuroit le trône à Henri II son époux, frere cadet du dauphin François. Toutes ces conjectures étoient bien odieuses. Les généraux de l'empereur pouvoient-ils craindre un jeune prince qui n'avoit jamais combattu ? Que gagnoient-ils à sa mort ? Quel crime bas & honteux avoient-ils commis, qui pût les faire soupçonner ? L'intérêt que Catherine de Médicis avoit d'être reine de France, est-il une raison assez forte pour lui imputer un crime sans des preuves positives ? Quoi qu'il en soit, Montecuculi fut écartelé à Lyon en 1536. Quelques historiens ont tâché de laver sa mémoire, & ont prétendu que la véritable cause de la mort du dauphin François, fut une pleurésie, & non le poison. La circonstance où il but l'eau demandée à Montecuculi, vient très-fort à l'appui de cette justification.

MONTECUCULI, (Raimond de) né dans le Modenois, en 1608, d'une famille distinguée, porta d'abord les armes sous Ernest Montecuculi, son oncle ; qui commandoit l'artillerie de l'empereur. Le neveu servit sous lui comme soldat, & ne parvint au commandement, qu'après avoir passé par tous les degrés de la milice. La premiere action qui fit briller le courage du jeune héros, fut en 1644. Il surprit, à la tête de 2000 chevaux, par une marche précipitée, dix mille Suédois, qu'il contraignit d'abandonner leur bagage & leur artillerie. Le général Bannier, instruit de cette défaite, tourna ses armes contre le vainqueur & le fit prisonnier. Il sut mettre à profit le tems de sa captivité, qui fut de deux années. Une lecture continuelle agrandit la sphere de ses idées, & assura ses succès en augmentant ses connoissances. A peine eut-il obtenu sa liberté, qu'il se vengea de sa prison par la défaite du général Wrangel, qui périt dans une bataille en Bohême. Après la paix de Westphalie, Montecuculi passa en Suede, & ensuite à Modene, où il assista aux noces du duc. Cette fête fut marquée par un événement bien triste pour lui : il eut le malheur de tuer dans un carrousel le comte Monzani, son ami, sa lance poussée avec trop de force, ayant percé la cuirasse de cet infortuné cour-

tisan. L'empereur attacha entiérement Montecuculi à son service en 1657, par le titre de maréchal-de-camp général. Envoyé au secours de Jean Casimir roi de Pologne, attaqué par Ragotzki prince de Transilvanie, & par la Suede, il battit les Transilvains & prit Cracovie sur les Suédois. Charles-Gustave, roi de Suede, ayant tourné ses armes contre le Danemarck, Montecuculi eut le bonheur de prendre plusieurs places sur l'agresseur, & délivra Coppenhague par terre, avant que les Hollandois y eussent jeté du secours par mer. La paix, fruit de ses victoires, ne le laissa pas long-tems oisif. Le vainqueur de Ragotzki devint son défenseur contre les Ottomans. Il les força d'abandonner la Transilvanie, & rompit par une sage lenteur toutes les entreprises d'une armée formidable, jusqu'à l'arrivée des François, qui l'aiderent à vaincre les Turcs à la célebre journée de St.-Gothard, en 1664. Cette victoire amena la paix, & ce qui peut paroître étonnant, une paix peu avantageuse; mais l'armée impériale étoit si mal disciplinée, & composée de tant de nations & de milices diverses, faisant un ensemble mal uni & difficile à diriger par le général le plus habile, qu'on jugea convenable de finir la guerre à tout prix. Montecuculi fut récompensé par la place de président du conseil de guerre de l'empereur Léopold. La guerre s'étant allumée quelque tems après entre la France & l'Empire, Montecuculi fut mis en 1673 à la tête des troupes destinées à arrêter les progrès des François. La prise de Bonn, & la jonction de son armée à celle du prince d'Orange, malgré Turenne & Condé, lui acquirent beaucoup de gloire, & arrêterent la fortune de Louis XIV, après la conquête de trois provinces de Hollande. On lui ôta pourtant le commandement de cette armée l'année suivante; mais on le lui rendit en 1675, pour venir sur le Rhin faire tête à Turenne. Les deux généraux passerent 4 mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les officiers Allemands & François. L'un & l'autre jugeoient de ce que son adversaire alloit tenter, par les marches que lui-même eût voulu faire à sa place, & ils ne se tromperent jamais. Ils opposoient l'un à l'autre la patience, la ruse & l'activité. Les maitres de l'art admiroient les judicieuses & profondes manœuvres des deux héros, sans prévoir où elles aboutiroient, l'orsqu'un boulet de canon, qui tua le général François près du village de Saltzbach en 1675, fit le dénouement de cette brillante scene. Il n'y avoit que le prince de Condé qui pût disputer à Montecuculi la supériorité que lui donna la mort de Turenne. Ce prince fut envoyé sur le Rhin, & après avoir essuyé quelque perte, il arrêta le général impérial, qui ne laissa pas de regarder cette derniere campagne comme la plus glorieuse de sa vie: non qu'il eût été vainqueur; mais pour n'avoir pas été vaincu, ayant à combattre Turenne & Condé. Il passa le reste de sa vie à la

cour impériale, occupé du bien de l'état, & des moyens d'en soutenir la gloire. Il mourut à Lintz, en 1680, à 72 ans. Comme le défaut de discipline avoit été la cause de presque toutes les défaites des impériaux en Hongrie, il avoit donné à cet objet tous ses soins, & c'est à lui que la maison d'Autriche doit les brillans succès de ses armes depuis le siege de Vienne, qui eut lieu trois ans après sa mort. Victor-Amédée, duc de Savoie, se plaisoit à raconter le trait suivant. Montecuculi avoit dans une marche donné ordre, sous peine de mort, que personne ne passât par les bleds. Un soldat revenant d'un village & ignorant les défenses, traversa un sentier qui étoit au milieu des bleds. Montecuculi, qui l'apperçut, envoya ordre au prévôt de l'armée de le faire pendre. Cependant ce soldat qui s'avançoit, allégua au général qu'il ne savoit pas les ordres. *Que le Prévôt fasse son devoir*, répondit Montecuculi. Comme cela se passa en un instant, le soldat n'avoit pas encore été désarmé. Alors plein de fureur il dit : *Je n'étois pas coupable, je le fuis maintenant ;* & tira son fusil sur Montecuculi. Le coup manqua, & Montecuculi lui pardonna. Il reste de lui des *Mémoires* en italien, traduits en françois par Adam ; ils sont utiles aux militaires & aux historiens. Les meilleures éditions de cet ouvrage, sont celles de Paris, 1 vol. in-12, 1746, & avec les Commentaires de Turpin de Crissé, 3 vol. in-4°, fig., 1769 ; & d'Amsterdam, 3 vol. in-8°, fig. 1770.

MONTEGUT, (Jeanne de Segla, épouse de M. de) trésorier de France de la généralité de Toulouse, naquit dans cette ville en 1709, & y mourut en 1752. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris en 1768, en 2 vol. in-8°. Il y a dans cette collection peu de Poésies galantes ; elles sont presque toutes morales ou chrétiennes, & souvent de simples tributs de société ou d'amitié ; mais on y trouvera du naturel, de la douceur, & beaucoup de facilité. Le 1*er.* volume offre des *Odes*, des *Epîtres*, des *Idylles*, des *Pieces fugitives*. Le second renferme une *Traduction* presque complette, en vers françois, des *Odes* d'Horace. Cette version est en général élégante & fidelle ; il y a quelques Odes rendues avec génie. On desireroit quelquefois plus de force & de coloris. Le talent de madame de Montegut pour la poésie se développa tard ; mais il fut bientôt perfectionné. Elle remporta trois prix à l'académie des Jeux-Floraux, & fut déclarée *Maîtresse des Jeux :* titre que l'on accorde aux athletes honorés d'une triple couronne. Ce que ses écrits ont de précieux, c'est qu'on y découvre l'empreinte de son ame noble, sincere, sensible, nourrie des principes d'une saine philosophie, & pénétrée d'attachement pour la Religion. Quoiqu'elle possédât le latin, l'anglois, l'italien, & qu'elle fût versée dans les sciences & dans les belles-lettres, elle cachoit ses lumieres avec autant de soin que d'autres en prennent à les étaler. Sa parure étoit simple & décente, son maintien noble & modeste. Un homme éclairé,

vertueux & auſtere, dit en parlant d'elle, *c'eſt la ſeule femme à qui je pardonne d'être ſavante.*

MONTEIL, (Aimart de) évêque du Puy & légat du pape Urbain II dans l'armée des Croiſés, mourut à Antioche en 1098, fort regretté de toute l'armée chrétienne, pour ſa prudence & pour l'autorité qu'il s'étoit acquiſe. Il étoit le conſeil des grands, le ſoutien des petits, & l'arbitre des différends qui naiſſoient entre les princes. Il avoit une tendre dévotion envers le Ste. Vierge; & l'on croit qu'il compoſa en ſon honneur le *Salve Regina*, que les anciens auteurs nomment quelquefois l'*Antienne du Puy*. Cependant les hiſtoriens ne s'accordent pas ſur ce point. Alberic, dans ſa Chronique, le lui attribue & ajoute qu'il ſupplia le chapitre de Cluni de l'inſérer dans l'Office; ce qui lui fut accordé. Guillaume Durand le donne à Pierre évêque de Compoſtelle; d'autres en font honneur à Herman Contract.

MONTEIL, *voy.* GRIGNAN.

MONTE-MAJOR, (George de) célebre poëte, ainſi nommé de Monte-Major, lieu de ſa naiſſance, auprès de Conimbre, ſuivit quelque tems la cour de Philippe II roi d'Eſpagne. Il prit le parti des armes, ſans abandonner ni la poéſie, ni la muſique, pour laquelle il avoit auſſi beaucoup de talent. Le Parnaſſe eſpagnol le perdit vers 1560. On a de lui des Poéſies ſous le titre de *Cancionero*, 1554, 2 vol. in-8°, & une eſpece de Roman, intitulé: *La Diane*, 1602, in-8°. Il y a dans ces ouvrages de l'eſprit & de la délicateſſe. Les étrangers s'empreſſerent de ſe les approprier en les traduiſant.

MONTENAULT D'EGLY, (Charles-Philippe de) Pariſien, né en 1696, de l'académie des belles-lettres, longtems auteur du *Journal de Verdun*, mourut à Paris en 1749. On a de lui: I. *L'Hiſtoire des Rois des Deux-Siciles de la Maiſon de France*, en 4 vol. in-12, en 1741: ouvrage eſtimé par l'exactitude & la ſimplicité qui y regnent. II. *La Callipédie, ou la maniere d'avoir de beaux enfans*, traduite en proſe du Poëme latin de Claude Quillet, in-12. Cette verſion eſt non-ſeulement peu littérale, mais écrite ſans génie, ſans goût, ſans graces & ſans aménité. Le traducteur n'a ſaiſi ni la lettre, ni l'eſprit de ſon original qui écrit en vers & en vers latins.

MONTERCHI, (Joſeph) Romain, né vers 1630, mort au commencement du 18*e.* ſiecle, ſe rendit habile dans les antiquités, & mérita par ſes connoiſſances dans cette ſcience, de devenir bibliothécaire du cardinal Carpegna. Les antiquaires font quelque cas d'un livre italien qu'il donna ſur cette matiere ſous ce titre: *Scelta de Medaglioni più rari del cardinal Carpegna*, in-4°, Rome, 1679.

MONTEREAU, (Pierre de) s'eſt rendu célebre par pluſieurs ouvrages d'architecture. Il étoit de Montereau, & mourut, ſelon quelques auteurs, l'an 1266, & ſelon d'autres en 1289. C'eſt cet architecte qui a donné les deſſins de la Ste. Chapelle de Paris; de la Chapelle de Vincennes; du Réfectoire, du Dortoire, du Chapitre, & de la Chapelle de Notre-Dame dans le

monaſtere de S. Germain-des-Prés. Il eſt enterré dans l'égliſe de cette abbaye, & eſt repréſenté ſur ſa tombe avec un compas & une regle à la main.

MONTESPAN, *voyez* ROCHECHOUART Françoiſe-Athenaïs.

MONTESQUIEU, (Charles de Secondat, baron de la Brede & de) d'une famille diſtinguée de Guienne, naquit au château de la Brede, près de Bourdeaux, le 18 janvier 1689. Un oncle paternel, préſident-à-mortier au parlement de Bourdeaux, ayant laiſſé ſes biens & ſa charge au jeune Monteſquieu, il en fut pourvu en 1716. Sa compagnie le chargea ſix ans après, en 1722, de préſenter des remontrances à l'occaſion d'un nouvel impôt, dont ſon éloquence & ſon zele obtinrent la ſuppreſſion. L'année d'auparavant il avoit mis au jour ſes *Lettres Perſanes*, ſatyre où les choſes les plus ſaintes ne ſont pas plus épargnées que les vices, les travers, les ridicules, les préjugés & la bizarrerie des François. La mort de Sacy, traducteur de *Pline*, ayant laiſſé une place vacante à l'académie françoiſe, Monteſquieu qui s'étoit défait de ſa charge, & qui ne vouloit plus être qu'homme de lettres, s'y préſenta pour la remplir. Le cardinal de Fleury, inſtruit par des perſonnes zélées, des plaiſanteries du *Perſan* ſur les dogmes, la diſcipline & les miniſtres de la Religion Chrétienne, lui refuſa ſon agrément. Monteſquieu devinant ſans peine la raiſon de ce refus, fit faire, (ſi on en croit Voltaire) en peu de jours une nouvelle édition de ces Lettres, où les paſſages blâmables étoient adoucis ou ſupprimés. Cette eſpece de rétractation, & les inſtances de quelques perſonnes de crédit, & ſur-tout du maréchal d'Eſtrées, pour lors directeur de l'académie françoiſe, ramenerent, dit-on, le cardinal, & Monteſquieu entra dans cette compagnie. Son Diſcours de réception fut prononcé le 24 janvier 1728. Le deſſein que Monteſquieu avoit formé de peindre les nations dans ſon *Eſprit des Loix*, l'obligea de les aller étudier chez elles. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la Suiſſe & la Hollande, il ſe fixa près de 2 ans en Angleterre. De retour dans ſa patrie, il mit la derniere main à ſon ouvrage *ſur la cauſe de la Grandeur & de la Décadence des Romains*, qui parut en 1734, in-12. L'auteur trouve les cauſes de la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté, du travail & de la patrie; dans la ſévérité de la diſcipline militaire; dans le principe où ils furent toujours de ne faire jamais la paix qu'après des victoires. Il trouve les cauſes de leur décadence dans l'agrandiſſement même de l'état; dans le droit de bourgeoiſie accordé à tant de nations; dans la corruption introduite par le luxe de l'Aſie; dans les proſcriptions de Sylla, &c.; mais quelques-unes de ſes raiſons, la derniere entr'autres, ſont plutôt les ſuites que les cauſes de la décadence que l'auteur prétend expliquer; on dit auſſi qu'il a beaucoup profité d'un ouvrage anglois, écrit ſur le même ſujet, par Walter Moyle, & publié à Londres en

1726, 2 vol. in-8° : ouvrage qu'il ne cite pas, & qu'il a peut-être copié quelquefois avec trop de confiance. L'*Esprit des Loix* fut publié en 1748, en 2 vol. in-4°. Ouvrage qui préſente des vues vaſtes, des réflexions profondes & lumineuſes, une grande connoiſſance des gouvernemens, d'excellentes réfutations des paradoxes, par leſquels des écrivains plus ſinguliers que ſolides ont prétendu faire admirer le gouvernement turc, & d'autres triſtes produits du deſpotiſme oriental. Voltaire, cet homme ſi jaloux de tout autre mérite que le ſien, a appellé l'auteur *Arlequin Grotius*, & Linguet a nommé l'*Eſprit des Loix*, l'*Ouvrage d'un petit-maître françois qui liſoit fort légérement*. Ces jugemens ſont un peu ſéveres ; mais il faut convenir que l'auteur eſt peu exact, qu'il adopte d'anciennes idées qu'il donne pour neuves, & qu'il y attache une confiance que ſouvent elles ne méritent pas. C'eſt ainſi que ſon ſyſtême des climats, qui fait une partie conſidérable de ſon livre, eſt pris tout entier *de la Méthode d'étudier l'Hiſtoire* de Bodin, & du Traité *de la Sageſſe* de Charon, ſans qu'il les ait cités ; ſyſtême du reſte excellemment réfuté par des faits ſenſibles, éclatans, brillant de toute la lumiere de l'hiſtoire & de la géographie (voyez le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 avril 1785, p. 556). Les aſſertions les plus poſitives ſont ſouvent dénuées de fondement. Il ne prouve pas, par exemple, qu'il naiſſe plus de filles que de garçons en Orient (le contraire eſt même certain), & quand cela ſeroit, le conſéquence qu'il en tire en faveur de la polygamie, ne ſeroit pas concluante ; il faudroit prouver encore que tout comparé, il y a plus de circonſtances où les hommes meurent en Orient que les femmes : mais c'eſt tout le contraire, parce qu'en Orient un grand nombre de filles & de femmes étant renfermées enſemble, les maladies pour elles y ſont plus fréquentes & plus contagieuſes ; ce qu'Ariſtote avoit déjà remarqué. Ainſi, quand bien même il naîtroit en Orient plus de filles que de garçons, ce qui n'eſt pas, il ne s'enſuivroit point que la polygamie y dût être permiſe ; de même qu'en Europe, quoiqu'il y naiſſe plus de garçons que de filles, il ne s'enſuit pas que la polyandrie y doive être permiſe, parce qu'il y a plus d'occaſions où les hommes y meurent que les femmes ; & que tout conſidéré, le nombre des hommes n'en eſt pas aſſez grand, pour que les femmes en puiſſent avoir pluſieurs. Il eſt d'ailleurs démontré par le fait, que les pays où la polygamie a lieu, ſont moins peuplés que les autres, toutes choſes étant d'ailleurs égales. L'influence qu'il donne aux climats ſur la Religion, juſqu'à exclure en quelque ſorte de quelques-uns la Religion Chrétienne, eſt contraire aux faits les plus avérés. « Le Chriſtianiſme (dit un auteur qui n'a examiné cette matiere que d'après les documens de l'hiſtoire) » a produit les mêmes » effets, le même changement » dans les mœurs de tous les » peuples, chez leſquels il s'eſt » établi. La molleſſe des Aſia-

» tiques, la férocité des Afri- » cains, l'humeur vagabonde » des Parthes & des Arabes, » la rudeſſe des habitans du » Nord & des Sauvages, ont » été forcées de céder à la » morale de l'Evangile. On » peut s'en convaincre par le » tableau des mœurs qui ont » régné avec le Chriſtianiſme » pendant quatre ſiecles ſur les » côtes de l'Afrique, en Egyp- » te, en Arabie, qui regnent » encore chez les Abyſſins; » par la révolution qu'il a » opérée chez les Perſes, au » ſixieme en Angleterre, au » neuvieme chez les peuples » du Nord, de nos jours » parmi les Américains, & aux » extrémités de l'Aſie. Il y a » ſans doute des climats ſous » leſquels les mœurs ſont or- » dinairement corrompues, & » les habitans moins propres à » s'inſtruire, mais il n'eſt point » de difficultés que le Chriſ- » tianiſme n'ait autrefois vain- » cues, il peut donc encore » les vaincre aujourd'hui. Au » ſecond ſiecle, Celſe jugeoit » comme nos politiques mo- » dernes, que le deſſein de » ranger tous les peuples ſous » la même loi étoit un projet » inſenſé; cette ſpéculation » profonde s'eſt trouvée fauſſe, » elle le ſera toujours; le Chriſ- » tianiſme a été deſtiné de » Dieu à être la religion de » toutes les nations, comme » elle doit être celle de tous » les ſiecles. Une preuve dé- » monſtrative, que la Religion » a beaucoup plus d'empire » ſur les mœurs des peuples » que le climat, c'eſt que par- » tout où le Chriſtianiſme a » été détruit, la barbarie & » l'ignorance ont pris ſa place, » ſans qu'aucun laps de tems » ait pu les diſſiper. Y a-t-il » quelque reſſemblance entre » les mœurs qui regnent au- » jourd'hui ſous le mahomé- » tiſme dans la Grece, l'Aſie » mineure, la Perſe, la Syrie, » l'Egypte & ſur les côtes de » l'Afrique, & celles que le » Chriſtianiſme y avoit intro- » duites? Dans peu d'années, » notre Religion avoit civi- » liſé toutes ces nations; il » y a près de onze cents ans » qu'elles ſont retombées dans » la barbarie, & elles ſem- » blent condamnées à y de- » meurer pour toujours, à » moins qu'elles ne reviennent » à la lumiere de l'Evangile, » dont l'alcoran les a privées. » Un voyageur, qui a fait ré- » cemment le tour du monde, » atteſte qu'il a vu le Chriſ- » tianiſme produire les mêmes » effets dans tous les climats, » & par-tout où les miſſion- » naires ſont parvenus à l'éta- » blir ». Ce que Monteſquieu avance ſur les ſuicides, qu'il n'y avoit contre eux chez les Romains aucune peine, n'eſt pas exact, puiſqu'il eſt conſtant qu'ils étoient privés de la ſé- pulture ſacrée & religieuſe. On reproche encore à l'auteur d'a- voir ramené tout à un ſyſtême, dans une matiere où il ne fal- loit que raiſonner ſans imagi- ner; d'avoir donné trop d'in- fluence aux cauſes phyſiques préférablement aux cauſes mo- rales; d'avoir fait un tout irrégulier, une chaîne interrom- pue; d'avoir trop ſouvent con- clu du particulier au général. L'abus actuel de la philoſophie, pour quiconque veut en ana-

lyſer les progrès, remonte à cet ouvrage célebre, qui ramenant toute légiſlation à ſon *Eſprit*, & imprimant à tous les principes les plus conſtans, le caractere de ſyſtême, s'efforçant avec un art pénible de les courber pour les ajuſter à ſes opinions, a malheureuſement introduit dans le monde littéraire un eſprit de diſcuſſions hardies & ſouvent téméraires. On a été fâché auſſi de trouver dans cet ouvrage célebre de longues digreſſions ſur les loix féodales, des exemples tirés des voyageurs les plus décrédités, des paradoxes à la place des vérités, des plaiſanteries où il falloit des réflexions, & ce qui eſt encore plus triſte, des principes de déiſme & d'irréligion. Mais ces écarts n'empêcherent pas l'auteur de rendre au Chriſtianiſme des témoignages éclatans, d'en démontrer les excellens effets. » Bayle (dit-il) après avoir » inſulté toutes les religions, » flétrit la Religion Chrétien- » ne; il oſe avancer que de vé- » ritables Chrétiens ne forme- » roient pas un état qui pût » ſubſiſter. Pourquoi non? Ce » ſeroient des citoyens infini- » ment éclairés ſur leurs de- » voirs, & qui auroient un » très-grand zele pour les rem- » plir; ils ſentiroient très-bien » les droits de la défenſe na- » turelle; plus ils croiroient » devoir à la Religion, plus ils » penſeroient devoir à la pa- » trie. Les principes du Chriſ- » tianiſme, bien gravés dans » le cœur, ſeroient infiniment » plus forts que ce faux hon- » neur des monarchies, ces » vertus humaines des répu- » bliques, & cette crainte ſer- » vile des états deſpotiques... » Choſe admirable (dit-il ail- » leurs) la Religion Chrétienne, » qui ne ſemble avoir d'objet » que la félicité de l'autre vie, » fait encore notre bonheur » dans celle-ci ». L'*Eſprit des Loix* eſſuya des critiques bonnes & mauvaiſes. L'abbé Debonnaire donna le ſignal par une brochure, en ſtyle moitié ſérieux, moitié badin. Le gazetier eccléſiaſtique, qui vit finement dans l'*Eſprit des Loix* une de ces productions *que la Bulle* Unigenitus *a ſi fort multipliées*, lança deux feuilles contre l'auteur, qui rendit ſon adverſaire ridicule & odieux, dans ſa *Défenſe de l'Eſprit des Loix*. Mais quelqu'eſprit qu'il y ait dans cette Défenſe, l'auteur ne ſe juſtifie pas ſur tous les reproches que lui avoit faits ſon adverſaire. La Sorbonne entreprit l'examen de l'*Eſprit des Loix*, & y trouva pluſieurs choſes à reprendre. Mais ſa Cenſure, long-tems attendue, n'a pas vu le jour. M. Crevier fit ſur le même ouvrage des Obſervations ſages & ſolides, quoiqu'aſſez foiblement écrites. Mais la meilleure de toutes les critiques, ſi on en juge par l'impreſſion qu'elle fit ſur l'auteur, a été celle de M. Dupin, fermier-général, qui avoit une bibliotheque choiſie & très-nombreuſe, dont il ſavoit faire uſage. M. de Monteſquieu alla s'en plaindre à madame la marquiſe de Pompadour, au moment où il n'y avoit que cinq ou ſix exemplaires de diſtribués à quelques amis. Madame de Pompadour fit venir M. Dupin, & lui dit qu'elle prenoit

l'*Eſprit*

l'*Esprit des Loix* sous sa protection, ainsi que son auteur. Il fallut retirer les exemplaires, & brûler toute l'édition. Telle est la tolérance de ceux qui la prêchent le plus. Il fut attaqué, au commencement de février 1755, d'une fluxion de poitrine. Le président de Montesquieu parla & agit dans ses derniers momens, en homme qui ne vouloit laisser aucun doute sur sa religion. *J'ai toujours respecté la Religion*, dit-il: *La morale de l'Evangile*, ajouta-t-il, *est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes.* Le P. Routh, Jésuite, qui le confessa, nous a laissé là-dessus des détails intéressans, que de faux sages ont voulu révoquer en doute, comme si un ministre du Seigneur pouvoit avoir quelqu'intérêt à en imposer sur cet objet, ou si témoin d'un fait il n'étoit pas plus croyable que des absens qui s'avisent de les contester. « Les soupçons (dit-il » dans une lettre à M. Gualterio, nonce du pape) que » ses ouvrages avoient fait » naître sur sa religion, me » déterminerent à m'assurer » d'abord en détail de ses sentimens sur tous les grands » mysteres que l'Eglise Catholique propose à la créance » des fideles, sur sa soumission à toutes les décisions de » l'Eglise tant anciennes que » récentes, & je puis dire avec » la plus exacte vérité, qu'il » me satisfit sur tous ces objets avec une simplicité & » une candeur qui m'édifierent, & me toucherent tout » à la fois. Je lui demandai, s'il » s'étoit trouvé quelque tems » de sa vie dans un état d'incrédulité : il m'assura que » non; qu'il lui étoit passé par » l'imagination des nuages, des » doutes comme il pourroit » arriver à tout homme, mais » qu'il n'avoit jamais rien eu » d'arrêté, ou de fixe dans l'esprit contre les objets de la » foi. Cette réponse amena une » autre question sur le principe qui l'avoit porté à hasarder dans ses ouvrages des » idées qui répandoient sur sa » créance de légitimes soupçons : il me répondit que » c'étoit *le goût du neuf & du singulier*, *le desir de passer pour un génie supérieur aux préjugés & aux maximes communes*, *l'envie de plaire & de mériter les applaudissemens de ces personnes*, *qui donnent le ton à l'estime publique*, *& qui n'accordent jamais plus sûrement la leur*, *que quand on semble les autoriser à secouer le joug de toute dépendance & de toute contrainte.* Si je » ne rends pas ici exactement » les termes dont il se servit, » je n'ajoute certainement rien » au sens de ses expressions ». Après avoir rapporté les arrangemens qu'il prit avec le malade pour réparer les mauvaises impressions que ses livres pouvoient avoir faites, le P. Routh ajoute : « M. de Montesquieu » s'assujettit à ces conditions » avec toute la bonne volonté » imaginable. M. le curé de S. » Sulpice, qui vint pour lui » administrer les Sacremens, » s'approcha d'abord du malade, pour lui parler, & » commença une phrase que » M. de Montesquieu ne lui » laissa point achever; il l'interrompit en lui disant à haute

» voix : *Monſieur, j'ai pris avec* » *le révérend Pere des arrange-* » *mens dont je me flatte que vous* » *ſerez content.* Comme je m'ap- » perçus que l'embarras de ſa » poitrine ne lui permettoit » guere de continuer, je pris » la parole, & je rendis tout » haut compte au curé des ré- » ſolutions que M. de Monteſ- » quieu avoit formées, & des » promeſſes qu'il m'avoit faites. » Ce ſage paſteur lui en mar- » qua ſa ſatisfaction ; & après » les exhortations & les prieres » ordinaires, il lui adminiſtra » l'Extrême-Onction & le Via- » tique. Le préſident les reçut » avec un air de compoſction » & de dévotion bien édifiant, » & en répondant les mains » jointes devant la poitrine aux » prieres de l'Egliſe ». Ceux qui ont paru étonnés de trouver dans ce philoſophe mourant des diſpoſitions chrétiennes, ne ſavent ſans doute pas comment il s'étoit toujours conduit à l'égard de la Religion, & combien de preuves d'attachement il lui avoit données. Dans le tems même que les traits ſcabreux répandus dans ſon livre de l'*Eſprit des Loix* lui attiroient le plus d'applaudiſſement de la part de tous les eſprits prétendus forts de l'Europe, il fit éclater ſon zele pour la Religion par une démarche bien propre à démentir leur eſtime pour lui. M. de Marans, maître-des-requêtes, & ſon proche parent, étant tombé dangereuſement malade, il vola chez lui, le preſſa vivement de ſe confeſſer ; & comme le malade réſiſtoit à ſes remontrances, il employa à le déterminer, par les principes les plus ſolides, tant d'art & d'inſinuation, que l'ayant enfin perſuadé, il courut à minuit d'une extrémité de Paris à l'autre, pour lui chercher un confeſſeur au college des Jéſuites, & le lui amena ſur le champ. La confeſſion étant finie, il ne conſentit qu'avec peine, après bien des inſtances, & par ménagement pour le goût du malade, qu'on différât juſqu'au jour à lui adminiſtrer le S. Viatique. « Quelle » eſt donc la foibleſſe & la » contradiction de l'homme, » dit un moraliſte, de diſſimu- » ler & d'étouffer des ſenti- » mens, dont il eſt ſi intime- » ment pénétré, pour mériter » l'approbation des eſprits lé- » gers, faux & corrompus, » dont il connoît lui-même » à fond les travers & le ri- » dicule ; & de ſacrifier à » une telle jouiſſance des vé- » rités dont il ſent profondé- » ment & les ſalutaires ef- » fets & les éternelles con- » ſéquences ». Le préſident de Monteſquieu mourut le 10 février 1755, à 66 ans. On a publié après ſa mort le recueil de ſes *Œuvres*, in-4°, in-8° & in-12. Il y a dans cette collection quelques petits ouvrages dont nous n'avons pas parlé. Le plus remarquable eſt le *Temple de Gnide*, eſpece de poëme en proſe, où l'auteur fait une peinture riante, animée, quelquefois trop voluptueuſe, trop fine & trop recherchée, de la naïveté de l'amour, tel qu'il eſt dans une ame neuve. Ce roman a été mis en vers par M. Colardeau. On trouve encore dans cette collection un fragment ſur le *Goût*, où il y a pluſieurs idées neuves

& quelques-unes obscures. M. de Lyre a publié en 1758, in-12, le *Génie de Montesquieu.* C'est un extrait, fait avec choix, des plus belles pensées répandues dans les différens ouvrages de cet écrivain. On a donné en 1767, in-12, les *Lettres familieres de M. de Montesquieu.* On a eu raison de mettre à la tête l'avis que *celui qui les a publiées, n'a pas prétendu augmenter la gloire de Montesquieu;* elles ne donnent pas une grande idée de sa modestie, de sa modération & de ses principes; il s'y montre comme un des fondateurs de la secte philosophique. En 1784, on vit paroître à Paris, *Arsace & Isménie, histoire orientale;* petit conte que l'éditeur a eu bien tort de nous donner comme un traité de morale politique, à l'usage des souverains & des ministres. C'est tout au plus dans les vingt dernieres pages qu'on peut supposer cette intention à l'auteur. On sait que ces sortes de titres romanesques ne sont que des canevas destinés à recevoir toutes sortes d'idées, bonnes ou mauvaises, qu'on ne se hasarderoit point à donner sous leur véritable titre : & l'on ne peut se dissimuler que le président n'ait eu un goût trop marqué pour ce genre d'ouvrages.

MONTESQUIOU D'ARTAGNAN, (Pierre de) maréchal de France, d'une famille très-ancienne, qui tire son origine de la terre de Montesquiou, l'une des 4 baronnies du comté d'Armagnac, fit ses premieres armes contre l'évêque de Munster. Il servit avec distinction dans les guerres de Louis XIV, depuis le siege de Douay en 1667 jusqu'à celui d'Ypres en 1678. Le roi l'envoya, 3 ans après, dans toutes les places du royaume, pour y montrer un exercice uniforme à toute l'infanterie. Montesquiou commanda l'infanterie Françoise à la bataille de Ramillies & à celle de Malplaquet. Le bâton de maréchal de France fut la récompense de sa valeur, le 20 septembre de la même année 1709. Cette dignité ne l'empêcha pas de servir encore sous le maréchal de Villars. Ce général mourut en 1725, à 85 ans, avec les titres de chevalier des ordres du roi & de gouverneur d'Arras. Le maréchal de Montluc, & son frere l'évêque de Valence, étoient de la même famille. *Voyez* MONTLUC.

MONTEZUMA *ou* MONTEÇUMA, dernier roi du Mexique, dont quelques écrivains romanesques ont voulu faire un héros, étoit un tyran imbécille, affamé de sang & de carnage, qui ne ravageoit les pays voisins que pour multiplier les victimes de ses idoles. Les Américains eux-mêmes invoquoient le secours des Espagnols contre cette bête féroce, plus redoutable que les monstres du Maragnon & de l'Orénoque; & ce n'est qu'aux instances de ces peuples que Cortez résolut de porter la guerre dans le Mexique. « Dans » ce dessein (dit-il en rendant lui-même compte de cette expédition à Charles-Quint) » je partis de Cempoal (que » j'appellai Séville) le 16 » d'août, avec quinze cavaliers » & trois cents fantassins des

» plus aguerris; la circonſtance » étoit favorable. Je laiſſai à la » Vera-Cruz cent cinquante » hommes & deux cavaliers, » avec ordre d'y conſtruire une » fortereſſe, qui eſt déjà bien » avancée; & quant à cette » province de Cempoal, qui » contient cinquante villes ou » fortereſſes, & qui peut four- » nir environ cinquante mille » hommes de guerre, je la » laiſſai en paix, & compoſée » de ſujets d'autant plus ſûrs, » loyaux & fideles, qu'à peine » venoient-ils d'être ſoumis, à » force de violence, par Mon- » tezuma, qui les tyranniſoit » & faiſoit enlever leurs en- » fans pour les ſacrifier à ſes » idoles. Inſtruits de la puiſ- » ſance formidable de votre » majeſté, ils m'adreſſerent » leurs plaintes contre Mon- » tezuma; ils ſe ſoumirent, me » demanderent mon amitié, & » me prierent de leur accorder » ma protection; comme je » les ai bien traités, que je les » ai toujours favoriſés, je ne » doute point qu'ils ne devien- » nent de fideles ſujets, quand » ils n'auroient d'autre motif » que la reconnoiſſance de les » avoir délivrés de la tyrannie » de Montezuma ». Ces ani- maux guerriers, ſur qui les principaux Eſpagnols étoient montés; ce tonnerre artificiel, qui ſe formoit dans leurs mains; ces châteaux de bois, qui les avoient apportés ſur l'Océan; ce fer dont ils étoient couverts; leurs marches comptées par des victoires; tant de ſujets d'é- tonnement, joints à cette foi- bleſſe qui porte le peuple à ad- mirer: tout cela fit que, quand Cortez arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par Mon- tezuma comme ſon maître, & par les habitans comme leur dieu. Mais la conduite que tint Cortez à l'égard du temple de cette ville, occaſionna des mé- contentemens. « Il y a, dit Cor- » tez, trois nerfs dans l'intérieur » de ce temple, où ſont pla- » cées les idoles de la plus » haute ſtature. Je fis renverſer » toutes ces idoles; je fis net- » toyer toutes les chapelles » particulieres où ſe faiſoient » les ſacrifices humains, & j'y » plaçai des images de Notre- » Dame & d'autres Saints. » Montezuma fut, ainſi que ſes » ſujets, très-affecté de ce » changement; il me fit prier » d'abord de le ſuſpendre, & » me fit dire que je devois » m'attendre à voir ſoulever » contre moi le peuple, qui » croyoit que ces idoles lui » donnoient tous les biens tem- » porels, & qu'en les laiſſant » maltraiter, il s'expoſeroit à » les fâcher, à voir ſécher tous » les biens de la terre & à mou- » rir de faim ». Le peu d'égard qu'eut Cortez à ces remontran- ces, irrita les eſprits. Monte- zuma voyant l'impoſſibilité de ſe défaire des Eſpagnols par la force ouverte, tâcha de les raſ- ſurer par des témoignages d'a- mitié & de bonne foi, pour les accabler lorſque la ſécurité leur auroit fait partager leurs forces & affoibli leur vigilance. Un général de l'empereur, qui avoit des ordres ſecrets, at- taqua les Eſpagnols reſtés à la Vera-Cruz, & quoique ſes troupes fuſſent vaincues, il y eut 3 ou 4 Eſpagnols de tués. La tête d'un d'eux fut même portée à Montezuma. Alors Cortez fit

ce qui s'eſt jamais fait de plus hardi en politique : il va au palais, ſuivi de cinquante Eſpagnols, & mettant en uſage la perſuaſion & la menace, il emmene l'empereur priſonnier au quartier eſpagnol, le force à lui livrer ceux qui avoient attaqué les ſiens à la Vera-Cruz, & fait mettre les fers aux pieds & aux mains de l'empereur même, comme un général qui punit un ſimple ſoldat. Enſuite il l'engagea à ſe reconnoître publiquement vaſſal de Charles-Quint. Montezuma & les principaux de l'empire donnent pour tribut attaché à leur hommage, 600 mille marcs d'or pur. Il eſt à croire que cet hommage de Montezuma fut ſincere ; il ne fit du moins rien dans la ſuite qui pût le contredire, & finit par être la victime de ſa fidélité. Les ſeigneurs Mexicains conſpirerent contre lui & les Eſpagnols. Montezuma & Alvarado, un des lieutenans de Cortez, furent aſſaillis dans le palais par 200 mille Mexicains. Montezuma propoſa de ſe montrer à ſes ſujets, pour les engager à ſe retirer ; mais au milieu de ſa harangue, il reçut un coup de pierre qui le bleſſa mortellement ; il expira bientôt après, en 1520. Ce prince laiſſa des enfans. Deux de ſes fils & trois filles embraſſerent le Chriſtianiſme. L'aîné reçut le baptême, & obtint de Charles-Quint des terres, des revenus, & le titre de *Comte de Montezuma*. Il mourut en 1608. Sa famille eſt une des plus puiſſantes d'Eſpagne, cent fois plus heureuſe que ſur un trône cimenté par la tyrannie, & dans les erreurs d'une ſuperſtition ſanguinaire & atroce. Quel jugement porter de ces prétendus ſages, qui déclament avec un zele infatigable contre les conquêtes de Cortez, & qui ne ſentent aucune émotion en liſant les étranges horreurs des Mexicains ; qui entaſſent les exclamations les plus pathétiques ſur le nombre plus ou moins exagéré des Américains tués par Cortez ſur le champ de bataille, & qui ne témoignent nulle indignation contre les ſacrificateurs des hommes, nulle horreur de cette innombrable multitude de victimes humaines, immolées ſuivant les loix les plus ſolemnelles & les plus cheres des Mexicains ? *Mais*, dit-on, *quels que fuſſent les excès & les crimes de ces peuples, quel droit avoit Cortez de les ſoumettre au joug de l'Eſpagne ?* Admirons la timide & conſciencieuſe juriſprudence des philoſophes ; mais différons de leur donner des éloges mérités, juſqu'à ce qu'ils aient déployé autant de zele ou de fureur contre les Scipions, les Céſar, les Alexandre, qu'ils en montrent contre Cortez, Pizaro, Charles-Quint & Philippe ; juſqu'à ce qu'ils aient accablé d'outrages & ce cher Marc-Aurele, & ce Trajan, & cet Antonin, qui n'avoient d'autre ambition que d'étendre la gloire romaine ſur les débris des nations qui valoient mieux que les vainqueurs. N'attendons pas cette époque, elle n'arrivera jamais. Les héros de l'ancienne Rome ne combattoient les nations que pour nourrir dans leur ſang la célébrité d'un vain nom, & pour entrer à Rome au bruit des timbales.

Mais Cortez avoit la foiblesse de se proposer d'autres vues : il eût voulu abolir les sacrifices humains & tant de monstrueux usages qui outrageoient la nature. Il eut l'extravagance de parler quelquefois du vrai Dieu. Voilà son crime de leze-philosophie. Le bon-homme en fait lui-même la confession. « Je tâchai de leur faire entendre » par mes interpretes, combien » il étoit insensé de mettre leurs » espérances dans des idoles » travaillées de leurs mains » & composées d'ordures ; » qu'ils devoient savoir qu'il » n'y avoit qu'un seul Dieu, » souverain universel, qui » avoit créé le ciel, la terre » & toute la nature ; qui étoit » éternel, c'est-à-dire, sans » commencement ni fin ; qu'ils » devoient l'adorer, ne croire » qu'en lui, & non pas dans » aucune créature ni matiere » périssable : j'y ajoutai tout » ce qui pouvoit les détourner » de leur idolâtrie, & les attirer à la connoissance du vrai » Dieu ». La maxime qu'il ne faut pas occuper les pays qui ne nous appartiennent pas, est raisonnable sans doute ; mais si elle a lieu même à l'égard des antropophages & des sacrificateurs d'hommes, il faut l'étendre jusqu'aux repaires des tygres & des hyenes. *Non dubitamus*, dit Grotius, *quin justa sint bella in eos qui in parentes impii sunt, quales Sogdiani, antequam eos Alexander hanc feritatem dedoceret : in eos qui humanam carnem epulantur, a quo more abstinere Gallos veteres Hercules coegit..... de talibus enim barbaris & feris, magis quàm hominibus dici reâè potest quod de Persis, qui Græcis nihilo deteriores erant, perversè dixit Aristoteles, naturale in eos esse bellum ; & quod Isocrates Panathenaico dixit, justissimum esse bellum in belluas, proximum in homines belluis similes.* De Jure bell. & pac., l. 2, cap. 20. *Voyez* CORTEZ, ATABALIPA, MANCO-CAPAC, *&c.*

MONTFAUCON, (Bernard de) vit le jour en 1655, au château de Soulage en Languedoc, de l'ancienne famille de Roquetaillade dans le diocese d'Aleth. Il prit le parti des armes, & servit en qualité de cadet dans le régiment de Perpignan ; mais la mort de ses parens l'ayant dégoûté du monde, il se fit Bénédictin dans la congrégation de S. Maur, en 1675. L'étendue de sa mémoire & la supériorité de ses talens, lui firent bientôt un nom célebre dans son ordre & dans l'Europe. En 1698, il fit un voyage en Italie pour y consulter les bibliotheques, & y chercher d'anciens manuscrits propres au genre de travail qu'il avoit embrassé. Pendant son séjour à Rome, il exerça la fonction de procureur de son ordre en cette cour, & y prit la défense de l'Edition des Ouvrages de S. Augustin, donnée par plusieurs habiles Religieux de sa congrégation, & attaquée par différens critiques. De retour à Paris en 1701, Montfaucon travailla à une Relation curieuse de son voyage, sous le titre de *Diarium Italicum*, in-4°, qu'il publia en 1702. Cet ouvrage offre une description exacte de plusieurs monumens de l'antiquité, & une notice d'un grand nombre de manus-

crits grecs & latins, inconnus jusqu'alors. Le P. de Montfaucon, cher à ses confreres par la bonté & la candeur de son caractere ; aux savans par sa vaste érudition, & à l'Eglise par ses travaux, mourut en 1741, à 87 ans. On a de lui : I. Un volume in-4°. d'*Analectes Grecques*, 1688, avec la traduction latine & des notes, conjointement avec dom Antoine Pouget & dom Jacques Lopin. II. Une nouvelle Edition des *Œuvres* de S. Athanase, en grec & en latin, avec des notes, 1698, 3 vol. in-fol., elle commence à n'être plus commune. III. Un *Recueil* d'ouvrages d'anciens écrivains grecs, 1706, en 2 vol. in-fol. avec la traduction latine ; des préfaces, de savantes notes & des dissertations. Ce Recueil contient les *Commentaires* d'Eusebe de Césarée sur les *Psaumes* & sur *Isaïe ;* quelques *Opuscules* de S. Athanase, & la *Topographie* de Côme d'Egypte. On joint ordinairement ce recueil à l'édition de S. Athanase, mais il est peu commun. IV. Une *Traduction* françoise du livre de Philon, de *la Vie contemplative*, in-12, avec des observations & des Lettres. Le P. de Montfaucon s'efforce de prouver que les Thérapeutes dont parle Philon, étoient chrétiens: opinion qui a été combattue par le président Bouhier. V. Un excellent livre intitulé : *Palæographia græca*, in-fol. 1708, dans lequel il donne des exemples des différentes écritures grecques dans tous les siecles, & entreprend de faire pour le grec, ce que le P. Mabillon a fait pour le latin dans sa Diplomatique. VI. Deux vol. in-fol. 1713, de ce qui nous reste des *Hexaples* d'Origene. VII. *Bibliotheca Coisliniana*, in-fol. VIII. *L'Antiquité expliquée*, en latin & en françois, avec figures, 1719, en 10 vol. in-fol. auxquels il ajouta, en 1724, un Supplément en 5 vol. in-fol. Cet ouvrage lui procura plus de fatigues que de gloire, & on ne le regarda que comme une compilation un peu informe : cependant il y a bien des choses qu'on chercheroit inutilement ailleurs, & les savans le citent tous les jours. IX. *Les Monumens de la Monarchie Françoise*, 1729, 5 vol. in-fol., avec figures. X. Deux autres vol. in-fol., 1739, sous le titre de *Bibliotheca Bibliothecarum manuscriptorum nova*. XI. Une nouvelle Edition de S. *Jean-Chrysostome*, en grec & en latin, avec des préfaces, des notes & des dissertations, 1718, en 13 vol. in-fol., &c. Il a adopté la traduction latine du P. Frontondu-Duc, & n'a traduit que les ouvrages qui ne l'avoient pas été par le Jésuite. Comme le P. de Montfaucon fit cette édition à contre-cœur & uniquement pour obéir à ses supérieurs, sa version manque quelquefois de fidélité, & presque toujours d'élégance. XII. La *Vérité de l'Histoire de Judith*, 1688, in-12 : Dissertation qui l'annonça bien à la république des lettres, par les savans éclaircissemens que l'auteur y répandit sur l'empire des Medes & des Assyriens, & par un examen critique de l'Histoire de ce dernier peuple, attribuée à Hérodote. XIII. Quelques autres écrits moins importans que les

précédens, mais non moins remplis d'érudition. Le P. de Montfaucon a trop écrit, pour que ſon ſtyle ſoit toujours élégant & pur. Quand on entaſſe tant de choſes, on n'a guere le tems de faire attention aux mots. C'eſt principalement comme érudit qu'on doit le conſidérer, & non comme écrivain fait pour ſervir de modele. Le pape Benoit XIII l'honora d'un Bref très-flatteur, qui avoit été précédé par deux médailles, dont Clément XI & l'empereur Charles VI l'avoient gratifié. Voyez ſon Eloge dans les *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*, par M. Gros de Boze : & dans l'*Hiſtoire Littéraire de la Congrégation de S. Maur.*

MONTFLEURY, (Zacharie-Jacob, dit) d'une famille noble d'Anjou, naquit vers la fin du 16e. ſiecle. Paſſionné pour la comédie, il ſuivit une troupe de comédiens qui couroit les provinces; & prit, pour ſe déguiſer, le nom de *Montfleury*, après avoir quitté celui de Jacob qui étoit ſon nom de famille. Il eſt auteur d'une Tragédie, intitulée *La Mort d'Aſdrubal*, fauſſement attribuée à ſon fils, qui n'avoit alors que 7 ans. Il joua dans les premieres repréſentations du *Cid* en 1637, & mourut au mois de décembre 1667, pendant le cours des repréſentations d'*Andromaque*. Les uns attribuent ſa mort aux efforts qu'il fit en jouant le rôle d'*Oreſte*; d'autres ajoutent que ſon ventre s'ouvrit, malgré le cercle de fer qu'il étoit obligé d'avoir pour en ſoutenir le poids énorme : cataſtrophe analogue à tant d'autres qui appartiennent au regne de l'hiſtrioniſme. Mlle. Dupleſſis, ſa petite fille, a écrit que ces bruits ſont faux, & que Montfleury, frappé par le diſcours d'un inconnu qui lui avoit prédit une mort prochaine, mourut peu de jours après. — Son fils, Antoine-Jacob MONTFLEURY, né à Paris en 1640, & mort en 1685, a donné un grand nombre de *Comédies* médiocres, ou au-deſſous du médiocre, pleines d'idées & d'expreſſions licencieuſes. On a recueilli ſon *Théâtre* en 4 vol. in-12, 1775.

MONTFLEURY, (Jean le Petit de) né à Caen, membre de l'académie de cette ville, mort en 1777, à 79 ans, étoit un homme d'une candeur & d'une droiture peu communes. Il occupoit ſes loiſirs des amuſemens de la poéſie : mais cette ſimplicité qu'on remarquoit dans ſes mœurs, ſe fait ſouvent trop ſentir dans ſes vers : quoique la matiere & le but de l'auteur y mettent toujours dans ſes intérêts la critique des lecteurs honnêtes & chrétiens. On a de lui : I. *Ode* au cardinal de Fleury, 1727. II. Autre *ſur le Papier*, 1722. III. Autre *ſur le Zele*, 1729. IV. Les *Grandeurs de la Ste. Vierge*, ode, 1751. V. Les *Grandeurs de J. C.*, poëme, 1752. VI. La *Mort juſtifiée*, poëme plein d'idées fortes, de grandes leçons & de bonne philoſophie; & l'*Exiſtence de Dieu & de ſa Providence*, ode, 1761. — Son frere Jean-Baptiſte le Petit de MONTFLEURY, mort chanoine de Bayeux en 1758, eſt auteur d'une brochure intitulée : *Lettres curieuſes & inſtructives*, écrites à un prêtre de l'Oratoire, in-12.

MONTFORT, (Simon, comte de) 4e. du nom, d'une maison illustre & florissante, étoit seigneur d'une petite ville de ce nom, à dix lieues de Paris. Il fit éclater sa bravoure dans un voyage d'Outremer, & dans les guerres contre les Allemands & contre les Anglois. On le choisit pour chef de la Croisade contre les Albigeois en 1209. Simon de Montfort se rendit très-célebre dans cette guerre. Il prit Beziers & Carcassonne, fit lever le siege de Castelnau, & remporta une grande victoire, en 1213, sur Pierre roi d'Aragon, sur Raimond comte de Toulouse, & sur les comtes de Foix & de Cominge. Le pape Innocent III, & le 4e. concile général de Latran, lui donnerent en 1215 l'investiture du comté de Toulouse, dont il fit hommage au roi Philippe-Auguste. Simon de Montfort fut tué au siege de Toulouse le 25 juin 1218, d'un coup de pierre. Les Catholiques lui donnerent le nom de *Machabée* & de *Défenseur de l'Eglise*. C'étoit un des plus grands capitaines de son siecle. La force de son tempérament le rendoit propre à soutenir les plus violens exercices de la guerre. Sa haute stature le faisoit distinguer au milieu des batailles, & le mouvement de son sabre suffisoit pour épouvanter les plus fiers ennemis. Il avoit un sang-froid à l'épreuve des plus terribles dangers, jusqu'à remarquer tout & pourvoir à tout, pendant qu'il cherchoit le plus brave de ceux qu'il avoit en tête pour l'abattre. Il étoit hors du combat, d'un commerce très-aimable. On le respectoit, & on ne pouvoit craindre de l'approcher; on trouvoit dans lui cette noble franchise qu'on traite quelquefois de simplicité, mais qui n'est au fond qu'un bon sens supérieur, qui va droit, & avec honneur au but où d'autres ne peuvent parvenir que par de lâches artifices. En matiere de politique comme en matiere de guerre, il découvroit précisément ce que peut voir un homme sage. Il avoit naturellement de l'horreur pour le vice; rien ne faisoit impression sur lui que ce qui étoit raisonnable. Il étoit éloquent, heureux, ferme, équitable; personne ne lui reprocha jamais qu'il eût violé sa parole. Jamais il n'eut d'autres ennemis que ceux de l'Eglise. On ne peut avoir une foi plus vive que la sienne; c'est le témoignage que lui a rendu S. Louis, si bon connoisseur en cette matiere (voyez *Joinville*, p. 11, édit. de 1761). Son zele, sans lui faire oublier ce qu'il étoit, l'égaloit aux hommes apostoliques; & si l'on pouvoit lui reprocher quelque chose, ce seroit de l'avoir quelquefois poussé trop loin. Il ne faut pas s'étonner si son nom est odieux aux hérétiques; il faut convenir qu'il les traita quelquefois avec une rigueur extrême; mais il est juste d'observer que ces hérétiques n'étoient pas seulement des ennemis forcenés de la foi catholique; mais de mauvais citoyens, des fanatiques turbulens & sanguinaires, des scélérats perdus de mœurs & d'honneur. Il ne faut jamais confondre le zele pour la Religion avec le zele pour l'ordre & la sécurité publique: celui-là est

toujours doux & patient, celui-ci est souvent sévere & armé du glaive de la justice. *Voyez* S. DOMINIQUE, RAIMOND VI & VII comtes de Toulouse.

MONTFORT, (Amauri de) fils du précédent & d'Alix de Montmorency, voulut continuer la guerre contre les Albigeois. Mais n'ayant pas assez de force pour résister à Raimond le Jeune, comte de Toulouse, il céda à Louis VIII, roi de France, les droits qu'il avoit sur le comté de Toulouse & sur les autres terres situées en Languedoc. Le roi S. Louis le fit connétable de France en 1231. Envoyé en Orient au secours des Chrétiens opprimés par les Turcs, il y fut pris dans un combat donné devant Gaza. Sa liberté lui fut rendue en 1241; mais il n'en jouit pas long-tems, étant mort la même année d'un flux de sang.

MONTFORT, (Bertrade de) *voyez* BERTRADE.

MONTGAILLARD, (Bernard de Percin de) né en 1563, d'une maison illustre, entra dans l'ordre des Feuillans, où il se distingua par ses austérités, par ses sermons & par son zele. Il fut prédicateur ordinaire de Henri III, & remplit cette fonction avec tant d'éclat, que ce prince lui offrit plusieurs abbayes & les évêchés de Pamiers & d'Angers; mais il les refusa. Il étoit animé d'un si grand zele contre les nouvelles erreurs, qu'il écrivit à Henri III une *Lettre* très-longue, par où il l'exhortoit, par tous les motifs de religion & de politique, de mettre un frein à l'hérésie. Cette Lettre, qui est bien écrite & pleine de force, a été imprimée à Paris en 1589. Après la mort de ce prince, le feu de la Ligue fut dans toute sa vivacité. L'ardeur qu'elle faisoit paroître pour la défense de l'ancienne religion, engagea Montgaillard à porter les intérêts de cette association. On l'appella le *Laquais de la Ligue*, parce que quoique boiteux, il ne cessa de se donner beaucoup de mouvement pour ce parti, qui lui paroissoit juste, & beaucoup plus légitime que l'association des Protestans, contre laquelle personne ne se récrie dans ce siecle inconséquent, & dont toute la haine tombe sur les procédés des Catholiques. « On » a beau exagérer, dit un » auteur impartial, les vio- » lences & les ridicules de la » Ligue. Le parti Calviniste » n'étoit-il donc pas une ligue; » ligue composée de sujets » rebelles, armés contre le » trône & l'autel? Ligue pour » ligue, il me paroît que celle » des Catholiques avoit des » titres de légitimité que l'au- » tre n'avoit pas ». Le pape Clément VIII, instruit de son mérite, le reçut très-bien dans un voyage qu'il fit à Rome. Il passa ensuite dans les Pays-Bas avec la permission de ce pape. Il y prêcha avec beaucoup de succès à la cour d'Albert & d'Isabelle, qui le nommerent à l'abbaye de Nizelles en 1612, & trois ans après à celle d'Orval, dans le duché de Luxembourg; il fit revivre dans celle-ci toute la pureté de l'ancienne discipline monastique. La réforme qu'il y introduisit, est assez semblable à celle de la Trappe. Elle a paru s'af-

foiblir après sa mort, mais elle ne tarda pas à être rétablie par Charles Bentzeradt. Montgaillard mourut dans cette édifiante maison en 1628, après avoir brûlé tous ses écrits par humilité. Cayet d'abord ministre protestant, ensuite catholique assez équivoque, apologiste des bordels & de l'adultere, a déchiré la mémoire de cet homme respectable par des calomnies atroces, que l'abbé Dazés, dans son *Compte rendu des Comptes rendus*, & quelques compilateurs, ont inconsidérément répétées. Voyez-en la réfutation dans le *Journal historique & littéraire*, 15 octobre 1781, p. 257.

MONTGAILLARD, (Pierre-Jean-François de Percin de) évêque de Saint-Pons, naquit en 1633, de Pierre de Percin, baron de Montgaillard, gouverneur de Brême dans le Milanez, & décapité pour avoir rendu cette place faute de munitions. La mémoire du pere ayant été rétablie, le fils fut élevé aux honneurs ecclésiastiques. Il termina sa carriere en 1713. On a de lui un livre intitulé : I. *Du droit & du devoir des Evêques de régler les Offices divins dans leurs Dioceses, suivant la Tradition de tous les siecles, depuis J. C. jusqu'à présent*, in-8°; ouvrage mis à l'*Index donec corrigatur*. II. Plusieurs *Lettres* à l'archevêque de Cambray, touchant les affaires du Jansénisme, qui furent condamnées par un Bref de Clément XI du 18 janvier 1710.

MONTGEORGES, *voyez* GAULMIN, sieur de.

MONTGERON, (Louis-Basile Carré de) naquit à Paris en 1686, d'un maître-des-requêtes. Il n'avoit que 25 ans lorsqu'il acheta une charge de conseiller au parlement, où il s'acquit une sorte de réputation par son esprit & par ses qualités extérieures. Plongé dans l'incrédulité & dans tous les vices qui la font naître, il en sortit tout-à-coup pour se donner en spectacle sur le cimetiere de S. Médard. Il alla, le 7 septembre 1731, au tombeau du diacre Pâris. Son but (à ce qu'il nous apprend) étoit d'examiner, avec les yeux de la plus sévere critique, les miracles qui s'y opéroient; mais il se sentit, dit-il, tout d'un coup terrassé par mille traits de lumiere qui l'éclairerent. D'incrédule frondeur il devint tout-à-coup chrétien fervent, & de détracteur du fameux diacre, son apôtre. Il se livra depuis ce moment au fanatisme des Convulsions avec la même impétuosité de caractere, qui l'avoit plongé dans les plus honteux excès. Il n'avoit été jusqu'alors que confesseur du Jansénisme; il en fut bientôt le martyr. Lorsque la chambre des enquêtes fut exilée en 1732, il fut relégué dans les montagnes d'Auvergne, dont l'air pur, loin de refroidir son zele, ne fit que l'échauffer. C'est pendant cet exil qu'il forma le projet de recueillir les preuves des miracles de Pâris, & d'en faire ce qu'il appelloit la démonstration. De retour à Paris, il se prépara à exécuter son projet, & il alla à Versailles présenter au roi, le 29 juillet 1737, un volume in-4°, magnifiquement relié. Ce livre, regardé par les Convulsionnaires comme un chef-d'œuvre

d'éloquence, & par les autres comme un prodige d'ineptie, le fit renfermer à la Baſtille quelques heures après l'avoir préſenté au roi. On le relégua enſuite dans une abbaye de Bénédictins du dioceſe d'Avignon, d'où il fut transféré peu de tems après à Viviers. Il fut renfermé enſuite dans la citadelle de Valence, où il mourut en 1754. L'ouvrage qu'il préſenta au roi, eſt intitulé : *La vérité des Miracles opérés par l'intercession de M. Páris*, &c., in-4°. Il ajouta 2 autres volumes en 1747. Il parut en 1749 un écrit intitulé : *Illuſion faite au Public par la fauſſe Deſcription que M. de Montgeron a faite de l'état préſent des Convulſionnaires.* Ce livre doit être d'autant moins ſuſpect qu'il a été fait par un auteur du parti. L'ouvrage de Montgeron a été auſſi ſolidement & peut-être trop ſérieuſement réfuté par dom la Taſte (*voyez ce mot*). On ſait que le célebre Duguet regardoit également les prétendus miracles de Pâris comme des ſcenes de ſottiſes & de ſcandale. « Ne vous imaginez » pas (dit un écrivain proteſtant qui a examiné par lui-même le phénomene des Convulſions) « que la vertu émanée du corps du bienheureux » Pâris, ait la force de reſſuſciter des morts, de rendre » l'ouïe à un ſourd, de donner » la vue à un aveugle de naiſſance, de faire marcher un » cul-de-jatte ; jamais elle ne » s'eſt aviſée de pareils prodiges ; non. C'eſt un abbé » Becheran qui, couché ſur » le tombeau, ſaute à ſe briſer » les os, &, dans des accès » convulſifs, fait le ſaut de » carpe ſans ſe faire mal. Ce » ſont des fous qui avalent des » charbons allumés, qui gobent, comme pêches, cailloux » gros comme le poing, que » l'on frappe des demi-heures, » ſans qu'ils paroiſſent le ſentir, » qui ſouffrent dix hommes » marchant ſur leur ventre, » &c., &c. J'ai vu dans mes » voyages vingt joueurs de » gibeciere, qui feroient nargue » à la vertu miraculeuſe émanée du corps de l'abbé de » Pâris.... Nos Camiſards en » France ſe ſont aviſés de » débiter de pareilles baliverne ; & la plupart des faits, » que M. Jurieu rapporte dans » ſes lettres paſtorales, ont » beaucoup d'affinité avec les » relations des miracles de » l'abbé Pâris. Les a-t-on crus ? » Le petit peuple a donné » là-dedans pendant quelque » tems : les ſages en ont gémi, » & ont vu avec déplaiſir ces » extravagances... Les Janſéniſtes ne ſe font pas honneur de vouloir s'accréditer » par des voies auſſi frivoles » & des moyens ſi oppoſés au » caractere de la Religion. Cicéron leur preſcrit une leçon » qu'ils devroient obſerver : » *Ut religio propaganda, ſic ſuperſtitionis ſtirpes omnes elidendæ.* Ce n'eſt pas de la » maniere qu'ils agiſſent, que » l'on concourt à l'avancement » de la Religion ». *Recueil de Litter., de Philoſ. & d'Hiſt.*, Amſterdam, 1730, p. 123. Quelques ſpectateurs, même philoſophes, ont cru dans certains cas y voir l'intervention du *pere du menſonge* & de la *puiſſance des ténebres*, à laquelle

cette secte devoit être moins indifférente que toute autre. » Je ne puis (dit un auteur nullement suspect dans ce qu'il dit de défavorable au Jansénisme) » m'empêcher de » rapporter une parole pleine » de sens, de vérité, de reli- » gion, & bien propre à jeter » du jour sur cette matiere. » Un officier demandoit à un » grand-vicaire, de je ne sais » quel diocese, s'il avoit vu » à Paris les merveilles de ces » différentes sectes (car le Jan- » sénisme en a produit plu- » sieurs). *Oui*, répondit le » grand-vicaire, *& il m'est* » *impossible d'en révoquer en* » *doute le surnaturel.* — *Mais* » *de quel genre le croyez-vous ?* » lui dit l'officier. — *Je le crois* » *diabolique*, répliqua-t-il ; » *parce que n'ayant rien qui* » *passe le pouvoir de Satan, on* » *est forcé de les lui attribuer,* » *par les erreurs contre la foi* » *qui y sont jointes* ». Le sage & pieux pape Clément XIII croyoit que ces farces ridicules & sacrileges n'étoient que le fruit tout naturel de l'aveuglement dont Dieu avoit frappé une secte, qui s'étoit plus que toute autre couverte du voile de la piété & de la vertu : *Quas fœditates cùm legeremus, in mentem nobis venit, Jansenianorum, per simulationem pietatis jactare se volentium in Ecclesiâ, quàm graviter superbiam Deus perculerit, & pestilentissimæ sectæ conatus ad hæc dedecora tandem rediisse permiserit; quasi dixerit Dominus : REVELABO PUDENDA TUA, ET OSTENDAM GENTIBUS NUDITATEM TUAM, ET REGNIS IGNOMINIAM TUAM. Nahum 3.* Bref à l'évêque de Sarlat du 19 novembre 1764. *Voyez* FILLEAU, JANSENIUS, LAFITAU, MARANDÉ, RICHER, ROCHE, VERGER.

MONTGOMMERY, (Gabriel de) comte de Montgommery en Normandie, célebre par sa valeur, mais plus encore par le malheur qu'il eut de crever l'œil de Henri II, le 29 juin 1559. Ce prince ayant déjà couru plusieurs lances dans un tournoi, fait à l'occasion du mariage de la princesse Elizabeth sa fille, avec Philippe roi d'Espagne, voulut en rompre une derniere avec le jeune Montgommery, alors lieutenant de la garde Ecossoise. Montgommery, comme par une espece de pressentiment, s'en défendit à plusieurs reprises, & ne se rendit qu'en voyant le roi prêt à s'indisposer de ses refus. « Dans la course, » sa lance rompit en la visiere » du roi, si rudement (dit » d'Aubigné) que la morne » décrocha de la haute piece, » & que la visiere levée en » haut, le contre-coup donna » dans l'œil ». Le roi mourut onze jours après cette blessure, & défendit en mourant que Montgommery fût ni inquiété ni recherché pour ce fait en aucune maniere. Par prudence cependant il se confina quelque tems dans ses terres de Normandie. Il voyagea ensuite en Italie & ailleurs, jusqu'au tems des premieres guerres civiles, qu'il revint en France, & s'attacha au parti protestant dont il devint un des principaux chefs. Il défendit Rouen, en 1562, contre l'armée royale, avec beaucoup d'opiniâtreté, &

continua à faire la guerre à l'Etat & à la Religion avec divers succès, jusqu'à ce qu'il fut pris à Domfront en 1574, par Matignon. Plusieurs historiens protestans prétendent que la capitulation fut violée à l'égard de Montgommery; mais sans parler d'autres témoignages contraires, il paroît certain par celui de d'Aubigné même, l'un des historiens protestans les plus accrédités, que le comte n'eut d'autre parole de la part de Matignon, que celle de lui conserver la vie & de le bien traiter tant qu'il seroit entre ses mains. Ce général ne se rendit point garant de son pardon de la part du roi & de la reine-mère. Cependant Matignon reçut ordre de Catherine de Médicis, alors régente du royaume par la mort de Charles IX, d'envoyer Montgommery à Paris sous bonne & sûre garde. En y arrivant il fut conduit à la Conciergerie, & renfermé dans la tour qui porte encore son nom. Des commissaires furent nommés par la reine pour lui faire son procès. Il fut interrogé sur la conspiration imputée à l'amiral de Coligny; mais le principal chef d'accusation sur lequel ils le condamnerent à mort, fut d'avoir arboré pavillon d'Angleterre sur les vaisseaux avec lesquels il étoit venu au secours de la Rochelle. Le 26 juin 1574, après avoir subi une rigoureuse question, il fut amené en Greve, & y eut la tête tranchée. Il est certain qu'il ne pouvoit être recherché ni puni pour la mort de Henri II; quoiqu'après tout ce qui est arrivé depuis, on ait été fondé à croire que ce n'étoit point un coup de hasard. Mais après un malheur de cette espece, qui causa celui de tout l'état par les troubles qui en furent la suite, Montgommery osant s'armer contre son souverain, contre le fils même du roi dont il avoit privé la France, fut infiniment plus coupable qu'aucun autre chef protestant. Il étoit l'aîné des fils de Jacques de MONTGOMMERY, seigneur de Lorges dans l'Orléanois, l'un des plus vaillans hommes de son tems, fameux dans les guerres de François I, sous le nom de *Lorges*, & qui mourut âgé de plus de 80 ans, vers 1559.

MONTHELON, *voy.* FERNAND.

MONTHOLON, (François de) seigneur du Vivier & d'Aubervilliers, se distingua par sa probité & par son érudition. Il plaida en 1522 & 1523 au parlement de Paris, en faveur de Charles de Bourbon, connétable de France, contre Louise de Savoie, mere de François I. Ce monarque s'étant trouvé *incognitò* à cette cause, l'une des plus épineuses qui aient jamais été agitées dans aucun parlement, nomma Montholon avocat-général en 1538, puis garde-des-sceaux en 1542. Il mourut à Villers-Cotterets en 1543. La famille de Montholon a produit un grand nombre d'autres magistrats illustres; mais celui qui est l'objet de cet article, est le plus célebre par ses vertus. François I lui ayant donné 200,000 francs (somme à laquelle avoient été condamnés les rebelles de la Rochelle) il ne l'accepta que pour orner cette ville d'un hôpital.

MONTHOLON, (Jean de) frere du précédent, chanoine de S. Victor de Paris, reçut le bonnet de docteur en droit à l'âge de 22 ans. Son mérite le fit nommer au cardinalat; mais il n'en reçut point les honneurs, étant mort dans l'abbaye de S. Victor le 10 mai 1528. On a de lui *Promptuarium Juris divini & utriusque humani*, Paris, chez Henri Etienne, 1520, 2 vol. in-fol.

MONTHOLON, (François de) Catholique zélé, fils de François 1*er.* du nom, étoit avocat, & fort estimé des Ligueurs. Henri III, pour leur complaire, lui remit les sceaux en 1588. Après la mort de ce prince, Montholon les rendit à Henri IV, de peur que ce roi ne le contraignît de sceller quelque édit favorable aux huguenots. Il mourut la même année 1590. Le parlement avoit tant de confiance en sa probité, que « la cour n'avoit jamais » desiré autres assurances de » ses plaidoyers, que ce qu'il » avoit mis en avant par sa » bouche, sans recourir aux » pieces ». Paroles au-dessus de tout éloge.

MONTHOLON, (Jacques de) seigneur d'Aubervilliers, avocat au parlement de Paris, fils de François 2*e.* du nom, mort sans enfans le 17 juillet 1622, dont on a un *Recueil d'Arrêts* du parlement, qui servirent de réglement, 1622, in-4°. On a aussi de lui le *Plaidoyer* qu'il fit pour les Jésuites, 1612, in-8°. Il y montra que tout ce que Marteliere avoit avancé, n'étoit qu'un tissu de calomnies & de faits supposés, démentis par les témoignages les plus authentiques qu'il produisit. *Voyez* MARTELIERE.

MONTI, *voyez* MONTANUS Jean-Baptiste.

MONTI, (Joseph) professeur de botanique & d'histoire naturelle à Bologne, se fit connoître par les ouvrages suivans: I. *Prodromus Catalogi Stirpium agri Bononiensis*, 1719, in-4°. II. *Plantarum Varii indices*, 1724, in-4°. III. *Exoticorum simplicium medicamentorum varii indices*, 1724, in-4°. Les deux derniers ouvrages ont reparu avec des corrections à Bologne, 1753, in-4°, par les soins des fils de l'auteur, Petronius & Cajetan. Ce dernier a traduit de l'italien en latin l'*Histoire des Plantes rares* de Jacques Zannoni, Bologne, 1742, in-fol. avec 185 planches. — Il ne faut pas le confondre avec Jean Philippe MONTI, prêtre de la congrégation des Clercs-Réguliers de S. Paul, professeur en théologie à Milan, dont on a *Dissertationes Theologico-historicæ*, Milan, 1758, in-8°.

MONTIGNI, (François de la GRANGE D'ARQUIEN, dit le *Maréchal de*) commandoit 50 gendarmes à la journée de Coutras, en 1587. Il alla trois fois à la charge, & fut pris par le roi de Navarre, qui lui rendit la liberté par estime pour sa valeur. Après la mort de Henri III, il se déclara contre la Ligue. Il se distingua au combat d'Aumale en 1592, & au siege d'Amiens en 1597, fut fait gouverneur de Paris en 1601; lieutenant-de-roi de Metz, de Toul & de Verdun, en 1603; & en 1616 maréchal de France. Montigni commanda en 1617 une armée contre les

mécontens, & prit sur eux, en Nivernois, Douzi & quelques autres places. Il mourut le 9 septembre de la même année, âgé de 63 ans. Ce maréchal n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité masculine. Mais il avoit un frere, qui eut entr'autres enfans, Henri marquis d'Arquien, dont la fille Marie-Casimire épousa Sobieski, depuis roi de Pologne. Après la mort de sa mere, elle procura le chapeau de cardinal à son pere, qui mourut en 1707, à Rome, où il s'étoit retiré avec sa fille. En 1714 elle revint en France. Le roi lui donna pour demeure le château de Blois, où elle mourut en 1716, à 77 ans.

MONT-JOSIEU, (Louis de) *Monsjosius*, gentilhomme de Rouergue, apprit les mathématiques à Monsieur frere du roi, & accompagna le duc de Joyeuse à Rome en 1583. Il composa un livre qu'il dédia au pape Sixte Quint, sous ce titre: *Gallus Romæ hospes*, Rome, 1585, in-4°; ouvrage qui contient un *Traité*, en latin, *de la Peinture & de la Sculpture des Anciens*; on l'a réimprimé dans le *Vitruve* d'Amsterdam, 1649, in-fol. Ce livre peut répandre du jour sur l'antiquité profane, il est plein d'érudition. L'auteur, de retour en France, s'y ruina dans l'entreprise de nettoyer Paris des immondices; & finit par épouser une méchante femme, qui fut cause de sa mort.

MONTIS, (Pierre) est auteur d'un livre espagnol, que G. Ayora a traduit en latin: *De dignoscendis hominibus*, Milan, 1492, in-fol. Il n'est pas commun.

MONTLEBERT, *voyez* CAUX.

MONTLHERY, (Guy de) comte de Rochefort, signa en qualité de sénéchal de France à une chartre du roi Philippe I, de l'an 1093, & fut de la premiere croisade en 1096. Le roi, qui estimoit son mérite & qui craignoit son crédit, voulant se l'attacher, obligea Louis le Gros, son fils aîné, d'épouser la fille de ce seigneur. Mais le prince ayant fait casser ce mariage 3 ans après, sous prétexte de parenté, Guy en conçut un tel dépit, qu'il arma contre le roi, qui le défit auprès du château de Gournay qui fut pris & confisqué. Il mourut au mois de juillet 1108. — Son fils Hugues de MONTLHERY, comte de Rochefort & seigneur de Cressy, succéda à son pere dans l'office de sénéchal. Après avoir servi utilement l'état sous Philippe I, il pensa le bouleverser sous Philippe le Gros, par ses violences, ses injustices & ses intrigues. On rapporte qu'ayant enlevé un de ses cousins, il le jeta par la fenêtre d'une tour après l'avoir étranglé, pour faire croire qu'il s'étoit tué en voulant se sauver. Le roi l'obligea de quitter sa charge, & il se fit Religieux vers 1118 à Cluni, où il mourut quelques années après.

MONTLUC, (Blaise de) né en 1500, dans un petit village près de Condom, d'une famille noble & distinguée, branche de celle d'Artagnan-Montesquiou, l'une des premieres de la Guienne, s'éleva par tous les degrés de la milice jusqu'au grade de maréchal de France.

France. Il commença à porter les armes en Italie à l'âge de 17 ans, & après s'être distingué dans plusieurs occasions, il eut le commandement des secours que Henri II envoya en 1554 à la ville de Sienne, qui avoit chassé la garnison impériale. Montluc y soutint un siege de 8 mois contre l'armée de l'empereur, commandée par le marquis de Marignan. Ce général, après avoir tenté inutilement plusieurs attaques, fut obligé de convertir le siege en blocus. La famine ayant réduit les habitans aux plus grandes extrémités, Montluc capitula & sortit de la place avec les honneurs de la guerre. Depuis cette époque jusqu'à la mort de Henri II, Montluc continua ses services en Toscane, en Piémont, & au siege de Thionville en 1558. Il commanda en Guienne pendant les guerres de religion qui agiterent la France sous le regne de Charles IX; battit les Huguenots en plusieurs rencontres, & entr'autres à la bataille de Ver en 1562, où, quoiqu'inférieur en nombre, il remporta sur eux une victoire complette. Cette victoire lui valut la place de lieutenant-de-roi en Guienne. Sa vigilance, & la célérité qu'il mettoit dans toutes ses opérations, jointes à quelques exécutions militaires, le rendirent dans toute la Guienne la terreur du parti protestant. » Il fut fort cruel en cette » guerre (dit Brantome) & » disoit-on qu'ils faisoient à » l'envi à qui le feroit davan- » tage, lui ou le baron des » Adrets, qui l'étoit bien fort à » l'endroit des Catholiques »... Il est certain néanmoins que Montluc ne porta jamais la cruauté envers les hérétiques rebelles, au point où un des Adrets, un Guillaume de la Marck, un Christian de Brunswick (*voyez* HALBERSTADT), l'ont poussée à l'égard des Catholiques, armés pour la défense de leur pays & de leur religion. Montluc assiégeant le château de Rabesteins en 1570, y fut blessé d'une arquebusade qui lui froissa les deux joues, & le défigura tellement, que le reste de sa vie il fut obligé de porter un masque, mais il ne laissa pas d'emporter la place. Ses longs services furent récompensés, en 1574, par le bâton de maréchal de France. Il mourut dans sa terre d'Estillac en Agénois, l'an 1577. Le maréchal de Montluc avoit toutes les qualités qui forment le grand-homme de guerre; une valeur à toute épreuve; une passion démesurée pour la gloire; une activité infatigable; un coup-d'œil sûr, & une présence d'esprit merveilleuse dans les occasions les plus difficiles. Ce fut à l'âge de 75 ans qu'il écrivit de mémoire l'Histoire de sa vie, imprimée pour la premiere fois à Bourdeaux en 1592, in-fol., par les soins de Florimond de Rémond, conseiller au parlement de cette ville, sous le titre de *Commentaires de Blaise de Montluc, maréchal de France*; ouvrage classique pour les gens de guerre, & que Henri IV appelloit *la Bible des Soldats*; réimprimé plusieurs fois, traduit en italien & en anglois. On a dit de Montluc, au sujet de ses Commentaires : *Multa fecit, plura scripsit.* Il est cer-

tain qu'il ne s'eſt pas repoſé ſur les hiſtoriens, du ſoin de ſe louer, & qu'il parle ſouvent de lui-même avec aſſez de jactance & de vanité; & c'eſt le défaut de preſque tous les hommes qui ont la foibleſſe & l'égoïſme d'être eux-mêmes leurs hiſtoriens. (*voyez* ADRIEN) » Si rien n'eſt plus petit, dit » un moraliſte, plus meſquin, » que de parler de ſoi-même, » d'occuper la converſation » par le récit de ſes actions & » de ſes exploits; que ſera-ce » du degré d'égoïſme qui va » juſqu'à conſigner tout cela » dans les regiſtres de l'hiſ- » toire, à être ſoi-même ſon » héraut, à faire une eſpece » d'auditoire ſubſiſtant de toute » la poſtérité, & de diſcourir » pendant des ſiecles ſur une » exiſtence de deux jours »?

MONTLUC, (Jean de) frere du précédent, Dominicain, mais qui n'eut jamais, ou qui ne conſerva guere l'eſprit de ſon état. La reine Marguerite de Navarre, inſtruite de ſon penchant pour le Calviniſme, le tira de ſon cloître, le mena avec elle à la cour, & le fit employer dans diverſes ambaſſades. Il en remplit juſqu'à 16. Ses ſervices furent récompenſés par les évêchés de Valence & de Die. Il n'en favoriſa pas moins les Calviniſtes, & il ſe maria ſecrettement avec une demoiſelle appellée *Anne Martin*, de laquelle il eut un fils naturel. Cette conduite le fit condamner par le pape, comme hérétique, ſur les accuſations du doyen de Valence; mais le parlement toujours prêt à entraver l'autorité de l'Egliſe, oblige le doyen de lui faire amende honorable, quoique les vices du prélat fuſſent de notoriété publique. Montluc revint de ſes erreurs dans la ſuite, profeſſa de bonne-foi la Religion Catholique, & mourut à Toulouſe en 1579, dans les bras d'un Jéſuite, qui parla favorablement de ſes dernieres diſpoſitions. On a de lui quelques ouvrages, qui furent lus avec avidité dans le tems. Ses *Sermons*, imprimés à Paris en 2 vol. in-8°, l'un en 1559, l'autre en 1561, ſont infectés des erreurs pour leſquelles il s'étoit laiſſé prévenir.

MONTLUC, (Jean de) fils naturel du précédent, connu ſous le nom de *Balagni*, fut légitimé en 1567, & s'attacha au duc d'Alençon, qui lui donna le gouvernement de Cambray en 1581. Après la mort de ce prince, il fut entraîné dans le parti de la Ligue, & y joua un rôle aſſez important à la levée du ſiege de Paris & de celui de Rouen en 1592. Montluc avoit épouſé Renée de Clermont d'Amboiſe, qui parla ſi vivement à Henri IV en faveur de ſon mari, que ce monarque lui laiſſa Cambray en ſouveraineté, & lui donna le bâton de maréchal de France en 1594. Montluc pilla & dévaſta tous les environs, ſurtout les égliſes & les monaſteres, & opprima ſi cruellement les habitans de Cambray, qu'ils appellerent les Eſpagnols en 1595. La femme de Montluc, après avoir défendu la ville comme l'auroit pu faire le capitaine le plus brave, mourut de douleur avant la fin de la capitulation qu'on étoit ſur le point de ſigner. Son indigne

époux, insensible à tant de pertes, se remaria avec Diane d'Estrées, & termina sa vie en 1603.

MONTMAUR, (Pierre de) né dans la Marche, entra chez les Jésuites, enseigna les humanités à Rome, & quitta l'habit de S. Ignace par inconstance ou par mauvaise santé. Il mena dès-lors une vie errante & malheureuse. Il fut successivement charlatan, vendeur de drogues à Avignon, avocat & poëte à Paris, ensuite professeur en langue grecque au college-royal. Il n'étoit point de science dans laquelle il ne se crût versé. Il dissertoit imprudemment sur tous les sujets. Un esprit caustique, une mémoire chargée d'anecdotes contre les auteurs morts & vivans, sa réputation d'homme à bons mots, sa fureur de prendre le ton dans toutes les compagnies, sa profession de parasite le rendirent l'objet de la haine & le sujet des plaisanteries de tous les écrivains. Ménage (*voyez ce mot*) donna le signal de cette guerre en 1636. Il publia en latin la Vie de Montmaur, sous le titre de *Gorgilius Mamurra*. Tous les auteurs prirent les armes; épigrammes, chansons, couplets, satyres, libelles anonymes, estampes, portraits; on employa tout contre lui. Sans ce bruit que firent tant d'attaques dirigées contre un seul homme, Montmaur seroit peut-être oublié; car ses poésies, comme ces pieces fugitives que nos petits auteurs voient régulièrement périr le lendemain de leur naissance, ne sont pas dignes d'entrer dans aucun recueil intéressant. Il mourut en 1648, à 74 ans. Sallengre a recueilli en 1715, en 2 vol. in-8°, sous le titre d'*Histoire de Montmaur*, les différens pamflets lancés contre ce parasite. On appelloit *Montmaurismes*, les allusions malignes, tirées du grec ou du latin, que ce satyrique faisoit aux noms propres des auteurs qui l'attaquoient.

MONTMENIL, *voy.* SAGE.

MONTMORENCY, (Matthieu *1er.* de) mort en 1160, fut connétable sous Louis le Jeune. Sa famille, l'une des plus illustres & des plus anciennes de l'Europe, tire son nom de la petite ville de Montmorency dans l'Isle de France. C'est la premiere terre du royaume qui ait porté le titre de Baronnie, qu'on n'accordoit autrefois qu'à des princes. Matthieu de Montmorency avoit épousé Aline, fille naturelle de Henri I roi d'Angleterre, dont il laissa des enfans; & en secondes noces Alix de Savoie, veuve de Louis VI, & mere de Louis VII, dont il n'eut pas de postérité.

MONTMORENCY, (Matthieu II de) dit *le Grand*, mérita ce titre par son courage & par sa prudence. Il se signala au siege du Château-Gaillard, près d'Andeli, où il accompagna le roi Philippe-Auguste en qualité de chevalier. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Bouvines en 1214, & y enleva 12 enseignes impériales. Sa valeur éclata l'année suivante contre les Albigeois du Languedoc, & lui mérita l'épée de connétable en 1218. Il eut sous Louis VIII beaucoup de part au gouver-

nement, & commanda en 1224 aux sieges de Niort, de St.-Jean d'Angeli, de la Rochelle, & d'autres places enlevées aux Anglois. Il se croisa une seconde fois contre les Albigeois en 1226. Louis VIII, au lit de la mort, le pria d'assister son fils de ses forces & de ses conseils. Montmorency le lui promit, & tint parole. C'est lui qui dissipa cette formidable ligue qui se fit contre la reine Blanche pendant la minorité de S. Louis. Il prit sur les mécontens la forteresse de Bellesme en 1228. Il les poussa jusqu'à Langres en 1229, & les réduisit tous, ou par adresse ou par force, à se soumettre à la régente. Il mourut le 24 novembre 1230. Le mérite de ce grand homme, son crédit, son habileté illustrerent beaucoup sa famille, & commencerent à donner à la charge de connétable l'éclat qu'elle a eu depuis.

MONTMORENCY, (Matthieu IV) mena du secours à Charles, roi de Naples, & suivit Philippe le Hardi en Aragon l'an 1285. Créé chambellan de Philippe le Bel, & amiral de France en 1295, il servit dans la guerre de Flandre en 1303, & mourut en 1304.

MONTMORENCY, (Charles de) maréchal de France en 1343, se distingua par ses exploits militaires. Il commanda l'armée que Jean, duc de Normandie, envoya en Bretagne au secours de Charles de Blois, son cousin. Le courage avec lequel il combattit à la bataille de Crecy en 1346, lui valut le titre de gouverneur de Normandie. Aussi bon négociateur qu'excellent général, il contribua beaucoup au traité de Bretigni, conclu en 1360. Cet homme illustre mourut en 1381. Le roi Charles V faisoit tant de cas de son mérite, qu'il le choisit pour être parrain du dauphin, depuis Charles VI.

MONTMORENCY, (Anne de) second fils de Guillaume de Montmorency, fut élevé enfant d'honneur auprès de François I, & en 1515, il se trouva à la bataille de Marignan. Il défendit en 1521 la ville de Mézieres contre l'armée de l'empereur Charles-Quint, & obligea le comte de Nassau de lever le siege. Honoré du bâton de maréchal de France, il suivit en Italie François I, & fut pris en 1525 avec ce prince, à la bataille de Pavie, qui avoit été donnée contre son avis. Les services importans qu'il rendit ensuite à l'état, furent récompensés par l'épée de connétable de France en 1538. Montmorency fut disgracié quelque tems après, mais il rentra en grace sous le regne de Henri II, qui eut pour lui une confiance particuliere. Le connétable prit le Boulonnois en 1550, Metz, Toul & Verdun en 1552; mais il fut entiérement défait & pris à St-Quentin en 1557, & ne sortit de prison qu'à la conclusion de la paix en 1559. En 1562, il gagna contre les Calvinistes la bataille de Dreux, mais il fut fait prisonnier. Ayant obtenu sa liberté l'année suivante, il prit le Havre-de-Grace sur les Anglois. Quelque tems après, les Calvinistes s'étant remis en campagne sous la conduite du prince de Condé,

Montmorency les battit à la journée de St-Denys en 1567. Le vainqueur vit néanmoins mettre en déroute le corps qu'il commandoit, & fut abandonné des siens, que la terreur avoit saisis. Le généreux vieillard ramassa alors toute sa vertu, pour terminer sa longue vie par une action héroïque. Il reçut huit blessures dangereuses, fut démonté, & rompit son épée dans le corps d'un officier calviniste, qu'il perça au défaut de la cuirasse. Un gentilhomme Ecossois, appellé *Stuart*, lui donna un coup de pistolet dans les reins. Un Cordelier, son confesseur, lui rappellant dans cette extrémité les grands objets de la Religion pour le disposer à la mort : » Pensez-vous, lui répondit-il, » que j'aie vécu près de 80 » ans avec honneur, pour ne » pas savoir mourir un quart- » d'heure » ? Le connétable expira quelques instans après, à 74 ans, dans des sentimens très-chrétiens. « C'est ainsi, dit » un historien, que mourut ce » fameux capitaine, homme » sage & d'une expérience » consommée, grand homme » de guerre, quoiqu'un peu » plus soldat que général, » grand homme de cabinet, » très-intelligent jusques dans » les finances, grand travailleur, doué d'une mémoire » singuliere & d'un bon jugement, d'une fermeté hors » d'atteinte à toutes les vicissitudes de la fortune, & » d'une égalité qui ne se décourageoit pas plus d'une défaite, qu'il ne s'enorgueillissoit de la victoire; également rempli de probité & » de droiture, inviolablement » attaché à l'État & à la Religion, dont toutes les cabales & les intérêts de famille ne purent jamais le » détacher; si fidele aux observances catholiques, & » même à ses dévotions accoutumées, que tout le tumulte des camps n'étoit pas » capable de les lui faire omettre, ou seulement différer; » grand amateur de l'ordre, & » rigide observateur de la discipline; d'un caractere naturellement peu flexible, durci » encore par une éducation » sévere, qui lui laissa pour » maxime capitale, qu'on ne » sait rien, quand on ne sait » pas souffrir; aussi, redouté » par les gens de tout état, » qu'il traitoit à la premiere » faute, sans le moindre ménagement : c'est-là tout ce » qu'on peut reprocher à cet » illustre personnage, & peut- » être encore un peu trop d'attachement aux biens de la » fortune, sans préjudice néanmoins de son inviolable probité ». Il s'étoit trouvé à huit batailles, & avoit eu le souverain commandement dans quatre avec plus de gloire que de fortune. On lui fit à Paris des funérailles presque royales; car on porta son effigie à son enterrement : honneur qu'on ne fait qu'aux rois, ou aux enfans des rois. Les cours supérieures assisterent à son service.

MONTMORENCY, (François de) fils aîné du précédent, se distingua par sa bravoure. Il étoit grand-maître de France, dignité qu'il céda au duc de Guise. On lui donna, comme

en échange, le bâton de maréchal de France & le gouvernement du château de Nantes. Il fut envoyé, en 1572, ambassadeur en Angleterre auprès de la reine Elizabeth, qui lui donna le collier de son ordre de la Jarretiere. Accusé à son retour d'avoir trempé dans la conjuration de St-Germain-en-Laye, par laquelle on avoit résolu d'enlever le duc d'Alençon, il alla à la cour pour s'y justifier. Il y fut arrêté & enfermé à la Bastille. Ses ennemis & la reine Catherine de Médicis, qui n'aimoit point la maison de Montmorency, avoient résolu sa perte; mais cette princesse le fit sortir de prison en 1575. Montmorency avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit du duc d'Alençon, & elle voulut se servir de lui pour ramener ce prince qui avoit quitté la cour. Le maréchal eut le bonheur de le porter à un accommodement. Après s'être signalé par plusieurs autres actions dignes d'un héros & d'un citoyen, il mourut au château d'Escouen, le 5 mai 1579, dans sa 50e. année.

MONTMORENCY, (Charles de) frere du précédent, pair & amiral de France, lieutenant-général de la ville de Paris & de l'Isle de France, & colonel-général des Suisses, étoit le 32. fils d'Anne de Montmorency. Il se signala sous le regne de 5 rois, & sa baronnie de Damville fut érigée en duché-pairie par Louis XIII, en 1610. Il mourut en 1612, à 75 ans, après avoir donné des exemples de valeur & de patriotisme. Il étoit bossu & glorieux: « ce qui est assez ordinaire, dit un écrivain contemporain; mais en même tems c'étoit le plus digne homme du conseil du roi, & qui avoit meilleure cervelle & meilleur avis ».

MONTMORENCY, (Henri I de) duc, pair, maréchal & connétable de France, gouverneur de Languedoc, &c., étoit le second fils d'Anne de Montmorency. Il se signala, du vivant de son pere, sous le nom de Seigneur de *Damville*. A la bataille de Dreux, en 1562, il fit prisonnier le prince de Condé, & servit la France avec beaucoup de gloire dans cette journée. Disgracié par la reine Catherine de Médicis, il chercha un asyle auprès du duc de Savoie, & se mit à la tête des mécontens qui déchirerent le Languedoc sous Henri III. Henri IV étant monté sur le trône, il se soumit, obtint l'épée de connétable, & mourut à Agde en 1614. C'étoit un homme ferme & déterminé, qui n'avoit puisé ses lumieres que dans lui-même; car il ne savoit, dit-on, ni lire ni écrire.

MONTMORENCY, (Henri II, duc de) fils du précédent, né en 1595, fut fait amiral de France dès l'âge de 18 ans. Après avoir battu les Calvinistes en Languedoc & leur avoir enlevé diverses places, il les vainquit sur mer près de l'isle de Rhé, & reprit cette isle dont ils s'étoient emparés. En 1628 il remporta un avantage non moins considérable sur le duc de Rohan, chef des huguenots. Montmorency, envoyé quelque tems après dans le Piémont en qualité de lieutenant-général, attaqua près de

Veillanne les Espagnols, commandés par le prince Doria, & les mit en déroute. Cette victoire fut suivie de la levée du siege de Casal, & lui mérita le bâton de maréchal de France. Ses prospérités l'égarerent; il se flatta de pouvoir braver le cardinal de Richelieu. Gaston, duc d'Orléans, aussi mécontent de ce cardinal, se rend auprès de Montmorency, gouverneur du Languedoc; & cette province devient dès-lors le théâtre de la guerre. Le roi envoie contre les rebelles, les maréchaux de la Force & de Schomberg. Celui-ci s'avança près de Castelnaudari, avec 2000 hommes de pied & 1200 chevaux. Montmorency est battu & fait prisonnier. Toute la France, pénétrée de ses services, de ses vertus, de ses triomphes, demande inutilement qu'on adoucisse en sa faveur la rigueur des loix. Richelieu croit devoir faire un exemple qui épouvante les grands; convaincu que l'impunité multiplieroit des scenes aussi scandaleuses qu'inquiétantes, & exposeroit l'état à un danger continuel. Le procès du prisonnier est donc instruit dans les formes légales. Les juges interrogent Guitaut, pour savoir s'il a reconnu le duc dans le combat: » Le feu & la fumée dont il » étoit couvert (répond cet » officier les larmes aux yeux), » m'ont empêché d'abord de » le distinguer; mais voyant » un homme qui, après avoir » rompu six de nos rangs, tuoit » encore des soldats au sep- » tieme, j'ai jugé que ce ne » pouvoit être que M. de Mont- » morency. Je ne l'ai su cer- » tainement, que lorsque je » l'ai vu à terre, sous son che- » val mort ». Parmi les personnes qui solliciterent la grace de cette illustre victime, il y eut un grand seigneur qui dit au roi, « qu'il pouvoit juger » aux yeux & au visage du pu- » blic à quel point on désiroit » qu'il lui pardonnât. — Je » crois ce que vous dites (ré- » pondit le prince), mais con- » sidérez que je ne serois pas » roi, si j'avois les sentimens » des particuliers: il faut qu'il » meure ». Réponse qu'on ne peut désapprouver si on en saisit le vrai sens. On lui trancha la tête à Toulouse le 30 octobre 1632, à 37 ans. Son corps fut transporté dans l'église de la Visitation de Moulins, où Marie-Felice des Ursins, son épouse, dame illustre par sa vertu & par sa piété, lui fit dresser un magnifique tombeau de marbre. Comme il fut décapité au pied de la statue de marbre de Henri IV, après de vaines interceſſions auprès de Louis XIII, on fit sur sa mort les vers suivans:

Ante patris statuam, nati implacabilis irâ
Occubui, indignâ morte manuque cadens.
Illorum ingemuit neuter, mea fata videndo:
Ora patris, nati pectora marmor erant.

Le sieur du Cros donna sa *Vie* en 1643, in-4°. Il y en a une autre, 1699, in-12: l'une & l'autre assez mal écrites. Les biens de cette maison passerent dans celle de Condé, par la sœur du duc de Montmorency, Charlotte-Marguerite, qui avoit épousé Henri II, prince

de Condé. Elle mourut en 1650. Mais il subsiste des branches de cette maison dans les Pays-Bas & en France. M. Desormeaux (assez avantageusement connu par l'*Abrégé de l'Histoire d'Espagne*; mais très-désavantageusement par son *Histoire de la Maison de Bourbon*), a donné en 1764 une *Histoire* intéressante *de la Maison de Montmorency*, Paris, 5 vol. in-12. Cotolendi a fait celle de la duchesse de Montmorency, morte en 1666, Paris, 1684, in-8°. Il y en a une plus récente en 2 vol. in-12.

MONTMORENCY, (Jeanne-Marguerite de) connue sous le nom de *la Solitaire des Rochers*, naquit à Paris en 1649, de parens qui occupoient les premiers rangs à la cour, & que tout porte à croire qu'ils étoient du nom que nous donnons ici à cette fille célebre: car cette maison perdit effectivement en 1666 une demoiselle âgée d'environ 15 ans, dont elle n'eut jamais de nouvelles; & ce fut justement à cette époque que *la Solitaire*, qui avoit le même âge, s'échappa du sein de sa famille. Après avoir pratiqué en divers états l'humilité & l'abnégation chrétienne, sans être reconnue nulle part, elle se retira dans les Monts Pyrénées, où elle mena une vie admirable dans deux retraites sauvages, qu'elle embellit, à un certain point, par son travail & l'art de sculpteur & de menuisier qu'elle possédoit parfaitement. Le crucifix que madame de Maintenon en hérita après la mort de son directeur, le P. Luc de Bray, fit l'admiration des plus habiles ouvriers. Elle quitta sa retraite pour aller à Rome recueillir les graces du Jubilé en 1700; & comme l'on ne sait plus rien d'elle depuis cette époque, on croit qu'elle mourut dans ce voyage. On a fait bien des recherches, par ordre même des premiers magistrats, pour découvrir sa sépulture; mais sans succès. Son Histoire a paru en 1787, sous le titre de *Vie de la Solitaire des Rochers*. Comme l'auteur anonyme est un des plus fanatiques saltimbanques de S. Médard, il a prétendu en faire, en dépit de l'évidence des faits parlans, une sainte du parti. » C'eût été effectivement un » beau sujet de triomphe, dit » l'abbé Bérault, qu'une jeune » Montmorency, qui se dé- » robe à toutes les grandeurs » du siecle, & va s'enterrer » dans un désert inconnu, pour » s'y faire Janséniste. Mais qui » seroit assez dépourvu de bon » sens, pour croire à cette » chimere? Il la faut reléguer » avec tant d'autres fictions de » même espece, dans l'Eglise » de Port-Royal & d'Utrecht, » qui avouant par-là l'impuis- » sance où elle est de produire » les vrais Saints, s'efforce en » toute rencontre de les ravir » à l'Eglise Romaine ». On a d'elle plusieurs *Lettres* écrites au P. Luc de Bray, dont on n'a pu découvrir les originaux, qui furent quelque tems entre les mains de madame de Maintenon; mais on en a des copies, qui portent toutes un caractere de vérité, propre à persuader les plus difficiles critiques, si on en retranche ce que le fanatisme janssénien de l'éditeur y a inséré d'une maniere si gauche &

si contrastante avec tout le reste, qu'il est impossible de s'y méprendre. D'ailleurs toute la vie de cette fille, les livres dont elle se servoit, ses maximes & ses goûts, ses pratiques & ses exercices de piété, l'ingénuité & la franchise de son caractere, tout ce qu'on a & qu'on sait d'elle, est en opposition avec l'orgueilleuse hypocrisie de cette secte. Voyez le tome 23e. de l'*Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Bérault, p. 1 & suiv.

MONTMORENCY, *voy.* LAVAL, LUXEMBOURG & NIVELLE.

MONTMORIN, (Thomas de) se distingua au siege de St-Jean d'Angeli, en 1368, & à la bataille de Poitiers, en 1356, où il fut fait prisonnier. Il vivoit encore en 1370. Il étoit d'une très-ancienne famille d'Auvergne, divisée en différentes branches, de l'une desquelles étoient les deux comtes de Montmorin, l'un ministre d'état, l'autre gouverneur de Fontainebleau, assassinés par les Parisiens lors du massacre des prêtres, des nobles & des prisonniers, le 2 & le 3 septembre 1792.

MONTMORT, (Pierre-Raimond de) né à Paris en 1678, d'une famille noble, fut destiné au barreau par son pere. Dégoûté de cette profession, il se retira en Angleterre, d'où il passa dans les Pays-Bas, & ensuite en Allemagne. Il revint en France l'an 1699, n'étudia plus que la philosophie & les mathématiques, suivant en tout les conseils du P. Malebranche, son ami & son guide. En 1700 il fit un second voyage en Angleterre, qui lui fut plus utile que le premier. A son retour il prit l'habit ecclésiastique, qu'il quitta en 1706, pour se marier avec Mlle. de Romicourt, petite-niece de madame la duchesse d'Angoulême. Depuis il passa la plus grande partie de sa vie à sa campagne, & surtout à sa terre de Montmort. Il n'en sortit que pour faire en 1713 un 3e. voyage en Angleterre, où il observa l'éclipse solaire de cette année. La vie de Paris lui paroissoit trop distraite, pour des méditations aussi suivies que les siennes. Ce savant estimable mourut en 1719 à Paris, de la petite vérole, à 41 ans, universellement regretté. Montmort étoit vif & sujet à des coleres d'un moment, auxquelles succédoient une petite honte & un repentir gai. Les malheureux chérissoient en lui un consolateur, & les pauvres un pere. On a de lui un *Essai d'analyse sur les Jeux de hasard*, dont la meilleure édition est de 1713, in-4°. Cet ouvrage, fruit de la sagacité & de la justesse de son esprit, fut reçu avidement par les géometres.

MONTMORT, *voyez* HABERT Henri-Louis.

MONTMOUTH, (Jacques, duc de) fils naturel de Charles II roi d'Angleterre, né à Roterdam en 1649, fut mené en France à l'âge de 9 ans, & élevé dans la Religion Catholique. Le roi son pere ayant été rétabli dans ses états en 1660, le fit venir à sa cour, & lui donna des gages de sa tendresse. Il le créa comte d'Orkney (titre qu'il changea ensuite en celui de Montmouth); le

fit duc & pair du royaume d'Angleterre, chevalier de l'ordre de la Jarretiere, capitaine de ſes gardes, & l'admit dans ſon conſeil. Le duc de Montmouth paſſa au ſervice de la France avec un régiment Anglois, ſe ſignala contre les Hollandois, & fut fait lieutenant-général des armées de France. De retour en Angleterre, il continua de ſe diſtinguer. Envoyé en 1679, en qualité de général, contre les rebelles d'Ecoſſe, il les défit; mais peu de tems après il ſe joignit aux factieux, & trempa même dans une conſpiration formée pour aſſaſſiner le roi Charles II, ſon pere, & le duc d'Yorck, ſon oncle. Charles, ſollicité par ſa tendreſſe autant que par la bonté de ſon cœur, pardonna à ce fils rebelle. Cet excès de clémence ne changea point ſon cœur, naturellement porté à tous les attentats de l'ambition. Il ſe retira en Hollande, pour attendre le moment favorable de faire éclore ſes projets. A peine eut-il appris que le duc d'Yorck avoit été proclamé roi ſous le nom de *Jacques II*, qu'il paſſa en Angleterre pour y faire révolter les peuples. Après avoir raſſemblé des troupes, il haſarda le combat contre celles de ſon ſouverain. Il fut vaincu & contraint de ſe ſauver à pied. Deux jours après la bataille, on le trouva dans un foſſé, couché ſur la fougere. Dès qu'il fut arrêté, il écrivit au roi dans les termes les plus ſoumis pour demander grace, & obtint la permiſſion de venir ſe jeter aux pieds du roi, mais rien ne put toucher le monarque qui connoiſſoit l'incorrigibilité de ce caractere odieux. Le coupable fut conduit à la tour de Londres, d'où il ne ſortit que pour porter ſa tête ſur un échafaud, le 25 juillet 1685. M. de St.-Foix a prétendu qu'à la place du duc de Montmouth, on fit mourir un malfaiteur qui lui reſſembloit parfaitement; & que ce duc fut envoyé en France, & enfermé dans une priſon des iſles Ste.-Marguerite avec un maſque de fer. Il conjecture que le duc de Montmouth eſt le même que le priſonnier nommé *Maſque de Fer*, dont nous avons parlé au mots MASQUE & BEAUFORT; quoique ſes preuves ne ſoient pas concluantes, il y en a de ſpécieuſes, entre leſquelles il faut compter la permiſſion que le duc eut d'abord de venir ſe jeter aux pieds du roi; ce qui ne s'accorde guere avec ſon ſupplice.

MONTPENSIER, (Anne-Marie-Louiſe d'Orléans, plus connue ſous le nom de *Mademoiſelle de*) fille de Gaſton, duc d'Orléans, naquit à Paris en 1627. Son pere, prince bizarre, impétueux & intriguant, tranſmit ſes défauts à ſa fille. Mademoiſelle prit le parti de Condé dans les guerres de la Fronde, & eut la hardieſſe de faire tirer ſur les troupes de Louis XIV, le canon de la Baſtille. Cette action violente la perdit pour jamais dans l'eſprit du roi ſon couſin. Le cardinal Mazarin, qui ſavoit combien elle avoit envie d'épouſer une tête couronnée, dit alors: *Ce canon-là vient de tuer ſon mari.* La cour s'oppoſa toujours depuis aux alliances qui lui

firent plaisir, & lui en présenta d'autres qu'elle ne pouvoit accepter. Après avoir langui jusqu'à 43 ans, cette princesse, destinée à des souverains, voulut faire à cet âge la fortune d'un simple gentilhomme. Elle obtint en 1669 la permission d'épouser le comte de Lauzun, capitaine des gardes-du-corps & colonel-général des dragons, à qui elle donnoit avec sa main, tous ses biens estimés 20 millions, quatre duchés, la souveraineté de Dombes, le comté d'Eu, le palais d'Orléans qu'on nomme le Luxembourg. Le contrat étoit dressé. La reine, le prince de Condé, représenterent au roi l'injure que cette alliance faisoit à la famille royale; & Louis XIV crut devoir révoquer son consentement. Les deux amans se firent donner secrettement la bénédiction nuptiale. Lauzun, ayant éclaté contre madame de Montespan, à qui il attribuoit en partie sa disgrace, fut enfermé pendant dix ans à Pignerol, & n'obtint sa liberté qu'à condition que Mademoiselle céderoit au duc du Maine la souveraineté de Dombes & le comté d'Eu. L'élargissement de son époux, la liberté de vivre avec lui, parut contenter Mademoiselle; mais son bonheur ne fut pas de longue durée. Lauzun exerça sur elle un tel empire, qu'on prétend qu'un jour, revenant de la chasse, il lui dit : *Louise d'Orléans, tire-moi mes bottes.* Cette princesse s'étant récriée sur cette insolence, il fit du pied un mouvement qui étoit le dernier des outrages. Le lendemain il revint au Luxembourg; mais la femme de Lauzun se rappella enfin qu'elle avoit failli d'être celle d'un empereur, & en prit l'air & le ton : « Je » vous défends, lui dit-elle, » de vous présenter jamais devant moi »... Mademoiselle, après avoir passé le commencement de sa vie dans les plaisirs & les intrigues, le milieu dans les amours & les chagrins, en passa la fin dans la dévotion & l'obscurité. Elle mourut en 1693, peu regrettée & presqu'entierement oubliée. On a d'elle des *Mémoires*, dont l'édition la plus complette est celle d'Amsterdam (Paris), 1735, en 8 vol. in-12. « Ces Mémoires » sont plus d'une femme occupée d'elle, dit l'auteur du » *Siecle de Louis XIV*, que » d'une princesse témoin de » grands événemens; mais à » travers mille minuties, on » y trouve des choses curieuses, & le style en est assez » pur ». Il y a dans l'édition que nous avons indiquée : I. *Un Recueil des Lettres de Mademoiselle de Montpensier à Madame de Motteville, & de celle-ci à cette Princesse.* II. Les *Amours de Mademoiselle & du Comte de Lauzun.* III. Un *Recueil des Portraits du Roi, de la Reine, & des autres personnes de la cour*: quelques-uns de ces portraits sont bien faits & intéressans. IV. Deux Romans; l'un intitulé : la *Relation de l'Isle imaginaire*, & l'autre : *La Princesse de Paphlagonie.* Ils sont pleins de goût & d'une fine critique. Le *Cyrus* du dernier roman est M. le prince mort en 1686; & la Reine des Amazones est Mademoiselle de Montpensier. On a encore

d'elle deux livres de dévotion.

MONTPER, (Joſſe) peintre de l'école Flamande, né vers l'an 1580, mourut vers le milieu du 17e. ſiecle. Il a excellé dans le payſage. Ce maître n'a point imité le précieux fini des peintres flamands. Il a affecté un goût heurté, & une ſorte de négligence. Cependant il n'y en a point qui faſſe plus d'effet à un certaine diſtance, & qui offre une plus grande étendue à l'imagination, par l'art avec lequel il a ſu dégrader les teintes. Verhagen, célebre peintre, encore vivant (1792), a adopté cette maniere, avec de brillans ſuccès. Voyez le *Journ. hiſt. & litt.* 1 août 1788, p. 499.

MONTPEZAT, (Antoine de Lettes, dit *des Prez*, ſeigneur de) n'étoit que ſimple gendarme dans la compagnie du maréchal de Foix. Priſonnier à la bataille de Pavie, il ſe préſenta ſi à propos & de ſi bon cœur pour ſervir à François I de valet-de-chambre dans ſa priſon, que ce prince prit confiance en lui, & l'envoya porter en France des ordres ſecrets à la régente. Cette aventure fit la fortune de Montpezat. Il ſe trouva au ſiege de Naples en 1528. Il défendit Foſſan, petite ville de Piémont, contre une armée impériale, en 1536. Les aſſurances qu'il donna d'un heureux ſuccès, firent entreprendre le ſiege de Perpignan en 1541; mais ſon peu de prévoyance fut cauſe qu'on le leva. Cette faute n'empêcha point qu'il ne fût maréchal de France en 1543. Il mourut le 25 juin de l'année ſuivante.

MONTPLAISIR, (René de Bruc) d'une famille noble de Bretagne, étoit oncle du maréchal de Crequi. Il paſſe pour avoir eu quelque part aux ouvrages de la comteſſe de la Suze, à laquelle il fut très-attaché. On a de lui des *Poéſies*, 1759, in-12, parmi leſquelles ſon *Temple de la Gloire* tient le premier rang. Il eſt adreſſé au duc d'Enghien (depuis le grand Condé) à l'occaſion de la bataille de Nortlingue qu'il avoit gagnée ſur le général Mercy. Montplaiſir avoit ſervi avec diſtinction ſous ce prince. Il mourut vers 1673, lieutenant-de-roi à Arras. — Il ne faut pas le confondre avoit Caillavet de MONTPLAISIR, avocat du parlement de Bourdeaux, qui vivoit vers l'an 1634, année de la 2e. édition de ſes *Poéſies*, in-12.

MONTRÉAL, (Jean de) *voyez* MULLER.

MONTRÉSOR, *voyez* BOURDEILLES.

MONTREUIL, *voy.* EUDES de Montreuil.

MONTREUIL, (Matthieu de) poëte François, né à Paris, eut une jeuneſſe fort diſſipée. Après avoir dépenſé ſon bien en voyages & en plaiſirs, il ſervit en qualité de ſecrétaire auprès de Coſnac, évêque de Valence, qu'il ſuivit à Aix, lorſqu'il fut nommé à l'archevêché de cette ville. Montreuil y mourut en 1691, à 71 ans. On a de lui pluſieurs Pieces de *Poéſies* & des *Lettres*, qu'il recueillit lui-même in-12, 1666. Montreuil étoit un de ces écrivains ingénieux & faciles, incapables du grand, mais qui peuvent réuſſir dans le genre médiocre.

MONTREUIL *ou* MONTEREUIL, (Bernardin de) Jésuite, se distingua par ses talens pour la chaire & pour la direction. Nous avons de lui une excellente *Vie de J. C.*, revue & retouchée par le P. Brignon. Cette Vie peut tenir lieu d'une bonne Concorde des Evangiles. Elle a été réimprimée à Paris en 1741, en 3 vol. in-12. L'auteur a conservé, autant qu'il a pu, cette onction divine, qui est au-dessus de tous les vains ornemens de l'esprit.

MONTREUX, (Nicolas de) gentilhomme du Mans, qui prit le nom d'*Ollenix du Mont Sacré*, mort vers 1608, à 47 ans, eut pour pere un maître-des-requêtes de la maison de Monsieur frere du roi. On a de lui : I. Des Romans. II. Plusieurs Pieces de Théâtre, & une *Histoire des Turcs*, 1608, in-4°; le tout peu estimé.

MONTROSS, (Jacques Graham, comte & duc de) généralissime & vice-roi d'Ecosse pour Charles I roi d'Angleterre, défendit généreusement ce prince contre les rebelles de son royaume. Il se distingua à la bataille d'Yorck, vainquit plusieurs fois Cromwel, & le blessa de sa propre main. La fortune l'ayant abandonné en Angleterre, il passa en Ecosse, employa son bien & son crédit à lever une armée, prit Perth & Aberden en 1644, battit le comte d'Argyle, se rendit maître d'Edimboug. Charles I s'étant remis entre les mains des Ecossois, ils firent donner ordre au marquis de Montross de désarmer. Ce grand homme obéit à regret, & abandonna l'Ecosse à la fureur des factieux. Inutile en Angleterre, il se retira en France, & de là en Allemagne, où il signala son courage à la tête de 12000 hommes, en qualité de maréchal de l'Empire. Le roi Charles II, voulant faire une tentative en Ecosse, le rappella, & l'envoya avec un corps de 14 à 15000 hommes. Le comte de Montross s'y rendit maître des Orcades, & descendit à terre avec 4000 hommes. Mais ayant été défait, il fut obligé de se cacher dans des roseaux, déguisé en paysan. La faim le contraignit de se découvrir à un Ecossois, nommé *Brime*, qui avoit autrefois servi sous lui. Ce malheureux le vendit au général Lesley, qui le fit conduire à Edimbourg, où couvert de lauriers, & victime de sa fidélité envers son souverain, il fut pendu & écartelé au mois de mars 1650. L'empereur, les rois de France & de Suede firent tous leurs efforts pour le sauver. Le premier écrivit au parlement une lettre très-vigoureuse, mais l'usurpateur prit toutes les mesures pour que sa victime ne lui échappât point. Charles II rétablit la mémoire de ce fidele sujet.

MOOR, (Antoine) peintre, natif d'Utrecht, mort à Anvers en 1597, âgé de 56 ans. On l'appelle aussi le *Chevalier de Moor*, parce que son mérite le fit décorer de ce titre par un prince souverain. Le séjour qu'il fit en Italie, & sur-tout à Venise, forma son goût, & lui donna une maniere qui fit rechercher ses ouvrages. Ses Tableaux sont rares & fort chers. Il a excellé à peindre le portrait; il a aussi très-bien

traité quelques sujets d'histoire.

MOPINOT, (Simon) Bénédictin de S. Maur, né à Rheims en 1685, & mort en 1724, à 39 ans, professa les humanités dans son ordre avec beaucoup de succès. Il ne fut pas moins attentif à inspirer à ses éleves l'amour de la vertu, que le goût de la belle littérature. On a de lui des *Hymnes* qu'on chante dans plusieurs maisons de sa congrégation. Elles sont pleines de sentimens affectueux, & préférables à cet égard à celles de Santeuil, auxquelles elles sont inférieures pour l'énergie & la vivacité des images. Plusieurs peuvent être mises à côté de celles de Coffin & de Combault. Ce savant Bénédictin a travaillé avec dom Coustant à la collection des *Lettres des Papes*, dont il a fait l'Epître dédicatoire & la Préface. Cette Préface ayant déplu à la cour de Rome, dom Mopinot la défendit par plusieurs *Lettres*. Il a fait encore l'Epître dédicatoire qui est à la tête du *Thesaurus Anecdotorum*. Il avoit achevé le 2e. vol. de la collection des Lettres des Papes, lorsqu'il mourut.

MOPSUS, fils d'Apollon & de Manto, & fameux devin du Paganisme, vivoit du tems de Calchas, autre célebre devin, qui suivit les Grecs au siege de Troie. C'est aussi un nom commun parmi les bergers, comme on le voit dans les Bucoliques de Virgile.

MORABIN, (Jacques) secrétaire du lieutenant-général de police de Paris, étoit de la Fleche. Il mourut le 9 septembre 1762, avec la réputation d'un homme savant. On a de lui : I. La traduction du *Traité des Loix* de Cicéron, in-12; & du *Dialogue des Orateurs*, attribué à Tacite, 1722, in-12. II. *Histoire de l'exil de Cicéron*, in-12, morceau estimé qui a été traduit en anglois. III. *Histoire de Cicéron*, 1745, 2 vol. in-4°, écrite avec assez de savoir, de clarté & de méthode. IV. *Nomenclator Ciceronianus*, 1757, in-12. Personne n'avoit plus lu Cicéron que l'auteur, & ce petit livre peut être utile. V. *Traduction du Traité de la Consolation* de Boëce, 1753, in-12, faite avec exactitude.

MORAINES, (Antoine) est particuliérement connu par son *Anti-Jansenius, hoc est, selectæ disputationes de hæresi Pelagianâ & Semipelagianâ : deque variis statibus naturæ humanæ; & de gratia Christi Salvatoris; in quibus vera de illis doctrina proponitur, & Cornelii Jansenii Iprensis falsa dogmata refutantur*, Paris, 1652, 1 vol. in-fol. Cet ouvrage est cité dans le procès du P. Quesnel. L'auteur y refond avec beaucoup d'habileté tout ce qu'ont dit sur ces matieres, Sirmond, Petau, Etienne-des-Champs, Martinon, &c.

MORAINVILLIERS D'ORGEVILLE, (Louis de) natif du diocese d'Evreux, entra dans la maison de Sorbonne en 1607, & dix ans après dans la congrégation de l'Oratoire. Son neveu Harlai de Sancy, ayant été nommé évêque de St. Malo, il le suivit en qualité de grand-vicaire, & mourut en cette ville l'an 1654. Son principal ouvrage a pour titre : *Examen Philosophiæ Platonicæ*, St.-Malo, 2 vol. in-8°, 1750 & 1755.

MORALÈS, (Ambroiſe) prêtre de Cordoue, mort en 1590, à 77 ans, contribua beaucoup à rétablir en Eſpagne le goût des belles-lettres. Philippe II le nomma ſon hiſtoriographe, & l'univerſité d'Alcala lui confia une de ſes chaires. Sa vertu & ſon eſprit brillerent dans ce poſte. On a de lui : I. La *Chronique générale d'Eſpagne*, qui avoit été commencée par Florian do Campo en eſpagnol, Alcala, 1553, & Cordoue, 1586, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage eſt un des plus eſtimés ſur l'hiſtoire d'Eſpagne. Il ne va que juſqu'à Vérémond III. Sandoval le continua par ordre exprès de Philippe III juſqu'à Alfonſe VII. II. Des *Scholies* en latin ſur les ouvrages de S. Euloge de Cordoue.

MORAN, *voyez* MAURAN.

MORAND, (Pierre de) né à Arles en 1701 d'une famille noble, fit paroître de bonne heure beaucoup de goût pour la poéſie. Il fit repréſenter en 1737 *Teglis*, tragédie qui eut quelque ſuccès, & ſucceſſivement d'autres pieces dont pluſieurs furent mal reçues. On n'y trouve ni grace, ni chaleur, ni ſublime de poéſie ; mais il y a de l'eſprit & des idées. Il mourut en 1757 épuiſé par ſes excès & victime de ſon incontinence. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 3 vol. in-12.

MORAND, (Sauveur-François) fils de chirurgien, & chirurgien lui-même très-habile, né à Paris en 1697, paſſa en Angleterre l'an 1729, pour s'inſtruire de la pratique du fameux Cheſelden, ſur-tout dans l'opération de la taille. Il fut ſucceſſivement premier chirurgien de la Charité, & chirurgien-major des gardes-françoiſes, directeur & ſecrétaire de ſa compagnie, enfin décoré du cordon de S. Michel en 1751. Membre de l'académie des ſciences, en 1722, il le devint de celle de Londres & de beaucoup d'autres. On a de lui : I. *Traité de la Taille au haut appareil*, Paris, 1728, in-12, en anglois, par Douglas, Londres, 1729. II. *Eloge hiſtorique de M. Mareſchal*, chirurgien du roi de France, Paris, 1737, in-4°. III. *Diſcours dans lequel on prouve qu'il eſt néceſſaire au Chirurgien d'être lettré*, 1743. IV. *Recueil d'expériences & d'obſervations ſur la Pierre*, 1743, 2 vol. in-12. V. Le ſecond & 3e. volume de l'*Hiſtoire de l'Académie de Chirurgie*. VI. *Opuſcules de Chirurgie*, 1768-1772, 2 vol. in-4°. On lit avec plaiſir & avec fruit pluſieurs de ſes *Mémoires* dans la Collection de l'académie des ſciences & dans celle de l'académie de chirurgie. Il mourut en 1773. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-François MORAND ſon fils, né à Paris en 1726, profeſſeur d'anatomie, médecin de Staniſlas roi de Pologne, duc de Lorraine. C'eſt de lui qu'eſt : I. L'article du *Charbon de terre & de ſes mines*, qui forme le quarantieme cahier des Arts de l'Académie des ſciences. II. Le *Mémoire ſur la nature, les effets, propriétés & avantages du Charbon de terre*, &c., Paris, 1770, in-12, avec figures. Pour acquérir des connoiſſances d'autant plus ſûres ſur ce foſſile, il s'étoit rendu à Liege où il ſe trouve en quantité. Le college des médecins de cette ville s'empreſſa de l'a-

gréger à leur corps, & on lui donna plusieurs autres marques d'honneur & d'estime dans ce pays. III. L'*Histoire de la maladie de la femme Supiot*, dont les os s'étoient amollis, 1752, in-12. IV. L'*Eclaircissement sur la maladie d'une fille de Saint-Geosme*, près de Langres, 1754, &c.

MORATA *ou* MORETA, (Olympia Fulvia) née à Ferrare en 1526, préféra le nom de femme savante à la profession de la vraie foi, embrassa le Luthéranisme, & épousa Gruntler, professeur de médecine à Heidelberg. Elle enseigna ensuite publiquement en Allemagne les lettres grecques & latines, & on a d'elle des vers en ces deux langues. Elle mourut en 1555. Ses *Œuvres* ont été imprimées avec celles de Cælius Curion, à Bâle, en 1562, in-8°.

MOREAU, (René) habile docteur & professeur-royal en médecine & en chirurgie à Paris, natif de Montreuil-le-Bellai en Anjou, mort le 17 octobre 1656, à 69 ans, est auteur de plusieurs ouvrages; nous avons de lui entr'autres: I. *De missione Sanguinis in pleuritide*, Paris, 1622, & Halle, 1742. On y trouve un Catalogue chronologique de presque tous les médecins qui se sont distingués par leurs écrits. II. *Tabulæ methodi universalis curandorum morborum*, Paris, 1647, in-fol. III. Une Edition de l'*Ecole de Salerne*, avec des notes, 1625, in-8°. IV. Une Traduction de l'espagnol en françois du traité du *Chocolat*, par Antoine Colmenero.

MOREAU DE BRASEY, (Jacques) né à Dijon en 1663, capitaine de cavalerie, mort à Briançon à l'âge de 60 ans, est auteur: I. Du *Journal de la Campagne de Piémont*, en 1690 & 1691. II. Des *Mémoires politiques, satyriques & amusans*, 1716, 3 vol. in-12. III. De la *Suite* du *Virgile travesti* de Scarron, 1706, in-12: mauvaise continuation d'un mauvais ouvrage.

MOREAU, (Jacques) habile médecin, né à Châlons-sur-Saône en 1647, disciple & ami de Guy-Patin, s'attira la jalousie & la haine des anciens médecins, par les Theses publiques qu'il soutint contre de vieux préjugés. On l'accusa d'avoir avancé des erreurs; mais il se défendit d'une maniere victorieuse. Cet habile homme mourut en 1729. On lui doit: I. Des *Consultations sur le Rhumatisme*. II. Un *Traité chymique de la véritable connoissance des Fievres continues, pourprées & pestilentielles*, avec le moyen de les guérir. III. Une *Dissertation physique sur l'Hydropisie;* & d'autres ouvrages estimés.

MOREL, (Frédéric) fut professeur & interprete du roi de France, & son imprimeur ordinaire pour l'hébreu, le grec, le latin & le françois. Il acquit beaucoup de gloire par ses éditions, qui sont aussi belles que nombreuses. Il publia, sur les manuscrits de la bibliotheque du roi, plusieurs *Traités* de *S. Basile*, de *Théodoret*, de *S. Cyrille*, qu'il accompagna d'une version. On estime l'édition qu'il donna des *Œuvres d'Œcumenius* & d'*Aretas*, en 2 vol. in-fol. Enfin, après s'être signalé

signalé par ses connoissances dans les langues, il mourut en 1630, à 78 ans. — Son pere, nommé aussi Frédéric MOREL, mort en 1583, s'étoit précédemment distingué dans le même art. — Guillaume MOREL, directeur de l'imprimerie royale à Paris, mort en 1564, n'étoit pas de la même famille. On a de lui un *Dictionnaire Grec-Latin-François*, 1622, in-4°, & d'autres ouvrages. Ses éditions grecques sont très-belles. Son frere nommé *Jean*, âgé d'environ 20 ans, mourut en prison, où il étoit retenu pour crime d'hérésie.

MOREL, (André) antiquaire, natif de Berne, se fit connoître à Paris par son érudition, mais il y attacha trop d'importance & un trop haut prix. Il fut mis à la Bastille, parce qu'il s'étoit plaint en termes tout-à-fait démesurés, qu'on ne le récompensoit pas suffisamment du travail dont il avoit été chargé par Louis XIV. Sa liberté lui ayant été rendue, le 16 novembre 1691, il se retira en Allemagne, & mourut d'apoplexie à Arnstadt en 1703. Ses principaux ouvrages sont: I. *Thesaurus Morellianus, sive Familiarum Romanarum Numismata omnia... & dispositа ab Andreâ Morellio, cum Commentariis Havercampi;* Amsterdam, 1734, 5 tom. en 2 vol. in-fol. C'est le recueil le plus complet des familles Romaines, il est estimé, rare & recherché. Le lecteur est également frappé de la beauté des médailles, gravées par Morel lui-même sur les originaux, & de la justesse des descriptions. II. *Specimen rei nummariæ*, Leipsig, 1695, 2 vol. in-8°: ouvrage digne du précédent.

MOREL, (Dom Robert) Bénédictin de St. Maur, né à la Chaise-Dieu en Auvergne, l'an 1653, fut fait bibliothécaire de St-Germain-des-Prés en 1680. On lui donna ensuite la supériorité de différentes maisons. En 1699 il voulut être déchargé de tout fardeau, pour se retirer à St-Denys, où il s'occupa à composer des ouvrages ascétiques. Ce Bénédictin, né avec un esprit vif & fécond, excelloit sur-tout dans les matieres de piété, dans la connoissance des mœurs & des regles de conduite pour la vie spirituelle. Sa conversation étoit vive & délicate; ses réponses spirituelles & promptes; son humeur douce, égale, & d'une gaieté accompagnée de retenue. Dom Morel mourut en 1731, à 79 ans. On a de lui: I. *Effusions de cœur sur chaque verset des Psaumes & des Cantiques de l'Eglise*, Paris, 1716, 5 vol. in-12. II. *Méditations sur la Regle de S. Benoît*, 1717, in-8°. III. *Entretiens spirituels sur les Evangiles des Dimanches & des Mysteres de toute l'année, distribués pour tous les jours de l'Avent*, 1720, 4 vol. in-12. IV. *Entretiens spirituels, pour servir de préparation à la mort*, in-12, 1721. V. *Entretiens spirituels pour la Fête de l'Octave du S. Sacrement*, 1722, in-12. VI. *Imitation de N. S. J. C.*; traduction nouvelle, avec une priere affective, ou effusion de cœur à la fin de chaque chapitre, in-12, 1723. VII. *Méditations chrétiennes sur les Evangiles de toute l'année*, 2 vol.

in-12, 1726. VIII. *Du bonheur d'un simple Religieux, qui aime son état & ses devoirs*, in-12, 1727, la 3e. édition est de 1752. IX. *Retraite de dix jours sur les devoirs de la vie religieuse*, in-12, 1728. X. *De l'espérance chrétienne, & de la confiance en la miséricorde de Dieu*, in-12, 1728. On prétend que l'on trouve des propositions dans quelques-uns de ces ouvrages, qui ne sont pas assez exactes & qui sentent le parti auquel il a été pendant quelque tems attaché. Il avoit appellé, mais il renonça à son appel en 1729.

MORENA, (Othon) natif de Lauden en Allemagne, dans la Franconie, dans le 12e. siecle, commença l'histoire de ce que l'empereur Frédéric Barberousse fit en Lombardie, depuis 1154 jusqu'en 1168, principalement par rapport à la ville de Lodi-Acereus. — Acerbus MORENA, son fils, acheva ce que le pere n'avoit pu finir. Ces auteurs étoient partisans de l'empereur contre les papes, & l'on doit se tenir en garde contre les jugemens & anecdotes que la partialité leur a fait imaginer ou adopter. On trouve cette histoire dans la collection de Burmann, dans celle de Muratori, avec les notes de Saxius, & elle a été imprimée à Venise, 1639, in-4°, avec les notes & les corrections de Félix Osius.

MORÉRI, (Louis) docteur en théologie, né en 1643 à Bargemont, petite ville de Provence, prêcha à Lyon la controverse pendant 5 ans avec succès. Il s'étoit annoncé dans cette ville par une mauvaise allégorie, intitulée : *Le Pays d'Amour*, qu'il publia dès l'âge de 18 ans; il se fit connoître bientôt par des ouvrages plus utiles. Il traduisit de l'espagnol en françois le *Traité de la Perfection Chrétienne* par Rodriguez: version qui a été effacée par celle de Regnier des Marais. Il publia en 1673, en un vol. in-fol., le *Dictionnaire* qui porte son nom. Ce fut vers le même tems qu'il s'attacha à l'évêque d'Apt, Gaillard de Longjumeau, à qui il avoit dédié cet ouvrage, en reconnoissance des soins que ce prélat s'étoit donnés pour lui faire trouver des matériaux. Madame de Gaillard de Venel, sœur de l'évêque d'Apt, le fit placer auprès de Pompone, secrétaire-d'état. Il pouvoit espérer de grands avantages de sa place; mais son application au travail épuisa ses forces, & le jeta dans une langueur presque continuelle. L'ardeur avec laquelle il s'occupa d'une nouvelle édition de son Dictionnaire, augmenta son épuisement, & lui donna enfin la mort. Il expira à Paris le 10 juillet 1680, à 38 ans. Le 1*er.* volume de sa nouvelle édition avoit déjà paru, & le second vit le jour quelques mois après la mort de son auteur. Moréri avoit des connoissances & de la littérature : il connoissoit les livres modernes qu'il falloit consulter, & entendoit assez bien l'italien & l'espagnol. Son ouvrage réformé & considérablement augmenté par Jean le Clerc, du Pin & d'autres, porte encore son nom, & n'est plus de lui. Les éditions les plus estimées du *Dictionnaire de Moréri*, sont celle de 1718, en 5 vol. in-fol.; celle de 1725, 6

vol. in-fol., & celle de 1732, auſſi en 6 vol. in-fol. L'abbé Goujet a donné 4 vol. in-fol. de Supplément, que M. Drouet a refondus dans une nouvelle édition, publiée en 1759, en 10 vol. in-fol. Les gens ſenſés ſont fâchés d'y trouver toutes les momeries du Janſéniſme, les prétendus miracles du diacre Pâris, &c. « Il eſt aiſé d'apper-» cevoir, dit un critique judi-» cieux, que des perſonnes de » différens états, de différente religion, de différent » parti, de différent génie, ont » contribué à cette augmen-» tation. C'eſt la tour de Babel; » il y regne une confuſion gro-» teſque, par la diverſité des » langages & des eſprits. Les » menſonges, les erreurs, les » contradictions y fourmillent. » Un livre de cette eſpece, » pour être bon, auroit dû être » le fruit des travaux d'un ſeul » rédacteur. Bien loin delà, » chacun s'eſt empreſſé d'y » fournir, en différens tems » & en différens lieux, ſon » contingent, & s'eſt arrogé » le droit de célébrer, ſelon » ſes vues & ſa maniere, tout » ce qui appartenoit à ſa na-» tion, à ſa ſecte, ou à ſon » parti » (*voyez ce que nous avons dit dans l'*Avertiſſement *qui eſt à la tête de ce Dictionnaire, p. XIII*). Cet ouvrage a été traduit en anglois, en eſpagnol & en italien. Moréri eſt encore auteur des *Doux plaiſirs de la Poéſie*, in-12, & éditeur des *Relations nouvelles du Levant*, de Gabriel Chinon, Capucin, qu'il orna d'une longue Préface.

MORET, (Antoine de Bourbon, comte de) fils naturel de Henri IV & de Jacqueline de Beuil, comteſſe de Moret, & prince légitimé de France, naquit en 1607. Il eut les abbayes de Savigny, de S. Etienne de Caen, de S. Victor de Marſeille; & ces bénéfices ne l'empêcherent pas de porter les armes. Il reçut une mouſquetade au combat de Caſtelnaudari en 1632, dont il mourut, à ce que diſent la plupart des hiſtoriens. D'autres prétendent qu'il ſe retira en Portugal en habit d'hermite; qu'enſuite il revint en France, & qu'il ſe cacha ſous le nom de *Frere Jean-Baptiſte*, dans un hermitage en Anjou, où il mourut très-âgé en 1693. Ils ajoutent que Louis XIV, frappé des bruits qui couroient au ſujet du comte de Moret, fit demander, par l'intendant de Tourraine, à l'hermite qui paſſoit pour être ce comte, s'il l'étoit réellement? Le ſolitaire répondit: « Je ne le nie, ni ne veux » l'aſſurer; tout ce que je de-» mande, c'eſt qu'on me laiſſe » comme je ſuis ». Cette réponſe & d'autres circonſtances répandent ſur ce point d'hiſtoire une obſcurité, que les critiques n'ont pu encore diſſiper entiérement. Voyez la *Vie du Frere Jean-Baptiſte*, par Grandet.

MORGAGNI, (Jean-Baptiſte) ſavant anatomiſte, né à Forli dans la Romagne, le 25 février 1682, fut profeſſeur à Padoue. Il s'eſt fait beaucoup d'honneur dans ce ſiecle par ſes découvertes & ſes ouvrages qui roulent tous ſur ſon art. Les principaux ſont: I. *Adverſaria Anatomica ſex*, Padoue, 1719, in-4°; Leyde, 1723-1740, 6 vol. in-4°, avec fig. C'eſt un

cours complet d'anatomie, fait avec cet esprit de critique qui pese tout, qui réfléchit sur tout, & qui n'avance rien qu'il ne l'ait vu & bien vu. Cette derniere édition a, de plus que les précédentes, *Nova Institutionum medicarum idea.* II. *Epistolæ anatomicæ*, Leyde, 1728, in-4°. III. *De sedibus & causis morborum*, Padoue, 1760, 2 vol. in-fol.; Louvain, 1766, 2 vol. in-4°. IV. Plusieurs *Lettres* insérées dans l'édition de *Valsalva*, qu'il publia à Venise, 1740. Il a donné son nom à un trou de la langue & à un muscle de la luette, parce qu'il les découvrit le premier. Ce savant, versé dans les belles-lettres, aussi-bien que dans la médecine, membre de l'Institut de Bologne, & correspondant de l'académie des sciences de Paris, mourut en 1771, âgé de 90 ans. Il avoit recueilli lui-même ses ouvrages, qui parurent à Bassano en 1765, en 5 vol. Les papes Clément XI & Clément XII, & plusieurs souverains, lui donnerent des marques particulieres de leur estime. Benoît XIV fait de lui une mention honorable dans son traité *De Beatificatione servorum Dei.* Peu de savans ont joui d'une estime plus générale.

MORHOF, (Daniel-Georges) né à Wismar dans le duché de Meckelbourg, en 1639, devint professeur de poésie à Rostock, ensuite d'éloquence, de poésie & d'histoire à Kiel, & bibliothécaire de l'université de cette ville. Cet écrivain se signala par un grand nombre d'ouvrages, fruit de son érudition & d'un travail infatigable. Les principaux sont: I. *Dissertationes*, 1699, in-4°. II. *Opera Poëtica*, 1694, in-8°. III. *Orationes*, 1698, in-8°; mais le plus estimé est intitulé: *Polyhistor, sive De notitiâ auctorum & rerum*: il est rempli d'érudition, & la critique de l'auteur est en général saine & favorable aux bons principes; mais on ne peut s'empêcher d'y desirer plus de développement & de profondeur. La meilleure édition est celle qu'en a donné Albert Fabricius, réimprimée à Lubeck, 1747, 2 vol. in-4°. Fabricius, dans un Avis préliminaire, rend une justice complette à la science de Morhof, & convient que son ouvrage a beaucoup contribué à former sa jeunesse: *Cujus elucubrationes evolvere me memini adolescentem magno cum fructu.* Quoique Morhof fût fort froid avec ceux qu'il ne connoissoit pas, il étoit très-ouvert avec ses amis, & d'une conversation fort agréable & fort variée. Il étoit si laborieux, qu'il travailloit même en mangeant. Il avoit choisi pour devise ces trois mots: *Pietate, candore, prudentiâ*; il avoit toutes les vertus qu'on peut avoir hors de la véritable Religion.

MORICE DE BEAUBOIS, (Dom Pierre-Hyacinthe) né à Quimperlay dans la basse Bretagne, en 1693, de parens nobles, entra dans la congrégation de S. Maur, & s'y signala par son érudition autant que par sa piété & sa modestie. Le cardinal de Rohan ayant demandé à ses supérieurs deux Religieux pour travailler à l'histoire de son illustre maison, dom Morice se chargea de ce travail. Son ouvrage, demeuré

manuscrit dans la maison de Rohan, formeroit 3 ou 4 vol. in-4°. Ce savant travailla ensuite à donner une nouvelle édition de l'*Histoire de Bretagne* de dom Lobineau. Depuis l'année 1741 jusqu'en 1750, il donna 3 vol. in-fol. de Preuves ou Mémoires pour cet ouvrage; & le 1er. vol. in-fol., de l'Histoire, laissant tous les matériaux du second & dernier volume, lorsqu'il mourut en 1750. Dom Taillandier, son confrere, a continué cet ouvrage.

MORILLOS, (Barthélemi) de Séville en Espagne, naquit en 1613. Après avoir cultivé la peinture avec succès dans sa patrie, il voyagea en Italie, où il se fit admirer de nouveau par une maniere de peindre qui lui étoit propre, & qui produisoit un grand effet. Les Italiens, étonnés de la beauté de son génie & de la fraîcheur de son pinceau, ne firent point de difficulté de le comparer au célebre Paul Veronese. De retour en Espagne, Charles II le fit venir à sa cour, dans le dessein de le déclarer son premier peintre; mais Morillos s'en excusa sur son âge, qui ne lui permettoit pas de se charger d'un emploi aussi important: son extrême modestie étoit néanmoins l'unique cause de son refus. Il mourut en 1685.

MORIN, (Etienne) ministre de la religion prétendue-réformée à Caen sa patrie, se retira, après la révocation de l'édit de Nantes, à Leyde, & de là à Amsterdam, où il fut nommé professeur des langues orientales. Il y mourut en 1700, âgé de 75 ans, après de longues infirmités de corps & d'esprit. On a de lui *VIII Dissertations* en latin sur des matieres d'antiquité. Elles sont curieuses. L'édition de Dordrecht, 1700, in-8°, est la meilleure, & préférable à celle de Geneve, 1683, in-4°. Il a donné aussi la *Vie de Samuel Bochard*. — Son fils Henri MORIN, né à St.-Pierre-sur-Dive en Normandie, se fit catholique après avoir été ministre protestant. Il est auteur de plusieurs *Dissertations* qui se trouvent dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres*, dont il étoit membre. Il mourut à Caen en 1728, âgé de 60 ans.

MORIN, (Jean) né à Blois en 1591, de parens calvinistes, étudia les humanités à la Rochelle. Il alla ensuite à Leyde, où il apprit la philosophie, les mathématiques, le droit, la théologie & les langues orientales. Après avoir orné son esprit de toutes ces connoissances, il se consacra entiérement à la lecture de l'Ecriture-Sainte, des Conciles & des Peres. Un voyage qu'il fit à Paris l'ayant fait connoître du cardinal du Perron, il abjura le Calvinisme entre les mains de ce prélat. Le nouveau converti demeura quelque tems auprès de lui, entra ensuite dans l'Oratoire, congrégation qui venoit d'être fondée par le cardinal de Bérulle. Son érudition & ses ouvrages lui firent bientôt un nom. Les prélats de France se faisoient un plaisir de le consulter sur les matieres les plus épineuses & les plus importantes. Le pape Urbain VIII, instruit de ses talens & de ses vertus, l'appella à Rome, & se servit de lui pour la réu-

nion de l'Eglise Grecque avec la Latine. Le cardinal de Richelieu obligea ses supérieurs à le rappeller en France & lui fit perdre le chapeau de cardinal, dont on prétend qu'il auroit été honoré, s'il se fût fixé à Rome. De retour à Paris, il se livra à l'étude avec une ardeur infatigable, & y mourut d'une attaque d'apoplexie en 1659, à 68 ans, également regretté pour ses connoissances & son caractere franc & sincere. Il étoit parfaitement versé dans les langues orientales; il fit revivre en quelque sorte le *Pentateuque Samaritain*, en le publiant dans la *Bible Polyglotte* de le Jay. Ses principaux ouvrages sont: I. *Exercitationes Biblicæ*, Paris, 1660, in-fol.; ouvrage dans lequel il s'éleve avec raison contre le texte hébreu, tel que nous l'avons. II. *De sacris ordinationibus*, in-fol., 1655. III. *De Pœnitentia*, in-fol., 1651. L'auteur a ramassé dans cet ouvrage & dans le précédent, tout ce qui pouvoit avoir rapport à son sujet. L'un & l'autre sont très-savans; mais ils manquent un peu de méthode. IV. Une nouvelle *Edition* de la *Bible des Septante*, avec la version latine de Nobilius, 3 vol. in-folio, Paris, 1628 & 1642, estimée; elle comprend le *Nouveau-Testament*. Le P. Morin, dans la Préface de cet ouvrage, fait l'apologie de la Version des Septante, tant de fois attaquée par les Protestans, & s'éleve contre le texte hébreu, qu'il prétend avoir été corrompu par les Juifs. Hottinger, Taylour & Boot protestans, & Siméon de Muis, professeur en hébreu à Paris, attaquerent le P. Morin, qui se défendit excellemment dans plusieurs ouvrages, particuliérement dans ses *Exercitationes Ecclesiasticæ in utrumque Samaritanorum Pentateuchum*, Paris, 1631, in-4°. Jean Cappel a porté le dernier coup au texte hébreu moderne (*voy.* CAPPEL, GOROPIUS, MASCLEF). V. Des *Lettres* & des *Dissertations*, sous le titre d'*Antiquitates Ecclesiæ Orientalis*, 1682, in-8°. VI. *Histoire de la délivrance de l'Eglise par l'Empereur Constantin, & du progrès de la souveraineté des Papes par la piété & la libéralité de nos Rois*, in-fol., 1629. Cet ouvrage, écrit en françois d'une maniere incorrecte & diffuse, déplut à la cour de Rome, & l'auteur ne put l'appaiser qu'en promettant quelques corrections. VII. *Des défauts du gouvernement de l'Oratoire*, in-8°, 1653. Cette satyre attira à l'auteur bien des désagrémens; presque tous les exemplaires furent brûlés, ce qui l'a rendu rare. Le P. des Marêts en a donné un Abrégé, sous le nom de *la Tourelle*. VIII. *Opera posthuma*, 1703, in-4°. Le Pere Morin étoit un des plus savans hommes de son tems. Il n'y a personne qui ait plus écrit sur la critique de la Bible, & avec plus d'érudition que lui. Il a écrit aussi très-solidement sur la matiere des Sacremens, & on peut dire qu'il a épuisé tous les sujets sur lesquels il s'est exercé. Cet homme, si versé dans l'antiquité ecclésiastique, si zélé pour les anciens usages, pour l'ancienne discipline, étoit bien éloigné de cet esprit réformateur, qui voudroit tout

ramener à l'état des premiers tems : il regardoit la pratique & les coutumes de l'Eglise dans tous les siecles, comme des loix qu'il n'étoit pas plus permis de contredire que les jugemens doctrinaux. *Insolentissima igitur est insania, non modò disputare contra id quod videmus universam Ecclesiam credere, sed etiam contra id quod videmus eam facere. Fides enim Ecclesiæ non modò regula est fidei nostræ, sed etiam actiones ipsius actionum nostrarum ; consuetudo ipsius, consuetudinis quam observare debemus* (Præf. Comm. hist. de adm. Sac. Pœn.) : passage exactement conforme à celui de S. Augustin : *Si quid per totum orbem frequentat Ecclesia, quin sit faciendum, disputare apertissima insania est.* Voyez FLEURY, THOMASSIN.

MORIN, (Jean-Baptiste) né l'an 1583 à Ville-Franche en Beaujolois. Après avoir voyagé en Hongrie pour faire des recherches sur les métaux, il revint à Paris & s'appliqua entiérement à l'astrologie judiciaire. Ses horoscopes lui ouvrirent l'entrée de la maison des grands. On prétend que le cardinal de Richelieu eut la foiblesse de le consulter, & que le cardinal Mazarin lui fit une pension, après lui avoir procuré la chaire de mathématiques au college-royal. Le comte de Chavigni, secrétaire-d'état, régloit toutes ses démarches par les avis de Morin, & ce qu'il regardoit comme le plus important, les heures des visites qu'il rendoit au cardinal de Richelieu. Morin ne se trompa, dit-on, que de peu de jours dans le pronostic de la mort de Gustave-Adolphe. Il rencontra, à dix heures près, le moment de la mort du cardinal de Richelieu. Ayant vu la figure de Cinq-Mars, sans savoir de qui elle étoit, il répondit que cet homme-là auroit la tête tranchée. Morin se méprit de seize jours seulement à la mort du connétable de Lesdiguieres, & de six à celle de Louis XIII. Mais il fit dans d'autres occasions des bévues beaucoup plus lourdes, qu'on ne manqua pas de relever. Il faut convenir cependant, qu'en général la justesse avec laquelle il devina, est difficile à expliquer. « Ceux qui croient à ces » sortes de prédictions, dit un » auteur, ou sont eux-mêmes » infatués de l'astrologie judi- » ciaire, de l'art cabalistique, » & autres charlataneries de » ce genre, ou supposent dans » les horoscopistes, un pacte » implicite avec l'esprit des té- » nebres : car un homme sensé » ne verra jamais ici aucun » rapport entre les moyens & » la fin ». Morin, oracle des astrologues, voulut l'être aussi des philosophes. Il attaqua le système de Copernic & celui d'Epicure, & eut à ce sujet des démêlés très-vifs avec Gassendi & avec les disciples de ce philosophe. La Hollande avoit promis cent mille liv., & l'Espagne trois cent mille, à celui qui auroit trouvé le problême des longitudes. Morin croyoit déjà avoir les quatre cent mille francs, lorsque des commissaires nommés par le cardinal de Richelieu, lui démontrerent la fausseté de ses prétentions. Il mourut à Paris en 1656. On lui doit une *Réfutation* en latin *du Livre des*

Préadamites, curieuse & singuliere, Paris, 1657, in-12. On a encore de lui un livre intitulé : *Astrologia Gallica ;* & un grand nombre d'autres ouvrages, dans lesquels on remarque un génie singulier & bizarre.

MORIN, (Pierre) né à Paris en 1531, passa en Italie, où le savant Paul Manuce l'employa à Venise dans son imprimerie. Il enseigna ensuite le grec & la cosmographie à Vicence, d'où il fut appellé à Ferrare par le duc de cette ville. S. Charles Borromée, instruit de ses profondes connoissances dans l'antiquité ecclésiastique, de son désintéressement, de son zele & de sa piété, lui accorda son estime & l'engagea à aller à Rome en 1575. Les papes Grégoire XIII & Sixte-Quint, l'employerent à l'Edition des *Septante*, 1587, & à celle de la *Vulgate*, 1590, in-fol. Il travailla beaucoup à l'édition de la *Bible* en latin traduite sur celle des *Septante*, Rome, 1588, in-fol., à l'édition des *Décrétales* jusqu'à Grégoire VII, Rome, 1591, 3 vol. in-fol., & à une *Collection des Conciles généraux*, Rome, 1608, 4 vol. Ce savant critique mourut en 1608, à 77 ans. On a de lui un *Traité du bon usage des Sciences*, & quelques auteurs écrits, publiés par le P. Quetif Dominicain, à Paris, en 1675, in-12. On y trouve des recherches & de bons principes; l'auteur étoit très-versé dans les belles-lettres & dans les langues. L'Edition de l'*Ancien-Testament* grec des Septante, Rome, 1587, in-fol., est rare. Elle passe pour la plus exacte. C'est sur un exemplaire de cette belle édition que fut faite celle de Paris en 1628, par les soins du P. Morin, de l'Oratoire, qui y joignit l'ancienne version latine de Nobilius. *Voyez* CARAFFE.

MORIN, (Simon) naquit à Richemont en Normandie, vers l'an 1623, d'une famille obscure. La misere le chassa de son pays & l'amena à Paris, où il se fit écrivain-copiste. Son cerveau, qui n'avoit jamais été fort bon, se dérangea totalement lorsqu'il jouit d'un peu d'aisance. Il se jeta dans les rêveries des Illuminés, alors fort communs à Paris. On le mit en prison, & on le relâcha bientôt comme un esprit foible, qui dans un état plus commode pourroit se rétablir. Il se logea ensuite chez une fruitiere, abusa de sa fille, & fut contraint de l'épouser. Sa belle-mere tenoit une espece d'hôtellerie; son gendre se mit à prêcher ceux qu'elle recevoit. Les ignorans s'attrouperent autour de cet ignorant; & le lieutenant de police ne put mettre fin à ces conventicules, qu'en faisant enfermer à la Bastille celui qui les tenoit. Cet insensé, remis en liberté au bout de 2 ans, répandit un petit ouvrage où brilloient tous les égaremens de son esprit. L'auteur étoit si enchanté de ce tissu de délires & d'inepties, qu'il en envoya un exemplaire au curé de S. Germain l'Auxerrois, qui lui demanda d'où venoit sa mission? *De Jesus-Christ même*, répondit le fanatique, *qui s'est incorporé en moi pour le salut de tous les hommes.* Le curé ne lui répliqua qu'en le faisant de

nouveau enfermer à la Baſtille. Avant que d'y être, il avoit répété pluſieurs fois, qu'il ne ſeroit jamais aſſez lâche pour dire : *Tranſeat a me Calix iſte ;* mais dès qu'il y fut, ſa fermeté l'abandonna. Il fit ſa rétractation & obtint ſon élargiſſement. A peine fut-il ſorti, qu'il dogmatiſa encore. Le parlement le fit mettre à la Conciergerie & le condamna aux Petites-Maiſons. Nouvelle abjuration & nouvel élargiſſement. Mais le cœur n'ayant point eu de part à ſes rétractations, il chercha de nouveau à faire des proſélytes. Des Marêts de Saint-Sorlin, fanatique lui-même, mais d'un fanatiſme plus pardonnable, le dénonça comme un hérétique. Morin mettoit au net un Diſcours qu'il vouloit préſenter au roi, lorſqu'il fut conduit à la Baſtille & enſuite au Châtelet. Cet écrit commençoit par ces mots : *Le Fils de l'Homme au Roi de France...* Morin fut condamné à être brûlé vif avec ſon livre & tous ſes autres écrits. Après la lecture de ſon jugement, le premier préſident de Lamoignon lui demanda s'il étoit écrit quelque part que le nouveau Meſſie dût ſubir le ſupplice du feu ? Ce miſérable eut l'impudence de répondre par ce verſet du Pſaume 16 : *Igne me examinaſti, & non eſt inventa in me iniquitas.* Toutes ces réponſes prouvoient ſa démence, & cette folie auroit dû, ce ſemble, lui obtenir grace. Son arrêt fut cependant exécuté le 14 mars 1663. Ses complices furent punis de diverſes peines ; mais aucun ne fut condamné à la mort.

MORIN, (Louis) né au Mans en 1635, vint faire ſa philoſophie à Paris à pied & en herboriſant. Il étudia enſuite en médecine, fut paſſé docteur en 1662, & devint membre de l'académie des ſciences. Sa vertu égaloit ſon ſavoir. Il menoit la vie d'un anachorete, ne mangeoit que du pain, ne buvoit que de l'eau ; & tout au plus ſe permettoit quelques fruits. Paris étoit pour lui une Thébaïde, à cela près qu'il lui fourniſſoit des livres & des ſavans. L'argent qu'il recevoit de ſa penſion de l'Hôtel-Dieu, dont il étoit médecin, il le remettoit dans le tronc, après avoir bien pris garde de n'être pas vu. En 1700 il fut choiſi pour faire les démonſtrations des plantes au Jardin-Royal, à la place du célebre Tournefort qui alla herboriſer dans le Levant. Ce ſavant avoit conçu tant d'eſtime pour Morin, qu'il donna à une plante étrangere le nom de *Morina Orientalis.* Il mourut, comme il avoit vécu, dans de grands ſentimens de piété, en 1715, âgé de près de 80 ans. Il laiſſa une *Bibliotheque* de près de 20,000 écus, un *Herbier*, un *Médaillier*, & nulle autre acquiſition. On trouva dans ſes papiers un *Index d'Hippocrate* grec & latin, beaucoup plus ample & plus fini que celui de Pinus.

MORIN, (Jean) né à Meung, près d'Orléans, en 1705, obtint en 1732 la chaire de philoſophie de Chartres, & en 1750 un canonicat de la cathédrale. Morin donna à 38 ans ſon *Méchaniſme univerſel*, vol. in-12, qui contient beaucoup de connoiſſances. Son ſe-

cond ouvrage eſt un *Traité de l'Electricité*, imprimé in-12 en 1748. L'abbé Nollet, ayant réfuté l'opinion de l'auteur, Morin adreſſa à cet académicien une *Réponſe :* c'eſt ſon 3e. & dernier ouvrage imprimé. Il conſerva juſqu'à la mort ſon application aux ſciences, ainſi que les vertus du prêtre & du philoſophe. Il mourut à Chartres le 28 mars 1764, à 59 ans.

MORINGE, (Gerard) théologien de Bommel dans la Gueldre, fut profeſſeur de théologie dans le monaſtere de Ste. Gertrude à Louvain, puis chanoine & curé de S. Trond dans la principauté de Liege, où il mourut le 9 octobre 1556. On a de lui : I. La *Vie de S. Auguſtin*, Anvers, 1553, in-8°, & 1644, avec des notes d'Antoine Sanderus. II. Celle *de S. Trond, des SS. Libere & Eucbere*, Louvain, 1540, in-4°. III. Celle *du pape Adrien VI*, Louvain, 1536, in-4°; & dans les Analectes hiſtoriques d'Adrien VI par Gaſpard Burman, Utrecht, 1727. IV. *Commentaire ſur l'Eccléſiaſte*, Anvers, 1533, in-8°. V. *Oratio de paupertate Eccleſiaſtica*, &c.: tous les écrits de cet auteur ſont en latin. On conſerve en manuſcrit dans le monaſtere de S. Trond : I. *Vitæ SS. Antonii & Guiberti Gemblacenſis*. II. *Præcepta vitæ honeſtæ*. III. *Chronicon Trudonenſe*, depuis l'an 1400. Arnould Wion & le P. Poſſevin le font moine Bénédictin à S. Trond, & diſent qu'il floriſſoit vers 1100; ils ſe trompent, de même que Corneille Loos qui le confond avec Noviomagus.

MORINIERE, (Adrien-Claude LE FORT de la) né à Paris en 1696, d'une famille noble, fut élevé ſous le célebre Pere Porée, dont il fut toute ſa vie l'ami & l'admirateur. L'amour des lettres inſpirant celui de la ſolitude, notre auteur quitta le tumulte de la capitale pour ſe retirer chez les Peres Génovéfains de Senlis. Il y vécut pendant 12 ans, occupé à préparer les matériaux de différentes collections. Les principales ſont : I. *Choix de Poéſies morales*, 3 vol. in-8°, 1740. II. *Bibliotheque poétique*, 4 vol. in-4°, & 6 vol. in-12, 1745. III. *Paſſe-tems poétiques, hiſtoriques & critiques*, 2 vol. in-12, 1757. IV. *Les Œuvres choiſies de J. B Rouſſeau*, in-12. Ce petit recueil eſt le mieux fait de tous ceux que la Moriniere a donnés au public. On a encore de lui deux petites Comédies imprimées en 1754, ſous le titre des *Vapeurs* & du *Temple de la Pareſſe*. Cet auteur mourut en 1768. Le reſpect pour la Religion & pour les mœurs, qu'on remarque dans ſes ouvrages, reſpiroit dans ſa conduite. Dans les éditions qu'il a données des meilleurs morceaux des Poëtes François, il n'a pas craint de nuire à leur gloire, en écartant ce qui ſent tant ſoit peu la licence. Par-là, il en a rendu la lecture commune & ſûre pour tous les âges & toutes les perſonnes. Il eſt toujours, ſinon glorieux, du moins eſtimable, de préſenter les grands hommes par le beau côté. On exécute, en quelque ſorte, leurs intentions; car il en eſt peu qui n'aient condamné, dans un âge mûr, les égaremens de leur jeuneſſe & de leur plume.

MORISON, (Robert) vit le jour à Aberdéen en Ecoſſe, l'an 1620. Il étudia dans l'univerſité de cette ville, & y enſeigna quelque tems la philoſophie. Il s'appliqua enſuite à l'étude des mathématiques, de la théologie, de la langue hébraïque, de la médecine, & ſur-tout de la botanique, pour laquelle il avoit beaucoup de paſſion. Les guerres civiles interrompirent ſes études ; il ſignala ſon zele & ſon courage pour les intérêts du roi Charles I, & ſe battit vaillamment dans le combat donné ſur le pont d'Aberdéen, entre les habitans de cette ville & les troupes presbytériennes. Il y fut bleſſé dangereuſement à la tête. Dès qu'il fut guéri de cette bleſſure, il vint en France. Gaſton de France, duc d'Orléans, l'attira à Blois, & lui confia la direction du jardin royal de cette ville en 1650. Moriſon dreſſa une nouvelle méthode d'expliquer la botanique, qui plut au duc. Après la mort de ce prince, il retourna en Angleterre en 1660. Le roi Charles II, à qui le duc d'Orléans l'avoit préſenté à Blois, le fit venir à Londres, & lui donna le titre de ſon médecin, & une penſion de 200 livres ſterlings. Cet habile homme mourut à Londres en 1683, à 63 ans. On a de lui : I. Le *Præludium Botanicum*, qu'il publia en 1669, in-12. Cet ouvrage acquit tant de réputation à ſon auteur, que l'univerſité d'Oxford lui offrit une chaire de profeſſeur en botanique, qu'il accepta. II. *Hortus Bleſenſis*, Paris, 1635, in-fol., réimprimé dans ſon *Præludium Botanicum*. III. La 2e. & la 3e. partie de ſon Hiſtoire des Plantes, in-fol., 1680 & 1699, dans laquelle il donne une nouvelle méthode eſtimée des connoiſſeurs. La 1re. partie de cet ouvrage n'a point été imprimée. On ne ſait ce qu'elle eſt devenue ; ce qui en tient lieu eſt intitulé : *Plantarum Umbelliferarum diſtributio nova*, 1672, in-fol. Mais comme ce *Traité* fut réimprimé avec la 3e. partie, on ne prend l'édition de 1672, qu'à cauſe de la beauté des épreuves. La 1re. partie devoit contenir la deſcription des arbres & arbriſſeaux. Les trois parties ont été publiées à Oxford en 1715, 2 vol. in-fol. avec fig. La méthode de Moriſon conſiſte à établir les genres des plantes par rapport à leurs fleurs, à leurs ſemences & à leurs fruits : méthode que Tournefort a également adoptée, mais que Linnée a cru devoir changer contre une autre. Moriſon a certainement rendu des ſervices importans à l'hiſtoire naturelle : mais il ſemble qu'il ſe loue lui-même un peu trop. Bien loin de ſe contenter de la gloire que pouvoit lui procurer ſon ſyſtême de claſſification botanique, il oſa comparer ſes découvertes à celles de Chriſtophe Colomb ; & ſans jamais citer Geſner, Céſalpin & Fabio Colomna, il aſſure en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, qu'il n'a rien appris que de la nature même. On l'auroit peut-être cru ſur ſa parole, s'il n'avoit pris la peine de tranſcrire des pages entieres de ces deux derniers auteurs.

MORISOT, (Claude-Barthélemi) écrivain, né à Dijon

en 1592, mort dans la même ville en 1661. On a de lui : I. Un livre intitulé *Peruviana* (Dijon, 1645, in-4°), où sous des noms allégoriques, il trace l'histoire des démêlés du cardinal de Richelieu avec la reine Marie de Médicis, & Gaston de France, duc d'Orléans. II. *Orbis Maritimus*, in-folio, 1643. III. *Veritatis lacrymæ*, Geneve, 1626, in-12. C'est une satyre contre les Jésuites, avec cette dédicace : *Patribus Jesuitis Sanitatem ;* elle est si grossiere, qu'il ne trouva pas moyen de la faire imprimer dans sa patrie, & qu'il dut la faire publier à Geneve, où on imprimoit tous les sarcasmes contre l'Eglise & ses ministres. IV. Grand nombre de *Lettres* latines sur différens sujets.

MORLEY, (Georges) évêque anglican, né à Londres en 1597, de parens nobles, devint chanoine d'Oxford en 1641. Il donna les revenus de son canonicat au roi Charles I, alors engagé dans la guerre contre les troupes *du long Parlement*. Quelque tems après, ce prince étant prisonnier à Hamptoncourt, employa le docteur Morley pour engager l'université d'Oxford à ne point se soumettre à une visite illégale. Ayant ménagé cette affaire, il irrita les anti-royalistes, & fut privé, l'un des premiers, de ses emplois à Oxford. Il quitta l'Angleterre, & se rendit à La Haye auprès de Charles II, qui, ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, paya le zele de ce fidele sujet par la nomination à l'évêché de Worchester, & ensuite à celui de Winchester. Ce prélat mourut en 1684, à 87 ans, après avoir fait de grands biens dans son diocese. On a de lui des *Sermons*.

MORNAC, (Antoine) célebre avocat au parlement de Paris, né à Tours, fréquenta le barreau près de 40 ans, & cultiva les Muses au milieu des épines de la chicane. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1724, en 4 vol. in-fol. On a encore de lui un recueil de vers, intitulé : *Feriæ Forenses*, in-8°, parce qu'ils étoient le fruit de ses amusemens pendant les vacations du palais. Ils contiennent les éloges des gens-de-robe qui avoient paru avec éclat en France depuis 1500. Il mourut en 1619.

MORNAY, (Philippe de) seigneur du Plessis-Marly, né à Buhy ou Bishuy, dans la haute Normandie, en 1549, fut élevé à Paris. Il y fit des progrès rapides dans les belles-lettres, les langues savantes, & dans la théologie ; ce qui étoit un prodige dans un gentilhomme : on le destina d'abord à l'Eglise ; mais sa mere, imbue des erreurs de Calvin, les lui inspira. Après la St-Barthélemi, Philippe de Mornay parcourut l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas & l'Angleterre. Le roi de Navarre, depuis Henri IV, étoit alors chef du parti protestant : Mornay s'attacha à lui, & le servit de sa plume & de son épée. Il n'oublia rien pour applanir le chemin du trône à ce prince. Mais lorsqu'il changea de religion, il lui en fit de sanglans reproches, se retira de la cour, devint le chef & l'ame du parti protestant, & fut le pape des huguenots. Un de ses livres, sur les prétendus *abus de la*

Messe, ayant soulevé tous les théologiens Catholiques, il eut l'imprudence de ne répondre à leurs censures que dans une conférence publique. Elle fut indiquée en 1600 à Fontainebleau, où la cour devoit être. Le combat fut entre du Perron évêque d'Evreux, & Mornay. La victoire fut unanimement adjugée à du Perron. Ce prélat s'étoit vanté de faire voir clairement près de cinq cents passages tronqués ou mal cités dans le livre de son adversaire, & il tint sa parole. Les Calvinistes équitables convinrent de la défaite de leur chef : pour la constater, il ne faut que lire ce qu'en dit le duc de Sulli, zélé protestant, dans ses *Mémoires* (*voyez* du PERRON). Un ministre huguenot, présent à la conférence, disoit avec douleur à un capitaine de son parti : *L'Evêque d'Evreux a déjà emporté plusieurs passages sur Mornay.* — *Qu'importe*, repartit le militaire, *pourvu que celui de Saumur lui demeure?* C'étoit un passage important sur la riviere de Loire, dont du Plessis étoit gouverneur. Ce fut-là qu'il se retira, toujours occupé à inquiéter les Catholiques. Lorsque Louis XIII entreprit la guerre contre son parti, du Plessis lui écrivit pour l'en dissuader. Après avoir épuisé les raisons les plus spécieuses, il lui dit : « Faire la guerre à ses » sujets, c'est témoigner de la » foiblesse. L'autorité consiste » dans l'obéissance paisible du » peuple ; elle s'établit par la » prudence & par la justice de » celui qui gouverne. La force » des armes ne se doit em» ployer que contre un ennemi » étranger». Ces remontrances de Mornay que les événemens du passé rendoient ridicules, ne produisirent rien que la perte de son gouvernement de Saumur, que Louis XIII lui ôta en 1621. Mornay ne pouvoit point ignorer les fruits amers qu'avoit produit l'indulgence dont on avoit usé envers les sectaires; il pouvoit moins ignorer encore les désordres que la nature des nouvelles erreurs devoit inévitablement produire dans un état catholique. « Le » Calvinisme, dit Voltaire, » devoit nécessairement en» fanter des guerres civiles & » ébranler les fondemens des » états. Les réformateurs du » quinzieme siecle ayant dé» chiré tous les liens par les» quels l'Eglise Romaine tenoit » les hommes, ayant traité » d'idolâtrie ce qu'elle avoit » de plus sacré, ayant ouvert » les portes de ses cloîtres, & » remis ses trésors dans les » mains des séculiers; il falloit » qu'un des deux partis périt » par l'autre. Il n'y a point de » pays en effet où la religion » de Calvin & de Luther ait » paru sans faire couler le » sang » (*Siecle de Louis XIV, chap. 33*). L'amiral Coligni disoit lui-même, au rapport de Brantôme, que le seul moyen de contenir les Calvinistes, étoit de les occuper hors du royaume, & d'abandonner à leurs dégâts les provinces catholiques des Pays-Bas, faute de quoi *pour le feur ils recommenceroient à brouiller au-dedans ; tant il les connoissoit brouillons, remuans, frétillans, & amateurs de la picorée.* Mornay mourut en 1623, à 74 ans.

dans sa baronnie de la Forêt-sur-Seure en Poitou. On a de lui : Un *Traité de l'Eucharistie*, 1604, in-fol. II. Un *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, in-4°. III. Un livre intitulé : *Le Mystere d'iniquité*, in-4°. IV. Un *Discours sur le droit prétendu par ceux de la Maison de Guise*, in-8°. V. Des *Mémoires*, depuis 1572 jusqu'en 1629, 4 vol. in-4°. VI. Des *Lettres*, &c. Presque tous ses ouvrages sont remplis des erreurs de sa secte, & de plus d'une bonne dose d'enthousiasme. David des Liques a composé sa *Vie*, in-4° ; c'est un éloge historique fait par un homme de parti.

MORO, (François) Japonois de naissance & zélé Chrétien, directeur du commerce des Portugais au Japon, fut accusé faussement d'une conspiration contre l'empereur, & brûlé vif en 1637, en protestant jusqu'au dernier soupir de sa parfaite innocence. Le P. Charlevoix a démontré la fausseté de cette prétendue conspiration, & du roman que Koempfer a ou fabriqué ou adopté pour l'accréditer, & calomnier à son ordinaire l'Eglise naissante & souffrante du Japon.

MORO, (Etienne) Jésuite Hongrois, savant mathématicien, fut assassiné en 1704 par les Rasciens à Cinq-Eglises. On a de lui : *Geographia Pannoniæ*, insérée dans *Imago Hungariæ Antiquæ* par Timon, qui en fait un grand éloge.

MORON, (Jean de) fils du comte Jerôme de Moron, chancelier de Milan, & l'un des plus grands politiques de son tems, mort subitement au camp devant Florence en 1529, eut une partie des talens de son pere. Il mérita l'évêché de Modene par son zele & ses talens. Envoyé nonce en Allemagne l'an 1542, il engagea les princes de l'Empire à souscrire à la convocation d'un concile général. Le pape Paul III, charmé d'un tel succès, récompensa Moron par le chapeau de cardinal, le nomma légat à Bologne, & président au concile indiqué à Trente. Jules III l'envoya en qualité de légat à la diete d'Ausbourg, où il soutint avec chaleur les intérêts du siege de Rome. Moron s'y fit également aimer des Catholiques & des Protestans. Sa modération & l'équité qui formoient son caractere, étoient dignes d'un philosophe chrétien. Il tonnoit contre l'hérésie, & il traitoit avec douceur les hérétiques. Ses ennemis lui firent un crime de cette modération. Paul IV le fit arrêter sur quelques fausses accusations ; mais Pie IV son successeur prit hautement sa défense, & confondit la calomnie, en le nommant président du concile de Trente. Après la mort de ce pontife, S. Charles Borromée le crut digne de la tiare & lui donna sa voix. Il en avoit déjà eu 28 dans un autre conclave. Grégoire XIII l'envoya légat à Genes, & ensuite en Allemagne. Ce fut au retour de cette derniere légation, qu'il couronna une vie illustre par une mort sainte. Il mourut à Rome en 1580, à 72 ans, avec la réputation d'un homme pénétrant, adroit, résolu, intrépide, zélé pour les intérêts de son diocese & pour ceux de l'Eglise.

MOROSINI, très-ancienne

maiſon de Veniſe, dont le nom en latin eſt *Maurocenus*, a donné pluſieurs doges à la république. Dominique MOROSINI, élu doge de Veniſe en 1148; Marin MOROSINI, élu en 1249, qui ſoumit Padoue à la république, & Michel MOROSINI, qui mourut en 1381, 4 mois après ſon élection, & après avoir ſoumis l'iſle de Tenedos. Ces illuſtres républicains ſe rendirent également recommandables par l'eſprit patriotique & par l'art de gouverner.

MOROSINI, (Pierre) célebre cardinal, de la même famille que les précédens, fut un des plus habiles juriſconſultes de ſon tems. Il travailla à la compilation du 4e. livre des *Décrétales*, & mourut en 1424 à Gallicano.

MOROSINI, (Jean-François) cardinal & ambaſſadeur de la république de Veniſe, en Savoie, en Pologne, en Eſpagne, en France, & à la cour de Conſtantinople auprès du ſultan Amurat III. Il mourut dans ſon évêché de Breſcia, le 14 janvier 1596, à 59 ans.

MOROSINI, (André) obtint les principales dignités de la république de Veniſe, & mourut en 1618, à 60 ans. Chargé de continuer l'*Hiſtoire de Veniſe* de Paruta, il la pouſſa juſqu'en 1615. Elle fut imprimée en 1623, in-folio, & réimprimée dans la Collection des Hiſtoriens de Veniſe, 1718 & années ſuivantes, 10 vol. in-4°. Ses *Opuſcula & Epiſtolæ*, 1625, in-8°, ſont moins recherchés que ſon Hiſtoire.

MOROSINI, (François) né à Veniſe en 1618, ſe ſignala ſur une des galeres Vénitiennes, dès l'âge de 20 ans, & remporta ſur les Turcs des avantages continuels. Nommé commandant de la flotte en 1651, il prit ſur eux un grand nombre de places, & fut déclaré généraliſſime. Il défendit, en cette qualité, l'iſle de Candie contre les Turcs. Il y ſoutint plus de 50 aſſauts, plus de 40 combats ſouterreins, & éventa les mines des aſſiégeans près de 500 fois. Les Turcs perdirent à ce ſiege plus de 120,000 hommes, & les Vénitiens plus de 30,000. En vain le grand-viſir tâcha de corrompre ce brave homme, en lui offrant de le faire prince de Valachie & de Moldavie; il mépriſa ces offres. Enfin obligé de ſe rendre, il capitula au bout de 28 mois, en 1669. Le grand-viſir, plein d'eſtime pour ſon courage, lui accorda tout ce qu'il voulut. De retour à Veniſe il fut d'abord très-bien reçu, & enſuite arrêté par ordre du ſénat; mais s'étant pleinement juſtifié, on lui confirma la charge de Procurateur de S. Marc. Quelque tems après, la guerre s'étant renouvellée contre les Turcs, Moroſini fut élu généraliſſime des Vénitiens pour la 3e. fois, en 1684. Il s'empara de pluſieurs iſles ſur les Turcs, remporta ſur eux une victoire complette en 1687 près des Dardanelles, & prit Corinthe, Miſitra, Athenes, & preſque toute la Grece. Tant de ſuccès le firent élire doge en 1688, & généraliſſime pour la 4e. fois en 1693, quoiqu'âgé de 75 ans. Il mit pluſieurs fois en fuite la flotte des Turcs; mais il tomba malade de fatigue, & mourut à Napoli de Romanie en 1694. Le ſénat lui

fit élever un superbe monument avec cette inscription : *Francisco Mauroceno Peloponesiaco*. Le titre de *Péloponésiaque* lui fut donné après ses victoires, en 1687. Le pape Alexandre VIII l'honora, dans le même tems, d'une épée & d'un casque, qu'il reçut en cérémonie dans l'église de S. Marc, des mains du nonce.

MOROTI, (Charles-Joseph) abbé de l'ordre de Cîteaux dans Turin, & depuis évêque de Saluces, a donné en latin : I. *Le Théâtre chronologique de l'ordre des Chartreux*, &c., Turin, 1681, in-fol. II. *Théâtre chronologique de l'ordre de Cîteaux*, Turin, 1690, in-fol. en latin.

MORPHÉE, premier ministre du dieu du Sommeil, selon la Fable, excitoit à dormir ceux qu'il touchoit avec une plante de pavot, & présentoit les songes sous diverses figures. Ovide décrit ses fonctions dans le 11e. livre des *Métamorphoses*.

MORT, (Jacques le) chymiste & médecin, né à Harlem en 1650, donna des leçons particulieres sur la chymie, la pharmacie & la médecine à Leyde; en 1702 il y obtint une chaire de chymie qu'il remplit jusqu'en 1718, année de sa mort. Le célebre Boerhave le remplaça. On a de le Mort : I. *Chymia medico-physica*, Leyde, 1684, in-4°. II. *Pharmacia medico-physica*, 1688, in-12. III. *Fundamenta nov. antiqua theoriæ medicæ, ad naturæ operas revocata*, 1700, in-12, &c. Ouvrages estimés de son tems; mais comme les opérations de la chymie sont perfectionnées, ils ne sont plus d'usage.

MORTIER, *voyez* MARTIN David.

MORTO, peintre de Feltro en Italie, florissoit dans le 16e. siecle. Il est regardé comme le premier qui a excellé à peindre les groteſques, & sur-tout dans cette maniere de clair-obscur qu'on appelle *égratignée*. Ayant pris le parti des armes, il fut tué à 45 ans, dans un combat qui se donna entre les Vénitiens & les Turcs.

MORTON *ou* MOORTON, (Jean) né dans le comté de Dorchester en Angleterre, se rendit si habile dans la jurisprudence, qu'il mérita d'être admis dans le conseil-privé des rois Henri VI & Edouard IV. Cette place lui fraya la route à l'évêché d'Ely, & enfin à l'archevêché de Cantorbery. Il le méritoit par son zele & sa fidélité envers ses souverains. Henri VII le fit son chancelier, & lui obtint un chapeau de cardinal. Il mourut l'an 1500.

MORTON, (Thomas) Anglois, professeur au college de St.-Jean à Cambridge, devint évêque de Chester en 1615, puis de Lichfield & de Conventry en 1618, & de Durham en 1632. Il conserva une santé constante jusqu'à l'âge de 95 ans, auquel il mourut en 1659. On a de lui : *Apologia Catholica*, in-fol. *De auctoritate Principum*, in-4°; & divers autres ouvrages estimés des théologiens anglois, mais peu connus hors de l'Angleterre.

MORVILLIERS, (Pierre de) fils de Philippe, premier président du parlement de Paris, issu d'une famille noble de Picardie, fut fait chancelier en

1461.

1461. C'étoit un homme hardi & véhément. Louis XI l'envoya en 1464 vers Philippe duc de Bourgogne. Le chancelier parla à ce prince & au comte de Charolois son fils en termes si désobligeans, que le comte indigné ne put s'empêcher de dire à l'archevêque de Narbonne, que *le roi s'en repentiroit.* En effet, ce fut-là la premiere étincelle de la guerre dite du *Bien public.* La paix faite, Louis XI non-seulement désavoua le chancelier, mais il le destitua, pour donner au comte une satisfaction entiere. Morvilliers se retira auprès du duc de Guienne, survécut long-tems à sa déposition, & ne mourut que vers la fin de 1476.

MORVILLIERS, (Jean de) né à Blois en 1507, du procureur du roi, n'étoit pas de la même famille que le précédent. Il fut d'abord lieutenant-général de Bourges, doyen de la cathédrale de cette ville, puis conseiller au grand conseil, & en cette qualité l'un des juges du chancelier Poyet en 1542. Ses talens l'ayant fait connoître, il fut envoyé ambassadeur à Venise, & s'y conduisit en homme plein d'adresse, de bon sens & de probité. De retour en France, il obtint l'évêché d'Orléans en 1552, & la place de garde-des-sceaux en 1568. Ses talens éclaterent au concile de Trente, où l'on admira également son esprit & son zele. Cet illustre prélat se démit de son évêché en 1574, & mourut à Tours en 1577, à 70 ans. Les gens-de-lettres de toutes les nations célébrerent sa mémoire, comme celle de leur bienfaiteur.

MORUS, (Thomas) naquit à Londres, vers 1473, d'un avocat consultant. La science & la vertu eurent beaucoup d'attraits pour lui, & il cultiva l'une & l'autre avec succès. A l'étude des langues mortes il joignit celle des langues vivantes, & les différentes connoissances qui peuvent orner l'esprit. Henri VIII, roi d'Angleterre, se servit de lui dans plusieurs ambassades. La sagacité & les talens de Morus brillerent sur-tout dans les conférences pour la paix de Cambray, en 1529. La charge de grand-chancelier d'Angleterre fut la récompense de son zele pour le service de son maître. Sa faveur ne fut pas de longue durée. Henri VIII, amoureux d'Anne de Boulen, ayant rompu les liens qui le tenoient à l'Eglise Romaine, Morus se démit de sa charge en 1531, & se retira dans sa maison pour y vivre avec ses livres. On employa toutes sortes de moyens pour lui arracher le serment de *Suprématie*, que ce prince débauché & cruel, le Néron de l'Angleterre, exigeoit de tous ses sujets. La douceur n'ayant pu le toucher, on eut recours à la violence : on le mit en prison ; on lui enleva ses livres, sa seule consolation au milieu des horreurs dont il étoit environné. Ses amis tâcherent de le gagner, en lui représentant « qu'il » ne devoit point être d'une au» tre opinion que le parlement » d'Angleterre ». *Si j'étois*, dit-il, *seul contre tout le parlement, je me défierois de moi-même, mais j'ai pour moi toute l'Eglise Catholique, ce grand parlement des Chrétiens.* Sa femme

le conjurant d'obéir au roi, & de conserver sa vie pour la consolation & le soutien de ses enfans : « Combien d'années » (lui dit-il) pensez-vous que » je puisse encore vivre ?.. » Plus de vingt ans (répondit-» elle). — Ah ! ma femme » (lui dit-il), veux-tu donc » que je change l'éternité avec » vingt ans ?.. ». Henri VIII le voyant inébranlable, lui fit trancher la tête en 1535. Sa mort fut celle d'un martyr. Il avoit vécu à la cour sans orgueil ; il mourut sur l'échafaud sans foiblesse. C'étoit un homme solidement vertueux, quoiqu'un peu original, qui mettoit de la gaieté dans les matieres les plus sérieuses. L'Histoire a conservé quelques traits, qui peignent bien son caractere. Un grand seigneur lui ayant envoyé deux flacons d'argent d'un grand prix, pour se le rendre favorable dans un procès fort important ; le magistrat les fit remplir du meilleur vin de sa cave, & les renvoya à celui de qui ils venoient. *Vous assurerez votre maître*, dit-il au domestique qui les avoit apportés, *que tout le vin de ma cave est à son service*... Il répondit à celui qui vint lui dire, que » la clémence du roi avoit mo-» déré l'arrêt de mort rendu » contre lui, à la peine d'être » seulement décapité ». *Je prie Dieu de préserver tous mes amis d'une semblable clémence*... Il employa en prieres le tems qui se passa entre sa condamnation & sa mort. La veille de l'exécution, il écrivit à sa fille Marguerite avec du charbon & sur du papier qu'il avoit surpris, pour lui mander que « bientôt » il ne seroit plus à charge à » personne, qu'il brûloit d'en-» vie de voir son Dieu, & » de mourir le lendemain, qui » étoit l'octave du Prince des » Apôtres & la fête de la » translation de S. Thomas de » Cantorbery, jour de grande » consolation pour lui ». Il parloit ainsi, parce qu'il mouroit pour la défense de la primauté de S. Pierre, & que toute sa vie il avoit eu une dévotion particuliere à S. Thomas son patron. Etant monté sur l'échafaud, il chanta le psaume *Miserere*, & prit le peuple à témoin qu'il mouroit dans la profession de la foi catholique, apostolique & romaine. L'auteur du *Plutarque Anglois*, en mettant de côté les causes de la condamnation de Morus & de Socrate, les compare dans leurs derniers momens : « Le pre-» mier, dit-il, est plus grand, » puisqu'il dépendoit de lui de » conserver ses jours, & que » l'autre étoit forcé de subir » son arrêt. Socrate philoso-» phoit beaucoup dans sa pri-» son, avant de prendre & » après avoir pris la ciguë ; » mais Thomas Morus se mon-» tre plus grand philosophe, en » ce qu'il ne perdit pas un » instant cette gaieté douce qui » l'avoit accompagné toute sa » vie. Les diverses anecdotes » de sa mort montrent jusqu'où » peuvent aller la tranquillité » & le courage qu'inspirent la » Religion, & l'aspect d'un » avenir, où la justice de Dieu » mettra tout à sa place ». Morus étoit d'un tempérament flegmatique ; il avoit l'air riant & l'abord facile. Il vécut toujours avec beaucoup de fru-

galité. Son zele pour la Religion Catholique étoit vif & sincere ; les Luthériens ne purent sous son ministere trouver aucun accès en Angleterre. On a de lui : I. Un livre plein d'idées singulieres & inexécutables, intitulé : *Utopia*, Oxford, 1663, in-8° ; Glasgow, 1750, in-8°. Il a été traduit en françois par Gueudeville, in-12, Leyde, 1715, & Amsterdam, 1730. En 1780, il en a paru une nouvelle traduction, lâche & infidelle, avec quelques notes inutiles & fausses. Cet ouvrage contient le plan d'une république à l'imitation de celle de Platon, mais il n'est pas écrit du style éloquent du philosophe Grec. Il voudroit établir un partage absolument égal, des biens & des maux, entre tous les citoyens ; idée chimérique, qui contrarie le plan de la nature & de la Providence. Il prêche un amour de la paix & un mépris de l'or, qui exposeroit à des guerres continuelles de la part d'un voisin puissant & ambitieux, &c. Il y a cependant de très-bonnes vues qui respirent la sagesse, la vertu & le zele du bonheur public. II. L'*Histoire de Richard III*, roi d'Angleterre. III. Celle d'*Edouard V.* IV. Une *Version* latine de trois *Dialogues* de Lucien. V. Une *Réponse* très-vive à *Luther.* VI. Un Dialogue intitulé : *Quòd mors pro Fide fugienda non sit.* VII. Des *Lettres.* VIII. Des *Epigrammes.* Ces différens ouvrages sont en latin, & ont été recueillis en 1566, in-fol., à Louvain. — Thomas MORUS, prêtre, son arriere-petit-fils, mort à Rome en 1625, a donné la *Vie* de Thomas Morus en anglois, Londres, 1627, in-4°, ou 1726, in-8°. Nous en avons une autre par Stapleton. Des Rochers a gravé son portrait à Paris, avec cette inscription assez plate, mais instructive :

Thomas Morus, grand personnage,
Sur l'échafaud reçut la mort :
Sous un tyran, tout homme sage
Doit attendre le même sort.

Sa fille, Marguerite MORUS, professa hautement la foi orthodoxe en Angleterre, & n'oublia rien pour avoir la liberté de consoler son pere dans sa prison. On dit que pour l'obtenir, elle fit tomber entre les mains du concierge, une lettre, qu'elle feignit d'écrire à l'illustre captif, pour lui persuader de consentir aux volontés du roi ; mais dès qu'elle fut dans la prison, elle lui conseilla de soutenir avec constance les intérêts de l'Eglise. Ce grand homme ayant eu la tête tranchée, elle la racheta de l'exécuteur de la justice & la conserva précieusement. Cette fille respectable soulagea son infortune & sa douleur par les lumieres de la Religion & la culture des lettres. Elle possédoit les langues & laissa divers ouvrages.

MORUS, (Alexandre) né à Castres en 1616, d'un pere Ecossois, & principal du college que les Calvinistes avoient en cette ville, fut envoyé à Geneve, où il remplit les chaires de grec, de théologie, & la fonction de ministre à Geneve. Sa passion pour les femmes, & sa conduite peu réguliere, lui causerent des disgraces bien méritées. Saumaise l'appella en Hollande, où il fut

nommé professeur de théologie à Middelbourg, puis d'histoire à Amsterdam. Il remplit ces places, & fit ensuite un voyage assez long en Italie. C'est durant ce voyage qu'il publia un beau Poëme, sur la défaite de la flotte Turque par les Vénitiens : cet ouvrage lui valut une chaîne d'or, dont la république de Venise lui fit présent. Dégoûté de la Hollande, il vint exercer le ministere à Charenton. Ses Sermons attirerent la foule, moins par leur éloquence, que par les allusions satyriques & les bons mots dont il les semoit. L'impétuosité de son imagination lui procura de nouvelles querelles, sur-tout avec Daillé. Cet homme singulier mourut à Paris dans la maison de la duchesse de Rohan, en 1670, sans avoir été marié. On a de lui : I. Divers *Traités de controverse*. II. Des *Harangues* & des *Poëmes* en latin. III. Une réponse à Milton, intitulée : *Alexandri Mori fides publica*, in-8°. Milton l'a cruellement déchiré dans ses écrits. Ce que l'on a imprimé des *Sermons* de Morus, ne répond point à la réputation qu'il s'étoit acquise en ce genre.

MORUS, (Henri) né en 1614 à Grantham, dans le comté de Lincoln en Angleterre, passa sa vie studieuse à Cambridge, dans le college de Christ, auquel il avoit été aggrégé. Il refusa plusieurs bénéfices & même des évêchés, & mourut en 1687. On a de lui divers écrits philosophiques & théologiques. Londres, 1675, in-fol.

MORZILLO, *voyez* FOX MORZILLO.

MOSCHION; c'est le nom de quatre auteurs, cités par Galien, Soranus, Pline & Plutarque. On ne sait duquel sont les *Vers* qui se trouvent dans les *Poëtes Grecs* de Plantin, 1568, in-8°. On n'est pas moins incertain sur le livre : *De Muliebribus affectibus*. Conrad Gesner y a joint des Scholies; & Gaspar Wolff, son disciple, le fit paroître en grec, Bâle, 1566, in-4°. Israël Spachius l'a donné en grec & en latin, dans *Gynæciorum Libri*, Strasbourg, 1597, in-fol.

MOSCHOPULUS, (Emmanuel) nom de deux écrivains Grecs. Le premier, natif de Candie, dans le 14e. siecle, a laissé un livre intitulé : *Question de Grammaire*, 1545, in-4°. — Le second, neveu du premier, passa en Italie vers 1455, lors de la prise de Constantinople, & composa un *Lexicon Grec*, ou *Recueil de mots attiques*, 1545, in-4°.

MOSCHUS, poëte bucolique Grec, vivoit du tems de Ptolomée Philadelphe, aussi-bien que Théocrite & Bion. Il nous reste de lui quelques *Poésies* pleines de délicatesse, qui ont été imprimées avec celles de Bion, 1680, in-12, à cause du rapport de leur matiere & de leur caractere. Longepierre les a traduites en vers françois, de même que celles de Bion. On estime l'édition de ce poëte donnée par Daniel Heinsius, accompagnée des poésies de Théocrite, de Bion & de Simmius, augmentée des notes de divers commentateurs, 1604, in-4°; & celle faite avec Bion, Oxford, 1748, in-8°.

MOSCHUS, (Jean) pieux solitaire & prêtre du monastere

de St. Théodoſe à Jéruſalem, viſita les monaſteres d'Orient & d'Egypte, & alla à Rome avec Sophrone ſon diſciple. Il dédia à ce vertueux compagnon de ſes voyages, un ouvrage célebre, intitulé : *Le Pré ſpirituel.* On y trouve la vie, les actions, les ſentences & les miracles des moines de différens pays. Le ſtyle en eſt ſimple & négligé, en grec. Il a été inſéré dans les *Vies des Peres* de Roſweyde, ſeulement en latin. Le P. Fronton-du-Duc l'a donné en grec l'an 1624, mais avec des lacunes, qui ont été remplies par Cotelier dans ſes *Monumens de l'Egliſe Grecque*, tom. 2. Arnaud d'Andilly en a donné une traduction françoiſe, où ſont omis beaucoup de paſſages de l'original. Moſchus mourut en 619 ſelon la plus commune opinion; d'autres diſent en 630.

MOSELLAN, (Pierre) ſavant grammairien, étoit fils d'un vigneron de Protog, près de Coblentz, & fut l'un des principaux ornemens de l'univerſité de Leipſig, où il mourut le 19 avril 1524. On a de lui divers ouvrages de Grammaire, & des Notes ſur des auteurs latins.

MOSEOSO D'ALVADARO, (Louis) officier Eſpagnol, accompagna François Pizarro dans la conquête du Pérou, puis Ferdinand Soto en ſon voyage de Floride. Il ſuccéda à ce dernier, l'an 1542, dans la charge de général de la Floride. Moſeoſo, voyant les troupes rebutées des fatigues & des périls qu'elles avoient eſſuyés ſous Soto, n'oſa pouſſer plus loin ſes conquêtes. Il prit le parti de revenir à Paſſico, ville de la Nouvelle-Eſpagne, avec 311 ſoldats, du nombre de 600 que ſon prédéceſſeur avoit amenés d'Eſpagne, & paſſa enſuite au Mexique, où il ſervit le vice-roi de ſes conſeils & de ſon épée.

MOSÈS MICOSTI, célebre rabbin Eſpagnol du 14e. ſiecle, eſt un de ceux qui ont écrit le plus judicieuſement ſur les commandemens de la loi judaique. On a de lui un ſavant ouvrage intitulé : *Sepher Mitſevoth gadol*, c'eſt-à-dire, *le grand Livre des préceptes*, Veniſe, 1747, in-fol.

MOSHEIM, (Jean-Laurent) littérateur, théologien & prédicateur Allemand, né à Lubec le 6 octobre 1694, fut intendant des écoles du duché de Brunſwick-Wolfenbuttel, profeſſeur en théologie à Helmſtadt & à Gottingue, & mourut l'an 1752. On a de lui : I. De ſavantes *Notes* ſur *Cudworth*. II. Une Hiſtoire Eccléſiaſtique, Helmſtadt, 1764, in-4°, ſous le titre d'*Inſtitutiones Hiſtoriæ Eccleſiaſticæ*, traduite en françois en 6 vol. in-8°, remplie de préjugés de ſecte, & d'une critique peu exacte (*voyez* S. MAURICE). C'eſt un vrai traveſtiſſement de l'Hiſtoire de l'Egliſe. La plupart de ſes calomnies contre les Catholiques, ſont ſolidement réfutées dans la part. théol. de l'*Encyclopédie Méthodique*. III. Des *Sermons* en allemand, qui l'ont fait nommer par les Proteſtans le *Bourdaloue de l'Allemagne ;* dénomination qui ne peut ſe juſtifier qu'aux dépens de la gloire oratoire de cette nation, & qui eſt d'ailleurs réfutée par la réputation plus brillante &

plus méritée de plusieurs orateurs Allemands. IV. *Dissertationes sacræ*, Leipsig, 1733, in-4°. V. *Historia Michaëlis Serveti*, Helmstadt, 1728, in-4°.

MOSTANDGED, calife de la race des Abbassides, succéda à son pere Moqtasi, l'an 1160 de J. C. Son frere sut gagner ses femmes qui devoient le poignarder; mais Mostandged ayant été averti, fit emprisonner son frere & sa mere qui étoient de la conspiration, & jeta ses femmes dans le Tigre. Il mourut en 1170, âgé de 56 ans.

MOTHE-HOUDANCOURT, (Philippe de la) duc de Cardone, porta les armes de bonne heure. Après s'être signalé en divers sieges & combats, il commanda l'armée Françoise en Catalogne l'an 1641, défit les Espagnols devant Tarragone, & leur prit différentes places. Le bâton de maréchal de France & la dignité de vice-roi en Catalogne, furent la récompense de ses succès. La gloire de ses armes se soutint en 1642 & 1643; mais elle baissa en 1644. Il perdit une bataille devant Lerida, & fut obligé de lever le siege de Tarragone. Ayant encouru la disgrace du roi, il fut renfermé dans le château de Pierre-en-Cise, & n'en sortit qu'en 1648, pour être une seconde fois vice-roi de Catalogne en 1651. Il se signala l'année d'après dans Barcelone, qu'il défendit pendant cinq mois, & mourut en 1653, dans la 50e. année de son âge.

MOTHE-LE-VAYER, (François de la) né à Paris en 1588, se consacra à la robe, & fut pendant long-tems substitut du procureur-général du parlement, charge qu'il avoit héritée de son pere. Il s'en défit ensuite, pour ne vivre plus qu'avec ses livres. Lorsque Louis XIV fut en âge d'avoir un précepteur, on jeta les yeux sur lui; mais la reine ne voulant pas d'un homme marié, il exerça cet emploi auprès du duc d'Orléans, frere unique du roi. L'académie françoise lui ouvrit ses portes en 1639, & le perdit en 1672, à 85 ans. Comme il avoit plus de mémoire que de jugement, la contrariété des opinions des peuples divers qu'il étudia, le jeta dans le Pyrrhonisme: mais s'il fut sceptique comme Bayle, il ne sema pas comme lui ses écrits de maximes pernicieuses, qui, en séduisant l'esprit, corrompent le cœur. Il semble même dans plusieurs endroits borner son scepticisme aux sciences humaines, & respecter sincérement la Religion. « Comme humainement parlant, dit-il, » tout est problématique dans » les sciences & dans la physique principalement, tout » doit y être exposé aux doutes » de la philosophie sceptique, » n'y ayant que la véritable » science du ciel, qui nous est » venue par la révélation divine, qui puisse donner à nos » esprits un solide contentement avec une satisfaction » entiere ». On a recueilli ses ouvrages en 1662, 2 vol. in-folio; en 1684, 15 vol. in-12; & à Dresde, 1772, 14 vol. in-8°. Son style est clair, mais diffus & chargé de citations. Il perd souvent son objet de vue, & s'égare dans des digressions inutiles. Son *Traité*

de la Vertu des Païens a été réfuté par le docteur Arnaud, dans son ouvrage de la *Nécessité de la Foi en J. C.* (Voyez COLLIUS, LUCIEN, MARC-AURELE, ZÉNON, &c.). Parmi les Œuvres de la Mothe, on ne trouve ni les *Dialogues faits à l'imitation des Anciens*, sous le nom d'*Orafius Tubero*, imprimés à Francfort en 1606, 2 tom. ordinairement en 1 vol. in-4°; & 1716, 2 vol. in-12... ni l'*Hexameron rustique*, in-12. Ces deux ouvrages sont de lui, & on les recherche, sur-tout le premier. Voltaire & quelques autres écrivains se sont souvent parés des dépouilles de cet auteur. La *Traduction* de *Florus* qu'on a sous le nom de la *Mothe-le-Vayer*, est d'un de ses fils, ami de Boileau, mort en 1664, à 35 ans. On a donné, in-12, l'*Esprit de la Mothe-le-Vayer*, où l'on a fait entrer tout ce que cet auteur a dit de mieux dans ses différens ouvrages. Il avoit imité la maniere de Plutarque; mais le philosophe Grec avoit un style bien plus agréable. *Voyez* MARETS de St.-Sorlin.

MOTHE-LE-VAYER DE BOUTIGNI, (François de la) de la même famille, maître-des-requêtes, mourut intendant de Soissons en 1685. On a de lui: I. Une Dissertation sur l'autorité des Rois en matiere de régale. Elle fut imprimée en 1700, sous le nom de *Talon*, avec ce titre: *Traité de l'autorité des Rois, touchant l'administration de la Justice*: & réimprimé sous son nom, 1753, in-12. II. Un *Traité de l'autorité des Rois, touchant l'âge nécessaire à la profession religieuse*, 1669, in-12, III. Tragédie du *Grand-Sélim*, in-4°. IV. *Tharsis & Zélie*, roman froid & verbeux, réimprimé à Paris en 1774, en 3 vol. in-8°.

MOTHE, *voyez* GROSTESTE.

MOTTE d'ORLÉANS, *voy.* ORLÉANS de la Motte.

MOTTE, *voyez* HOUDAR & FÉNÉLON.

MOTTEVILLE, (Françoise Bertaud, dame de) fille d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, naquit en Normandie vers 1615. Ses manieres aimables & son esprit plurent à Anne d'autriche, qui la garda auprès d'elle. Mais ayant été disgraciée aux instances du cardinal de Richelieu, elle se retira avec sa mere en Normandie, où elle épousa Nicolas Langlois, seigneur de Motteville, premier président de la chambre-des-comptes de Rouen. C'étoit un magistrat distingué, mais fort vieux, & sa femme fut veuve au bout de deux ans. Après la mort du cardinal de Richelieu, Anne d'Autriche ayant été déclarée régente, la rappella à la cour. Ce fut alors que la reconnoissance lui inspira le dessein d'écrire les Mémoires de cette princesse. On les a publiés sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire d'Anne d'Autriche*, 1723, 5 vol. in-12; & 1750, 6 vol. in-12. Cet ouvrage curieux prouve une grande connoissance de l'intérieur de la cour & de la minorité de Louis XIV. Il est, pour la plus grande partie, de madame de Motteville; mais on prétend qu'une autre main a retouché le style, qui cependant n'est pas encore trop bon. L'éditeur

auquel on attribue ce changement, a surchargé cet ouvrage de morceaux d'histoire qu'on trouve par-tout. Madame de Motteville mourut à Paris en 1689, à 74 ans.

MOUCHY *ou* MONCHY, (Antoine de) natif de Ressions dans le diocese de Beauvais, docteur de la maison & société de Sorbonne, plus connu sous le nom de *Démochares*, se distingua par son zele contre les Calvinistes. Nommé inquisiteur de la foi en France, il rechercha les hérétiques avec une vivacité, & une vigilance extrême. C'est de son nom qu'on appella *Mouches* ou *Moucharts*, ceux qu'il employoit pour découvrir les sectaires; & ce nom est resté aux espions de la police. Son zele ne produisit qu'un petit nombre de conversions, & ne put empêcher que la France ne devint la victime de la nouvelle secte, qui déchira son sein durant plus d'un siecle, & qui depuis encore s'est reproduite sous toutes sortes de formes. Ce docteur devint chanoine & pénitencier de Noyon, fut l'un des juges d'Anne du Bourg, & parut avec éclat au colloque de Poissy, au concile de Trente, & à celui de Rheims en 1564. Il mourut à Paris, sénieur de Sorbonne, en 1574, à 80 ans. On a de lui: I. La *Harangue* qu'il prononça au concile de Trente. II. Un *Traité du Sacrifice de la Messe*, en latin, in-8°; & un grand nombre d'autres ouvrages.

MOUFET, (Thomas) célebre médecin Anglois, né à Londres, & mort vers 1600, est connu par un ouvrage recherché. Cet ouvrage, commencé par Edouard Wotton, Conrad Gesner, Thomas Pennius, & achevé par Moufet, fut imprimé à Londres en 1634, in-fol., sous ce titre: *Theatrum Insectorum*, avec des figures. Moufet n'est pas assez en garde contre les erreurs populaires. Son ouvrage a été cependant accueilli, parce qu'avant celui de Swammerdam, on n'avoit rien de mieux sur cette matiere. On a encore de Moufet: *De jure & præstantia Medicamentorum chymicorum*, & un traité en anglois, *sur la nature & la préparation des Alimens*, qui a reparu en 1746, in-8°.

MOULIN, (Charles du) vit le jour à Paris, en 1500, d'une famille noble & ancienne. Elle étoit originaire de Brie, & selon Papire Masson, elle tenoit à Elizabeth reine d'Angleterre, du côté de Thomas de Boulen, vicomte de Rochefort, aïeul maternel de cette princesse. Le jeune du Moulin fit paroître, dès son enfance, des dispositions extraordinaires pour les belles-lettres & pour les sciences, & une inclination pour l'étude qui tenoit de la passion. Reçu avocat au parlement de Paris en 1522, il plaida pendant quelques années au Châtelet & au Parlement. Mais une difficulté de langue l'ayant dégoûté du barreau, il s'appliqua à la composition des ouvrages qui ont rendu sa mémoire célebre. Il publia, en 1539, son *Commentaire sur les matieres féodales* de la Coutume de Paris; dans l'enthousiasme que produisit cet ouvrage, le parlement lui offrit une place de conseiller, qu'il refusa pour donner plus de tems

à ses études & à la composition de ses livres. En 1551 parurent ses *Observations* sur l'Edit du roi Henri II, contre les *petites Dates*; livre qui déplut beaucoup à la cour de Rome. On sent bien que l'auteur, infecté des nouvelles erreurs, ne la ménagea pas. Le peuple de Paris, informé de son attachement au parti huguenot, pilla sa maison en 1552; se voyant en danger d'être maltraité, il passa à Bâle, s'arrêta quelque tems à Tubinge, & alla à Strasbourg, à Dole & à Besançon, travaillant toujours à ses ouvrages, & enseignant le droit avec une réputation extraordinaire par-tout où il faisoit quelque séjour. En 1556, George, comte de Montbeliard, le retint prisonnier pour n'avoir pas voulu se charger d'une certaine cause; mais Louise de Beldon, sa femme, accourut à son secours, & témoigna tant de courage, que le comte fut obligé de céder. De retour à Paris en 1557, il en sortit encore en 1562, pendant les guerres de la Religion. Il se retira pour lors à Orléans, & revint à Paris en 1564. Trois de ses *Consultations*, dont la derniere regardoit le concile de Trente, lui suscitèrent de nouvelles affaires. Il fut mis en prison à la Conciergerie; mais il en sortit peu de tems après, à la sollicitation de Jeanne d'Albret, & en vertu des lettres patentes du 21 juin 1564, qui suspendoient les poursuites du parlement, « faisant néanmoins expresses inhibitions » & défenses à du Moulin, & » ce sur peine de la vie, qu'il » n'eût plus à exposer, ni faire » imprimer aucuns livres qui » appartiennent à l'Etat ou qui » dépendent de la théologie, » & concernent les autorités » des conciles & du St.-Siege » apostolique ». Il étoit si avare de ses momens, que, quoique ce fût l'usage alors de porter la barbe, il se la fit couper, pour ne pas perdre de tems à la peigner. On le regardoit comme la lumiere de la jurisprudence, & comme l'oracle des François. On citoit son nom avec ceux des Papinien, des Ulpien, & des autres grands jurisconsultes de Rome. Sur la fin de sa vie, il abandonna entiérement le parti de la doctrine des Protestans, & mourut à Paris, avec de grands sentimens de soumission à l'Eglise Catholique, en 1566, à 66 ans. Charles du Moulin étoit certainement un homme d'un très-grand mérite; mais il étoit trop plein de lui-même, & ne faisoit pas assez de cas des autres. Que peut-on penser d'un homme qui s'appelloit le *Docteur de la France & de l'Allemagne?* & qui mettoit à la tête de ses consultations : « Moi, » qui ne cede à personne, & » à qui personne ne peut rien » apprendre ». Ses Œuvres ont été recueillies en 1681, 5 vol. in-fol. On les regarde, avec raison, comme une des meilleures collections que la France ait produites en matiere de jurisprudence. On reproche néanmoins avec raison à ce jurisconsulte, d'avoir eu sur l'*Usure*, & sur quelques autres points importans, des opinions qui ne sont point conformes à la saine théologie. Sa *Consultation* sur le concile de Trente, est jointe

ordinairement à la *Réponſe* qu'y fit Pierre Grégoire (*voyez ce mot*); cette Réponſe eſt fort recherchée. Pluſieurs de ſes opinions ſur l'Ecriture-Sainte ont été vivement réfutées par Gerard Mercator dans ſon *Harmonia Evangeliſtarum*. Gabriel du Pineau, plus ſavant que lui dans le droit canon, & beaucoup plus modeſte, a ſolidement réfuté pluſieurs de ſes erreurs, dans des notes latines pleines d'érudition & d'un ſens droit. On peut voir auſſi, *In Molineum pro Pontifice maximo, &c., authore Edmundo Ruſo, jurium doctore*, Paris, 1553. Il eſt faux, comme l'ont dit quelques lexicographes, que toute ſa famille périt au maſſacre de la St.-Barthélemi. Après la mort de ſon fils Charles, qui mourut d'hydropiſie en février 1570, il ne reſtoit plus des trois enfans de ce juriſconſulte, qu'Anne du Moulin, mariée à Simon Robé, avocat au parlement de Paris, qui fut aſſaſſinée avec toute ſa famille en l'abſence de ſon mari, le 19 février 1572, par des voleurs qu'on ne put jamais découvrir, & par conſéquent 6 mois avant la St.-Barthélemi. Il avoit épouſé en ſecondes noces, en 1558, Jeanne du Vivier, en qui il eut le bonheur de rencontrer une femme auſſi eſtimable que Louiſe de Beldon, qu'il perdit en 1556. Voyez la *Vie* de Charles du Moulin, par Julien Brodeau, p. 205-214; & *Elog. Molinæi*, par Papire Maſſon, p. 250 & ſuiv.

MOULIN, (Pierre du) théologien de la religion prétendue-réformée, naquit l'an 1568, fils, ſelon quelques-uns, d'un Céleſtin d'Amiens, apoſtat; ſelon d'autres, de Joachim du Moulin, ſeigneur de Lorme-Grenier. Pierre, après avoir enſeigné la philoſophie à Leyde, fut miniſtre à Charenton. Il entra, en cette qualité, auprès de Catherine de Bourbon, princeſſe de Navarre, ſœur du roi Henri IV, mariée en 1599 avec Henri de Lorraine, duc de Bar. Il paſſa l'an 1615 en Angleterre, à la ſollicitation du roi de la Grande-Bretagne, & il y dreſſa un Plan de réunion des égliſes proteſtantes. De retour en France il ſe livra à cet eſprit inquiet & tracaſſier, qui, de l'aveu de l'amiral Coligni, faiſoit le caractere du huguenotiſme. Craignant avec raiſon que le roi ne le fit arrêter, il ſe retira à Sedan, où le duc de Bouillon le fit profeſſeur en théologie, miniſtre ordinaire, & l'employa dans les affaires de ſon parti. Il y mourut en 1658, à près de 90 ans, avec la réputation d'un mauvais plaiſant, d'un ſatyrique ſans goût, & d'un théologien emporté. Son caractere ſe fait ſentir dans ſes ouvrages, que perſonne ne lit plus. Les principaux ſont: I. L'*Anatomie de l'Arminianiſme*, en latin, Leyde, 1619, in-fol. II. Un *Traité de la Pénitence & des Clefs de l'Egliſe*. III. *Le Capucin*, ou *l'Hiſtoire de ces Moines*, Sedan, 1641, in-12: ſatyre peu commune. IV. *Nouveauté du Papiſme*, 1633, in-4°; ouvrage plein de railleries indécentes, de déclamations puériles, & d'impoſtures groſſieres. V. Le *Combat Chrétien*, in-8°. VI. *De Monarchiâ Pontificis Romani*, Londres, 1614, in-8°. VII. Le *Bouclier de la Foi*, ou *Défenſe des Egliſes*

réformées, in-8°, contre le P. Arnoux Jésuite ; & un autre livre contre le même Jésuite, intitulé : *Fuites & Evasions du sieur Arnoux*. VIII. Du *Juge des Controverses & des Traditions*, in-8°. IX. *Anatomie de la Messe*, Sedan, 1636, in-12. Il y en a une 2e. partie, imprimée à Geneve en 1640. Cette anatomie est moins rare qu'une autre *Anatomie de la Messe*, dont l'original est italien, 1552, in-12. Il fut traduit en françois, & imprimé avec une Epître dédicatoire au marquis del Vico, datée de Geneve, 1555. Dans la Préface du traducteur, l'auteur italien est appellé *Antoine d'Adam*. Dans la traduction latine de 1561, 172 pag. in-8°, & 19 pag. d'errata & de table, l'auteur y est appelé *Antonius ab Aedam*. Suivant Gesner, c'est un Augustin Mainard ; mais Jean le Fèvre de Moulins, docteur en théologie de Paris, qui en a publié une *Réfutation* en 1563, l'attribue à Théodore de Beze. L'édition françoise a été réimprimée en 1562, in-16, par Jean Martin, sans nom de lieu. Au reste, ni l'ouvrage de du Moulin, ni celui de l'apostat Italien, ne méritoient guere le détail dans lequel nous sommes entrés ; mais il faut contenter ceux qui ramassent les guenilles de la littérature.

MOULIN, (Pierre du) fils aîné du précédent, hérita des talens & de l'impétuosité de génie de son pere. Il fut chapelain de Charles II roi d'Angleterre, & chanoine de Cantorbery, où il mourut en 1684, à 84 ans. On a de lui : I. Un livre intitulé : *La Paix de l'Ame*, qui est fort estimé des Protestans, & dont la meilleure édition est celle de Geneve, en 1729, in-12. II. *Clamor Regii sanguinis*, que Milton attribuoit mal-à-propos à Alexandre Morus : ouvrage fait à l'occasion de la fin tragique de Charles I. III. Une *Défense de la Religion Protestante*, en anglois. — Louis & Cyrus DU MOULIN, freres de ce dernier (le premier médecin, & l'autre ministre des Calvinistes) sont aussi auteurs de plusieurs ouvrages, qui ne respirent que l'enthousiasme & le fanatisme. Louis fut un des plus violens ennemis du gouvernement ecclésiastique anglican, qu'il attaqua & outragea dans sa *Parænesis ad ædificatores Imperii*, in-4°, dédiée à Olivier Cromwel ; dans son *Papa Ultrajectinus* ; & dans son livre intitulé : *Patronus bonæ Fidei*. Il mourut en 1680, à 77 ans.

MOULIN, (Gabriel du) curé de Maneval au diocese de Lisieux, s'est fait connoître dans le 17e. siecle : I. Par une *Histoire générale de Normandie sous les Ducs*, Rouen, 1631, in-fol., rare & recherchée. II. Par l'*Histoire des Conquêtes des Normands dans les Royaumes de Naples & de Sicile*, in-fol., moins estimée que la précédente.

MOULINET, (Claude du) chanoine-régulier de Ste. Genevieve à Paris, bibliothécaire & directeur du cabinet des médailles de cette maison célebre, s'est particuliérement appliqué aux études relatives à son état, comme on le voit par les ouvrages suivans : I. *Figures des différens habits des Chanoines-Réguliers*, Paris, 1666, in-4°. II. *Réflexions his-*

riques & curieuſes ſur les Antiquités des Chanoines, tant réguliers que ſéculiers, Paris, 1674, in-4°. III. *Stephani, Tornacenſis epiſcopi, Epiſtolæ*, 1678, in-8°. Cet évêque de Tournay, mort en 1203, étoit en même tems abbé de Ste. Genevieve de Paris. IV. *Hiſtoria ſummorum Pontificum per eorum numiſmata ab anno 1417 ad annum 1678*, Paris, 1679, in-fol.; ouvrage effacé par celui du Pere Bonanni ſur le même ſujet. V. *Le Cabinet de la Bibliotheque de Ste. Genevieve*, Paris, 1692, in-fol., plein de choſes curieuſes. Il vivoit encore, fort âgé, en 1692.

MOULINET, *voyez* THUILERIES.

MOULINS, (Guyard des) prêtre & chanoine d'Aire en Artois, devint doyen de ſon chapitre en 1297. Il eſt connu par ſa Traduction de l'Abrégé de la Bible de Pierre Comeſtor, ſous le titre de *Bible Hiſtoriaux*. Il la commença en 1291, à l'âge de 40 ans, & l'eut finie au bout de 4. Il y a inſéré les livres moraux & prophétiques; mais on n'y trouve pas les Epîtres canoniques, ni l'Apocalypſe. On conſerve dans la bibliotheque de Sorbonne un Manuſcrit de cette Traduction. Guyard des Moulins s'en dit auteur dans la préface; ce qui fait préſumer que ceux qui l'ont attribuée à Nicolas Oreſme, ſe ſont trompés. Il y a des choſes ſingulieres dans cette verſion, qui fut imprimée à Paris, chez Vérard, in-fol., 2 vol., 1490.

MOULINS, (Laurent des) prêtre & poëte François, du dioceſe de Chartres, floriſſoit au commencement du 16e. ſiecle. Il eſt connu par un Poëme moral, intitulé: Le *Catholicon des mal-aviſés*, autrement appellé *le Cimetiere des malheureux*; Paris, 1513, in-8°, & Lyon, 1534, même format. C'eſt une fiction ſombre & mélancolique, où l'on trouve des images fortes.

MOURGUES, (Matthieu de) ſieur de St.-Germain, ex-Jéſuite, natif du Velay, devint prédicateur ordinaire de Louis XIII, & aumônier de Marie de Médicis. Le cardinal de Richelieu ſe ſervit d'abord de ſa plume pour terraſſer ſes ennemis & ceux de la reine; mais s'étant brouillé avec cette princeſſe, il priva St.-Germain, qui lui étoit reſté fidele, de l'évêché de Toulon, & l'obligea d'aller joindre la reine-mere à Bruxelles. Après la mort de ce miniſtre, il revint à Paris & mourut dans la maiſon des Incurables en 1670, à 88 ans. On a de lui: I. *La Défenſe de la Reine-Mere*, en 2 vol. in-fol. » L'abbé de Mourgues, dit » Langlet du Freſnoy, eſt » louable d'avoir ſi conſtamment ſuivi, & ſi vigoureuſement défendu cette reine » infortunée. Ces défenſes ſont » très-curieuſes, & eſtimées » pour ſavoir à fond l'hiſtoire » de ces tems. M. Patin a marqué que l'abbé de Mourgues » avoit fait une hiſtoire du » ſiecle où il y avoit bien du » curieux; mais ce livre qui » devoit être imprimé après » la mort de ſon auteur, ne » l'a point été du tout. Il y » révéloit peut-être trop de » ſecrets ». II. Des ouvrages de controverſe: *Bruni Spongia* contre Antoine le Brun; *Avis*

d'un Théologien sans passion, 1616, in-8°, &c. III. Des *Sermons*, 1665, in-4°.

MOURGUES, (Michel) Jésuite d'Auvergne, enseigna avec distinction la rhétorique & les mathématiques à Toulouse, & mourut en 1713, à 70 ans. Il joignoit à une politesse aimable un savoir profond, & il fut généralement estimé pour sa droiture, sa probité & ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Plan Théologique du Pythagorisme*, en 2 vol. in-8°, plein d'érudition. II. *Parallele de la Morale Chrétienne, avec celle des anciens Philosophes*, Bouillon, 1769, in-12. L'auteur y fait voir la supériorité des leçons de la sagesse évangélique, sur celles de la sagesse païenne, & l'ineptie de ceux qui ont voulu établir un parallele entre les deux morales : but que milord Jenyns, dans son *Examen de l'Evidence du Christianisme*, a atteint d'une maniere plus directe & plus simple, en montrant que les pécheurs publics sont plus près du royaume de Dieu, que les hommes vertueux par orgueil ou avec orgueil (*voyez* SÉNEQUE). On voit à la suite de cet ouvrage, *Paraphrase Chrétienne du Manuel d'Epictete*. Cette Paraphrase est très-ancienne ; elle a été composée par un solitaire de l'Orient en langue grecque : elle étoit restée inconnue jusqu'au commencement du 18e. siecle, que le hasard l'ayant fait tomber entre les mains du Pere Mourgues, il prit le parti de la traduire (*voyez* EPICTETE). III. Un *Traité de la Poésie Françoise*, in-12 : le plus complet qu'il y eût eu jusqu'alors ; mais qui a été éclipsé depuis par celui de M. l'abbé Joannet. IV. *Nouveaux Elémens de Géométrie, par des Méthodes particulieres, en moins de 50 Propositions*, in-12. V. *Traduction* de la *Thérapeutique* de Théodoret. VI. *Nouveaux Elémens de Géométrie*, in-12. VII. Un *Recueil de bons mots* en vers françois, fait avec assez de choix.

MOURRIER, (du) *voyez* FORTIGUERRA.

MOUSSARD, (Jacques) architecte du roi, naquit à Bayeux avec de grandes dispositions pour les arts. Plusieurs bâtimens qu'il fit exécuter dans cette ville & dans les environs, lui donnerent une grande réputation. Il a laissé quelques Tableaux, qui sont estimés des connoisseurs. Il mourut en 1750, âgé de 80 ans. Guillaume son frere puîné, chanoine & vicaire-général de Bayeux, ne manquoit pas non plus de talens & d'érudition. La *Relation* qui parut sur la mort de François de Nesmond, évêque de Bayeux, en 1715, est de lui. Il mourut en 1756.

MOUSSET, (Jean) auteur François du 16e. siecle, peu connu. C'est le premier, selon d'Aubigné, qui a fait des vers françois mesurés par le metre, & composés de dactyles & de spondées à la maniere des Grecs & des Latins. Il traduisit, dit-on, vers 1520 l'*Iliade* & l'*Odissée* d'Homere en vers de cette espece. Si cela est, il paroît que c'est sans fondement qu'on en auroit attribué l'invention à Jodelle & à Baïf.

MOYA, (Matthieu de) Jésuite, né à Moral, dans le

diocese de Tolede, en 1607, fut confesseur de la reine Marie-Anne d'Autriche, douairiere d'Espagne, & publia en 1664, sous le nom d'*Amadeus Guimenius*, un Opuscule de morale, où il prouve que les opinions de quelques Jésuites, qu'on jugeoit répréhensibles, avoient été enseignées par les théologiens, avant qu'il y eût des Jésuites au monde. Cet écrit fut condamné par l'assemblée du clergé de France en 1665, & à Rome le 10 avril 1666. Par respect pour ces anciens théologiens qui avoient enseigné ces propositions, attribuées exclusivement aux Jésuites, le P. Moya n'avoit porté aucun jugement sur ces propositions, dans les deux premieres éditions de son ouvrage : dans une troisieme, il les condamna & les réfuta, & écrivit à Innocent XI une lettre qui fut rendue publique, par laquelle il applaudit à la censure de son livre : mais l'ouvrage avoit rempli le but de l'auteur, en prouvant que les Jésuites n'ayant que répété des assertions que d'autres avoient adoptées avant eux, ils ne pouvoient en être particuliérement responsables (*voy.* BUSEMBAUM, ESCOBAR, LACROIX, PASCAL.

MOYLE, (Gautier) né dans la province de Cornouailles en 1672, s'acquit de la célébrité parmi ceux de sa secte, en écrivant avec fureur contre les Catholiques. Il se livra aussi à l'étude de la politique, & dans ses productions en ce genre, il fait parade d'irréligion. Il mourut le 9 juin 1721. On a donné ses *Œuvres*, Londres, 1726, 2 vol. in-8°. On y voit un *Essai sur le Gouvernement de Rome*; un autre *sur* celui *de Lacédémone*, remplis d'idées fausses & pernicieuses. Sa critique ne vaut pas mieux que sa politique, comme on voit par l'*Examen du Miracle de la Légion fulminante*. A l'exemple de Burnet, Mosheim & d'autres protestans, il attaque la vérité de ce miracle, qu'on sait avoir été prouvé jusqu'à une pleine évidence. *Voyez* S. MAURICE.

MOYSE, (les François écrivent souvent MOÏSE) fils d'Amram & de Jocabed, naquit l'an 1571 avant J. C. Le roi d'Egypte, voyant que les Hébreux devenoient un peuple redoutable par leur grand nombre, rendit un édit par lequel il ordonnoit de jeter dans le Nil tous leurs enfans mâles. Jocabed ayant conservé Moyse durant trois mois, fit enfin un petit panier de joncs, l'enduisit de bitume & l'exposa sur le Nil. Thermuthis, fille du roi, se promenant au bord du fleuve, vit flotter le berceau, se le fit apporter, & frappée de la beauté de l'enfant, voulut le garder. Trois ans après, cette princesse l'adopta pour son fils, l'appella *Moyse*, & le fit instruire avec soin de toutes les sciences des Egyptiens. Mais son pere & sa mere, auxquels il fut remis par un heureux hasard (*voyez* MARIE, sœur de Moyse), s'appliquerent encore plus à lui enseigner la Religion & l'histoire de ses ancêtres. Quelques historiens rapportent bien des particularités de la jeunesse de Moyse, qui ne se trouvent point dans l'Ecriture. Josephe & Eusebe lui font faire une guerre contre les

Ethiopiens, qu'il défit entiérement. Nous nous en tiendrons au récit de l'Ecriture, qui ne prend Moyſe qu'à l'âge de 40 ans. Il ſortit alors de la cour de Pharaon pour aller viſiter ceux de ſa nation, que leurs maîtres impitoyables accabloient de mauvais traitemens : trait de courage & de correſpondance fidele à la vocation de Dieu, que S. Paul releve d'une maniere ſi pathétique dans ſon Epître aux Hébreux : *Fide, Moyſes grandis factus negavit ſe filium filiæ Pharaonis eſſe; magis eligens affligi cum populo Dei, quàm temporalis peccati habere jucunditatem.* Ayant rencontré un Egyptien qui frappoit un Iſraélite, il le tua. Ce meurtre l'obligea de fuir dans le pays de Madian, où il épouſa Sephora, fils du prêtre Jethro, dont il eut deux fils, Gerſam & Eliezer. Il s'occupa pendant 40 ans, dans ce pays, à paître les brebis de ſon beau-pere. Un jour menant ſon troupeau vers la montagne d'Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buiſſon qui brûloit ſans ſe conſumer, & lui ordonna d'aller briſer le joug de ſes freres ; viſion rapportée dans l'Ecriture-Sainte d'une maniere pleine d'intérêt & d'inſtruction : c'eſt des paroles par leſquelles Dieu s'annonça à Moyſe, que J. C. tira contre les Sadducéens cet argument de l'immortalité de l'ame, énoncé d'une maniere ſi laconique & ſi touchante : *De mortuis autem quòd reſurgant, non legiſtis in libro Moyſi, ſuper rubum quomodo dixerit illi Deus, inquiens: Ego ſum Deus Abraham, & Deus Iſaac, & Deus Jacob? Non eſt Deus mortuorum, ſed vivorum* (Marc 12). Moyſe ſe défendit d'abord contre cette miſſion ; mais Dieu vainquit ſa réſiſtance par deux prodiges. Uni avec Aaron ſon frere, ils allerent à la cour de Pharaon. Ils lui dirent que Dieu lui ordonnoit de laiſſer aller les Hébreux dans le déſert d'Arabie pour lui offrir des ſacrifices ; mais ce prince impie ſe moqua de ces ordres, & fit redoubler les travaux dont il ſurchargeoit déjà les Iſraélites. Les envoyés de Dieu étant revenus une ſeconde fois, s'efforcerent de perſuader Pharaon, ſéduit par les enchantemens de ſes magiciens, & de le détromper par un prodige qui confondit les leurs. Mais ce prince obſtiné attira ſur ſon royaume des calamités étonnantes & terribles, dont la dixieme & derniere fut la mort des premiers-nés d'Egypte, qui dans la même nuit furent tous frappés par l'Ange exterminateur, depuis le premier-né de Pharaon juſqu'au premier-né du dernier des eſclaves & des animaux. Ce déſaſtre toucha le cœur de Pharaon. Ce prince laiſſa partir les Hébreux, avec tout ce qui leur appartenoit, le 15e. jour du mois de Niſan, qui devint le 1er. de l'année, en mémoire de cette délivrance. Ils partirent de Rameſſé au nombre de 600,000 hommes, ſans compter les femmes & les petits enfans. A peine arrivoient-ils au bord de la Mer-Rouge, que Pharaon vint fondre ſur eux avec une puiſſante armée. Alors Moyſe, étendant ſa verge ſur la mer, en diviſa les eaux qui demeurerent ſuſpendues, & les Hé-

breux passerent à pied sec. Les Egyptiens voulurent prendre la même route ; mais Dieu fit souffler un vent impétueux, qui ramena les eaux, sous lesquelles toute l'armée de Pharaon fut engloutie. Ces prodiges n'ont point été inconnus aux auteurs profanes qui ont parlé de Moyse ; Egyptiens, Phéniciens, Grecs, Romains ont supposé qu'il avoit fait des miracles, puisque la plupart l'ont regardé comme un magicien fameux : il ne pouvoit que paroître tel à des gens qui ne le reconnoissoient pas pour l'envoyé de Dieu. Diodore & Hérodote ont parlé de l'état d'épuisement & d'humiliation où l'Egypte fut réduite par ces terribles événemens. Après le passage de la Mer-Rouge, Moyse chanta au Seigneur cet admirable Cantique d'action de graces, qui commence par ces paroles : *Cantemus Domino;* chef-d'œuvre de poésie, dont le célebre Rollin a si bien fait sentir les inimitables beautés. L'armée s'avança vers le Mont-Sinaï, arriva à Mara, où elle ne trouva que des eaux ameres, que Moyse rendit potables. A Raphidim, qui fut le 10e. campement, il tira de l'eau du rocher d'Horeb, en le frappant avec sa verge; mais Dieu fut irrité de l'espece de défiance & du manquement de foi qu'il marqua, soit en frappant deux fois le rocher, soit plutôt en employant la verge miraculeuse dont il avoit vu tant de grands effets, au-lieu de commander simplement que l'eau parût, comme l'ordre du Seigneur le portoit. C'est-là qu'Amalec vint attaquer Israël. Pendant que Josué résistoit aux Amalécites, Moyse sur une hauteur tenoit les mains élevées; ce qui donna l'avantage aux Israélites, qui taillerent en pieces leurs ennemis. Les Hébreux arriverent enfin au pied du Mont-Sinaï, le 3e. jour du 9e. mois depuis leur sortie d'Egypte. Moyse y étant monté plusieurs fois, reçut la loi de la main même de Dieu, au milieu des éclairs, & conclut la fameuse alliance entre le Seigneur & les enfans d'Israël. Code admirable de législation, dont le premier article suffit pour convaincre la philosophie d'ignorance & de foiblesse, en établissant la chose la plus sublime & en même tems la plus essentielle au bonheur de l'homme, comme le premier des devoirs ; à laquelle cependant la philosophie n'a jamais songé. « Les législateurs de la » Grece, dit un auteur célebre se sont contentés de » dire : *Honorez les Dieux.* » Moyse dit : *Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur.* » Cette loi qui renferme & qui » anime toutes les loix, Saint » Augustin prétend que Platon » l'avoit connue en partie ; » mais ce que Platon avoit » enseigné à cet égard, n'étoit » qu'une suite de sa théorie sur » le souverain bien, & influa » si peu sur la morale des » Grecs, qu'Aristote assure » qu'il seroit absurde de dire » qu'on aime Jupiter ». Il est vrai qu'un tel précepte à l'égard de Jupiter, eût été effectivement absurde, mais cette corruption de l'idée de la Divinité, étoit elle-même la suite de l'ignorance ou de l'oubli de ce premier précepte de la législation

législation mosaïque. « C'est » delà, dit un moraliste, que » découlent la superstition, l'i- » dolâtrie, tous les délires & » les horreurs qui ont dénaturé » & calomnié la Religion. Pour » ne pas se donner entiérement » à son Créateur, pour rester » le maître de ses desirs & de » ses actions, pour assurer une » indépendance sacrilege de sa » personne & de son cœur; » l'homme a imaginé toutes » sortes de diversions, de com- » pensations, de substitutions, » de remplacemens. Plus les » pratiques de ce culte factice » étoient extraordinaires, vio- » lentes, douloureuses, ou » d'une luxure dégoûtante; plus » on les croyoit propres à gué- » rir ce sentiment secret & » importun d'une divinité qui » vouloit l'homme tout entier. » Delà les initiations sangui- » naires ou obscenes, les mu- » tilations, les sacrifices hu- » mains, &c., tout cela pour » éluder le grand précepte : » *Diliges Dominum Deum tuum* » *ex toto corde tuo, & ex totâ* » *animâ tuâ, & ex totâ for-* » *titudine tuâ* (*) ». A son retour, Moyse trouva que le peuple étoit tombé dans l'idolâtrie du Veau d'or. Ce saint homme, pénétré d'horreur à la vue d'une telle ingratitude, brisa les tables de la loi, qu'il portoit, & fit passer au fil de l'épée 23000 hommes des prévaricateurs. Il remonta ensuite sur la montagne, pour obtenir la grace des autres, & rapporta de nouvelles tables de pierre, où la loi étoit écrite. Quand il descendit, son visage jetoit des rayons de lumiere si éclatans, que les Israélites, n'osant l'aborder, il fut contraint de se voiler. On travailla au tabernacle, suivant le plan que Dieu en avoit lui-même tracé. Moyse le dédia, consacra Aaron & ses fils pour en être les ministres, & destina les Lévites pour le service. Il fit aussi plusieurs ordonnances sur le culte du Seigneur & le gouvernement politique. Après avoir réglé la marche de l'armée, il mena les Israélites sur les confins du pays bas de Chanaan, au pied du Mont-Nébo. C'est-là que le Seigneur lui ordonna de monter sur cette même montagne, où il lui fit voir la Terre Promise, dans laquelle il ne devoit pas entrer. Il y rendit l'esprit âgé de 120 ans, l'an 1451 avant Jesus-Christ; laissant à l'univers l'idée d'un génie vaste, d'une ame droite & franche, d'un législateur éclairé & profond, d'un homme extraordinairement favorisé de Dieu & conduit par lui. « Pour » servir d'interprete & d'am-

(*) Cette observation ne paroîtra pas hasardée à quiconque réunit les lumieres de la théologie à celles de l'histoire, & qui a l'esprit assez juste pour apprécier la profonde & divine philosophie de S. Paul. *Qui cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt,... propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum.... Qui commutaverunt veritatem Dei in mendacium : & coluerunt, & servierunt creaturæ magis quàm Creatori, qui est benedictus in sæcula. Propter quod tradidit illos Deus in passiones ignominiæ.... Tradidit illos Deus in reprobum sensum.* Rom. I.

» baſſadeur à la Divinité (dit un auteur célebre par ſes combats contre les erreurs modernes) » il falloit un homme extraordinaire, vénérable par » l'étendue de ſes connoiſſances, encore plus reſpectable par ſes vertus, doué » d'un courage invincible & » d'un zele que rien ne pût » rebuter; Dieu l'avoit formé » dans Moyſe. Sa naiſſance, » ſon éducation, ſa miſſion, » ſes travaux, ſa conduite, ſes » épreuves, ſa mort, tout annonce un grand homme; il » n'en fut jamais de plus propre » au perſonnage de légiſlateur. » Il ne reſſemble pas aux autres; il ne devoit pas leur » reſſembler. Les autres fondateurs de la ſociété ont été » des philoſophes, des ſages, » des politiques, de grands génies, ſi l'on veut; mais c'étoient des hommes; Moyſe » étoit l'inſtrument de la Divinité. D'un ſeul coup il enfante une légiſlation complette; mais il ne la tient ni » de lui-même, ni d'aucun » autre, c'eſt Dieu qui a tout » ordonné. Il prouve ſa miſſion » ſurnaturelle comme il doit » la prouver, par l'eſprit prophétique dont il eſt doué, » par des miracles tels que » l'erreur n'en peut citer en ſa » faveur, & qui portent viſiblement l'empreinte du doigt » de Dieu ». C'eſt ſur-tout au moment de terminer ſa longue carriere, que Moyſe parut un grand homme. On y voit un vieillard caſſé de travaux, qui, à la veille de ſa mort, dont il ſait le jour & l'heure, porte encore ſa nation dans ſon ſein, qui s'oublie lui-même, pour ne s'occuper que de la deſtinée d'un peuple toujours ingrat & rebelle. Il ranime ſes forces, il ſerre ſon ſtyle, il releve ſes expreſſions, pour fondre en un ſeul corps d'ouvrage les faits & les loix, renfermés dans les trois livres précédens. Il parle à un peuple raſſemblé, il lit dans l'avenir; la crainte, l'eſpérance, la piété, le zele, la tendreſſe l'agitent & le tranſportent; il preſſe, il encourage, il menace, il prie, il conjure; il ne voit dans l'univers que Dieu & ſon peuple. Quel cantique que cet *Audite Cœli* qu'il prononça dans cette occaſion! hiſtoire prophétique des Juifs vérifiée de la maniere la plus étonnante, poëme ſublime dont Homere & Héſiode n'ont pas approché, qui réunit l'enthouſiaſme de l'inſpiration divine avec celui du génie. Quelles idées, quelles expreſſions touchant la providence, la juſtice, la bonté, la puiſſance de Dieu! Et cela mille ans avant que les philoſophes de la Grece aient bégayé quelques froides ſentences iſolées ſur ces grandes vérités. — Moyſe eſt inconteſtablement l'auteur des cinq premiers livres de l'Ancien-Teſtament, que l'on nomme le *Pentateuque*, reconnus pour inſpirés par les Juifs & par toutes les égliſes chrétiennes. Le premier & le plus important de tous eſt la *Geneſe*. C'eſt l'hiſtoire de la création & des premiers hommes, écrite avec une impreſſion de vérité que ne préſente aucune autre hiſtoire. Le paſſage du néant à l'être, la naiſſance & le développement de toute la nature, la cauſe de ſa fécondité & de ſes pro-

grès, y sont exprimés avec une simplicité & une force, que l'éloquence humaine ne peut atteindre. Les hypotheses physiques les plus accréditées ne paroissent à un esprit solide que des rêves vis-à-vis du récit de Moyse. Ce seul livre explique tout, rend raison de tout, nous apprend plus que toutes les spéculations des philosophes (*). On y voit, comme dans un tableau, la véritable dignité & grandeur de l'homme, puisqu'il est l'image vivante de Dieu par son ame spirituelle, libre, intelligente & immortelle; son domaine universel sur toutes les créatures, dont le titre est la concession que Dieu lui en fit au jour de sa création; son excellence & sa supériorité sur toutes les créatures visibles: parce que si pour le corps il est, comme elles, tiré de la matiere, il les surpasse infiniment par ce souffle divin qu'il reçoit, c'est-à-dire, par la divine origine de son ame. On y est instruit de la respectable indissolubilité du mariage, puisque l'époux doit quitter tout ce qu'il a de plus cher pour s'attacher invariablement à son épouse, & qu'ils ne doivent avoir qu'un même cœur, comme ils ne forment qu'une même chair entr'eux deux. On y lit la chute de l'homme, la cause de ses malheurs, & la promesse d'un médiateur qui répareroit tout. On y découvre les raisons de l'union, de l'amour & de la paix qui doivent régner entre tous les hommes, puisqu'ils tirent tous leur origine d'un même pere, & qu'ils ne sont réellement sur la terre qu'une même famille. Enfin on y apprend les devoirs sacrés de la Religion, le culte, l'adoration, la reconnoissance, l'amour envers le Créateur, puisque l'homme lui doit tout, & qu'il a été distingué par tant de bienfaits, de privileges, de graces & d'honneur. Dans un savant ouvrage publié à Pavie, en latin, en 1784, M. l'abbé Martin de Stephanis a fait voir combien les livres de Moyse étoient au-dessus des vaines attaques que lui ont livré des historiens & des physiciens romanesques. On peut consulter aussi la *Démonstration Evangélique* de Huet; l'*Histoire du Ciel* par Pluche; l'*Histoire véritable des tems fabuleux* par Guerin du Rocher. En 1788, il a paru un ouvrage de M. Pastoret, intitulé: *Moyse considéré comme législateur & comme moraliste*; tout n'y est pas exact, mais l'auteur rend des hommages mérités au ministere & aux grandes qualités de Moyse, & fait voir combien les législateurs profanes lui sont inférieurs.

MOYSE, (S.) solitaire, & supérieur d'un des monasteres de Scethé en Egypte, au 4e. siecle, mort à 75 ans, donna

(*) Rien ne prouve mieux l'inutilité des efforts faits pour remplacer la physique de Moyse, que ceux de l'éloquent auteur de l'Histoire Naturelle; en opposant à la Genese les *Epoques de la Nature*, cet homme de génie s'est rendu en quelque sorte méconnoissable, & a paru survivre à sa gloire. Voyez les *Helviennes*, le *Monde de Verre*, l'*Examen des Epoques de la Nature*, sur-tout la *Nouvelle Genese*, qui se trouve N°. 192.

des exemples de toutes les vertus chrétiennes & monastiques.

MOYSE, prêtre de Rome sous le pape S. Fabien, fut pris avec plusieurs autres Chrétiens, & détenu dans une longue prison, où il confessa constamment la foi. Elargi ensuite & pris une seconde fois, il reçut la couronne du martyre, vers 251, durant la persécution de Dece.

MOYSE, imposteur célebre, abusa les Juifs de Crete dans le 5e. siecle, vers l'an 432. Il prit le nom de *Moyse*, pour se rendre plus imposant aux yeux de ces imbécilles, qu'il obligea de le suivre, & dont il fit périr une partie dans la mer, sur les assurances qu'il leur avoit données qu'elle s'ouvriroit pour les laisser passer.

MOYSE-BAR-CEPHA, (nommé depuis son épiscopat *Severe*) étoit d'Assyrie, & fut élevé au monastere dit *Tura-Zahoio*, c'est-à-dire *Mont-Aride*, situé vis-à-vis de Balat sur le Tygre. Son savoir l'éleva successivement aux évêchés de Beth-Raman, de Beth-Ceno & de Mozal ou Mosul dans le Diarbekir. Il écrivit dans sa langue un traité de l'*Ouvrage des six Jours*, un livre *de l'Ame*, un *Commentaire sur S. Matthieu*, un ouvrage sur *la différence des Sectes*, qui partageoient le Christianisme, une *Liturgie*, & enfin un *Traité du Paradis Terrestre*, où il y a bien de vaines conjectures. André Masius en a donné une version en latin. Bar-Cepha mourut, selon cet auteur, le 13 février 914 de l'ere vulgaire, fondé sur la foi de quelques écrivains Syriens.

MOYSE MAIMONIDE, *voyez* MAIMONIDE.

MOYSE *ou* MUSA, surnommé *Chélébi*, fils de Bajazet I, se fit reconnoître sultan par l'armée d'Europe, tandis que celle d'Asie déferoit le même honneur à Mahomet I son frere. Il remporta en 1412 une victoire si complette sur l'empereur Sigismond, qu'à peine échappa-t-il un seul homme pour porter la nouvelle de ce désastre; mais l'année d'après, trahi par ses gens, il fut vaincu par Mahomet son compétiteur, & mis à mort par son ordre, après un regne de trois ans & demi.

MOZZOLINO, (Silvestre) Dominicain, plus connu sous le nom de *Silvestre de Prierio*, parce qu'il étoit natif de Prierio, village près de Savone, dans l'état de Genes, est le premier qui écrivit avec quelque étendue contre Luther. Ses principaux ouvrages sont: I. *De strigii Magarum Dæmonumque præstigiis*, Rome, 1521, in-4° (*voyez* MOLITOR Ulricus). II. La *Somme des Cas de conscience*, appellée *Silvestrine*, in-fol. III. Sa *Rose d'or*, *ou Exposition des Evangiles de toute l'année*, Haguenau, 1508, in-4°. Ses vertus le distinguerent autant que ses ouvrages. Il mourut de la peste à Rome, en 1523, après avoir été élevé à la place de maître du sacré palais, & à celle de général de son ordre, & avoir enseigné la théologie à Padoue & à Rome. Il étoit né vers l'an 1460. Son *Ecrit* contre Luther est dans la *Bibliotheca Rocaberti*

MUDÉE, (Gabriel) jurisconsulte célebre au 16e. siecle, natif de Brecht, village situé

auprès d'Anvers, professeur en droit à Louvain en 1544, y mourut en 1560. On a de lui plusieurs ouvrages sur le droit.

MUET, (Pierre le) architecte, né à Dijon en 1591, mort à Paris en 1669, étoit très-instruit de toutes les parties des mathématiques. Le cardinal de Richelieu l'employa particuliérement à conduire des fortifications dans plusieurs villes de Picardie. La reine-mere Anne d'Autriche, le choisit ensuite pour achever l'église du Val-de-Grace à Paris. Le Muet a composé quelques ouvrages sur l'architecture. I. Les *V Ordres d'Architecture dont se sont servis les Anciens*, 1771, in-8°. II. Les *Regles des V Ordres d'Architecture de Vignole*, 1700, in-8°. III. La *Maniere de bien bâtir*; 1681, in-fol. Les gens de l'art font cas de ces livres.

MUETTE, (*Muta* ou *Tacita*) déesse du Silence, & fille du fleuve Almon. Jupiter lui fit couper la langue & la fit conduire aux enfers, parce qu'elle avoit découvert à Junon son commerce avec la nymphe Juturne. Mercure, touché de sa beauté, l'épousa, & en eut deux enfans nommés *Lares*, auxquels on sacrifioit comme à des génies familiers.

MUGNOS, (Gilles) docteur en droit canon, & chanoine de Barcelone, succéda à l'antipape Benoît XIII en 1424, élu par les deux seuls cardinaux qui reconnoissoient ce fantôme de pontife, & se fit nommer *Clément VIII*; mais il se soumit volontiers, en 1429, au pape Martin V. Ce pontife, entre les mains duquel il abdiqua sa dignité, lui donna en dédommagement l'évêché de Majorque. Cette abdication de Mugnos mit fin au grand schisme d'Occident, qui, depuis que Clément VII fut élu à Fondi en 1378, avoit si cruellement ravagé l'Eglise pendant 51 ans. — Il y a eu dans le 17e. siecle un Philadelphe MUGNOS, auteur d'un *Théâtre généalogique des Familles Nobles de Sicile*. Cet ouvrage en italien parut à Palerme, 1647, 1655 & 1670, 2 vol. in-fol., avec fig. Nous avons de lui d'autres productions, moins connues que celle que nous venons de citer.

MUIS *ou* MAROTTE (Siméon de) d'Orléans, professeur en hébreu au college-royal à Paris pendant 30 ans, connoissoit parfaitement les langues orientales. Il mourut en 1644, chanoine & archidiacre de Soissons, avec la réputation d'un des plus célebres interpretes de l'Ecriture. On a de lui un *Commentaire sur les Psaumes*, en latin, Paris, 1650, in-folio; il est littéral & historique. C'est un des meilleurs que nous ayons sur ce livre de la Bible. M. Paquot en a donné une édition fort exacte, Louvain, 1770, 2 vol. in-4°. Il y a trois Versions latines des Psaumes: celle de S. Jerôme, la Vulgate telle qu'elle se trouve dans nos Bibles, & la Vulgate réformée sur le texte hébreu; avec les *Scholies* de Bossuet. Tout cela est si bien arrangé, qu'il n'y a point de confusion malgré la diversité des objets. On trouve dans ce même volume ses *Varia sacra*: l'auteur y explique les passages

les plus difficiles de l'Ancien-Teſtament, depuis la Geneſe juſqu'au livre des Juges : ſa diſpute avec le P. Morin, Oratorien, contre lequel il a fait des efforts aſſez inutiles & peu heureux pour établir l'authenticité du texte hébreu, l'empêcha de continuer ſon travail ſur tous les livres de l'Ecriture-Sainte. Son ſtyle eſt pur, net, facile.

MULLER, (Jean) nommé auſſi KOENIGSBERG ou *Regiomontanus*, célebre mathématicien, né à Koeningshoven dans la Franconie, en 1436, enſeigna à Vienne avec réputation. Appellé à Rome par le cardinal Beſſarion & par le deſir d'apprendre la langue grecque, il s'y fit des admirateurs & quelques ennemis. De retour en Allemagne, il fut élevé à l'évêché de Ratisbonne par Sixte IV, qui l'appella de nouveau à Rome pour y travailler à la réforme du Calendrier (*voyez* GRÉGOIRE XIII). On croit qu'il y mourut en 1476, à 41 ans. Muller avoit relevé pluſieurs fautes dans les traductions latines de George de Trébiſonde. Les fils de ce traducteur l'aſſaſſinerent, dit-on, dans ce ſecond voyage, pour venger l'honneur de leur pere. D'autres aſſurent qu'il mourut de la peſte. Quoi qu'il en ſoit, il ſe fit un grand nom en publiant l'Abrégé de l'*Almageſte* de Ptolomée, que Purbach, ſon maître en aſtronomie, avoit commencé, & par des *Ephémérides* qu'il donna pour pluſieurs années. On le regarde comme le premier qui ait obſervé le cours des cometes d'une maniere aſtronomique; il fit des obſervations ſur celle de 1472, qui décelent un eſprit juſte & appliqué. Il n'eſt point l'auteur de la *Chiromance & Phyſionomie*, publiée ſous ſon nom en latin, & traduite en françois, Lyon, 1549, in-8°; mais on a de lui pluſieurs autres ouvrages, Veniſe, 1498, in-8°, dont Gaſſendi faiſoit beaucoup de cas. Ce philoſophe a écrit ſa *Vie*. On lui attribue une prophétie, qui dans ces dernieres années a fait beaucoup de bruit. On prétend l'avoir trouvée dans ſon tombeau à Liska en Hongrie, conçue en ces quatres diſtiques :

Poſt mille expletos a partu Virginis annos,
Et ſeptingentos rurſùs abire datos,
Octuageſimus octavus mirabilis annus
Ingruet, & ſecum triſtia fata feret.
Si non hoc anno totus malus occidet orbis,
Si non in nihilum terra fretumque ruet,
Cuncta tamen mundi furſùm ibunt atque deorſùm
Imperia, & luctus undique grandis erit.

On a beaucoup diſputé ſur cette prophétie, qu'on avoit déjà tâché, en changeant quelques mots, d'appliquer à l'an 88 des ſiecles précédens (voyez le *Journ. hiſt. & litt.* 15 octobre 1787, p. 283); mais l'an 88 de celui-ci étant vraiment l'époque où de grands événemens ſe ſont développés, & où la France en particulier préparoit les cauſes qui ont produit l'année ſuivante, l'affreuſe révolution, où le *malus orbis* enfin s'eſt montré par-

tout ; on a cru voir dans les rapports de l'annonce avec les faits une justesse remarquable, sans croire néanmoins que l'astronomie ou l'astrologie conduise à ces sortes de prédictions (*ibid.* 1 février 1792, p. 234). Quoi qu'il en soit, si le tombeau de Muller avec sa prédiction a été trouvé en Hongrie, il n'est donc pas mort à Rome, comme on le croit communément. Il est vrai, comme nous venons de le dire, qu'on ne sait rien de précis sur le lieu, le genre & la date de sa mort.

MULLER, (André) de Greiffenhage dans la Poméranie, se rendit habile dans les langues orientales & dans la littérature chinoise. Walton l'appella en Angleterre pour travailler à sa *Polyglotte*. Muller avoit promis une Clef de la langue chinoise, par laquelle une femme seroit en état de la lire en un an ; mais il brûla, dans un accès de folie, ou plutôt de sagesse, l'ouvrage où il donnoit ce secret chimérique. Il mourut en 1694, après avoir publié plusieurs ouvrages.

MULLER, (Henri) professeur de théologie à Hambourg, puis surintendant des églises de Lubeck sa patrie, a donné une *Histoire de Bérenger* en latin, où l'on retrouve les préjugés de sa communion, & d'autres ouvrages qui ne valent pas mieux. Il mourut en 1675.

MULLER, (Jean-Sébastien) secrétaire du duc de Saxe-Weimar, a écrit les *Annales de la maison de Saxe, depuis 1300 jusqu'en 1700* ; Weimar, 1700, in-fol. en allemand. Cet ouvrage contient bien des choses singulieres, puisées dans les archives des ducs de Weimar. L'auteur mourut en 1708.

MULLER, (Jean & Herman) excellens graveurs Hollandois. Leur burin est d'une netteté & d'une fermeté admirables. Ils vivoient au commencement du 17*e.* siecle.

MULLER, (Christophe) né à Brixen en 1682, entra chez les Jésuites à Landsberg en Baviere, en 1699 ; & après avoir enseigné avec réputation les belles-lettres, la philosophie & la théologie, il se dévoua entiérement aux missions. Il y passa 49 ans dans des travaux incroyables, & produisant partout des fruits merveilleux, sur-tout en Suabe, en Bohême, en Baviere & dans le Tirol. Il mourut à Chiemsée en 1786, à l'âge de 84 ans, au milieu de ses occupations chéries, après avoir prêché plusieurs jours de suite devant un peuple innombrable, avec toute l'ardeur & la force du premier âge.

MULLER, (Gerard-Frédéric) naquit à Herford dans le comté de Ravensberg en Westphalie, en 1705 ; il s'établit de bonne heure en Russie, & gagna l'estime de l'impératrice Anne, qui le fit voyager dans ses vastes états, aux frais de la couronne. L'impératrice Catherine II le nomma conseiller-d'état & garde des archives à Moscou, emploi qu'il exerça pendant près de 16 ans. Il amassa durant ses voyages beaucoup de matériaux, qui lui ont servi à donner : I. *Recueil d'Histoires Russes*, en 9 vol. in-8°, publié en langue

russe: la *1re.* partie de cet ouvrage parut en 1732, & la derniere en 1764. II. *Description de la Sibérie*, Pétersbourg, 1750, in-4°. III. *Voyages & découvertes faites par les Russes*, &c., *& description du fleuve Amour*, &c., en russe & en allemand, traduits en françois, Amsterdam, 1776, 2 vol. in-12. IV. *Dictionnaire géographique de l'Empire de Russie*, par Phedor Polownin, corrigé & augmenté, Moscou, 1773, 1 vol. in-8°. V. Grand nombre de *Dissertations historiques* dans le Journal de l'académie des sciences de Pétersbourg, depuis 1755 jusqu'en 1765: cet homme distingué parmi les savans du Nord, est mort à Moscou en 1783.

MULMANN, (Jean) né à Pégau en Misnie, mort en 1613, à 40 ans, professa la théologie à Leipsig. On a lui, en latin : I. Un *Traité de la Céne.* II. Un autre *de la Divinité de J. C. contre les Ariens.* III. *Disputationes de Verbo Dei scripto.* IV. *Flagellum melancholicum.* V. Un *Commentaire* sur *Josué.*

MULMANN, (Jean) né à Leipsig en 1600, de parens luthériens, étudia à Cologne, où il abjura l'hérésie, & entra dans la société des Jésuites en 1620. Il mourut à Hadamar en 1651, après avoir publié quelques *Traités de controverse*, propres à ramener les hérétiques au sein de l'Eglise. — Jerôme MULMANN, son frere, accourut à Cologne, dans le dessein de le rattirer dans sa secte ; mais, vaincu par la force des raisonnemens de son aîné, il abjura lui-même ses erreurs, se fit Jésuite en 1627, & mourut missionnaire à Coppenhague en 1666, âgé de 60 ans. Il est aussi auteur de plusieurs *Ouvrages polémiques.*

MUMMIUS, (*Lucius*) consul Romain, soumit toute l'Achaïe, prit & brûla la ville de Corinthe, l'an 146 avant J. C., & obtint, avec l'honneur du triomphe, le surnom d'*Achaïque.* Ses succès ne l'empêcherent pas d'encourir la disgrace de ses concitoyens. Il mourut en exil à Délos.

MUMMOL, (*Eunius*) fils de Peonius, comte d'Auxerre, obtint l'an 561 de Gontran, roi d'Orléans & de Bourgogne, l'office de ce comté à la place de son pere. Il mérita, par la supériorité de ses talens, d'être créé patrice dans la Bourgogne, c'est-à-dire généralissime des troupes de ce royaume. Il prouva qu'il étoit digne de cette place éminente, par la défaite des Lombards & des Saxons, qu'il chassa de Bourgogne, après les avoir battus à plusieurs reprises. Il recouvra la Touraine & le Poitou sur Chilperic, roi de Soissons, qui les avoit enlevés l'an 576 à Sigebert II de ce nom. Ces deux princes étoient freres de Gontran. Mummol effaça depuis le souvenir de ses services par la plus noire ingratitude. L'an 585 il entreprit de mettre sur le trône, à la place de son bienfaiteur, un aventurier nommé Gombaud, qui se disoit le frere de Gontran, & le fit reconnoître roi à Brive en Limosin. Le roi de Bourgogne, indigné contre cet ingrat, assembla promptement une armée, & vint l'assiéger dans Cominges

où il s'étoit enfermé. Mummol se défendit avec assez de courage pendant 15 jours ; mais se voyant à la veille d'être pris, il livra Gombaud, & le lendemain se fit tuer les armes à la main, de peur de tomber en la puissance de son souverain.

MUNCER, (Thomas) l'un des plus fameux disciples de Luther, étoit de Zwickau dans la Misnie. Après avoir répandu dans la Saxe les erreurs de son maître, il les quitta pour d'autres, par une inconstance naturelle à tous ceux qui ont une fois secoué le joug de l'Eglise (*voyez* SERVET), & se fit chef des Anabaptistes & des Enthousiastes. Uni avec Storck, il courut d'église en église, abattit les images, & détruisit tous les restes du culte catholique que Luther avoit laissé subsister. Il joignoit l'artifice à la violence. Quand il entroit dans une ville ou une bourgade, il prenoit l'air d'un prophete, feignoit des visions, & racontoit avec enthousiasme les secrets que le St.-Esprit lui avoit révélés. Il prêchoit également contre le pape & contre Luther, son premier maître : celui-ci avoit introduit, disoit-il, un relâchement contraire à l'Evangile ; l'autre avoit accablé les consciences sous une foule de pratiques, au moins inutiles. Dieu l'avoit envoyé, si on l'en croyoit, pour abolir la religion trop sévere du Pontife Romain, & la société licentieuse du patriarche des Luthériens. Luther ne vouloit point qu'on examinât la doctrine de ce nouveau docteur, mais il ordonnoit qu'on lui demandât, qui lui avoit donné la charge d'enseigner ? S'il répond que c'est Dieu, poursuivoit-il, qu'il le prouve par un miracle manifeste, car c'est par de tels signes que Dieu se déclare quand il veut changer quelque chose dans la forme ordinaire de la mission : question qui devoit étrangement embarrasser Luther lui-même, qu'on n'a pas cessé de lui faire, & à laquelle il n'a jamais répondu. Muncer trouva une multitude d'esprits foibles & d'imaginations déréglées, qui saisirent avidement ses principes ; il se retira à Mulhausen, où il fit créer un nouveau sénat & abolir l'ancien, parce qu'il s'opposoit aux délires de son esprit. Il ne songea plus à opposer à Luther une secte de controversistes ; il aspira à fonder dans le sein de l'Allemagne une nouvelle monarchie. « Nous sommes tous » freres, disoit-il en parlant » à la populace assemblée, & » nous n'avons qu'un commun » Pere dans Adam. D'où vient » donc cette différence de rangs » & de biens, que la tyrannie » a introduite entre nous & les » grands du monde ? Pourquoi » gémirons-nous dans la pau» vreté, tandis qu'ils nagent » dans les délices » ? Maximes, que la soi-disante assemblée nationale de France a adoptées & pratiquées en 1789 & les années suivantes. Il écrivit aux villes & aux souverains, que la fin de l'oppression des peuples & de la tyrannie des forts, étoit arrivée ; que Dieu lui avoit ordonné d'exterminer tous les tyrans, & d'établir sur les peuples des gens de bien. Par ses lettres & par ses apôtres il se vit bientôt à la tête de 40,000

hommes. Les cruautés exercées en France & en Angleterre par les fanatiques des nouvelles sectes, se renouvellerent en Allemagne, & furent plus violentes. Ces hordes de bêtes féroces, en prêchant l'égalité & la réforme, ravagerent tout sur leur passage. Le landgrave de Hesse & plusieurs seigneurs leverent des troupes & attaquerent Muncer. Cet imposteur harangua ses enthousiastes, & leur promit une entiere victoire. « Tout doit céder, dit-il, » au commandement de l'Eternel, qui m'a mis à votre tête. » En vain l'artillerie de l'ennemi tonnera contre nous ; » je recevrai tous les boulets » dans la manche de ma robe, » & seule elle sera un rempart » impénétrable à l'ennemi ». Malgré ces promesses, son armée fut défaite, & plus de 7000 Anabaptistes périrent dans cette déroute. Muncer fut obligé de prendre la fuite. Il se retira à Franckenhausen, où le valet d'un officier ayant saisi sa bourse, y trouva une lettre qui découvroit cet imposteur. On le traduisit à Mulhausen, où il périt sur l'échafaud en 1525. La mort de ce misérable n'anéantit pas l'anabaptisme en Allemagne. Il s'y entretint & même s'y accrut ; mais il ne formoit plus un parti redoutable. Les Anabaptistes étoient également odieux aux Catholiques & aux Protestans, & dès qu'on en prenoit quelqu'un, il étoit puni comme un voleur de grand chemin. Cette secte abominable, plus féroce & plus sanguinaire que toutes les autres, prouve aussi d'une maniere plus sensible, combien il est dangereux de laisser germer de nouvelles hérésies qui infailliblement en produisent d'autres, & portent le désordre dans la société comme dans la Religion ; bravant toute sorte d'autorité après avoir mépriſé celle de l'Eglise. On ne s'attendoit pas à voir renouveller ces scenes affreuses par les philosophes du 18*e*. siecle ; mais ceux qui connoissoient à fond cette nouvelle secte de fanatiques, n'ont cessé de les annoncer, & leur prédiction n'a été que trop vérifiée.

MUNCKER, (Thomas) littérateur Allemand du 17*e*. siecle, occupa différentes chaires, & donna plusieurs ouvrages de belles-lettres. Le principal & le plus estimé est son édition des *Mitographi Latini*, avec de bons Commentaires, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°, réimprimée à Leyde en 1742, 2 tomes in-4°. Ses *Notes* sur *Hygin*, *cum notis Variorum*, Hambourg, 1674, in-8°, sont pleines d'érudition.

MUNDINUS, célebre anatomiste, étoit de Florence, & non de Milan, comme l'ont écrit quelques biographes. Il mourut à Bologne en Italie, l'an 1318. C'est un des premiers qui ait tenté de perfectionner l'anatomie ; mais ses efforts furent foibles. Il donna un *Corps* de cette science, imprimé à Paris en 1478, in-folio ; Lyon, 1528, in-8° ; & à Marpurg, en 1541, in-4°. Comme il différoit lui-même, on y rencontre quelques observations nouvelles & quelques découvertes qui lui appartenoient, particuliérement sur la matrice.

MUNICH, (Burchard-Christophe comte de) fils d'un of-

ficier Danois, naquit dans le comté d'Oldembourg en 1683. Il entra en 1700 en qualité de capitaine d'infanterie au service de Hesse, fit pendant la guerre de la succession toutes les campagnes d'Italie & de Flandre, fut fait prisonnier à l'affaire de Denain, & conduit à Cambray, où il connut l'illustre Fénélon, archevêque de cette ville, pour lequel il conserva toujours une grande vénération. La paix ayant été faite en 1713, il passa au service de Pologne, & fut fait général-major des gardes du roi; mais le comte Flemming lui ayant suscité des désagrémens, Munich quitta ce service pour se rendre en Russie. Il s'y concilia d'abord les bonnes graces de Pierre I, devint ensuite favori de la czarine Anne, & eut part à tous les événemens de son regne. Fait général de ses armées, il remporta de grands avantages sur les Tartares de la Crimée; battit les Turcs, l'an 1739, près de Choczim; prit cette ville, & celle de Jassi, capitale de la Moldavie. Il devint ensuite premier ministre du czar Iwan VI; mais peu de tems après il fut disgracié & accusé d'avoir abusé de sa place pour satisfaire son ambition & ses ressentimens. L'impératrice Elizabeth lui fit faire son procès; il fut condamné, en 1742, à perdre la tête; mais on se contenta de l'envoyer en Sibérie, où il avoit exilé lui-même plusieurs victimes de son pouvoir. Pierre III le rappella en 1762 & le déclara feld-maréchal; après la mort de ce prince, l'impératrice Catherine II le nomma directeur-général des ports de la Mer-Baltique. Il mourut le 8 octobre 1767, âgé de 84 ans. » Le comte de Munich, dit le » général Manstein, étoit un » vrai contraste de bonnes & » de mauvaises qualités. Poli, » grossier, humain, emporté » tour-à-tour, rien ne lui étoit » plus facile que de gagner les » cœurs de ceux qui ont eu » affaire avec lui; mais souvent un instant après il les » traitoit d'une maniere si dure, » qu'ils étoient forcés, pour » ainsi dire, de le haïr. Dans » certaines occasions il étoit » d'une générosité extrême, » dans d'autres d'une avarice » sordide. L'orgueil étoit son » vice dominant. Dévoré sans » cesse par une ambition démesurée, il a sacrifié tout » pour la satisfaire. Un des » meilleurs ingénieurs de l'Europe, il a été aussi un des » plus grands capitaines de son » siecle: souvent téméraire » dans ses entreprises, il a toujours ignoré ce que c'est que » l'impossible. D'une stature » haute & imposante, & d'un » tempérament robuste & vigoureux, il sembloit être né » général; jamais aucune fatigue n'a pu le rebuter ».

MUNNICKS, (Jean) né à Utrecht le 16 octobre 1652, fut nommé professeur d'anatomie, de médecine & de botanique en 1680, dans sa patrie, emploi qu'il remplit avec distinction. Il mourut le 10 juin 1711, après avoir publié plusieurs ouvrages, entr'autres: I. *Dissertatio de urinis earumdemque inspectione*, Utrecht, 1674. II. *Chirurgia ad praxim hodiernam adornata*, Geneve, 1715, in-4°. Elle a

été traduite en flamand & en allemand, quoique ce ne ſoit qu'une compilation. III. *De re anatomica*, Utrecht, 1697, in-4°. C'eſt un extrait de ce qu'on avoit publié de mieux ſur l'anatomie. Il eſt bien écrit. Il a travaillé à la 4e. & à la 5e. partie de l'*Hortus Malabaricus*, 1683-1685, in-folio. Thomas ALMELOVEEN, Jean CASEARIUS & Gaſpard COMMELIN, ont eu part à cet ouvrage, qui eſt en 12 vol. in-fol.

MUNSTER, (Sébaſtien) né à Ingelheim en 1489, ſe fit Cordelier; mais ayant donné dans les erreurs de Luther, il quitta l'habit religieux pour prendre une femme. Il ſe retira à Heidelberg, puis à Bâle, où il ſe rendit habile dans la géographie, dans les mathématiques & dans l'hébreu. Il mourut de la peſte en 1552, à 63 ans. On a de lui: I. Des *Traductions* latines des livres de la *Bible*. II. Un *Dictionnaire* & une *Grammaire Hébraïque*, in-8°. III. Une *Coſmographie*, in-fol., Bâle, 1552. IV. Une mauvaiſe Verſion de la *Logique* hébraïque de Maimonides, Bâle, 1527. *Voy.* la *Biblioth. crit.* de Richard Simon.

MUNSTER, *voy.* NICOLAS de Munſter.

MUNTINCK, (Henri) botaniſte, né à Groningue, au commencement du 17e. ſiecle; parcourut preſque toute l'Europe, recherchant par-tout la connoiſſance des plus célebres botaniſtes; revenu dans ſa patrie, il fit conſtruire à ſes dépens un magnifique & vaſte jardin qu'il orna de plantes étrangeres. Les Etats le gratifierent d'une penſion pour l'entretien de ce jardin, & on lui donna une chaire de botanique & de chymie à Groningue. Il mourut en 1658. On a de lui *Hortus Botanicus*, Groningue, 1646, in-8°.

MUNTINCK, (Abraham) ſavant botaniſte, fils du précédent, né à Groningue en 1626, ſuccéda à ſon pere dans la chaire de botanique & de chymie, & mourut en 1683. Il eſt connu par divers ouvrages. Le plus recherché a pour titre: *Phytographia curioſa*, Amſterdam, 1711, avec figures, & en 1727, in-fol. Il parut d'abord en flamand, Leyde, 1696, in-fol.; & il fut traduit en latin. C'eſt la deſcription de 245 planches repréſentant des arbres, des fruits, des fleurs, des plantes, &c. On a encore de lui: I. *De Herbâ Britannicâ*, 1681, in-4°, dont les anciens ſe ſervoient avec ſuccès contre le ſcorbut. Il prétend que c'eſt la Patience aquatique qui eſt la véritable *Britannique*. II. *Aloës Hiſtoria*, 1680, in-4°. III. *La véritable culture des Plantes*, Amſterdam, 1672, in-4°, en flamand. Haller lui reproche d'avoir altéré les noms des plantes, & critique les figures qu'il en a données.

MURALT, (N. de) né en Suiſſe, parcourut une partie de l'Europe, & la parcourut avec fruit. On a de lui un Recueil de *Lettres ſur les François & ſur les Anglois*, in-12, 2 vol., 1726. Elles eurent beaucoup de ſuccès. Quoique tout n'y ſoit point exact, il y a d'excellentes choſes qui prouvent que du tems de l'auteur les voyages n'étoient point encore devenus un moyen général de ſéduction & un titre pour s'ériger en pédagogue de vices & d'erreurs. On a encore

de lui quelques ouvrages. Il mourut vers l'an 1750.

MURAT, *voy.* CASTELNAU.

MURATORI, (Louis-Antoine) né à Vignola dans le Modenois, le 21 octobre 1672, fut formé à la piété & aux lettres par des maîtres habiles. La nature avoit mis en lui les dispositions les plus heureuses; l'éducation les développa avant le tems. Il fut appellé, dès l'âge de 22 ans, à Milan, par le comte Charles Borromée, qui lui confia le soin du college ambrosien & de la riche bibliotheque qui y est attachée. Muratori se nourrissoit des sucs les plus purs des fruits de l'antiquité & de notre tems, lorsque le duc de Modene l'appella en 1700. Ce prince le revendiqua comme son sujet, le fit son bibliothécaire & lui donna la garde des archives de son duché. C'est dans ce double emploi que l'illustre savant passa le reste de sa vie, sans autre bénéfice que la prévôté de Ste. Marie de Pomposa. Les amis que son mérite lui avoient acquis à Milan, se multiplierent à Modene. Le cardinal Noris, les Ciampini & les Magliabecchi, les Peres Mabillon & Montfaucon Bénédictins, le Pere Papebrock Jésuite, le marquis Maffei, le cardinal Quirini, le consulterent. Les académies se disputerent l'honneur de lui ouvrir leurs portes: mais Muratori eut trop de bon esprit pour se laisser engouer de ces cotteries scientifiques, où le vrai mérite souffre de se voir mis en ostentation, & où les talens personnels du vrai savant, sont très-désagréablement mis en commun. Il fut plus sensible aux critiques de quelques théologiens, qu'aux éloges exagérés des académiciens. Il s'en plaignit au pape Benoit XIV, & exposa ses sentimens de respect & de soumission. Ce pontife voulut bien le tranquilliser par une lettre qui honore, la mémoire de l'un & de l'autre. Il s'éleve contre ces esprits inquiets, qui tourmentent un homme d'honneur, sous prétexte qu'il ne pense pas comme eux sur des matieres qui n'appartiennent ni au dogme, ni à la discipline. Cette réponse rendit la sérénité à Muratori. Il faut convenir cependant que, sans le vouloir, il a donné aux ennemis de l'Eglise le moyen d'éluder ses décisions les plus solemnelles, & qu'en particulier, en parlant des faits dogmatiques, il met fort à leur aise tous les hérétiques qui voudront recourir aux modifications & conditions qu'il établit à ce sujet (voyez le *Journ. hist. & litter.* 1 avril 1790, p. 531). Ce savant mourut le 21 janvier 1750, à 78 ans. Ses connoissances étoient immenses; mais par-là même quelquefois défectueuses, sur-tout dans le résultat qu'il en formoit: le jugement dans des hommes extraordinairement érudits, égale rarement la mémoire. Jurisprudence, philosophie, théologie, poésie, recherches de l'antiquité, histoire moderne, &c., il avoit tout embrassé; mais les bornes de l'esprit humain ont souvent contrarié ses efforts: 46 vol. in-fol., 34 in-4°, 13 in-8°, plusieurs in-12, sont le résultat du compte de ses nombreux ouvrages. Les principaux sont: I. *Anecdota quæ ex Ambrosianæ*

Bibliothecæ codicibus nunc primùm eruit, notis & disquisitionibus auget Ludovicus-Antonius Muratorius, Milan, 2 vol. in-4° : le 1*er.* en 1697, le 2*e.* en 1698 : ouvrage estimé, qu'on ne trouve pas facilement. II. *Prologomena in Lescii Crondermi elucidationem doctrinæ Augustinianæ, contra Jansenium*, Cologne, 1705, in-4°. III. *Anecdota græca, quæ ex manuscriptis codicibus nunc primùm eruit, latio donat, notis & disquisitionibus auget Ludovicus-Antonius Muratorius*, in-4°, Padoue, en 3 vol.; le 1*er.* en 1709, le 2*e.* en 1710, le 3*e.* en 1713. IV. *Lamindi Pritanii de ingeniorum moderatione in Religionis negotio, ubi quæ jura, quæ fræna sint homini Christiano in inquirendâ & tradendâ veritate ostenditur, & Sanctus Augustinus vindicatur a multiplici censurâ Joannis Phereponi* (ce *Phereponus* est le fameux *Jean le Clerc*). Cet ouvrage plein d'excellentes observations, suivit de près le précédent : il fut imprimé in-4°, à Paris, en 1714, & réimprimé en 1715 à Cologne; en 1741 à Venise, à Vérone & à Francfort. V. *Rerum Italicarum Scriptores, ab anno Æræ Christianæ quingentesimo, ad millesimum quingentesimum*, en 27 vol. in-fol., dont le 1*er.* parut en 1723, & le dernier en 1738. Plusieurs seigneurs contribuerent généreusement à l'impression de cet ouvrage immense. Seize d'entre eux donnerent chacun 4000 écus. VI. *Antiquitates Italicæ medii ævi, sive Dissertationes de moribus Italici populi, ab inclinatione Romani Imperii, usque ad annum 1500*, 6 vol. in-fol., qui parurent depuis 1738 jusqu'en 1743. Les savans ont trouvé beaucoup de fautes & de méprises dans ce Recueil. On en a relevé plusieurs dans les journaux. VII. *De Paradiso, regnique cœlestis gloriâ, non expectatâ corporum resurrectione, justis a Deo collatâ*, Vérone, 1738, in-4°; avec le traité de S. Cyprien, *de Mortalitate*. C'est une réfutation de l'ouvrage de Thomas Burnet, intitulé : *De statu mortuorum*. VIII. *Novus Thesaurus veterum Inscriptionum, in præcipuis earumdem collectionibus hactenùs prætermissarum*, Milan, 6 vol. in-fol., depuis 1739 jusqu'en 1743. Il y a eu différentes critiques de ce recueil, auxquelles Muratori n'a point répondu. IX. *Annali d'Italia, dal principio dell'era volgare, fino all'anno 1500*, en 12 vol. in-4°, imprimés à Venise, sous le titre de Milan. X. *Liturgia Romana vetus*, Venise, 1748, 2 vol. XI. *Généalogie historique de la maison de Modene*, 2 vol. in-fol., Modene; le 1*er.* en 1717, le 2*e.* en 1740. XII. *Della perfetta Poësia Italiana*, Modene, 1706, 2 vol. in-4°, & Venise, 1724. XIII. *Le Rime del Petrarca*, Modene, 1711, in-4°, avec des observations très-judicieuses & vainement attaquées par les zélés partisans de Pétrarque. XIV. *Del Governo della Peste & delle maniere di guardarsene*, Modene, 1714, in-8°. Ce traité sur la peste a été réimprimé au même lieu en 1721, avec la Relation de la peste de Marseille, des observations & des additions. XV. *La Vie de Sigonius*, à la tête des ouvrages de cet auteur, de l'édition de

Milan. XVI. Celle de *François Torti*, à la tête des Œuvres de ce savant médecin Italien; & plusieurs autres *Vies* particulieres. XVII. Un *Panégyrique de Louis XIV.* XVIII. Des *Lettres.* XIX. Des *Dissertations.* XX. Des *Poésies Italiennes.* XXI. Un *Traité du Bonheur public*, traduit en françois, Paris, 1772, 2 vol. in-12. XXII. *Cristianesimo felice nelle Missioni del Paraguai*, in-4°. Tableau aussi intéressant qu'édifiant des nouvelles chrétientés du Paraguai, dont Montesquieu, Buffon, Haller, ont fait de si grands éloges, & dont ils ont parlé comme d'un fruit merveilleux de la Religion, inacceſſible aux efforts de la philoſophie. Il a été traduit en françois. XXIII. *Vita del P. Paolo Segneri*, Modene, in-8°. XXIV. *Della regolata divozione de Cristiani*, traduit en allemand, en françois & en latin. XXV. *Antonii Campanæ de superstitione vitandâ, adversùs votum sanguinarium pro immaculatâ Deiparæ Conceptione*, in-8° : ouvrage qui a aussi paru sous le nom de *Lampridius.* Il y combat le vœu de défendre jusqu'à la mort l'Immaculée Conception de la Vierge; vœu qui est effectivement blâmable, puisqu'il égale une pieuse opinion aux dogmes de la foi. Muratori a laissé encore quelques ouvrages manuscrits, entr'autres un abrégé de ses *Antiquités Italiennes*, en italien, dont son neveu, Jean-François MURATORI, a donné quelques volumes. Le même a écrit la *Vie* de son oncle, Venise, 1756, in-4°.

MURCIE, déesse de la paresse, chez les Païens. Ses statues étoient toujours couvertes de poussiere & de mousse, pour exprimer sa négligence. Son nom est dérivé du mot *Murcus* ou *Murcidus*, qui, chez les Romains, signifioit un *stupide*, un *lâche*, un *paresseux.*

MURE, (Jean-Marie de la) docteur en théologie, & chanoine de Montbrison, publia en 1671 l'*Histoire Ecclésiastique de Lyon*, in-4°, & celle *du Forez*, aussi in-4°. Ces deux ouvrages pleins de recherches savantes, sont estimés. L'auteur mourut à la fin du 17e. siecle.

MURENA, (*Lucius-Licinius*) consul Romain, célebre par sa valeur, & par l'Oraison que Cicéron prononça pour sa défense, signala son courage contre Mithridate, l'an 62 avant J. C.

MURET, (Marc-Antoine) naquit au bourg de ce nom, près de Limoges, en 1526. Dès sa plus tendre jeunesse il acquit des connoissances, qui ne sont dans les autres que le fruit de l'âge & d'une longue application. Il apprit de lui-même le grec & le latin, & fut chargé à 18 ans de faire des leçons sur *Cicéron* & sur *Térence* dans le college d'Auch. De la province, il passa à la capitale & ne fut pas moins applaudi. Il enseigna au college de Ste. Barbe avec un si grand succès, que le roi & la reine lui firent l'honneur de l'aller entendre. La vivacité de son esprit lui fit des ennemis. Un vice abominable, dont il fut accusé, l'obligea de quitter Paris. Il se retira à Toulouse, & y essuya les mêmes accusations. Joseph Scaliger, piqué de ce qu'il lui avoit fait accroire qu'une Epi-

gramme qu'il avoit composée, étoit l'ouvrage d'un poëte de l'antiquité, s'en vengea en lui rappellant le danger qu'il avoit couru à Toulouse d'être brûlé :

Qui rigidæ flammas evaserat ante Tolosæ,
Muretus, fumos vendidit ille mihi.

Cette épigramme est un monument des honteux soupçons dont la conduite de Muret fut noircie ; soupçons consignés par d'autres écrivains, jaloux peut-être de son mérite. Lambin a paru le justifier d'une maniere satisfaisante. En effet, si ces accusations avoient eu quelque fondement, comment auroit-il été reçu avec transport à Rome, où il se retira, après être sorti de France & avoir fait quelque séjour à Venise ? Comment auroit-il été caressé par les cardinaux & par les papes ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il reçut dans cette capitale du monde chrétien les ordres sacrés, fut pourvu de riches bénéfices, & y professa, avec un applaudissement singulier, la philosophie & la théologie. La république des lettres le perdit en 1585, à 59 ans. On lui a reproché d'avoir fait l'éloge du massacre de la St-Barthélemi, dans son Panégyrique de Charles IX ; il l'envisageoit comme l'effet d'une impérieuse nécessité, & comme le seul moyen d'arrêter les fleuves de sang que l'hérésie faisoit couler en France ; il se trompa, comme la suite ne le démontra que trop. Ses ouvrages ont été recueillis en partie à Vérone, en 5 vol. in-8° : le premier en 1727, le dernier en 1730. Les principaux sont : I. D'excellentes *Notes* sur *Térence*, *Horace*, *Catulle*, *Tacite*, *Cicéron*, *Salluste*, *Aristote*, *Xénophon*, &c. II. *Orationes.* III. *Variæ Lectiones.* IV. *Poëmata.* V. *Hymni Sacri*, 1621, in-4°. VI. *Odæ.* VII. *Disputationes in Lib. I Pandectarum : de Origine Juris, de Legibus & Senatûsconsulto : de Constitutionibus Principum, & de Officio ejus cui mandata est Jurisdictio.* VIII. *Juvenilia*, &c., Paris, 1553, in-8°, peu commun ; & Leyde, 1757, avec Beze. Tous ces ouvrages ont de la douceur, de l'élégance, un style pur, un tour facile, & respirent le goût & l'érudition. Ses Poésies sont plus estimables pour le choix des expressions que pour celui des pensées ; on n'y trouve presque que des mots. Ses *Odes* ne sont point marquées au coin du génie. Point d'enthousiasme, où s'il y en a de tems en tems quelque étincelle, on voit qu'il ne lui est pas naturel. Ses *Satyres* & ses *Epigrammes* manquent de sel & de finesse ; ses *Elégies* sont insipides. Ses *Oraisons* sont d'un style nombreux & pleines de dignité, mais plus remarquables par le langage que par les choses.

MURILLO, (Barthélemi) peintre Espagnol, né en 1613 à Pilas, dans le voisinage de Séville, mourut à Séville en 1685. Son goût pour la peinture se manifesta dès son enfance. L'étude des ouvrages du Titien, de Rubens & de Vandyck, & celle de la nature, lui donnerent un bon coloris. Murillo fit paroître plusieurs tableaux dans le goût de ces peintres, où

où l'on remarqua les talens d'un grand maître. Un coloris onctueux, un pinceau flou & agréable, des carnations d'une fraîcheur admirable, une grande intelligence du clair-obscur, une maniere vraie & piquante, les font rechercher. Seulement on y desireroit plus de correction dans le dessin, plus de choix & de noblesse dans les figures.

MURIS, (Jean de) que quelques-uns appellent MURS, docteur de Paris & célebre mathématicien, est auteur du *Tractatus super reformatione Calendarii antiqui*, qu'il composa avec Firmin de Bellavalle, par ordre du pape Clément VI. Il a composé aussi plusieurs livres sur la musique, restés en manuscrit; le principal est: *Speculum Musicæ*, divisé en sept livres, dont les cinq premiers sont théoriques: dans les deux derniers il parle de la musique de son tems. C'est mal-à-propos que quelques-uns lui attribuent des observations, où Guy Aretin l'a devancé de plus de trois siecles. Muris vivoit encore en 1345, date du *Tractatus* dont nous avons parlé.

MURMELLIUS, (Jean) de Ruremonde, professa les belles-lettres à Cologne, à Munster, à Alcmar & à Déventer, où il mourut en 1517. Il laissa: I. Des ouvrages grammaticaux. II. Des Commentaires sur le livre de la *Consolation* de Boëce. III. Des Commentaires sur quelques *Lettres* de S. Jerôme. IV. *Eclogæ*, Munster, 1504. V. *Elegiarum moralium lib. v.* VI. *De Hymnis Ecclesiasticis.* VII. *Descriptio urbis Monasterienſis, versu Saphico*, 1502. On a encore de lui des Poëmes & des Notes sur d'anciens auteurs, in-4°.

MURRAY, (Jacques, comte de) fils naturel de Jacques V roi d'Ecosse, prit les armes en 1568 contre Marie Stuart, reine d'Ecosse, sa propre sœur, après qu'elle eut été forcée d'épouser en 3es. noces Jacques Hesburn, comte de Bothwell, un des conjurés qu'on laissa évader, pour s'en prendre à la reine du meurtre de son mari (*voy.* MARIE STUART). Cette princesse fut arrêtée par ses ordres, & dépouillée du gouvernement du royaume. On couronna ensuite Jacques VI, fils de Henri Stuart & de cette princesse, qui n'étoit âgé que de 13 mois. Le comte de Murray, devenu régent du royaume pendant la minorité de son neveu, but auquel avoient été dirigées toutes ses démarches, confina la reine dans le château de Lochlevin, & la traita fort cruellement; il se porta même pour son accusateur devant Elizabeth reine d'Angleterre, mais il retourna en Ecosse, piqué de ne pouvoir faire recevoir ses allégations par le conseil: car Elizabeth, qui alors n'avoit point encore formé la résolution barbare qu'elle prit depuis, lui fit dire par son ministre Cécil: « Que tout ce qu'il avoit » produit contre sa souveraine, » ne paroissoit pas suffire pour » que sa majesté prît une opi- » nion désavantageuse de sa » bonne sœur, & qu'apprenant » les troubles & les désordres » qu'occasionnoit en Ecosse » l'absence de Marie, elle ju- » geoit convenable de ne pas

» retenir cette princeſſe en An» gleterre, mais de la ren» voyer dans ſes états » (*voy.* HESBURN). Cet homme ambitieux, dur, méchant & hypocrite, fut la victime de ſes violences. Se promenant à cheval par les rues de Linlithgow l'an 1570, il fut tué d'un coup de piſtolet par Jacques Hamilton, dont il avoit injuſtement confiſqué les biens, & maltraité l'épouſe juſqu'à lui faire perdre la raiſon. Ce fut Murray qui bannit la Religion Romaine du royaume d'Ecoſſe; & il ne faut pas douter que ſa haine extrême contre les Catholiques n'ait eu beaucoup de part aux traitemens atroces qu'il fit à la reine. Mlle. Keralio, dans ſon *Hiſtoire d'Elizabeth*, le peint comme un monſtre, tel qu'il étoit en effet.

MURS, *voyez* MURIS.

MURTOLA, (Gaſpar) poëte Italien, natif de Genes, mort en 1624, fit un Poëme ſous ce titre : *Della Creatione del Mundo*, in-12, qui fut critiqué par Marini. Ces deux poëtes écrivirent quelques Sonnets ſatyriques, intitulés les uns : *La Murtoleïde*, in-12; les autres : *La Marineïde*, auſſi in-12. Mais Murtola ſe ſentant le plus foible, chercha d'autres inſtrumens que ſa plume pour ſe venger; il tira un coup de piſtolet ſur Marini, qui fut bleſſé. Cette affaire auroit eu des ſuites fâcheuſes, ſi Marini n'eût travaillé à obtenir la grace de ſon adverſaire. Outre ſon poëme de la *Création du Monde*, Murtola a fait encore d'autres vers italiens, in-12; & un poëme latin, qui a pour titre : *Nutricarum ſive Næniarum libri tres.*

MUSA, (*Antonius*) affranchi, puis médecin de l'empereur Auguſte, étoit Grec, & frere d'Euphorbe, médecin de Juba roi de Mauritanie. Il guérit Auguſte d'une maladie très-dangereuſe, mais ſon art échoua contre celle qui enleva le jeune Marcellus. On lui attribue deux petits traités : *De Herbâ Betonicâ* & *De tuendâ valetudine*, avec les *Medici antiqui*, Veniſe, 1547, in-fol. Le ſénat Romain lui fit élever une ſtatue d'airain, que l'on plaça à côté de celle d'Eſculape. Auguſte lui permit de porter un anneau d'or, & l'exempta de tout impôt : privilege qui paſſa à ceux de ſa profeſſion. Horace parle de Muſa, & des bains d'eau froide que ce célebre médecin lui faiſoit prendre au plus fort de l'hiver. Après ſa mort, on ſe dégoûta de ce remede. Charmis, médecin Marſeillois, le renouvella ſous Veſpaſien; & alors on vit dans les lacs & les rivieres, des vieillards tremblotans au milieu des glaces. Comme tout eſt mode, même la médecine, celle-là paſſa bientôt, & ce n'eſt que de nos jours qu'elle a été reſſuſcitée.

MUSA, *voyez* MOYSE.

MUSCHENBROECK, (Pierre de) né à Leyde en 1692, mort dans cette ville en 1761, fut reçu docteur de médecine en 1715; mais les ſciences exactes l'occuperent principalement. Après avoir fait un voyage à Londres, où il vit Newton, & où il conſulta Deſaguliers; il revint en Hollande, & y obtint bientôt des places. L'univerſité d'Utrecht étoit depuis long-tems célebre pour l'étude du droit; Muſ-

chenbroëck y ayant été nommé professeur de physique & de mathématiques, la rendit fameuse encore pour ces sciences qu'il y enseigna avec une grande réputation. Leyde le rappella bientôt pour y professer les mêmes sciences, & il redoubla ses soins pour remplir dignement son emploi. Son nom s'étant répandu parmi les savans, plusieurs académies, & en particulier celles des sciences de Paris & de Londres se l'associerent. La culture des lettres, les calculs & les expériences physiques, ont rempli tout le cours de sa vie. On lui doit plusieurs ouvrages. On voit dans les expériences qu'il y rapporte, une sagacité peu commune, & dans ses calculs beaucoup d'exactitude. Ses *Essais de Physique*, traduits en françois par M. Sigaud de la Fond, & imprimés en 1769, 3 vol. in-4°, sont estimés. L'auteur ne l'étoit pas moins pour sa candeur & son désintéressement. Ses mœurs étoient simples & pures, & sa conversation enjouée. Plusieurs souverains, les rois d'Angleterre, de Prusse, de Danemarck, tâcherent en vain de l'attirer dans leurs états. On a encore de lui : I. *Tentamina experimentorum*, Leyde, 1731, in-4°. II. *Institutiones Physicæ*, Leyde, 1748, in-8°. III. *Compendium Physicæ experimentalis*, 1762, in-8°.

MUSCULUS, (*Wolfangus*) né à Dieuse en Lorraine, l'an 1497, d'un tonnelier, se fit Bénédictin dans le Palatinat à l'âge de 15 ans ; mais il quitta en 1527 le cloître & la rigidité salutaire des orthodoxes, pour les erreurs indulgentes du Luthéranisme qui lui donnoit une femme. Réduit à la mendicité, il se fit tisserand & ensuite manœuvre à Strasbourg, où il s'étoit réfugié. Bucer lui donna une retraite dans sa maison & la place de catéchiste. Il devint ensuite ministre de Strasbourg, & eut une chaire de théologie à Berne, où il mourut en 1563, après avoir publié des *Commentaires* sur l'*Ecriture-Sainte*, in-folio ; une compilation intitulée : *Loci communes*, in-folio ; & des *Traductions* de plusieurs Traités de S. Athanase, de S. Basile, &c.

MUSCULUS, (André) de Scheneberg en Misnie, professeur de théologie à Francfort-sur-l'Oder, mourut en 1580. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il étoit un des plus zélés défenseurs de l'*Ubiquité*, & il donnoit dans des rêveries qui diminueroient beaucoup le prix de ses livres, s'ils en avoient quelqu'un. Il prétendit que JESUS-CHRIST n'avoit été médiateur qu'en qualité de Dieu, & que la nature divine étoit morte comme la nature humaine. Il enseignoit que le Sauveur n'étoit point effectivement monté au ciel, mais qu'il avoit laissé son corps dans la nuée qui l'environnoit. Il avoit imaginé ces erreurs pour combattre Stauler, qui prétendoit que JESUS-CHRIST n'avoit été médiateur qu'en qualité d'homme, & non pas en qualité d'Homme-Dieu. Musculus, pour le contredire, soutint que la Divinité avoit souffert, & qu'elle étoit morte. C'est ainsi qu'en fait de rai-

ſonnement comme en fait de conduite, les inſenſés n'évitent une extrémité que pour donner dans une autre, & comme dit un ancien, *in contraria currunt.*

MUSÉE, *Muſaus*, poëte Grec, que l'on croit avoir vécu du tems d'Orphée & avant Homere, vers l'an 1180 avant J. C. Il y a eu un autre poëte de ce nom dans le 4e. ſiecle. Il eſt auteur du *Poëme de Léandre & Héro.* On le trouve dans le *Corpus Poet. Græc.* Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-folio; & ſéparément, grec & latin, Paris, 1678, in-8°, & Leyde, 1737, in-8°. Il a été traduit en françois, 1774, in-4°. & in-8°. *Voyez* ONOMACRITE.

MUSÉE, (Jean) *voyez* KNUTZEN.

MUSES, déeſſes des ſciences & des arts, filles de Jupiter & de Mnémoſyne. Elles étoient neuf: Clio, Melpomene, Thalie, Euterpe, Terpſicore, Erato, Calliope, Uranie & Polymnie. Il y avoit des peuples qui n'en admettoient que trois: Meletée, Mneme, Ædé. D'autres en comptoient ſept; quelques-uns ſeulement deux. Quoi qu'il en ſoit du nombre, elles avoient Apollon à leur tête. Le palmier, le laurier & pluſieurs fontaines, comme l'Hippocrene, Caſtalie & le fleuve Permeſſe, leur étoient conſacrés. Elles habitoient les monts Parnaſſe, Hélicon, Pierius & le Pinde. Le cheval Pégaſe paiſſoit ordinairement ſur ces montagnes & aux environs. On repréſentoit les Muſes jeunes, belles, chaſtes, aimant la retraite; pour avertir que ſans mœurs & ſans recueillement, l'étude & les plus rares talens deviennent inutiles.

MUSGRAVE, (Guillaume) docteur en médecine & ſavant antiquaire d'Oxford, né en 1657, fut fait ſecrétaire de la ſociété royale de Londres en 1684. Il ſe fixa enſuite à Exceſter, & mourut en 1721. On a de lui: I. Une Diſſertation ſur la goutte, intitulée: *De Arthritide ſympromatica & anomala*, in-8°. II. *De Legionibus; de Aquilis Romanis*, &c., 1713, in-8°. III. *Geta Britannicus*, 1715, in-8°. IV. *Belgium Britannicum*, 1719, in-8°.

MUSITAN, (Charles) médecin de Caſtrovillari, petite ville de Calabre, mort à Naples en 1714, à 80 ans, eſt auteur de pluſieurs ouvrages imprimés à Geneve, 1716, in-fol., 2 vol. & à Veniſe, 1738. Ils ſeroient plus eſtimés, ſi l'auteur vantoit moins les remedes préparés par le feu chymique, & s'il ennuyoit moins par des détails ſuperflus, qu'il met dans les deſcriptions des maladies & de leurs ſymptômes. Il étoit prêtre, & bon prêtre. Il guériſſoit à la fois l'ame & le corps. Son déſintéreſſement lui faiſoit refuſer toute eſpece d'honoraire & renvoyer les préſens. Ses ennemis voulurent lui interdire la médecine; mais Clément IX, qui connoiſſoit ſon ſavoir & ſes vertus, lui permit de l'exercer.

MUSIUS, (Corneille) *ou* MUYS, né à Delft en 1503, ſe diſtingua dans les belles-lettres & les langues à Louvain, & les enſeigna lui-même à Gand. Il accompagna enſuite de jeunes ſeigneurs à Paris & à Poitiers. De retour dans ſa patrie, il fut directeur des

Religieuſes de Ste. Agathe, emploi qu'il remplit avec beaucoup de zele pendant 36 ans; dans des momens de loiſir, il cultiva les Muſes & ſe fit eſtimer par ſa ſcience, ſa probité, ſon attachement à la foi de ſes peres & ſa charité; il eut le bonheur de recevoir la couronne du martyre, le 10 décembre 1572. Le fanatique & cruel Guillaume de la Marck, le fit arrêter à Leyde, & épuiſa ſur ce reſpectable vieillard tout ce que la rage peut inventer de plus atroce. Il lui fit couper les oreilles, le nez, les doigts des mains & des pieds, & ce que la pudeur défend de nommer; après quoi l'illuſtre ſavant & chrétien fut attaché à la potence. Tels ont été les exploits des hommes qui prêchoient la tolérance & déclamoient contre la ſévérité légale du duc d'Albe (*voyez* TOLEDE, la MARCK, PIECK, SONOI). Guillaume Eſtius, dans ſon Hiſtoire des Martyrs de Gorcum, les auteurs des *Acta Sanctorum* au dix juillet, & Pierre Opmeer dans ſon Hiſtoire des Martyrs de Hollande, ſe ſont étendus ſur la vie & la mort de cet homme reſpectable. On a de lui divers Poëmes: I. *Inſtitutio feminæ Chriſtianæ*, tirée du dernier chapitre des *Proverbes*. II. *Odes* & quelques *Pſaumes* en vers, Poitiers, 1536, in-4°. III. *De temporum fugacitate, deque ſacrorum poematum immortalitate*, ibid., 1536, in-4°. Il y donne un abrégé de ſa vie. IV. *Imago patientiæ*. V. *Libellus Tumulorum Deſiderii Eraſmi*, Louvain, 1536, in-4°. VI. *Encomium Solitudinis*, Anvers, 1566, in-4°. VII. Des *Hymnes*. VIII. Un Livre de prieres, publié par Luc Opmeer, Leyde, 1582, in-16. Ses vers ſont d'un ſtyle pur & clair. On voit dans le *Theatrum crudelitatis hæreticorum*, la repréſentation de ſon cruel martyre, avec cette belle inſcription en forme d'épitaphe:

Nec tua te pietas, nec Apollinis infula texit,
Muſarum, Muſæ, decus, ingeniique per omnem
Immortalis bonos qui te illuſtraverat orbem.
Nunc major laus orta tibi, manet altera cœlo
Laurea, quam feritas Bataveque injuria gentis,
Et multo peperit ſudatum vulnere letum.

MUSONIUS-RUFUS, (*Caius*) philoſophe ſtoïcien du 2e. ſiecle, fut envoyé en exil dans l'iſle de Gyare, ſous le regne de Néron. Il fut rappellé par l'empereur Veſpaſien, & lorſque ce prince chaſſa tous les philoſophes, qui intriguoient pour cauſer des troubles dans l'empire, Muſonius-Rufus fut excepté. — Il ne faut pas le confondre avec un autre philoſophe cynique, du même nom & du même tems, qui étoit lié avec Apollonius de Tyane. Nous avons pluſieurs *Lettres* de ces deux philoſophes. Voyez les *Mémoires des Inſcriptions*, in-4°, tom. XXXI, pag. 131.

MUSSATI, (Albertin) hiſtorien & Poëte Padouan, fut miniſtre de l'empereur Henri VII, & mourut en 1329. Ses ſuccès en poéſie lui mériterent l'honneur du lauréat, qu'il reçut dans ſa patrie. Les vers de Muſſati, aſſez bons pour leur tems, ont ſouffert du dé-

chet au creuſet de la poſtérité. Enviſagé comme hiſtorien, on lui doit *De Geſtis Henrici VII imperatoris : De Geſtis Italorum poſt Henricum.* Les Œuvres de Muſſati ont été recueillies, in-fol., à Veniſe en 1636. Pignorius, Félix Oſius & Villani les ont commentées : leurs notes ſe trouvent dans ce recueil.

MUSSO, (Cornelio) né à Plaiſance en 1511, entra chez les Cordeliers dès l'âge de 9 ans. Paul III l'appella à Rome, & lui donna l'évêché de Bertinoro, puis celui de Bitonto. Il aſſiſta avec éclat au concile de Trente, & mourut à Rome en 1574, à 63 ans. On a de lui des *Sermons*, imprimés à Veniſe en 4 vol. in-4°., 1582 & 1590. Ils furent extraordinairement applaudis, quoiqu'ils ne ſoient guere au-deſſus des diſcours de Maillard & de Menot. La Fable, l'Hiſtoire, Homere & Virgile y ſont cités tour-à-tour, avec l'Ecriture & les Peres.

MUSTAPHA I, empereur des Turcs, ſuccéda à ſon frere Achmet en 1617; mais il fut chaſſé 4 mois après, & mis en priſon par les Janiſſaires, qui placerent ſur le trône Oſman I, ſon neveu. Muſtapha du fond de ſa priſon avoit encore un parti. Sa faction perſuada aux Janiſſaires, que le jeune Oſman avoit deſſein de diminuer leur nombre, pour affoiblir leur pouvoir. On dépoſa Oſman ſous ce prétexte; on l'enferma aux Sept-Tours, & le grand-viſir alla lui-même égorger ſon empereur. Muſtapha fut tiré de la priſon pour la ſeconde fois, reconnu ſultan, & au bout d'un an dépoſé encore par les mêmes Janiſſaires qui l'avoient élu deux fois. Jamais prince, depuis Vitellius, ne fut traité avec plus d'ignominie. Il fut promené dans les rues de Conſtantinople monté ſur un âne, expoſé aux outrages de la populace, & puis conduit aux Sept-Tours & étranglé dans ſa priſon l'an 1623. Amurat IV, frere d'Oſman, fut placé ſur le trône après cette dépoſition.

MUSTAPHA II, empereur des Turcs, fils de Mahomet IV, ſuccéda à Achmet II, ſon oncle, en 1695. Les commencemens de ſon regne furent heureux. Il défit les Impériaux devant Témeſwar en 1696 : fit la guerre avec ſuccès contre les Vénitiens, les Polonois, les Moſcovites; mais dans la ſuite, ſes armées ayant été battues, il fut contraint de faire la paix avec ces différentes puiſſances, & ſe retira à Andrinople, où il ſe livra à la volupté & aux plaiſirs. Cette conduite excita une des plus grandes révoltes qui aient éclaté depuis la fondation de l'empire Ottoman. Cent cinquante mille rebelles forcerent le ſerrail, & marcherent vers Andrinople pour détrôner l'empereur. Ce prince leur promit toutes les ſatisfactions qu'ils pourroient exiger; rien ne put les adoucir. Le grand-viſir voulut leur oppoſer 20,000 hommes; mais ceux-ci ſe joignirent aux autres. Les rebelles écrivirent à l'inſtant à Achmet, frere de Muſtapha, pour le prier d'accepter le ſceptre. L'empereur intercepta la lettre; & voyant que ſa perte étoit réſolue, il fut contraint de céder le trône à ſon frere en 1703. Réduit à une condition

privée, il mourut de mélancolie 6 mois après sa déposition. Le trop grand crédit de la sultane Validé, & du mufti qui retenoit le sultan hors de sa capitale pour le mieux gouverner, fut la cause de cette révolution. Le mufti & son fils périrent par le dernier supplice, après avoir essuyé une cruelle question pour déclarer où étoient leurs trésors.

MUSTAPHA III, fils d'Achmet III, né en 1716, parvint au trône le 29 novembre 1757. Il étoit renfermé depuis la déposition de son pere en 1730. Livré à la mollesse & aux plaisirs de son serrail, incapable de tenir les rênes de son empire, il les confia à des ministres, qui firent des fautes ou des injustices sous son nom. Toute son occupation se borna à entasser des piastres, & il en laissa 60 millions dans son trésor. Il mourut en 1774, avant que d'avoir vu la fin de la guerre funeste qui s'éleva sous son regne entre la Russie & la Porte, relativement aux troubles de la Pologne. Son frere Abdul-Ahmid, qui lui a succédé, a donné la paix à ses états au commencement de son regne, le 14 juillet 1774, après être sorti d'une prison où il étoit retenu depuis 1730, comme son frere, & où il a fait renfermer son neveu, fils de Mustapha III.

MUSTAPHA, fils aîné de Soliman II empereur des Turcs, fut gouverneur des provinces de Magnésie, d'Amasée, d'une partie de la Mésopotamie, où il se fit aimer & respecter des peuples. Cependant Roxelane, l'une des femmes de l'empereur, craignant que ce prince ne montât sur le trône au préjudice de ses enfans, & voulant faire régner ceux-ci, l'accusa de tramer une rebellion contre l'empereur. Soliman le fit venir devant lui, & sans l'écouter, le fit étrangler inhumainement en 1553. Sa figure, sa bravoure, son adresse exciterent des regrets.

MUSTAPHA-ZELEBIS, *voyez* DUSMES Mustapha.

MUSURUS, (Marc) né dans l'isle de Candie, se distingua par la beauté de son génie. Il enseigna le grec à Venise avec une réputation extraordinaire, & alla ensuite à Rome, où il fit sa cour à Léon X. Ce pape lui donna l'archevêché de Malvasie dans la Morée; mais il mourut d'hydropisie peu de tems après, en 1517, dans sa 36e. année. On a de lui des *Epigrammes* & d'autres pieces en grec. C'est lui qui donna le premier des éditions d'*Aristophane* & d'*Athénée*. Il est aussi auteur de l'*Etymologicon magnum Græcorum*, Venise, 1499, in-fol., réimprimé en 1594 à Heidelberg.

MUSZKA, (Nicolas) né à Schellitz dans le comté de Neytra en Hongrie, le 28 octobre 1713, entra dans la société des Jésuites en 1730, & y enseigna pendant plusieurs années la rhétorique, la philosophie & la théologie avec beaucoup de réputation, particuliérement à Vienne en Autriche. Il étoit provincial de la province d'Autriche & de Hongrie, lors de la suppression de la société. La ville de Neusol étant devenue épiscopale en 1776, il fut nommé grand-prévôt de la cathé-

drale, & mourut dans cette ville quelques années après. On a de lui : I. *Vitæ Palatinorum sub regibus Hungariæ*, réimprimées avec des additions & corrections à Tyrnaw, 1762, in-fol. II. *De legibus, earum transgressione, seu peccatis & peccatorum pœnâ libri III*, Vienne, 1759, in-4°, suivis de plusieurs autres traités de théologie & de morale, imprimés dans la même ville. Ils réunissent à la fois l'ordre, la clarté & l'élégance.

MUTIAN, (Jerôme) peintre, né au territoire de Bresse en Lombardie, l'an 1528, apprit les premiers principes de son art à Bresse, sous Jerôme Romanini. S'étant rendu à Venise, la vue des chef-d'œuvres dont les grands maîtres ont décoré cette ville, & ceux du Titien en particulier, firent sur lui la plus vive impression. Il se fit une maniere de peindre excellente. Ses tableaux étoient fort recherchés; les cardinaux d'Est & de Farnese l'occuperent beaucoup. Le pape Grégoire XIII le chargea de faire les cartons de sa chapelle, & lui commanda plusieurs tableaux. Cet illustre artiste, voulant signaler son zele pour la peinture par quelqu'établissement considérable, se servit du crédit que son mérite lui donnoit auprès de sa Sainteté, pour fonder à Rome l'académie de S. Luc, dont il fut le chef, & que Sixte-Quint confirma par un Bref. Mutian étoit fort habile dans l'histoire; mais il s'adonna particuliérement au paysage & au portrait. Ses dessins, arrêtés à l'encre de la Chine, se font admirer par la correction du trait, par l'expression des figures, & par l'admirable feuiller de ses arbres. Il mourut à Rome en 1590.

MUTINUS, *voyez* MUTUNUS.

MUTIO, *voyez* MUZIO.

MUTIUS, (C.) surnommé *Cordus* & ensuite *Scævola*, s'immortalisa dans la guerre de Porsenna, roi des Toscans, contre les Romains. Ce prince, défenseur de Tarquin le Superbe chassé de Rome, alla assiéger cette ville l'an 507 avant J. C. pour y faire rentrer le tyran. La vie de Porsenna parut à Mutius incompatible avec le salut de la république. Il se détermina à la lui ôter, & déguisé en Toscan, il passa dans le camp ennemi. La tente du roi étoit aisée à reconnoître; il y entra, & le trouva seul avec un secrétaire, qu'il prit pour le prince, & qu'il tua au lieu de lui. Les gardes accoururent au bruit, & arrêterent Mutius. On l'interrogea, afin de savoir d'où il étoit, s'il avoit des complices, & la cause d'une action si téméraire: mais refusant de répondre à ces questions, il ne fit que dire : *Je suis Romain;* & comme s'il eût voulu punir sa main de l'avoir mal servi, il la porta sur un brasier ardent, & la laissa brûler, en regardant fiérement Porsenna. Le roi étonné admira le courage de Mutius, & lui rendit son épée, qu'il ne put recevoir que de la main gauche, comme le désigne le surnom de *Scævola* qu'il porta depuis. Le Romain, feignant alors d'être touché de reconnoissance pour la générosité de Porsenna,

qui lui avoit sauvé la vie, lui parla ainsi : « Seigneur, votre » générosité va me faire avouer » un secret, que tous les tourmens ne m'auroient jamais » arraché. Apprenez donc que » nous sommes trois cents, qui » avons résolu de vous tuer » dans votre camp. Le sort a » voulu que je fusse le premier » à vous attaquer; & autant » j'ai souhaité d'être l'auteur » de votre mort, autant je » crains qu'un autre ne le devienne, sur-tout aujourd'hui » que je vous connois plus » digne de l'amitié des Romains que de leur haine ». Le roi Toscan, plus touché du courage de ses ennemis que de la crainte des meurtriers, fit la paix avec eux. L'action de Scævola fait le sujet de la meilleure épigramme de Martial.

Cùm peteret regem decepta satellite dextra,
Injecit sacris se peritura focis.
Sed tam sæva pius miracula non tulit hostis,
Et raptum flammis jussit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mutius igne
Hanc spectare manum Porsena non potuit.
Major deceptæ fama est & gloria dextræ,
Si non erraſſet, fecerat illa minùs.

MUTIUS Scævola, (Quintus) surnommé l'*Augure*, élevé au consulat l'an 117 avant Jesus-Christ, triompha des Dalmates avec Cæcilius Metellus son collegue; il rendit de grands services à la république dans la guerre contre les Marses. Il n'étoit pas moins bon jurisconsulte, que grand homme de guerre; Cicéron, qui avoit appris le droit de lui, en parle avec éloge.

MUTIUS Scævola, (Q.) de la même famille que les précédens, parvint au consulat l'an 95 avant J. C. C'étoit aussi un excellent jurisconsulte. Etant préteur en Asie, il gouverna cette province avec tant de prudence & d'équité, qu'on le proposoit pour exemple aux gouverneurs que l'on envoyoit dans les provinces. Cicéron dit de lui qu'il « étoit l'orateur le » plus éloquent de tous les jurisconsultes, & le plus habile » jurisconsulte de tous les orateurs ». Il fut assassiné dans le temple de Vesta, durant les guerres de Marius & de Sylla l'an 82 avant J. C.

MUTIUS, (Ulric) professeur de Bâle au 16*e.* siecle, mania le burin de Clio dans les intervalles de ses occupations scholastiques. Son principal ouvrage est une *Histoire d'Allemagne*, Bâle, 1539, in-fol.

MUTIUS, *voyez* Muzio.

MUY, (Louis-Nicolas de Félix, comte du) naquit à Marseille en 1711, d'un pere que le cardinal de Fleury jugea capable par ses talens, & digne par ses vertus, de former un roi, en le faisant nommer sous-gouverneur du dauphin. Le jeune du Muy prit le parti des armes, & s'appliqua avec ardeur à sonder toutes les profondeurs du grand art qu'il pratiquoit. Le dauphin se l'attacha en qualité de Menin. Le comte de Saxe avoit demandé cette place pour un de ses amis; mais dès qu'il fut informé du

deſſein & du choix du prince, il ceſſa de ſolliciter cet honneur & dit : *Je ne veux pas faire à ce prince le tort de le priver de la ſociété d'un homme auſſi vertueux que le chevalier du Muy, & qui peut devenir très-utile à la France.* Le dauphin lui accorda d'abord ſes bontés & toute ſon amitié, car on ne peut donner que ce nom au ſentiment qui les lia ; elle étoit fondée ſur la conformité ſinguliere des caracteres, même auſtérité de mœurs, même humanité, même bienfaiſance, même dévouement au bien public, même zele pour la Religion. Pour connoître l'état de la France, les maux & les remedes politiques, le prince croyoit qu'il falloit voir par ſoi-même, & compta voir par ſoi-même, en envoyant dans les provinces un ami jaloux de ſa gloire, un citoyen dévoué à l'intérêt public, un obſervateur judicieux tel que le comte du Muy, qui remplit ſa tâche avec un zele meſuré ſur la confiance que lui témoignoit le dauphin. La guerre de 1744 ſépara ces deux hommes ſi étroitement & ſi utilement unis. On peut juger des ſervices du comte du Muy par la rapidité avec laquelle il fut élevé aux grades ſupérieurs : brigadier en 1743, il eſt fait lieutenant-général en 1748. Dans la guerre de 1756 il eſt bleſſé à Crévelt, & battu à Warbourg, mais ſa défaite n'auroit pas diminué la gloire du plus grand capitaine ; ſa retraite l'auroit ſoutenue, & ſa maniere de ſupporter ce malheur l'auroit rehauſſée. Que pouvoient faire 18,000 hommes contre une armée de 40,000 déjà triomphante, & dont les manœuvres avoient été cachées par le brouillard le plus épais ! M. du Muy rendu à ſes reſpectables loiſirs, ſe livra de nouveau au prince qui le portoit dans ſon cœur, qui le regardoit comme un ſoutien néceſſaire lorſqu'il porteroit la couronne, & demandoit tous les jours par une priere particuliere la conſervation de cet ami précieux. L'hiſtorien de ce prince nous a conſervé cette priere. « Mon » Dieu, défendez de votre épée, » protégez de votre bouclier » le comte de Félix du Muy, » afin que ſi jamais vous me » faites porter le peſant far- » deau de la couronne, il » puiſſe me ſoutenir par ſa » vertu, ſes leçons & ſes » exemples ». Ce bon & ſage prince n'eut pas beſoin de ce ſecours, la mort le ravit aux vœux de la France : le comte du Muy, à côté de ſon lit, laiſſa couler ſes pleurs ; le prince mourant s'en apperçoit & lui dit, avec cette voix qui déchire les entrailles : « Ne vous » abandonnez pas à la dou- » leur ; conſervez-vous pour » ſervir mes enfans ; ils auront » beſoin de vos lumieres & de » vos vertus ; ſoyez pour eux, » ce que vous auriez été pour » moi : donnez à ma mémoire » cette marque de tendreſſe ; » & ſur-tout que leur jeuneſſe » dans laquelle j'eſpere que » Dieu les protégera, ne vous » éloigne pas d'eux ». La plaie que cette mort fit au cœur de M. du Muy ne ſe ferma jamais ; la Religion & le devoir empêcherent qu'il ne ſuccombât entiérement à la douleur ; mais ſes larmes ne ceſſerent de

couler. Il fit creuſer ſon tombeau au pied de celui du prince chéri dans l'égliſe de Sens, & ſa triſteſſe y grava cette inſcription : *Hùc uſque luctus meus.* Il ne trouva pas de moyen plus efficace pour ſe diſtraire de ſes peines que le travail & la pratique du bien : la Flandre n'oubliera jamais avec quelle exactitude, quelle attention & quel zele il remplit toutes les fonctions de commandant de cette province. Louis XV voulut l'honorer du miniſtere de la guerre ; mais M. du Muy le pria de le diſpenſer d'accepter cet honneur, parce qu'il ne croyoit pas les conjonctures aſſez favorables pour travailler efficacement à ſa gloire & à l'avantage de l'état. L'invitation de Louis XVI fut plus efficace : ce jeune roi ſe rappelloit les dernieres paroles de ſon pere mourant, qui ſembloient nommer M. du Muy au miniſtere. Ces paroles furent des ordres ſacrés & pour le fils & pour l'ami de ſon pere. Informé des intentions du roi, il répond qu'*il n'a pu conſentir au choix de Louis XV, mais qu'il doit obéir à la volonté du fils de monſieur le Dauphin.* Il ſignala le tems de ſon miniſtere par les plus ſages réglemens, & dreſſa pluſieurs plans qui furent exécutés du tems de ſon ſucceſſeur. Il fut élevé au grade de maréchal en 1774, & mourut de l'opération de la pierre le 10 octobre 1775. Il avoit épouſé l'année précédente la baronne de Blanckart. La Religion ſembloit avoir formé ſon caractere : elle étoit en lui une ſeconde nature ; elle inſpiroit ſes penſées, elle régloit ſes ſentimens, elle dominoit dans toutes ſes actions. Sa foi échappée à la fougue de l'âge, à la licence des armes, aux dangers des voyages, à la corruption du ſiecle, ſe conſerva au milieu des dangers de la cour. Il en donna des preuves éclatantes dans toutes les occaſions qui ſe préſenterent. L'étiquette veut que les menins accompagnent le prince aux ſpectacles ; M. du Muy qui ne croit pas qu'il lui ſoit permis d'y aſſiſter, demande à être diſpenſé de cette obligation & l'obtient : telles ſont les graces qu'il ſollicite. Sa ſcrupuleuſe exactitude ne ſe démentit jamais ; obligé en qualité de commandant de la Flandre de conduire par-tout le roi de Danemarck, & arrivé avec ce prince à la porte de la ſalle des ſpectacles, il lui repréſente les devoirs qu'il croyoit lui être impoſés par la Religion, & ſe retire. On le vit régler toujours ſa table ſur le précepte de l'abſtinence, lors même qu'il eut l'honneur d'y faire aſſeoir le duc de Gloceſter, frere du roi d'Angleterre, qu'une croyance différente ſembloit diſpenſer de cette obligation : « Ma loi, » lui dit-il, s'obſerve exacte- » ment dans ma maiſon. Si j'a- » vois le malheur d'y manquer » quelquefois, je l'obſerverois » plus particuliérement aujour- » d'hui, que j'ai l'honneur » d'avoir un illuſtre prince » pour témoin & pour cenſeur » de ma conduite. Les Anglois » ſuivent fidellement leur loi ; » par reſpect pour vous-même, » je ne donnerois pas le ſcan- » dale d'un mauvais catholique » qui oſe violer la ſienne juſ- » qu'en votre préſence ». Lorſ-

qu'il étoit à la tête des troupes, on le vit toujours veiller avec une singuliere attention à l'observation de la discipline ; chaque jour il faisoit une inspection sévere des hôpitaux, & examinoit le pain destiné au soldat. Après avoir rempli les devoirs de son état, ses plaisirs étoient de soulager la misere, de protéger l'innocence, de soutenir la vertu. Sans opulence, il parut toujours prodigue envers l'indigent ; c'étoit-là son luxe, fruit de l'économie. Il a laissé des *Mémoires* pleins d'excellentes vues sur différens objets de l'administration publique, & dont le bien de la France fait desirer la publication. M. de Beauvais, évêque de Senez, a prononcé son Oraison funebre ; peu d'hommes ont mieux mérité que lui, d'être loués dans la chaire de vérité. M. le Tourneur & M. de Tresséol ont aussi fait son *Eloge*. L'ouvrage de ce dernier, moins éloquent que les deux premiers, est néanmoins plein de choses, & renferme peut-être plus de traits de caractere. L'épigraphe tirée de Salluste, peint parfaitement le comte du Muy, attaché à la vertu pour elle-même, & n'en recueillant la gloire que lorsqu'il ne pouvoit l'éviter. *Esse bonus quàm videri maluit ; ità quò minùs gloriam petebat, eò magis illam assequebatur.* Vertu pure & désintéressée, bien différente du simulacre, qui dans ce siecle d'illusion en a pris le nom & la place ; affaire d'ostentation & de vaine parade, qui détruiroit la vertu, essentiellement modeste, si ces deux choses pouvoient exister un moment dans le même homme.

MUYS, (Guillaume) médecin, né à Steenwyk dans l'Over-Yssel, en 1682, fut successivement professeur de mathématiques, de médecine, de chymie, & enfin de botanique, à Franeker. Il mourut le 19 avril 1744. On a de lui : I. *Elémens de Physique*, Amsterdam, 1711, in-4°. II. Des *Harangues*, imprimées séparément. III. *Opuscules posthumes*, 1749, in-4°. On y voit une dissertation intitulée : *De Virtute seminali, quâ plantæ & animalia generi suo propagando sufficiunt.* IV. *Investigatio fabricæ quæ in partibus musculos componentibus extat*, Leyde, 1741, in-4° ; ouvrage profond & élégant : il est précédé d'une longue préface, dont on a donné une traduction françoise, intitulée : *Dissertation sur la perfection du monde corporel & intelligent*, Leyde, 1750. Il y démontre le merveilleux méchanisme, par lequel Dieu a voulu que les especes des animaux & des plantes se perpétuassent, & convient en même tems de l'obscurité impénétrable qui enveloppe la génération aux yeux de tous les naturalistes. *Id unum hic mihi sufficit, ejusmodi hoc seminis artificium esse, ut minimè ambigam quin tu, si quandò ad perspiciendum illud incumbes, ac omnem mentis vim atque aciem intendes, quò magis ingenio valeas, quoque altiùs in idipsum descendas, eò clariùs divino ad hoc inveniendum ingenio, divinâ ad hoc efficiendum manu opus esse videas.* Passage qui contient plus de véritable lumiere que tous les systêmes imaginés dans cette matiere (*voyez* GRAAF

Regnier, LEUWENHOECK, KIRCHER), & qui amene l'esprit d'un observateur calme & non prévenu ni suffisant vers l'idée de l'action immédiate du Créateur, comme seule propre à expliquer une multitude de choses dans leur principe & le secret de leurs causes premieres (*voy.* LEIBNITZ, MALEBRANCHE). Malgré la sagesse qui se montre dans les écrits de Muys, cet estimable écrivain a donné dans quelques singularités; il prétend trouver dans le monde un mal qui est contraire à sa perfection, & qui n'est proprement ni physique ni moral: mais le fait est que le mal qui est dans le monde, est subordonné aux vues de l'Auteur de tout bien; & que dès-lors le monde n'est pas imparfait, quoique le Créateur eût pu en former un plus parfait, au moins selon nos idées, qui elles-mêmes sont bien loin de la perfection.

MUZIO, (Jerôme) littérateur & controversiste Italien, naquit à Padoue en 1496. Il ajouta à son nom le surnom de *Giustinopolitano*, c'est-à-dire, de Capo-d'Istria; non qu'il fût né dans cette ville, comme quelques-uns l'ont cru, mais parce que sa famille y étoit établie. Son vrai nom n'étoit pas *Muzio*, mais *Nuzio*, dont il lui plut de changer la premiere lettre. Il fut secrétaire de Jean Casa, nonce apostolique en Savoie & en Hongrie. Cet écrivain avoit une plume féconde, & a laissé beaucoup d'ouvrages en divers genres. Les principaux sont: I. *Delle Vergeriane libri IV*, Venise, 1550, in-8°, en réponse à P. Paul Vergerio qui avoit abandonné l'évêché de Capo-d'Istria, pour embrasser la doctrine de Luther. II. *Lettere Catoliche*, *libri IV*, Venise, 1571, in-4°. Ces Lettres sont comme une continuation de l'ouvrage précédent. III. *Di fesa della Messa*, *de Santi*, *e del Papato*, Pesaro, 1568, in-8°. IV. Le *Mentite Ochiniane*, Venise, 1551, in-8°, contre Ochin, Capucin apostat. V. *Il Duello*, & *la Faustina*, deux Traités contre le duel; le premier imprimé à Venise, 1558, in-8°; le 2e. à Venise, 1560, in-8°: peu communs. VI. *Il Gentiluomo*, Venise, 1565, in-4°; c'est un Traité du devoir des nobles. VII. Le *Battaglie del Muzio per di fesa dell' Italica Lingua*, &c., Venise, 1582, in-8°. VIII. *Istoria de Fatti di Federigo di Monte-Feltro duca d'Urbino*, Venise, 1605, in-4°. IX. Des *Lettres*, quelques *Poésies*, & des *Notes* sur *Pétrarque*, insérées dans l'*Edition* de ce poëte, donnée par Muratori. Tous ces ouvrages assez estimés n'enrichirent point l'auteur, qui vécut presque toujours dans l'indigence, & qui se plaint amérement de la fortune dans quelques-unes de ses Lettres. Le pape Pie V lui avoit accordé une pension: mais ce pontife étant mort, il quitta Rome, & alla mourir *Alla Paneretta*, chez son ami Capponi, en 1576.

MYAGRE, MYODE *ou* MYACORE, dieu des mouches. On l'invoquoit & on lui faisoit des sacrifices pour être délivré des insectes ailés. En Afrique on adoroit cette divinité païenne sous le nom d'Achor. C'est le même que Béelzebut. *V. ce mot.*

MYDORGE, (Claude) mathématicien, né à Paris en 1585, de Jean Mydorge conseiller au parlement, & de Magdelene de Lamoignon. On a de lui 4 livres de *Sections Coniques*, & d'autres ouvrages. Il mourut en 1647.

MYER, (Paul) écrivain du 17e. siecle, dont nous avons des *Mémoires* curieux & rares *touchant l'établissement d'une Mission Chrétienne dans le 3e. Monde, appellé Terres Australes;* Paris, 1663, in-8°. On sait aujourd'hui que le continent austral, dont on ne doutoit point alors, n'existe pas, & que les terres australes se bornent à quelques isles, auxquelles il seroit sans doute souhaitable qu'on procurât quelque moyen d'instruction.

MYNSICHT, (Adrien) médecin du duc de Meckelbourg & de plusieurs autres princes d'Allemagne, se distingua par ses connoissances chymiques au commencement du 17e. siecle. On a de lui: *Armentarium Medico-Chymicum*, fouvent imprimé. Il ne faut pas toujours se fier sur ce qu'il dit des vertus des médicamens dont il donne la description. C'est à lui que l'on doit le Sel *de Duobus* ou l'*Arcanum*, aujourd'hui encore en usage; & un excellent emplâtre pour dissoudre les humeurs rhumatismales & autres, très-connu sous le nom d'*Emplastrum diaphoreticum Mynsichti*.

MYREPSUS, (Nicolas) médecin d'Alexandrie. On doit lui savoir gré des peines qu'il s'est données pour recueillir tous les médicamens composés, qui sont dispersés dans les écrits des Grecs & des Arabes, & en former une espece de Pharmacopée. Elle a été faite avant le 14e. siecle, & quoiqu'écrite en grec d'un style barbare, elle a été long-tems en Europe la regle des pharmacies. Léonard Fusch l'a traduit en latin sous ce titre: *Opus medicamentorum in sectiones quadraginta octo digestum.* On en a donné un grand nombre d'éditions; la meilleure est celle de Hartman Beyerus, Nuremberg, 1658, in-8°.

MYRSILE, ancien historien Grec, que l'on croit contemporain de Solon. Il ne nous reste de lui que des fragmens, recueillis avec ceux de Berose & de Manethon. Le livre de Myrsile sur l'*Origine de l'Italie*, publié par Annius de Viterbe, est une de ces productions que les critiques mettent au rang des fourberies de son éditeur; mais dont il faut plutôt accuser ceux que l'éditeur a copiés, & dont, faute d'une bonne critique, il n'a pas cru devoir se défier.

MYRTIS, femme Grecque, se distingua vers l'an 500 avant J. C. par ses talens poétiques. Elle enseigna les regles de la versification à la célebre Corinne, rivale de Pindare, lequel prit aussi-tôt, dit-on, des leçons de cette Muse. On trouve des fragmens de ses Poésies avec ceux d'Anyta. *Voyez ce mot.*

N

NAAMA, Ammonite, femme de Salomon & mere de Roboam. Cette princeſſe étoit idolâtre comme les Ammonites; elle éleva ſon fils dans ſes impiétés.

NAAMAN, général de l'armée de Benadad, roi de Syrie, fut attaqué de la lepre. Son mal ayant réſiſté à tous les remedes, il vint à Samarie préſenter, de la part de ſon maître, des lettres de recommandation pour ſon mal au roi Joram, qui prenant cette ambaſſade pour une embûche, lui fit mauvais accueil, en demandant avec hauteur, *s'il étoit un dieu pour pouvoir guérir les lépreux?* Naaman ainſi renvoyé, perdoit toute eſpérance de guériſon, lorſqu'Eliſée inſtruit de ce qui ſe paſſoit à la cour de Joram, fit dire à ce prince de lui envoyer Naaman : « Qu'il » vienne me trouver, dit-il, » & qu'il ſache qu'il eſt un » prophete en Iſraël ». Naaman ſe mit en chemin pour aller trouver le prophete vers l'an 884 avant J. C. Quand il fut à la porte, Eliſée voulut éprouver ſa foi. Il lui envoya dire par Giezi, ſon ſerviteur, d'aller ſe laver ſept fois dans le Jourdain, & qu'il ſeroit guéri. Naaman regardant cette réponſe comme une marque de mépris, ſe retiroit en colere; toutefois, à la priere de ſes ſerviteurs, il obéit, & la lepre diſparut. Alors il revint vers l'homme de Dieu pour lui témoigner ſa reconnoiſſance; & ſa guériſon paſſant juſqu'à l'ame, il rendit hommage au Dieu qui l'avoit opérée. *Voyez* ELISÉE.

NAAS, roi des Ammonites, mit le ſiege devant Jabès, capitale de la province de Galaad. La ville réduite à l'extrémité, demanda à capituler; Naas offrit aux habitans de leur ſauver la vie, à condition de ſe laiſſer crever l'œil droit. Cette réponſe conſterna les Jabéens; ils promirent de s'y ſoumettre s'ils n'étoient point ſecourus dans ſept jours. Naas mépriſoit trop les Iſraélites pour refuſer leur demande. Ils envoyerent des députés à Saül qui n'étoit roi que depuis un mois. Saül marcha avec tant de promptitude contre leurs ennemis, que toute l'armée de Naas fut taillée en pieces, vers l'an 1095 avant J. C.; on croit communément que Naas fut tué dans l'action; mais cela eſt fort douteux, car on trouve, d'abord un Naas roi des Ammonites, chez lequel David ſe retira durant la perſécution de Saül, & dont il fut bien accueilli : *Dixitque David : Faciam miſericordiam cum Hanon filio Naas, ſicut fecit pater ejus mecum miſericordiam.* II. Reg. 10. Pluſieurs prétendent que ce Naas eſt fils de celui qui périt devant Jabès, d'autres penſent que c'eſt le même.

NABAL, *voyez* ABIGAÏL.

NABIS, tyran de Lacédémone, à qui Philippe, roi de

Macédoine, remit la ville d'Argos comme en dépôt. Il y exerça les plus grandes cruautés, & inventa une machine en forme de ſtatue, qui reſſembloit à ſa femme. Il la fit revêtir d'habits magnifiques, qui cachoient des pointes de fer, dont elle avoit les bras, les mains & le ſein hériſſés. Quand quelqu'un lui refuſoit de l'argent, il lui diſoit : « Peut-» être n'ai-je pas le talent de » vous perſuader ; mais j'eſpere » qu'Apega, ma femme, vous » perſuadera ». Auſſi-tôt la ſtatue paroiſſoit, & le tyran la prenant par la main, la conduiſoit à ſon homme, qu'elle embraſſoit, & à qui elle faiſoit jeter les hauts cris. Nabis ayant pris le parti de Philippe contre les Romains, Flaminius l'aſſiégea dans Sparte, l'obligea à demander la paix, & la lui accorda. A peine le général Romain fut-il parti de la Grece, que Nabis alla aſſiéger Gythium, ville des Achéens, qui avoient pour général le célebre Philopœmen. Ce héros, très-propre aux combats de terre, mais n'ayant aucun uſage de la marine, fut totalement défait dans une bataille navale. Cet échec ranima ſon courage, loin de l'éteindre : il pourſuit le perfide Nabis, le ſurprend & le bat près de Sparte. Le tyran fut mé en trahiſon dans le tems qu'il prenoit la fuite, vers l'an 194 avant J. C., laiſſant un nom odieux au genre humain.

NABONASSAR, roi des Chaldéens ou Babyloniens, eſt célebre par la fameuſe *Ere* qui porte ſon nom, & qui commence le 26 février, l'an 747 avant J. C. On croit qu'il eſt le même que Béléſis ou Baladan, dont il eſt parlé dans l'Ecriture-Sainte, & qui fut pere de Mérodac, lequel envoya des ambaſſadeurs au roi Ezéchias : mais cette opinion, & toutes les autres qu'on forme ſur ce prince, ne ſont que conjecturales & ſans certitude.

NABONIDE, le même que le BALTHAZAR de Daniel ; *voy.* BALTHAZAR.

NABOPOLASSAR, prince de Babylone, déclara la guerre à Saracus, roi d'Aſſyrie. Il ſe joignit à Aſtyages pour renverſer cet empire. Ils aſſiégerent Saracus dans ſa capitale ; & ayant pris cette ville, ils établirent ſur les débris de l'empire d'Aſſyrie deux royaumes : celui des Medes, qui appartint à Aſtyages ; & celui des Chaldéens, ſur lequel fut établi Nabopolaſſar, l'an 626 avant J. C. Néchao, roi d'Egypte, jaloux de ſa proſpérité, marcha contre lui, le défit, & lui enleva Carchemis, place importante de ſon empire. Nabopolaſſar, caſſé par la vieilleſſe, ne put venger cet affront, & mourut après 21 ans de regne.

NABOTH, de la ville de Jezraël, avoit une vigne près le palais d'Achab. Ce prince, voulant faire un jardin potager, le preſſa de lui vendre ſa vigne, ou de la changer contre une meilleure ; mais Naboth, très-fidele obſervateur de la loi, refuſa de vendre l'héritage de ſes peres. Jézabel, femme d'Achab, irritée de ſa réſiſtance, écrivit aux magiſtrats de la ville où demeuroit Naboth, de ſuſciter de faux témoins, qui dépoſaſſent qu'il avoit

avoit blasphémé contre Dieu & maudit le roi, & de le condamner à mort. Cet ordre fut exécuté. Deux témoins déposerent contre Naboth, qui fut lapidé le même jour. Jézabel, en ayant appris la nouvelle, courut la porter au roi, qui partit aussi-tôt pour prendre possession de sa vigne; mais le prophete Elie vint troubler sa joie, lui reprocha son crime, & lui dit: « Sachez qu'au même » lieu où les chiens sont venus » lécher le sang de Naboth, ils » se désaltereront du vôtre ». Ce fut l'an 899 avant J. C. L'arrêt aussi juste que terrible fut exécuté peu d'années après (*voyez* JÉZABEL). La *vigne de Naboth* est devenue une espece de proverbe, pour désigner les possessions des pauvres envahies par les riches, que le Seigneur ne tarde pas à punir comme coupables d'un péché qui crie vengeance au trône de sa justice.

NABUCHODONOSOR *Ier.*, roi de Ninive & de Babylone, dont il est parlé dans le livre de Judith, défit & tua Phraortes, roi de Médie, appellé aussi Arphaxad. Vainqueur des Medes, il envoya contre les Israélites Holoferne, général de ses armées, qui fut tué par Judith. Quelques-uns pensent que ce Nabuchodonosor est le même que Nabopolassar. Il est difficile de rien dire de positif sur ces tems reculés: mais ce que nous venons de dire de Nabopolassar, n'est pas favorable à cette opinion. Depuis quelques années, des auteurs catholiques, même des prédicateurs, d'après les creuses spéculations des hermeneutes modernes, ont changé le nom de *Nabuchodonosor* en celui de *Nebukednazar*, & les autres noms à proportion des atteintes qu'une critique grammaticale, aussi puérile que téméraire, leur avoit données, en conséquence du système arbitrairement adopté sur les voyelles, ou par attachement aux points massorétiques, plus arbitraires encore (*voyez* ELÉAZAR, GOROPIUS, MASCLEF): néologisme ridicule & infiniment nuisible, qui fronde le respect dû aux anciennes versions, dénature les notions historiques, donne je ne sais quelle mobilité au récit des auteurs sacrés, déroute l'attention & l'intelligence du peuple accoutumé aux noms reçus depuis 18 siecles dans l'instruction publique.

NABUCHODONOSOR *IIe.*, roi des Assyriens & des Babyloniens, surnommé *le Grand*, succéda à son pere Nabopolassar, & se rendit maître de presque toute l'Asie. Il prit Jérusalem sur Joachim roi de Juda, au moment qu'on s'y attendoit le moins, & l'amena captif à Babylone, l'an 600 avant J. C. Il lui rendit ensuite sa liberté & ses états, mais à des conditions très-dures. Ce roi s'étant révolté trois ans après, il fut pris & mis à mort. Jéchonias son fils lui succéda; le roi de Babylone fit une troisieme expédition en Judée, vint l'assiéger dans sa capitale, le mena captif à Babylone, avec sa mere, sa femme, & dix mille hommes de Jérusalem. Nabuchodonosor enleva tous les trésors du Temple, & établit à la place de Jéchonias,

l'oncle paternel de ce prince, auquel il donna le nom de *Sédécias*. Ce nouveau roi marcha sur les traces de ses prédécesseurs, il fit une ligue avec les princes voisins, contre celui à qui il étoit redevable de la couronne. Le monarque Babylonien vint encore en Judée avec une armée formidable. Après avoir réduit les principales places du pays, il fit le siege de Jérusalem. Sédécias, désespérant de défendre cette ville, s'enfuit, fut pris en chemin & mené à Nabuchodonosor, qui étoit alors à Reblatha en Syrie. Ce prince fit égorger ses enfans en sa présence, lui fit crever les yeux, le chargea de chaines & le fit mener à Babylone. L'armée des Chaldéens entra dans Jérusalem, & y exerça des cruautés inouies: on égorgea tout sans distinction d'âge ni de sexe. Nabuzardan, chargé d'exécuter les ordres de son maître, fit mettre le feu au Temple, au palais du roi, aux maisons de la ville, & à toutes celles des grands. Les murailles de la ville furent démolies; on chargea de chaines tout ce qui restoit d'habitans, après avoir égorgé 60 des premiers du peuple aux yeux de Nabuchodonosor. Le vainqueur, de retour en sa capitale, fit dresser, dans la plaine de Dura, une statue d'or haute de 60 coudées. Tous ses sujets eurent ordre, sous peine de mort, de se prosterner devant l'idole & de l'adorer. Les seuls compagnons de Daniel ayant refusé de le faire, le roi irrité les fit jeter dans une fournaise ardente, où ils furent miraculeusement préservés des flammes par l'ange du Seigneur. Alors Nabuchodonosor, frappé de ce prodige, les fit retirer, & donna un édit dans lequel il publia la grandeur du vrai Dieu (*voyez* DANIEL). Deux ans après la défaite des Juifs, Nabuchodonosor vainquit les Tyriens, les Philistins, les Moabites, & plusieurs autres peuples voisins & ennemis des Juifs. Il alla d'abord mettre le siege devant Tyr, ville maritime, illustre par son commerce. Ce siege dura 13 ans; & dans cet intervalle, l'armée du roi désola la Syrie, la Palestine, l'Idumée & l'Arabie. Tyr se rendit enfin, & cette conquête fut suivie de celle de l'Egypte, & d'une partie de la Perse. Nabuchodonosor s'appliqua ensuite à embellir sa capitale, & à y faire construire de superbes bâtimens. Enorgueilli de ses succès & de ses richesses, il jetoit fièrement les yeux du haut de son palais sur toute la ville. « N'est-ce pas-là, » dit-il, cette grande & magnifique ville que j'ai bâtie » dans la grandeur de ma puissance & dans l'éclat de ma » gloire, pour en faire le siege » de mon empire »? Il n'avoit pas achevé ce discours, qu'une voix du ciel se fit entendre, & lui dit: « Votre royaume va » passer en d'autres mains. Vous » allez être retranché de la » société des hommes, vous » rechercherez celle des animaux des forêts, vous vous » nourrirez d'herbes & de foin » comme les bêtes de charge: » vous passerez ainsi sept années, jusqu'à ce que vous reconnoissiez que le Seigneur » Dieu tout-puissant exerce un » empire absolu sur les royau-

» mes de la terre, & qu'il les » donne à qui il lui plait : *Donec scias quòd dominetur Excelsus in regno hominum, & cuicumque voluerit, det illud* ». Cette prédiction s'accomplit à l'instant : il tomba malade, & crut être un bœuf. On le laissa aller parmi les bêtes dans les bois. Il y demeura sept ans, à la fin desquels ayant fait pénitence de ses péchés, il remonta sur le trône. Il mourut un an après, l'an 563 avant J. C., le 43e. de son regne, dans de grands sentimens de religion. C'est ce prince qui vit en songe, la 2e. année de son regne, une grande statue qui avoit la tête d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuisses d'airain, les jambes de fer, & les pieds d'argile. Le prophete Daniel expliqua ce songe mystérieux, & déclara à ce prince que les quatre métaux dont la statue étoit composée, lui annonçoient la succession des 4 empires, des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre le Grand, & de ses successeurs. Il y a plusieurs sentimens sur la métamorphose de Nabuchodonosor. Le plus suivi est, que ce prince, s'imaginant fortement être devenu bête, broutoit l'herbe, sembloit frapper des cornes, laissoit croître ses cheveux, ses ongles, & imitoit à l'extérieur toutes les actions d'une bête. Ce changement, qui probablement n'avoit lieu que dans son cerveau altéré, ou dans son imagination échauffée, étoit une espece de lycanthropie : état dans lequel l'homme se persuade qu'il est changé en loup, en chien, ou en un autre animal. Mais quels que fussent la cause, la nature & les effets immédiats de cette maladie, elle étoit excellemment propre à confondre l'orgueil de ce prince superbe, à le convaincre de sa foiblesse & de son néant, & à lui faire rendre un éclatant hommage au Roi des rois, qui, après lui avoir manifesté sa puissance dans une telle dégradation, la faisoit éclater encore davantage en le retirant de cet état pour le remettre sur le trône. Quelques-uns prétendent qu'Amasis est le même que Nabuchodonosor, & que l'histoire du prétendu roi d'Egypte a été forgée sur celle du monarque Assyrien. Il y a effectivement des rapprochemens très-frappans. Voyez le *Journ. hist. & littér.* 1 décembre 1790, p. 528. On peut remarquer encore que la chronologie place leur regne au même siecle.

NABUNAL, (Elie) théologien de l'ordre de S. François, nommé Nabunal du lieu de sa naissance dans le Périgord, devint archevêque de Nicosie & patriarche de Jérusalem, & fut nommé cardinal en 1342 par le pape Clément VI. Il mourut à Avignon l'an 1367. On a de lui, en latin : Des *Commentaires* sur les IV livres des Sentences, & sur l'Apocalypse. II. Un *Traité de la Vie contemplative.* III. Des *Sermons sur les Evangiles.*

NACAURA, (Julien) est un des quatre ambassadeurs que les rois du Japon envoyerent en 1581 au pape Grégoire XIII. Quelque tems après son retour dans son pays, il entra chez les Jésuites, & se consacra entiérement au salut de ses compatriotes, dont il convertit un très grand nombre. Après de

longs travaux & de grandes souffrances, il scella par le martyre la foi qu'il avoit prêchée, étant mort dans le cruel supplice de la fosse à Nangasacki, l'an 1634.

NACHOR, fils de Sarug & pere de Tharé, mourut l'an 2008 avant J. C. à 148 ans. — Il ne faut pas le confondre avec NACHOR, fils de Tharé & frere d'Abraham.

NACLANTUS *ou* NACCHIANTE, (Jacques) Dominicain de Florence, mort en 1569, fut évêque de Chiozza, & assista au concile de Trente. On a de lui plusieurs ouvrages imprimés en 2 vol. in-folio.

NADAB, roi d'Israël, succéda à son pere Jeroboam, l'an 954 avant J. C., & fut l'imitateur de ses sacrileges & de ses impiétés. Basa, l'un de ses généraux, le tua en trahison l'an 953, fit périr toute sa race, & s'empara du trône. — Il ne faut pas le confondre avec NADAB, fils d'Aaron, qui, comme son frere Abiu, fut dévoré par le feu céleste.

NADAL, (Augustin) né à Poitiers, vint de bonne heure à Paris, où ses talens lui firent des protecteurs, & son caractere liant des amis. Le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre & gouverneur de la province du Boulonnois, lui procura le secrétariat de cette province, & en 1706, une place dans l'académie des inscriptions & belles-lettres. Il accompagna, en 1712, en qualité de secrétaire, le duc d'Aumont, plénipotentiaire auprès de la reine Anne pour la paix d'Utrecht. Ses services furent récompensés par l'abbaye de Doudeauville, en 1716. Il mourut dans sa patrie en 1741, à 82 ans. Ses Ouvrages ont été recueillis en 1738, à Paris, en 3 vol. in-12. Le 1er. vol. offre des *Dissertations*, des *Traités de Morale*, des *Remarques critiques*. La plupart donnent une idée avantageuse du savoir & de l'esprit de l'auteur, mais non pas de son goût. Son style est guindé & singulier. On trouve dans le 2e. volume des *Poésies diverses*, sacrées & profanes, la plupart très-foibles; des *Observations sur la Tragédie* ancienne & moderne, & des *Dissertations* sur les progrès du génie poétique dans Racine. Enfin le 3e. volume contient des pieces de théâtre. La versification, assez bonne en plusieurs endroits, est quelquefois embarrassée & louche. Il y a quelques morceaux trop ampoulés. Plus de force & de précision dans certains sentimens, en auroient relevé la beauté. C'est le jugement que porte l'abbé des Fontaines de la piece intitulée *Moyse*, & on peut l'appliquer à toutes celles de l'auteur, poëte médiocre & prosateur alambiqué.

NADANYI, (Jean) noble Hongrois, vint en Hollande pour se perfectionner dans les sciences, & y publia un traité, *De Jure Belli*, Utrecht, & *Florus Hungaricus*, Amsterdam, 1663; c'est un abrégé de l'histoire de Hongrie. De retour dans sa patrie, il fut fait professeur de philosophie & de la langue hébraïque dans la Transylvanie en 1666. Les troubles dont ce pays fut agité, l'obligerent de se retirer en Hongrie, où il termina ses jours.

NADASI, (Jean) né à Tirnaw en 1614, entra chez les Jésuite à Gratz en 1633. Après avoir enseigné la théologie & la controverse, il fut fait assistant du P. Général Nickel, & eut le même emploi sous le P. Oliva. De retour dans sa patrie, l'impératrice Eléonore, douairiere de l'empereur Ferdinand III, le choisit pour son confesseur. Il vivoit encore en 1676. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, la plupart ascétiques. Les principaux sont: I. *Annus hebdomadarum Cœlestium*, Prague, 1663, in-4°. II. *Reges Hungariæ à S. Stephano usque ad Ferdinandum III*, Presbourg, 1637, in-fol. III. *Vita S. Emerici*, Presbourg, 1644, in-fol. IV. Plusieurs ouvrages qui concernent les hommes célebres de sa société, par leur piété & leur zele pour la Religion.

NADASTI, (Thomas, comte de) d'une des plus anciennes familles de Hongrie, défendit avec valeur, en 1531, la ville de Bude contre Soliman II, empereur des Turcs; mais la garnison le trahit, & le livra pieds & mains liées au grand-seigneur avec la ville & le château. Ce prince, indigné d'une si lâche trahison, punit sévérement les traîtres en présence de Nadasti, & le renvoya après l'avoir comblé d'éloges, sous bonne escorte, à Ferdinand roi de Hongrie. Nadasti servit ensuite dans les armées de l'empereur Charles-Quint, avec un corps de Hongrois. Il enseigna l'art militaire au célebre Ferdinand de Tolede, duc d'Albe, qui n'avoit alors que 23 ans. Il vit dans ce jeune-homme le germe de tous les talens militaires, & il prédit ce qu'il seroit un jour.

NADASTI, (François, comte de) président du conseil-souverain de Hongrie, étoit de la même famille que le précédent. N'ayant pu obtenir de l'empereur Léopold la dignité de palatin, il conspira contre lui, en 1665, avec les comtes de Serini, Frangipani & Tattenbach. Il fit d'abord mettre le feu au palais impérial, afin de profiter de la fuite de l'empereur pour lui donner la mort; mais l'expédient qu'il espéroit tirer de l'incendie, ne lui réussit pas. Croyant mieux exécuter son dessein par le poison, que par le fer & le feu, il fit empoisonner les puits, dont il présumoit qu'on se servoit pour les cuisines de l'empereur. Ces détestables manœuvres ayant été découvertes, il fut condamné à avoir le poing droit coupé & la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués, & ses enfans condamnés à quitter le nom & les armes de leur famille. La sentence fut exécutée en 1671. Les Hongrois, peu instruits, le regarderent comme un patriote zélé, comme un innocent sacrifié à l'ambition de la cour de Vienne; mais rien n'est plus faux que cette idée, qui tient encore à l'ancienne antipathie de cette nation contre les Allemands. On a de ce rebelle un livre in fol., en latin, intitulé: *Mausolée des Rois & des Ducs du Royaume Apostolique* (la Hongrie), orné de 58 portraits, écrit en style lapidaire, depuis Kevé, premier duc de Hongrie, jusqu'à l'empereur Léo-

pold I excluſivement. Il a paru en latin & en allemand à Nuremberg, 1664, in-folio; & en hongrois à Bude, 1771, in-4°, par Alexis Horanyi, Religieux des Ecoles-Pies, auteur des *Mémoires Littéraires* de Hongrie. Quelques auteurs diſent que Nadaſti n'a fait que prêter ſon nom à cet ouvrage, & en font honneur à Nicolas Lantzmar; d'autres l'attribuent à Jean Nadaſi, Jéſuite: mais de fortes raiſons font croire que c'eſt François Nadaſti qui en eſt réellement l'auteur; il le préſenta lui-même ſous ſon nom aux Etats de Hongrie, & dans une de ſes lettres il dit que cet ouvrage lui a coûté une infinité de recherches. On lui attribue encore *Cynoſura juriſtarum*, 1668. C'eſt un corps de droit de Hongrie, rédigé par ordre alphabétique. Ses enfans prirent le nom de *Creutzenberg*, pour effacer la honte dont leur pere avoit terni leur ancien nom.

NÆVIUS, (Cneïus) poëte latin, porta les armes dans la 1re. guerre punique. Il s'attacha enſuite au théâtre, & ſa premiere Comédie fut repréſentée à Rome l'an 229 avant J. C. Son humeur ſatyrique déplut à Metellus, qui le fit chaſſer de Rome. Il ſe retira à Utique, où il mourut l'an 203 avant J. C. Il ne nous reſte que des fragmens de ſes ouvrages, dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire. Le principal étoit une *Hiſtoire de la Guerre Punique*.

NAGAXIMA, (Michel) Japonois, entra dans la ſociété des Jéſuites, & ſe dévoua entiérement à la prédication de l'Evangile. C'eſt un des miſſionnaires qui ſouffrit les tourmens les plus longs & les plus raffinés. Ayant laſſé ſes bourreaux l'an 1626, il fut laiſſé un an en priſon, ſans qu'on parût ſonger à lui; mais en décembre 1627, on recommença avec une fureur nouvelle, & le courageux Japonois ne mourut qu'après pluſieurs jours de ſouffrances inouies. Quelque tems après, ſa mere & ſon frere furent également mis à mort pour la foi.

NAGEREL, (Jean) chanoine & archidiacre de Rouen, publia, l'an 1578, une *Deſcription du Pays & Duché de Normandie*, où il traite auſſi de ſon origine. Cet ouvrage ſe trouve à la ſuite de la *Chronique* de cette province, Rouen, 1580 & 1610, in-8°.

NAHUM, l'un des 12 Petits-Prophetes, vivoit depuis la ruine des dix Tribus par Salmanazar, & avant l'expédition de Sennacherib contre la tribu de Juda. On ne ſait aucune particularité de la vie de ce prophete; on ne ſait même ſi ſon nom eſt celui de ſa famille, ou du lieu de ſa naiſſance, ou même une qualification; car *Nahum* en hébreu ſignifie *Conſolateur*. On diſpute encore ſur le tems où il vivoit: l'opinion la plus vraiſemblable eſt celle que nous avons ſuivie. Sa *Prophétie* eſt compoſée de 3 chapitres, qui ne forment qu'un ſeul diſcours. Il y prédit, d'une maniere pathétique, la ſeconde ruine de Ninive par Nabopolaſſar & Aſtyages. Il renouvelle contre cette ville criminelle les menaces que Jonas lui avoit faites 90 ans auparavant. Le ſtyle de ce prophete eſt par-tout le

même; rien n'égale la vivacité de ses figures, la force de ses expressions, & l'énergie de son pinceau.

NAIADES. *voy.* NYMPHES.

NAILLAC, (Philibert de) grand-maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, qui résidoit pour lors à Rhodes, mena du secours à Sigismond roi de Hongrie, contre le sultan Bajazet, dit l'*Eclair*. Il combattit en 1396 à la funeste journée de Nicopolis, à la tête de ses chevaliers, dont la plupart furent taillés en pieces. Il assista au concile de Pise en 1409, & mourut à Rhodes en 1421, avec la réputation d'un guerrier aussi courageux que prudent.

NAILOR, (Jacques) imposteur du diocese d'Yorck, après avoir servi quelque tems en qualité de maréchal-des-logis dans le régiment du colonel Lambert, embrassa la secte des Quakers ou Trembleurs. Il entra, en 1656, dans la ville de Bristol, monta sur un cheval dont un homme & une femme tenoient les rênes & qui crioient, suivis d'une foule de sectateurs : *Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu de Sabaoth.* Les magistrats se saisirent de lui & l'envoyerent au parlement, où il fut condamné en 1657, comme un *Séducteur*, à avoir la langue percée avec un fer chaud, & le front marqué de la lettre B, pour signifier *Blasphémateur.* Il fut ensuite reconduit à Bristol, où on le fit entrer à cheval, le visage tourné vers la queue. On le confina ensuite dans une étroite prison pour y expier ses rêveries; mais il n'en fut que plus fanatique. Ayant été ensuite élargi, il ne cessa de prêcher parmi ceux de sa secte, jusqu'à sa mort, arrivée en 1660.

NAIN DE TILLEMONT, (Louis-Sébastien le) né en 1637 à Paris, d'un maître-des-requêtes, se consacra à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. Sacy, son ami & son conseil, l'engagea en 1676 à recevoir le sacerdoce, & Buzanval, évêque de Beauvais, espéroit de l'avoir pour successeur. Il alla demeurer à Port-Royal-des-Champs. Son attachement au Jansénisme lui attira des désagrémens, & l'obligea à quitter la capitale; il se retira à Tillemont, près de Vincennes, où il se communiquoit libéralement à ceux qui avoient besoin de ses lumieres, & surtout à ceux qui étoient voués au parti. Tillemont ne sortit de sa retraite que pour aller voir en Flandre le fameux Arnaud, & en Hollande l'évêque de Castorie. De retour dans sa solitude, il continua à s'occuper de travaux utiles & d'intrigues de secte, & mourut à Paris après une langueur de 3 mois en 1698, à 61 ans. On lui doit : I. *Memoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique des six premiers siecles*, 16 vol. in-4°. II. *L'Histoire des Empereurs*, en 6 vol. in-4°. Ces deux ouvrages, tirés des auteurs originaux, souvent tissus de leurs propres termes, expriment leur sens avec fidélité. Ils sont écrits avec un ordre, une justesse & une précision, dont le mérite ne se fait bien sentir qu'à ceux qui ont épouvé par eux-mêmes combien coûtent ces sortes de travaux. Le dernier volume de son *Histoire des*

Empereurs, finit avec le regne d'Anaſtaſe. Ses *Mémoires Eccléſiaſtiques* ne contiennent qu'une partie du 6e. ſiecle; & les 12 derniers volumes ne furent imprimés qu'après ſa mort. Quoique l'eſprit de parti dont il étoit animé ne ſe montre pas à découvert dans cet ouvrage, des lecteurs attentifs en découvrent çà & là quelques allures. III. Une *Lettre* contre l'opinion du P. Lami, « que » Jeſus-Chriſt n'avoit point » fait la Pâque la veille de ſa » mort ». Nicole la regardoit comme un modele de la maniere dont les Chretiens devroient diſputer enſemble. Elle ſe trouve à la fin du 2e. vol. des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*. IV. Quelques ouvrages manuſcrits, dont le plus conſidérable eſt l'*Hiſtoire des Rois de Sicile* de la maiſon d'Anjou. L'abbé Tronchai, chanoine de Laval, a écrit ſa *Vie*, in-12, 1711. On trouve à la ſuite de cet ouvrage, des *Réflexions* pieuſes & des *Lettres* édifiantes. Si aux vertus dont elle préſente le tableau, on pouvoit ajouter la ſoumiſſion aux décrets de l'Egliſe, l'éloge de ce ſavant homme ſeroit complet. Son zele pour le parti dont il avoit épouſé les intérêts, alloit juſqu'à déroger aux conſidérations les plus délicates. Lorſque M. de Rancé penſoit à ſe défaire de ſes bénéfices & à ſe conſacrer à Dieu dans la ſolitude de la Trappe, Tillemont lui conſeilla de les garder *pour en diſtribuer les revenus à ceux qui étoient dans la perſécution.* Sollicitation qui ne fit pas ſur l'eſprit de M. de Rancé une impreſſion favorable aux diſciples de Janſenius. « Je ne pus com- » prendre, dit-il, que des gens » qui vouloient paſſer pour » être entiérement détachés de » toutes les choſes d'ici-bas, » fuſſent capables de faire pa- » roître un ſentiment auſſi in- » téreſſé que celui-là ».

NAIN, (Dom Pierre le) frere du précédent, né à Paris en 1640, fut élevé dans la maiſon de ſon grand-pere. Il y reçut une ſainte éducation ſous les yeux de madame de Bragelogne, ſa grand'mere, dame vertueuſe, dirigée anciennement par S. François de Sales. Le deſir de faire ſon ſalut loin du monde, le fit entrer à S. Victor à Paris & enſuite à la Trappe, où il fut un exemple de pénitence, d'humilité, & enfin de toutes les vertus chrétiennes & monaſtiques. Nommé ſous-prieur de cette abbaye, il gagna tous les cœurs par ſon affabilité. Il y mourut en 1713, à 73 ans. Quoique l'abbé de Rancé fût ennemi des études monaſtiques, il permit ſans doute à D. le Nain d'étudier & de faire part de ſes travaux au public. On a de lui: I. *Eſſai de l'Hiſtoire de l'Ordre de Cîteaux*, en 9 vol. in-12. Le ſtyle en eſt ſimple & négligé, mais touchant. Les faits y ſont mal choiſis, & le flambeau de la critique n'a pas éclairé cette Hiſtoire, qu'on doit plutôt regarder comme un livre édifiant, que comme un ouvrage profond. II. *Homélies* ſur *Jeremie*, 2 vol. in-8°. III. Une *Traduction* françoiſe de *S. Dorothée*, Pere de l'Egliſe Grecque, in-8°. IV. La *Vie de M. de Rancé, abbé & réforma-*

teur de la Trappe, 2 vol. in-12. Cette Vie, revue par le célebre Boſſuet, n'a point été publiée telle que D. le Nain l'avoit faite, & qu'elle eſt ſortie des mains du prélat reviſeur. On y a inſéré des traits ſatyriques fort éloignés du caractere de l'auteur. V. *Relation de la vie & de la mort de pluſieurs Religieux de la Trappe*, 6 vol. in-12 : ouvrage plein de touchans exemples, & dont les détails ont néanmoins prêté à la critique : quelques perſonnes y ont cru voir des excès d'auſtérité, & une eſpece de dérogation à la loi, qui preſcrit la conſervation de ſoi-même. C'eſt ſans doute ce qui a fait apporter quelques adouciſſemens à la rigueur de la réforme, telle qu'elle étoit dans les premieres années. VI. Deux petits Traités, l'un *de l'état du Monde après le Jugement dernier ;* & l'autre, *ſur le ſcandale qui peut arriver même dans les Monaſteres les mieux réglés*, &c. VII. *Elévation à Dieu pour ſe préparer à la mort* : elle inſpire cette piété tendre & pathétique, que le bel-eſprit ne ſauroit contrefaire.

NAIRON, (Fauſte) ſavant Maronite & profeſſeur en langue ſyriaque au college de la Sapience à Rome, né au Mont-Liban, neveu d'Abraham Ecchellenſis par ſa mere, mort à Rome preſque octogénaire, l'an 1711, eſt auteur de deux ouvrages intitulés, l'un *Euoplia fidei catholicæ ex Syrorum monumentis adverſùs ævi noſtri novatores*, 1694 ; l'autre : *Diſſertatio de origine, nomine ac religione Maronitarum*, Rome, 1679. Il s'efforce dans ces deux ouvrages de prouver que les Maronites ont conſervé la foi depuis le tems des Apôtres, & que leur nom ne vient pas de Jean *Maron*, monothélite, mort en 707, mais de S. *Maron*, célebre anachorete, qui vivoit à la fin du 4e. ſiecle. Ses raiſons n'ont pas paru péremptoires à tous les ſavans, mais elles ſont honneur à ſon érudition, & ſont appuyées d'une réflexion très-ſimple, mais ſolide, ſavoir que ſi le nom de *Maronites* étoit un nom de ſecte, ces peuples l'euſſent quitté au moment qu'ils ſont revenus à la vérité, & qu'ils ſe ſont attachés à l'Egliſe Romaine, à laquelle ils ſont fermement unis, au moins depuis 1182. *Voyez* MARON.

NANCEL, (Nicolas de) ainſi nommé du village de Nancel, lieu de ſa naiſſance, entre Noyon & Soiſſons, profeſſa les humanités dans l'univerſité de Douay. Appellé à Paris par ſes amis, il fut profeſſeur au college de Preſle, où il avoit déjà enſeigné, & ſe fit recevoir docteur en médecine. Cette ſcience avoit des charmes infinis pour lui. Il alla la pratiquer à Soiſſons, puis à Tours, où il trouva un établiſſement avantageux. Enfin il devint médecin de l'abbaye de Fontevrault en 1587, & y mourut en 1610, à 71 ans, avec la réputation d'un homme ſavant, mais bizarre. On a de lui : *Stichologia Græca Latinaque, informanda & reformanda*, in-8° : ouvrage où il veut aſſujettir la poéſie françoiſe aux regles de la poéſie grecque & de la poéſie latine. Ce projet ſingulier, dont il n'étoit pas

l'auteur (*voyez* MOUSSET), couvrit de ridicule son apologiste. II. *Petri Rami Vita*, in-8°. Il y a des faits curieux & des anecdotes recherchées; mais Ramus y est peint un peu trop en beau. III. *De Deo; De immortalitate Animæ, contra Galenum; De sede Animæ in corpore*, in-8°. Il a aussi donné ces trois Traités en françois. IV. *Discours de la Peste*, in-8°. V. *Declamationes*, in-8°. Ce sont des Harangues qu'il avoit prononcées durant sa régence.

NANGIS, *voyez* GUILLAUME de Nangis.

NANI, (Jean-Baptiste) naquit en 1616. Son pere, procurateur de S. Marc, & ambassadeur de Venise à Rome, l'éleva avec soin, & le forma de bonne heure aux affaires. Urbain VIII, juste appréciateur du mérite, annonça celui du jeune Nani. Il fut admis dans le college des sénateurs en 1641; & fut nommé, peu de tems après, ambassadeur en France, où il se signala par la souplesse de son esprit. Il obtint des secours considérables pour la guerre de Candie contre le Turc; devint, à son retour à Venise, surintendant des affaires de la guerre & des finances; fut ambassadeur à la cour de l'Empire en 1654, & rendit à sa république tous les services qu'elle pouvoit attendre d'un citoyen aussi zélé qu'intelligent. Il repassa en France en 1660, demanda de nouveaux secours pour Candie, & obtint, à son retour dans sa patrie, la charge de procurateur de S. Marc. Il mourut en 1678, à 63 ans, honoré des regrets de ses compatriotes. Le sénat l'avoit chargé d'écrire l'Histoire de la république. Il s'en acquitta à la satisfaction des Vénitiens; mais il fut moins applaudi par les étrangers. Ils n'y virent pas assez de fidélité dans les faits, de pureté dans la diction, & de simplicité dans le style: son récit est embarrassé par de trop fréquentes parentheses. Cette *Histoire*, qui s'étend depuis l'an 1613 jusqu'en 1671, fut imprimée à Venise en 1662-1679, 2 vol. in-4°, belle édition. Nous avons une assez foible traduction françoise du premier vol., par l'abbé Tallemant, Cologne, 1682, 4 vol. in-12. La seconde partie a été traduite par Maschari, Amsterdam, 1702, 2 vol. in-12.

NANNI, (Pierre) *Nannius*, né à Alcmaër en 1500, enseigna les humanités à Louvain avec réputation pendant 18 ans, & obtint ensuite un canonicat d'Arras, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1557, à 57 ans. Ses ouvrages sont: I. Des *Harangues*. II. Des *Notes* sur quelques auteurs classiques, & sur des Traités de quelques Peres. III. *Miscellaneorum Decas*, Louvain, 1548, in-12, & dans le *Thesaurus criticus* de Gruter. C'est un ouvrage de critique, où il montre des fautes qui se trouvent dans les éditions de plusieurs anciens, & où il tâche d'expliquer les passages obscurs. IV. Cinq *Dialogues des Héroines*, 1541, in-4°: ouvrage qui passe pour son chef-d'œuvre. Il fut traduit en françois, 1550, in-8°. V. Des *Traductions* latines d'une partie de *Démosthenes*,

d'*Ffchyne*, de *Synesius*, d'*Apollonius*, de *Plutarque*, de *S. Basile*, de *S. Chrysostome*, d'*Athenagore*, & de presque tous les ouvrages de *S. Athanase*. Cette derniere version est infidelle. VI. Une Traduction de 15 Psaumes en beaux vers latins dans les *Psalmi XL versibus expressi* de Jacques Latomus, Louvain, 1558. L'auteur a su allier les graces de la poésie, à la simplicité majestueuse du texte sacré. VII. *In Cantica Canticorum Paraphrases & Scholia*, Louvain, 1554, in-4°. L'auteur a réuni dans sa Paraphrase le sens littéral & allégorique; c'est un des meilleurs commentaires qu'on ait sur le Cantique des Cantiques. Il peut être mis à côté de celui de M. Bossuet (*voyez* SALOMON). Nanni, critique habile, bon grammairien, poëte estimable, n'étoit qu'un orateur médiocre. Ses ouvrages décelent un homme qui étoit versé dans toutes les sciences. Ils lui firent une réputation très-étendue. L'Italie voulut l'enlever aux Pays-Bas; mais il sacrifia toutes les espérances de fortune à l'amour de la patrie. Son caractere étoit modéré, ses mœurs douces & son esprit agréable.

NANNI *ou* NANNINI, *voy.* REMIGIO.

NANNI, *voyez* ANNIUS de Viterbe.

NANQUIER, (Simon) dit *le Coq*, avoit du goût pour la poésie latine, & le génie qu'il faut pour y réussir, comme on voit par deux poëmes que nous avons de lui. Le *1er.*, qui est en vers élégiaques, a pour titre: *De lubrico temporis curriculo, deque hominis miseria*; plein de bonnes moralités & d'une bonne philosophie. Le *2e.* Poëme est en vers héroïques, & en forme d'Eglogue, Paris, 1605, in-8°. Il roule sur la mort de Charles VIII, roi de France. On a encore de Nanquier quelques Epigrammes, imprimées avec ses autres *Poésies*, in-4°, sans date, au commencement du *16e.* siecle: ce poëte vivoit à la fin du *15e.*

NANTEUIL, *voy.* SCHOMBERG.

NANTEUIL, (Robert) graveur, naquit à Rheims en 1630, d'un pauvre marchand, qui lui donna toute l'éducation possible. Le goût qu'il avoit pour le dessin se manifesta de bonne heure. Il en faisoit son amusement, & se trouva en état de dessiner & de graver lui-même la these qu'il soutint en philosophie. Nanteuil s'appliqua aussi au pastel, mais sans abandonner la gravure, qui étoit son talent principal. Louis XIV lui donna la place de dessinateur & de graveur de son cabinet, avec une pension de mille livres. Ce maitre n'a gravé que des Portraits, mais avec une précision & une pureté de burin, qu'on ne peut trop admirer. Son recueil, qui est très-considérable, prouve son extrême facilité. Il amassa plus de 50,000 écus, qu'il dépensa comme il les avoit amassés. Il mourut à Paris en 1678, à 48 ans.

NANTIGNI, (Louis Chasot de) né l'an 1690 à Saulx-le-Duc en Bourgogne, vint de bonne heure à Paris, où il fut chargé successivement de l'éducation de quelques jeunes

seigneurs. Dans ses momens libres il s'appliqua à l'étude de l'histoire, pour laquelle il avoit un goût particulier. Il mit au jour, depuis 1736, 4 vol. in-4°, sous le titre de *Généalogies historiques des Rois, des Empereurs & de toutes les Maisons souveraines.* Cet ouvrage, le meilleur de ceux qui sont sortis de sa plume, devoit avoir une suite assez considérable, & il en a laissé une partie en manuscrit. Nous avons encore de lui : I. Les *Tablettes géographiques*, in-12, Paris, 1725. II. *Tablettes historiques, généalogiques & chronologiques*, 9 vol. in-24, Paris, 1748, & années suivantes. III. *Tablettes de Thémis*, in-24, 2 parties, Paris, 1755. Il a fourni beaucoup d'articles généalogiques, pour le Supplément de Moréri de 1749. Il étoit devenu aveugle sur la fin de l'année 1752, & mourut en 1755.

NANTILDE, reine de France, épousa le roi Dagobert I en 632, & gouverna le royaume avec habileté pendant la minorité de Clovis II, son fils. Elle mourut en 641, avec la réputation d'une princesse également politique & vertueuse.

NAOGEORGE, (Thomas) théologien de la religion prétendue-réformée, né à Straubingue dans la Baviere, en 1511, s'appelloit *Kirchmayer ;* mais il habilla son nom à la grecque, selon la coutume pédantesque de ce tems-là. Il se rendit célebre dans son parti, par des vers satyriques contre l'Eglise Catholique. Le plus fameux de ces *Poëmes* est celui qui a pour titre : *Regnum Papisticum*, imprimé en 1553 & 1559, in-8°, sans nom de ville ni d'imprimeur ; il n'est pas commun. On a encore de lui : I. *Pamachius, Tragœdia*, 1538, in-8°. II. *Incendia, sive Pyropolynices, Tragœdia*, 1538, in-8°. III. *Agricultura sacra*, 1551, in-8°. IV. *Hieremias, Tragœdia*, 1551, in-8°. V. *Mercator, Tragœdia*, 1560, in-8°. Il y a deux éditions de la traduction françoise du *Marchand converti*, 1558, in-8°, & 1561, in-12. Il y en a une 3e. de 1591, in-12, où se trouve la comédie de *Pape malade*, de *Beze*. VI. Un *Commentaire* sur les *Epîtres de S. Jean ;* & quelques autres ouvrages, dans lesquels il y a plus de fanatisme que de goût & de raison. Cet homme emporté mourut en 1578.

NARCISSE, fils de Cephise & de Liriope, étoit si beau, que toutes les Nymphes l'aimoient ; mais il n'en écouta aucune. Echo ne pouvant le toucher, en sécha de douleur. Tirésias prédit aux parens de ce jeune-homme, qu'il vivroit tant qu'il ne se verroit pas. Revenant un jour de la chasse, il se regarda dans une fontaine, & devint si épris de lui-même qu'il sécha de langueur, & fut métamorphosé en une fleur qu'on appelle *Narcisse*.

NARCISSE, (S.) passoit depuis long tems pour un des plus vertueux prêtres du clergé de Jérusalem, lorsque l'évêque étant venu à mourir, il fut choisi pour lui succéder : il avoit alors 80 ans ; mais son grand âge ne l'empêcha pas de faire toutes les fonctions d'un bon pasteur. Un jour l'huile de l'église manquant, il fit

emplir d'eau les lampes, & l'ayant bénie, elle se trouva aussi-tôt changée en huile. Trois scélérats accusèrent le saint prélat d'un crime énorme, confirmant leur calomnie par une horrible imprécation. Narcisse leur pardonna généreusement cette calomnie, qui lui servit de prétexte pour suivre le desir qu'il avoit depuis long-tems de vivre dans un désert. Peu de tems après, ces malheureux moururent de la mort qu'ils s'étoient eux-mêmes desirée. Dieu fit connoître au saint vieillard, qu'il devoit reprendre le soin de son église : il obéit. Ayant supplié le Seigneur de lui marquer son successeur, afin de se décharger sur lui, dans sa caducité, d'une partie du fardeau pastoral, il eut révélation que ce seroit S. Alexandre évêque de Flaviade : dès le lendemain, celui-ci arriva comme par hasard à Jérusalem, & fut fort surpris de s'entendre nommer coadjuteur de S. Narcisse, lequel prolongea encore de 4 ans, une vie qui avoit été une leçon continuelle de toutes les vertus. Il fut enlevé à ses ouailles vers l'an 216, âgé de 116 ans, après s'être trouvé 20 ans auparavant au concile de Césarée en Palestine, assemblé pour décider quel jour on devoit célébrer la Pâque. Un autre événement remarquable de son épiscopat, c'est d'avoir élevé un grand homme au sacerdoce, dans la personne d'Origene.

NARCISSE, affranchi, puis secrétaire de Claude, parvint au plus haut degré de puissance sous cet empereur. Ce vil courtisan, profitant de sa faveur, & de la foiblesse de son imbécille maître, ne s'en servit que pour perdre ceux qui pouvoient nuire à sa fortune, & pour s'enrichir de leurs dépouilles. Ses cruelles vexations le rendirent riche, dit-on, de 50 millions de revenu. Il n'étoit pas moins prodigue qu'avide d'accumuler, & ses dépenses ne le cédoient pas à celles de l'empereur même. L'impératrice Messaline, jalouse de cet excès d'autorité, voulut renverser cet orgueilleux favori. Elle en fut la victime & immolée à sa vengeance. Agrippine fut plus heureuse. Elle le fit exiler, & le contraignit ensuite de se donner la mort, l'an 54 de J. C. Cet insolent & fastueux affranchi fut regretté par Néron, qui trouvoit en lui un confident très-bien assorti à ses vices encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mirè congruebat*, dit Tacite.

NARCÈS *ou* NARSI, roi de Perse, après Varannès son pere, monta sur le trône en 294. Il s'empara de la Mésopotamie & de l'Arménie. Maximien Galere, envoyé contre lui par Dioclétien, fut d'abord battu ; mais ensuite il défit les Perses, obligea leur roi à prendre la fuite, & lui envoya ses femmes & ses filles. Narsès prit enfin le parti de faire la paix avec les Romains. Il lui en coûta pour cela cinq provinces sur le Tigre ; & il mourut en 303, après un regne de 7 ans. Ce n'étoit point un de ces rois qui mettent leur gloire à défendre leurs peuples, & leur bonheur à les rendre heureux. L'ambition fut le seul motif de

ſes actions, & cette ambition fut ſa perte.

NARSÈS, eunuque Perſan, & l'un des plus grands généraux de ſon ſiecle, commanda l'armée Romaine contre les Goths, les défit l'an 552 en deux batailles, & donna la mort à leur roi Totila. Narſès continua de remporter des victoires; mais on dit que l'impératrice Sophie, irritée contre lui, lui fit dire « de quitter les » armes, & de venir filer avec » les femmes »: lui reprochant ainſi qu'il étoit eunuque. On ajoute que ce grand homme répondit qu'*il lui ourdiroit une toile qu'elle ne déferoit pas aiſément*. « Cet eunuque, dit un » hiſtorien, joignoit aux talens » d'éclat, une fidélité très-in» tacte, & qui ne céda qu'à la diſ» grace la plus outrageante. Un » amour extrême de la juſtice » & de la diſcipline, ne ſouffroit » pas le moindre déſordre dans » ſon armée. Il faiſoit ſur-tout » admirer en lui une piété ſin» cere, qui, ayant été le prin» cipe de ſon premier attа» chement aux Romains, fut » l'ame de toutes ſes vertus. » Sa confiance en Dieu & la » vivacité de ſa foi, étoient » parvenues à ce degré qui » opere les merveilles; & telle » fut, encore plus que ſon » habileté naturelle, toute » éminente qu'elle étoit, la » cauſe de ſes ſuccès éton» nans ». Le cardinal Baronius prétend que Narſès eſt le même que celui qui s'étant révolté contre Phocas, périt par le dernier ſupplice, vers la fin du 6e. ſiecle, ou au commencement du 7e. Ce fait paroît contre toute vraiſemblance. L'eunuque Perſan auroit eu alors 100 ans, puiſqu'il ſervoit dans les troupes de l'empereur Juſtinien, en 528. D'ailleurs le Narſès que Phocas fit brûler l'an 604, avoit été un des gardes de Commentiolus, général de l'empereur Maurice. Se peut-il que Narſès, qui avoit acquis tant de gloire en Italie contre les Goths, fût le même homme, & qu'il eût été réduit à la ſimple qualité de garde d'un gouverneur de province? *Voyez* les *Mémoires des Inſcriptions*, in-4°, tom. 10, pag. 191 & 192.

NASSARO, *voyez* MATTHIEU.

NASSAU, (Engelbert de) gouverneur du Brabant, chevalier de la toiſon-d'or, ſe ſignala à la bataille de Guinegate, rendit de grands ſervices à l'empereur Maximilien, & mourut à Breda en 1494. On voit ſon mauſolée dans la grande égliſe de cette ville: monument magnifique, que les Calviniſtes, lors de la révolution, ont reſpecté, quoiqu'ils aient détruit preſque tous les autres; il méritoit effectivement cette exception, même de la part du fanatiſme le plus deſtructeur. Les ſtatues d'Engelbert & de ſon épouſe, Limburge de Baden, ſont de Michel Ange; expreſſions pittoreſques de la mort, & vrais chef-d'œuvres en ce genre: de quatre figures latérales, celles de Regulus & de Jules-Céſar ſont auſſi de ce grand-maître, le tout en albâtre gypſeux & tranſparent: les tables ſont de pierres de touche.

NASSAU, (Maurice de) prince d'Orange, fils de Guillaume, devint le chef des revoltés aux Pays-Bas après la

mort de son pere, tué en 1584 par Gerard (*voyez* cet article & GUILLAUME). Le jeune prince n'avoit alors que 18 ans. Nommé capitaine-général des Provinces-Unies, il affermit l'édifice de la république, fondé par son pere. Il se rendit maître de Breda en 1590, de Zutphen, de Deventer, de Hulst, de Nimegue en 1591, fit diverses conquêtes en 1592, & s'empara de Gertrudenberg l'année suivante. Maurice, couvert de gloire, passa dans les Pays-Bas par la route de la Zélande. Une furieuse tempête brisa plus de 40 vaisseaux de sa flotte, en les heurtant les uns contre les autres, & il ne se sauva qu'avec une peine incroyable. (Nous supprimons ici la conspiration fabuleuse rapportée par certains lexicographes, avec des circonstances plus fabuleuses encore. *Voyez* ERNEST). Maurice battit les troupes de l'archiduc Albert en 1597, & se rendit maître de toute la Hollande. En 1600, il fut obligé de lever le siege de Dunkerque; mais il s'en vengea sur Albert, qu'il défit près de Nieuport, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût contraint de lever encore le siege de cette ville. Rhinberg, Grave, l'Ecluse se rendirent à lui les année suivantes. Maurice travailloit plus pour lui que pour ses concitoyens: il ambitionnoit la souveraineté de la Hollande; mais le pensionnaire Barneveldt s'opposa à ses desseins. Le zele de ce républicain lui coûta la vie; Maurice, défenseur de Gomar contre Arminius, profita de la haine qu'il sut inspirer contre les Arminiens, pour perdre son ennemi partisan de cette secte. Barneveldt eut la tête tranchée en 1619, & cette mort, effet de l'ambition cruelle du prince d'Orange, laissa une profonde plaie dans le cœur des Hollandois. La treve conclue avec les Espagnols étant expirée, Spinola vint mettre le siege devant Breda en 1624, & réussit à la prendre au bout de six mois, à force de génie, de dépenses & de sang. Le prince Maurice, n'ayant pu le chasser de devant cette place, meurt de douleur en 1625. Il avoit étudié l'art militaire dans les anciens, & il appliquoit à propos les leçons qu'il avoit puisées chez eux. Il profita non-seulement des inventions des autres; il inventa lui-même. Ce fut dans son armée qu'on se servit pour la premiere fois des lunettes à longue vue, des galeries dans les sieges, de l'art d'enfermer les places-fortes, de pousser un siege avec plus de vigueur, de défendre mieux & plus long-tems une place assiégée. Enfin il mit en usage plusieurs pratiques utiles, qui lui donnerent le premier rang dans l'art militaire. Une femme de grande qualité lui demandoit un jour assez indiscrettement: *Quel étoit le premier capitaine du siecle?*—*Spinola*, répondit-il, *est le second*: c'étoit dire qu'il étoit le premier. De peur d'être surpris durant le sommeil, il avoit toujours pendant la nuit deux hommes qui veilloient à côté de son lit, & qui avoient soin de le réveiller au moindre besoin. La guerre entre la Hollande & l'Espagne ne fut jamais si vive que sous son administration. Maurice étoit violent,

& n'aimoit pas à être contredit; il se livra aux femmes, & ne s'honora guere par ses mœurs. Il eut pour successeur Frédéric-Henri son frere.

NASSAU, *voyez* GUILLAUME.

NATALIS, *voyez* HERVÉ le Breton.

NATALIS COMÈS, *voyez* COMÈS.

NATALIS, (Jerôme) Jésuite Flamand, mort en 1581, connu seulement par un ouvrage assez médiocre, mais qui est recherché à cause des figures dont il est orné. Il est intitulé: *Meditationes in Evangelia totius anni*, in-folio, Anvers, 1591.

NATALIS, (Michel) graveur, né à Liege en 1609, fit dès sa plus tendre jeunesse son amusement du dessin, & s'y rendit très-habile: à l'âge de 11 ans il manioit déjà le burin. Son pere graveur des monnoies fut son premier maître; pour se perfectionner il se rendit à Paris & de là à Rome, où il grava sous la direction de Joachim Sandrart, une partie des statues de la galerie justinienne. On a beaucoup d'estampes de lui d'après le Titien, Rubens, le Poussin, Bertholet Flemale, & sur ses propres dessins. On estime particuliérement un *S. Bruno* & le *Buste de S. Lambert.* On assure qu'au moment de sa mort en 1670, un courier arrivoit à Liege pour l'informer que Louis XIV lui présentoit un logement au Louvre & une pension.

NATHAN, prophete, qui parut dans Israël du tems de David. Il déclara à ce prince qu'il ne bâtiroit point le Temple au Seigneur, & que cet honneur étoit réservé à son fils Salomon. Ce même prophete reçut ordre de Dieu, vers l'an 1035 avant J. C., d'aller trouver David après le meurtre d'Urie, pour lui reprocher ce crime, & l'adultere qui y avoit donné lieu. Nathan lui rappella son péché sous une image empruntée, en racontant à ce prince l'histoire feinte « d'un » homme riche, qui ayant plu» sieurs brebis, avoit enlevé de » force celle d'un homme pau» vre qui n'en avoit qu'une ». David ayant entendu le récit de Nathan, lui répondit: » L'homme qui a fait cette » action, est digne de mort; » il rendra la brebis au qua» druple. — C'est vous-même » qui êtes cet homme (répli» qua Nathan); vous avez ravi » la femme d'Urie Héthéen; » vous l'avez prise pour vous, » & vous l'avez fait périr lui» même par l'épée des enfans » d'Ammon ». Ces paroles furent un trait de lumiere qui pénétra David de la plus vive componction; les regrets lui mériterent le pardon de sa faute.

NATHAN, rabbin du 15e. siecle, s'est rendu fameux par sa *Concordance Hébraique*, à laquelle il travailla pendant dix ans. Cette Concordance a été traduite en latin, & depuis perfectionnée par Buxtorf, & imprimée à Bâle, 1632, in-fol. Ce rabbin est appellé tantôt *Isaac* & tantôt *Mardochée*, selon la coutume des Juifs de changer de nom dans les maladies extrêmes; s'ils viennent à guérir, ils retiennent le dernier comme un signe de pénitence & du changement de leurs mœurs: usage qu'il ne seroit point absurde

ſurde d'introduire parmi les Chrétiens, qui avertiroit de leur infidélité ou de leur hypocriſie, tant d'hommes lâches & faux qui, dans des tems de ſouffrance & d'angoiſſe, abjurent leurs iniquités pour les reprendre au moment de leur convaleſcence.

NATHANAËL, diſciple de J. C., de la petite ville de Cana en Galilée : Philippe l'ayant rencontré, lui apprit qu'il avoit trouvé le Meſſie, & l'amena à J. C. Le Sauveur en le voyant dit de lui, que c'étoit *un vrai Iſraélite, ſans déguiſement & ſans fraude.* Nathanaël lui ayant demandé d'où il le connoiſſoit ? le Sauveur lui répondit qu'il l'avoit vu ſous le figuier avant que Philippe l'appellât. A ces paroles, Nathanaël le reconnut pour maître, pour le fils de Dieu & le vrai roi d'Iſraël. Pluſieurs écrivains ont ſoutenu que S. Barthélemi étoit le même que Nathanaël ; le P. Roberti Jéſuite, dans *Nathanaël Bartholomæus*, Douay, 1619 ; Alfonſe Toſtat, Cornelius à Lapide, Henri Hammond, Gavantus, Fabricio Pignatelli, Jéſuite Napolitain, dans *De Apoſtolatu B. Nathanaëlis Bartholomæi*, Paris, 1660, & le P. Stilting dans les *Acta Sanctorum*, août, tom. v, ont adopté ce ſentiment. S. Jean ne nomme jamais Barthélemi parmi les Apôtres ; mais auſſi on ne trouve point le nom de Nathanaël dans les trois autres Evangéliſtes. Ceux-ci joignent conſtamment enſemble Philippe & Barthélemi ; & S. Jean dit que Philippe & Nathanaël vinrent enſemble trouver J. C. On voit auſſi que Nathanaël étoit avec les Apôtres, lorſque le Sauveur leur apparut ſur le bord de la mer de Galilée après ſa réſurrection ; & s'il n'eût point été dès-lors membre du ſacré college, pourquoi n'auroit-il point été propoſé pour remplir la place, vacante par la mort de Judas ?

NATIVELLE, (Pierre) célebre architecte François, dont nous avons une Architecture avec des figures, imprimée à Paris, en 2 vol. in-fol., 1729 : ouvrage fort eſtimé.

NATTA, (Marc-Antoine) célebre juriſconſulte du 16e. ſiecle, natif d'Aſti en Italie, étoit magiſtrat à Genes, où il ſe diſtingua par ſes vertus & ſon amour pour l'étude. Le ſénat de Pavie lui offrit une chaire de droit-canon ; mais il ne voulut pas priver Genes de ſes lumieres. On a de lui divers ouvrages de théologie & de juriſprudence. Son traité *De Deo*, en 15 livres, imprimé à Veniſe en 1559, eſt au nombre des raretés typographiques. Ses autres ouvrages ſont : I. *Conciliorum Tomi tres*, Veniſe, 1587, in-fol. II. *De immortalitate animæ libri v.* III. *De Paſſione Domini*, 1570, in-fol. IV. *De doctrina Principum libri IX*, 1564, in-fol. V. *De Pulchro*, Veniſe, 1553, in-folio.

NATTA, (Hyacinthe) fils de Gabriel-Hector Natta, comte d'Alfiano, & de Polixene de Biandrate, comteſſe de St.-George, né à Caſal, capitale du Montferrat, en 1575, paſſa de l'univerſité de Pavie, où il commença ſes études, dans celle de Salamanque & enſuite

de Bologne, où il prit le degré de docteur en droit. Entré dans l'ordre des Capucins, à l'âge de 25 ans, il ne tarda pas de s'y faire un nom parmi les plus célebres prédicateurs; Rome, Milan, Naples, Genes, Bologne, &c., devinrent successivement le théâtre de son éloquence. En 1606, il prêchoit le carême à Venise, d'où il fut exilé pour avoir mêlé dans ses Sermons quelques traits relatifs au différend qui subsistoit entre le pape Paul V & cette république. Envoyé ensuite par la cour de Rome auprès de différens princes, le pere Natta déploya par-tout des talens supérieurs : il réconcilia l'empereur Rodolphe II & l'archiduc Mathias divisés pour des intérêts de famille, dont le choc pouvoit devenir funeste à l'état ; il engagea ce dernier, lorsqu'il fut devenu empereur, à révoquer la permission donnée aux hérétiques de bâtir des temples, & s'opposa de toutes ses forces à leurs menées, qui ne tendoient à rien moins qu'à l'entier anéantissement de la Religion Catholique. Ce fut lui qui dévoila à la cour d'Espagne les desseins du prince de Galles, qui, sous prétexte de négocier son mariage avec la princesse Marie, sœur de Philippe IV, ne s'étoit rendu à Madrid avec le baron de Digby, que pour détacher le roi des intérêts des autres princes catholiques. A Bruxelles, il obtint de l'infante Isabelle, en faveur des Peres de l'Oratoire, l'emplacement qu'ils occupent en cette ville : de là il se rendit à Paris, où il employa également à procurer le bien, les marques de considération & de confiance qu'il reçut à la cour & à la ville. Vers l'an 1624, il retourna à Rome, & s'adonna derechef à la prédication jusqu'à sa mort, arrivée en 1627, à Casal, à l'âge de 53 ans. On a de lui divers ouvrages de piété, tous écrits en italien.

NATTIER, (Jean-Marc) peintre ordinaire du roi, & professeur de son académie, né à Paris en 1685, mourut en 1766. La célébrité de cet artiste lui avoit été prédite par Louis XIV, qui voyant ses dessins de la galerie du Luxembourg, après lui avoir accordé la permission de les faire graver par les plus habiles maîtres, lui dit : » Continuez, Nattier, & vous » deviendrez un grand hom- » me ». Le czar Pierre lui fit proposer de le suivre en Russie. Ce prince, piqué du refus de Nattier, fit enlever le portrait que cet artiste avoit fait de l'impératrice Catherine, & que le czar avoit fait porter chez un peintre en émail, & partit sans lui donner le tems d'achever le portrait. Nattier possédoit une touche légere, un coloris suave, & l'art d'embellir les objets que faisoit éclore son pinceau. Ses Desseins de la galerie du Luxembourg, parurent gravés en un vol. in-fol., 1710.

NATURE, fille de Jupiter. Quelques-uns la font sa mere, d'autres sa femme. Quelques anciens philosophes croyoient que la Nature n'étoit autre chose que Dieu même, & que Dieu étoit le monde, c'est-à-dire tout l'univers : misérable opinion, qui a encore des partisans

parmi les prétendus savans de ce siecle, comme chez ceux de tous les siecles, qui se rangent dans ce troupeau qu'Horace appelloit *Epicuri de grege porcos*. « La Nature (dit sagement un homme qui n'est pas suspect. à ces gens-là même) « n'est » point une chose, la Nature » n'est point un être. C'est le » système des loix établi par » le Créateur pour l'existence » des choses & la succession » des êtres ». Buffon, *Hist. nat.*, t. 12.

NAVÆUS, (Mathias) natif de la Hesbaye dans la principauté de Liege, fut licencié en théologie, curé de S. Pierre à Douay, & ensuite chanoine de l'église de Tournay & censeur des livres; sa régularité & son savoir lui concilierent une considération générale. Il mourut vers le milieu du 17e. siecle. Ses principaux ouvrages sont: I. Des Sermons sur les fêtes de quelques Saints, sous le titre de *Prælibatio Theologica in Festa Sanctorum*, in-4°. II. *Annotationes in Summæ Theologiæ & sacræ Scripturæ præcipuas difficultates*, in-4°. III. *Orationes de Signi Crucis & orationis efficaciâ, & D. Thomæ Aquinatis Laudibus*, 1630, in-4°. Il publia aussi *Chronicon Apparitionum & Gestorum S. Michaelis, Archangeli*, ouvrage de son oncle Michel NAVÆUS, né à Liege, successivement chanoine & official d'Arras, archidiacre & grand-vicaire de Tournay, mort l'an 1620, âgé de 87 ans, comme il est dit sur son portrait gravé.

NAVÆUS, (Joseph) théologien du diocese de Liege, licencié de l'université de Louvain, étoit ami d'Opstraët, d'Arnauld & de Quesnel. Il eut beaucoup de part aux réglemens de l'hôpital des Incurables de Liege, & à l'établissement de la maison des Repenties (*voyez* CHOKIER-SURLET Jean-Ernest). Il mourut à Liege en 1705, à 54 ans. On a de lui quelques ouvrages de piété, dont le plus connu a pour titre: *Le fondement de la Vie Chrétienne.*

NAVAGERO, (André) *Naugerius*, noble Vénitien, se fit estimer par son éloquence & par son érudition, & encore plus par les services importans qu'il rendit à sa patrie. Il fut envoyé en ambassade, par les Vénitiens, vers l'empereur Charles-Quint, & demeura auprès de ce prince depuis la brillante journée de Pavie jusqu'en 1528. De retour dans sa patrie, il fut nommé ambassadeur auprès de François I; mais il mourut à Blois l'an 1529, dans sa 47e. année. Navagero joignoit à un jugement solide & à une belle littérature, les vertus du citoyen & du chrétien. Il aimoit la retraite; un de ses plaisirs étoit d'aller se cacher dans ses campagnes, loin des hommes & du tumulte, cultivant à la fois l'agriculture, l'antiquité & la philosophie. Comme il passoit pour un homme d'une vertu inaltérable & d'un savoir profond, il avoit été chargé d'écrire l'histoire de sa patrie depuis 1486; mais il fit brûler cet ouvrage dans sa derniere maladie. Ses autres écrits ont été recueillis à Padoue en 1718, in-8°, sous ce titre; *Andræ Navagerii, Patricii veneti,*

oratoris & poëtæ clarissimi, Opera omnia. Ils avoient été publiés à Venise en 1530, in-fol. On y trouve des Poésies, des Harangues, des Lettres. La plupart de ses vers latins respirent le goût de l'antiquité; & quoique les vers italiens leur soient inférieurs, ils ne sont pas à dédaigner. — Bernard NAVAGERO, évêque de Vérone, qui assista au concile de Trente, & qui mourut en 1565, à 58 ans, étoit de la même famille. C'étoit aussi un homme de mérite. Il fut honoré de la pourpre, & chargé de plusieurs ambassades, dans lesquelles il fit briller son esprit & son éloquence. On a de lui des *Harangues*, & la *Vie du pape Paul IV.*

NAVAILLES, *voyez* MONTAULT.

NAVARRE, (Martin) AZPILCUETA.

NAVARRE, (Pierre) grand capitaine du 16e. siecle, célebre sur-tout dans l'art de creuser & de diriger des mines. Il étoit Biscayen, & de basse extraction. Suivant Paul-Jove, qui dit tenir de sa bouche même ces particularités, il commença par être matelot. Dégoûté de ce métier, il vint chercher fortune en Italie, où la pauvreté le contraignit à se faire valet-de-pied du cardinal d'Aragon. Il s'enrôla ensuite dans les troupes des Florentins, & après y avoir servi quelque tems, il reprit le service de mer, & se fit connoître par son courage. La réputation de sa valeur étant parvenue à Gonsalve de Cordoue, ce général l'employa dans la guerre de Naples avec le titre de capitaine. Il contribua beaucoup à la prise de Naples, par une mine qu'il fit jouer à propos. L'empereur le récompensa de ce service en lui donnant l'investiture du comté d'Alveto, situé dans ce royaume, d'où il fut appellé le comte Pedro de Navarre. Ayant commandé une expédition navale contre les Maures en Afrique, il eut d'abord des succès dus en grande partie au cardinal de Ximenès, qui étoit présent à l'armée: il enleva Oran, Tripoli & d'autres places; mais il échoua à l'isle de Gerbes, où les grandes chaleurs & la cavalerie Maure détruisirent une partie de son armée. Il ne fut guere plus heureux en Italie. Il fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne en 1512, & se laissa engager à porter les armes contre sa patrie. Il leva pour François I vingt enseignes de gens de pied, Gascons, Biscayens & montagnards des Pyrénées, & en eut le commandement. Il se signala par plusieurs expéditions jusqu'en 1522, qu'ayant été envoyé au secours de Genes, il fut pris par les Impériaux. On le conduisit à Naples, où il resta prisonnier pendant 3 ans dans le château de l'Œuf. Il en sortit par le traité de Madrid, & servit ensuite au siege de Naples sous Lautrec, en 1528. Mais repris encore à la malheureuse retraite d'Aversa, il fut conduit une seconde fois dans le château de l'Œuf. Le prince d'Orange ayant, par ordre de l'empereur, fait décapiter dans cette citadelle plusieurs personnes de la faction Angevine, il auroit subi le même sort, comme félon &

traître à son prince, si le gouverneur le voyant dangereusement malade, ne lui eût épargné la honte du dernier supplice en le laissant mourir de sa maladie. D'autres prétendent qu'il fut étranglé dans son lit, étant déjà dans un âge avancé. Paul-Jove & Philippe Thomasini ont écrit sa *Vie*. Un duc de Sessa, dans le 17e. siecle, voulant honorer sa mémoire & celle du maréchal de Lautrec, leur fit élever à chacun un tombeau dans l'église de Ste.-Marie-la-Neuve à Naples, où ils avoient été enterrés sans aucun monument qui décorât leur sépulture.

NAVARRETTE, (Ferdinand) Dominicain Espagnol, se signala dans son ordre par ses talens pour la chaire & par son zele pour le salut des ames. Il alla porter la foi à la Chine, & y eut quelques démêlés avec les autres missionnaires à l'occasion des cérémonies chinoises. Après avoir condamné ces cérémonies, il parut revenir de son sentiment à l'occasion d'un écrit du P. Brancati, Jésuite. Il écrivit en ces termes au P. Govea, vice-provincial des Jésuites de la Chine en 1669 : « Pour ce » qui regarde les morts, les » écriteaux & les cérémonies » funebres, nous suivons au » pied de la lettre, sans nous » éloigner d'un seul point, » tout ce qui fut arrêté dans » l'assemblée de vos Peres qui » se tint à Ham-Teheou au » mois d'avril 1642. A l'égard » de Confucius, nous permettons ce que vos Peres permettent de pratiquer en retranchant les deux cérémonies solemnelles, que la » Compagnie ne permet pas » non plus, &c. ». Il étoit alors exilé & en prison pour la foi à Canton. Il s'échappa de la prison & s'enfuit à Macao. Le P. Grimaldi, Jésuite, prit sa place de son propre gré dans la prison, pour rendre le nombre complet & pour que l'on ne s'apperçût pas de l'évasion du P. Navarrette. Il revint ensuite à son premier sentiment sur les cérémonies chinoises, & attaqua avec chaleur les Jésuites, dans des ouvrages qui n'ont peut-être que trop bien servi aux ennemis de cette Société pour la noircir, quoique selon plusieurs écrivains qui ont pris à tâche de les réfuter, la passion & la vivacité s'y montrassent à découvert. Ses confreres en montrerent du mécontentement, entr'autres le P. Pierre d'Alcala qui écrivant au P. Intorcetta, Jésuite, une lettre datée de Lan-Ki du 31 mars 1680, dit, en parlant du livre du P. Navarrette : « Dieu » m'est témoin combien j'en » suis indigné, & que, si cela » étoit en mon pouvoir, je » l'effacerois de mon propre » sang ». Quelque tems après son retour en Europe, le roi d'Espagne, Charles II, l'éleva à l'archevêché de St-Domingue en Amérique. Monté sur ce siege, il parut revenir de ses préventions; il écrivit au roi d'Espagne & au gouverneur de St-Domingue, pour les prier de faire en sorte que les Jésuites restassent dans sa ville archiépiscopale, où ils croyoient ne pouvoir être utiles au public sous un prélat qui avoit montré baaucoup d'animosité

contre eux. Ces lettres ſont pleines d'éloges de cette Société. Peu d'évêques ont parlé avec plus d'étendue de l'utilité que les paſteurs & les peuples retirent des ſervices de ces Religieux ; enfin, pour appuyer ſes éloges par des faits, il leur fonda un college & une chaire de théologie. Ce prélat mourut en 1689, après avoir édifié & inſtruit ſon dioceſe. On a de lui un *Traité hiſtorique, politique & moral de la Monarchie de la Chine*, dont nous venons de parler. Le 1*er.* volume de cet ouvrage parut in-fol., à Madrid, en 1676, en eſpagnol. Il y avoit deux autres vol. dont l'un fut ſupprimé par l'inquiſition, & l'autre n'a jamais vu le jour. — Il ne faut pas le confondre avec le P. Balthaſar NAVARETTE, du même ordre, dont on a un ouvrage en 3 vol. in-fol., intitulé : *Controverſiæ in D. Thomæ ejuſdemque ſcholæ defenſores*, 1634 ; ni avec le P. Alfonſe NAVARETTE, auſſi Dominicain, mort pour la foi au Japon, en 1617.

NAVARRO, (Pierre-Paul) né à Laino, petite ville de Calabre, entra chez les Jéſuites, & partit fort jeune pour le Japon, où il arriva en 1585. Plein de l'eſprit de S. François Xavier, il travailla 36 ans à propager dans cette région lointaine, la foi que le ſaint apôtre y avoit portée. La perſécution l'obligea long-tems d'errer de province en province, & la ſemence évangélique qu'il y répandoit, ſembloit croître & ſe multiplier d'une maniere toute particuliere dans ce tems de ſouffrance : mais en 1621, il fut arrêté à Ximabara, où après un an de priſon, il fut brûlé vif le 1 novembre 1622, au grand regret de Bugondono, prince de Ximabara, qui n'oſa pas contrarier les ordres de l'empereur, & qui après un entretien avec le miſſionnaire, dit devant pluſieurs perſonnes : « qu'il ne croyoit » pas qu'on pût trouver ni le » repos de l'eſprit, ni le ſalut » de l'ame, dans aucune ſecte » du Japon ».

NAUCLERUS, *voyez* GABATO.

NAUCLERUS, (Jean) prévôt de l'égliſe de Tubinge, & profeſſeur en droit dans l'univerſité de cette ville, étoit d'une noble famille de Suabe. Il changea ſon nom, qui en allemand ſignifioit *Nautonnier*, en celui de *Naucleros*, qui ſignifie la même choſe en grec. Il vivoit encore en 1502. On a de lui une *Chronique* latine depuis Adam juſqu'en 1500, continuée par Baſelius juſqu'en 1514, & par Surius juſqu'en 1566 (*voyez* SURIUS). Elle eſt plus exacte que toutes les compilations hiſtoriques qui avoient paru juſqu'alors ; mais ce n'eſt auſſi qu'une compilation. On l'eſtime ſur-tout pour les faits qui ſe ſont paſſés dans le 15*e.* ſiecle. Elle fut imprimée à Cologne, in-folio, en 1564-1579.

NAUDÉ, (Gabriel) né à Paris en 1600, fit des progrès rapides dans les ſciences, dans la critique, dans la connoiſſance des auteurs, & dans l'intelligence des langues. Henri de Meſme, préſident au parlement de Paris, le fit ſon bibliothécaire. Son inclination pour la médecine l'obligea quelque tems après de ſe rendre à Pa-

doue; il s'y consacra à l'étude de cet art, & il y prit le bonnet de docteur. Le cardinal Bagni le choisit ensuite pour son bibliothécaire & l'emmena avec lui à Rome. Après la mort du cardinal Bagni, le cardinal Barberin fut charmé de l'avoir auprès de soi. Naudé étoit à Rome, lorsque le général des Bénédictins de S. Maur voulut faire imprimer à Paris l'*Imitation de J. C.* sous le nom de *Jean Gersen*, *Gesen* ou *Gessen*, Religieux de l'ordre de S. Benoît. Dom Tarisse (c'étoit le nom de ce général) le donnoit pour le véritable auteur de cet ouvrage: personnage qui, selon toutes les apparences, est un être de raison. Il se fondoit sur l'autorité de quatre manuscrits qui étoient à Rome. Le cardinal de Richelieu écrivit à Rome à Naudé, pour les examiner. Il parut à l'examinateur que le nom de *Gersen*, placé à la tête de quelques-uns de ces manuscrits, étoit d'une écriture plus récente que les manuscrits mêmes. Il envoya ses observations aux savans du Puy, qui les communiquerent au P. Fronteau chanoine-régulier de Ste. Geneviève, très-étonné de ce qu'on vouloit enlever cet ouvrage de l'*Imitation* à son confrere Thomas-à-Kempis, son véritable auteur. Il fit promptement imprimer ce livre sous ce titre: *Les IV livres de l'Imitation de Jesus-Christ, par Thomas-à-Kempis, avec la conviction de la fraude qui a fait attribuer cet ouvrage à Jean Gersen, Bénédictin.* L'éditeur Génovéfain ne manqua pas de rapporter la *Relation* du sieur Naudé envoyée à Mrs. du Puy, *de IV manuscrits qui sont en Italie, touchant le livre de l'Imitation de Jesus-Christ, sous le nom de Jean Gersen, abbé de Verceil.* Toute la congrégation de S. Maur arma contre l'auteur de cette piece. Le P. Jean-Robert Quatre-Maire, leur principal défenseur, accusa Naudé d'avoir falsifié les manuscrits, & de les avoir vendus aux chanoines-réguliers pour un prieuré simple de leur ordre. Ce conte ridicule sembloit renforcer les raisons de Naudé & déceler la foiblesse de celles qu'on lui prétendoit opposer. Le P. François Valgrave, autre Bénédictin, vint à l'appui de son confrere, & reprocha pareillement à Naudé de la mauvaise foi dans l'examen des manuscrits & dans sa Relation. Une simple querelle littéraire devint alors un procès criminel. Naudé fit présenter une requête au Châtelet, pour faire saisir & supprimer les exemplaires des livres de Quatre-Maire & de Valgrave. Les Bénédictins éluderent cette juridiction, & firent renvoyer la cause aux requêtes du palais. Aussi-tôt parurent de part & d'autre des *Factum.* Tous les gens-de-lettres s'intéresserent pour Naudé. Les chanoines-réguliers intervinrent au procès; il traîna quelque tems en longueur. Enfin, après avoir été pour les avocats matiere à plaisanterie, l'affaire fut terminée le 12 février 1652. On ordonna que les paroles injurieuses, respectivement employées, seroient supprimées; qu'il y auroit main-levée des exemplaires du livre de Valgrave qui

avoient été saisis ; qu'on ne laisseroit plus imprimer le livre de l'*Imitation de Jesus-Christ*, sous le nom de *Jean Gerson*, abbé de Verceil ; mais sous celui de *Thomas-à-Kempis*... Le tems, l'équité & la bonne critique ont décidé cette controverse d'une maniere plus péremptoire qu'elle n'a pu l'être dans un tribunal de jurisprudence. La multitude de germanismes dont l'ouvrage est rempli, forme seule une preuve évidente & irréfistible contre les prétentions des Gersenistes (*voyez* AMORT, GERSEN, KEMPIS, QUATRE-MAIRE ; vaines subtilités de dom Chais, *Journ. hist. & litt.*, 15 août 1785, p. 586). Comme Naudé jouissoit d'une pension à la cour de France avec le titre de médecin de Louis XIII, le cardinal de Richelieu le rappella à Paris où il revint en 1642. Après la mort de ce ministre, le cardinal Mazarin se l'attacha en qualité de bibliothécaire, & lui donna un canonicat de Verdun & le prieuré de Lartige en Limousin. La bibliotheque de cette éminence s'accrut sous ses mains de plus de 40 mille volumes. La reine Christine de Suede, instruite de son mérite, l'appella à sa cour. Naudé s'y rendit ; mais les témoignages d'estime & d'amitié dont cette princesse le combla, ne purent lui faire aimer un pays contraire à sa santé : il mourut, en revenant, à Abbeville, en 1653, à 53 ans. Naudé avoit beaucoup d'esprit & de savoir, mais ses jugemens ne sont pas toujours vrais ni bien motivés. Il étoit extrêmement vif, & sa vivacité le jetoit quelquefois dans des singularités dangereuses. Il parloit avec une liberté qui s'étendoit sur les matieres de la Religion, à laquelle il fut cependant, à ce qu'on assure, attaché de cœur & d'esprit : inconséquence qui lui étoit commune avec tant de prétendus sages qui sacrifient au bel air philosophique des sentimens respectables, dont ils n'ignorent ni la solidité ni le prix. Ses principaux ouvrages sont : I. *Apologie pour les grands Personnages faussement soupçonnés de magie*, Paris, 1625, in-12, réimprimée à Amsterdam en 1712. Il y a de bonnes observations ; mais il y en a aussi qui en bonne critique ne sont pas recevables. Plusieurs de ces *soupçonnés* sont bien justifiés, ce sont ceux qui n'avoient pas besoin de l'être ; quelques-uns le sont très-mal, & restent toujours entachés. II. *Avis pour dresser une Bibliotheque*, 1644, in-8°, bons pour leur tems. III. *Addition à la Vie de Louis XI*, 1630, in-8°, curieuse. IV. *Bibliographia politica*, Leyde, traduite en françois par Chailline, Paris, 1642 : ouvrage savant, mais peu exact. V. *Syntagma de studio liberali*, 1632, in-4°. Il y a de bons préceptes sur la maniere d'étudier. VI. *Syntagma de studio militari*, Rome, 1637, in-4° ; ouvrage peu commun, & qui ne mérite guere de l'être. VII. *De antiquitate Scholæ Medicæ Parisiensis*, Paris, 1628, in-8°. VIII. *Epistolæ, Carmina*, in-12, 1667. IX. Les *Considérations politiques sur les Coups d'Etat* (production médiocre, écrite d'un style dur & incorrect) furent imprimées à Paris sous

le nom de Rome, en 1639, in-4°. Cette édition est estimée. Louis du May en donna une en 1673, sous le titre de *Science des Princes*, & y ajouta ses réflexions. X. Quelques curieux recherchent son *Instruction à la France sur la vérité de l'Histoire des Freres de la Rose-Croix*, Paris, 1623, in-8°. Elle prouve que Naudé connoissoit cette société; & si *la France* eût écouté cette *Instruction*, elle se fût bien trouvée de sa docilité (*voyez* MAÏER, OCHIN). XI. *Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le cardinal Mazarin*, 1650, in-4°; ce livre est devenu fort rare, cependant il y en a eu deux éditions, l'une de 492 pages, l'autre de 717. XII. *Avis à nosseigneurs du Parlement sur la vente de la Bibliotheque du cardinal Mazarin*, 1652, in-4°, peu commun. XIII. *Remise de la Bibliotheque entre les mains de M. Tubœuf*, 1651, in-4°, plus rare encore. XIV. *Le Marfore*, ou *Discours contre les Libelles*, Paris, 1620, in-8°: ouvrage extrêmement rare. Le P. Jacob, Carme, a donné un Recueil des éloges que les savans ont faits de Naudé avec le catalogue de ses ouvrages, Paris, 1659, in-4°. On a recueilli différens traits de la vie & des pensées de Naudé sous le titre de *Naudæana*, Paris, 1701, & Amsterdam, 1703, in-12, avec des additions.

NAUDÉ, (Philippe) né à Metz en 1654, de parens pauvres, se retira à Berlin après la révocation de l'édit de Nantes. Il fut reçu de la société des sciences en 1701, & attaché en 1704 à l'académie des princes, comme professeur de mathématiques. On a de lui une *Géométrie*, in-4°, en allemand, & quelques autres petites Pieces dans les *Miscellanea* de la société de Berlin. Il laissa aussi beaucoup d'ouvrages de théologie, qui sont plutôt d'un homme emporté par le fanatisme de secte, que d'un auteur qui cherche à éclaircir les matieres de religion: ils sont de plus écrits avec une sécheresse repoussante, & d'un style qui ne rachete en aucune façon les défauts inhérens à la chose. Il mourut à Berlin en 1729. On a de lui divers *Mémoires* dans les *Miscellanea Berolinensia*.

NAUGERIUS, *voyez* NAVAGERO.

NAVIERES, (Charles de) poëte françois de Sedan, étoit calviniste & gentilhomme servant du duc de Bouillon. Il fut tué, selon quelques-uns, à Paris en 1572, au massacre de la St-Barthélemi; mais Colletet croit qu'il y survécut 40 ans. On a de lui, entr'autres ouvrages, un Poëme *de la Renommée*, Paris, 1571, in-8°, & une Tragédie intitulée *Philandre*.

NAUPLIUS, roi de l'isle d'Eubée ou Négrepont, & pere de Palamede. Son fils étant allé au siege de Troie, y fut lapidé par l'injustice d'Ulysse. Nauplius en fut indigné. Après la prise de Troie, voyant la flotte des vainqueurs battue par une violente tempête, il fit allumer des feux pendant la nuit sur les côtes de la mer, vis-à-vis des endroits où étoient les plus dangereux écueils, contre lesquels la plupart de

leurs vaisseaux vinrent échouer. Nauplius ayant appris qu'Ulysse & Diomede en étoient échappés, conçut tant de dépit, qu'il se précipita dans la mer.

NAUPLIUS, *voyez* GERMAIN.

NAUSEA, (Frédéric) surnommé *Blancicampianus*, évêque de Vienne en Autriche, fut élevé à cette place en 1541, par l'empereur Charles-Quint, qui voulut récompenser ses succès dans la chaire & dans la controverse. Ce prélat mourut à Trente durant la tenue du concile, le 6 février 1552. Ses mœurs étoient une regle vivante pour les évêques & pour le commun des fideles. Nous avons de lui : I. Plusieurs ouvrages, en latin, contre les hérétiques, entr'autres : *De Missæ Sacrificio.* II. Quelques *Livres de Morale*, parmi lesquels on distingue son Traité de la Résurrection, sous ce titre : *De J. C. & omnium mortuorum Resurrectione*, Vienne, 1551, in-4° : ouvrage singulier, curieux & peu commun. III. *Sept Livres des choses merveilleuses*, Cologne, 1532, in-4°, fig. L'auteur y parle des monstres, des prodiges, des cometes. Cet ouvrage est fort curieux, mais l'auteur paroît quelquefois trop crédule. IV. *Catechismus Catholicus.* V. *Consilia de puero litteris instituendo.* VI. *Libri quinque in Concilia.* VII. *Abregé de la Vie du pape Pie II*, & de celle de l'*empereur Frédéric III.* VIII. Des *Poésies* assez foibles. On a imprimé à Bâle en 1550, in-fol., un *Recueil des Lettres* écrites à ce savant sur diverses matieres. Ce recueil renferme aussi un catalogue de ses ouvrages.

NAUSICAA, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens dans l'isle de Corcyre, accueillit avec beaucoup de bonté Ulysse, qu'un naufrage avoit jeté sur la côte de cette isle. Elle lui fit donner des habits & le servit auprès du roi son pere. Cette princesse tient un rang distingué dans l'*Odyssée* d'Homere.

NAXERA, (Emmanuel de) Jésuite de Tolede, mort vers 1680, âgé de 75 ans, se distingua dans sa société par ses connoissances dans la théologie. Il a laissé des *Commentaires* sur *Josué*, les *Juges* & les *Rois*; des *Sermons pour le Carême*, in-4°, &c.

NÉANDER, (Michel) théologien protestant, recteur d'Ilfeldt en Allemagne, mort en 1595, à 70 ans, fut auteur de divers ouvrages. I. *Erotemata Linguæ Græcæ*, in-8°. II. *Grammaire Hébraïque*, in-8°. III. *Pindarica aristologia & aristologia Euripidis*, Bâle, 1556, in-8°. IV. *Gnomologia è Stobeo confecta*, in-8°. V. Des Editions de plusieurs auteurs grecs, &c., (*voyez* le 30e. vol. de Nicéron). Ce savant possédoit bien les langues.—Il ne faut pas le confondre avec Jean NÉANDER, médecin de Brême, auteur d'un livre curieux & peu commun, intitulé : *Tabacologia*, Leyde, 1622, in-4°; c'est une Description du Tabac, avec des réflexions sur l'usage qu'on peut en faire dans la médecine. On a encore de lui : I. *Sassafrologia*, 1627. II. *Syntagma, in quo Medicinæ laudes, natalitia, sectæ*, &c., *depinguntur*, 1623.—Il faut aussi distinguer des précédens

Michel NÉANDER, né à Joachimſtbal en Bohême en 1529, fut ſucceſſivement profeſſeur de mathématiques, de la langue grecque & de médecine à Iene, où il mourut en 1581. Nous avons de lui le *Synopſis menſurarum & ponderum*, Bâle, 1555, in-4°. Cet ouvrage eſt ſavant.

NÉARQUE, (*Nearchus*) l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, qui l'envoya naviguer ſur l'Océan des Indes, avec Oneſicrite. En côtoyant les bords de la mer, depuis l'embouchure de l'Inde, il parvint juſqu'à Harmuſia, aujourd'hui Ormus. Alexandre n'en étoit qu'à 5 journées. Néarque le joignit, & en fut récompenſé d'une maniere digne de ſes travaux. On a de lui la *Relation* de ſa navigation. Elle eſt très-curieuſe.

NEBRISSENSIS, *voyez* ANTOINE.

NÉCESSITÉ, divinité allégorique, fille de la Fortune, étoit adorée par toute la terre. Sa puiſſance étoit telle, que Jupiter lui-même étoit forcé de lui obéir. Perſonne n'avoit droit d'entrer dans ſon temple à Corinthe. On la repréſentoit toujours avec la Fortune ſa mere, ayant des mains de bronze, dans leſquelles elle tenoit de longues chevilles, de grands coins d'airain, des crampons & du plomb fondu. Horace la peint pittoreſquement dans ces vers :

Te ſemper anteit ſæva Neceſſitas,
Clavos trabales & cuneos manu
Geſtans ahenâ, nec ſeverus
Uncus abeſt liquidumque
plumbum.

NÉCHAO I, roi d'Egypte, commença à régner l'an 691 avant J. C., & fut tué huit ans après par Sabacon, roi Ethiopien. Pſammitique ſon fils lui ſuccéda, & fut pere de Néchao II, qui ſuit.

NÉCHAO II, roi d'Egypte, appellé *Pharaon Néchao* dans l'Ecriture, étoit fils de Pſammitique, auquel il ſuccéda au trône d'Egypte l'an 616 avant J. C. Ce prince, dès le commencement de ſon regne, entreprit de creuſer un canal depuis le Nil juſqu'au golfe d'Arabie; mais il fut obligé d'abandonner cet ouvrage, à cauſe du prodigieux nombre d'hommes qui y étoient péris. Il équipa pluſieurs flottes, qu'il envoya découvrir les divers bords de la Mer-Rouge & de la Mer-Méditerrannée. Ses vaiſſeaux coururent, dit-on, la Mer-Auſtrale, & ayant pouſſé juſqu'au détroit appellé Gibraltar, ils entrerent dans la Méditerranée, & revinrent en Egypte trois ans après leur départ. On a de la peine à croire qu'on ait oſé dans ce tems-là entreprendre de ſi longues & ſi périlleuſes navigations; mais ſi l'on conſidere que ces obſervateurs ne firent que longer les côtes, & qu'ils mirent trois ans à tourner l'Afrique, l'hiſtoire de ce voyage, rapportée par Hérodote, devient vraiſemblable. Néchao, jaloux de la gloire de Nabuchodonoſor qui avoit envahi l'empire d'Aſſyrie, s'avança vers l'Euphrate pour le combattre. Comme il paſſoit ſur les terres de Juda, le pieux Joſias, qui étoit tributaire du roi de Babylone, vint avec ſon armée pour lui diſputer le paſſage. Néchao, qui n'avoit

rien à démêler avec le roi de Juda, lui envoya dire que son dessein étoit d'aller du côté de l'Euphrate, & qu'il le prioit de ne pas le forcer à le combattre. Mais Josias n'eut aucun égard aux prieres de Néchao. Il lui livra bataille à Mageddo, sur la frontiere de la tribu de Manassès, & il la perdit avec la vie. Le roi d'Egypte continua sa route, acheva heureusement son entreprise contre les Assyriens; mais il fut vaincu à son tour par Nabuchodonosor, qui le resserra dans ses anciennes limites. Il mourut l'an 600 avant J. C.

NECKAM, NEQUAM *ou* NEKAM, (Alexandre) théologien Anglois, étudia à Paris, & voulut entrer dans l'abbaye de S. Alban; mais ayant reçu quelques mécontentemens de l'abbé, il se fit chanoine-régulier, & fut nommé à l'abbaye d'Excester. Il y mourut en 1227. On a de lui en latin : I. Des *Commentaires* sur les *Psaumes*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des Cantiques* & les *Evangiles*. II. Un traité : *De nominibus Ustensilium*; un autre *des Vertus*; un 3e. *De naturis rerum*.

NECTAIRE, natif de Tarse, d'une maison illustre, fut mis à la place de S. Grégoire de Nazianze sur le siege de Constantinople, par les Peres assemblés dans cette ville en 381. Il n'étoit alors que catéchumene; ainsi il fut évêque avant que d'être chrétien. L'empereur Théodose avoit demandé pour lui le trône épiscopal, & on ne put le lui refuser. Ce fut sous son épiscopat que la dignité de pénitencier fut supprimée dans l'église de Constantinople. Une femme de qualité s'étant, par un ordre très-imprudent du pénitencier, accusée publiquement d'un crime secret, qui fut un sujet de scandale pour le peuple, Nectaire laissa la liberté à chacun de participer aux saints Mysteres, selon le mouvement de sa conscience; ce qui doit s'entendre relativement à la pénitence publique, & aux péchés dont la nature sembloit demander une telle expiation : car il est constant par toute la suite de l'histoire, aussi-bien que par le témoignage de Sozomene, que la suppression du prêtre pénitencier n'a donné atteinte ni à la confession secrete, ni même à la pénitence publique, pratiquée si long-tems encore après cet événement, dans l'église même de Constantinople, avec cette différence seulement, qu'elle n'étoit pas du ressort d'un pénitencier nommé formellement à ce effet. La plupart des églises d'Orient suivirent l'exemple de l'église de Constantinople, & chacun fut libre de se choisir un confesseur. Nectaire mourut en 397. Il avoit de la naissance & beaucoup de talent pour les affaires; mais son savoir étoit fort borné, & sa vertu n'avoit pas ce degré de supériorité qu'on est en droit d'exiger d'un évêque.

NÉEDHAM, (Jean Turberville) chanoine de Soignies, né à Londres d'une famille Angloise (point Irlandois ni Jésuite, comme a dit Voltaire), mort en 1781 à Bruxelles, où il étoit recteur de l'académie des sciences & belles-lettres,

s'eſt fait un nom diſtingué par des connoiſſances étendues & variées, ſur-tout dans la phyſique & l'hiſtoire naturelle. Des obſervations pénibles ſur des objets preſque inacceſſibles aux yeux comme à l'intelligence de l'homme, l'ont fait regarder comme un des plus laborieux coopérateurs de M. de Buffon, & ont préparé le ſyſtême ſur la génération des êtres vivans, publié par le Pline François, & dont on trouve les principaux traits dans des auteurs beaucoup plus anciens (voyez l'*Examen impartial des Epoques de la Nature*, p. 175, édit. de 1780. — n°. 140, édit. de 1792). Quoique ſes expériences ſur les animaux microſcopiques n'aient pas eu le ſuccès qu'il leur a ſuppoſé, & que l'abbé Spalanzani les ait mieux appréciées que M. de Buffon, elles ne méritent pas le mépris que Voltaire en a témoigné, moins encore les injures que ce très-mal honnête grand-papa de la philoſophie a prodiguées à ce ſavant illuſtre. Needham, malgré l'abus que des hommes ſuperficiels pourroient faire de quelques-unes de ſes hypotheſes, étoit inébranlable dans les bons principes; ſon attachement au Chriſtianiſme étoit vif & ſincere. Il avoit plus de ſcience qu'il n'avoit de talent de la faire paroître. Soit modeſtie, ſoit éloignement naturel du bruit & de l'éclat ſi chers à la médiocrité, ſoit difficulté de s'énoncer dans une langue étrangere, ou je ne ſais quelle oppoſition qui ſe trouve quelquefois entre la multitude & la préciſion des idées; l'eſtimable académicien parlant ou écrivant, paroiſſoit preſque toujours au-deſſous de ce qu'il étoit en effet. On a de lui: I. Diverſes Obſervations inſérées dans l'Hiſtoire naturelle de M. de Buffon. II. *Nouvelles Recherches ſur les découvertes microſcopiques & la génération des corps organiſés, avec des notes, des recherches phyſiques & métaphyſiques ſur la nature & la Religion, & une nouvelle Théorie de la terre;* ſous le nom de Londres, Paris, 1769, 2 vol. in-8°. III. Un petit écrit publié en 1773, ſous le titre de *Vue générale*, où il paroît expliquer, modifier, rétracter même, mais d'une maniere obſcure & embarraſſée, quelques aſſertions contenues dans l'ouvrage précédent. IV. Pluſieurs Diſſertations dans les Mémoires de l'académie de Bruxelles.

NÉEL, (Louis-Balthazar) né à Rouen, mort en 1754, eſt auteur de: I. *Voyage de Paris à S. Cloud par mer & par terre*, 1751, in-12. II. *Hiſtoire du Maréchal de Saxe*, 1752, 3 vol. in-12. III. *Hiſtoire de Louis, duc d'Orléans*, mort en 1752. IV. Et de pluſieurs pieces de vers ſur différens ſujets. Son ſtyle eſt quelquefois gêné, & ſa poéſie foible; on y trouve cependant quelques bons vers.

NÉELS, (Nicolas) *Neelſius*, Dominicain, né à Campenhout dans le Brabant, docteur en théologie, enſeigna cette ſcience avec réputation dans l'univerſité de Douay, & fut provincial de ſon ordre. On a de lui, en latin, des *Commentaires* ſur la *Geneſe*, le *Cantique des Cantiques*, les *Epîtres de S. Paul* & l'*Apocalypſe*. Il mourut le

29 janvier 1600, âgé de 60 ans, à Gand, où on conserve ses ouvrages en manuscrit.

NÉERCASSEL, (Jean de) né à Gorcum en 1623, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir professé avec succès la théologie dans le séminaire archiépiscopal à Malines l'an 1652, & dans le college des SS. Willibrod & Boniface à Cologne, qui étoit le séminaire de la mission Hollandoise, il devint provicaire apostolique. Alexandre VII le nomma en 1662 coadjuteur de Baudouin Catz, archevêque de Philippes, vicaire apostolique en Hollande, auquel il succéda l'an 1663, sous le titre d'*Evêque de Castorie*. En 1670, il se rendit à Rome pour rendre compte à Clément X de l'état de la Religion Catholique en Hollande. Il fut bien accueilli du pontife, & souscrivit solemnellement & avec serment au Formulaire d'Alexandre VII. Il ne s'arrêta guere à Rome, & revint en Hollande, où l'on ne s'apperçut que trop, par ses liaisons avec les chefs du parti, que sa souscription n'avoit pas été sincere. Il mourut à Zwol en 1686, & eut pour successeur Pierre Codde (*voyez ce mot*). On a de lui trois traités latins : le 1*er. sur le culte des Saints & de la Sainte Vierge*, Utrecht, 1675, traduit en françois, Paris, 1679, in-8° ; le second sur la *Lecture de l'Ecriture-Sainte*, & le 3e. intitulé l'*Amour pénitent*, qui est un traité de l'amour de Dieu dans le Sacrement de Pénitence. La meilleure édition de l'*Amor pœnitens*, est celle de 1684, 2 vol. in-12. Il parut en françois, en 1740, en 3 vol. in-12. Le but de cet ouvrage est d'établir la nécessité de l'amour de Dieu dans le Sacrement de Pénitence, contre les théologiens qui prétendent que l'attrition suffit. On sait que les deux sentimens sont appuyés sur des raisons imposantes : Si d'un côté il paroit absurde qu'on puisse être justifié & devenir l'ami de Dieu sans charité ; de l'autre, le Sacrement de Pénitence semble perdre son efficace, si la charité est nécessaire, parce qu'elle suffit seule pour *couvrir la multitude des péchés*. Peut-être concilie-t-on heureusement les deux opinions, en disant que l'attrition se change en contrition par la vertu & la grace du Sacrement, de maniere que l'amour de Dieu nous est donné avec la justification & la charité habituelle ; & c'est peut-être le vrai sens du concile de Trente, qui dit, en parlant de l'attrition : *Ad Dei gratiam in Sacramento Pœnitentiæ impetrandam disponit*. C'est certainement le seul sens raisonnable qu'on peut donner à cet adage de l'école : *Attritus in sacramento fit contritus ;* comme c'est le seul encore qui se présente naturellement dans le titre du paragraphe 47 *de Pœnitentiâ*, dans le Catéchisme Romain : *Contritionem perficit confessio*, titre mal expliqué dans le paragraphe, selon lequel il faudroit *supplet*. » Le Seigneur (dit » un théologien) toujours riche » en miséricordes, accueille » le pécheur timide & craintif ; » touché de la candeur de ses » aveux, & de sa volonté d'ap- » partenir à Dieu d'une ma-

» niere quelconque, il acheve, » purifie & perfectionne tout » cela; fait naître son amour » dans un cœur qui se montre » disposé à le recevoir: & tout » cela se fait dans le Sacre- » ment même ». Quoi qu'il en soit, on trouve dans l'*Amor pœnitens* quelques endroits favorables aux erreurs de Jansenius; & c'est ce qui l'a fait censurer par Alexandre VIII, & défendre par un décret de la sacrée congrégation. Innocent XI, à qui il avoit été déféré, ne voulut pas le condamner; mais ce qu'on a a fait dire là-dessus à ce pape: *Il libro è buono, è l'autore è un santo*, est une fable (*voyez* sur ce sujet l'ouvrage imprimé par ordre de l'archevêque de Malines, sous le titre de *Causa Quesnelliana;* ainsi que l'*Historia Ecclesiæ Ultrajectinæ*, *Cornelii Hoynck van Papendrecht*, *canonici Mechlinienſis*). Il ne faut nullement croire ce que dit Heussenius dans sa *Batavia sacra*, part. 2, p. 482: on sait qu'il étoit totalement livré au parti. Néercassel ne doit cependant pas être compté parmi les coriphées du Jansénisme, non-seulement parce qu'il a souscrit au Formulaire, mais parce qu'il n'adoptoit pas la plupart de leurs opinions, & qu'il étoit zélé au contraire pour des choses qui leur sont pour le moins indifférentes: comme on voit dans le traité du *Culte des Saints & de la Sainte Vierge*. On assure qu'il a été long-tems très-opposé à la secte; mais qu'une affaire où l'intérêt & l'ambition sont intervenus, l'en ont rapproché. On croit que M. Arnauld, qui a demeuré quelque tems chez lui, a eu part à ses ouvrages.

NÉESSEN, (Laurent) né à St.-Trond dans la principauté de Liege, en 1611, chanoine & théologal de la cathédrale de Malines, fut président du séminaire de cette ville. Il augmenta considérablement les revenus de ce séminaire, à condition qu'on n'y nommeroit pour professeurs que des clercs séculiers Il mourut en 1679. On a de lui une *Théologie*, Lille, 1693, 2 vol. in-fol. Les matieres de dogme n'y sont qu'effleurées; plusieurs le trouvent trop sévere sur quelques points de morale.

NÉGRO *ou* NEGRI BASSANESE, (François) ainsi surnommé de Bassano sa patrie, petite ville des états de Venise dans le Vicentin, mourut à Chiavene, chez les Grisons, où il étoit maître d'école. On a de lui une Tragédie allégorique, en prose, intitulée: *Il libero Arbitrio*, imprimée en 1546, in-4°; & en 1550, in-8°. L'auteur, qu'on prétend avoir été disciple du vieux Socin, y combat plusieurs dogmes de l'Eglise Romaine, & se répand en invectives contre ses ministres. Jean de la Casa qui, en qualité de nonce à Venise, avoit instruit le procès de Paul Vergerio, évêque de Capo d'Istria, Stella qui avoit remplacé cet évêque apostat, & Jerôme Muzio qui écrivoit contre lui, y sont fort maltraités. C'est ce qui a fait croire à quelques-uns que Vergerio lui-même pourroit bien être l'auteur de cette piece. Les curieux qui estiment ce qui est rare, quelque mauvais qu'il

soit, recherchent l'édition de 1550; de même que la traduction françoise, imprimée à Geneve, en 1558, in-8°, sous le titre de *Tragédie du roi Franc-Arbitre*. On a encore de Negro : *De Fanni Faventini ac Domini Baſſanenſis morte*, in-8°, 1550.

NÉHÉMIE, pieux & savant Juif, s'acquit la faveur d'Artaxercès Longue-main, roi de Perse, dont il étoit échanson, & obtint de ce prince la permission de rebâtir Jérusalem. Les ennemis des Juifs mirent tout en œuvre pour s'y opposer (*voyez* SEMEIAS). Ils vinrent en armes à dessein de les surprendre dans le travail; mais Néhémie ayant fait amener une partie de ses gens, les rangea par troupes derriere la muraille. Ils bâtissoient d'une main, & se défendoient de l'autre. Tous les efforts des ennemis de Néhémie ne purent ralentir l'ardeur de ce généreux chef. Enfin, après un travail assidu de 52 jours, les murs de Jérusalem furent achevés, l'an 454 avant J. C. On se prépara à en faire la dédicace avec solemnité. Néhémie sépara les prêtres, les lévites & les princes du peuple en deux bandes. L'une marchoit du côté du midi, & l'autre du côté du septentrion sur les murs. Elles se rencontrerent dans le Temple, où l'on immola de grandes victimes avec des transports de joie. Il établit ensuite un ordre pour la garde & la sûreté de la ville. Il voulut que les principaux de la nation, & la dixieme partie du peuple de Juda, y fixassent leur demeure. Il s'appliqua à corriger les abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement, & il réussit surtout à faire rompre les mariages contractés avec des femmes idolâtres. Après avoir rétabli le bon ordre, il voulut le perpétuer, en engageant les principaux de la nation à renouveller solemnellement l'alliance avec le Seigneur. La cérémonie s'en fit dans le Temple : on en dressa un acte, qui fut signé des premiers du peuple & des prêtres; & tout le reste donna parole avec serment, qu'il seroit fidele à l'observer. Néhémie retourna enfin à la cour d'Artaxercès, où ayant demeuré quelques années, il obtint, par ses instantes prieres, la permission de revenir à Jérusalem. A son arrivée, il trouva que pendant son absence il s'étoit glissé plusieurs abus, qu'il travailla à corriger. Après avoir gouverné le peuple juif pendant environ 30 ans, il mourut en paix vers l'an 430, avant J. C. Néhémie passe pour être auteur du second livre d'Esdras qui commence ainsi : *Ce sont ici les paroles de Néhémie*. Ce livre est canonique. L'auteur y parle presque toujours en premiere personne. Cependant, en le lisant avec réflexion, on y remarque diverses choses qui n'ont pu avoir été écrites par Néhémie. C'est du tems de Néhémie que fut reproduit le feu sacré que les prêtres, avant la captivité de Babylone, avoient caché dans le fond d'un puits qui étoit à sec. Ceux que ce saint homme envoya pour en faire la recherche, ne rapporterent qu'une eau épaisse, qu'il fit répandre sur l'autel. Le bois qui en avoit été

été arrosé, s'alluma aussi-tôt que le soleil vint à paroître ; ce qui remplit d'admiration tous ceux qui étoient présens. Ce miracle étant venu à la connoissance du roi de Perse, ce prince fit fermer de murailles le lieu où le feu avoit été caché, & accorda aux prêtres de grands privileges.

NEIPPERG, (Guillaume René comte de) d'une famille noble de Suabe, né en 1684, se distingua dans la carriere des armes, & servit la Maison d'Autriche avec beaucoup de zele & de fidélité. Ce fut lui qui conclut rapidement & secrettement le traité qui en 1739 remit Belgrade entre les mains des Turcs, pour délivrer le grand-duc François, depuis empereur, pris durant une partie de chasse (*voyez* CHARLES VI). On fit semblant de l'en punir par la prison, mais le traité n'en fut pas moins ratifié ; & le général comblé de faveurs, fut mis ensuite à la tête de l'armée que Marie-Thérese opposa au roi de Prusse. Il fut défait à Molwitz ; & se retira quelque tems après à Luxembourg, dont il avoit été nommé gouverneur dès l'an 1730. Il y resta jusqu'en 1753, aimé & respecté des habitans de cette province. Par des vues d'humanité, concertées avec le maréchal de Belle-Isle, gouverneur de Metz, il sut, au milieu de la guerre, préserver le pays confié à ses soins de ces dévastations destructives, aussi ennemies de la gloire des souverains qui ordonnent la guerre, que des intérêts du pauvre peuple qui en supporte les dangers & les frais. C'étoit un homme de mœurs austeres & d'une grande probité. Il avoit été élevé dans l'héréſie luthérienne, qu'il abandonna avec une pleine connoissance de cause, pour embrasser la Religion Catholique, dont il pratiquoit les devoirs avec exactitude & édification.

NEKAM, *voyez* NECKAM.

NELDELIUS, (Jean) philosophe péripatéticien de Glogaw en Siléſie, professa la logique & la morale à Leipsig, où il mourut en 1612, âgé de 58 ans. Il a laissé : *Institutio de usu organi Aristotelici in disciplinis omnibus*, in-8°, qui a eu beaucoup de cours dans le tems où la philosophie d'Aristote étoit normale dans les écoles.

NELLER, (George-Christophe) né à Aubeganerbial au pays de Wurtzbourg dans la Franconie, en 1709, fit ses premieres études & sa philosophie avec succès. Il pensa à entrer chez les Jésuites, puis chez les Chartreux, & ne fit ni l'un ni l'autre. A 16 ans, il se décida pour la vie clérical, & s'appliqua à l'étude des canons & de la théologie, de maniere qu'âgé de 22 ans, il soutint des theses sur toutes ces sciences avec un succès, qui le fit admettre à prendre le degré de docteur en théologie, sans qu'il fût besoin d'autre épreuve. Ces études finies, il s'appliqua particuliérement au droit naturel, civil & eccléſiastique, & au droit des gens, à Wurtzbourg, sous la direction d'habiles professeurs, entre lesquels étoit le célebre Barthels, revenu récemment de Rome,

où il avoit pris le bonnet de docteur. Neller assista ce savant à faire la collection des extraits de Van-Espen, de Christianus Lupus, & de Noël Alexandre, dont les ouvrages étoient alors fort en vogue à Wurtzbourg. Ordonné prêtre, il fut quelque tems dans le ministere, puis prépose à l'éducation d'un jeune seigneur. Instruit par les nouvelles publiques que le prince Doria, nonce du pape à Francfort, pour l'élection de Charles VII, cherchoit un gouverneur pour la jeune noblesse qui l'accompagnoit; il se présenta pour cet emploi & fut accepté. Pourvu d'un canonicat à Spire, & ayant fini son service près du prince Doria, il alla en prendre possession : mais il s'en défit peu de tems après, & s'appliqua à mettre en ordre l'archive de l'illustre maison de Schoenborn. Enfin en 1748, la chaire de droit canon en l'université de Treves étant venue à vaquer, Neller en fut pourvu, & la remplit avec beaucoup de réputation, jusqu'en 1780, qu'elle passa à son neveu. Neller eut alors celle de droit public, & la tint jusques vers la fin de 1783, qu'il mourut après avoir publié un grand nombre de dissertations sur des matieres d'érudition & de critique, entr'autres : I. *Dissertatio de Decretis Basileensibus.* II. *De Primatu S. Ecclesiæ Trevirensis.* III. *Hermenia inauguralis in magni Balduini Trevirensis documentum anecdotum.* Il soutient dans ces deux dissertations que la primatie d'Allemagne appartient à l'église de Treves. IV. *De Genuina idea & signis parochialitatis primitivæ, ejusque principio, incorporatione, ex chartis Trevirensibus confecta*, 1752. V. *De Juribus parochi primitivi*, 1752. VI. *De Sacro electionis processu*, 1756. VII. *Dissertatio de varietate residentiarum canonicalium*, 1759. VIII. *De Statu resignantium ad favorem apud Germanos*, 1765. IX. *Exercitium juridicum historico-chronologicum de S. Henrico imperatore, Bambergensis episcopatûs fundatore*, 1771, qui fut suivi de deux Apologies en 1772 & 1773. X. *Collectio methodica SS. Canonum.* XI. Plusieurs Dissertations sur les monnoies : *De solido ficto*, 1759; *De solido speciei argenteæ*, 1759; *De moneta rotata*, 1760; *De Grosso Turonensi & Trevirensi*, 1760, &c. On trouve une de ses Dissertations sur Jean XII, pape, à l'*Index* de Rome, 25 mai 1767. On ne peut pas se dissimuler que cet homme savant n'ait eu quelque penchant pour les idées systématiques & paradoxales. On lui a attribué pendant quelque tems la compilation informe qui a paru sous le nom imaginaire de *Justinus Febronius*, mais l'on sait aujourd'hui que c'est une calomnie. On avoit commencé en 1787 à donner une collection de ses ouvrages; mais il n'en a paru jusqu'ici que le premier tome in-4°, & un supplément pour compléter ce premier tome.

NELSON, (Robert) gentilhomme né à Londres en 1656, voyagea en différentes contrées, & montra beaucoup de zele pour la propagation de sa secte. On a de lui plusieurs ou-

vrages qui y sont relatifs. Il mourut à Kensington en 1715.

NÉMÉE, fille de Jupiter & de la Lune, donna son nom à une contrée de l'Elide, où il y avoit une vaste forêt, fameuse par le terrible lion qu'Hercule étouffa en faveur de Molorchus. On y célébroit des jeux en l'honneur de ce demi-dieu.

NÉMÉSIEN, (S.) & ses collegues, évêques, confesseurs & martyrs en Afrique durant la persécution de Valérien, l'an 257 de JESUS-CHRIST. S. Cyprien fait un grand éloge des vertus & de la constance de ces illustres martyrs.

NÉMÉSIEN, mauvais poëte latin, dans le 3e. siecle, dont il nous reste deux fragmens d'un Poëme intitulé : *Ixeutique*, ou *De la Chasse à la glue*, dans *Poëtæ rei venaticæ*, Leyde, 1728, in-4° ; & dans *Poëtæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°.

NÉMÉSIEN, (*Anrelius-Olympius-Nemesianus*) poëte latin, natif de Carthage, vivoit vers l'an 281, sous l'empire de Numérien, qui voulut bien entrer en concurrence avec lui pour le prix de la poésie. On ne sait rien de particulier sur sa vie, sinon qu'il avoit les qualités du cœur jointes à celles de l'esprit. Il nous reste de lui des fragmens d'un Poëme intitulé : *Cynegitica*, *sive De venatione*, adressé à Carin & à Numérien, après la mort de leur pere Carus. Mais il est plus connu par *IV Eglogues*, qui ne sont pas à mépriser. Le dessein en est assez régulier, les idées fines, & les vers ne manquent ni de tour, ni d'élégance. Du tems de Charlemagne, elles étoient au nombre des ouvrages classiques. Nous en avons une traduction en françois par Mairault, dont la fidélité, l'exactitude, la précision & l'élégance ont mérité les éloges des gens de goût. Elle parut en 1744, in-12, enrichie de notes qui offrent de la mythologie, des traits d'histoire, une érudition variée, & beaucoup de critique. Les écrits de Némésien ont été imprimés avec ceux de Calpurnius & de Gratius, dans les *Poëtæ rei venaticæ*, Leyde, 1728, in-4°.

NÉMESIS *ou* ADRASTÉE, déesse de la vengeance, fille de Jupiter & de la Nécessité, châtioit les méchans & ceux qui abusoient des présens de la Fortune. On la représentoit toujours avec des ailes, armée de flambeaux & de serpens, & ayant sur sa tête une couronne rehaussée d'une corne de cerf. Elle avoit à Rome un temple sur le Capitole, & un autre fort célebre à Rhamnus, d'où lui vint le nom de *Rhamnusie*.

NEMESIUS, philosophe chrétien d'Emese en Syrie, & selon quelques-uns, évêque de cette ville, vivoit sur la fin du 4e. siecle, ou au commencement du 5e. Il nous reste de lui un livre *De la nature de l'Homme*, qui se trouve en grec & en latin dans la Bibliotheque des Peres, édition de Lyon, tom. VIII. Nemesius y combat avec force la fatalité des Stoïciens & les erreurs des Manichéens ; mais il y soutient l'opinion de la préexistence des ames, non pas à la maniere des Métempsycosistes, mais en vertu d'une création simultanée, telle que Leibnitz & d'autres ont admise de-

puis (*voyez la fin de l'article* WOLFF). On lui attribue (dans l'édition de son livre faite à Oxford, 1671, in-8°) des découvertes considérables sur la qualité & l'usage de la bile. On y dit même qu'il connoissoit la circulation du sang. Ses mœurs honoroient la philosophie & la Religion. *Voyez* ELLEBODIUS.

NÉMETI, (Samuel) protestant, né à Zatmar en 1658, fit ses premieres études à Colosvar, & les acheva en Hollande. De retour dans sa patrie, il fut professeur à Colosvar pendant 34 ans, & mourut en 1717. On a de lui : I. *Moses explicatus*, Colosvar, 1696, in-8°. C'est une explication des loix & des cérémonies établies par Moïse. II. Des *Commentaires* sur l'*Epître* de S. Paul aux Hébreux, Franeker, 1695, in-8°. III... sur *Zacharie*, ibid., 1694. IV. Une *Métaphysique*, &c.

NEMORARIUS, (Jourdan) mathématicien du 13*e.* siecle. On a de lui : I. Une *Arithmétique* en dix livres, commentée par Jacques le Febvre d'Etaples, & publiée à Paris en 1496. II. *De Ponderibus Propositiones XIII*, Nuremberg, 1533. III. Trois livres de Géométrie, manuscrits au Vatican : *De natura Speculorum*, &c.

NEMOURS, (Jacques d'ARMAGNAC, duc de) petit-fils de Bernard d'Armagnac connétable de France, commença à servir dans un tems où le royaume étoit déchiré par les factions. Il se laissa entraîner dans les conjurations que le duc de Guienne & le comte d'Armagnac formerent contre Louis XI ; le premier ayant péri par le poison, & l'autre ayant été massacré, il n'en devint pas plus sage. Les ducs de Bretagne & de Bourgogne, qui cherchoient à perpétuer les troubles de l'état en appellant les Anglois en France, l'engagerent dans leur parti. Louis, instruit de la trame de Nemours, donna ordre de le saisir. Il fut arrêté à Carlat, amené à Paris, où il eut la tête tranchée en 1477.

NEMOURS, (Jacques DE SAVOIE, duc de) fils de Philippe de Savoie, duc de Nemours, & de Charlotte d'Orléans-Longueville, né à l'abbaye de Vauluisant en Champagne l'an 1531, signala son courage sous Henri II. Après avoir servi avec éclat en Piémont & en Italie, il fut fait colonel-général de la cavalerie. Il réduisit le Dauphiné, défit par deux fois le baron des Adrets, le ramena dans le parti du roi, contribua à sauver Charles IX à Meaux, où les rebelles étoient près de l'investir, se trouva à la bataille de St.-Denys, s'opposa au duc de Deux-Ponts en 1569, & mourut à Annecy en 1585. Ce prince étoit aussi recommandable par les qualités du cœur & par sa générosité, que par son esprit & son savoir. Sa postérité masculine s'est éteinte dans Henri duc de Nemours, mort en 1659.

NEMOURS, *voy.* GASTON (duc de).

NEMOURS, (Henri DE SAVOIE, duc de) prit ce titre après Charles-Amédée son frere aîné, tué en duel l'an 1652 par le duc de Beaufort, dont il avoit épousé la sœur Elizabeth de Vendôme. Celui-ci, renommé par son attachement au

parti des princes pendant la guerre de la Fronde, avoit laiſſé deux filles : l'une mariée au duc de Savoie, & l'autre au roi de Portugal. Le duc Henri, moins heureux, n'eut point d'enfans, & mourut l'an 1659. Sa veuve Marie d'Orléans-Longueville, lui ſurvécut longtems, & laiſſa des *Mémoires* écrits avec fidélité & d'un ſtyle très-léger. Elle y fait des portraits pleins de fineſſe, de vérité & d'eſprit, des principaux auteurs des troubles de la Fronde, dont elle décrit l'hiſtoire. Elle étoit née en 1625 & mourut en 1707. Ces *Mémoires* ont été imprimés à Paris ſéparément, in-12. On les a joints enſuite à ceux de Joly, dans une édition d'Amſterdam.

NEMROD, fils de Chus, petit-fils de Cham, fut le premier prince puiſſant ſur la terre (*Ipſe cœpit eſſe potens in terra*). Il s'adonna d'abord à la chaſſe des bêtes farouches, avec une troupe de jeunes gens fort hardis, qu'il endurcit au travail, & qu'il accoutuma à manier les armes avec adreſſe. Il fonda l'empire de Babylone, & bâtit la ville de ce nom, à côté de la fameuſe tour de Babel. A meſure qu'il étendoit ſes conquêtes, il bâtit d'autres villes, ou plutôt des bourgades. Son regne fut de 65 ans. Il fut plus doux que ſon ambition ne ſembloit le promettre. Ses ſujets lui éleverent des autels après ſa mort. Gerard Mercator & Langius confondent Nemrod avec Aſſur, que l'Ecriture diſtingue bien clairement; d'autres le prennent pour le Belus ou le Ninus des Aſſyriens. Il eſt difficile de rien aſſurer ſur la chronologie de ces tems lointains. L'hiſtoire profane ne préſente à cette époque rien qui puiſſe diriger les recherches, ni ſuppléer au ſilence de l'Ecriture ou en expliquer les paſſages obſcurs.

NENIE, déeſſe des funérailles. On donnoit auſſi ce nom aux chants funebres, dont on attribue l'invention à Linus. Comme ces chants étoient ordinairement vides de ſens, on en prit occaſion d'appeller *Neniæ* les mauvais vers & les chanſons vaines & puériles.

NÉOPTOLÊME, *voyez* PYRRHUS.

NEPER, (Jean) gentilhomme Ecoſſois, & baron de Merchiſton, ſe rendit très-habile dans les mathématiques, & inventa les Logarithmes. On a de lui divers ouvrages eſtimés, parmi leſquels on diſtingue : I. *Arithmetica Logarithmica*, 1628, in-folio; ouvrage rare & important. II. *Logarithmorum deſcriptio*, in-4°. Il vivoit dans le 16e. ſiecle.

NEPHTHALI, 6e. fils de Jacob, qu'il eut de Bala, ſervante de Rachel. Nous ne ſavons aucune particularité de la vie de Nephthali : il eut 4 fils, Jaziel, Guni, Jezer & Sallem, & mourut en Egypte, âgé de 132 ans. La bénédiction que Jacob lui donna en mourant, eſt diverſement interprétée : *Nephthali cervus emiſſus, & dans eloquia pulchritudinis* (Gen. 119). Les meilleurs interpretes, entr'autres Janſenius dans ſon Explication du Pentateuque, rapportent ces paroles à l'hiſtoire de Barac, iſſu de la tribu de Nephthali, juge & libérateur du peuple Hébreu. D'abord timide comme le cerf,

& effrayé à l'approche de l'ennemi, il eut besoin d'être encouragé par une femme : puis victorieux, il composa avec elle ce beau cantique, où de savans littérateurs ont cru découvrir le germe de l'Iliade (*Judic.* 4). *Voyez* DEBORA & HOMERE.

NÉPOMUCENE *ou* DE NÉPOMUCK, (S. Jean) chanoine de Prague, naquit à Népomuck en Bohême vers 1320. Il entra dans l'état ecclésiastique, & il auroit pu en obtenir les plus hautes dignités, si la grande idée qu'il avoit de l'épiscopat ne lui eût fait refuser jusqu'à trois évêchés. Il accepta seulement un canonicat de Prague, & la place de confesseur de la reine Jeanne, femme de Wenceslas. Des courtisans accusèrent cette princesse d'avoir un commerce illégitime avec un seigneur de la cour. Wenceslas, trop crédule, fit venir Népomucene, & voulut l'obliger de révéler la confession de la reine. Le refus l'irrita ; il fit jeter le Saint dans une prison, avec des entraves aux pieds. Wenceslas, revenu à lui-même, rendit le Saint à ses fonctions ; mais sa fureur s'étant ranimée, & n'ayant pu arracher les secrets inviolables de Népomucene, il le fit jeter dans la Moldaw à Prague, l'an 1383. Ainsi périt cet illustre martyr de la confession. En ouvrant son tombeau le 14 avril 1719, on trouva son corps dégarni de ses chairs ; mais sa langue étoit si fraîche & si bien conservée, qu'on eût dit que le Saint ne venoit que d'expirer. On la garde avec beaucoup de respect dans la cathédrale de Prague, où un voyageur qui observe bien, l'a vue encore en 1769 très-entiere ; mais commençant à prendre quelque apparence d'altération & de moisissure. Ce Saint avoit été honoré comme martyr en Bohême depuis sa mort : mais pour rendre son culte plus authentique & plus universel, l'empereur Charles VI sollicita sa canonisation, & l'obtint l'an 1729. On a institué une *Confrairie* sous son nom, *pour demander le bon usage de la langue.* On le regarde comme le patron de la réputation & de l'honneur, & on réclame son intercession contre les calomniateurs & les détracteurs. Les protestans même ont rendu hommage à ses vertus. « S. » Jean Népomucene (écrivoit » en 1687 Martin Borecq) » étoit confesseur de la reine » Jeanne. L'autorité de Wen- » ceslas, ni les menaces, ni la » prison, ne purent l'engager » à révéler le secret de la con- » fession ». Sa *Vie* a été écrite en latin par le P. Balbin, Jésuite, & publiée avec des remarques par le P. Papebrock ; le P. de Marne, Jésuite, l'a publiée en françois. Le P. Wielens, le P. le Chapelain ont écrit aussi l'histoire de ce Saint. En 1784, le P. Nicolas Herman a donné un abrégé ou sommaire de ces divers écrits, en allemand, Luxembourg, 1784, in-12. Nous finirons cet article par une réflexion, dont les bons esprits sentiront la justesse. » Une chose infiniment remar- » quable, & qu'on peut être » porté à regarder comme sur- » naturelle & miraculeuse, est » le secret de la confession, » confié tous les jours à des

» milliers de prêtres, souvent » hélas ! peu dignes de leur » état, & capables de toute » autre prévarication, & tou- » jours si fidellement gardé. » A peine toute l'histoire ec- » clésiastique fournit-elle quel- » que exemple d'infidélité en » ce genre. Si en faisant cette » observation, on réfléchit un » moment sur l'inconsistance » humaine, sur la curiosité des » uns & la loquacité des autres; » sur la nature & l'importance » des matieres, dont les mi- » nistres de ce Sacrement sont » dépositaires, & dont la ré- » vélation produiroit souvent » d'étonnans effets; sur les » moyens que les intérêts di- » vers, que la cupidité, la » jalousie & d'autres passions, » ne manquent pas d'essayer » pour atteindre leur but, &c., » on ne doutera pas que Dieu » ne veille à la conservation » de son ouvrage ».

NEPOS, (*Cornelius*) historien latin, natif d'Hostilie, près de Vérone, florissoit du tems de l'empereur Auguste. Il étoit ami de Cicéron & d'Atticus, qui chérissoient en lui un esprit délicat & un caractere enjoué. De tous les ouvrages dont il avoit enrichi la littérature, il ne nous reste que les *Vies des plus illustres Capitaines Grecs & Romains*. On les a long-tems attribuées à Æmilius Probus, qui les publia, dit-on, sous son nom, pour s'insinuer dans les bonnes graces de Théodose. Cet ouvrage est écrit avec précision & élégance. Tout y est rangé dans un ordre clair & net. Les réflexions n'y sont pas prodiguées; mais celles qu'on y trouve sont vives, brillantes, neuves, & respirent la vertu. Nous avons une traduction un peu froide de Cornelius Nepos, par le P. le Gras, de l'Oratoire, enrichie de notes utiles; & une autre, plus maniérée, mais moins exacte, par l'abbé Valart; celle de l'abbé Paul, leur est préférable, 1 vol. in-12, 1781. Les meilleures éditions de cet historien sont: celle *ad usum Delphini*, Paris, 1674, in-4°; & celle dite *Variorum*, in-8°, Leyde, 1734. Coustelier en a publié une édition en 1745, in-12, décorée des têtes des capitaines, gravées d'après les médailles & les anciens monumens.

NEPOS, (*Flavius-Julius*) né dans la Dalmatie, du général Népotien & d'une sœur du patrice Marcellin, étoit digne de régner. L'empereur Léon I, qui lui avoit fait épouser une niece de sa femme, le nomma empereur d'Occident en 474, à la place de Glycere (*voyez ce mot*). Il marcha à Rome avec une armée, & s'assura le sceptre par sa valeur. Euric, roi des Visigoths, lui ayant déclaré la guerre, il lui céda l'Auvergne en 475, pour conclure la paix, & pour laisser respirer ses peuples accablés par une longue suite de guerres & de malheurs. La révolte du général Oreste troubla cette paix. Ce tyran obligea Nepos de quitter Ravenne, où il avoit établi le siege de son empire. Il se retira dans une de ses maisons, près de Salone en Dalmatie; & après y avoir langui près de 4 ans, il y fut assassiné en 480 par deux courtisans, que Glycere avoit, dit-on, subornés. Julius-Nepos avoit

de la vertu, de l'humanité, & il auroit pu rétablir l'empire d'Occident ; mais la Providence avoit décidé sa destruction, & elle étoit prochaine.

NÉPOTIEN, (*Flavius-Popilius-Nepotianus*) fils d'Eutropie, sœur de l'empereur Constantin, prétendit à l'empire après la mort de l'empereur Constant son cousin. Il se fit couronner à Rome le 3 juin 350, dans le tems que Magnence usurpoit la puissance impériale dans les Gaules. Népotien ne porta le sceptre qu'environ un mois. Anicet, préfet du prétoire de Magnence, lui ôta le trône & la vie. Sa mere, & tous ceux qui avoient favorisé sont parti, furent mis à mort. Népotien n'avoit pas reçu de la nature un génie propre à seconder son ambition. Il étoit d'ailleurs cruel & inhumain ; & au lieu de gagner le cœur des Romains par des bienfaits, il les irrita par des proscriptions & des meurtres.

NEPOTIEN, prêtre Italien, ami de S. Jerôme, fut élevé par son oncle Héliodore, évêque d'Altino, qui lui conféra les ordres sacrés. S. Jerôme lui a écrit une lettre *sur les devoirs des Clercs*, que Nepotien pratiquoit avec un zele & une exactitude surprenante. Il mourut vers la fin du 4e. siecle. Son saint & savant ami lui consacra un Eloge, que nous avons sous le titre d'*Epitaphium Nepotiani* ; il se trouve parmi les *Epîtres* du saint docteur, & c'est un de ses plus beaux écrits. Les louanges du défunt, sont entremêlées de pensées grandes & fortes, qui, dans un sujet sombre & douloureux, font une impression toute particuliere. C'est-là qu'on trouve le mot si admiré de Perse : *Fugit hora, hoc quod loquor, indè est*, exprimé d'une maniere, à la vérité moins laconique, mais plus touchante & pleine d'images. *Hoc ipsum quod dicto, quod scribo, quod emendo, de meâ vitâ tollitur. Quot puncta notarii, tot meorum damna sunt temporum. Scribimus atque rescribimus, transeunt maria Epistolæ, & scindente sulcum carinâ, per fluctus singulos ætatis nostræ momenta minuuntur.*

NEPTUNE, fils de Saturne & de Rhée. Lorsqu'il partagea avec ses freres, Jupiter & Pluton, la succession de Saturne, l'empire des eaux lui échut, & il fut nommé le Dieu de la Mer. Rhée l'avoit sauvé de la fureur de son pere, comme elle en avoit garanti Jupiter, & l'avoit donné à des bergers pour l'élever. Neptune épousa Amphitrite, eut plusieurs concubines, & fut chassé du Ciel avec Apollon, pour avoir voulu conspirer contre Jupiter. Ils allerent ensemble aider Laomédon à relever les murailles de Troie, & il punit ce roi pour lui avoir refusé son salaire, en suscitant un monstre marin qui désoloit tout le rivage. Il disputa en vain contre Minerve, à qui donneroit un nom à la ville d'Athenes. On le représente ordinairement sur un char en forme de coquille, traîné par des chevaux marins, tenant en sa main un trident.

NEPVEU, (François) né à St-Malo en 1639, embrassa l'institut des Jésuites en 1654. Il professa les humanités & la rhétorique durant 6 ans, & la

philosophie l'espace de 8. Il étoit à la tête du college de Rennes, lorsqu'il mourut; mais on ne dit point en quelle année. Tous les ouvrages du P. Nepveu ont la piété & la morale pour objet; tels sont : I. *De la connoissance & de l'amour de Notre-Seigneur* JESUS-CHRIST, Nantes, 1681, in-12, réimprimé plusieurs fois. II. *Méthode d'Oraison*, in-12, Paris, 1691 & 1698. Le P. Segneri a traduit cet ouvrage en italien. III. *Exercices intérieurs pour honorer les Mysteres de Notre-Seigneur* JESUS-CHRIST, Paris, 1691, in-12. IV. *Retraite selon l'esprit & la méthode de S. Ignace*, Paris, 1687, in-12, & encore en 1716. Cet ouvrage a été traduit en latin, & imprimé à Ingolstadt en 1707, in-8°. V. *La maniere de se préparer à la mort*, Paris, 1693, in-12; en italien, Venise, 1715. in-12. VI. *Pensées & Réflexions Chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Paris, 1699, 4 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en latin, Munich, 1709, 4 tomes in-12; & en italien, Venise, 1715, aussi 4 tomes in-12. VII. *L'Esprit du Christianisme*, ou *la Conformité du Chrétien avec* JESUS-CHRIST, Paris, 1700, in-12. Tous ces ouvrages sont bien écrits en françois; l'auteur a su joindre les agrémens du langage à l'onction de la morale chrétienne.

NÉRÉE, (*Nereus*) dieu marin, fils de l'Océan & de Thétis, épousa sa sœur Doris, dont il eut cinquante filles appellées Néréides ou Nymphes de la Mer. — Il ne faut pas confondre ce dieu avec la nymphe NÉÉRÉE, (*Neæra*) que le Soleil aima, & dont il eut deux filles.

NERI, (S. Philippe de) fondateur de la congrégation des prêtres de l'Oratoire en Italie, naquit à Florence en 1515, d'une famille noble. Elevé dans la piété & dans les lettres, il se distingua bientôt par sa science & sa vertu. A l'âge de 19 ans il alla à Rome, où il orna son esprit, servit les malades, & donna des exemples de mortification & d'humilité. Philippe, élevé au sacerdoce à l'âge de 36 ans, fonda en 1550 une célebre confrairie dans l'église de Saint-Sauveur-del-Campo, pour le soulagement des pauvres étrangers, des pélerins, des convalescens qui n'avoient point de retraite. Cette confrairie fut comme le berceau de la congrégation de l'Oratoire. Le saint instituteur ayant gagné à Dieu Salviati, frere du cardinal du même nom, Tarugio depuis cardinal, le célebre Baronius & plusieurs autres excellens sujets; ils commencerent à former un corps en 1564. Les exercices spirituels avoient été transférés en 1558, dans l'église de St. Jerôme de la Charité, que Philippe ne quitta qu'en 1574, pour aller demeurer à St. Jean des Florentins. Le pape Grégoire XIII approuva sa congrégation l'année d'après. Le Pere de cette nouvelle milice détacha quelques-uns de ses enfans, qui répandirent son ordre dans toute l'Italie. On ne fait point de vœu dans cette congrégation, on n'y est uni que par le lien de la charité; le général n'y gouverne que 3 ans. Le saint fondateur mourut à Rome

en 1595, à 80 ans. Il s'étoit démis du généralat trois ans auparavant en faveur de Baronius, qui travailloit par son conseil aux Annales Ecclésiastiques. Les *Constitutions* qu'il avoit laissées à sa congrégation, ne furent imprimées qu'en 1612. Sa congrégation s'est partout soutenue & se soutient encore avec édification, si on excepte la France, où dans les commencemens même elle parut mêler quelques idées étrangeres à l'esprit du saint fondateur (*voy.* BERULLE); mais c'est pendant la révolution de 1789, qu'on a vu combien elle s'en étoit éloignée. « Les Peres » de l'Oratoire (dit en 1790 » l'auteur des *Bornes entre les* » *deux Puissances*) montrent » depuis quelque tems, & no- » tamment dans les circons- » tances actuelles, un grand » zele pour l'irréligion. Se » passant de saints canonisés, » ils ont produit Quesnel; mais » ils ont aussi produit un Ma- » lebranche, un Thomassin, » un Massillon, & une foule » d'autres personnages recom- » mandables par leur science » & leurs talens : de sorte » qu'il est extrêmement triste » qu'une congrégation, dont le » plan nouveau & bien conçu » promettoit tant d'avantages » à l'Eglise de France, soit si » profondément gâtée ». Philippe fut canonisé en 1622 par Grégoire XV. Peu d'hommes ont eu une piété plus ardente & plus tendre. Son oraison étoit une espece de ravissement. L'espace de dix ans il demeura presque continuellement dans les catacombes de Callixte, pour y prier, dans le silence & l'obscurité, deux choses qui rendent si vive la pensée de Dieu & sa présence si sensible. On a gravé dans l'endroit où il avoit coutume de se tenir, les vers suivans:

Profunda noctis umbra, & horrendum specus,
Ubi astra fugiens, solis exosus jubar,
Latens Philippus inter has tenebras diu,
Inter cavernas, inter hæc silentia,
Quem deperibat, quem flagrabat, repperit,
Qui dormit & requiescit in meridie.

Antoine Galenius a donné sa *Vie* en latin, Rome & Mayence, 1602, in-8°. Pierre-Jacques Baccio en a donné une autre en italien & en latin, qui a été traduite en françois, Rome, 1645, in-4°. — Il y a eu un savant du nom de NERI, (Antoine) de la même famille & né également à Florence, mort à Perouse en 1584, dont nous avons un livre curieux, imprimé à Florence en 1612, in-4°, sous ce titre : *Dell' Arte verraria, libri VII*; — un Dominicain nommé Thomas NERI, qui consacra sa plume à défendre le fameux Savonarole, son confrere; — & un Jésuite, Emmanuel NERI, Italien, qui a fini ses jours à Klagenfurt, par l'honneur du martyre.

NERICAULT DESTOUCHES, *voyez ce dernier mot.*

NÉRON, (*Caius Claudius*) empereur Romain, fils de Caius-Domitius-Ænobarbus, & d'Agrippine, fille de Germanicus, fut adopté par l'empereur Claude, l'an 50 de J. C., & lui succéda l'an 54. Les commencemens du regne du

jeune empereur, furent comme la fin de celui d'Auguſte. Burrhus & Séneque avoient tâché de lui inſpirer de la ſageſſe, & parurent pendant quelque tems avoir réuſſi. Les Romains le regarderent comme un préſent du Ciel. Il ſe montroit juſte, libéral, affable, poli, complaiſant, & d'un cœur ſenſible à la pitié. Un jour qu'on lui préſentoit à ſigner la ſentence d'une perſonne condamnée à mort: *Je voudrois bien*, dit-il, *ne pas ſavoir écrire.* La modeſtie relevoit ces qualités. Le ſénat l'ayant loué ſur la ſageſſe de ſon gouvernement, il répondit: *Attendez à me louer que je l'aie mérité...* Néron ne continua pas comme il avoit commencé; les leçons de la philoſophie qui avoient fait la baſe de ſon éducation, étant ſans ſanction & ſans garantie, ne purent empêcher le développement de ſon mauvais naturel, ni l'effet des mauvaiſes compagnies auxquelles il ſe livra. On prétend même que c'eſt l'eſprit philoſophique qui lui donna ce caractere d'hypocriſie & de lâcheté, dont il avoit vu plus d'un trait dans ſes maîtres, & qui, lorſqu'il eſt joint à la puiſſance, produit infailliblement les plus grands forfaits. Il ſecoua le joug d'Agrippine ſa mere, & oublia qu'il lui devoit la naiſſance & l'empire. Craignant qu'elle ne lui ôtât le trône pour le donner à Britannicus, fils de Claude, à qui il appartenoit, il fit périr ce prince par le poiſon. Un crime en amene un autre: Néron, livré à la corruption de ſon cœur, oublia bientôt juſqu'aux bienſéances, que les ſcélérats même reſpectent dans leurs excès. Il paſſoit les nuits dans les rues, dans les cabarets & dans les lieux de débauche, ſuivi d'une jeuneſſe effrénée, avec laquelle il battoit, voloit & tuoit. Une nuit entr'autres, il rencontra, au ſortir de la taverne, le ſénateur Montanus avec ſa femme, à qui il voulut faire violence. Le mari, ne le connoiſſant point, le frappa avec beaucoup d'emportement & penſa le tuer. Quelques jours après, Montanus ayant appris que c'étoit l'empereur qu'il avoit battu, & s'étant aviſé de lui écrire pour lui en faire des excuſes, Néron dit: *Quoi, il m'a frappé, & il vit encore!* & ſur le champ il lui envoya un ordre de ſe donner la mort. Son cœur s'accoutumoit peu-à-peu au meurtre; enfin il fit maſſacrer ſa mere Agrippine. Pour la faire périr d'une maniere qui parût naturelle, il la fit embarquer dans une galere conſtruite de façon que le haut tomboit de lui-même & le fond s'ouvroit en même tems. Ce ſtratagême ne lui ayant pas réuſſi, il envoya ſon affranchi Anicet la poignarder à Baies où elle s'étoit ſauvée (*voyez* AGRIPPINE). Le barbare ne laiſſa pas d'éprouver des remords après cette action atroce; il croyoit toujours voir Agrippine teinte de ſang, & expirante ſous les coups des miniſtres de ſes vengeances. Cependant il tâcha de ſe juſtifier auprès du ſénat, en imputant toutes ſortes de crimes à ſa mere. *Il ne lui avoit ôté la vie*, écrivoit-il, *que pour ſauver la ſienne.* Le ſénat, auſſi lâche que lui, approuva cette

atrocité: le peuple, non moins corrompu que les magistrats, alla avec eux au-devant de lui, lorsqu'il fit son entrée à Rome. On le reçut avec autant de solemnité que s'il eût été de retour d'une victoire. Le philosophe Séneque ne fut pas le dernier à applaudir. Telle a toujours été, telle est encore aujourd'hui la bassesse des hommes: la mesure de leurs craintes & de leurs espérances fait celle de leurs éloges; la flatterie, ce honteux & criminel esclavage, comme dit Tacite (*fœdum crimen servitutis*), a constamment marché à la suite des tyrans; les monstres vivans & puissans ont toujours été de grands hommes. Néron, se voyant autant d'esclaves que de sujets, ne consulta plus que le déréglement de son esprit insensé. On vit un empereur comédien, qui jouoit publiquement sur les théâtres comme un acteur ordinaire. Il croyoit même exceller en cet art. Le chant étoit sur-tout sa grande passion; il étoit si jaloux de la beauté de sa voix, qui n'étoit pourtant ni belle, ni forte, que de peur de la diminuer, il se privoit de manger & se purgeoit fréquemment. Il paroissoit souvent sur la scene la lyre à la main, suivi de Burrhus & de Séneque, qui battoient des mains; foiblesse ordinaire aux philosophes de tous les siecles, dont la froide morale ne tient pas contre les volontés royales. Lorsqu'il devoit chanter en public, des gardes étoient dispersés d'espace en espace, pour punir ceux qui n'avoient pas été assez sensibles aux charmes de sa voix. Cet empereur histrion disputoit avec ardeur contre les musiciens & les acteurs. Il fit le voyage de la Grece, pour entrer en lice aux Jeux-Olympiques. Quelques efforts qu'il fit pour mériter le prix, il ne l'obtint que par faveur, ayant été renversé au milieu de la course. Il ne laissa pas, au retour de ces exploits, de rentrer en triomphe à Rome, sur le char d'Auguste, entouré de musiciens & de comédiens de tous les pays du monde. On ne s'attendoit pas qu'il pût rien imaginer au-delà de ce qu'on avoit vu de lui; mais il étoit fait pour commettre des crimes ignorés jusqu'alors. Il s'avisa de s'habiller en femme & de se marier en cérémonie avec l'infame Pythagore; & depuis, en secondes noces de la même espece, avec Doriphore, un de ses affranchis. Par un retour à son premier sexe, il devint l'époux d'un jeune-homme nommé *Sporus*, qu'il fit mutiler pour lui donner un air de femme. L'extravagant Néron revêtit sa singuliere épouse des ornemens d'impératrice, & parut ainsi en public avec son eunuque. Telle est la progression de la luxure: comme l'avarice, elle sent sa soif s'augmenter à mesure qu'elle se satisfait; comme la gourmandise, elle se blase jusqu'à appéter des mets contre nature. Sa férocité l'emportoit encore sur ses infames désordres. La cruauté marcha toujours chez lui, comme chez tous les scélérats, à pas égal avec la luxure. » L'homme dégradé par ces » sensations grossieres, dit un » physiologue, tombe dans

» l'égoïsme le plus brutal, ne » regarde ses semblables que » comme les instrumens de son » plaisir, le jouet de ses pas- » sions, les victimes de sa » haine, de son humeur & de » ses caprices " (*voyez* ARRACHION, BARBEROUSSE, LAVAL, MAHOMET II, MITHRIDATE, TUROCZI). Octavie sa femme, Burrhus, Sénèque, Lucain, Pétrone, Poppée sa maîtresse, furent sacrifiés à sa fureur. Ces meurtres furent suivis d'un si grand nombre d'autres, qu'on ne le regarda plus que comme une bête féroce altérée de sang. Ce scélérat se glorifioit d'avoir enchéri sur tous les vices. « Mes » prédécesseurs, disoit-il, n'ont » pas connu comme moi les » droits de la puissance ab- » solue... J'aime mieux, ajou- » toit-il, être haï qu'aimé, » parce qu'il ne dépend pas de » moi seul d'être aimé, au- » lieu qu'il ne dépend que de » moi seul d'être haï ». Entendant un jour quelqu'un se servir de cette façon de parler proverbiale : « Que le monde » brûle quand je serai mort. » (Il répliqua) : Et moi je » dis : Qu'il brûle & que je le » voie » ! Ce fut alors qu'après un festin aussi extravagant qu'abominable, il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome pour se faire une image de l'incendie de Troie. L'embrasement dura 9 jours. Les plus beaux monumens de l'antiquité furent consumés par les flammes. Il y eut dix quartiers de la ville réduits en cendres. Ce spectacle lamentable fut une fête pour lui : il monta sur une tour fort élevée pour en jouir à son aise. Il ne manquoit plus à ce forfait, que de le rejeter sur les innocens. Il accusa les Chrétiens de ce crime, & ils furent dès-lors l'objet de sa cruauté. « Néron, dit Tacite, » punit d'abord ceux qui s'a- » vouoient Chrétiens, & par » leur confession l'on en dé- » couvrit une grande multi- » tude, qui furent moins con- » vaincus d'avoir mis le feu à » Rome, que d'être haïs du » genre-humain (*). » — » L'on se fit, dit le même histo- » rien, un jeu de leur mort ; » les uns, couverts de peaux » de bêtes, furent dévorés » par les chiens ; les autres, » attachés à des pieux, furent » brûlés pour servir de flam- » beaux pendant la nuit. Né- » ron prêta ses jardins pour » ce spectacle ; il y parut lui- » même en habit de cocher, » & monté sur un char, comme » aux jeux du cirque ». Ce ne fut pas seulement par cette persécution que Néron chercha à se disculper de l'incendie de Rome ; mais encore par le soin qu'il prit de l'embellir. Il fit rebâtir ce qui avoit été brûlé, rendit les rues plus larges & plus droites, aggrandit les pla-

(*) Quand on réfléchit que cette haine si gratuite & si mal fondée à l'égard de la seule Religion salutaire & raisonnable, est si clairement & si fortement annoncée dans l'Evangile, on ne peut s'empêcher de la regarder non-seulement comme un caractere, mais comme une preuve de la vérité du Christianisme. Voyez l'article JESUS-CHRIST, & le *Journ. hist. & litt.* 1 février 1789, p. 180 — 1 décembre 1790, p. 539.

ces, & environna les quartiers de portiques superbes. Un palais magnifique, tout brillant d'or & d'argent, de marbre, d'albâtre, de jaspe & de pierres précieuses, s'éleva pour lui avec une magnificence vraiment royale. S'il fut prodigue pour le dedans & le dehors de cet édifice, il ne le fut pas moins dans tout le reste. Alloit-il à la pêche ? les filets étoient d'or trait, & les cordes de soie. Entreprenoit-il un voyage ? il falloit mille fourgons pour sa garde-robe seule. On ne lui vit jamais deux fois le même habillement. Suétone assure qu'au seul enterrement de son singe, il employa toutes les richesses du plus riche usurier de son tems. Ses libéralités envers le peuple Romain surpasserent toutes celles de ses prédécesseurs. Il répandoit sur lui l'or & l'argent, & jusqu'à des pierres précieuses ; & lorsque ses présens n'étoient pas de nature à être délivrés à l'instant, il faisoit jeter des billets qui en exprimoient la valeur. Cette prodigalité, si avantageuse à la ville de Rome, fut funeste aux provinces. Galba, gouverneur de la Gaule Tarragonoise, homme illustre par sa naissance & par son mérite, désapprouva hautement ces vexations. Néron, instruit de cette hardiesse, envoie ordre de le faire mourir. Galba évite le supplice en se faisant proclamer empereur. Il fut poussé à cette démarche par Vindex, qui lui écrivoit d'*avoir pitié du genre-humain, dont leur détestable maître étoit le fléau.* Bientôt tout l'Empire le reconnoit. Le sénat déclare Néron ennemi public, & le condamne à être précipité de la roche du Capitole, après avoir été traîné tout nu publiquement, & fouetté jusqu'à la mort. Le tyran prévint son supplice & se poignarda, l'an 68 de J. C., dans sa 32e. année. En vain implora-t-il, dans ses derniers instans, quelqu'un qui daignât lui donner la mort : personne ne voulut lui rendre ce dangereux service. « Quoi, s'é-» cria-t-il dans son désespoir, » est-il possible que je n'aie » ni amis pour défendre ma » vie, ni ennemis pour me » l'ôter » ? Il seroit difficile d'exprimer la joie des Romains lorsqu'ils apprirent sa mort. On arbora publiquement le signal de la liberté, & le peuple se couvrit la tête d'un chapeau, semblable à celui que prenoient les esclaves après leur affranchissement. Le sénat n'y fut pas moins sensible ; Néron avoit dessein de l'abolir, après avoir fait mourir tous les sénateurs. Lorsqu'il apprit les premieres nouvelles de la rebellion, il forma le projet de faire massacrer tous les gouverneurs des provinces & tous les généraux d'armée, comme ennemis de la république ; de faire périr tous les exilés, d'égorger tous les Gaulois qui étoient à Rome, d'abandonner le pillage des Gaules à son armée, d'empoisonner le sénat entier dans un repas ; de brûler Rome une seconde fois, & de lâcher en même tems dans les rues les bêtes réservées pour les spectacles, afin d'empêcher le peuple d'éteindre le feu. Il n'eut pas le tems de se livrer à ces atrocités, dont l'exécution

ſemble avoir été réſervée à notre ſiecle; car la plupart ſe ſont réaliſés dans la révolution de France, & pluſieurs même ont été portées plus loin. Le ſyſtême étoit de maſſacrer tous les nobles, tous les prêtres, tous les priſonniers, tous les Suiſſes, tous les généraux & ſoldats royaliſtes ou ſuſpects, tous les auteurs & imprimeurs chrétiens, &c. Si tous n'ont pas péri, c'eſt qu'ils ont pu ſe cacher ou fuir, ou que la crainte d'une juſte vengeance a arrêté les aſſaſſins. L'eſprit de Néron exiſte donc encore, & ce n'eſt qu'aujourd'hui qu'il eſt celui d'un peuple entier.

NÉRON, (Pierre) juriſconſulte François, dont nous avons une collection d'Edits. La meilleure édition eſt celle de Paris, 1720, ſous ce titre : *Recueil d'Edits & Ordonnances de Pierre Néron & d'Etienne Girard, avec les notes d'Euſebe de Lauriere*, 2 vol. in-fol.

NERVA, (*Cocceïus*) empereur Romain, ſuccéda à Domitien, l'an 96 de J. C. C'eſt le premier empereur qui ne fut point Romain ou Italien d'origine; car, quoiqu'il fût né à Narni, ville d'Ombrie, ſes parens étoient originaires de Crete. Son aïeul, Marcus Cocceïus NERVA, avoit été conſul ſous Tibere, & avoit eu toujours beaucoup de crédit auprès de cet empereur, qui l'emmena avec lui dans l'iſle de Caprée, où il ſe laiſſa mourir de faim, ne voulant plus être témoin des crimes de ce prince: maniere aſſez plaiſante de corriger les méchans, ou de ſe conſoler de la peine d'être avec eux. Son pere étoit ce ſavant juriſconſulte, que Veſpaſien combla d'honneurs & de bienfaits. Le fils fut digne de lui, par ſa ſageſſe, ſon affabilité, ſa générosité, ſon activité & ſa vigilance. Son premier ſoin fut de rappeller tous les Chrétiens exilés, & de leur permettre l'exercice de leur Religion. Les Païens qui avoient eu le ſort des Chrétiens bannis, revinrent auſſi de leur exil. Auſſi libéral que juſte, il abolit tous les nouveaux impôts; & ayant épuiſé ſes revenus par ſes largeſſes, il y remédia par la vente de ſes meubles les plus riches. Il voulut qu'on élevât à ſes propres dépens, les enfans mâles des familles indigentes. Une de ſes plus belles loix, fut celle qui défendoit *d'abuſer du bas âge des enfans pour en faire des eunuques*. Sa modeſtie égaloit ſon équité, il ne ſouffrit pas qu'on élevât aucune ſtatue en ſon honneur; & il convertit en monnoie toutes les ſtatues d'or & d'argent que Domitien s'étoit fait ériger, & que le ſénat avoit conſervées après les avoir abattues. Sa clémence donnoit le plus beau relief à toutes ſes autres vertus. Il avoit juré ſolemnellement que, tant qu'il vivroit, nul ſénateur ne ſeroit mis à mort. Il fut ſi fidele à ſa parole, qu'au lieu de punir deux d'entr'eux qui avoient conſpiré contre ſa vie, il ſe contenta de leur faire connoître qu'il n'ignoroit rien de leur projet. Il les mena enſuite au théâtre, les plaça à ſes côtés, & leur montrant les épées qu'on lui préſentoit ſuivant la coutume, il leur dit : *Eſſayez ſur moi ſi elles ſont bonnes*. Quelque doux que fût ſon gouvernement,

ſon regne ne fut pas pourtant exempt de ces complots, qui ne peuvent manquer de naître parmi un peuple altier & inconſtant. Les Prétoriens ſe révolterent la 2e. année de ſon empire. Ils allerent au palais, & forcerent l'empereur, les armes à la main, à ſe prêter à tout ce qu'ils voulurent. Nerva, trop foible ou trop vieux pour oppoſer une digue aux rebelles & ſoutenir ſeul le poids du trône, adopta Trajan. Il mourut l'année d'après, l'an 98 de J. C. Ce prince étoit recommandable par toutes les qualités d'un bon ſouverain, & ſur-tout par ſa modération dans la plus haute fortune; mais ſa douceur ou plutôt ſa foibleſſe, eut de malheureux effets. Les gouverneurs des provinces commirent mille injuſtices, & les petits furent tyranniſés, parce que celui qui étoit à la tête des grands, ne ſavoit pas les réprimer. Auſſi Fronto Julius, un des principaux ſeigneurs de Rome, dit un jour publiquement : « C'eſt un grand mal-» heur, que de vivre ſous un » prince où tout eſt défendu, » mais c'en eſt un plus grand » de vivre ſous celui où tout » eſt permis »...

NERVET, (Michel) médecin, né à Evreux, mort en 1729, à 66 ans, exerça ſa profeſſion dans ſa patrie avec diſtinction. L'étude des langues grecque & hébraïque, remplit les momens vides que lui laiſſa le ſoin des malades. Elle lui facilita les moyens de travailler avec ſuccès dans l'interprétation de l'Ecriture-Sainte. Il a laiſſé un grand nombre de *Notes*, en manuſcrit, ſur les livres ſacrés. On a de lui *IV Explications* ſur autant de paſſages du Nouveau-Teſtament, dans les Mémoires du P. Deſmolets, tom. 3, part. 1re., pag. 162.

NESLE, (N. de) né à Meaux, cultiva d'abord la poéſie, & fit beaucoup de vers médiocres. Son Poëme du *Sanſonet*, imitation de *Vert-Vert*, eſt ce qu'il a fait de plus paſſable en ce genre : on y trouve quelques détails agréables. Ayant quitté les vers pour la proſe, il donna: I. L'*Ariſtippe moderne*, 1738, in-12; plein de choſes communes, & écrit ſans énergie. II. Les *Préjugés du Public*, 1747, 2 vol. in-12. III. Les *Préjugés des anciens & des nouveaux Philoſophes ſur l'Ame humaine*, Paris, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, meilleur que le précédent, eſt un recueil des plus forts argumens qu'on a oppoſés aux Matérialiſtes. IV. Les *Préjugés du Public ſur l'Honneur*, Paris, 1766, 3 vol. in-12. Quoique ce livre, ainſi que les autres du même auteur, ſoit écrit d'un ſtyle foible, on l'eſtime parce que l'honnêteté des mœurs de l'écrivain a paſſé dans ſes ouvrages. Il mourut pauvre à Paris, en 1767, dans un âge avancé, après avoir ſoutenu l'indigence avec fermeté. C'étoit un véritable philoſophe.

NESMOND, (Henri de) d'une famille illuſtre de l'Angoumois, ſe diſtingua de bonne heure par ſon éloquence. Il fut élevé à l'évêché de Montauban, enſuite à l'archevêché d'Albi, & enfin à celui de Toulouſe. L'académie françoiſe ſe l'aſſocia en 1710. Louis XIV faiſoit un cas particulier de ce prélat. Un jour

jour qu'il haranguoit ce prince, la mémoire lui manqua : « Je » suis bien aise, (lui dit le roi » avec bonté) que vous me » donniez le tems de goûter les » belles choses que vous me » dites ». Il mourut en 1727. On a un recueil de ses Discours, Sermons, &c., imprimés à Paris, 1734, in-12. Son style est simple, soutenu, énergique; mais il manque souvent de chaleur. Ce prélat étoit neveu du vertueux François de NESMOND, évêque de Bayeux, dont la mémoire est en grande vénération dans ce diocese par tous les bienfaits qu'il y a répandus, & qui mourut en 1715, doyen des évêques de France.

NESSUS, Centaure, fils d'Ixion & de la Nue, offrit ses services à Hercule pour porter Déjanire au-delà du fleuve Evene. Lorsqu'il l'eut passé, il voulut l'enlever; mais Hercule le tua d'un coup de fleche : le Centaure donna en mourant sa chemise teinte de son sang à Déjanire, l'assurant que cette chemise auroit la vertu de rappeller Hercule, lorsqu'il voudroit s'attacher à quelqu'autre maîtresse. C'étoit un poison qui fit perdre la vie à ce héros.

NESTOR, roi de Pyle, fils de Nélée & de Chloris, fut préservé du sort de son pere & de ses freres (*voyez* NÉLÉE). Il combattit contre les Centaures, qui vouloient enlever Hippodamie, & se fit une grande réputation au siege de Troie, par sa sagesse & son éloquence. Apollon le fit vivre 300 ans.

NESTOR *ou* LETOPIS NESTEROVA, historien Russe, né en 1056, entra dès l'âge de 17 ans au monastere de Peczerich à Kiow, où il mourut dans un âge avancé. Il a laissé une *Chronique de Russie*, qui va jusqu'à l'an 1115. Elle a été continuée par Sylvestre, moine à Kiow, & ensuite évêque de Perejaslaw, & par d'autres qui sont inconnus. Elle se termine à l'an 1206. Cette *Chronique* a été publiée à Pétersbourg, in-4°, 1767, d'après un manuscrit trouvé à Kœnigsberg, & qui a été reconnu par les critiques comme le plus fidele de tous ceux que l'on connoissoit. La simplicité & la naïveté forment le caractere de cette Chronique estimée chez les Russes; c'est le plus ancien monument de leur histoire.

NESTORIUS, né à Germanicie dans la Syrie, embrassa la vie monastique près d'Antioche, & se consacra à la prédication. C'étoit le chemin des dignités, & il avoit tous les talens nécessaires pour réussir. « Ses mœurs graves, » ou plutôt sombres & sau- » vages, dit l'abbé Bérault, » la simplicité affectée & la » malpropreté de ses vête- » mens, son visage pâle & » décharné, une teinture su- » perficielle des arts & des » sciences, une grande & belle » voix, qui prenoit facilement » le ton de la componction & » du pathétisme, une éloquence » éblouissante, moins occupée » de l'édification des ames so- » lidement chrétiennes, qu'a- » vide des applaudissemens » d'un peuple volage & pré- » cipité, l'amertume de son » zele & ses déclamations per- » pétuelles contre les héréti- » ques, son respect enfin pour

» S. Chryſoſtome, répandirent » les préventions les plus avan- » tageuſes en ſa faveur ». Il cachoit ſous ces dehors une profonde hypocriſie, un orgueil inſupportable, un eſprit faux & entêté de ſes propres idées, qu'il préféroit à la doctrine des anciens Peres. Après la mort de Siſinnius, en 428, Théodoſe le Jeune l'éleva ſur le ſiege de Conſtantinople. Après avoir établi ſon crédit par des édits rigoureux qu'il obtint de l'empereur contre les Ariens, il crut que le tems étoit venu de donner une nouvelle forme au Chriſtianiſme. Un prêtre, nommé Anaſtaſe, prêcha par ſon ordre qu'on ne devoit point appeller la Ste. Vierge la *Mere de Dieu*, & Neſtorius monta bientôt en chaire pour ſoutenir cette doctrine. Il falloit, ſelon lui, reconnoître en J. C. deux perſonnes auſſi-bien que deux natures, le Dieu & l'Homme; & dire que le Verbe ne s'eſt point uni hypoſtatiquement à la nature humaine : de façon qu'on ne devoit pas appeller Marie *Mere de Dieu*, mais *Mere du Chriſt*. Cette erreur anéantiſſoit le myſtere de l'Incarnation, qui conſiſte dans l'union des deux natures divine & humaine en la perſonne du Verbe; d'où réſulte un Homme-Dieu, appellé JESUS-CHRIST, dont les mérites infinis ont racheté le genre-humain. Comment après cela a-t-on pu prétendre qu'il ne s'agiſſoit entre Neſtorius & les Catholiques que d'une affaire de mots, puiſqu'il eſt évident qu'il s'agiſſoit de la ſubſtance de la foi? (*voy.* EUTICHÉS, ARIUS). Les nouveautés de Neſtorius exciterent une indignation générale. Les prêtres attachés à la ſaine doctrine, entr'autres S. Procle & Euſebe, depuis évêque de Dorylée, réclamerent en faveur de la foi antique. Le peuple ſe ſouleva; on s'adreſſa à S. Cyrille, patriarche d'Alexandrie, qui ayant lu les Homélies de Neſtorius, trouva que cet héréſiarque étoit coupable de toutes les erreurs dont on l'accuſoit. Il lui écrivit pour tâcher de le ramener à la vérité par les voies de la douceur; mais le patriarche de Conſtantinople qui n'aimoit point à être contredit, fut piqué de cette lettre, & il y répondit avec hauteur. Bientôt les deux patriarches informerent toute l'Egliſe de leurs conteſtations. Acace de Berée & Jean d'Antioche approuverent la doctrine de S. Cyrille, & condamnerent celle de Neſtorius : mais ils conſeillerent au premier d'uſer de quelque ménagement, & de combattre l'erreur par le zele & la douceur réunis. Cette affaire ayant été portée à Rome, le pape Céleſtin convoqua un concile en 430. Après un mûr examen, tous les Peres s'écrierent que Neſtorius étoit héréſiarque; & on prononça contre lui une ſentence d'excommunication & de dépoſition : on l'envoya à S. Cyrille, en le chargeant de la faire exécuter, ſi, dans l'eſpace de dix jours, à compter de celui de la ſignification, Neſtorius ne rétractoit publiquement ſes erreurs. Le patriarche d'Alexandrie, chargé de dreſſer une formule de rétractation avec une profeſſion de foi, éloignée de toute équivoque, aſſembla

les évêques de sa dépendance, & ce fut au nom de ce concile d'Alexandrie que parut l'acte célebre, qui est connu sous le titre des *douze Anathêmes :* cet acte renfermoit douze propositions, qui étoient les douze chefs de l'hérésie nestorienne : le concile d'Alexandrie, pour ne laisser aucun faux-fuyant, vouloit que Nestorius les anathématisât chacune en particulier, s'il vouloit être reconnu pour orthodoxe ; mais il refusa d'obéir. Son opiniâtreté donna lieu à la convocation du troisieme concile-général, dont l'ouverture se fit à Ephese en 431. S. Cyrille y présida au nom du pape Célestin. Nestorius refusa d'y comparoître, quoiqu'il fût dans la ville. Sa doctrine y fut condamnée ; &, après trois citations juridiques, on prononça contre lui une sentence de déposition. Quelques jours après, arriva à Ephese Jean d'Antioche avec 14 évêques d'Orient, & il prononça une sentence de déposition contre S. Cyrille ; mais il se rétracta ensuite (*voyez* JEAN d'Antioche). On réclama des deux côtés la protection de l'empereur qui donna ordre d'arrêter S. Cyrille (*voyez* son article) & Nestorius. L'arrivée des évêques Arcade & Projecte, & du prêtre Philippe, légats du pape S. Célestin, fit prendre aux affaires un tour plus équitable. Ils désapprouverent tout ce qui avoit été fait contre S. Cyrille, & confirmerent la condamnation de Nestorius. Théodose s'étant convaincu dans une audience donnée à l'hérésiarque, que ce qu'il avoit pris pour du zele & pour de la fermeté, n'étoit que l'effet d'une humeur violente & superbe, passa, de l'estime & de l'amitié, au mépris & à l'aversion. « Qu'on ne me » parle plus de Nestorius, dit-» soit-il, c'est assez qu'il ait » fait voir une fois ce qu'il est ». Cet hérésiarque devint donc odieux à toute la cour ; son nom seul excitoit l'indignation des courtisans, & l'on traitoit de séditieux tous ceux qui osoient agir pour lui. Nestorius se retira dans le monastere où il avoit été élevé. Du fond de cette retraite il excita encore des factions & des cabales. L'empereur, informé de ses intrigues, le relégua l'an 432 dans la Thébaïde, où il mourut dans l'opprobre & dans la misere. Sa fin ne fut pas celle de l'hérésie. Elle passa de l'empire Romain en Perse, où elle fit des progrès rapides ; de là elle se répandit aux extrémités de l'Asie, & elle y est encore aujourd'hui professée par les Chaldéens ou Nestoriens de Syrie. Nestorius avoit composé des *Sermons* & d'autres ouvrages, dont il nous reste des fragmens. Voyez l'*Histoire du Nestorianisme* par le Jésuite Doucin, 1698, in-4°.

NETHENUS, (Mathias) théologien de la religion prétendue-réformée, né en 1618 à Reza, dans le pays de Cleves, fut professeur de théologie à Utrecht en 1654 ; chassé par le magistrat de cette ville, parce qu'il invectivoit contre l'autorité publique, il devint pasteur & professeur de théologie à Herborn, où il mourut en 1686. On a de lui divers livres de théologie & de con-

troverſe, pour la défenſe des erreurs de ſa ſecte. Les plus connus ſont : le traité : *De interpretatione Scripturæ*, Herborn, 1675, in-4° ; & celui : *De Tranſſubſtantiatione*, 1666.

NETSCHER, (Gaſpar) peintre, né à Prague en 1636, étoit fils d'un ingénieur, mort au ſervice du roi de Pologne. Sa mere, qui profeſſoit la Religion Catholique, fut obligée par les ſectaires devenus les maîtres, de ſortir de Prague. Elle ſe retira avec ſes trois enfans dans un château aſſiégé, où elle vit périr de faim deux de ſes fils. Le même ſort la menaçoit ; elle ſe ſauva une nuit, tenant Gaſpar entre ſes bras, & vint à Arnheim, où un médecin, nommé *Tulkens*, lui donna du ſecours & prit ſoin du jeune Netſcher. Il le deſtinoit à ſa profeſſion ; mais la nature en avoit décidé autrement : il fallut lui donner un maître de deſſin. Un vitrier, le ſeul homme qui ſût un peu peindre à Arnheim, lui montra les premiers principes de l'art. Bientôt l'éleve ſurpaſſa le maître. Il alla à Deventer chez Terburg, peintre célebre & bourg-meſtre de cette ville, pour ſe perfectionner. Netſcher faiſoit tout d'après nature ; il avoit un talent ſingulier pour peindre les étoffes & le linge. Des marchands de tableaux occuperent long-tems ſon pinceau, achetant à très-bas prix ce qu'ils vendoient fort cher. Gaſpar s'en apperçut & réſolut d'aller à Rome ; mais il s'arrêta à Bourdeaux, s'y maria, retourna en Hollande, & s'y fit une fortune honnête. Il mourut à La Haye en 1687. Sa touche eſt fine, délicate & moëlleuſe ; ſes couleurs locales ſont bonnes ; il avoit auſſi une grande intelligence du clair-obſcur. Sa coutume étoit de répandre ſur ſes tableaux un vernis, avant d'y mettre la derniere main ; il ranimoit enſuite les couleurs, les lioit & les fondoit enſemble.

NETTER, (Thomas) théologien de l'ordre des Carmes, plus connu ſous le nom de *Thomas Waldenſis* ou *de Walden*, village d'Angleterre, dans la province d'Eſſex, où il prit naiſſance, fut employé par ſes ſouverains dans pluſieurs affaires importantes. Il parut avec éclat au concile de Piſe l'an 1409, député par Henri IV, roi d'Angleterre, à celui de Conſtance l'an 1415, où il terraſſa les Huſſites & les Wiclefites. Il fut envoyé en qualité d'ambaſſadeur auprès d'Uladiſlas, roi de Pologne ; pendant cette ambaſſade, il convertit à la foi Vitoldus, duc de Lithuanie, qui ne s'étoit diſtingué juſqu'alors que par ſes tyrannies ; il étendit les mêmes ſoins ſur toute la nation & avec un égal ſuccès. Il fit donner à ce duc le titre de roi par le pape & par l'empereur : il érigea dans ces provinces pluſieurs maiſons de ſon ordre, pour que les Religieux empêchaſſent par leurs ſermons les progrès des Huſſites. Il vint enſuite en France, où il recueillit les derniers ſoupirs de Henri V ſon ſouverain, qui mourut à Vincennes en 1422. Ce prince lui avoit conſtamment témoigné beaucoup de confiance. Netter mourut le 3 novembre 1430 à Rouen, après avoir été élevé aux pre-

mieres charges de son ordre. On a de lui un Traité intitulé : *Doctrinale Antiquitatum Fidei Ecclesiæ Catholicæ*, Venise, 1571, 3 vol. in-fol. Cette édition, qui est rare, est la plus estimée. Cet ouvrage lui mérita un bref particulier du pape Martin V ; il y réfute avec beaucoup de force les hérésies de son siecle. Il est auteur d'autres ouvrages pleins d'érudition, que l'on conserve dans des bibliotheques d'Angleterre. Il y en a plusieurs dans la bibliotheque Boldeiene.

NEU, (Jean Christian) professeur d'histoire, d'éloquence & de poésie à Tubinge, où il mourut en 1720, est auteur de quelques ouvrages historiques, dans lesquels on remarque du savoir, de la ctitique & des préventions.

NEUBAUER, (Ernest-Frédéric) théologien protestant, né à Magdebourg en 1705, fut professeur en antiquités, en langues, puis en théologie à Giessen, où il mourut en 1748. On a de lui : I. Des *Dissertations Académiques*. II. Des *Explications* heureuses de divers textes de l'Ecriture-Sainte. III. Des *Sermons*. IV. Des *Recueils* de petits Traités des savans de Hesse. V. Les *Vies* des professeurs en théologie de Giessen. Ces divers ouvrages lui ont acquis un nom parmi les savans, par l'érudition qui y regne.

NEUBRIDGE, *voy.* LITLE.

NEVERS, (Louis de Gonzague, duc de) obtint ce duché par sa femme Henriette de Cleves. Il servit avec distinction en France où il s'étoit retiré, & obtint le gouvernement de Champagne. Quelques propos durs que Henri IV, souvent peu maître de son humeur, lui tint dans le conseil, l'affligerent tellement, qu'il en mourut peu de jours après en octobre 1595, à 56 ans. Ses *Mémoires* publiés par Gomberville, 1665, 2 vol. in-fol., renferment des choses curieuses. Ils s'étendent depuis 1574 jusqu'en 1595. On y a joint beaucoup de pieces intéressantes, dont quelques-unes vont jusqu'en 1610, année de la mort de Henri IV. Louis de Gonzague étoit fils de Frédéric II, duc de Gonzague. *Voyez* GONZAGUE.

NEVERS, (Philippe-Julien Mazarin-Mancini, duc de) chevalier des ordres du roi, étoit neveu du cardinal Mazarin. Il naquit à Rome, & reçut de la nature beaucoup de goût & de talent pour les belles-lettres. Il mourut en 1707, après avoir publié plusieurs Pieces de Poésie d'un goût singulier, & qui ne manquent ni d'esprit, ni d'imagination. On connoît ses vers contre Rancé, le réformateur de la Trappe, qui avoit écrit contre l'archevêque Fénélon :

Cet abbé qu'on croyoit pétri de sainteté,
Vieilli dans la retraite & dans l'humilité,
Orgueilleux de ses croix, bouffi de sa souffrance,
Rompt ses sacrés statuts en rompant le silence ;
Et contre un saint prélat s'animant aujourd'hui,
Du fond de ses déserts déclame contre lui ;
Et moins humble de cœur, que fier de sa doctrine,
Il ose décider ce que Rome examine.

NEUFGERMAIN, (Louis de) poëte François, sous le regne de Louis XIII, s'avisa de faire des vers, dont les rimes étoient formées des syllabes qui composoient le nom de ceux qu'il prétendoit louer. Voiture tourna en ridicule cette manie pédantesque. Neufgermain voulut lui répondre; mais c'étoit la brebis qui se battoit contre le lion. Cet homme singulier se qualifioit de *Poëte Héteroclite de Monsieur, frere unique de sa majesté.* Ses Poésies ont été imprimées en 1630 & 1637, 2 vol. in-4°; mais on ne les trouve plus, si ce n'est peut-être quelques lambeaux pourris chez les épiciers.

NEUFVILLE, (Nicolas de) seigneur de Villeroi, &c., conseiller & secrétaire-d'état, grand-tréforier des ordres du roi, épousa la fille de l'Aubespine, secrétaire-d'état, & fut employé par la reine Catherine de Médicis, dans les affaires les plus importantes. Dès-l'âge de 18 ans on le regardoit comme un homme d'un mérite consommé, & il exerça la charge de secrétaire d'état en 1567, à 24 ans, sous le roi Charles IX. Il continua d'exercer la même charge sous les rois Henri III, Henri IV & Louis XIII, auxquels il rendit les services les plus distingués. Ce ministre eut cependant beaucoup d'ennemis & de jaloux, qui le firent passer long-tems pour ligueur, & ligueur qui depuis la paix avoit encore conservé des liaisons avec l'Espagne. L'Hoste, commis, filleul & créature de Villeroi, fut convaincu de trahir l'état, & d'envoyer à Madrid un double de tout ce qui passoit par ses mains. Il se noya en s'enfuyant (*voyez* HOSTE). Les ennemis de son maître renouvellerent à cette occasion leurs accusations contre lui; mais les gens désintéressés, qui approfondirent cette affaire, ne crurent point qu'il y eût trempé. Il mourut à Rouen, à 74 ans, en 1617, dans le tems qu'on tenoit une assemblée de notables. On a des *Mémoires* imprimés sous son nom, en 4 vol. in-12, réimprimés à Trévoux en 7, en y comprenant la continuation. Ils contiennent moins de particularités curieuses & intéressantes, qu'une apologie de sa conduite, & des leçons pour les ministres & pour les peuples. Le style n'en est pas léger, mais le fonds en est judicieux & solide. On y trouve plusieurs Pieces importantes sur les affaires qui se sont traitées depuis 1567 jusqu'en 1604. Ce qui les rend surtout recommandables, c'est l'idée avantageuse qu'ils donnent de Villeroi. Habile politique, ministre appliqué, humain, ennemi de la flatterie & des flatteurs, protecteur des gens de bien & des gens de lettres, ami fidele, bon pere, bon mari, maître généreux, il fut le modele des bons citoyens.

NEUFVILLE, (Charles de) seigneur de Villeroi, fils du précédent, gouverneur du Lyonnois, & ambassadeur à Rome, mourut en 1642, à 70 ans. — Son fils Nicolas fut gouverneur de Louis XIV en 1646. Ce prince le fit duc de Villeroi, pair & maréchal de France, chef du conseil-royal des finances, &c. Ce duc mourut en 1685, à 88 ans, avec la

réputation d'un courtisan honnête homme.

NEUFVILLE, (François de) fils de ce dernier, duc de Villeroi, pair & maréchal de France, &c., commanda en Lombardie, où il fut battu à Chiari en 1701 & fait prisonnier à Crémone, le 1*er.* février 1702. Il eut encore le malheur de perdre la bataille de Ramillies en Flandre, le 23 mai 1706. La perte étoit à-peu-près égale de part & d'autre, lorsque les troupes françoises se débanderent pour fuir plus vîte. L'ennemi, averti de ce désordre, détacha sa cavalerie après les fuyards; un grand nombre fut pris avec l'artillerie, les bagages & les caissons qui se trouverent abandonnés. Malheureux à la guerre, il fut plus heureux dans le cabinet. Il devint ministre-d'état, chef du conseil des finances, & gouverneur de Louis XV, poste très-délicat où il eut bien des désagrémens à essuyer de la part du duc d'Orléans, qui le fit un jour enlever d'une maniere brusque & violente, pour s'être opposé à un entretien secret qu'il vouloit avoir avec le jeune roi. Il mourut à Paris en 1730, à 87 ans, regardé comme un honnête homme, fidele à l'amitié, généreux & bienfaisant. Ces qualités l'avoient rendu le favori de Louis XIV, & le suffrage d'un si grand roi ne peut que prévenir puissamment en sa faveur. Il faut bien se garder de le juger d'après les romanesques & calomnieux Mémoires de St-Simon. On sait que les jugemens de cet homme de cour, sont l'effet de la passion ou du caprice. » Si le duc de St-Simon, dit » un éditeur de ses *Mémoires*, » ne rend pas au maréchal de » Villeroi toute la justice qui » pouvoit lui être due, c'est » qu'il étoit dans l'intimité de » M. le Régent, & que franc, » brusque & dur comme il » étoit, tous ceux qui se déclaroient les ennemis de son alteſſe, devenoient les siens ».

NEUHOFF, (Théodore de) gentilhomme Allemand, du comté de la Marck. Après avoir voyagé & cherché fortune dans toute l'Europe, il se trouva à Livourne en 1736. Il eut des correspondances avec les mécontens de Corse, & leur offrit ses services. Il s'embarqua pour Tunis, y négocia de leur part, en rapporta des armes, des munitions & de l'argent, entra dans la Corse avec ce secours, & enfin s'y fit proclamer roi. Il fut couronné d'une couronne de laurier & reconnu dans l'Isle, où il se maintint par la guerre. Le sénat de Genes mit sa tête à prix; mais n'ayant pu le faire périr, ni soumettre les rebelles, on eut recours à la France qui envoya successivement des généraux & des troupes. Neuhoff fut chassé; l'isle fut soumise; tout fut pacifié, au moins pour quelque tems; & le roi des Corses alla mourir à Londres dans la misere & dans le mépris, regardé comme un aventurier malheureux & téméraire. Les François ont soumis de nouveau cette isle en 1769, & les Génois leur en ont abandonné la souveraineté.

NEVISAN, (Jean) jurisconsulte Italien, natif d'Asti, mort en 1540, étudia le droit à Padoue, & l'enseigna ensuite à Turin. Son principal ouvrage

eſt intitulé : *Sylvæ nuptialis libri ſex, in quibus materia matrimonii, dotium, filiationis, adulterii diſcutitur*, Lyon, 1521, in-8°; livre curieux, qui ſouleva contre lui les femmes.

NEUMANN, (Gaſpar) théologien Allemand, mourut en 1715 à Breſlaw, où il étoit paſteur, & inſpecteur des égliſes & des écoles. On a de lui : I. Une Grammaire hébraïque, ſous le titre de *Clavis domûs Heber*. II. *De punctis Hebræorum litterariis*. III. *De diſpenſatione circa legem naturæ*. IV. *Epiſtola de ſcientia litterarum hieroglyphica*. V. *Biga difficultatum phyſico-ſacrarum*. VI. *Geneſis linguæ ſanctæ*. Il y a des choſes haſardées dans cet ouvrage. Neumann étoit un homme d'une imagination vive, mais bizarre. Il écrivoit mieux en allemand qu'en latin.

NEUMANN, (Jean-George) né en 1661, fut profeſſeur de poéſie & de théologie, & bibliothécaire de l'univerſité de Wittemberg, où il mourut en 1709. On a de lui des *Diſſertations* ſur des matieres de controverſe & de théologie. Elles ſont la plupart prolixes & ne peuvent intéreſſer que ceux de la communion de l'auteur.

NEUMAYR, (François) né à Munich en 1697, entra chez les Jéſuites en 1712. Après avoir enſeigné les belles-lettres & la théologie, & travaillé avec de grands ſuccès au ſalut des ames, en dirigeant la congrégation latine de Notre-Dame à Munich, il devint prédicateur de la cathédrale d'Auſbourg, fonction dont il s'acquitta pendant dix ans avec une réputation tout-à-fait extraordinaire, s'attachant ſur-tout à réfuter les erreurs du jour, & écrivant en même tems ſur toutes ſortes d'objets qui intéreſſoient la Religion, avec une force & une éloquence de raiſon qui entraînoit même ſes adverſaires. Ses ouvrages écrits tantôt en allemand, tantôt en latin, ont été répandus dans toute l'Allemagne, & les derniers dans toute l'Europe catholique. On diſtingue parmi ceux-ci : I. *Gratia vocationis ſacerdotis*. II. *Theatrum aſceticum*. III. *Theatrum politicum*. IV. *Correctio fraterna*. V. *Exterminium acediæ*. VI. *Remedium melancholiæ*. VII. *Virtutes theologicæ*. Le plus conſidérable de ſes ouvrages écrits en allemand, ſont ſes *Sermons de Controverſe*, 3 vol. in-4°, d'une ſolidité qui les a mis à l'abri de toute attaque. Il mourut à Auſbourg le 1 mai 1765, & eut pour ſucceſſeur dans la chaire d'Ausbourg, le P. Aloyſius Merz. (*Voyez* ce mot).

NEURÉ, (Mathurin de) habile mathématicien du 17e. ſiecle, natif de Chinon, fut précepteur des enfans de Champigni, intendant de juſtice à Aix, par le crédit de Gaſſendi, dont il fut toute ſa vie un zélé défenſeur. Il fut chargé enſuite de l'éducation des princes de Longueville, qui l'honorerent de leur eſtime & de leurs bienfaits. Ses ouvrages ſont : I. Deux *Lettres* en françois, en faveur de Gaſſendi, contre Morin, Paris, 1650, in-4°. II. Une autre *Lettre* fort longue en latin, au même philoſophe, qu'on trouve dans la derniere édition de ſes Œuvres.

III. Un *Ecrit* auſſi en latin de 61 pages in-4°, ſur quelques coutumes ridicules & ſuperſtitieuſes des Provençaux. Neuré cultivoit avec ſuccès les Muſes latines, mais ſon goût n'étoit point aſſez épuré.

NEUSTAIN, *voy.* ALEXANDRINI.

NEUVILLE, (Charles Frey de) Jéſuite, né en 1693 à Coutances, d'une famille noble établie en Bretagne, fit retentir les chaires de la cour & de la capitale, de ſa voix éloquente, pendant plus de trente années. Ce ne fut qu'en 1736 qu'il prêcha pour la premiere fois; mais il fit dès-lors une ſenſation ſinguliere. Après la deſtruction de ſa Société en France, il ſe retira à S. Germain-en-Laie, où il eut la permiſſion de demeurer, quoiqu'il n'eût pas rempli la condition que le parlement de Paris exigeoit des Jéſuites qui vouloient reſter dans ſon reſſort, c'eſt-à-dire l'abjuration de leur inſtitut. La ſupériorité de ſes talens, embellis par de grandes vertus, lui avoit mérité à la cour d'illuſtres protecteurs, qui obtinrent de Louis XV qu'il pût vivre tranquillement dans la ſolitude qu'il s'étoit choiſie. Il eſt mort en 1774, atterré du coup dont Clément XIV avoit frappé la Société l'année précédente. On jugera aiſément de l'impreſſion que cet événement fit ſur lui, par la lettre qu'il écrivit à un de ſes anciens confreres, en date du 3 ſeptembre 1773. « Permettez, » diſoit-il, que ſur cette tra» gique révolution, qui ſera » l'étonnement de la poſtérité, » je vous parle en pere & en » ami. Pas un mot, un air, un » ton de plainte & de murmure. Reſpect incapable de » ſe démentir à l'égard du » Siege apoſtolique & du Pontife qui l'occupe; ſoumiſſion » parfaite aux volontés rigoureuſes, mais toujours adorables de la Providence, & » à l'autorité qu'elle emploie » à l'exécution de ſes deſſeins, » dont il ne nous convient » point de ſonder les profondeurs. N'épanchons nos regrets, nos gémiſſemens, nos » larmes, que devant le Seigneur & dans ſon ſanctuaire; » que notre juſte douleur ne » s'exprime devant les hommes que par un ſilence de » paix, de modeſtie, d'obéiſſance; n'oublions ni les inſtructions, ni les exemples » de piété, dont nous ſommes » redevables à la Société; » montrons par notre conduite » qu'elle étoit digne d'une autre deſtinée; que les diſcours » & les procédés des enfans » faſſent l'apologie de la mere; » cette maniere de la juſtifier » ſera la plus éloquente, la » plus perſuaſive; elle eſt la » ſeule convenable, la ſeule » permiſe & légitime. Nous » avons déſiré de ſervir la » Religion par notre zele & » par nos talens, tâchons de » la ſervir par notre chute » même & par nos malheurs. » Vous ne doutez point, mon » cher frere, de la ſituation » pénible de mon eſprit & de » mon cœur au ſpectacle de » la deſtruction humiliante de » la Société, à laquelle je dois » tout, vertus, talens, répu» tation. Je puis dire qu'à » chaque inſtant, je bois le » calice d'amertume & d'op-

» probre, que je l'épuiſe juſ-
» qu'à la lie : mais en jetant
» un coup-d'œil ſur JESUS-
» CHRIST crucifié, oſeroit-on
» ſe plaindre »? Ses *Sermons* ont été publiés en 8 vol. in-12, Paris, 1776. On les diſtinguera de la foule des écrits de ce genre, par la beauté des plans, la vivacité des idées, la ſinguliere abondance d'un ſtyle pittoreſque & original, la chaleur du ſentiment. Dans Bourdaloue on a admiré la force & la majeſté de la raiſon, dans Maſſillon l'élégance & le ſentiment, dans le P. de Neuville les richeſſes & les ornemens de l'eſprit. Croiroit-on qu'un habile & judicieux littérateur (l'abbé Trublet) a cru pouvoir comparer cet orateur à Voltaire? « J'ai trouvé, dit-
» il, des rapports entre M.
» Boſſuet & Corneille; j'en
» trouve auſſi entre le P. de
» Neuville & Voltaire, & le
» premier me paroît à pluſieurs
» égards dans l'éloquence ce
» que le ſecond eſt dans la
» poéſie. J'eſpere qu'on ne dé-
» ſapprouvera pas des compa-
» raiſons où j'ai conſidéré les
» talens en eux-mêmes, &
» indépendamment de l'uſage
» qu'on en fait; uſage d'autant
» plus blâmable, lorſqu'il eſt
» mauvais, que les talens ſont
» plus grands ». Sans prétendre juſtifier dans toute ſon étendue ce parallele ſingulier, il nous ſemble que la différence même que M. Trublet met entre ces deux hommes, eſt un trait de reſſemblance de plus, par l'égalité d'ardeur & de conſtance avec laquelle ils ont combattu, l'un pour, l'autre contre la Religion de J.C. Si l'acharnement de Voltaire contre le Chriſtianiſme lui a fait ſaiſir toutes les occaſions de le calomnier & de le rendre odieux, ſi à tout propos & même contre tout propos, il a donné l'eſſor à ſa haine implacable contre tout ce qui tient à la ſainteté & à la divinité de notre foi; le P. de Neuville par un eſprit & un zele contradictoire à celui de ce philoſophe, a dirigé tous les reſſorts de ſon eſprit, toute l'impulſion de ſon éloquence vers la défenſe & l'honneur de la Religion. Quel que fût le ſujet de ſon diſcours, fût-ce la moralité la plus ſimple & la plus connue, fût-ce un panégyrique ou une oraiſon funebre, ſon zele y trouvoit des digreſſions faciles & naturelles ſur l'excellence, l'utilité & la vérité du Chriſtianiſme; jamais il ne perdoit de vue ce grand objet; jamais les couleurs ne lui ont manqué pour en tracer des tableaux brillans & magnifiques. Partout on voit dans la Religion une terre fertile en fruits précieux & ſalutaires; la vraie gloire, l'honneur, la décence, ſuivant l'expreſſion du Sage, les charmes d'un amour tendre & permanent, les douceurs de l'eſpérance la plus ſolide & la plus ſûre, ſont le prix de l'attachement qu'on lui dévoue (*Ego quaſi vitis fructificavi ſuavitatem odoris, & flores mei fructus honoris & honeſtatis. Ego mater pulchræ dilectionis & ſanctæ ſpei.* Eccli. 24). C'eſt ſous ce point de vue que le P. de Neuville faiſoit enviſager la doctrine de l'Evangile, dont il relevoit encore l'éclat par un contraſte frappant avec les

dogmes absurdes, avilissans & désolans de l'incrédulité : & cela toujours avec une force, une opulence d'idées & d'expressions, qui enlevoient l'admiration & la conviction, & qui opéroient dans l'ame des Chrétiens éclairés & persuadés, le sentiment le plus doux. Si quelquefois l'enthousiasme de son éloquence lui a fait négliger l'exactitude du langage & les loix séveres de l'élocution françoise ; si l'ardeur de sa marche a paru déranger quelquefois l'économie du discours & la régularité de la distribution, ce sont des défauts de grands maîtres, que l'homme de goût préférera sans hésiter à la froide exactitude des génies subalternes. On a publié, en 1783, sa *Morale du Nouveau-Testament, ou Réflexions Chrétiennes*, &c., Paris, 3 vol. in-12 : ouvrage écrit avec autant de netteté que de solidité. — Quelque long que soit cet article, nous croyons devoir le terminer par la prédiction bien précise de la révolution de France & de ses effets très-détaillés : elle ne peut que paroître infiniment remarquable. C'est dans le Panégyrique de S. Augustin, qu'après avoir exposé avec autant de force que de vérité les erreurs de la prétendue philosophie, il finit de la sorte : « O Religion sainte ! » ô trône de nos rois ! ô France ! » ô patrie ! ô pudeur ! ô bienséance ! Ne fût-ce pas comme chrétien, je gémirois » comme citoyen ; je ne cesserois pas de pleurer les outrages par lesquels on ose » vous insulter, & la triste » destinée qu'on vous prépare, » Qu'ils continuent de s'étendre, de s'affermir, ces » affreux systêmes, leur poison » dévorant ne tardera pas à » consumer les principes, l'appui, le soutien nécessaire » & essentiel de l'Etat. Amour » du prince & de la patrie, » liens de famille & de société, » desir de l'estime & de la » réputation publique, soldats » intrépides, magistrats désintéressés, amis généreux, » épouses fidelles, enfans respectueux, riches bienfaisans, ne les attendez, ne les » espérez point d'un peuple » dont le plaisir & l'intérêt » seront l'unique dieu, l'unique loi, l'unique vertu, » l'unique honneur. Dès-lors, » dans le plus florissant empire, » il faudra que tout croule, » que tout s'affaisse, que tout » s'anéantisse ; pour le détruire, » il ne sera pas besoin que » Dieu déploie sa foudre & » son tonnerre ; le Ciel pourra » se reposer sur la terre du » soin de le venger, & de la » punir. Entraîné par le vertige & le délire de la nation, » l'Etat tombera, se précipitera dans un abyme d'anarchie, de confusion, de sommeil, d'inaction, de décadence & de dépérissement ». Que penser d'une Religion qui, 30 & 40 ans avant l'événement, vous fait voir des résultats si étonnans & si incroyables, énoncés d'une maniere si circonstanciée & si précise ! d'une Religion dont la chute prévue fait prévoir tant d'autres choses !

NEUVILLE, (Pierre-Claude Frey de) frere aîné du précédent, également Jésuite, né à

Grandville en 1692, fut deux fois provincial & deux fois supérieur de la maison professe à Paris ; il mourut à Rennes en 1773. Il s'est aussi distingué dans la carriere de la prédication. Ses *Sermons* ont été imprimés à Rouen en 1778, 2 vol. in-12. Si on en excepte quelques-uns, plus travaillés & mis au net par lui-même, la plupart ne sont qu'une légere ébauche, telle que la jetoit à la hâte un esprit facile & constamment nourri par les réflexions les plus solides sur la Religion & les mœurs.

NEUVILLE, *voyez* PONCY.

NEWCASTEL, *voyez* CAVENDISCH.

NEWTON, (Isaac) né en 1642, d'une famille noble, à Volstrop, dans la province de Lincoln, s'adonna de bonne heure à la géométrie & aux mathématiques. Descartes & Kepler furent les auteurs où il en puisa la premiere connoissance. Il crut qu'il falloit bannir de la physique les conjectures & les hypotheses, & soumettre cette science aux expériences & à la géométrie. Projet excellent, s'il l'avoit pu exécuter sans mêler lui-même à sa théorie beaucoup de choses hypothétiques. Diverses expériences de Kepler sur la pesanteur, peut-être aussi l'idée de l'attraction générale, établie dans le *Mundus Magnes* du P. Kircher, fournirent au philosophe Anglois des conjectures sur la force qui retient les planetes dans leurs orbites. Ce fut en 1687 qu'il publia ce qu'il pensoit sur cet objet. Ses *Principia Mathematica Philosophiæ naturalis*, traduits en françois par madame du Châtelet, ouvrage où la géométrie sert de base à la physique, parurent cette année en latin, in-4°, & ont été réimprimés en 1726. Il y avance cette assertion qu'il n'y a peut-être pas un pouce de matiere dans tout l'univers. En même tems qu'il travailloit à ce livre, il en avoit un autre entre les mains : c'est son *Optique* ou *Traité de la lumiere des Couleurs*, qui vit le jour pour la 1re. fois en 1704, & qui a été traduit en latin par Clarke, Londres, 1719, in-4°, & en françois par Coste, Paris, 1722, in-4°, & par M. Beauzée, Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Cette derniere traduction est à la vérité peu fidelle, mais elle répare les défauts de l'original, où les pensées sont quelquefois rendues en termes obscurs, souvent noyées dans des périphrases, & resserrées par de vaines redites. Partant de la découverte du P. de Chales, & adoptant quelques idées du P. Grimaldi (*voyez ces deux mots*), Newton crut pouvoir faire connoître parfaitement la nature de la lumiere, en la décomposant, & en anatomisant ses rayons ; plusieurs de ses expériences sont vraiment curieuses & dignes de l'attention des physiciens. Sa théorie a paru à bien des personnes une espece de démonstration ; mais dans ces dernieres années elle a perdu beaucoup du crédit dont elle avoit joui. On a vu M. Marat (*Découvertes sur la Lumiere*, &c., Paris, 1782 & 1788) réduire les 7 couleurs primitives à trois, nier la différente réfrangibilité des rayons, avancer que le noir n'est pas une simple privation

de la lumiere, &c.; M. Palmer (*Théorie des Couleurs & de la Vision, traduite de l'anglois*, Paris, 1777) assurer que chaque rayon est composé de trois autres, que la lumiere ne comporte aucune couleur, &c.; le célebre Euler (*Lettres à une princesse d'Allemagne*, Berne, 1775) faire consister les couleurs, comme les sons, dans des vibrations plus ou moins vives, plus ou moins multipliées, &c. Cette diversité d'opinions sur la nature de la lumiere & des couleurs, n'empêche pas que Newton n'ait rendu à l'optique des services précieux. Il perfectionna les téleſcopes, & inventa, si l'on s'en tient à l'opinion commune, celui qui montre les objets par réflexion; mais M. Nollet attribue l'invention de ce téleſcope à Jacques Gregory, dont l'*Optica promota* parut lorſque Newton avoit à peine 20 ans. Peut-être l'un ou l'autre, ou tous les deux, ont-ils pris l'idée de ce téleſcope dans la *Catoptrique* du P. de Chales, l. 3, prop. 54, où il paroît clairement énoncé. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que Newton profita beaucoup de l'*Optica* de Gregory; comme il a tiré pour ſa géométrie de grandes lumieres de Grégoire-de-St.-Vincent (*voyez ce mot*). Un des principaux titres de ſa gloire étoit le *Calcul différenciel*. Leibnitz lui en conteſta la découverte; le philoſophe allemand fut condamné par les commiſſaires de la ſociété royale de Londres, qui jugerent en faveur de leur citoyen (*voy.* LEIBNITZ). En 1696, le roi Guillaume le créa garde des monnoies. Le philoſophe rendit des ſervices importans dans cette charge, à l'occaſion de la grande refonte qui ſe fit alors. Trois ans après il fut maître de la monnoie, emploi d'un revenu très-conſidérable. On lui donna en 1703 la place de préſident de la ſociété royale, qu'il conſerva juſqu'à ſa mort, pendant 23 ans. La reine Anne le fit chevalier en 1705. Il fut plus connu que jamais à la cour ſous le roi Georges. La princeſſe de Galles, depuis reine d'Angleterre, diſoit ſouvent qu'*elle ſe tenoit heureuſe de vivre de ſon tems.* Dès que l'académie des ſciences de Paris put choiſir des aſſociés étrangers, elle ne manqua pas d'orner ſa liſte du nom de Newton. Depuis qu'il fut employé à la monnoie, il ne s'engagea plus dans aucune entrepriſe conſidérable de mathématiques, ni de phyſique. Il poſſéda juſqu'à l'âge de 80 ans une ſanté égale; alors il commença d'être incommodé de la pierre, & le mal devenu incurable l'enleva en 1727, à 85 ans. Dès que la cour de Londres eut appris ſa mort, elle ordonna que ſon corps, après avoir été expoſé ſur un lit de parade, comme les perſonnes du plus haut rang, fût enſuite tranſporté dans l'abbaye de Weſtminſter. Le poële du cercueil fut ſoutenu par le grand-chancelier & par trois pairs d'Angleterre. On lui éleva un tombeau magnifique, ſur lequel eſt gravée une épitaphe dans le goût oriental, où l'on félicite le genre-humain d'être frere utérin de ce grand calculateur:

Sibi gratulentur mortales
Tale tantumque extitisse
Humani generis decus.

Newton n'étoit point marié. Son caractere tranquille, simple, affable, ne se démentit point pendant le cours de sa longue carriere. La vanité le troubloit quelquefois, mais la réflexion lui faisoit combattre cet ennemi du repos, qu'il appelloit avec raison une chose très-substantielle : *Serò demùm animadverti quòd vanam gloriolam captans, perdidi quietem meam, rem prorsùs substantialem.* Il avoit un grand respect pour la Divinité, les seules causes finales lui paroissoient un argument suffisant pour anéantir l'athéisme. Il étoit loin de croire que son attraction & ses calculs pussent expliquer l'état du ciel sans recourir en dernier lieu à la volonté directe & l'action immédiate de Dieu. « Les dix » planetes principales, dit-il, » décrivent autour du soleil des » cercles, dont il est le centre, & sur un plan à-peu-près » semblable... Tous ces mouvemens réguliers ne viennent d'aucune cause méchanique, puisque les cometes » suivent un plan différent. Ce » système magnifique du soleil, » des planetes & des cometes, » n'a pu être enfanté que par » la volonté & le pouvoir d'une » intelligence toute puissante». *Phil. nat. princ. math.*, p. 482, Cambridge, 1713. Il étoit en cela parfaitement d'accord avec Leibnitz, qui dit dans sa *Théodicée*, N°. 345 : « Les physiciens ont beau expliquer, & » les géometres faire des calculs, il faut reconnoître » quantité de choses qui ne » sont rien moins qu'un résultat de physique ou de géométrie ». Quoique Newton parût attaché à l'Eglise Anglicane, il avoit embrassé la doctrine de Socin. On croit que l'habitude de calculer l'avoit entraîné dans cette erreur plus que tout autre motif : trois qui n'en font qu'un, lui paroissoit un argument arithmétique parfaitement insoluble. Cependant par une inconséquence moins conciliable avec la logique qu'avec l'algebre, il étoit fermement persuadé de la révélation. Une preuve de cette persuasion, c'est qu'il a commenté l'*Apocalypse*. Il y trouve clairement que le pape est l'Antechrist, & les autres chimeres que les protestans y ont découvertes contre l'Eglise Romaine. Apparemment qu'il a voulu par ses rêveries, dit un homme d'esprit, *consoler la race humaine de la supériorité qu'il avoit sur elle*, ou prouver qu'il ne l'avoit pas au point que l'on croyoit. On a de lui, outre ses *Principes* & son *Optique* : I. Un *Abrégé de Chronologie*, traduit en françois par Granet, 1728, in-4°, où il y a des sentimens & un système très-différens des autres chronologistes. Fréret attaqua ce système, & Newton lui répondit avec vivacité, en 1726. Le P. Souciet, Jésuite, s'éleva aussi contre la *Chronologie* de Newton dans plusieurs *Dissertations*. On a reproché en Angleterre aux deux savans françois, de n'avoir pas trop bien entendu la partie astronomique de ce système ; mais on convient aujourd'hui que leurs critiques sont justes ; l'enthousiasme national, qui se com-

muniqua même aux savans étrangers, ne permit point alors d'apprécier les choses avec justesse. II. Une *Arithmétique universelle*, en latin, Amsterdam, 1761, 2 vol. in-4°, avec des *Commentaires* de Castillon. III. *Analysis per quantitatum series, fluxiones & differentias*, 1716, in-4°, traduit en françois par M. de Buffon, Paris, 1740, in-4°. IV. Plusieurs *Lettres* dans le *Commercium epistolicum*. Newton a certainement rendu de grands services à la physique, en l'unissant à la géométrie; mais il faut convenir qu'il a poussé cette alliance si loin, qu'elle a paru dégénérer en abus, & que la science de la nature n'est presque devenue qu'une combinaison aride de mesures & de nombres. Dans cet état décharné & squeletteux, la physique n'a présenté à la jeunesse qu'un aspect rebutant. L'influence d'une étude purement algébrique sur les belles-lettres, n'a point été favorable à leur progrès; en réprimant l'essor de l'imagination, elle a diminué les ressources du génie; des efforts pénibles & calculés ont remplacé cet enthousiasme qui produit les beautés naturelles & touchantes. Quant au fonds même des systêmes auxquels le philosophe Anglois a fait servir une si profonde géométrie, il y a eu un tems où il n'étoit pas permis de les révoquer en doute. Les académies & les colleges en avoient fait une espece de dogme, qu'on ne pouvoit contredire sans note d'hérésie. Le tems a apporté quelqu'adoucissement à cette rigueur. En 1772, on vit paroître des *Observations* (réimprimées à Paris en 1778 & à Liege en 1788), où l'on osoit examiner les titres du regne exclusif qu'exerçoit la nouvelle physique; on y démontroit que le faux pouvoit être calculé comme le vrai; & dès-lors la grande base de l'édifice newtonien se trouva ébranlée. On réfléchit sur-tout sur l'inconséquence que présente la théorie de l'ellipse, suivant laquelle les planetes s'éloignent derechef du soleil, au moment même que l'attraction les a réduites au point de devoir s'engloutir dans cet astre. Le chevalier de Forbin (*Elémens des forces centrales*) a fait depuis sur cet article des observations victorieuses, auxquelles l'académie des sciences n'a rien trouvé de raisonnable à opposer, puisqu'elle a cru ne pouvoir y répondre que par voie d'autorité, par une espece d'*autos epha*, ce grand argument des Péripathéticiens, que le philosophe Anglois a eu pendant quelque tems la gloire de voir ressuscité en sa faveur. Les disciples de Newton ont changé, modifié, expliqué ses systêmes de cent façons diverses, selon qu'ils ont cru appercevoir plus de facilité à satisfaire aux difficultés; ils ont abandonné plusieurs de ses assertions, pour mieux défendre les autres: de maniere que le maître auroit aujourd'hui bien de la peine à reconnoître son ouvrage. Cependant, si nous en croyons un savant moderne, qui imagine lui-même des systêmes brillans & spécieux (M. le baron de Marivetz), toutes ces précautions n'empêcheront pas que la théo-

rie de l'attraction ne ſoit un jour, & peut-être bientôt, reléguée avec celle des antipériſtaſes & autres qualités occultes; toute l'autorité des ſavans qui la défendent encore & qui s'efforcent de la maintenir dans la prérogative d'une vérité reconnue & démontrée, ne la ſauvera pas du danger qui la menace. « Nous n'écrirons point ici, dit-il dans ſa » *Lettre à M. Bailly*, la liſte » très-nombreuſe de ſavans » qui n'ont pas plié le genou » devant l'idole appellée *attraction*, qui n'ont pas repoſé » leurs penſées ſur ce nuage » léger. Les autorités doivent » céder à la raiſon. Cela eſt » fâcheux, peut-être, pour » ceux qui ſe ſont emparés de » l'autorité; pour ſe conſoler, » Monſieur, qu'ils regardent » derriere eux, qu'ils conſiderent le ſort de leurs prédéceſſeurs; ils ſubiſſent la loi » générale & invariable. Dans » l'empire des ſciences, le » ſceptre du deſpotiſme, toujours uſurpé, a toujours paſſé » de main en main à titre également illégitime. Ce ſort » eſt réſervé aux ligues uſurpatrices, comme aux particuliers uſurpateurs. C'eſt ſur » des exemples ſi multipliés » que s'établit l'eſpérance de » ceux qui entrent dans la carriere avec de nouvelles idées. » Telle eſt la ſource des conſolations qui ſoutiennent leur » courage au milieu des contrariétés qui les attendent. » L'empire des idées dominantes dans un tems ſe détruit, d'autres s'en forment » un nouveau, péniblement, » lentement à la vérité. L'opinion reçue combat long-» tems; mais on voit ſes efforts s'affoiblir progreſſivement: on préſage, on calcule l'époque de ſa défaite, » on prévoit l'inſtant où ſa » puiſſance s'évanouira. Sa » chute, amenée par les développemens ſucceſſifs de » l'intelligence, eſt ſouvent » bien moins l'effet d'une impulſion puiſſante, que celui » d'une lente dégradation. A » ce défaut de la foudre du » génie qui pouvoit la terraſſer en un inſtant, la lime » ſourde des méditations, les » ſecouſſes réitérées que lui » donnent des obſervations » ſuivies & multipliées, l'ébranlent; elle tombe enfin, » ſans que perſonne puiſſe s'honorer de ſa chute. Alors ce » vaſte édifice couvre de ſes » débris le terrein qu'il avoit » comprimé. Ceux dont ce » terrein devient le domaine, » ſont occupés long-tems encore du ſoin d'enlever ces » décombres qui retardent la » conſtruction d'un nouvel édifice, tandis que d'autres architectes méditent déjà d'en » établir un nouveau ſur ſes » ruines ».

NEYRA, (Alvarez Mendana de) très-célebre navigateur Eſpagnol, & après Magellan, celui auquel on doit le plus de découvertes dans la Mer du Sud ou l'Océan-Pacifique. Il fit le premier de ſes voyages en 1567, & le dernier en 1595, & fut tué dans une des iſles Salomon, ſur la poſition deſquelles l'on n'eſt point aujourd'hui d'accord (voyez ISABELLE dans notre *Dictionn. géographique*). Les navigateurs modernes

modernes ont pris à tâche de donner d'autres noms aux isles & aux côtes découvertes par Mendana, & les marins Portugais & Espagnols, pour donner plus d'importance à leurs voyages : mais cet égoïsme a très-fort desservi la géographie, & mis bien de la confusion dans les notions de l'Hydrogée. M. Dutens, dans un très-savant traité, a fait l'énumération des *Découvertes des anciens attribuées aux modernes*; la géographie peut fournir un long article à cet ouvrage.

NICAISE, (S.) évêque de Rheims, au 5e. siecle, martyrisé par les Vandales. — Il ne faut pas le confondre avec S. NICAISE, martyr du Vexin, que l'on compte pour le 1er. archevêque de Rouen, au milieu du 3e. siecle.

NICAISE, (Claude) de Dijon, où son frere étoit procureur-général de la chambre-des-comptes, embrassa l'état ecclésiastique, & se livra tout entier à l'étude & à la recherche des monumens antiques. Cette étude lui fit prendre la résolution d'aller à Rome, & dans ce dessein, il se défit d'un canonicat qu'il avoit à la Ste.-Chapelle de Dijon. Il demeura plusieurs années dans cette patrie des arts, jouissant de l'estime & de l'amitié d'un grand nombre de savans & de personnes distinguées. De retour en France, il cultiva les lettres jusqu'à sa mort, arrivée au village de Velley en 1701, à 78 ans. On a de lui quelques écrits sur des matieres d'érudition, entr'autres : l'*Explication d'un ancien Monument trouvé en Guienne*, Paris, in-4°; & un *Discours sur les Syrenes*, Paris, 1691, in-4°. Il y prétend qu'elles étoient des oiseaux, & non pas des poissons, ou des monstres marins; opinion qui paroît assez plausible, quoiqu'il soit d'ailleurs certain qu'il y a des poissons antropomorphes, c'est-à-dire qui ressemblent en quelques points à la partie corporelle de l'homme, mais auxquels on ne peut guere s'aviser d'attribuer ce qu'on appelle *Chant des Syrenes*. L'abbé Nicaise est principalement connu par les relations qu'il entretenoit avec une partie des savans de l'Europe. Jamais on n'a tant écrit & tant reçu de lettres. Les cardinaux Barbarigo & Noris, le pape Clément XI avant son exaltation au pontificat, entretenoient avec lui une correspondance réguliere. Ils aimoient en lui la pureté de ses mœurs, la douceur de son caractere, généreux & obligeant, son zele & sa constance dans l'amitié. La Monnoie lui fit cette épitaphe singuliere :

Ci-gît l'illustre abbé Nicaise,
Qui la plume en main, dans sa chaise,
Mettoit lui seul en mouvement
Toscan, François, Belge, Allemand,
Non par discordes mutuelles,
Mais par lettres continuelles,
La plupart d'érudition
A gens de réputation.
De tous côtés à son adresse
Avis, Journaux, venoient sans cesse,
Gazettes, livres frais éclos,
Soit en paquets, soit en ballots...
Falloit-il écrire au bureau
Sur un phénomene nouveau;
Annoncer l'heureuse trouvaille
D'un manuscrit, d'une médaille;
S'ériger en solliciteur
De louanges pour un auteur;

D'Arnauld mort avertir la Trappe;
Féliciter un nouveau pape?
L'habile & fidele écrivain
N'avoit pas la goutte à la main.
C'étoit le facteur du Parnasse.
Or gît-il, & cette disgrace
Fait perdre aux Huets, aux Noris,
Aux Toinards, Cupers & Leibnitz;
A Basnage le journaliste,
A Bayle le vocabuliste,
Aux commentateurs Grævius,
Kuhnius, Perizonius,
Mainte curieuse riposte...
Mais nul n'y perd tant que la poste.

NICANDRE, (*Nicander*) grammairien, poëte & médecin grec, dans l'Ionie, vivoit, selon la plus commune opinion, vers l'an 140 avant J. C. Il ne nous reste de lui que deux poëmes, intitulés : *Theriaca*, & *Alexipharmaca*, grec & latin, dans le *Corpus Poëtarum Græc.*, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-fol., & séparément par Gorris, Paris, 1557, in-4°; & Florence, 1764, in-8°; traduits en françois par Grevin, Anvers, 1567, in-4°. Les anciens les citent souvent avec éloge, mais les modernes trouvent peu de choses à y recueillir.

NICANOR, général des armées du roi de Syrie & grand ennemi des Juifs, vint d'abord en Judée par ordre de Lysias, régent du royaume pendant l'absence d'Antiochus, pour combattre les Juifs, & invita avant le combat les marchands à venir acheter les esclaves qu'il alloit faire; mais Judas Machabée l'ayant vaincu dans un premier combat, quoiqu'il n'eût que 7000 hommes, Nicanor s'enfuit déguisé, & se retira à Babylone, fit rapport à Antiochus de sa défaite, & confessa la puissance de Dieu, que les Juifs adoroient, à l'imitation de tous les dévastateurs sacrileges, qui adorent la main de Dieu au moment qu'elle les frappe, & ne changent rien pour cela dans la disposition de leurs cœurs. Nicanor recommença la guerre, & fut encore défait. Ce fut alors que, plein d'admiration & de respect pour Judas Machabée, il demanda une entrevue & fit une treve avec lui. Alcime, Juif apostat, l'accusa faussement auprès du roi de s'entendre avec Judas Machabée pour le trahir. Le roi, ajoutant foi à ce rapport, écrivit à Nicanor qu'il trouvoit fort mauvais qu'il eût fait une treve avec Machabée, & lui ordonna de le faire prendre vif, & de l'envoyer pieds & mains liés à Antioche. Nicanor fut surpris & affligé de ces ordres; mais il n'employa pas moins l'artifice & la perfidie pour l'exécuter. Profitant de la sécurité que la treve inspiroit au général des Juifs, il chercha l'occasion de se saisir de lui. Mais celui-ci se défiant de ses mauvais desseins, se retira avec quelques troupes, avec lesquelles il battit Nicanor qui l'avoit poursuivi. Ce général, désespéré de voir échapper sa proie, vint au temple, & levant la main contre le saint lieu, il jura avec serment qu'il détruiroit le temple jusqu'aux fondemens, & qu'il en éleveroit un en l'honneur de Bacchus, si on ne lui remettoit Judas entre les mains. Ensuite ayant appris qu'il étoit sur les terres de Samarie, il résolut de l'attaquer avec toutes ses forces le jour du Sabbat. Il

marcha donc comme à une victoire assurée, au son des trompettes, contre Judas qui, ne mettant son salut qu'en Dieu, lui livra bataille, le défit, & lui tua 35,000 hommes. Nicanor lui-même perdit la vie dans cette bataille, & son corps ayant été reconnu, Judas lui fit couper la tête & la main droite, qu'il fit porter à Jérusalem. Lorsqu'il y fut arrivé, il rassembla dans le parvis du temple les prêtres & le peuple, & leur montra la tête de Nicanor, & cette main détestable qu'il avoit levée insolemment contre la maison du Dieu tout-puissant. Puis ayant fait couper en petits morceaux la langue de cet impie, il la donna à manger aux oiseaux. Sa main fut attachée vis-à-vis le temple, & sa tête exposée aux yeux de tout le monde, comme un signe visible du secours de Dieu, l'an 162 avant J. C. » Exemple terrible de la divine » justice, dit un historien, » & d'autant plus propre à » réprimer le sacrilege & le » blasphême, que répété dans » tous les siecles & sur toutes » sortes d'impies, il ne peut » être regardé comme une de » ces punitions rares qui frappe » le crime dans des circonstan- » ces extraordinaires ». *Voy.* SPELMAN.

NICANOR, natif de l'isle de Chypre, fut un des sept diacres choisis par les apôtres. On dit qu'il prêcha dans son pays, & qu'il y fut martyrisé.

NICANOR, *voy.* SELEUCUS & DEMETRIUS.

NICÉARQUE, l'un des plus habiles peintres de l'antiquité. On admiroit sur-tout: I. Une *Vénus au milieu des trois Graces.* II. Un *Cupidon.* III. Un *Hercule vaincu par l'Amour.* Les auteurs anciens parlent de ces trois morceaux comme de trois chef-d'œuvres; mais nous avons déjà observé que leur suffrage étoit dans ce genre d'une bien foible autorité. *Voy.* APELLES, PROTOGENE.

NICÉPHORE, (S.) martyr d'Antioche, sous l'empereur Valérien, vers l'an 260, étoit simple laïc. Une amitié aussi tendre que chrétienne l'avoit lié avec le prêtre Saprice. Ils eurent le malheur de se brouiller, & la persécution s'étant allumée dans le tems de leur désunion, Saprice fut condamné à avoir la tête tranchée. Son ennemi fit tout ce qu'il put pour se réconcilier avec lui; mais Saprice ne voulut point lui pardonner, & renonça à la Religion Chrétienne, qui ordonne un pardon sincere de toutes les injures. Alors Nicéphore plus sensible à cette honteuse apostasie, qu'au ressentiment de Saprice, déclara qu'il étoit chrétien, & qu'il ne sacrifieroit jamais aux idoles. Condamné à avoir la tête tranchée à la place de Saprice, il reçut la couronne du martyre, dont son ennemi irréconciliable s'étoit rendu indigne.

NICÉPHORE, (S.) patriarche de Constantinople, succéda à Taraise en 806. Il défendit avec zele le culte des saintes images, contre l'empereur Léon l'Arménien, qui l'exila en 815 dans un monastere, où il mourut saintement en 828, à 70 ans. On a de lui: I. *Chronologia Tripartita*, tra-

duite en latin par Anaſtaſe le bibliothécaire. C'eſt une Chronologie depuis la création du monde juſqu'au tems où vivoit le Saint. On y a fait quelques additions dans les ſiecles poſtérieurs. Le P. Goar, Dominicain, la publia à Paris en 1236, avec des notes à la ſuite de George Syncelle. On la trouve dans la Bibliotheque des Peres, & dans l'Hiſtoire Byzantine, Veniſe, 1729. II. *Hiſtoriæ Breviarium*, publié par le P. Petau, en 1616, in-8°, & traduit par le préſident Couſin. Cet abrégé hiſtorique, écrit d'une maniere trop ſeche & trop ſuccincte, mais exacte, s'étend depuis la mort de l'empereur Maurice juſqu'à Léon IV; il a été réimprimé au Louvre en 1648, in-fol., & fait partie de la Byzantine. III. La *Sticométrie*, c'eſt-à-dire l'énumération des Livres ſacrés; elle eſt ordinairement jointe à la *Chronologie*. On ne peut conteſter cet ouvrage à Nicéphore (*voyez* D. Ceillier, tom. 18, p. 475). IV. Les *Antirrhétiques*, ou Ecrits contre les Iconoclaſtes, dont quelques-uns ſe trouvent dans la Bibliotheque des Peres. La préſence réelle y eſt établie de la maniere la plus claire & la plus préciſe (voy. Léon Allatius, *De Conſenſ. Eccleſ. Occid. & Orient. lib. 3, cap. 13, p. 1225*). V. *Dix-ſept Canons*, inſérés dans la Collection de Conciles, &c. D. Anſelme Banduri avoit projetté de donner une édition de tous les ouvrages de S. Nicéphore, mais la mort l'en a empêché. Il en avoit publié le *Proſpectus* en 1705, qui a été inſéré tout entier dans la Bibliotheque Grecque de Fabricius, tom. 6, pag. 640. Ces ouvrages ſont des monumens de la ſaine critique & de l'érudition de Nicéphore, qui étoit auſſi grand évêque, qu'écrivain judicieux. — Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE CALIXTE, dont nous avons une *Hiſtoire Eccléſiaſtique* en grec, qui va juſqu'en 610; Paris, 1630, 2 vol. in-fol. Celui-ci vivoit au 14e. ſiecle. Il rapporte beaucoup de faits qui reſſemblent extrêmement à des fables.

NICÉPHORE, fils d'Artabaſde & d'Anne, ſœur de Conſtantin Copronyme, reçut le titre d'empereur, lorſque le ſénat & le peuple de Conſtantinople l'eurent donné à ſon pere en 742. Conſtantin Copronyme vint les attaquer, les vainquit & leur fit crever les yeux. Nicéphore avoit beaucoup de mérite, & il s'étoit ſignalé par ſon courage. — Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE, 2e. fils de Conſtantin Copronyme, honoré du titre de Céſar par ſon pere en 769. Conſtantin VI, ſon neveu, jaloux du crédit que ſes talens & ſes vertus lui donnoient à Conſtantinople, lui fit crever les yeux en 792; & comme s'il eût été encore à craindre dans cet état, l'impératrice Irene le fit mourir 5 ans après à Athenes, où il avoit été exilé.

NICÉPHORE I, empereur d'Orient, ſurnommé *Logothete*, auparavant intendant des finances & chancelier de l'empire, s'empara du trône en 802 ſur l'impératrice Irene, qu'il relégua dans l'iſle de Mételin, favoriſa les Iconoclaſtes & fit

paroître beaucoup de haine contre l'Eglise Romaine. Il envoya des ambassadeurs à Charlemagne, & fit un traité avec ce prince pour régler les bornes de leurs empires. Un de ses premiers soins fut d'établir une chambre de justice contre ceux qui avoient pillé le peuple; mais au-lieu de rendre aux pauvres le bien qu'on leur avoit enlevé, il se l'appropria. Pour s'affermir sur le trône & perpétuer le sceptre dans sa famille, il déclara Auguste, l'an 802, son fils Staurace. Une telle précaution, loin d'arrêter les révoltes, ne fit qu'exciter les mécontens. Plusieurs périrent dans l'exil par le poison, ou par le dernier supplice. Ces cruautés allumerent la haine générale. Les troupes d'Asie proclamerent empereur Bardane, surnommé *le Turc*, patrice & général d'Orient. Le nouvel empereur, désespérant de faire entrer Constantinople dans sa révolte, propose à Nicéphore de se dépouiller de la pourpre impériale, s'il veut lui accorder son pardon. L'empereur, prenant le masque de la clémence, se contente de l'enfermer dans un monastere; mais quelque tems après il lui fait crever les yeux & poursuit ses complices. Des affaires importantes interrompirent ces exécutions. Les Sarrasins ravagent la Cappadoce, prennent Tyane; Nicéphore marche contre eux, est battu, & en obtient la paix en 804, sous un tribut annuel de 33 mille pieces d'or. Libre du fléau de la guerre, il désola ses peuples pendant la paix. On établit un impôt sur toutes les denrées & sur tous les chefs de famille. Le droit de feu fut taxé, & peu s'en fallut que ses sujets ne payassent l'air qu'ils respiroient. Un assassin déguisé en moine se glissa dans le palais, pour délivrer la terre de ce fléau; mais il fut découvert, & condamné à une prison perpétuelle. Cependant les Bulgares ravageoient la Thrace. Nicéphore prend les armes, & met tout à feu & à sang dans la Bulgarie. Crumne, roi de ces peuples, ferme les passages qui pouvoient lui servir de retraite, le poursuit, taille son armée en pieces, & le tue le 25 juillet 811. Il poussa la vengeance jusqu'à faire, à la maniere des Scythes, une coupe de son crâne, pour s'en servir dans les festins solemnels. Il n'y a point de termes qui expriment l'horreur que le nom de Nicéphore présente à l'esprit. « Fier, avare, vindicatif à l'excès, il ne craignit » plus rien, dit l'abbé Guyon, » quand il crut avoir acquis le » droit de tout oser. On ne sait » ce qu'il aimoit davantage, où » l'or, ou le sang des peuples ». Esclave de ses penchans, il ne connut ni l'humanité, ni la Religion, & fut un monstre sous le dais. Comme il partoit de Constantinople pour marcher contre les Bulgares, Nicétas qui l'accompagnoit & qui étoit l'un des seigneurs qui lui étoient les plus fideles, lui dit : *Seigneur, tout le monde crie contre nous; s'il nous arrive un accident, que n'avons-nous pas à craindre*? Le furieux répondit : *Dieu m'a endurci le cœur, comme à Pharaon : n'attends rien de bon de Nicéphore.*

NICÉPHORE II, PHOCAS, d'une des plus anciennes fa-

milles de Constantinople, se signala, dès sa plus tendre jeunesse, par ses exploits. Craint des ennemis, aimé des soldats & respecté des peuples, il fut élevé à l'empire par ses troupes; & l'impératrice Théophanon, veuve de Romain le Jeune, lui donna sa main en 963. Il forma dès-lors le projet de ramasser tous les membres épars de l'empire Romain. Il attaqua les Sarrasins, qui étoient le premier obstacle à ses projets. Il prit sur eux plusieurs places, & les chassa de la Cilicie, d'Antioche & d'une partie de l'Asie. Son zele pour la discipline contribua beaucoup à ses conquêtes; il retenoit le soldat dans le devoir, moins par le châtiment que par son exemple: évitant les femmes, supportant les rigueurs des saisons, & couchant sur la dure. Si Nicéphore fut la terreur des ennemis, il fut le fléau des citoyens. Il augmenta tous les impôts, confisqua les biens des particuliers, altéra les monnoies, & fit passer dans les camps toutes les richesses de l'état. Ses sujets, las d'avoir un tyran à leur tête, & sa femme, non moins lasse d'avoir pour époux l'homme le plus laid & le plus cruel de l'empire, conspirent contre lui. Jean Zimiscès est introduit dans une corbeille, avec cinq autres conjurés, dans la chambre de l'empereur qui dormoit. Ce prince est éveillé au bruit des poignards & mis à mort en 969, après avoir régné 6 ans & quelques mois.

NICÉPHORE III, BOTONIATE, passoit, on ne sait trop par quel titre, pour être un des descendans des Fabius de l'ancienne Rome. Il montra quelques talens avant que de monter sur le trône; mais dès qu'il y fut élevé, en 1077, par l'armée qu'il commandoit en Orient, on ne vit plus en lui qu'un vieillard foible & imprudent. Nicéphore Bryenne, nommé empereur lui-même en Occident par ses troupes, ayant refusé de reconnoître Nicéphore Botoniate, celui-ci envoya contre son rival, Alexis Comnene, qui le fit prisonnier. Botoniate eut la cruauté de lui faire crever les yeux. Un autre rebelle, vaincu par Alexis, essuya le même traitement. Une 3e. conjuration se forma en Asie; Nicéphore envoya de nouveau Alexis pour la dissiper; mais les soldats l'ayant proclamé empereur en 1081, il ôta le sceptre à Botoniate & le relégua dans un couvent, où il mourut peu de tems après. Nicéphore quitta la pourpre avec autant d'indifférence, qu'il l'avoit aimée passionnément.

NICÉPHORE CARTOPHYLAX, c'est-à-dire, *Garde des Archives*, auteur Grec, florissoit au commencement du 9e. siecle. Il nous reste de lui quelques ouvrages dans la *Bibliotheque des Peres*, & dans le *Recueil du Droit Grec Romain*.

NICÉPHORE BLEMMIDAS, savant abbé Grec du Mont-Athos, refusa le patriarchat de Constantinople en 1255, & fut favorable aux Latins. On a de lui deux *Traités de la Procession du St-Esprit*, imprimés avec d'autres théologiens Grecs, à Rome, 1652 & 1659, 2 vol. in-4°.

NICÉPHORE GREGORAS, bibliothécaire de l'église de Constantinople au 14e. siecle,

eut beaucoup de part aux affaires de son tems. On a de lui une *Histoire des Empereurs Grecs*, farcie d'inexactitudes & écrite d'un style barbare, depuis 1204 jusqu'en 1341. La meilleure édition de cet ouvrage est celle du Louvre, en grec & en latin, en 2 vol. in-folio, 1702.

NICÉPHORE, *voyez* BRYENNE.

NICÉRON, (Jean-François) Religieux Minime, natif de Paris, & mort à Aix en 1646, à 33 ans, s'appliqua à l'optique & fut ami du célebre Descartes. Ce jeune auteur donnoit les plus grandes espérances, lorsqu'il fut moissonné à la fleur de son âge. Au milieu des occupations & des voyages qui devoient le distraire, il sut ménager les moindres momens pour les consacrer à l'étude. On a de lui : I. L'*Interprétation des Chiffres, ou Regle pour bien entendre & expliquer solidement toutes sortes de Chiffres simples*, tirée de l'italien d'Antonio-Maria Cospi, in-8°, 1641. II. *La Perspective curieuse*, ou *Magie artificielle des effets merveilleux de l'Optique*, avec la *Catoptrique* du P. Mersenne, Paris, 1652, in-fol. III. *Thaumaturgus Opticus*, in-fol., 1646. L'ouvrage précédent n'est qu'un essai, qui est beaucoup développé dans celui-ci.

NICÉRON, (Jean-Pierre) parent du précédent, né à Paris comme lui, en 1685, entra dans la congrégation des clercs-réguliers de S. Paul, connus sous le nom de *Barnabites*. Après avoir professé les humanités, la philosophie & la théologie dans son ordre, il se consacra à la chaire, à la direction & au cabinet. Les langues vivantes & les langues mortes lui devinrent familieres. Il s'adonna sur-tout avec succès à la bibliographie & à l'histoire littéraire. Il mourut à Paris en 1738, à 53 ans. Les gens-de-lettres le regretterent autant pour ses connoissances, que pour son caractere doux & obligeant. Ses ouvrages sont : I. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la République des Lettres*, avec un *Catalogue raisonné de leurs Ouvrages*; Paris, in-12. Le 1*er.* volume de cette compilation parut en 1727. Les autres ont été donnés successivement jusqu'au 39*e.*, qui a paru en 1738. Le 40*e.* parut en 1739. On a donné depuis trois autres volumes, dans lesquels il y a plusieurs articles qui ne sont point du P. Nicéron. Quoique son style soit négligé, & qu'il ne démêle pas avec beaucoup de finesse les caracteres de ses différens personnages, ses recherches sont en général utiles, & souvent curieuses. L'auteur ne promet dans son titre que les vies des *Hommes Illustres*; mais il y a fait entrer une foule d'auteurs, dont plusieurs ne sont que médiocres ou méprisables. On lui reproche d'avoir quelquefois critiqué outre mesure des écrivains catholiques, d'avoir trop exalté quelques ennemis de l'Eglise Romaine, comme on peut le voir entr'autres à l'article Jean Sleidan; & d'avoir loué sans réserve des écrivains ennemis de toute religion, tel que Bayle, &c. On peut croire que cela vient en partie de la docilité avec laquelle il a copié les journalistes

& bibliographes, sans connoître par lui-même les ouvrages & les auteurs dont il parloit. Son recueil forme 44 vol., parce que le 10e. vol. a deux parties qui se relient séparément. II. *Le grand Fébrifuge, où l'on fait voir que l'Eau commune est le meilleur remede pour les Fievres & vraisemblablement pour la Peste;* traduit de l'anglois de Jean Hanckock, in-12. Ce livre eut beaucoup de cours. La meilleure édition est celle de Paris, 1730, sous le titre de *Traité de l'Eau commune*, en 2 vol. in-12. III. *La Conversion de l'Angleterre au Christianisme, comparée avec sa prétendue réformation;* traduite de l'anglois, in-8°. IV. Traduction des *Réponses de Woodward au docteur Camerarius, sur la Géographie Physique*, ou *Histoire naturelle de la Terre*, in-4°. V. *Voyages de Jean Owington*, 1725. On trouve son *Eloge* par l'abbé Goujet dans le tome 40e. de ses *Mémoires pour l'Histoire des Hommes Illustres*.

NICET, (*Flavius Nicetius*) l'un des plus éloquens orateurs & jurisconsultes des Gaules, sortoit d'une famille de sénateurs. A la cérémonie du consulat d'Astere, faite à Lyon en 449, il harangua le peuple, & l'enchanta par les agrémens de son éloquence. Sidoine Apollinaire étoit lié avec cet homme illustre, & trouvoit en lui un conseil dans les affaires les plus épineuses, & un encouragement dans le travail. Ses talens étoient relevés par toutes les qualités du cœur, & sur-tout par une grande modestie. On ignore l'année de sa mort : il vivoit encore en 477.

NICETAS (S.) de Césarée en Bithynie, souffrit beaucoup sous l'empire de Léon l'Arménien, qui persécuta en lui ses vertus, & son zele pour la foi & pour le culte des saintes images. Il fut abbé des Acemetes, dans le monastere de Médicion sur le Mont Olympe, du côté de la ville de Prusе en Bithynie, & mourut en 824.

NICETAS SERRON, diacre de l'église de Constantinople dans le 11e. siecle, puis évêque d'Héraclée, est connu par plusieurs ouvrages. On lui attribue : I. Une *Chaîne* des Peres Grecs sur le livre de *Job*, Londres, 1637, in-fol., en grec & en latin. II. Une autre sur les *Psaumes*. III. Une 3e. sur le *Cantique des Cantiques*. IV. Des *Commentaires* sur une partie des *Œuvres* de S. Grégoire de Nazianze. Il recueillit dans ces différentes compilations, les passages des plus savans écrivains de l'Eglise Grecque.

NICETAS ACHOMINATE, historien Grec, surnommé *Choniate*, parce qu'il étoit de Chone, ville de Phrygie, exerça des emplois considérables à la cour des empereurs de Constantinople. Après la prise de cette ville par les François en 1204, il se retira à Nicée, où il mourut en 1206. On a de lui : I. Une *Histoire* depuis 1118 jusqu'à 1205. C'est une continuation de celle de Zonare; celle de Nicetas a été continuée par Acropolite & Nicéphore Gregoras. Cet ouvrage, traduit en latin par Jerôme Wolf, & en françois par le président Cousin, est plus

agréable dans ces copies que dans l'original. Son ſtyle eſt emphatique, obſcur, embarraſſé; mais il y a aſſez d'exactitude dans les faits. On le trouve dans le corps de l'Hiſtoire Byzantine, publié au Louvre, où on l'imprima en 1657, in-fol. II. *Tréſor, ou Traité de la Foi Orthodoxe*, en 27 livres. Pierre Morel a mis au jour les cinq premiers, Paris, 1580.

NICETIUS, (S.) évêque de Treves au 6e. ſiecle, s'acquit l'eſtime de Thiery, roi d'Auſtraſie, par ſa piété & par la ſainte liberté avec laquelle il avoit oſé lui reprocher ſes crimes. Il illuſtra ſon ſiege par la pratique des plus excellentes vertus, & ſur-tout par un zele vraiment paſtoral, qu'il fit éclater dans pluſieurs conciles tenus dans les Gaules pour le maintien de la diſcipline. La ſévérité dont il uſa envers Théodebert, ſucceſſeur de Thiery, opéra la converſion de ce roi qui s'étoit abandonné à tous les excès de débauche & de cruauté. Il ne fut pas ſi heureux à l'égard de Clotaire qui ſuccéda à Théodebert & qui enchérit encore ſur ſes excès; Nicetius fut envoyé en exil, dont il ne revint qu'après la mort de ce prince inceſtueux. Il gouverna l'égliſe de Treves juſqu'en 566. S. Grégoire de Tours rapporte pluſieurs miracles que le ſaint évêque opéra pendant ſa vie, & aſſure qu'il s'en opéroit un grand nombre ſur ſon tombeau, qu'on voit encore dans l'égliſe de la célebre abbaye de S. Maximin, près de Treves.

NICIAS, capitaine Athénien, s'éleva par ſon mérite aux premieres places de ſa patrie. Il ſe ſignala dans la guerre du Peloponeſe, qu'il eut la gloire de terminer. La république ayant réſolu d'armer contre la Sicile, il fut nommé général avec Eurimédon & Démoſthenes. Ces trois généraux formerent le ſiege de Syracuſe, qui ſe défendit pendant plus de 2 ans ſans ſe rendre. La conſternation ſe mit parmi les aſſiégeans. Réſolus de lever le ſiege & de ſe retirer, ils haſarderent en vain un combat ſur mer, pour forcer les paſſages que l'ennemi tenoit fermés. Ils ſont obligés de ſe ſauver par terre. L'armée, épuiſée de fatigues, eſt accablée par les Syracuſains. Démoſthenes & Nicias ſe rendent avec le reſte de leurs troupes, à condition qu'on leur laiſſera la vie, & qu'on ne pourra les retenir dans une priſon perpétuelle. On le leur promet, & on les met à mort l'an 413 avant J. C.

NICKEL, (Goſwinus) né à Juliers le 1 mai 1582, entra chez les Jéſuites en 1604, enſeigna la philoſophie à Cologne, & après avoir géré divers emplois, fut élu général de ſon ordre en 1652. Il fut en grande conſidération auprès du pape Alexandre VII, & eut la conſolation de voir, par les efforts de ce pontife, la Société rentrer dans les états de la république de Veniſe, dont elle avoit été exilée ſous le pontificat de Paul V. Il mourut, après une longue maladie, le 31 juillet, jour de S. Ignace, 1664.

NICOCLÈS, fils & ſucceſſeur d'Evagoras, roi de Chypre & de Salamine, l'an 374 avant J. C., étoit un prince magni-

sique & voluptueux. C'est à lui qu'Isocrate adresse ses deux Discours intitulés : *Nicoclès*.

NICODÈME, homme distingué parmi les Juifs par ses connoissances & sa dignité de sénateur, fut frappé de la doctrine & des miracles de J. C. N'osant se déclarer publiquement, il alla le trouver de nuit, & lui dit : « Nous ne pouvons » douter que vous ne soyez » l'envoyé de Dieu, car per» sonne ne peut faire les pro» diges que vous faites, si » Dieu n'est avec lui ». J. C. voyant la sincérité de son cœur, l'instruisit par un discours sublime & touchant, où pour anéantir l'orgueil du monde dans l'esprit du nouveau disciple, il lui parla de la régénération par le baptême, de la mort ignominieuse que devoit subir le fils de Dieu pour le salut des hommes, de l'aveuglement & de l'obstination des enfans du siecle. Dès-lors Nicodème s'attacha à lui, & devint un de ses plus zélés disciples, mais en secret. Il se déclara ouvertement, lorsqu'il vint avec Joseph d'Arimathie pour rendre les derniers devoirs à J. C. crucifié. Ils embaumerent son corps & l'enterrerent. L'Ecriture ne nous apprend plus rien de Nicodème. La tradition ajoute qu'ayant reçu le baptême, avant ou après la Passion de J. C., les Juifs le déposerent de sa dignité de sénateur, l'excommunierent & le chasserent de Jérusalem. Ils vouloient même, dit-on, le faire mourir ; mais en considération de Gamaliel son parent, ils se contenterent de le charger de coups, & de piller son bien : alors il demeura jusqu'à sa mort chez Gamaliel, qui le fit enterrer auprès de S. Etienne. Leurs corps, au rapport de S. Augustin & de Photius, furent trouvés en 415, avec celui de Gamaliel. Il y a un Evangile sous le nom de Nicodème, plein d'erreurs & de fausletés, qui a été composé par les Manichéens.

NICOLAÏ, (Nicolas de) gentilhomme Dauphinois, né en 1517, mort à Paris en 1583 ; géographe ordinaire de Charles IX, a publié en 1567 à Lyon, chez Rouille, ses *Navigations & Pérégrinations*, in-fol., avec des figures gravées en cuivre sur ses propres dessins, comme il le dit lui-même dans la Préface. C'est Guillaume qui les fit graver en bois, réduites en petit, dans les éditions françoise & italienne, qu'il donna de cet ouvrage à Anvers, 1577, in-4°.

NICOLAÏ, (Philippe) luthérien emporté, né dans le landgraviat de Hesse en 1556, mort en 1604, n'est connu que par deux Satyres de la plus abjecte platitude contre le Pontife Romain, intitulées, l'une : *De duobus Anti-Christis, Mahumete & Pontifice Romano*, Marpurg, 1590, in-8° ; l'autre, *De Anti-Christo Romano, perditionis filio, Conflictus*, Rostoch, 1609, in-8°. L'exactitude avec laquelle les amis de l'honnêteté publique ont supprimé ces deux libelles, les a rendus rares, surtout le premier.

NICOLAÏ, (Jean) Dominicain, né à Mouza dans le diocese de Verdun, en 1594, prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1632. Pendant 20 ans qu'il professa la théologie à Paris, il se distingua également

par ſes lumieres & par ſes vertus. Il mourut en 1673, à 78 ans, dans le couvent de S. Jacques dont il avoit été prieur. On a de lui : I. Une excellente édition de la *Somme de S. Thomas*, avec des notes, & de tous les ouvrages de ce ſaint docteur, Lyon, 1660 & années ſuivantes, 19 vol. in-folio. Il avoit paſſé une partie de ſa vie à concilier les principes de ce Pere avec ceux des théologiens qui ne ſont pas de ſon école. II. Cinq *Diſſertations* pleines d'érudition ſur pluſieurs points de la diſcipline eccléſiaſtique, in-12, contre Launoy, qui eut la brutalité de dire en parlant de ce ſavant & reſpectable adverſaire, qu'il craignoit moins ſa plume que ſon canif : *Fratris Nicolaï ſcalpellum longè magis quàm calamum reformido.* III. *Judicium ſeu cenſorium Juffragium de propoſitione Antonii Arnaldi : Deſuit Gratia Petro*, &c., in-4°. Le P. Nicolaï publia auſſi cet écrit en françois, ſous le titre d'*Avis délibératif ;* il y donne les motifs de ſon ſuffrage qu'il porta contre Arnauld en Sorbonne, & il y combat la doctrine de Janſenius. IV. *Ludovici Juſti XIII triumphalia Monumenta.* C'eſt un Poëme latin de Charles Beys, que Nicolaï traduiſit en françois. Cet ouvrage, ſemé d'emblêmes, de figures, & de vers latins & françois, valut à l'auteur une penſion de 600 livres. V. Des *Theſes* ſur la grace ; elles furent attaquées par Nicole, qui les publia ſous ce titre : *Theſes Moliniſticæ J. Nicolaï, Thomiſticis Notis expunctæ.* On ſent bien que ces notes ne ſont point trop orthodoxes, & que le ſyſtême de Janſenius n'y eſt pas étranger. C'eſt l'uſage des écrivains de cette ſecte de traiter de Moliniſtes, tous ceux qui combattent leurs erreurs (*voy.* MOLINA). — On trouve encore Philippe & Michel NICOLAÏ, profeſſeurs de théologie, dont on a quelques ouvrages. Le *1er.* mourut en 1608, le ſecond en 1656, à Tubinge. *Item* un NICOLAÏ dont on a une mauvaiſe diſſertation *ſur les Templiers.* La magiſtrature Françoiſe a eu pluſieurs hommes illuſtres de ce nom.

NICOLAS, proſélyte d'Antioche, qui de païen s'étant fait juif, embraſſa enſuite la Religion Chrétienne, & fut choiſi pour être un des ſept premiers diacres de l'Egliſe des Jéruſalem. La mémoire de ce diacre eſt obſcurcie par l'accuſation, intentée contre lui, d'être l'auteur de la ſecte des *Nicolaïtes*, ou du moins d'y avoir donné occaſion. Ceux qui le font coupable, prétendent que Nicolas, ayant été blâmé par les Apôtres de ce qu'il avoit repris ſa femme, dont il s'étoit ſéparé pour garder la continence, ſe fit des principes oppoſés à la vérité & à la pureté, & ſe livra aux derniers excès. D'autres ſoutiennent qu'il ne donna jamais dans ces abominations ; mais que quelques libertins abuſant de certaines expreſſions équivoques échappées à Nicolas, avoient donné lieu à une héréſie qu'ils appellerent de ſon nom pour l'accréditer. Ces ſectaires avoient des ſentimens extravagans ſur la Divinité & ſur la création ; ils admettoient la communauté des femmes, & pratiquoient toutes les im-

piétés du Paganisme. Les premiers fideles avoient une grande aversion de cette secte, qu'ils savoient être particuliérement odieuse à Dieu. *Odisti facta Nicolaïtarum, quæ & ego odi.* Apoc. 2.

NICOLAS, (S.) évêque de Myre en Lycie, étoit honoré par un culte public dès le 6e. siecle, chez les Grecs & les Latins; mais il n'y a rien de bien certain sur les circonstances de sa vie & de sa mort. On trouve une bonne Dissertation sur S. Nicolas, dans les Mémoires de Littérature & d'Histoire du P. Desmolets, tom. 1, p. 106. Il y est prouvé contre Tillemont & Baillet que le saint évêque de Myre vivoit sous Constantin le Grand, & qu'il assista au premier concile général de Nicée. Falconius, archevêque de San-Severino, fit imprimer à Naples en 1751 plusieurs actes de la vie de S. Nicolas de Myre, avec ceux de la vie de S. Nicolas de Pinare, & de ces deux Saints il n'en fait qu'un. Putignani, chanoine de Bari, l'a réfuté dans ses *Vindiciæ S. Nicolai*, Naples, 1753. On trouve une réfutation encore plus solide dans Jos. Assemani, *In Calendarium univers.* tom. 5, p. 415, & tom. 6, p. 226 & 822.

NICOLAS DE TOLENTIN, (S.) né à Tolentin en 1239, fut chanoine de cette ville. Il entra ensuite dans l'ordre des Augustins, & s'acquit une grande réputation par ses austérités. Il mourut à Tolentin le 10 septembre 1308, & fut inscrit dans le catalogue des Saints en 1446, par Eugene IV.

NICOLAS I, dit *le Grand*, étoit fils de Théodore, & diacre de l'église de Rome, sa patrie. Il fut élu pape après Benoît III, le 24 avril 858, & fut sacré le même jour dans l'église de S. Pierre, en présence de l'empereur Louis II. Il envoya des légats à Constantinople en 860, pour examiner l'affaire de S. Ignace, & frappa d'anathême en 863 Photius, homme superbe & violent, premier auteur du schisme déplorable qui subsiste encore entre l'église grecque & l'église latine. Nicolas obligea Lothaire de quitter Valdrade sa concubine, & cassa les décrets des conciles de Metz & d'Aix-la-Chapelle, qui avoient approuvé le divorce que ce prince avoit fait avec Thietberge sa femme. Les soins que se donna le pape pour la propagation de la foi, produisirent la conversion de Bogoris, roi des Bulgares. Ce prince embrassa la Religion Chrétienne avec une partie de sa nation, en 865. Il envoya l'année d'après son fils à Rome, accompagné de plusieurs seigneurs, chargés de demander des évêques & des prêtres, & de consulter le pape sur plusieurs questions de religion. Nicolas fit une ample réponse à leur consultation, & leur accorda tout ce qu'ils demandoient. Il envoya en même tems trois légats à Constantinople; mais ayant été arrêtés & maltraités sur les frontieres de l'empire, ils furent obligés de revenir sur leurs pas. Photius assembla un concile, dans lequel il prononça une sentence de déposition contre Nicolas, & d'excommunication contre ceux qui communiqueroient avec lui. Ce schismatique prétendoit ridicu-

lement, que *quand les empereurs avoient passé de Rome à Constantinople, la primauté de l'Eglise Romaine & ses privileges avoient passé aussi à l'Eglise de Constantinople.* Le pape écrivit aux évêques de France, assemblés à Troyes en 867, pour les informer de ces prétentions extravagantes, des calomnies que les Grecs vomissoient contre l'église de Rome, & des reproches injustes qu'ils lui faisoient. « Avant que (dit » le pape) nous leur eussions » envoyé nos légats, ils nous » combloient de louanges, & » relevoient l'autorité du Saint-» Siege : mais depuis que nous » avons condamné leurs excès, » ils ont parlé un langage tout » contraire, & nous ont chargé » d'injures : & n'ayant trouvé, » grace à Dieu, rien de per-» sonnel à nous reprocher, ils » se sont avisés d'attaquer les » traditions de nos Peres, que » jamais leurs ancêtres n'ont » osé reprendre ». Il mourut le 13 novembre 867, regardé comme un des plus grands pontifes. Son zele, sa fermeté, sa charité, lui ont mérité le nom de *Grand.* On a de lui un grand nombre de Lettres sur différens points de morale & de discipline, qu'on a recueillies à Rome, 1542, in-fol.

NICOLAS II, (Gérard de Bourgogne) étoit né dans cette province. Ses talens & ses vertus le firent élever sur le siege de Florence, & ensuite sur celui de Rome, où il fut placé en 1058, & couronné le 18 janvier 1059. C'est le 1*er.* pape dont l'histoire ait marqué le couronnement. Une faction lui opposa Jean évêque de Vélétri, connu sous le nom de *Benoît X ;* mais il le fit déposer par les évêques de Toscane & de Lombardie, assemblés à Sutri. Un second concile, convoqué à Rome, régla qu'à la mort du pape, les évêques-cardinaux traiteroient ensemble les premiers de l'élection, qu'ils y appelleroient ensuite les clercs-cardinaux, & enfin que le reste du clergé & du peuple y donneroit son consentement. » On choisira (ajoute le Dé-» cret) dans le sein de l'Eglise » même, s'il s'y trouve un » sujet capable, sinon dans une » autre, sauf l'honneur dû à » notre cher fils Henri, qui est » maintenant roi, & qui sera, » s'il plaît à Dieu, empereur » comme nous lui avons déjà » accordé ; & on rendra le » même honneur à ses succes-» seurs, à qui le Saint-Siege » aura personnellement accor-» dé le même droit ». Nicolas passa ensuite dans la Pouille, à la priere des Normands, qui lui restituerent les domaines de l'Eglise Romaine, dont ils s'étoient emparés. Le pape y fit un traité avec eux, après avoir levé l'anathême qu'ils avoient encouru. Richard, l'un de leurs chefs, fut confirmé dans la principauté de Capoue qu'il avoit conquise sur les Lombards. Robert Guiscard, autre chef de ces conquérans, fut confirmé dans le duché de la Pouille & de Calabre, & dans ses prétentions sur la Sicile, qu'il enlevoit aux Sarrasins. Il promit au pape une redevance annuelle & se rendit son vassal : c'est l'origine du royaume de Naples selon M. Fleury. Les Normands travaillerent

auſſi-tôt à délivrer Rome des ſeigneurs qui la tyranniſoient depuis ſi long-tems, & à raſer les fortereſſes qu'ils avoient aux environs. Nicolas mourut peu de tems après, en 1061, avec la réputation d'un aſſez bon politique. Il garda le ſiege de Florence pendant ſon pontificat. On a de lui IX *Lettres* ſur les affaires de France.

NICOLAS III, (Jean Gaëtan) de l'illuſtre famille des Urſins, obtint la tiare en 1277 après Jean XXI. Il travailla avec zele à la converſion des ſchiſmatiques & des Païens. Il envoya des légats à Michel Paléologue, empereur d'Orient, & des miſſionnaires en Tartarie; mais ſes ſoins produiſirent peu de fruits. Il donna une bulle qui attribuoit à l'Egliſe Romaine la propriété des choſes dont les Freres Mineurs croyoient ne pouvoir avoir que l'uſufruit (*voyez* OCCAM). Ce pontife mourut à Surien, près de Viterbe, le 22 août 1280, d'une attaque d'apoplexie. Il avoit de grandes qualités; mais ſon trop fort attachement à ſes parens, & les injuſtices qu'il commit pour les enrichir, ternirent l'éclat de ſes vertus. Il obligea Charles d'Anjou, roi de Sicile, à ſe démettre de ſes charges de vicaire de l'Empire & de gouverneur de Rome. Il bâtit près de l'égliſe de S. Pierre un palais magnifique, & l'orna d'un vaſte jardin qu'il fit entourer de fortes murailles. Ce pontife aimoit la vertu & les lettres, & les récompenſoit dans ceux qui les cultivoient. On lui attribue un traité *De Electione dignitatum.*

NICOLAS IV, général des Freres Mineurs, ſous le nom de *Frere Jerôme*, né à Aſcoli dans la Marche d'Ancone, fut élevé ſur le ſiege pontifical en 1288, après Honorius IV. Il renonça deux fois à ſon élection, & n'y conſentit qu'avec beaucoup de peine. Le commencement de ſon pontificat fut marqué par une ambaſſade d'Argon, kan des Tartares. Ce prince demandoit le baptême, & promettoit de faire la conquête de Jéruſalem pour les Chrétiens; mais ces projets s'évanouirent. La Paleſtine étoit alors en proie à la fureur des Muſulmans. Acre fut priſe & pillée, les Chrétiens de Tyr abandonnerent leur ville ſans la défendre; enfin les Latins perdirent tout ce qui leur reſtoit dans ce pays. A ces nouvelles, Nicolas redoubla ſes efforts pour exciter le zele des princes Chrétiens. Il donna des bulles pour une nouvelle croiſade: il fit aſſembler des conciles; mais ſa mort, arrivée en 1292, après 4 ans de regne, rendit tous ſes ſoins inutiles. Ce pontife joignoit à des intentions pures, les talens néceſſaires pour remplir ſa place. Il étoit habile philoſophe & bon théologien, & avoit été employé par les papes ſes prédéceſſeurs dans les affaires les plus importantes. Il gouverna l'Egliſe avec ſageſſe, appaiſa les diſſenſions qui s'étoient élevées à Rome & dans l'état eccléſiaſtique, mit la paix entre divers princes chrétiens, ſurtout entre les rois de Sicile & d'Aragon. Il érigea en 1289 l'univerſité de Montpellier, & compoſa pluſieurs ouvrages: I. Des *Commentaires* ſur l'*Ecri-*

ture. II... sur le *Maître des Sentences.* III. Plusieurs *Bulles* en faveur des Franciscains ses confreres. En 1761, on a imprimé à Pise: *Vita Nicolai Papæ IV, a Hieronymo Rubeo composita, nunc primùm ex manuscripto Vaticano edita, adnotationibus novisque accessionibus illustrata a P. Antonio Felice Matthejo*, 1 vol. in-8°.

NICOLAS V, (Thomas de Sarzane) cardinal, évêque de Bologne, né dans un bourg près de Luni, fut élu pape malgré lui après Eugene IV, en 1447. Son premier soin, dès qu'il fut assis sur le trône pontifical, fut de travailler à la paix de l'Eglise & de l'Italie: il y réussit heureusement. Les Allemands le reconnurent, & renoncerent à toute communication avec l'antipape Félix V (*voyez* AMÉDÉE VIII). Charles VIII, roi de France, approuva aussi cette élection, & envoya rendre obéissance au nouveau pape par une magnifique ambassade, que Mezerai croit avoir donné lieu à la pompe & à la dépense de ces grandes ambassades d'obédience, que les rois envoient à chaque mutation de pontife. L'antipape Félix se prêta à la paix, & fut traité généreusement par Nicolas, qui le nomma doyen des cardinaux. Cette modération lui acquit l'amitié & l'estime des grands. Les princes d'Italie se reprocherent d'être en guerre, tandis que Dieu donnoit la paix à son Eglise, après un schisme aussi long que déplorable. L'année 1450 fut célebre par l'ouverture du Jubilé. Cette solemnité attira tant de monde à Rome, que plusieurs personnes furent étouffées dans les églises & ailleurs. Jusqu'alors Nicolas avoit gouverné avec beaucoup de bonheur; mais la conjuration formée contre lui & contre les cardinaux par un Etienne Porcario, & la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, empoisonnerent sa félicité. Il avoit exhorté pendant long-tems les princes & les peuples à secourir les Grecs; mais son zele ne produisit aucun fruit. Les malheurs des Chrétiens Orientaux lui causerent une tristesse si vive, qu'il en mourut en 1455, après avoir tenu le St-Siege pendant 8 ans. Les belles-lettres, ensevelies pendant plusieurs siecles sous la barbarie gothique, ressuscitérent avec éclat. Nicolas les cultiva, & répandit ses bienfaits sur ceux qui s'y consacrerent. Sa bibliotheque fut enrichie des plus beaux manuscrits grecs & latins, recueillis par son ordre dans tous les lieux du monde. Il fit traduire les ouvrages grecs, & récompensa magnifiquement ceux à qui il confioit ces traductions & la recherche des livres. On prétend qu'il promit 5000 ducats à celui qui lui apporteroit l'Evangile de S. Matthieu en hébreu. Des ouvrages publics élevés à Rome & ailleurs, des palais, des églises, des ponts, des fortifications, les Grecs réfugiés & les pauvres gentilshommes secourus avec libéralité, les filles mariées honorablement, les bénéfices & les charges conférés au seul mérite: tout dépose en faveur de l'inclination de ce pontife pour le bien du peuple, pour l'honneur des lettres & pour la

gloire de la Religion. Les bons citoyens qui voudront connoître plus particuliérement Nicolas V, doivent consulter sa *Vie*, publiée en 1742, à Rome, in-4°, en latin, par l'abbé Georgi, chapelain de Benoît XIV. Cet ouvrage intéressant, composé sur les monumens les plus authentiques fait honneur au héros & au panégyriste.

NICOLAS DE DAMAS, philosophe, poëte & historien du tems d'Auguste, & l'un des plus savans hommes de son siecle, jouit d'une grande réputation. Il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages, publiés par Henri de Valois, Paris, 1634, in-4°. On y trouve des événemens de la plus haute antiquité, consignés dans l'Ecriture-Sainte, tels que le déluge, l'Arche de Noë, &c. Il dit expressément que l'Arche s'arrêta sur une montagne d'Arménie, où les débris s'en conserverent long-tems.

NICOLAS *le Grammairien*, patriarche de Constantinople en 1084, s'employa fortement avec l'empereur Alexis Comnene, pour dissiper une secte, espece de Manichéens, qui s'étoit formée depuis plusieurs années. Il mourut en 1111. On a de lui des *Décrets* & une *Epître synodale* dans les *Basiliques* de Fabrot. — Il faut le distinguer du patriarche NICOLAS, que Léon VI, empereur de Constantinople, fit déposer, parce qu'il avoit excommunié ce prince, qui convoloit en 4es. noces.

NICOLAS DE CLAIRVAUX, fut disciple & secrétaire de S. Bernard. Il se retira ensuite dans le monastere de Montieramey, où il mourut vers 1180. On a de lui un volume de *Lettres*, qui sont utiles pour la connoissance des affaires de son tems. On les trouve dans la bibliotheque des Peres.

NICOLAS DE MÉTHONE, ainsi appellé, parce qu'il étoit évêque de cette ville, qu'il régla selon les Canons & qu'il édifia par ses vertus, dans le 11e. siecle. Il l'éclaira aussi par sa science. On trouve dans l'*Auctuarium* de la Bibliotheque des Peres, un *Traité* de cet évêque *sur la vérité du Corps & du Sang de J. C. en l'Eucharistie*; & dans *Allatius*, un *Traité de la Procession du Saint-Esprit*.

NICOLAS DE CUSA, *Cusanus*, né en 1461 à Cusa, village situé sur la Moselle, au diocese de Treves, étoit fils d'un pêcheur. Le comte de Mandercheidt, l'ayant pris à son service dès son enfance, lui trouva des dispositions, & l'envoya à Deventer pour le faire étudier. Nicolas de Cusa fit des progrès considérables. Il fréquenta ensuite les plus célebres universités d'Allemagne & d'Italie; prit à Padoue le bonnet de docteur en droit canon, à l'âge de 22 ans; & se rendit habile non-seulement dans les langues, mais aussi dans les sciences. Il se passionna sur-tout pour la scholastique & pour la métaphysique ancienne, qui domine un peu trop dans ses ouvrages. Ce défaut les rend obscurs & abstraits, quoiqu'ils soient écrits d'ailleurs d'un style net & facile, sans affectation & sans vains ornemens. Il paroît constant

tant qu'il n'a fait profession dans aucun ordre religieux. Il devint curé de S. Florentin à Coblentz, puis archidiacre de Liege. Il assista en cette qualité, l'an 1431, au concile de Bâle, dont il fut un des plus grands défenseurs. Eugene IV, instruit de son mérite, se l'attacha, & l'envoya en qualité de légat à Constantinople, puis en Allemagne & en France. Après la mort de ce pape, Cusa se retira dans son archidiaconé de Liege. Mais Nicolas V, zélé protecteur des gens-de-lettres, le tira de la retraite pour l'honorer de la pourpre en 1448, & lui donna l'évêché de Brixen dans le Tirol. Le nouveau cardinal assista à l'ouverture du Jubilé en 1450; & fut envoyé légat *à latere*, vers les princes d'Allemagne, pour les porter à faire la paix entre eux, & à tourner leurs armes contre Mahomet II, qui menaçoit la Chrétienté. Il fit publier en même tems dans ce pays les Indulgences du Jubilé, & se comporta dans sa légation avec tant de prudence, de vertu & de désintéressement, qu'il mérita l'estime & la vénération des peuples. Rien n'étoit plus simple que son équipage. Il étoit monté sur une mule. Son domestique étoit très-peu nombreux. Sa cour n'étoit pas composée de flatteurs, mais de gens-de-lettres. Les princes & les prélats alloient au-devant de lui avec une foule de peuple, & Cusa n'en étoit que plus modeste. Il refusa tous les présens qui lui furent offerts, & voulut que ceux de sa suite l'imitassent dans ce désintéressement. L'Allemagne ne l'admira pas moins, lorsqu'il y fut envoyé de nouveau, en qualité de légat, par les papes Calixte II & Pie II. Ce dernier pontife fit ce qu'il put pour réconcilier Cusa avec l'archiduc Sigismond, qui s'étoit brouillé avec lui à l'occasion d'un monastere, où le cardinal avoit voulu introduire la réforme, en retournant à Rome vers Calixte III. Sigismond fit les plus belles promesses; mais à peine le cardinal de Cusa eut-il remis le pied dans son diocese, qu'il fut enlevé & mis en prison par l'ordre de l'archiduc. Dès ce moment on cessa l'Office divin dans presque tout son diocese. Le pape excommunia Sigismond, & celui-ci relâcha enfin le cardinal de Cusa, à des conditions injustes & très-dures. Ce prélat, rendu à ses ouailles, mourut quelque tems après à Todi, en 1454, à 63 ans. Toutes ses Œuvres sont imprimées à Bâle, en 1565, en 3 tomes in-fol. On trouve dans le *1er.* vol. : I. Les *Traités théologiques* sur les Mysteres. II. Trois livres : *De la docte ignorance*, où il tâche de donner des idées de l'essence de Dieu, de la Trinité, des mysteres de la Religion, tirées des principes de métaphysique & de mathématiques. III. Un écrit touchant la *Filiation de Dieu*. IV. Des *Dialogues* sur la *Genese* & sur la *Sagesse*... Le *2e.* volume comprend : I. De savantes *Exercitations*. II. La *Concordance Catholique*, en 3 livres. III. L'*Alcoran criblé*, offre sous un titre bizarre des choses judicieuses; Réland en a fait une critique leste & mal fondée (*voyez son*

article). IV. *Conjectures sur les derniers tems*, traduit en françois, 1700, in-8°. L'auteur met la défaite de l'Antechrist & la glorieuse résurrection de l'Eglise avant l'année 1734 : le titre modeste de *Conjectures*, peut excuser son erreur... Le 3e. vol. renferme des ouvrages de *Mathématiques*, de *Géométrie* & d'*Astronomie*. On sait que le cardinal de Cusa tâcha de ressusciter l'hypothese du mouvement de la terre, oublié depuis Pythagore; mais ses efforts eurent peu de succès; Copernic & Galilée furent plus heureux. C'étoit un homme savant & pieux, possédé de cette avidité de savoir qui fait tout embrasser, mais il se laissoit dominer par une imagination déréglée. Il fut singulier dans ses sentimens, subtil jusqu'à se rendre inintelligible, ennemi du naturel & du simple, amateur de l'allégorie jusqu'au plus ridicule excès. Sa *Vie* a été imprimée à Treves, en 1730, par le Pere Gaspar Hartzeim, Jésuite : elle est en latin écrite d'une maniere judicieuse & intéressante.

NICOLAS DE LYRE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville de Normandie au diocese d'Evreux. Il étoit né Juif & avoit commencé d'étudier sous les Rabbins; mais la grace ayant touché son cœur, il prit l'habit des Freres-Mineurs l'an 1291. Il vint à Paris, où il fut reçu docteur, & expliqua long-tems l'Ecriture-Sainte dans le grand couvent de son ordre. Ses talens lui concilierent l'estime de la reine Jeanne, comtesse de Bourgogne, femme du roi Philippe V, dit *le Long*. Cette princesse le nomma entre les exécuteurs de son testament fait l'an 1325. Il mourut à Paris en 1340, après avoir été provincial de son ordre. On a de lui : I. Des *Postilles*, ou petits *Commentaires* sur toute la *Bible*, qui ont été augmentés par Paul de Burgos; ils ont été autrefois très-consultés & regardés comme un ouvrage essentiel à l'interprétation des Livres-Saints; d'où est venu le proverbe : *Si Lyra non lirasset, ecclesia Dei non saltasset*. L'édition la plus rare est de Rome, 1472, en 7 tom. in-fol., & la meilleure d'Anvers, 1634, 6 vol. in-fol. Ces Commentaires sont refondus dans la *Biblia maxima*, Paris, 1660, 19 vol. in-fol. Il y en a une traduction françoise, Paris, 1511 & 1512, 5 vol. in-fol. II. Une *Dispute contre les Juifs*, in-8°. III. Un *Traité contre un Rabbin*, qui se servoit du Nouveau-Testament pour combattre la Religion Chrétienne; & d'autres ouvrages d'érudition & de théologie. Cet auteur possédoit très-bien la langue hébraïque.

NICOLAS DE PISE, architecte & sculpteur, florissoit au milieu du 13e. siecle. C'est lui qui construisit à Bologne l'église & le couvent des Freres Prêcheurs, après avoir fini un tombeau de marbre pour ensevelir le corps de S. Dominique, instituteur de cet ordre; il fut aussi fort employé à Pise, & dans plusieurs autres villes célebres d'Italie.

NICOLAS EYMERICK, Dominicain, né à Girone en Catalogne, & mort dans cette ville le 4 janvier 1399, fut in-

quiſiteur général ſous les papes Innocent VI & Grégoire XI; il fut auſſi chapelain de ce dernier. Son principal ouvrage eſt intitulé : *Le Directoire des Inquiſiteurs*, corrigé & commenté par Penna, imprimé à Rome, 1587, in-fol., & à Veniſe, 1607. L'auteur établit le pouvoir de l'Inquiſition ſur les hérétiques & les fauteurs d'héréſie, & explique la forme de procéder contre eux. Un abbé de Morlaix en a donné en 1762, in-12, un Abrégé avec des réflexions que Nicolas Eymerick n'eût certainement point regardées comme bien aſſorties à ſon ouvrage. Si le Dominicain parle avec trop d'emphaſe des droits & des fruits de l'Inquiſition, l'abbé parle de ce tribunal avec trop de prévention & d'injuſtice; s'il avoit comparé les rigueurs exercées contre les ſectaires en Eſpagne, avec les fleuves de ſang que l'héréſie a fait couler en France, il n'auroit point perdu ſon tems à rédiger une ſatyre inutile & qui tombe à faux. Ce n'eſt pas d'après une imagination exaltée par des récits exagérés & paſſionnés, mais d'après des faits avérés, d'après la lumiere paiſible de l'hiſtoire, qu'il faut parler de l'Inquiſition comme de tout autre objet qu'on veut apprécier avec juſteſſe. « C'eſt à » l'Inquiſition (diſoit le judicieux & *bienfaiſant* Staniſlas, roi de Pologne) » que l'Eſpagne » eſt redevable de la tranquil- » lité dont elle a conſtamment » joui, tandis que les nou- » velles ſectes ſappoient la Re- » ligion & le gouvernement » dans le reſte de l'Europe ». *Voy.* ISABELLE DE CASTILLE, LIMBORCH, TORQUEMADA.

NICOLAS DE MUNSTER, auteur d'une ſecte qui s'appelloit *Famille* ou *Maiſon d'Amour*, ſe prétendit d'abord inſpiré, & ſe donna enſuite pour un homme déifié. Il ſe vantoit d'être plus grand que JESUS-CHRIST, *qui* (diſoit-il) *n'avoit que ſon type ou ſon image.* Vers l'an 1540, il tâcha de pervertir Théodore Volkars Kornheert. Leurs diſputes furent auſſi fréquentes qu'inutiles; car, quand Nicolas ne ſavoit plus que répondre à Théodore, il avoit recours à l'Eſprit, *qui lui ordonnoit* (diſoit-il) *de ſe taire.* Cet enthouſiaſte ne laiſſa pas de ſe faire bien des diſciples, qui, comme lui, ſe croyoient des hommes déifiés. Nicolas fit quelques livres : tels furent l'*Evangile du Royaume;* la *Terre de paix*, &c. La ſecte de la Famille d'Amour reparut en Angleterre au commencement du 17e. ſiecle, en 1604. Elle préſenta au roi Jacques I une confeſſion de foi, dans laquelle elle déclare qu'elle eſt ſéparée des Brouniſtes. Rien ne prouve mieux le prix ineſtimable de l'infaillible autorité de l'Egliſe Catholique, que cette fourmiliere de ſectes nées les unes des autres, du moment qu'on eut conteſté les droits de ce grand & antique tribunal.

NICOLAS, (Auguſtin) avocat de Beſançon, devint conſeiller-d'état du duc Charles de Lorraine, dont il avoit ſollicité l'élargiſſement auprès du roi d'Eſpagne, & fut pourvu d'une charge de maître-des-requêtes au parlement de Dole, à la ſollicitation de don Louis

de Haro. Il mourut à Besançon en 1695. Il écrivoit facilement en vers & en prose. On a de lui : I. Des poésies, réimprimées à Besançon en 1693, mais aujourd'hui oubliées. II. Une *Relation de la derniere révolution de Naples*, Amsterdam, 1660, in-8°; & une autre *de la Campagne de 1664 en Hongrie*, avec diverses Pieces historiques. III. *Dissertation morale & juridique, savoir si la torture est un moyen sûr de vérifier les crimes secrets?* Amsterdam, 1682, in-12. Il y a des choses vraies, d'autres fausses & mal présentées.

NICOLAS, (Gabriel) *voy.* REINIE.

NICOLAS LE CALABROIS, *voyez* GONSALVE Martin.

NICOLAS de Palerme, *voyez* TUDESCHI.

NICOLE, (Claude) président de l'élection de Chartres, sa patrie, cultiva les Muses jusqu'à sa mort, arrivée en 1685, à 74 ans. On a de lui un *Recueil de Vers*, en 2 vol. in-12, réimprimé à Paris en 1693. Le style en est foible & languissant. On y trouve des imitations de différens morceaux de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Juvenal, de Perse.

NICOLE, (Pierre) parent du précédent, naquit à Chartres en 1625. Son pere, sous les yeux duquel il avoit fait ses humanités, l'envoya à Paris pour faire son cours de philosophie & de théologie. Ce fut pendant son cours qu'il connut les cénobites de Port-Royal. Ils trouverent en lui ce qu'ils cherchoient avec tant d'empressement, l'esprit & la docilité. Nicole donna une partie de son tems à l'instruction de la jeunesse qu'on élevoit dans cette solitude. Après ses 3 années ordinaires de théologie, il se préparoit à entrer en licence; mais ses sentimens n'étant pas ceux de la faculté de théologie de Paris, ni d'aucune université catholique, il se détermina à se contenter du Baccalauréat qu'il reçut en 1649. Plus libre alors, ses engagemens avec Port-Royal devinrent plus suivis & plus étroits; il fréquenta cette maison, y fit même d'assez longs séjours, & travailla avec Arnauld à plusieurs écrits pour la défense de Jansenius & de sa doctrine. En 1664 il se rendit avec lui à Châtillon, près de Paris, & y employa son tems à écrire contre les Calvinistes & les Casuistes relâchés. Il sortit de tems en tems de cette retraite, pour aller tantôt à Port-Royal, tantôt à Paris. Au commencement de 1676, sollicité d'entrer dans les ordres sacrés, il consulta Pavillon, évêque d'Alet; & après un examen de 3 semaines, la conclusion fut qu'il resteroit simple tonsuré. Une *Lettre* qu'il écrivit en 1677, pour les évêques de St-Pons & d'Arras, au pape Innocent XI, attira sur lui un orage qui l'obligea de quitter la capitale. La mort de la duchesse de Longueville, la plus ardente protectrice du Jansénisme, arrivée en 1679, & plus encore la crainte des suites que pouvoient avoir ses démarches imprudentes & factieuses, l'engagerent à se retirer aux Pays-Bas. Il revint en France en 1683, & s'y tint caché pendant quelque tems. Il entra, à la fin de ses jours, dans deux que-

relles célebres : celle des Etudes Monastiques, & celle du Quiétisme. Il défendit les sentimens de Mabillon dans la *1re.*, & ceux de Bossuet dans la *2e.* Les deux dernieres années de sa vie furent fort languissantes, & enfin il mourut en 1695, à 70 ans. On raconte de lui plusieurs anecdotes. Une demoiselle étoit venue le consulter sur un cas de conscience. Au milieu de l'entretien, arrive le P. Foucquet de l'Oratoire, fils du fameux surintendant; Nicole, du plus loin qu'il l'apperçoit, s'écrie : *Voici, Mademoiselle, quelqu'un qui décidera la chose;* & sur le champ il conte au P. Foucquet toute l'histoire de la demoiselle, qui rougit beaucoup. On fit des reproches à Nicole de cette imprudence : il s'excusa sur ce que cet Oratorien étoit son confesseur. *Puisque*, dit-il, *je n'ai rien de caché pour ce Pere, Mademoiselle ne doit pas être réservée pour lui.* Ce trait bien approfondi donne de cet écrivain célebre une idée au moins singuliere. Il fut logé très-long-tems au fauxbourg St-Marcel. Quand on lui en demandoit la raison : *C'est*, répondoit-il, *que les ennemis qui ravagent tout en Flandre, & menacent Paris, entreront par la Porte St-Martin avant que de venir chez moi.* « Lorsqu'il marchoit dans les rues, dit la » Ctesse. de la Riviere, il avoit » toujours peur que quelque » débris de maison ne lui tombât sur la tête. Quand il alloit » en voyage sur l'eau, il craignoit toujours d'être noyé » (*Lettres de M. L. C. de la R.*, Paris, 1776). Un auteur judicieux a remarqué que cette terreur avoit beaucoup de rapport avec le fantôme qui troubloit Pascal. On diroit que ces chefs du parti n'avoient pas l'ame bien rassurée & bien calme à la vue des agitations qu'ils préparoient à l'Eglise. C'est Nicole qui est le premier fondateur de ce dépôt si avantageux aux affaires du Jansénisme, nommé communément *la boëte à Perette*, dont le produit annuel est actuellement de 40,000 livres, comme nous l'apprend M. le président Rolland dans un Mémoire imprimé en 1781; Mémoire où en se plaignant des grands legs faits par son oncle à la même fin, il ajoute, p. 35, ces paroles remarquables : « J'avois beaucoup dépensé avant » la mort de M. de Fontferrieres, & l'affaire seule des » Jésuites me coûtoit de mon » argent plus de 60,000 livres. » Et en vérité les travaux que » j'ai faits, & sur-tout relativement aux Jésuites qui n'auroient pas été éteints, si je » n'avois consacré à cette œuvre mon tems, ma santé & » mon argent, ne devoient pas » m'attirer une exhérédation » de mon oncle ». Les nombreux ouvrages sortis de la plume de Nicole sont : I. *Essais de Morale*, en 14 vol. in-12, Paris, 1704, parmi lesquels on trouve 3 volumes de Lettres. Il regne dans cet ouvrage un ordre qui plaît, & une solidité de réflexions qui convainc; mais l'auteur ne parle qu'à l'esprit : il est sec & froid. Son Traité des *Moyens de conserver la paix dans la societé*, mérite d'être distingué : « Mais cette paix, » dit Voltaire, est peut-être » aussi difficile à établir, que

» celle de l'abbé de St-Pierre ». Les *Réflexions morales sur les Epîtres & Evangiles de l'année*, en 5 vol. in-12, sont compriſes dans les 14 vol. des *Eſſais de Morale*. Et ſi on y joint les *Inſtructions théologiques* ſur les *Sacremens*, 2 vol., ſur le *Symbole*, 2 vol., ſur le *Pater*, 1 vol., ſur le *Décalogue*, 2 vol., & ſur le *Traité de la Priere*, 2 vol., cela forme 23 vol. II. *Traité de la Foi humaine*, compoſé avec Arnauld, 1664, in-4°; Lyon, 1693, in-12; plein de vues vraies & ſolides. III. *La Perpétuité de la Foi de l'Egliſe Catholique touchant l'Euchariſtie*, Paris, 1670, 1672 & 1674, 3 vol. in-4°. Arnauld y a eu part, ce que néanmoins quelques auteurs lui conteſtent; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il n'a pas fait difficulté d'en recevoir les complimens; Nicole lui-même ayant conſenti que la gloire du chef du parti, auquel on vouloit à tout prix attacher le nom de *Grand*, fût renforcée par cette attribution. IV. *Les Préjugés légitimes*, contre les Calviniſtes. V. *Traité de l'unité de l'Egliſe*, contre le miniſtre Jurieu. VI. *Les Prétendus-Réformés convaincus de ſchiſme*; & quelques ouvrages de controverſe, tous infiniment eſtimables par la profondeur & la ſolidité. VII. *Les Lettres imaginaires & viſionnaires*, 2 vol. in-12, 1667; contre des Marets de St-Sorlin, qui avoit dit trop de mal des Janſéniſtes, pour ne pas s'attirer l'indignation de Nicole. VIII. Un très-grand nombre d'ouvrages pour la défenſe de Janſenius & d'Arnauld. IX. Pluſieurs Ecrits contre la morale des Caſuiſtes relâchés. X. Quelques-uns ſur la *Grace générale*, recueillis en 4 vol. in-12, avec les écrits d'Arnauld, de Queſnel & des autres théologiens qui ont combattu ce ſyſtême. Il y en a une édition de 1715, en 2 vol. in-12, avec une Préface de l'éditeur. On y voit que Nicole n'adopte pas entiérement le ſyſtême de Janſenius & d'Arnauld, & qu'il s'en éloigne dans bien des points; nous avons obſervé ailleurs, qu'Arnauld lui-même rejetoit la doctrine fondamentale de Janſenius (*voyez ce mot*). Le moyen de concilier avec cela tout ce que ces meſſieurs ont écrit, fait, ſouffert pour cette cauſe? XI. Un choix d'Epigrammes latines, intitulé: *Epigrammatum Delectus*, 1659, in-12. XII. *Traduction latine* des *Lettres provinciales*, avec des notes pires que le texte, &c. Une délicateſſe qui n'étoit pas ſans fondement, l'engagea à ſe cacher ſous le nom de *Wendrock*. La 1re. édition parut en 1658; la 4e., qui eſt beaucoup plus ample, eſt de l'année 1665. Paſcal (*voyez ce nom*) revit cette verſion «. Quant aux qualités littéraires, dit l'abbé » Bérault, c'eſt une des meilleures productions de Port-» Royal, à l'exception néanmoins de quelques ſoléciſmes qui ont échappé, non » pas en cette ſeule rencontre, à l'habileté de l'auteur. » Quelle que ſoit d'ailleurs » la beauté du ſtyle, elle ne » couvrit point le ſcandale que » renfermoient les choſes ». On peut conſulter l'*Hiſtoire de la Vie & des Ouvrages de Nicole*, 1733, in-12, par l'abbé

Goujet; mais il faut se souvenir que l'historien est souvent panégyriste, & que ses éloges sont l'effet de l'enthousiasme que lui inspiroit tout ce qui tenoit au parti.

NICOLE, (François) né à Paris en 1683, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Il donna, en 1706, à l'académie des sciences, un *Essai sur la Théorie des Roulettes*, qui le fit recevoir l'année suivante dans cette compagnie. Il commença en 1717, un *Traité du Calcul des Différences finies*, sur lequel il a donné ensuite beaucoup de Mémoires. En 1729, il donna à l'académie un *Traité des Lignes du 3e. Ordre*, plus complet que celui de Newton. En 1727, il se fit adjuger & céda à l'Hôtel-Dieu de Lyon un prix de 3000 livres, que M. Mathulon avoit déposées pour celui qui démontreroit la fausseté d'une quadrature du cercle qu'il croyoit avoir trouvée. Cet habile académicien mourut, en 1757, d'une érésipelle, à 75 ans.

NICOLLE DE LA CROIX, (Louis-Antoine) mort le 14 septembre 1760, à Paris sa patrie, à 56 ans. « Il ne reçut » (dit M. Drouet, auteur fort » attaché au parti) que les » ordres mineurs; des obsta- » cles qui lui furent communs » avec les meilleurs sujets, » l'éloignerent du sacerdoce ». On a de lui: I. *Méthode d'étudier, tirée des Ouvrages de S. Augustin*, traduite de l'italien de Ballerini, 1760, in-12. II. *Géographie moderne*, 1756; réimprimée avec des augmentations considérables en 1773, 2 vol. in-12. Cet ouvrage eut beaucoup de succès, quoiqu'il y ait un grand nombre de fautes, dont plusieurs étoient aisées à éviter: la raison de cette vogue, c'est la faveur du parti Jansénien, que l'auteur avoit bien méritée; car on peut dire que c'est la géographie de la secte, la topographie de la naissance & de la mort des Saints du Parti; & d'un autre côté, un recueil de calomnies affreuses contre les Catholiques (*voyez* JAPON, *dans notre* Dict. Géog.). III. *Abrégé de la Géographie à l'usage des jeunes personnes*, petit vol. in-12. C'est un extrait de sa Géographie moderne.

NICOLO *del Abbate*, peintre, né à Modene en 1512. On lui a donné le surnom *del Abbate*, parce qu'il étoit élève du Primatice, abbé de S. Martin. Le Primatice ayant connu le mérite de Nicolo, l'amena avec lui en France l'an 1552, & l'employa à peindre à fresque sur ses dessins, dans le château de Fontainebleau. Nicolo excelloit sur-tout dans le coloris; ses dessins arrêtés d'un trait de plume & lavés au bistre, sont la plupart terminés. Son goût de dessin approche de celui de Jules Romain & du Parmesan.

NICOLO-FRANCO, *voy.* FRANCHI.

NICOLOSIO, (Jean-Baptiste) Sicilien, mort à Rome en 1670, étoit très-versé dans les mathématiques & la géographie, & mérita l'estime d'Alexandre VII. On a de lui: I. *Hercules Siculus sive studium geographicum*, 2 vol. II. *Guida allo studio geografico*. III. *La Theorica del globo terrestre*. IV.

Orbis descriptio en dix grandes cartes. V. Une *Description de l'état de l'Eglise*. VI. . . du royaume de Naples. VII. Des *Cartes* avec des notes pour l'histoire d'Alexandre, par Quinte-Curce, &c.

NICOLSON, (Guillaume) né en 1655, posséda différens bénéfices en Angleterre, fut fait archidiacre de Carlisle en 1682, évêque de la même ville en 1714, puis de Londonderi en Irlande en 1718, enfin archevêque de Cashel en février 1727, & mourut peu de jours après. On a de lui : I. *Bibliotheque historique d'Angleterre*, Londres, 1696-1699, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage contient un catalogue des historiens d'Angleterre, tant imprimés que manuscrits, avec des jugemens & des observations. II. *Bibliotheque historique d'Ecosse*, Londres, 1702, in-8°. On a réuni ces deux ouvrages en un vol. in-fol. ; & cette édition est la meilleure. III. Des *Sermons*.

NICOMEDE I, roi de Bithynie, fils de Zipoëte, fondateur de cette monarchie, monta sur le trône après son père l'an 278 avant J. C. Il traita ses freres avec la cruauté d'un tyran. On prétend que c'est lui qui bâtit Nicomédie, à laquelle il donna son nom.

NICOMEDE II, surnommé par dérision *Philopator*, petit-fils du précédent, ôta le sceptre à Prusias son pere, qu'il fit assassiner dans un temple où il s'étoit réfugié, l'an 148 avant J. C. Il régna ensuite en paix. La fin de sa vie fut agitée par la crainte de la puissance de Mithridate, dont il avoit épousé la sœur, veuve d'Ariarathe. Il apposta un jeune-homme, qu'il disoit être 3e. fils d'Ariarathe. Les Romains, pour mortifier les deux rois rivaux, ôterent la Cappadoce à Mithridate, & la Paphlagonie à Nicomede, qui mourut l'an 90 avant J. C. Ce monarque se concilia l'amour de ses sujets par la douceur de son caractere & par les qualités qui font un bon roi ; mais sa gloire fut souillée par le meurtre de son pere & par son ambition.

NICOMEDE III, fils du précédent & son successeur, fut détrôné par son frere aîné, appellé Socrate, puis par Mithridate ; mais les Romains le rétablirent. Il mourut sans enfans l'an 75 avant J. C., laissant les Romains héritiers de son royaume de Bithynie, qui fut réduit en province.

NICOMEDE, géometre, passe pour être l'inventeur de la courbe appellé *Conchoïde*, qui sert également à la résolution des deux problêmes de la duplication du cube, & de la trisection de l'angle. Les savans ne sont pas d'accord sur le tems où il vivoit. Quelques-uns le place deux siecles avant J. C., d'autres 4 ou 5 siecles après. Les raisons alléguées pour prouver l'une ou l'autre de ces dates, ne sont pas décisives. S'il est vrai qu'un certain Geminus a parlé de la Conchoïde deux siecles avant J. C., il s'ensuivroit précisément que Nicomede n'en est pas l'inventeur, mais non pas qu'il eût vécu avant Geminus.

NICON, (S.) Moine du monastere appellé *Pierre d'Or*, à l'extrémité de l'Arménie, fut surnommé *Métanoïte*, c'est-à-

dire *faites pénitence*, parce qu'il commençoit ordinairement ses sermons par ces paroles ; travailla avec autant de zele que de fruit à la conversion des Arméniens & des Grecs qui montroient du penchant pour le Mahométisme. Il fut l'apôtre de l'isle de Crete, où il prêcha pendant 20 ans, & de toute la Grece. Il laissa un *Traité* sur la religion des Arméniens que Cotelier a donné en grec & en latin avec des Notes dans les Monumens des Peres apostoliques. On conserve dans la bibliotheque du roi de France deux exemplaires des *Pandectes de choses saintes*, qui renferment plusieurs Sermons de S. Nicon. Il mourut le 26 novembre 998, à Corinthe.

NICON, *voyez* NIKON.

NICOT, (Jean) né à Nîmes d'un notaire de cette ville, quitta sa patrie de bonne heure & s'introduisit à la cour, où son mérite lui procura les bonnes graces de Henri II & de François II. On le nomma ambassadeur en Portugal ; à son retour il apporta en France la plante qu'on appelle *Nicotiane*, de son nom. Cette plante, connue aujourd'hui sous le nom de *Tabac*, si funeste à la mémoire, à la tête & souvent aux yeux de l'homme, fut présentée à la reine Catherine de Médicis, & delà lui vint son nom d'*Herbe à la Reine* (*voyez* GOHORRI). Nicot mourut à Paris en 1600, laissant plusieurs ouvrages manuscrits : I. Un *Traité de la Marine*, où il avoit recueilli tous les termes des mariniers. II. *Trésor de la Langue Françoise, tant ancienne que moderne*. Ce Dictionnaire, qui ne parut qu'après la mort de l'auteur, en 1606, in-fol., n'est plus d'aucun usage, à raison des révolutions que la langue françoise a essuyées depuis, & qu'elle ne cesse pas d'essuyer.

NIDER, (Jean) Dominicain qui assista au concile de Bâle, & qui mourut vers l'an 1440, est connu par son *Formicarium*, où il y a beaucoup de choses touchant les sortileges ; nous avons aussi de lui *De Reformatione Religiosorum*, Anvers, 1611, in-8°.

NIDHARD *ou* NITHARD, (Jean-Everard) né au château de Falkenstein en Autriche, l'an 1607, entra dans la Société des Jésuites en 1631. Appellé à la cour de l'empereur Ferdinand III, il fut confesseur de l'archiduchesse Marie, qu'il suivit en Espagne lorsqu'elle épousa Philippe IV. Ce monarque conçut tant d'amitié & d'estime pour lui, qu'il voulut le faire décorer de la pourpre romaine. Après la mort de Philippe, la reine-mere lui donna la charge d'inquisiteur-général & le mit à la tête de son conseil. Depuis le ministere du duc de Lerme, l'Espagne étoit tombée dans un état de foiblesse, dont elle ne pouvoit se relever. Nidhard trouva le trésor sans argent, les places de la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline & sans chef, mal conduites ; & manqua de génie ou de moyens pour remédier à tant de maux. D. Juan forma un parti contre lui, & malgré la protection de la reine, il fallut que son confesseur cédât à l'orage : mais les affaires

de l'Etat n'en devinrent pas meilleures. Le miniſtre diſgracié ſe retira à Rome, où il fut ambaſſadeur d'Eſpagne auprès du pape. Clément X l'éleva au cardinalat en 1672, & lui donna l'archevêché d'Edeſſe. Le cardinal Nidhard mourut en 1681, à l'âge de 73 ans. On a de lui quelques ouvrages ſur *la Conception immaculée de la Ste. Vierge*, imprimés à Paris, 1677, 2 vol. in-12. On a imprimé à Cologne une *Relation des différends arrivés en Eſpagne entre D. Juan d'Autriche & le cardinal Nidhard*, 1677, 2 vol. in-12.

NIEREMBERG, (Jean-Euſebe de) Jéſuite, Allemand d'origine, naquit à Madrid en 1590, & y mourut en 1658, à 68 ans. C'étoit un homme pénitent, auſtere & très-laborieux. Il a beaucoup écrit; & la plupart de ſes ouvrages de piété, compoſés, ſoit en eſpagnol, ſoit en latin, ont été traduits en diverſes langues, & quelques-uns en françois. Le Traité du *Diſcernement du Tems & de l'Eternité, ou De la différence du Tems & de l'Eternité*, n'a pas ſeulement été mis en françois par le P. Brignon, il l'a été auſſi en arabe par le P. Fromage de la même Société. Celui de ſes ouvrages qui eſt le plus recherché des curieux, eſt ſa *Curioſa y Filoſofia de las maravillas de Naturalezza*, Madrid, 1643, in-4°. On a encore de lui: I. Eloges *des Hommes illuſtres, de ſa Société*, en eſpagnol, Madrid, 1643, 6 vol. in-fol. II. Traité de l'*Origine de l'Ecriture-Sainte*, Lyon, 1641, in-fol. III. *Hiſtoria naturæ*, Anvers, 1635, in-fol.

NIEUHOFF, (Jean de) auteur Hollandois, né vers le commencement du 17e. ſiecle, à qui nous devons une Relation eſtimée, de ſon *Ambaſſade de la part de la Compagnie Orientale des Provinces-Unies avec l'empereur de la Chine*. Cette Relation curieuſe eſt en hollandois. Jean le Charpentier en a donné une bonne traduction en françois, Leyde, 1665, in-fol.: cette édition eſt rare, & le livre eſt recherché.

NIEUWENTYT, (Bernard) né à Weſtgraafdyk, en Nord-Hollande, l'an 1654, marqua, dès ſa premiere jeuneſſe, de l'inclination pour les ſciences; mais avec le deſir de tout ſavoir, il eut la ſageſſe de ſe borner. Il s'attacha d'abord à l'art de raiſonner juſte, & il pénétra enſuite dans ce que les mathématiques ont de plus profond. Il paſſa à la médecine & au droit, & ſes progrès dans ces deux ſciences ne furent pas moins rapides. Il devint, par ſon application continuelle, & en ſecondant l'étendue de ſon génie, bon philoſophe, grand mathématicien, médecin célebre, magiſtrat habile & équitable. Plus attentif à cultiver les ſciences, qu'avide des honneurs du gouvernement, il ſe contenta de les mériter. Il fut cependant conſeiller & bourg-meſtre de la ville de Purmerende, où il demeuroit, ſans briguer des emplois qui l'auroient tiré de ſon cabinet. Ce ſavant mourut en 1718, à 63 ans. Ses principaux ouvrages ſont: I. Un Traité en hollandois, traduit en françois par Noguès, ſous ce titre: *L'Exiſtence de Dieu*

démontrée par les Merveilles de la Nature, Paris, 1740, in-4°. Cet ouvrage, excellent en son genre, s'il étoit moins diffus, & si l'auteur ne se trompoit quelquefois dans la détermination de quelques causes finales particulieres, est divisé en 3 parties, dans lesquelles il traite de la structure du corps humain, des élémens, des astres & de leurs divers effets. C'est une espece de physique, dans laquelle ce sage écrivain tourne tout à la gloire de l'Être-Suprême & de ses ouvrages. Il y réfute en même tems les vaines difficultés que des raisonneurs superficiels objectent contre quelques articles de la foi chrétienne, en particulier contre la résurrection des morts. II. Une *Réfutation de Spinosa*, in-4°, en hollandois. III. *Analysis Infinitorum*, Amsterdam, 1695, in-4°. IV. *Considerationes secundæ circa Calculi differentialis principia*, Amsterdam, 1696, in-4°.

NIGER-PERATE, fut un des plus vaillans hommes de son tems parmi les Juifs. Il commandoit dans la province d'Idumée au commencement de la guerre de ce peuple contre les Romains, & se signala en plusieurs rencontres, principalement contre Cestius Gallus, à Gabaon & à Ascalon. Simon & Jean ayant usurpé toute l'autorité dans Jérusalem, Niger, dont les talens excitoient leur jalousie, fut un des premiers qu'ils accuserent d'intelligence avec les Romains. Ils lui firent mille outrages, & le trainerent enfin hors des murailles de Jérusalem, où ils le firent assommer à coups de pierre, sans lui vouloir permettre de se justifier des crimes dont il étoit accusé.

NIGER, (*C. Pescennius-Justus*) gouverneur de Syrie, se signala par sa valeur & sa prudence. Les légions Romaines le saluerent empereur à Antioche vers la fin d'avril 193, sur la nouvelle de la mort de Pertinax. Un orateur ayant voulu célébrer son avénement à l'empire par un panégyrique: » Composez plutôt, lui dit » Niger, l'éloge de quelque » fameux capitaine qui soit » mort, & retracez à nos yeux » ses belles actions pour nous » servir de modele. C'est se » moquer que d'encenser les » vivans, sur-tout les princes » dont il y a toujours quelque » chose à craindre ou à espé» rer » (*voyez* NÉRON). Niger ne jouit du commandement qu'environ un an; il perdit plusieurs batailles contre Sévere, & enfin l'empire avec la vie dans les premiers mois de l'an 195 de J. C.

NIGIDIUS FIGULUS, (*Publius*) bon humaniste, habile philosophe & grand astrologue, passa pour le plus savant des Romains après Varron. Ses talens lui procurerent les charges de préteur & de sénateur. Il fut utile à Cicéron pour dissiper la conjuration de Catilina; mais ayant pris le parti de Pompée contre César, il fut exilé, & mourut dans son exil, l'an 45 avant J. C. Cicéron, qui fait de lui le plus grand éloge, lui écrivit une belle lettre de consolation. S. Augustin dit qu'il fut surnommé *Figulus*, c'est-à-dire *Potier*, parce qu'il se servit d'un exem-

ple tiré de la roue de Potier, pour répondre à cette question qu'on lui faisoit contre l'astrologie : *Pourquoi la fortune de deux enfans jumeaux n'est-elle pas la même?* Il ne nous reste de ses Ecrits que des fragmens recueillis par Rutgersius. Il écrivoit d'une maniere si abstraite, que ses contemporains les négligerent.

NIGRISOLI, (Jerôme) savant médecin, né à Ferrare en 1621, mort dans sa patrie en 1689, à 69 ans, a fait imprimer à Guastalla, 1665, *Progymnasmata Medica*. Il pratiqua son art avec succès.

NIGRISOLI, (François-Marie) mort à Ferrare en 1727, à 79 ans, étoit fils du précédent, & ne se rendit pas moins habile que son pere dans la médecine. Il laissa plusieurs ouvrages, dont la plupart furent bien accueillis, entr'autres : I. Un *Traité du Quinquina*, en latin, Ferrare, 1700, in-4°. II. *Pharmacopœa Ferrariensis*. III. *Consigli Medici*, Ferrare, 1726, 2 vol. in-4°.

NIHUSIUS, (Barthold) né l'an 1589 à Wolpe, dans les états de Brunswick, d'une famille luthérienne, embrassa à Cologne la Religion Catholique vers l'an 1622. Après avoir eu pour premier emploi la direction du collège des prosélites, il devint abbé d'Ilfeld en 1629, puis suffragant de l'archevêque de Mayence, sous le titre d'évêque de Mysie. Il mourut au commencement de mars 1657. On a de lui : *Annotationes de Communione Orientalium sub specie unicâ*, in-4°, Cologne, 1648; *Tractatus chorographicus de nonnullis Asiæ provinciis ad Tigrim, Euphratem*, &c., 1658, in-8°; & d'autres ouvrages de littérature, de théologie, de controverse & d'histoire.

NIKON, né en 1613 d'une famille obscure, dans le gouvernement de Novogorod en Russie, embrassa l'état monastique, devint successivement archimandrite, métropolite de Novogorod, & enfin patriarche de Russie en 1652. Le czar Alexiowitz lui donna toute sa confiance. Il introduisit dans l'Eglise Russe le chant à l'exemple de l'Eglise Grecque, & assembla une espece de concile pour la restitution du Texte Sacré. Il avoit remarqué dans les exemplaires dont on se servoit, beaucoup de passages altérés, peu conformes à la version Septante. On rassembla les anciennes versions slaves, dont quelques-unes avoient au moins cinq siecles d'antiquité. Les moines du Mont-Athos, & les Grecs de l'Orient, fournirent beaucoup de copies des Livres-Saints. Il y fut prononcé que l'ancienne version slavone étoit fidelle, & qu'il ne s'y étoit glissé des fautes que par la multiplication des copies. On en fit une nouvelle édition à Moskou, que Nikon signa. Ces changemens causerent une division dans cette église. Ceux qui étoient attachés aux anciens usages, furent appellés *Raskolniki*. Ce schisme n'est pas encore fini. La faveur dont Nikon jouissoit auprès du Prince, fut suivie d'une disgrace qui lui donna le loisir de rassembler différentes Chroniques, de les confronter, de les corriger l'une par l'autre, & peut-être de les altérer : il en

compoſa une *Hiſtoire* qui conduit juſqu'au regne du czar Alexiowitz, Pétersbourg, 1767, 2 vol. in-4°.

NIL, (S.) *Nilus*, diſciple de S. Chryſoſtome, avoit une grande réputation de piété dès le commencement du 5e. ſiecle. On dit qu'il étoit de Conſtantinople & de la premiere nobleſſe. Il épouſa une femme digne de lui & en eut deux enfans. L'empereur Arcadius l'éleva à la dignité de préfet ou gouverneur de Conſtantinople; mais les vices qui régnoient à la cour de ce prince, ayant alarmé la délicateſſe de la conſcience de Nil, le déterminerent à ſe retirer dans le déſert de Sinaï avec ſon fils Théodule. Sa femme conſentit à ſa retraite, & ſe retira elle-même avec ſa fille dans un monaſtere de filles en Egypte. S. Nil vécut long-tems avec des moines d'une ſainteté exemplaire. Ils demeuroient dans des cavernes, ou dans des cellules qu'ils bâtiſſoient eux-mêmes, éloignées les unes des autres. La plupart ne mangeoient point de pain; mais ſeulement des fruits ſauvages & des herbes crues; quelques-uns ne mangeoient qu'une fois la ſemaine. Ils avoient un prêtre, & s'aſſembloient le dimanche dans l'Egliſe pour recevoir la communion, & s'entretenir des vérités ſaintes de la Religion. Des Sarraſins attaquerent les ſolitaires de Sinaï, en tuerent pluſieurs, en emmenerent d'autres captifs, & donnerent à quelques-uns de ceux qui étoient les plus âgés, la liberté de ſe retirer. S. Nil fut de ces derniers; mais ſon fils Théodule fut emmené captif. On l'expoſa en vente, & perſonne n'en vouloit donner ce que les Sarraſins en demandoient, ces barbares vouloient le mettre à mort. A force de larmes, il obtint qu'on l'achetât. Il fut revendu à l'évêque d'Eleuſe, qui ayant reconnu ſon mérite, l'éleva à la cléricature. S. Nil alla chercher ce cher fils chez l'évêque d'Eleuſe, qui n'uſa de ſon autorité de maître, que par l'eſpece de violence qu'il fit au pere & au fils de leur impoſer les mains pour l'ordre ſacré de la prêtriſe. L'hiſtoire ne nous apprend plus rien de S. Nil; mais il y a apparence qu'il écrivoit encore vers l'an 450, tems auquel on place ordinairement ſa mort. Parmi ſes ouvrages, on eſtime principalement ſes *Epitres*, le Traité *de la Vie Monaſtique* & le livre *de la Priere*. Dans ſa Lettre 61e. du 4e. livre, il veut qu'on ne repréſente que la croix dans le ſanctuaire, & il exhorte à placer autour des égliſes des peintures des hiſtoires de l'Ancien & du Nouveau-Teſtament. Les Iconoclaſtes falſifierent ce paſſage. Joſeph-Marie Suarez qui ſe démit de l'évêché de Vaiſon pour aller demeurer à Rome, y donna une édition des *Œuvres* de S. Nil en 1673, à l'exception de ſes *Lettres*. Le P. Pierre Pouſſines, Jéſuite, publia 335 *Lettres* de ce Saint, Paris, 1657, in-4°. Léon Allatius en fit imprimer un nombre beaucoup plus conſidérable à Rome, 1668, in-fol., grec-latin.

NIL, archevêque de Theſſalonique dans le 14e. ſiecle, écrivit contre la primauté du pape. Barlaam, après avoir

écrit en faveur du siege de Rome, adopta l'erreur de Nil, & la soutint dans un Traité semblable pour le fond à celui de ce schismatique, faute qu'il corrigea dans la suite (voyez *Barlaam*). Ces deux Traités ont été réunis par Saumaise en un vol. in-4°, imprimé chez Elzevir en 1645. Ce commentateur y a ajouté des notes & quelques autres Traités. En 1608 il en avoit donné une édition in-8°, moins ample que celle que nous venons de citer.

NIL, surnommé DOXOPATRIUS, *archimandrite* (c'est-à-dire abbé d'un monastere grec) composa, par ordre de Roger roi de Sicile, à la fin du 11e. siecle, un *Traité des cinq Patriarchats*, de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem & de Constantinople. Etienne le Moine en a donné une édition en grec & en latin, Leyde, 1685, in-4°.

NINIAS *ou* NINUS le Jeune, fils de Ninus & de Sémiramis, monta vers l'an 2080 avant J.C. sur le trône d'Assyrie après sa mere, qui avoit abdiqué l'empire, ou, selon quelques auteurs, qu'il avoit fait mourir, parce qu'elle l'avoit sollicité au crime. Quoi qu'il en soit, il ne fut pas plutôt affermi dans ses états, qu'il en abandonna le soin à ses ministres, & se renferma parmi ses femmes dans son palais, où il mena la vie la plus voluptueuse, ne se faisant voir que très-rarement en public. On lui donne 38 ans de regne. Ses successeurs ne suivirent que trop l'exemple de ce prince lâche & fainéant; aussi connoît-on à peine leurs noms jusqu'à Sardanapale. *Voyez* NINUS.

NINON, *voyez* LENCLOS.

NINUS, roi des Assyriens, étoit, dit-on, fils de Belus. Il agrandit & embellit Ninive, fit la conquête de plusieurs pays, depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde, se rendit maître d'un grand nombre de villes, & singuliérement de Bactres, capitale du pays. Il dut en partie la prise de cette place-forte à Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers. Ninus conçut une forte passion pour cette héroïne, & l'épousa après la mort de son mari, qui s'étoit tué pour prévenir les terribles menaces de son puissant rival. Le roi laissa en mourant le gouvernement de son royaume à Sémiramis, vers l'an 2122 avant J. C., après un regne de 52 ans (*voyez* NINIAS & SÉMIRAMIS). Les commencemens de ces anciens empires, & l'histoire de leurs premiers maîtres sont couverts de ténebres, farcis de fables, & forment un chaos que la plus subtile critique ne sauroit débrouiller avec un succès bien marqué.

NIOBÉ, fille de Tantale, & femme d'Amphion, roi de Thebes, osa se préférer à Latone. Sa vanité irrita tellement cette déesse, qu'elle fit tuer par Apollon & par Diane ses 7 fils & 5 de ses filles. Elle en ressentit tant de douleur, qu'elle fut métamorphosée en rocher.

NIPHUS, (Augustin) né à Jopoli dans la Calabre, vers 1473, fit la plus grande partie de ses études à Tropea. Son pere & sa mere lui ayant été enlevés, il entra chez un bourgeois de Sessa, pour être précepteur de ses enfans. Il suivit ensuite ses disciples à Padoue,

où il s'appliqua à la philosophie sous Nicolas Vernia. De retour à Sessa, il résolut de s'y fixer, & y épousa une fille vertueuse nommée *Angelella*, dont il eut plusieurs enfans. Quelque tems après on lui donna une chaire de philosophie à Naples. A peine y fut-il arrivé, qu'il y composa un Traité *De Intellectu & Dæmonibus*, dans lequel il soutenoit qu'il n'y a qu'un seul entendement. Cet écrit souleva aussitôt tout le monde contre Niphus. Pierre Barocci, évêque de Padoue, l'engagea à publier son Traité avec des corrections. Il parut en 1492, in-folio; & fut réimprimé en 1503 & en 1527. Niphus donna depuis ce tems au public une suite d'autres ouvrages, qui lui acquirent une grande réputation. Les plus célebres universités d'Italie lui offrirent des chaires avec des honoraires considérables. Il est constant qu'il avoit mille écus d'or d'appointement, lorsqu'il professoit à Pise vers 1520. Le pape Léon X le créa comte palatin, lui permit de joindre à ses armes celles de la maison de Médicis, & lui donna le pouvoir de créer des maîtres-ès-arts, des bacheliers, des licenciés & des docteurs en théologie & en droit civil & canonique, de légitimer des bâtards, & d'ennoblir trois personnes. Les lettres-patentes de ces privileges singuliers sont du 15 juin 1521. Cet auteur mourut vers l'an 1550, âgé de plus de 70 ans. C'étoit un philosophe d'assez mauvaise mine; mais il parloit de bonne grace. Il avoit le talent d'amuser par ses contes & par ses bons mots : ses discours déceloient son extrême vanité. On prétend que, dans un de ces accès d'égoïsme, il dit à Charles-Quint : *Je suis empereur des lettres comme vous êtes empereur des soldats.* Ce prince lui ayant demandé comment les rois pouvoient bien gouverner leurs états? *Ce sera*, lui répondit-il, *en se servant de mes semblables* (les philosophes). On voit que dans tous les siecles l'orgueil de ce genre d'hommes a toujours été le même. On a de lui : I. Des *Commentaires* latins sur *Aristote* & *Averroès*, 14 vol. in-fol. II. Des *Opuscules de Morale & de Politique*, Paris, 1645, in-4°. III. Des *Epîtres*. IV. Un *Traité de l'immortalité de l'Ame* contre Pomponace, &c., 1518, in-fol. V. *De Amore, de Pulchro*, Leyde, 1641, in-16. VI. Un Traité très-rare : *De falsâ Diluvii prognosticatione, quæ ex conventu omnium Planetarum qui in Piscibus continget, anno 1524, divulgata est;* Rome, 1521, in-4°. Tous ces ouvrages sont écrits en latin, d'un style diffus & incorrect.

NISUS, roi de Mégare en Achaïe, avoit parmi ses cheveux blancs, un cheveu de couleur de pourpre sur le haut de la tête, d'où dépendoit, selon l'oracle, la conservation de son royaume. Scylla, sa fille, ayant conçu de l'amour pour Minos, qui assiégeoit Mégare, coupa adroitement le cheveu fatal de son pere, & livra sa patrie aux ennemis. Nisus en mourut de déplaisir, & fut changé en épervier, selon la fable. La perfide Scylla se voyant méprisée par Minos, mourut aussi de désespoir, &

fut métamorphoſée en alouette. Cette fable pourroit bien, comme tant d'autres greffées ſur l'Ecriture, être tirée de l'hiſtoire de Samſon, auquel Dalila coupa les cheveux, d'où dépendoit la force de ce héros.

NISUS, héros Troyen qui ſuivit Enée en Italie. Ayant voulu venger la mort de ſon ami Euryale, tué par les Rutules, il fut la victime de l'amitié & de ſon courage. La mort de ces deux fideles & vaillans amis eſt rapportée au 9e. livre de l'*Enéide*, avec les traits les plus vifs & les plus touchans.

NITARD, *voyez* NIDHARD.

NITARD, abbé de S. Riquier, d'une ancienne maiſon, étoit attaché à Charles-le-Chauve, qui eſtimoit ſon ſavoir & ſes vertus. Nous avons de lui, dans le Recueil de Ducheſne, une *Hiſtoire des Guerres* entre les trois fils de Louis-le-Débonnaire. Elle eſt utile pour connoître les événemens de ſon ſiecle. Il mourut vers 853.

NITIUS, *voyez* ROSSI.

NITOCRIS, reine de Babylone, rompit le cours de l'Euphrate, & fit bâtir un pont ſur ce fleuve. Elle ſe fit élever un tombeau au-deſſus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec ces paroles : « Si quelqu'un de mes » ſucceſſeurs a beſoin d'argent, » qu'il ouvre mon ſépulcre, » & qu'il en puiſe autant qu'il » voudra; mais qu'il n'y touche point ſans une extrême » néceſſité : ſinon, ſa peine ſera » perdue ». Le tombeau demeura fermé juſqu'au regne de Darius, fils d'Hyſtaſpes, qui l'ayant fait ouvrir vers l'an 116 avant J. C., au-lieu des tréſors immenſes qu'il ſe flattoit d'en tirer, n'y trouva qu'un cadavre & cette inſcription : « Si tu n'étois inſatiable » d'argent & dévoré par une » baſſe avarice, tu n'aurois pas » violé la ſépulture des morts ».

NIVELLE, (Jean de Montmorency, ſeigneur de) fils aîné de Jean de Montmorency, grand-chambellan de France, ſous Charles VII, embraſſa avec Louis ſon frere le parti du comte de Charolois, contre le roi Louis XI, dans la guerre du *Bien public*. Son pere fut ſi indigné de cette rebellion, qu'après l'avoir fait ſommer, à ſon de trompe, pour rentrer dans ſon devoir, ſans qu'il comparût, il le traita de chien; d'où eſt venu ce proverbe, encore à la mode aujourd'hui : *Il reſſemble au chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle.* Ce ſeigneur mourut en 1477, à 55 ans. Il étoit biſaïeul du comte Philippe de Hornes & du baron de Montigny, que le duc d'Albe fit décapiter en 1568 & 1570, avec le comte d'Egmont, durant la guerre des Pays-Bas.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE, (Pierre-Claude) naquit à Paris en 1692, d'une famille riche, & s'attacha à cultiver la poéſie. Lorſque la Mothe publia ſon ſyſtême de la poéſie en proſe, la Chauſſée ſe déclara contre lui; ce qui engagea une querelle, où il fit paroître l'*Epitre à Clio* : ouvrage plein d'une critique ſage, mais froide & ſans énergie. Il travailla enſuite pour le théâtre; mais, ſi on excepte 4 de ſes pieces dans le comique larmoyant, on ne voit chez

chez lui que des ouvrages très-médiocres, où règne un mauvais goût de roman. Son ſtyle eſt lâche, diffus, traînant, & ſouvent froid. Il mourut en 1754, après avoir été reçu à l'académie françoiſe. Ses *Œuvres de Théâtre* ont été imprimées à Paris, 1763, en 5 petits vol. in-12.

NIVELLE, (Gabriel-Nicolas) prêtre, prieur-commandataire de S. Gereon, dioceſe de Nantes, né à Paris, mort le 7 janvier 1761, âgé de 74 ans. Il s'étoit retiré au Séminaire de S. Magloire, d'où il fut obligé de ſortir en 1723; ſon oppoſition à la Bulle *Unigenitus* le fit renfermer 4 mois à la Baſtille, en 1730. Il a publié : I. Les *Relations de ce qui s'eſt paſſé dans la Faculté de Théologie de Paris, au ſujet de la Conſtitution* Unigenitus, 7 vol. in-12. II. *Le Cri de la Foi*, 3 vol. in-12, 1719. III. *La Conſtitution* Unigenitus *déférée à l'Egliſe univerſelle, ou Recueil général des Actes d'appel*, 1757, 4 vol. in-fol. L'hiſtoire Romaine eſt moins volumineuſe que cette compilation, fruit de l'eſprit de parti, auquel l'auteur eut l'imprudence de ſacrifier ſon repos & ſes talens.

NIZOLIUS, (*Marius*) grammairien Italien de Berſello dans le Modénois, contribua beaucoup à la renaiſſance des lettres dans le 16e. ſiècle, par ſon eſprit & par ſon érudition. On a de lui : I. *De veris principiis & verâ ratione philoſophandi contra Pſeudo-Philoſophos, libri IV*, Parme, 1553, in-4°. Il y attaque vivement les ſcholaſtiques, non-ſeulement ſur la barbarie de leurs termes, mais auſſi ſur leurs opinions en pluſieurs points. Le célebre Leibnitz en donna, en 1670, une nouvelle édition, in-4°. Il faut convenir cependant que parmi ces termes barbares, il y en avoit beaucoup qui rendoient des idées abſtraites avec une préciſion, qu'on ne peut imiter ſans les employer encore, comme font de très-bons écrivains: & quant aux opinions, on en trouve chez les auteurs modernes de plus vaines, de plus fauſſes & ſur-tout de plus dangereuſes. II. *Theſaurus Ciceronianus, vel Apparatus Linguæ Latinæ è ſcriptis Tullii Ciceronis collectus*, in-fol. C'eſt un bon Dictionnaire latin, compoſé des mots & des expreſſions de Cicéron, par ordre alphabétique. Nizolius eſt un des premiers qui a compoſé ces ſortes de dictionnaires des écrits de Cicéron. Quoique cet ouvrage ne ſoit qu'une compilation, l'auteur avoit un génie fort ſupérieur à celui des ſimples compilateurs. III. *Obſervationes in Ciceronem*, Bâle, 1548, in-fol. Ces remarques philologiques ſont utiles, & les éditeurs de l'orateur Romain en ont profité.

NOADIAS, *voyez* SÉMÉIAS.

NOAILLES, (Antoine de) chevalier de l'ordre du roi de France, gentilhomme ordinaire de ſa chambre, gouverneur de Bourdeaux, d'une illuſtre & ancienne maiſon du Limoſin, qui poſſede depuis un tems immémorial la terre & château de Noailles, ſitué près de Brives, naquit en 1504. Son mérite l'éleva aux places d'ambaſſadeur d'Angleterre, de chambellan des enfans de France,

& d'amiral de Guienne, puis de France en 1543. Il ménagea, pendant son ambassade d'Angleterre, la treve faite à Vaucelles entre Henri II & Philippe II, rois de France & d'Espagne. A son retour, il chassa les huguenots de la ville de Bourdeaux, dont ils s'étoient emparés, & mourut en 1562, à 58 ans. — Son frere François de NOAILLES, évêque de Dax, fut ambassadeur en Angleterre, à Rome, à Venise & à Constantinople, où il rendit de grands services à la Chrétienté. Il mourut à Bayonne en 1585, à 66 ans. Henri III & Catherine de Médicis le consultoient dans les affaires les plus épineuses. Ses *Ambassades* en Angleterre, & celles de son frere, ont été imprimées à Paris en 1763, 3 vol. in-12.

NOAILLES, (Anne-Jules de) duc & pair, & maréchal de France, &c., étoit fils d'Anne de Noailles, en faveur duquel le comté d'Ayen fut érigé en duché-pairie au mois de décembre 1663. Il naquit en 1650, fut fait premier capitaine des gardes-du-corps en survivance de son pere, eut le commandement de la maison du roi en Flandre l'an 1680, commanda en chef dans le Roussillon & la Catalogne en 1689, & fut fait maréchal de France au mois de mars 1693. Il gagna la bataille du Ter le 27 mai de l'année suivante, prit les villes de Palamos, de Girone, & mourut à Versailles le 20 octobre 1708, à 59 ans; ce seigneur étoit aussi recommandable par son amour pour la Religion, que par son zele ardent pour le bien de l'état.

NOAILLES, (Adrien-Maurice, duc de) fils du précédent, vit le jour en 1678. Né avec des talens pour la guerre, il servit de bonne heure, & se trouva à tous les sieges que le duc son pere fit dans la Catalogne en 1693 & 1694. Il se signala ensuite sous le duc de Vendôme dans la même province, passa en Flandre l'an 1696, & continua d'y montrer sa valeur & sa prudence. Ces deux qualités le firent choisir en 1700, pour accompagner le roi d'Espagne jusqu'à Madrid. Personne n'ignore les services distingués qu'il rendit en Catalogne pendant la guerre de la succession d'Espagne. Général des armées du roi en Roussillon, il y remporta en 1708 & 1709 plusieurs avantages sur les ennemis. A la fin de 1710, & dans le cœur de l'hiver, il se rendit maître de Girone, une des plus importantes places de la Catalogne. Ce service signalé fut récompensé en 1711, par Philippe V, du titre de Grand d'Espagne de la premiere classe. Louis XIV, non moins sensible à son mérite que son petit-fils, l'avoit fait brigadier en 1702, maréchal-de-camp en 1704, lieutenant-général en 1706, & il avoit été reçu duc & pair en 1708. Réunissant en lui le double mérite d'homme de guerre & d'homme d'état, il fut nommé président du conseil des finances en 1715, conseiller au conseil de régence en 1718, & chevalier des ordres du roi en 1724. Dans la guerre de 1733, il servit au siege de Philisbourg, pendant lequel il fut honoré du bâton de maréchal de France. Il eut le comman-

dement des troupes pendant l'hiver de 1734, & reprit Worms sur les Impériaux. Nommé, en 1735, général en chef des troupes Françoises en Italie, il alla cueillir de nouveaux lauriers. Mais dans la guerre de 1741, il n'eut pas le même succès, & perdit la bataille de Dettingen en 1743. Il mourut à Paris le 24 juin 1766, âgé de près de 88 ans. Il joignoit à de rares lumieres & à beaucoup de facilité d'esprit, des connoissances de toute espece. Les vrais connoisseurs ont toujours admiré son talent pour les plans de campagne; mais ils lui ont reproché d'avoir manqué de vigueur dans l'exécution. Quelquefois indécis à force de prévoyance, quelquefois trop vivement agité par les contradictions ou par de justes sujets d'inquiétude, il put en certaines conjonctures perdre des momens favorables. Il put aussi paroître timide, lorsqu'il n'étoit que prudent. Il avoit épousé en 1698, Françoise d'Aubigné, fille unique du comte d'Aubigné, frere de madame de Maintenon. M. l'abbé Millot a publié ses *Mémoires* en 1777, en 6 vol. in-12. Ils seroient plus intéressans & plus estimés, si l'éditeur ne leur avoit donné cette teinte de philosophisme qu'on remarque dans ses *Elémens d'Histoire* & dans tout ce qui est sorti de ses mains.

NOAILLES, (Louis-Antoine de) frere d'Anne-Jules, dont nous avons parlé, naquit en 1651. Il fut élevé dans la piété & dans les lettres. Après avoir fait sa licence en Sorbonne avec distinction, il prit le bonnet de docteur en 1676. Le roi le nomma à l'évêché de Cahors en 1679. Il fut transféré à Châlons-sur-Marne l'année d'après, & l'archevêché de Paris étant venu à vaquer en 1695, Louis XIV jeta les yeux sur lui pour remplir ce siege important. Noailles parut hésiter à l'accepter; mais quelque tems après non content d'acquiescer à sa nomination, il demanda & obtint encore son frere pour successeur dans le siege de Châlons. L'archevêque de Paris fit des réglemens pour le gouvernement de son diocese & pour la réforme de son clergé; mais il ne ménagea pas assez les Jésuites; il ne voulut pas être leur valet, suivant ses expressions; & ceux-ci crurent de leur côté avoir sujet de se plaindre du prélat. Noailles avoit donné en 1685, n'étant encore qu'évêque de Châlons, une approbation authentique aux *Réflexions morales* du P. Quesnel, ou plutôt il en avoit continué l'approbation; car son prédécesseur, Felix Vialart, l'avoit accordée pour son diocese. Devenu archevêque de Paris, il condamna, en 1696, le livre de l'abbé de Barcos, intitulé: *Exposition de la Foi Catholique touchant la Grace.* On vit paroître à cette occasion le fameux *Problême Ecclésiastique*, attribué au P. Doucin, mais que le P. Gerberon croit avec plus de vraisemblance être d'un écrivain du parti de Jansenius. On examinoit dans ce *Problême:* « Auquel falloit-il croire, » ou à M. de Noailles, archevêque de Paris, condamnant l'*Exposition de la Foi:* » ou à M. de Noailles, évêque

» de Châlons, approuvant les » *Réflexions morales* » ? Il eſt aiſé de concevoir que l'archevêque en fut irrité ; & comme il ne doutoit pas que ce ne fût l'ouvrage d'un Jéſuite, il en fut animé contre ces Religieux. Dans l'aſſemblée de 1700, à laquelle il préſida, il fit condamner 127 propoſitions tirées de différens Caſuiſtes, parmi leſquels pluſieurs étoient Jéſuites, mais qui n'avoient fait que ſuivre & répéter de plus anciens (*voy.* MOYA). La même année il fut nommé cardinal. On propoſa en 1701 un problême théologique, qu'on appella le *Cas de Conſcience par excellence.* « Pouvoit-on donner » les Sacremens à un homme » qui auroit ſigné le Formu» laire, en croyant dans le » fond de ſon cœur que le Pape » & même l'Egliſe peuvent ſe » tromper ſur les faits » ? Quarante docteurs ſignerent qu'on pouvoit donner l'abſolution à cet homme. Le cardinal de Noailles ordonna qu'on crût le droit d'une foi divine, & le fait d'une foi humaine. Les autres évêques exigerent la foi divine pour le fait, diſant que ce fait étant le ſens d'un livre, il étoit néceſſaire que l'Egliſe pût en juger avec certitude ; que les faits doctrinaux ne peuvent ceſſer d'être du reſſort de la foi, ſans que le dogme en lui-même y ſoit également ſouſtrait. Clément XI crut terminer la querelle, en donnant en 1705 la Bulle *Vineam Domini*, par laquelle il ordonna de croire le fait, ſans expliquer ſi c'étoit d'une foi divine ou d'une foi humaine. L'aſſemblée du clergé de la même année reçut cette Bulle, mais avec la clauſe que *les évêques l'acceptoient par voie de jugement.* Cette clauſe, ſuggérée par le cardinal de Noailles, indiſpoſa Clément XI contre lui. Cependant le cardinal voulut faire ſigner la Bulle aux Religieuſes de Port-Royal-des-Champs. Elles ſignerent, mais en ajoutant que « c'étoit ſans déroger » à ce qui s'étoit fait à leur » égard à la paix de Clé» ment IX ». Cette déclaration fut mal interprétée. Le roi demanda une bulle au pape pour la ſuppreſſion de ce monaſtere, & en 1709 il fut démoli de fond en comble. Le cardinal de Noailles, qui avoit dit pluſieurs fois que Port-Royal étoit le *ſéjour de l'innocence*, ſe prêta à ſa deſtruction, parce qu'il crut voir enſuite que c'étoit celui de l'opiniâtreté. L'année d'auparavant (1708) Clément XI avoit porté un décret contre les *Réflexions morales ;* mais le parlement de Paris y ayant trouvé des nullités, il ne fut point reçu en France. Les foudres lancées contre Queſnel ne produiſirent leur effet qu'en 1713, année dans laquelle la Conſtitution *Unigenitus* vit le jour. Le cardinal de Noailles révoqua le 28 ſeptembre 1713 l'approbation qu'il avoit donnée étant évêque de Châlons au livre de Queſnel. Une nombreuſe aſſemblée d'évêques fut convoquée à Paris ; tous accepterent la Bulle, les uns purement & ſimplement, les autres moyennant quelques explications ; excepté ſept qui ne voulurent ni de la Bulle, ni des Commentaires. Le cardinal de Noailles

se mit à la tête de ces derniers, & défendit par un Mandement du 25 février, de recevoir la Constitution *Unigenitus*. Louis XIV, irrité, lui défendit de paroître à la cour, & renvoya les évêques ses adhérans dans leurs dioceses. La Bulle fut enregistrée par la Sorbonne & par le parlement. Mais après la mort de Louis XIV en 1715, tout changea de face. Le duc d'Orléans, régent du royaume, mit le cardinal de Noailles à la tête du conseil de conscience. Ce prélat étant bien accueilli à la cour du régent, les évêques opposés à la Bulle appellerent & réappellerent à un futur Concile, dût-il ne se tenir jamais. Noailles appella aussi en 1717, par un acte public qui fut supprimé par arrêt du parlement, le 1 décembre de la même année. L'archevêque renouvella son appel en 1718; & le 14 janvier 1719, il donna une *Instruction pastorale* qui fut condamnée à Rome le 3 août 1719, par un décret du pape. Le régent, confondant l'erreur & la vérité, ordonna le silence aux deux partis. Cette loi du silence, toujours recommandée & toujours violée, ne fit qu'encourager les opposans. L'expérience de tous les siecles apprend que c'est toujours à l'ombre du silence que les sectaires se fortifient: bien résolus de ne pas le garder, ils envisagent comme un triomphe, l'ordre qui l'impose à leurs adversaires; & c'en est véritablement un pour l'erreur que de voir la vérité captive. Cependant le moment du Seigneur arriva pour le cardinal. Il reconnut tout-à-coup, comme il s'en expliqua hautement, qu'on l'avoit engagé dans un parti de factieux. Les remords qu'il éprouvoit depuis long-tems, joints à près de quatre-vingts ans d'âge qui le menaçoient d'une mort prochaine, le déterminerent à écrire au pape Benoît XIII, en termes trop édifians, pour qu'on les trouve déplacés nulle part. Après avoir dit que son grand âge ne lui permettoit guere de compter sur une vie plus longue, & que les approches de l'éternité demandoient de lui qu'il se rendît enfin aux desirs du chef de l'Eglise: « Dans cette vue, » poursuivoit-il, je vous atteste en présence de J. C. » que je me soumets sincérement à la bulle *Unigenitus*, » que je condamne le livre des » *Réflexions morales*, & les » cent une propositions qui en » ont été extraites, de la » même maniere qu'elles sont » condamnées par la constitution; & que je révoque mon » *Instruction Pastorale*, avec » tout ce qui a paru sous mon » nom contre cette bulle. Je » promets à votre Sainteté, » continue-t-il, de publier au » plutôt un Mandement, pour » la faire observer dans mon » diocese. Je dois encore lui » avouer, que depuis que, par » la grace du Seigneur, j'ai » pris cette résolution, je me » sens infiniment soulagé; que » les jours sont devenus plus » sereins pour moi; que mon » ame jouit d'une paix & d'une » tranquillité que je ne goûtois » plus depuis long-tems ». Toutes ces promesses furent ponctuellement remplies. Le

cardinal-archevêque se prêta à tout ; il rétracta son appel, & son Mandement de rétractation fut affiché le 11 octobre 1728. Il mourut en 1729, à 78 ans. Ses charités étoient immenses ; ses meubles vendus & toutes les autres dépenses payées, il ne laissa pas plus de 500 livres. Il aimoit le bien & le faisoit. Doux, agréable dans la société, brillant même dans la conversation, sensible à l'amitié, plein de candeur & de franchise, il attachoit le cœur & l'esprit. S'il se laissa quelquefois prévenir, c'est qu'il jugeoit des autres par l'élévation de son ame, & cette ame étoit incapable de tromper. Ses adversaires crurent voir en lui un mélange de grandeur & de foiblesse, de courage & d'irrésolution. Plein de bonne foi, il soutenoit des gens qu'on accusoit d'en manquer. Il favorisoit les Jansénistes, sans l'être lui-même. Quoiqu'il luttât contre le pape & tous les évêques du monde catholique, à quelques appellans près, on étoit parvenu à lui persuader qu'il n'avoit pour adversaires que les Jésuites ; ce qui paroîtroit incroyable si on ne voyoit cette singuliere persuasion, consignée dans ses propres lettres & celles de ses correspondans. « Il n'y a contre vous » qu'un soupçon (lui écrivoit madame de Maintenon, en répondant à une de ses lettres), » est-il impossible de l'effacer? » Tout ce qu'on dit contre » vous se réduit à la protection » secrete que vous accordez » au parti Janséniste. Personne » ne vous accuse de l'être ; » voudriez-vous plus long-tems » être le chef & le martyr d'un » corps dont vous rougiriez » d'être membre. Jamais les » Jésuites n'ont été plus foibles » qu'ils le sont. Je vois la force » que vous auriez, si ce nuage » de Jansénisme pouvoit se » dissiper. On est averti que » vous avez des commerces » directs & indirects à Rome, » avec des gens qui ont été » les plus acharnés pour Jan- » senius, & contre le roi. » Croyez, Monseigneur, que » tout lui revient, & qu'il » n'a aucun tort de vous soup- » çonner. Ce n'est point sur » les discours de votre Pere » de la Chaise, &c. ». — Gaston-Jean-Baptiste-Louis de NOAILLES, son frere, qui lui succéda dans l'évêché de Châlons, a témoigné la même opposition à la Bulle *Unigenitus*, & n'a point imité son frere dans sa réunion avec le corps des pasteurs. Il mourut en 1720, à 52 ans.

NOBILIUS, *voyez* FLAMINIUS.

NOBLE, (Eustache le) né à Troyes en 1643, d'une famille distinguée, s'éleva par son esprit à la charge de procureur-général du parlement de Metz. Il jouissoit d'une réputation brillante & d'une fortune avantageuse, lorsqu'il fut accusé d'avoir fait à son profit de faux actes. Il fut mis en prison au Châtelet, & condamné à faire amende-honorable & à un bannissement de 9 ans. Le Noble appella de cette sentence qui n'étoit que trop juste, & il fut transféré à la Conciergerie. Gabrielle Perreau, connue sous le nom de la *Belle Epiciere*, étoit alors en cette prison, où

son mari l'avoit fait mettre pour son inconduite. Le Noble la connut, l'aima, & se chargea d'être son avocat. Après bien des aventures peu honorables à l'un & à l'autre, le Noble fut banni derechef pour 9 ans, mais quelque tems après il obtint la permission de revenir en France, à condition de ne point exercer de charge de judicature. Les malheurs de le Noble ne l'avoient point corrigé. Il fut déréglé & dissipateur toute sa vie, qu'il termina dans la misere en 1711, à 68 ans. Il fallut que la charité de la paroisse S. Severin fit enterrer cet homme, qui avoit fait gagner plus de 100 mille écus à ses imprimeurs. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, recueillis en 19 volumes in-12, par Brunet, imprimeur de Paris. On peut les diviser en trois classes; dans la 1re. nous placerons les ouvrages sérieux; dans la 2e. les ouvrages romanesques, & dans la 3e. les ouvrages poétiques. On a de lui dans le premier genre: I. L'*Histoire de l'établissement de la République de Hollande;* c'est un extrait, fait avec trop de précipitation & de partialité, de l'Histoire de Grotius, en 2 vol. in-12, Paris, 1689 & 1690. Cet ouvrage fut proscrit par les Hollandois. II. *Relation de l'Etat de Genes*, Paris, 1685, in-12; ouvrage superficiel. III. *Traité de la Monnoie de Metz*, in-12. L'auteur y donne un Tarif de sa réduction avec celle de France. IV. *Dissertation chronologique de l'année de la naissance de J. C.*, Paris, 1693, in-12. V. *Le Bouclier de la France, ou les Sentimens de Gerson & des Canonistes touchant les différends des Papes & des Rois de France;* cet ouvrage a aussi paru sous le titre de l'*Esprit de Gerson.* Tous ces boucliers si multipliés depuis, ne sont que des épouvantails d'enfans; comme si l'Eglise n'avoit pas plus souffert, & n'avoit pas plus à craindre des entreprises de la puissance séculiere que celle-ci de la part de l'Eglise. Si quelques pontifes ont commis quelque faute en étendant leur pouvoir au-delà de ses bornes, on s'en est vengé sans modération; & pour maintenir quelque prérogative de l'autorité civile, on s'est efforcé de renverser tout l'édifice de la puissance spirituelle. « Dès que » Rome, dit le comte d'Albon, » a voulu exiger au-delà de ce » qu'on lui devoit, on lui a re- » fusé même ce qui lui étoit » dû: quand elle a donné dans » les abus, on l'a menacée de » la priver de l'usage du pou- » voir. Quand à l'autorité elle » a joint les prétentions, on » lui a fait craindre de violentes » injustices. Le sacerdoce n'a » jamais lutté contre l'empire, » que l'empire n'ait employé » toutes ses forces pour fouler » le sacerdoce; & au premier » mouvement que les pontifes » ont semblé faire pour porter » la main au sceptre des Cé- » sars, les Césars se sont ef- » forcés pour s'élever jusqu'au » trône des pontifes » (*voyez* SENKENBERG). VI. Une *Traduction des Psaumes* en prose & en vers, avec des réflexions & le texte latin à côté, ce qui forme un vol. in-8° à trois colonnes. VII. *Entretiens politiques sur les affaires du tems:*

ouvrage périodique, plein de saillies heureuses & de plaisanteries basses. On a de lui dans le second genre : I. *Histoire secrete de la Conjuration des Pazzi contre les Médicis.* II. La *Fausse comtesse d'Isambert.* III. *Milord Courtenai.* IV. *Epicaris.* V. *Ildegerte, reine de Norwege.* VI. *Zalima.* VII. *Mémoires du chevalier Baltazar.* VIII. *Aventures provinciales.* IX. Les *Promenades.* X. *Nouvelles Africaines.* XI. Le *Gage touché.* XII. L'*Ecole du Monde ;* ouvrage qui renferme beaucoup de bonne morale ; mais écrit avec la légéreté propre à une production frivole. XIII. L'*Histoire du détrônement de Mahomet IV.* Ces différens ouvrages sont moitié romanesques & moitié historiques. On y trouve de loin en loin quelques morceaux intéressans ; mais le total n'en vaut ordinairement rien. On a de lui dans le troisieme genre : I. Des *Traductions* rampantes, en vers, des *Satyres* de Perse & de quelques *Odes* d'Horace. II. Des *Contes* & des *Fables*, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé, ne méritoit pas tant d'empressement. Il y regne une prolixité froide, un ton familiérement bas, un style languissant. III. Un *Poëme* sur la *destruction du Temple de Charenton.* IV..... sur la *destruction de l'Hérésie*, distribué en quatre livres. V. Des *Comédies*, qu'on ne joue plus ; le bon comique y domine moins que la polissonnerie. VI. Des *Epîtres*, des *Stances* & des *Sonnets*, qui ne sont guere au-dessus du médiocre. Le Noble a encore traduit les curieux *Voyages* de Gemelli Carreri, Paris, 1727, 6 vol. in-12.

NOBLE, (Pierre le) substitut de procureur-général du parlement du Rouen, mort en 1720, a donné un *Recueil de Plaidoyers* sur des sujets utiles ou curieux.

NOBUNANGA, empereur du Japon, se distingua par sa valeur & ses victoires ; reconnut les vertus des Chrétiens & la sagesse de leur loi. Leur religion fleurit sous son empire ; mais il ternit ses bonnes qualités par son orgueil, qu'il poussa jusqu'à se faire adorer comme un dieu. Il ne tarda pas d'en être puni. Ses sujets révoltés l'attaquerent & le brûlerent vif dans son palais avec son fils aîné, le 20 juin 1582. Une chose remarquable dans sa sacrilege apothéose, qui se fit dans un grand temple nouvellement érigé avec une solemnité incroyable, c'est que tout l'empire y étant accouru, d'après des ordres séveres & menaçans, & pas un seul chrétien ne s'y étant trouvé, il ne témoigna aucun mécontentement contre eux. Un historien termine de la sorte la narration de sa mort tragique. « Telle fut la » fin du fier Nobunanga. Son » sort avoit été jusques-là » semblable à celui du superbe » Nabuchodonosor. Conquérant comme lui, comme lui » protecteur de la véritable » Religion, il avoit voulu, » comme lui, s'égaler à Dieu ; » mais il n'eut pas comme lui » un châtiment de grace, & » ne se reconnut pas ».

NOCETI, (Charles) Jésuite, né à Pontre-Moli, enseigna la théologie au college Romain,

fut donné pour coadjuteur au P. Turano, pénitencier de S. Pierre, & fut un des examinateurs des évêques. Il mourut à Rome en 1759. On a de lui : *Veritas vindicata*, en 2 vol. C'eſt une critique de la *Theologia Chriſtiana* du P. Concina, qui fit beaucoup de bruit : il y venge avec force ſes confreres, attaqués par le Dominicain qui paroît avoir excédé en critique & en cenſure par un zele quelquefois plus vif que réfléchi. Noceti étoit bon poëte, comme on le voit par ſes *Eglogues* & par les *Poëmes* ſur l'*Arc-en-Ciel* & l'*Aurore Boréale*. C'eſt dans ces poéſies que le célebre Boſcowich trouva l'exhortation dont il fut frappé, & à laquelle il fut ſi docile. *Voyez ſon article.*

NODOT, (François) auteur qui n'eſt connu que par des *Fragmens de Pétrone*, qu'il prétendit avoir trouvé à Belgrade en 1688, & qu'il publia à Paris en 1694. Il eſt bien difficile de ſe perſuader que le latin de ces fragmens ſoit celui du ſiecle de Pétrone. *Voyez ce mot.*

NOÉ, fils de Lameth, naquit l'an 2978 avant J. C. Il fut juſte & trouva grace devant le Seigneur, qui, voyant la malice des hommes & la dépravation générale des mœurs qui couvroit d'abominations toute la terre, réſolut d'abolir les criminels par un déluge général. Il ordonna à Noé de bâtir une arche pour ſe ſauver du déluge, lui & toute ſa famille, avec des bêtes & des oiſeaux de toute eſpece, mâles & femelles. Il marqua lui-même la forme, les meſures & les proportions de ce grand vaiſſeau; il devoit être de la figure d'un coffre, long de 300 coudées, large de 50, & haut de 30; enduit de bitume, & diſtribué en trois étages, dont chacun devoit avoir pluſieurs loges. Noé crut à la parole de Dieu, & exécuta tout ce qu'il avoit commandé. Après qu'il eut fait porter dans l'arche toutes les choſes néceſſaires pour la vie des hommes & des animaux, 7 jours avant le déluge, Dieu lui ordonna d'y entrer avec ſa femme, ſes trois fils & leurs femmes, & des animaux de toute eſpece. Ce grand vaſe les contint ſans peine, & ſe trouva parfaitement proportionné au grand nombre de créatures qu'il devoit renfermer (*voyez* BORREL, PELLETIER, WILKINS). Noé étoit alors âgé de 600 ans. Le jour de la vengeance étant venu, la mer ſe déborda de tous côtés, & il tomba une pluie horrible pendant 40 jours & 40 nuits. Toute la terre fut inondée, & tout périt, excepté ce qui étoit dans l'arche (*).

(*) De mauvais phyſiciens ont prétendu qu'il n'y avoit pas aſſez d'eau dans la nature pour former une telle inondation; mais le contraire a été plus d'une fois démontré. On ſait que M. de Buffon, ſans recourir à aucun agent ſurnaturel, a cru en trouver aſſez pour couvrir durant des ſiecles toute la ſurface du globe; ſi ſon hypotheſe n'a pas été accueillie des ſavans, ce n'a pas été à raiſon du défaut d'eau. On peut voir tout ce qui regarde le déluge, ſes effets, ſes monumens, &c., dans le *Catéchiſme Philoſophique*, n°. 271; dans l'*Examen impartial des Epoques de la Nature*, n°. 49; dans le *Journ. hiſt. littér.*, 1780, 1 mars & ſuiv.

Après que les eaux eurent couvert la face de la terre pendant 150 jours, Dieu fit souffler un grand vent, qui commença à faire diminuer les eaux. Sept mois après le commencement du déluge, l'arche se reposa sur le Mont-Ararath, près la ville d'Erivan. Le dixieme jour du 10e. mois, les sommets des montagnes se découvrirent, & 40 jours s'étant passés depuis que l'on eut commencé à les appercevoir, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche, & lâcha un corbeau, qui ne rentra plus. Il envoya ensuite la colombe, qui n'ayant pu trouver où asseoir son pied, revint dans l'arche : sept jours après il la renvoya de nouveau, & elle revint portant dans son bec un rameau d'olivier qui, dans ce chaos général, avoit conservé la verdure de ses feuilles. Noé, déterminé à quitter l'arche, en sortit un an après qu'il y fut entré. On conçoit sans peine quel fut son étonnement quand il vit la surface de cette nouvelle terre, ravagée & dégradée d'une maniere qui la rendoit méconnoissable, & qui vérifioit par son aspect l'oracle du Seigneur, qui avoit annoncé qu'elle seroit détruite avec les hommes (*Dispergam eos cum terrâ*, Gen. 8). Le choc de tant de mers, qui *alloient & venoient*, suivant l'expression de l'Ecriture, avec une impétuosité & une violence inconcevable, & cela l'espace d'une année entiere, a dû détruire & produire des choses sans fin & sans nombre. Voyons seulement l'effet d'une grande marée, de celle, par exemple, qui en 860 transporta le Rhin dans le lit de la Meuse, & réforma toute la surface de la Hollande; l'effet d'un simple tourbillon du courant d'air « qui » (au rapport de M. de Buf- » fon) creusa une fosse énorme » & couvrit tout un village de » la terre emportée de cette » fosse; en sorte que l'endroit » dont la terre avoit été en- » levée, paroissoit un trou » épouvantable, & que le vil- » lage fut entiérement enterré » par cette terre transportée ». Eh! qu'est-ce qu'une marée, qu'est-ce qu'un courant d'air contre toute la masse de l'océan, poussé tout-à-coup hors de l'abyme qui lui servoit de lit, grossi de tout ce qu'il y a d'eau dans l'air & dans la terre, & répandu sur le globe entier avec toute la violence que la main de Dieu peut imprimer au plus fougueux élément? — Le premier soin de Noé fut de dresser un autel au Seigneur, & de lui offrir en holocauste un de tous les animaux purs qui étoient dans l'arche. Dieu fit une alliance éternelle avec lui, & voulut que l'arc-en-ciel en fût comme le signe : soit que ce météore n'existât point avant le déluge comme quelques auteurs le prétendent; soit que ne paroissant que dans des tems pluvieux, il fut plus propre que tout autre signe, à rappeller la promesse faite à Noé, & à le rassurer contre une nouvelle inondation. Cette grande catastrophe du globe, décrite dans les saintes lettres avec tous les caracteres de la vérité, empreinte pour ainsi dire dans tous les traits qui forment le tableau de la nature actuelle, s'est conservée dans le souvenir de

toutes les nations. « Point de » vérité historique (dit un critique moderne) mieux prouvée que celle du déluge. Berose le Chaldéen nous parle » de l'arche qui s'arrêta vers » la fin du déluge sur une montagne d'Arménie. Nicolas de » Damas, dans le 96e. livre de » ses histoires, dit qu'au tems » du déluge, il y eut un homme » qui, arrivant avec une arche ou un vaisseau sur une » haute montagne d'Arménie, » échappa à ce fléau universel, » & que les restes de cette arche se sont long-tems conservés sur cette montagne. » Abydene, auteur d'une Histoire des Chaldéens & des Assyriens, donne de ce déluge quantité de détails semblables à ceux qu'en donne » Moïse. Qu'on lise le Traité » de Lucien sur la Déesse Syrienne, on y trouvera toutes » les circonstances de ce terrible événement aussi clairement & aussi énergiquement » exposées que dans le livre de » la Genese, ce qui ne peut » être que l'effet de la tradition générale établie alors » chez les Orientaux. On verra » les mêmes choses dans le » 1er. livre des Métamorphoses » d'Ovide. Varron parle du » tems qui s'écoula depuis » Adam jusqu'au déluge, *ab* » *hominum principio ad cataclismum.* Les Chinois disent » qu'un certain Puen-Cuus » échappa seul avec sa famille » du déluge universel. Jean de » Laët & Lescarbot rapportent » la tradition constante du déluge parmi les Indiens de l'Amérique. Boulanger convient » que la plupart des usages de » l'antiquité sont autant de » monumens de la révolution » arrivée sur notre globe par » le déluge. Les divers déluges, » dont les historiens & les mythologistes ont fait mention » ne sont dans le fait que celui » de Noé, défiguré par des » traits qui n'empêchent pas » qu'on ne le reconnoisse très-» distinctement; comme on » peut voir dans la savante » Dissertation que M. Walch » a publiée sur ce sujet ». Après le déluge Noé se mit à cultiver la terre, & il planta la vigne. Elle étoit connue avant ce tems-là; mais il fut le premier qui la planta avec ordre, & qui découvrit l'usage qu'on pouvoit faire du raisin en exprimant sa liqueur. Ayant donc fait du vin, il en but, & comme il n'en avoit point encore éprouvé la force, il s'enivra & s'endormit dans sa tente. Cham son fils, l'ayant trouvé découvert d'une maniere indécente, s'en moqua & en donna avis à ses freres, qui marchant en arriere, couvrirent d'un manteau la nudité de leur pere. Noé à son réveil, apprenant ce qui s'étoit passé, maudit Chanaan, fils de Cham (*voyez ces mots*) dont les descendans furent dans la suite exterminés par les Israélites, & bénit Sem & Japhet. Ce saint homme vécut encore 350 ans depuis le déluge, & mourut l'an 2029 avant J. C., à l'âge de 950 ans. La vie de ses descendans est restée beaucoup au-dessous de son terme; tant par une suite naturelle des altérations que la terre avoit essuyées dans toutes ses productions, que par une volonté directe du Seigneur qui resserra

les bornes d'une vie dont l'homme avoit si étrangement abusé. *Voyez* MÉNÈS.

NOEMA, fille de Lamech & de Sella sa 2e. femme, passe pour avoir inventé la maniere de filer la laine & de faire la toile. Quelques-uns ont cru qu'elle avoit épousé Noé; & d'autres, qu'elle étoit la même que la Minerve des Grecs, nommée aussi *Nemanoun*.

NOÉMI, femme d'Elimelech, de la tribu de Benjamin, ayant été obligée de suivre son mari dans le pays des Moabites, l'y perdit, & maria ses 2 fils Chélion & Mahalon, à Orpha & à Ruth, filles Moabites. Ces deux jeunes époux étant morts sans laisser d'enfans, Noémi résolut de retourner dans la Judée. Ruth ne voulut point la quitter, & elles arriverent ensemble à Bethléem, dans le tems que l'on commençoit à couper les orges. Ruth alla glaner dans le champ de Booz, homme fort riche, & le proche parent d'Elimelech, qui l'invita à suivre ses moissonneurs & à manger avec ses gens. Ruth de retour à la maison, ayant appris à Noémi ce qui s'étoit passé, celle-ci l'avertit que Booz étoit son proche parent, & elle lui donna un expédient pour le déterminer à l'épouser. Ruth suivit le conseil de sa belle-mere, & vint à bout de se marier avec Booz, dont elle eut un fils nommé *Obed*, qui fut un des ancêtres de J. C. *Voyez* RUTH.

NOET, *Noëtus*, hérésiarque du 3e. siecle, fut maître de Sabellius. Il enseigna que J. C. n'étoit pas différent du Pere; qu'il n'y avoit qu'une seule personne en Dieu, qui prenoit tantôt le nom de Pere, tantôt celui de Fils, qui s'étoit incarné, qui étoit né de la Vierge, & avoit souffert sur la croix. Ayant été cité devant les prêtres, il désavoua d'abord ses erreurs. Il ne changea cependant pas d'avis, & ayant trouvé le moyen de faire adopter ses rêveries par une douzaine de personnes, il les professa hautement, & se fit chef de secte; il prit le nom de *Moïse*, & donna le nom d'*Aaron* à son confrere. Ses sectateurs s'appellerent *Noëtiens*. Leurs erreurs étoient les mêmes que celles de Praxeas & de Sabellius.

NOGARET, *voyez* VALETTE.

NOGARET, (Guillaume de) fut chargé par Philippe le Bel d'aller signifier au pape Boniface VIII l'appel au futur concile, des Bulles dont le roi se plaignoit. Il s'acquitta de sa commission avec beaucoup de hauteur, de dureté (*voyez* BONIFACE VIII) & d'une maniere très-propre à faire oublier les torts du pape; quoique par une injustice devenue générale, on s'obstine à déclamer contre les fautes des pontifes, & qu'on affecte de ne parler pas de celles des rois. Les prétentions exorbitantes des uns, sont-elles donc plus criminelles que les violences des autres? (*voyez* GÉLASE II, LOUIS V empereur, le NOBLE). Nogaret revint en France, où il eut les sceaux en 1307, & la place de chancelier l'année suivante. Il joua le personnage de délateur dans l'affaire des Templiers, & fut un des principaux acteurs dans les scenes tragiques qui scellerent la destruction de cet

ordre. Il sollicita l'absolution pour les violences qu'il avoit laissé commettre contre le pape : il ne l'obtint qu'à condition de passer en la Terre-Sainte, & de n'en pas revenir ; mais il mourut avant que de partir. » S'étant trouvé comme par » hasard, dit un historien es- » timé, à la rencontre de quel- » ques chevaliers que l'on con- » duisoit à la mort, un de » ceux-ci, qui passoit les autres » de la tête, l'apperçut, & » lui cria de toutes ses forces : » *Considere, indigne ministre, » l'effet de tes calomnies & de » tes injustices criantes ; nous » ne pouvons en appeller à ton » maître, puisqu'il est devenu, » avec le pape, notre plus redou- » table ennemi ; mais nous ap- » pellons au Juge des vivans & » des morts, plus équitable que » ceux qui abusent de son au- » torité ; c'est à son tribunal » que nous te citons aujourd'hui, » pour y comparoître dans la » huitaine.* Effet surprenant de » la vengeance divine ! Noga- » ret mourut subitement le hui- » tieme jour, sans avoir été » attaqué ni frappé de per- » sonne ». L'historien dont nous rapportons ici les paroles, ajoute : « Ce n'est ni d'après » le seul Meïer, ni d'après » aucun écrivain ennemi de la » France, que nous rappellons » la fin tragique de Nogaret ; » d'autres en ont parlé. Belle- » Forest dit que s'il fut absous » par le pape, il n'échappa pas » à la colere de Dieu, & qu'il » périt misérablement. L'au- » teur de la Chronique d'Asti, » loué pour sa candeur & sa » sincérité par Muratori, & qui » étoit contemporain, rapporte » cette mort ainsi que nous » l'avons racontée : Meïer se » trompe en la plaçant à l'année » 1307 ; car il est plus que prouvé » que Nogaret vivoit encore » en 1312 ». *Voyez* MOLAY.

NOGAROLA, (Isotta) fille savante de Vérone, possédoit les langues, la philosophie, la théologie, & même les Peres de l'Eglise. Le cardinal Bessarion fit exprès le voyage de Vérone pour s'entretenir avec elle. Isotta étoit en relation avec la plupart des savans de son tems. Ses lettres les charmoient par la profondeur du savoir & par les graces du style. Elle mourut en 1468, à 38 ans, d'autres disent en 1466, & quelques-uns en 1446. Elle laissa un *Dialogue* sur la question : « Qui d'Adam ou » d'Eve avoit péché le plus » grièvement en mangeant du » fruit défendu » ? Elle prit le parti de la premiere femme, contre Louis Foscaro qui défendit vivement le premier homme, & qui auroit pu mieux employer son tems.

NOGAROLA, (Louis) Véronnois, d'une famille illustre, se rendit très-habile dans la langue grecque, & s'acquit beaucoup de réputation par ses Traductions de plusieurs livres grecs, en latin. Il parut avec éclat au concile de Trente, eut des emplois honorables dans sa patrie, & mourut à Vérone en 1559, âgé d'environ 50 ans. Scipion Maffei place sa mort en 1554. On a de lui divers ouvrages, entr'autres : I. *De Nili incremento dialogus.* II. *De Viris illustribus, genere italis, qui græcè scripserunt.* III. *Disputatio super reginæ Britanno-*

rum divortio. IV. Une Traduction en latin du livre *de l'Univers* d'Ocellus Lucanus. V. *Apoſtolicæ inſtitutiones*, &c.

NOIR, (Jean le) fameux chanoine & théologal de Sées, étoit fils d'un conſeiller au préſidial d'Alençon. Il prêcha à Paris & en province avec réputation. Il eût pu continuer d'employer utilement ſes talens, ſi une oppoſition, tout-à-fait déraiſonnable aux déciſions de l'Egliſe, ne l'eût brouillé avec ſon évêque, qui avoit donné un Mandement pour la publication du Formulaire. Il eut l'audace de l'accuſer de pluſieurs erreurs dans des écrits publics. Ses excès indignerent les gens de bien. On nomma des commiſſaires pour le juger, & ſur la repréſentation de ſes libelles, il fut condamné, le 24 avril 1684, à faire amende-honorable devant l'égliſe métropolitaine de Paris, & aux galeres à perpétuité. Quelques jours après ce jugement, les Janſéniſtes qui l'avoient égaré à ce point, firent courir une *Complainte* latine, dans laquelle on diſoit, « qu'il étoit *Noir* » de nom, mais *Blanc* par ſes » vertus & ſon caractere ». Cependant la peine des galeres ayant été commuée, il fut conduit à St.-Malo, puis dans les priſons de Breſt, & enfin dans celles de Nantes, où il mourut en 1692. On a de lui pluſieurs ouvrages remplis d'injures & d'emportemens, dont l'énumération déshonoreroit ce Dictionnaire, comme l'apothéoſe de ce fanatique a déshonoré celui de l'abbé Barral.

NOLDIUS, (Chrétien) né à Hoybia en Scanie, l'an 1626, fut nommé en 1650 recteur du college de Landſcroon, charge qu'il remplit pendant 4 ans. Il voyagea enſuite en Allemagne, en Hollande, en Angleterre & en France, & retourna dans ſa patrie en 1657. Trois ans après, il obtint la place de gouverneur des enfans du ſeigneur de Gerſtorff, grand-maître de la cour de Danemarck. Noldius devint en 1664 miniſtre & profeſſeur de théologie à Coppenhague, où il mourut en 1683. On a de lui pluſieurs ouvrages; les principaux ſont: I. *Concordantiæ particularum Hebræo-Chaldaïcarum;* ouvrage eſtimé, dont la meilleure édition eſt celle d'Iene, en 1734, in-4°. II. *Hiſtoria Idumææ, ſeu De vitâ & geſtis Herodum Diatribe.* III. *Sacrarum Hiſtoriarum & Antiquitatum Synopſis.* IV. *Logica.* V. Une nouvelle Edition de l'hiſtorien *Joſephe*, &c. Noldius étoit en commerce de littérature avec le célebre Dorſchæus, & avec un grand nombre d'autres ſavans. C'eſt l'un des premiers qui ont ſoutenu que *les diables ne peuvent faire aucun prodige, pour introduire ou autoriſer le vice*, ce qui eſt vrai dans le cas ſeulement qu'il n'y auroit pas de moyen de diſſiper l'illuſion, & de reconnoître dans ſes opérations le pere du menſonge; puiſque l'Ecriture nous apprend que les magiciens de Pharaon firent des merveilles ſurnaturelles, pour contredire les ordres que Moïſe portoit à Pharaon de la part de Dieu. Voyez le *Catéchiſme philoſophique*, p. 357, ou n°. 312.

NOLIN, (Denys) avocat au parlement de Paris, quitta

le barreau pour s'appliquer à l'étude de l'Ecriture-Sainte. On a de lui : I. *Lettres de N. Indès, théologien de Salamanque, où l'on propose la maniere de corriger la Version Grecque des Septante, avec des éclaircissemens sur quelques difficultés*, Paris, 1708, in-12. II. Deux *Dissertations*, l'une sur les *Bibles Françoises* jusqu'à l'an 1541 ; & l'autre sur l'*Eclaircissement & Phénomène littéraire & Lettre critique* de la Dissertation anonyme & des Lettres de Richard Simon, touchant les antiquités des Chaldéens & des Egyptiens, in-12. Nolin mourut en 1710, après avoir mené une vie occupée & édifiante. Sa bibliotheque, choisie avec soin, fut après sa mort le partage des pauvres de sa paroisse, dont il avoit été le consolateur & le pere.

NOLLET, (Jean-Antoine) diacre, licencié en théologie ; maître de physique & d'histoire naturelle des enfans de France, professeur-royal de physique au college de Navarre ; naquit à Pimbré, diocese de Noyon, le 17 novembre 1700, de parens honnêtes, mais peu accommodés des biens de la fortune. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se mit en devoir d'en remplir les fonctions, & à peine eut-il reçu le diaconat, qu'il sollicita & obtint une dispense pour prêcher ; mais ce genre d'occupation ne fut cependant pas celui où son goût le portoit. L'amour des sciences l'emporta, & il se livra avec ardeur à l'étude de la physique, & fut reçu de la société des arts, établie à Paris sous la protection de M. le comte de Clermont. En 1734, il fit un voyage à Londres avec Mrs. du Fay, du Hamel & de Jussieu. Son mérite le fit recevoir de la société royale sans qu'il eût brigué cet honneur. Deux ans après, il passa en Hollande, où il se lia étroitement avec s'Gravesande & Musschenbroëck. De retour à Paris, il reprit le cours de physique expérimentale qu'il avoit ouvert en 1735, & qu'il a continué jusqu'en 1760. Ce sont ces cours de physique qui ont fait naître l'idée des cours particuliers en d'autres genres, tels que ceux de chymie, d'anatomie, d'histoire naturelle, &c. En 1738, M. le comte de Maurepas ayant fait agréer au cardinal de Fleury l'établissement d'une chaire publique de physique expérimentale à Paris, l'abbé Nollet en fut nommé le premier professeur. Au commencement de 1739, il fut reçu à l'académie royale des sciences, & au mois d'avril suivant, le roi de Sardaigne voulant établir une chaire de physique à Turin, appella l'abbé Nollet dans ses états. En 1744, il fut appellé à Versailles, pour donner à monseigneur le dauphin des leçons de physique expérimentale, auxquelles le roi & la famille royale assisterent souvent. Les qualités de son cœur & celles de son esprit lui mériterent la confiance de ce prince, qui n'a pas cessé, jusqu'à sa mort, de donner à l'ingénieux physicien des preuves de la bienveillance la plus marquée. Au mois d'avril 1749, il fut envoyé en Italie pour y faire des observations. Il enseigna ensuite la physique expérimentale

au college royal de Navarre, à la Fere & à Mézieres. Ce célebre & laborieux physicien, qui a rendu à la physique les services les plus importans, par les vues nouvelles dont il a enrichi cette science, mourut à Paris le 25 avril 1770. Il fut regretté du public éclairé, & de ses amis, du sein desquels il s'échappoit secrettement pour aller secourir une famille peu riche. Ses ouvrages sont: I. Plusieurs *Mémoires*, insérés dans ceux de l'académie des sciences; on en distingue un sur l'*Ouïe des Poissons*, qui est très-estimé. II. *Leçons de Physique expérimentale*, 6 vol. in-12: livre bien fait, & aussi agréable qu'utile. III. *Recueil de Lettres sur l'Electricité*, 1753, 3 vol. in-12. IV. *Essai sur l'électricité des Corps*, 1 vol. in-12. V. *Recherches sur les Causes particulieres des Phénomenes électriques*, 1 vol. in-12. VI. *L'Art des Expériences*, 3 vol. in-12, avec figures, 1770. *Voyez* MORIN Jean, natif de Meung.

NOMPAR DE CAUMONT, *voyez* FORCE.

NONIUS MARCELLUS, grammairien, & philosophe péripatéticien de Tivoli, fut un des plus savans hommes de son tems. Nous avons de lui un Traité de la propriété des mots latins, sous ce titre: *De proprietate Sermonum*, dont les éditions de 1471 & 1476 sont très-rares. Ce grammairien est estimé, parce qu'il rapporte divers fragmens des anciens auteurs, que l'on ne trouve point ailleurs. Son Traité fut réimprimé à Paris, en 1614, in-8°, avec des notes pleines d'érudition.

NONIUS, (Ferdinand) *voy.* NUNEZ.

NONNIUS *ou* NONIUS, (Pierre) en espagnol *Nunnez*, médecin & mathématicien Portugais, natif d'Alençar-do-Sal, fut précepteur de don Henri, fils du roi Emmanuel. Il enseigna les mathématiques dans l'université de Coïmbre, avec une réputation extraordinaire. On a de lui: I. Deux livres *De arte Navigandi*, Coïmbre, 1573, in fol., qui furent très-bien reçus à la cour du roi de Portugal, parce qu'ils servoient aux grands desseins qu'avoit ce prince de pousser les expéditions maritimes en Orient. II. *De Crepusculis*, in-4°. III. *Opera Mathematica*, Bâle, 1592, in-fol. parmi lesquels on distingue un Traité d'Algebre qu'il estimoit beaucoup, & qu'il dédia en 1564 à son ancien disciple le prince Henri, cardinal-infant, &c. Nonnius mourut en 1577, à 80 ans. Il passa pour un des plus habiles hommes de son tems. Il possédoit les hautes sciences; il savoit les langues, &, ce qui est encore plus estimable, il ne se prévaloit pas de ses connoissances.

NONNIUS, (Louis) médecin d'Anvers, au 17e. siecle, se signala par son habileté, dans son art & par une érudition peu commune. On a de lui: I. Un excellent Traité intitulé: *Diæteticon, sive De re cibaria*, Anvers, 1645, in-4°. Il y a dans cet ouvrage des choses qui contribuent à l'intelligence des poëtes latins. Il y parle des mets qui servoient aux plaisirs des tables des anciens. II. *Ichthyophagia, sive de piscium esu commentarius*, Anvers, 1616, in-8°;

in-8°; ouvrage utile & agréable. Il y fait voir que le poisson est un aliment très-salutaire aux personnes sédentaires, aux vieillards, aux malades, & aux gens de foible complexion; parce qu'il fait un sang de moyenne consistance, propre à leur tempérament. Un commentateur de l'Ecriture-Sainte a cru fortifier ces observations par la remarque suivante: *Solis piscibus & pane pavit bis populum prodigialiter Christus; & ipse a resurrectione semel pastus, non nisi piscе.* III. Un *Commentaire* fort étendu en 1 vol. in-fol., 1620, sur les médailles de la Grece, sur celles de Jules-César, d'Auguste & de Tibere. Il contient les deux ouvrages de Goltzius sur le même sujet. IV. *Hispania, sive Populorum, Urbium accuratior descriptio*, Anvers, 1607, in-8°: description nécessaire pour la connoissance de l'ancienne Espagne. V. Un *Commentaire* sur la *Grece*, *les Isles*, &c., de Goltzius; ouvrage très-savant. VI. Des Poésies assez foibles. On a encore différens morceaux de ce médecin dans le livre *De Calculo* de Beverwyck, Leyde, 1638, in-12.

NONNUS, poëte Grec du 5e. siecle, de Panople en Egypte, est auteur: I. D'un *Poëme* en vers héroïques, en 48 liv. intitulé: *Dionysiaca*, grec & latin, *ex versione Lubini*, Hanau, 1605, in-8°; Leyde, 1610, in-8°; la 1re. édition à Anvers, chez Plantin, 1569, in-8°, est fort rare. II. D'une *Paraphrase*, en vers, sur l'*Evangile de S. Jean*, 1677, in-8°, & dans la Bibliotheque des Peres. Cette Paraphrase peut servir de commentaire. Elle est fort claire, mais très-peu poétique.

NOODT, (Gerard) professeur en droit à Nimegue, lieu de sa naissance, puis à Franeker, à Utrecht, & enfin à Leyde, où il mourut le 15 août 1715, à 68 ans. On a de lui des *Traités* sur des matieres de jurisprudence, dont il donna un Recueil à Leyde, en 1724, in-fol. Son style est pur, mais trop concis. Barbeyrac a traduit en françois & commenté les Traités de Noodt sur *Le pouvoir des Souverains*, & *La liberté de conscience*, Amsterdam, 1715, in-12. Dans le premier, Noodt parle de l'autorité des rois en républicain décidé; dans le second, il prêche une tolérance absolue, tant ecclésiastique que civile, & ne veut pas qu'on inquiete ceux qui s'efforcent d'introduire de nouvelles religions dans un état; il n'en excepte pas même l'idolâtrie déclarée.

NORADIN, fils de Sanguin (autrement Emadeddin), soudan d'Alep & de Ninive, tué par ses eunuques au siege de Calgembar en 1145, partagea les états de son pere avec Seifedin son frere aîné. La souveraineté d'Alep étoit tombée dans le partage de Noradin; il l'augmenta par ses armes, & devint un des plus puissans princes d'Asie. C'étoit le tems des croisades; Noradin signala sa valeur contre les croisés, défit Joffelin comte d'Edesse, se rendit maître de ses états & le fit prisonnier, après avoir vaincu Raimond, prince d'Antioche, dans une bataille où ce dernier fut tué. Ce conquérant tourna ensuite ses armes contre

le sultan d'Icone, qui fut vaincu à son tour. Celui d'Egypte détrôné par Margan, ayant appellé Noradin à son secours, lui donna occasion de le dépouiller lui-même; ce qui n'est pas du tout conforme à ce qu'on raconte de la générosité de Noradin. Il en fut bientôt puni. Gyracon, général de ses armées, se fit établir soudan d'Egypte au préjudice de Noradin son maître; ce nouveau soudan mourut en 1170, & laissa pour successeur Saladin. Noradin mourut en 1174.

NORBERT, (S.) né l'an 1082 à Santen dans le duché de Cleves, d'une des plus illustres familles d'Allemagne, passa à la cour de l'empereur Henri V son parent. Il y brilla par les agrémens de son esprit & de sa figure, & y plut par l'enjouement & la douceur de son caractere. La cour produisit sur ses mœurs l'effet qu'elle devoit produire; elle les adoucit & les corrompit. Norbert, touché par la grace, se retira du sein de la corruption, se démit de ses bénéfices, vendit son patrimoine & en donna le prix aux pauvres. Dégagé de tous les liens qui le retenoient au monde, il s'en alla de ville en ville prêcher le royaume de Dieu. Barthélemi, évêque de Laon, lui ayant donné un vallon solitaire nommé *Prémontré*, il s'y retira en 1120, & y fonda l'ordre des Chanoines-Réguliers, qui porte le nom de ce désert. Ses sermons, appuyés par ses exemples, lui attirerent une foule de disciples; il leur donna la regle de S. Augustin, & l'habit blanc qui étoit celui des clercs, mais tout de laine & sans linge. Cette nouvelle milice ecclésiastique gardoit un silence perpétuel, jeûnoit en tout tems, & ne faisoit qu'un repas par jour & très-frugal. Cet ordre fut confirmé 6 ans après, en 1126, par Honorius II. Il y avoit alors huit abbayes fondées, outre Prémontré. Le saint instituteur fut appellé dans le même tems à Anvers pour combattre l'hérétique Tanchelin. L'archevêché de Magdebourg ayant vaqué, le clergé & le peuple le choisirent pour le remplir. Il appella ses chanoines dans cette ville, & leur vie austere édifia les habitans de Magdebourg. Le dessein de réforme que ce saint archevêque méditoit, inspira à quelques-uns une haine si violente, qu'ils attenterent plusieurs fois à sa vie. L'occasion du concile de Rheims en 1131, le rappella en France pour quelque tems; & après avoir eu la consolation de voir sa maison de Prémontré peuplée de 500 Religieux, il alla mourir dans sa ville épiscopale, en 1134. Grégoire XIII le plaça dans le catalogue des Saints en 1582. Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup de fidélité par Hugues son premier disciple. Charles-Louis Hugo, abbé d'Estival, en a donné une édition enrichie de notes savantes, Luxembourg, 1704 (*voyez* HUGO). On en a une autre par Jean-Chrysostome Van der Sterre, abbé de S. Michel à Anvers, 1656, in-8°. Quoique cet ordre ait apporté divers adoucissemens à la premiere rigueur de son institution, c'est un de ceux qui honorent le plus & servent

le plus utilement l'Eglise Catholique. Si on excepte quelques maisons où l'esprit du siecle s'est introduit dans ces dernieres années; la régularité, l'application à l'étude, des mœurs pures, un zele actif & éclairé, distinguent encore les enfans de S. Norbert. Ils ont dans plusieurs pays un grand nombre de cures à administrer, & ils s'acquittent de cet emploi important avec beaucoup de fruit & d'édification. Il est naturel que des hommes qui ont pris dans le sein de la vie religieuse les grands principes de charité, de zele, de désintéressement, qui sont à l'abri de toute appréhension pour l'avenir, & ne songent point à laisser d'héritage à leurs parens, soient excellemment propres aux fonctions pastorales. C'est sans doute cette considération qui, durant plusieurs siecles, a fait choisir les évêques dans les monasteres. En vain dit-on que c'étoient des siecles d'ignorance, où parmi le clergé séculier on ne trouvoit point de sujets capables ou dignes de l'épiscopat. Cela prouve au moins que la science & la vertu se conservent plus aisément & se nourrissent mieux dans la retraite & le silence des monasteres, puisqu'elles y ont persévéré, tandis que l'ignorance & le vice couvroient la face de la terre. Du reste, ce n'est point dans les siecles d'ignorance que l'usage d'employer les Religieux au service des églises a été établi. On lit dans la Vie de S. Eusebe de Verceil, qu'il introduisit en Occident cette coutume que l'Orient avoit depuis longtems adoptée : *Primus in Occidentis partibus in eâdem ecclesiâ eosdem monachos instituit esse quos & clericos, ut esset in ipsis viris & contemptus rerum & accuratio Levitarum* (voyez JONADAB). Du reste, quelque utile que soit cet ordre respectable, sur-tout dans ces tems de subversion & d'incrédulité, on ne doit pas croire qu'il ait échappé aux déclamations de la philosophie : tout au contraire, c'est par-là même qu'il les a méritées; & de quelque maniere que se conduisent les hommes dévoués à la Religion, le monde saura toujours les contrôler à sa mode. « Lorsque les moines, dit un critique très-judicieux, sont demeurés dans la solitude, on leur a reproché de mener la vie des ours; lorsque des révolutions fâcheuses les ont forcés de se rapprocher des villes, on a imaginé que c'étoit par ambition; tandis qu'ils se sont bornés au travail des mains & à la priere, on a insisté sur leur ignorance; dès qu'ils se sont livrés à l'étude, on les a blâmés d'avoir renoncé à leur premiere profession, & l'on a prétendu qu'ils avoient retardé le progrès des sciences. Nos profonds raisonneurs ne pardonnent pas plus la vie austere & mortifiée, dans laquelle les moines Orientaux perséverent depuis seize siecles, que le relâchement qui s'est introduit peu-à-peu dans les ordres religieux de l'Occident. S'ils sont pauvres, ils sont à charge au peuple; s'ils sont riches, on opine à

» les dépouiller; s'ils sont pieux » & retirés, c'est superstition, » c'est fanatisme; s'ils paroissent dans le monde, on dit » que c'est pour s'y dissiper. » Comment contenter des esprits bizarres qui ne peuvent » souffrir dans les moines ni » le repos, ni le travail, ni la » solitude, ni l'esprit de société, ni les richesses, ni la » pauvreté »? *Voyez* S. François, Burnet, Evrard.

NORBERT, (le Pere) Capucin, dont le vrai nom étoit Pierre Parisot, naquit à Barle-Duc, l'an 1697, d'un tisserand, à ce que dit Chevrier. Il fit sa profession chez les Capucins de St.-Mihiel, en 1716. Le provincial allant à Rome, pour assister à l'élection d'un général en 1734, emmena avec lui le P. Norbert en qualité de secrétaire. Le Capucin Lorrain, avec l'air lourd, avoit l'esprit intrigant. Les cardinaux dont il se procura la bienveillance, lui firent avoir la place du procureur-général des missions étrangeres. En 1736, il étoit à Pondichéri, bien accueilli par Dupleix qui l'en nomma curé. Son caractere inquiet & tracassier le fit bientôt destituer de son emploi, sur les représentations de M. l'évêque de S. Thomé, & du P. Thomas de Poitiers, supérieur-général des Capucins de Madras & de Pondichéri, qui le qualifie de *brouillon*, de *mauvais génie*, d'*orgueilleux*, &c. Il en étoit venu jusqu'à fabriquer une approbation épiscopale pour un de ses libelles & à la signer du nom de l'évêque. De là il passa dans les isles de l'Amérique, d'où après un séjour de 2 ou 3 ans il revint à Rome en 1744; mais il n'y sejourna pas longtems, & fut obligé de se retirer à Lucques, où il fit paroître son ouvrage au sujet des Rits Malabares, en 2 vol. in-4°, sous le titre de *Mémoires historiques sur les Missions des Indes*, que Benoît XIV condamna par un décret du 1 avril 1745, & dont M. de Belsunce, évêque de Marseille, dévoila en partie les impostures dans deux *Instructions pastorales*, l'une du 22, l'autre du 29 janvier 1745. L'abbé des Fontaines, surpris de cette levée de boucliers de la part d'un Capucin, dont l'ordre passoit pour attaché aux Jésuites, lui appliqua ces mots connus: *Et tu quoque Brute;* qu'il traduisit malignement ainsi: *Et toi aussi Brute.* Les confreres du P. Norbert désapprouverent sa conduite & ses écrits. La crainte d'être exposé à des pénitences claustrales, peut-être encore l'inconstance ou quelque chose de plus, lui firent déserter son ordre. Il se retira chez les Protestans, & demeura quelque tems en Hollande, en Angleterre, en Prusse, & dans le duché de Brunswick. Clément XIII espérant le ramener de ses égaremens, lui accorda en 1759 la permission de porter l'habit de prêtre séculier: il prit alors le nom de *Platel*, revint en France, passa derechef en Angleterre, & de là en Portugal, où ses écrits contre les Jésuites lui obtinrent une pension du marquis de Pombal (*voyez* Malagrida). Enfin il revint en France faire réimprimer ses ouvrages en 6 vol. in-4°, 1768. Il mourut près de Commerci le 3 juillet 1769. Les

personnes qui l'ont connu dans les dernieres années de sa vie, assurent que sa bile s'échauffoit lorsqu'on parloit des Jésuites, & qu'il ne pouvoit entendre prononcer leur nom avec tranquillité : c'étoit une espece de maladie qui à quelques égards sembloit tenir à l'énergumémisme. Ceux qui desirent de voir des détails curieux sur la vie de ce Religieux errant, peuvent consulter le Mandement de l'évêque de Sisteron du 24 avril 1745, & la lettre de Benoît XIV à l'archevêque de Césarée, nonce à Bruxelles, le 11 novembre 1747, où ce pape fait un détail frappant & curieux de toutes les fourberies & méchancetés de ce mauvais cénobite. Elle se trouve en entier dans le *Journ. hist. & litt.* 1 juillet 1787, p. 340. On connoît cette épigramme faite par un homme qui apparemment n'étoit pas de ses amis :

Enfant de l'ordre séraphique,
Le destin me fit anglican ;
Pour la seconde fois je deviens catholique,
Encore une disgrace, & je prends le turban.

Chevrier a donné sa *Vie* en 1762, in-12.

NORDEN, (Frédéric-Louis) capitaine de vaisseau, alla en Egypte, où il prit les dessins des monumens de l'ancienne Thebes. Après avoir voyagé en Angleterre, il vint à Paris, où il mourut en 1742. Les *Mémoires* de cet habile voyageur ont été imprimés à Coppenhague en 1755, 2 vol. in-fol., en françois. Ils sont très-curieux & très-importans, surtout pour ceux qui aiment l'antiquité. On y voit les dessins des monumens qui subsistent dans la Thébaïde.

NORÈS, (Jason de) littérateur, poëte & philosophe, né à Nicosie dans l'isle de Chypre, fut dépouillé de ses biens par les Turcs qui s'emparerent de sa patrie en 1570. Il se retira à Padoue, où il enseigna la philosophie morale avec beaucoup de réputation. Le *Pastor Fido* de Guarini parut. Les Pastorales étoient devenues la lecture à la mode dans toute l'Italie. Norès, qui ne goûtoit pas ces sortes de productions, où il y avoit pour le moins autant de licence que de génie, attaqua celle de Guarini, qui lui répondit par une satyre imprimée à Ferrare en 1588. Norès répliqua en 1590, & le poëte lui préparoit une réponse encore plus violente que la premiere, lorsque Norès mourut en 1590, de la douleur que lui causa l'exil de son fils unique, banni pour avoir tué un Vénitien dans une querelle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns en italien & les autres en latin. Les principaux des italiens sont : I. La *Poëtique*, Padoue, 1588, in-4° ; cette édition est rare. II. Un *Traité de la République*, 1578, in-4°, qu'il forme sur le modele de celle des Vénitiens, ses souverains. III. Un *Traité du Monde & de ses Parties*, Venise, 1571, in-8°. IV. *Introduction aux trois Livres de la Rhétorique d'Aristote*, Venise, 1584, in-4°, estimée. V. *Traité de ce que la Comédie, la Tragédie & le Poëme héroique peuvent recevoir de la Philosophie morale*, &c. Ceux qu'il a écrits en latin sont : I. *Institutio in Philosophiam Ciceronis*, Padoue,

1576, in-8°. II. *Brevis & distincta Summa Præceptorum de arte dicendi, ex Libris Ciceronis collecta*, Veniſe, 1553, in-8°; bon ouvrage. III. *De Conſtitutione partium humanæ & civilis Philoſophiæ*, in-4°. IV. *Interpretatio in Artem Poëticam Horatii*, &c. On remarque dans tous ces ouvrages beaucoup de méthode & de clarté, une profonde érudition, des expreſſions heureuſes, un ſtyle élevé, mais quelquefois emphatique. — Pierre de NORÈS ſon fils, ſucceſſivement ſecrétaire de pluſieurs cardinaux, homme de lettres & homme d'affaires, laiſſa divers ouvrages manuſcrits, entr'autres la *Vie* du pape Paul IV, en italien.

NORFOLCK, (le duc de) *voyez* ELIZABETH, reine d'Angleterre.

NORIS, (Henri) né à Vérone en 1631, d'une famille originaire d'Irlande, montra dès ſon enfance beaucoup d'eſprit & d'application à l'étude. Son goût pour les ouvrages de S. Auguſtin l'engagea à prendre l'habit des hermites qui portent le nom de ce Pere de l'Egliſe. Le général, inſtruit de ſon mérite, l'appella à Rome. Ses talens le firent choiſir pour profeſſer dans différentes maiſons de ſon ordre. Il s'en acquitta avec tant de ſuccès, que le grand-duc de Toſcane le prit pour ſon théologien & lui confia la chaire d'hiſtoire eccléſiaſtique dans l'univerſité de Piſe. Le premier ouvrage qu'il donna au public, fut ſon *Hiſtoire Pélagienne*, imprimée à Florence en 1673, in-fol. Elle fit beaucoup de bruit. On lança une foule d'écrits contre lui; il répondit. La querelle s'échauffa, & fut portée au tribunal de l'Inquiſition. Son ouvrage y fut mis au creuſet, & en ſortit alors ſans flétriſſure. Mais long-tems après le grand-inquiſiteur d'Eſpagne le plaça, en 1747, dans l'index des livres proſcrits. Benoît XIV s'en plaignit en 1748, dans une lettre à cet inquiſiteur qui n'y eut aucun égard; mais ſon ſucceſſeur annulla le décret en 1758. Clément X nomma Noris qualificateur du ſaint-office. Innocent XII le nomma bibliothécaire du Vatican, le fit conſulteur de l'Inquiſition, & bientôt après cardinal en 1695. Il fut nommé 2 ans après, pour travailler à la réforme du Calendrier; mais il ne put pas s'occuper long-tems de ce grand ouvrage, qui n'étoit pas d'ailleurs dans ſon genre, & pour lequel il n'avoit pas de talent bien prononcé, il commençoit à ſentir les atteintes d'une hydropiſie incurable. La mort l'enleva à la république des lettres en 1704, à 73 ans. Son eſprit étoit plein de vivacité, & ſa mémoire heureuſe. Ses ouvrages ont été recueillis de 1729 à 1732, à Vérone, en 5 vol. in-fol. Les principaux ſont: I. *Hiſtoriæ Pelagianæ libri duo*. II. *Diſſertatio Hiſtorica de Synodo quintâ œcumenicâ*. III. *Vindiciæ Auguſtinianæ*. IV. *Diſſertatio de Uno ex Trinitate in carne paſſo*. V. *Apologia Monachorum Scythiæ, ab Anonymi Scrupulis vindicata*. VI. *Anonymi Scrupuli circa veteres Semi-Pelagianorum Sectatores, evulſi ac eradicati*. VII. *Reſponſio ad Appendicem Auctoris Scrupulorum*. VIII. *Reſponſiones tres ad anonymum qui Noriſio Janſe-*

nismum imputérat. IX. *Somnia Franciſci Macedo de annis Auguſtini*, &c. X. *Epochæ Syro-Macedonum*, imprimé ſéparément, in-fol. & in-4°. C'eſt avec le ſecours des médailles que l'auteur éclaircit les différentes époques des Syro-Macédoniens. XI. *De duobus Nummis Diocletiani & Licinii*, *Diſſertatio duplex* : production digne de la précédente. XII. *Paræneſis ad Patrem Harduinum.* Le cardinal Noris avoit relevé les extravagances de ce Jéſuite dans pluſieurs de ſes écrits ; il le fait dans celui-ci d'une maniere particuliere. Ce n'eſt pas le ſeul homme contre lequel il ait écrit. Il aimoit les guerres de plume ; ſenſible à la critique & aux éloges, il ſe permettoit, contre ſes adverſaires, même les plus dignes d'eſtime, des railleries & des injures qui n'honoroient pas ſon ſavoir. Il appelle l'illuſtre Petau *un criard* (clamantem), le ſavant Sirmond *un bon vieillard* (bonum ſenem). L'on ne peut diſconvenir qu'il n'eût du penchant pour les opinions extrêmes, & que la véhémence avec laquelle il les défendoit, ne lui ait fait dire bien des choſes qui ne lui ſeroient point échappées dans des momens plus calmes. Les réponſes à ſes critiques ſont auſſi foibles par les raiſons, qu'elles ſont dures, âpres, & malhonêtes par la maniere. On s'apperçoit ſans peine que l'éducation lui a manqué, & que dans le cloître on a négligé de réparer ce défaut. XIII. *Cænotaphia Piſana Caii & Lucii Cæſarum*, in-fol. Il y a une édition de l'*Hiſtoire Pélagienne* de Louvain, 1702, à laquelle on joignit cinq Diſſertations hiſtoriques, avec les écrits dont nous avons parlé aux N°. II & III. On a ſa *Vie* par les Ballerini, freres.

NORMANT, (Alexis) célebre avocat au parlement de Paris, étoit fils d'un procureur au même parlement. Né avec beaucoup d'élévation d'eſprit, un diſcernement ſûr & un amour ſincere du vrai, il joignoit à ces dons précieux de la nature, le talent de la parole, une éloquence mâle, la beauté de l'organe & les graces de la repréſentation. Avant que de ſe charger d'une cauſe, il l'examinoit en juge impartial, avec la plus grande ſévérité. Quand il en avoit ſenti l'injuſtice, il n'y avoit nulle ſorte d'autorité dans le monde qui pût l'engager à la défendre. Il devint le conſeil des maiſons les plus illuſtres, & l'arbitre des grands différends. Il excelloit dans l'art de la conciliation, & portoit le déſintéreſſement au plus haut degré. Il mourut en 1745, à 58 ans.

NORTHOFF, (Levold a) né dans le comté de la Marck le 21 janvier 1278, devint chanoine de l'égliſe de Liege, & abbé ſéculier de Viſé en 1322. Il préſida à l'éducation d'Engelbert, fils du comte de la Marck, l'accompagna dans ſes voyages en Italie, obtint des bénéfices à Rome, & paſſa le reſte de ſa vie au ſervice des comtes de la Marck. Il étoit encore en vie en 1360. On a de lui *Origines Marckanas ſive chronicon comitum de Marcka & Altena.* Cet ouvrage écrit d'un ſtyle barbare, a été corrigé, mis en bon latin & en-

richi de notes savantes par Henri Meibomius, Hanovre, 1613, in-folio; puis inséré dans *Scriptores rerum Germanicarum*, tom. 1, édit. de 1688. Dithmare l'a donné dans *Scriptores rerum Westphalicarum*, avec les variantes. On a encore de Northoff *Catalogus Archiepiscoporum Colonienſium*, publié dans le second tome de *Rerum Germanicarum Scriptores*.

NORTHUMBERLAND, *voyez* GRAY Jeanne.

NOSTRADAMUS, (Michel) né à St.-Remy en Provence, l'an 1503, d'une famille autrefois juive, prétendoit être de la tribu d'Issachar, parce qu'il est dit dans les Paralipomenes: *De filiis quoque Issachar viri eruditi, qui noverant omnia tempora.* Après avoir été reçu docteur en médecine à Montpellier, il parcourut la France & se maria à Agen. Devenu veuf, il retourna en Provence, & obtint une pension de la ville d'Aix, qu'il avoit secourue dans un tems de contagion. Il se fixa ensuite à Salon, & s'y maria une 2e. fois. Le loisir dont il jouit dans sa nouvelle retraite, l'engagea à se livrer à l'étude, & sur-tout à celle de l'astronomie. Il se mêla de faire des prédictions, qu'il renferma dans des Quatrains rimés, divisés en centuries. La premiere édition de cet ouvrage, imprimé à Lyon en 1555, in-8°, n'en contient que sept. Leur obscurité, le ton prophétique que le prédiseur y prend, l'assurance avec laquelle il y parle, joints à sa réputation, le firent rechercher. Enhardi par ces succès, il en publia de nouvelles: il mit au jour en 1568 la 8e., 9e. & 10e. Centuries, qu'il dédia au roi Henri II. Ce prince & la reine Catherine de Médicis voulurent voir l'auteur, & le récompenserent. On l'envoya à Blois pour tirer l'horoscope des jeunes princes. Nostradamus se tira le mieux qu'il put de cette commission difficile; mais on ne sait point ce qu'il dit. De retour à Salon, comblé d'honneurs & de biens, il reçut la visite d'Emmanuel duc de Savoie, de la princesse Marguerite sa femme, & quelque tems après de Charles IX. Ce monarque lui fit donner 200 écus d'or, avec un brevet de médecin ordinaire du roi, & des appointemens. Nostradamus mourut 16 mois après, en 1566, à Salon, regardé par le peuple comme un homme qui connoissoit l'avenir. Outre ses 12 *Centuries*, imprimées en Hollande, 1668, in-12, & réimprimées plusieurs fois avec la *Vie* de l'auteur; on a de lui quelques ouvrages de *Médecine*. En 1656, on a publié in-12: *Eclaircissement des véritables Quatrains de maître Michel Nostradamus*, avec son Apologie, & son portrait, sous lequel on lit ces vers:

Vera loquor, nec falsa loquor, sed munere cœli;
Qui loquitur Deus est, non ego Nostradamus.

Jodelle en avoit jugé tout autrement, lorsqu'il fit cette épigramme:

Nostra damus cùm falsa damus, nam fallere nostrum est;
Et cùm fulsa damus, nil nisi Nostra damus.

L'épitaphe qu'on lit sur son

tombeau, dans l'église des Cordeliers, lui est tout autrement honorable. En voici la traduction : « Ici reposent les os de » l'illustre Michel Nostradamus, le seul digne, au jugement de tous, de décrire » avec sa plume presque divine, selon la direction des » astres, tous les événemens » qui arriveront sur la terre. » Il a vécu 62 ans 10 jours, » & mourut à Salon l'an 1566. » Postérité ne lui enviez pas » son repos ». Au commencement de l'an 1792, on a beaucoup parlé d'une de ses prophéties conçue en ces termes : » Plus grande persécution sera » faite à l'Eglise Chrétienne, » que n'a été faite en Afrique » (sous Genseric & Hunneric), » & durera cette-ci jusqu'à » l'an mil sept cent nonante » deux; que l'on cuidera estre » une renovation du siecle. » Après commencera le peuple » de se redresser, de chasser » quelques obscures ténebres, » recevant quelque peu de leur » pristine clarté, non sans de » grandes divisions & continuels changemens ». Ce passage se trouve dans une lettre de Nostradamus à Henri II, datée de Salon le 27 juin 1558, insérée dans les *Prophéties* de l'auteur, imprimées à Lyon, chez Pierre Rigaud. L'exemplaire de cette édition a été pendant 8 jours déposé dans un endroit publiquement indiqué, où tous les curieux ont été invités à venir le voir. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 février 1792, p. 233.

NOSTRADAMUS, (Jean) frere puîné du précédent, exerça long-tems la charge de procureur au parlement de Provence, & l'exerça avec honneur. Il cultivoit les Muses Provençales, & faisoit des Chansons assez peu délicates, mais qui plaisoient dans un tems grossier. Il mourut en 1590. On a de lui : *Vies des anciens Poëtes Provençaux*, Lyon, 1575, in-8°. Jean Guidice les a traduites la même année en italien. Ces Vies, au nombre de soixante-seize, peuvent jeter un grand jour sur l'histoire de l'ancienne littérature. L'abbé Millot a profité de cet ouvrage pour donner son *Histoire Littéraire des Troubadours*, Paris, 1774, 3 vol. in-12.

NOSTRADAMUS, (César) fils aîné de Michel, né à Salon en 1555, & mort en 1629, se mêla de poétiser. Le recueil de ses productions en ce genre parut à Toulouse en 1606 & 1608, 2 vol. in-12. Il laissa aussi une *Histoire & Chronique de Provence*, Lyon, 1614, in-fol. C'est une compilation fort mal écrite, & qui n'est estimable que pour les recherches qu'elle renferme.

NOSTRADAMUS, (Michel) appellé *le Jeune*, frere du précédent, se livra à l'astrologie comme son pere. Il fit imprimer ses Prophéties dans un Almanach, en l'année 1568. Ses oracles lui coûterent cher. Etant au siege du Pouffin en 1574, d'Espinay St-Luc lui demanda quelle en seroit l'issue ? Nostradamus répondit que la ville seroit brûlée; & pour faire réussir sa prédiction, il y mettoit lui-même le feu. St-Luc l'ayant apperçu, en fut tellement indigné, qu'il lui fit passer son cheval sur le ventre

& le tua. Il faiſoit paſſablement des vers provençaux.

NOSTRE *ou* NÔTRE, (André le) né à Paris en 1613, mort dans la même ville en 1700, ſuccéda à ſon pere dans l'emploi d'intendant des jardins des Tuileries. Choiſi par Foucquet pour décorer les jardins du château de Vau-le-Vicomte, il en fit un ſéjour enchanté, par les ornemens nouveaux & peins de magnificence qu'il y prodigua. Le roi, témoin de ſon ouvrage, lui donna la direction de tous ſes parcs. Il embellit par ſon art Verſailles, Trianon; & fit, à St-Germain, cette fameuſe terraſſe qu'on voit toujours avec une nouvelle admiration. Les jardins de Clagny, de Chantilly, de St-Cloud, de Meudon, de Sceaux, le parterre du Tibre, les canaux qui ornent ce lieu champêtre à Fontainebleau, ſont encore ſon ouvrage. Il demanda à faire le voyage de l'Italie, dans l'eſpérance d'acquérir de nouvelles connoiſſances. Ce fut à Rome qu'il connut le cavalier Bernin, qui avoit alors une penſion de 2000 écus, pour travailler à la ſtatue équeſtre de Louis XIV. Il engagea ce prince à faire venir cet ouvrage en France, malgré la voix publique qui le blâmoit. Le pape Innocent XI, inſtruit de ſon mérite, voulut le voir, & lui donna une aſſez longue audience, ſur la fin de laquelle le Noſtre s'écria, en s'adreſſant au pape: « J'ai vu » les plus grands hommes du » monde, votre ſainteté, & » le roi mon maître. — Il y a » grande différence, dit le » pape, le roi eſt un grand » prince victorieux; je ſuis un » pauvre prêtre, ſerviteur des » ſerviteurs de Dieu ». Le Noſtre, charmé de cette réponſe, ſe jeta au cou du pape & l'embraſſa. C'étoit au reſte ſa coutume d'embraſſer tous ceux pour leſquels il ſe ſentoit de l'admiration, & il embraſſoit le roi lui-même, toutes les fois que ce prince revenoit de la campagne. En 1675, Louis XIV lui ayant accordé des lettres de nobleſſe & la croix de St.-Michel, voulut lui donner des armes; mais il répondit qu'il avoit les ſiennes, qui étoient trois limaçons couronnés d'une pomme de chou. » Sire, ajouta-t-il, pourrois-je » oublier ma beche? Combien » doit-elle m'être chere! » N'eſt ce pas à elle que je dois » les bontés dont votre majeſté » m'honore »?

NOTGER, iſſu d'une illuſtre famille de Suabe, embraſſa la vie monaſtique à St.-Gal, & s'y diſtingua tellement par ſon érudition, qu'il fut appellé dans le célebre monaſtere de Stavelot pour y enſeigner les hautes ſciences. Il fut enſuite élevé ſur le ſiege épiſcopal de Liege l'an 971. Il s'y ſignala par toutes les vertus qui ſont l'ornement de l'épiſcopat. Ce qu'il eut le plus à cœur, ce fut l'éducation de la jeuneſſe; il ne crut point s'abaiſſer, en conſacrant ſes momens de loiſir à enſeigner les jeunes gens dans leſquels il trouvoit des diſpoſitions pour les lettres. On peut le regarder comme le ſecond fondateur de la ville de Liege. Il la fit ceindre de murailles, & l'orna de beaux bâtimens. Les collégiales de S. Jean-Evangéliſte, de

Ste. Croix, de S. Denis à Liege; l'église de Malines, celle d'Aix-la-Chapelle, &c., le comptent au nombre de leurs fondateurs. Il mourut l'an 1007. Aubert le Mire croit qu'il a composé avec Herigere, abbé de Lobbes, mort l'an 1007, l'*Histoire des Evêques de Liege;* mais il est plus que vraisemblable que Herigere la composa seul à la sollicitation de Notger. Elle est insérée dans les *Gesta Pontificum Leodiensium* de Chapeauville.

NOTKER, (S.) *le Begue*, moine de St.-Gal, mort le 6 avril 912, est auteur d'un *Martyrologe* publié dans les *Antiquæ Lectiones* de Henri Canisius, mais pas en entier. On conserve quelques manuscrits de S. Notker dans la bibliotheque de St.-Gal. I. Les *Vies* des SS. Gal & Fridolin abbés. II. *Paraphrase*, en langue teutonique, des *Psaumes*. Lambecius, pour en donner une idée, a inséré la paraphrase du premier Psaume dans son Commentaire de la Bibliotheque de Vienne, liv. 2, chap. 5. On trouve plusieurs ouvrages de ce Saint dans le *Novus Thesaurus Monumentorum* de dom Pez, Ausbourg, 1721 à 1729, 5 vol. in-fol. Sigebert & Honorat confondent Notker avec Notger évêque de Liege.

NOVARIN, (Louis) Religieux Théatin de Vérone, mort dans sa patrie le 14 janvier 1750, à 56 ans, exerça les premiers emplois de son ordre. Il étoit habile dans l'hébreu & dans les autres langues orientales, & se fit aimer des princes & des savans de son tems. Il a compilé un grand nombre d'ouvrages; mais il n'y a mis ni choix ni discernement. Les principaux sont: I. Des *Commentaires* sur les IV Evangiles & sur les Actes des Apôtres, 4 vol. in-fol. II. *Electa Sacra*, 6 vol. in-fol. III. *Adagia Sanctorum Patrum*, &c., 2 vol. in-fol. IV. *Calamita de cuori*, Vérone, 1647, in-16. C'est sous ce titre singulier qu'il a écrit la vie de J. C. dans le sein de la Ste. Vierge. V. *Paradiso di Betelemme*, Vérone, 1646, in-16. C'est la vie de J. C. dans la crêche. Ces deux derniers ouvrages sont recherchés pour leur singularité.

NOVAT, *Novatus*, prêtre de l'église de Carthage au 3e. siecle, étoit un homme perfide, arrogant, dévoré par une extrême avarice, & qui pilloit effrontément les biens de l'Eglise, des pupilles & des pauvres. Il crut éviter la punition de ses crimes, en se séparant de son évêque. Il s'arrogea le droit d'ordonner diacre Félicissime, homme qui lui ressembloit, s'unit avec lui contre S. Cyprien, & prétendit qu'on devoit recevoir les Laps à la Communion, sans aucune pénitence. Novat étant allé à Rome en 251, s'unit avec Novatien, & embrassa l'erreur de celui-ci, diamétralement opposée à celle qu'il avoit soutenue en Afrique; cette union causa non-seulement le premier schisme, mais fit encore une hérésie. *Voyez l'article suivant.*

NOVATIEN, philosophe Païen, se trouvant dangereusement malade, demanda le baptême, & on le lui conféra dans son lit. Etant relevé de sa maladie, il fut quelque tems après ordonné prêtre, contre

les regles canoniques & contre l'avis de ſon évêque. Son éloquence lui acquit une grande réputation. Cet ambitieux portoit ſes vues ſur le ſiege de Rome, & fut ſi outré de ſe voir préférer Corneille après la mort du pape Fabien, qu'il publia contre le nouvel élu des calomnies atroces. S'étant uni avec Novat, ils firent venir trois évêques ſimples & ignorans, & les ayant fait boire, ils les obligerent d'ordonner Novatien évêque de Rome. Cette ordination irréguliere produiſit un ſchiſme funeſte, qui dégénéra en héréſie; car Novatien ſoutint que l'Égliſe n'avoit pas le pouvoir de recevoir à la Communion ceux qui étoient tombés dans l'idolâtrie, & ſe ſépara de Corneille. Ses premiers diſciples n'étendirent pas plus loin la ſévérité de leur diſcipline. Dans la ſuite ils exclurent pour toujours ceux qui avoient commis des péchés pour leſquels on étoit mis en pénitence; tels étoient l'adultere, la fornication: ils condamnerent enſuite les ſecondes noces. Il y avoit encore des Novatiens en Afrique du tems de S. Léon, & en Occident juſqu'au 8e. ſiecle. Les Novatiens prirent le nom de *Cathares*, c'eſt-à-dire *purs*; ils avoient un grand mépris pour les Catholiques, & lorſque quelqu'un d'eux embraſſoit leur ſentiment, ils le rebaptiſoient. Novatien ne faiſoit que renouveller l'erreur des Montaniſtes (*voyez* MONTAN). A beaucoup d'orgueil, il joignoit un caractere dur & auſtere. On lui attribue le *Traité de la Trinité*; le *Livre des Viandes Juives*, qui ſont parmi les Œuvres de Tertullien; & une *Lettre* qu'on trouve parmi celles de S. Cyprien. C'eſt lui, & non pas Novat, qui a donné ſon nom aux hérétiques, appellés *Novatiens*. Jackſon a publié à Londres en 1728, in-4°, une édition de tous les ouvrages de Novatien.

NOUE, (François de la) ſurnommé *Bras-de-Fer*, gentilhomme Breton, naquit en 1531 d'une maiſon ancienne. Il porta les armes dès ſon enfance, & ſe ſignala d'abord en Italie. De retour en France, il embraſſa le parti des Calviniſtes, prit Orléans ſur les Catholiques en 1567, conduiſit l'arriere-garde à la bataille de Jarnac en 1569, & ſe rendit maître de Fontenai, d'Oleron, de Marennes, de Soubiſe & de Brouage. A la priſe de Fontenai, il reçut, au bras gauche, un coup qui lui briſa l'os. On le lui coupa à la Rochelle, & on lui en fit un de fer, dont il ſe ſervoit très-bien pour manier la bride de ſon cheval. Envoyé dans les Pays-Bas en 1571, il y ſurprit Valenciennes. A ſon retour en France, le roi le nomma général des troupes envoyées pour le ſiege de la Rochelle: il eut la perfidie & l'ingratitude de ſe ſervir de la confiance de ſon ſouverain pour fortifier le parti des rebelles. En 1578, il paſſa au ſervice des États-Généraux dans les Pays-Bas, fit priſonnier le comte d'Egmont à la priſe de Ninove, mais il fut pris lui-même en 1580, & n'obtint ſa liberté que 5 ans après. De retour en France, il guerroya contre les Catholiques, & pé-

rit au siege de Lambale, en 1591. C'étoit un bon guerrier, mais qui fit rarement un bon usage de sa valeur, ayant presque toujours combattu pour des gens armés contre la Religion & le souverain; il étoit d'ailleurs cruel, & signaloit son fanatisme par des barbaries atroces exercées sur les Catholiques. Il laissa des *Discours politiques & militaires*, 1587, in-4°, qu'il composa pendant sa prison; ils renferment beaucoup de choses contraires aux vérités révélées. Pierre Coret en a dévoilé les erreurs & les paralogismes, de même que le P. Possevin.

NOUE, (Odet de la) fils aîné du précédent, fut employé avec distinction au service d'Henri IV, & mourut vers 1618. Il est auteur de quelques *Poésies Chrétiennes*, Geneve, 1594, in-8°, où le génie manque autant que l'orthodoxie.

NOUE, (Jean-Sauvé de la) né à Meaux en 1701, se fit comédien, & travailla en même tems pour le théâtre. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris en 1765, in-12. Il mourut en 1761.

NOVES, (Laure de) dame, & non demoiselle, comme le disent tous les Dictionnaires d'après le P. Nicéron, est plus connue sous le nom de la *Belle Laure*. Elle naquit à Avignon ou dans un village circonvoisin, en 1308, d'Audifret de Noves, & fut mariée à Hugues de Sade, seigneur de Saumane. Son esprit, sa vertu, sa beauté & ses graces lui soumettoient tous les cœurs. Le fameux Pétrarque, retiré à Avignon, conçut une si vive affection pour elle, qu'il l'aima 20 ans pendant sa vie, & conserva son amour 10 après sa mort. Ce poëte lui consacra sa muse, & fit à sa louange 318 *Sonnets* & 88 *Chansons*, auxquels elle doit sa célébrité. Laure étoit, dit-on, du nombre des dames qui composoient *la Cour d'Amour*. Cette cour étoit une assemblée de femmes de la premiere qualité, qui ne traitoient que de matieres de galanterie, & qui décidoient gravement sur ces bagatelles, mais toujours d'une maniere décente & honnête. Elle mourut de la peste à Avignon en 1348, à 40 ans, & fut enterrée aux Cordeliers. On a débité beaucoup de fables sur cette dame illustre. Fleury, dans son Histoire Ecclésiastique, raconte que le pape Benoît XII voulut persuader à Pétrarque d'épouser Laure, lui promettant dispense pour garder ses bénéfices. Le poëte l'ayant refusé sous le frivole prétexte qu'il ne pourroit plus la chanter, Laure se maria à un autre. Villaret, continuateur de l'Histoire de France, qui a adopté ce conte, fait dire à Pétrarque qu'il ne vouloit point de ce mariage, de peur que l'hymen n'éteignît son ardeur poétique. » N'ajoutez aucune foi, dit le » *Voyageur François*, t. 30, » p. 370, à ce que rapportent » Fleury & Villaret, touchant ces deux personnages. » C'est une fable puisée dans » des auteurs peu instruits, » ou peut-être mal intentionnés. Avant la prétendue offre » de Benoît XII, Laure avoit » déjà épousé Hugues de Sade, » seigneur de Saumane, à qui

» elle donna plusieurs enfans ». Cette dame illustre étoit aussi vertueuse que belle. Quelques regards gracieux & quelques paroles honnêtes, furent les seuls aiguillons dont elle se servit pour ranimer la verve du poëte, quand elle la voyoit se ralentir; & l'amour du poëte étoit plutôt une affaire de chevalerie & d'enthousiasme, que de passion & de desir. Laure fut mere de onze enfans, ce qui la fatigua tellement, qu'à 35 ans elle n'avoit plus aucune trace de sa beauté. François I, passant à Avignon, ordonna de rétablir le tombeau de Laure; mais cet ordre ne fut pas exécuté. Voyez les *Mémoires de Pétrarque*, publiés à Avignon par M. l'abbé de Sade, en 3 vol. in-4°, 1764 & années suivantes.

NOVIOMAGUS, (Jean) dont le nom de famille étoit *Bronchorst*, né à Nimegue vers l'an 1494, enseigna la philosophie à Cologne, fut fait recteur de l'école de Deventer, où il parut montrer du penchant pour les nouvelles erreurs, & mourut à Cologne l'an 1570. On a de lui: I. *Sti. Dionisii Areopagitæ martyrium latinè versum.* C'est la version d'une piece apocryphe. II. *Bedæ Presbyteri Opuscula*, Cologne, 1537, in-fol. C'est un recueil de toutes les Œuvres du vénérable Bede sur la physique, sur le calendrier & sur la chronologie, continuée jusqu'à l'an 1531. Cette édition a été faite sur un ancien manuscrit; les notes qui l'accompagnent sont estimées. III. *De Numeris libri duo, quorum prior logisticen & veterum numerandi consuetudinem, posterior Theoremata numerorum complectitur*, Paris, 1539. IV. Une Version latine de la *Géographie* de Ptolomée, Cologne, 1540.

NOULLEAU, (Jean-Baptiste) né à St.-Brieux en 1604, de parens distingués dans la magistrature, entra dans la congrégation de l'Oratoire, & devint archidiacre de St.-Brieux en 1639, puis théologal en 1640. Il prêcha avec applaudissement à St.-Malo, à Paris & dans plusieurs autres villes. Son zele pour le parti Janséniен l'ayant engagé dans de fausses démarches, la Barde, son évêque, l'interdit de toutes fonctions ecclésiastiques dans son diocese. Noulleau composa plusieurs Ecrits & Factum pour sa défense; mais ne pouvant réussir à faire lever son interdit, il fit pendant trois ans sept lieues chaque jour, pour se rendre à St.-Quel, dans le diocese de Dol, afin d'y dire la Messe en dépit de son évêque. Il mourut vers 1672. On a de lui: I. *Politique Chrétienne & Ecclésiastique, pour chacun de tous Messieurs de l'assemblée-générale du Clergé*, en 1665 & 1666, in-12; livre oublié. II. *L'Esprit du Christianisme dans le saint Sacrifice de la Messe*, in-12. III. *Traité de l'extinction des Procès*, in-12. IV. *De l'usage canonique des biens de l'Eglise*, in-12, &c.

NOURRY, (Dom Nicolas le) né à Dieppe en 1647, Bénédictin de la congrégation de S. Maur, en 1665, s'appliqua avec succès à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. Ce savant Religieux, également estimable par ses mœurs & par ses con-

noiſſances, mourut à Paris en 1724, à 77 ans. A la piété tendre qui l'animoit, il joignoit un caractere bon & officieux. L'édition des Œuvres de Caſſiodore eſt le fruit de ſon travail & de celui de D. Garet ſon confrere. Il travailla, avec dom Jean du Cheſne & dom Julien Bellaiſe, à l'édition des Œuvres de S. Ambroiſe, qu'il continua avec dom Jacques Friches. On a de lui 2 vol., ſous le titre d'*Apparatus ad Bibliothecam Patrum*, Paris, in-fol., 1703 & 1715. Le 1er. vol. eſt rare, & le ſecond plus commun. On les joint à la *Bibliotheque des Peres* de Philippe Desponts, Lyon, 1677, 27 vol. in-fol., & avec l'*Index* de Siméon de Ste. Croix, Genes, 1707, in-fol. Le tout forme 30 vol. Il y en a qui y joignent *Bibliotheca Patrum primitivæ Eccleſiæ*, Lyon, 1680, in-fol. La Collection de dom le Nourry renferme des Diſſertations remplies de recherches curieuſes & ſavantes ſur la vie, les écrits & les ſentimens des Peres, dont il éclaircit un grand nombre de paſſages difficiles. On a encore de lui une Diſſertation ſur le Traité *De Mortibus perſecutorum*, Paris, 1710, in-8°. Il prétend mal-à-propos que ce Traité n'eſt point de Lactance (*voyez ce mot*).

NOUSHIRVAN, roi de Perſe, qui mourut, dit-on, en 579, a été célebre pour ſes vertus & ſa ſage adminiſtration. Saade rapporte de lui pluſieurs traits admirables, & ſur-tout de ſages inſtructions à ſon fils, que l'abbé Fourmont nous a données, traduites d'un manuſcrit turc. Mais il y a toute apparence que c'eſt une morale miſe en action, & le portrait d'un roi tel qu'on voudroit qu'il fût. On en cite l'anecdote ſuivante. « Etant à la chaſſe, & » preſſé par la faim, il fit pré- » parer un repas de gibier » qu'il avoit tué, mais il n'a- » voit point de ſel. Il en envoya » chercher au village le plus » prochain, & défendit de le » prendre ſans le payer. *Quel* » *mal arriveroit-il*, dit un des » courtiſans, *ſi l'on ne payoit* » *pas un peu de ſel?* — *Si le* » *ſouverain*, répond Noushir- » van, *cueille une pomme dans* » *le jardin de ſon ſujet, le* » *lendemain les courtiſans dé-* » *pouilleront l'arbre* ».

NOYER, (Anne-Marguerite Petit, femme de M. du) naquit à Niſmes vers l'an 1663. Sa mere étoit de la famille du P. Cotton, confeſſeur de Henri IV. Après avoir abjuré le Proteſtantiſme dans lequel elle étoit née, elle épouſa M. du Noyer, gentilhomme de beaucoup d'eſprit & d'une famille diſtinguée. Puis revenant à ſes erreurs, elle s'enfuit en Hollande avec ſes deux filles, pour les profeſſer librement. Sa plume lui fut une reſſource dans ce pays de liberté, ou ſi l'on veut de licence. Elle écrivit des *Lettres hiſtoriques d'une Dame de Paris à une Dame de province*, en 5 vol. in-12. La derniere édition, eſt en 12 vol. in-18, parce qu'on y a ajouté les Mémoires de madame du Noyer & une ſuite à ſes Lettres. Elle ramaſſoit les ſottiſes de la province, & on les prenoit dans les pays étrangers pour les nouvelles de la cour. Elle mourut en 1720, avec la réputation

d'une femme bizarre. Elle avoit paru à la cour, où elle se couvrit de ridicule par sa hauteur; & avoit vécu long-tems en province, où elle recueillit des risées par de faux airs de cour. Ses *Mémoires*, imprimés séparément en un vol. in-12, ne donnent pas une grande idée de la solidité de son caractere, quoiqu'elle les eût écrits en partie pour faire son apologie. On a imprimé une satyre contre elle, intitulée : *Le Mariage précipité*, comédie en trois actes en prose, Utrecht, 1713, in-12.

NOYERS, (Hugues de) évêque d'Auxerre en 1183, fut informé de quelques grands désordres de Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, qui le forcerent à l'excommunier. Le comte, pour s'en venger, chassa tous les ecclésiastiques de l'église cathédrale. L'excommunication, qui dura assez long-tems, fut enfin levée, à condition que le comte déterreroit un enfant qu'il avoit enterré dans une salle de l'évêché, & qu'il l'apporteroit pieds nus & en chemise dans le cimetiere; ce qui fut exécuté à la vue de tout le peuple. Ces usages, sacrés dans des tems que nous nommons *barbares*, & qui aujourd'hui paroîtroient bien ridicules, avoient le précieux effet de punir & de contenir la violence des hommes scélérats & puissans. Hugues mourut en 1206.

NOYERS, (Milès de) arriere-petit-neveu du précédent, fut fait maréchal de France en 1302 par Philippe le Bel, auquel il rendit de grands services. Il se démit de cet état pour être porte-oriflâme, & en cette qualité il se trouva l'an 1328 à la bataille de Cassel. L'avis qu'il donna à propos, avant l'action, à Philippe de Valois, près d'être enlevé par les Flamands, fut la cause du salut de ce prince & de la victoire. Il combattit aussi à la bataille de Créci en 1336. Il avoit conseillé au roi de remettre le combat au lendemain. Son avis fut goûté, mais il ne fut pas suivi, & les Anglois furent vainqueurs. Il fut nommé exécuteur du testament de Louis Hutin, & mourut en 1350.

NOYERS, (des) *voyez* SUBLET.

NUENARIUS *ou* A NOVA AQUILA, (Herman) comte du S. Empire Romain, né dans le duché de Juliers, prévôt de l'église métropolitaine de Cologne & de la collégiale d'Aix-la-Chapelle, fut envoyé par Charles d'Autriche, roi d'Espagne, pour solliciter la couronne impériale auprès des princes d'Allemagne, & mourut en 1530, à 39 ans, à la diete d'Ausbourg, assemblée par ordre de Charles-Quint. On a de lui : I. *De Origine & Sedibus priscorum Francorum*, Bâle, 1532, dans les *Sermones convivales* de Peutinger, édition d'Iene, & dans *Divæus*, édit. de Louvain, 1757. II. *De Gallia Belgica commentariolus*, Anvers, 1584. Il y a des remarques curieuses, que quelques critiques ont traitées trop lestement. III. *Annotationes aliquot herbarum*, dans l'herbier d'Othon Bronsfeld, Bâle, 1540. IV. *Vita Caroli Magni per Eginhardum scripta*, Cologne, 1521. Il est le premier éditeur de cet ouvrage. V. *Carmina aliquot*,

aliquot, quibus historia mortis Jesu in septem horas distributa est, Leipsig, 1592, avec les *Hymnes* de George Fabricius. On l'a accusé d'être l'auteur des *Litteræ obscurorum virorum* (*voyez* GRATIUS, REUCHELIN & HUTTEN). Il y avoit donné lieu : trompé par l'hypocrisie de Luther, il s'étoit déclaré son ami & son protecteur ; mais dans la suite ayant découvert la fourberie de cet héréfiarque, il fut un de ses plus zélés adversaires.

NUIT, déesse des ténebres, fille du Ciel & de la Terre, épousa l'Erebe, fleuve des enfers, dont elle eut beaucoup d'enfans. On la représente ordinairement avec des habits noirs, parsemés d'étoiles, tenant à sa main un sceptre de plomb, & traînée dans un char d'ébene, par deux chevaux qui ont des ailes semblables à celles des chauves-souris.

NUMA-POMPILIUS, fut élu par le sénat Romain, pour succéder à Romulus, l'an 714 avant J. C. Retiré à la campagne depuis long-tems, il ne s'occupoit que de l'étude des loix & du culte religieux. Le mariage qu'il avoit fait avec Tatia, fille de ce Tatius qui partageoit la royauté avec Romulus, n'avoit pu l'engager à quitter sa retraite pour venir jouir des honneurs qui l'attendoient à Rome. Il fallut, pour lui faire accepter le sceptre, que ses proches & ses compatriotes joignissent leurs instances à celles des ambassadeurs Romains. Les Romains étoient naturellement féroces & indociles ; il leur falloit un frein : Numa le leur donna, en leur inspirant l'amour pour les loix & le respect pour les dieux. Persuadé de cette vérité si importante & si féconde en conséquences, dont un philosophe (Plutarque) a fait depuis sa maxime favorite : qu'*on bâtiroit plutôt une maison en l'air, que de fonder une république sans religion ;* il tourna toutes ses pensées vers cet objet : mais égaré lui-même, il ne pouvoit qu'égarer les autres. Convaincu de la nécessité de la chose, il ne parvint point à en bien distinguer la nature, & à la dégager des erreurs, dont l'ignorance & la corruption des hommes l'avoient chargée. Pour attacher de plus en plus les Romains à la culture des terres, il les distribua par bourgades, leur donna des inspecteurs & des surveillans. Il visitoit souvent lui-même les travaux de la campagne, & élevoit aux emplois ceux qu'il connoissoit laborieux, appliqués & industrieux. Il divisa l'année en 12 mois, & publia un grand nombre de loix qui respiroient la sagesse. Il mourut l'an 672 avant J. C., après un regne de 42 ans. Plusieurs auteurs ont cru que ce prince étoit parvenu à reconnoître l'existence d'un seul vrai Dieu ; qu'il en faisoit mention dans ses livres ; qu'il défendit de représenter la Divinité sous aucune forme corporelle, & qu'en conséquence les Romains n'eurent, pendant plus d'un siecle & demi, aucune statue dans leurs temples. Mais tout ce que nous apprenons du culte religieux de ce peuple, ne sert point à confirmer cette opinion ; & l'idée que l'histoire nous a laissée de

Numa-Pompilius, la contredit ouvertement. Presque toutes ses institutions se ressentent des erreurs du paganisme ; mais quelque défectueuses, quelque ridicules même qu'elles puissent être, elles sont infiniment au-dessus du code de la philosophie irréligieuse. « Telle est, » dit Voltaire, la foiblesse du » genre-humain, & telle est » sa perversité, qu'il vaut » mieux sans doute pour lui » d'être subjugué par toutes » les superstitions possibles, » pourvu qu'elles ne soient » point meurtrieres, que de » vivre sans religion. L'homme » a toujours eu besoin d'un » frein ; & quoiqu'il fût ridi- » cule de sacrifier aux Silvains, » aux Naïades, il étoit bien » plus utile d'adorer ces ima- » ges fantastiques de la Divi- » nité, que de se livrer à l'a- » théisme ».

NUMENIUS, philosophe Grec du 2e. siecle, natif d'Apamée, ville de Syrie, suivoit les opinions de Pythagore & de Platon, qu'il tâchoit de concilier ensemble. Il prétendoit que Platon avoit tiré de Moïse, ce qu'il dit de Dieu & de la création du monde. *Qu'est-ce que Platon*, disoit-il, *sinon Moïse parlant athénien* ? Numenius pouvoit dire vrai ; & l'on ne peut guere douter en lisant quelques passages de Platon, qu'il n'ait eu connoissance des Livres-Saints ; mais rien n'empêche de croire que la tradition primitive, encore subsistante dans quelques-unes de ses parties, a pu instruire les philosophes de la création & du Dieu créateur, supposé que la raison, abandonnée à elle-même, ne puisse atteindre à cette connoissance (*voy.* PLATON, LAVAUR, OPHIONÉE, &c.). Il ne nous reste de Numenius que des fragmens, qui se trouvent dans Origene, Eusebe, &c. Ce philosophe étoit un modele de sagesse.

NUMERIEN, (*Marcus-Aurelius Numerianus*) empereur Romain, fils de Carus, suivit son pere en Orient, étant déjà César, & il lui succéda, avec son frere Carin, au mois de janvier 284. Il fut tué par la perfidie d'Arrius Aper, son beau-pere, au mois de septembre suivant. Cet empereur possédoit toutes les qualités du cœur & de l'esprit. Les affaires de l'état étoient son unique occupation, & les sciences son seul amusement (*voy.* NÉMÉSIEN). Il se faisoit aimer de ses sujets & admirer des savans, qui l'ont fait passer pour le plus habile de son tems. Aper poignarda Numerien dans sa litiere, qu'il fit refermer après. Il l'accompagnoit, comme si le prince eût été vivant, dans l'espérance de trouver une occasion favorable de se faire déclarer empereur ; mais la puanteur du cadavre trahit son crime, & il en subit sur le champ la peine. *Voyez* APER.

NUMERIUS, gouverneur de la Gaule Narbonnoise : *voy.* DELPHIDIUS.

NUMITOR, étoit fils de Procas, roi d'Albe, & frere d'Amulius. Procas en mourant l'an 795 avant J. C. le fit héritier de sa couronne avec Amulius, à condition qu'ils régneroient tour-à-tour d'année en année ; mais Amulius s'empara du trône, & donna l'exclusion

à Numitor, dont il fit mourir le fils nommé Lauſus. Il contraignit enſuite Rhea Sylvia, fille unique de Numitor, d'entrer parmi les Veſtales. Cette princeſſe étant devenue enceinte malgré ces précautions, publia que c'étoit du dieu Mars, & accoucha de Remus & de Romulus, qui après avoir tué Amulius, rétablirent Numitor ſur le trône l'an 754 avant J. C. Ces commencemens de l'hiſtoire Romaine, comme ceux de preſque toutes les hiſtoires, ſont remplis d'obſcurités, de faits défigurés & douteux.

NUNEZ *ou* NONIUS, (Ferdinand) critique Eſpagnol, connu auſſi ſous le nom de *Pincianus*, parce qu'il étoit de Pincia, près de Valladolid, introduiſit le premier en Eſpagne le goût de l'étude de la langue grecque. Ce ſavant étoit modeſte. Quoiqu'il fût de l'illuſtre maiſon des Guzmans, il ne crut pas ſe déshonorer en profeſſant les belles-lettres à Alcala & à Salamanque. Il mourut en 1552, dans un âge fort avancé, emportant dans le tombeau des regrets auſſi vifs que ſinceres. On eſtime ſur-tout ſes *Commentaires* ſur *Pline*, ſur *Pomponius Mela*, & ſur *Séneque*. On lui doit auſſi en partie la *Verſion* latine des Septante, imprimée dans la Polyglotte de Ximenès. Le roi Ferdinand le Catholique le mit à la tête de ſes finances.

NUNEZ, *voyez* NONNIUS.

NUZZI, *voyez* MARIO.

NYMANNUS, (Grégoire) profeſſeur d'anatomie & de botanique à Wittemberg ſa patrie, mourut le 8 octobre 1638, à 45 ans, étant né le 14 janvier 1594. On a de lui: I. Un *Traité* latin *de l'Apoplexie*, Wittemberg, 1629 & 1670, in-4°, eſtimé. II. Une *Diſſertation* recherchée & curieuſe ſur la vie du *Fœtus*, ibid., 1628, in-4°; Leyde, 1644, in-12. Ce docteur y prouve qu'un enfant vit dans le ſein de ſa mere par ſa propre vie; & que, ſa mere venant à mourir, on peut le tirer ſouvent de ſon ſein encore vivant & ſans l'offenſer. Ce qui n'eſt pas contraire aux faits qui établiſſent qu'en certains cas le *fœtus* ne s'accroit que par une eſpece de végétation & de mouvement animal émané de la mere. Voyez le *Catéchiſme philoſophique*, N°. 167.

NYMPHES, déeſſes, filles de l'Océan & de Téthis, ou de Nérée & de Doris; les unes, appellées Océanitides ou Néréides, demeuroient dans la mer: les autres, appellées Naïades, habitoient les fleuves, les fontaines & les rivieres; celles des forêts ſe nommoient Dryades & les Hamadryades, & n'avoient chacune qu'un ſeul arbre ſous leur protection: les Napées régnoient dans les bocages & les prairies, & les Oréades ſur les montagnes.

NYNAULD, (Jean de) auteur peu connu, dont nous avons un livre curieux & plein de choſes ſingulieres, mais aujourd'hui fort rare, ſous ce titre: *De la Lycanthropie, transformation & extaſe des Sorciers*, Paris, 1615, in-8°.

O

O, (François d') seigneur de Frenes, d'une famille illustre de Normandie, fut nommé par Henri III surintendant des finances. La difficulté des tems rendit son administration odieuse; car il paroissoit continuellement quelque nouvel édit bursal : & cette situation de la chose publique contrastoit d'une maniere révoltante avec son luxe. Paris ayant ouvert ses portes à Henri IV, ce prince, dont le choix n'étoit pas toujours éclairé, en donna le gouvernement à d'O, qui mourut en 1594. Sully en parle fort désavantageusement.

OANNÈS, OANÈS *ou* OEN, un des dieux des Syriens. On le représentoit sous la figure d'un monstre avec deux têtes, des mains & des pieds d'homme, le corps & une queue de poisson. On croyoit qu'il étoit sorti de la Mer-Rouge, & qu'il avoit enseigné aux hommes les arts, l'agriculture, les loix, &c. C'est delà sans doute que Maillet, long-tems voisin de cette mer, a pris son système des poissons transformés en hommes, ou bien des hommes originairement poissons.

OATÈS, (Titus) Anglois, né vers 1619, fils d'un tisserand, eut successivement deux especes d'office ou de cure, dont il fut dépouillé pour crime. Il s'enfuit d'Angleterre, & feignant d'être catholique, il fut reçu au séminaire Anglois à Valladolid, mais il ne tarda pas d'en être chassé. Il eut le même sort au séminaire de St.-Omer, où il fut pendant 8 mois. De retour en Angleterre, il forma avec deux scélérats, nommés Tong & Digbey, un projet exécrable. Il accusa juridiquement, en 1678, les Catholiques Anglois d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles II & des Protestans Anglois, de concert avec le Pape, les Jésuites, les François & les Espagnols, pour établir par cet horrible attentat la seule Religion Catholique en Angleterre. Malgré l'absurdité de l'accusation, les preuves démonstratives de l'imposture, les variations des témoins, milord Stafford, d'autres personnes de mérite & quelques Jésuites furent mis à mort, comme convaincus de crime de haute trahison, & l'on donna une pension au scélérat Oatès. Jugement qui nous apprend ce qu'il faut penser de plusieurs autres rendus dans le même pays, pour des sujets & des procédures toutes semblables. Sous le regne de Jacques II, la mémoire des suppliciés fut réhabilitée, & Oatès condamné comme parjure à une prison perpétuelle, & à être fustigé par la main du bourreau 4 fois l'année & mis ces jours-là au pilori. Ce châtiment fut exécuté jusqu'en 1689, que le prince d'Orange s'étant emparé de la

couronne d'Angleterre, le fit sortir de prison, & lui rendit sa pension. Ce malheureux mourut à Londres le 23 juillet 1705. Les écrits qu'on lui a attribués sont de Tong & de Digbey, ses complices, car il étoit absolument incapable de rien composer. Ce fut à l'occasion de cette horrible & ridicule accusation, que le ministre Jurieu publia son livre de la *Politique du Clergé*, auquel Arnauld répondit par l'*Apologie des Catholiques*. Il y justifie les Catholiques, & en particulier l'archevêque de Paris, le P. de la Chaise & les autres Jésuites. Cette Apologie étoit d'autant moins suspecte, qu'elle tendoit à laver ceux qu'Arnauld regardoit comme ses plus grands ennemis.

OBED, fils de Booz & de Ruth, pere d'Isaï & aïeul de David, naquit vers l'an 1275 avant J. C.

OBEDEDOM, Hébreu distingué par ses vertus, de la tribu de Levi, vers l'an 1045 avant l'ere chrétienne. Ce fut dans sa maison que David fit déposer l'Arche d'alliance, lorsqu'il la faisoit transporter à Jérusalem. David frappé & épouvanté de la punition d'Oza, & ne se croyant pas digne de la recevoir auprès de lui, la fit porter chez Obededom, où elle ne resta que 3 mois; mais David se rassura, ranima sa confiance dans le Seigneur, & s'appercevant que la famille d'Obededom étoit comblée de bénédictions, il fit transférer ce sacré dépôt à Jérusalem. Obededom est appellé Gethéen dans l'Ecriture; non qu'il fût de Geth, qui étoit une ville des Philistins, mais parce qu'il y avoit demeuré avec David.

OBITECZKY, (Jean) Jésuite, né à Podiebrad en Bohême, l'an 1618, mort à Giczin en 1679, s'est distingué par son zele & ses connoissances. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Annus Dominicæ passionis*, Prague, 1670, in-12, réimprimé, *ibid.*, 1674.

OBIZZI, (Lucrece de gli Orologgi, femme d'Enée, marquis d') dans le Padouan, s'est rendue aussi célebre dans le 17e. siecle par sa pudicité, que l'ancienne Lucrece; elle doit même lui être préférée à tous égards, ayant eu plus de fermeté & de vertu, & dédaigné les tardifs repentirs de cette beauté romaine. Vers l'an 1645, pendant que le marquis d'Obizzi étoit à la campagne, un gentilhomme de la ville, éperdument amoureux de la marquise, entra dans sa chambre, où elle étoit encore au lit avec son fils Ferdinand, âgé de 5 ans. Le gentilhomme prit la précaution de transporter l'enfant dans une chambre voisine, & sollicita ensuite la mere de condescendre à ses desirs. Mais n'ayant pu rien gagner ni par caresses, ni par menaces, il la poignarda. On fit arrêter le meurtrier, qui nia toujours son crime. On se contenta de le tenir en prison pendant 15 ans, au bout desquels il en sortit. Mais peu de mois après, le jeune marquis d'Obizzi vengea la mort de sa mere, en le tuant d'un coup de pistolet. Il passa ensuite au service de l'empereur, qui le fit successivement marquis du Saint-Empire, commandant de Vienne, conseiller-d'état & maréchal-

général-de-camp. Il mourut à Vienne en 1710, après 50 ans de service.

OBRECHT, (Ulric) habile professeur en droit à Strasbourg, né en 1646, étoit petit-fils de Georges Obrecht, professeur en droit comme lui, mort en 1612, à 66 ans, après avoir publié quelques ouvrages. Le Luthéranisme étoit la religion de leur famille. Ulric se fit catholique après la prise de Strasbourg par les François, & Louis XIV le fit préteur-royal de cette ville en 1685. Les langues grecque, latine, hébraïque, les antiquités, l'histoire, la jurisprudence, lui étoient familieres. Il parloit, dit-on, de tous les personnages de l'histoire, comme s'il avoit été leur contemporain, de tous les pays comme s'il y avoit vécu, & des différentes loix comme s'il les avoit établies; mais l'on sent assez qu'en cela, comme dans tout ce qu'on raconte des mémoires extraordinaires, il y a bien de l'exagération : aussi le grand Bossuet après avoir entendu l'auteur, se contenta-t-il de l'appeller un *Abrégé* de toutes les sciences: *Epitome omnium scientiarum.* On a de lui : I. *Prodromus rerum Alsaticarum*, in-4°, 1681; livre curieux pour l'histoire d'Alsace & de Strasbourg. II. *Excerpta historica de naturâ successionis in Monarchiâ Hispaniæ*, en 3 parties, in-4°. Il y prouve que la couronne d'Espagne est héréditaire, &, ce qui étoit bien moins certain, qu'elle appartenoit de droit à Philippe V. III. *Mémoire* concernant la sûreté publique de l'Empire. IV. Une Edition de *Quintilien*, avec des remarques, 2 vol. in-4°. V. Version de la *Vie de Pythagore*, par Jamblique. Ce savant mourut en 1701, consumé par un travail opiniâtre qui avoit peu-à-peu affoibli ses forces.

OBREGON, (Bernardin) instituteur des *Freres Infirmiers Minimes*, qui ont soin des malades dans les hôpitaux en Espagne, naquit à Las-Huelgas, près de Burgos, en 1540, d'une famille ancienne. Bernardin vécut d'abord dans la dissipation qu'entraîne le parti des armes qu'il avoit embrassé; mais un exemple de vertu dans un homme de la lie du peuple, qui le remercia d'un soufflet, toucha son cœur en 1568. Il renonça au monde & forma sa congrégation, qu'il instruisit autant par son exemple que par ses discours. Ce saint homme mourut dans son hôpital-général de Madrid, le 6 août 1599. Le peuple appella *Obregons*, les Religieux établis par cet homme vertueux.

OBSEQUENS, (*Julius*) écrivain latin, que l'on conjecture avoir vécu un peu avant l'empire d'Honorius, vers l'an 395 de J. C., composa un livre *De Prodigiis*, qui n'est qu'une liste de ceux que Tite-Live a insérés dans son histoire. Obsequens emprunte souvent les expressions de cet historien, sans corriger ses erreurs. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage, auquel Conrad Lycosthenes a fait des additions pour suppléer à ce qui manque dans l'original. Les meilleures éditions de Julius Obsequens, sont celles où les additions de Lycosthenes sont distinguées du texte. C'est ainsi que Schœf-

ferus dirigea l'édition qu'il en donna à Amsterdam en 1679. Elle a été réimprimée à Leyde, en 1720, in-8°, & on la joint aux auteurs *cum notis Variorum.*

OCCAM, OCCHAM, *ou* OCKAM, (Guillaume) théologien scholastique, de l'ordre des Cordeliers, natif de Surry en Angleterre, fut disciple de Scot : mais il s'éleva dans la suite contre les opinions de son maître & devint chef des *Nominaux ;* on nommoit ainsi ceux qui expliquoient principalement les choses par la propriété des termes, & soutenoient que les mots & non les choses étoient l'objet de la dialectique. Il s'acquit une si grande réputation, qu'on le surnomma *le Docteur invincible :* il imagina de nouvelles subtilités, pour mettre aux prises de nouveaux champions de l'école, & fut un des plus ardens défenseurs de l'universelle *à parte rei.* Il faut convenir cependant que ces subtilités ont pu contribuer à perfectionner la logique, à donner de la netteté & de la précision aux idées (*voyez* DUNS). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a eu tort de ridiculiser ces anciennes disputes, vu que nos plus illustres savans s'occupent de spéculations du même genre, & qui n'ont pas un but direct plus réel. « Il s'est élevé, dit un » auteur moderne, parmi les » Newtoniens une question fa» meuse : savoir si la force » centrifuge est la même que la » centripete & la tangentiale *a* » *parte rei*, & seulement distin» guée *per conceptum præcisi*» *vum*, ou si elle est réelle» ment différente des deux » autres. Les différens person» nages qu'on a fait faire à ces » deux forces, a rendu cette » question comme inévitable ; » & l'on a vu en quelque sorte » reproduire la question arabi» que : *Utrum relatio sit forma* » *modalis, realiter, modaliter* » *distincta a fundamento, termino* » *& ratione fundandi.* Le Jé» suite Boscowich est pour l'i» dentité *a parte rei*, leur ac» cordant tout au plus une pe» tite distinction *sub conceptu.* » Les Newtoniens du génie de » Scot, défendent la distinction » pure & simple *a parte rei.* » Voyez la *Physica generalis* de » Léopold Bivald, Gratz, 1767, » p. 82 ». Mais si Occam n'est pas reprehensible pour s'être occupé de ces querelles d'école, il l'est très-fort pour avoir oublié l'esprit de son état jusqu'à prendre avec une espece de fureur le parti de Louis de Baviere contre le pape. Il écrivit en fanatique pour ce prince & son antipape Pierre de Corbario, contre Jean XXII qui l'excommunia. Occam avoit l'impudence de dire à Louis de Baviere : « Seigneur, prêtez» moi votre épée pour me dé» fendre, & ma plume sera » toujours prête à vous sou» tenir ». Il auroit été beau en effet qu'il y eût une bataille pour faire adopter les idées des *Nominaux.* Occam fut accusé d'avoir enseigné avec Cesene, que Jesus-Christ ni ses Apôtres n'avoient rien possédé, ni en commun, ni en particulier : assertion évidemment fausse ; car quoiqu'ils ne fussent pas riches & qu'ils possédassent très-peu de choses, le peu qu'ils avoient, leur appartenoit. Delà vint la fameuse question qu'on

appella *le Pain des Cordeliers*. Il s'agissoit de savoir si le domaine des choses qui se consumoient par l'usage, comme le pain & le vin, leur appartenoit, ou s'ils n'en avoient que le simple usage sans domaine, leur regle ne leur permettant pas d'avoir rien en propre? Nicolas III avoit arrêté qu'ils n'auroient que l'usufruit des biens qui leur seroient donnés, & que la propriété seroit à l'Eglise Romaine. Jean XXII révoqua la Bulle de Nicolas III, dont quelques-uns abusoient, pour prétendre que les Apôtres n'avoient rien possédé en propre, & sévit contre les réfractaires avec plus de rigueur que la chose ne sembloit l'exiger. Occam mourut à Munich en 1347, absous, à ce que l'on croit, des censures ecclésiastiques. Il laissa des *Commentaires* sur le Maître des Sentences, un *Traité du Sacrement de l'Autel*, & d'autres ouvrages, Paris, 1476, 2 vol. in-fol., qui prouvent un esprit subtil, mais bizarre.

OCCASION, divinité allégorique qui préside au moment le plus favorable pour réussir dans une entreprise. On la représentoit sous la figure d'une femme nue, ou d'un jeune-homme chauve par derriere, un pied en l'air & l'autre sur une roue, tenant un rasoir d'une main & un voile de l'autre, & quelquefois marchant avec vîtesse sur le tranchant d'un rasoir sans se blesser.

OCCHIALI, *voyez* LOUCHALI.

OCÉAN, dieu marin, fils du Ciel & de Vesta, pere des fleuves & des fontaines, épousa Téthis, dont il eut plusieurs enfans. Les anciens Païens l'appelloient le pere de toutes choses, parce qu'ils croyoient qu'elles en étoient engendrées; ce qui est conforme au sentiment de Thalès, qui établit l'eau pour premier principe: système que François Vanhelmont a renouvellé dans le dernier siecle, suivant la destinée ordinaire des spéculations humaines, qui est de périr pour renaître, & de renaître pour périr encore.

OCELLUS, ancien philosophe Grec de l'école de Pythagore, étoit natif de Lucanie; ce qui lui a fait donner le nom de *Lucanus*. Il descendoit d'une ancienne famille de Troie en Phrygie, & vivoit long-tems avant Platon. Il composa un *Traité des Rois & du Royaume*, dont il ne nous reste que quelques fragmens; mais le livre *de l'Univers* ou *Achilles*, qu'on lui attribue, est parvenu tout entier jusqu'à nous, & il y en a plusieurs éditions en grec & en latin. Les meilleures sont celles qui se trouvent dans les *Opera Mythologica*, Cambridge, 1670, in-8°, ou Amsterdam, 1688, in-8°; & séparément Amsterdam, 1661, in-8°. Boschius en a donné une Traduction latine, Louvain, 1554. Valere-André & Foppens ont regardé par une erreur assez plaisante cette traduction comme celle d'un ouvrage de Lucien: *Ocellum Luciani*: De universi Orbis natura *latinum fecit*. Il s'efforce vainement d'y prouver l'éternité du monde. Le marquis d'Argens a traduit en françois, & a commenté cet ouvrage en 1762, in-12.

Son but n'eſt pas ſeulement d'éclaircir le texte, mais de répandre plus de jour ſur les anciens ſyſtêmes. On ſouhaiteroit un peu plus de correction dans le ſtyle, plus de ſageſſe & de ſolidité dans ſa façon de penſer. M. l'abbé Batteux a traduit depuis l'ouvrage d'Ocellus dans ſon *Hiſtoire des Cauſes premieres*, in-8°; ſa verſion eſt regardée comme plus exacte que celle du marquis d'Argens.

OCHIN, (Bernardin) *Ochinus*, (on l'appelle quelquefois OKIN, pour conſerver la prononciation de l'italien & du latin) né à Sienne en 1487, entra jeune chez les Religieux de l'Obſervance de S. François; mais il les quitta bientôt, & s'appliqua à l'étude de la médecine. Touché, au moins en apparence, d'un nouveau deſir de faire pénitence, il rentra dans l'ordre qu'il avoit abandonné, & s'y diſtingua par ſon zele, ſa piété & ſes talens. La réforme des Capucins venoit d'être approuvée (*voyez* BASCHI); il l'embraſſa en 1534, contribua beaucoup au progrès de cet ordre naiſſant, & en fut général. Sa vie paroiſſoit réguliere & ſa conduite édifiante. Ses auſtérités, ſon habit groſſier, ſa longue barbe qui deſcendoit juſqu'au-deſſous de ſa poitrine, ſon viſage pâle & décharné, une certaine apparence d'infirmité & de foibleſſe affectée avec beaucoup d'art, & l'idée que tout le monde avoit de ſa ſainteté, le faiſoient regarder comme un homme merveilleux. Ce n'étoit pas ſeulement le peuple qui en portoit ce jugement; les plus grands ſeigneurs & les princes ſouverains le révéroient comme un ſaint. Lorſqu'il venoit dans leurs palais, ils alloient au-devant de lui, & lui rendoient de grands honneurs, qu'ils accompagnoient de marques diſtinguées d'affection & de confiance. Cet hypocrite avoit recours à toutes ſortes d'artifices pour confirmer l'opinion ſi avantageuſe que l'on avoit conçue de lui. Il alloit toujours à pied dans ſes voyages; & lorſque les princes le forçoient de loger chez eux, la magnificence des palais, le luxe des habits & toute la pompe du ſiecle, ſembloient ne lui rien faire perdre de ſon amour pour la pauvreté & pour la mortification. On ne parloit que de ſa vertu dans toute l'Italie, & cette réputation facilitoit le progrès du nouvel ordre. Il étoit ſavant, quoiqu'il ne fût pas beaucoup de latin; & quand il parloit ſa langue naturelle, il s'énonçoit avec tant de grace & de facilité, que ſes diſcours raviſſoient tous ſes auditeurs. Lorſqu'il devoit prêcher en quelqu'endroit, le peuple s'y aſſembloit en foule: les villes entieres venoient pour l'entendre. On fut très-ſurpris, quand on vit tout d'un coup cet homme ſi renommé, quitter le généralat des Capucins, embraſſer l'héréſie de Luther, & aller à Geneve épouſer une fille de Lucques, qu'il avoit ſéduite en paſſant par cette ville. L'orgueil le précipita dans cet abyme. Il ne put réſiſter au dépit de n'avoir point obtenu un chapeau de cardinal, qui avoit toujours été l'objet de ſon ambition, devint apoſ-

tat & ennemi forcené du Chriſtianiſme. Il aſſiſta à la fameuſe conférence des Déiſtes où Athées aſſemblés à Vicence en 1546, où l'on convint des moyens de détruire la Religion de Jeſus-Chriſt, en formant une ſociété qui, par des ſuccès progreſſifs, amena à la fin du 18e. ſiecle, une apoſtaſie preſque générale (voy. les ouvrages intitulés : *Le Voile levé*, & la *Conjuration contre l'Egliſe Catholique*, & le *Journ. hiſt. & littér.*, 1 juin 1792, p. 171). Lorſque la république de Veniſe, informée de cette conjuration, fit ſaiſir Jules Treviſan & François de Rugo, qui furent étouffés; Ochin ſe ſauva avec les autres : la ſociété ainſi diſperſée n'en devint que plus dangereuſe; & c'eſt celle qu'on connoît aujourd'hui ſous le nom de Francs-maçons, comme le prouve l'auteur des ouvrages que nous venons de citer (*voyez* MAIER Michel). Ochin fut un de ceux qui ſe ſignalerent le plus dans l'exécution du projet arrêté. Il verſa des flots de bile ſur tous ceux qui l'attaquerent, comme on peut en juger par un écrit de Catarin contre lui, & par la réponſe. Voici le titre de l'un & de l'autre : *Rimedio alla peſtilente Doctrina di Bern. Ochino da Ambr. Catarino*, Rome, 1544, in-8°... *Riposta d'Ochino alle Beſtemmie d'Ambr. Catarino*, 1546, in-8°. Ce ſéducteur paſſa enſuite en Angleterre, où il inſpira aux jeunes gens du goût pour les nouvelles erreurs, & du mépris pour les pratiques de l'Egliſe les plus anciennes. La Religion Catholique étant rentrée dans ce royaume avec la reine Marie, il fut obligé de ſe retirer à Strasbourg, & de là en 1555 à Zurich, où il fut miniſtre de l'égliſe Italienne. Ses Dialogues en faveur de la Polygamie, lui firent perdre ſa place. Après avoir erré de pays en pays, il ſe retira en Pologne, d'où il fut chaſſé en 1564. Il chercha un aſyle à Slaucow dans la Moravie, & il n'y trouva que la miſere & l'opprobre. Il y mourut la même année, de la peſte, à 77 ans, également haï des Proteſtans & des Catholiques. Un an avant ſa mort il avoit publié 30 *Dialogues*, traduits en latin par Caſtalion, Bâle, 1563, 2 vol. in-8°, dans leſquels il parle fortement en faveur de la Polygamie. Une telle opinion, ſoutenue par un vieillard plus que ſeptuagénaire, eſt aſſez ſinguliere. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont il n'eſt pas fort néceſſaire de donner le catalogue. Les principaux ſont : I. Des *Sermons italiens*, en 5 vol. in-8°, Bâle, 1562, très-rares & chers. II. Des *Commentaires* ſur les Epîtres de S. Paul. III. *Dialogo del Purgatorio*, 1556, in-8°. Il eſt traduit en françois & en latin; mais l'édition italienne eſt plus recherchée. IV. *Diſputa intorno alla preſenza del Corpo di G. C. nel Sacramento della Cena*, Bâle, 1561, in-8°; le même en latin, avec un *Traité du Libre Arbitre*, in-8°. V. *Sinceræ & veræ Doctrinæ de Cœnâ Domini defenſio*, Zurich, 1556, in-8°. VI. *Il Catechiſmo*, 1561, in-8°. VII. *Liber adverſus Papam*, 1549, in-4°. VIII. D'autres *Satyres* ſanglantes contre la cour de Rome, & contre les

dogmes catholiques. Tous les ouvrages de cet apoſtat ſont peu communs. On peut en voir une liſte plus détaillée dans le Dictionnaire Typographique.

OCHOSIAS, fils & ſucceſſeur d'Achab roi d'Iſraël, fut auſſi impie que ſon pere. Il commença à régner l'an 898 avant J. C. La 2e. année de ſon regne il tomba d'une fenêtre & ſe froiſſa tout le corps. Il envoya auſſi-tôt conſulter Béelzebuth, divinité des habitans d'Accaron, pour ſavoir s'il releveroit de cette maladie. Alors Elie vint au-devant de ſes gens par ordre du Seigneur, & les chargea de dire à leur maître, que puiſqu'il avoit mieux aimé conſulter le dieu d'Accaron que celui d'Iſraël, il ne releveroit point de ſon lit; mais qu'il mourroit très-certainement. Les gens d'Ochoſias retournerent ſur leurs pas, & dirent à ce prince ce qui leur étoit arrivé. Le roi, reconnoiſſant que c'étoit Elie qui leur avoit parlé, envoya un capitaine avec 50 hommes pour l'arrêter. Cet officier, impie comme ſon maître, ayant parlé au prophete d'un ton menaçant & dériſoire; le ſaint homme, embraſé d'un zele ardent pour l'honneur de Dieu, inſulté en ſa perſonne, lui demanda qu'il tirât une vengeance éclatante de l'inſolence de ſes ennemis, & il fut exaucé ſur le champ. Un feu lancé du ciel conſuma l'officier avec ſa troupe. La même choſe arriva à un ſecond, que le malheur du premier n'avoit pas rendu plus ſage. Le 3e. qui fut envoyé, ſe jeta à genoux devant Elie, le pria de lui conſerver la vie. L'Ange du Seigneur dit alors au prophete, qu'il pouvoit aller avec ce capitaine ſans rien craindre. Il vint donc trouver Ochoſias, auquel il annonça ſa mort prochaine en punition de ſon impiété. Il mourut en effet l'an 896 avant J. C. Joram ſon frere lui ſuccéda.

OCHOSIAS, roi de Juda, étoit le dernier fils de Joram & d'Athalie. Ce prince étoit âgé de 22 ans, lorſqu'il commença à régner. Il marcha dans les voies de la maiſon d'Achab, dont il deſcendoit par ſa mere, fille de ce roi impie. Il alloit à Ramoth de Galaad avec Joram roi d'Iſraël, pour combattre contre Hazaël roi de Syrie; & Joram ayant été bleſſé dans le combat, retourna à Jezraël pour ſe faire traiter de ſes bleſſures. Ochoſias ſe détacha de l'armée pour aller lui rendre viſite. Mais Jehu, général des troupes de Joram, s'étant ſoulevé contre ſon maître, courut pour le ſurprendre à Jezraël, ſans lui donner le tems de ſe reconnoître. Joram & Ochoſias, qui ignoroient ſon deſſein, allerent au-devant de lui; mais le premier ayant été tué d'un coup de fleche, Ochoſias prit la fuite. Jehu le fit pourſuivre, & ſes gens l'ayant atteint à la montée de Gauer, près de Jebblaan, le bleſſerent mortellement. Il eut encore aſſez de force pour aller à Mageddo, où ayant été trouvé, il fut amené à Jehu, qui le fit mourir l'an 884 avant J. C.

OCHUS, *voyez* DARIUS-NOTHUS & ARTAXERCÈS.

OCKAM, *voyez* OCCAM.

OCKLEY, (Simon) né à Ex-

ceſter en 1678, profeſſeur de la langue arabe à Cambridge, a publié, en 1706, *Introductio ad linguas orientales*. Il a donné auſſi une *Hiſtoire des Sarraſins*, 1718, en anglois, traduite par Jault en françois, 1748, 2 vol. in-12. *Deſcription de la Barbarie*, Londres, 1713, in-8°, en anglois. Des notes ſur pluſieurs auteurs & quelques verſions. Ses talens ne l'empêcherent pas de devenir pauvre, & d'être confiné dans une priſon, où vraiſemblablement il mourut vers 1720.

OCTAVIE, petite-niece de Jules-Céſar & ſœur d'Auguſte, fut mariée en premieres noces avec Claudius-Marcellus, & en ſecondes avec Marc-Antoine. Ce mariage fut le lien de la paix entre ce triumvir & Auguſte. C'étoit une femme d'une rare beauté & d'un plus rare mérite. Marc-Antoine, loin d'y être ſenſible, ſe rendit en Egypte auprès de Cléopatre, dont il étoit éperdument amoureux. Octavie voulut arracher ſon époux à cette paſſion, en allant le trouver à Athenes; mais elle en reçut le plus mauvais accueil, & un ordre de s'en retourner à Rome. Auguſte, outré de cet affront, réſolut de s'en venger. La généreuſe Octavie tâcha d'excuſer ſon époux, dans l'eſpérance de renouer quelque négociation entre lui & ſon frere; mais tous ſes ſoins furent inutiles. Après la défaite entiere de Marc-Antoine, elle vécut auprès d'Auguſte, avec tous les agrémens dus à ſon mérite. Son fils Marcellus, qu'elle avoit eu de ſon premier mari (jeune-homme qui donnoit de grandes eſpérances, & qui étoit regardé comme l'héritier préſomptif de l'empire) épouſa Julie fille d'Auguſte; mais il mourut à la fleur de ſon âge. Octavie, plongée dans une profonde douleur, mourut de chagrin, onze ans avant J. C. Cette perte fut un deuil public. Auguſte prononça un diſcours funebre, qui fut un éloge de ſes vertus. Les gendres d'Octavie porterent eux-mêmes ſon cercueil; & le peuple Romain toujours extrême en haine & en amour, & mêlant la ſuperſtition à toutes les paſſions, auroit rendu des honneurs divins à ſa mémoire, ſi Auguſte, plus ſage en ce point que Marc-Aurele, avoit voulu le permettre. Elle eut de Marc-Antoine, Antonia l'aînée, qui épouſa Domitius-Enobarbus; & Antonia la jeune, femme de Druſus, frere de Tibere.

OCTAVIE, fille de l'empereur Claude & de Meſſaline, fut fiancée à Lucius Silanus; mais ce mariage fut rompu par les intrigues d'Agrippine, qui lui fit épouſer Néron à l'âge de 16 ans. Ce prince la répudia peu de tems après, ſous prétexte de ſtérilité. Poppée, qu'il prit après elle, accuſa Octavie d'avoir eu un commerce criminel avec un de ſes eſclaves. On mit à la queſtion toutes les ſervantes de cette princeſſe. Quelques-unes ne pouvant réſiſter à la violence des tourmens, la chargerent du crime dont elle étoit fauſſement accuſée; mais la plupart des autres eurent la force de la déclarer innocente. Cependant Octavie fut envoyée en exil dans la Campanie; mais

les murmures du peuple obligerent Néron à la faire revenir. On ne sauroit exprimer la joie qu'on fit éclater dans Rome pour ce rappel, ni les honneurs que le peuple fit à cette princesse. Poppée se crut perdue, si Octavie ne périssoit; elle se jeta aux pieds de Néron, & obtint enfin sa mort sous divers prétextes. Octavie fut reléguée dans une isle, où on la contraignit de se faire ouvrir les veines, à l'âge de 20 ans; & on lui coupa la tête, qui fut portée à son indigne rivale.

OCTAVIEN, antipape, de la famille des comtes de Frescati, se fit élire en 1159 par deux cardinaux, après la mort d'Adrien IV, & prit le nom de *Victor IV*. Il fut soutenu par l'empereur Frédéric I, protecteur de cet antipape. Il convoqua un concile en 1160 à Pavie, où Alexandre III fut déposé. Ce pape, contraint de fuir en France, laissa le trône pontifical à l'usurpateur, qui mourut à Lucques en 1164, également haï & mépriſé.

OCTAVIUS, *voyez* AUGUSTE.

ODAZZI, (Jean) peintre & graveur, né à Rome en 1663, mort dans la même ville en 1721, apprit d'abord à graver de Corneille Bloëmaërt. Il passa de cette école dans celles de Ciro-Ferri & du Bacici. Son mérite le fit recevoir de l'académie de St.-Luc, & le pape lui donna l'ordre de Christ. Ce peintre étoit infatigable dans le travail, & peignoit avec une rapidité singuliere. Son dessin est correct; ses peintures à fresque sont sur-tout fort estimées. La plupart de ses ouvrages se voient à Rome; il a principalement travaillé pour les églises: la Coupole du dôme de Velletri, peinte de la main de ce maître, est un morceau qui le place au rang des artistes distingués.

ODED, prophete, qui s'étant trouvé à Samarie dans le tems que Phacée, roi d'Israël, revenoit dans cette ville avec 200 mille prisonniers que les Israélites avoient faits dans le royaume de Juda, alla au-devant des victorieux, leur reprocha leur inhumanité & leur fureur contre leurs freres que Dieu avoit livrés entre leurs mains. Les soldats se laisserent toucher par les paroles du prophete. La compassion & le désintéressement prirent tout-à-coup dans leurs cœurs la place de la cruauté & de l'avarice: ils rendirent la liberté aux captifs, & abandonnerent le riche butin qu'ils avoient fait. 2 *Par.* 28.

ODENAT, roi des Palmyréniens, naquit à Palmyre, suivant les uns, d'une famille bourgeoise, & suivant d'autres, d'une famille de princes. Il s'étoit exercé dès son enfance à combattre les lions, les léopards & les ours. Cet exercice anima son courage, & devint un des fondemens de sa fortune. Après cette fameuse journée, où l'empereur Valerien fut pris & traité avec tant d'ignominie par Sapor roi de Perse, l'an 260: l'Orient consterné tâcha de fléchir cet insolent vainqueur. Odenat lui envoya des députés chargés de présens, avec une lettre, dans laquelle il lui protestoit qu'il n'avoit jamais pris les armes

contre lui. Sapor, indigné qu'un auſſi petit prince eût oſé lui écrire, & ne fût pas lui-même venu lui rendre hommage, déchire ſa lettre, fait jeter ſes préſens dans la riviere, & jure qu'il ruinera bientôt tout ſon pays, & qu'il le fera périr lui & toute ſa famille, s'il ne vient pas ſe jeter à ſes pieds les mains liées derriere le dos. Odenat, indigné à ſon tour, prit le parti des Romains, & fit la guerre à Sapor avec tant de ſuccès, qu'il lui enleva ſa femme & ſes tréſors. Il ruina enſuite le parti de Quietus, fils de Marcien, & demeura fidele aux Romains. L'empereur Gallien crut ne pouvoir mieux récompenſer ſes ſervices, qu'en l'aſſociant à l'empire. En 264, il lui donna les titres de Céſar & d'empereur, & celui d'Auguſte à la reine Zénobie ſa femme & à leurs enfans. Odenat fit mourir Baliſte, qui s'étoit révolté, prit la ville de Téſiphon, & ſe préparoit à marcher contre les Goths qui ravageoient l'Aſie, lorſqu'il fut aſſaſſiné l'an 267 dans un feſtin, avec Hérodien ſon fils, à Héraclée dans le Pont. Zénobie gouverna après lui, ſous le titre de reine d'Orient.

ODESPUN DE LA MESCHINIERE, (Louis) prêtre de Chinon en Touraine, après avoir été employé par le clergé de France, en recueillit les *Mémoires*, dont il donna 2 vol. in-folio en 1646; mais d'autres collections, plus amples & mieux faites, ont éclipſé la ſienne. Il fit paroître auſſi la même année une collection des *Conciles de France* tenus depuis celui de Trente, in-fol., qui ſert de ſuite à ceux du P. Sirmond, 3 vol. in-fol., & auxquels on joint les *Supplémens* de la Lande, 1666, in-fol. Nous ignorons le tems de ſa mort.

ODET DE COLIGNI, *voyez* COLIGNI.

ODILON, (S.) 5e. abbé de Cluni, fils de Beraud-le-Grand, ſeigneur de Mercœur, naquit en Auvergne l'an 962. Dès ſon enfance il fit des progrès dans les lettres & dans la vertu. Le deſir de mener une vie plus parfaite, lui inſpira la réſolution de ſe retirer à Cluni. S. Mayeul jeta les yeux ſur lui pour lui ſuccéder: Odilon fut le ſeul qui déſapprouva ce choix. La réputation que lui firent ſes vertus, vint juſqu'à l'empereur S. Henri, qui le pria de l'accompagner dans le voyage qu'il fit à Rome pour s'y faire couronner, & jouit pluſieurs fois depuis de ſes pieux entretiens. Son humilité étoit ſi grande, qu'il refuſa l'archevêché de Lyon & le *Pallium* dont Jean XIX voulut l'honorer. Ce ſaint abbé mourut à Souvigni en 1049, à 87 ans, après avoir répandu ſon ordre en Italie, en Eſpagne & en Angleterre. Son caractere dominant étoit une bonté extrême qui le fit appeller *le Débonnaire*. Son nom eſt immortel dans l'Egliſe, par l'inſtitution de la *Commémoration générale des Trépaſſés*. Cette pratique paſſa des monaſteres de Cluni dans d'autres égliſes, & fut enfin adoptée par l'Egliſe univerſelle. On raconte diverſement la révélation qu'on dit y avoir donné lieu. Dans le doute, il eſt plus prudent d'attribuer cette inſtitution à la piété de l'illuſtre abbé de Cluni,

qu'à des visions incertaines. On a de lui, dans le recueil intitulé *Bibliotheca Cluniacensis*, 1614, in-folio : I. La *Vie* de *S. Mayeul*. II. Celle de *Ste. Adélaïde*, impératrice. III. Des *Sermons*, qui marquent une grande connoissance de l'Ecriture-Sainte. IV. Des *Lettres*. V. Des *Poésies*. On trouve encore quelques *Lettres* de lui dans le *Spicilege* de D. d'Achery. Autant ce pieux écrivain fut soigneux de cultiver lui-même les bonnes études, autant le fut-il de les favoriser & d'exciter les talens dans son ordre. Pierre Damien a écrit sa *Vie*. — Il ne faut pas le confondre avec ODILON, moine de S. Médard de Soissons, dont on a un *Traité sur les translations des Reliques des Saints*, dans les *Acta Benedictinorum* de Mabillon. Celui-ci vivoit à-peu-près dans le même tems que le premier.

ODOACRE, roi des Hérules, fut élevé en Italie & garde de l'empereur. Sa naissance étoit si obscure, qu'on ne sait quel pays lui donna le jour. Une taille avantageuse, & beaucoup de hardiesse & de courage, lui firent un nom. L'empire Romain touchoit à sa ruine. Les Hérules & autres barbares le prirent pour chef : une partie de l'armée Romaine le reconnut aussi, mécontente de la tyrannie d'Oreste & de son fils Augustule. Oreste, à cette nouvelle, se sauva à Pavie, ville forte ; mais Odoacre l'y poursuivit, prit la ville, la pilla, la brûla, & fit mettre à mort son ennemi. Le vainqueur passa de là à Rome, où il se fit proclamer roi d'Italie, & ensuite à Ravenne, où il trouva Augustule. Ce prince fut exilé dans la Campanie, après avoir été dépouillé des marques de la dignité impériale. Cette étonnante révolution qui mit fin à l'empire Romain, arriva en 476. La terre changeoit alors de face ; l'Espagne étoit habitée par les Goths ; les Anglois Saxons passoient dans la Bretagne ; les François s'établissoient dans les Gaules ; les Allemands s'emparoient de la Germanie ; les Hérules & les Lombards restoient maîtres de l'Italie. C'est ainsi que les nations barbares, mais sobres & chastes, détruisirent la puissance des Romains devenus un peuple mou & lâche, & dont les crimes avoient depuis longtems préparé la ruine (on peut voir sur ce sujet l'excellent Traité de Salvien : *De Providentiâ*, liv. 7, N°. 224). Odoacre, maître de l'Italie, eut Théodoric à combattre. Il fut battu trois fois, & assiégé dans Ravenne en 490. Il n'obtint la paix, qu'à condition qu'il partageroit l'autorité avec son vainqueur. Théodoric lui avoit promis avec serment de ne lui ôter ni la couronne, ni la vie ; mais peu de jours après, l'ayant invité à un festin, il le tua de sa propre main, & fit périr tous ses officiers & tous ses parens, en 493. Odoacre étoit un prince plein de magnanimité & de douceur. Quoiqu'arien, il ne maltraita point les Catholiques. Il sut user modestement de sa fortune, & n'eut rien de barbare que le nom. S'il établit plusieurs impôts onéreux, il y fut forcé par la nécessité de récompenser ceux à qui il devoit le sceptre,

ODON, (S.) né en 879, fut chanoine de S. Martin de Tours, sa patrie, en 899 ; moine à Baume en Franche-Comté, en 909, & second abbé de Cluni en 927. Sa sainteté & ses lumieres répandirent beaucoup d'éclat sur cet ordre. Le saint abbé étoit l'arbitre des princes séculiers & des princes de l'Eglise. Son zele pour la discipline monastique, le fit appeller dans les monasteres d'Aurillac en Auvergne, de Sarlat en Périgord, de Tulles en Limosin, de S. Pierre-le-Vif à Sens, de S. Julien à Tours, & dans plusieurs autres qu'il soumit à une exacte réforme. Appellé ensuite en Italie, il y donna le spectacle de ses vertus, & y forma plusieurs communautés nombreuses. Ce saint abbé mourut en 942, auprès du tombeau de S. Martin. On a de lui : I. Un *Abrégé des Morales de S. Grégoire sur Job.* II. Des *Hymnes* en l'honneur de S. Martin. III. Trois livres du *Sacerdoce.* IV. La *Vie de S. Gerard*, comte d'Aurillac. V. Divers *Sermons*, &c. La *Bibliotheque de Cluni*, collection publiée par dom Marrier, 1614, Paris, in-fol., renferme les différens ouvrages de S. Odon. On trouve dans le même recueil la *Vie* du pieux abbé, écrite par un de ses disciples appellé *Jean.*

ODON, (S.) né en Angleterre de parens idolâtres, Danois d'origine, montra dès l'enfance du penchant pour le Christianisme ; ce qui lui occasionna des persécutions de la part de ceux dont il avoit reçu le jour. Le duc d'Athelm, un des principaux seigneurs d'Angleterre, soulagea ses souffrances par toutes sortes de bienfaits ; il fut baptisé, reçut ensuite les ordres sacrés, & jouit de la confiance de plusieurs rois. Il fut placé sur le siege épiscopal de Wilton, & ensuite sur celui de Cantorbery en 942, après avoir reçu l'habit de l'ordre de S. Benoit ; car c'étoit l'usage de ne mettre à la tête de ce grand diocese, que des hommes qui avoient professé la vie monastique (*voyez* S. NORBERT). Il n'avoit consenti qu'avec répugnance à la premiere promotion, & il s'opposa longtems à la seconde. Il mourut le 4 juillet 961. On a de lui des *Constitutions Ecclésiastiques* dans la Collection des Conciles. Il est regardé pour un des principaux auteurs des loix publiées par Edmond & Edgard rois d'Angleterre.

ODON, fils d'Herluin de Conteville, fut nommé l'an 1049 à l'évêché de Bayeux, par Guillaume le Bâtard, duc de Normandie. Il n'étoit âgé que d'environ 14 ans ; mais les bonnes qualités qu'on voyoit éclore en lui, & l'autorité du duc son frere uterin qui l'avoit nommé, firent passer par-dessus les regles prescrites par les canons. L'an 1066, Guillaume ayant résolu de conquérir par les armes le royaume d'Angleterre, dont Harald s'étoit emparé à son préjudice, l'évêque de Bayeux fit équiper à ses frais 100 vaisseaux, & voulut l'accompagner dans cette périlleuse entreprise. Le conquérant le fit son lieutenant pour gouverner ce royaume en son absence. Ebloui de l'éclat de ce poste important, Odon se livra à une prodigalité & à des dépenses

dépenses inouies; & pour fournir au luxe de sa table & de ses équipages, il accabla les peuples d'impôts excessifs, qui les firent révolter. Au-lieu d'adoucir la colere du roi en leur faveur, il lui conseilla de les dépouiller de leurs terres, qui furent partagées entre les Normands, & eut pour sa part jusqu'à 253 fiefs dans différens cantons, outre le château de Douvres & le comté de Kent, dont il avoit déjà été gratifié. Il fut enfin arrêté par ordre du roi indigné de ses concussions, & conduit à Rouen, où il resta enfermé jusqu'à la mort de ce prince. Dès qu'il fut élargi, il se mit à la tête d'un gros parti pour arracher le sceptre à Guillaume le Roux, en faveur de son frere Robert; mais il ne réussit qu'à perdre tous les biens qu'il avoit en Angleterre, & à être renvoyé avec mépris en Normandie. Le duc Robert, pour lequel il avoit tout sacrifié, le prit pour son principal ministre. Il ne pouvoit faire un plus mauvais choix. Ce prélat ambitieux remplit l'état de troubles par ses cabales, & manqua de le bouleverser; mais il n'est pas vrai, comme l'ont avancé quelques historiens, qu'il se soit oublié au point de donner la bénédiction nuptiale à Philippe roi de France & à Bertrade, que ce prince avoit enlevée à son mari, Foulques comte d'Anjou. Enfin déchiré par les remords, & espérant réparer ses fautes par des actions courageuses & utiles, Odon s'enrôla dans la premiere Croisade; & étant parti l'an 1096 avec le duc Robert pour la Terre-Sainte, il mourut en chemin l'année suivante à Palerme en Sicile.

ODON *ou* ODARD, évêque de Cambray, né à Orléans, mourut en 1113. On a de lui une *Explication du Canon de la Messe*, Paris, 1640, in-4°, & d'autres Traités, imprimés dans la *Bibliotheque des Peres*. Sa vie fut remplie par le travail & les bonnes œuvres.

ŒBALUS, fils de Cynortas, roi de Sparte, *voyez* GORGOPHONE.

ŒCOLAMPADE, (Jean) naquit au village de Reinsberg, dans la Franconie, en 1482. Il apprit assez bien le grec & l'hébreu, & acquit diverses connoissances. L'amour de la retraite & de l'étude l'engagea à se faire religieux de Ste. Brigitte dans le monastere de S. Laurent, près d'Ausbourg; mais il ne persévéra pas long-tems dans sa vocation. Il quitta son cloître & se retira à Bâle. La prétendue réforme commençoit à éclater; Œcolampade en adopta les principes, & préféra le sentiment de Zuingle à celui de Luther sur l'Eucharistie. Il fut fait ministre à Bâle, & publia un Traité intitulé: *De l'exposition naturelle de ces paroles du Seigneur*, CECI EST MON CORPS, c'est-à-dire, selon lui, le *Signe*, la *Figure*, le *Type*, le *Symbole*. Les Luthériens lui répondirent, par un livre intitulé: *Syngramma*, c'est-à-dire *Ecrit commun*, composé à ce qu'on croit par Brentius. Œcolampade en publia un second, intitulé: *Anti-Syngramma*, qui fut suivi de divers Traités contre le *Libre-arbitre*, l'*Invocation des Saints*, &c. A l'exemple de Luther, Œcolampade se maria, quoique prêtre, à une

jeune fille dont la beauté l'avoit touché. Voici comment Erasme le raille sur ce mariage. » Œcolampade (dit-il) vient d'épouser une assez belle fille; » apparemment que c'est ainsi » qu'il veut mortifier sa chair. » On a beau dire que le Luthéranisme est une chose tragique; pour moi, je suis persuadé que rien n'est plus comique : car le dénouement » de la piece est toujours quelque mariage, & tout finit en » se mariant, comme dans les » comédies ». Erasme avoit beaucoup aimé Œcolampade, avant qu'il eût embrassé la Réforme. Il se plaignit que, depuis que cet ami étoit entré dans un parti, & que depuis avec l'Eglise il eut quitté sa tendre dévotion pour embrasser l'aigre & seche Réforme, il ne le connoissoit plus; & qu'au-lieu de la candeur dont il faisoit profession tant qu'il agissoit par lui-même, il n'y trouvoit plus que dissimulation & artifice. Œcolampade eut beaucoup de part à la ruine de la vraie Religion, dans plusieurs Cantons de la Suisse. Il mourut à Bâle en 1531. On lit entr'autres choses sur son épitaphe dans l'ancienne cathédrale : *Auctor Evangelicæ Doctrinæ, in hac Urbe primus & Templi hujus verus Episcopus.* Expressions bien dignes de l'orgueilleux réformateur; mais bien au-dessous de la simplicité évangélique! Le mot *Auctor* du reste exprimoit admirablement la nouveauté de sa doctrine. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs livres de la *Bible*, in-fol., & d'autres ouvrages, fruits du fanatisme de secte.

ŒCUMENIUS, auteur Grec du 10e. siecle, selon la plus commune opinion. On a de lui des *Commentaires* sur les *Actes des Apôtres*, les *Epîtres* de S. Paul, sur l'*Epître* de S. Jacques, &c..., & d'autres ouvrages, recueillis avec ceux d'Aretas, par Frédéric Morel, Paris, 1631, en 2 vol. in-fol., grec-latin. Il ne fait presque qu'abréger S. Chrysostome, & il le fait avec assez peu de choix.

ŒDIPE, roi de Thebes, fils de Laïus & de Jocaste. L'oracle avoit prédit à Laïus que son fils le tueroit, & épouseroit sa mere. Pour éviter de tels crimes, Laïus donna Œdipe aussi-tôt après sa naissance, à un de ses officiers pour le faire mourir; mais cet officier, touché de compassion, l'attacha par les talons à un arbre. Un berger passant par-là, prit l'enfant, & le porta à Polybe roi de Corinthe, qui l'éleva comme son fils. L'oracle ayant menacé Œdipe des malheurs dont Laïus avoit déjà été averti, il s'exila de Corinthe, croyant que c'étoit sa patrie. Il rencontra Laïus dans la Phocide, sans le connoître, eut querelle avec lui & le tua. De là il alla à Thebes, & y expliqua l'énigme du Sphinx. Jocaste, la reine, devoit être le prix de celui qui vaincroit ce monstre; & il épousa ainsi sa propre mere. Les dieux, irrités de cet inceste, frapperent les Thébains d'une peste, qui ne cessa que quand le berger qui avoit sauvé Œdipe, vint à Thebes, le reconnut, & lui fit découvrir sa naissance. Œdipe, après ce terrible examen, se creva les yeux de désespoir, & s'exila

de sa patrie. Ethéocle & Polynice, si célebres chez les Grecs, étoient nés du mariage incestueux d'Œdipe & de Jocaste, aussi-bien qu'Antigone & Ismene. L'abbé Gedoyn dit qu'Œdipe n'eut pas d'enfans de Jocaste; mais qu'il avoit eu ces quatre là d'Euriganée, fille de Périphas. Les malheurs d'Œdipe ont fourni un sujet de Tragédie à plusieurs poëtes. Celle de Voltaire est la meilleure, quoique défectueuse à plusieurs égards.

OELHAF, (Nicolas-Jerôme) théologien de Nuremberg, né en 1637, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne, & dans celles de Strasbourg & d'Utrecht. Il devint dans sa 36e. année pasteur à Lauffen, où il mourut en 1675. Il a écrit sur le *Droit naturel* & sur la *Prédestination*. Il a fait aussi une *Réfutation* du *Traité de l'état des Ames après la mort*, &c. Ses ouvrages sont restés dans son pays.

OELHAF, (Tobie) jurisconsulte, né aussi à Nuremberg, fut vice-chancelier de l'académie d'Altorf, où il mourut en 1666, âgé de 65 ans. On a de lui des écrits sur les *Monnoies*, sur les *Formes* & les *Especes des Républiques*, sur les *Donations*, les *Magistrats*, les *Principes du Droit*, les *Appellations*, où il a semé beaucoup d'érudition.

OELHAF, (Nicolas) médecin, a écrit en latin sur les *Plantes* des environs de Dantzig, 1643, 1656, in-4°. Il y a eu d'autres savans du même nom.

ŒNOMAUS, philosophe & orateur Grec du 2e. siecle. Piqué d'avoir été trompé plusieurs fois par l'oracle de Delphes, il fit un *Recueil des Mensonges* de cet oracle fameux. Eusebe nous a conservé, dans sa *Préparation Evangélique*, une partie considérable de ce Traité, où l'on voit que si le démon s'est mêlé de rendre des oracles, comme l'on ne peut guere en douter (*voyez* BALTUS), il n'a pu donner à ses conjectures & à sa divination, la clarté, la précision, & sur-tout la certitude qui distinguent les oracles prophétiques.

ŒNOTRUS, un des fils de Lycaon, donna son nom à une contrée d'Italie où il vint s'établir. Quelques-uns rapportent le nom d'*Œnotrie*, qui fut donné à cette contrée, à un ancien roi des Sabins, nommé aussi *Œnotrus*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que du tems de Virgile on étoit persuadé que d'abord l'Italie avoit été habitée par des Œnotriens, comme on le voit par ces vers :

Œnotrii coluêre viri; nunc fama minores
Dixisse Italiam ducis de nomine gentem.

ŒONUS, fils de Lycimnius, frere d'Alcmene, ayant été tué par les fils d'Hippocoon, Hercule vengea sa mort sur le pere & sur les enfans.

OFFA, roi des Merciens en Angleterre, succéda à Ethelbald son oncle, l'an 757 de J. C. Il assassina lâchement Ethelbert, roi des Anglois Orientaux, qu'il avoit attiré chez lui, sous prétexte de lui faire épouser sa fille. Il eut ensuite des différends avec Charlemagne; mais Alcuin, moine savant & sage politique, les

réconcilia. Offa fit faire un large fossé, pour la défense d'une partie de ses états; & après diverses conquêtes, il retourna à Dieu par une sincere pénitence. Enfin, il remit le trône à Egfrid, son fils. Il mourut peu de tems après, l'an 796. Ce prince, dans un voyage qu'il fit à Rome, augmenta le tribut établi par Ina pour l'entretien du college anglois; mais il fut depuis aboli par Henri VIII, lorsqu'il se sépara de la communion de Rome.

OG, étoit roi de Basan, ou de cette partie de la Terre-Promise qui étoit au-delà du Jourdain, entre ce fleuve & les montagnes de Galaad. Les Israélites voulant entrer dans la Terre-Promise, Og, pour s'y opposer, vint au-devant d'eux avec tous ses sujets jusqu'à Edraï. Moïse le vainquit & le tua, passa au fil de l'épée tous ses enfans & tout son peuple, sans qu'il en restât un seul, conformément aux ordres de Dieu qui vouloit détruire ces nations abominables, dont les crimes justifient la punition, même selon les lumieres naturelles (*voyez* JOSUÉ & un passage de Grotius dans l'article MONTEZUMA). Les Israélites se mirent en possession de son pays, ruinerent 60 villes, & en exterminerent tous les habitans. Og étoit seul resté de la race de Raphaïm. On peut juger de la taille de ce géant, par la grandeur de son lit, qu'on a conservé long-tems dans la ville de Rabbath, capitale des Ammonites. Il étoit de 9 coudées de long & de 4 de large; c'est-à-dire, de 15 pieds 4 pouces & demi de long, sur 5 pieds 10 pouces de large. Mais comme ce roi géant étoit sans doute couché à son aise, & que les anciens guerriers aimoient à exagérer leur grandeur par celle de leurs lits (*voy.* Quinte-Curce, l. 9, ch. 3), on peut croire qu'Og n'étoit pas plus grand que Goliath qui avoit environ 9 pieds. *Voyez* GOROPIUS, SLOANE.

OGER, *le Danois*, appellé aussi *Otger* & *Autcaire*, rendit de grands services à Charlemagne, & fut aussi aimé qu'estimé par ce prince & par sa cour. Le ciel lui ayant ouvert les yeux sur les prestiges du monde; il se fit Religieux dans l'abbaye de S. Faron de Meaux, où il attira un de ses amis, nommé Benoît. Ils moururent tous deux au 9e. siecle, avec de grands sentimens de piété.

OGIER, (Charles) naquit à Paris en 1595, d'un procureur au parlement. Dégoûté de la profession d'avocat qu'il avoit d'abord embrassée, il suivit le comte d'Avaux, ambassadeur en Suede, en Danemarck & en Pologne. De retour en France, il s'appliqua à différens ouvrages, & mourut à Paris en 1654, à 59 ans. On a de lui une relation de ses voyages sous ce titre : *Iter Danicum, Suecicum, Polonicum*, Paris, 1656, in-8°; elle offre bien des choses intéressantes sur les pays qu'il avoit parcourus, sur leurs usages, leurs mœurs & les hommes célebres qu'il avoit visités.

OGIER, (François) frere du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, & suivit le comte d'Avaux, lorsqu'il alla

signer la paix de Munſter en 1648. L'abbé Ogier s'étoit ſignalé dans une querelle de Balzac avec le P. Goulu, où il prit le parti du premier, puis ſe brouilla avec ſon protégé. Dégoûté de la diſpute, il s'occupa à prêcher; mais il n'y eut que les ſuccès que donne la vogue d'un moment. Cet écrivain mourut à Paris en 1670. On a de lui : I. *Jugement & Cenſure de la doctrine curieuſe de François Garaſſe, Jéſuite*, 1623, in-8°. II. *Actions publiques*, en 2 vol. in-4° : ce ſont de mauvais ſermons, applaudis dans le tems. III. Des *Poéſies*, répandues dans différens recueils.

OGIER, (Jean) *voy.* GOMBAUD.

OGILBI, (Jean) iſſu d'une famille noble d'Ecoſſe, entra chez les Jéſuites en 1597, âgé de 17 ans. Il ſe diſtingua dans ſa patrie par ſon zele pour la Religion de ſes peres, & fut mis à mort à Glaſcow en 1615, pour l'avoir défendue contre le ſchiſme & l'héréſie. Les réponſes qu'il fit à ſes juges, ſont pleines de cette force & de cette dignité chétienne qui diſtingua les premiers martyrs. Le P. Mathias Tanner dans ſa *Societas Jeſu uſque ad ſanguinem militans*, raconte les circonſtances de la mort de cet homme vraiment apoſtolique, d'une maniere pleine d'élégance, d'intérêt & d'énergie. On peut conſulter auſſi *Relatio incarcerationis & martyrii Joannis Ogilbei*, à Douay & enſuite à Ingolſtadt, 1616, in-16.

OGILBI, (Jean) en latin *Ogilvius*, né près d'Edimbourg en 1600, s'appliqua à la géographie & à la littérature tant ſacrée que profane. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Bibliæ Regia Anglica*, Cambridge, 1660, grand in-folio. Cette édition magnifique eſt ornée de très-belles gravures en taille-douce, & accompagnée du livre des Prieres & des Offices anglois. Les curieux la recherchent beaucoup pour ſa beauté & ſa rareté. II. Une *Edition de Virgile*, avec des notes & de belles planches, qui la rendent chere; Londres, 1663, in-fol. III. Un *Atlas*, qui lui mérita le titre de coſmographe du roi d'Angleterre. IV. Pluſieurs Verſions en anglois d'auteurs anciens. V. Deux Poëmes, la *Matrone d'Epheſe* & *l'Eſclave Romain*. Il mourut le 4 ſeptembre 1676.

OGNA SANCHA, comteſſe de Caſtille, vivoit vers l'an 990. Etant veuve, elle devint paſſionnément amoureuſe d'un prince Maure. Pour l'épouſer, elle forma le deſſein d'empoiſonner ſon fils Sanche Garcias, comte de Caſtille, qui pouvoit s'y oppoſer. Garcias en fut averti. Il étoit à table, lorſqu'on lui préſenta du vin empoiſonné par l'ordre de cette princeſſe. Il diſſimula ce qu'il ſavoit, & par civilité la pria de boire la premiere. Ogna voyant ſon crime découvert, & déſeſpérant d'en obtenir le pardon, but de ce qui étoit dans la coupe, & mourut peu de tems après. On dit que delà vient la coutume de Caſtille, de faire boire les femmes les premieres : ce qui s'obſerve encore aujourd'hui en divers endroits d'Eſpagne.

OGYGÈS, fils de Neptune

& d'Aliſtra, régna dans la Grece, où il fonda pluſieurs villes. De ſon tems un déluge affreux ſubmergea toute l'Attique & toute l'Achaïe. On en place l'époque communément à l'an 248 avant le déluge de Deucalion. Mais tous ces déluges de la mythologie ne ſont que le vrai & univerſel déluge, défiguré par les poëtes & les hiſtoriens des tems fabuleux, qui ont particulariſé cette grande cataſtrophe du monde, en lui appliquant les circonſtances de quelque inondation locale. *Voyez* DEUCALION.

OIHENART, (Arnauld) avocat au parlement de Navarre, au 17e. ſiecle, étoit natif de Mauléon. On a de lui : *Notitia utriuſque Vaſconiæ*, Paris, 1638 ou 1656, in-4° ; c'eſt la même édition de ce livre fort ſavant, & qui n'eut pas autant de ſuccès qu'il méritoit

OISEAU, *voyez* LOYSEAU.

OISEL, (Jacques) né à Dantzig en 1631, d'une famille originaire de France, devint profeſſeur du droit public & du droit des gens, dans l'univerſité de Groningue. Il lia une étroite amitié avec Pufendorf, raſſembla une belle bibliotheque, & entretint un commerce de littérature & d'amitié avec pluſieurs ſavans. On a de lui quelques ouvrages qui marquent beaucoup d'érudition : I. Des *Corrections* & des *Notes* ſur divers auteurs. II. Un Traité intitulé : *Theſaurus ſelectorum Numiſmatum antiquorum, ære expreſſorum*, Amſterdam, 1677, in-4°, curieux, inſtructif & peu commun. III. *Catalogue* de ſa *Bibliotheque*, imprimé en 1686, année de ſa mort.

OISEL, (Antoine l') *voyez* LOISEL.

OKAM, *voyez* OCCAM.

OKIN, *voyez* OCHIN.

OKOLSKI, (Simon) Dominicain Polonois du 17e. ſiecle, auteur d'une hiſtoire de ſa nation, ſous ce titre : *Orbis Polonus*, Cracovie, 1641, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, aujourd'hui rare, eſt plein de ſavantes recherches ſur l'origine des Sarmates, & ſur celle des plus anciennes familles Polonoiſes, qui enleverent preſque toute l'édition. Okolski devint provincial de ſon ordre en Pologne l'an 1649. Il mourut vers l'an 1654.

OKSKI, (Staniſlas) *Orichovius*, gentilhomme Polonois, né dans le dioceſe de Prémiſlaw, étudia à Wittemberg, ſous Luther & ſous Mélanchthon, puis à Veniſe ſous Egnace. De retour en ſa patrie, il entra dans le clergé & devint chanoine de Prémiſlaw. Son éloquence le fit ſurnommer le *Démoſthenes Polonois*. Mais ſon attachement aux erreurs de Luther, cauſa de grands maux au clergé. Il fut excommunié par ſon évêque, & il n'en devint que plus furieux. Enfin il rentra dans l'Egliſe Catholique au ſynode tenu à Varſovie en 1561, & fit imprimer ſa *Profeſſion de Foi*. Depuis ce tems-là, il s'éleva avec zele contre les Proteſtans, & publia un grand nombre de livres de controverſe. On imprima ſes *Opuſcules*, en 1563, in-8°. On lui doit auſſi les *Annales du regne de Sigiſmond-Auguſte*, in-12, en latin, & *Inſtitutio principis*.

Son vrai nom étoit *Orzechowski*, mais on sait que dans la langue polonoise, & en général dans l'esclavone, mere de tant d'autres, plusieurs lettres semblent disparoître dans la prononciation, quoique les indigenes prétendent les faire sentir.

OLAF, *Olavus*, roi de Norwege à la fin du 10e. siecle, seconda le zele de Leif, fils d'Eric le Roux, pour la conversion des Groenlandois, & envoya dans ce pays des ecclésiastiques qui y formerent une chrétienté florissante. Voyez GROENLAND dans notre *Dict. Géog.* 1791.

OLAHUS, (Nicolas) né à Hermanstadt en 1493, d'une famille qui descendoit des princes de la Moldavie, s'appliqua, sans presqu'aucun secours de maîtres, à l'étude des belles-lettres, & y fit de grands progrès. Il fut pourvu successivement de canonicats dans l'église de Cinq-Eglises & dans celle de Strigonie; ses vertus & sa prudence dans les affaires le placerent dans le conseil de Louis II, roi de Hongrie. Après la bataille de Mohatz, où ce prince perdit la vie, il fut fait gouverneur d'Albe-Royale. Charles-Quint ayant nommé Marie, reine douairiere de Hongrie, veuve de Louis, au gouvernement des Pays-Bas; cette princesse choisit Olahus pour son ministre. Après avoir demeuré huit ans à Bruxelles en cette qualité, il fut nommé par Ferdinand, frere de Charles-Quint & roi de Hongrie, évêque de Zagrab & chancelier du royaume de Hongrie, & placé ensuite sur le siege d'Agrie en 1548. Il y déploya tout son zele pour réparer les maux que l'hérésie avoit faits dans ce vaste diocese, & eut la consolation de voir ses efforts couronnés d'un heureux succès. Pendant le fameux siege de cette ville en 1552, il anima les généraux & les soldats à la défendre courageusement contre l'ennemi du nom chrétien, & on peut dire que ses libéralités & ses discours ne contribuerent pas peu à faire lever le siege de cette ville. Ferdinand le nomma ensuite à l'archevêché de Strigonie en 1553; il occupa ce siege pendant 15 ans, & s'appliqua sans relâche à faire fleurir dans son diocese la Religion avec toutes les vertus qu'elle produit. Il tint à cet effet deux conciles nationaux à Tyrnaw, dont les actes ont été imprimés à Vienne en 1560, in-4°. C'est par sa munificence & celle de l'empereur que se forma le college des Jésuites à Tyrnaw, le premier qui fut établi en Hongrie, alors en proie aux nouvelles hérésies & à tout genre de séductions: il fonda encore dans la même ville un séminaire pour les jeunes clercs. En 1562, il fut fait palatin du royaume; & après avoir couronné Maximilien en qualité de roi de Hongrie, il mourut à Tyrnaw l'an 1568. On a de ce savant & pieux prélat: I. Une *Chronique de son tems.* II. Une *Histoire d'Attila*, Presbourg, 1538. III. Une *Description de la Hongrie*, Presbourg, 1735. On trouve sa *Vie* très-détaillée dans l'Histoire des Palatins de Hongrie, par le P. Muszka Jésuite, Tyrnaw, 1752, in-fol.

OLAUS MAGNUS, *voyez* MAGNUS.

OLAUS RUDBECK, *voy.* RUDBECK.

OLBERT *ou* ALBERT, né à Lerne, près de Thuin, dans le pays de Liege, vers la fin du 10e. siecle, embrassa la vie monastique à Lobbes, fut envoyé dans le monastere de S. Germain-des-Prés à Paris, de là à Troyes & enfin à Chartres, où il se perfectionna dans les sciences divines sous Fulbert, évêque de cette ville. Olbert fut fait ensuite abbé de Gembloux, puis appellé pour être le premier abbé du monastere de S. Jacques, que l'on venoit d'ériger à Liege, où il mourut l'an 1048. On a de lui : I. Un *Recueil de Canons* qu'il fit avec Burchard, évêque de Worms. II. *Vie de S. Véron*, publiée par George Galopin. Il est encore auteur de plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été publiés.

OLDECORN, (Edouard) plus connu en Angleterre sous le nom de *Hall*, né en 1561, dans la province d'Yorck, fit ses études à Rheims & à Rome où il reçut l'ordre de prêtrise. Il fut ensuite admis dans la compagnie de Jesus, & envoyé comme missionnaire en Angleterre en 1588. Il en remplit les fonctions avec beaucoup de zele & de succès pendant 17 ans dans la province de Worcester. La conjuration des poudres donna occasion de s'en saisir. On l'appliqua cinq fois à la question ; mais on ne put apprendre ni par son aveu, ni par aucun autre témoignage suffisant qu'il eût eu connoissance de la conjuration. Il protesta toujours qu'il n'avoit pas connu ce complot, avant qu'il fût public, qu'il n'avoit jamais approuvé, ni pris la défense des coupables ; mais cela ne l'empêcha pas d'être condamné au supplice des traîtres à Worcester, le 7 avril 1606. Il eut la consolation de réconcilier à l'Eglise un des criminels qui subit la mort avec lui, & qui mourut dans de grands sentimens de foi & de pénitence. Un nommé *Littleton* demanda publiquement pardon à Dieu & au P. Oldecorn, de l'avoir injustement accusé de la conjuration. Nous avons pris ces détails dans les *Mémoires* de M. Challoner, vicaire apostolique à Londres, imprimés en 1741. *Voyez* JACQUES VI, roi d'Ecosse, & GARNET.

OLDENBURG, (Henri) habile gentilhomme Allemand, natif du duché de Brême, étoit consul à Londres pour la ville de Brême, dans le tems du long parlement de Cromwel. Il étudia dans l'université d'Oxford en 1656, & fut ensuite précepteur du lord Guillaume Cavendish. Lorsque la société royale de Londres fut établie, il en fut secrétaire & associé. Son goût pour les hautes sciences l'unit d'une étroite amitié avec Robert Boyle, dont il traduisit en latin plusieurs ouvrages, & cette amitié fut constante. Enfin, il mourut à Charlton dans la province de Kent, en 1678. C'est lui qui a publié les *Transactions philosophiques* des 4 premieres années, en 4 tomes : savoir, depuis le N°. 1*er.*, 1664, jusqu'au N°. CXXXVI, 1667.

OLDENBURGER, (Phi-

Lippe-André) enſeigna le droit & l'hiſtoire à Geneve avec réputation. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, publiés ſous différens noms, entr'autres : I. *Theſaurus rerum publicarum totius Orbis*, en 4 vol. in-8°; livre qui, quoiqu'imparfait, eſt utile & curieux pour la connoiſſance des républiques & de leurs intérêts. II. *Limnæus enucleatus*, in-folio; eſtimé, & néceſſaire pour l'étude du droit public de l'Empire. III. *Notitia Imperii, ſive Diſcurſus ad inſtrumenta Pacis Oſnabrugo-Monaſterienſis*, in-4°, ſous le nom de *Philippus-Andreas Burgoldenſis*. IV. Un Traité des moyens de procurer un état tranquille aux républiques, ſous ce titre : *Tractatus de Rebuſpublicis turbidis in tranquillum ſtatum reducendis*. Tous ces ouvrages furent goûtés de ceux qui aiment l'érudition & les études politiques. L'auteur mourut à Geneve en 1678.

OLDENDORP, (Jean) natif de Hambourg, enſeigna le droit à Cologne, puis à Marpurg, où il mourut le 3 juin 1567. Il étoit neveu du célebre Albert Krants; mais il n'eut pas le même attachement à la Religion Catholique, qu'il quitta pour embraſſer les nouvelles erreurs. On a de lui divers écrits de juriſprudence, peu connus.

OLDHAM, (Jean) Anglois, fils d'un miniſtre non-conformiſte, ſe diſtingua par quelques *Traductions*, des *Satyres* contre les Jéſuites, & d'autres poéſies, & mourut en 1583, à 30 ans, de la petite-vérole. Dryden ſon ami lui conſacra un poëme funebre.

OLEARIUS, (Adam) né en 1603 à Aſchersleben, petite ville de la principauté d'Anhalt, d'un tailleur d'habits, profeſſa quelque tems à Leipſig avec beaucoup de ſuccès. Il quitta ce poſte pour paſſer dans le Holſtein, où le prince Frédéric le nomma ſecrétaire de l'ambaſſade qu'il envoyoit au czar & au roi de Perſe. Cette courſe dura près de 6 ans, depuis 1633 juſqu'en 1639. Olearius de retour à Gottorp, fut fait en 1650 bibliothécaire, antiquaire & mathématicien du duc. Il remplit ce poſte avec applaudiſſement juſqu'à ſa mort, arrivée en 1671, à 68 ans. Ce ſavant joignoit à la connoiſſance des mathématiques, celle des langues orientales, & ſurtout du perſan. Egalement propre aux choſes utiles & aux arts agréables, il poſſédoit la muſique & jouoit avec goût de pluſieurs inſtrumens. On lui doit : I. Une *Relation* de ſon *Voyage* de Moſcovie, Tartarie & de Perſe, en allemand, Sleſwick, 1663, in-fol., auſſi exacte que bien détaillée. On en a une Traduction françoiſe par Wiquefort, dont la meilleure édition eſt celle de 1727, en 2 vol. in-fol.; une Traduction en anglois par Jean Davies, Londres, 1666, in-folio; & un Abrégé en italien, Viterbe, 1658, in-4°. II. Une *Chronique* abrégée du Holſtein, in-4°. III. La *Vallée des Roſes de Perſe*. C'eſt un recueil d'hiſtoires agréables, de bons mots & de maximes, tirés des livres perſans. IV. *Pinacotheca rerum naturalium Gottorpienſis*, Sleſwick, in-fol.

OLEARIUS, (Godefroi)

docteur en théologie, & surintendant de Hall, mort en 1687, à 81 ans, est auteur d'un *Corps de Théologie* à l'usage des Luthériens. — Jean Olearius son fils, professeur de rhétorique, puis de théologie à Leipsig, fut l'un des premiers auteurs des Journaux de cette ville, sous le titre d'*Acta Eruditorum*. Il étoit né à Hall, en Saxe, en 1639, & il mourut à Leipsig en 1713, à 74 ans, après avoir exercé les emplois les plus distingués de l'université. On a de lui : I. Une *Introduction à la Théologie*. II. Une *Théologie positive, polémique, exégétique & morale*, &c., &c.; tous ouvrages infectés des nouvelles erreurs. — Godefroi Olearius, fils de Jean, naquit à Leipsig en 1672, fut professeur en langue grecque & latine à Leipsig, puis en théologie, obtint un canonicat, eut la direction des étudians, & la charge d'assesseur dans le consistoire électoral & ducal. Il mourut de pthisie en 1715, âgé de 43 ans. On a de lui : I. *Dissertatio de adoratione Patris per Jesum-Christum*, in-4°, 1709. Il y réfute une des principales erreurs des Sociniens, qui refusoient à J. C. le titre & les fonctions de médiateur entre Dieu & les hommes. II. Une bonne *Edition* de *Philostrate*, en grec & en latin, in-folio, Leipsig, 1709. III. La *Traduction* latine de l'*Histoire de la Philosophie* de Thomas Stanley, in-4°, Leipsig, 1712. IV. *Histoire Romaine & d'Allemagne*, Leipsig, 1699, in-8°. Ce n'est qu'un abrégé.

Oleaster, (Jerôme) habile Dominicain Portugais, natif du bourg de Azambuja; qui signifie *Olivier*, assista au concile de Trente, en qualité de théologien de Jean III, roi de Portugal. Il refusa à son retour un évêché, fut inquisiteur de la foi, & exerça les principales charges de son ordre dans sa province. On a de lui des *Commentaires* sur le *Pentateuque*. La bonne édition de ce savant ouvrage, imprimé à Lisbonne, 1556-1558, 5 part. en un vol. in-fol., est recherchée. Il est rare d'en trouver toutes les parties exactement rassemblées, vu qu'elles parurent en différentes années. On a encore d'Oleaster, des *Commentaires* sur *Isaïe*, Paris, 1622, in-fol. Le latin, le grec & l'hébreu étoient aussi familiers à Oleaster, que sa propre langue. Il mourut en 1563, en odeur de sainteté.

Olen, poëte Grec, plus ancien, dit-on, qu'Orphée, étoit de Xanthe, ville de Lycie. Il composa plusieurs *Hymnes*, que l'on chantoit dans l'isle de Délos aux jours solemnels. On dit qu'Olen fut l'un des fondateurs de l'oracle de Delphes, qu'il y exerça le premier la fonction de prêtre d'Apollon, & qu'il rendoit des oracles en vers; mais tous ces faits sont très-incertains.

Olesniki, (Sbignée) l'un des plus grands hommes que la Pologne ait produits, issu d'une noble & ancienne famille, fut secrétaire du roi Ladislas Jagellon. Ce fut en cette qualité qu'il suivit ce monarque dans ses expéditions militaires. Il fut assez heureux pour lui sauver la vie, en renversant d'un tronçon de lance un cavalier

qui venoit droit à ce prince. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, & obtint l'évêché de Cracovie & le chapeau de cardinal. Ladislas l'employa dans les ambassades & dans les affaires les plus importantes. Ce prince lui laissa en mourant, pour marque de sa bienveillance, l'anneau qu'il avoit reçu autrefois de la reine Hedwige, sa 1re. femme, comme le gage le plus cher & le plus précieux de son amitié. Olesniki fit bientôt éclater sa reconnoissance; dès qu'il fut mort, il fit élire à Posnanie, en 1434, le jeune Ladislas, son fils aîné, qui fut depuis roi de Hongrie, & qui périt malheureusement à la bataille de Varna en 1444. Le cardinal-évêque de Cracovie fit ensuite élire Casimir, frere du jeune Ladislas, & rompit l'élection où quelques Polonois avoient élu Boleslas, duc de Moscovie. Cet illustre prélat finit tranquillement ses jours à Sandomir, le 1er. avril 1455, à 66 ans. Une régularité exemplaire, & une fermeté inflexible qui n'avoit en vue que les intérêts & la gloire de la Religion, du roi & de sa patrie, formoient son caractere. Il laissa en mourant tous ses biens aux pauvres, dont il avoit été le pere pendant sa vie.

OLGIATI *voyez* LAMPUGNANI.

OLIER, (Jean-Jacques) instituteur, fondateur & premier supérieur de la communauté des prêtres & du séminaire de S. Sulpice à Paris, étoit second fils de Jacques Olier, maître-des-requêtes. Il naquit à Paris en 1608. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il fit un voyage à Notre-Dame de Lorette. De retour à Paris, il se lia très-étroitement avec Vincent de Paul, instituteur des Lazaristes. Son union avec ce Saint lui inspira l'idée de faire des missions en Auvergne, où étoit située son abbaye de Pébrac. Son zele y produisit beaucoup de fruits. Quelque tems après, le cardinal de Richelieu lui offrit l'évêché de Châlons-sur-Marne, qu'il refusa. Il projetoit de fonder un séminaire, pour disposer aux fonctions sacerdotales les jeunes gens qui embrassent l'état ecclésiastique, lorsqu'on lui proposa la cure de S. Sulpice. Après s'être démis de son abbaye, il accepta cette cure comme un moyen propre à exécuter ses desseins, & en prit possession en 1642. La paroisse de S. Sulpice servoit alors de retraite à tous ceux qui vivoient dans le désordre. De concert avec les ecclésiastiques qu'il avoit amenés avec lui de Vaugirard, où ils avoient vécu quelque tems en communauté, il travailla à la réforme des mœurs avec autant de zele que de succès. Sa paroisse devint la plus réguliere de Paris. On sait combien les duels étoient alors fréquens: il vint à bout d'en arrêter la fureur. Il engagea plusieurs seigneurs à faire publiquement dans son église, un jour de Pentecôte, une protestation qu'ils signerent, de ne donner ni accepter aucun cartel; ce qu'ils exécuterent très-fidellement. Cet exemple fut suivi de plusieurs autres seigneurs, avant même que l'autorité du roi eût arrêté le

cours de ce désordre. Au milieu de tant de travaux, il n'abandonna pas le projet de fonder un séminaire. Comme le nombre des prêtres de sa communauté s'étoit très-multiplié, il crut trouver une occasion favorable, & commença à les partager. Il en destina une partie à la direction du séminaire, pour la fondation duquel il obtint des lettres-patentes en 1645. L'autre partie continua à l'aider dans les fonctions du saint ministere. Quoique partagés pour deux objets différens, ces ecclésiastiques n'ont jamais formé qu'un même corps. Ce qu'il y a de remarquable dans cette œuvre, c'est que, depuis son établissement on n'a jamais manqué de sujets, malgré le grand nombre qu'en exige l'étendue de la paroisse, le séminaire de Paris & ceux de la province, & quoiqu'ils n'y soient attirés par aucun intérêt, ni retenus par aucun engagement. En 1646, il fit commencer la construction de l'église de S. Sulpice; mais le vaisseau de cette église n'étant pas assez grand pour le nombre des paroissiens, il fit de concert avec son successeur, jeter de nouveaux fondemens en 1655, pour l'église que l'on voit aujourd'hui. Ce pieux fondateur s'étant démis de sa cure en 1652, se retira dans son séminaire, & travailla à faire de semblables établissemens dans quelques dioceses, & à planter la foi à Mont-Réal en Amérique, par les missionnaires qu'il y envoya. Après s'être signalé par ces différens établissemens, il mourut saintement en 1657, à 49 ans. Olier étoit un homme d'une charité ardente & d'une piété tendre. On a de lui quelques ouvrages de spiritualité, entr'autres des *Lettres*, publiées à Paris, 1674, in-12, remplies d'onction, mais dans lesquelles on desireroit quelquefois une dévotion moins minutieuse & plus éclairée. Le P. Gyri a donné un court Abrégé de sa *Vie* en un petit volume in-12, d'après des Mémoires que lui avoit communiqué Leschassier, un des successeurs d'Olier, dans la place de supérieur du séminaire.

OLIMPO, (Balthasar) poëte Italien du 16e. siecle, dont on a *Pegasea in stanze amorose*, Venise, 1525, in-8°. *La gloria d'Amore*, 1530, in-8°. Le recueil de ses *Œuvres*, avec les deux pieces précédentes, 1538 & 1539, a 8 parties en 2 vol. in-8°. Dans la totalité c'est très-peu de chose.

OLIVA, *voyez* GABRIELI.

OLIVA, (Alexandre) général de l'ordre de S. Augustin, & célebre cardinal, né à Saxoferrato de parens pauvres, prêcha avec réputation dans les premieres villes d'Italie. Son savoir, sa vertu, & surtout une modestie extrême au milieu des applaudissemens, lui mériterent l'amitié & l'estime de Pie II, qui l'honora de la pourpre & le nomma à l'évêché de Camerino. Ce pontife l'employa dans plusieurs négociations importantes, & il eut autant à se louer de sa dextérité que de sa prudence. Ce vertueux cardinal mourut à Tivoli en 1463, à 55 ans. On a de lui: I. *De Christi ortu Sermones centum.* II. *De Cœnâ*

cum Apostolis factâ. III. *De peccato in Spiritum Sanctum.* Ces ouvrages sont des monumens de son érudition & de sa piété. Son caractere étoit fort doux, & il y avoit autant d'agrément à vivre avec lui, que de plaisir à le lire.

OLIVA, (Jean-Paul) Jésuite, né à Genes en 1600, d'une famille illustre, qui a donné deux doges à cette république, prêcha avec beaucoup de succès & d'éclat dans les principales villes d'Italie, & devant les papes Innocent X, Alexandre VII, Clément IX & Clément X. Il fut élu général de son ordre en 1664, & il mourut à Rome en 1681, à 82 ans. On a de lui: I. Un Recueil de *Lettres*, estimées. II. Des *Sermons*, qui sont un monument de son éloquence. III. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture. Son Commentaire sur le 7e. chap. du 1er. livre d'Esdras, montre jusqu'où on doit porter le respect & la soumission envers ceux que Dieu nous a donnés pour maîtres quels qu'ils puissent être.

OLIVA, (Jean) né en 1689 à Rovigo dans les états de Venise, embrassa l'état ecclésiastique, & fut élevé au sacerdoce en 1711. Son goût & son talent décidés pour la littérature, le firent nommer à la place de professeur d'humanités à Asolo, qu'il occupa pendant 8 ans. Il alla à Rome en 1715, où il fut bien accueilli par Clément XI. Après la mort de ce pape, il eut la place de secrétaire du conclave: place qui lui procura la connoissance du cardinal de Rohan, qui se l'attacha, & le fit son bibliothécaire en 1722. Le cardinal n'eut qu'à se louer de ce choix. Sa bibliotheque devint le centre de l'érudition & l'asyle des savans étrangers. Trente-six années de recherches continuelles enrichirent prodigieusement le dépôt confié à l'infatigable abbé Oliva. Il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 19 mars 1757. On doit à sa plume laborieuse & savante: I. Un *Discours* latin, qu'il prononça dans le college d'Asolo, *sur la nécessité de joindre l'étude des médailles anciennes à l'histoire des faits.* II. Une Dissertation sur la maniere dont les études s'introduisirent chez les Romains, & sur les causes qui firent déchoir les lettres parmi eux. III. Une autre Dissertation sur un monument de la déesse Isis. Ces trois ouvrages ont été publiés à Paris in-8°, 1758, chez Martin, sous le titre d'*Œuvres diverses de l'abbé Oliva.* IV. Une Edition d'un manuscrit de Silvestri sur un ancien monument de Castor & de Pollux, avec la Vie de l'auteur, in-8°. V. Une *Edition*, in-4°, de plusieurs *Lettres* du Pogge, qui n'avoient point encore paru. VI. Un *Catalogue* manuscrit de la *Bibliotheque du cardinal de Rohan*, en 25 vol. in-fol. VII. *Traduction*, en latin, du *Traité du choix & de la méthode des Etudes, de l'abbé Fleury.*

OLIVARÈS, (Gaspar de Guzman comte d') d'une illustre maison d'Espagne, acquit une grande faveur auprès de Philippe IV. Après avoir été son favori, il devint son 1er. ministre à la place du duc

d'Uzeda, & jouit d'une autorité presqu'absolue pendant 22 ans. Son ministere ne fut pas heureux. L'Espagne se trouvant affoiblie par les guerres qu'elle soutenoit contre les puissances voisines ; les Catalans, excités par des émissaires François, profiterent de cette circonstance pour se révolter. Les Portugais firent la même chose avec un succès plus durable, & reconnurent pour roi l'an 1640 le duc de Bragance. Les Espagnols battus sur terre par les François, & sur mer par les Hollandois, & n'éprouvant partout que des malheurs, s'en prirent à la négligence du ministre. Leurs plaintes parvinrent jusqu'au trône. On fut obligé de renvoyer l'an 1643 le ministre, au moment où, délivré de son plus redoutable rival, (le cardinal de Richelieu), il auroit pu rétablir les affaires du gouvernement. Olivarès alloit être rappellé, s'il n'eût pas précipité ses espérances, dit Hénault : « Car en voulant se » justifier par un écrit qu'il » publia, il offensa plusieurs » personnes puissantes, dont » le ressentiment fut tel, que » le roi jugea à propos de l'é- » loigner encore davantage, » en le confinant à Toro, où il » mourut bientôt de chagrin ».

OLIVE, (Pierre-Jean) Cordelier de Serignan dans le diocese de Beziers, étoit un partisan zélé de la pauvreté & de la désappropriation des biens. Les Religieux de son ordre, ennemis du joug qu'il vouloit leur imposer, chercherent des erreurs dans son *Traité de la Pauvreté* & dans son *Commentaire* sur l'*Apocalypse*. Ils crurent en avoir trouvé plusieurs, qui furent censurées sur leur dénonciation. Olive expliqua sa doctrine dans le chapitre général tenu à Paris en 1292, & ses accusateurs furent confondus. Il mourut à Narbonne l'an 1297, en odeur de sainteté.

OLIVET, (Joseph Thoulier d') né à Salins en 1682, fut élevé par son pere depuis conseiller au parlement de Besançon. Il entra de bonne heure chez les Jésuites, où il avoit un oncle distingué par son savoir. Après y avoir essayé ses talens en divers genres, comme poëte, comme prédicateur, comme humaniste, il quitta cette compagnie célebre à l'âge de 33 ans. Quelque tems avant sa sortie des Jésuites, on voulut lui confier l'éducation du prince des Asturies ; il aima mieux venir à Paris, vivre dans le sein des lettres. Il se fit en peu d'années une telle réputation, que lorsqu'il étoit occupé à rendre les derniers soins à son pere mourant, l'académie françoise, qui alors n'étoit point encore un club de philosophistes, le choisit absent, par la seule considération de son mérite, en 1723. L'étude de la langue françoise devint alors son objet de préférence, mais il n'oublia pas les langues anciennes. Il s'attacha sur-tout à Cicéron, pour lequel il conçut une admiration qui tenoit de l'enthousiasme. La cour d'Angleterre lui proposa de faire une magnifique édition des ouvrages de cet orateur. Ayant montré les lettres qu'on lui écrivoit à ce sujet au cardinal de Fleury, & oubliant les riches promesses de l'étranger, il consacra à l'édu-

cation du dauphin, le travail qu'il eût offert au duc de Cumberland. Cet ouvrage long & pénible parut en 9 vol. in-4°, en 1740, à Paris, avec des Commentaires choisis, purement écrits & pleins d'érudition. L'abbé d'Olivet avoit eu dès sa jeunesse les liaisons littéraires les plus étendues & les plus illustres. Il compta au nombre de ses amis, l'évêque de Soissons, & toute la maison de Sillery, le savant Huet, le P. Hardouin, le P. de Tournemine, Desprèaux, Rousseau, le président Bouhier, &c. Newton & Pope le traiterent à Londres comme Clément XI l'avoit traité à Rome, avec une distinction qui supposoit une haute estime. Il avoit l'accès le plus familier chez le cardinal de Fleury; l'évêque de Mirepoix l'écoutoit avec confiance. Il mourut le 8 octobre 1768. L'Abbé d'Olivet étoit un excellent critique, un grammairien consommé. Savant sans pédanterie & sans faste, il n'avoit pas moins de goût que de savoir. Ses ouvrages sont : I. *Entretiens de Cicéron sur la Nature des Dieux*, traduits en françois, 1765, 2 vol. in-12. Le président Bouhier eut part à cette version, dont les notes sont savantes. II. La Traduction des *Philippiques* de Démosthenes & des *Catilinaires* de Cicéron, élégante & fidelle, conjointement avec le président Bouhier, 1765, in-12. III. *Histoire de l'Académie Françoise*, pour servir de suite à celle de Pelisson, in-12 : ouvrage estimable pour les recherches. Le style en est simple, & l'on s'apperçoit que l'historien songe plus à instruire qu'à briller. Homme d'un caractere & d'un goût très-austeres, zélé partisan des anciens; il n'a pas été plus prodigue d'ornemens que Pelisson. Tous deux ont pensé qu'une noble simplicité étoit la parure qui convenoit le mieux à ce genre d'ouvrage. « Alors, » dit un critique judicieux, le » grave sénat de la littérature » françoise n'étoit point encore changé en théâtre, les » assemblées académiques n'étoient point encore devenues des spectacles, où l'on » applaudit, où l'on siffle, où » les femmes donnent le ton; » & l'on ne voyoit point les » quarante immortels, obligés » de mendier par de misérables » pointes, les acclamations » d'une troupe d'oisifs qui prétend qu'on l'amuse à sa maniere : ils n'avoient point à » craindre, en parlant raison, » d'être interrompus comme » de vils histrions, par les » huées d'un auditoire qui ne » veut que de l'esprit ». IV. *Tusculanes* de Cicéron, dont trois sont traduites par l'abbé d'Olivet, & les deux autres par le président Bouhier. V. *Remarques sur Racine*, in-12, (*voyez* l'article de ce poëte, & celui de l'abbé des FONTAINES). VI. *Pensées de Cicéron pour servir à l'éducation de la Jeunesse*, in-12. Toutes les traductions de l'abbé d'Olivet jouissent d'une estime générale. VII. *Prosodie Françoise*, d'une grande utilité pour les étrangers & les nationaux.

OLIVETAN, (Robert) parent du fameux Calvin, fit imprimer à Neuf-Châtel en 1535, in-folio, une *Traduction* fran-

çoise *de la Bible*, la premiere qui ait été faite sur l'hébreu & sur le grec. Elle est écrite d'un style dur & barbare, & n'est pas fidelle. Le caractere de l'impression est gothique, & la diction ne l'est pas moins. Sa rareté est son seul mérite. Calvin passe pour avoir eu la plus grande part à cette traduction. Olivetan survécut peu à sa publication; & mourut l'année d'après, 1536. Quelques fanatiques de son parti publierent qu'il fut empoisonné à Rome, mais c'est un conte qui n'a aucun fondement. On réimprima la *Bible d'Olivetan* à Geneve, 1540, in-4°, revue par Jean Calvin & N. Malingre. Cette édition est encore plus rare que la premiere. On l'appelle la *Bible de l'Epée*, parce que c'étoit l'enseigne de l'imprimeur.

OLIVIER de Malmesbury, savant Bénédictin Anglois au XIe. siecle, s'étant appliqué à la méchanique, voulut imiter Dédale & voyager dans les airs. Il s'élança du haut d'une tour; mais les ailes qu'il avoit attachées à ses bras & à ses pieds, n'ayant pu le porter qu'environ 120 pas loin de cette tour, il se cassa les jambes en tombant, & mourut à Malmesbury l'an 1060. Cette expérience, quoique malheureuse, prouve qu'il n'est point impossible à l'homme de se soutenir quelque tems en l'air. On sait que les efforts du célebre Dante, de Bacville, de Paul Guidotti, d'un Jésuite de Padoue, d'un Théatin de Paris, &c., eurent aussi du succès; en 1782, le méchanicien Blanchard parvint à s'élever à une certaine hauteur. Il ne faut cependant pas conclure delà, que nous planerons un jour dans les airs comme les aigles des Alpes; presque tous les hommes volans dont nous venons de parler, furent fracassés de leur chute, & la découverte alla à vau-l'eau. M. Mongez, chanoine-régulier de la congrégation de France, dans un *Mémoire sur l'Imitation du vol des Oiseaux*, lu à l'académie de Lyon en 1773, a très-bien démontré que les efforts de l'homme n'atteindront jamais à cette dangereuse imitation, qui mettroit la plus destructive confusion dans toutes les affaires de ce bas-monde. M. de la Lande dans une *Lettre adressée* (en 1782) *aux Auteurs du Journal des Savans*, a prouvé la même chose: *Pennis non homini datis*. Hor. *Voyez* DANTE Jean-Baptiste.

OLIVIER, (Séraphin) natif de Lyon, étudia à Bologne en droit civil & canon. Etant allé à Rome, il y fut connu par Pie IV, devint auditeur de Rote, & exerça cet emploi pendant 40 ans. Grégoire XIII & Sixte V l'employerent en diverses nonciatures. Clément VIII lui donna en 1604 le chapeau de cardinal, à la recommandation du roi Henri IV. Il fut évêque de Rennes, après la mort du cardinal d'Ossat. On a de lui: *Decisiones Rotæ Romanæ*, en 2 vol. in-fol., Rome, 1614; & Francfort, avec des additions & des notes, 1615. Olivier mourut en 1609, âgé de 71 ans.

OLIVIER, (François) président-à-mortier au parlement de Paris, fut envoyé en qualité d'ambassadeur aux dietes de Spire

Spire en 1542 & 1544. François I lui donna en 1545 la place de chancelier de France; mais la ducheſſe de Valentinois lui fit ôter les ſceaux, ſous Henri II. Rappellé à la cour par François II en 1559, il s'y trouva lorſque l'empereur Ferdinand I envoya l'évêque de Trente en France, pour y demander la reſtitution de Metz, Toul & Verdun. La demande étoit juſte, & l'ambaſſadeur de Ferdinand en avoit fait convenir la plupart des membres du conſeil; mais le chancelier, qui y préſidoit, déconcerta ſes meſures, en propoſant de trancher la tête à celui qui opineroit pour la reſtitution. Ce magiſtrat mourut à Amboiſe en 1560.

OLIVIER, (Jean) oncle du chancelier de France dont on vient de parler, fut évêque d'Angers en 1532. De ſimple Religieux étant devenu grand-aumônier au monaſtere de S. Denys, & enſuite abbé de S. Creſpin & de S. Médard de Soiſſons, il permuta cette derniere abbaye pour l'évêché d'Angers, où il partagea ſon tems entre les fonctions paſtorales & les lettres. On a de lui un Poëme latin, intitulé : *Jani Olivarii Pandora*, Paris, 1542, in-12; & Rheims, 1618, in-8°, traduit en françois par Gabriël Michel de Tours, in-12. Ce prélat gouverna ſon dioceſe avec autant de zele que de lumiere, & fit le bien ſans faſte & ſans oſtentation; il mourut le 12 avril en 1540. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean OLIVIER ou *Olivarius* de Gand, profeſſeur d'éloquence & de la langue grecque à Douay, mort à Cambray vers l'an 1624, qui nous a laiſſé pluſieurs *Poëmes* eſtimés, & une bonne édition de *S. Proſper*, enrichie de variantes, plus ample & plus correcte que celles qui avoient paru juſqu'alors, Douay, 1577, & réimprimée pluſieurs fois depuis.

OLIVIER, (Claude-Matthieu) avocat au parlement d'Aix, né à Marſeille en 1701, contribua beaucoup à l'établiſſement de l'académie de Marſeille, dont il fut un des premiers membres. Inconſtant & exceſſif en tout, après avoir donné 15 jours à étudier le Code & le Digeſte, ou à ſe remplir des beautés des orateurs anciens & modernes, il en abandonnoit 15 autres, ſouvent un mois entier, à une vie déſoccupée & frivole. Il mourut en 1736, à 35 ans, après avoir publié : I. *L'Hiſtoire de Philippe, roi de Macédoine, & pere d'Alexandre le Grand*, 2 vol. in-12. Le ſtyle n'eſt nullement hiſtorique. Il eſt en général ſec, déconſu, & ſur le ton de diſſertation. On y rencontre cependant des morceaux pleins de feu & de tours originaux. II. *Mémoires ſur les ſecours donnés aux Romains par les Marſeillois, pendant la 2e. Guerre Punique.* III. *Mémoires ſur les ſecours donnés aux Romains par les Marſeillois, durant la Guerre contre les Gaulois.*

OLLENIX, *voyez* MONTREUX.

OLYBRIUS, (*Anicius*) de l'ancienne & illuſtre famille des Anices, épouſa Placidie, ſœur de l'empereur Valentinien III, qui l'envoya en Italie à la tête

d'une armée. Le général Ricimer s'y étoit révolté contre l'empereur Anthemius. Le rebelle, au-lieu de combattre Olybrius, le fit proclamer empereur au commencement d'avril 472, après avoir détrôné Anthemius. Olybrius resta paisible possesseur de l'empire d'Occident; mais il n'eut pas le tems d'exécuter rien de mémorable. Il mourut le 23 octobre, après un regne très-court. Ce prince étoit recommandable par son courage, ses mœurs, sa piété & son patriotisme. Il laissa une fille nommée *Julienne*, qui épousa le patrice Aréobinde; celui-ci refusa l'empire d'Orient, que le peuple de Constantinople, mécontent de la conduite de l'empereur Anastase, vouloit lui faire accepter.

OLYMPIAS, sœur d'Alexandre roi des Epirotes, femme de Philippe roi de Macédoine, & mere d'Alexandre le Grand, est aussi connue par son esprit que par son ambition. Son époux l'ayant soupçonnée d'infidélité, la répudia, pour épouser Cléopâtre niece d'Attale. Olympias fut d'autant plus sensible à sa chute, que les cérémonies du mariage de sa rivale furent magnifiques. Attale eut l'imprudence de dire, au milieu d'un repas donné pendant le cours de ces fêtes brillantes: « Qu'il ne lui restoit » plus qu'à prier les dieux d'ac» corder un légitime successeur » au roi Philippe ». Alexandre fils de Philippe, piqué de cette double insulte pour sa mere & pour lui: *Misérable!* lui dit-il, *me prends-tu pour un bâtard?* & lui jeta en même tems sa coupe à la tête. Après la mort de Philippe, à laquelle on soupçonna Olympias d'avoir eu part, elle accourut de l'Epire, où elle s'étoit réfugiée auprès du roi son frere, & vint cabaler en Macédoine. Se rappellant avec indignation l'outrage qu'on lui avoit fait, elle rassembla les membres épars de Pausanias, l'un des gardes & meurtrier de son mari, lui mit une couronne d'or sur la tête, & après lui avoir fait rendre les derniers devoirs, elle plaça l'urne qui contenoit sa cendre, à côté de celle du roi de Macédoine. Tous ses soins se bornerent alors à gouverner son fils, qui n'aimoit pas à l'être. Elle le railla quelquefois sur sa vanité. Alexandre ayant pris le titre de *Fils de Jupiter* dans une lettre qu'il lui écrivoit, elle lui répondit: » Qu'ai-je fait, pour que vous » vouliez me mettre mal avec » Junon »? Le conquérant Macédonien étant mort, sa mere tâcha de recueillir une portion de son empire. Philippe Aridée & sa femme Euridice exciterent des troubles dans la Macédoine: Olympias les fit mourir cruellement l'un & l'autre. Elle ordonna encore le supplice de Nicanor, frere de Cassandre, & de cent des principaux Macédoniens attachés à son parti. Cassandre, outré de tant de cruautés, vint mettre le siege devant Pydne, où cette princesse s'étoit réfugiée. La ville se rendit, & Olympias fut condamnée à mort l'an 316 avant J. C. Les parens de ceux qu'elle avoit fait périr, furent ses bourreaux.

OLYMPIODORE, moine Grec, qui, selon la plus commune opinion, florissoit vers

l'an 990. On a de lui un *Commentaire* sur l'*Ecclésiaste*, publié en grec & en latin, par le P. Fronton-du-Duc, dans l'Addition à la Bibliotheque des Peres, 1624. Ce Commentaire est court, mais savant & bien écrit. On lui attribue mal-à-propos une Chaîne de Commentaires sur *Job*; elle est de Nicetas Serron. Plusieurs croient qu'Olympiodore étoit diacre de l'église d'Alexandrie ou de Constantinople, & qu'il est auteur des *Commentaires* sur le livre des *Météores* d'Aristote, 1551, in-fol. & sur les livres *Gorgias*, *Alcibiade* & *Phædon* de Platon, & d'une *Vie* de ce philosophe, où il y a bien des choses qui ne se trouvent que dans *Diogene Laërce*. Jacques Windet a traduit cette *Vie* en latin, & l'a enrichie de savantes notes. — Il ne faut pas le confondre avec OLYMPIODORE de Thebes en Egypte, païen, qui a écrit une *Histoire* depuis 407 jusqu'en 425, dédiée à Théodose le Jeune, dont parle Photius dans sa *Bibliotheque*.

OLYMPO, *voyez* OLIMPO.

OMAR I, second calife des Musulmans, après Mahomet son gendre, défit Ali, que Mahomet avoit désigné pour son successeur, & succéda à Abubeker l'an 634 de J. C. Ce prince fut un des plus rapides conquérans qui aient désolé la terre. Il tourna ses armes contre les Chrétiens en 635, s'empara de Damas, capitale de la Syrie, subjugua ensuite la Phénicie, où ses troupes commirent des violences inouies pour établir le Mahométisme: car ce n'est que par ce genre de prédication que cette secte s'est accrue. Dans le même tems, ses lieutenans s'avançoient en Perse, & défaisoient en bataille rangée le roi Isdegerde. Cette victoire fut suivie de la prise de Mœdaïn, la capitale de l'empire des Perses. Amrou, un de ses lieutenans, battit les troupes de l'empereur Heraclius; Memphis & Alexandrie se rendirent; l'Egypte entiere & une partie de la Libye furent conquises. C'est dans cette guerre que fut brûlée la fameuse bibliotheque d'Alexandrie, monument des connoissances & des erreurs des hommes, commencée par Ptolomée Philadelphe, & augmentée par tant de rois. Les barbares & ignorans vainqueurs ne vouloient d'autre science que celle de l'*Alcoran*. Omar marcha ensuite vers Jérusalem; il y entra victorieux en 638, après un siege de deux ans. L'entreprise de renouveller en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, rétabli ensuite par Trajan, & de rejoindre ainsi le Nil à la Mer-Rouge, fut tenté par un gouverneur d'Egypte sous le califat d'Omar, mais avec peu de succès. Rien ne résistoit aux armes des Musulmans: ils pousserent leurs conquêtes bien avant dans l'Afrique, & même, suivant quelques-uns, jusqu'aux Indes. C'étoit un torrent débordé qui ravageoit tout, un fléau du ciel comme les hordes d'Attila, envoyé pour châtier les Chrétiens. Omar se bornoit dans sa table & ses vêtemens au seul nécessaire, ne se nourrissant que de pain d'orge, ne buvant que de l'eau, & pratiquant toutes les austérités prescrites par l'*Alcoran*. Il fut assassiné

à Jérusalem par un esclave Persan l'an 644. Ce fut lui qui bâtit le Grand-Caire. Les Persans ont sa mémoire en exécration, parce qu'il a usurpé le califat sur Ali.

OMAR II, 13e. calife de la race des Ommiades (*voyez* OMMIACH), succéda à son cousin Soliman, l'an 717 de J. C. Il attaqua Constantinople avec toutes les machines & toutes les ruses de guerre imaginables; mais il fut obligé d'en lever le siege, & sa flotte ayant été submergée par une horrible tempête, il s'en vengea cruellement sur les Chrétiens de son empire. Son fanatisme pour l'*Alcoran* étoit sanguinaire & atroce. Ayant paru rouvrir la route du trône aux descendans d'Ali, il fut empoisonné par sa famille auprès d'Emese, ville de Syrie, l'an 720 de J. C., après un regne de 2 ans 5 mois.

OMEIS, (Magnus-Daniel) né à Nuremberg en 1646, obtint par son savoir la place de professeur en éloquence, en morale & en poésie à Altorf, où il mourut en 1708. On a de lui: I. *Ethica Pythagorica.* II. *Ethica Platonica, cui accessit Speculum virtutum quotidie consulendum.* III. *Theatrum virtutum & vitiorum ab Aristotele omissorum.* IV. *Juvenci Historia Evangelica cum notis.*

OMER, (S.) *Audomarus*, né dans le val de Goldenthal, près de Constance, sur le haut Rhin, d'une famille noble & riche, se retira dans sa jeunesse au monastere de Luxeuil, & fut élu évêque de Térouane à la demande du roi Dagobert, en 636. Il travailla avec zele à faire fleurir la Religion dans son diocese, & bâtit le monastere de Sithiu, auquel S. Bertin, qui en fut le second abbé, a donné son nom. Sa mort fut sainte comme sa vie; elle arriva le 9 septembre l'an 670, date sur laquelle néanmoins on n'est pas d'accord.

OMMIACH, prince Arabe, souche de la dynastie des Ommiades, qui a long-tems régné sur les Turcs. On ne convient pas également du nombre des sultans qu'elle a donnés, ni de l'époque précise où elle s'est éteinte: mais sa plus longue durée ne peut être portée que depuis 652 jusqu'en 749.

OMPHALE, reine de Lydie. Hercule conçut pour elle une passion si violente, que pour lui plaire, il changea sa massue en quenouille, sa peau de lion en ajustement de femme, & s'amusa à filer auprès d'elle. C'est ainsi qu'un amour insensé dégrade les hommes, & met les héros au-dessous des lixes.

OMPHALIUS, (Jacques) natif d'Andernach, dans l'électorat de Cologne, fut un habile jurisconsulte, conseiller du duc de Cleves, & enseigna le droit à Cologne. Il mourut en 1570. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, qui contiennent un grand fonds de littérature; entr'autres: I. *De officio & potestate Principis*, Bâle, 1550. II. *De elocutionis imitatione & apparatu Liber*, Paris, 1562. III. *De usurpatione Legum.* IV. *De Civili Politia.*

ONAN, fils de Juda, & petit-fils de Jacob. Juda ayant donné Thamar pour femme à Her, son fils aîné, celui-ci mourut sans avoir d'enfans; alors Juda fit épouser Thamar à Onan, son second fils, afin

qu'il fit revivre le nom de son frere. Mais Onan empêcha par une action détestable que Thamar ne devînt mere, & le Seigneur le frappa de mort. Delà vient le nom d'*Onanisme*, donné à la masturbation. M. Tissot a fait voir dans un excellent Traité sur l'*Onanisme* (Lausanne, 1765), les maux physiques sans nombre que ce vice a produits. Avant lui un savant Anglois avoit montré la même chose, dans un ouvrage dont le médecin Suisse a profité.

ONESIME, Phrygien, esclave de Philemon, ami de S. Paul, fit un vol considérable à son maître, se sauva & rencontra S. Paul à Rome. Cet Apôtre le convertit, & lui donna une Lettre pour Philemon. Rien de plus touchant & de mieux dit que cette Lettre, qui est placée dans le canon des Livres-Saints; Erasme la regardoit comme un chef-d'œuvre dans le genre épistolaire. Philemon, ravi de voir son esclave chrétien, le combla de biens en le mettant en liberté, & le renvoya auprès de S. Paul à Rome, auquel il fut très-attaché. L'Apôtre le fit encore porteur avec S. Tychique de la Lettre qu'il écrivit aux Colossiens, où il l'appelle son très-cher & fidele frere (*cum Onesimo charissimo & fideli fratre*), l'employa dans le ministere de l'Evangile, & l'ordonna au rapport de S. Jerôme (*Ep. 62, c. 2*), évêque de Bérée en Macédoine, où il couronna sa vie par le martyre. — Il paroît qu'il ne faut pas le confondre avec S. ONESIME, troisieme évêque d'Ephese, dont on trouve l'éloge dans la Lettre que S. Ignace écrivit aux Ephésiens. Cependant, en supposant qu'Onesime ait survécu 40 ans à S. Paul, rien n'empêche, quant à la Chronologie, d'adopter ce sentiment, qui est celui de Baronius & d'autres savans. Il est vrai que les Grecs placent son martyre sous Domitien, l'an 95; mais rien ne paroît constater suffisamment l'exactitude de cette date.

ONESIPHORE, disciple de S. Paul, souffrit le martyre avec S. Porphyre, & fut traîné à la queue d'un cheval. C'est au moins ce que nous apprennent les hagiographes Grecs d'après d'anciennes traditions. Il est plus certain qu'il fut cher à S. Paul, & qu'il lui rendit de grands services, ainsi que toute sa famille, comme l'on voit dans sa deuxieme Epître à Timothée: *Det misericordiam Dominus Onesiphori domui qui me refrigeravit, & catenam meam non erubuit; sed cùm Romam venisset, sollicitè me quæsivit & invenit.*

ONGOSCHIO, *voyez* FIDERI.

ONIAS I, successeur de Jeddoa ou Joaddus, obtint le souverain pontificat l'an 324 avant J. C. Pendant son gouvernement, Ptolomée, surnommé *Soter*, fils de Lagus, prit Jérusalem par trahison, un jour de sabbat, que les Juifs l'avoient reçu dans la ville comme ami.

ONIAS II, grand-prêtre l'an 242 avant J. C., étoit un homme de peu d'esprit & d'une avarice sordide. Il refusa de payer le tribut de 20 talens d'argent, que ses prédécesseurs

avoient toujours payé aux rois d'Egypte, comme un hommage qu'ils faisoient à cette couronne. Ptolomée Evergete, qui régnoit alors, envoya à Jérusalem un de ses courtisans, pour demander les arrérages qui montoient fort haut : menaçant cette ville, en cas de refus, d'abandonner la Judée à ses soldats, & d'y envoyer d'autres habitans à la place des Juifs. Ces menaces mirent l'alarme dans Jérusalem. Onias fut le seul qui ne s'en effraya point ; & les Juifs alloient éprouver les derniers malheurs, si Joseph, neveu du grand-prêtre, n'eût détourné l'orage par sa prudence. Il se fit députer à la cour d'Egypte : il sut si bien gagner l'esprit du roi & de la reine, qu'il se fit donner la ferme des tributs du roi dans les provinces de Célésyrie & de Palestine. Cet emploi le mit en état d'acquitter les sommes dues par son oncle, & fut le salut de sa nation. Onias eut pour successeur Simon II, son fils.

ONIAS III, fils de Simon, & petit-fils d'Onias II, fut établi dans la grande sacrificature après la mort de son pere, vers l'an 200 avant J. C. C'étoit un homme juste, dont on voit le plus bel éloge dans le livre de l'*Ecclésiastique*, chap. 50. Sa piété & sa fermeté faisoient observer les loix de Dieu dans Jérusalem, & inspiroient aux rois mêmes & aux princes idolâtres, un grand respect pour le temple du Seigneur. C'est sous lui qu'arriva l'histoire d'Héliodore. Un Juif nommé *Simon*, outré de la résistance qu'Onias apportoit à ses injustes entreprises, fit dire à Seleucus, roi de Syrie, qu'il y avoit dans les trésors du temple des sommes immenses, qu'il pouvoit facilement faire passer dans le sien. Le roi, sur cet avis, envoya à Jérusalem Héliodore (*voyez ce mot*). Le perfide Simon, toujours plus animé contre Onias, ne cessoit de le faire passer pour l'auteur de tous les troubles qu'il excitoit lui-même. Onias, craignant les suites de ces accusations, se détermina à aller à Antioche pour se justifier auprès du roi Seleucus : ce prince mourut sur ces entrefaites. Antiochus Epiphanes, son frere, lui ayant succédé, Jason frere d'Onias, qui desiroit avec ardeur d'être élevé à la souveraine sacrificature, l'acheta du roi à prix d'argent, & en dépouilla son frere, qui se retira dans l'asyle du bois de Daphné. Ce saint homme n'y fut pas en sûreté ; car Menelaüs, qui avoit usurpé sur Jason la souveraine sacrificature, & pillé les vases d'or du temple, fatigué des reproches que lui en faisoit Onias, le fit assassiner par Andronic, gouverneur du pays. Ce meurtre révolta tout le monde. Le roi lui-même, sensible à la mort d'un si grand homme, ne put retenir ses larmes, & la vengea sur l'auteur, qu'il fit tuer au même lieu où il avoit commis cette impiété. Onias laissa un fils qui, se voyant exclu de la dignité de son pere par l'ambition de Jason & de Menelaüs, ses oncles, & par l'injustice des rois de Syrie, se réfugia en Egypte auprès du roi Ptolomée Philometor. Ce prince

lui accorda la permiſſion de faire bâtir un temple au vrai Dieu dans la préfecture d'Héliopolis. Il appella ce temple *Onion*, & le conſtruiſit ſur le modele de celui de Jéruſalem. Il y établit des prêtres & des lévites, qui faiſoient le même ſervice & pratiquoient les mêmes cérémonies que dans le vrai temple. Le roi lui aſſigna de grandes terres & de forts revenus, pour l'entretien des prêtres & pour les beſoins du temple. Après la ruine de Jéruſalem, Veſpaſien, craignant que les Juifs ne ſe retiraſſent en Egypte, & ne continuaſſent à faire les exercices de leur religion dans le temple d'Héliopolis, le fit dépouiller de tous ſes ornemens, & en fit fermer les portes.

ONIAS, Juif d'une vertu éminente, obtint de Dieu vers l'an 70 avant J. C., par ſes prieres, la fin d'une cruelle famine, qui affligeoit ſes compatriotes; mais il n'obligea que des ingrats. Voyant la guerre allumée pour le pontificat entre Hyrcan & Ariſtobule, il ſe retira dans une caverne, pour ne point prendre part à ces horreurs, l'un & l'autre parti étant compoſé de Juifs. Il fut cependant accuſé d'être de celui d'Hyrcan. Comme on voulut le forcer à maudire Ariſtobule & les ſacrificateurs attachés au temple, le ſaint homme fit cette priere: «Grand » Dieu, puiſque ceux-ci ſont » votre peuple & ceux-là vos » ſacrificateurs, je vous con» jure de n'exaucer ni les uns » ni les autres»! Le peuple furieux l'accabla auſſi-tôt de pierres; & ce crime fut puni peu après par le même fléau dont Dieu, à ſa conſidération, les avoit délivrés (Flave Joſephe, *Hiſt. des Juifs, liv. 14, c. 3*).

ONKELOS, ſurnommé le *Proſélyte*, fameux Rabbin du 1*er.* ſiecle, eſt auteur de la premiere *Paraphraſe Chaldaïque* ſur le *Pentateuque*. On lit dans le *Talmud*, qu'il fit les funérailles de Gamaliel, maître de S. Paul, & que pour les rendre plus magnifiques, il y brûla des meubles pour la valeur de plus de 20,000 livres. C'étoit la coutume des Hébreux de brûler le lit & les autres meubles des rois après leur mort. On obſervoit la même cérémonie aux funérailles des préſidens de la Synagogue; tel qu'étoit Gamaliel.

ONOMACRITE, poëte Grec, que l'on croit auteur du Poëme des Argonautes, attribué à Orphée, vivoit vers l'an 516 avant J. C. Il fut chaſſé d'Athenes par Hipparque, un des fils de Piſiſtrate.

ONOSANDER, philoſophe Platonicien, dont il nous reſte un Traité *Du devoir & des vertus d'un Général d'Armée*, que Rigault a publié en 1600, in-4°, en grec, avec une bonne traduction latine. Blaiſe de Vigenere l'a traduit en françois, in-4°, & ſa verſion eſt rare: elle parut à Paris en 1605. M. le baron de Zurlauben en a donné une plus récente, mais pas meilleure, dans ſa *Bibliotheque Militaire*, 1760, 3 vol. in-12. Il y en a une édition grecque & françoiſe à Nuremberg, 1762, in-fol., qui eſt eſtimée.

ONSEMBRAY, *voyez* PAJOT.

OPHIONÉE, *Ophioneus*; chef des démons qui se révolterent contre Jupiter, au rapport de Phérécide, Scyrien (de Scyros). C'est un des endroits qui marquent que les anciens Païens ont eu de certaines connoissances obscures de quelques vérités de l'Ecriture-Sainte. Homere en décrivant dans son *Iliade* le châtiment d'Até, que Jupiter chassa du ciel, représente quelque chose de semblable à la chute de Lucifer, que Dieu précipita dans les enfers. Platon avoit appris des Egyptiens, que Jupiter avoit chassé du ciel les démons impurs, & que ces démons tâchoient d'attirer les hommes dans l'abyme où ils étoient. Il faut faire le même jugement de Phérécide, lorsqu'il dit qu'Ophionée conduisoit une troupe de démons qui s'étoient soulevés contre Jupiter; par où il fait connoître qu'il avoit appris quelque chose de la révolte de Lucifer, désigné par le nom d'Ophionée, qui signifie *Serpentin*; car le démon, comme nous l'apprend la Genese, a premiérement paru sous la figure d'un serpent: soit qu'il en ait pris l'apparence corporelle, soit qu'il n'ait employé que l'organe du reptile de ce nom, comme la suite du récit nous le fait croire. » Peut-on s'étonner, dit un » critique, du pouvoir que le » démon a eu sur l'organe de » ce reptile, vu ce que nous » pouvons nous-mêmes, avec » un peu de tems & de pa» tience, sur différens oiseaux». Rawlegh, dans son *Histoire du monde*, observe que « les au» teurs profanes nous offrent » même une tradition, quoi» que défigurée de la chute » des anges rebelles, dans la » fable des Titans, qui ayant » entrepris d'escalader le ciel » pour détrôner Jupiter & » régner à sa place, furent » précipités dans les enfers, » où ils sont tourmentés par » un feu qui ne s'éteint ja» mais » (*voyez* ASMODÉE). Il est d'ailleurs certain que le Paganisme a bâti plusieurs de ses fables sur le récit des auteurs sacrés; il y a plusieurs rapports si manifestes, qu'il n'est pas possible de les méconnoître. L'auteur du 1re. livre des Machabées dit expressément que les nations ont pris les traits de leurs idoles dans les Livres-Saints: *Ex quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum.* Tertullien & presque tous les Peres, M. Huet & un grand nombre de savans, ont montré dans le plus ample détail la vérité de cette assertion. M. Bergier, dans l'Encyclop. Méthodique, article *Auteurs profanes* paroît pencher vers l'opinion contraire pour des raisons bien peu dignes de son érudition & de sa logique. *Voyez* MERCURE, MINERVE, FICIN, LAVAUR, LOCMAN, NUMENIUS, PLATON, OVIDE.

OPHNI & PHINÉES, enfans du grand-prêtre Héli, furent aussi impies & aussi méchans que leur pere étoit sage & vertueux. Ils faisoient violence aux femmes & aux filles qui venoient au temple, s'approprioient les offrandes, & exigeoient des contributions pour rendre la justice ou plutôt l'injustice. L'Ecriture les appelle

Fils de Belial. Mais Dieu arrêta & vengea tous ces crimes par les armes des Philiſtins dans la ſanglante bataille d'Aphec, où Ophni & Phinées, quoiqu'ils euſſent apporté l'arche, eſpérant par ſa préſence aſſurer la victoire aux Juifs, furent tués en combattant pour la défenſe de l'arche même, laquelle tomba au pouvoir de leurs ennemis.

OPILIUS, (*Aurelius*) habile grammairien, auteur d'un ouvrage intitulé : *Libri Muſarum*, floriſſoit l'an 94 avant J. C. Ce recueil n'eſt pas venu juſqu'à nous.

OPITIUS, en allemand Opitz, (Martin) né à Boleſlaw, en Siléſie, s'eſt fait un nom célebre par ſes Poéſies latines, & encore plus par ſes Poéſies allemandes. On a de lui en latin des *Sylves*, des *Epigrammes*, un *Poëme du Véſuve*, les *Diſtiques de Caton*, &c. Ses vers allemands ſont également naturels & brillans. Ils ont été recueillis à Amſterdam en 1698. Les latins l'avoient été en 1640 & 1681, in-8°. L'auteur mourut de la peſte à Dantzig le 13 août 1639, regardé comme le Malherbe des Allemands.

OPITIUS, (Henri) théologien Luthérien, né à Altenburg en Miſnie l'an 1642, fut profeſſeur en langues orientales & en théologie à Kiel, où il mourut en 1712. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ſur les antiquités hébraïques ; il ternit ſa réputation, en voulant établir le rapport de la langue grecque avec les langues orientales, ſelon la méthode que Waſmuth avoit ſuivie ; pour montrer la liaiſon que tous les dialectes de l'Orient ont entr'eux. Cette envie bizarre d'aſſujettir la langue grecque aux mêmes regles que l'hébreu, l'engagea à donner quelques livres ridicules. On ne recherche de lui que ſa *Biblia Hebraïca*, Kiel, 1719, in-4°, 2 vol.

OPMÉER, (Pierre) né à Amſterdam en 1526, ſe diſtingua par ſon érudition & par ſon zele pour la défenſe de la Religion Catholique. On a de lui en latin : I. Un *Traité de l'Office de la Meſſe*. II. L'*Hiſtoire des Martyrs de Gorcum & de Hollande*, Leyde, 2 vol. in-8° ; traduite enſuite en flamand, 1708. C'eſt l'hiſtoire des Catholiques les plus zélés, dont les Hollandois ont verſé le ſang. III. Une *Chronique depuis le commencement du Monde* juſqu'en 1569, avec des ſupplémens par Laurent Beyerlinck juſqu'en 1611 ; Anvers, 1611, 2 vol. in-fol. avec figures. Cet ouvrage eſt un des meilleurs qu'on ait en ce genre, le ſtyle en eſt net & fort intelligible. Opméer a le plus ſouvent puiſé dans les ſources : tous ſes ouvrages ſont écrits en latin. Cet écrivain mourut à Delft en 1595, âgé de 69 ans.

OPORIN, (Jean) imprimeur de Bâle, né en 1507, enrichit la république des lettres, de pluſieurs ouvrages des anciens, imprimés avec une exactitude ſcrupuleuſe, & ornés de Tables très-amples. Il mourut en 1568, à 61 ans. On a de lui : I. De ſavantes *Scholies* ſur différens ouvrages de Cicéron. II. Des *Notes* pleines d'érudition ſur quel-

ques endroits de Démosthenes. III. L'Edition de 38 *Poëtes Bucoliques*.

OPPEDE, (Jean Meynier, baron d') premier président au parlement d'Aix, est célebre dans l'histoire par son zele véhément contre les sectaires. Le parlement de Provence ordonna, en 1540, par un arrêt solemnel, que toutes les maisons de Mérindol, occupées par les hérétiques nommés Vaudois, seroient entiérement démolies, ainsi que les châteaux & les forts qui leur appartenoient. Dix-neuf des principaux habitans de ce bourg furent condamnés à périr par le feu. Les Vaudois effrayés députerent vers le cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, prélat aussi savant que vertueux, qui les reçut avec bonté & intercéda pour eux. François I, touché par leurs représentations, leur pardonna, à condition qu'ils abjureroient leurs erreurs; mais ils n'en voulurent rien faire. Encouragés au contraire par la surséance de l'arrêt, ils couroient le pays en armes, profanant les églises, brûlant les images, détruisant les autels. Oppede en donna avis à la cour, & assura que ces rebelles assemblés au nombre de 16 mille, avoient dessein de surprendre Marseille; en conséquence il prioit qu'on permît l'exécution de l'arrêt. Le roi ne balança pas, donna des troupes au président, & leur ordonna de lui obéir en tout. D'Oppede, le baron de la Garde & l'avocat-général Guérin, fondirent sur Cabrieres & Mérindol, tuerent tout ce qu'ils rencontrerent, & brûlerent conformément à l'arrêt rendu par le parlement, tout ce qui servoit de retraite à ces sectaires; le peu qui s'échappa, se sauva en Piémont. Le roi, par des lettres patentes du mois d'août 1545, approuva tout ce qui s'étoit fait; mais on prétend que ce prince se repentit depuis de sa facilité, & qu'il ordonna en mourant à son fils de rappeller la même affaire à un sérieux examen. Il est certain qu'en 1551 le roi Henri II commit le parlement de Paris pour en juger. Jamais cause ne fut plus solemnellement plaidée; elle tint 50 audiences consécutives. Le président d'Oppede parla avec tant de force, qu'il fut renvoyé absous. Il toucha surtout beaucoup par son plaidoyer, qui commençoit par ces mots: *Judica me, Deus, & discerne causam meam de gente non sanctâ.* Il tâcha de prouver qu'il n'avoit fait qu'exécuter les ordres de François I contre les sectaires; & que le roi avoit ordonné, qu'au cas qu'ils refusassent d'abjurer l'hérésie, on les exterminât, comme Dieu avoit ordonné à Saül d'exterminer les Amalécites; il s'étendit sur les maux que l'hérésie cause à l'Etat en même tems qu'elle détruit la Religion, & peignit par des couleurs vives & fortes celle des Vaudois, une des plus odieuses qui ait paru dans le monde. C'étoit un homme d'une probité & d'une intégrité incorruptibles; il exerça sa charge avec beaucoup d'honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1558. Les écrivains protestans, & après eux le président de Thou & Dupleix,

disent que la Justice divine le punit de sa cruauté, en le faisant mourir dans des douleurs horribles. Maimbourg dit, que » la vraie cause de ses douleurs fut la trahison d'un » opérateur protestant, qui le » sonda avec une sonde empoisonnée pour venger sa » secte ». On a de lui une *Traduction* françoise *de VI Triomphes* de Pétrarque.

OPPENORT, (Gilles-Marie) architecte, mort à Paris en 1730, est regardé par les connoisseurs comme un génie du premier ordre dans l'art qu'il a professé. Le duc d'Orléans, régent du royaume, lui donna la place de directeur-général de ses bâtimens & jardins. Oppenort a laissé des Dessins, dont M. Huquier, artiste connoisseur, a gravé avec beaucoup de propreté & d'intelligence, une suite considérable.

OPPIEN, poëte grec, natif d'Anazarbe, ville de Cilicie, florissoit dans le 2e. siecle sous le regne de l'empereur Caracalla. Ce poëte a composé plusieurs ouvrages, où l'on remarque beaucoup d'érudition, embellie par les charmes & la delicatesse de sa versification. Nous avons de lui cinq livres *de la Pêche* & quatre *de la Chasse*. Caracalla lui fit donner un écu d'or pour chaque vers du *Cynegeticon* ou *Traité de la Chasse*. C'est delà que les vers d'Oppien, dit-on, furent appellés *Vers dorés*. Ce poëte fut moissonné par la peste dans sa patrie, au commencement du 3e. siecle, à l'âge de 30 ans. La meilleure édition de ses Poëmes, imprimés dès 1478, in-4°, est celle de Leyde 1597, in-8°, en grec & en latin, avec des notes de Rittershuys, pleines d'érudition. On a une Traduction en mauvais vers françois, par Florent Chrétien, du Poëme *de la Chasse*, 1575, in-4°; & en prose par Fermat, Paris, 1690, in-12.

OPPIUS, (Caius) est auteur, selon quelques-uns, des Commentaires sur les guerres d'Alexandrie, d'Afrique & d'Espagne, attribués à Hirtius: cependant presque tous les exemplaires portent le nom de Hirtius, & ce qui est certainement une bévue de *Hirtius Pansa*; & l'ouvrage est toujours cité sous ce nom (*voyez* HIRTIUS).

OPPORTUNE, (Sainte) abbesse de Montreuil, dans le diocese de Séez, étoit d'une famille illustre, & sœur de Godegrand, évêque de ce siege. Elle mourut le 22 avril 770, après avoir passé sa vie dans les exercices de la pénitence, & fut enterrée près de son frere. Sa *Vie*, écrite par Adelme, se trouve dans les *Acta Sanct.* avril, tom. 3. Nicolas Gosset en a donné une autre en françois, 1655.

OPS, *voyez* CYBELE.

OPSOPÆUS, (Vincent) Allemand, écrivain du 16e. siecle, dont nous avons en latin un Poëme bachique, intitulé: *De arte bibendi*, Francfort, 1578, in-8°, qui plut à ceux de sa nation.

OPSOPÆUS, (Jean) né à Bretten dans le Palatinat, en 1556, fut correcteur de l'imprimerie de Wechel, qu'il suivit à Paris, & auquel il fut fort utile par ses connoissances. Son attachement aux nouveaux hérétiques le fit mettre 2 fois en

prison. Il se consacra à la médecine, & il y fit de si grands progrès, qu'étant de retour en Allemagne, on lui donna une chaire de professeur en cette science à Heidelberg. Il y mourut en 1596, à 40 ans. On a de lui divers Traités d'Hippocrate, avec des traductions latines, corrigées, & des remarques tirées de divers manuscrits, Francfort, 1587. On lui doit encore le recueil des *Oracles des Sibylles*, Paris, 1607, in-8°. — Son frere Jean OPSOPÆUS, né en 1576 & mort en 1619, s'attacha à l'anatomie & à la chirurgie, & se fit une grande réputation par une pratique éclairée & heureuse.

OPSTRAET, (Jean) né à Beringhen, dans le pays de Liege, en 1651, professa d'abord la théologie dans le college d'Adrien VI, à Louvain, ensuite au séminaire de Malines. Humbert de Precipiano, archevêque de cette ville, instruit de son attachement à Jansenius & à Quesnel, le renvoya en 1690 comme un homme dangereux. De retour à Louvain, il entra dans les querelles excitées par les nouvelles erreurs, & fut banni par lettre de cachet, en 1704, de tous les états de Philippe V. Revenu à Louvain 2 ans après, lorsque cette ville passa sous la domination de l'empereur, il fut fait principal du college du Faucon. Il mourut dans cet emploi en 1720, après avoir reçu les sacremens, moyennant une déclaration générale de soumission à l'Eglise; cependant plusieurs colleges & corps de l'université refuserent d'assister à son enterrement. Ce savant avoit de l'esprit, de la lecture, & écrivoit assez bien en latin lorsqu'il le vouloit, même en vers, comme on le voit dans quelques satyres contre les Jésuites; mais souvent il s'accommodoit exprès au style, plus précis & moins pur, des scholastiques. Ses lumieres l'avoient rendu l'oracle des jansénistes de Hollande. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin & en françois, recherchés avec avidité par les partisans de Quesnel. Les principaux sont: I. *Theses theologicæ*, 1706, où l'on trouve ce sarcasme digne de Luther: *Missæ non refrigerant animas in purgatorio, sed in refectorio.* II. *Dissertation théologique sur la maniere d'administrer le Sacrement de Pénitence*, contre Steyaërt, in-12. III. *La vraie Doctrine touchant le Baptême laborieux*, 3 vol. in-12, contre le même. IV. *Instructions théologiques* pour les jeunes théologiens. V. *Le bon Pasteur*, où l'on traite des devoirs des pasteurs. Ce livre a été traduit en françois, par Hermant, curé de Maltot, près Caen, en 2 vol. in-12. En 1764, l'évêque de Passau en fit faire une édition pour son clergé, mais avec différens changemens, corrections & additions: cette édition fut réimprimée à Bamberg, Wurtzbourg & Vicence. VI. *Le Théologien Chrétien*, mis en françois par St.-André de Beauchêne, & imprimé à Paris en 1723, sous ce titre: *Le Directeur d'un jeune Théologien*, in-12. VII. *Instructions théologiques sur les Actions humaines* (de Actibus humanis) en 3 vol. in-12. VIII. *Théologie dogmatique, morale, pratique & scho-*

laſtique, en 3 vol. in-12. IX. *Traité des Lieux théologiques*, en 3 vol. in-12. C'eſt un des plus eſtimés. X. *Diſſertation théologique ſur la Converſion du Pécheur.* Ce livre a été traduit en françois, mais avec beaucoup de liberté, par l'abbé de Natte; & imprimé pluſieurs fois ſous ce titre : *Idée de la Converſion du Pécheur.* La derniere édition françoiſe eſt de 1732, en 2 vol. in-12, avec un *Traité de la Confiance chrétienne*, plus propre à ruiner cette vertu qu'à l'établir.

OPTAT, (S.) évêque de Mileve, ville de Numidie en Afrique, ſous l'empire de Valentinien & de Valens, a un nom célebre dans l'Egliſe, quoiqu'il n'y ſoit guere connu que par ſes ouvrages. Il mourut vers 384. S. Auguſtin, S. Jerôme, S. Fulgence le citent avec éloge. « Optat (dit le » premier) pourroit être une » preuve de la vérité de l'E» gliſe Catholique, ſi elle s'ap» puyoit ſur la vertu de ſes » miniſtres ». Nous n'avons d'Optat que *VII Livres du Schiſme des Donatiſtes*, contre un ouvrage de Parménien, évêque donatiſte de Carthage. L'ouvrage de S. Optat eſt une marque de ſon érudition & de la netteté de ſon eſprit. Son ſtyle eſt noble, véhément & ſerré. La meilleure édition de ce livre eſt celle du docteur du Pin, Paris, 1700, in-fol., Anvers, 1702. L'éditeur l'a enrichie de courtes notes au bas des pages, avec un recueil de tous les Actes des conciles, des Lettres des évêques, des Edits des empereurs, & des Actes des martyrs, qui ont du rapport à l'hiſtoire des Donatiſtes, diſpoſés par ordre chronologique juſqu'au tems de Grégoire le Grand. On trouve à la tête une préface ſavante & bien écrite, ſur la vie, les Œuvres & les différentes éditions d'*Optat.* Avant celle de du Pin, on eſtimoit l'édition qu'en avoit donné Gabriel Aubeſpine, avec des annotations, à Paris en 1631, & celle de le Prieur, 1679.

ORANG-ZEB, *voyez* AURENG-ZEB.

ORANGE, (Philibert de Châlons, prince d') né en 1502, quitta le ſervice de François I en 1520, piqué, dit-on, de ce qu'à Fontainebleau le maréchal-des-logis de la cour, par ordre du roi, l'avoit délogé pour faire place à un ambaſſadeur de Pologne; & paſſa à celui de l'empereur. Il perdit par ce changement ſa principauté d'Orange, que le roi fit ſaiſir, ainſi que le gouvernement de Bretagne, qu'il avoit eu dès le berceau. L'empereur l'en dédommagea en lui donnant la principauté de Melphes, le duché de Gravina, pluſieurs autres terres en Italie & en Flandre, & l'ordre de la Toiſon d'or. Il fit ſes premieres armes à la repriſe de Tournay ſur les François en 1521, & commanda toute l'infanterie Eſpagnole au ſiege de Fontarabie en 1522. Ayant été fait priſonnier par André Doria en 1524, il fut envoyé à la tour de Bourges, où il reſta juſqu'au traité de Madrid, après la bataille de Pavie, par lequel l'empereur lui fit rendre ſa principauté. Il fut général de l'armée impériale en 1527, après la mort du connétable de Bour-

bon, & perdit la vie le 3 août 1530, dans un combat en Toscane, près de Pistoye, où il commandoit les troupes de l'empereur contre les Florentins, alors en guerre avec le pape. Il n'avoit pas encore atteint l'âge de 28 ans, & ne laissa qu'une fille, qui porta ses titres & ses biens dans la maison de Nassau.

ORANGE, *voyez* NASSAU & GUILLAUME.

ORANTES, (François) Cordelier Espagnol, mort en 1584, assista en qualité de théologien au concile de Trente, où il prononça un savant discours en 1562. Il fut ensuite confesseur de don Juan d'Autriche, puis évêque d'Oviedo en 1581. On a de lui, en latin, un *Livre contre les Institutions de Calvin*, &c.

ORBELLIS, (Nicolas de) Cordelier, natif d'Angers, mort en 1455, laissa un *Abrégé de Théologie selon la doctrine de Scot*, in-8°.

ORCAN, *voyez* ORKAN.

ORDRIC VITAL, originaire d'Orléans, né en Angleterre en 1075, fut amené, à l'âge de 10 ans, en Normandie, & élevé dans l'abbaye d'Ouche (S. Evroult) après que son pere, qui étoit prêtre & veuf, eut embrassé l'état monastique. Il en prit lui-même l'habit à 11 ans, & quoiqu'il eût reçu le soudiaconat dès 16 ans, il ne fut élevé au sacerdoce que dans sa 33e. année. Il passa toute sa vie dans l'état de simple religieux, n'étant occupé que de ses devoirs & de l'étude. Il mourut après 1143. Nous lui devons une *Histoire Ecclésiastique* en 13 livres, que Duchesne a fait imprimer dans les *Historiæ Normannorum scriptores*, Paris, 1619, in-folio. Cet ouvrage contient, parmi quelques fables adoptées dans le siecle d'Ordric, beaucoup de faits très-intéressans qu'on ne trouveroit pas ailleurs, tant par rapport à la Normandie & à l'Angleterre, que par rapport à la France.

OREGIUS, (Augustin) philosophe & théologien, né à Florence de parens pauvres, alla à Rome pour y faire ses études. On le plaça dans une petite pension bourgeoise, où il éprouva les mêmes sollicitations que le patriarche Joseph, & ne fut pas moins fidele à son devoir. Il fuit de la maison de son hôtesse, & eut le courage de passer une nuit d'hiver dans la rue, sans habits. Le cardinal Bellarmin, instruit de sa vertu, le fit élever dans un college de pensionnaires de la premiere qualité à Rome. Oregius fut chargé par le cardinal Barberin, d'examiner quel étoit le sentiment d'Aristote sur l'immortalité de l'ame; & c'est pour ce sujet qu'il publia en 1631, son livre intitulé : *Aristotelis vera de rationalis Animæ immortalitate Sententia*, in-4°, où il tâche de prouver que ce philosophe a cru cette vérité si importante, appuyée sur les plus grandes raisons, comme sur les motifs les plus consolans: il faut convenir cependant que la flottante métaphysique de ce pédagogue Grec ne nous a rien laissé de bien lumineux sur ce sujet, ni même rien qui puisse bien constater son propre sentiment. Le cardinal Barberin étant devenu pape sous le nom d'*Urbain VIII*, l'honora de la pour-

pre en 1634, & lui donna l'archevêché de Bénévent, où il mourut en 1635, à 58 ans. On a de sa plume les Traités *de Deo*, *de Trinitate*, *de Angelis*, *de Opere sex dierum*; & d'autres ouvrages, imprimés à Rome en 1637 & en 1642, in-fol., par les soins de Nicolas Oregius son neveu. Le cardinal Bellarmin l'appelloit son *Théologien*, & le pape Urbain VIII le nommoit son *Docteur*.

ORELLANA, (François) est, comme on le croit communément, le premier Européen qui a reconnu la riviere des Amazones. Il s'embarqua en 1539 assez près de Quito, sur la riviere de Coca, qui plus bas prend le nom de Napo. De celle-ci il tomba dans une autre plus grande, & se laissant aller sans autre guide que le courant, il arriva au Cap du Nord, sur la côte de la Guyanne, après une longue navigation. Orellana périt 18 ans après, avec 3 vaisseaux qui lui avoient été confiés en Espagne, sans avoir pu retrouver l'embouchure de sa riviere. La rencontre qu'il fit, en la descendant, de quelques femmes armées, dont un cacique Indien lui avoit dit de se défier, la fit nommer riviere des *Amazones*.

ORESME, (Nicolas) natif de Caen, docteur de Sorbonne, & grand-maître du college de Navarre depuis l'an 1356 jusqu'à l'an 1361, doyen de l'église de Rouen, trésorier de la chapelle du roi, fut précepteur de Charles V, qui lui donna en 1377 l'évêché de Lisieux. On l'avoit député à Avignon en 1363 vers le pape Urbain V, à qui il persuada de ne pas retourner à Rome. Oresme mourut à Lisieux en 1382. Ses ouvrages les plus connus sont : I. Un *Discours* contre les déréglemens de la cour de Rome, qu'il prononça en présence d'Urbain V, en 1363. Francowitz a eu soin d'en augmenter son *Catalogue des témoins de la vérité*; collection infame de tout ce qu'il a pu trouver d'injurieux contre le Saint-Siege. II. Un beau Traité : *De communicatione Idiomatum*. III. Un *Discours* contre le changement de la monnoie, dans la Bibliotheque des Peres. IV. Un Traité, *De Antichristo*, imprimé dans le tome 9e. de l'*Amplissima Collectio* du P. Martenne : il est plein de réflexions judicieuses. V. Sa *Traduction françoise* de la *Morale* & de la *Politique* d'Aristote, qu'il entreprit, ainsi que la suivante, par ordre du roi Charles V. VI. Celle du Traité de Pétrarque, des *Remedes de l'une & de l'autre fortune*. On le fait auteur d'une version de la Bible, que d'autres attribuent avec plus de vraisemblance à des MOULINS Guyard. *Voyez ce mot*.

ORESTE, roi de Mycênes, fils d'Agamemnon & de Clytemnestre, vengea la mort de son pere par le conseil de sa sœur Electre, & n'épargna pas même sa propre mere, qui avoit participé au meurtre. Quelque tems après il alla en Epire, y poignarda Pyrrhus, au pied de l'autel où il alloit épouser Hermione, & voulut enlever cette princesse : mais toujours agité des furies depuis son parricide, l'oracle lui ordonna d'aller dans la Tauride, pour se purifier de ses crimes.

Il partit, accompagné de Pylade, son intime ami, qui ne voulut jamais le quitter; & lorsqu'ils furent arrivés, ils furent arrêtés par l'ordre de Thoas, roi de cette contrée, pour être sacrifiés. Oreste ayant été désigné pour l'être le premier, Pylade voulut inutilement prolonger la vie de son ami, en mourant à sa place; mais dans le moment qu'Oreste alloit recevoir le coup de couteau, Iphigénie sa sœur, prêtresse de Diane, le reconnut. Ils tuerent Thoas & prirent la fuite. Pylade épousa Iphigénie, & Oreste Hermione, dont il gouverna les états. Il mourut de la morsure d'une vipere, vers l'an 1144 avant J. C.

ORESTE, préfet d'Alexandrie, *voyez* HYPATIE.

ORESTE, général Romain, *voyez* NÉPOS & GLYCERE.

ORESTE, tyran de Rome, *voyez* AUGUSTULE & ODOACRE.

ORFANEL, (Hyacinthe) Dominicain Espagnol, né à Valence en 1578, fut brûlé vif dans sa mission du Japon, en 1622. Il est auteur d'une *Histoire de la prédication de l'Evangile au Japon*, depuis 1602 jusqu'en 1621, Madrid, 1633, in-4°.

ORGAGNA, (André de Ciccioné) peintre, sculpteur & architecte, natif de Florence en 1329, mourut en 1389, âgé de 60 ans. C'est sur-tout comme peintre qu'il s'est rendu recommandable : il avoit un génie facile, & ses talens auroient pu être plus brillans, si ce maître eût eu devant les yeux de plus beaux ouvrages que ceux qui existoient de son tems. C'est à Pise qu'il a le plus travaillé; il y a peint un *Jugement universel*, dans lequel il a affecté de représenter ses amis dans la gloire du paradis, & ses ennemis dans les flammes de l'enfer.

ORGEVILLE, *voyez* MORAINVILLIERS.

ORIBASE DE PERGAME, né à Pergame, disciple de Zénon de Chypre, & médecin de Julien l'Apostat, qui le fit questeur de Constantinople. Il fut exilé sous les empereurs suivans, & rappellé dans la suite. Il mourut au commencement du 5e. siecle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Bâle en 1557, en 3 vol. in-fol. & dans les *Artis Medicæ Principes* d'Etienne. Le plus estimé est son livre des *Collections*, entrepris à la priere de Julien. L'auteur avoit puisé, pour former ce recueil, dans Galien & dans les autres médecins. Il étoit en 72 livres, dont il ne nous reste plus que 17. Son *Anatomie* parut à Leyde en 1735, in-4°.

ORICELLARIUS, *voyez* RUCCELLAI.

ORICHOVIUS *ou* ORECHOVIUS, *voyez* OKSZI.

ORIENTIUS, écrivain ecclésiastique, & évêque d'Elvire en Espagne dans le 6e. siecle, cultiva la morale & la poésie. Dans la Bibliotheque des Peres, & dans le Trésor du P. Martenne, on trouve de lui des *Avertissemens aux Fideles*, en vers, dont la poésie foible est relevée par l'excellence des préceptes qu'il y donne.

ORIGENE, naquit à Alexandrie l'an 185 de J. C. & fut surnommé *Adamantius*, à cause de

de son assiduité infatigable au travail. Son pere, Léonide, l'éleva avec soin dans la Religion Chrétienne & dans les sciences, & lui apprit de très-bonne heure l'Ecriture-Sainte. Origene donna des preuves de la grandeur de son génie dès sa plus tendre jeunesse. Clément Alexandrin fut son maître. Son pere ayant été dénoncé comme chrétien & détenu dans les prisons, il l'exhorta à souffrir le martyre, plutôt que de renoncer au Christianisme. A 18 ans, il se trouva chargé du soin d'instruire les fideles à Alexandrie. Les hommes & les femmes accouroient en foule à son école. La calomnie pouvoit l'attaquer; il crut lui fermer la bouche en se faisant eunuque, s'imaginant être autorisé à cette barbarie par un passage de l'Evangile, pris *selon la lettre qui tue*, comme s'exprime S. Paul, au-lieu de le saisir, *selon l'esprit qui vivifie*. Après la mort de Septime-Sévere, un des plus ardens persécuteurs du Christianisme, arrivée en 211, Origene alla à Rome, & s'y fit des admirateurs & des amis. De retour à Alexandrie, il y reprit ses leçons à la priere de Demetrius qui en étoit évêque. Une sédition qui arriva dans cette ville, le fit retirer en secret dans la Palestine. Cette retraite l'exposa au ressentiment de son évêque. Les prélats de la province l'engagerent, à force d'instances, d'expliquer en public les divines Ecritures. Demetrius trouva si mauvais, que cette fonction importante eût été confiée à un homme qui n'étoit pas prêtre, qu'il ne put s'empêcher d'en écrire aux évêques de Palestine, comme d'une nouveauté inouie. Alexandre, évêque de Jérusalem & Théoctiste de Césarée, justifierent hautement leur conduite. Ils alléguerent que c'étoit une coutume ancienne & générale, de voir des évêques se servir indifféremment de ceux qui avoient du talent & de la piété; & que c'étoit une espece d'injustice, de fermer la bouche des gens à qui Dieu avoit accordé le don de la parole. Demetrius, insensible à leurs raisons, rappella Origene, qui continua d'étonner les fideles par ses lumieres, par ses vertus, par ses veilles, ses jeûnes & son zele. L'Achaie se trouvant affligée de diverses hérésies, il y fut appellé peu de tems après, & s'y rendit avec des lettres de recommandation de son évêque. En passant à Césarée de Palestine, il fut ordonné prêtre par Théoctiste, évêque de cette ville, avec l'approbation de S. Alexandre de Jérusalem & de plusieurs autres prélats de la province. Cette ordination occasionna de grands troubles. Demetrius déposa Origene dans deux conciles, & l'excommunia: il alléguoit; 1°. qu'Origene s'étoit fait eunuque; 2°, qu'il avoit été ordonné sans le consentement de son propre évêque; 3°, qu'il avoit enseigné plusieurs erreurs, entr'autres choses, que le démon seroit enfin sauvé, & délivré des peines de l'enfer, &c. Origene se plaignit à ses amis des accusations qu'on formoit contre lui, désavoua les erreurs qu'on lui imputoit, & se retira en 231 à Césarée en Palestine. Théoc-

tiste l'y reçut comme son maître, & lui confia le soin d'interpréter les Ecritures. Demetrius étant mort en 231, Origene jouit du repos. Grégoire Thaumaturge & Athénodore son frere se rendirent auprès de lui, & en apprirent les sciences humaines & les vérités sacrées. Une sanglante persécution s'étant allumée sous Maximin contre les Chrétiens, & particuliérement contre les prélats & les docteurs de l'Eglise, Origene demeura caché pendant deux ans. La paix fut rendue à l'Eglise par Gordien, l'an 237; Origene en profita pour faire un voyage en Grece. Il demeura quelque tems à Athenes, & après être retourné à Césarée, il alla en Arabie, à la priere des évêques de cette province. Leur motif étoit de retirer de l'erreur l'évêque de Bostre, nommé *Bérylle*, qui nioit que « J. C. eût » eu aucune existence avant » l'Incarnation, voulant qu'il » n'eût commencé à être Dieu » qu'en naissant de la Vierge ». Origene parla si éloquemment à Bérylle, qu'il rétracta son erreur & remercia depuis Origene. Les évêques d'Arabie l'appellerent ensuite à un concile qu'ils tenoient contre certains hérétiques, qui assuroient que » la mort étoit commune au » corps & à l'ame ». Origene y assista, & traita la question avec tant de force, qu'il ramena au chemin de la vérité tous ceux qui s'en étoient écartés. Cette déférence des évêques pour Origene, sur un point qu'on croit être la principale de ses erreurs, semble l'en justifier pleinement. Decc ayant succédé, l'an 249, à l'empereur Philippe, alluma une nouvelle persécution. Origene fut mis en prison. On le chargea de chaînes; on lui mit au cou un carcan de fer & des entraves aux pieds; on lui fit souffrir plusieurs autres tourmens & on le menaça souvent du feu; mais on ne le fit pas mourir, dans l'espérance d'en abattre plusieurs par sa chute, & à la fin il fut élargi. Il mourut à Tyr, peu de tems après, l'an 254, dans sa 69e. année. Peu d'auteurs ont autant travaillé que lui; peu d'hommes ont été autant admirés & aussi universellement estimés qu'il le fut pendant long-tems. Personne n'a été plus vivement attaqué & poursuivi avec plus de chaleur, qu'il l'a été pendant sa vie & après sa mort. On ne s'est pas contenté d'attaquer sa doctrine; on a attaqué sa conduite. On a prétendu que, pour sortir de prison, il fit semblant d'offrir de l'encens à l'idole Sérapis à Alexandrie; mais on peut croire que c'est une imposture, forgée par ses ennemis, & rapportée trop légérement par S. Epiphane. Ses ouvrages sont: I. Une *Exhortation au Martyre*, qu'il composa pour animer ceux qui étoient dans les fers avec lui. II. Des *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*. Il est peut-être le premier qui l'ait expliquée toute entiere. Il semble cependant qu'on peut douter si l'*Expositon sur l'Epître aux Romains*, est de lui, puisqu'elle paroît être d'un auteur latin, comme on voit dans ce passage: » *Sciendum primò est, ubi* NOS » HABEMUS, *omnibus qui sunt*

» *inter vos, IN GRÆCO HABE-* » *TUR omni qui eſt inter vos* ». Ses Explications étoient de trois ſortes : des *Notes* abrégées ſur les endroits difficiles : des *Commentaires* étendus, où il donnoit l'eſſor à ſon génie : & des *Homélies* au peuple, où il ſe bornoit aux explications morales, pour s'accommoder à la portée de ſes auditeurs. Il nous reſte une grande partie des Commentaires d'Origene ; mais la plupart ne ſont que des traductions fort libres. L'on y voit par-tout un grand fonds de doctrine & de piété. Il travailla à une édition de l'Ecriture à VI colonnes. Il l'intitula *Hexaples*. La *1re.* contenoit le Texte hébreu en lettres hébraïques : la *2e.*, le même Texte en lettres grecques, en faveur de ceux qui entendoient l'hébreu ſans le ſavoir lire : la *3e.* renfermoit la verſion d'*Aquila* : la *4e.* colonne, celle de *Symmaque* : la *5e.*, celle des *Septante* ; & la *6e.*, celle de *Théodotion*. Il regardoit la verſion des Septante comme la plus authentique, & celle ſur laquelle les autres devoient être corrigées. Les *Octaples* contenoient de plus deux Verſions grecques qui avoient été trouvées depuis peu, ſans qu'on en connût les auteurs. Origene travailla à rendre l'édition des *Septante* ſuffiſante pour ceux qui n'étoient point en état de ſe procurer l'édition à pluſieurs colonnes. III. On avoit recueilli de lui plus de mille *Sermons*, dont il nous reſte une grande partie. Ce ſont des diſcours familiers qu'il prononçoit ſur le champ ; & des notaires écrivoient pendant qu'il parloit, par l'art des notes qui s'eſt perdu. Il avoit ordinairement ſept ſecrétaires, uniquement occupés à écrire ce qu'il dictoit. IV. Son livre des *Principes*. Il l'intitula ainſi, parce qu'il prétendoit y établir des principes auxquels il faut s'en tenir ſur les matieres de la Religion, & qui doivent ſervir d'introduction à la théologie. Nous ne l'avons que de la verſion de Rufin, qui déclare lui-même y avoir ajouté ce qu'il lui a plu, & en avoir ôté tout ce qui lui paroiſſoit contraire à la doctrine de l'Egliſe, principalement touchant la Trinité. On ne laiſſe pas d'y trouver encore des principes pernicieux. On croit y découvrir un ſyſtême tout fondé ſur la philoſophie de Platon, & dont le principe fondamental eſt, que *toutes les peines ſont médicinales*. On l'a accuſé d'avoir fait Dieu matériel : mais il réfute ſi bien cette erreur, qu'il eſt raiſonnable de donner un ſens orthodoxe à quelques expreſſions peu exactes. Il dit que « Dieu » n'eſt ni un corps, ni dans » un corps ; qu'il eſt une ſubſ- » tance ſimple, intelligente, » exempte de toute compo- » ſition qui, ſous quelque rap- » port qu'on l'enviſage, n'eſt » qu'une ame & la ſource de » toutes les intelligences. Si » Dieu, dit-il, étoit un corps, » comme tout corps eſt com- » poſé de matiere, il faudroit » auſſi dire que Dieu eſt ma- » tériel ; & la matiere étant » eſſentiellement corruptible, » il faudroit encore dire que » Dieu eſt corruptible ». V. Le *Traité* contre Celſe. Cet ennemi de la Religion Chré-

tienne avoit publié contre elle ſon *Diſcours de vérité*, qui étoit rempli d'injures & de calomnies. Origene n'a fait paroître dans aucun de ſes écrits autant de ſcience chrétienne & profane que dans celui-ci, ni employé tant de preuves fortes & ſolides. On le regarde comme l'Apologie du Chriſtianiſme la plus achevée & la mieux écrite que nous ayons dans l'antiquité. Le ſtyle en eſt beau, vif & preſſant: les raiſonnemens bien ſuivis & convaincans; & s'il y répete pluſieurs fois les mêmes choſes, c'eſt que les objections de Celſe l'y obligeoient, & qu'il n'en vouloit laiſſer aucune ſans les avoir entiérement détruites. Il eſt remarquable que ces objections ſont preſque toutes les mêmes que les prétendus philoſophes de ce ſiecle ont reſſaſſées: pauvres copiſtes qui n'ont pas même le funeſte mérite d'imaginer des erreurs & des blaſphêmes, & qui ſe parant de cette triſte gloire, ſont obligés de recourir à des ſophiſtes oubliés depuis 15 ſiecles. A peine Origene étoit-il mort, que les diſputes ſur ſon orthodoxie parurent ſe fortifier. Dans le 4e. ſiecle, les Ariens ſe ſervirent de ſon autorité pour prouver leurs erreurs. S. Athanaſe, S. Baſile & S. Grégoire de Nazianze le défendirent, comme ayant parlé d'une maniere orthodoxe ſur la divinité du Fils. S. Hilaire, Tite de Boſtres, Didyme, S. Ambroiſe, Euſebe de Verceil & S. Grégoire de Nyſſe, ont cité ſes ouvrages avec éloge; mais Théodore de Mopſueſte, Apollinaire & Céſaire, ne lui furent pas favorables; & S. Baſile dit expreſſément (*de Spiritu Sancto*, *c.* 20) « qu'il n'a pas penſé » ſainement ſur la divinité du » St.-Eſprit ». Il fut condamné dans le cinquieme concile général. Le pape Vigile le condamna de nouveau. S. Epiphane, Anaſtaſe le Sinaïte, S. Jean Climaque, Léonce de Byzance, Sophronius patriarche de Jéruſalem, Antipater évêque de Boſtres, s'éleverent avec vigueur contre ſa doctrine; le pape Pélage II dit que les héréſiarques n'ont rien enſeigné de plus pernicieux qu'Origene. On trouve dans les Actes du 6e. concile un Edit de Conſtantin Pogonat, & une Lettre du pape Léon II, où il eſt compté avec Didyme & Evagrius parmi les *Théomaques* ou ennemis de Dieu. Le pape S. Martin I le frappa d'anathême dans le 1er. concile de Latran en 649. S. Auguſtin, S. Jean de Damas & S. Jerôme ont écrit contre les Origéniſtes. Dans le même ſiecle où s'éleva la diſpute ſur l'orthodoxie d'Origene, Jean de Jéruſalem & Rufin firent ſon Apologie, & S. Chryſoſtome ſe joignit à eux. S. Pamphile prit auſſi ſa défenſe. Théotime de Tomi refuſa de le condamner, & Didyme tâcha de donner un ſens catholique à ſes paſſages ſur la Trinité: d'autres, en condamnant les erreurs contenues dans ſes livres, prétendirent qu'elles y avoient été ajoutées par les hérétiques. Théophile d'Alexandrie accuſa les moines de Nitrie d'Origéniſme, & les condamna dans un concile d'Alexandrie: ſon jugement fut approuvé par le

pape Anaſtaſe. Dans le 4e. ſiecle, l'empereur Juſtinien ſe déclara ennemi de ſa mémoire, écrivit une lettre à Mennas contre ſa doctrine, donna un Edit contre lui l'an 640, le fit condamner dans un concile tenu la même année à Conſtantinople, dont les Actes ont été recueillis avec ceux du 5e. concile général. On peut conſulter ſur ce ſujet : I. La *Vie de Tertullien* & d'*Origene*, par le ſieur de la Mothe (c'eſt-à-dire par Thomas, ſieur du Foſſé), imprimée à Paris en 1675. II. Les *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique* de Tillemont, tom. 3, où il juſtifie autant qu'il peut Origene ; il dit qu'il n'a jamais été obſtiné dans ſes ſentimens, nie qu'il ait offert de l'encens aux idoles, rejette la narration de S. Epiphane, de même que Baronius ; mais le P. Pagi, Petau & Huet, ont penſé bien différemment. Un théologien aſcétique a cru « que la ſcience » & les vertus précoces d'Origene, trop admirées & » trop exaltées, la démarche » inconſidérée de ſon pere, » qui alloit baiſer avec reſpect » la poitrine de ſon enfant, » le bruit que ſes actions & » ſes livres firent dans le » monde, la conſidération que » lui témoignerent les évêques, » &c., lui avoient enflé l'eſ» prit, & préparé une chute » contre laquelle il n'y a que » l'humilité & la crainte du » Seigneur, qui puiſſe pré» munir les hommes illuſtres » par les dons de la nature & » de la grace ». III. Du Pin, dans ſa *Bibliotheque des Auteurs Eccléſiaſtiques*, IV. Ceillier, *Hiſtoire des Auteurs Sacrés & Eccléſiaſtiques*, tom. 2 & 3, article PAMPHILE. V. Doucin, Jéſuite, *Hiſtoire de l'Origéniſme*. VI. L'*Origenes defenſus* du P. Halloix. VII. Les *Origeniana* de l'illuſtre Huet, qui a publié ce qui reſte des Commentaires d'Origene ſur le Nouveau-Teſtament, en grec & en latin, 2 vol. in-fol., avec la *Vie d'Origene*, & des notes eſtimées. Cet ouvrage fut imprimé à Rouen en 1668. On en a fait une 2e. édition à Paris en 1679, une 3e. en Allemagne en 1685. Dom de Mont-Faucon a donné les *Hexaples* en 1713, en 2 vol. in-fol. On a actuellement une édition complette des *Œuvres* d'Origene, en 4 vol. in-fol. Cette édition a été commencée par le P. Charles de la Rue, Bénédictin, mort en 1739, & continuée par dom Charles-Vincent de la Rue, ſon neveu, qui a donné le 4e. & dernier volume à Paris en 1759, avec des notes ſur pluſieurs endroits des *Origeniana* de Huet.

ORIGENE, dit l'*Impur*, étoit Egyptien. Il enſeigna vers l'an 290, que le *mariage étoit de l'invention du démon ;* qu'il étoit permis de ſuivre tout ce que la paſſion pouvoit ſuggérer de plus infame, afin que l'on empêchât la génération par telle voie que l'on pourroit inventer, même par les plus exécrables moyens. L'Impur eut des ſectateurs, qui furent rejetés avec horreur par toutes les égliſes. Ils ſe perpétuerent cependant juſqu'au 5e. ſiecle.

ORIGENE, philoſophe Platonicien, diſciple & ami de Porphyre, étudia la philoſophie ſous Ammonius. Il avoit

fait un *Panégyrique* de l'empereur Gallien, que nous n'avons plus; mais il ne sert pas moins à prouver que la lâcheté philosophique est toujours prête à encenser les tyrans.

ORIGNY, (Pierre-Adam d') mort le 29 septembre 1774, à Rheims sa patrie, entra de bonne heure au service. Une blessure qu'il reçut à l'attaque des lignes de Weissemboug en Allemagne, le contraignit de le quitter, après avoir obtenu une pension & la croix de S. Louis. Il s'adonna à l'étude de l'histoire, & produisit l'*Egypte ancienne*, & la *Chronologie des Egyptiens*, l'une en 1762, l'autre en 1765, chacune en 2 vol. in-12. On y trouve des recherches laborieuses; mais comme il tâche de faire valoir un système particulier, il avance bien des conjectures fausses & des idées insoutenables. M. Paw l'a quelquefois réfuté dans ses *Recherches sur les Egyptiens*, qui elles-mêmes offrent plus d'un sujet de réfutation. L'abbé Guérin du Rocher a jeté depuis beaucoup de jour sur cette Chronologie, dans son *Histoire véritable des Tems fabuleux*.

ORIOL, (Pierre) natif de Verberie-sur-Oise en Picardie, chanoine-régulier du Val-des-Ecoliers à Royallieu, dans la forêt de Cuyse, à 3 lieues de Compiegne, prieur de son ordre à Troyes, enseigna la théologie à Paris avec tant de réputation, qu'il fut surnommé *le Docteur éloquent*. On a de lui des *Commentaires* fort subtils *sur le Maître des Sentences*, Rome, 1595 & 1605, 2 vol. in-fol., & un Abrégé de la Bible, intitulé *Breviarium Bibliorum*, Paris, 1508 & 1685, in-8°. Ceux qui le font Cordelier, archevêque d'Aix & cardinal, se trompent. On ignore l'année de sa mort: il vivoit encore en 1345.

ORIOL, *voyez* AURIOL.

ORION *ou* URION, étoit, selon la Fable, fils de Jupiter, de Neptune & de Mercure, qui étant allés loger chez le pauvre Hyrée (*voyez ce mot*) en furent bien reçus malgré son extrême indigence. Orion devint un grand chasseur. Diane, qu'il avoit osé défier à qui prendroit le plus de bêtes sauvages, fit naître un scorpion, qui le mordit & le fit mourir; mais Jupiter le métamorphosa en une constellation, qui amene les pluies & les orages. On la distingue aisément par les étoiles qui brillantent son baudrier.

ORITHYE, fille d'Erecthée & reine des Amazones, fut enlevée par Borée, & eut de lui Zetès & Calaïs. — Il y eut une autre ORITHYE, reine des Amazones, célebre par sa valeur & par sa vertu. Elle voulut venger ses sœurs qui avoient été insultées par Hercule & par Thésée; mais le succès ne répondit pas à son courage.

ORKAN, fils d'Ottoman, empereur des Turcs, s'empara du trône en 1326, après s'être défait de ses freres aînés. Il étendit considérablement les bornes du puissant empire que son pere avoit fondé. Il ouvrit l'Europe à ses successeurs, par la prise de Gallipoli & de plusieurs villes sur les Grecs, & par l'alliance qu'il fit avec l'empereur Jean Cantacuzene, qui lui donna sa fille Théodora en mariage. Cette imprudente de-

marche de Jean, servit de prétexte à Orkan pour s'emparer de tout ce que les Grecs possédoient encore en Asie, & même de plusieurs places en Europe : ce qui fut regardé en même tems comme une punition du Ciel, offensé par une union contraire aux loix & à l'esprit du Christianisme. Le regne d'Orkan fut long & cruel. Il commença par un fratricide, s'établit sur la destruction du prince de Caramanie, dont il épousa la fille, & sur la mort de son beau-frere, fils unique de ce prince, qu'il tua de sa propre main ; & finit violemment dans une bataille contre les Tartares, ou selon quelques-uns, du chagrin que lui causa en 1360 la mort de Soliman son fils aîné.

ORLAND LASSUS, *voyez* LASSUS.

ORLANDIN, (Nicolas) Jésuite, né à Florence en 1556, fut recteur du college de Nole, & mourut à Rome le 17 mai 1606. Il a composé en latin l'*Histoire de la Compagnie de Jesus*, imprimée à Cologne en 1615, & à Rome en 1620, en 2 vol. in-fol. Pour completter cet ouvrage, il faut y joindre les 4 vol. du P. Sacchini, le vol. du P. Jouvency, 1710, in-fol., & le vol. du P. Cordara, 1750, in-fol. Le latin d'Orlandin est pur & très-élégant, son style nombreux & riche, plein de dignité & d'une cadence agréable. Comme l'auteur, homme de probité & d'un esprit juste, n'a travaillé que sur des Mémoires fournis par des gens instruits, & ordinairement par des témoins oculaires, sa narration ne doit pas être suspecte.

ORLÉANS, (la Pucelle d') *voyez* JEANNE D'ARC.

ORLÉANS, (Ducs d'). Voici les princes qui ont porté ce nom.

Philippe II, fils de Philippe VI dit de Valois, mort sans postérité en 1383.

Louis, fils de Charles V, assassiné en 1407, eut ce titre : *voyez* LOUIS de France, duc d'Orléans.

Il eut un fils nommé *Charles* : voyez ci-dessous.

Le titre de *Duc d'Orléans* passa successivement à deux fils de François I, dont le second fut Henri II... à Gaston, 3e. fils de Henri IV, *voyez* GASTON de France ; & enfin à un fils de Louis XIII, nommé *Philippe*, mort en 1701, qui eut Philippe : *voyez* les deux PHILIPPES d'Orléans.

Le dernier fut pere de Louis : *voy.* LOUIS d'Orléans, aïeul de Louis-Philippe, un des grands mobiles de la révolution françoise, & qui changea le nom d'Orléans contre celui de *M. l'Egalité*. (*Voy.* ORLÉANS, pag. ci-après).

ORLÉANS, (Charles, duc d') fils de Louis de France, duc d'Orléans, & de Valentine de Milan, porta le titre de *Duc d'Angoulême* durant la vie de son pere qui périt victime de la trahison du duc de Bourgogne. Charles se trouva à la malheureuse bataille d'Azincourt en 1415, où il fut fait prisonnier. De retour en France, après avoir été retenu 25 ans en Angleterre, il entreprit la conquête du duché de Milan, qu'il croyoit lui appartenir du chef de sa mere ; mais il ne put se rendre maître

que du comté d'Aſt (*voyez* SFORCE François). Ce prince aima les lettres, & les cultiva avec ſuccès. On a de lui un recueil de *Poéſies* manuſcrites à la bibliotheque du roi, où l'on découvre un vrai talent. Il mourut à Amboiſe en 1465. De Marie de Cleves, ſa 3e. femme, il eut entr'autres enfans Louis, qui fut le roi LOUIS XII.

ORLÉANS, (Louis-Philippe-Joſeph duc d'Orléans) né le 13 avril 1747, ne fut guere connu que par une jeuneſſe fougueuſe, & la poltronnerie qu'il marqua à la bataille d'Oueſſant, où il ſe cacha au fond de cale; juſqu'à l'époque de la révolution, où il ſe ſignala par toutes ſortes d'intrigues, de violences & de conſpirations. Pour s'attacher de plus en plus le parti démocratique, il renonça en 1792 à ſon nom & prit celui d'*Egalité*. L'année ſuivante il ne rougit pas de voter pour la mort de Louis XVI, & fut un des régicides qui preſſerent le plus vivement l'exécution de ce monarque. Peu de tems après il devint ſuſpect au parti auquel il s'étoit dévoué, & après avoir été quelques mois priſonnier à Marſeille, il fut reconduit à Paris, & périt ſous la guillotine le 6 novembre 1793. » Si de l'épais nuage, a dit » un auteur à cette occaſion, » qui couvre les vues de la » Providence, il ſemble échap- » per de tems en tems quel- » ques éclairs, quelques lueurs » d'eſpoir pour le rétabliſſe- » ment de l'ordre parmi les » François, il eſt ſans doute » permis de mettre dans ce » nombre la punition d'un des » plus grands artiſans de leurs » maux, par les hommes même » qu'il ſoudoya pour être ſes » complices. Déshonoré avant » la révolution par la lâcheté » de ſon caractere, la corrup- » tion de ſes mœurs & la per- » verſité de ſes inclinations, » on ſeroit tenté de croire » que le duc d'Orléans voulut » ſe venger du mépris public, » en faiſant à ſon pays tout le » mal qu'il pouvoit. Soit que » telles aient été ſes vues, » ſoit qu'il ait voulu eſſayer » de ſe frayer une route au » pouvoir ſuprême, avec ſes » ſeules reſſources, l'or & le » crime, on doit le conſidérer » comme le principal inſtru- » ment du renverſement du » trône, comme le Jéroboam » de la France, qui en a pré- » paré la diſſolution & la divi- » ſion, quoique dans des vues » très-différentes du réſultat » des événemens ». Mr. D. lui a fait cette épitaphe;

Ci-gît *Egalité*.
Ah que ce monſtre eſt mal nommé!
Car jamais en baſſeſſe,
En noirceur, en ſcélérateſſe
On ne vit ſon *égal*.
Même aujourd'hui, qu'au manoir infernal
On croiroit qu'il eſt à ſa place,
On tremble qu'il n'efface
Des démons le plus déloyal.
Déjà, dit-on, jaloux d'un tel rival,
Tous lui font la grimace.
Priez, paſſans, que jamais Bélial
De ſon empire ne le chaſſe.

ORLÉANS, *ou plutôt* DORLÉANS, (Louis) avocat au parlement de Paris, ſe ſignala par ſon zele pour la Ligue catholique contre la proteſtante, & les Catholiques qui s'étoient joints à celle-ci. Il fut choiſi pour avocat de la premiere,

qui le députa aux Etats, où il parla avec véhémence. Il écrivit enſuite contre Henri IV, s'éloigna de ſa patrie & n'y revint qu'après 9 ans; il fut mis en priſon; mais Henri IV qui lui avoit donné un paſſeport, le fit ſortir. Orléans fit imprimer en 1604 un *Remercîment au Roi*, dans lequel il lui parle en ſujet fidele & reconnoiſſant. Il mourut à Paris en 1629, à 87 ans. Proſper marchand lui attribue la *Réponſe des vrais Catholiques François à l'Avertiſſement des Catholiques Anglois, de Louis Orléans, pour l'excluſion du roi de Navarre de la couronne de France*; 1588, in-8°: ouvrage qu'il ſuppoſe avoir traduit du latin. L'auteur avance entr'autres choſes un fait fort extraordinaire contre Louis de Bourbon, prince de Condé, chef des Calviniſtes en France, qu'il accuſe d'avoir fait frapper une monnoie à ſon coin, où il prenoit le nom de Louis XIII, roi de France. Mais il faut que cette médaille ait été peu répandue, ou ſupprimée avec ſoin, car elle ne ſe trouve pas dans les cabinets: la choſe étoit du reſte conforme à l'eſprit & aux entrepriſes des huguenots de ce tems-là. On a encore de lui: I. *Défenſe des Catholiques unis contre les Catholiques aſſociés aux Réformés*, 1586, in-8°. II. *Premier & Deuxieme Avertiſſemens des Catholiques Anglois*, 1590, in-8°. III. *Banquet du comte d'Arete*, 1594, in-8°: ſatyre contre Henri IV. IV. *Diſcours ſur les Ouvertures du Parlement*, au nombre de 29. V. Des *Commentaires* ſur *Taçite* & ſur *Séneque*.

ORLÉANS, (Pierre-Joſeph d') Jéſuite, né à Bourges en 1641. Après avoir profeſſé les belles-lettres, il fut deſtiné par ſes ſupérieurs au miniſtere de la chaire. S'étant enſuite conſacré à l'hiſtoire, il travailla dans ce genre juſqu'à ſa mort, arrivée à Paris, le 31 mars 1698. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Hiſtoire des Révolutions d'Angleterre*, dont la meilleure édition eſt celle de Paris, 1693, 3 vol. in-4°, & 4 vol. in-12. Le P. d'Orléans avoit une imagination vive, noble & élevée: elle paroît dans cet ouvrage, auſſi eſtimé pour l'exactitude que pour la maniere de l'auteur. Ceux qui lui ont reproché de n'avoir pas ſupprimé ou déguiſé les ſcenes ſanglantes qui ont ſuivi le ſchiſme de Henri VIII, & les diverſes perſécutions que les Catholiques ont eſſuyées depuis cette époque, ont ſans doute projeté de ſacrifier l'hiſtoire au fanatiſme de la philoſophie. II. *Hiſtoire des Révolutions d'Eſpagne*, Paris, 1734, en 3 vol. in-4°, & 5 vol. in-12; avec la continuation par les Peres Rouillé & Brumoi. Cette Hiſtoire eſt digne de la précédente. Le ſtyle en eſt pur, élégant; les portraits brillans & corrects; les réflexions juſtes & ingénieuſes; les faits bien choiſis. Peu d'hiſtoriens ont ſaiſi, comme ce Jéſuite, ce qu'il y a de plus piquant & de plus intéreſſant dans chaque ſujet. III. Une *Hiſtoire* curieuſe *des deux Conquérans Tartares, Chunchi & Canchi*, qui ont ſubjugué la Chine, in-8°. IV. *La Vie du Pere Cotton*, Jéſuite, in-4°. V. Les *Vies des bienheureux Louis de Gonzague* & *Staniſlas Koſtka*,

in-12. VI. La *Vie de Conſtance*, premier miniſtre du roi de Siam, in-12; elle eſt infiniment préférable à celle que Deſlandes publia en 1755 (*voy.* CONSTANCE). VII. Deux volumes de *Sermons*, in-12, qui, quoiqu'ils ne ſoient pas du premier mérite, offrent quelques traits éloquens. VIII. Un excellent petit traité de controverſe, intitulé: *Méthode courte & facile pour diſcerner la véritable Religion Chrétienne d'avec les fauſſes.* L'ordre, la clarté, la ſimplicité & l'évidence des réflexions, entraînent & perſuadent tout lecteur que le préjugé n'aveugle pas. Nous n'avons rien de mieux en ce genre, à conſidérer la briéveté & le laconiſme de l'ouvrage, ſinon peut-être le petit traité de Leſſius: *De capeſſendâ verâ Religione.*

ORLÉANS DE LA MOTTE, (Louis-François-Gabriel d') l'un des plus vertueux évêques du 18e. ſiecle, naquit à Carpentras l'an 1683, d'une famille noble. Succeſſivement chanoine-théologal de l'égliſe de cette ville, grand-vicaire d'Arles, adminiſtrateur du dioceſe de Senez, il fut nommé l'an 1733 évêque d'Amiens. Il ne dut cette dignité qu'à ſes qualités perſonnelles; jamais en effet il n'avoit approché de la cour; & la capitale (choſe peut-être unique dans ce ſiecle) ne l'avoit pas vu une ſeule fois. Ses vertus ſe manifeſterent avec un nouvel éclat, après ſa promotion. La principale fut ſon humilité. « Les hommes (diſoit-» il) nous louent pour la moitié » de notre devoir que nous » faiſons, & nous devons trembler pour l'autre moitié que » nous ne faiſons pas ». Vivant ſans faſte & comme un ſimple prêtre, à peine avoit-il les meubles néceſſaires pour ſes beſoins. Il n'étoit que dépoſitaire de ſes revenus, dont les pauvres étoient, pour la plus grande partie, les uſufruitiers. Dans les ſaiſons les plus rudes, il rejetoit tout adouciſſement. » L'aſpérité des ſaiſons (ſelon » lui) eſt une eſpece de pénitence publique que Dieu impoſe aux hommes; il n'y a » qu'une diſpoſition antichrétienne qui peut ſeule chercher à en éviter les rigueurs ». Ses viſites paſtorales dans les campagnes, étoient pour lui une miſſion continuelle. Il prenoit plaiſir à s'entretenir avec le peuple laborieux, qui, ſelon un auteur moderne, expie les crimes des grands. Dans le tems des affaires des Jéſuites, il ſe diſtingua beaucoup en faveur de ces Religieux. Ce digne évêque, accablé ſous le poids des années & des infirmités, mourut à l'âge de 91 ans, le 10 juin 1774. Comme un nouveau François de Sales, il allioit à l'aménité du caractere, la vivacité de l'eſprit le plus aimable: bienfaiſant, charitable comme lui, le plaiſir de ſoulager les malheureux étoit un beſoin pour ſon cœur: comme lui enfin, homme ſans préjugés, prélat ſans ambition, M. d'Orléans de la Motte fut tout à la fois le modele des paſteurs, l'exemple de ſon clergé, l'apôtre de ſon dioceſe, & les délices des gens de bien. La gravité paſtorale & l'auſtérité chrétienne n'avoient point étouffé en lui la plaiſanterie

honnête, & même piquante, que l'occasion faisoit briller pour un moment, comme une lueur rapide, sur sa bouche ingénue. Entr'autres saillies vives qu'on lui attribue, nous rapporterons celles-ci. Des personnes accoutumées à venir chez lui, avoient pris l'habitude de se tourner le derriere vers la cheminée, après avoir relevé les basques de leurs habits, pour se chauffer plus à leur aise. Cette habitude, si fort adoptée par nos petits-maîtres, parut indécente au prélat. « Je savois bien (leur dit-il avec son air enjoué) » que les Picards avoient la tête » chaude, mais je ne savois » pas qu'ils eussent le derriere » froid ». — Le cardinal de Fleury, auquel M. de la Motte faisoit une visite en passant par Versailles, lui demandoit s'il venoit de bien loin : *Sans faire beaucoup de chemin*, répondit-il, *j'ai vu en deux jours les deux bouts du monde, la Trappe & la cour.* — Gresset lui ayant demandé à quelle cause il falloit attribuer l'esprit irréligieux des écrivains du siecle : *C'est le cœur*, dit-il, *qui leur fait mal à la tête.* — Il demandoit un jour à un prédicateur s'il faisoit ses sermons. Celui-ci parut surpris, & en quelque sorte offensé de ce que le prélat sembloit le soupçonner de prêcher les sermons d'autrui. *Je vois bien, mon cher abbé*, lui dit alors M. de la Motte, *que vous ne prenez pas ma pensée ; je demande si vous faites ce que vous dites? Voilà ce que j'appelle faire ses sermons.* — Le saint évêque, dans sa vieillesse, avoit la tête fort chauve. Un jour qu'il dînoit chez un maréchal de France, ce seigneur, en le plaisantant sur le ton de l'amitié, lui conseilloit de prendre perruque. *Je voudrois auparavant*, répondit M. de la Motte, *savoir ce qu'en pense madame la maréchale.* La dame répondit que la plus brillante perruque, à son avis, lui iroit bien moins que son peu de cheveux. *S'il s'agissoit de quelque disposition militaire*, reprit alors le prélat, *je ne voudrois prendre conseil que de M. le maréchal ; mais, en fait de toilette, on conviendra que je puis m'en tenir à l'avis des dames.* — Une dame lui exposoit ses inquiétudes occasionnées par les diverses décisions des Casuistes qu'elle avoit consultés sur l'usage du rouge. *Je vous entends, madame*, lui répondit le saint évêque; *les uns vous l'interdisent absolument, & ils vous paroissent bien sévères, je le crois : les autres vous le permettent sans difficulté, & vous les trouvez bien relâchés, cela est juste ; pour moi qui aime qu'en toutes choses on garde un juste milieu, je vous permets d'en mettre d'un côté.* — Ses *Lettres spirituelles* ont été imprimées à Paris, 1777, en un vol. in-12. Elles renferment le double avantage de l'instruction & de l'agrément. Tout y respire la candeur, la droiture, le desir du bien, & sur-tout de cette noble simplicité qui caractérisoit cet illustre évêque. Ceux qui souhaitent de voir plus de détails sur la vie de ce respectable prélat, doivent lire l'*Eloge* qu'en a fait Louis-Charles de Machault, son successeur dans l'évêché d'Amiens, Mons, 1774, in-4°,

ainſi que les *Mémoires pour ſervir à ſa Vie*, Paris, 1785, 2 vol. in-12; & ſa *Vie* par l'abbé Proyart, Paris, 1788, 1 vol. in-12.

ORLÉANS, (le Pere d') *voyez* CHERUBIN.

ORNANO, (Alfonſe d') maréchal de France & colonel-général des Corſes qui ſervoient en France, étoit Corſe lui-même. Il étoit fils du fameux SAN-PIETRO Baſtelica (*voyez ce mot*). Malgré la réputation que celui-ci s'étoit acquiſe par ſes exploits, le nom de *Baſtelica*, après la mort de ſa femme, devint ſi odieux, qu'Alfonſe ſon fils fut contraint de le quitter, pour prendre celui d'*Ornano*, nom de la famille de ſa mere. Il fut envoyé à Lyon après le maſſacre du duc de Guiſe, pour ſe ſaiſir du duc de Mayenne; commiſſion qu'un homme plus délicat n'eût point acceptée : il manqua ſon coup; au moment qu'il y entroit par une porte, le duc s'enfuit par une autre. En 1594, il engagea Grenoble, Valence & les autres villes du Dauphiné, à ſe détacher de la Ligue, à laquelle il avoit fait la guerre avec Leſdiguieres. Il ſurvint enſuite de ſi grandes querelles entre ces deux guerriers, qu'il fallut que Henri IV les ſéparât. D'Ornano demeura lieutenant-de-roi en Dauphiné: Leſdiguieres le fut en Provence, après avoir reçu en 1595 le bâton de maréchal de France. — Son fils Jean-Baptiſte D'ORNANO, gouverneur de Gaſton, frere unique de Louis XIII, fut fait maréchal de France à la ſollicitation de ſon éleve, ſe rendit dangereux par des intrigues & des menées ſourdes, & mourut en priſon à Vincennes le 9 novembre 1626, pendant qu'on travailloit à ſon procès.

ORNANO, (Vanina d') *voy.* SAN-PIETRO.

OROBIO, (Iſaac) fameux Juif Eſpagnol, fut élevé dans la religion Judaïque par ſon pere & par ſa mere quoiqu'ils fiſſent profeſſion extérieure de la Religion Catholique. Il étudia la philoſophie ſcholaſtique, & y fit de ſi grands progrès, qu'il fut fait lecteur en mathématiques dans l'univerſité de Salamanque. Orobio s'appliqua enſuite à la médecine, & l'exerça même avec ſuccès. Mais ayant été accuſé de Judaïſme, il fut mis dans les priſons de l'Inquiſition, où il reſta pendant 3 ans ſans rien avouer. Sa liberté lui ayant été rendue, il paſſa en France & demeura quelque tems à Toulouſe, exerçant la médecine, & profeſſant extérieurement la Religion Catholique. Orobio, las de porter le maſque, ſe retira à Amſterdam, quitta le nom de D. Balthaſar qu'il avoit porté juſqu'alors, reçut la circonciſion, & mourut en 1687, dans l'indifférence de toutes les religions. Les trois petits écrits qu'il compoſa en latin, à l'occaſion de la fameuſe conférence qu'il eut avec Philippe de Limborch ſur la Religion Chrétienne, ſont imprimés dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *Amica collatio cum erudito Judæo*, Goude, 1687, in-4° (*voy.* LIMBORCH). On a d'Orobio : *Certamen philoſophicum adverſus Spinoſam*, Amſterdam, 1684, in-4°; & d'autres ouvrages en manuſcrit.

ORODES, roi des Parthes, succéda à son frere Mithridate, auquel il ôta le trône & la vie. Les Romains lui ayant déclaré la guerre, il vainquit Crassus l'an 53 avant J. C., prit les enseignes des Romains & fit un très-grand nombre de captifs. On ajoute qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de ce général Romain, pour lui reprocher son avarice insatiable, qui lui avoit fait commettre tant d'injustices & de sacrileges. Les Romains se vengerent de la défaite de Crassus, sur Pacore fils d'Orodes, qui manqua d'en perdre l'esprit. Comme le monarque Parthe étoit alors vieux & hydropique, 30 enfans qu'il avoit de différentes femmes, le solliciterent pour avoir sa succession. Phraate, l'aîné de tous, l'emporta sur ses freres. C'étoit un monstre. Il n'eut pas plutôt la couronne, qu'il voulut empoisonner celui qui la lui avoit donnée; mais le poison, bien loin de lui être mortel, fit évacuer, dit-on, son hydropisie. Alors l'indigne Phraate l'étrangla de ses propres mains l'an 35 avant J. C. Ainsi mourut Orodes, après 50 ans de regne: prince illustre par son courage, s'il n'avoit souillé sa gloire par son ambition & sa cruauté.

OROMAZE, le principe ou le dieu du bien, selon Zoroastre, qui admettoit un autre principe ou auteur du mal, nommé *Arimane*. Ce législateur représentoit le bon principe comme environné de feu; c'est pourquoi il voulut qu'on entretînt un feu perpétuel en son honneur, & qu'on rendit un culte religieux au soleil. On voit que cette partie de la doctrine de Zoroastre n'étoit qu'une espece de Manichéisme. Mais tout ce que l'on raconte de la personne & des opinions de Zoroastre est très-incertain. *Voyez son article.*

OROSE, (Paul) prêtre de Tarragone en Catalogne, fut envoyé par deux évêques Espagnols, l'an 414, vers S. Augustin. Il demeura un an avec ce saint docteur, & fit auprès de lui de grands progrès dans la science des Ecritures. Il alla de sa part, en 415, à Jérusalem, pour consulter S. Jerôme sur l'origine de l'ame. A son retour il composa, par le conseil de l'illustre évêque d'Hippone, son *Histoire* en VII livres, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 316 de J. C. Le style en est clair & coulant. Il s'y applique sur-tout à prouver contre les Païens, que les malheurs qui affligeoient alors le monde, ne venoient point de ce que l'on méprisoit les anciennes superstitions de l'idolâtrie. L'auteur n'est pas en garde contre les fables & les bruits populaires. La 1re. édition est de 1471, in-fol. Les meilleures sont celle de 1615, in-12, Mayence, par le Pere André Schott, avec les Notes de Laurent Lautius & de François Fabricius (*voyez ce dernier mot*); de 1738, publiée à Leyde par Havercamp; & de 1767, in-4°. On a encore de lui: I. Une *Apologie du Libre-Arbitre contre Pélage*. II. Une *Lettre à S. Augustin*, sur les erreurs des Prisicillianistes & des Origénistes.

ORPHANEL, *voyez* ORFANEL.

ORPHÉE, fils d'Apollon & de Calliope, jouoit si bien de la lyre, que les arbres & les rochers quittoient leurs places, les fleuves suspendoient leur cours, & les bêtes féroces s'attroupoient autour de lui pour l'entendre. Eurydice, sa femme, étant morte de la morsure d'un serpent le jour même de ses noces, en fuyant les poursuites d'Aristée; il descendit aux enfers pour la redemander, & toucha tellement Pluton, Proserpine, & toutes les divinités infernales, par les accords de sa lyre, qu'ils la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderoit pas derriere lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des enfers. Ne pouvant commander à son impatience, il se retourna pour voir si sa chere Eurydice le suivoit; mais elle disparut aussitôt. Depuis ce malheur, il renonça aux femmes. Son indifférence irrita si fort les Bacchantes, qu'elles se liguerent contre lui, le mirent en pieces, & jeterent sa tête dans l'Hebre. Les Muses recueillirent ses membres dispersés, & leur rendirent les honneurs funebres. Il fut métamorphosé en cygne par son pere, & son instrument fut placé au nombre des constellations. Rien de plus beau, de plus touchant que l'histoire d'Orphée au 4e. livre des *Georgiques*; c'est le chef-d'œuvre de Virgile. On représente ordinairement Orphée une lyre ou un luth à la main. Les anciens lui attribuent la civilisation de quelques nations sauvages, c'est-à-dire devenues féroces & grossiérement vicieuses; car la nature de l'homme ne comporte pas l'état de sauvage proprement dit, comme M. de Buffon l'a démontré; & il est d'une fausseté ridicule de dire avec les philosophes modernes, que les hommes ont été originairement sauvages. Quelques savans ont cru voir dans Orphée des traits défigurés de quelques hommes illustres de l'Ancien-Testament; d'autres ont cru que l'histoire d'Orphée étoit un assemblage de diverses actions qu'il faut rapporter à des hommes différens. Quoi qu'il en soit, en attribuant à Orphée le talent de civiliser les sauvages, les Païens observoient qu'il n'y avoit que les moyens religieux qui pussent avoir cet effet, qu'Orphée n'a parlé que comme *prêtre & interprete de la Divinité*, & que ce n'est qu'en donnant aux leçons morales une sanction surnaturelle, qu'il a réussi à dépouiller de leur férocité des hommes regardés comme des lions & des tigres:

Silvestres homines sacer interpresque deorum
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.
Hor. *Art. Poët.*

S. Théophile, dans son troisieme *Livre* adressé à Autolycus, rapporte qu'Orphée ayant pendant quelque tems reconnu une multitude de dieux, n'en reconnut qu'un seul à la mort, dont il chanta les grandeurs par des vers, que le P. Petau rend ainsi:

Unicus est per se existens, qui cuncta creavit,
Inque his ipse extat; nulli è mortalibus unquam

Lumine conſpectus, mortales conſpicit omnes...
Magnum adeò præter regem non alter habetur....
In cunctis Deus unus.

Nous avons ſous ſon nom des *Hymnes*, & d'autres Pieces de Poéſie, dont la 1re. édition eſt de Florence, 1500, in-4°; mais on les regarde communément comme ſuppoſées. Son *Poëme des Argonautes* eſt, ſelon quelques-uns, d'Onomacrite, qui vivoit du tems de Piſiſtrate, & ſelon d'autres de Muſée. Platon parle des *Hymnes* d'Orphée dans le 8e. liv. *des Loix*; Pauſanias dit qu'elles étoient courtes, ce qui convient à celles que nous avons. Quelques critiques prétendent que les vers d'Orphée, rapportés par S. Juſtin, S. Clément d'Alexandrie & d'autres Peres, ſont d'un poëte chrétien; mais il n'eſt pas croyable que des gens ſi inſtruits, qui vivoient au commencement du Chriſtianiſme, aient pris l'ouvrage d'un contemporain pour celui d'un ſi ancien poëte, moins encore qu'ils aient pu le citer ſous le nom d'Orphée, ſans devenir la riſée des littérateurs païens. Comme l'hiſtoire d'Orphée appartient en partie à la Mythologie, il eſt difficile de dire dans quel tems il a vécu; il paroît certain qu'il eſt antérieur à Homere. Quelques-uns ont cru que ce n'étoit point un perſonnage réel; mais cette opinion doit ſe réduire à Orphée, affublé des anecdotes de la fable: car l'on ne peut guere douter qu'il n'y ait eu très-anciennement un homme de ce nom qui a excellé dans la poéſie.

ORPHIREUS, *voy.* s'GRAVESANDE.

ORRERY, *voyez* BOYLE.

ORSATO, (Sertorio) *Urſatus*, né à Padoue en 1617, d'une des premieres familles de cette ville, fit paroître de bonne heure d'heureuſes diſpoſitions pour les lettres & pour les ſciences. La poéſie fut pour lui un amuſement, & la recherche des antiquités & des inſcriptions anciennes une occupation ſérieuſe: c'eſt ce qui lui fit entreprendre pluſieurs voyages en différens endroits de l'Italie. Sur la fin de ſes jours, il fut chargé d'enſeigner la phyſique dans l'univerſité de Padoue, & il s'en acquitta avec beaucoup de ſuccès. Le doge & le ſénat de Veniſe voulurent bien agréer l'hommage de ſon *Hiſtoire de Padoue*. En leur préſentant cet ouvrage, il leur fit un long diſcours, pendant lequel il lui ſurvint un beſoin naturel qu'il maîtriſa, & qui lui cauſa une rétention d'urine, dont il mourut en 1678. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages eſtimés, les uns en latin & les autres en italien. Les principaux de ceux qui ſont en latin, ſont: I. *Sertum philoſophicum, ex variis Scientiæ naturalis floribus conſertum*, 1635, in-4°. II. *Monumenta Patavina*, 1652, in-fol. III. *Commentarius de notis Romanorum*: ouvrage utile & très-rare, avant qu'on l'eût réimprimé à Paris en 1723, in-12. On le trouve auſſi dans le tome 11e. de Grævius. IV. *Prænomina, Cognomina & Agnominæ antiquorum Romanorum*. V. *Deorum Dearumque Nomina & attributa*. VI. *Lucubrationes in quatuor libros Meteororum Ariſtotelis*. VII. *Orationes & Carmina*. Voici les principaux de

ceux qu'il a composés en italien. I. *Histoire de Padoue*, en deux parties, 1678, in-fol. II. *Marmi eruditi*, Padoue, 1662 & 1719, in-4°; ouvrage curieux, aussi en deux parties. III. Des *Poésies Lyriques*, 1637, in-12. IV. Des *Comédies*, & d'autres Pieces de poésie, &c. V. *Cronologia di Reggimenti di Padoua*, avec des notes, 1666, in-4°.

ORSATO, (Jean-Baptiste) habile médecin & antiquaire, né à Padoue en 1673, & mort en 1720, cultiva les belles-lettres & la médecine avec un succès égal. On a de lui : I. *Dissertatio epistolaris de Lucernis antiquis*. II. Un petit Traité *De Sternis veterum*. III. *Dissertatio de Paterâ antiquorum*. Il regne dans ces ouvrages une profonde érudition.

ORSI, (Jean-Joseph) philosophe & poëte, né à Bologne en 1652, de Mario Orsi, patrice de cette ville, étudia avec soin les belles-lettres, la philosophie, le droit & les mathématiques, & s'appliqua aussi à la poésie. Il avoit surtout du goût pour la morale. Sa maison étoit une espece d'académie, où plusieurs gens de lettres se rassembloient régulièrement. En 1712, il alla s'établir à Modene, & y continua ses exercices académiques. Il se signala sur-tout dans l'art des Sonnets italiens. La netteté, la légéreté, le tour & la liaison des phrases, formoient le caractere des siens. Il mourut en 1733, à 81 ans. Il avoit des sentimens de religion, qui avoient modéré son tempérament naturellement bilieux & emporté. On a de lui : I. Des *Sonnets* ingénieux, des *Pastorales* & plusieurs Pieces de poésie. II. *Considerazioni sopra la maniera di ben pensare del P. Bouhours*, Modene, 1735, 2 vol. in-4°. III. Des *Lettres*. IV. La *Traduction* de la *Vie du comte Louis de Sale*, écrite en françois par le P. Buffier.

ORSI, (François-Joseph-Augustin) cardinal, né dans le duché de Toscane en 1692, prit l'habit de S. Dominique, & profita des leçons & des exemples des hommes pieux & savans que renfermoit cet ordre. Après avoir professé la théologie & rempli l'emploi de maître du sacré palais, il fut honoré de la pourpre Romaine par Clément XIII, en 1759. Son élévation ne changea rien au caractere de son ame simple, modeste, ni à celui de son esprit uniquement occupé de l'étude & de son zele pour la gloire de l'Eglise. Il est principalement connu par une *Histoire Ecclésiastique*, en 20 vol. in-4°. & in-8°; un peu prolixe, mais très-bien écrite en italien. Le 20e. volume de ce savant ouvrage a été publié en 1761, année de la mort de cet illustre cardinal. Il contient la fin du 6e. siecle, depuis l'an 587 jusqu'à l'an 600. On voit quelle auroit été l'étendue de ce livre, si l'auteur l'avoit poussé jusqu'à nos jours. Cette Histoire est continuée par le P. Philippe-Ange Becchetti du même ordre. Le tome 21 de cette continuation a paru à Rome en 1779, in-4°, & renferme l'histoire de l'Eglise jusqu'à l'an 1179. On a encore de lui : *Infallibilitas Romani Pontificis*, 1741, 3 vol. in-4°.

ORSINI, *voyez* FULVIUS.

ORTELIUS, (Abraham) né à

à Anvers en 1527, se rendit habile dans les langues & dans les mathématiques, & sur-tout dans la géographie. Il fut surnommé *le Ptolomée de son tems*. Juste-Lipse, & la plupart des grands hommes du 16e. siecle, eurent des liaisons de littérature & d'amitié avec ce savant. Il mourut à Anvers, sans avoir été marié, en 1598, à 72 ans. On a de lui d'excellens ouvrages de géographie. I. *Theatrum orbis Terrarum*, plusieurs fois imprimé, & augmenté par Jean-Baptiste Vrientius qui l'a publié en latin, espagnol & italien : Michel Coignetus en a donné un Abrégé. II. *Synonima Geographica*, 1578, in-4° ; cet ouvrage a été donné avec des additions sous le titre de *Thesaurus Geographicus*, 1578 & 1596, in-fol. III. *Aurei sæculi Imago*, 1598, in-4°. C'est une description des mœurs & de la religion des Germains avec des figures. IV. *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, par Ortelius & Jean Viviane, 1588, in-8° ; Iene, 1684, avec les Opuscules de Conrard Peutinger. V. *Syntagma herbarum encomiasticum*, Anvers, 1614, in-4°. Juste-Lipse lui a fait cette épitaphe, qui en donne une idée bien favorable :

Brevis terra eum capit,
Qui ipse orbem terrarum cepit,
Stilo & tabulis illustravit,
Sed mente contempsit
Quâ cœlum & alta suspexit,
Constans adversum spes aut metus :
Amicitiæ cultor, candore, fide, officiis ;
Quietis cultor, sine lite, uxore, prole ;
Vitam habuit quale alius votum.
Ut nunc quoque æterna ei quies sit,
Votis fave lector.

ORTIZ, (Alfonse) né à Tolede au milieu du 15e. siecle, mort vers 1530, s'appliqua à l'étude des matieres ecclésiastiques. Sa science & son mérite lui procurerent un canonicat dans la métropole de sa patrie. Le cardinal Ximenès l'honora de sa confiance, & le chargea de rédiger l'*Office Mozarabe* : Ortiz s'en acquitta avec intelligence. Le Rit Romain avoit été d'abord introduit en Espagne ; les Goths substituerent à la Liturgie de Rome celle qu'Uphilas avoit composée d'après les Liturgies orientales. S. Léandre en fit une nouvelle d'après ces deux premieres & d'après celle des Gaulois ; elle fut perfectionnée par S. Isidore son frere : l'Espagne ayant ensuite passé sous la domination des Sarrasins ou Arabes, on donna le nom de *Mozarabique* à cette Liturgie : elle fit place à celle de Rome dans le 11e. & 13e. siecle. Le cardinal Ximenès voulant perpétuer la mémoire de ce Rit particulier qui étoit presque tombé dans l'oubli, & qui, comme toutes les anciennes Liturgies, est une preuve sans réplique de la croyance & des usages de ces siecles reculés, fit imprimer à Tolede, en 1500, le Missel Mozarabe, & en 1502 le Bréviaire : ce sont 2 petits vol. in-fol., très-rares. Ortiz en dirigea l'édition, & orna chacun de ces ouvrages d'une préface aussi savante que curieuse. Il faut y joindre, pour la parfaite connoissance de cet office : I. L'*Histoire du Rit Mozarabe*, en espagnol, sous le titre : *Breve suma y relation de l'Officio Go-*

tico Mozarabe, Tolede, 1603, in-4°, de 23 feuillets. Il eſt extrêmement rare. II. *Joannis Pinii Liturgia Mozarabica*, Rome, 1746, 2 vol. in-fol. Le P. Lelley, Jéſuite Ecoſſois, en avoit donné une édition à Rome en 1740, in-fol.

ORTIZ, (Blaiſe) parent & contemporain du précédent, chanoine de Tolede comme lui, fut auſſi conſidéré pour ſes lumieres. Il s'eſt rendu célebre par un ouvrage très-curieux & peu commun, dont voici le titre : *Deſcriptio ſummi Templi Toletani*, Tolede, 1549, in-8°. On trouve dans cette Deſcription un détail intéreſſant de tout ce qui concerne la magnificence, les ornemens, les rits & les uſages de cette égliſe fameuſe. L'ouvrage eſt curieux, ſur-tout pour la partie où l'auteur décrit la chapelle que le cardinal Ximenès fit bâtir tout auprès, & dans laquelle il fonda des chanoines & des clercs pour y célébrer journellement l'office mozarabe.

ORVAL, (Gilles d') né à Liege, fut ainſi nommé, parce qu'il ſe fit religieux à Orval, célebre monaſtere de l'ordre de Cîteaux réformé, dans le duché de Luxembourg. Il floriſſoit dans le 13e. ſiecle. Nous avons de lui une *Hiſtoire* des évêques de Tongres & de Liege, depuis S. Materne juſqu'à l'an 1246. Elle fait partie de la Collection des Hiſtoriens de Liege, qu'a donné Chapeauville en 1622.

ORVILLE, (Jacques-Philippe d') naquit à Amſterdam en 1696, d'une famille originaire de France. Son goût pour les belles-lettres ſe perfectionna dans différens voyages, en Angleterre, en Italie, en Allemagne & en France. De retour dans ſa patrie, il obtint en 1730 la chaire d'hiſtoire, d'éloquence & de langue grecque, à Amſterdam. Il s'en démit en 1742, pour travailler avec plus de loiſir aux différens ouvrages qu'il avoit commencés. Il mourut en 1751, à 55 ans. On a de lui : I. *Obſervationes miſcellaneæ novæ*. Ces Obſervations avoient été commencées par des Anglois ; elles furent continuées par Burman & d'Orville, qui en publia 10 volumes avec ſon collegue, & 4 autres après que la mort le lui eut enlevé. On trouve dans ce recueil quelques ouvrages qui ne ſont que de lui, parmi leſquels on diſtingue ſa *Diſſertation ſur l'antiquité de l'Iſle de Délos*, & ſes *Remarques ſur le Roman grec de Chariton d'Aphrodiſe*. II. *Criticæ vannus in inanes Joannis Cornelii Pavonis paleas*, &c. C'eſt un ouvrage auſſi ſavant que ſatyrique contre M. Paw, littérateur d'Utrecht. Après ſa mort, M. Burman a donné ſes Obſervations ſur la Sicile, ſous le titre de *Sicula*, Amſterdam, 1764, in-fol. — Son frere, Pierre d'ORVILLE, mort en 1739, s'eſt fait connoître par quelques *Poéſies*.

OSBORN, (François) écrivain Anglois, mort en 1657, prit le parti du parlement durant les guerres civiles, & eut divers emplois ſous Cromwel. On a de lui des *Avis à ſon Fils*, & d'autres ouvrages en anglois.

OSÉE, fils de Béeri, un des 12 Petits Prophetes, & le plus ancien de ceux qui prophétiſerent ſous Jéroboam II

roi d'Israël, & sous Ozias, Joathan, Achaz & Ezéchias, rois de Juda, l'an 800 avant J. C. Il fut choisi de Dieu pour annoncer ses jugemens aux dix tribus d'Israël, & il le fit par des paroles & des actions prophétiques. Lorsque le Seigneur commença à parler à Osée, il lui commanda de prendre pour femme une prostituée. C'étoit pour figurer l'infidelle maison d'Israël, qui avoit quitté le vrai Dieu pour se prostituer au culte des idoles. Le langage typique étoit alors en usage chez les Juifs & d'autres nations, & faisoit une toute autre impression que de simples paroles (*voy.* EZÉCHIEL). Osée épousa donc Gomer, fille de Debelaïm, dont il eut trois enfans, auxquels il donna des noms qui signifioient ce qui devoit arriver au royaume d'Israël. Le commandement fait à Osée a paru si extraordinaire à plusieurs interpretes, qu'ils ont cru que ce n'étoit qu'une parabole, & que cet ordre s'étoit passé en vision. Cependant S. Augustin l'explique comme un mariage réel avec une femme qui avoit d'abord vécu dans le désordre, mais qui depuis s'étoit retirée de tout mauvais commerce. La *Prophétie* d'Osée est divisée en 14 chapitres. Il y représente la Synagogue répudiée, prédit sa ruine & la vocation des Gentils; il parle fortement contre les désordres qui régnoient alors dans le royaume des dix tribus. Il s'éleve aussi contre les déréglemens de Juda, & annonce la venue de Sennacherib & la captivité du peuple. Il finit par tracer admirablement les caracteres de la fausse & de la véritable conversion. Le style de ce prophete est pathétique & plein de sentences courtes & vives, très-éloquent en plusieurs endroits, quelquefois obscur, par l'ignorance où nous sommes de l'histoire de son tems.

OSÉE, fils d'Ela, ayant conspiré contre Phacée, roi d'Israël, le tua, & s'empara de son royaume; mais il n'en jouit pleinement que 9 ans après l'assassinat de ce prince. Salmanasar, roi d'Assyrie, dont Osée étoit tributaire, ayant appris qu'il pensoit à se révolter, & que pour s'affranchir de ce tribut, il avoit fait alliance avec Sua, roi d'Egypte, vint fondre sur Israël. Il ravagea tout le pays, & le remplit de carnage, de désolation & de larmes. Osée se renferma dans Samarie; mais il y fut bientôt assiégé par le monarque Assyrien, qui après trois ans d'un siege où la famine & la mortalité se firent cruellement sentir, prit la ville, massacra tous ses habitans, & la réduisit en un monceau de pierres. Osée fut pris, chargé de chaînes, & envoyé en prison. Les Israélites furent transférés en Assyrie, à Hala & à Habor, villes du pays des Medes, près de la riviere de Gozan, où ils furent dispersés parmi des nations barbares & idolâtres, sans espérance de réunion. C'est ainsi que finit le royaume d'Israël, l'an 721 avant J. C., 250 ans après sa séparation de celui de Juda.

OSIANDER, (André) né en Baviere l'an 1498, apprit les langues & la théologie à Wittemberg & à Nuremberg, & fut l'un des premiers dis-

ciples de Luther. Il devint ensuite professeur & ministre de l'université de Konigsberg. Il se signala parmi les Luthériens par une opinion nouvelle sur la *Justification*. Il ne vouloit pas, comme les autres Protestans, qu'elle se fît par l'imputation de la justice de J. C., mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos ames. Il se fondoit sur ces paroles, souvent répétées dans Isaïe & dans Jérémie : *Le Seigneur est votre justice.* Car telle est la suite naturelle des explications arbitraires de l'Ecriture-Sainte, & de l'esprit privé qui les dicte, qu'on y voit tout ce que l'on imagine. Selon Osiander, de même que nous vivons par la vie substantielle de Dieu, & que nous aimons par l'amour essentiel qu'il a pour lui-même : nous sommes justes par la justice essentielle qui nous est communiquée, & par la substance du Verbe incarné, qui est en nous par la foi, par la parole & par les Sacremens. Dès le tems qu'on dressa la confession d'Ausbourg, il avoit fait les derniers efforts pour faire embrasser cette doctrine par tout le parti, & il la soutint à la face de Luther, dans l'assemblée de Smalkade. On fut étonné de sa hardiesse (comme si un sectaire n'avoit pas tout le droit d'opposer ses opinions à celles d'un autre sectaire), mais comme on craignoit de faire éclater de nouvelles divisions dans le parti où il tenoit un rang considérable par son savoir, on le toléra. Il avoit un talent particulier pour divertir Luther. Il faisoit le plaisant à table, & y disoit des bons mots souvent très-indécens & même impies. Calvin dit que, toutes les fois qu'il trouvoit le vin bon, il en faisoit l'éloge en lui appliquant cette parole que Dieu disoit de lui-même : *Je suis celui qui suis :* EGO SUM QUI SUM ; ou ces autres mots : *Voici le Fils du Dieu vivant ;* il ne fut pas plutôt en Prusse, qu'il mit en feu l'université de Konigsberg, par sa nouvelle doctrine sur la Justification. Cet homme turbulent, que Calvin représente comme un athée, mourut en 1552, à 54 ans. Son caractere emporté ressembloit à celui de Luther, auquel il plaisoit beaucoup. Il traitoit d'*ânes* tous les théologiens qui n'étoient pas de son avis, & il disoit orgueilleusement qu'*ils n'étoient pas dignes de porter ses souliers*. Voilà les fondateurs du nouvel Evangile. Ses principaux ouvrages sont : I. *Harmonia Evangelica*, in-fol. II. *Epistola ad Zwinglium de Eucharistiâ.* III. *Dissertationes duæ, de Lege & Evangelio & Justificatione.* IV. *Liber de imagine Dei, quid sit.* Il est inutile de donner une idée de ces ouvrages après avoir donné celle de l'auteur.

OSIANDER, (Luc) fils du précédent, né en 1524, fut comme lui ministre Luthérien, & hérita de son savoir & de son orgueil. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Commentaires* sur la *Bible*, en latin. II. Des *Institutions de la Religion Chrétienne.* III. Un *Abrégé* en latin *des Centuriateurs de Magdebourg*, 1592 & 1604, in-4° (*voyez* JUDEX). IV. *Enchiridia controversiarum Reli-*

gionis cum Pontificiis, Calvinianis & Anabaptistis, à Tubinge, 1605, in-8°. Il mourut en 1604. — Il faut le distinguer de Luc OSIANDER, chancelier de l'université de Tubinge, mort en 1638, à 68 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, entr'autres : I. *Justa defensio de quatuor quæstionibus quoad omnipræsentiam humanæ* CHRISTI *naturæ*. C'est une défense de l'*Ubiquisme*, une des plus extravagantes erreurs des Luthériens. II. *Disputatio de omnipræsentiâ* CHRISTI *hominis ;* ouvrage qui a le même but. III. Des *Oraisons funebres* en latin. IV. *De Baptismo*. V. *De regimine Ecclesiastico*. VI. *De viribus liberi Arbitrii*, &c.

OSIANDER, (André) petit-fils du disciple de Luther, fut ministre & professeur de théologie à Wittemberg. On a de lui : I. Une *Edition* de la *Bible* avec des observations qui se ressentent de l'esprit de sa secte. II. *Assertiones de Conciliis*. III. *Disputat. in Lib. Concordiæ*. IV. *Papa non Papa, seu Papæ & Papicolarum Lutherana Confessio*, Tubinge, 1599, in-8°. V. *Responsa ad Analysin Gregorii de Valentia, de Ecclesiâ*, &c. Tristes fruits du fanatisme qui troubloit alors les têtes en Allemagne. Il mourut en 1617, à 54 ans.

OSIANDER, (Jean-Adam) théologien de Tubinge, mort en 1697, tint la plume d'une main infatigable. On a de lui : I. Des *Observations* latines sur le livre de Grotius, *De jure belli & pacis*. II. *Commentaria in Pentateuchum, Josue, Judices, Ruth, & duos Libros Samuelis*, 3 vol. in-fol. III. *De Jubilæo Hebræorum, Gentium & Christianorum*. IV. *De Asylis Hebræorum, Gentilium & Christianorum*, dans le tome 6 du *Trésor* de Gronovius. V. *Specimen Jansenismi*. VI. *Theologia casualis, de Magiâ*, Tubinge, 1687, in-4°, &c.

OSIO, *voyez* OSIUS Félix.

OSIRIS, fils de Jupiter & de Niobé, régna sur les Argiens ; puis ayant cédé son royaume à son frere Egialée, il voyagea en Egypte, dont il se rendit maître. Il épousa ensuite Io ou Isis. Ils établirent d'excellentes loix parmi les Egyptiens, & y introduisirent les arts utiles. Tibulle regarde Osiris comme l'inventeur de la charue :

Primus aratra manu solerti fecit Osiris,
Et teneram ferro sollicitavit humum.

Les Egyptiens l'adoroient sous divers noms, comme *Apis*, *Serapis*, & sous les noms de tous les autres dieux. Les symboles ou les marques par lesquelles on désignoit Osiris, sont une mitre ou bonnet pointu, & un fouet à la main. Quelquefois au-lieu d'un bonnet, on lui mettoit sur la tête un globe, ou une trompe d'éléphant, ou de grands feuillages. Assez souvent, au-lieu d'une tête d'homme, on lui donnoit une tête d'épervier, avec une croix, ou un T attaché à sa main par le moyen d'un anneau. Les Phéniciens & les Syriens lui ont donné le nom d'Adonis, qui signifie *Seigneur ;* & c'est sous ce nom que les Grecs ont adopté cette divinité, en la chargeant de nou-

veaux traits fabuleux, & l'assortissant à l'esprit de leur mythologie.

OSIUS, évêque de Cordoue en 295, étoit né en Espagne l'an 257. Il eut la gloire de confesser J. C. sous l'empereur Maximien-Hercule, qui le trouva inébranlable. La pureté de ses mœurs & de sa foi lui concilia l'estime & la confiance du grand Constantin, qui le consulta dans toutes les affaires ecclésiastiques. Osius profita de son crédit auprès de ce prince, pour l'engager à convoquer le concile de Nicée l'an 325, auquel il présida, & dont il dressa le *Symbole*. L'empereur Constance ne respecta pas moins que son pere cet illustre confesseur: ce fut à sa priere qu'il convoqua le concile de Sardique, en 347. Mais ce prince s'étant laissé prévenir par les Ariens & les Donatistes, devint l'ennemi déclaré de celui dont il avoit été jusqu'alors l'admirateur. Il le fit venir à Milan où il résidoit, pour l'engager à favoriser l'Arianisme. Osius reprocha avec force à l'empereur son penchant pour cette secte, & obtint la permission de retourner à son église. Les Ariens en firent des plaintes à Constance, qui écrivit à ce respectable prélat des lettres menaçantes, pour le porter à condamner S. Athanase. Osius lui répondit par une lettre, qui est un chef-d'œuvre de la magnanimité épiscopale. « J'ai confessé, dit-il, » Jesus-Christ dans la persécu- » tion que Maximien, votre » aïeul, excita contre l'Eglise; » si vous voulez la renou- » veller, vous me trouverez » prêt à tout souffrir, plutôt » que de trahir la vérité & » de consentir à la condamna- » tion d'un innocent. Je ne » suis ébranlé ni par vos let- » tres, ni par vos menaces »... » Ne vous mêlez pas, ajouta- » t-il, des affaires ecclésias- » tiques; ne commandez point » sur ces matieres, mais ap- » prenez plutôt de nous ce » que vous devez savoir. Dieu » vous a confié l'empire, & à » nous ce qui regarde l'Eglise. » Comme celui qui entreprend » sur votre gouvernement, » viole la loi divine; craignez » aussi, à votre tour, qu'en » vous arrogeant la connois- » sance des affaires de l'Eglise, » vous ne vous rendiez cou- » pable d'un grand crime. Il » est écrit: *Rendez à César, ce qui est à César; & à Dieu, ce qui est à Dieu.* Il ne nous » est pas permis d'usurper l'em- » pire de la terre, ni à vous, » Seigneur, de vous attribuer » aucun pouvoir sur les choses » saintes ». L'empereur, nullement touché de ce langage, le fit encore venir à Sirmich, où il le tint un an comme en exil, sans respect pour son âge qui étoit de 100 ans. Les prieres ne produisant rien sur lui, on eut recours aux menaces, & des menaces on en vint aux coups. Cet illustre vieillard, accablé sous le poids des tourmens & de l'âge, signa la confession de foi arienne, dressée par Potamius, Ursace & Valens; au second concile de Sirmich, l'an 357. Exemple encore moins étonnant qu'effrayant de la fragilité humaine, contre laquelle les plus longs triomphes ne doivent jamais nous rassurer. Dès qu'il eut acquiescé à ce qu'on prétendoit,

il obtint la liberté de retourner en Espagne, où il mourut bientôt après; mais en pénitent, & dans la communion de l'Eglise; comme S. Athanase & S. Augustin nous l'apprennent. A l'article de la mort, il protesta d'une maniere authentique & par forme de testament, contre la violence qui l'avoit abattu, anathématisa l'Arianisme avec le plus grand éclat, & exhorta tout le monde à en concevoir la même horreur. On a dit de lui, & jusqu'au moment de sa chute rien n'a été plus vrai :

Religionis Atlas, vox & manus altera Pauli.

Le P. Michel Maceda, Jésuite, a tâché de justifier Osius, & de prouver la fausseté de la foiblesse qu'on lui attribue, dans une dissertation intitulée: *Osius verè innocens & sanctus*, Bologne, 1790, in-4°. Cette dissertation est bien écrite & pleine de recherches; mais l'on comprend qu'il est difficile de combattre un fait si long-tems avoué & reconnu, sans qu'il reste au moins des doutes dans l'esprit des lecteurs même les plus dociles.

OSIUS *ou* Osio, (Félix) né à Milan en 1587, savant dans les langues & les belles-lettres, se distingua par son éloquence. Il fut long-tems professeur de rhétorique à Padoue, où il mourut en 1631. On a de lui divers ouvrages en prose & en vers. Les principaux sont : I. *Romano-Græcia.* II. *Tractatus de Sepulchris & Epitaphiis Ethnicorum & Christianorum.* III. *Elogia Scriptorum illustrium.* IV. *Orationes.* V. *Epistolarum Libri duo.* VI. Des Remarques sur l'*Histoire* de l'empereur Henri VII par Mussati. VII. Un *Recueil des Ecrivains de l'Histoire de Padoue.* VIII. Des Remarques sur l'*Histoire* du tems de Frédéric Barberousse, dans le tome 3e. des Antiquités d'Italie de Burman.—Théodat Osius, son frere, est aussi auteur de divers *Traités*. Leur famille a produit plusieurs autres hommes distingués. Elle prétendoit avoir été considérable dès le tems de S. Ambroise. C'est de cette branche qu'étoit sorti, selon eux, le cardinal Stanislas Osius, ou plutôt Hosius. *Voyez ce mot.*

OSMA, *voyez* Pierre d'Osma.

OSMAN *ou* Othman, empereur des Turcs; fils d'Achmet I, succéda à Mustapha son oncle en 1618, à l'âge de 12 ans. Il marcha en 1621 contre les Polonois, avec une armée formidable; mais ayant perdu plus de 80 mille hommes & 100 mille chevaux en différens combats, il fut obligé de faire la paix à des conditions désavantageuses. Il attribua ce mauvais succès aux Janissaires, & résolut de les casser pour leur substituer une milice d'Arabes; cette nouvelle s'étant répandue, ils se soulevèrent, se rendirent au nombre de 30 mille à la place de l'Hippodrome, & renversèrent Osman du trône en 1622. On rétablit Mustapha, qui fit étrangler le jeune empereur le lendemain. Il n'y a que trop d'exemples d'un pareil forfait parmi les Turcs. Telle est la destinée de leurs rois : du trône ils passent à l'échafaud, ou à la prison. « Pendant que les

» princes Mahométans, dit » Monteſquieu, donnent ſans » ceſſe la mort & la reçoivent, » la Religion chez les Chré- » tiens rend les princes moins » timides, & par conſéquent » moins cruels. Le prince » compte ſur ſes ſujets, & les » ſujets ſur le prince ».

OSMAN II, empereur des Turcs, parvint au trône après la mort de ſon frere Mahomet V, en 1754, à l'âge de 56 ans. Son regne, peu fertile en événemens, fut terminé par ſa mort, arrivée le 29 novembre 1757. Il renouvella, ſous des peines grieves, la défenſe à ſes ſujets de boire du vin.

OSMAN, connu long-tems ſous le nom de *Pere Ottoman*, étoit fils aîné d'Ibrahim, empereur des Turcs, & de Zafira, l'une des femmes de ſon ſérail. Son pere s'étant attiré par ſon mauvais gouvernement la haine de Rioſem ſa mere, & du Muphti, ils conſpirerent contre lui, & ſaiſirent le prétexte du vœu, qu'il avoit fait de conſacrer à Mahomet le premier enfant qui lui naîtroit, & de l'envoyer circoncire à la Mecque, pour ſouſtraire Oſman à ſa cruauté. Ayant réuſſi à faire équiper à cet effet la *grande Sultane*, montée de 120 canons, & eſcortée par 9 vaiſſeaux de guerre, Oſman & Zafira s'embarquerent & arriverent heureuſement à Rhodes vers la mi-ſeptembre 1644. Mais ayant remis en mer, ils rencontrerent 7 vaiſſeaux de Malte, commandés par le chevalier du Bois-Boudran, qui après un combat de 5 heures, ſe rendit maître de la flotte Turque & de tout l'équipage. Le reſpect que les Turcs portoient à Zafira & à Oſman, les richeſſes qu'ils avoient avec eux, & le grand nombre d'eſclaves qui les accompagnoient, ne laiſſerent point de doute ſur l'éminente qualité de leurs priſonniers, & bientôt l'aveu de quelques officiers indiſcrets acheva de prouver la vraie condition d'Oſman & de ſa mere. Celle-ci étant morte le 6 janvier 1646, Ibrahim devint furieux, & déclara la guerre aux Maltois; la Canée fut priſe ſur les Vénitiens, ſous prétexte qu'on y avoit donné retraite aux Maltois, après la priſe d'Oſman; mais bientôt après, Ibrahim fut ſaiſi & mis à mort par les conjurés. Oſman, élevé dans les principes du Chriſtianiſme par les PP. Dominicains, fut baptiſé le 23 octobre 1656, reçut en 1658 le Sacrement de Confirmation, embraſſa la même année l'inſtitut de ces Religieux, & prit le nom de *Dominique de S. Thomas*. Après pluſieurs voyages en France & en Italie, où il fut reçu avec tous les honneurs dûs au fils d'un empereur Turc, & avoir médité contre les infideles, en faveur des princes chrétiens, de grands projets qui n'eurent point de ſuites, il mourut à Malte le 25 octobre 1675, dans l'emploi de vicaire-général de tous les couvens de ſon ordre qui ſont dans cette iſle. Le P. Dominique fut zélé catholique, bon religieux, prêtre exemplaire. Le P. Octavien Bulgarin a écrit ſon hiſtoire en italien, ſous le titre de *Vita del P. M. T. Domenico de S. Thomaſo*. Quelques auteurs révoquent en doute certains détails de ſa vie; mais nous ne croyons pas qu'on puiſſe conteſter ce que nous venons d'en dire.

OSMAN, *voyez* OTHMAN.

OSMOND, (S.) né en Normandie d'une famille noble, joignit à une grande connoissance des lettres, beaucoup de prudence, & les qualités guerrieres. Après la mort de son pere, qui étoit comte de Sèez, il distribua aux églises & aux pauvres la plus grande partie de ses revenus, & suivit l'an 1066 Guillaume le Conquérant en Angleterre. Ce prince récompensa Osmond en le faisant comte de Dorset, puis son chancelier, & ensuite évêque de Salisbury. Osmond eut la foiblesse d'entrer dans le parti de ceux qui, par complaisance pour le roi, s'étoient déclarés contre S. Anselme; mais bientôt après il ouvrit les yeux, & pénétré d'un sincere repentir, il voulut recevoir l'absolution de S. Anselme lui-même. Il corrigea la Liturgie de son diocese, la purgea de plusieurs termes barbares & grossiers, fixa les rites qui étoient incertains, suppléa à ce qui manquoit, & mit tout dans un ordre commode. Cette Liturgie ainsi corrigée, devint dans la suite celle de presque tout le royaume d'Angleterre. Ce prélat, également recommandable par ses connoissances & par son zele, mourut en décembre 1099, & fut canonisé 350 ans après par le pape Calixte III.

OSORIO, (Jerôme) natif de Lisbonne, apprit les langues & les sciences à Paris, à Salamanque & à Bologne, & devint archidiacre d'Evora, puis évêque de Silves & des Algarves. L'infant don Louis, qui lui avoit confié l'éducation de son fils, l'en récompensa en lui procurant ces dignités. Ce savant s'exprimoit avec tant de facilité & d'éloquence, qu'on le surnomma *le Cicéron de Portugal*. Il mourut à Tavila dans son diocese, le 20 août 1580, à 74 ans, en allant appaiser une sédition qui s'y étoit élevée. Ses mœurs & son érudition justifierent l'estime dont les rois de Portugal l'honorerent. Il nourrissoit dans son palais plusieurs hommes savans & vertueux. Il se faisoit toujours lire à table, & après les repas, il recueilloit les sentimens de ses convives sur ce qu'on avoit lu. On a de lui: I. Des *Paraphrases* & des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture-Sainte. II. *De Nobilitate civili*. III. *De Nobilitate Christianâ*. IV. *De Gloriâ*. D'Alembert a prétendu que c'étoit un larcin fait à Cicéron, & que le traité *De Gloriâ* de cet orateur, que nous n'avons plus, étoit celui qu'Osorio a publié; il ajoute que *plusieurs* morceaux de ce traité *paroissoient au-dessus du style ordinaire de cet évêque*: mais cela prouve précisément combien peu d'Alembert se connoissoit en style, & avec quelle légéreté il calomnioit les hommes célebres, infiniment éloignés des petits moyens qui formoient la politique de cet académicien. V. *De Regis institutione*. VI. *De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ Regis, virtute & auspicio gestis, Libri XII*, 1575, in-fol., Lisbonne, traduit en françois par Simon Goulard, sous le titre d'*Histoire de Portugal*, 1581-1587, in-fol. & in-8°. VII. *De Justitiâ cœlesti*. VIII. *De Sapientiâ*, &c. Tous ces ouvrages, qu'on peut lire avec fruit, ont été recueillis & imprimés à Rome en 1592, en 4

tom. in-fol.; cette édition est fort rare. Jerôme Osorio, son neveu, & chanoine d'Evora, a écrit sa *Vie*.

OSSAT, (Arnaud d') né en 1536 à Cassagnabere, petit village près d'Auch, de parens pauvres, se trouva sans pere, sans mere & sans bien à l'âge de 9 ans. Il ne dut son élévation qu'à lui-même. Placé au service d'un jeune seigneur de son pays, appellé *Castelnau de Magnoac*, de la maison de Marca, qui étoit aussi orphelin, il fit ses études avec lui; mais il le surpassa bientôt & devint son précepteur. On les envoya à Paris en 1559, & on y joignit deux autres enfans, cousins-germains de ce jeune seigneur. D'Ossat les éleva avec soin jusqu'au mois de mai 1562, que, leur éducation étant finie, il les renvoya en Gascogne. Il acheva de s'instruire dans les belles-lettres, apprit les mathématiques, & fit à Bourges un cours de droit sous Cujas. De retour à Paris, il suivit le barreau, & s'y fit admirer par une éloquence pleine de force. Ses talens lui firent des protecteurs, entr'autres Paul de Foix, pour lors conseiller au parlement de Paris. Il obtint, par leur crédit, une charge de conseiller au présidial de Melun. Ce fut alors qu'il commença à jeter les fondemens de sa fortune. Paul de Foix, devenu archevêque de Toulouse, & nommé ambassadeur à Rome par Henri III, emmena avec lui d'Ossat, en qualité de secrétaire d'ambassade. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1584, Villeroi, secrétaire-d'état, instruit de son mérite & de son intégrité, le chargea des affaires de la cour de France. Le cardinal d'Est, protecteur de la nation françoise, le fut aussi de d'Ossat. Le roi lui fit offrir une charge de secrétaire-d'état, qu'il refusa avec autant de modestie que de sincérité. Henri IV dut à ses soins sa réconciliation avec le Saint-Siege & son absolution, qu'il obtint du pape Clément VIII. Ses services furent récompensés par l'évêché de Rennes, par le chapeau de cardinal en 1598, enfin par l'évêché de Bayeux en 1601. Après avoir servi sa patrie en sujet zélé & en citoyen magnanime, il mourut à Rome en 1604, à 67 ans. Le cardinal d'Ossat étoit un homme d'une pénétration prodigieuse. Il sut allier, dans un degré éminent, la politique avec la probité, les grands emplois avec la modestie, les dignités avec le désintéressement. Nous avons de lui un grand nombre de *Lettres*, qui passent, avec raison, pour un chef-d'œuvre de politique. On y voit un homme sage, profond, mesuré, décidé dans ses principes & dans son langage. La meilleure édition est celle d'Amelot de la Houssaye, à Paris, en 1698, in-4°, 2 vol. & in-12, 5 vol. Le cardinal d'Ossat, disciple de Ramus, composa dans sa jeunesse, pour la défense de son maître, un ouvrage sous ce titre: *Expositio Arnaldi Ossati in disputationem Jacobi Carpentarii de methodo*, 1564, in-8°. Lors de cette composition, d'Ossat ne connoissoit pas encore toute la méchanceté de Ramus, qui ne prit les armes de la révolte que 3 ans après l'impression de cette piece. Elle ne regardoit d'ailleurs que des disputes grammaticales.

OSSIAN, Barde ou Druide Ecossois au 3e. siecle, prit d'abord le parti des armes. Après avoir suivi son pere Fingal dans ses expéditions, principalement en Irlande, il lui succéda dans le commandement. Devenu infirme & aveugle, il se retira du service, & pour charmer son ennui, il chanta les exploits des autres guerriers, & particuliérement ceux de son fils Oscar, qui avoit été tué en trahison. Malvina, veuve de ce fils, restée auprès de son beau-pere, apprenoit ses vers par cœur, & les transmettoit ainsi à d'autres. Ces *Poésies* & celles des autres Bardes ayant été conservées de cette maniere pendant 1400 ans, M. Macpherson les recueillit dans le voyage qu'il fit au nord de l'Ecosse & dans les isles voisines, & les fit imprimer avec la version angloise à Londres, en 1765, 2 vol. in-fol. L'abbé Melchior Cesarotti en a publié une version italienne à Padoue, 1772, 4 vol. in-8°. Elles ont été traduites depuis en françois par M. le Tourneur, 1777, 2 vol. in-8°, avec des notes, qui, ainsi que la traduction, furent bien accueillies du public. Si les Poésies des Troubadours ont paru à M. l'abbé Millot dignes de voir le jour dans un siecle où l'on parle tant de goût & de critique, on peut assurer qu'on auroit fait injure à celles des Bardes en leur refusant la même gloire. Les Troubadours, poëtes licencieux & méprisables, ne chantoient que des amours romanesques, & dévouoient pour l'ordinaire au vice les travaux d'une muse barbare; les Bardes, plus sages & plus nobles, célébroient les exploits de leurs guerriers, & les victoires de leur nation.

OSSONE, *voyez* GIRON.

OSSUN, *voyez* AUSSUN.

OSTERVALD, (Jean-Frédéric) né en 1663 à Neufchatel, d'une famille ancienne, fut fait pasteur dans sa patrie en 1699. Il forma alors une étroite amitié avec Jean-Alfonse Turretin de Geneve, & deux ans après avec Samuel Werenfels de Bâle; & l'union de ces trois théologiens, qu'on appella le *Triumvirat des Théologiens de Suisse*, a duré jusqu'à la mort. Ostervald n'étoit pas celui des trois qui valoit le moins. Ses talens, ses vertus & son zele à former des disciples, & à rétablir la discipline ecclésiastique autant qu'elle pouvoit s'assortir à la secte de Calvin, le rendirent le modele des pasteurs calvinistes. Il mourut en 1747, & sa mort inspira des regrets à tous les bons citoyens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. *Traité des Sources de la corruption*, in-12. C'est un bon Traité de morale. II. *Catéchisme*, ou *Instruction dans la Religion Chrétienne*, in-8°. Ce Catechisme, très-bien fait dans son genre, si on excepte les matieres relatives aux erreurs de l'auteur, a été traduit en allemand, en hollandois & en anglois. On l'a souvent attribué à Turretin, & cité sous son nom. Il paroît effectivement qu'il y a eu part. L'*Abrégé de l'Histoire-Sainte*, qui est à la tête, fut traduit & imprimé en arabe. III. *Traité contre l'Impureté*, in-12, écrit avec beaucoup de sagesse, & dans lequel il n'apprend pas le vice, en voulant le corriger, comme font souvent des mo-

raliſtes indiſcrets. IV. Une Edition de la *Bible* françoiſe *de Geneve*, avec des *Argumens* & des *Réflexions*, in-fol. V. Un Recueil de *Sermons*, in-8°. — Jean-Rodolphe OSTERVALD, ſon fils aîné, paſteur de l'égliſe françoiſe à Bâle, a donné au public un Traité intitulé : *Les Devoirs des Communians*, in-12, eſtimé des Proteſtans.

OSTIENSIS, *voyez* HENRI de Suze.

OSWALD, (S.) roi de Northumberland en Angleterre, fut obligé, après la mort d'Ethelfrid ſon pere, de ſe réfugier chez les Pictes, & de là en Irlande, parce qu'Edwin, ſon oncle, s'étoit emparé de ſon royaume. Il ſe fit chrétien durant ſa retraite, revint enſuite dans ſon pays, défit Cadawallo, roi des anciens Bretons, dans une grande bataille où il perdit la vie. Avant la bataille, Oſwald avoit fait faire une grande croix de bois qu'il planta de ſes propres mains; puis il cria à ſes ſoldats de ſe proſterner vis-à-vis de cette croix, & de prier le Dieu des armées pour obtenir la victoire. Le lieu où l'on avoit élevé cette croix, fut appellé *Hevenfelth* ou *Champ du Ciel*, & ce fut le premier trophée érigé en l'honneur de la foi chrétienne dans ces contrées. Cette croix devint dans la ſuite très-célebre au rapport de Bede & d'Alcuin. Durant pluſieurs ſiecles, le ſceau de l'abbaye de Durham repréſentoit cette croix d'un côté, & avoit pour revers, la tête de S. Oſwald. Le ſaint roi, vainqueur de ſes ennemis, rendit graces à Dieu, s'appliqua à établir le bon ordre, à faire fleurir la Religion de J. C. dans ſes états, & donna l'exemple de toutes les vertus d'un prince chrétien. Penda, roi de Mercie, lui ayant déclaré la guerre, Oſwald arma pour le repouſſer; mais il fut tué dans la bataille de Marſefelth, en 642.

OSWALD, (Eraſme) profeſſeur d'hébreu & de mathématiques à Tubinge & à Fribourg, mort en 1579, à 68 ans, publia une *Traduction* du *Nouveau-Teſtament* en hébreu, & d'autres ouvrages.

OSYMANDYAS, fameux roi d'Egypte, fut, ſelon quelques auteurs, le premier monarque qui raſſembla un grand nombre de livres pour en faire une bibliotheque. Il donna à cette curieuſe collection le titre de *Pharmacie de l'Ame*. On prétend que de tous les monumens des rois de Thebes, celui d'Oſymandyas étoit un des plus ſuperbes. Il étoit compoſé de la bibliotheque dont nous venons de parler, de portiques, de temples, de vaſtes cours, du tombeau du roi & d'autres bâtimens. On ne peut lire ſans ſurpriſe ce que Diodore raconte de la magnificence de ce monument, & des ſommes immenſes qu'il avoit coûté; mais l'on peut croire qu'il y a dans ſon récit, comme dans la deſcription de toutes les merveilles antiques, beaucoup d'exagération. On peut en juger par les contes qu'on a faits ſur cette ville de Thebes, à laquelle on a ridiculement appliqué une partie de l'hiſtoire de l'arche de Noé (voyez THEBES dans notre *Dict. Géog.*). On ne ſait même quand vécut cet Oſymandyas. Tout ce que Diodore en dit, c'eſt qu'il fut un des

princes qui régnerent entre Menès & Myris; or il paroît certain que Menès est le même que Noé. *Voyez* MENÈS.

OTACILIA, (*Marcia-Otacilia-Severa*) femme de l'empereur Philippe, étoit chrétienne, & elle rendit son époux favorable aux Chrétiens. Ses traits étoient réguliers, sa physionomie modeste, & ses mœurs furent d'autant plus réglées, qu'elle avoit embrassé une religion qui inspire toutes les vertus. Le Christianisme ne put cependant la guérir de l'ambition : elle étoit entrée dans les vues de Philippe, qui parvint au trône par le meurtre de Gordien. Cette voie de parvenir au trône étoit devenue si commune chez les Romains, qu'elle sembloit avoir perdu l'horreur qu'elle devoit inspirer aux hommes les plus sauvages. Son époux ayant été tué, elle crut mettre son fils en sûreté dans le camp des Prétoriens; mais elle eut la douleur de le voir poignarder entre ses bras. Elle acheva ses jours dans la retraite.

OTHELIO, (Marc-Antoine) *Othelius*, natif d'Udine, enseigna avec succès le droit à Padoue jusqu'à l'âge de 80 ans. Ses écoliers lui donnoient ordinairement le nom de *Pere*, qu'il méritoit par son extrême douceur. Il mourut en 1628, On a de lui : I. *Consilia*. II. *De Jure dotium*. III. *De Pactis*. IV. Des *Commentaires* sur le *Droit Civil* & *Canonique*.

OTHMAN *ou* OSMAN, 3e. calife des Musulmans depuis Mahomet, monta sur le trône après Omar, l'an 644 de J. C. dans sa 70e. année. Il fit de grandes conquêtes par Moavias (*voyez ce nom*), général de ses armées, & fut tué dans une sédition l'an 656. Attentif à la conservation de la foi musulmane, il supprima plusieurs copies défectueuses de l'*Alcoran*, & fit publier ce livre d'après l'original qu'Abubeker avoit mis en dépôt chez Aysha, l'une des veuves du prophete. Ali, chef des révoltés, lui succéda.

OTHMAN I, *voyez* OTTOMAN.

OTHON, (*Marcus-Salvius*) empereur Romain, naquit à Rome l'an 32 de J. C. d'une famille qui descendoit des anciens rois de Toscane. Néron, dont il avoit été le favori & le compagnon de débauches, l'éleva aux premieres dignités de l'empire. Après la mort de Néron, l'an 68 de J. C., il s'attacha à Galba, auprès duquel il rampa en vil courtisan. Othon se persuadoit que cet empereur l'adopteroit; mais Pison lui ayant été préféré, il résolut d'obtenir le trône par la violence. Sa haine contre Galba & sa jalousie contre Pison, ne furent pas les seuls motifs de son projet. Il étoit accablé de dettes, contractées par ses débauches; & il regardoit la possession de l'empire comme l'unique moyen de s'acquitter. Il dit même publiquement, que « s'il n'étoit » au plutôt empereur, il étoit » ruiné sans ressource; & » qu'après tout il lui étoit in- » différent, ou de périr de la » main d'un ennemi dans une » bataille, ou de celle de ses » créanciers, prêts à le pour- » suivre en justice ». Il gagna

donc les gens de guerre, fit massacrer Galba & Pison, & fut mis sur le trône à leur place, l'an 69. Le sénat le reconnut, & les gouverneurs de presque toutes les provinces lui prêterent serment de fidélité. Durant les changemens arrivés à Rome, les légions de la basse Germanie avoient décerné le sceptre impérial à Vitellius. Othon lui proposa en vain des sommes considérables, pour l'engager à renoncer à l'empire: tout fut inutile. Othon voyant son rival inflexible, marcha contre lui, & le vainquit dans 3 combats différens; mais son armée ayant été entiérement défaite dans une bataille générale livrée entre Crémone & Mantoue, il se donna la mort, l'an 69 de J. C., à 37 ans. Etroitement lié avec Néron, il avoit eu part à ses crimes ainsi qu'à ses plaisirs. Ses complaisances pour ce monstre de cruauté, & les voies affreuses par lesquelles il parvint à l'empire, ont fait penser à plusieurs historiens, qu'il auroit plutôt été un tyran qu'un bon empereur.

OTHON I, *ou* OTTON, empereur d'Allemagne, dit *le Grand*, fils aîné de Henri l'Oiseleur, naquit en 912, & fut couronné à Aix-la-Chapelle en 936. Le nouvel empereur ne fut tranquille sur le trône, qu'après avoir essuyé des contradictions de la part de sa mere Mathilde. Cette princesse s'efforçoit d'y placer son frere cadet Henri, sous prétexte qu'au tems de la naissance d'Othon, Henri l'Oiseleur n'étoit encore que duc de Saxe; au-lieu que le jeune Henri étoit fils de Henri l'Oiseleur, roi d'Allemagne. Othon étant monté sur le trône, l'obligea de se retirer en Westphalie; il la fit revenir dans la suite à la cour, l'honora comme sa mere, & se servit utilement de ses conseils. La couronne devenue pour ainsi dire héréditaire aux ducs des Saxons, rendit ce peuple extrêmement fier. Eberhard, duc de Franconie, entreprit de les humilier par la force des armes; mais Othon l'humilia lui-même. Il fut condamné à une amende de 100 talens, & ses associés à la peine du Harnescar. Ceux de la haute noblesse qu'on condamnoit à cette peine, étoient obligés de charger un chien sur leurs épaules, & de le porter souvent jusqu'à une distance de 2 lieues. La petite noblesse portoit une selle, les ecclésiastiques un grand missel, & les bourgeois une charue. Othon fut non-seulement se faire respecter au-dehors, mais il rétablit au-dedans une partie de l'empire de Charlemagne; il étendit, comme lui, la Religion Chrétienne en Germanie par des victoires. Les Barbares une fois soumis étoient instruits dans la foi, & recevoient avec reconnoissance une religion qui faisoit leur bonheur. Les Danois, peuple indomptable, qui avoient ravagé la France & l'Allemagne, reçurent ses loix. Il soumit la Bohême en 950, après une guerre opiniâtre, & c'est depuis lui que ce royaume fut réputé province de l'Empire. Othon s'étant ainsi rendu le monarque le plus considérable de l'Occident, fut l'arbitre des princes. Louis d'Ou-

tremer, roi de France, implora son secours contre quelques seigneurs François qui s'érigeoient en souverains & en petits tyrans. L'Italie, vexée par Bérenger II, usurpateur du titre d'empereur, appelle Othon contre ce tyran. Othon paroît, & Bérenger prend la fuite; mais l'empereur profite de cette occasion pour établir son autorité en Italie. Il marche vers Rome; on lui ouvre les portes, & Jean XII le couronne empereur en 962. Othon prit les noms de *César* & d'*Auguste*, & obligea le pape à lui faire le serment de fidélité. Othon confirma en même tems les donations de Pépin, de Charlemagne & de Louis le Débonnaire : ce qui étoit un peu contradictoire, puisque ces donations rendoient le pape souverain temporel & indépendant : mais cela peut s'entendre d'une fidélité d'alliance & d'attachement. Jean XII étoit dans le cas de faire prendre cette précaution. Il se ligua contre l'empereur avec Bérenger même, réfugié chez des Mahométans qui venoient de se cantonner sur les côtes de Provence. Il fit venir Adalbert fils de ce Bérenger à Rome, tandis qu'Othon étoit à Pavie. Tout cela rendit Jean XII extrêmement odieux. Il passa à Rome, fit déposer le pontife, & élire Léon VIII à sa place en 963. Il est à croire, vu la religion & la piété sincere d'Othon, qu'il crut cette déposition permise & valide, à raison des vices de Jean & des vertus de Léon (*voyez ces deux articles*). Le nouveau pape, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solemnellement assemblés dans S. Jean de Latran, furent contraints d'accorder à Othon & à tous ses successeurs, le droit de nommer au Saint-Siege, ainsi qu'à tous les archevêchés & évêchés de ses royaumes. On fit en même tems un *Décret*, portant que « les empereurs » auroient le droit de se nommer tels successeurs qu'ils » jugeroient à propos ». Ce qui semble prouver que dans ce conflit de prétentions, les empereurs se regardoient comme dépendans de Rome, tandis qu'ils vouloient en être les maîtres. A peine Othon étoit retourné en Allemagne, que les Romains emprisonnerent Léon, & prirent les armes contre l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat voulurent faire revivre les anciennes loix; mais ce qui dans un tems est une matiere de gloire, devient dans d'autres une source de malheurs. Othon revole en Italie, prend Rome en 964, fait pendre une partie du sénat; le préfet de Rome est fouetté dans les carrefours, promené nu sur un âne, & jeté dans un cachot où il mourut de faim, & Benoît V, successeur de Jean XII, envoyé prisonnier en Allemagne. Les dernieres années d'Othon furent occupées par une guerre contre les empereurs d'Orient. Il avoit envoyé des ambassadeurs pour amener en Allemagne la fille de l'empereur Grec, fiancée à son fils Othon II; mais le traître Nicéphore II fit assassiner les ambassadeurs, & s'empara des présens dont ils étoient chargés. Othon, à la tête d'une armée, se jeta sur la Pouille & la Ca-

labre, qui appartenoient encore aux Grecs. L'armée de Nicéphore fut défaite, & les prisonniers renvoyés à Constantinople avec le nez coupé. Jean Zimiscès, successeur de Nicéphore, fit la paix avec Othon, & maria sa niece Théophanie avec le jeune Othon II. L'empereur d'Allemagne mourut peu de tems après, en 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de Charlemagne en Italie; mais Charles fut le vengeur de Rome, au-lieu qu'Othon en fut le vainqueur & l'oppresseur, & son empire n'eut pas des fondemens aussi fermes que celui de Charlemagne. Othon avoit d'ailleurs de grandes qualités, beaucoup de courage, une piété fervente, une extrême droiture, & un amour ardent pour la justice: sa colere & son ambition dérogeoient quelquefois à ces qualités, mais il y revenoit dès que son ame reprenoit sa situation naturelle. C'est à lui principalement que le clergé d'Allemagne est redevable de ses richesses & de sa puissance; il lui conféra des duchés & des comtés entiers, avec la même autorité que les princes séculiers y exerçoient. L'abbé Schmidt, dans une *Histoire des Allemands*, ouvrage plein d'inexactitudes, de préjugés, de prédilections & de haines, a pris à tâche d'exalter ce prince dans ce qu'il a fait de mal, & de lui faire presqu'un crime de ce qu'il a fait de bien, de contourner ses actions & ses intentions, & changer l'idée que nous en ont donné les écrivains du tems, en particulier Wittikind, moine de Corbie en Saxe, auteur équitable, impartial, parfaitement instruit des faits qu'il rapporte, contemporain & compatriote d'Othon. A qui croire? A des écrivains du 18e. siecle, qui *raisonnent l'histoire* pour la faire servir à leurs vues, ou aux hommes sans prétention, qui ont écrit tout simplement les faits dont ils ont été témoins ou qu'ils rapportent d'après la connoissance publique, générale, non contestée, qu'on en avoit de leur tems?

OTHON II, surnommé *le Sanguinaire*, succéda à Othon I, son pere, à l'âge de 18 ans, en 973. Sa mere Adélaïde profita de sa jeunesse pour s'emparer des rênes de l'état; mais Othon, lassé de la dépendance où elle le tenoit, l'obligea de quitter la cour. A peine a-t-elle disparu, que la guerre civile est allumée. Le parti d'Adélaïde fait couronner empereur le jeune Henri, duc de Baviere. Harold roi de Danemarck, & Boleslas duc de Bohême, profitent de ces troubles. Othon, seul contre tous, réduit ces différens ennemis & punit les rebelles. Les limites de l'Allemagne & de la France étoient alors fort incertaines. Lothaire, roi de France, crut avoir des prétentions sur la Lorraine, & les fit revivre. Othon assembla près de 60 mille hommes, désola toute la Champagne & alla jusqu'à Paris. On ne savoit alors ni fortifier les frontieres, ni faire la guerre dans le plat pays; les expéditions militaires n'étoient que des ravages. Othon fut battu à son retour, au passage de la riviere d'Aisne. Géofroi, comte d'Anjou, le poursuivit sans relâche dans la forêt des Ardennes, & lui proposa,

posa, suivant les regles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. Othon refusa le défi, croyant sa dignité au-dessus d'un combat avec Géofroi. Enfin l'empereur & le roi de France firent la paix en 980; & par cette paix, Charles, frere de Lothaire, reçut la Basse-Lorraine, avec quelque partie de la Haute. Pendant qu'Othon s'affermissoit en Allemagne, les Grecs ligués avec les Sarrasins ravageoient l'Italie & inquiétoient le Pape. Benoît VII eut recours à Othon, qui repassa les Alpes & fit d'abord tout plier devant lui : mais après quelques combats heureux, il fut défait par la trahison des Italiens qui servoient dans son armée en 982, fait prisonnier, acheté par un marchand d'esclaves, & rançonné par l'impératrice Théophanie sa femme, avant d'avoir été reconnu. On touchoit au moment d'une grande révolution ; mais les Grecs & les Arabes étant désunis, Othon eut le tems de rassembler les débris de son armée, & de faire déclarer empereur à Vérone son fils Othon, qui n'avoit pas trois ans. Il retourne encore à Rome & y meurt en 983, suivant les uns, d'une fleche empoisonnée; suivant d'autres, de déplaisir; enfin, suivant quelques-uns, d'un poison que lui fit prendre sa femme. Ce prince, dont le regne ne fut que de 10 années, n'égaloit point son pere ; il avoit moins de grandes qualités, & le peu qu'il en possédoit, étoit terni par son caractere cruel & perfide. On prétend que, lorsqu'il arriva à Rome, il invita à dîner quelques sénateurs partisans de Crescentius (*voyez ce mot*) & les fit tous égorger au milieu du repas. Il faut convenir que si ce trait est réel, il pouvoit être en quelque sorte nécessité par les trahisons & les atrocités toujours renaissantes de cette faction.

OTHON III, fils unique du précédent, surnommé le *Roux*, né en 980, avoit à peine atteint l'âge de 3 ans, quand son pere mourut. Les états d'Allemagne, prévoyant les troubles qui arriveront quelque tems après, se hâterent de le faire sacrer à Aix-la-Chapelle en 983. Henri duc de Baviere, rebelle sous Othon II, le fut sous Othon III. Il s'empara de la personne du jeune empereur, usurpa la régence durant sa minorité ; mais les Etats la lui enleverent, & la donnerent à la mere de ce prince. L'Italie fut encore déchirée par les factions sous ce regne. Crescentius remplit Rome de troubles & de désordres. Othon, appellé en Italie par le pape Jean XV, chasse les rebelles, & est sacré par Grégoire V, successeur de Jean XV qui venoit de mourir. A peine fut-il de retour en Allemagne, que Crescentius chassa de Rome le pape Grégoire V, & mit à sa place l'antipape Jean XVI. Celui-ci, de concert avec le rebelle, projetoit de rétablir les empereurs Grecs en Italie. Othon, obligé de repasser les Alpes, assiege, prend Rome, dépose l'antipape & le fait mutiler. Crescentius, attiré hors du château St.-Ange, sur l'espérance d'un accommodement, eut la tête tranchée en 998,

avec 12 de ses gens. Grégoire V, que l'empereur avoit rétabli, mourut en 999. Othon III fit élire à sa place Gerbert, son précepteur, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de *Silvestre II.* Ce fut à la priere de ce pontife que l'empereur donna cette même année à l'église de Verceil la ville même de Verceil, avec toute la puissance publique. Othon, de retour en Allemagne, passa en Pologne, & donna au duc Boleslas le titre de roi. Il se rendit de nouveau en Italie. En 1001, il manqua de périr à Rome, en voulant dissiper une troupe de séditieux. Il fut obligé de fuir, & revint avec des troupes venger l'affront qu'il avoit reçu. Il mourut au château de Paterno, dans la Campanie, en reprenant le chemin de l'Allemagne l'an 1002, à 22 ans, après un regne de 19. Il avoit épousé Marie d'Aragon. *Voyez ce mot.*

OTHON IV, dit *le Superbe*, fils de Henri *le Lion*, duc de Saxe, fut élu empereur en 1197, & reconnu par toute l'Allemagne en 1208. Pour s'affermir sur le trône, il alla recevoir la couronne impériale en Italie. Le pape Innocent III la lui donna, après lui avoir fait jurer qu'il lui abandonneroit ce que la comtesse Mathilde avoit laissé au Saint-Siege, & nommément la Marche d'Ancône & le duché de Spolette. Malgré ce serment, Othon réunit à son domaine les terres de Mathilde. Le pape le menaça de l'excommunication; l'empereur, à la tête d'une armée, s'empara de la Pouille. Alors Innocent lance ses foudres. L'archevêque de Mayence, à qui il adressa cette excommunication, la publia en Allemagne, & invita les princes à procéder à une nouvelle élection en faveur de Frédéric, roi de Sicile, fils de Henri VI. Othon vole en Allemagne pour appaiser les troubles, convoque la diete de Nuremberg, & après avoir déclamé beaucoup contre le Saint-Siege, il se soumet au jugement des princes & leur abandonne l'Empire. Frédéric, appuyé par Innocent III, & par le roi de France Philippe-Auguste, se fit couronner à Mayence, & toute l'Allemagne se joignit à lui. Othon IV, trop foible pour lui résister, quoique soutenu par l'Angleterre, se retira dans ses terres de Brunswick. L'espérance de renverser le principal appui de Frédéric II, le fit entrer dans la ligue du comte de Flandres contre le roi de France; mais son armée fut entiérement défaite à la bataille de Bouvines, en 1214. Cette perte ruina ses affaires, & ne lui permit plus de songer à celles de l'Empire. Il s'enferma dans le château de Hantzbourg, où il mena une vie privée jusqu'à sa mort, arrivée en 1218. Il fut plus heureux dans la retraite que sur le trône, sur lequel il n'avoit eu ni assez de courage, ni assez de prudence.

OTHON *ou* HATTON, archevêque de Mayence, est célebre par une histoire qu'on trouve dans presque tous les annalistes Allemands. On prétend que, dans une famine, il fit enfermer beaucoup de pauvres qui, pressés par la faim, lui demandoient l'aumône, & les fit brûler vifs, les appellant *ses souris & ses rats.* Dieu punit sa cruauté; car les rats & les

souris l'incommoderent tellement, qu'il fut obligé de se réfugier dans une tour qu'il fit bâtir au milieu du Rhin, & qu'on appelle encore aujourd'hui *Mausthurn* (tour des souris). Cette précaution fut inutile ; les souris l'y poursuivirent. Le P. Serarius, dans son ouvrage de *Rebus Moguntinis*, a tâché de prouver la fausseté de cette histoire ; mais il fut vivement attaqué dans une savante Dissertation qui parut dans le Journal de Verdun. Lenglet du Fresnoi a placé la même histoire dans ses *Tablettes chronologiques* ; le fameux Misson, qui certainement n'étoit pas trop porté à croire aux miracles, assure qu'on ne peut la combattre par des raisons solides (*Voyage d'Italie*, t. 1, p. 58). Pour détruire l'argument tiré de l'invraisemblance, il amene l'exemple de Popiel II roi de Pologne, & diverses histoires rapportées par Pline & par Varron. Enfin si Dieu a rempli de grenouilles le palais d'un roi superbe & obstiné (*Edidit terra illorum ranas in penetralibus regum ipsorum.* Ps. 104), il n'est pas ridicule de croire qu'il a puni un prince cruel & avare par des souris. La ville de Cosa qui n'étoit pas fort éloignée de Montalte en Italie, fut tellement dévastée par les souris, que ses habitans furent obligés de l'abandonner, comme le rapporte Rutilius Nomatianus Gallus :

Dicuntur cives quondam migrare coacti
Muribus infestas deseruisse domos.

Les isles de Bermudes ont été également infestées de rats, qui parurent & disparurent sans qu'on sût d'où ils étoient venus, ni ce qu'ils étoient devenus. V. BERMUDES dans le *Dict. Géog.*

OTHON, (S.) évêque de Bamberg & apôtre de Poméranie, naquit en Suabe vers 1069, devint chapelain & chancelier de l'empereur Henri IV, puis évêque de Bamberg en 1100. Il convertit Uratislas, duc de Poméranie, avec une grande partie de ses sujets, & mourut à Bamberg en 1139. Ses vertus, son zele, ses lumieres furent l'admiration de l'Allemagne. On a de lui une *Lettre* à Paschal II. Voyez sa *Vie* écrite par D. Anselme Meiller, abbé d'Ensdorf dans le Haut-Palatinat, sous ce titre : *Mundi miraculum, S. Otho*, &c. Bamberg, 1739, in-4°.

OTHON DE FREISINGEN, ainsi nommé, parce qu'il étoit évêque de cette ville au 12e. siecle, étoit fils de S. Léopold, marquis d'Autriche, & d'Agnès, fille de l'empereur Henri IV. Il fut d'abord prévôt de Neubourg en Autriche ; il alla ensuite en France faire ses études dans l'université de Paris, & s'y distingua. L'amour de la solitude le fit entrer dans le monastere de Morimond, dont il devint abbé. Nommé évêque de Freisingen en 1138, il accompagna l'empereur Conrad dans la Terre-Sainte, sans quitter l'habit de Religieux ; peu après son retour il abdiqua l'épiscopat en 1156, & retourna à son ancienne solitude à Morimond en Bourgogne, où il mourut le 21 septembre 1158. On a de lui une *Chronique* en 7 livres, depuis le commencement du monde jusqu'en

1146. Cet ouvrage, qui peut être de quelqu'utilité malgré les fables dont il fourmille, a été continué jusqu'en 1210, par Othon de S. Blaise. On le trouve dans les Recueils de Pistorius & de Muratori, ainsi que deux autres productions du prélat Allemand; la 1re. est un *Traité de la fin du Monde & de l'Antechrist*; & la 2e. une *Vie de l'empereur Frédéric Barberousse*, en 2 liv. Ces ouvrages d'Othon ont été publiés à Francfort par les soins de Christian Urstitius, 1585, in-fol.

OTHONIEL, fils de Cenez, & parent de Caleb, ayant pris Dabir autrement Cariath-Sepher, épousa Axa, fille de Caleb, que celui-ci avoit promise en mariage à quiconque prendroit cette ville des Cananéens. Les Israélites ayant été assujettis pendant 8 ans par Chusan-Rasathaim, roi de Mésopotamie, Othoniel suscité de Dieu, vainquit ce prince, & après avoir délivré de servitude les Israélites, il en fut le juge & les gouverna en paix l'espace de 40 ans. Sa mort arrivée l'an 1344 avant J. C., fit couler les larmes des Israélites.

OTROKOTSI FORIS, (François) Hongrois, fit ses études à Utrecht, & fut ministre dans sa patrie: après bien des disgraces occasionnées par son attachement à l'erreur, il embrassa la Religion Catholique, enseigna le droit à Tyrnaw, mit en ordre les archives de l'église de Strigonie, & mourut à Tyrnaw l'an 1718. On a de lui: I. Plusieurs Ouvrages polémiques imprimés en Hollande, dont il rougit ensuite & qu'il réfuta lui-même. II. *Origines Hungaricæ*, Franeker, 1693, 2 vol. in-8°, ouvrage plein de recherches. Il y faut joindre *Antiqua religio Hungarorum verè christiana & catholica*, Tyrnaw, 1706, in-8°, que le même auteur fit, lorsqu'il fut revenu de ses préjugés. III. *Examen reformationis Lutheri*, 1696. IV. *Roma civitas Dei sancta*. V. *Theologia prophetica, seu clavis prophetiarum*, Tyrnaw, 1705, in-4°.

OTT, (Jean-Henri) *Ottius*, né à Zurich en 1617, d'une famille distinguée, fut professeur en éloquence, en hébreu & en histoire ecclésiastique à Zurich, où il mourut en 1682. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie & de littérature. — Son fils, Jean-Baptiste OTT, né en 1661, se rendit habile dans les langues orientales & les antiquités, & professa l'hébreu à Zurich. On a aussi de lui divers ouvrages, peu connus.

OTTER, (Jean) né en 1707, à Christianstadt, ville de Suede, d'une famille commerçante, engagée dans les erreurs du Luthéranisme, fit de bonne heure son étude principale des langues. Il apprit d'abord celles du Nord, dont il joignit la connoissance à l'étude des humanités. Quand la paix de Neustadt eut rendu, en 1724, le calme à la Suede, il alla étudier dans l'université de Lunden, où il se livra deux ans à la physique & à la théologie. Ce fut alors qu'il commença à avoir des doutes sur la religion qu'il professoit; il passa en France, où il fit son abjuration. Le cardinal de Fleury l'accueillit avec distinc-

tion, lui donna un emploi dans les postes, & l'envoya dans le Levant en 1734, d'où il ne revint qu'au bout de 10 ans. Le fruit qu'il retira de ses courses, fut une connoissance profonde des langues turque, arabe, persanne, de la géographie, de l'histoire & de la politique des états qu'il avoit fréquentés. Il avoit aussi travaillé avec soin à remplir un autre objet de sa mission, qui étoit de rétablir le commerce des François dans la Perse. La cour de France ne tarda pas à récompenser son zele & ses travaux. Outre une pension qui lui fut d'abord accordée, on l'attacha à la bibliotheque royale, en qualité d'interprete pour les langues orientales. On le nomma, au mois de janvier 1746, à une chaire de professeur-royal pour la langue arabe; & en 1748, il fut admis dans l'académie des inscriptions & belles-lettres. Epuisé par ses voyages & par la continuité de ses travaux, il mourut la même année dans la 41e. année de son âge. Il venoit de publier son *Voyage en Turquie & en Perse, avec une Relation des expéditions de Thamas Koulikan*, en 2 vol. in-12, enrichis d'un grand nombre de notes intéressantes, mais écrites d'un ton sec. Il avoit lu dans l'académie des belles-lettres un 1er. *Mémoire sur la Conquête de l'Afrique par les Arabes*, & il a laissé le 2e. fort avancé.

OTTFRIDE *ou* OTFRIDE, *Otfridus*, moine Allemand, vers le milieu du 9e. siecle, passa la plus grande partie de sa vie au monastere de Weissembourg en Basse-Alsace, & fit de grands progrès dans la littérature sacrée & profane. Il épura la langue allemande qu'on appelloit alors *Théodisque* ou *Tudesque*. Il fit dans cette vue une grammaire, ou, plutôt il perfectionna celle que Charlemagne avoit commencée. Pour faire tomber les chansons profanes, il mit en vers tudesques rimés les plus beaux endroits de l'Evangile. Comme ces vers pouvoient se chanter, ils se répandirent beaucoup, & produisirent l'effet qu'il en attendoit : ils ont été publiés en 1571, in-8°, à Bâle, par Francowitz. On conserve dans la bibliotheque impériale à Vienne, plusieurs ouvrages en allemand d'Ottfride manuscrits, une Paraphrase en prose des Psaumes, les Cantiques de l'Office divin, & quelques Homélies sur les Evangiles. Il étoit disciple de Raban-Maur. Voyez les *Antiquités Teutoniques* de J. Schilter.

OTTO GUERICK, *voyez* GUERIKE.

OTTOBONI, (Pierre) *voyez* ALEXANDRE VIII.

OTTOCARE, roi de Bohême, obtint l'Autriche & la Stirie par son mariage avec Marguerite d'Autriche, à l'exclusion de Frédéric de Bade, fils de la sœur aînée de Marguerite; & acquit, à prix d'argent, la Carinthie, le Carniole & l'Istrie en 1262. Fier de ses richesses & de sa puissance, il porta la guerre en Prusse, en Hongrie, & eut plusieurs avantages sur ses ennemis. Rodolphe, comte de Habsbourg, ayant été élu empereur en 1273, le somma de rendre hommage pour les fiefs qui étoient de sa

dépendance. Sur son refus, ce prince le cita à la diete de l'Empire, pour rendre raison de ses acquisitions injustes; mais il ne comparut ni par lui-même, ni par autrui. Ce mépris irrita tellement les princes impériaux, qu'on résolut de lui déclarer la guerre. L'empereur marcha donc vers l'Autriche; Ottocare ne se fiant pas au succès d'une bataille, & craignant les démarches de Frédéric de Bade, demanda la paix, consentit de céder l'Autriche, & prêta hommage à genoux pour la Bohême & pour les autres terres qu'il possédoit (*voyez* RODOLPHE I). Mais la reine son épouse & quelques esprits brouillons lui ayant reproché une si lâche démarche, il rompit la paix, & s'empara de l'Autriche avec une puissante armée. L'empereur se mit en campagne pour le combattre avec toutes ses troupes Allemandes & Hongroises. La bataille se donna à Marckfeld, près de Vienne, l'an 1278, & Ottocare la perdit avec la vie, après 25 ans de regne.

OTTOMAIO, (Jean-Baptiste dell') poëte Italien, mort l'an 1527, est auteur de 51 *Canzoni*, qui furent insérées sans sa participation dans l'édition que donna Grazzini en 1555, à Florence, du 2e. livre de Berni, intitulé : *De tuti i Triomfi, Curri, Mascarate*, &c. Paul dell' Ottomaïo, frere de Jean-Baptiste, s'en plaignit hautement, & obtint de l'autorité souveraine, que les 100 pages contenant les Canzoni, seroient arrachées de tous les exemplaires; ce qui fut en partie exécuté. Il en donna une autre édition à Florence, 1560, in-8°, augmentée de 4 nouvelles chansons. Cependant, malgré ce supplément, on préfere l'édition du recueil de Grazzini, à cause des changemens que fit Ottomaïo dans la sienne pour la différencier de la *1re* : les curieux les rassemblent toutes les deux.

OTTOMAN *ou* OTHMAN, premier empereur des Turcs, étoit un des émirs ou généraux d'Alaëdin, dernier sultan d'Iconium. Ce souverain étant mort sans postérité, Ottoman partagea ses états avec les autres généraux, comme autrefois les capitaines d'Alexandre le Grand. Une partie de la Bithynie & de la Cappadoce lui échut. Il sut conserver ses possessions par de nouvelles conquêtes, qu'il fit sur les Grecs du côté de la Lycie & de la Carie, & prit la qualité de sultan en 1299 ou 1300. Il fit de la ville de Prusе la capitale de son empire naissant, & mourut en 1326. La bonté de ce sultan se fit extrêmement remarquer dans une longue suite de despotes violens & sanguinaires; elle a passé par tradition chez les Turcs comme une merveille. Quand leurs empereurs montent sur le trône, au milieu des acclamations, on ne manque jamais de leur souhaiter, entre les vertus dignes d'un souverain, la bonté d'Ottoman.

OTTOMAN, (le Pere) *voy.* OSMAN, fils d'Ibrahim.

OTWAY, (Thomas) poëte Anglois, né en 1651 à Trottin, dans le Sussex, fut élevé à Wincheſter & à Oxford, puis à Londres, où il se livra tout entier au théâtre. Il étoit en

même tems auteur & acteur. Ses Tragédies sont plus estimées que ses autres pieces; mais les sujets sont mal choisis & ne s'accordent pas avec les notions de l'histoire: elles sont d'ailleurs défigurées par des irrégularités & des bouffonneries. Son style est ampoulé & rempli de l'enflure asiatique. Ce poëte mourut en 1685, à 34 ans. On a recueilli ses *Œuvres* à Londres, 1736, 2 vol. in-12.

OUDENHOVEN, (Jacques) ministre Protestant, né à Bois-le-Duc, mort vers l'an 1683, fit sa principale étude de l'histoire de son pays, comme il paroît par les ouvrages qu'il nous a laissé écrits en flamand: I. *Description de la ville & mairie de Bois-le-Duc*, 1670, in-4°. Il y parle des Catholiques avec toute la partialité qu'on doit attendre d'un prédicant. II. *Description de la ville de Heusdin*, Amsterdam, 1743, in-4°. III... *de Dordrecht*, Harlem, 1670, in-8°. IV. *Origine & antiquités de la ville de Harlem*, 1671, in-12. V. *Antiquités Cimbriques*, Harlem, 1682; on y trouve des choses curieuses touchant les différentes inondations arrivées en Hollande. VI. *Description de la Hollande ancienne ou de la Sud-Hollande*, 1654, in-4°.

OUDIN, (César) fils de Nicolas Oudin, grand-prévôt de Baffigny, fut élevé à la cour du roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV. Ce prince l'employa en diverses négociations importantes, & lui donna la charge de secrétaire & d'interprete des langues étrangeres en 1597. Il mourut en 1625, avec la réputation d'un citoyen zélé & d'un homme intelligent. On a de lui des *Grammaires* & des *Dictionnaires pour les Langues Italienne & Espagnole*, dont on ne se sert plus.

OUDIN, (Antoine) fils du précédent, succéda à son pere dans la charge d'interprete des langues étrangeres. Louis XIII l'envoya en Italie; le pape Urbain VIII se faisoit un plaisir de s'entretenir avec lui. De retour en France, il fut choisi pour enseigner la langue italienne à Louis XIV. Nous avons de lui quelques ouvrages: I. *Curiosités Françoises pour servir de supplément aux Dictionnaires*, in-8°. C'est un recueil de nos façons de parler proverbiales. II. *Grammaire Françoise rapportée au langage du tems*, in-12. Elle n'est plus d'aucune utilité. III. *Recherches Italiennes & Françoises* 2 vol. in-4°. IV. *Le Trésor des deux Langues Espagnole & Françoise*, in-4°. Il mourut en 1653.

OUDIN, (Casimir) né à Mézieres sur la Meuse en 1638, entra chez les Prémontrés en 1656, & s'appliqua principalement à l'étude de l'Histoire Ecclésiastique. Louis XIV passant par l'abbaye de Bucilli en Champagne, Oudin, chargé de le complimenter, plut à ce prince; mais n'ayant pas soutenu, dans la suite de la conversation, l'idée que son compliment avoit donnée de lui, cet heureux début n'eut point de suite. Son général le chargea ensuite de visiter toutes les abbayes de son ordre, pour tirer des archives ce qui pourroit servir à son Histoire. Il s'en acquitta avec succès, & vint à Paris en 1683, où il se

lia avec plusieurs savans. Oudin ayant, par sa vanité & sa dissipation, perdu l'esprit de son état, & même de sa religion, se retira à Leyde en 1690, embrassa la prétendue-réforme, & y fut sous-bibliothécaire de l'université. Ses principaux ouvrages sont : I. *Commentarius de Scriptoribus Ecclesiæ antiquis, illorumque scriptis*, &c., Leipsig, 1722, 3 vol. in-folio : compilation pleine de fautes & d'inexactitudes, qui viennent en partie de ce qu'il ne savoit pas assez de grec & de latin. En bon apostat, il n'a pas oublié d'y entasser des injures contre l'Eglise & contre l'ordre religieux qu'il avoit abandonnés. II. *Veterum aliquot Galliæ & Belgii Scriptorum Opuscula sacra nunquam edita*, 1692, in-8°. III. Un *Supplément des Auteurs Ecclésiastiques omis par Bellarmin*, in-8°, 1688, en latin. IV. *Le Prémontré défroqué*, &c. Il finit sa carrière à Leyde en 1617, à 79 ans. Il avoit de la chaleur dans l'esprit, de l'inquiétude & de la méchanceté dans le caractere.

OUDIN, (François) né l'an 1673 à Vignory en Champagne, fit ses études à Langres, & entra chez les Jésuites en 1691. Après avoir professé les humanités & la théologie avec un succès distingué, il se fixa à Dijon & y passa le reste de ses jours, partagé entre l'étude & le commerce des gens de lettres. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1752, âgé de 79 ans. Le P. Oudin avoit fait une grande étude de l'Ecriture-Sainte, des Conciles & des Peres, sur-tout de S. Chrysostome, de S. Augustin & de S. Thomas, pour lesquels il avoit un attrait particulier. Les vertus du Religieux ne le cédoient point en lui aux connoissances du savant. Il étoit si zélé pour l'éducation de ses écoliers, qu'il consacroit souvent une partie de sa pension pour le soulagement de ceux qui étoient dans la misere. Il employoit le reste à acheter des livres en tout genre de littérature. Le latin, le grec, l'espagnol, le portugais, l'italien & l'anglois lui étoient familiers. Il étoit profondément versé dans la connoissance des antiquités profanes & sacrées, & des médailles. Il joignoit à une érudition étendue, les graces de la belle littérature, beaucoup de justesse dans l'esprit, une ardeur infatigable pour le travail, & une facilité merveilleuse à faire des vers latins. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : une Piece intitulée *Somnia*, imprimée in-8°. & in-12, pleine d'élégance & de bonne poésie, qu'il composa à 22 ans : une autre sur *le Feu*, des *Odes*, des *Mimes*, des *Elégies*, dont la plupart sont imprimées dans le recueil intitulé *Poëmata Didascalica*, en 3 vol. in-12, & les autres sont dignes de l'être. Ses ouvrages en prose sont plus considérables. Les plus connus sont : I. *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*. Il en avoit achevé les quatre premieres lettres quand il est mort, & il a laissé plus de 700 articles pour le reste de l'ouvrage. Ce livre, bien exécuté, est desiré par tous les amateurs de l'Histoire Littéraire. La *Bibliotheque des Ecrivains Jésuites* avoit été commencée par le P. Ribade-

neira, & poussée jusqu'en 1618. Elle fut continuée par le P. Philippe Alegambe jusqu'en 1643, & par Sotwel jusqu'en 1673. Les Peres Bonanni, de Tournemine & Kervillars furent ensuite successivement chargés d'en composer la suite; mais n'ayant rien donné au public, & ayant seulement recueilli quelques Mémoires informes, on crut que le P. Oudin s'en acquitteroit mieux, & on ne se trompa point. Après la mort du P. Oudin, le P. Jean-Louis Courtois, natif de Charleville, eut ordre de revoir & d'achever l'ouvrage de son confrere; mais la destruction de la Société a arrêté l'exécution de cette entreprise. II. Un *Commentaire* latin sur l'*Epître de S. Paul aux Romains*, in-12, où il a principalement suivi les explications de S. Chrysostome. III. Des *Etymologies Celtiques*. IV. Un bon *Eloge du président Bouhier*, en latin. V. Des *Commentaires* sur les *Psaumes*, sur *S. Matthieu*, & sur toutes les *Epîtres* de S. Paul, qui sont restés manuscrits. VI. *Historia Dogmatica Conciliorum*, in-12. VII. Les *Vies* d'*Antoine Vidyra*, de *Melchior Inchofer*, de *Denys Petau*, de *Fronton du Duc*, de *Jules-Clément Scotti*, de *Jacques Billy* & de *Jean Garnier*. Ces sept Vies sont imprimées dans les *Mémoires* du P. Nicéron. VIII. Un *Petit Office de S. François Xavier*, très-bien composé, dont les Hymnes sont dans le grand genre lyrique, pleines d'idées vastes & sublimes, énoncées avec toute la noblesse & l'énergie de l'Ode. La conversation de l'auteur de tant de savans ouvrages, ne pouvoit être qu'instructive & variée. Sa mémoire lui rappelloit une infinité de faits; son esprit lui fournissoit des pensées fines & ingénieuses. Il parloit volontiers des savans & des ouvrages; il citoit sur-tout, avec une justesse admirable, les plus beaux endroits des anciens poëtes qu'il avoit remarqués. Il disoit quelquefois, que » dans sa jeunesse les belles-» lettres avoient eu pour lui » des charmes inexprimables, » & que dans sa vieillesse elles » adouciſſoient encore les in-» firmités & les chagrins attachés à cet âge ». Cicéron avoit dit: *Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant.* M. Michault, célebre littérateur de Dijon, ami du P. Oudin, a consacré à la mémoire de ce savant Jésuite, une partie du 2e. volume de ses *Mélanges historiques & philosophiques*, imprimés à Paris en 1754, en 2 vol. in-12.

OUDINET, (Marc-Antoine) né à Rheims en 1643, devint professeur en droit dans l'université de Rheims, & remplissoit cette place avec honneur, lorsque Rainssant, son parent, garde des médailles du cabinet du roi, l'engagea à venir partager ce soin avec lui. Oudinet se rendit à ses invitations, & obtint sa place quelques années après. Il mit beaucoup d'ordre & d'arrangement dans ce précieux dépôt, eut pour récompense une pension du roi de 500 écus, fut reçu de l'académie des inscriptions & belles-lettres en 1701, & mourut à Paris en 1712, à 68 ans, consumé par le travail. Une politesse douce & aima-

ble relevoit son savoir. Il avoit beaucoup de religion, & cette vertu ne se bornoit pas à son esprit; elle éclatoit encore dans sa conduite. On a de lui, dans la Collection académique, trois *Dissertations* estimées; l'une *sur l'origine du nom de Médaille*; l'autre sur les *Médailles d'Athenes & de Lacédémone*; & la 3e. *sur deux agates* du cabinet du roi. Il avoit extrêmement de mémoire: on dit qu'étant écolier, il apprit les 12 livres de l'*Eneïde* en une semaine: ce qui, pour être difficile & rare, est néanmoins très-croyable. Nous avons connu un jeune homme qui en apprenoit un livre sur une après-dinée.

OUDRI, (Jean-Baptiste) peintre, mort à Paris le 1er. mai 1755, âgé d'environ 74 ans. Il apprit les principes de son art sous le célebre Largilliere, & retint de ce maître des principes sûrs pour le coloris, qu'il a communiqués dans une assemblée de l'académie de peinture dont il étoit membre. On connoît le talent supérieur d'Oudri pour peindre des animaux; ses compositions en ce genre sont de la plus grande vérité & admirablement traitées. On a gravé les *Fables* de la Fontaine, in fol., 4 vol., d'après ses dessins ébauchés; mais ceux qui les ont finis, n'avoient pas ses talens. Il a fait des Chasses qui sont l'ornement de plusieurs châteaux du roi de France, entr'autres de la Muette.

OUEN, (S.) *Audoënus*, archevêque de Rouen en 640, s'acquit une grande considération par son savoir & ses vertus. Il employa l'autorité que lui donnoient son caractere & ses lumieres, pour établir la paix entre les princes François. Ce fut au retour d'une de ces négociations qu'il mourut à Clichi, près de Paris, le 14 août 683, âgé de 74 ans. Il s'étoit trouvé au concile de Châlons la 4e. année de son épiscopat. Il est auteur de la *Vie de S. Eloy*, traduite en françois, 1693, in-8°.

OVERALL, (Jean) d'abord professeur en théologie à Cambridge, puis doyen de S. Paul à Londres, devint en 1614 évêque de Conventry & de Lichfield, & quatre ans après évêque de Norwich. Il tâcha de concilier, dans une correspondance de lettres, les controverses de Hollande sur la Prédestination & sur le Libre-Arbitre. On trouve quelques-unes de ces lettres dans le recueil intitulé: *Epistolæ præstantium Virorum*, Amsterdam, 1704, in-fol. Il mourut en 1619.

OVERBEKE, (Bonaventure Van) dessinateur & antiquaire Hollandois, né à Amsterdam en 1660. Il avoit conçu un goût si grand pour les antiquités, qu'il fit trois fois le voyage de Rome, où il prit les dessins des précieux restes de l'ancienne magnificence de cette ville. Il dessina d'abord les monumens qui subsistent en entier, puis il crayonna ceux qui sont endommagés sans y rien ajouter, & il en observa toutes les proportions avec la plus grande exactitude. De retour dans sa patrie, il grava lui-même ses dessins, recueillit les descriptions qu'on en trouve dans les meilleurs antiquaires pour les placer à côté, & y joignit les noms & les médailles des papes qui ont rétabli quelques-

uns de ces monumens, sans oublier les inscriptions anciennes & modernes qui s'y rapportent. Il mourut l'an 1706 dans sa ville natale. Ce recueil qui étoit d'abord en flamand, a été traduit en latin & en françois. On l'a publié en latin sous ce titre : *Reliquiæ antiquæ urbis Romanæ*, &c., Amsterdam, 3 vol. in-fol. Chaque volume est composé de 50 planches & d'autant de descriptions. On l'a donné en françois à Amsterdam en 1709 & en 1763, en 3 vol. in-fol.

OVERKAMPF, (George-Guillaume) né en Westphalie vers le milieu du 17*e.* siecle, est auteur de divers ouvrages, où il y a plus d'érudition que de jugement, & plus de passion que de saine critique. Ses *Opéra* furent imprimés à Rintelen en 1703. On y remarque une dissertation singuliere sous ce titre: *Commentatio Theologica de ratione statûs curiæ Romanæ circa usum latinæ linguæ, sacroque dominationis arcano.* Il prétend que la cour de Rome n'emploie la langue latine que pour étendre sa domination. Sans parler de l'extravagance d'une pareille assertion, on peut juger du goût d'un homme, qui ne trouve dans la langue de Virgile & de Cicéron, d'autre raison de prédilection, qu'une ambition imaginaire. La vérité est, que la mere de toutes les églises, la Jérusalem chrétienne, réunissant dans son sein toutes les nations de la terre, doit avoir un langage uniforme & général, connu de tous. Déjà avant la naissance du Christianisme, la langue latine, selon la remarque de Pline, jouissoit de cet avantage. *Quæ Sparsa congregaret imperia, ritusque molliret, & tot populorum discordes feraſque linguas sermonis commercio contraheret.* Sur quoi Inchofer, dans sa savante histoire *de Sacra Latinitate*, remarque que Rome chrétienne ne pouvoit, sans une faute impardonnable, négliger une langue qui sous Rome païenne fut celle de l'univers. *Nec decet Gentili adhuc Româ domito orbi latinitatem fuisse imperatam; eâdem verò Christianâ negligere ejus linguæ culturam, quæ in unum religionis regnum distractos ubique populos congregavit.* Un protestant, tout autrement judicieux qu'Overkampf, gémit sur la chute de la langue latine, & la regarde comme très-préjudiciable à la théologie & à la conservation de la foi orthodoxe; c'est Jean-Adam Flessa, dans sa *Dissertatio de cadente Latinitate Orthodoxiæ noxiâ*, Rintelen, 1727. Ce Traité est très-bien écrit. L'auteur démontre que la pureté de la foi se conserve bien plus aisément dans une langue morte & par-là immuable, dans une langue universelle, & sur-tout dans la langue qui a servi à instruire des vérités chrétiennes presque toutes les nations du monde. *Voyez* DESBILLONS.

OUGHTRED, (Guillaume) né à Eaton vers 1573, fut élevé au college-royal de Cambridge, dont il fut membre environ 12 ans. Il devint ensuite recteur d'Adelbury, où l'on dit qu'il mourut de joie, en apprenant le rétablissement du roi Charles II, au mois de mai 1660, à 87 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques, dont Wallis fait un

grand éloge. Son *Arithmetica* parut à Londres en 1648, in-8°.

OVIDE, (*Publius Ovidius Naso*) chevalier Romain, né à Sulmone, ville de l'Abruzze, l'an 43 avant J. C., fut envoyé à Rome de bonne heure. Ses talens s'étoient déjà développés: le séjour de cette ville, la patrie du goût & des arts, les perfectionna. Envoyé à Athenes à 16 ans, il étudia les finesses de la langue & de la littérature grecque. La poésie avoit des attraits infinis pour lui. Son pere, craignant que la passion des vers ne l'arrachât à la fortune que lui promettoient ses talens, voulut en vain qu'il se consacrât à l'éloquence. Ovide étoit né poëte, & il le fut malgré son pere & malgré ses propres intérêts. Auguste, ami des talens, le reçut à sa cour, récompensa son esprit & applaudit ses ouvrages. Ovide, tourmenté par le démon de la poésie & par celui de l'amour, éprouva bientôt les malheurs que ces deux passions causent ordinairement. Non content de chanter l'objet de ses flammes, il voulut réduire en système l'*Art d'aimer*. Il publia un Poëme sous ce titre. Auguste, irrité d'ailleurs contre l'auteur, prit le prétexte de cet ouvrage pour le reléguer, à l'âge de 50 ans, à Tomes (aujourd'hui Tomis ou Tomisvar) sur le Pont-Euxin. L'endroit de son exil étoit assez agréable; un vrai philosophe y auroit pu trouver une vie calme & heureuse, mais Ovide n'aspiroit point à cette qualité; il conserva toute sa vie la lâcheté d'un courtisan & d'un poëte voluptueux. On ignore le véritable crime d'Ovide. C'étoit apparemment d'avoir vu quelque chose de honteux dans la maison d'Auguste. Comment cet empereur auroit-il pu exiler Ovide pour son Poëme de l'*Art d'aimer*, lui qui aimoit & qui protégeoit Horace, dont les Poésies sont souillées de tous les termes de la plus infame prostitution? Il est vraisemblable qu'Auguste alléguoit une raison prétendue, n'osant parler de la véritable. Une preuve qu'il s'agissoit de quelque inceste, de quelque aventure secrete de la famille impériale, c'est que Tibere, ce monstre de lasciveté comme de dissimulation, ne rappella point Ovide. Il eut beau demander grace à l'auteur des proscriptions & à l'empoisonneur de Germanicus; il resta sur les bords du Danube, soupirant sans cesse après les plaisirs de Rome. Il mourut dans ces regrets, l'an 17*e.* de J. C., à 57 ans, après en avoir passé sept dans son exil. M. Poinsinet de Sivry a publié dans le *Mercure de France* (avril 1773, 1*re.* partie, pag. 181 & suiv.) une *Lettre*, dans laquelle il semble établir que la cause de l'exil d'Ovide est fondée sur un tout autre motif que celui qu'on allegue communément (le commerce incestueux d'Auguste avec Julie sa fille). Il croit que cet empereur n'a puni Ovide que parce qu'étant décemvir, il avoit informé contre le jeune Agrippa, petit-fils & successeur désigné de cette empereur, & ébruité quelque atrocité de ce prince brutal & méchant. Ses conjectures sont plausibles, mais ce ne sont que des conjectures. » On peut faire à Ovide, dit

» un homme d'esprit, un re-
» proche presque aussi grand
» qu'à Auguste & à Tibere,
» c'est de les avoir loués. Ses
» éloges qu'il leur prodigue,
» sont si outrés, qu'ils excite-
» roient encore aujourd'hui
» l'indignation, s'il les eût
» donnés à des princes légi-
» times, ses bienfaiteurs; mais
» il les donnoit à des tyrans ».
Chose étrange que les louanges, & les louanges des poëtes! Il est bien clair qu'Ovide souhaitoit de tout son cœur que quelque Brutus délivrât Rome de son Auguste, & il lui souhaite en vers l'immortalité. Lorsqu'il apprit sa mort, il poussa la folie & la bassesse jusqu'à lui consacrer une espece de temple, où il lui offroit tous les matins de l'encens. On lui pardonneroit peut-être cet avilissement, si la reconnoissance l'avoit produit; mais il est évident que ce n'est que la lâcheté & le défaut de courage. Ovide faisoit un dieu d'Auguste, parce qu'il espéroit toucher Tibere & en faire un homme. Quelques auteurs, confondant sans doute Tomis ou Tomisvar, en Bulgarie avec Temisvar, ont cru qu'Ovide avoit été exilé en Hongrie; mais cette idée n'a pas besoin de réfutation; presque tous les vers du poëte faits durant son exil, déposent contre elle. On montre néanmoins son tombeau à Szombathely (Sabaria), ce qui supposeroit qu'il est mort en Hongrie durant une course qu'il y aura faite, ou que ses ossemens y ont été transportés par quelqu'un de ses amis. Les ouvrages qui nous restent de ce poëte, sont : I. Les *Métamorphoses*. C'est, dit-on, son chef-d'œuvre; mais quel nom peut-on lui donner? Ce n'est point un Poëme épique; ce genre de poésie a des regles, & Ovide n'en connoît point dans son ouvrage : moins encore un Poëme didactique; car il ne contient les regles d'aucune science. Ce n'est point non plus un Poëme historique; c'est plutôt une compilation historico-mythologique, tirée des poëtes plus anciens & des Livres-Saints. Le commencement où il traite de Dieu, de l'homme, de la formation du monde, du déluge, &c., présente de belles & grandes idées, mais altérées par les rêves des mythologistes; c'est la *Genese* travestie (*). Le

(*) N'y auroit-il que cette seule preuve de la connoissance que les Païens ont eue des Livres-Saints, il y auroit de l'impudence à nier un fait démontré par une preuve sensible & subsistante; & ce n'est pas le résultat des idées qu'Ovide pourroit y avoir pris personnellement, c'est un compte fidele qu'il rend de la théologie païenne sur la formation du monde. Indépendamment des Livres-Saints que les nations pouvoient avoir sans peine, sur-tout depuis la Version des Septante, & une autre beaucoup plus ancienne, dont parle Eusebe, les Juifs vendus aux Grecs par les Tyriens & les Sidoniens, plus de six cents ans avant J. C., purent encore apprendre aux maîtres qui les acheterent, tout ce qui regardoit leur histoire & leur religion. Les Lacédémoniens qui se vantoient de descendre d'Abraham (*Machab.* II, V. 19), pouvoient aussi en être instruits. Un passage bien précis du prophete Joël, nous apprend que les Juifs ont été vendus aux Grecs : *Quid mihi & vobis, Tyrus & Sidon?... Argentum*

reste contient d'autres traits de l'Histoire-Sainte, également défigurés, & toutes les extravagances de la Fable. Ce sont des peintures sans gaze des amours des dieux & des hommes; tableaux d'autant plus propres à corrompre les cœurs, qu'Ovide les expose d'une maniere tendre, pathétique. En même tems on y trouve des maximes vraies & des réflexions sages. On a cité souvent ces vers qui semblent être pris dans quelque traité sur le péché originel :

Excute Virgineo conceptas pectore flammas :
Si potes, infelix. Si possem, sanior essem :
Sed rapit invitam nova vis : aliudque cupido,
Mens aliud suadet. Video meliora, proboque;
Deteriora sequor.

Nous avons la Traduction des *Métamorphoses* par l'abbé Banier, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-folio, figures de Picart, & réimprimée à Paris avec de nouvelles figures, 1767 & suiv., 4 vol. in-4°, où les mœurs n'ont rien à gagner. Elles sont aussi en 3 vol. in-12, de Hollande & de Paris. M. de Fontanelle en a donné une nouvelle version, en 2 vol. in-8°. M. de Saint-Ange en a entrepris une traduction en vers françois, dont le troisieme livre a paru au commencement de 1783 : « Fabrique pénible & » froide (dit un bon juge en » cette matiere) où les traits » de génie s'évanouissent, les » morceaux de verve languissent & s'éteignent; la facilité disparoît, l'abondance » devient lâcheté, les affectations légeres deviennent ridicules & pesantes; le badinage des jeux de mots se » change en mauvaises pointes, » les négligences en platitudes. » Ce qui avoit peu d'intérêt » paroît tout-à-fait ennuyeux, » &, par le moyen de la paraphrase, presqu'inévitable, » les répétitions, les longueurs » sont absolument insipides & » assommantes. Ainsi, malgré » ses défauts, Ovide se lit avec » plaisir dans sa langue; & » avec ses beautés ternies en » françois, avec ses défauts » augmentés & renforcés, il » n'est presque pas lisible dans » la traduction de M. Saint-» Ange ». II. Ses *Fastes*, en 6 livres, dans lesquels, à travers plusieurs morceaux négligés & quelques écarts, on découvre une imagination belle, noble & riante. III. Les *Tristes* & les *Elégies;* elles sont pleines de graces touchantes. L'auteur donne du relief aux plus petites

enim meum & aurum tulistis : & desiderabilia mea, & pulcherrima intulistis in delubra vestra : & filios Juda, & filios Jerusalem vendidistis filiis Græcorum; ut longè faceretis eos de finibus suis (Joël. III, 5, 6, 7). " Il est naturel, dit un critique, de faire parler „ un étranger, de son pays, de sa religion, de ses usages, de son „ ancien état; les Grecs purent donc connoître par leurs esclaves, „ beaucoup de choses qui regardoient la religion des Juifs; d'ailleurs „ ces esclaves transplantés de Jérusalem & de la Judée, purent même „ obtenir de leurs maîtres, la liberté de faire les exercices de leur „ religion, & je ne sais si leurs assemblées ne donnerent point naissance „ aux mysteres secrets qui s'établirent dans la Grece „. *Voyez* OPHIONÉE.

choſes ; mais il manque ſouvent de préciſion & de nobleſſe, & en cherchant les ornemens de l'eſprit, il perd le langage de la nature. Le P. Kervillars, Jéſuite, a traduit les *Triſtes* & les *Faſtes*, en 3 vol. in-12. IV. Les *Héroïdes*, pleines d'eſprit, mais plus pleines encore de volupté. V. Les trois livres des *Amours*, qu'on peut joindre à ſes trois chants ſur l'*Art d'aimer*. L'un & l'autre ouvrage, en plaiſant à l'eſprit, ſont très-propres à gâter le cœur. Le poiſon y eſt préparé avec tout l'art poſſible. VI. *Ibis*, Poëme ſatyrique ſans fineſſe & où le ſel eſt trop délayé. VII. Des fragmens de quelques autres ouvrages. La nature n'avoit point été avare à l'égard d'Ovide ; ſon eſprit eſt vif & fécond, ſon imagination belle & riche ; l'expreſſion ſemble courir au-devant de ſa penſée. Avec ces grandes qualités, il gâta le goût des Romains ; il prodigua les fleurs, les ſaillies & les pointes. Ce défaut plut à ſon ſiecle ; il lui donna le ton. La belle nature fut négligée ; on courut après le faux brillant. Ce ne fut pas aſſez de ce qui plaît aux yeux ; on chercha ce qui les éblouit. Un autre défaut d'Ovide, eſt de rendre la même penſée ſous des formes différentes, ce qu'il fait quelquefois juſqu'à la plus accablante ſatiété. Martignac a traduit toutes les *Œuvres* d'Ovide, 9 vol. in-12, avec le latin.

OVIEDO, (Jean Gonſalve d') né à Madrid vers l'an 1478, fut élevé parmi les pages de Ferdinand, roi d'Aragon, & d'Iſabelle, reine de Caſtille, & il ſe trouva à Barcelone en 1493, lorſque Chriſtophe Colomb revint de ſon premier voyage à l'iſle Haïti, qu'il nomma *Hiſpaniola*, aujourd'hui *St-Domingue* ; il lia une étroite ſociété avec lui & avec ſes compagnons, s'inſtruiſant avec ſoin de tout ce qui regardoit les nouvelles découvertes. Il rendit de grands ſervices à l'Eſpagne pendant la guerre de Naples ; c'eſt ce qui détermina Ferdinand à l'envoyer à l'iſle de Haïti, en qualité d'intendant & d'inſpecteur-général du commerce dans le Nouveau-Monde. Les ravages que la maladie vénérienne avoit faits pendant les guerres de Naples, l'engagerent à s'y appliquer à la recherche des remedes les plus efficaces contre cette maladie, que l'on croyoit venue des Indes occidentales. Il étendit ſes recherches à tout ce qui concerne l'hiſtoire naturelle de ces contrées ; & à ſon retour en Eſpagne, il publia : *Summario de la Hiſtoria general y natural de las Indias Occidentales*, qu'il dédia à Charles-Quint. Il augmenta depuis cet ouvrage, & le donna au public ſous le titre de : *La Hiſtoria general y natural de las Indias Occidentales*, Salamanque, 1535, in-fol. Elle a été traduite en italien, & enſuite en françois, Paris, 1556, in-fol. C'eſt dans cet ouvrage qu'Oviedo dit que la vérole eſt endémique dans l'iſle de Haïti, & que de là elle a paſſé en Europe : en quoi il paroît ſe tromper groſſiérement (*voy.* ASTRUC & PACIFICUS MAXIMUS). Il y vante beaucoup l'uſage du bois de Gayac pour la guériſon de cette maladie ; mais ſoit que le mal

soit aujourd'hui plus intraitable, soit que le remede n'ait jamais eu l'efficace qu'on lui attribue, la découverte d'Oviedo a beaucoup perdu de son crédit, quoique l'occasion de l'éprouver, grace à nos mœurs, manque moins que jamais. Les lexicographes ont beaucoup défiguré cet article & l'ont farci d'anecdotes nullement vraisemblables; quelques-uns ont fait deux Oviedo d'un seul, & ont brouillé le reste à proportion.

OULTREMAN, (Henri d') seigneur de Rombise, né à Valenciennes en 1546, s'appliqua avec beaucoup de succès aux belles-lettres, au droit & à l'histoire de sa patrie, fut chef de la magistrature à Valenciennes, & mourut en 1605. On a de lui : I. Des Poésies sacrées en latin & quelques-unes en françois. II. *Histoire de la ville & comté de Valenciennes*, publiée par son fils Pierre d'Oultreman.

OULTREMAN, (Philippe d') fils du précédent, se fit Jésuite en 1607, prêcha avec beaucoup de succès pendant 26 ans, & mourut le 16 mai 1652. On a de lui : I. *Le vrai Chrétien Catholique*, St-Omer, 1622, traduit en anglois, 1623. II. *Pédagogue Chrétien*, Mons, 1645-1650, 2 vol. in-4°. C'est un corps complet de la morale chrétienne, tiré de l'Ecriture-Sainte & des saints Peres. Jacques Broquart, Jésuite, le publia en latin à Luxembourg, & le P. Brignon le donna à Rouen en françois plus moderne, l'an 1704, in-4°. On en a donné un Abrégé.

OULTREMAN, (Pierre d') Jésuite, frere du précédent, mort à Valenciennes, sa patrie, le 23 avril 1656, à 65 ans, a donné plusieurs ouvrages au public, entr'autres : I. *Vie de Pierre l'Hermite & de plusieurs Croisés*, Valenciennes, 1632, in-8°. II. *Histoire de la ville & comté de Valenciennes*, Douay, 1639, in-fol. Il n'est proprement que l'éditeur de cet ouvrage, qu'il a corrigé & augmenté (*voyez* d'OULTREMAN Henri). III. *La Constantinople Belgique*, Tournay, 1643, in-4°. C'est l'histoire de Baudouin & Henri, empereurs de Constantinople. IV. *L'Amour increé répandu sur les Créatures*, Lille, 1652, in-fol.

OUSEL, (Philippe) né à Dantzig en 1671, d'une famille originaire de France, devint ministre de l'église Allemande de Leyde, puis professeur en théologie à Francfort-sur-l'Oder, en 1717. Il remplit cette chaire avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1724. Son collegue lui rappellant pendant sa derniere maladie des passages de l'Ecriture-Sainte en latin ou en allemand pour sa consolation, il corrigeoit la version sur l'hébreu ou sur le grec, avec autant de soin que si son lit eût été une chaire de théologie; occupation qui dans cette circonstance paroît aussi superflue que déplacée. Ses principaux ouvrages sont : I. *Introductio in Accentuationem Hæbræorum metricam*, in-4°. Il soutient dans la Préface de cet ouvrage, que les points & les accens hébreux sont aussi anciens que les livres de l'Ecriture-Sainte. Cette singularité l'engagea dans quelques disputes

putes littéraires, où il n'eut point l'avantage (*voy.* CAPPEL Louis). II. *De Accentuatione Hœbræorum profaïca* in-8°. III. *De Lepra*, in-4°, 1709. — Un autre OUSEL, (Jacques) parent du précédent, a laissé des notes estimées sur l'*Octavius* de Minutius Felix. Elles ont été insérées en entier, avec celles de Meursius, dans l'édition *Variorum* de 1672, in-8°.

OUSTRILLE, (S.) *voyez* AUSTREGESILE.

OUTRAM, (Guillaume) théologien Anglois du 17e. siecle, dont nous avons un Traité estimé sous ce titre: *De sacrificiis Judæorum Libri duo*, Londres, 1677, in-4°. L'auteur y discerte sur les sacrifices de la loi ancienne & sur ceux des Gentils, & finit par celui de la Croix. Les préjugés de sa secte l'ont engagé à rejeter celui de la Messe.

OUTREIN, (Jean d') ministre protestant, né à Middelbourg en 1662, fut professeur en philosophie & en antiquités sacrées dans l'*Illustre Ecole* de Dordrecht, & mourut ministre à Amsterdam le 24 février 1722. On a un très-grand nombre d'ouvrages ascétiques & philologiques de ce ministre, la plupart en flamand. I. *Courte esquisse des vérités divines*, Amsterdam, 1736, in-12, que les Protestans ont traduite en différentes langues. II. *Essai d'Emblêmes sacrés* 1700, 2 vol. in-4°. III. Plusieurs Dissertations sur différens passages de l'Ecriture-Sainte.

OUVILLE, (Antoine le Metel, sieur d') frere de l'abbé de Bois-Robert, & fils d'un procureur de la cour des aides de Rouen, étoit ingénieur-géographe. Il cultiva moins les mathématiques que la poésie. On a de lui des *Comédies* imprimées depuis 1638 jusqu'en 1650: elles sont au-dessous du médiocre. Il est beaucoup plus connu par un recueil de *Contes*, très-inférieurs à ceux de la Fontaine, & qui ne leur ressemblent que par l'indécence & la volupté.

OUVRARD, (René) chanoine de Tours, habile dans les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, la théologie & dans la musique, mourut en sa patrie l'an 1694, aimé pour son caractere & respecté pour sa conduite. Ses ouvrages sont: I. *Secret pour composer en musique par un art nouveau.* II. *Biblia sacra, 529 carminibus mnemonicis comprehensa.* Le même ouvrage en françois. III. *Motifs de réunion à l'Eglise Catholique*, &c. IV. *Calendarium novum perpetuum & irrevocabile.* Vu la marche du ciel astronomique, il est douteux qu'il puisse exister un calendrier de cette nature. On voit sur la tombe d'Ouvrard les deux vers suivans, de sa composition:

Dum vixi, divina mihi laus unica cura:
Post obitum sit laus divina mihi unica merces.

Mon soin fut ici-bas de louer le Seigneur:
Que ce soin dans le ciel, fasse tout mon bonheur.

OWEN, (Jean) *Audoënus*, né à Armon, dans le comté de Caërnarvan en Angleterre, se rendit habile dans les belles-lettres, & fut obligé de tenir école pour subsister. C'est prin-

cipalement dans la poésie qu'il excella. Il mourut à Londres en 1622. Ses compatriotes lui laissèrent passer sa vie dans la misère, & après sa mort ils lui ont élevé un tombeau dans l'église de S. Paul. On a de lui un grand nombre d'*Epigrammes* en latin, Elzevir, 1625, in-16, qui sont estimées, mais qui ne sont pas toutes dignes de l'être. On loue la pureté & la simplicité de son style. Ses pointes sont assez naturelles, à quelques-unes près; on peut même dire qu'elles sont trop naturelles, car la plupart manquent de ce trait vif & saillant qui fait l'Epigramme. Le Brun a fait un choix des meilleures, & les a publiées en vers françois, 1709, in-12. Il a retranché, avec raison, celles dans lesquelles l'auteur déclame contre les religieux, les ecclésiastiques & le St-Siege. L'oncle du poëte avoit été tellement indigné de ses mauvaises plaisanteries contre l'Eglise Romaine, qu'il le priva en mourant d'une très-ample succession. Il tourne cependant quelquefois ses pointes contre les incrédules & les faux philosophes; témoin cette épigramme contre les athées:

Nulla domus domino caruit. Vos banccine tantam
Nullius domini creditis esse domum?

Les moralistes peuvent encore citer de lui l'épigramme suivante, qui exprime si bien les fausses jouissances de l'amour profane & le dégoût qui le suit:

Principium dulce est, sed finis amoris amarus;
Læta venire Venus, tristis abire solet.
Flumina quæsitum sic in mare dulcia currunt;
Postquàm gustarunt æquor, amara fluunt.

O l'a traduit ainsi:

Quand l'amour vient à nous, l'amour est plein de charmes:
Mais combien ses plaisirs engendrent de soucis!
Il avance toujours environné des ris;
Bientôt il se retire en répandant des larmes.
Ainsi ce fleuve heureux conserve purs ses flots
En pressant vers la mer son amoureuse fuite;
A-t-il mêlé son onde à l'onde d'Amphitrite?
On cherche vainement la douceur de ses eaux.

OWEN, (Jean) élevé à Oxford, prit les ordres selon le rit anglican; mais dans le tems de la puissance du parlement, il prêcha avec la fureur d'un enthousiaste contre les évêques, les cérémonies, &c. Il fut ministre dans le parti des Non-Conformistes. Owen, sur la fin de 1649, fit l'apologie des meurtriers du roi Charles I, prêcha contre Charles II & contre tous les royalistes. Il devint ensuite doyen de l'église de Christ à Oxford, & vice-chancelier de cette ville. On le dépouilla de ces deux places quelques années après. Il mourut en 1683, à 67 ans, à Eling, près d'Acton. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages de controverse, remplis d'emportemens, & indignes d'être lus par les gens raisonnables.

OXENSTIERN, (Axel) grand-chancelier de Suede, & premier ministre-d'état de Gustave-Adolphe, mérita la confiance de ce prince par son génie & son intégrité. Il eut, après la

mort de ce héros, tué à la bataille de Lutzen en 1632, l'administration des affaires des Suédois & de leurs alliés en Allemagne, en qualité de directeur-général; mais la perte de la bataille de Nortlingue l'obligea de passer par la France pour pouvoir s'en retourner en Suede, où il fut l'un des 5 tuteurs de la reine pendant sa minorité. Toutes les affaires de ce royaume s'y gouvernerent principalement par son conseil, jusqu'à sa mort. Le chancelier étoit savant dans la politique & dans les belles-lettres. On lui attribue le 2e. vol. de l'*Histoire de Suede* en allemand. — Son fils Jean OXENSTIERN, ambassadeur & plénipotentiaire à la paix de Munster, en 1648, soutint dignement la réputation de son pere. — Gabriel OXENSTIERN, grand-maréchal de Suede; Benoît OXENSTIERN, grand-chancelier de Suede & principal ministre-d'état de ce royaume, tous les deux de la même famille que le précédent, se firent un nom par leur mérite.

OXENSTIERN, (N. comte d') petit-neveu d'Axel Oxenstiern, mourut fort âgé en 1707, dans son gouvernement du duché de Deux-Ponts. Il se fit connoître par les voyages qu'il fit dans presque tous les pays de l'Europe. Il embrassa la Religion Catholique en Italie. Son esprit étoit naturellement très-enjoué; mais un mariage malheureux, les douleurs de la goutte, la perte de ses biens, qu'il avoit consumés dans le luxe des cours, remplirent sa vieillesse d'amertume : il trouva de la consolation dans une philosophie que la Religion avoit consolidée; les événemens de sa vie devinrent pour lui des matieres de réflexion & d'utiles leçons. C'est alors qu'il écrivit ses *Pensées sur divers sujets, avec des Réflexions morales*, imprimées à La Haye, chez Van-Duren, en 1754, 2 vol. in-12. Bruzen de la Martiniere, qui dirigea cette édition, en retoucha le style, qui étoit celui d'un étranger; il y laissa quelques trivialités, dont le lecteur est dédommagé par des pensées solides & des traits agréables. » On est charmé, dit l'éditeur, » de voir un galant homme » qui avoit fait une figure brillante, & goûté tout ce que » les jouissances du monde peuvent avoir de séduisant, se » faire une sérieuse occupation » de détromper ceux qui y » cherchent un bonheur qu'elles ne donnent réellement » pas. On est sur-tout édifié du » grand respect qu'il témoigne » pour la Religion. On découvre un philosophe qui cherche dans l'esprit humain toutes les ressources dont il est » capable; mais qui, sentant l'insuffisance de ces moyens pour » être solidement vertueux, » n'hésite pas de recourir aux » secours surnaturels, & ne » rougit pas de parler de Dieu, » du paradis, de l'enfer, comme feroit un missionnaire ».

OXFORD, (le comte d') *voyez* WALPOLE.

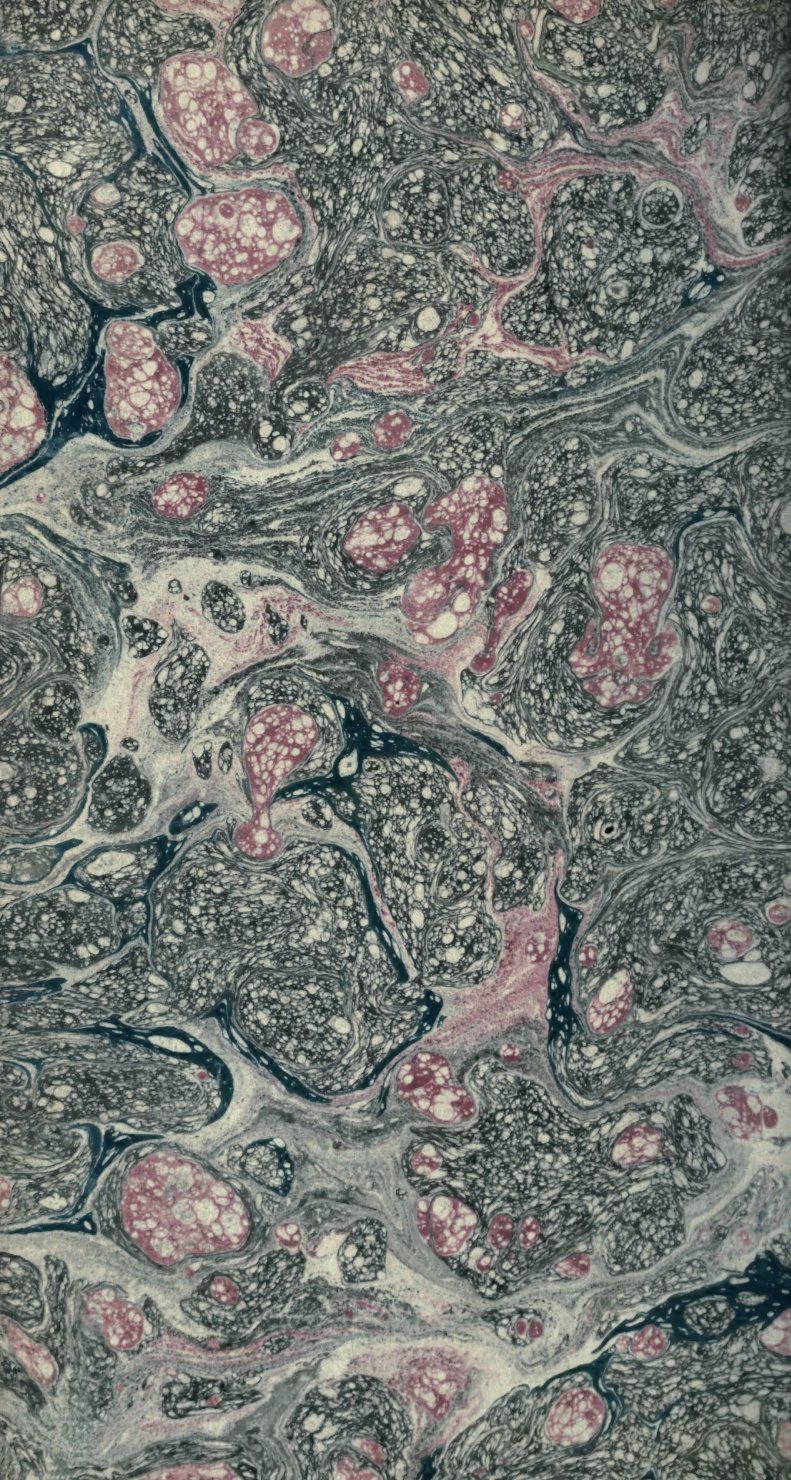
OZANAM, (Jacques) né à Bougneux en Bresse, l'an 1640, d'une famille Juive d'origine, fut destiné par son pere à l'état ecclésiastique. Il entreprit son cours de théologie par obéissance; mais après la mort de

ſon pere, il quitta la clérica-ture par amour pour les mathématiques. Cette ſcience avoit toujours eu beaucoup d'attraits pour lui, & dès l'âge de 15 ans, il compoſa un ouvrage ſur cette matiere, qui reſta manuſcrit; mais où il trouva, dans la ſuite, des choſes dignes de paſſer dans ſes ouvrages imprimés. Il ſe mit à enſeigner à Lyon, & il fit quelques bons mathématiciens. Le pere du chancelier d'Agueſſeau, l'ayant appellé dans la capitale, ſon nom fut bientôt connu. Il épouſa une femme preſque ſans bien, qui l'avoit touché par ſon air de douceur & de modeſtie. Ces belles apparences ne le tromperent point; ſes études ne l'empêcherent pas de goûter, avec elle & avec ſes enfans, les plaiſirs purs & ſimples attachés aux noms de mari & de pere: plaiſirs preſqu'entiérement réſervés pour les familles obſcures. Il eut juſqu'à 12 enfans, dont la plupart moururent, & il les regretta comme s'il eût été riche. A l'âge de 61 ans, c'eſt-à-dire en 1701, il perdit ſa femme, & la guerre, qui s'alluma pour la ſucceſſion d'Eſpagne, lui enleva preſque tous ſes éleves. Ce fut alors qu'il entra dans l'académie des ſciences, où il voulut prendre la qualité d'*Eleve*, qu'on avoit ſans doute deſſein de relever par un homme de cet âge & de ce mérite. Sa ſituation ne lui fit pas perdre ſa gaieté naturelle, ni une ſorte de plaiſanterie, qui le délaſſoit d'autant mieux qu'elle étoit moins recherchée. Il mourut d'apoplexie en 1717, à 77 ans. Un cœur naturellement droit & ſimple avoit été en lui une grande diſpoſition à la piété. La ſienne n'étoit pas ſeulement ſolide; elle étoit tendre, & ne dédaignoit pas ces petites pratiques que la Religion ennoblit, & qui, par une eſpece de retour, en nourriſſent le ſentiment & l'eſprit. Il ne ſe permettoit pas d'en ſavoir plus que le peuple en matiere de religion. « Il appartient, diſoit-» il ſouvent, aux docteurs de » Sorbonne de diſputer, au » pape de prononcer, & aux » mathématiciens d'aller en » paradis en ligne perpendicu-» laire ». Il compoſoit avec une extrême facilité, quoique ſes études roulaſſent ſur des ſujets difficiles. Ses ouvrages ſont: I. Un *Dictionnaire des Mathématiques*, très-ample, imprimé en 1691, in-4°. II. Un *Cours de Mathématiques*, en 5 vol. in-8°, publié en 1693. III. *Récréations mathématiques & phyſiques*; ouvrage curieux, réimprimé pluſieurs fois, en 4 vol. in-8°. IV. *Méthode facile pour arpenter*, in-12. V. L'*Uſage du Compas de proportion*, in-12. VI. *Nouveaux Elémens d'Algebre*, in-4°. VII. *Géométrie pratique*, in-12. La nouvelle Géométrie n'y paroît point, c'eſt-à-dire celle de l'infini, dont on a fait depuis un ſi grand uſage; on n'y trouve que l'ancienne, mais approfondie avec beaucoup de travail.

OZIAS, *voyez* AZARIAS.

OZUN-ASEMBEC, *voyez* USUM-CASSAN.

FIN DU TOME SIXIEME.



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

CT
143
F45
1797
t.6

Feller, François Xavier de
Dictionnaire historique